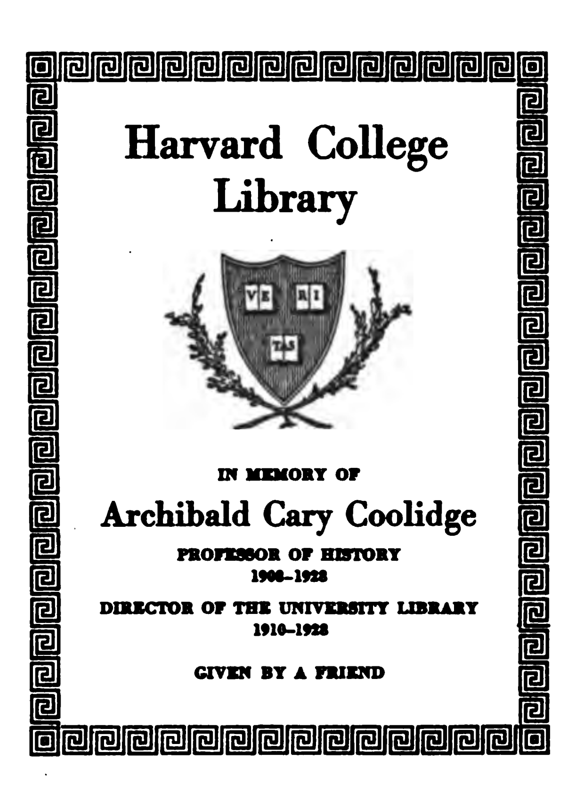


Pl, en coul.
Noir
FA 1198.3
KG 85



JOURNAL

DES

DEMOISELLES

QUARANTE-QUATRIÈME ANNÉE

PARIS
AU BUREAU DU JOURNAL, RUE DROUOT, 2

1876

JOURNAL

DES

DEMOISELLES

HISTOIRE ET ROMANS

(SUITE)

LE SIRE DE JOINVILLE

III

Au mois d'août de l'an 1248, Jean, sire de Joinville et sénéchal de Champagne, partait pour la septième Croisade, à la suite du saint roi Louis IX, que ses *Mémoires*, si riches de détails familiers, de faits héroïques et d'impressions naïves, ont pour but spécial de nous faire connaître et vénérer.

Il n'était pas le premier de sa race et de son nom que la ferveur chevaleresque du temps entraînait dans ces guerres lointaines, où la France avait déjà envoyé et perdu tant de ses généreux enfants... Près d'un demi-siècle auparavant, un certain *Geoffroy de Joinville*, revêtu de ce même titre de sénéchal, qui semble avoir particulièrement appartenu à sa maison, figure à côté de Villehardouin, comme associé à ses négociations et à ses combats (1). C'était l'oncle de notre Jean.

Celui-ci ne comptait guère plus de 22 ans, au moment où il prenait à son tour la croix. Marié néanmoins depuis plusieurs années, il se voyait déjà père de deux fils, dont le second lui naissait la veille de Pâques, au milieu des préparatifs du grand voyage qui allait l'emporter pour longtemps, — pour toujours peut-être, — loin de sa famille et de son pays. L'heureux événement qui vient faire diversion à la tristesse des adieux, donne lieu à une suite de banquets et de fêtes, par lesquels les principaux seigneurs de sa parenté et de son vasselage le célèbrent à l'envi. Toute une semaine s'écoule ainsi jusqu'au vendredi, jour d'abstinence, où des soins plus graves succèdent à la joie des festins. Le sire de Joinville s'occupa de mettre ordre à ses affaires, et, avant tout, d'éteindre jusqu'à la moindre dette, dont le paiement, au jugement des seigneurs qui l'entourent, peut lui être légitimement réclamé.

Ses revenus étaient alors assez bornés. — « Sachez, » nous dit-il un peu plus loin, « que je ne » tenois pas mille livres en fonds de terre, car » Madame ma mère vivait encore. » — Mais le consciencieux chevalier, qui, selon son expression « *ne vouloit porter nulz deniers à tort,* » se rend à Metz — où résidaient probablement nombre de banquiers juifs et lombards, — et y laisse « *grant foison de sa terre engagé,* » pour parer aux nécessités du moment.

Ce point important réglé, il revient prendre l'écharpe et le bourdon des mains de l'abbé de Chemnion, et quittant le manoir de ses pères pour n'y plus rentrer qu'au retour de la sainte expédition, il visite, pieds nus et en chemise, — *pieds déchaus* et *en langes,*— divers sanctuaires qui contenaient des reliques en vénération dans la contrée.

C'est avec une piété sincère, mais non sans quelques soupirs secrets, qu'il se met ainsi en devoir d'accomplir son vœu. Son courage simple

(1) Voir le numéro de juin 1875.

et ferme n'a rien de la sécheresse stoïque, tant s'en faut. Aussi, comme notre sympathie lui est de prime-abord acquise!

« En *dementières* (tandis) que j'alloie à Bléchicourt et à Saint-Urbain, » — nous dit-il,— « je » ne *voz oncques* (je ne voulus jamais) retourner » mes yeux vers Joinville, pour que le cuer ne » me attendrisist du biau chastel que je lessoie, » et de mes deux enfants. »

Pauvre sénéchal! son beau domaine et ses deux petits enfants lui tiennent au cœur; mais de sa femme, il ne dit mot. Pourquoi?

Soyons aussi discrets que lui; interprétons à bien son silence, et disons que plus les sentiments sont tendres, plus les âmes délicates répugnent à les étaler au grand jour.

Enfin, il part à la tête de dix chevaliers qu'il a pris à sa solde, et le voici à Marseille, où il vient s'embarquer. C'était la première fois, selon toute apparence, que l'aspect de la mer frappait les yeux de notre Champenois. Vivement impressionné, il nous fait assister avec lui à tout le mouvement, à toutes les manœuvres de cet embarquement.

Les apprêts sont terminés, les marins à leur poste; on n'attend plus, pour partir, que le signal u maître nautonnier. A l'appel de celui-ci, les prêtres et les clercs montés sur le vaisseau, entonnent en chœur le *Veni creator*, et le signal est donné. Bientôt on perd la terre de vue; on n'aperçoit plus que le ciel et l'eau.

... « Et chacun jour, » — poursuit Joinville, rétrospectivement ému, — « nous éloigna le vent » du pays où nous avions été néz. — Et ces » choses vous montré-je que celi est bien fol » hardi qui se ose mettre en tel péril à *tout au-* » *trui chattel* (avec le bien d'autrui) ou en péché » mortel, car l'en se dort le soir là où ne scet » si l'en se trouvera ou fond de la mer. »

A lui, du moins, il était permis de s'endormir en paix chaque soir, même devant l'idée d'aller continuer son sommeil au fond des eaux, car sa conscience ne lui reprochait aucun gros péché, et nous venons de voir le soin scrupuleux qu'il avait pris de ne rien emporter qui fut à autrui.

Depuis près d'un siècle, le siége principal de la domination musulmane n'était plus en Asie, mais en Égypte, où régnaient les Soudans Ayoubites, successeurs du grand Saladin. C'est là que le roi de France avait résolu de l'attaquer. Mais s'y rendre tout d'une traite n'était pas alors chose si simple qu'aujourd'hui; on s'arrête en route pour hiverner dans l'île de Chypre.

L'hivernage commence assez mal pour Joinville. Les dépenses du voyage ont épuisé ses ressources. Des sommes qu'il avait réunies pour son expédition, à peine lui reste-t-il *douze-vingt livres tournois*. — 240 livres, ce n'est guère. Ses chevaliers lui signifient impérieusement qu'il *ait à se pourvoir de deniers*, menaçant, au cas contraire, de l'abandonner. Sa détresse est extrême; mais un secours providentiel vient le tirer de peine.

« Dieu qui oncques ne me faillit, me pourvut » de telle manière, que le Roi, qui estoit à Nicosie, m'envoya quérir, et me retint, et me mit » huit cents livres en mes coffres; ce lors j'eus plus » de deniers qu'il ne m'en falloit. »

Ainsi se nouent les relations familières du roi Louis IX et du sire de Joinville. Ils n'étaient pas inconnus l'un à l'autre : la franche humeur, l'esprit éveillé du jeune sénéchal, joints à ses sentiments pieux, lui avaient déjà, sans doute, attiré l'estime et l'intérêt bienveillant du Roi; cette bienveillance prend désormais le caractère d'une affection de plus en plus expansive et presque paternelle. Quant à Joinville, vassal du comte de Champagne, il n'était pas *l'homme du Roi*, comme il le dit fièrement quelque part; mais s'il n'était pas son *homme*, il allait être son serviteur le plus fidèle, son ami le plus tendre et le plus dévoué.

Le temps de ce séjour en Chypre paraît s'écouler sans trop d'ennui. Divers épisodes en varient l'uniformité. Un jour, les ambassadeurs d'un khan tartare viennent de sa part saluer le roi de France, et le Roi, charmé de ces avances amicales, fait aussitôt partir deux frères prêcheurs pour aller convertir le khan. Un autre jour, l'impératrice de Constantinople, Marie de Brienne, débarque à *Baphe* (l'antique Paphos), laissant son triste époux, Baudouin II, resserré dans les murs de leur capitale agonisante, entre les Grecs et les Bulgares, tandis qu'elle allait courant le monde et mendiant partout une assistance que nulle part elle n'obtenait. — C'est à Joinville,— sans doute à titre de compatriote, car la maison de Brienne était l'une des plus illustres de Champagne, — qu'elle fait savoir tout d'abord son arrivée, et demande de la venir chercher. Joinville la trouve dans un bien piteux état. Le navire qui l'a conduite à Paphos, arraché de ses ancres par une tempête soudaine, vient d'être entraîné loin du port avec tous les effets de l'infortunée voyageuse. Elle n'a pour vêtement que la *chape* qui la couvrait, et un *surcot à manger* (un surtout de table). — Dans ce maigre équipage, Joinville l'amène à la résidence du Roi, où ce prince, la reine et les barons de France, lui font un gracieux accueil; quant à ce qui peut manquer à l'élégance de sa toilette, ils ne s'en préoccupent aucunement. Le bon sénéchal prend la chose plus à cœur. Dès le lendemain, il envoie à sa noble payse du drap pour se faire une robe, et une riche pelleterie pour la fourrer. S'il avait dans ses coffres plus de deniers qu'il ne lui en fallait, ainsi qu'il vient de nous le dire, au moins voyons-nous qu'il savait en faire bon usage.

Un seigneur de la cour rencontre l'écuyer qui portait à destination ce don magnifique. Il va aussitôt trouver le roi et lui fait honte ainsi qu'aux autres barons, d'en avoir laissé au seul

Joinville la charitable initiative. La suite du récit ne nous apprend pas si Louis en témoigne quelque regret; mais à part les égards de politesse qui sont dûs aux impératrices, et surtout aux impératrices malheureuses, l'auguste solliciteuse n'a évidemment rien à espérer de lui. Cependant, comme l'Armide du Tasse dans le camp de Godefroy de Bouillon, mais non par les mêmes artifices, Marie de Brienne gagne à sa cause un assez grand nombre de partisans, parmi lesquels est Joinville, et leur arrache même le serment écrit de marcher au secours de Constantinople si le Roi, au terme de la Croisade, voulait y envoyer un corps de trois cents chevaliers. Le sage prince s'y refusa, et Joinville, ainsi qu'il a soin de nous en informer à l'avance, se trouva ainsi dégagé de son serment.

Enfin, au bout de huit mois, la flotte reprend la mer, on aborde en Égypte; le premier choc avec les soldats de Mahomet,— que Joinville appelle indifféremment *Turcs* ou *Sarrazins*, bien que ces noms s'appliquent à des races fort distinctes, — est tout à l'avantage des armes chrétiennes, et la prise de Damiette semble promettre à la Croisade une issue bien opposée à celle que lui réservait la suite des événements.

Nous n'avons pas à rappeler ici les fautes qui amenèrent la ruine de l'entreprise. Les historiens signalent entre autres le séjour prolongé que le Roi fit dans la ville conquise; mais ce nouveau temps d'arrêt, du moins, n'est pas perdu pour l'instruction de Joinville ni pour notre agrément. Tout ce qu'il remarque, tout ce qu'il apprend, il nous en fait part, avec un mélange charmant de crédulité innocente et d'observation judicieuse, selon qu'il parle des choses par ouï-dire ou d'après ce qu'il a vu de ses yeux.

Dès les premiers mots, se trouve tranchée d'une manière inattendue, la question géographique qui a tant occupé les esprits de l'antiquité, qui occupe encore si vivement la science de nos jours : celle des sources du Nil.

« Il convient, » nous dit Joinville, « parler d'a» bord du fleuve qui vient d'Égypte, et de *Para» dis terrestre.* »

Voilà qui est net. Si les intrépides voyageurs qui, dans ces derniers temps, se sont donné tant de peine pour remonter jusqu'à ces sources introuvables, et n'ont encore réussi qu'à découvrir deux ou trois grands lacs dont on ignorait l'existence, s'en étaient tenus à ce renseignement fourni en termes si positifs, voyez que de fatigues et de dangers ils se fussent épargnés!

Joinville nous fait ensuite une description rapide, mais aussi exacte que colorée, du cours de ce fleuve étrange, de ses débordements périodiques, de l'aspect des campagnes, quand, à la retraite des eaux, succèdent les travaux du cultivateur. Tout ceci, il l'a vu, et rien ne manque au tableau.

«... Les laboureurs vont chacun dans sa terre, » labourer avec une charrue sans roues, et ils y » sèment froment, orge, comminz (1) et riz, qui » viennent si bien, que nulz n'y saurait faire plus. » — Et ne scet-on d'où vient cette crûe, sinon » que de la volonté de Dieu, car sans elle, nulz » biens ne viendroient dans ce pays, à cause de » la chaleur du soleil qui brûleroit tout, pour ce » qu'il n'y pleut jamais. »

La volonté de Dieu, oui, brave et pieux chevalier, c'est là qu'aujourd'hui encore les plus grands savants,— c'est dire en même temps les plus modestes,— reportent comme vous l'explication de toutes choses, quand après avoir, dans l'étude des phénomènes naturels, remonté de cause en cause, ils se retrouvent, quoi qu'ils fassent, en présence de l'inconnu, qui recule indéfiniment devant eux. Mais nous n'en avons pas fini avec les curieuses informations que nous donne Joinville.

«... Avant que le fleuve entre en Égypte, il y a » des gens accoutumés à ce faire, qui jettent le » soir leurs filets dans le fleuve, et quand ce » vient au matin, ils trouvent dans leurs filets » ces épiceries qu'on vend au poids et qu'on ap» porte en ce pays (la France), savoir : gingem» bre, rhubarbe, *lignaloès* et cannelle. On dit » *que ces choses viennent* de *Paradis terrestre*, » où le vent les abat des arbres qui y sont, tout » comme le vent abat dans la forêt, en nos pays, » le bois sec. »

Cette provenance des épices et cette manière de les pêcher, dont ne se doutent peut-être pas nos marchands de denrées coloniales, seraient bonnes à leur faire connaître. Le Paradis terrestre est décidément une grande ressource pour la science du moyen âge.

« Le fleuve » nous dit encore Joinville, « est tou» jours trouble, et ceux du pays qui veulent en » boire l'eau, la prennent vers le soir et y écra» sent quatre amandes ou fèves, et le lendemain, » elle est si bonne, que rien n'y manque. »

On ne sait si l'auteur parlait ici d'après sa propre expérience; quelques lignes plus bas se rencontre un autre détail dont l'exactitude est parfaite :

« L'eau du fleuve est de telle nature que, quand » nous la pendions dans des pots de terre blan» che, qu'on fait au pays, aux cordes de nos pa» villons, elle devenait à la chaleur du jour aussi » froide que celle des fontaines. »

Ce procédé pour faire rafraîchir l'eau s'est conservé jusqu'à présent chez les populations du Midi, et particulièrement en Espagne, où il fut importé par les Arabes. L'effet de l'évaporation à travers ces vases poreux, dits *alcarazas*, et qui ne sont pas inconnus même à Paris, produit le refroidissement que Joinville attribue à la nature de l'eau du Nil; mais la physique de son temps n'y regardait pas de si près.

Tout ce passage, plein d'intérêt, nous donne

(1) Cumin.

une idée de l'état des lumières dans les hautes classes sociales du treizième siècle. Il nous montre en même temps dans le sénéchal de Champagne, associé à l'homme de guerre et au fervent croisé, le voyageur attentif et le chercheur intelligent; c'est du nouveau pour l'époque. Le bon Champenois, quand l'observation directe lui fait défaut, se sauve un peu vite, il est vrai, par le *Paradis terrestre;* mais en terminant, il nous apprend un fait digne d'attention. Ce sont les investigations sérieuses tentées par les Orientaux pour reconnaître, ailleurs que dans le premier séjour d'Adam, les sources du fleuve mystérieux.

«... On disoit au pays que maintes fois le Soudan avoit essayé de savoir d'où venoit le fleuve, » et avoit envoyé des gens qui portoient une espèce de pain qu'on appelle *biscuit*... et ils vivoient de ce pain jusqu'à leur retour. »

Le biscuit, d'après cela, paraît avoir été en Europe une importation due, avec beaucoup d'autres, aux Croisades. Quant aux résultats des voyages de découverte, il se bornait à peu de chose : de grandes roches taillées à pic, inaccessibles au pied de l'homme, et d'où tombait le fleuve; des bois couronnant les hauteurs; nombre de bêtes sauvages, lions, serpents, éléphants, qui, de la rive élevée, venaient les regarder au passage. Voilà tout ce que les explorateurs avaient vu. Ils s'étaient évidemment arrêtés aux premières cataractes du Nil; mais cette tentative scientifique datant du treizième siècle, est faite pour intéresser le nôtre, si ardent à visiter et à sonder tous les points encore ignorés de notre demeure terrestre.

A cette instructive digression, succèdent les récits guerriers. L'armée se met en marche vers le Caire; elle rencontre près de *Mansourah*, les forces musulmanes commandées par l'émir Fack-Reddin, et là se livre cette terrible bataille, dite de la *Massoure*, qui fut pour les Français une victoire, et eut néanmoins tous les effets de la plus lamentable défaite. Ici Joinville,— comme partout dans son livre, du reste,— n'est pas seulement conteur, il est peintre, et peintre coloriste; ce n'est pas un récit, c'est une scène vivante que l'on a devant les yeux. On traverse avec lui, le cœur palpitant, tous les épisodes dramatiques de cette sanglante journée, où il joue, pour sa part, un rôle important, et court d'incroyables dangers.

Tandis qu'il combat vaillamment, monté sur son destrier, une bande de cavaliers ennemis, lancée au galop, le heurte, le renverse de cheval, et lui passe sur le corps. Un bon chevalier, Érard de Siveray, l'aide à se relever. Ils gagnent ensemble une maison en ruines et s'y retranchent contre le mur. Joinville à pied, privé de son écu, que la secousse de sa chute a fait voler au loin, se défend sans respirer contre les nuées d'assaillants qui le pressent de toutes parts. Autour de lui, pas un de ses chevaliers qui ne soit blessé, entre autres ce même Érard de Siveray, frappé au visage de telle manière, dit Joinville, que le *nez lui tombait sur la lèvre;* pourtant, nul ne songe à lâcher pied. Dans cette situation désespérée, Joinville se recommande aux saints du ciel :

« Lors il me souvint de Monseigneur Saint » Jacques : — Beau sire Jacques, je vous en re- » quiers, aidez-moi et me secourez en ce besoin. » — Et quand j'eus fait ma prière, Monseigneur » Érard de Siveray me dit : — Sire, si vous pen- » siez que moi ni mes héritiers n'eussions point » de reproches à essuyer, je vous irais quérir se- » cours au comte d'Anjou, que je vois là-bas, » dans les champs. — Et je lui dis : Messire » Érard, il me semble que vous vous feriez grand » honneur, si vous nous alliez quérir secours » pour nos vies sauver; car la vôtre est bien en » aventure. — Et je disais bien vrai, car il mou- » rut de cette blessure. »

Comment lire ce dialogue si simple et si court, sans être profondément touché?

Le comte d'Anjou accourt en personne sur le lieu du combat; l'ennemi, pour lui faire face, laisse un moment de répit à Joinville et à ses compagnons.

Tout à coup, de grands cris éclatent, mêlés à un grand bruit de trompes et de timbales. Au milieu de ces fanfares qui annoncent son approche, le roi paraît et s'arrête sur une hauteur voisine. Sans doute le premier mouvement de Joinville sera un élan de joie devant le secours bien autrement puissant et inespéré qui lui arrive? — Non. Ce qui frappe tout d'abord notre artiste sans le savoir, c'est l'effet pittoresque produit par le déploiement de cette troupe magnifique que commande le roi, et l'aspect de ce prince, qu'il contemple avec une admiration où l'on sent que le cœur jouit autant que les yeux.

« Oncques ne vis si bel homme armé, car il pa- » raissait au-dessus de tous ses gens, depuis les » épaules jusqu'à la tête, un heaume doré sur son » chef, une épée d'Allemagne à la main. »

Les chevaliers qui accompagnaient le roi se lancent au milieu des Turcs. Après une terrible lutte corps à corps, la victoire leur reste. — « Et » sachez, » poursuivit Joinville, « que ce fut un » très-beau fait d'armes. »

Le sénéchal y assistait en simple spectateur, — nous dirions volontiers en *dilettante*, — car il était toujours à pied. Enfin, l'un de ses écuyers lui amène un cheval, un *sien ronsin*, et il va rejoindre le roi.

Il n'en avait pas fini avec les périls de la journée; ceci n'était qu'un prélude.

Louis se remet en mouvement pour aller au secours de son frère, l'imprudent comte d'Artois, qui, emporté par sa valeur aveugle, dès le début de la bataille, s'était précipité à la poursuite des Sarrasins jusque dans les murs de *Mansourah*, où il se défendait encore, à ce que l'on croyait. Sur son ordre, le connétable, auquel Joinville se

joint de son plein gré, prend les devants; mais bientôt, ils s'aperçoivent avec terreur que le roi, arrêté dans sa marche par une attaque impétueuse des Sarrasins, ne les suit pas. Comment le rejoindre, comment combattre? Un millier d'ennemis les séparait du gros de l'armée, et la petite troupe du connétable ne compte que six hommes! Par le conseil de Joinville, ils mettent un fossé voisin entre eux et les Turcs, et, cantonnés sur un *poncel* (petit pont), ils en défendent invinciblement le passage, empêchant par là de nouvelles masses d'ennemis de tomber sur le roi.

Partout en ce moment le carnage était affreux. Le comte d'Artois avait péri à Mansourah; le roi, au milieu d'une épouvantable mêlée, se voyait contraint de défendre lui-même, à l'aide de prodigieux coups d'épée, sa personne et sa liberté. Laissons la grande histoire détailler ses hauts faits, qui décidèrent enfin la victoire, et revenons au petit pont si bien gardé.

Joinville avise une troupe de Français qui s'approche, et dans cette troupe, le comte de Soissons, cousin germain de sa femme. Il va vers lui, et sans se mettre en grands frais d'éloquence, lui dit simplement: — « Sire, je crois que vous feriez bien de garder avec nous ce petit pont, car si nous le laissons, les Turcs le traverseront, et ainsi le roi sera assailli par derrière et par devant. »

Il n'en faut pas davantage. Le comte se joint à lui, ainsi qu'un autre chevalier, le sire Pierre de Noailles. Le connétable, voyant ce renfort, dit au sénéchal de maintenir la position, et part pour aller chercher du secours.

« Là où je demourai, sur mon ronsin, con-
» tinue Joinville, le comte de Soissons me de-
» moura à droit, et monseigneur Pierre de
» Noailles à gauche. »

Ainsi postés, les trois chevaliers soutiennent jusqu'à la fin du jour tous les assauts des Turcs. Grêle de flèches, mottes de terre, pots de feu grégeois pleuvent sur eux; rien n'y fait. Joinville trouve heureusement un *gambaison*, sorte de cuirasse rembourrée d'étoupes, qui avait appartenu à un musulman. Il s'en empare et s'en sert comme d'un écu, « qui me faisait grand be-
» soin, » dit-il.—« Et je ne fus blessé de leurs
» traits qu'en cinq endroits, et mon ronsin en
» quinze. »

Ici se rencontre un exemple souvent cité de cette liberté d'esprit et de cette gaieté imperturbable que le caractère français conserve en face des périls et de la mort sur les champs de bataille :

« Le bon comte de Soissons, dans cette extré-
» mité où nous étions, se moquait avec moi, et
» disait : — Sénéchal, laissons huer cette chien-
» naille; que par la quoiffe Dieu (ainsi comme
» il juroit) — encore en parlerons-nous, de cette
» journée, es chambre des Dames. »

Ce n'était pas une vaine jactance. Les intrépides défenseurs du petit pont revirent plus tard la France, et purent raconter leurs prouesses aux dames, charmées d'y applaudir. Avec les mémoires de Joinville, l'héroïque récit a traversé les âges, et nous aimons à croire que les dames et les jeunes filles de notre siècle sont tout aussi capables de s'y plaire que les châtelaines du treizième.

Le soleil allait se coucher, quand le connétable revient enfin, amenant avec lui le corps des arbalétriers du roi, dont la présence met les Sarrasins en fuite.

... « Et lors me dit le connétable. — Sénéchal,
» c'est bien fait. Ores allez-vous-en vers le roi,
» et ne le quittez d'aujourd'hui, jusqu'à ce qu'il
» soit descendu dans son pavillon. »

Oui, sénéchal, c'est bien fait! disons-nous avec le connétable; et nous nous garderons d'ajoute un seul mot.

On rentre au camp. De tout le mouvement de cette meurtrière journée, il ne restait plus que la fatigue du corps, l'affaissement de l'âme, et la pensée des morts qu'on n'avait pas encore eu le loisir de pleurer. Le roi cheminait tristement sous sa lourde armure, accablé par la chaleur, couvert d'une sanglante poussière. Joinville, marchant à côté de lui, l'entoure, on le voit, sans qu'il s'en vante, d'une active sollicitude.

« Je lui fis ôter son heaume, » dit-il, « et lui baillai mon chapel de fer, pour qu'il eut de l'air. »

Un *chapel de fer* était une coiffure légère, en comparaison du heaume, qui emboitait la tête entière.

Sur la route, un hospitalier s'approche, et baisant la main du roi tout armé de son gantelet, lui demande s'il a quelque nouvelle de son frère, le comte d'Artois. C'était aviver une blessure saignante au cœur de Louis. Le pieux monarque, contenant ses pleurs, répond *qu'il en sait bien nouvelles*, et que son *frère est en Paradis*. L'hospitalier cherche à le consoler en lui rappelant les exploits de la journée, la gloire dont le roi s'est particulièrement couvert, son camp défendu, le camp ennemi tombé en son pouvoir. — « Dieu soit loué, dit Louis, pour tout ce qu'il m'a donné. » Mais le courage du héros et la résignation du chrétien luttent en vain contre sa douleur.

... « Et lors li chéoient les lermes des yex,
» moult grosses, » dit Joinville.

Tous ces détails, grâce à lui, sont généralement connus, et peut-être avons-nous tort de nous y arrêter. Mais les récits du bon sénéchal sont si attachants, qu'on a peine à en supprimer le moindre trait.

Une nouvelle digression vient nous reposer de toutes ces émotions violentes.

Tandis que les chrétiens rechassaient les Turcs devant eux, les Bédouins se jettent dans le camp abandonné par ces derniers et le pillent. Joinville en prend occasion pour nous décrire vivement,

en deux pages, les mœurs, le caractère, la figure de ces brigands nomades, avec une fidélité qu'il est facile de constater, car les Bédouins d'aujourd'hui sont encore ceux du treizième siècle, comme ceux du treizième siècle étaient encore ceux du temps d'Abraham.

« Leurs ménages, » nous dit-il, entre autres choses, — « leurs femmes, leurs enfants logent » de nuit, ou de jour quand il fait mauvais temps, » dans des manières de pavillons, qu'ils sou- » tiennent de cercles de tonneaux *comme sont* » *les chars des dames.* »

Nous voyons ici incidemment ce qu'étaient les voitures des élégantes sous le règne de Saint-Louis. Elles n'ont rien de commun avec les sveltes *victorias*, les légers *paniers*, ou les riches *landaus* de nos jours; mais au fond des campagnes, la tradition se conserve mieux, et la bonne fermière se rendant à la ville dans son lourd charriot, abrité du soleil et de la pluie, par une toile tendue sur des cerceaux, nous représente assez bien le luxe et le confortable dont jouissaient les nobles contemporaines de Joinville. Quant aux tentes des Bédouins, elles n'ont guère changé, à ce que nous croyons.

« Sur ces cercles, ils jettent des peaux de mou- » tons corroyées dans l'alun. Les Bédouins eux- » mêmes s'en font de grandes pelisses, qui leur » couvrent tout le corps... Leurs têtes sont en- » tortillées de longues toiles qui leur vont par » dessous le menton; aussi sont ils laides et » hideuses gens à regarder, car les cheveux de » leurs têtes et leurs barbes sont tout noirs. »

La personne non plus que le costume des enfants du désert ne plait guère à Joinville; il ne les trouve pas beaux. Peut-être avait-il une préférence pour les blonds. Leur croyance religieuse ne lui plait pas davantage; le dogme du fatalisme révolte le bons sens comme la piété de l'honnête sénéchal.

« J'ai vu... depuis que je suis revenu d'outre- » mer, aucuns chrétiens déloyaux qui tenaient à » la loi des Bédouins, et disaient que nulz ne peut » mourir qu'à son jour; et leur croyance est si » déloyale, qu'autant vaut dire que Dieu n'a » pouvoir de nous aider... et devons-nous croire » qu'il est puissant pour tout faire. »

La grande bataille s'était livrée le jour de *quaresme prenant*, c'est-à-dire le mardi gras; elle est suivie d'une nouvelle attaque des Sarrasins, victorieusement repoussée: autres exploits, autres épisodes intéressants; mais aux grands combats succèdent les grands malheurs. Les croisés, bloqués dans leur camp, voient les miasmes pestilentiels, les aliments malsains, l'ardeur du climat, engendrer d'horribles maladies, qui éclaircissent chaque jour leurs rangs. Joinville nous fait de toutes ces calamités une peinture énergique; et surtout de l'épidémie qu'il appelle la maladie *de l'ost*, (de l'armée).

... « Qui estoit telle que la char de nos jambes » devenoit *tavelée* (tachetée) de noir et de terre » comme *une vielz heuse*, (une vieille botte). »

Devant tant de souffrances, toute possibilité de continuer l'expédition est perdue. L'ordre de la retraite est donné; retraite désastreuse, opérée par des mourants. Le roi lui-même, épuisé par une violente dyssenterie dont il était atteint, ne se soutenait plus à cheval qu'avec l'aide de ses serviteurs. La majeure partie de l'armée se retire avec lui par terre; le reste, composé des moins valides, redescend le fleuve. De ce nombre, était Joinville. Affaibli par les blessures qu'il avait reçues à la bataille de la Massoure, et dont il ne nous a plus parlé, il gardait le lit sous l'influence épidémique qui ravageait le camp chrétien.

... « Me print la maladie de l'ost et une double » tercienne, et une reume si grand dans la tête, » que la reume me filoit de la tête par les » narines. »

Quoi, la maladie *de l'ost* et la fièvre double-tierce ne suffisent pas! y joindre un si gros rhume de cerveau, c'est vraiment trop de malheur.

Là ne s'arrêtent pas ses disgrâces; au milieu de cette complication de maux, il est pris par les infidèles. Quatre galères du Soudan sont à sa poursuite; d'autres barrent le fleuve en aval; les rives sont occupées par les troupes Sarrasines; point de salut possible. Il faut se rendre ou périr. Joinville se lève de son lit de douleur, revêt comme il peut ses armes, et assemble en conseil ses compagnons.

« Nous nous accordâmes à préférer nous rendre » aux galères du Soudan, plutôt qu'à ceux qui » estoient à terre, parce qu'ils nous éparpille- » raient et nous vendraient aux Bédouins. »

Être vendus à ces affreux Bédouins, qui sont si *laides gens à regarder!* La perspective n'avait rien d'engageant.

La décision en est donc prise : on se rendra.. Pourtant une voix d'opposition s'élève :

« Lors dist un mien scélérier (intendant) qui » estoit né à Doulevent : — « Sire, je ne m'ac- » corde pas à ceste conseil.—Je li demandai au- » quel il s'accordoit, et il me dist : — Je m'ac- » corde que nous nous lessons touz tuer; si, » nous en irons touz en paradis. — Mès ne le » creumes pas. »

Nous ne le crûmes pas : Mot charmant de candeur et de sincérité! Est-ce là ce vaillant chevalier qui naguère, sur le *poncel* de la Massoure, soutenait un jour entier, lui, troisième, les assauts des Sarrasins, et, sous une grêle de traits, sous une pluie de feu grégeois, riant avec le comte de Soissons, sauvait d'une perte certaine le roi et l'armée? Oui, c'est lui; et de même qu'il nous a ingénuement raconté ses exploits, comme chose toute naturelle, il va ingénuement aussi, nous dire qu'il tient à la vie, qu'*il a peur*. Que voulez-vous? On n'est pas héros tous les jours, ni à

toutes les heures; et celle où un énorme coryza vous file par les narines n'est pas la plus propice, convenons-en, aux résolutions sublimes.

L'amateur enthousiaste du martyre reste seul de son opinion; mais il n'en a pas le démenti. Avant que les Musulmans puissent mettre la main sur lui, il se lance dans le fleuve, y trouve cette mort qu'il préfère à la captivité, et qu'il a choisie généreusement comme chemin assuré du ciel.

Le sire de Joinville, de son côté, jette dans les eaux ce qu'il a de plus précieux, écrin, joyaux et reliques. Les Infidèles n'auront de lui que sa personne. C'est bien assez.

C'est trop, car, transporté sur une galère turque, il y va subir de cruels traitements.

Une soldatesque tumultueuse et pleine de rage se précipite de toutes parts sur lui, le cimeterre à la main. En vain, sur les instances de l'un de ses mariniers, a-t-il permis qu'on le fît passer pour cousin du Roi; ce titre n'est guère qu'une faible sauvegarde pour lui et pour les siens. Deux fois il est jeté par terre; renversé de nouveau, il tombe sur ses genoux, et sent « *le coutel sur sa gorge.* » Cependant il échappe à la mort, grâce à un bon Sarrasin de *la terre de l'Empereur*, — c'est-à-dire de Sicile (1), — qui, tout d'abord, s'est volontairement voué à la tâche ardue de le sauver. Ce charitable protecteur l'entoure de ses bras, lui fait un rempart de son corps, et parvient enfin à l'arracher aux mains de ces forcenés. Il le conduit au château où, dit Joinville, étaient les *Chevaliers sarrasins.*

Là, il rencontre des procédés bien différents. Les traditions d'humanité léguées à ses successeurs par le grand Saladin, n'étaient pas tout à fait perdues chez les Musulmans de haut parage. La vue du malheureux captif, malade, exténué, abruti par les menaces et les coups, excite parmi ceux-ci une généreuse pitié. On lui ôte son haubert, cette lourde tunique de fer que nos plus forts cuirassiers ne porteraient plus aujourd'hui qu'avec peine, et on lui improvise un costume pittoresque, qu'il va nous décrire :

» Ils jetèrent sur mon corps une couverture
» d'écarlate fourrée de menu-vair (2), que madame
» ma mère m'avoit donnée. Un autre m'apporta
» une courroie blanche, et je me ceignis avec ma
» couverture, à laquelle j'avois fait un trou pour
» m'en vêtir; et un autre m'apporta un chaperon,
» que je mis sur ma tête. »

Ainsi accoutré, le pauvre Joinville ne s'en porte pas mieux d'âme et de corps.

« Et lors, » dit-il, « pour la peur que j'avois,
» et aussi pour la maladie, je me mis à trembler
» bien fort. »

Rappelons-nous que, sans parler du reste, il avait la fièvre double-tierce. Il demanda à boire; on lui apporte de l'eau. Il en prend une gorgée, mais ne peut l'avaler. L'eau lui sort par le nez.

« Quand je vis cela, j'envoyai quérir mes gens,
» et leur dis que j'estois mort, que j'avois un
» apostume dans la gorge... et ils se prirent à
» pleurer. »

Les musulmans demandent au bon Sarrasin, qui n'a pas cessé d'accompagner Joinville, et qui lui sert de truchement, la cause de ces larmes. Il la leur expliqua.

« Et lors un des chevaliers sarrasins dit à celui
» qui nous avoit garantis, de nous reconforter,
» car il me donneroit telle chose à boire par quoi
» dans deux jours je serois guéri; et ainsi
» fit-il.. »

Les Orientaux, en fait de science médicale, étaient encore à cette époque, les maîtres des Européens. Joinville, rendu à la santé, est envoyé au grand amiral des galères, qui l'accueille à son tour avec courtoisie, bien que le loyal chevalier s'empresse de déposer, devant ce haut dignitaire, son titre fictif de cousin du Roi. Tous ses compagnons de malheur n'ont pas si bonne chance. Le sénéchal voit avec indignation jeter dans le fleuve les malades et les blessés, à mesure qu'on les tire des vaisseaux. Vainement il réclame contre une telle barbarie; on lui répond que ces hommes ne sont bons à rien. D'autres épisodes curieux et moins tristes signalent son séjour auprès du grand amiral; mais qui voudrait noter tout ce qu'offrent de curieux les *Mémoires* de Joinville, ne pourrait en sauter une seule page.

Enfin son hôte l'amène à Mansourah, où étaient gardés Louis IX et les autres prisonniers; car, tandis que les galères françaises tombaient au pouvoir des Musulmans, le Roi, avec la plus fine fleur de ses chevaliers et le reste de l'armée, éprouvait sur terre un sort pareil. A l'entrée d'un grand pavillon, des greffiers commis à cette besogne, prennent le nom du captif, par écrit, et là, l'honnête Sarrasin, auquel il doit la vie, voyant sa tâche terminée, lui fait ses adieux et le quitte. Joinville est introduit dans la vaste tente où sont réunis les principaux barons. On voit ici combien le bon et brave sénéchal était aimé de ses frères d'armes :

« Quand j'entrai, » dit-il, « les barons eurent
» si grant joie, qu'on ne pouvoit rien entendre,
» et ils louoient Notre-Seigneur, et disoient qu'ils
» croyoient m'avoir perdu. »

Le sort des malheureux captifs empira de plus en plus. Les vainqueurs ne savaient que faire de toute cette armée tombée entre leurs mains; ils recouraient au glaive pour s'en débarrasser. On continuait d'épargner les princes et les barons, mais chaque jour des guerriers de rang élevé périssaient par la hache des bourreaux, ou ne sauvaient leur tête qu'au prix de l'apostasie.

Cependant le Soudan entame des négociations, d'une part avec le Roi, de l'autre, avec les sei-

(1) Domaine alors de l'empereur Frédéric II.
(2) Ventre-de-Gris.

gneurs. Ses envoyés étaient accompagnés de gens appelés *Drugemens,* dit Joinville, lesquels savaient les deux langues, et *enromançoient le Sarrasinois.* Ces négociations, le traité conclu par le Roi, la révolution sanglante qui vint en suspendre l'effet, et remplacer à la tête du monde musulman les *Ayoubites* par les *Mamelouks;* les périls des prisonniers français, la fermeté d'âme, la grandeur de caractère déployées par saint Louis, les angoisses de la reine Marguerite, restée à Damiette, sont des faits si célèbres, que chacun les sait par cœur. C'est à la narration de Joinville que la véridique et dramatique histoire en est principalement empruntée.

Lui-même, déjà embarqué avec le comte de Bretagne, le connétable de Chypre, et d'autres seigneurs, pour regagner Damiette, se voit de nouveau, au milieu de ces tragiques péripéties, personnellement exposé à des dangers inouis. Une troupe féroce de soldats musulmans, dans tout l'enivrement de la révolte triomphante et des meurtres dont elle a été accompagnée, envahit la galère qui le porte. Ils agitent, en hurlant, leurs glaives nus. Que veulent-ils? Que viennent-ils faire? — Couper la tête à tous les chrétiens. Tel est le sens de ces cris sauvages, que traduit, à Joinville terrifié, l'un de ses nobles compagnons, qui comprenait le *sarrasinois.* En présence de ce massacre imminent, la plupart des chevaliers se confessent en toute hâte à un religieux de la Trinité, qui se trouvait parmi eux, et qui ne sait auquel entendre. Quant à Joinville, son trouble est si grand, qu'il ne peut se rappeler aucun péché, « ... et ne pensois, » dit-il, « si non à recevoir » le coup de la mort. Et je m'agenouillai devant » l'un d'eux, tendant le col, et disant, en faisant » le signe de la croix : Ainsi mourut sainte » Agnès! »

A côté de lui s'agenouille aussi le connétable de Chypre. Il se confesse, faute de mieux, à Joinville.

« Et lui donnay, » poursuit notre naïf auteur, » telle absolution comme Dieu m'en donnoyt le » pouvoir; mais de chose qu'il m'eut dite avant » que je fus levé, oncques ne m'en recordoy un » mot. »

Le secret de la confession n'en fut que mieux gardé. Cependant ce coup de mort, attendu avec tant de résignation, ne vient pas. Les prisonniers sont jetés à fond de cale. Là, entassés pêle-mêle, ils passent de longues heures d'anxiété, ne doutant pas qu'on ne les en tire successivement pour les faire périr un à un. On les en tire tous, pour les rendre à la liberté. Le traité signé par le défunt Soudan a été définitivement ratifié par les nouveaux maîtres de l'Égypte. Le Roi quitte cette terre funeste, où tant de sang français a coulé en pure perte, et le sénéchal de Champagne la quitte avec lui. Outre les milliers de morts qu'elle avait dévorés, ils y laissaient derrière eux, aux mains féroces des Mamelouks, nombre de prisonniers qui n'avaient pu être encore délivrés.

Ce n'était pas vers l'Europe que la flotte royale faisait voile; c'était vers la Terre-Sainte. Là, durant quatre années de résidence non interrompue, en commun, l'intimité du fidèle Joinville avec saint Louis, ne fait que se resserrer davantage, et le détail de leurs rapports journaliers prend un intérêt croissant.

APHÉLIE URBAIN.

BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux Libraires-Éditeurs.

MENTON

IDYLLES

PAR M. LUDOVIC DE VAUZELLES (1).

La charmante plage de Menton, qu'embellit une éternelle verdure, où règne un éternel printemps, et qui possède, sous un soleil radieux, les deux éléments des plus beaux paysages, les monts et les flots, a inspiré à l'auteur ces poésies, à la fois modernes et antiques. Ce pays, voisin de l'Italie, lui retraçait les belles descriptions des idylles de Théocrite et de Virgile; comme eux, il a chanté les pasteurs et les bergères, mais il a choisi d'autres héros parmi les artisans et les pêcheurs, les marchandes de citrons et d'oranges, les ouvrières mentonaises et les pasteurs qui, pen

(1) Paris, chez Baur, 11, rue des Saints-Pères. — Orléans, chez Herluison. Très-beau volume. Prix : 2 fr. 50 c.

dant l'hiver, descendent des montagnes et mènent leurs troupeaux dans les vallées où la neige ne tombe jamais; en un mot, dans le paysage antique, il a placé des figures modernes, et il dit lui-même :

« Je crus retrouver à Menton tout ce que la » simplicité du génie antique aimait à peindre, » des sites pleins de fraîcheur, animés par une » population naïve, ingénue, gracieuse, très-ignorante encore des modernes industries, mais » maintenue par cette ignorance même, un long » isolement politique et toutes les facilités d'un » heureux climat, dans une sorte d'enfance aimable et noble, dont, hélas! elle ne sortira que » trop tôt... c'est ainsi que je fus amené à com» poser ces idylles... »

Ce fut une heureuse inspiration, car ces tableaux, ces petits poèmes, ces pastorales, d'une touche fine et fière, captiveront tous les lecteurs.

Nous citerons la poésie inspirée par une jeune fille, pauvre aujourd'hui, et qui pourtant est la dernière descendante des comtes de Gorbio, autrefois souverains de la contrée :

. . . .

Mais pourquoi t'engager dans ce noir labyrinthe?
Des vieux comtes là-haut, pourquoi chercher l'em-
Leur fille, pauvre, hélas! et tournant le fuseau, [preinte?
Est en bas, sur la place, au pied du grand ormeau.
Elle aura bientôt fait les deux tiers de sa tâche :
Du chanvre qu'elle étire et file sans relâche,
L'écheveau s'amoncelle, et toile devenu,
Couvrira d'un sarrau l'aveugle demi-nu,
La vieille toute blanche et presque centenaire,
Les enfants délaissés du pauvre mercenaire :
« —Car leurs pères, dit-elle, ont été, sous les miens,
» En guerre comme en paix, gens de cœur et chré-
» Si le peuple a rompu, dans un jour de colère, [tiens.
» Du serf et du seigneur le pacte séculaire,
» Le ciel, égal pour tous, nous a, dans sa bonté,
» Pour consolation, laissé la charité.
» Ces murs que mes aïeux défendaient par les armes,
» Ont vu ma main plus faible essuyer bien des larmes.
» Comtes de Gorbio, soyez contents de moi : [et foi!
» Plus d'un pauvre aujourd'hui nous rend hommage
» Mais tout à leurs besoins qui m'assiégent en foule,
» Je n'ai pu relever votre toit qui s'écroule.
» Et même le quittant pour une humble maison,
» J'ai dû réduire en sous l'or de votre blason.
» Vos tuniques d'acier, vos casques de bataille,
» Se rouillaient, appendus à la vieille muraille.
» Turin, avec orgueil, aujourd'hui les fait voir;
» On y lisait : Prouesse! on y lira : Devoir!
» Je vendrai, s'il le faut, jusqu'à la sainte épée
» Qui, dans le sang des Turcs, par vos mains fut trem-
» Dieu le veut! Dieu le veut! nécessité fait loi : [pée.
» Si c'est trop ou trop peu, comtes, pardonnez-moi!
» Mais d'un même horizon l'œil, enfin, se fatigue :
» La terre fait envie à celui qui navigue,
» Et le berger rêveur ne désire souvent
» Qu'affronter sur la mer les caprices du vent.
» A vivre sur ce roc suis-je donc condamnée!
» Pour unique plaisir verrai-je chaque année,
» Revenir parmi nous et remplir nos sentiers, [siers,
» Ces longs troupeaux bêlants et leurs pâtres gros-
» Que Tende, que Briga, lorsque l'hiver approche,
» Aux pays du soleil poussent de roche en roche,
» Et qui nous quitteront au retour du printemps?
» Est-ce sans aucun droit que ce front de vingt ans
» Imagine, à l'aspect des belles étrangères,
» Un bonheur plus parfait que celui des bergères?
» Non, peut-être : Mais quoi! j'ai l'orgueil de mon
» Un riche trafiquant de l'heureuse Menton, [nom.
» Pour qui plus d'un vaisseau traverse l'Atlantique,
» M'est venu dire un jour : Tiens, prends mon fils uni-
» Il t'aime, et cependant tu manges du pain noir, [que.
» Que par lui restauré, ton gothique manoir
» Brille d'un nouveau lustre au fond de ces vallées!
» Et moi : — Quand, à l'éclat des voûtes étoilées,
» Ses lambris, grâce à vous, devraient le disputer,
» Il est des souvenirs que je dois respecter :
» A briser mon écu je ne suis pas si prompte,
» Mon obscure opulence à ces murs ferait honte.
» Leur fière nudité me cause moins d'effroi.
» Comtes de Gorbio, soyez contents de moi,
» Et lorsqu'arrivera le moment redoutable,
» Où le pain, même noir, manquera sur ma table;
» Quand le fil, nécessaire à tous ces pauvres gens,
» Ne se formera plus sous mes doigts indigents,
» Près du céleste Époux, qui rend ce qu'on lui donne,
» Comtes de Gorbio, préparez ma couronne! »

Nous avons cité ce morceau original, mais *les Porteuses d'oranges, les Prétendants de Nicette, le Malade des bords de la Néwa,* nous laissaient des regrets. Sans doute quelques-unes de nos lectrices fuiront, cet hiver, les glaces du nord sous le doux ciel de Menton, nous les engageons à se faire accompagner par cet aimable volume; il donnera, en quelque sorte, une parole aux paysages splendides que leurs yeux admireront

M. B.



LA DAUPHINE

MARIE-JOSÈPHE DE SAXE

MÈRE DE LOUIS XVI

PAR LE P. REGNAULT.

Publication originale et sincère, ce livre, dont les éléments sont puisés dans la correspondance même de la dauphine, est une lecture d'un vif et touchant intérêt. On se souvient, en lisant ces pages, du mot de Chateaubriand : *que de larmes ont contenu les yeux des reines!* car cette princesse, placée sur le premier degré du trône, fille, épouse, mère, comblée en apparence de tous les biens, ne trouva qu'en Dieu seul la consolation aux peines et aux amertumes de sa vie. Elle quitta, pour venir en France, une famille qui lui était très-chère; seconde épouse du dauphin, fils de Louis XV, elle dut lutter contre les souvenirs laissés par la première femme, et ménager un

cœur qui ne se donna à elle qu'à la longue; sa situation à la cour était délicate et difficile; à peine mariée, elle vit la guerre éclater sur sa véritable patrie et sur sa patrie d'adoption; on sait combien cette guerre de *sept ans* fut funeste à la Saxe et à la France, et l'on peut deviner combien le cœur de Marie-Josèphe eut à souffrir.

Elle avait fini cependant par trouver de la joie dans son mariage; son mari l'aimait tendrement, et cinq enfants avaient couronné cette heureuse union; l'avenir semblait prospère, quand une maladie rapide enleva le dauphin, et avec lui descendit au cercueil la paix de la France et le bonheur de la dauphine. Elle porta avec un courage chrétien cette croix accablante du veuvage, mais elle y succomba. Elle mourut de douleur, et elle emporta au tombeau les plus tristes pressentiments sur l'avenir de son fils aîné, qui devint Louis XVI. Voilà le court et très-imparfait résumé de ce beau livre que nous recommandons à toutes nos lectrices (1).

A.-M. AMPÈRE ET J.-J. AMPÈRE

CORRESPONDANCE.

Les personnes qui ont lu le premier et admirable volume, renfermant les lettres d'André-Marie Ampère à sa jeune femme, voudront prendre connaissance de cette nouvelle publication, qui contient un certain nombre de lettres adressées par l'illustre savant à son fils, J. J. Ampère, et de plus nombreuses lettres de ce fils à madame Récamier et à d'autres amis. J'avoue que, dans ce volume, ce que j'ai cherché et ce qui m'a captivée, ce sont les pensées d'André Ampère, tout ce qui peut révéler ce que cette belle âme éprouvait pour Dieu, pour son fils, pour ses amis, pour l'humanité tout entière. Sous ce rapport, mon attente n'a pas été trompée. Ce ne sont plus les lettres tendres et tristes qu'au début de la vie, il écrivait à sa jeune femme, si uniquement et si ardemment aimée; dans sa correspondance avec son intime ami, le lyonnais Julien Bredin, on voit les combats de son âme: il doute, il croit, il tombe il se relève, il exulte de joie ou de douleur; l'intelligence et l'âme sont à la fois en travail, et jusqu'à la veille de sa mort, André Ampère cherche la vérité avec une fiévreuse ardeur, et chérit avec passion son fils et ses amis. Ces lettres si simples et si belles, doivent faire le succès du livre; celles de son fils, spirituelles et intéressantes, n'ont pas cette flamme qui, tantôt cherche Dieu dans les profondeurs de la science, et tantôt dans les ardeurs des tendresses humaines. Cette longue correspondance, à laquelle sont mêlés presque tous les noms illustres de notre temps, forme une lecture agréable, mais plutôt destinée à l'âge mûr qu'à la jeunesse (1).

FOI ET PATRIE

PAR ÉTIENNE MARCEL (2).

Ces scènes, émouvantes, pleines d'âme et de feu, se passent en Pologne; elles ne parlent que de dévouement et de sacrifice, et retracent parfaitement la destinée de ce malheureux pays. Il est regrettable qu'à la première partie, l'*Idylle*, à la deuxième, le *Drame*, l'auteur n'ait pas ajouté un dénouement : le lecteur n'aime pas à rester en suspens, surtout lorsqu'un intérêt réel s'est attaché aux personnages. Une jolie nouvelle, *Sous les lilas*, termine ce recommandable volume.

(1) Un volume. Chez Lecoffre, 90, rue Bonaparte. Prix : 2 fr.

(1) Chez Hetzel, 18, rue Jacob. Prix : 3 fr.

(2) Chez Jules Vic, 23, rue Cassette, Paris. Prix : 2 fr.





Nº 4029. IMP. DUPUY. PARIS Janvier 1876.

Modes de Paris

Journal des Demoiselles

ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Paris. Boulevart des Italiens. 1.

Étoffes des Magasins du Petit Saint Thomas, *rue du Bac.*

Toilettes de Mme Tarot, *rue Favart, 4.*

CONSEILS

XVIII

AU DÉBUT D'UNE ANNÉE

L'année sainte est terminée, mais pour les âmes droites, les grâces qu'elle a apportées demeurent. Et voici une autre année, un autre tour de l'aiguille sur le cadran des siècles et sur le cadran de notre courte vie ; elle s'annonce, comme toujours, pour ceux qu'on appelle les heureux, par des souhaits, des présents, des visites et des fêtes ; mais après quelques jours, le train sérieux de l'existence reprendra, et si nous commencions dès la première heure de cette nouvelle année, à envisager le côté grave de nos devoirs, nous n'en serions pas plus à plaindre, ni même moins disposées à nous amuser, lorsqu'une occasion honnête et jolie se présentera.

Avant tout, songeons à bien employer le temps, soyons-en avares, c'est la seule chose qui doive être gardée d'une main rapace ; non-seulement employons-le, mais employons-le bien ; sachons discerner le plus ou le moins d'utilité des travaux auxquels nous consacrerons ces heures si fugitives, qui composent les jours, les semaines et les ans. Est-ce l'employer, que de le perdre en frivoles lectures, en petits travaux d'aiguille, sans beauté au point de vue de l'art, sans utilité au point de vue pratique ? Jetons un coup d'œil sur l'ensemble de notre vie, afin de voir clairement ce que nous pourrions améliorer, réformer, au début de cette année, et en vue des années éternelles. Le passé n'est plus à nous, nous ne pouvons que regretter les joies envolées, et déplorer peut-être de n'avoir pas fait un meilleur usage de ce *talent* de l'Évangile, de la santé, de l'intelligence, de l'instruction, des bons sentiments que Dieu a placés dans notre cœur, des affections dont il nous a entourées. Comment usons-nous de ces biens ? le temps ? ne le perdons-nous pas ? est-il employé largement pour Dieu, fidèlement pour la famille, sagement pour nous-mêmes ? la santé ? ne l'épuisons-nous pas en veilles et en fatigues mondaines, sauf à ne pas la retrouver lorsqu'il faut un courageux effort, auprès d'un malade, par exemple ! l'intelligence ? nous en servons-nous pour bien discerner nos devoirs ? l'instruction ? cherchons-nous à l'étendre, afin de mieux connaître la religion, afin de pouvoir être agréables à un père ou à un mari, utiles à des enfants ou même à des pauvres ? les bons sentiments, les cultivons-nous avec soin comme un jardinier cultive un beau parterre, dont il extirpe sans miséricorde les plantes dangereuses, l'aconit ou la cigüe ? les affections, ah ! quel beau chapitre que celui des affections de famille ! Sommes-nous sûres d'être irréprochables à cet endroit ?...

Filles, avons-nous pour nos parents, pour ce père qui vient sur l'âge, pour cette mère que le poids de la vie a courbée, le respect tendre, les attentions, la sollicitude qui peuvent seuls payer à peu près l'amour dont il nous ont aimés ? Enfant, il est tout simple d'aimer ses parents ; on a tant besoin d'eux et ils sont si bons ! Plus tard, l'amour qui ne remonte guère, s'est porté vers d'autres objets, et n'eût-on ni mari, ni enfants, ces grands conquérants du cœur, l'amour filial devient parfois difficile. On voit ce qu'on ne distinguait pas jadis, des faiblesses, des ombres dans les caractères de ceux qui ont droit à tous nos respects ; la vieillesse amène des minuties, des manies qui nous impatientent, et des infirmités qui nous affligent et qui, hélas ! nous ennuient parfois. C'est le moment de la lutte contre nos penchants mauvais, le moment d'embrasser le devoir, le saint devoir avec ses rigueurs, ses difficultés plus apparentes que réelles ; c'est le moment de payer le dévouement reçu et l'amour qui n'a jamais calculé. Des égards et des soins, une tendre patience, voilà la monnaie avec laquelle on solde la dette filiale. Ecoutons nos parents avec respect, avec amabilité, et sans leur montrer que nous les trouvons arriérés, (nous paraîtrons fort arriérées à nos filles !) n'ayons pas d'esprit de contention avec eux ; étudions leurs habitudes pour nous y conformer, et ne leur opposons pas les nôtres. J'ai connu une bonne, une excellente mère, que fils, filles, gendres et brus, rendaient à l'envi malheureuse, parce qu'à ses cordiales et charmantes réceptions, ils arri-

vaient toujours en retard, en disant d'un air dégagé :—Nous ne dînons pas à cinq heures, nous ! Elle finit par supprimer les dîners des dimanches, point de réunion d'une famille entière, et ce manque de tact et de respect assombrit ses dernières années. Quel regret durent avoir ses filles ! Ayons des égards, des soins, donnons à cette bonne mère la place qu'elle préfère, soyons polies pour ses vieilles amies; n'oublions pas sa fête, entourons-la pour lui faire oublier que son chemin est devenu solitaire et que la chaîne de ses affections a été bien des fois rompue! soyons bonnes, tendres pour elle, pour ce vieux père, qui s'est usé dans les labeurs et le combat de la vie, et nous nous épargnerons le plus cruel des regrets : — celui d'avoir répondu par l'ingratitude ou l'indifférence, ou la distraction à des cœurs qui ne battaient que pour nous, de les avoir déçus et contristés; regret irréparable, devant lequel on se retrouve toujours sans pouvoir l'effacer jamais !

Il semble, aux âmes bien nées, que ces recommandations soient inutiles, et que l'amour des parents, le respect, les soins, soient une de ces lois naturelles auxquelles on obéit toujours. Que d'exceptions pourtant ! que de vieillesses négligées que d'enfants sont ingrats, non par système, oh ! non ! tous ne préparent pas d'avance le linceul de la vieille mère en s'en allant au bal (historique), mais beaucoup négligent, oublient, sont entrepris par les affaires, par les plaisirs, et ne se souviennent guère de ces existences, proches du terme, qui voudraient s'appuyer sur le cœur d'un enfant. On va voir ses parents quand on en a le temps; c'est-à-dire quand on n'a plus de plaisirs à prendre, de visites du monde à faire, c'est alors le tour de la vieille maison et des vieux amis, mais ce tour arrive rarement ; on y va quand on n'a rien de mieux à faire. On ne les prend pas pour confidents ; ils ne sont initiés ni aux affaires, ni aux relations, ni aux projets, et on croit répondre à tout, en disant : — Cela les tracasserait ! ils n'y comprendraient rien ! Ils comprennent à merveille que l'épanchement, l'expansion, la confiance, le dessus du panier, en un mot, sont portés ailleurs, et qu'il leur reste à peine quelques froids égards, voilant à peine une méfiance originelle. Combien de fois n'ai-je pas entendu ces paroles : — Ne dites pas cela à maman, elle en ferait toute une affaire !

Et elle aurait raison, car elle a devers elle l'expérience qui lui fait voir des trébuchets où vous ne voyez qu'un tapis de velours; elle aurait raison, car elle a des droits à votre confiance, et personne ne vous conseillerait avec plus de désintéressement et d'amour. Ces vols d'amitié que vous lui faites lui vont au cœur ; elle ne dit rien, par amour, par fierté, mais comme elle sent au fond de son cœur navré, les distractions, les négligences, les oublis, les inattentions ! comme elle envie parfois vos nouvelles et frivoles amitiés, et cette confiance, prodiguée à d'autres, et qu'elle mériterait si bien. A tous les maux de la vieillesse, à la défaillance des forces, se joignent trop souvent d'incurables souffrances de l'âme, causées par ces êtres chéris, qui ont préoccupé les jours et les nuits, absorbé l'amour et les forces, et qui refusent une pensée, une prévenance, à ceux qui vont bientôt disparaître de la terre !

Ne serait-ce pas là une bonne pensée pour cette année : s'appliquer à devenir les meilleures des filles, s'habituer à l'esprit de patience et de sacrifice ? si l'on est jeune encore, quelle belle préparation pour l'avenir! si déjà on compte beaucoup d'années derrière soi, quelle belle réparation !

M. B.

POUR UNE LEÇON DE PIANO

PREMIÈRE PARTIE

—

I

Mon ami, le comte de Souvray, a deux filles charmantes. Il les élève de son mieux et n'admet point ce partage absurde qui confie exclusivement les garçons au père et les filles à la maman. Il estime, au contraire, que le mariage étant tout à la fois le terme et la consécration de leur destinée, il est opportun pour Blanche et pour Valentine de connaître dans le sien le caractère de l'homme. Le comte irait peut-être, dans ses jours de paradoxe, jusqu'à prétendre, qu'à l'inverse des pratiques présentes, il faudrait, si l'on était plus perspicace, confier à la mère le soin de former le

cœur de ses fils, et au père la tâche de créer la volonté de ses filles.

Ne vous paraît-il pas un peu étrange que ni l'une ni l'autre de ces demoiselles n'apprenne le piano? Je ne dis point qu'on leur refuse cette éducation du quadrille facile, ou même du morceau à quatre mains; mais enfin, le comte n'ayant point trouvé dans mesdemoiselles de Souvray, une étoffe de musiciennes, n'a pas cru devoir forcer leur nature. L'étude du piano n'est pas élevée chez elles à la hauteur d'un sacerdoce; elles n'y consacrent point toute leur vie, de façon à faire des autres devoirs un accessoire imperceptible.

Je crus pouvoir adresser quelques représentations sur ce sujet, à mon ami. Il s'agissait, après tout, de sauver ses filles d'une sorte de ridicule. Le piano, aujourd'hui, ne se discute plus. Ce n'est ni une occupation ni un talent; c'est une nécessité. Il faut obéir à cette contrainte, comme à celle de ne point se vêtir en dehors des usages accrédités par la mode.

De Souvray connaît aussi bien que moi ces tyrannies de l'opinion. Il est trop homme du monde pour en ignorer la portée et pour en entreprendre la réforme; je le soupçonnais d'avoir par devers lui quelque bonne raison dont il ne jugeait point à propos de me faire part. Il ne laissa pas cependant de s'ouvrir à moi sur ce sujet, un soir que nous étions en tête-à-tête. Il ne faisait point apprendre le piano à ses filles, pour leur éviter, disait-il, un danger. Ne songez point, lecteur, à aucun péril vulgaire et surtout à rien qui trouble la pensée ou qui compromette la morale. Il faut laisser le récit de ces vulgaires inconvénients à d'autres auditoires. Il me narra tout simplement l'histoire de Victorine Reveroni et du mariage qu'elle avait manqué *pour un morceau de piano.*

II

Je ne connais rien de plus délicat et de plus contradictoire que la position d'une jeune fille sans fortune, lorsqu'elle appartient à une certaine condition.

Fille d'un ouvrier, elle se serait établie sans difficulté dans ce monde où le travail compte pour une dot. Mais si elle a été appelée par son passé, par la situation de sa famille et de son âme à hanter une sphère supérieure, rien de plus naturel en se mariant, que le désir d'y rester, rien de plus rare que la chance d'y réussir.

L'heureuse simplicité des anciennes mœurs rendait tout plus aisé, et, si l'on peut le dire ainsi, plus aimable.

Du temps de nos aïeux, la destinée de Victorine Reveroni se serait faite, et en quelque sorte imposée d'elle-même.

On aurait reconnu du premier abord, dans cette fille de gentilhomme et de militaire. la fierte de la race vis-à-vis des hommes, et la douce résignation vis-à-vis de Dieu. Elle portait sur ses blanches épaules une de ces têtes qu'on n'oublie point.

Heureux ceux qui liront dans ces yeux-là le sentiment de l'épouse et de la mère!

A cette époque, si lointaine de nous par le changement des mœurs et des pensées, Victorine aurait trouvé, comme cela se devait, quelque fils de noble famille, riche comme un prince charmant, et ayant contracté de bonne heure vis-à-vis de lui-même le généreux engagement d'oublier la dot. Celui-là se serait cru tenu à plus de délicatesse et de réserve vis à vis de cette pauvreté fière, et c'est de très-bonne foi qu'il aurait su gré à la jeune fille de passer par dessus la fortune de son fiancé.

Ces réflexions, je vous prie de le croire, sont de mon ami, le comte de Souvray. Je ne donne pas volontiers dans toutes ces complications et ces raffinements. Sans vouloir contester ces vues rétrospectives, et toute cette archéologie empruntée au royaume de Cythère, il est certain qu'aujourd'hui on ne voit plus rien qui y ressemble. Victorine Reveroni était donc obligée d'en passer par tous les soupçons et par toutes les réflexions désagréables qui entrent dans la situation d'une jeune fille sans dot.

Belle et gracieuse comme elle l'était, naturellement bienveillante, gaie et même tendre, prompte aux impressions de reconnaissance, d'enthousiasme, de pitié, ellle faisait peine à voir pour quiconque pénétrait dans le fond de cette âme si exactement fermée, et luttant contre elle-même pour s'effacer et disparaître. Mon ami de Souvray, qui est un si grand philosophe, n'avait garde de la perdre de vue. Il en faisait son étude. Je lui ai souvent entendu dire que le monde moral lui faisait l'effet d'une collection d'histoire naturelle dont les échantillons seraient des âmes.

Victorine avait peur de ses succès et horreur de ses triomphes. Il lui semblait qu'elle abusât, en s'abandonnant à l'inévitable certitude de plaire. N'était-elle pas, en définitive, le parti sans argent dont les mères ne veulent pas, la jeune fille sans conséquence à laquelle on peut sourire dans un salon, sans inconvénient comme sans arrière-pensée; car personne ne saurait vous soupçonner de demander sa main. La politesse qu'on peut lui témoigner flotte ainsi entre la banalité du compliment, l'aumône de la pitié et l'impertinence du dédain. Victorine était trop fière pour accepter de tels dédommagements. Il en résultait, contrairement à tous les sentiments de sa nature, une expression absolument fausse d'elle-même. Son maintien prenait ainsi quelque raideur; sa parole, quelque sécheresse; toute sa personne, une certaine froideur dont l'effet était loin d'être agréable. Elle se nuisait beaucoup, à dessein.

III

Éléazar de Thévenon ne s'était pas laissé prendre à ce faux-fuyant de délicatesse, ni à ce mensonge de hauteur et de répulsion.

Malgré sa jeunesse, Éléazar avait quelque chose de la pénétration et de la finesse de son oncle M. de Souvray. Il avait comme lui la curiosité du cœur humain, avec une nuance moins tendre et moins compatissante. Il était encore de ceux qui ont beaucoup triomphé et peu souffert. La prospérité n'est jamais bonne, même aux âmes les plus vaillamment trempées.

Le jeune homme, préservé par la forte influence du comte, et entraîné à sa suite dans les hautes régions de la science et de l'idéal, y avait trouvé un refuge. Il s'était dérobé sur ses sommets à la pesante atmosphère des âmes basses. Mais s'il était parvenu ainsi à se soustraire aux causes d'infériorité qui pèsent sur la plupart des hommes, il ne s'était peut-être pas assez défendu des senteurs vertigineuses qu'on respire sur ces fiers sommets. Il prenait le monde par des côtés inaccessibles. Il aurait voulu soumettre l'univers aux mêmes règles d'implacable justice, d'audacieuse sincérité, de rude indépendance qu'il pratiquait, malgré sa jeunesse, avec beaucoup de dignité. La raison tendre de son oncle était devenue chez lui une sorte de magistrature, capable de faire elle-même l'office du bourreau.

En dépit de ces jugements sans appel, cette ferme intelligence ne laissait pas d'avoir son côté chimérique. Éléazar était méprisant par principe, et se croyait cependant toujours à la veille de rencontrer le type de ses admirations. Il parlait toujours des plus grandes vertus et des plus grandes actions, non pas avec le désenchantement d'une recherche inutile, mais plutôt avec l'enthousiasme d'une admiration à la veille de se satisfaire.

Cette confiance heureuse, quoique mêlée à une aussi impitoyable sévérité, suffisait à ramener le sourire sur ses lèvres. C'est ainsi qu'il était aussi résigné qu'un sceptique, et aussi confiant qu'un amoureux.

IV

Ce que je vous raconte, avec trop de paroles et trop peu de clarté ou d'intérêt, vous montre jusqu'à quel point mon ami, le comte de Souvray, a poussé l'étude du cœur humain. Il prétend qu'il est inutile de chercher dans les œuvres des tragiques ou les analyses des romanciers, la connaissance des mystères de l'âme. Il voit partout se nouer des trames ou se dénouer des complications. Il m'a avoué lui-même que, connaissant de longue main et depuis leur enfance son neveu et mademoiselle Reveroni, il s'attendait à une rencontre de ces deux âmes, et s'était bien promis de suivre de part et d'autre les réflexions de ces deux esprits.

M. de Thévenon avait dû, comme tout le monde, quitter sa famille pour achever son éducation au collége; de son côté, mademoiselle Victorine, reléguée par je ne sais quelle vicissitude domestique dans une petite ville de province pour un certain nombre d'années, avait perdu de vue son compagnon d'enfance. C'est en vain que les pères et les mères avaient essayé de part et d'autre de ressusciter les vieux souvenirs. Pendant que les deux familles avaient repris, comme de la veille, des relations suspendues pourtant depuis un si long intervalle, ces jeunes gens avaient mis entre eux d'un commun accord, une distance que ni l'un ni l'autre n'avait franchie, Ce respect volontaire et maintenu au delà de ce que les bienséances auraient pu demander, avait quelque chose de touchant et de digne. Dès que la familiarité de l'enfance n'était plus permise entre eux, le jeune homme avait compris avec un tact parfait, ce que l'amitié doit revêtir de gravité et maintenir de distance vis-à-vis d'une femme que l'on pourrait épouser.

Que se passait-il chaque jour dans le cœur de Victorine? C'est ce que mon ami de Souvray n'a point jugé à propos de me faire connaître. Je le soupçonne toutefois d'en avoir su beaucoup plus qu'il ne lui a convenu de m'en dire.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'à prendre les choses par le dehors, mademoiselle Reveroni était, visiblement, d'une susceptibilité, d'une raideur et d'une discrétion exceptionnelles vis-à-vis de M. de Thévenon. Il y avait même quelque chose de curieux dans ce contraste entre la fréquence et la froideur de leurs conversations. Victorine ressemblait à ces religieuses qui ne lèvent pas les yeux hors de leur cornette, parce que, novices depuis peu de jours, elles ont gardé du monde ce souvenir que leur regard ne serait pas toujours supporté impunément. C'est ainsi que mademoiselle Reveroni paraissait prendre à tâche de dissimuler soigneusement les charmes de son entretien, lorsqu'elle causait avec Éléazar.

V

De son côté, M. de Thévenon n'était pas moins étrange ni moins inattendu avec elle.

Ce jeune homme, si brillant et si fantaisiste sur toutes sortes de sujets, devenait tout d'un coup, en face de mademoiselle Reveroni, non pas sans doute un pédant, mais un autre homme. Il lui faisait, sans dessein et sans préméditation, ce suprême honneur de la tirer tout d'un coup des propos du monde, de l'entretenir de choses qu'il pensait véritablement, et de la mettre de moitié dans ses meilleures inspirations.

Victorine était faite pour comprendre de telles paroles. Alors, elle oubliait sa réserve : le feu de son âme passait dans ses regards. Cette physionomie détendue et errante prenait une expression pleine d'éclat et d'émotions. Son esprit délicat et prompt se laissait aller au charme de la pensée; elle oubliait pour un instant de se replier sur elle-même et d'éteindre cette flamme.

Au lendemain de ces jours, il se faisait dans l'âme du jeune homme, et aussi de la jeune fille, une de ces réactions qu'on ne retrouverait et qu'on n'expliquerait point en dehors du siècle où nous vivons.

Hélas! nous portons la peine de notre diminution morale. On parle beaucoup aujourd'hui de notre décadence physique, pendant qu'on exalte la puissance herculéenne des vieilles races, auprès desquelles nous ne serions que des pygmées. Je ne sais trop ce qu'il peut y avoir de vrai dans cette lamentation; mais ce que je sais bien, c'est que la puissance de sentir et de croire a baissé plus que tout le reste. Nos meilleurs et nos plus robustes sentiments chancellent en nous, et nous ne savons plus prendre de ce côté-là l'appui de notre vie. Faute de nous abandonner à cette impulsion et de déployer notre voile à ce souffle, nous demeurons immobiles et en détresse.

Ainsi en arrivait-il à Éléazar de Thévenon. Il tombait, au lendemain de ses conversations avec Victorine, dans des raisonnements véritablement sinistres. Il avait trop l'habitude du monde et trop l'esprit d'observation, pour ne pas s'apercevoir de la différence de ton et de manières où elle était entraînée avec lui. Il n'était pas homme à perdre aucune de ces nuances si invisibles aux esprits grossiers; seulement au lieu d'y trouver quelque aliment ou quelque prétexte à son amour-propre, au lieu de s'y prêter par complaisance ou de s'en repaître par orgueil, il entrait malgré lui dans des réflexions lugubres qui peignent bien l'esprit et la défiance du temps présent.

Il se demandait avec une certaine anxiété, s'il n'y avait pas chez mademoiselle Reveroni quelque arrière-pensée de lui plaire et de le conquérir, en tout bien tout honneur; si cette espèce d'épanouissement qu'elle éprouvait auprès de lui, cette complaisance avec laquelle elle prêtait l'oreille à des entretiens si éloignés de la frivolité ordinaire, n'étaient pas une manœuvre, ou au moins une combinaison habile et destinée à s'emparer de lui.

On aurait dit que, par une harmonie secrète, Victorine devinait à son tour l'âme de M. de Thévenon. Tout d'un coup, au milieu d'un sourire, elle devenait grave; une ombre passait sur cette figure gracieuse et se répandait comme un voile, du regard qu'elle éteignait jusqu'aux lèvres dont elle arrêtait les paroles. Mademoiselle Reveroni songeait alors plus distinctement à la distance qui la séparait de cette fortune et de cette situation. Il lui semblait qu'elle avait manqué de dignité vis-à-vis d'elle-même. Elle pouvait plaire à tout le monde, excepté à Eléazar.

Alors, par un de ces retours si familiers au cœur humain et si conforme aux contradictions qu'il ne cesse de remuer au dedans de lui, le jeune homme éprouvait le sentiment d'une blessure; il s'entêtait à vouloir reconquérir cet abandon et cette bonne grâce. Mademoiselle Reveroni résistait avec plus de force, elle se retirait lentement tout au fond d'elle même, et finissait par ne plus laisser apparaître dans la conversation, que cette surface insignifiante, froide et à peine polie dont on enveloppe son âme, comme on protége d'un mur sa propriété.



SECONDE PARTIE

I

Parbleu, répliquai-je à M. de Souvray, en l'interrompant sans plus de façons, « voilà, mon cher » ami, un bien long préambule, pour en venir à » votre histoire de piano. »

M. de Souvray me regarda d'un air tant soit peu ironique.

» Vous êtes donc, vous aussi, mon cher Francis, » de ceux qui aiment mieux les événements sans » explications, que les explications sans événe- » ments. Vous faites partie de cette foule innom- » brable de gens qui regardaient tomber les » poires depuis le commencement du monde, » jusqu'au jour où, à cet aspect, la loi de la chute » des corps a été découverte par Galilée. Si la » matière cessait d'être, croyez-vous que les lois » de Képler auraient perdu de leur intérêt; et » s'il ne s'était rien passé entre Eléazar et Victo- » rine, vous imaginez-vous par hasard que cette » anatomie de leur cœur perdrait quelque chose » de son enseignement? Les accidents de la con- » duite humaine ont beau varier à l'infini, le fond » de notre nature reste le même, et c'est toujours » dans le secret de notre cœur qu'il faut cher- » cher la raison de ce que le vulgaire ose bien » appeler un *dénouement fortuit!...* »

Le lecteur s'est déjà aperçu que je n'ai point l'habitude d'interrompre M. de Souvray. Sans cela, je me serais fait un devoir de lui épargner les réflexions qui précèdent.

« Vous demandez l'histoire du piano, » reprit le comte. « Je vous la dirai donc, et vous com- » prendrez pourquoi je n'ai point voulu que » Blanche et Valentine de Souvray suivissent là- » dessus le torrent commun de la coutume. »

II

C'était dans une de ces soirées intimes que

Paris seul permet à une société de choix. Il faut avoir été admis dans ce monde-là, il faut plus encore, il faut y avoir eu, non-seulement ses entrées mais ses habitudes, pour se faire à ce ton d'intimité décente, à cette aisance pleine de naturel et de grâce, à cet abandon qui n'exclut aucune des recherches de la politesse la plus exquise, aucune des libertés de la familiarité la plus vraie.

Dans ce salon privilégié, chacun allait et venait sans se mettre en peine de ce qu'on pouvait penser de ses mouvements et de ses paroles. Par moments, quelqu'un élevait la voix à la cheminée, tandis que, défendu par le rempart fragile d'une chaise ou d'un guéridon mobile, un petit groupe se livrait à un échange d'idées plus intimes et plus recueillies.

Eléazar de Thévenon circulait dans ce milieu, comme l'oiseau dans les espaces libres de l'atmosphère. Il était vraiment merveilleux d'aisance et de spontanéité, trouvant pour chacun un mot gracieux ou profond. Toute sa personne n'était qu'un rayonnement, non pas ce rayonnement insupportable du paon qui fait la roue, mais plutôt cet éclat naturel de l'oiseau de grand vol qui déploie ses ailes et plane sans effort au soleil.

Le jeune homme était accoudé sur le piano, muet, et feuilletait d'une main distraite le recueil des œuvres de Wéber.

Il avait devant les yeux ce beau poème musical qui a pour titre : l'*Invitation à la Valse*.

Je crois que Berlioz a eu le plus grand tort de vouloir orchestrer cette plainte intime du cœur. Il a commis là une faute de goût, et le même morceau qui produit tant d'effet au clavier, perd son unité et son charme, lorsqu'il est exécuté par des instruments de timbre, de langage et de sonorité différentes.

« C'est sans doute, » continua-t-il, en s'adressant » à mademoiselle Reveroni, « que dans un or- » chestre, chaque instrument a une âme, parle » un langage et représente une pensée ou un » sentiment propre. Faites chanter un air de » ténor par un chœur de voix. Vous pouvez » obtenir, suivant l'intention de la musique, des » effets satisfaisants, mais vous n'avez plus la » même œuvre. Le thème solitaire de la voix » unique est une effusion originale qui se répand » sans témoins et ne répond qu'à elle-même. Dès » que vous y introduisez l'accord et les combi- » naisons de l'harmonie, il faut renoncer à » l'expression individuelle. »

» Je n'avais jamais songé à rien de pareil, » reprit modestement mademoiselle Reveroni ; et comme M. de Thevenon se taisait pour l'entendre et pour l'inviter à poursuivre, Victorine garda ce silence pensant, si pénible pour l'homme qu'elle excluait ainsi de sa réflexion ou de sa rêverie.

III

« Je trouve, » reprit le jeune homme, en surmontant un léger mouvement de dépit, « que la » musique obéit ici aux grandes lois du beau non » pas seulement dans l'art proprement dit, mais » aussi dans la littérature et dans la poésie. »

Mademoiselle Reveroni leva sur lui un de ces longs regards qui, loin d'interroger et d'attendre, vous racontent d'avance vos paroles, avant que vous les ayez prononcées.

La jeune fille toutefois garda le silence, et ramenant ses paupières, elle finit par arrêter ses yeux sur l'éventail de nacre qu'elle venait de fermer.

« Comprendrait-on, par exemple, » continua le jeune homme, comme s'il ne s'était pas interrompu, « comprendrait-on un poète tragique qui entre- » prendrait de mettre en dialogue sur la scène » une méditation de Lamartine, une ballade » d'Alfred de Musset, une ode de Victor Hugo? Il y » a là une impossibilité morale. Dès que le pro- » blème de la destinée devient un drame et cesse, » par conséquent, de se débattre dans ces sphères » internes où nul regard humain ne peut être » introduit que par un aveu, il ne peut plus rien » rester de l'effusion lyrique dans le nouvel » ordre de pensées. Je me figure une souveraine » qui cueille des pervenches sur le bord d'un » ruisseau et qui ramène autour d'elle les plis » de son manteau royal, dès qu'elle se sent en » face d'un regard humain. Il y a de même des » cris qui s'élèvent et des larmes qui tombent » dans la solitude. Mais s'il survenait dans ce » désert où le poète est seul avec lui-même, » quelque personne indiscrète, ce même homme » essuierait ses pleurs du revers de sa main, » raffermirait sa voix pour parler, et à la place » de l'âme intérieure, nous n'aurions plus devant » nous que le personnage du dehors. »

Mademoiselle Reveroni se décida enfin à rompre le silence.

— « L'invitation à la valse est-elle bien, en effet, » une élégie solitaire, comme vous paraissez le » penser ? Il me semble que j'y entends un duo » et que j'y assiste à un combat. »

— » Vous savez, mademoiselle, combien les avis » sont partagés au sujet de cette œuvre extraor- » dinaire. Il ne manque pas de gens pour soute- » nir que Weber a voulu exprimer une fois de » plus cette lutte éternelle du bien et du mal, » dont le drame de *Faust* est resté l'une des plus » éclatantes incarnations. Seulement, il n'est pas » nécessaire d'introduire dans ce combat un » personnage du dehors. L'homme n'est-il pas » son propre adversaire, et le déchirement inté- » rieur des deux parties de notre âme, n'est-il » pas, en définitive, la plus terrible lutte de » l'univers ? »

Mademoiselle Reveroni demeura pensive pendant quelques secondes, puis elle reprit :

— « Ne serait-ce pas, monsieur, une des erreurs » de la musique Allemande d'avoir voulu trop » penser ? La musique n'est-elle pas faite pour » des sentiments plus simples, plus unis ? Qu'elle » exprime la douleur, la joie, je ne lui demande » point d'où vient la tristesse ou la gaieté ? il » suffit qu'elle s'empare de mon âme. La mu» sique demande qu'on s'y abandonne et non » pas qu'on l'analyse. »

— » C'est de l'auditeur, sans doute, que vous » parlez, mademoiselle, car pour l'artiste qui » l'exécute... Oh ! celui-là... »

— « C'est bien différent, » répliqua Victorine avec plus de vivacité qu'elle n'avait l'habitude d'en mettre dans ses réponses à Eléazar. « L'exécu» tant, c'est la victime. A lui les labeurs patients » de la méditation ; à lui les longs exercices de » fatigue, pour que son jeu y acquière, dans la » peine, la légèreté qui réussit à exclure l'idée » même de l'effort. C'est l'accent de sa traduc» tion qui donne l'âme à la statue, et nulle pen» sée du compositeur ne saurait tenir devant » l'infériorité du pianiste. »

A ce moment, Victorine Reveroni s'inclina d'une façon imperceptible pour mettre fin à la conversation, et se tournant vers une jeune dame qui occupait le siége de droite, elle lui adressa une question banale pour renouer un nouvel entretien. — « Le comte Arnold chantera-t-il ce » soir ? »

IV

M. de Thévenon éprouva une assez vive contrariété, en se voyant congédié ainsi. Indépendamment du plaisir qu'il éprouvait auprès de Mademoiselle Reveroni, cette causerie avait pris une tournure à la fois assez vive et assez élevée pour l'intéresser beaucoup.

Il sentait, en outre, poindre au fond de son âme, une de ces idées décisives par lesquelles une existence tout entière se trouve couronnée ou rompue.

Depuis deux ans que la famille de Madame de Thévenon voyait assez fréquemment M. et Madame Reveroni, je ne sais comment cela avait pu se faire, mais Éléazar n'avait jamais entendu Victorine jouer du piano.

Mademoiselle Victorine, si j'en crois M. de Souvray, possède un talent merveilleux et plus que rare. Au lieu de s'attacher, comme la plupart des jeunes filles, à des effets de mécanisme, au lieu de faire gémir le piano sous des attaques brutales et de noyer un motif dans un déluge de notes, Victorine ne demandait à l'instrument qu'une chose, la traduction de ce qu'elle avait déjà dans l'âme, avant de poser la main sur le clavier. Elle suivait en même temps deux musiques : l'une écrite et notée sur les lignes du cahier ; celle-là, il suffisait, pour la rendre sensible, de frapper sur l'ivoire la note correspondante : l'autre, plus intime et plus idéale, représentation interne d'accords plus suaves, plus expressifs, plus mélodieux que les sons humains. Elle prêtait ainsi l'oreille à un concert de son âme, dans lequel se mêlaient aux sons imaginés, des sentiments, des pensées, des extases, tout un monde de faits moraux, tels qu'ils avaient hanté et inspiré le génie du compositeur.

Mademoiselle Reveroni aimait beaucoup à jouer pour M. de Souvray. Le comte, esprit large et pénétrant, capable de donner à ses pensées les plus profondes l'éblouissement et la promptitude d'un éclair, se plaisait à montrer à Mademoiselle Reveroni les rapports de la musique avec la poésie et la peinture. Il ramassait le monde de l'art dans sa puissante main, pour le présenter en raccourci à sa jeune amie ; puis, lorsqu'il lui en avait montré et expliqué les intentions et les secrets, il fallait que Victorine recommençât la plainte de Beethoven, le sanglot de Chopin, la déclaration de Mozart, jusqu'au moment où son exigeant ami jugeait à propos de se déclarer satisfait.

Il n'est pas fort étonnant que M. de Souvray, l'homme en dehors par excellence, eût fait part de quelques-unes de ces impressions à son neveu Éléazar.

Néanmoins, le cœur humain est bizarre ; il est inégal et imprévu, et le meilleur est de ne pas lui demander un compte trop exact de ses fantaisies. Éléazar avait eu plus d'une fois l'occasion d'entendre Mademoiselle Victorine. Il lui était même arrivé de quitter le salon de Madame Tinguy, un soir où il savait pertinemment que Mademoiselle Reveroni allait se mettre au piano. C'est au point qu'il s'était demandé en prenant son pardessus dans le vestibule, s'il n'avait point commis une maladresse, et s'il ne serait pas plus conforme aux bienséances de rentrer, même après être sorti.

Pourquoi donc, dans le moment même où s'achevait la conversation rapportée plus haut, Éléazar fut-il pris d'un si violent désir d'entendre la jeune fille ?

V

Ce n'était peut-être pas chose très-facile après l'espèce de congé qu'il venait de recevoir.

Mais notre ami de Thévenon n'était pas homme à se déconcerter pour si peu.

La personne vers laquelle s'était inclinée Victorine était une jeune veuve, fort en quête d'un nouvel épouseur. Sans trop faire le compte des années, elle jetait tour à tour les yeux du côté de l'âge mûr et du côté de l'adolescence, prête à se

marier également avec le lieutenant ou avec le colonel.

Depuis un moment déjà elle écoutait de toutes ses oreilles la conversation d'Éléazar et de Mademoiselle Reveroni, sans saisir autre chose qu'une parole en passant. Le bruit des grands salons vous protége et vous enveloppe de mystère, comme le murmure de l'Océan dans une promenade au bord de la mer. Il faut pour ainsi dire se parler à l'oreille.

La jeune veuve vit M. de Thévenon se redresser sans quitter le piano où il avait posé sa main. Elle le rappela d'elle-même dans la conversation, en lui répondant en même temps qu'à Mademoiselle Reveroni.

— « Vous me demandez si le comte Arnold » chantera ce soir? On me l'a dit, mais je ne m'en » souviens guère. D'ailleurs, la voix, dans un sa- » lon, a presque toujours quelque chose qui fa- » tigue. La note aiguë du ténor vous entre dans » les oreilles, et le ronflement de la basse fait » trembler les vitres. »

— « Vous êtes bien sévère, Madame, » interrompit en souriant Éléazar.

— « Dites plutôt délicate. Nous avons bien, » pour l'usage de nos appartements, le piano qui » est une réduction de l'orchestre; il est fâcheux » qu'on ne puisse pas se procurer des réductions » de chanteurs dont la voix diminuerait de volume sans perdre de son charme. »

L'entretien, comme on le voit, s'éloignait un peu de la question posée par Victorine. M. de Thévenon, pour rester dans les vraies limites des convenances, aurait dû peut-être quitter le coin du piano, et passant du côté de la jeune veuve, venir chercher son appui contre le meuble de Boule. Éléazar profita de l'avantage de la situation pour feindre d'être en tiers avec Mademoiselle Reveroni. Grâce à cette manœuvre habile, il put lui dire sans aucune apparence de préméditation cette phrase banale qui commençait à prendre pour lui un sens à lui faire battre le cœur.

— « N'aurons-nous point, Mademoiselle, la » bonne fortune de vous entendre aussi ce soir? » Ne serait-ce point là une belle occasion d'appli- » quer et, par conséquent, de faire triompher vos » théories sur la musique? Vous avez le magique » pouvoir de rendre à Weber l'inspiration dont » vous nous parliez, il y a un instant, et le plus » beau commentaire de son Invitation à la valse, » c'est encore son exécution. »

— » Ravissante, l'invitation à la valse, » s'exclama la jeune veuve. « Admirable musique! un » peu compliquée, mais de beaucoup d'effet. Vous » la jouez à ravir, chère demoiselle, je l'ai enten- » due, l'autre soir, de votre main, chez ces amis » de M. de Souvray, où ma cousine m'avait con- » duite.

— » Avant-hier, Madame, » répliqua avec une nuance d'ironie Mademoiselle Reveroni. « C'est une » sonate de Beethoven qu'on m'avait demandée.

— » Effectivement, » reprit, sans se déconcerter la jeune veuve, « Beethoven, Mozart! On peut » se ressembler de plus loin. Quant à moi, je crois » bien que je sais tous ces chefs-d'œuvre par cœur.

» Il est fâcheux, Madame, que vous ne les » exécutiez pas, » interrompit avec une impatience sourde M. de Thévenon, et il termina par un sourire cette phrase qui, au fond, tournait à l'impertinence.

ANTONIN RONDELET.

(*La fin au prochain numéro.*)

LE VAL SAINT-JEAN

I

PLACIDE.

Ils étaient deux, le mari et la femme, le cordon-bleu et le maître-Jacques, et ils causaient :

« Voilà une tuile qui nous tombe! disait le mari, le plumeau sous le bras et les mains croisées derrière le dos, à la Napoléon. A-t-on idée de çà!

— Mon pauvre Placide, il faut toujours s'attendre à une tuile, avec les maîtres, répondait mélancoliquement la femme, qui ravaudait tant bien que mal, une nappe, car elle aussi, dans son ressort, était un maître-Jacques, tenant tour à tour le balai, le poëlon et l'aiguille. Que veux-tu

y faire ? si cette demoiselle nous ennuie, nous décamperons; la place n'est pas déjà fameuse !

— Holà ! dit Placide; j'y tiens moi, à la place, parce que je tiens à mon maître; on n'a pas été quinze ans ensemble au 3e houzard, sans avoir de l'attachement; j'aime mon colonel, et le colonel m'aime.

—Le colonel ! tu veux dire le général, interrompit Luce, qui tenait au titre et au décorum.

— Oui, le général, depuis qu'on l'a mis à la retraite; mais vois-tu, pour moi, c'est toujours le colonel, mon colonel ! Il portait crânement la pelisse et le kolbach, va ! et quel cavalier !

— Est-ce que je ne l'ai pas vu cent fois ! mais maintenant, il porte la robe-de-chambre et il soigne sa goutte ; il est très-vieux, ton maître !

— Ton maître ! ton maître ! le tien aussi, je suppose.

— Oui, mais je te dis que je n'y tiens pas ; la maison n'est pas bonne.

Placide haussa les épaules.

« C'est la faute du gouvernement, dit-il, à tout hasard.

—Comment, le gouvernement ! par exemple ! le gouvernement paie, rubis sur l'ongle, la pension de ton colonel, et s'il n'y a pas plus de beurre dans les épinards, c'est pas la faute du gouvernement toujours.

— A qui, alors ?

— Ah ! à qui ?... mon petit doigt le sait bien. »

Elle hocha la tête et passa l'aiguille dans la formidable solution de continuité qu'offrait la nappe, puis, reprenant le discours, elle dit :

« Trois bouches ici, c'est beaucoup ; quoique je mange comme un oiseau, tu le sais; quatre bouches, ce sera trop ! comme tu dis, Placide, c'est une tuile que l'arrivée de mademoiselle. Nous avions bien besoin de cela !

— Qu'y faire ? répondit Placide; mademoiselle demeurait, depuis la mort de ses père et mère, chez une vieille tante ; la tante est *ad patres*, et mademoiselle demande à venir demeurer chez son grand-père; c'est juste, à tout prendre ! car mon colonel avait pour fille la mère de mademoiselle; il ne pouvait refuser, cet homme !

— Et elle arrive ! et il faudra la servir, à pieds baisés, et on ne pourra pas la satisfaire, et elle trouvera à redire à tout ce que nous faisons, à tout ce que nous ne faisons pas, à nos petits profits... Tu verras, Placide ! mais si elle m'ennuie, je plante-là le colonel, mademoiselle et toute la maison.

— Tu dis ça, répliqua Placide d'un air paterne, mais tu n'auras jamais le courage de t'en aller d'ici.

— Tu verras ! si cette mijaurée veut faire des siennes, tu verras ce que tu verras !

— Et moi, dit Placide, je ne quitterai pas mon colonel ! il a besoin de moi ; j'ai besoin de lui.

— Imbécile ! dit l'épouse, en haussant les épaules, tu ferais mieux d'aller cirer ton salon et cueillir des tomates ; j'en ai besoin pour mon ragoût; que dirait ton gourmand de maître, si je ne lui servais pas quelque plat bien fricoté ? »

Placide fut convaincu, et s'en alla au jardin, qui pressait plus que le salon. Ce jardin, emblême fidèle de la fortune de ses maîtres, avait eu des jours d'éclat : on le citait dans toute la province, alors qu'il y avait des provinces ! on s'égarait dans ses bosquets ; ses pelouses, semées de corbeilles de fleurs, étaient ravissantes ; un jet d'eau, retombant dans une vasque de marbre, formait point de vue, et un petit temple grec qui s'élevait sur une hauteur, dominait un vaste horizon ; il restait peu de chose de ces magnificences; on avait fait argent avec les arbres des bocages; les plates-bandes, longtemps négligées, s'étaient transformées, grâce à Placide, en carrés où croissaient des légumes, le jet d'eau était à sec, et le temple aux colonnes corinthiennes, à moitié ruiné, servait à serrer des bêches, des râteaux et des sacs de graines.

La maison, qui était bâtie sur le flanc nord du jardin, s'était jadis appelée château, mais les ans, les vicissitudes, la négligence des propriétaires, lui avaient fait perdre ce nom ; ses murs de pierre grise, rougis par le soleil, demeuraient intacts ; de ses quatre tourelles en poivrière, l'une était décapitée, rasée au niveau du second étage, la seconde avait perdu sa girouette, la troisième menaçait ruine, et la quatrième, seule était entière et portait encore, dans un petit écusson, les armes de ceux qui l'avaient élevée. Des carreaux de vitres brisés, des contrevents détachés du mur, un balcon auquel manquait plus d'un balustre de pierre, la toiture qui livrait passage à la pluie, dénonçaient ou l'extrême insouciance, ou l'extrême pauvreté des propriétaires. Ce château, à moitié ruiné, avait un aspect plus mélancolique que les pauvres chaumines des vignerons dispersées dans le val ; là, le lierre et les liserons couvraient les murs chancelants ; quelques rosiers poussaient sous la fenêtre, avec des romarins ; la joubarbe, la mousse, les iris, cachaient le toit de paille, et la nature voilait de son luxe charmant les haillons de l'indigence ; tandis que le château demeurait désolé, nu, sans parure, tout était beau, hors lui, jadis le dominateur de ce petit vallon. L'horizon que l'on dominait du balcon était doux et riant; la jolie Charente, le plus joli ruisseau de France, disait Henri IV, arrosait la vallée, coupée par des digues qui la faisaient ressembler à une chaîne de lacs ; des châtaigniers aux formes arrondies, couvraient au nord les collines, derniers contreforts de l'Auvergne ; au midi, sur des rocs calcaires, s'élevaient les débris d'un vieux fort gallo-romain, et les cultures diverses, le maïs jaune, le blé noir aux fleurs blanches, les vignobles à la verdure foncée, le tabac aux larges feuilles, les potagers pleins de tomates et d'au-

bergines revêtaient la terre d'une mosaïque de mille couleurs. Un beau soleil riait dans le ciel bleu, et ce jour limpide laissait voir les sommets des montagnes, noyés dans une brume couleur d'améthyste.

Placide termina lestement sa récolte, et regagna la maison, au moment où l'horloge d'une église, bâtie au bas de la vallée, sonnait onze heures. Il prit un plateau que lui tendait sa femme, monta au premier étage et entra dans une chambre à coucher, où le grand jour pénétrait en dépit des rideaux baissés et des volets bien clos.

C'était la chambre du général de Gauzens qui, pour Placide, était resté le colonel. Il aida son vieux maître à se lever, il l'habilla avec un soin et des précautions extrêmes, car le général était goutteux et presque infirme; il l'assit dans un vaste fauteuil, lui servit son chocolat et le laissa seul, ses multiples offices réclamaient sa présence.

Le général de Gauzens avait dépassé sa soixante-dixième année, et de sa beauté, jadis vantée, si vigoureuse et si fière, il ne restait presque rien; les traits avaient perdu leur régularité sculpturale, sa haute taille s'était affaissée, ses cheveux éclaircis et blanchis ne formaient plus une couronne à sa tête puissante; seul, le regard avait conservé une flamme : était-ce celle des passions à peines refroidies, ou celle des hautes pensées qu'allume dans une âme droite l'approche de l'éternité? ceux qui le connaissaient bien auraient seuls pu le dire. Il déjeûna avec l'air d'un homme pour qui tout repas est une affaire sérieuse, puis, repoussant le plateau, il reprit une lettre déjà dépliée, et la relut. Nous la lirons avec lui.

« Orléans, 7 juillet 18...

» Mon cher et bon grand-père,

» Puisque vous daignez m'y convier, je fais
» promptement mes préparatifs pour vous re-
» joindre, et je ressens, en pensant à vous et à vos
» bontés, la première consolation que j'aie éprou-
» vée depuis une perte cruelle: vous le savez, je
» considérais ma pauvre tante comme une se-
» conde mère, elle a remplacé celle qui me fut
» enlevée si tôt, elle m'a élevée, aimée, soignée,
» et je la pleure bien amèrement. Souvent, mon
» cher grand-père, elle me parlait de vous,
» comme si elle eût pressenti et le malheur et le
» bonheur que l'avenir me gardait; car après la
» joie de vivre auprès d'elle, je n'en pouvais
» connaître d'autre que celle de vivre sous votre
» protection, et de remplacer à mon tour ma mère
» auprès de vous. Je ne vous connais que par le
» cœur, c'est assez pour vous aimer et pour être
» toute disposée à vous témoigner le plus affectueux
» dévouement. Mais d'avance, je sollicite votre
» indulgence: j'ai vécu loin du monde, dans un
» petit cercle intime, composé des amies de ma
» tante, qui m'avaient vue enfant; j'ignore bien
» des choses, mais vous me direz ce que vous
» voulez que je fasse, et, je vous le promets,
» vous me trouverez docile.

» Je ne vous en dirai pas davantage aujour-
» d'hui, puisqu'avant huit jours j'aurai le bon-
» heur de vous embrasser. Je vous demande
» votre bénédiction, et je suis, mon cher et bon
» grand-père,

» Votre très-soumise petite-fille

» Christine de Rymbault. »

Le vieillard secoua la tête et dit à demi-voix : « Pauvre enfant, elle décomptera! »

Placide avait déposé sur le plateau le courrier en même temps que le déjeuner : trois lettres à l'aspect commercial et froid, avec le *Journal des Haras* et le journal du département. Le général prit la première lettre qui portait à l'angle un timbre, avec l'adresse : *Rayman, tailleur, boulevard Montmartre, Paris;* il lut les quelques lignes qui précédaient une longue colonne de chiffres, et la rejeta aussitôt. — Une réclamation! dit-il; c'est la sixième, je pense. Et celle-ci? Ah! de maître Sourdrac : impossible de trouver encore de l'argent sur la propriété... Diable! diable! Et celle-ci? Ah! de l'agent de change Raux. Bon! il envoie son compte, il demande que je paie mes différences...

Il froissa les trois lettres avec un mouvement nerveux et les lança loin de lui :

« Quelle situation! dit-il; ce serait, en vérité, à jeter le manche après la cognée... et cette enfant qui m'arrive! Que trouvera-t-elle ici? la gêne, des dettes, une vie impossible, dans une impasse... Ah! l'argent! ah! la fortune! ah! la tranquillité des jours et des nuits!... »

Il fut interrompu par Placide, qui venait à *l'ordre*, comme jadis au régiment.

« Ma femme demande, dit-il, ce que Monsieur veut pour son déjeuner?

— D'abord, qu'y a-t-il?

— Du filet froid, des truites, des canetons et des ceps.

— Qu'elle fasse les truites, et nous garderons les canetons et les ceps pour le dîner. Vous direz à Luce d'arranger la chambre bleue pour Mademoiselle Christine, qui nous arrivera dans quelques jours. »

Placide haussa les épaules.

« Que voulez-vous dire? reprit le général, qui pressentait une difficulté.

— C'est que... Monsieur... ce ne sera pas très-facile, il y a une difficulté... nous n'avons pas de rideaux... et les meubles ont fait bien des campagnes : le lit tombe en ruines, et la toilette est dans un triste état.

— Il faut faire venir le tapissier de Confolens.

— Mon colonel, pardon... vous n'oubliez pas que ce malheureux pékin a déjà envoyé plusieurs

fois sa note. Ils sont d'une insolence, ces gens-là! »

Le général devint sombre; il réfléchit un instant et dit :

— « Prends mon lit et mon lavabo... je coucherai, en attendant, dans le lit de fer, et Luce m'organisera une toilette sur une table.

— C'est bien, Monsieur, cela sera fait.

— Et quand le gouvernement paiera le trimestre de ma pension, nous achèterons quelques meubles. »

Placide soupira; il savait aussi bien et mieux que son maître à combien d'emplois divers était destinée cette maigre somme qui tombait tous les trois mois sur leur ménage, comme une goutte d'eau sur une terre altérée, comme une miette de pain dans la bouche d'un affamé.

II

CHRISTINE.

Elle était arrivée, et toute émue encore, elle essayait de causer avec cet aïeul qu'elle connaissait à peine et avec qui elle n'avait en commun ni souvenirs, ni opinions, ni pensées. Sa voix tremblait pendant qu'elle cherchait des sujets de conversation : le temps, les incidents du voyage, les derniers jours de la parente près de laquelle Christine avait vécu, fournissaient à l'entretien une petite flamme sans durée; car le général, peu causeur par nature, était en ce moment absorbé par la contemplation de sa petite-fille. Ce visage inconnu qui révélait sa filiation, remuait mille souvenirs, cendres du passé, qui le captivaient étrangement et qui auraient fait monter des larmes à des yeux qui n'en versaient plus depuis longtemps.

Christine avait les traits de sa mère : elle rappelait à M. de Gauzens, des temps perdus dans la brume du passé; il revoyait sa fille unique qu'il avait aimée et qui le rendait fier; il la revoyait dans sa beauté de vingt ans : grande, svelte, à la tournure élégante et modeste; il retrouvait ce profil charmant, digne du ciseau grec, ces longs sourcils noirs, ces cils recourbés qui jetaient leur ombre sur des yeux bleus, d'un bleu clair, qui devenait sombre quand une émotion y passait et qui contrastait avec la teinte foncée de la chevelure. Ce type rare était le sien même, il l'avait transmis à sa fille, elle l'avait légué à son enfant; il regardait Christine, et il lui semblait que, rajeuni de trente ans, jeune et heureux père, brillant officier, comblé des dons du sort, il allait conduire dans le monde sa femme et son enfant; il se souvenait de la robe blanche et des roses que la mère de Christine portait à son premier bal... Un élancement de goutte le rappela durement à l'heure présente : sa femme, ange fidèle que Dieu lui avait donné, dormait depuis longtemps sous l'herbe; sa fille, mariée loin de lui, n'avait pas vécu de longs jours; il était vieux, il était ruiné; la pauvreté, et pis que la pauvreté, les dettes, assombrissaient son foyer, tourmentaient ses dernières années, et, seul rejeton de sa famille, l'enfant orpheline venait chercher un abri sous son toit désolé; elle y apportait sa jeunesse, sa beauté, ses espérances? Que deviendraient ces biens précieux? Ces perles étaient-elles appelées à se dissoudre dans l'aigre breuvage de l'infortune, des attentes trompées et des longues déceptions?...

Il soupira, ce qui prouvait qu'il était bien revenu à la réalité; il passa la main sur son front, et dit à Christine :

« Vous ressemblez à votre mère, ma chère enfant.

— Et ma mère vous ressemblait, mon grand-père.

— Certes! et je lui avais donné quelques goûts masculins, ce dont ma femme me blâmait. Elle montait admirablement à cheval, elle tirait le pistolet, ce qui ne l'empêchait pas de faire parler le clavier, de broder comme les fées, si les fées brodent, et d'avoir même quelques idées en cuisine. Et vous, petite, avez-vous les goûts de votre mère?

— Je ne sais, grand-père; chez ma tante Arsène, on ne connaissait de chevaux que des chevaux de fiacre; jamais pistolet ni fusil ne sont entrés dans la maison.

— Il est vrai que son mari était bien l'homme le plus pacifique! je crois que comme Jacques Ier, il aurait eu peur d'une épée. Mais vous avez dû apprendre la musique?

— Un peu, très-peu, mes dispositions étaient médiocres. Je dessine, je couds, et ma tante m'a mise au courant d'un ménage.

— Elle a eu raison; c'est, je l'avoue, le lot des femmes.

— Je tâcherai de me rendre utile dans le vôtre, grand-père. »

Il soupira de nouveau à cette proposition et répondit, après un court silence :

« Ma petite amie, mon ménage est celui d'un vieux garçon : mes deux domestiques, Luce et Placide régissent et gouvernent; ils connaissent mes habitudes, mes manies, si vous le voulez... Il serait difficile de les débusquer de la place.

— Nous les y laisserons bien tranquilles, grand-père : vous me direz seulement vos habitudes, afin que je m'y conforme... C'est entendu, n'est-ce pas?

Il l'attira à lui, et la baisa au front :

« Vous êtes fatiguée, dit-il, il faut vous retirer, ma fille; si vous ne trouvez pas beaucoup de confort dans votre chambre, soyez indulgente : ménage de campagne, ménage de vieux garçon, bien des choses font défaut; mais nous y veillerons. »

Ils se séparèrent, contents l'un de l'autre, quoique, ils le sentaient tous deux, il n'y eût pas eu de fusion entre les cœurs. Christine écrivit le soir même à sa cousine, qui était en même temps son

unique et intime amie; elle lui promettait de lui donner plus de détails lorsqu'elle serait installée dans cette vie nouvelle, et c'est cette seconde lettre que nous mettrons sous les yeux de nos lectrices.

CHRISTINE DE RYMBAULT A HENRIETTE HONFROY

« Du Val, 25 juillet, 18..

» Non, ma bonne chère Henriette, nos cœurs ne sont pas séparés comme nos personnes : ils vibrent toujours à l'unisson, comme ils l'ont fait dès notre enfance, si heureuse, car elle était si ignorante : je parle pour moi surtout; j'ignorais que je n'avais ni père ni mère : tes parents étaient les miens, et jamais je ne me suis aperçue qu'il me manquât une affection ni une caresse. Ils ont disparu, ces amis bien-aimés; ton père, si bon, si indulgent pour moi; ta mère, qui a montré tant de tendresse à l'orpheline de son frère, et comme tu la regrettes je la regrette, comme tu la pleures, je la pleure. Va! nous nous entendons, quoique séparées, ma sœur, mon amie d'autrefois et de toujours!

» Je t'ai promis, chère Henriette, une entière confiance, et en te parlant de ce que je vois et surtout de ce que je pressens, je sais dans quelle âme à la fois sympathique et silencieuse je verse la mienne. Dieu permet cet épanchement, n'est-ce pas? Tu me diras, en revanche, tes joies de femme et de mère, tu m'enverras des roses; mais je crains bien de ne t'envoyer en échange, que de la myrrhe et des soucis.

» Mon grand-père, je te l'ai dit, m'a bien reçue, avec beaucoup de politesse, comme une étrangère, avec beaucoup de bonté, comme sa petite-fille. J'ai trouvé en lui un beau vieillard (tu sais qu'on le nommait le beau Gauzens?) plein de dignité, d'une figure noble et fière; mais, je l'avoue, extrêmement assombrie. C'est là ce qui m'a frappée à notre première entrevue, et qui me frappe tous les jours davantage. Il est infirme, il souffre, mais, je ne sais qui me dit que la souffrance physique n'attriste pas à ce degré un homme, un soldat; non, il y a là autre chose. Quoi? Est-ce la solitude? oui, elle est grande autour de lui; le désert s'est fait; il a perdu ceux qu'il aimait, et le monde, la vie militaire, les amitiés avec de vieux compagnons de guerre et de périls ne lui donnent plus leurs distractions puissantes. Il est cloué chez lui, il ne monte plus à cheval, il ne chasse plus, il ne voit personne; jusqu'à mon arrivée, il a vécu seul, et je me demande avec tristesse si Dieu est présent dans cette vie isolée. Je crains bien que non, et, sans doute, c'est là le mot de cette incessante tristesse qui pèse sur lui. Oh! qu'il est affreux de vieillir, d'approcher du terme, et de le voir devant soi, comme un abîme affreux et non comme un brillant rivage, sur lequel brille un rayon immortel, et où nous attend, les bras ouverts, Celui qui nous créa pour lui! La vieillesse, si douce à une âme chrétienne, doit être horrible pour qui ne croit et n'espère pas. La fin de tout ce qui fit jouir, le commencement de tout ce qui est à craindre. Prie, Henriette, prie pour mon grand-père; fais prier ton petit Henri et ta Marie.

» Tu m'as demandé des détails sur le pays, la maison, la façon de vivre : tu t'intéresses à tout. Le pays me semble enchanteur : des eaux, des ombrages, un ciel qui paraît au beau fixe, de vraies montagnes qui montrent leur profil dans le lointain. Voilà ce que je puis dire du pays que je ne conais encore que par échappées; la maison *fut* belle, elle a encore grand air, mais on ne peut l'examiner de près; le mobilier est incomplet, *ménage de garçon*, dit mon grand-père; de grandes salles, fort belles, avec des boiseries sculptées, de beaux parquets, sont complètement vides, sans meubles ni rideaux, et me semblent fort tristes; le jardin compte plus de choux que d'héliotropes; une certaine négligence règne partout et afflige les yeux; pourtant nous avons deux domestiques fort dévoués, Luce est une excellente cuisinière, et Placide un majordome expert. La table est délicate, recherchée, ce qui s'explique par l'âge et la santé de mon grand-père, et aussi, je pense, par les ressources gastronomiques du pays. Je ne dirige pas la maison; la bonne Luce a des titres qu'il faut respecter.

» Voilà, chère amie, un court aperçu de ma situation; je suis très-libre, mon grand-père n'exige rien : je lis, je travaille, j'écris, je vais à la messe au Val, sans qu'il s'enquerre de mes actions. Je t'assure qu'un peu d'exigence de sa part me ferait bien grand plaisir, je voudrais tant lui être bonne à quelque chose!

« Adieu, je t'écrirai bientôt. Je t'embrasse et je t'aime. CHRISTINE. »

MATHILDE BOURDON.

(La suite au prochain numéro.)



CHEZ GIROUX

Devant la riche étagère
Des plus merveilleux joujoux,
Un enfant, près de sa mère,
Était assis chez Giroux.

La dame, de moire antique
S'habille dès le matin ;
L'enfant, non moins magnifique,
N'est que fourrure et satin.

Au frais chérubin qu'elle aime,
Par l'ennui tout attristé,
Elle vient, chez Giroux même,
Acheter de la gaieté.

— Veux-tu ce chalet de Bade ?
Demandait la douce voix.
— Non, disait l'enfant maussade,
J'en ai déjà cassé trois.

— Ce sorcier à toque verte,
Avec tous ses attributs
Et qu'on fait parler ? — Non, certe !
Cela ne m'amuse plus.

— Veux-tu ce nain mirifique ?
Ce soldat sur son canon ?
Le petit mélancolique,
En bâillant, répondait : — Non.

Rien pour lui n'a plus de charmes ;
Du magasin défloré
Le bambin sortit en larmes,
Ainsi qu'il était entré.

La belle dame soupire :
Cet or, qu'on croit si puissant,
N'a pu rendre le sourire
Aux lèvres de son enfant.

Auprès d'eux un gamin joue,
Un gamin déguenillé ;
Le froid a bleui sa joue,
Une averse l'a mouillé !

Vêtu d'une toile mince,
Moins difficile en joujou,
Il est heureux comme un prince,
Avec un sifflet d'un sou.

Dieu, souriant sur sa route,
Pour lui, non moins généreux,
L'a rendu, sans qu'il s'en doute,
Bien le plus riche des deux (1).

(1) *Les Maternelles*, par madame Sophie Hüe. — Cinquième édition, chez Hachette.

REVUE MUSICALE

SOUHAITS DE 1er JANVIER 1876 — LE VOYAGE A LA LUNE — LA FILLEULE DU ROI — OPÉRAS ET OPÉRETTES DE 1875

Un vieux monsieur, d'une distinction parfaite, vient d'être introduit dans un fort beau salon, où trois jeunes filles devisent sur les surprises du jour de l'an. Le visiteur embrasse paternellement ses jeunes amies, s'assied au coin du feu et se met à causer gaiement. « Rien ! » murmure à l'oreille de sa voisine l'une d'elles, regardant alternativement la cheminée et le monsieur qui ne tire pas le moindre cadeau de sa poche. La causerie devient languissante, les museaux roses s'allongent, le visiteur prend un air narquois. Il est évident que le trio se trouve fort désappointé.

— « Qu'offrez-vous à votre bonne mère pour le 1er janvier ? demande l'ami sexagénaire.

— Un délicieux écran, brodé au petit point par la main de votre servante.

— C'est on ne peut pas plus galant; et vous, petite?

— Moi, j'ai exécuté sur le piano une sonate de Beethoven, terriblement travaillée, car elle est fort difficile.

— Et vous, ma jolie gazelle?

— Moi j'ai fait, de mon père, un portrait au pastel, que chacun trouve ressemblant.

— De mieux en mieux, mes anges; je vous approuve fort d'avoir eu ces aimables attentions pour votre excellente famille; mais à moi, le plus vieil ami de la maison, vous ne paraissez pas songer le moins du monde; voyons, qu'allez-vous m'offrir?

— La vue de l'écran et du pastel, et la répétition de la sonate.

— Fort bien.

— Mais vous, cher bon ami, vous avez donc vos poches closes, en ce jour de joie et de surprises.

— Petites impatientes! Demandez à Baptiste de vous apporter le coffre en laque, déposé dans la salle à manger.

— Oh! nous y allons nous-mêmes.

— Alors, je vais avec vous, je ferai l'office d'un cheval de renfort. »

Et la petite troupe rentra bientôt au salon, portant avec grand'peine une sorte de bahut, d'une élégance extrême, rempli de friandises choisies, de bonbons délicieux et d'une foule de brimborions à la mode. Tout au fond, bien au fond, on apercevait un petit sac, rose vif, en papier commun, orné d'une adresse d'épicier. Les jeunes filles n'en tinrent pas compte.

— « Quelle idée saugrenue! pensait chacune d'elles.

— Et mon sac à la malice, s'écria le vieux monsieur, vous ne lui faites pas l'honneur de le regarder?

— Nous avons tant de bonnes choses! répondirent les gourmandes.

— Allons, mettez-y la dent, petites gastronomes, ce sera peut-être moins mauvais que vous l'imaginez. »

On ouvrit le sac; il contenait six avelines, rien de plus.

— « Je n'aime pas les noisettes; ma sœur, passe-moi une violette pralinée?

— Vous voulez bien m'offrir une noisette à moi? dit le vieil ami, je préfère leur goût sec à toutes vos sucreries délicates. Et le sac fut passé.

— Diable! c'est bien dur pour mes vieilles dents, je ne sais même pas si les vôtres, toutes jeunes qu'elles sont, pourraient en venir à bout.

— Par exemple! s'écrièrent les trois démons, et elles brisèrent les noisettes en une seconde. »

Chacune des avelines contenait un diamant admirablement monté en bouton de manchettes, et si brillants et d'une eau si belle, qu'il eut fallu un orchestre pour dominer le bruit de la joie et de l'admiration générale.

— « Oh! que c'est charmant! Quelle manière délicate de faire le plus joli cadeau du monde! Merci, mille fois merci, dirent les petites en se précipitant dans les bras du vieillard pour l'embrasser et le remercier.

— Mais lisez donc les petits papiers qui enveloppaient les noisettes; tenez, ce sont des souhaits aux demoiselles.

— Ah! voyons, voyons les souhaits! »

PREMIER SOUHAIT.

Je vous souhaite, jeunes filles, de ne point ressembler à la plupart des demoiselles d'aujourd'hui, qui font profession de moquerie impertinente ou de froideur affectée, regardant avec suffisance les femmes beaucoup au-dessus d'elles, et s'imaginant que ces petits airs supérieurs font un effet immense sur la société qui s'en moque.

— « Hum, hum..., fit le vieil ami, qu'en dites-vous, mes chères enfants? »

Les jeunes filles ne répondirent rien.

— « Passons à un autre, dit l'aînée.

DEUXIÈME SOUHAIT.

Je vous souhaite une fortune modeste, des goûts simples et le sentiment de tous les devoirs de la famille. Soyez indulgentes et dévouées pour les vôtres, secourables à la pauvreté honnête, laborieuses dans votre intérieur, toujours franches dans vos relations. Vous prendrez alors place dans le monde, comme une personne vraiment supérieure, aimée et admirée de tous.

« Voici de bonnes recommandations, n'est-ce pas, chères filles?

— Certainement, c'est très-bon et très-bien dit. Passons à un autre. »

TROISIÈME SOUHAIT.

Je vous souhaite un mari de 28 à 30 ans, distingué plutôt que beau, aimable sans afféterie, sachant causer sérieusement avec les personnes intelligentes, gaiement avec les esprits légers; un mari qui ne fume pas à votre nez, dans le huis-clos de la vie intime, pas même dans un fumoir d'où l'on ne sort qu'imprégné de l'odeur nauséabonde du tabac refroidi. Un mari, gentilhomme par éducation, bon par nature, et loyal par caractère.

« Ah! que je voudrais trouver cette perle, moi!

— Et moi aussi! — Et moi de même!

— Mes enfants, dit le vieillard, voici le souhait qui vous charme le plus, convenez-en?

— Je l'avoue! — Je le déclare! — Je le confesse! »

On sonne. Le trio se tait, les visiteurs arrivent, le vieil ami prend congé, et le rédacteur du

Journal des Demoiselles n'en entend pas plus long. Passons donc aux nouveautés de la saison.

Après *la Boulangère a des écus, le Voyage dans la lune*, une féerie où il n'est question ni de fées, ni d'enchanteurs, ni de talismans. Voici qui est singulier, dira-t-on, mais il en est ainsi de l'ouvrage en question.

Nous devons signaler comme une bonne fortune le succès de *la Filleule du roi*, livret de MM. Cormon et Raymond Deslandes, musique de M. Vogel.

Cet ouvrage, un peu au-dessus des farces modernes, tiendra quelque temps sa place sur les affiches du théâtre de la Renaissance, quoiqu'à vrai dire, il ne soit pas un chef-d'œuvre. Vogel a dans un temps, lointain déjà, occupé un rang distingué dans la pléiade des musiciens de talent. L'*Ange déchu*, cette romance toute pleine de sentiment et de larmes, mit alors son nom à la mode. Le *Trappiste*, puis le *Kabyle*, qui parurent après, n'obtinrent pas le même succès. Vogel fut oublié. Mais il se consola en faisant représenter en Hollande, le *Siége de Leyde*, grand opéra, qui obtint un éclatant succès.

La Filleule du roi a des allures d'opéra-comique, et certainement aussi des morceaux qui sont à la hauteur de ce cadre; mais M. Vogel a voulu allumer quelques cierges sur l'autel de la mode, de sorte que sa partition manque de cohésion et d'unité.

Il y a cependant d'assez jolies choses dans la partition pour qu'elle résiste au défaut d'enthousiasme d'un public mal disposé. On remarque au premier acte le duo des lettres, morceau très-développé et que le compositeur a traité avec beaucoup d'entente de la scène; au deuxième acte, les couplets à deux voix :

Faut-il tout lui dire?

qu'on a bissé très-chaudement; puis un joli chœur :

Cette tante est vraiment charmante!

Ensuite on a fort applaudi un finale très-vif et très-mouvementé. Enfin, au troisième acte, une charmante romance fort bien chantée par Mme Peschard. En somme, le tout suivi et accompagné par un bon orchestre; il n'en faut certes pas plus pour obtenir un succès durable.

Voici la liste des opéras et opérettes reçus ou représentés pendant le cours de l'année 1875.

Les Neiges. — Giroflé-Girofla. — les Parias. — les Prés Saint-Gervais. — le Prophète Élie. — la Forêt. — Carmen. — Ève, mystère en trois parties. — *la Reine Indigo. — la Tour de Babel. — l'Amour africain. — la Boulangère. — la Créole. — le Voyage dans la lune. — la Filleule du roi.*

MARIE LASSAVEUR.

***

Au profit d'un Orphelinat du Midi, très-pauvre et très-intéressant : *Paraphrase des litanies de N.-D. de Lourdes*, duo et chœur à trois parties, avec accompagnement de piano ou orgue ; paroles et musique de Mlle J. de F. Prix net, 1 fr. 50.

Ave Maria. Chœur pour deux soprani et un contralto. Musique de Zalbioni. Prix net, 2 fr.

Chez J. Mollié libraire-éditeur, 60 rue de Vaugirard ; et chez M. Delsol, rue Rousselet, 26.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE

PAIN FERRÉ.

Coupez deux petits pains blancs en tranches d'un centimètre d'épaisseur ; versez dans un plat creux autant de lait qu'il en faut pour faire largement tremper vos tranches de pain, et laissez-les s'imbiber ainsi pendant une demi-heure. — Battez ensemble deux œufs entiers, faites roussir un bon morceau de beurre dans la poêle ; retirez du lait avec précaution vos tranches de pain, de façon qu'elles restent entières ; passez-les des deux côtés dans l'œuf battu et faites frire de belle couleur. Servez-les bien chaudes et saupoudrées de sucre.

BÉCASSE AU CHASSEUR.

Prenez une belle bécasse, une ou deux grives, ou alouettes ou cailles; désossez les grives ou les alouettes, hachez la chair très-fin avec un peu de lard, poivre, sel et fines herbes (ou truffes), remplissez-en la bécasse et faites-la cuire.

CAILLES BOUILLIES.

Ayez du bouillon très-fort, épicez-le, faites-y bouillir vivement les cailles pendant vingt minutes au plus, servez-les avec le bouillon; il faut qu'en les coupant elles rendent du sang.

CORRESPONDANCE

FLORENCE A JEANNE

Sais-tu l'heure qu'il est, ma chère Jeanne ? — Onze heures du soir.

Sais-tu le temps qu'il fait ?

— Il souffle une bise glaciale qui chante d'étranges mélodies dans mes hautes cheminées.

Un poète élégiaque y distinguerait certainement des plaintes et des sanglots; un poète tragique ferait de ces sanglots et de ces plaintes des hurlements d'âmes maudites et des rugissements infernaux. Pour moi, je songe à l'esprit créateur qui souffla sur les eaux; à l'autorité souveraine et paternelle qui règle les saisons, irrite ou calme à son gré les flots de la mer et dispose tout en ce monde pour le plus grand bien de l'humanité, humanité myope qui semble peu disposée à s'en apercevoir, l'ingrate !

Elle murmure contre la clarté du jour et contre les ombres de la nuit, contre les rigueurs de l'hiver et contre les ardeurs de l'été. Elle se plaint de la brièveté des heures et de la longueur du temps. Elle s'impatiente du bruit des foules et du silence des solitudes. Elle veut noir et demande blanc et...

Et toi, tu vas vouloir et demander la fin de ma digression ? Ah ! mon Dieu ! que ces Parisiennes sont donc pressées ! il faut les aimer à la vapeur, le leur dire en télégramme, les visiter sur un coup de vent et leur écrire dans un éclair !

Eh ! bien, mademoiselle, tant pis pour toi. Je me sens en veine d'égoïsme, et tu me supporteras ce soir bon gré malgré. Je ne suis pas d'ailleurs d'une exigence bien féroce, puisque je ne te demande, pour étrennes, que la permission de babiller à mon aise avec toi. Si tu me la refuses, auprès de qui veux-tu que je m'en dédommage ? tout le monde dort sous mon toit, tout le monde, même mon gros chat Mouht, tourné gracieusement en rond, de manière à cacher son nez rose dans ses longs poils.

Oui, vraiment : tout le monde dort, comme s'il n'y avait pas un charme extrême à contempler, à travers les vitres, de splendides effets de lune sur la campagne blanchie par la neige ; comme si l'horloge du temps n'allait pas bientôt sonner une heure émouvante ; comme si une année de plus n'était pas près de glisser dans l'abime éternel !

Elle y tombera sans bruit, et sa chute n'éveillera personne... Aussi n'ai-je pas voulu m'endormir, moi ! Je tiens à lui dire adieu au dernier moment ; j'aime à honorer son départ.

C'est en moi une vieille habitude d'enfance ; et, quand va sonner minuit, je salue, en priant, la vieille année fuyant et l'année nouvelle qui frappe à ma porte.

Alors, je remonte rapidement le cours de ma vie entière : Je revois de chères images pour jamais disparues... J'entends des voix aimées qui ne résonneront plus... Je réveille les morts chéris qui dorment dans leur tombe... Je comparais devant leur tribunal; j'étale sous leurs yeux l'année que je viens de vivre... Je leur demande : est-ce bien ?... Et, sous l'influence de leur mémoire vénérée, je prends de saintes résolutions, je forme de généreux projets... Minuit sonne alors...

C'est l'avenir qui entr'ouvre un nouvel horizon : ma famille, mes amis marcheront comme moi vers cet inconnu qui se dresse en face de nous... Comme moi, sans doute, ils y feront des rencontres changeantes et diverses ; les soirs lumineux succéderont aux matins sombres ; le soleil se couchera dans l'orage après s'être levé dans un ciel pur, et les événements d'hier ne serviront pas à présager ceux de demain... Ah ! puisse Dieu épargner les êtres que j'aime !

Chers amis !.. J'entrevois leur groupe nombreux, illuminé par les rayons du souvenir. Chers amis... ils sont divers, d'âge et de situation : les uns occupent, aux degrés élevés de l'échelle sociale, une place enviée ; les autres, aux plus humbles échelons, gagnent, à la sueur de leur front, le pain de chaque jour ; en voici d'octogénaires devant lesquels je m'incline avec un tendre respect ; en voilà dans toute leur force, en plein été, exubérants de sève, heureux de vivre ! Les derniers, venus, les bambins aux joues fraîches, les fillettes aux cheveux d'or, ah ! je ne les aime pas moins que les anciens : je cours au-devant d'eux ; je me penche vers leur faiblesse; j'ouvre mes bras

pour les y réfugier et mon cœur pour les y réchauffer tous!

« Que signifie cette moue, mademoiselle? serais-tu jalouse, par hasard? aurais-tu la prétention de régner seule?

Rassure-toi; je suis assez riche pour te faire une part splendide, plus large que celle des autres, en dépit de ma générosité envers eux. C'est à toi que je pense le plus! c'est toi que j'aime le mieux!

Es-tu contente, maintenant?

— Non!

— Comment! tu n'es pas contente?... Et que te faudrait-il de plus, insatiable personne? Ah! j'y suis. Je devine : tu réclames ma réponse à ta dernière question.

O chère hypocrite! Crois-tu que je me laisse prendre à ta feinte modestie? Oserais-tu étaler ton magnifique programme, si tu n'avais point la conscience de l'avoir bien rempli?

Jouons carte sur table, ma petite amie; et conviens que vous êtes très-satisfaits de vous-mêmes, vous tous les collaborateurs du *Journal des Demoiselles* à quelque titre que ce soit.

Tu te scandalises? tu protestes? tu te prétends modeste pour de bon? Si tu y tiens tant que ça, je veux bien le croire. Alors je prendrai ta question au sérieux; je me persuaderai complaisamment que tu as un besoin réel « d'encouragements amis. »

Encouragements amis! voilà un pléonasme ou je ne m'y connais pas! Plaît-il? Tu affirmes que ce n'est pas plus un pléonasme qu'une catacrèse?

Au fait... en y réfléchissant bien..., peut-être as-tu raison... Il y a des encouragements ennemis, c'est vrai! Tels ne seront pas les miens s'adressant à vous. La voie où vous marchez est une droite voie et l'on peut vous crier, en toute conscience : poursuivez-là.

Ce n'est pas chose facile, après tout, que de composer un journal... des Demoiselles!!!

Eh! messieurs les politiques, ne riez pas si fort, je vous en prie : Parce que vous taillez quelquefois votre plume à coups d'épée; parce qu'il vous arrive de la tremper dans le vitriol; parce que vous êtes avocats; parce que, enfin, vous faites sans sourciller le programme de l'existence des peuples, vous n'avez pas le droit de vous croire seuls sérieux, seuls utiles, seuls journalistes!

Non, non; vous n'en avez pas le droit du tout!

Ne sont-ils pas sérieux quand ils parlent religion, morale, éducation, nos journaux féminins?

Ne sont-ils point braves quand ils battent loyalement en brèche les travers de leurs abonnées?

Ne sont-ils pas utiles avec leurs conseils pratiques, leurs avis autorisés, leurs recettes éprouvées?

Ne sont-ils pas enfin de vrais journaux qui ne demeurent étrangers à rien d'intéressant; qui exaltent les grandes actions à mesure qu'elles se produisent?

Ceci, ma chère, s'applique à ton journal, à mon journal, à notre journal. Quant aux autres, je n'ai point qualité pour les juger. S'ils font du bien, tant mieux; s'ils font du mal... oh! quel grand tant pis! Quel grand tant pis pour eux et quel grand tant pis pour leurs lectrices!

Si par exemple, ces journaux ouvrent à deux battants les portes de la vie de luxe, de la haute vie, pour y introduire les lectrices des classes modestes, en leur prêchant les raffinements coûteux et les folles recherches, tout sera perdu, ma chère, tout sera perdu! Les femmes auxquelles la fortune de leurs maris ne permet pas un grand train de maison, se sentiront humiliées et malheureuses; chaque apparition du journal sera suivie par une crise d'aigreur et d'amertume : leur esprit, envahi par les préoccupations mesquines et frivoles, ne pourra plus contenir les grandes pensées; leur cœur, absorbé en de stériles regrets, en de vains désirs, n'aura plus de saintes et tendres vibrations. Adieu les douces joies de la famille et les épanchements du foyer!

Mais s'ils répandent comme le tien, le mien, le nôtre, les saines doctrines d'ordre, d'économie et d'activité; s'ils se contentent de jeter les arabesques gracieuses d'une élégance modeste sur le fond sérieux d'une vie occupée sans faire disparaître la trame sous l'ornement, alors ils auront bien mérité de la patrie, autant que vous, messieurs les journaux politiques; autant et peut-être plus que vous!

Conclusion :

Inscris-moi pour trois abonnements nouveaux que j'offre comme étrennes :

1° A Mlle S..., une isolée, pâle, souffrante et pauvre. Courbée tout le jour et souvent une partie des nuits sur ses registres de copiste, elle contraint son imagination vive à un travail en quelque sorte mécanique, dénué d'intérêt : c'est le pain quotidien. Debout au milieu des tombes de tous les siens, elle s'abreuve, sans se plaindre, des amertumes de l'isolement... Les nouvelles émouvantes de Madame Bourdon et de ses consœurs dans l'art d'écrire, de sentir et de penser, l'arracheront pendant quelques heures à ses préoccupations poignantes, et leurs touchantes héroïnes lui tiendront compagnie.

2° A ma petite amie Juliette N..., qui est bien la plus aimable, mais la plus maladroite enfant de la ville; elle y prendra des leçons de travail intéressantes, des patrons et des modèles utiles et des notions de goût.

3° Enfin... Ah! chère amie, j'écrirai demain ce nom-là; si je m'attardais un peu plus dans cette causerie, je m'exposerais à manquer l'heure solennelle. Ma lampe baisse, mon feu s'éteint; mais

la lune semble s'arrêter en face de ma fenêtre avec des sourires d'aimable augure...

Oh! Jeanne, mon année sera bonne, si tous ceux que j'aime continuent de me le rendre, à commencer par toi! Mon année sera bonne si je sais la rendre utile à quelques-uns, et c'est du fond de l'âme qu'une félicité pareille est souhaitée à Jeanne aussi, par son amie.

FLORENCE.

MODES

Les galons d'or et d'argent, conseillés comme garnitures aux vêtements et aux toilettes habillées, sont actuellement employés pour certains costumes ordinaires; c'est un abus à condamner. Les tissus de laine, unis ou à carreaux, ne comportent nullement des ornements brillants; un pareil assemblage est même de très-mauvais goût; les franges de différents genres, les passementeries, les galons de laine, les petits bords de fourrures leur conviennent infiniment mieux.

Les manteaux et confections élégantes se font en Sicilienne; ceux pour mettre habituellement, en drap. Le velours est beaucoup moins à la mode que les années précédentes; il n'est guère employé en confections que comme complément de costume semblable.

Sur un manteau de Sicilienne noire, une broderie mélangée de galons d'or et de galons d'argent est une des plus heureuses combinaisons.— Petit manchon assorti au manteau, avec cordelières et glands.

Des galons d'argent, accompagnés de soutache, garnissent admirablement bien une confection *gris perle* en soie ou en drap fin, doublée de peluche blanche. On y joint quelquefois de petites perles d'argent, mélangées de perles blanches. Si l'on choisissait un *gris de fer*, les galons et les petites perles seraient en acier.

Les formes des manteaux varient beaucoup, tout en rappelant avec plus ou moins de modifications le dolman. Il y en a de cintrés derrière, et tombant devant comme une assez longue écharpe; manches plus ou moins indiquées, très-longues, carrées ou arrondies.

Grand luxe de boutons: dorés, vieil argent, acier travaillé, jais, filigrane, etc., etc. Plaques, agrafes, aiguillettes, glands, tout cela, bien entendu, assorti aux ornements des broderies.

Comme vêtement chaud et confortable, commode en voyage et pour porter habituellement, on voit de longs paletots cintrés à larges manches; ils sont ordinairement doublés de fourrure, en soie ou en drap, garnis ou non de bord de fourrure et soutachés. Ils n'ont quelquefois que des brandebourgs en passementerie tout le long, devant, sur les manches et sur les poches; ces dernières sont très-larges, et garnissent le devant ou le derrière du manteau.

Quand on voit les étoffes nouvelles destinées aux femmes élégantes pour les réceptions du soir, on est tenté de se croire au temps des fées; les nuances même rappellent celles décrites dans l'histoire de *Peau d'Ane*. Elles sont en lampas broché rose pâle avec nuages blancs; en velours frappé, couleur abricot tendre, etc., etc. Il y en a de tissées avec des fils d'or ou d'argent, comme les chasubles des prêtres; unies ou à dessins. Naturellement, ces magnifiques étoffes s'emploient sans volants, et les robes sont à queues.

Le tablier, ou devant du costume, est généralement de nuance, et souvent de tissu différents; du reste, seul il est garni dans le bas et rarement les deux côtés se rejoignent par derrière. Il est au contraire presque toujours fixé de chaque côté dans les coutures de la jupe du dessous.

Comme les tabliers se font extrêmement longs, le devant de la jupe du dessous qui les dépasse de fort peu, pourra n'être qu'en doublure, sauf le bas, auquel un certain nombre de centimètres d'étoffe se trouvera rajouté.

Il y a différentes façons de composer ces toilettes. De certains tabliers sont tout bouillonnés, soit en long, soit en travers. D'autres, au contraire, sont complétement plats. Quelques-uns sont à panneaux, c'est-à-dire à revers, doublés de velours, ou d'un autre tissu uni, ou dissemblable. Le tablier, toujours assez serré devant, a, de chaque côté, deux lés plats retournés, et montrant par conséquent leur envers. La jupe à queue est montée derrière à la taille par un gros pli quadruple, formant un pouff assez allongé, peu volumineux, et ne bouffant qu'assez bas, à la suite de la basque de la cuirasse. Ce pouff est retenu par des nœuds de ruban ou par une large traverse d'étoffe. Les tailles se font toujours très-longues.

Dans un autre modèle, la jupe à queue est relevée en capuchon. Une cordelière passe dans une coulisse à tête posée en rond, serre le relevé et est nouée par des glands. De longs rubans peuvent remplacer la cordelière, qui a cependant plus de genre.

Quelques tabliers se continuent très-loin; dans ce cas, ils forment comme une seconde jupe très-longue, et à peine retroussée par trois pattes

en ruban ou en velours, posées en haut, en bas et au milieu, et venant se rattacher derrière sur la jupe du dessous, qui bouffe un peu entre chacune de ces pattes. Par exemple, je n'affirme pas que cette façon soit très-commode pour s'asseoir, non plus que la suivante, composée de trois écharpes de satin broché bleu pâle et argent, posées sur un jupon à queue de velours gros bleu. Ces écharpes, presque réunies par devant, se serrent chacune en arrière en se nouant et laissent passer entre elles quelques plis de velours. Le corsage est en velours, ouvert en carré, avec écharpe brochée faisant fichu. Nœuds semblables sur les manches qui sont assez courtes, avec garnitures de dentelle blanche, comme dans l'intérieur du corsage.

Sur une première jupe en velours noir, tabliers de couleur. Dans ce cas, le corsage à cuirasse en velours, a tantôt les manches semblables au tablier, tantôt en pareil. Si le corsage est ouvert, un petit fichu de soie de la nuance du tablier est un joli complément de toilette.

On fait beaucoup de robes *forme princesse*. Cela va fort bien aux jeunes filles minces, et permet, si l'on veut y mettre une ceinture ronde, de se servir de jolies boucles.

J'ai remarqué ces deux modèles en soie noire.

La première, *forme princesse*, est en faille à queue, montée derrière à gros plis. Le devant est en velours anglais noir, formant plastron; assez large en haut du corsage, s'amincissant vers la taille, et s'élargissant de nouveau dans le bas de la jupe. De chaque côté de ce plastron et tout le long des lés de soie, se trouvent des attaches en ruban qui reviennent en avant pour se nouer sur le milieu en formant un petit nœud.

Les manches, en velours, sont traversées dans le bas par trois rubans, que terminent également trois petits nœuds, posés sur la couture du coude. Petit col montant en velours. — Poches carrées en velours, attachées par une traverse de ruban, et un nœud. — Cravate en beau foulard blanc ou de nuance pâle, garnie de dentelle blanche.

L'autre robe, également en soie noire, a deux lés de côté rajoutés sur ceux de la jupe, et seulement retenus sur le devant. Ils sont repliés en deux, et la lisière qui rabat sur le lé du devant de la robe est garnie, dans sa longueur, d'une belle frange en chenille noire à plusieurs rangs de grillage et à petites houppes et boules. Les lés de derrière, à queue, forment un relevé peu bouffant qui est soutenu par un très-large nœud de velours noir partant en dessous, de chaque côté du revers de soie, formé par les lés dont j'ai parlé plus haut. Les manches sont en soie et bouillonnées en travers; des biais de velours traversent les bouillons. Col allongé et rabattu en velours, dterminé par un nœud semblable.

Les robes de drap se font aussi en *forme princesse*. Elles sont ordinairement garnies d'une très-large tresse de laine. — Manteau pareil orné de même.

La *forme tunique* est cependant préférée pour étoffe de laine; c'est plus pratique, et très-commode sur un jupon de velours anglais.

Les tissus légers rivalisent avec les plus belles étoffes pour la composition des toilettes de bal.

L'or et l'argent bien entendu, n'y sont point étrangers; ils se prêtent au contraire d'une façon merveilleuse à leur fabrication.

Les semis sur tulle et tarlatane nous montrent les plus jolies combinaisons de pois, d'étoiles, de losanges, marguerites, croissants, etc. Pour cuirasses accompagnant les jupes élégantes, il y a des étoffes brillantes et chatoyantes, dont l'effet aux grandes lumières est véritablement magique.

VISITES DANS LES MAGASINS

Si vos lèvres se gercent par le froid, mesdemoiselles, si vos petites mains et vos pieds sont sujets aux engelures, ce vilain mal qui est un signe de jeunesse, dit-on, voici un remède très-efficace qui les préviendra ou les guérira, fussent-elles ouvertes. Il se trouve chez M. Guerlain, 15, rue de la Paix, et se nomme *Baume de la Ferté*. Il suffit d'en enduire légèrement vos lèvres pour empêcher qu'elles ne se fendent, et d'en étendre sur les doigts malades.

Depuis quelques années déjà, ce baume est très-connu, et nous en avons constaté les meilleurs effets. Comme de tous les produits de la maison Guerlain, on peut s'en servir avec confiance. Ne faut-il pas aussi préserver les mains qui ne sont pas sujettes aux engelures, des gerçures produites par le froid? Servez-vous pour cela de la pâte de velours; vous l'étendez sur les mains que vous passez ensuite dans un peu d'eau tiède; joignez-y l'emploi d'un bon savon : le savon Sapoceti, par exemple, soit aux fleurs d'Italie, aux Hespérides, et avec la précaution de ne pas présenter au feu vos mains humides, vous n'aurez rien à craindre des frimas.

Pour le visage, vous emploierez la crème de fraise ou le cold cream aux concombres, et l'eau balsamique de Judée ou de Chypre, ou l'eau de benjoin; puis la poudre de Cypris, que vous enlèverez au bout de quelques minutes, en passant légèrement la main sur le visage. Pour les soins de la bouche, l'élixir végétal de Ruspini. Pour parfumer le linge, le sachet à l'héliotrope et aux violettes mélangés est d'une odeur douce et pénétrante. Pour le mouchoir, l'extrait shore's-ca-

price, le bouquet de lord Seymour, le bouquet impérial Russe; et pour vous, tout particulièrement, mesdemoiselles, l'extrait de Fleurs nouvelles parfumer avotre mouchoir d'une odeur tout à la fois douce,fraiche et persistante.

Des parfums, passons aux fleurs; tant pis pour la logique, qui voudrait que nous dissions : « Des fleurs, passons aux parfums. » En ce moment, mesdemoiselles, où toutes nous cherchons à oublier l'hiver en garnissant de fleurs et de plantes notre appartement, il me semble que quelques mots sur la composition chimique appelée Floral, seront les bien venus, car son emploi dans la culture des plantes d'appartement donne les plus heureux résultats. Les éléments variés dont se compose le floral, ne conviennent pas également à toutes les espèces de plantes; aussi, l'inventeur de ce composé a dû étudier les divers besoins de celles-ci, afin de donner à chacune d'elles l'arrosement qui lui est particulièrement salutaire. Il y a donc différents numéros de floral : n° 1, n° 2, n° 3, n° 4. Avec le floral, le rempotage des plantes devient inutile, parce qu'il fournit progressivement et sans épuiser jamais la terre, la nourriture nécessaire à ces plantes. Nous ne vous désignons pas les plantes qui doivent être arrosées par tel ou tel numéro, la nomenclature en serait trop longue; d'ailleurs, l'instruction qui accompagne tout envoi de floral donne, par le menu, la manière de s'en servir, le classement des plantes par numéro et toutes les indications nécessaires. Le floral coûte 10 fr. le kilog. (emballage compris), et un kilogramme, qui se compose des numéros assortis, contient de quoi faire trente mille arrosages.

Il se vend aussi en coffrets de 500 grammes, coûtant 5 fr. 50. En les prenant au magasin, on peut se les procurer par boîtes de 125 grammes, de 1 fr. à 1 fr. 75, suivant les numéros. S'adresser à M. Alfred Dudoüy, 38, rue Notre-Dame-des-Victoires, à l'Agence centrale des agriculteurs de France.

La maison de Plument, 33, rue Vivienne, bien connue par les avantages qu'elle fait à nos abonnées, me charge d'informer nos lectrices que pendant le mois de janvier elle leur laissera au prix de 30 fr. le corset sultane modifié d'après les exigences des corsages-armure et cuirasse et la tournure violette destinée à soutenir les plis de la tunique dont le relevé s'accentue un peu plus cette année. La modification apportée au corset-sultane, consiste dans la ceinture Jeanne d'Arc, montée au bord inférieur du corset. C'est un caoutchouc d'au moins dix centimètres de large qui enserre les hanches tout en se prêtant aux mouvements; avec ce corset, toutes les femmes, quel que soit leur embonpoint, peuvent porter le corsage ajusté.

Quant à la tournure, elle est mignonne et ne donne que le développement voulu au pouff.

Les abonnées de France recevront *franco* le corset-sultane et la tournure contre l'envoi en un mandat de poste de la somme de 30 francs.

Pour l'Algérie et les colonies, *franco*, jusqu'au port d'embarquement; pour l'étranger, le port en plus.

C. L.

EXPLICATIONS

GRAVURE DE MODES

PREMIÈRE GRAVURE.

Toilettes de mademoiselle Tarot, 4, rue Favart.

Première toilette. — Toilette de bal en faille et tulle. — La robe est ornée, dans le bas, d'un volant plissé, puis d'un volant froncé surmonté d'un bouillonné; tablier à larges plis en travers, relevé derrière et retenu sur les côtés par deux nœuds en faille; longue draperie en tulle perlé; elle forme pouff garni de dentelle perlée et retombant sur les volants du bas.— Corsage décolleté, lacé derrière, orné de dentelle et d'entre-deux perlés; berthe drapée en faille, garnie d'une dentelle perlée; manche courte, bouillonnée, garnie à l'entournure d'une dentelle, qui est relevée sur l'épaule avec un nœud en faille; bouquet de jasmin et pervenches; devant, même bouquet un peu plus gros. — Coiffure, guirlande de jasmin et pervenches.

Deuxième toilette. — Toilette en faille de deux tons; robe ornée, dans le bas, d'un grand volant plissé, que traverse une draperie, retenue de distance en distance par des nœuds en faille. — Tablier garni d'un plissé et de nœuds, et relevé derrière, sous une draperie garnie de dentelle. — Corsage à basque, formant pointe derrière, orné de dentelle et de nœuds; manche ouverte, dans le bas, garnie d'un plissé traversé par une draperie avec nœud. — Chapeau en velours, à fond mou, orné de chrysanthèmes.

Toilette de petite fille. — Robe en bure d'Écosse, forme princesse devant, avec larges revers dans le bas, retenus sur le côté par un bouton; dans le dos, deux larges plis doubles forment basque en descendant un peu plus bas que la taille; les lés de derrière sont montés à la taille par deux larges plis; on peut mettre une patte-ceinture, boutonnée sur la basque, et arrêtée dans la couture de côté; toute la robe est ornée d'une tresse bretonne ou d'un biais en velours, les boutons sont assortis; on pose à l'encolure, entre les deux plis du dos, un nœud à pans, de la nuance de l'ornement. — Col et sous-manches plissés en batiste.

DEUXIÈME GRAVURE. TRAVESTISSEMENTS.

Costume de Chinoise. — Sous-jupe en foulard jaune, avec semé de bouquets de pavots rouges.—Robe de dessous en taffetas à rayure Pékin bleu de deux tons, la rayure posée en biais, le bas de la jupe est ouvert sur les côtés et bordé d'un velours noir; cette robe est de même forme, mais plus étroite que la tunique; les manches pagodes sont en foulard fond blanc imprimé en bleu, et bordées d'un large biais en étoffe pareille à celle de la sous-jupe. — Tunique sans manche, en satin broché violet; l'encolure et le devant de la tunique, jusqu'à la taille, sont bordés d'un biais pareil à la sous-jupe; le reste de la tunique est bordé d'un large velours posé entre deux velours très-étroits; cette garniture remonte autour de la fente des côtés. — Coiffure en racine droite, flèches à tête en corail. — Boucles d'oreilles en corail.—Souliers en maroquin rouge. — On peut faire ce costume en cretonne perse et satinette de coton.

Costume François Ier. — Sous-jupe en satin blanc broché en jaune, bordée de deux larges biais en satin jaune. — Robe à traîne, en damas vert foncé; au bas de la jupe, deux larges velours noirs. — Corselet lacé par des velours noirs, et ouvert sur une guimpe en satin blanc; la manche de la guimpe, vague dans le bas et bouffante dans le haut, est maintenue par deux larges bracelets, pareils à la robe, réunis ensemble, et à l'épaulette, par une laçure en velours noir; le haut de la guimpe est orné d'un croisillon en galon d'or. — Fraise en gaze blanche. — Toque en velours noir, ornée d'un panache retenu par une agrafe en vieil argent. — Soulier en satin blanc, avec broderie en soutache d'or. — Ce costume peut aussi se faire en satinette, avec la guimpe en organdi.

Costume Louis XVI.—Sous-jupe en taffetas blanc. — Robe blouse, en satin blanc, décolletée; le bas de la jupe est découpé à dents. La draperie du devant du corsage est maintenue par des traverses en satin rose, des boutons fixent de chaque côté la petite veste ouverte et décolletée; cette veste est en taffetas mastic, à rayure pékin rose. — Fichu drapé en linos, retenu par une rose. — Manchette en organdi. — Coiffure, petit pouff en velours rose, sur lequel est posé une aigrette; le bord du plissé du pouff est recouvert par un ruban en velours rose, posé sur un galon d'argent, et fermé par une rose blanche; sur le côté, on place une rose rose; cheveux poudrés. — Petite chaine avec croix à la Jeannette. — Soulier en satin blanc, avec bouffette en satin, au milieu de laquelle est posée une rose. — On peut remplacer la robe en satin par de la percaline lustrée, et faire la veste en satinette.

Costume de Bouffon. — Pourpoint mi-partie rouge et mi-partie bleue, découpé à dents pointues, et bordé d'un galon d'or; on fixe un grelot au bas de chaque pointe. Le devant est orné de larges appliques vertes, fixées par un galon d'or, jockey formant bourrelet en étoffe jaune. — Ceinture drapée rouge. — Haut de chausses, également mi-partie rouge et bleu, contrarié avec le pourpoint; le bas est découpé de même, et garni de grelots. — Un bas bleu et un bas rouge, disposés comme les nuances du haut de chausses. — Souliers en daim, ornés de bouffettes contrariées pour les nuances avec celles des bas. — Collerette et manchettes tuyautées, en organdi.—Toque en velours bleu, avec plumes rouges. — Tout le costume se fait en satinette.

TAPISSERIE COLORIÉE REPOUSSÉE.

Bande pour ameublement, dessin Aubusson.

PETITE PLANCHE REPOUSSÉE.

POCHETTE EN MACRAMÉ.

Modèle de la maison Cabin-Sajou, 52, rue de Rambuteau.

Les personnes qui n'ont pas encore essayé ce nouveau travail, devront reprendre les cahiers d'octobre et de novembre, ou se procurer la méthode de M. Cabin-Sajou, qui coûte 2 francs.

Retournez le modèle de bas en haut, coupez un *fil guide*, que vous fixez sur le plomb, puis 60 *fils travailleurs* de 2 mètres environ, que vous pliez en deux, et que vous arrêtez sur le *fil guide*. — Posez un *fil guide*, sur lequel vous ferez une *ligne en relief*. — Prenez vos fils 4 par 4; tenez dans la main gauche 3 *fils conducteurs*, et faites 3 points de feston, de la main droite, avec le 4e fil. — Posez un *fil guide* et faites une *ligne en relief*. — Commencez le *point de feuille* en divisant vos fils par 4. — Prenez le premier fil à gauche, avec la main droite, ce sera votre *fil conducteur*. — Faites 2 points de feston, de la main gauche, avec chacun des 3 fils suivants. — Changez de *fil conducteur*, prenez le 1er à gauche, et avec les 3 autres fils, faites le même travail que vous venez de faire. — Prenez les 4 fils suivants, pour faire le même travail, en sens contraire, en tenant le *fil conducteur* avec la main gauche, et les *fils travailleurs* avec la main droite. — Continuez ainsi tout le rang. — Ensuite, vous réunissez chaque groupe de 2 feuilles, à l'extrémité, en faisant un seul nœud avec les deux *fils conducteurs*; dans ce nœud, le fil de la feuille de droite passe à gauche, et celui de la feuille de gauche passe à droite.

Continuez le travail, en vous dirigeant sur le modèle pour le nombre des feuilles. — Posez un *fil guide* pour faire une *ligne en relief;* puis deux rangs à jour, comme au commencement, en posant d'autres *fils guides*. — Prenez de nouveau le travail du *point de feuille* pour former les deux pointes, que vous terminez des côtés, en arrêtant le dessin dans le biais et en faisant 3 *lignes en relief*, avec les *fils conducteurs* des extrémités. — Vous égaliserez alors tous vos fils, qui seront renfermés dans le montage de la pochette et sous la ganse.

Pour la 3e partie de la pochette, partie sur laquelle se fixent les boutons, vous faites un carré long, tout à fait semblable à celui du modèle, sans les deux pointes, et vous le terminez après le premier rang à jour, qui sépare le carré des deux pointes.

IMITATION DE PEINTURE A L'HUILE.

Le Ménétrier.

PREMIER CAHIER.

Tulle brodé en reprise. — Bande, tapisserie par signes. — Écran de lumière. — Étoiles, crochet et ganse télégraphe. — Entre-deux. — Angle pour taie d'oreiller. — Victorine. — Mathilde. — Éventail. — Tablier de baby. — Boite à jeu. — Porte bouquet. — Emma. — Dentelle lacet et crochet. — Costume pour petite fille de huit à dix ans. — Costume pour petite fille de dix à onze ans. — Entre-deux. — Camille. — Costume en limousine. — Carré lacet écru et feuilles en crochet russe.

PLANCHE I.

PREMIER COTÉ.

Polonaise.
Jupon pour baby de deux à trois ans.

DEUXIÈME COTÉ.

Corsage décolleté pour jeune fille.
Corsage pour petite fille de dix à onze ans.
Robe pour petite fille de cinq à six ans.

MOSAIQUE

C'est précisément cette rigueur de nos destinées, cette tristesse de notre condition, cette douleur de l'existence, qui m'affermissent dans mes pensées d'avenir. Je n'ai jamais rien arrangé, et il est impossible de rien arranger avec cette vie seule : il faut l'autre vie pour compléter l'homme, pour achever l'être quelconque qui est l'homme.

BALLANCHE.

***

Quoique j'aie entrepris, j'ai mis mon cœur à le bien faire. Ce à quoi je me suis dévoué, je m'y suis dévoué tout entier. Ne jamais mettre la main à une œuvre à laquelle je ne me serais pas donné corps et âme ; ne jamais déprécier ma tâche, quelle qu'elle fût, voilà les règles qui ont régi ma vie.

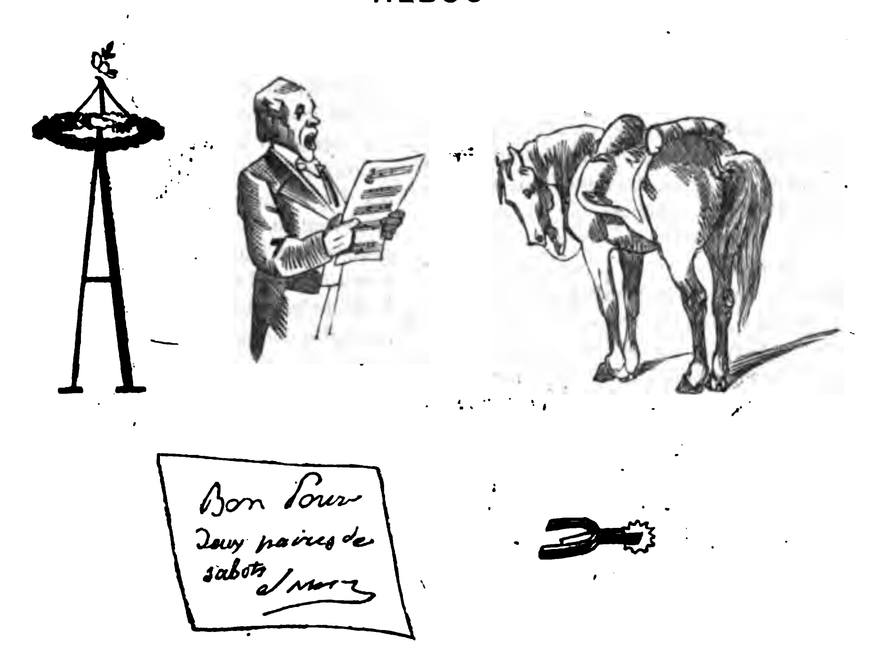
DICKENS.

***

Chacun de nous fait son éternité dans le temps. Le temps est si court, l'éternité si grande ! Combien cette considération n'est-elle pas faite pour l'emporter sur toutes nos hésitations et nos faiblesses, alors même que le sacrifice ne serait pas le généreux secret du bonheur.

AUGUSTE NICOLAS.

RÉBUS



Le Directeur-Gérant : J. Thiéry.

6-3965 Paris. — Typographie Morris Père et Fils, rue Amelot, 64.



Février 1876. **Journal des Demoiselles** N° 4034

ET PETIT COURRIER DES DAMES REUNIS

Modes de Paris, rue Drouot, 2.

Toilettes des Magasins du **Petit Saint Thomas**. *rue du Bac* — *Foulards de la* **Compagnie des Indes**, *rue de Grenelle S.t Germain, 42.* — *Éventails artistiques de la maison* **Alexandre**. *Boulevard Montmartre, 14.* — *Parfumerie* **Pinaud**. *Boulevard des* [illegible] **Wheeler et Wilson** [illegible]

JOURNAL

DES

DEMOISELLES

VOYAGE A TRAVERS LES MOTS

LES ACADÉMIES

Les associations de gens de lettres, d'artistes, de savants, qui s'appellent *Académies*, telles que la fameuse Académie française, et les quatre Académies des inscriptions et belles-lettres, des sciences, des beaux-arts, et des sciences morales et politiques, qui forment avec elle l'*Institut de France*, ont pour origine l'Académie du divin Platon.

L'École de philosophie fondée par Platon vers 388 avant J.-C., se tenait sous les ombrages mystérieux des jardins d'*Academus*, situés dans le Céramique (1), faubourg d'Athènes où Platon était né. De là, le nom d'*Académique* donné à la secte de l'illustre philosophe, de là le nom d'*Académiciens* donné à ceux qui adoptèrent ses doctrines.

Academus, qui n'avait certainement pas, dans ses rêves les plus ambitieux, aspiré à l'honneur d'attacher son nom aux réunions des hommes les plus distingués de l'avenir, appartient à l'histoire héroïque. C'est lui qui désigna à Castor et Pollux le lieu où leur sœur Hélène était cachée, et qui, par là, empêcha une guerre imminente. Pour le récompenser de ce service, les Lacédémoniens, dans leurs ravages, épargnèrent ses jardins. « Les Lacédémoniens ayant par tant de fois bruslé et gasté entièrement tout le reste du pays d'Attique, ne touchèrent jamais à l'Académie, en l'honneur de cestuy Academus. » (Plutarque, trad. d'Amyot.) En évitant une guerre, Academus fut un bienfaiteur de l'humanité, et son nom est d'accord avec la légende : *akos, dèmos*, le remède, le sauveur du peuple.

Sur une autre promenade, de l'autre côté de la ville, Aristote et ses adeptes expliquaient leurs doctrines. Ce lieu, consacré comme l'Académie à l'instruction de la jeunesse, s'appelait *Lycée*, en mémoire d'un temple dédié à Apollon Lycéen. Les Aristotéliciens agitaient les questions philosophiques en se promenant sous les allées et les portiques du Lycée, et cet usage de discuter en marchant les a fait appeler péripatéticiens (de *péri*, autour, et *patéin*, marcher, se promener).

Platoniciens et *Aristotéliciens, Académiciens* et *péripatéticiens, secte académique* et *philosophie du Lycée*, — tels sont les noms distinctifs des deux écoles.

L'Académie, située au nord-ouest d'Athènes, était dite la promenade d'en bas, ou le gymnase inférieur; et le Lycée, au sud-est, était appelé la promenade d'en haut, ou le gymnase supérieur.

Ce nom de *gymnase* vient de *gumnos*, nu, parce que les anciens, lorsqu'ils se livraient aux

(1) Le mot *céramique*, qui nous est resté pour désigner l'art du potier, vient de *Keramos*, argile, vase de terre. Le lieu qui portait ce nom à Athènes, le devait aux sépultures et aux urnes cinéraires qui le remplissaient.

exercices du corps, étaient à peu près nus; aussi, ne s'est-il dit originairement que des lieux où les Grecs s'exerçaient à lutter, à jeter le disque, à développer leurs forces physiques; mais il s'est bientôt appliqué, par extension, à tous les lieux où l'on faisait en commun des exercices, soit du corps, soit de l'esprit. Les célèbres écoles des Grecs étaient des gymnases aussi bien que les établissements consacrés à la gymnastique. De nos jours, il y a des maisons d'éducation, des sociétés littéraires qui portent ce nom; il y a des gymnases militaires, nous avons même un gymnase dramatique.

Parmi les établissements destinés, chez les Romains, aux exercices de l'esprit et du langage, aux leçons et aux lectures publiques, il faut citer ceux qui furent fondés, l'un à Lyon par Caligula, l'autre à Rome par Adrien. Pour que leur nom répondît à leur destination, ils furent appelés Athénée, mot tiré d'Athènè, nom grec de Minerve, déesse de la sagesse et des sciences. L'*Athénée* de Lyon fut célèbre par les hommes habiles qui y enseignèrent et par les prix qu'y fonda Caligula. Les usages que le fou sanguinaire trouva établis sur cette terre classique des rhéteurs, durent sourire à ses instincts féroces : à peine d'être fouettés ou jetés dans le Rhône, les vaincus étaient obligés d'effacer leurs compositions avec la langue.

En France, la première idée d'une académie avait été conçue, au treizième siècle, par Thibaut de Champagne. Elle fut réalisée, en 1570, par un autre poète, Baif, qui obtint des lettres-patentes pour la fondation d'une *Académie de poésie et de musique*, dont Charles IX et Henri III furent les zélés protecteurs, mais qui périt bientôt par le malheur des temps.

Avant la Révolution, les cinq Académies de Paris étaient :

L'*Académie française*, fondée par Richelieu (1635);

L'*Académie de sculpture et de peinture*, fondée par Mazarin (1648);

L'*Académie des inscriptions et belles-lettres*, fondée par Colbert (1663);

L'*Académie des sciences*, fondée par Colbert (1666);

L'*Académie d'architecture*, fondée par Colbert (1671).

Supprimées en 1792, ces Académies furent rétablies en 1795 sous la dénomination commune d'Institut des sciences et des lettres, divisé en trois classes : 1° les sciences physiques et mathématiques; 2° les sciences morales et politiques; 3° la littérature et les beaux-arts. En 1803, l'Institut fut divisé en quatre classes : 1° Sciences physiques et mathématiques; 2° Langue et littérature françaises; 3° Histoire et littérature anciennes; 4° Beaux-arts. La large place faite aux sciences et aux beaux-arts avait entraîné le naufrage des sciences morales et politiques. En 1816, époque de tous les retours vers le passé, on rendit aux Académies leurs noms primitifs « afin, disait l'ordonnance du Roi de France et de Navarre, de rattacher leur gloire passée à celle qu'elles ont acquise, et afin de leur rappeler à la fois ce qu'elles ont pu faire dans des temps difficiles et ce que nous devons en attendre dans des jours plus heureux. » En 1832, l'Académie des sciences morales et politiques fut rétablie (1), et, bien que l'ancien état de choses se trouvât ainsi reconstitué, la nouvelle dénomination d'Institut subsista.

Le nom d'Académie a été donné par comparaison et par extension, non-seulement aux nombreuses compagnies de gens de lettres et de savants de la province (2) et de l'étranger; mais aussi à l'Opéra de Paris, désigné dans les lettres patentes de son établissement sous le nom d'Académie royale de musique; mais encore aux lieux où l'on s'exerce soit à l'escrime, soit à l'équitation; et même aux maisons où l'on joue publiquement. « Ce titre a été tellement prodigué en France, dit Voltaire, qu'on l'a donné pendant quelques années à des assemblées de joueurs qu'on appelait autrefois des *tripots*. On disait *académies de jeu*. On appela les jeunes gens qui apprenaient l'équitation et l'escrime dans des écoles destinées à ces arts, *académistes*, et non pas *académiciens*. » Le livre qui contient les règles des divers jeux de cartes se nomme, académie des jeux. On se demande ce que viennent faire dans tout cela le souvenir d'Academus et celui du divin Platon.

Dans son intéressant tableau de la littérature au XVIIe siècle, M. Demogeot rappelle que le nom et l'usage des académies nous avaient été transmis par les Italiens, qu'on imitait alors si volontiers en France. « Au XVIIe siècle, dit-il, l'Italie ne comptait pas moins de cinquante sociétés de ce genre. Rien qu'en lisant leurs noms, il est difficile de croire qu'elles-mêmes se prissent au sérieux. On ne peut s'empêcher de sourire quand on trouve à Bologne, les *Gelés;* à Viterbe, les *Ardents;* à Rome, les *Arcades* et les *Ravirés;* les *Étourdis* (Intronati) à Sienne; les *Incultes* à Orvieto; les *Oblus* à Spolète. Ces académiciens

(1) C'est à M. Guizot que revient l'honneur de nous avoir rendu cette Académie. « Peu de jours après la formation du cabinet, je proposai au Roi le rétablissement, dans l'Institut, de la classe des sciences morales et politiques, fondée en 1795 par la Convention, et supprimée en 1803, par Napoléon, alors premier Consul. » (*Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps.*)

(2) M. de Voltaire, passant par Soissons, reçut la visite des députés de cette ville, qui disaient que cette Académie était la fille aînée de l'Académie française. — « Oui, messieurs, répondit-il, la fille aînée, fille sage, fille honnête, qui n'a jamais fait parler d'elle. » (CHAMFORT.)

rivaux semblaient faire de leurs dénominations ou des épigrammes ou des antithèses. Ceux de Ravenne s'appellent les *Gens d'accord* (Concordi); ceux de Modène, les *Gens brouillés* (Dissonanti); nous rencontrons à Salerne les *Tracassins* (Irrequieti); à Rimini, les *Gens paisibles* (Agiati); à Ferrare, les *Intrépides;* les *Timides* à Mantoue. Ceux de Reggio veulent se distinguer de la foule de leurs confrères, et se nomment les *Muets*; ceux de Raguse veulent s'y confondre, et prennent le titre d'*Oisifs* (Oziosi); enfin ceux de Brà, désespérant de trouver un nom, prennent le parti de s'en passer, et se désignent par le titre d'*Académiciens sans nom* (Innominati).

La désignation la plus répandue en France pour les établissements consacrés à l'instruction de la jeunesse est *collége*. Formé du latin *colligere*, assembler, réunir, ce mot implique une idée très-générale, et s'est dit de différentes compagnies et réunions. Les Romains appelaient collectivement ainsi les ministres de la religion, aussi bien que ceux qui formaient un corps dans les arts libéraux. De même, nous avons le collége des cardinaux ou le sacré collége; de même les colléges électoraux, et les établissements d'enseignement public désignés d'une manière absolue sous le nom de *colléges*.

L'antique *Lycée* a été oublié longtemps. La Révolution, jalouse d'évoquer les souvenirs des anciennes républiques, l'a fait revivre, et c'est sous l'Empire, à dater de 1807, qu'il a été officiellement appliqué aux principaux colléges. La Restauration l'avait rayé, la seconde République l'a repris, et aujourd'hui il y a encore des lycées et des colléges: ils se distinguent en ce que les premiers, les plus importants, sont administrés par l'État, et les autres par les communes. Les uns étaient, avant 1848, les colléges royaux, et les autres, les colléges communaux. L'enseignement est à peu près le même dans ces deux ordres d'établissements; cependant les lycées ont, en général, un enseignement plus développé et un personnel plus complet.

L'institution libre la plus célèbre connue sous le nom de Lycée, est celle que fonda Pilastre des Rosiers, en 1787, et où enseignèrent La Harpe, Ginguené, Fourcroy, Chaptal et l'immortel Cuvier. C'est en souvenir de ses triomphes dans les nombreuses et brillantes assemblées du Lycée que La Harpe intitula *Lycée* son cours de littérature.

Le Lycée reçut plus tard le nom d'Athénée, mot qui n'était plus guère d'usage non plus dans les derniers siècles. La société fondée à Paris, en 1781, pour le perfectionnement des arts et des sciences relatifs au commerce, fut connue d'abord sous le nom de *Musée* (1); elle prit celui de Lycée en 1795, et c'est seulement en 1803 qu'elle fut appelée *Athénée des arts*.

Tout le corps enseignant, tous les établissements reconnus pour l'instruction publique, forment ce grand tout qui s'appelle en France l'*Université* (du latin *universitas*, corporation, communauté). Dans d'autres pays, et particulièrement en Allemagne, ce nom est réservé à l'enseignement supérieur.

On a attribué sans raison à Charlemagne la fondation de l'Université : il institua seulement, au moins en France, quelques écoles laïques. Le nom même d'Université ne fut pas d'abord employé d'une manière absolue; on disait: *universitas magistrorum et auditorum*, pour désigner la réunion des maîtres et des disciples. C'est Philippe-Auguste qui, le premier, réglementa les écoles de Paris, et c'est sous saint Louis que la corporation de ces écoles reçut officiellement le titre d'Université.

Il y avait autrefois en France vingt-trois universités provinciales qui disparurent à la Révolution. Celle de Toulouse, la plus ancienne, avait été fondée en 1223, et la dernière établie, celle de Nancy, ne remontait qu'à 1769.

L'empereur Napoléon Ier constitua l'*Université de France*, centralisant l'enseignement public divisé en trois branches: l'enseignement supérieur, donné par les facultés (théologie, droit, médecine, sciences, lettres); l'enseignement secondaire, donné dans les lycées et les colléges; l'enseignement primaire, donné dans les écoles primaires. Cet ensemble universitaire est divisé en dix-sept grandes circonscriptions qu'on nomme *académies* (1), et qui comprennent dans leur ressort un certain nombre de départements.

Les académies sont administrées par un *recteur* (assisté d'autant d'inspecteurs d'académie qu'il y a de départements dans la circonscription), les lycées par un *proviseur*, et les colléges par un *principal*. Avant la Révolution, le recteur (du latin *rector*, celui qui régit) était le chef d'une université. Celui de Paris, pour ne citer que le plus important, n'eut d'abord d'autre traitement qu'un droit de sceau sur les lettres de scolarité, des droits de présence aux assemblées, et un droit sur la vente du parchemin (2)

---

(1) Ce nom, dont nous avons adopté la forme latine, *museum*, signifiait originairement un lieu consacré aux muses. Le museum de Paris ne rappelle que de loin les filles de Mnémosyne : c'est le jardin des plantes fondé par Louis XIII, le lieu où l'on enseigne l'histoire naturelle.

(1) Les chefs-lieux des circonscriptions académiques sont : Paris, Aix, Alger, Besançon, Bordeaux, Caen, Chambéry, Clermont, Dijon, Douai, Grenoble, Lyon, Montpellier, Nancy, Poitiers, Rennes et Toulouse.

(2) Puisque le mot *parchemin* se présente, rappelons son origine. Le papyrus était devenu rare à Pergame. Est-ce à la suite d'une guerre entre l'Égypte et le royaume de Pergame, ou parce que Ptolémée, jaloux

dans Paris; tout cela produisait annuellement 1,000 à 1,200 livres. — Le nom de proviseur (de *providere*, pourvoir) appartenait autrefois à celui qui prenait un collége sous sa protection et qui en réglait les affaires les plus importantes. On le donnait particulièrement : 1° au supérieur de la Sorbonne, choisi parmi les hauts dignitaires du clergé; le cardinal de Richelieu était proviseur de la Sorbonne; 2° au supérieur du collége d'Harcourt; 3° à l'économe du collége de Navarre.

Quant au *censeur*, notre surveillant des études et de la discipline, il avait mission, dans l'ancienne Université, d'examiner les récipiendaires.

En notant que *école* vient du grec *scholé*, étude, on voit que les principaux noms appliqués aux instituts où se cultive l'intelligence, ont tous leur cause historique ou étymologique. Un seul, peu usité il est vrai, ne s'explique pas directement, c'est *Prytanée*. Jamais *prytane* chez les anciens ne fut un maître, jamais le *prytanée* ne fut une école.

Le *Prytanée* (du grec *prutanis*, administrateur) était le palais d'Athènes où s'assemblaient les cinquante sénateurs chargés, sous le titre de prytanes, de préparer les lois, de veiller à la sûreté de l'État, de contrôler l'administration, la justice, etc. Par imitation, le prytane était, dans certaines villes grecques, comme par exemple à Rhodes et à Milet, le premier magistrat. — C'était aussi dans le Prytanée qu'on recevait les ambassadeurs étrangers, et qu'on accordait une retraite honorable aux citoyens qui, par leurs services, avaient bien mérité de la République. On sait la réponse que fit Socrate à ses juges lorsqu'ils lui demandèrent quelle peine, selon lui, il avait mérité : « D'être nourri au Prytanée le reste de mes jours. »

Le Prytanée était encore le lieu où était conservé le feu sacré, confié à la garde de veuves appelées *prytanides*, et où l'on déposait des blés en réserve; mais l'idée qui reste attachée, de nos jours, au Prytanée est celle d'un établissement où sont entretenus aux frais de l'État ceux qui ont rendu des services à leur pays. C'est ce qui a fait désigner sous ce nom l'établissement d'éducation fondé en France à la fin du dernier siècle pour instruire et entretenir gratuitement les fils de ceux qui avaient bien servi la patrie. Le prytanée, établi d'abord au collége Louis-le-Grand, fut transféré, en 1803, à Saint-Cyr, et plus tard à La Flèche, lorsque Napoléon envoya à Saint-Cyr l'École militaire qui occupait une partie du château de Fontainebleau.

Par imitation, d'autres établissements consacrés aux études ont pris le nom de prytanées, mais tous n'ont pas rempli les conditions de gratuité auxquelles leur nom aurait dû les obliger.

Le chef-lieu de l'Académie de Paris est la *Sorbonne*, maison célèbre instituée à Paris, au milieu du treizième siècle, par Robert de Sorbon, savant docteur, né à Sorbon, près de Réthel, qui avait eu la pensée de fonder « une société d'ecclésiastiques séculiers qui, vivant en commun et ayant les choses nécessaires à la vie, ne fussent plus occupés que de l'étude, et enseignassent gratuitement. » Cette fondation fut régulièrement constituée par lettres-patentes de saint Louis, dont Sorbon fut le chapelain, et confirmées par bref du pape Alexandre IV. Elle porta le nom de Congrégation des Pauvres-Maîtres de la Sorbonne, et subsista avec les statuts que lui avait donnés son fondateur jusqu'en 1790. C'est en 1808 que l'ancien collége de Sorbonne fut donné à l'Université, et en 1821 qu'il fut spécialement affecté à des facultés de théologie, de lettres et de sciences. Le monument de la Sorbonne n'avait pas originairement l'importance qu'on lui voit aujourd'hui : il avait été réédifié par le cardinal de Richelieu.

Quant au *Collége de France*, fondé par François Ier, en 1530, à l'instigation de Budé (1), il fut appelé d'abord Collége des Trois-Langues, parce qu'on n'y enseignait que le latin, le grec et l'hébreu. Sous Louis XIII, on lui donna le nom de Collége Royal, et ses professeurs furent appelés lecteurs royaux. A l'enseignement des trois langues, on ajouta successivement celui des sciences, de la médecine, du droit, de la littérature, des langues modernes, etc., et son programme a fini par embrasser toutes les branches des connaissances humaines.

Le Collége de France, dirigé d'abord par le grand aumônier de la cour, ne faisait pas partie de l'Université. Il dépend aujourd'hui du ministère de l'Instruction publique, tout en demeurant en dehors de l'administration universitaire. Ses professeurs sont nommés par le chef de l'État sur la proposition du Ministre et d'après une double présentation du corps des professeurs et

---

de voir le roi Eumène Ier faire transcrire beaucoup de livres pour former des bibliothèques publiques, interdit l'exportation du papyrus? — Quel que soit le motif, les Pergamiens (Pergameni) imaginèrent de remplacer le papyrus par des peaux de brebis ou d'agneaux préparées et polies à la pierre ponce, qui, du nom de la ville où elles avaient été inventées, furent appelées *Pergamina*, mot dont le temps et la corruption ont fait *parchemin*.

(1) Selon Pasquier, le roi n'eut en ceci d'autre instigateur que lui-même : « Le roi fut induit à cette noble entreprise de son propre instinct, puis entretenu en icelle par Budé et quelques autres seigneurs..... Les coadjuteurs de Budé furent, ainsi qu'est la commune voix, messire Jean du Bellay, cardinal, et Jean de Lascaris, de la famille des derniers empereurs de Constantinople. »

(Recherches de la France.)

de celle des Académies de l'Institut à laquelle correspond la chaire vacante. C'est l'un des professeurs qui remplit les fonctions d'administrateur.

Les cours du Collége de France se sont tenus d'abord dans divers colléges de l'Université; puis Henri II leur assigna le collége de Tréguier (fondé par Gilles de Coatmohan, chancelier de l'église de Tréguier), et celui de Cambrai (fondé par les évêques de Langres, de Laon et de Cambrai, et qui s'était appelé d'abord collége des Trois-Évêques). C'est en partie sur l'emplacement du collége de Cambrai qu'ont été construits les bâtiments spéciaux qui présentent leur façade sur la rue des Écoles.

Il existe à Paris deux établissements d'enseignement qui empruntent leur nom à l'idée première de leur fondation :

Le *Conservatoire de musique et de déclamation*, établi, en 1784, par le baron de Breteuil, sous le nom d'*École royale de chant et de déclamation*, pour propager l'art et le *conserver* dans sa pureté. Installée dans les bâtiments des Menus-Plaisirs du roi, cette école, fermée en 1789, fut rétablie, par la Convention, en 1793, avec le titre d'*Institut national de musique*, et définitivement organisée sous son nom actuel en 1795 (1).

Le *Conservatoire des arts et métiers*, placé dans les bâtiments (appropriés à leur nouvelle destination par le regrettable Vaudoyer) de l'ancienne abbaye de Saint-Martin-des-Champs, et destiné à recevoir, à *conserver* les modèles, plans ou dessins des machines, des appareils, des instruments et des outils employés dans l'agriculture et dans les arts industriels. La première idée de ce musée de l'industrie appartient à Vaucanson, le grand mécanicien du XVIII[e] siècle.

Sur un rapport présenté par Grégoire, la Convention rendit, le 19 vendémiaire an III, un décret portant : « qu'il serait formé, à Paris, sous le nom de Conservatoire des arts et métiers, un dépôt public de machines, modèles, outils, dessins, livres et descriptions d'arts et métiers, dont la construction et l'emploi seraient expliqués par trois démonstrateurs attachés à l'établissement. » Ces trois démonstrateurs qui devaient « faire voir plutôt que parler » furent reconnus insuffisants; et, en 1819, on les remplaça par trois professeurs. En 1839, le nombre des différents cours fut porté à dix; il est maintenant de quatorze, et ces cours constituent, dans leur ensemble, un enseignement très-complet des sciences dans leur application aux arts et à l'industrie.

(1) Le premier Conservatoire de musique fut fondé à Naples en 1537, sous l'invocation de *Santa-Maria di Loreto*, par Giovanni di Tappia, prêtre espagnol.

Le premier grade dans l'Université de France est le *baccalauréat* ; ce mot et celui de *bachelier* sont de ceux sur lesquels il est bon de s'entendre.

Il y eut autrefois des *bachelettes* aussi bien que des *bacheliers*, car ce dernier mot, loin d'avoir le sens restreint que nous lui connaissons, servait à désigner, d'une manière générale, un commençant, un jeune homme.

Je suis Lindor ; ma naissance est commune ;
Mes vœux sont ceux d'un simple bachelier.
(BEAUMARCHAIS. — *Le Barbier de Séville.*)

Il y avait des bacheliers dans l'Église, dans les corporations, dans les armes comme dans les facultés. Le sens s'étendit si bien que le mot s'appliqua à tout homme jeune célibataire (sens qu'il a conservé en anglais : *bachelor*), et que les jeunes personnes non mariées furent appelées *bachelettes*.

On dit que j'ay bien manière
D'être orguoillousette,
Bien affiert d'estre fière,
Jeune bachelette.....

C'est au moyen âge qu'il faut remonter pour trouver un des premiers emplois du mot *bachelier*. « Dans l'origine de la chevalerie, on distinguait, dit Blanchard, deux classes de chevaliers : les bannerets (1) et les bacheliers. On nommait banneret, titre le plus haut et le plus élevé de la chevalerie, celui qui, noble de nom et d'armes, se trouvait assez riche et assez puissant pour lever et entretenir à ses dépens cinquante hommes d'armes ; il fallait que chacun de ces hommes d'armes eût, outre ses valets, deux cavaliers pour le servir. On appelait *bachelier* ou bas chevalier, celui qui n'avait ni assez de biens, ni assez de vassaux pour fournir à l'État un pareil nombre d'hommes. »

(1) Les bannerets tenaient leur nom de la *bannière* qu'ils avaient droit de lever pour composer une compagnie militaire de leurs vassaux. Cette bannière était carrée, tandis que celle des simples chevaliers se prolongeait en pointe et s'appelait *pannon* (du latin *pannus*, drap, morceau d'étoffe, mot dont nous avons tiré aussi le *pan* de nos habits, et, par extension, le pan de mur). Lorsqu'on faisait un gentilhomme banneret, on coupait la queue de son pannon qui, ainsi, devenait bannière. De là était né l'ancien proverbe : *Faire de pannon bannière*, s'élever d'une dignité à une dignité supérieure. — On dit aussi bien et même de préférence *Faire de pennon bannière : panne* et *penne* s'étant pris l'un pour l'autre, il n'est pas nécessaire, pour adopter cette orthographe, que *pennon* vienne de *penna*, plume, cas où il faudrait que le pennon fût une banderole comparée à une plume.

— Aymerillot, reprit le roi, dis-nous ton nom.
— Aymery. Je suis pauvre autant qu'un pauvre moine;
J'ai vingt ans, je n'ai point de paille et point d'avoine;
Je sais lire en latin, et je suis bachelier.
Voilà tout, Sire. Il plut au sort de m'oublier
Lorsqu'il distribua les fiefs héréditaires.
Deux liards couvriraient fort bien toutes mes terres,
Mais tout le grand ciel bleu n'emplirait pas mon cœur.

(Victor Hugo. — *La Légende des siècles.*)

Voilà le point de départ; tenez-le pour vrai, en vous défiant toutefois de l'étymologie *bas chevalier*, contraction un peu suspecte.

On a voulu aussi, en prenant bachelier dans son acception restreinte et purement universitaire, qu'il existât un mot latin *baccalaureus*, formé de *bacca*, baie, et de *laureus*, laurier; on en a même tiré le mot *baccalauréat*, pour désigner le grade de bachelier; mais les lauriers, même les premiers, sont tout à fait hors de cause dans ces deux expressions: bachelier a pour origine tout à fait première le bas-latin *baccalarius*, nom de celui qui tenait une espèce de bien rural que le bachelier avait à cens, et qui s'appelait *baccalaria;* et *baccalauréat* est une altération du bas-latin *bachalariatus*, désignant un rang de débutant, d'abord dans la chevalerie, puis dans la hiérarchie religieuse et universitaire. M. Brachet a résumé ainsi la question sur bachelier: « Ce mot a traversé, pour arriver jusqu'à nous, une suite de sens qu'il est intéressant de reproduire: le *bachelier*, propriétaire d'une *baccalaria*, d'un bien rural, est au-dessus du serf, tout en restant un vassal d'ordre inférieur; ce mot prend ensuite le sens, en droit féodal, de vassal qui marche sous la bannière d'autrui; puis de gentilhomme trop jeune pour lever bannière, qui sert sous la conduite d'un autre seigneur; puis dans la langue de l'ancienne Université, de jeune homme qui étudie sous un maître pour acquérir la dignité inférieure à celle de docteur; enfin de gradué d'une faculté. »

Les autres grades universitaires sont la *licence* et le *doctorat*. Ce dernier n'a pas besoin d'explication; c'est le grade de celui qui est maître, qui enseigne, qui est *docteur* enfin *(doctor)*. C'est du même verbe, *docere*, enseigner, que sont sortis les mots *docte, doctrine, doctrinal, doctrinaire, document* et *docile*. Quant aux mots *licence* et *licencié*, noms du deuxième grade et de celui qui l'obtient, ils viennent du verbe *licere*, être permis. Les licences universitaires ont été ainsi appelées, parce qu'elles donnaient la licence, la permission d'enseigner, de plaider, de traiter les malades, etc. Licence s'employait beaucoup autrefois dans le sens de permission; on en trouve de nombreux exemples dans Molière. La licence n'est plus guère aujourd'hui que l'abus de ce qui est permis.

Charles Rozan.

BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux Libraires-Éditeurs.

ALEXIS CLERC

Marin, jésuite et otage de la Commune.

PAR LE P. CHARLES DANIEL.

Nous recommandons d'une manière toute spéciale à l'attention des familles ce livre attachant et excellent: fils et filles, pères et mères, le liront avec un douloureux intérêt, et il en restera une impression grave et consolante: il montre, au milieu des abaissements de notre époque, quels grands caractères la religion nourrit dans son sein: tout chancelle, tout fléchit, tout tombe, excepté les enfants de l'Évangile; ils savent mépriser les séductions de la terre, ils savent vivre, ils savent mourir.

Alexis Clerc était né à Paris, d'une famille de commerçants; il entra à l'École polytechnique et un goût décidé le porta vers la marine: il n'avait, dans sa jeunesse, d'autre désir que l'avancement, d'autre but que les épaulettes de capitaine; d'autre emploi de sa vie que l'étude, les voyages et les plaisirs compatibles avec son austère profession. Aucune idée religieuse ne se faisait jour dans son âme. Ce fut aux îles Gambier, en présence des merveilles que la prédication apostolique avait opérées chez ce peuple sauvage et

anthropophage, qu'il vit, pour la première fois, un peu de lumière du côté du ciel. Peu à peu, l'idée religieuse grandit dans cette âme droite : de bonnes lectures, une étude assidue de la théologie, la conversation de quelques amis chrétiens, amenèrent Clerc à une conversion complète : en possession de la vérité, il ne lui refusa rien, il lui appartint tout entier. Dieu, ses devoirs d'état et les pauvres occupèrent son âme jusqu'au moment où, pressé par une main invisible, il rejeta le monde, renonça à ses ambitions et vint se donner tout entier au service divin, dans la Compagnie de Jésus. Il avait alors trente ans.

Sa vie religieuse fut celle d'un saint, et d'un aimable saint, ainsi que peuvent en témoigner les nombreux élèves qui, à l'École Sainte-Geneviève, reçurent son enseignement. Le P. Clerc était aimé de Dieu et des hommes, et il fut une des victimes choisies qui donnèrent joyeusement leur sang pour le rachat de la France. — Il faudrait que le bon Dieu en prît quarante d'entre nous, disait-il lui-même.

Il passa le temps de la guerre aux ambulances, dans l'exercice de la plus tendre charité envers les pauvres blessés; il fut arrêté le 4 avril 1871, par les bataillons de la Commune, et emmené avec six autres prêtres et plusieurs frères et serviteurs, à la Préfecture de police d'abord, puis à Mazas. Ils y passèrent six semaines, jusqu'à ce fatal 24 mai, où cinq d'entre eux, les PP. Olliviant, Clerc, Caubert, du Coudray et de Bengy, versèrent leur sang pour Jésus-Christ, avec une intime allégresse.

On se demande parfois, en lisant la *Vie des Saints*, comment vivaient, comment souffraient, comment mouraient ces illustres amis de Jésus-Christ, maintenant placés sur les autels? Notre époque nous a révélé ce sublime secret. Lisez les *Actes de la Captivité des Pères Jésuites*, la *Vie d'Alexis Clerc*, les *Actes de la Vie et de la Mort du P. Captier* (*des Dominicains d'Arcueil*); vous saurez comment vivaient et mouraient les saints martyrs. Ils souffraient avec la même résignation, ils mouraient avec la même allégresse, ils aimaient Dieu du même amour, ils couvraient leurs bourreaux du même pardon. Non, rien ne ressemble à la primitive Église comme cette vie et cette mort des martyrs parisiens, et la rue Haxo, la Roquette n'ont rien à envier au Mont-des-Martyrs (1). M. B.

LES VACANCES D'UN GRAND-PÈRE

PAR MADAME DE STOLZ (2).

Georges est le plus aimable et le plus étourdi des enfants; ses aventures occupent ce volume et amuseront ses petits contemporains; toujours il court, il gambade, il saute, il tourne, il vire, il s'esquive, il pérore; il affronte en riant les plus grands dangers; il dérange tous les projets, il renverse les plans de travail ou de plaisir formés près de lui; et pourtant on l'aime, car il est bon, et il amuse, car madame de Stolz lui a prêté son charmant esprit, délicat et fin, qui rit volontiers afin de ne pas pleurer.

Comme tous les livres du même auteur, celui-ci est fort supérieur à ce qu'on nomme les *Livres d'étrennes*, pauvretés vêtues de velours et de soie, bonnes, pour la plupart, à figurer parmi les sacs de bonbons et les bébés incassables ou non; le livre de madame Stoltz, amusant, spirituel, touchant, met en relief cette grande vérité que les petits hommes de nos jours connaissent trop peu : c'est que la liberté, la vraie liberté n'est pas l'apanage de l'enfance, qu'elle ne peut exister que lorsqu'on sait discerner ce qui est bien, ce qui est bon, ce qui est utile à soi et aux autres. Les aventures malencontreuses de Georges, qui a voulu être libre à dix ans, burineront cet adage moral dans l'esprit des jeunes lecteurs.

Rien à critiquer dans ce joli volume, rien si ce n'est peut-être les illustrations; le crayon qui les a tracées était-il digne d'interpréter la prose de l'auteur aimé des mères ainsi qu'elle l'est des enfants? M. B.

(1) Un beau volume, chez Albanel, 7, rue Honoré-Chevalier, Paris. Prix : 4 fr. 50. *Franco*.

(2) Librairie Hachette. *Franco*, 3 fr. 50.

CONSEILS

XIX

L'ÉCONOMIE

Un vieux petit livre, fort prisé de nos pères, renferme, sous une forme originale et salée (au gros sel), des conseils précieux ; il est dû à Franklin, l'homme utilitaire par excellence, et quoiqu'on en puisse dire comme de la chanson du roi Henri :

La rime n'est pas riche et le style en est vieux.

il serait bon à méditer par les femmes et les maitresses de maison de notre époque.

Le *Bonhomme Richard* commence par énumérer les misères de son temps, cherté des vivres, pesanteur des impôts ; il s'apitoie sur tous ces inconvénients d'un air narquois, et bientôt il fait remarquer que le remède n'est pas loin du mal. Il énumère les vices, les défauts, les petites manies qui rendent plus pesante la tâche imposée à tous ; la fainéantise, par exemple, à laquelle il oppose ce mot énergique : *La faim regarde à la porte du travailleur, mais elle n'ose pas y entrer*; le manque d'ordre et de stabilité, et il fait cette judicieuse remarque : *Je n'ai jamais vu venir à bien, ni famille, ni arbre, trop souvent changés de place;* et enfin, la prodigalité, le goût des dépenses inutiles, et il affirme qu'il n'y a pas de lourds impôts, directs ou indirects, qui pèsent autant que ces trois défauts — paresse, désordre et dépenses.

Ce désir de paraître, qui amène au luxe et aux dépenses frivoles, est un des défauts saillants de notre époque; on ne fainéantise guère, la France est laborieuse, ses femmes ont, en général, autant d'ordre que d'activité, mais que l'argent coule lestement entre ces jolis doigts habiles ! Si les jeunes filles voulaient méditer ces conseils sages, pratiques et prosaïques du philosophe américain, que d'ennuis, de soucis de moins pèseraient sur leur avenir ! Cela n'est pas très-raffiné, mais les dépenses qui mènent à la gêne et aux dettes, sont-elles donc d'un goût si délicat ? Il me semble que rien n'est moins nuageux, moins poétique, plus terre-à-terre que d'avoir des dettes ; le pauvre Mürger, mourant, disait à ses amis rangés autour de son lit : — Pas de bohême ! La bohême, le manque d'ordre, de règle et d'argent, lui rappelait sans doute bien de secrètes angoisses et de ces chagrins qu'on n'avoue guère ; le mot du bonhomme Richard : *Voulez-vous savoir le prix de l'argent? allez et essayez d'en emprunter*, aurait épargné bien des chagrins à ce pauvre bohême de lettres.

Les jeunes femmes qui se laissent tenter par *les occasions*, si communes à Paris et dans les grandes villes, peuvent méditer ceci : *Réfléchis bien avant de profiter d'un bon marché... Achète ce qui t'est inutile, et tu vendras sous peu ce qui t'est nécessaire.* Cette rude morale abat les prétextes que l'on se donne à soi-même pour satisfaire les caprices d'un moment, enfantés par les étalages, par l'examen du luxe d'une amie, ou simplement par les catalogues que les marchands bien avisés font distribuer de porte en porte. Ils connaissent le petit cœur féminin, incliné vers ces tentations des yeux. *Soie et satin, écarlate et velours, éteignent le feu de la cuisine.* Incontestable vérité : quand la femme s'adjuge au budget une part léonine, tout souffre autour d'elle; la table, dont elle ne se soucie guère, la toilette du mari, qui ne l'inquiète pas, et l'éducation des enfants, dont elle ne conçoit pas l'importance. *L'orgueil de la parure,* continue le Bonhomme, *est une vraie malédiction. L'orgueil est un mendiant qui crie aussi haut que le besoin. Il est plus aisé de réprimer le premier désir que de contenter tous ceux qui suivront.* Quoi de plus vrai ? et certes, cette réflexion peut s'appliquer à d'autres passions qu'à celle du luxe.

Et les dettes, comme le Bonhomme Richard en parle avec énergie et horreur? *Le mensonge monte en croupe de la dette*, dit-il. Hélas ! que de mensonges ternissent des lèvres jusqu'alors pures et candides, quand un mari demande compte de l'emploi de l'argent ou du prix de tel ou tel colifichet ! que de mensonges dont on paie, faute d'autre monnaie, un créancier impatient ! *Mentir n'est que le second vice, le premier est de s'endetter.* Un célèbre prédicateur demandait à un auditoire de femmes élégantes : — Mesdames, payez-vous vos dettes ? et plus d'un front rougit

sous la voilette. Les dettes de luxe sont certainement une chose des plus honteuses; on a pitié de la pauvre ouvrière qui doit son terme, mais la femme qui doit à sa couturière, à son bijoutier, à son tapissier, à son glacier, mérite d'être honnie. J'ai vu des familles du plus haut rang, dans l'armée, dans l'administration, acculées, accablées sous le poids des dettes criardes, contractées pour des besoins de luxe et de fantaisie, où la table et la toilette tenaient la plus grande place; le soir, on trônait dans un salon, le matin, les créanciers hurlaient à la porte, et les hauts fonctionnaires étaient presque à genoux devant une modiste ou un marchand de comestibles. L'économie, cette Minerve protectrice des familles, qui sait conduire les désirs d'après les ressources et régler, comme le dit un proverbe vulgaire, la bouche d'après la bourse, aurait empêché ces humiliations; ces pauvres femmes de préfets et de généraux auraient eu moins de bijoux au corsage, mais sous ce corsage, un cœur plus à l'aise. L'économie est une loi pour tous; un mince salaire suffit à la veuve économe, une fortune immense se trouve en déficit devant les appétits du prodigue. C'est une question de vie et de mort pour toutes les familles, et surtout pour celles qui vivent dans les grandes villes, exposées aux multiples tentations du dehors, et c'est à la femme, à la mère de famille, qu'il appartient de donner l'exemple de la modération. C'est à elle à discerner ce qui est utile et surtout possible en fait de dépenses, à les diriger en faisant peser sur sa propre individualité les sacrifices, s'il est besoin de faire des sacrifices. On ne peut pas tous les jours se dévouer aux siens d'une manière éclatante, mais que d'occasions on a tous les jours de préférer les autres à soi! L'économie livre un vaste champ à cet exercice; on exercera de la sorte deux vertus, l'une un peu terre-à-terre, l'autre plus noble, ce qui n'est jamais à dédaigner.

M. B.

POUR UNE LEÇON DE PIANO

(SUITE)

VI

Il faudrait, je crois, reprendre l'expression du trop fameux chancelier allemand, pour bien exprimer ce qui se passait dans l'âme d'Éléazar : le *moment psychologique* était arrivé pour lui.

Les plus violentes émotions, les angoisses les plus poignantes ne sont pas celles dont le motif est patent aux yeux de tous. En pareil cas, une douleur raisonnable et avouée, un malheur avéré et public trouvent dans la sympathie universelle une sorte d'adoucissement et de guérison. Au contraire, lorsque l'âme se dérobe au dedans d'elle-même, qu'elle prend peur de sa destinée et qu'elle se laisse en quelque sorte affoler, l'imagination, à laquelle rien ne fait équilibre, gagne en main; elle se précipite dans une course désordonnée, et elle emporte avec elle tout le reste des facultés.

Éléazar, en proie à cette espèce de délire moral, sentait poindre et grandir au dedans de lui une résolution dont, au premier moment, il avait eu à peine conscience.

Il faudrait n'être pas homme et n'avoir pas eu de combat à livrer contre sa propre pensée, pour ne point connaître cet envahissement graduel de l'âme par une image ou par un désir. Cette apparition qui flottait comme un rêve dans les espaces lointains, prend tout d'un coup une consistance, un corps, des proportions gigantesques. Après l'avoir appelée peut-être comme une image capable de nous distraire, on en est réduit à se débattre contre le spectre qu'on a soi-même évoqué.

A un certain moment de cette petite escarmouche, je ne sais lequel, M. de Thévenon s'était murmuré tout bas à lui-même cette pensée, d'abord comme une plaisanterie, puis comme un défi : — « Si j'obtiens de Mademoiselle Reveroni » un morceau de piano, elle sera ma femme; » sinon, non. »

Quel pouvait bien être, à l'origine, le motif de cette alternative dangereuse? Monsieur de Thévenon, malgré son dilettantisme, ne pouvait pas y tenir autant. Quel que fût, à ses yeux, le talent de Victorine, il prisait trop haut sa propre alliance, pour en faire le prix d'un plaisir qu'il aurait pu déjà se procurer.

L'historien grec Plutarque fait une remarque très-vraie, dans le premier chapitre de sa *Vie d'Alexandre*: « Souvent un fait léger, un mot,

» une plaisanterie, met mieux dans son jour un » caractère que des combats meurtriers, de » grandes batailles et des prises de villes. »

Ainsi en va-t-il des témoignages qu'un homme peut se donner à lui-même de sa supériorité et de son influence sur autrui.

Que de choses, lorsqu'il s'agit de ce grand acte du mariage, Eléazar de Thévenon n'était-il pas en droit de demander à mademoiselle Réveroni, avant de la prendre pour fiancée!

Est-il rien de plus difficile et de plus délicat dans la conduite de l'épouse, que ce mélange d'une liberté accordée par raison, et d'une intimité rendue exigeante par amour? Quelle mission élevée et imposante dè comprendre par l'instinct du cœur tout ce que le mari saisit peut-être par la réflexion de son esprit?

Monsieur de Thévenon, lorsqu'il s'agissait de se déclarer aux parents de Victorine et de leur demander la main de la jeune fille, aurait donc pu attendre d'elle autre chose qu'un acte de complaisance aussi élémentaire et aussi insignifiant.

Mais peut-être Eléazar était-il de l'avis de l'historien Plutarque. Il estimait que le caractère de mademoiselle Réveroni pouvait se traduire dans ce détail aussi bien que dans les actions les plus considérables de sa vie. C'est le noble privilége de l'existence polie dans le haut monde civilisé, que tout y tient sa place et y conserve son importance. Les convenances, les usages, les nuances même les plus imperceptibles, n'y sont pas autre chose qu'une expression plus raffinée, mais aussi puissante et aussi vive, des sentiments, des mœurs, des croyances. On exécute un homme avec un petit mouvement de l'éventail; on l'exile de soi, en lui donnant la main d'une certaine façon, et il y a dans le geste de montrer un siége, un accueil qu'on vous offre ou un congé qu'on vous signifie.

Eléazar n'avait donc point tous les torts, lorsqu'il prenait le refus ou le consentement de Victorine comme un symptôme des plus graves, peut-être même comme une pleine confession de son caractère. Mais risquer sa destinée entière sur cet entêtement, n'était-ce pas là un de ces actes de faiblesse et d'orgueil, si communs à l'homme? Dès que l'amour-propre se met de la partie, et qu'il s'engage sur une question personnelle, il ne s'agit plus de la chose qu'on demande, mais du triomphe qu'on attend. Eléazar n'aurait peut-être point écouté Victorine dans un salon; et maintenant qu'il avait posé le problème, il fallait absolument qu'elle s'assît devant ce piano, pour se relever de sa main, marquise Eléazar de Thévenon.

VII

Ce ne fut pas sans un battement de cœur que le jeune homme, s'engageant dans la négociation, reprit avec une grande prudence et une réserve marquée:

« Pourrait-on, Mademoiselle, sans risquer de » vous déplaire, prier notre hôte d'être notre » intermédiaire? Peut-être ne refuseriez-vous » pas à ses sollicitations ce que nous n'avons » point qualité suffisante pour obtenir de vous? »

Ces paroles, à la fois affectueuses et légères, avaient beau affecter un air d'indifférence et de politesse, on sentait vibrer dans le ton avec lequel elles étaient prononcées, un accent et une âme qu'on n'a pas l'habitude d'employer dans la banalité de ces sortes de prières.

Eléazar attendait la réponse avec un serrement de cœur. Il avait baissé les yeux jusqu'à terre et demeurait immobile, dans l'attitude non pas même du recueillement, mais de l'angoisse la plus marquée.

Il ne s'écoula pas moins d'une minute, pendant laquelle on percevait distinctement, de ce coin éloigné et discret, les murmures qui venaient du reste du salon. La jeune veuve avait pris prétexte d'un salut à rendre, pour changer de place. Il semblait à M. de Thévenon qu'il était enveloppé, en même temps que Victorine, d'une sorte d'ombre et de mystère.

Il fit un acte de courage et leva lentement les yeux sur Mademoiselle Reveroni.

Celle-ci, qui attendait sans doute le moment d'être vue, afin de pouvoir tout à la fois répondre et cependant se taire, s'inclina silencieusement. C'était bien une réplique, ce n'était pas une réponse; et le jeune homme pouvait, à son gré, se croire autorisé par un consentement tacite, ou éconduit par un refus muet.

Il comprit, à ce moment-là, ce que son oncle de Souvray lui avait répété tant de fois, la force du silence. Sous ce rapport, les femmes sont en mesure de donner des leçons au diplomate le plus accompli.

Se taire, c'est-à-dire ne point se livrer; garder dans ce duel courtois qui se trouve au fond de tout dialogue humain, cette supériorité de rester couvert et défendu.

Eléazar ne put cette fois, malgré tout son sang-froid et toute sa prudence, dissimuler un mouvement de dépit, peut-être même de colère, la colère froide d'un homme bien élevé: un peu de pâleur sur les joues, un éclat fauve dans le regard, un tremblement imperceptible de la main. Il fit, malgré tout ce que la délicatesse pouvait lui prescrire à cet endroit, il fit ce qui ne se fait point, il regarda en face Mademoiselle Reveroni, au moment où elle s'inclinait; leurs yeux se rencontrèrent pendant une demi-seconde, et M. de Thévenon répondit au mouvement de la jeune fille par le plus profond et le plus humble de tous les saluts. Lui non plus ne livrait point son jeu: il se réservait le temps de penser et la liberté d'agir.

TROISIÈME PARTIE

I

Si le silence et l'attente constituent souvent la force des femmes, il ne faut pas non plus qu'elles en abusent : le temps agit contre elles. Après s'être défendues des événements, elles ne retrouvent plus la même force contre leur propre imagination. L'homme, au contraire, a cet avantage que, du moment où il se domine et s'arrête, la réflexion arrive immédiatement à son secours. L'important pour lui est de dompter l'impétuosité du premier moment. Une fois ce mauvais pas franchi, il retrouve toute la puissance de son sang-froid. Ce seul acte de vigueur lui a suffi pour se reconquérir.

Éléazar, malgré l'ardeur de son âge et cette surexcitation que la supériorité intellectuelle communique toujours au caractère, conservait un grand fonds de fermeté. Il savait prendre son âme à deux mains. Au besoin, il lui aurait adressé la parole, pour lui faire entendre, à l'instar des héros grecs du vieil Homère, des reproches ou des encouragements.

Il s'assit à l'écart, dans un grand fauteuil isolé qui garnissait à lui seul une embrâsure. Il se trouvait ainsi n'avoir pas de voisin, et comme il était en même temps sur une ligne de passage, on ne songeait guère à s'arrêter devant lui. D'ailleurs, ces soirées du monde supérieur ont, entre autres avantages, celui de ne point vous soumettre à la conversation forcée : on ne vous impose ni entretien ni amusement, et il n'y a pas là de maîtresse de maison qui tienne ses invités comme une classe et son salon comme une école. On se donne le luxe de se taire, et on y trouve tout naturel de prendre au besoin un temps pour penser.

C'était peut-être le moment pour Éléazar de renoncer à cette gageure insensée qu'il s'était imposée si légèrement. A vrai dire, lorsque cette idée un peu fantastique et séduisante par sa bizarrerie même lui avait passé par la tête, elle n'avait point pris tout d'abord cette forme de défi et de bravade. Ce n'était point alors la résolution d'agir, mais tout au plus la velléité d'entreprendre. Hélas! notre pauvre nature est ainsi faite, qu'au lieu d'être avertie et détournée d'une entreprise par la résistance des obstacles, elle y met d'autant plus de ténacité et d'ardeur.

M. de Thévenon examina sous toutes ses faces la conduite qu'il devait suivre. Il la retourna sous tous ses aspects, médita tour à tour deux discours différents au maître et à la maîtresse de la maison, discuta avec lui-même une démarche ou tout au moins une insinuation adroite auprès de M. et de Madame Reveroni, et ne recula pas même à la pensée de faire une nouvelle tentative auprès de Victorine; mais il ne lui vint point à l'esprit cette réflexion, qu'après tout, c'était lui qui s'était créé cette espèce de fatalité, et que, pour dénouer une situation sans issue, il lui suffisait de renoncer à une volonté déraisonnable.

II

Mademoiselle Reveroni réfléchissait de son côté et paraissait absorbée par une profonde méditation. M. de Souvray regardait à la dérobée Éléazar et Victorine. Le comte se disait tout bas que les drames intérieurs de telles âmes ont un bien autre intérêt et une bien autre puissance que les existences conduites par les événements du dehors. La plupart des hommes n'ont jamais su ce que c'était que de se constituer les maîtres de leur propre vie; ils flottent d'un événement à l'autre, improvisant leurs démarches au gré des circonstances, sans les avoir éclairées par des délibérations antérieures, sans être en mesure de les soutenir par des volontés persévérantes. Un esprit supérieur, au contraire, a cette singulière puissance d'évoquer en quelque sorte devant lui les jours qu'il n'a pas encore vécu, d'en débattre le programme et d'en arrêter les décisions. Il n'a plus ensuite qu'à suivre la ligne dont il s'est à lui-même tracé l'idéal, recommandé le respect et persuadé l'obligation.

Que se passait-il donc dans l'âme de Mademoiselle Reveroni?

Ce refus de s'asseoir au piano pouvait n'être qu'une façon délicate de ne point se mettre en avant dans un salon où tant de virtuoses et de maîtres auraient tenu à honneur de se faire entendre.

C'était peut-être moins encore, une de ces paroles qu'on laisse tomber sans y attacher l'ombre d'une importance, une de ces résolutions sans consistance et sans motif, que l'on peut, au gré de son caprice, poursuivre sans s'en apercevoir ou abandonner sans se démentir. Victorine allait peut-être se lever en souriant, et suivre le maître de la maison au piano, sans se souvenir même de son refus.

Mais ne pouvait-il pas arriver aussi que, par une de ces intuitions fréquentes dans l'âme des femmes, Mademoiselle Reveroni eût deviné une partie de ce qui se passait dans l'âme du jeune homme, sinon la gageure de son mariage, à tout le moins un sourd et obstiné parti pris de la faire céder, je ne sais quel désir insolent de triompher d'elle. Victorine n'était point de celles qu'on peut abattre par la force ni surprendre par la ruse, et si la perspective d'un mariage aussi brillant et peut-être aussi souhaité s'était montrée à l'horizon de son consentement, elle y aurait trouvé une raison pour renforcer sa résistance et non point pour revenir sur son refus.

III

Je ne veux point vous raconter par le détail les tentatives diverses de M. de Thévenon. Je n'au-

rais à mettre sous vos yeux que des incidents vulgaires de salon.

Lorsque M. de Thévenon demanda au maître de la maison si Mademoiselle Reveroni ne se ferait point entendre : « Ah! mon cher, » lui répondit-il, avec un sourire qu'il avait l'intention trop évidente de rendre fin, « vous êtes bien dans » l'âge de faire vos affaires vous-même; vous » n'avez pas besoin d'ambassadeurs. Si j'avais » quelque chose à solliciter de Mademoiselle Victorine, c'est à vous que je me recommanderais. » Voyons, mon ami, faites comme le grand Nadar, *opérez vous-même*, c'est encore le plus sûr » et le plus aisé. Mademoiselle Reveroni va aider » ma femme à faire les honneurs du thé : saisissez l'occasion aux cheveux; la Déesse n'est pas » chauve. »

Le digne amphityron assaisonna cette tirade d'assez mauvais goût d'un regard significatif.

M. de Thévenon eut une sorte d'éblouissement.

Il venait, dans le sens propre du mot, de voir pour la première fois les beaux cheveux de Mademoiselle Reveroni.

ANTONIN RONDELET.

(La fin au prochain numéro.)

LE VAL SAINT-JEAN

(SUITE)

Val Saint-Jean, 17 août 18...

A bientôt, disais-je à la fin de ma dernière lettre, et me voici, chère Henriette. Que de reconnaissance pour tes précieuses lettres, qui me font vivre encore un peu de ta vie, dont je suis si séparée maintenant! Quand je vois tes fins caractères sur tes enveloppes carrées, je te bénis, je bénis l'inventeur de l'écriture (n'est-ce pas un vieux grec, appelé Cadmus?), je bénis la poste, et je comprends bien madame de Sévigné qui chérissait M. Dubois, le courrier qui allait de Paris en Provence. Ah! quelles belles inventions que celles qui rendent faciles la correspondance entre deux pays, entre deux cœurs! Tu ne peux savoir, Henriette, toi qui vis entre ceux que tu aimes, qui n'es séparée que par un mur ou une portière de tes enfants ou de ton bon mari, toi qui vois sans cesse les aspects qui te sont familiers depuis ta naissance, Sainte-Croix, le Martroy, la rue Royale, la statue de notre Jeanne d'Arc, le Loiret et ses jolis rivages, non, tu ne peux comprendre, chérie, quoique tu comprennes bien des choses, ce qu'on souffre, éloigné des siens, des premiers amis, les meilleurs toujours, et comme le cœur oppressé trouverait une consolation dans un paysage connu, dans un coin de rue où l'on a passé avec ceux qu'on a aimés et qu'on aimera toujours. Ici, dans ce beau Val Saint-Jean, tout m'est étranger; je suis sans cesse étonnée, mal à l'aise, exilée enfin. Ces bouquets d'arbres ne sont pas ceux de la forêt d'Orléans, où nous avons fait de si jolies excursions; ces montagnes imposantes le sont trop pour moi, j'aimerais mieux les collines d'Olivet ou de Vitry; ces eaux écumeuses sont bien pittoresques, mais que le charmant Loiret m'a donc rendue difficile! Et ce vieux château, majestueux, jusque dans sa décadence, me fait regretter notre riante demeure et ceux avec qui j'y passais des jours paisibles, et qui me paraissent aujourd'hui l'idéal du bonheur. Je me souviens que parfois, pauvre sotte que j'étais, je désirais une fête, un voyage qui rompît la monotonie de cette vie, je ne savais pas que l'habitude est, pour certaines âmes, une des conditions du bonheur, et que les plantes, enlevées à la terre qui les a nourries, ne retrouvent pas vite leur séve et leur vigueur. Je cherche où m'attacher, et je ne sais... Ton grand-père? me dis-tu. Oui, Henriette, le devoir est là, l'affection doit y être, le bonheur devrait s'y trouver, mais je te fais lire dans mon âme comme dans un livre, et je te dis que le devoir n'est pas clair, que l'affection n'est pas née et que le bonheur est absent. Comprends-tu?

Mon grand-père est, il est vrai, âgé, souffrant, presque infirme; il semblerait, à première vue, que je dusse être sa compagne fidèle et son in-

dispensable garde-malade; il n'en est rien. Luce et Placide suffisent à tous les soins matériels; ils s'en acquittent bien; Placide est un excellent infirmier, Luce une femme de charge émérite. Peut-être penses-tu qu'à côté des soins matériels, des prévenances qui arrondissent les angles de la vie de chaque jour, il y a place pour autre chose, que je pourrais, par exemple, causer avec mon grand-père, lui faire la lecture, lui tenir lieu de secrétaire, que sais-je? Je l'avais pensé aussi; mais je suis bien déçue. M. de Gauzens me traite avec douceur, avec bonté, avec une certaine galanterie, souvenir d'autrefois; mais il ne me mêle pas du tout à ses pensées intimes. Nous causons peu et de choses banales. Il ne me confie rien de ses affaires, il écrit beaucoup, à grand' peine, mais il n'invoque pas mon aide, qui lui serait si bien acquise! évidemment, il n'est pas heureux, mon pauvre grand-père; ce calme de la vieillesse, ce calme d'un beau soir, ne sont pas avec lui; il est distrait, soucieux, absorbé. Placide paraît avoir une grande part dans sa confiance; souvent, ils ont l'air de conférer ensemble, et je t'assure que ni maître, ni serviteur, ne semblent gais en ce moment-là; bref, je ne compte guère dans sa vie, et l'affection, sœur et compagne du bonheur, n'est pas encore née.

Je voudrais aimer, Henriette, je voudrais être utile à ce vieillard, mon plus proche parent, mon seul appui sur la terre; je souffre de mon inactivité et de mon isolement. Il me prend parfois un accès de larmes dont tu me gronderais; pourtant, si tu savais combien il est triste de se trouver seule et de sentir qu'on n'est utile, nécessaire à personne ici-bas! Tu m'aimes, je le sais, mais que d'amours plus grands, plus impérieux occupent et captivent ton cœur! un mari, des enfants! Je ne te jalouse pas, oh! non, mais je sens en moi des forces inutiles, je vois à côté de moi des chagrins, des souffrances, et cette force de dévouement et d'amour ne peut rencontrer ces peines pour les consoler et les adoucir! Je suis seule, il est seul, la timidité m'arrête; la méfiance et la fierté lui ferment la bouche; jamais je ne puis dire à mon vieux général: — Qu'avez-vous donc? comptez sur moi! appuyez-vous sur moi! Jamais il ne me dit: — Viens! j'ai besoin d'une enfant! remplace ta mère! Ce moment viendra-t-il jamais?

Dans ce pays inconnu, sauf l'heure matinale donnée à Dieu, je passe ma journée à des riens; je cultive des fleurs et j'en remplis les appartements un peu tristes; je travaille à l'aiguille, je lis... les mêmes livres, car ceux de la bibliothèque du château me font peur. Des romans modernes et des philosophes du dix-huitième siècle, voilà tout. Nous n'avons guère de voisins; au commencement de mon séjour, nous avons entrepris une tournée de visites, en rayonnant autour du Val Saint-Jean; j'ai vu des châteaux et des châtelaines, des mairies et des mairesses; des propriétés et des propriétaires; j'ai vu des gens vifs, primesautiers, démonstratifs, des visages bruns, des yeux noirs et brillants; j'ai entendu causer en très-bon français avec cet accent du Midi qui le déguise presque; on a beaucoup parlé vignobles, grands crûs, petits crûs, et si j'étais plus attentive, je pourrais te faire un joli cours de viticulture. Mais mon esprit, pas plus que mon cœur, ne sympathisent avec les gens et les choses d'ici; il n'est pas jusqu'aux noms propres, avec leur tournure *sui generis*, comme disait ton cher père, qui ne me déplaisent; oh! ces noms en *ac* et en *ec*, en *as* et en *ous*! tu vois que je broie du noir ici, puisque les moindres détails de la vie m'offusquent! Ecris-moi, chère bonne Henriette, gronde-moi et prie pour moi, afin que je me dépense pour Dieu, c'est toute mon ambition, et que je lui sois toujours fidèle.

Tienne, CHRISTINE.

HENRIETTE A CHRISTINE.

Orléans, octobre 18...

Chère Christine,

Je ne suis pas plus raisonnable que toi, et je ne pourrais ni n'oserais te gronder, moi que ton absence désole... C'est beaucoup de perdre à la fois ma mère, et tu sais quelle mère! aimable et sainte, si austère pour elle, si tendre pour nous! et te perdre, toi ma sœur d'élection, ma compagne et ma seule amie. Que de choses je t'ai dites et que je ne saurais plus dire à personne, non, pas même à Édouard, car j'ai quelquefois à son sujet des peines que je ne puis lui confier, je crains de n'être pas assez bonne pour un si bon mari... le moyen d'aller le lui dire? j'aurais l'air de quêter un compliment, tandis que de toi, j'attendrais une bonne et rude vérité. Et mes enfants! que d'inquiétudes, folles parfois, oppressent le cœur des pauvres mères! Peut-on les dire à un mari, un mari occupé, travailleur, et portant sa part de soucis et de labeurs? Non, et c'était sur toi que je me rejetais: tu avais le don de me consoler et de me persuader que le mal de gorge de Marie ne se changerait pas en angine, et que les espiégleries d'Henri n'annonçaient pas une âme perverse. Que j'ai donc perdu en te perdant, Christine, mon amie de toujours! et que j'aurais mauvaise grâce à te faire un sermon! Que te dirais-je d'ailleurs? que blâmerais-je en toi? tu veux le bien, tu le veux avec l'ardeur de ton âme et tu souffres de l'inaction de tes facultés, est-ce un grand péché? Tu souffres de ton isolement, chérie, tu souffres de n'avoir pas pour ton cher général cette tendresse qui allait coulant de source, vers mon père et ma mère... C'est trop naturel. Espérons que l'avenir adoucira cette situation; il y a, semble-t-il, entre M. de Gauzens et toi, une muraille, bien légère peut-être, qui se renversera un jour, et alors ton

affection, ton zèle, ton arriéré d'amour filial trouveront à s'exercer. En attendant, pratiquons la vie jour à jour, *point à point*, comme on coud, ainsi que disait la femme poète, madame Desbordes-Valmore; chaque jour amènera son point, son petit devoir, son petit travail, son petit sacrifice, sa petite joie aussi, et au bout de tous ces jours et de tous ces points, notre tâche se trouvera remplie. Je te donne là des conseils que j'ai besoin de pratiquer, et je pense, te connaissant comme je te connais, que c'est Gros-Jean qui en remontre à son curé. Adieu, ma sœur, mon amie; Henri et Marie t'embrassent et te regrettent; Henri me fait raconter les mêmes histoires que tu lui contais, celle entre autres des singes et de l'homme aux bonnets de coton; mais il assure que je ne les narre pas aussi bien que toi. Et les rondes au piano, et les bonshommes crayonnés, découpés et habillés, comme tu les réussissais, et comme les enfants me disent naïvement: — Oh! mère, Christine faisait bien mieux!

Adieu, toi qui nous manques, toi ce que nous aimons, à toujours.

HENRIETTE.

CHRISTINE A HENRIETTE.

Val Saint-Jean, 30 octobre 18..

Je tâche de faire pour le mieux, chère Henriette, et tes bons avis m'y aident, mais je n'avance pas. Le général est accoutumé à ma présence, il n'y fait plus grande attention, il est si triste, si absorbé dans de noires pensées, mon pauvre grand-père! et il ne prend pas pour confidente cette petite étrangère qui est venue un jour s'asseoir à son foyer... Je n'ai pas eu le don de lui faire comprendre combien je serais heureuse de le servir et de l'aimer à mon aise!

Henriette, je sais maintenant qu'il est livré aux plus cruels soucis. Je vais te dire, sous le sceau du secret, ce qui est arrivé.

Il y a quelques jours, le général avait profité d'une belle journée; il était allé à la ville avec Placide; nous avons encore une américaine et un vieux cheval gris qui servent dans les grandes circonstances; Luce, dans les profondeurs de sa cuisine, se livrait à ses mystères culinaires; je me promenais au jardin: on sonne à la grille, j'y vais... à quoi bon déranger Luce? Un homme, un monsieur, monté sur un petit bidet, me salue et me dit:

« Le général de Gauzens?

— Il n'est pas chez lui, monsieur.

—Ah! très-bien...

— Il descend de sa monture, je m'étonne; il me parle, je m'étonne encore.

— Vous êtes sa fille?

— Sa petite-fille, monsieur.

— Très-bien. »

Il marche vers la maison, je le suis, fort interdite par cette familiarité. Ce monsieur n'avait pas l'air d'appartenir à notre monde, ni à aucun monde: une figure de fouine, des habits plus que négligés et un air assuré néanmoins. Je le fais entrer dans un parloir, tout près de la porte d'entrée, et prenant mon grand courage, je lui dis:

« A qui ai-je le plaisir de parler?

— Tribonnas, huissier, répondit-il, tout en tirant de sa poche un papier et un encrier. Et vous, mademoiselle, votre nom, si vous voulez bien?

— Christine de Rymbault, dis-je, terrifiée par le terrible mot: huissier.

Il écrivit quelques syllabes sur son papier timbré, me le remit entre les mains, en disant:

— C'est un commandement, mademoiselle, veuillez le remettre à M. de Gauzens. Désolé de vous avoir dérangée, j'ai l'honneur de vous saluer. »

Il s'en alla, je restais immobile avec ce papier timbré et chargé d'écriture. Je voulais lire ce grimoire, mais voilà Luce qui survient.

« Vous avez ouvert la grille, mademoiselle?

— Oui, Luce, vous étiez occupée.

— Vous ne devez pas vous mêler de cela, mademoiselle, à chacun sa besogne! Vous aviez bien besoin de voir ce corbeau d'huissier! qu'est-ce qu'il vous a dit?

— Il m'a remis un papier.

— C'est bon, c'est bon! on connaît ces paperasses! mettez ça dans le cabinet de monsieur, et ne dites rien. »

J'obéis; je mis le papier timbré sur le bureau du général, après avoir essayé cependant de le lire. Je n'y ai rien compris, si ce n'est que mon grand-père doit une grosse somme d'argent à un agent de change, et que l'huissier Tribonnas a parlé à ma personne. Le voilà bien avancé et moi aussi.

Le général ne m'a rien dit le soir de ce commandement (l'a-t-il lu?) mais le lendemain, il m'en a parlé, d'un ton qu'il voulait rendre léger.

« On vous a dérangée pour une affaire d'argent, Christine, j'en suis désolé; les femmes ne sont pas faites pour ces ennuis-là...

— Pourvu, mon grand-père, que vous n'en soyez pas trop ennuyé?

— Moi! mais du tout, c'était un malentendu, il n'y a pas un nuage au ciel... soyez donc en paix.

Non, je n'y suis pas, en paix, je vois autour de moi de tristes secrets, des mystères qui assombrissent la vieillesse du père de ma mère. Et que faire? Dis-le moi si tu le sais. Est-ce qu'à Orléans on trouve des huissiers qui font des commandements? je ne crois pas. Si je donnais tout ce que j'ai, dis? j'en suis bien tentée.

Je t'embrasse comme je t'aime.

Ta CHRISTINE.

HENRIETTE A CHRISTINE.

Orléans, 2 novembre 18...

« Combien je partage tes inquiétudes, chère amie, et que je comprends le trouble que ce M. Tribonnas t'a causé! Notre vie ordonnée et paisible ne t'avait pas initiée à ces visites, ni à ce langage.

Quelques informations, prises en secret, nous ont appris que le général, ton bon grand-père, n'avait pas très-sagement gouverné sa fortune; il a subi de grandes pertes; et tu verserais dans ce gouffre ce que tu possèdes, que tu ne le comblerais pas. Tu n'es pas bien riche, ma généreuse Christine, et il faut penser à l'avenir, à celui de M. de Gauzens; peut-être ta petite fortune lui viendra-t-elle en aide un jour, et quelle serait alors ta joie! C'est là mon avis, et celui de mon mari, dont le bon jugement et le bon cœur te sont également connus.

Tiens-nous au courant de ta situation, chère Christine, et sois sûre de notre absolue discrétion. Ai-je besoin de t'en assurer? Non, pas plus que de ma tendresse et de ma sympathie.

Adieu, amie.

HENRIETTE.

CHRISTINE A HENRIETTE.

Val Saint-Jean, décembre 18...

Ma chère Henriette,

Je ne me plaindrai plus d'une vie trop monotone : les événements arrivent et abondent. Voilà que Luce est prise d'un rhumatisme universel, qui la cloue dans son lit, avec de grandes souffrances, et ce sera, dit le médecin, pour tout l'hiver. Ma compassion pour la pauvre femme est grande, je la visite et la soigne, de concert avec Placide (un brave homme que Placide!) mais ce n'est pas tout, et je comprends maintenant la désolation des bonnes dames qui disaient à ma tante :

— Nous sommes sans domestique!

Le service de Luce, très-multiple, était précieux à tous les points de vue, et n'ayant personne pour la remplacer, je me suis mise bravement à sa place, Placide faisant les grosses besognes. Ta chère maman nous a appris assez la science du ménage, pour que tu sois devenue, toi, une maîtresse de maison parfaite, et moi une élève passable. Je fais donc le chocolat du général, je grille les côtelettes, je m'exerce à accommoder les ceps selon les règles du pays, et je fabrique pour le dîner quelques-uns des entremets que nous mangions, chez toi, quand nous étions petites filles. Mon grand-père paraît content; il m'a remis une petite somme d'argent pour mes dépenses, et sachant ce que je sais, ayant dû à la visite de M. Tribonnas des lumières sur notre budget, je suis d'une avarice extrême et je contemple ces beaux écus de cinq francs sans avoir le courage de les échanger contre de la monnaie — la monnaie! la plus fugitive des apparitions ici-bas!

Je te quitte, chère amie, mon ouvrage m'attend; je me résigne; je fais aujourd'hui une fricassée de poulet; je vais demander une leçon à la pauvre Luce. Qui sait si je ne gagnerai pas le cœur du général en lui préparant un bon dîner? c'est bien irrévérencieux, mais j'ai entendu dire à ton mari, qui doit le savoir, qu'un joli repas touchait toujours le cœur des hommes. Et tu sais si je voudrais gagner l'amitié, la confiance de mon grand-père, pour moi d'abord, et pour le bon Dieu ensuite, et cette idée m'allége le travail et les ennuis.

A toi. CHRISTINE.

CHRISTINE A HENRIETTE.

Val Saint-Jean, décembre 18...

J'étais gaie l'autre jour en t'écrivant; une activité inusitée m'animait doucement, mais je n'ai pas tardé à voir que rien ne se fait facilement ici-bas, et que la route qui me semblait toute unie, était pleine de trébuchets. Pour remplir mes fonctions de ménagère, je fus obligée de demander à Luce ses clefs et son livre de dépenses; elle hésita beaucoup avant de me les donner; je bataillai; elle reculait, j'avançais; elle me donnait de mauvaises raisons, j'en donnais de bonnes, et enfin, vaincue par mon insistance, elle me donna le trousseau de clefs et le cahier. Je fis la visite des armoires, du garde-manger, de la cave; je fus tristement surprise : tout était vide ou à peu près; ces portes, si bien fermées, ne gardaient rien ou presque rien — un peu de linge vieux et raccommodé — très-peu de provisions — quelques bouteilles de vin; j'acquis la conviction, en examinant le livre de comptes de Luce, que nous vivions, comme les gens de très-petite fortune, en achetant au fur et à mesure des besoins. Seulement nous n'achetons pas le strict nécessaire, le luxe de la table est grand chez nous... Le livre, véritable dédale, me laissa d'autres appréhensions, et je résolus d'aller voir les fournisseurs de la maison, ceux dont les noms se trouvaient là, griffonnés par la main de la cuisinière. J'allai au village avant le réveil du général; j'étais un peu embarrassée, mais enfin je faisais mon devoir, et j'abordai résolûment le boucher, qui avait l'air barbare, l'épicière, une fine mouche, une marchande de volailles, qui me parut bonasse comme ses poulets, et je ne tardai pas à acquérir la conviction que nous étions, et depuis longtemps, les débiteurs de ces gens-là, qui alors ne me parurent pas risibles du tout.

Luce s'entend et s'arrange avec eux ; elle donne des acomptes et ne règle jamais ; le détail des dettes est extrêmement embrouillé, il est vrai qu'il remonte haut... et qu'on a eu le loisir de rendre obscur ce qui devrait être complétement clair. Je n'accuse ni Luce, ni les fournisseurs, j'accuse l'occasion... Mon parti fut pris très-vite; j'éprouvais une invincible répugnance à m'humilier devant ces marchands en demandant grâce, répit et crédit; je réclamai les mémoires et je promis de les faire solder le lendemain. N'ai-je pas neuf mois de mon revenu dans mon tiroir, et puis-je en faire un meilleur emploi ?

Le général n'en saura rien, si c'est possible; mais j'ai dû parler à Placide et lui signifier qu'il ne se ferait plus d'emplettes sans mon autorisation. Il démentit son nom et son caractère : il se fâcha.

« Et mon colonel, dit-il, vous comptez le faire vivre de privations, Mademoiselle? il est vrai que cela ne coûte pas cher. Un homme qui a dîné à la table du roi! ce serait trop fort aussi! Un homme qui a besoin de soins, de petites douceurs, car il est vieux et il a seize campagnes sur le corps... »

Je parvins à l'interrompre :

« Placide, dis-je, vous me jugez mal. J'entends que mon grand-père ne change rien à ses habitudes, mais vous, Luce et moi, nous nous restreindrons.

— Si ce n'est que ça! dit-il, je ne demande pas mieux. On mangera le bœuf, et le colonel le filet.

— C'est comme cela que je l'entends. Mais plus de dettes! plus de notes! et n'inquiétez pas mon grand-père en lui parlant de celles que vous allez payer. Il les ignorait, sans doute.

— Pardi! Luce s'arrangeait avec les marchands, et nous ne sommes pas si peu esprités que d'aller tourmenter notre maître pour un compte de boucher ou d'épicier. Il a assez de soucis, allez!

— C'est bien ce que je crains. »

Je n'interrogeai pas Placide, et je profite de la maladie de Luce et de l'insouciance du général pour organiser le ménage à mon gré. Avec le petit argent qu'il me donne et le mien, nous vivrons.

Ah! le général vient d'entrer dans ma chambre; il m'annonce un convive pour demain, un de nos voisins qui nous visite souvent, mais qui dîne pour la première fois. Cela dérange mon ordre de bataille. Un dîner soigné, m'a-t-il dit. Je ferai pour le mieux et nous nous rattraperons.

Adieu, chérie, je t'embrasse. Dis-moi si j'ai bien fait?

CHRISTINE.

HENRIETTE A CHRISTINE.

Orléans, janvier 18...

Ma bonne Christine,

Quand je te vois si vaillante dans l'épreuve, je pense à ma mère qui te regardait comme sa fille cadette, et je me dis que si elle vivait, elle serait fière de toi; je suis sûre qu'au ciel elle applaudit à ton courage. J'approuve absolument tout ce que tu as fait; pour guérir une plaie, il faut la sonder, et tu as bien agi en tirant au clair ces malheureuses dettes, petites au début, qui auraient fini par prendre une tournure formidable! Tu as bien fait de payer et d'en finir. Tu sais, chérie, que notre petite bourse est à ta disposition? Nous serions trop heureux de t'aider dans ton œuvre, et de contribuer à faire renaître autour du général cette paix, ces heures tranquilles qui permettent de donner audience à de sérieuses et chrétiennes pensées.

Mais quel est donc ce voisin qui vous visite assidûment? touche-s-en un mot: je ne sais pourquoi il m'intéresse. Adieu, ma chère Christine et à toujours.

HENRIETTE.

CHRISTINE A HENRIETTE.

Val Saint-Jean, janvier 18...

Comme ton approbation m'a fait plaisir! Seule et sans conseil, entourée d'affaires difficiles, je crains de me tromper; mais je trouve en toi, chère Henriette, une seconde conscience. Eclaire-moi, dirige-moi toujours, afin que je ne dévie pas du but : rendre à mon grand-père une situation tolérable, le débarrasser de ces petites difficultés, liens de pygmée, qui assujettissent et attristent sa vieillesse, le conduire par une voie douce jusqu'au bon Dieu qu'il oublie, et pour cela ne pas m'épargner moi-même ; lui sacrifier de bon cœur temps, argent, distraction; c'est là, il me semble, le devoir que le Ciel me donne en ce moment. Prie pour que je sois fidèle.

Notre voisin? eh bien! c'est le fils d'un ancien ami du général; il se nomme M. Gontran d'Anzac; il habite au bout du Val Saint-Jean, un chalet, une maison de chasse où il passe les étés, les automnes et même les hivers, à moins qu'il n'aille en Égypte ou en Asie; c'est un grand chasseur et un plus grand voyageur. Il cause bien, il raconte des choses originales, il amuse mon grand-père. Le dîner que nous lui avons offert, le surlendemain de Noël, a été bien réussi; nous avons fait de notre mieux, mais le mieux, le bien, coûtent cher! J'oubliais de te dire que M. d'Anzac est, dit-on, fiancé à une jeune fille que j'ai vue en cours de visites; leur mariage aura lieu cette année. Elle est riche et fort jolie; il doit l'aimer.

Adieu, chérie; je te souhaite, au début de cette année, tous les biens, tous les bonheurs que tu mérites, et je t'embrasse du fond du cœur, ainsi que ton cher mari et tes enfants. Que ne suis-je auprès de vous!

CHRISTINE.

MATHILDE BOURDON.

(La suite au prochain numéro.)

A CONTRE-CŒUR

Guéricourt, 31 décembre.

Mon ami,

La plume crache; le papier boit; la table branle et l'ami peste!

Pourquoi l'ami peste : ce sera long à dire! Quant au papier, s'il boit, ce n'est pas qu'il ait soif de mon encre, cependant; mais si la plume crache, c'est que... hélas! oui... c'est une plume d'auberge.

Le maître d'hôtel du *Grand Dagobert* serait assurément fort scandalisé s'il m'entendait traiter de la sorte son caravansérail; mais le maître d'hôtel du *Grand Dagobert* ne lit point par dessus mon épaule. Et d'ailleurs, que m'importerait de le vexer? Il m'a bien vexé, lui! c'est bien la première chose qu'il ait su faire pour « le service de monsieur », le pendard! Jugez-en :

L'omnibus de sa posada m'arrête à sa porte; je saute à terre sans me servir du marche-pied, et, sur le seuil de la case, je vois accourir, tout réjoui, mons... je ne sais comment, avec force salutations, congratulations, protestations et félicitations.

— « Oh! monsieur de Pontfrac, s'écrie-t-il, en se pourléchant, quelle joie de revoir monsieur dans nos murs! Le fermier de monsieur prétendait que monsieur descendrait *Aux Trois Boules!* mais je n'en ai rien cru! J'aurais parié mon chef contre une maritorne que monsieur ne ferait pas cet affront au *Grand Dagobert!* Monsieur veut-il la chambre que feu monsieur son père occupait de préférence?

— Je ne vous comprends pas, répondis-je à demi-noyé par ce déluge de paroles. Je ne suis pas M. de Pontfrac, et aucun de mes ascendants n'a mis le pied dans cette ville, que je sache.

— Oh! oh! oh! oh! la bonne plaisanterie, reprit le marchand de soupe en éclatant de rire; la bonne plaisanterie! On a bien raison de dire que les voyages forment la jeunesse; monsieur n'était pas jovial de la sorte quand il est parti il y a trois ans pour faire son tour du monde. Ah! monsieur n'est pas monsieur de Pontfrac! qu'il le fasse croire, s'il le peut, à ceux qui ne connaissent pas comme moi cette barbe plus blonde qu'une aile de perdrix non plumée, cet œil aussi bleu qu'une fleur de bourrache, ces lèvres vermeilles comme deux fraises de tous mois, ce teint pareil à une pêche mûrissante!... Vrai, monsieur de Pontfrac, j'aurais cru que le soleil de tous les pays vous noircirait plus que ça!

— Mais je vous répète que je ne suis point monsieur de Pontfrac! interrompis-je avec une impatience à laquelle le bonhomme ne se méprit plus; et je vous défends de me nommer ainsi.

— Ah!... monsieur n'est vraiment pas monsieur de Pontfrac?... pas du tout?... mais alors... mais pourquoi... mais comment... mais quel peut bien être le nom de monsieur?

— Celui d'un voyageur qui paie bien; que cela vous suffise; faites-moi donner une bonne chambre, si vous en avez, et...

— Si nous en avons!... Ah! ceci prouve suffisamment que monsieur n'est point monsieur de Pontfrac, par exemple! Celui-là sait à quoi s'en tenir sur le *Grand Dagobert*, heureusement! et, bien que son château ne soit qu'à peu de lieues de Guéricourt, c'est toujours chez moi qu'il venait finir ses nuits de bal avant son voyage; mais il est de retour, le cher jeune homme! on l'attend même ici pour la noce, et j'espère bien... »

Je n'écoutai pas le reste de cette phrase touffue, et je suivis le domestique chargé de ma caisse, en pestant contre le guignon qui me suscite un sosie. Quel est-il, cet autre moi-même? Peut-être, en ce moment, commet-il force sottises qui passeront sur mon compte... Après tout, peut-être plutôt est-ce lui qui aurait à se plaindre de la méprise?

Me voici dans la chambre nº 1 : les rideaux du lit sont rouge crête de dindon; ceux des fenêtres, couleur salade fanée; les tapis de feutre représentent des léopards invraisemblables avec des fourrures en damier; la pendule sous globe est arrêtée; des fleurs à la minute se fanent sur la cheminée dans des vases d'un bleu bête; tout cela crie, hurle, jure et va me crever les yeux! Je m'y oppose. Regardons au dehors pour varier les impressions.

Le dehors? ma foi! il n'est guère plus beau : nous sommes au 31 décembre, mon ami... Si la nature est peu séduisante à ce moment, la ville l'est moins encore : j'aperçois un angle de place où se dressent, comme des potences, des arbres noirs dépouillés de leur feuillage; la neige, qu'on néglige ici d'enlever, forme des barrières d'un

blanc sale entre la chaussée et les trottoirs; la fontaine d'en face est gelée; les gamins se lancent des boules de neige avec des pierres au centre; les femmes qui passent d'un pas pressé, ont le nez rouge et les lèvres bleues. Charmant produit de l'hiver!

Décidément, le dehors n'est pas plus réjouissant que le dedans. De quel côté me tournerai-je en attendant l'heure du dîner?

Du vôtre, mon cher Pylade; aussi bien ai-je une amende honorable à vous faire : je semble vous négliger un peu depuis quelque temps et vous vous plaignez de mon silence épistolaire. Ce silence n'est qu'une apparence vaine; n'y croyez pas : si vous saviez, au contraire, comme je vous écris cent fois le jour... en dedans! Je vous dis tout alors; et puis quand je veux formuler ce tout d'une manière intelligible pour vous, c'est impossible... la plume me tombe des doigts!

Mais, au fait, pourquoi me tombe-t-elle des doigts, cette plume? Cherchons un peu... Hélas! une fois... Hélas! deux fois... Hélas! trois fois... C'est trouvé du premier coup :

Je n'ose pas vous écrire, parce que je soupçonne en vous un adversaire plutôt qu'un allié dans la présente conjoncture; parce que je crains vos exhortations; parce que j'ai peur de vous voir pour tout de bon passer à l'ennemi.

L'ennemi, c'est mon oncle Pelletier!

Ne vous récriez pas; voici l'acte d'accusation :

PREMIER GRIEF. — Froncements de sourcils à mon adresse; préoccupations visibles à mon endroit; sourd mécontentement à mon sujet... le ciel s'emplit de nuages!

SECOND GRIEF. — Mon oncle Pelletier choisit le moment des repas pour me lancer des allusions trop transparentes qui troublent d'avance ma digestion; il dresse, en se pinçant les lèvres, une liste de vieux garçons qui ont mal fini dans l'impénitence, volés par leurs domestiques, délaissés par leurs amis, sans seulement une pauvre main chérie pour nouer la fontange de leur bonnet de coton!! Le ciel s'emplit de nuages... un vent lourd et brûlant souffle dans la vallée!!

TROISIÈME GRIEF. — Mon oncle n'est pas sûr que je comprenne suffisamment les allégories : la défiance se manifeste; la mauvaise opinion perce; il cesse de me confier son jeune filleul; il refuse à ma tante la permission de faire sortir, les jours de congé, deux pensionnaires dont elle raffole, mais qui seraient exposées à me rencontrer chez lui. Le ciel s'emplit de nuages; un vent lourd et brûlant souffle dans la vallée; de sourds grondements de tonnerre se font entendre au loin!!!

QUATRIÈME GRIEF. — Mon oncle Pelletier me fait « comparoir » solennellement à la barre de son tribunal; le traître admet ma bonne tante à l'audience, et ce n'est pas en qualité d'avocat, encore! Je suis accusé d'abord d'avoir trente ans. Qu'est-ce qu'il veut que j'y fasse? Il les a bien eus; il en convient loyalement; mais alors il était marié, lui! et je ne le suis pas, moi! Voilà mon crime. Quelles habitudes égoïstes et frivoles ne vais-je pas prendre, sans compter les autres? Qu'est-ce donc que je cherche dans la vie? Qu'est-ce que j'espère d'un avenir d'isolement? Si je persiste dans le célibat, c'est qu'il y a certainement une tache sur mon passé, un mystère dans mon existence. Je manque de cœur évidemment, et je n'éprouve aucun besoin d'affection. « Malheur à l'homme seul! » ajoute-t-il en me jetant les Saintes-Écritures elles-mêmes à la tête. Le ciel s'emplit de nuages; un vent lourd et brûlant souffle dans la vallée; de sourds grondements de tonnerre se font entendre au loin; l'éclair luit; la foudre éclate!!!!

CINQUIÈME GRIEF. — Oh! celui-là les aggrave tous : mon oncle Pelletier, non content de m'imposer le mariage par un tyrannique abus de pouvoir, à moi, son neveu, son pupille, son héritier! mon oncle Pelletier prétend m'imposer encore la femme! Il la choisit de sa main, et quelle main! une main qui couvrirait la peau d'un tambour avec ses cinq doigts!!! Et savez-vous qui lui a soufflé cette belle invention? Une amie de ma tante, une vieille fille de Guéricourt. Ah! comme j'avais raison de détester les vieilles filles; c'était par pressentiment : elles ont toutes la rage de marier les gens : les mauvaises, pour le seul plaisir de jeter d'innocentes victimes dans la bagarre à laquelle elles ont elles-mêmes échappé; les bonnes, pour procurer à d'autres les délices inconnues qu'elles ont inutilement rêvées. Mais, pour Dieu! de quoi vont-elles s'ingérer là?...

Ma persécutrice ne m'a jamais vu; mais ma tante lui a beaucoup trop parlé de moi, pour mon malheur. Si elle lui a fait mon éloge, Mademoiselle Eugénie tient à récompenser mes vertus par un petit bonheur façonné de ses mains comme une brassière tricotée; si, au contraire, on lui a recommandé en moi un pécheur, elle veut m'ouvrir un port de salut et placer ma barque sous la protection d'une bienfaisante nautonière... j'ignore si le mot est français. Bref, elle a trouvé *mon affaire* en la personne d'une intéressante naturelle du pays sauvage et peu connu, dont Guéricourt est la capitale. Mademoiselle de Latouche est le diamant taillé à mon profit.

Vous le voyez, mon ami :

Le ciel s'emplit de nuages; un vent lourd et brûlant souffle dans la vallée; de sourds grondements de tonnerre se font entendre au loin; l'éclair luit; la foudre éclate; la grêle hache tout!!!!!

Tout! tout!! tout!!! ma fière indépendance; mon amour du libre essor; ma tranquillité; mes scrupules de conscience eux-mêmes; car, enfin, je ne suis pas sûr de rendre une femme heureuse, moi! mais par sûr du tout, du tout! Comment saurais-je de quelle manière on s'y prend? M'a-t-on enseigné cela au lycée ou à l'École de droit?

Et puis les femmes sont si fantasques, dit-on; ce qui suffit au bonheur de l'une, ne ferait pas le

moins du monde celui de l'autre, et c'est une étude particulière à tenter sur chacune d'elles. Il est un point, cependant, sur lequel elles sont à peu près unanimes : il leur faut la vie du dehors, le bruit, l'éclat, le mouvement; elles ont besoin de tous les luxes, et le diable sait si le nombre en est grand : luxe de toilette, luxe de logement, luxe de table, luxe d'ameublement, luxe de service, luxe de distractions, luxe d'études même! Oh! celui-là, je le comprendrais s'il était moins menteur, si l'on s'initiait pour tout de bon aux sciences et aux arts qu'on effleure à grands frais, et surtout si on les faisait servir à son amélioration, à son élévation morale, au bien de sa maison, au charme de son foyer, à l'éducation de ses enfants. Mais quelles femmes ont le courage de faire si petite la part du monde et si grande celle de la famille? Comment oserait-on demander aux reines de salon d'abdiquer cette royauté dangereuse pour les austères douceurs de l'éducation maternelle? Instruire, surveiller, diriger leurs enfants? Allons donc : elles ne les ont même pas nourris!

Et c'est un homme aussi désenchanté que l'on veut pousser au mariage par la douce persuasion d'un coup de massue! allez-vous dire. Non, mon ami, le coup de massue ne m'a pas ébranlé; il m'eût affermi dans la résistance, au contraire, et enfoncé en plein célibat comme un pieu dans la terre glaise; mais, après la fulgurante homélie de l'oncle Pelletier, sont venues les tendres exhortations de la tante Pelletier, très-différente de son mari dans ses façons de convertir le pauvre monde. Elle vous prend le cœur on ne sait comment pour le pétrir à son gré; vous aviez dit « non » en soulignant le mot : elle vous fait dire oui, avec ou sans soulignement, peu lui importe, pourvu que ce soit le oui sollicité. Il paraît qu'elle est parvenue à m'amener à peu près où bon lui semblait; car elle-même a fait ma caisse; elle-même m'a enveloppé d'un pardessus neuf; elle-même m'a conduit à la gare de Paris-Lyon-Méditerranée; elle-même m'a poussé en voiture pour Guéricourt en me criant : Bonne chance!

Ah! la chère tante! Elle ne se doutait guère de quelle façon j'interprétais ce souhait. Je ne m'étais engagé à rien; j'avais seulement consenti à « aller voir »; mais c'était trop déjà. Cependant, à peine livré à la solitude, j'ai repris possession de moi-même; je me suis retrouvé petit à petit avec mes répugnances et mes résistances; à mesure que j'avançais dans mon voyage, elles reconquéraient leur empire; de station en station, je les sentais grandir, et enfin, mon ami, en débarquant à Guéricourt, j'avais pris mon parti :

Je me présenterai chez les de Latouche sous le patronage de mademoiselle Eugénie, puisque je l'ai promis et que je suis annoncé; mais je ne me suis nullement engagé à plaire, et je m'y prendrai de telle sorte que l'on me congédiera avec empressement et à l'unanimité. De retour à Paris, je confesserai loyalement la chose à la bonne tante Pelletier, qui m'absoudra après une feinte résistance, et le tour sera joué.

Cette pensée me ranime. Encore un peu, je verrais du soleil dans cette chambre d'auberge où la nuit commence à tomber.

On sonne le dîner. Je descends à la salle à manger. Je ferai ensuite une vraie toilette de soirée pour me rendre chez mademoiselle Eugénie : d'abord, ce costume sera ridicule, ce qui me nuira; tant mieux. Ensuite, l'heure est inopportune : ces bons provinciaux ne reçoivent sans doute pas de visites le soir; je surprendrai la vieille demoiselle en pantoufles et en papillotes, ce qui la vexera en l'indisposant contre moi. Quel bonheur!

A demain, cher ami; si vous rencontrez quelque part M. de Pontfrac, ne le prenez point pour votre ami.

HORACE ALVÈRE.

Une heure plus tard, Horace, ganté de frais, se dirigeait vers le logis de mademoiselle Eugénie, accompagné d'un marmiton-cicerone qui lui nommait les rues; il en fallait traverser pas mal avant d'atteindre le but. La petite servante qui accourut au coup de sonnette, répondit au visiteur que « mademoiselle était sortie pour se rendre à la bénédiction du bout de l'an. »

Tout en parlant, la jeune camériste, de sa main gonflée par les engelures, désignait une église fort près de là.

Les cloches égrenaient dans les airs les derniers tintements de l'appel du soir; par le portail ouvert, la lumière des cierges filtrait au dehors jusque sur la neige; et une foule empressée pénétrait dans le lieu saint.

Horace suivit cette foule.

La population de Guéricourt est fort mêlée, et l'élément rural y tient une certaine place, la petite ville étant ce qu'on pourrait nommer une cité champêtre. Horace vit donc autour de lui des paysans aux larges épaules, des ouvriers aux mains calleuses, des gentilshommes campagnards colorés fortement et des gens du monde de toutes catégories; il entendit sur les dalles le sabot des fermières et le frou frou des robes de soie; il vit de jeunes patriciennes se prosterner côte à côte avec les filles du peuple, et il sentit circuler sur ces fronts inclinés le souffle puissant de l'amour divin qui, seul, fait les hommes frères.

En écoutant les chants sacrés, Horace comprit le sens de cette bénédiction « du bout de l'an », à laquelle il n'avait jamais assisté.

Le *Miserere* s'élevait d'abord grave et suppliant avec ses poignants repentirs et ses cris de détresse... Ah! c'est bien le langage de l'âme humaine qui a fléchi sous le fardeau, succombé dans la lutte et qui saigne par toutes ses blessures... La souffrance et le péché l'ont défigurée hier; mais la souffrance et le péché se dresseront

encore demain sur sa route... et l'âme humaine, qui ne peut ni combattre ni souffrir sans le secours de Dieu, s'épanche en supplications et crie : *Miserere !*

Puis quand elle s'est purifiée dans le repentir et fortifiée dans la prière, elle se relève, et dès impressions différentes l'envahissent... Parmi les jours écoulés, s'il y en eut d'amers, d'autres apportèrent avec eux des joies pures et profondes ! Si l'âme s'est vue amoindrie à certaines heures de défaillance, elle a connu aussi plus d'un triomphe remporté sur elle-même, et la grâce de Dieu l'a soutenue en maints combats... et l'âme humaine, qui sait d'où lui viennent la force et le bonheur, se souvient avec reconnaissance ; et, dans l'enthousiasme d'un amour qui déborde, elle entonne le plus émouvant peut-être de tous ses cantiques : le *Te Deum !*

Ces deux chants qui résument toutes les situations de notre existence terrestre, semblaient plus expressifs que jamais dans cette vieille église imprégnée d'encens, durant l'agonie de cette année parvenue à son terme et qui entendait, en expirant, le pas rapide de sa jeune sœur...

Miserere pour les fautes de l'année mourante ! *Miserere* devant le terrible inconnu de la naissante année ! *Te Deum* pour hier ; *Te Deum* encore d'avance pour demain, parce que la bonté de Dieu est infinie comme sa puissance et qu'il réserve ses consolations et ses secours à l'avenir comme il les a prodigués au passé.

L'enfance d'Horace avait eu pour ange gardien une mère pieuse et tendre, empressée à joindre ses petites mains pour la prière, à ouvrir son cœur à la Foi. Lorsque l'ange, mûr pour le ciel, s'était envolé de ce monde, Horace avait entendu vibrer longtemps à son oreille l'écho de ses pieux enseignements ; puis les bouillonnements de la jeunesse et le tumulte du monde dominant peu à peu les voix intérieures, si la foi d'Horace ne s'était pas éteinte, elle sommeillait du moins. Elle se réveillerait un jour, cependant ; sa mère priait pour lui ! et ce réveil définitif s'annonçait par des retours encore rares, mais toujours émus.

Un de ces retours attendait Horace dans la vieille église de Guéricourt : la lueur des cierges, les parfums de l'encens, l'impressionnante voix des orgues, les chants sacrés surtout le reportèrent à vingt ans en arrière, alors que, la main dans la main de sa mère, il s'agenouillait, si croyant, à ses côtés ! Alors il lui sembla sentir encore le doux contact maternel, et il se prosterna...

Puis le prêtre en cheveux blancs qui administrait la paroisse depuis cinquante années, monta en chaire pour « souhaiter la bonne année » à ses paroissiens, à ses enfants, disait-il ; et ce père spirituel de la grande famille chrétienne qui l'écoutait avidement, évoqua l'image des foyers domestiques sur lesquels il allait de nouveau appeler les bénédictions divines ; à la clarté de leurs flammes, il montra les familles groupées sous l'autorité sacrée du père et de la mère ; il parla des devoirs à remplir, des sacrifices à faire et des buts à poursuivre ; mais il dit aussi les récompenses et les saintes joies... alors, dans l'auditoire, coulèrent des larmes d'attendrissement sur bien des visages... ! Horace cacha le sien dans ses mains... il s'abîmait dans ses souvenirs, et la mère et le père fondaient les glaces et les résistances du fils orphelin, par delà la mort et la tombe...

Horace pleurait sans songer à s'essuyer les yeux ; il pleurait abondamment et se sentait meilleur.

« Pauvre garçon ! quel gros chagrin qu'il a ! » dit, à demi-voix, une paysanne à côté de lui.

Horace regarda la paysanne ; elle ressemblait à la bonne tante Pelletier et l'on eût dit que ses grosses lèvres rouges murmuraient aussi :

« Marie-toi, mon ami, pour faire revivre la chère famille éteinte. »

Se marier !

Il n'épouserait certainement pas mademoiselle de Latouche, néanmoins ; et sa fierté, d'accord avec ses sentiments, se révoltait contre cette union imaginée par autrui, et d'avance arrêtée sans sa participation.

Comment ! parce que mademoiselle Eugénie, dans l'isolement de son foyer, avait jugé à propos de disposer de lui ; parce que, en peignant son chat ou bien en savourant son café au lait, elle avait trouvé joli, comme distraction, de prendre sa destinée en mains pour l'arranger à sa guise, il lui faudrait exécuter le programme arrêté par la vieille fille dans ses différents actes étiquetés, numérotés, comme ses piles de serviettes ? Non il ne s'y résoudrait pas ! on ne donne point son cœur par ordre et à volonté. Horace trouvait déloyal et coupable de se marier sans amour, et jamais il n'aimerait, par cette seule raison que mademoiselle Eugénie lui aurait dit, en prenant sa prise :

« C'est l'instant ! c'est le moment ! voici l'objet ! »

Mais n'y avait-il au monde que mademoiselle de Latouche à épouser ? et si les jeunes filles à la mode lui inspiraient de l'éloignement, ne pouvait-il, un jour, rencontrer sur sa route une simple et douce enfant comme l'eût aimée sa mère ?... Et alors ? oh ! alors, Dieu ferait le reste.

Tandis qu'Horace s'absorbait dans un mélange confus de souvenirs, de prières, d'émotions et de rêveries, ses yeux, brûlés par les pleurs dont il avait depuis longtemps perdu l'habitude, se fermaient malgré lui ; les fatigues de son voyage s'ajoutaient à celles de plusieurs nuits passées au bal ; une invincible lassitude s'emparait de toute sa personne ; il sentait peu à peu des liens invisibles l'enserrer et paralyser ses mouve-

ments; et sa pensée elle-même, en s'alourdissant, se remplissait de vapeurs et d'obscurités. Il ne vit pas le clergé quitter le chœur, la foule s'écouler lentement, le bedeau éteindre les cierges... et s'il entendit le sacristain parcourir l'église en répétant : « On va fermer les portes »... ce fut en rêve.

***

Il est vieux, très-vieux, le clocher de Guéricourt avec sa belle teinte d'un gris sombre. Il s'élève haut, très-haut, avec ses cordons sculptés, ses corniches de granit et sa flèche aiguë. Il compte des habitants nombreux, très-nombreux, le clocher de Guéricourt, qui ne connaît ni le vide ni le silence; tant que dure le jour, les cloches y chantent; les hirondelles y gazouillent; les rats s'y creusent des nids dans l'épaisseur des poutres; les araignées y tissent leurs toiles dans la baie des ogives; et les papillons voltigent sur les plantes frêles, écloses parmi les fissures.

Et la nuit? Oh! la nuit, ce n'est pas encore le silence: quand les cloches se taisent; quand les hirondelles, muettes pour quelques heures, cachent leur bec noir sous leurs ailes; quand les rats dorment pêle-mêle au milieu de leurs provisions; quand les araignées arrêtent leurs navettes, et que les papillons renoncent à plaire; alors, de fauves lueurs percent l'obscurité; des yeux ronds brillent dans les ténèbres; des becs crochus s'aiguisent pour la chasse; des ailes cotonneuses s'agitent avec des mouvements de bras qui s'étirent; et la mystérieuse tribu des oiseaux nocturnes s'ébranle avec ensemble comme un seul hibou.

Ce soir-là, quelques jeunes chouettes dont le sommeil avait été dérangé dans le jour, tardaient à sortir de leurs trous.

« Allons donc, petites paresseuses, leur siffla une grand'mère avec une feinte sévérité, attendrez-vous que minuit sonne pour quitter le nid? la lune est levée depuis longtemps. Voyez un peu la belle scène qu'elle éclaire : tout près de nous, les noirs pignons, les tortueuses ruelles, les toits couverts de neige et les cheminées qui ne fument plus; là-bas, la plaine unie comme un lac et blanche comme un linceul, avec des rangées d'arbres noirs le long des routes, et de minces filets d'eau glacée dans les prairies? Tout cela vaut bien un coup d'œil, mes enfants. »

— C'est vrai, grand'mère, convint l'aînée des petites chouettes, en faisant craquer son bec.

— C'est vrai, grand'mère, affirma la seconde en se frottant les yeux contre son aile pour s'éveiller.

Et toute la file, s'alignant sur une corniche, répéta:

— C'est vrai, grand'mère.

— Les petites sottes! elles marmottent ça de confiance comme les enfants de chœur qui répondent *amen*, ricana une effraie grincheuse en se tournant vers un hibou taciturne; mais essayez de leur faire analyser leurs impressions, et vous en entendrez de belles! Cette vieille chouette arrive à supprimer celles d'autrui; et ceux qui l'entourent restent incapables de penser pour leur propre compte.

— Ma foi, madame, je n'y vois pas grand mal; la vie est triste... moins on pense, mieux ça vaut. Dormir toujours et ne songer à rien, n'entendre quoi que ce soit et ne voir personne, cela constituerait le parfait bonheur, si le bonheur était de ce monde!... Mais il n'en est pas!... non, madame, il n'en est pas, vous dis-je! » fit le hibou en roulant des yeux larmoyants et féroces.

L'effraie fit un impertinent mouvement de l'aile, qui correspond à notre haussement d'épaules, et s'envola en poussant un cri lugubre; une bonne femme que la fièvre empêchait de dormir l'entendit se poser sur son toit et crut sa mort prochaine.

« Oui, mes mignonnes, reprenait la grand'mère chouette, c'est beau, la nuit, c'est gai! Et dire que les hommes lui préfèrent le jour!

— Qu'est-ce que le jour, madame? risqua un jeune chat-huant fourvoyé sur la poutre d'une cloche.

— Le jour, c'est quelque chose d'affreux qui brûle les yeux et les éblouit; impossible d'y voir plus loin que son bec! partout des bruits discordants et des mouvements pleins de menaces! partout des animaux dangereux, bêtes et gens! si quelque pauvre oiseau comme nous, chassé de sa retraite par une circonstance fortuite, fait irruption dans ce tohu-bohu, aussitôt mille ennemis emplumés s'acharnent contre lui; les rouges-gorges eux-mêmes s'en mêlent, les effrontés! Tous s'arment contre le malheureux désarmé; tous contre un seul, les lâches!

— Ah! madame, le monde est bien méchant, reprit le hibou perché sur une patte; aussi est-il sage de se confiner dans la retraite, à l'abri de tout ce qui respire, car tout ce qui respire trame incessamment des...

— Allons, lugubre farceur, interrompit un grand-duc à l'air omnipotent, ne désenchantez pas la jeunesse avant l'heure. Les hommes et les choses ont du bon, quoi que vous en disiez; et si notre conformation nous permettait les exploits en plein soleil, peut-être ne trouverions-nous pas la création si déplaisante. Mais voilà comme on est : tout ce dont on ne peut jouir, on le critique chez autrui, et...

— Monseigneur! monseigneur! cria la grand'mère chouette, en lui coupant la parole à son tour; vous qui avez des sens d'une exquise délicatesse, n'entendez-vous rien dans l'église?

Non!... rien que le tic-tac monotone de l'horloge.

— Monseigneur, ne voyez-vous pas une ombre

passer sur les vitraux éclairés par la lampe du sanctuaire?

— Non... c'est une bannière suspendue à la voûte, que le vent agite légèrement.

— Monseigneur, je vous assure qu'il se passe quelque chose d'extraordinaire dans les vieilles nefs.

— Allons-y voir! proposa le chat-huant inexpérimenté.

— Oui, oui, tous à la fois! répondirent les jeunes chouettes.

— Du tout, fillettes; il pourrait y avoir des dangers à courir et il est inutile d'y exposer tout le monde, protesta la mère-grand; que le plus brave se risque.

— Cet honneur m'appartient. »

Et le grand-duc, par des passages à lui connus, descendit jusqu'à la tribune de l'orgue et se percha en observation sur un tuyau du grand jeu.

Que vit-il?

Il vit, comme minuit allait sonner, une ombre s'agiter dans le plus sombre coin de l'église, entre un pilier massif et un confessionnal; l'ombre, enveloppée d'un manteau, se dressa sur ses pieds et parut gigantesque; elle eut un geste d'étonnement qui sembla fantastique; elle se mit à marcher, et son pas, résonnant sur les dalles, fit sortir des profondeurs de l'église des échos inconnus. Enfin, l'ombre s'apostropha elle-même :

« Mais c'est incroyable! murmurait Horace, éveillé par le froid; mais c'est d'un ridicule à tuer son homme! s'endormir à l'église! s'y laisser enfermer! mais cela n'arrive que dans les contes de bonne femme; il ne me manquerait plus maintenant que de sonner les cloches pour appeler à mon secours. »

Le grand-duc se pencha si curieusement qu'il faillit tomber d'un jeu sur l'autre.

Horace marchait toujours :

« Quinze degrés de froid, certainement. Jolie température pour passer la nuit sur les dalles! A cette heure, pourtant, il y a des moines prosternés qui ne trouvent pas la veille trop longue; ils prient.

Le grand-duc descendit sans bruit pour s'installer commodément sur la balustrade de la tribune.

Horace parcourait l'église dans une attitude pensive et recueillie; évidemment, il s'imprégnait de l'esprit du lieu saint... les rayons vacillants de la lampe sacrée jetaient sur les tableaux et sur les statues des reflets mouvants qui semblaient les animer. Le pâle visage des saints s'illuminait comme aux heures de l'extase... Horace pénétrait peu à peu dans un monde surnaturel où il devenait insensible aux morsures du froid; et le silence de la maison de Dieu avait pour lui une saisissante éloquence.

Tout à coup, cependant, il fut rappelé au terre-à-terre de sa situation par un bruit de pas qui s'approchait; le sacristain pénétrait dans l'église avec deux enfants de chœur : parer l'autel, illuminer les voûtes, ouvrir les grandes portes, ce fut pour eux l'affaire d'un moment.

« Bon Jésus! dépêchons-nous, mes enfants, nous n'avons pas de temps à perdre, répétait le bonhomme en stimulant ses aides; pas de lambinage; ils seront là dans un moment!

— Oh! monsieur Rutabeau, les mariés se font toujours attendre; vous le savez bien!

— Ne t'y fie pas, mon garçon; il ne faut qu'une fois pour changer la coutume. Eh bien! qu'est-ce que je disais? n'entends-tu pas le roulement des voitures? Et M. le Curé qui n'est pas encore là! »

Le sacristain se trompait : le digne pasteur, revêtu des ornements sacerdotaux, sortait de la sacristie au moment même où l'orgue saluait l'entrée des mariés.

Le grand-duc n'était plus perché sur la balustrade de vieux chêne; l'éclat des lumières l'avait sans doute chassé.

L'usage des mariages nocturnes subsistait encore pour les gens comme il faut, à Guéricourt; mais il allait s'éteindre, car l'évêque du diocèse s'y opposait formellement désormais, jugeant que les époux chrétiens doivent s'unir devant les hommes comme devant le Seigneur, à la pure lumière du soleil, ce lustre du bon Dieu.

Les mariés s'agenouillèrent dans le chœur; le cortége se groupa dans la nef principale et il y eut bientôt un couple de plus inscrit au grand livre du ciel. Pendant que la bénédiction du prêtre nouait ce lien que la mort seule peut rompre, minuit annonçait la venue d'une autre année; elle commençait avec l'existence nouvelle de ces deux êtres qui échangeaient l'anneau nuptial.

Poussé par une curiosité machinale, Horace avait fini par se mêler aux gens de la noce. Le père de la mariée l'aperçut en pleine lumière et s'élança joyeusement vers lui :

« Ah! monsieur de Pontfrac, c'est le Ciel qui vous envoie au moment où nous désespérions de vous voir! Madame Davinel est furieuse de manquer de cavalier; si vous n'arriviez pas à point nommé pour la conduire à sa voiture, nous étions perdus; car vous savez qu'à Belzébuth en personne elle rendrait des points pour la méchanceté.

— Mais, monsieur, je ne...

— Vite, vite, cher ami; elle nous regarde!

— Mais, monsieur, je ne suis...

— Sauvez-nous! sauvez-nous! la voilà qui s'ébranle.

— Mais, monsieur, je ne suis pas...

— Madame, fit précipitamment le père en poussant Horace en avant, M. de Pontfrac sollicite l'honneur de vous offrir son bras.

— C'est une corvée dont monsieur semble peu se soucier, remarqua l'irascible dame en posant sa main sèche sur la manche du jeune homme avec un sourire amer. »

Elle franchit d'un air de dignité moqueuse le marche pied de sa voiture; et désignant une place en face d'elle à Horace :

« La pénitence ne sera pas longue, heureusement pour vous, dit-elle en ricanant. »

Horace sentit qu'il devait une explication à cette femme et monta près d'elle pour la lui donner.

Mais elle était fort sourde et l'arrêta au premier mot :

« Je déteste qu'on me parle en voiture; le bruit des roues m'empêche d'entendre. »

Le bruit des roues ne dura pas longtemps, car les distances sont courtes à Guéricourt.

Les voitures s'arrêtèrent bientôt devant une grande maison brillamment éclairée. Horace vit que son acariâtre compagne monterait seule l'escalier à la queue du cortége s'il la quittait tout de suite, et il continua son rôle en silence.

« Une fois là-haut, pensait-il, grâce à la foule, il me sera facile de m'esquiver inaperçu. »

Mais le maître de la maison l'attendait entre deux portes :

« Ah! mon sauveur, lui glissa-t-il dans l'oreille, vous méritez une statue! conduisez encore votre dame au souper, et, pour cela, comptez sur ma reconnaissance éternelle. A la vie, à la mort, mon cher!

— Mais, monsieur, encore une fois, je ne suis pas...

— Vous n'êtes pas aussi content que moi, cela se comprend. Patience, mon ami, vous vous dédommagerez au bal. »

Et il tourna prestement les talons.

MÉLANIE BOUROTTE.

(La suite au prochain numéro.)

REVUE MUSICALE

FAURE ET Mme CARVALHO — REQUÊTE ADRESSÉE AU MINISTRE DES BEAUX-ARTS.

POMPON.

Enfin Faure et Madame Carvalho, ces admirables interprètes de la grande musique, ont paru ensemble à l'Opéra! Les appréciateurs des œuvres de style qui se chagrinent depuis si longtemps de voir sur nos scènes françaises les opérettes modernes prendre possession de l'esprit et du goût du public, ont pu ressaisir quelques-unes de ces pures jouissances qui, hélas! leur font défaut aujourd'hui! De pareils chanteurs sont la gloire d'une école, et si, dans ce moment de frénésie vulgaire, on ne les préfère pas aux vocalises burlesques des artistes de carrefours, ils laisseront après eux des traditions qui ne sauraient s'anéantir.

Faure s'est montré, dans *Hamlet*, plus grand virtuose et comédien plus habile qu'il ne l'avait jamais été. Telle est la force et la puissance du talent, que les artistes qui s'y associent semblent y puiser la vie et la jeunesse. Témoin Madame Carvalho dans ce poétique rôle d'Ophélie, dont, après l'étonnant succès de Christine Nilsson, elle a su faire une seconde incarnation, bien à elle, en retrouvant la grâce, le charme et la fraîcheur de ses premières années au théâtre, doublées d'une science et d'un art exquis. Aussi, en entendant Ophélie, le public tout entier se plaisait-il à déclarer qu'on ne saurait rêver une plus jeune et plus émouvante héroïne pour l'œuvre d'Ambroise Thomas.

L'horreur invincible dont nous ne pouvons nous défendre pour les productions musicales qui sont à l'ordre du jour, nous a fait vivement apprécier les considérations que M. Lamoureux, organisateur des concerts de musique sacrée, a fait valoir auprès de M. le ministre des Beaux-Arts, dans une requête que nous reproduisons :

« Il y a longtemps, Monsieur le ministre, que j'ai été blessé dans ma dignité d'artiste français, par l'infériorité marquante où se trouve notre pays sous le rapport des exécutions musicales; cela tient à l'indifférence des hommes dont l'initiative, pourrait, en modifiant le goût du public, en élevant son idéal, en exerçant l'influence féconde du grand art, développer son intelligence de la musique.

» Ce que d'autres n'ont pas voulu faire, tout

humble et faible que je sois, je voudrais le tenter, et j'ai la persuasion, Monsieur le ministre, qu'aidé par vous, sous le couvert de votre patronage, je ne puis manquer de réussir.

» Mon ambition, purement artistique et nationale, dégagée d'ailleurs de toute vanité personnelle aussi bien que de toute idée de spéculation, serait de doter le pays d'une institution musicale qui pût rivaliser, sans désavantage, avec les institutions similaires existant depuis longues années en Angleterre et en Allemagne. Je voudrais, en un mot, faire connaître et populariser en France les œuvres géantes de Bach et de Hændel, donner un élan vigoureux au mouvement général d'un art qui dégénère; enfin, faire partager aux foules l'admiration qu'inspirent aux dilettanti les grands oratorios qui sont la gloire de leurs auteurs.

» Tout d'abord, j'ai tenté de pousser dans cette voie la Société des concerts du Conservatoire dont j'ai l'honneur d'être le second chef d'orchestre. Mais d'une part, la salle où elle donne ses séances est trop étroite pour contenir le nombre d'exécutants et d'auditeurs que l'oratorio comporte; d'un autre côté, la Société des concerts est avant tout une société d'instrumentistes qui se consacrent exclusivement au culte de la symphonie de Beethoven.

» Après des peines et des difficultés sans nombre, j'ai dû renoncer à mon premier projet; mais je n'ai pas hésité, Monsieur le ministre, à fonder avec mes seules ressources une Société nouvelle, distincte par son but et ses moyens de l'ancienne, et n'empiétant en rien sur la part glorieuse qu'elle s'est réservée.

» J'ai donc réussi à faire entendre, pour la première fois en France, au mois de décembre 1873, le *Messie* de Hændel, exécuté par une masse de 250 exécutants, et j'ose le dire, Monsieur le ministre, cette œuvre colossale fut interprétée avec une perfection à laquelle un auditoire innombrable a rendu pleine justice.

» Pour donner cette grande fête de l'art, j'ai avancé, de mes deniers, une somme de cinquante mille francs, quoique j'eusse parfaitement su d'avance que les recettes ne couvriraient pas cette dépense importante pour un artiste.

» Le *Messie* fut bientôt suivi de la *Passion de Jésus-Christ*, de Bach, puis de *Judas Machabée*, de Hændel, de *Gallia*, de Gounod, d'*Ève*, de Massenet.

» Aujourd'hui l'épreuve est faite, la Société de l'*Harmonie sacrée* est définitivement fondée. Est-il possible qu'elle disparaisse, faute d'une salle qui lui donne asile?

» A défaut d'une salle spéciale dont je m'efforce dans ce moment même de provoquer la construction au moyen d'une société par actions, j'avais abrité provisoirement l'institution naissante sous la coupole du Cirque des Champs-Élysées, dont la ressource m'échappe dans la saison d'hiver. Faut-il suspendre ces séances qui régénèrent le goût du public; faut-il les restreindre à un auditoire de choix qui n'a rien de commun avec les foules?

» L'Opéra reste fermé trois jours par semaine, soit cent cinquante-six jours par an. Je m'adresse à votre bienveillance, Monsieur le ministre, et à celle de M. Halanzier, pour que, tous deux, vous m'accordiez six des soirées non consacrées à la musique dramatique.

» Je vous prie, Monsieur le ministre, d'agréer, etc.

» CHARLES LAMOUREUX. »

Certes, cette supplique n'a rien d'exagéré. Nous sommes affamés de bonne musique; nous oublions les grandes traditions, nous nageons dans l'eau trouble des bluettes musicales qui ne nous apportent ni méthode ni enseignement. Nous décourageons les exécutants sérieux; nous dédaignons les auteurs qui pourraient travailler à des œuvres capitales; enfin, nous atrophions la séve, le goût, le sentiment du beau que la nature a mis en nous; M. Lamoureux a raison, il faut vivifier cette séve, il faut la réveiller de son long sommeil.

***

On a représenté tout récemment aux Folies-Dramatiques une pièce en trois actes, livret de MM. Chivot et Duru, musique de M. Charles Lecocq, *le Pompon*.

Il est question d'un chef de brigands dont la vie, pleine de péripéties amusantes, repose sur la couleur d'un *pompon*.

L'action se passe en Sicile, ce lieu béni des brigands. La police du pays est sur les dents. Vallées et montagnes, on parcourt tout sans pouvoir saisir le coupable, et pendant ce temps, Barabino, suivi de sa meute, se montre dans tous les lieux publics. Il va jusqu'au temple de la finance, trafiquer sur les valeurs; mais il change le pompon de son chapeau, et personne n'y reconnaît rien. La maréchaussée cherche le pompon rouge; tout à coup le voici blanc, puis bleu, puis violet, puis enfin blanc et rouge. Or, il se trouve qu'un des plus grands médecins de Palerme a l'habitude d'attacher à son chapeau un pompon blanc et rouge; aussitôt on saisit l'homme, et toutes les infortunes lui sont réservées. Rien n'est plus amusant que les drôleries qui s'amassent autour de cette fable grotesque.

Le compositeur s'est montré plein de séve et de gaîté au premier acte; il s'est un peu refroidi au second, pour se geler au troisième.

La meilleure page de ce premier acte a été littéralement écrasée de bravos. Parmi les morceaux si fort applaudis de cette entrée en matière, citons les couplets de la bouquetière :

Voyez mes beaux bouquets,

et ces autres de Piccolo :

Où suis-je? où suis-je?

qui ne manquent ni de grâce ni de sensibilité. La ronde de carnaval :

Tout Palerme est dans l'ivresse!

a produit l'effet le plus gai.

Les masses vocales et instrumentales se sont accordées à faire valoir ce mot un peu populacier :

Il a le pompon, il a le pompon!

que tout le parterre de la première représentation répétait avec elles.

Un duo qui ne manque pas de grâce, entre Piccolo et Fioretta et un autre duo au troisième acte, en rhythme de fanfare, ont produit un excellent effet. Les premières mesures de ce dernier, empreintes d'une inspiration touchante, sont accompagnées par un dessin de hautbois d'un goût délicat et d'une sonorité très-pénétrante.

En somme, la pièce *le Pompon* a été accueillie avec la déférence qu'on doit à un musicien de mérite qui, dans des libretti de plus d'importance, saurait tirer meilleur parti de ses capacités musicales.

Marie Lassaveur.



ÉCONOMIE DOMESTIQUE

HACHIS DE BOEUF.

Hachez très-fin deux cervelles de bœuf cuites à l'eau et du bœuf rôti ; maniez ce hachis avec du beurre auquel vous aurez incorporé un anchois, mêlez-y trois jaunes d'œufs, poivre, sel, muscade. Formez-en des boules que vous roulerez dans du blanc d'œuf et dans de la mie de pain ; faites-les sauter dans du beurre, servez à sec.

ŒUFS A LA CRÈME.

Mettez dans une casserole un bon morceau de beurre, du persil, de la ciboule hachés, poivre, sel, muscade, et un verre de crème dans laquelle vous aurez délayé une cuillerée de farine ; tournez soigneusement cette sauce jusqu'à ce qu'elle bouille, mettez-y des œufs durs coupés en tranches.

CORRESPONDANCE

JEANNE A FLORENCE

Heureuse femme qui se recueille, médite et contemple les étoiles! Créature privilégiée qui écoute le vol du temps et compte les battements de ses ailes!...

Ici, chère amie, nous ne l'entendons guère passer : la foule fait tant de bruit! aussi nous est-il impossible de le retenir : il nous échappe, il fuit, il s'épuise et nous en manquons toujours! Si, par miracle, nous croyons n saisir un lambeau; si nous comptons sur une heure bien à nous, c'est justement cette heure-là que chacun nous dispute : cinq minutes à Pierre qui les prendrait de force si nous ne les lui donnions pas de gré; dix minutes à Paul qui nous les escamote sans avoir l'air de le faire exprès; les amis et les indifférents, les parents et les étrangers, le chien du petit frère, le chat de la vieille tante, les gens et les choses elles-mêmes, tout le

monde et tout s'en mêle! On dirait une conspiration de la nature entière contre notre intention de nous appartenir un instant!

Moi aussi, je voulais passer la dernière soirée de l'année dans le recueillement et la méditation; mais j'aurais dû prévoir que je ferais tout le contraire; est-ce que je parviens jamais à exécuter mes projets? Est-ce que je ne suis pas incessamment le jouet des circonstances qui me poussent avec taquinerie du côté que je n'avais pas choisi?...

Elles m'ont, cette fois, contrecarrée sous la forme de la petite veuve ma voisine : malgré ses vingt-cinq ans, on la prendrait pour une pensionnaire, et vraiment elle n'a pas l'air d'une dame; oh! mais pas du tout! Elle l'a été si peu, d'ailleurs!

C'est un splendide appartement au-dessous du nôtre qu'habite la baronne avec une vieille dame de compagnie qui reste muette tout le long du jour et s'endort le soir dans son fauteuil. Tu conviendras, ma Florence, que cette compagnie-là n'est point gênante! Toutefois, elle manque de charme et ne suffit pas toujours à Laure, qui se réfugie souvent chez moi quand elle ne m'emmène pas chez elle. Or, le soir où tu m'écrivais des choses si sérieuses que, sans ta signature, j'aurais pris ta lettre pour une homélie de ton digne curé, ce soir-là ma voisine, m'arrachant avec une violence aimable à mes projets de solitude, m'entraînait chez elle en répétant :

« J'ai grand besoin de vous, chère amie! si vous n'étiez pas là, je ne viendrais jamais à bout de tous mes emballages; songez donc : tant d'étrennes à envoyer!... C'est un travail énorme, mais un bien grand plaisir en même temps; aussi faut-il que vous le partagiez! »

Cette ingénieuse façon de me procurer un « bien grand plaisir » me faisait rire de bon cœur quand nous entrâmes au salon. La surprise me cloua sur le seuil :

« Miséricorde! quel bazar!... les tables, les étagères, les canapés, les fauteuils eux-mêmes disparaissaient sous des monceaux de jolies choses! il s'en chiffonnait sur le piano; il en brillait sur la cheminée, il en fleurissait sur les jardinières, il s'en perdait un peu partout; les barbes de lama crème, les mantilles de blondes espagnoles voilaient des bébés parlants, nez à nez avec des agneaux de grandeur naturelle; les éventails aux montures de nacre et d'ébène étalaient sur leurs feuilles de satin blanc ou de soie noire, à bords de dentelles, de merveilleuses peintures; les agrafes de manteaux s'accrochaient aux sachets à mouchoirs; les ceintures artistiques, les châtelaines de vieil argent, les bijoux de fantaisie scintillaient parmi les fourrures et les dentelles; enfin tout ce splendide fouillis formait le plus éblouissant coup d'œil.

« Vous voyez bien, reprit ma jeune voisine, que je ne pouvais vraiment point me passer de vous! Ce n'est pas madame Tromme qui m'aurait aidée! ajouta-t-elle en jetant un coup d'œil malicieux sur un fauteuil dans lequel je reconnus la dame de compagnie sur le point de ronfler au fond de son confortable.

Comprenant alors l'opportunité de ma présence, je m'empressai d'aider la petite baronne dont les mains fluettes n'allaient pas vite en besogne; mais les miennes, avec leur habitude heureuse du travail, suppléaient à cette lenteur, et l'ordre se faisait plus rapidement que nous ne l'eussions cru. J'empaquetais, la baronne écrivait les adresses et madame Tromme s'était décidée à ronfler sans vergogne.

Enfin nous avons terminé! Laure agite un cordon de sonnette; le valet de chambre arrive à pas comptés avec la figure impassible qui lui est habituelle :

« Léon, procurez-vous bien vite un fourgon quelconque et conduisez-moi tous ces paquets à leur adresse, je vous prie. Ah! j'oubliais : j'ai encore à recevoir un sac de chez Boissier; il ne peut tarder; attendez un instant. »

Léon s'éloigna du même pas silencieux; mais il reparut presque aussitôt.

« On apporte ceci pour madame la Baronne, fit-il de sa voix morne. »

La jeune femme écarta l'enveloppe satinée de l'envoi, et reconnut l'estampille du célèbre confiseur.

« C'est bien! dit-elle. »

Elle glissa une de ses cartes sous le ruban rose, écrivit une adresse de plus et joignit ce nouveau colis au chargement.

Léon, les bras encombrés, fit plusieurs voyages du salon à la voiture qui l'attendait, et enfin le bruit des roues nous apprit son départ.

« Ah! ma chère belle, que nous avons travaillé! fit Laure en s'étirant les bras; mais nous trouvons notre récompense dans la pensée du plaisir que ces étrennes vont sans doute causer.

« On apporte de chez Boissier le sac de bonbons que madame la Baronne a choisi tantôt, dit la femme de chambre en présentant l'objet à sa maîtresse.

— Vous dites?... »

Rose répéta sa phrase mot pour mot.

« Mais, Rose, vous rêvez! J'ai reçu, il y a une heure, ce que vous prétendez me remettre ; et ces bonbons doivent être maintenant dans les mains de leur destinataire.

— Je rêve si peu, répartit Rose d'un air pincé, que j'ai parfaitement reconnu le garçon qui apporte toujours de chez Boissier les achats faits par madame la Baronne; je n'ai même fait que redire ses propres paroles.

— Mais alors... l'autre paquet? celui que Léon m'a remis?...

— Léon a dit à madame la Baronne que Boissier envoyait ce paquet?

— Non; mais c'était évident. D'ailleurs je l'ai reconnu.

— Il y a tant de sacs de bonbons qui se ressemblent chez le même confiseur! remarqua Rose en se retirant.

— La sotte méprise! faisait Laure contrariée. J'aurai offert en présent ce qui m'était destiné, certainement! mais par qui?...

— Qui?... quoi?... qu'est-ce?... bégaya la chère Tromme en se frottant les yeux.

— Avez-vous bien dormi, madame?

— Dormi! moi?... quelle erreur! Je ne dormais pas du tout : je ne dors jamais! seulement je ferme un peu mes yeux pour les reposer. C'est cela qui vous trompe. »

Il se pourrait que la bonne dame dormît ensuite assez peu dans son lit; elle avait pris d'avance un si large acompte sur sa nuit!

Toutefois je n'en sus rien, car elle était sortie lorsque j'entrai le lendemain chez la Baronne, au retour de la messe.

Quand nous eûmes échangé nos souhaits et nos baisers, elle me demanda la permission de terminer une lettre fort pressée :

« Entrez dans le petit salon et, pendant que j'écrirai ces quelques lignes, vous aurez assez à admirer pour ne pas m'en vouloir de vous faire attendre. »

J'écartai la portière de velours qui séparait seule les deux pièces, et je m'arrêtai en extase devant un groupe de marbre blanc que la Baronne venait de recevoir.

Tandis que j'en admirais la pureté des lignes, la grâce des contours, la perfection du modelé, une visiteuse pénétrait dans le salon voisin.

Le retentissement d'un baiser et le bruit d'un fauteuil qu'on roulait ne m'arrachèrent pas à ma contemplation et je ne pris point garde au début de l'entretien. Cependant les voix s'élevaient, et pour éviter le rôle d'écouteuse aux portes, j'allais rentrer près de la Baronne quand je laissai brusquement retomber la portière que ma main soulevait déjà : j'en avais trop entendu pour oser paraître. D'ailleurs Laure me savait là; elle arrêterait la conversation si je ne devais pas l'entendre.

« Il vous aime de plus en plus, ma chérie! avait dit la voix que je reconnus pour celle de mademoiselle d'Alband, une fille de quarante ans. Toute autre femme que vous se sentirait fière d'avoir conquis ce noble cœur, ce caractère antique... mais vous êtes avec lui d'une froideur désespérante et, jusqu'ici, vous avez feint de ne pas comprendre mes ouvertures! Je conviens qu'une femme de votre valeur a le droit de ne pas se rendre facilement... Mais mon frère souffre... et je me désole! Aussi est-ce moi qui l'ai décidé à vous adresser nettement sa demande et... je viens chercher votre réponse.

— Ma réponse! ma réponse... à quoi?

— Mais à la lettre d'Edmond.

— Quelle lettre?

— Comment! vous ne l'avez pas encore lue? Vous n'avez donc pas ouvert son sac de bonbons? Ce n'est pas ma faute s'il s'y est pris de cette manière; mais il lui semblait qu'une main étrangère profanerait sa lettre en la touchant... Il l'a lui-même enfermée dans sa prison de satin blanc, ma chérie. Si vous ne l'avez pas lue, lisez-la donc bien vite, je vous en conjure! Songez aux battements de ce cœur qui attend votre arrêt. »

L'énigme de la veille s'expliquait; la pauvre Laure était consternée sans doute, car elle restait muette.

« Par pitié, ma Laure, ma chère Laure, ne tardez pas davantage! lisez cette lettre.

— C'est impossible, Reine; cette lettre... je ne l'ai plus.

— Vous... ne... l'avez plus?... Elle est brûlée, détruite, alors? déchirée en mille pièces comme vous allez déchirer aussi le cœur loyal qui vous aime sans retour? »

Ma petite amie raconta toute confuse la méprise de la veille, et son interlocutrice poussa une exclamation d'angoisse.

« Mais c'est affreux, cela! c'est horrible à penser!... Une lettre signée d'un nom connu! Quelles mains l'ont ouverte? sous quels yeux a-t-elle passé? quels sourires stupides et sacriléges n'a-t-elle point déjà provoqués? Elle était sans autre suscription que : « A vous; » on a dû tout naturellement l'ouvrir. »

Je l'avoue, ma Florence, je me sentais fort mal à l'aise dans ma cachette; mais qu'était-ce que mon trouble comparé à celui de Laure? J'entendais sa douce voix prononcer mille excuses et son attitude devait être fort humble, à en juger par ses paroles.

Avec un manque de tact et de générosité que pouvait seul excuser son amour fraternel, mademoiselle d'Alband profita de l'avantage que les circonstances lui donnaient sur Laure pour plaider chaleureusement la cause de son frère. L'espérance lui revenait; elle avait résolu d'emporter la place d'assaut, c'était évident.

Cet air conquérant déplut à la petite veuve : sa voix se raffermit; sans doute elle redressait sa jolie taille et relevait sa tête brune en répondant :

— Je pensais, Reine, que ma persistance à repousser vos ouvertures vous avait éclairée, et que vous m'épargneriez le déplaisir de vous dire nettement : Non.

— O Laure, reprit la sœur d'Edmond d'une voix trempée de larmes, cette fois, ô Laure, quelle insensibilité, quel aveuglement sont les vôtres! Le bonheur frappe à votre porte; le bonheur s'offre à vous et vous le repoussez! Ah! si du moins vous aviez lu cette lettre!

— Je ne la lirai point; mais d'autres ne l'ouvriront pas non plus, je l'espère. Madame Defumage, à laquelle j'ai envoyé ce sachet hier soir,

était alors au bal. Je lui parlerai d'un malentendu sans l'expliquer davantage, et je compte arriver à temps pour opérer un échange avant qu'elle ait examiné mon envoi.

— Dieu le veuille! soupira mademoiselle d'Alband en s'éloignant.

Tu devines la scène qui suivit, n'est-ce pas, Florence? Tu vois, de là-bas, le trouble de la petite baronne en me rappelant, et tu entends ses instances pour m'emmener. J'avais bien autre chose à faire que de l'accompagner, grand Dieu! Mais j'eus pitié d'elle et je cédai à ses prières, à la condition qu'elle me laisserait l'attendre en voiture tandis qu'elle monterait chez cette dame que je ne connais pas. Nous choisîmes pour elle, chez Siraudin, un autre sac de bonbons, car Laure avait subitement pris Boissier en grippe, tout innocent qu'il fût de sa mésaventure, et le cocher, fouettant ses chevaux, nous conduisit en un clin d'œil au faubourg Saint-Honoré.

Madame Defumage y occupait un luxueux hôtel, Laure s'y engouffra d'un saut; mais je la vis bientôt revenir d'un air consterné.

« Rue des Sept-Voies, 17, cria-t-elle au cocher, en s'asseyant près de moi.

— Eh bien? lui demandai-je.

— Eh bien! cette femme frivole, affolée par l'amour du plaisir, traverse la vie sans prendre garde à autre chose. Ses enfants s'élèvent tout seuls; son mari s'arrange pour se passer d'elle, car elle rendrait des points à madame Benoîton; ses domestiques entassent la gaucherie sur la paresse, la maladresse sur l'impertinence, et tout va de travers chez elle. Elle n'écoutait même pas ce que je lui disais, et le bal d'hier lui tournait la tête en attendant que celui de demain la lui fasse perdre. Cependant elle a fini par se souvenir un peu...

— Un sachet blanc noué d'un ruban rose, dites-vous?... Attendez donc... oui, oui, c'est cela, c'est bien cela! Mon Dieu! ma toute belle, il faut bien que je vous l'avoue... j'en ai fait un présent. Mais cela vous est bien égal, n'est-ce pas? »

Ma démarche lui prouvait cependant si cela pouvait m'être bien égal.

« Oui, vraiment, petite beauté: j'avais tout à fait oublié de comprendre dans ma liste d'étrennes une filleule que mon mari possède là-bas, de l'autre côté de l'eau; il m'en a fait tout à l'heure une demi-scène, et comme cela m'ennuyait de sortir pour réparer cette omission, j'ai envoyé la première chose qui m'est tombée sous la main, et le guignon a voulu que ce fût votre sachet. Cette filleule n'est pas autrement intéressante; mais M. Defumage a la tocade des petites gens, et, pour se la faire pardonner dans cette circonstance, il invente de me dire qu'il a été jadis obligé par le père de Louise Berval, un vieux savant bien ennuyeux.

» C'est chez mademoiselle Louise que nous allons, Jeanne, poursuivit la petite veuve. A un bal de son parrain, je l'ai rencontrée toute blanche, toute timide, et nous avons noué là un semblant de relations qui m'autorise à me présenter.

Nous voilà donc roulant vers la rue des Sept-Voies. La longueur du trajet nous permet une conversation suivie. Laure a besoin de s'épancher et le nom de M. d'Alband lui vient naturellement sur les lèvres.

— Quel dommage, disait-elle, quel dommage qu'avec ces dehors charmants, cette haute intelligence... ah! ma chère, la tache de ce soleil est trop noire, voyez-vous! »

. . . .
. . . . (1).

JEANNE.

(1) La place nous manque pour suivre Jeanne dans toutes ses pérégrinations à la recherche du sac de bonbons; nous dirons cependant qu'il a été retrouvé et que cela même a servi à détruire les préventions de la baronne contre M. d'Alband..... Le reste se devine aisément.

MODES

La couleur favorite de la saison est toujours le *Blanc de crème*. Pas de chapeau qui n'ait quelque ornement de cette nuance, très-séante du reste, et allant bien avec toutes les autres.

La dentelle de laine de ce ton un peu jaune est beaucoup employée en brides, qui se nouent sous le menton et se détachent sur les manteaux d'hiver. Sur le sommet des chapeaux de velours, un nœud de cette dentelle fait fort bien; il doit rabattre un peu sur le devant de la passe. Une guirlande de reines-marguerites ou de chrysanthèmes, toujours de ce même blanc laiteux, est une des plus jolies garnitures de devant de chapeau. Elle est souvent recouverte d'une de ces dentelles dont je viens de parler, et dans ce cas convient aux femmes qui ne sont plus jeunes; ce genre de coiffure les avantage beaucoup.

Les chapeaux très-habillés sont en feutre *blanc crème*, avec longues plumes s'enroulant autour de la calotte. On en voit aussi en peluche de soie, forme capote, soit blanc, soit de couleur: ainsi, des roses, des bleues de ciel, avec brides de tulle

de la nuance de la peluche ou en dentelle blanche. Ornements en plumes, et pour jeunes filles, garnitures en pareil.

J'ai remarqué de charmantes petites capotes coulissées en faille *blanc de crème;* les unes avec diadème de velours noir; les autres, toutes blanches. Plumes semblables ou mélangées blanches et noires.

Ces petites capotes vont très-bien aux enfants, auxquels on fait aussi des toques froncées assorties aux costumes, en drap, en velours ou en peluche. Les bords sont en plumes ou en fourrure.

Naturellement, les coiffures du soir se feront en dentelle *crème*. Les fleurs et les rubans s'harmonisent parfaitement avec ce ton si particulièrement joli aux lumières.

J'ai vu de charmants bonnets de maison pour des femmes qui ne se coiffent plus en cheveux et pour celles qui sont souffrantes.

Ils sont, en gros tulle (toujours du blanc à la mode), doublés de soie de couleur et de forme ronde; ils sont garnis de dentelles de laine, de Valenciennes ou autres, assorties de nuances, et généralement ornés avec des foulards unis ou à dessins, quelquefois de deux foulards différents et mélangés: ainsi un rose et un blanc, un bleu pâle et un maïs, etc. D'autres bonnets sont faits entièrement avec un foulard, pas de tulle; le tour seul est garni de dentelle, ainsi que les pans du foulard qui se termine de côté par un nœud allongé.

Les mantilles pour théâtre et sortie de soirée sont en blonde également crème. Un nœud de faille de ce blanc est fixé sur le sommet de la tête, en laissant un peu avancer la dentelle sur le front, puis une coulisse dans laquelle se trouve un ruban semblable, fronce un assez grand capuchon, retombant sur la mantille qui est plus ou moins longue.

Si les bonnets que je viens de décrire sont portés par une jeune femme malade, elle mettra, comme complément de toilette, des matinées de cachemire ravissantes. Le choix est à faire entre le rose et le bleu. Les unes sont garnies de larges bandes de peluche de même nuance; les autres de plissés plats en foulard recouverts de dentelle blanche. Il y en a qui ont des coquillés de dentelle mélangés de coques de ruban. On en voit avec des soutaches d'argent, d'autres brodées de blanc, etc., etc., le tout enjolivé de revers, de larges poches et de nœuds de rubans à longs bouts.

Les corsages des robes de bal se font toujours très-ajustés, souvent lacés derrière. La forme des basques varie un peu; elles ressemblent moins à celles d'un corset; elles sont plus pointues et plus allongées. Toujours les tailles longues.

Pour ce genre de cuirasse, il se fait des étoffes délicieuses. Du *lamé*, du *sablé*, tout cela ruisselle et miroite d'or et d'argent; mais tout cela coûte fort cher. Le crêpe de soie est souple et se drape admirablement en tunique. Les nuances sont douces : bleu pâle, rose tendre, citron clair, gris perle, *blanc crème*, etc.

Les gazes de Chambéry et celles de soie ont de merveilleuses dispositions; les premières sont toujours assez élevées de prix, les secondes un peu moins.

J'ai admiré la *gaze découpée*, rien n'est plus léger et plus brillant.

La gaze satinée dont chaque rayure claire est traversée de fils d'argent, est d'un très-joli effet.

Seulement, toutes ces étoffes constituent des toilettes peu abordables pour les jeunes filles auxquelles la simplicité doit être recommandée. Aussi, pour ces dernières, conseillerai-je le mélange de tarlatane ou de tulle, avec des cuirasses ou tuniques de foulard, soit blanc, soit de teintes pâles. La mousseline brodée, bien disposée, compose des costumes distingués et de bon goût.

Le barége blanc bien garni fait encore de jolies toilettes solides.

Les galons pour garnitures ne manquent pas. On en trouve avec de l'or, avec de l'argent, de l'acier, etc. Les soutaches d'or mélangées d'autres soutaches de soie ou de petits galons, sont d'un aspect élégant et soigné.

Il y a des dentelles d'or et d'argent; d'autres sont simplement agrémentées de perles et de fils de ces deux métaux.

La dentelle *blanc crème* est très-goûtée en toilette de bal. On n'en garnit généralement pas le bas de la première jupe, qui est à traîne, mais on la dispose en longs tabliers, écharpes, quilles, coquillés, etc.

Sur les robes de velours noir, elle est d'un bel effet. Le devant de ces robes est souvent de couleur; par exemple, tout bouillonné de soie rose; tout le long, coquillé de dentelle blanche.

La jupe, qui est montée à gros plis, relève d'un côté sur un jupon également rose, avec flot de ruban et coquillé de dentelle.

Le corsage montant a les manches de velours ou de soie de couleur, à volonté. Elles sont à coude, moitié longues; dentelle blanche et nœud de ruban.

Le corsage décolleté est garni de dentelle blanche et nœuds de soie rose.

Pour une femme âgée, une robe de velours sera ornée de fines soutaches d'or, soutaches de soie noire et effilés de soie floche mélangés d'or. Cordelière et glands semblables resserrant la jupe de côté. Dentelle blanche ou noire au corsage et aux manches.

Le drap est une des étoffes sur lesquelles le *blanc crème* réussit le mieux. Il est peu pratique pour les grandes personnes en hiver; mais, en revanche, il habille parfaitement bien les enfants. Il y a différents genres de garnitures pour leurs petits costumes. J'en ai vu avec de la dentelle, mais je ne suis pas partisan d'une semblable élégance; des bandes de peluche conviennent bien mieux

mon avis. Le pardessus semblable, très-long et très-étroit. Col, revers, poches et bords de peluche. Petite capote de peluche. On en garnit aussi de velours noir; c'est un peu tranché.

J'aime beaucoup le costume suivant : il est en drap ou sergé blanc. Le pardessus n'est pas garni dans le bas. Il a seulement le col, les parements et les poches en drap bleu clair. Large ceinture de laine bleue; capote de faille blanche avec petite plume frisée bleu de ciel.

En fait de costume solide pour enfants, rien n'est préférable au velours anglais de belle qualité. Le noir les habille très-bien et n'est point tachant. La forme la plus commode pour petite fille ou petit garçon, est la forme *Princesse* par devant, et à taille fort longue par derrière; à la suite de la taille, larges plis tombant droit.

De chaque côté, à l'endroit où commencent les plis, se trouvent deux poches. Une large ceinture part dessous chaque poche pour se réunir derrière en un gros nœud, en laissant le devant conserver sa forme droite, boutonnée jusqu'au bas. Cette ceinture peut être en velours semblable à la robe ou en toute autre couleur et étoffe.

Petite toque en velours chiffonné; plume ou aile rouge ou bleue.

Bas de la nuance de la plume.

VISITES DANS LES MAGASINS

La *Compagnie des Indes*, 42, rue de Grenelle-Saint-Germain, a des tissus charmants pour robe de soirée et même pour robe de bal. Le pongees de Chine broché est certes une assez belle étoffe pour mériter d'apparaître au bal et dans les grandes soirées; la souplesse du tissu donne aux plis de la tunique ou du pouff un drapé gracieux; et la teinte, un peu crème, s'harmonise bien avec le taffetas ou la faille blanche. J'en dirai autant pour le crêpe de Chine blanc crêpé; il coûte 20 francs le mètre en quatre-vingt-deux centimètres de largeur, et le pongees, 15 francs en quatre-vingt-dix centimètres.

Ces deux étoffes ne sont point à votre adresse, mesdemoiselles, elles sont trop riches; mais vous ne les regretterez pas si vous jetez un coup d'œil sur l'innombrable variété de foulards unis, croisés, à lignes imperceptibles ou à larges rayures, à bouquets Pompadour et camaïeu, à fleurettes fines et délicates, formant jeté, qui vous sont destinés; les prix en sont très-abordables; les nuances sont infinies; aussi est-il facile de faire un rassortiment avec une jupe de soie que vous auriez le désir d'utiliser.

Si vos préférences sont pour le cachemire de l'Inde, vous trouverez un tissu léger qui conviendra pour tunique de soirée et qui coûte 8 francs le mètre en un mètre vingt centimètres de largeur; cette même tunique, vous la porterez l'été. Plus épaisse est la kaboulyne qui convient pour la ville; de même, le drap du Thibet, en vingt-cinq centimètres de largeur, dont le prix varie de 10 à 15 francs le mètre. Le Rampoor est le plus beau de tous les cachemires de l'Inde; il ne se trouve qu'à la *Compagnie des Indes*, ce tissu étant spécialement fabriqué pour cette maison.

Nous rappelons que la *Compagnie des Indes* envoie *franco* la collection de ses échantillons, tant de foulards que de cachemires.

Si vous avez eu la bonne chance qu'une amie pratique ait pensé, mesdemoiselles, à vous donner en cadeau d'étrennes une machine à coudre, je vous en félicite, et doublement si cette machine porte la marque de la Compagnie Wheeler et Wilson; car parmi cette multitude de machines qui nous sont présentées sous des noms pompeux, beaucoup laissent à désirer... Rendre le travail agréable en enlevant les difficultés de la tension des fils, en simplifiant le système et en donnant la légèreté nécessaire pour que la mise en mouvement ne nécessite aucune fatigue, tels sont les mérites que nous avons appréciés en nous servant de la machine Wheeler et Wilson. M. Séeling, l'agent de la Compagnie Wheeler et Wilson pour toute la France, rappelle que toutes les machines sortant de cette maison portent pour marque de fabrique deux W enlacés dans un écusson.

La Favorite des Dames se trouve aussi chez M. Séeling; pour les prix et renseignements, nos lectrices devront s'adresser directement à la maison principale, 70, boulevard de Sébastopol.

***

La serviette magique, au sujet de laquelle nombre de renseignements nous sont demandés, se trouve chez M. Ampenot, 92, rue de Richelieu. Cette serviette subit une préparation qui ne lui enlève ni la souplesse ni le moelleux du tissu; on s'en sert pour nettoyer l'argenterie, le métal anglais, les dorures, les cuivres; elle remplace les poudres, le blanc d'Espagne. Il suffit de frotter

avec cette serviette — sans la mouiller — l'objet terni, pour le rendre brillant comme s'il était neuf; on me dit que les bijoutiers s'en servent de préférence à la peau. Lorsque la serviette aura perdu son *prestige*, elle servira pour les ustensiles de cuisine, s'ils sont en cuivre, et une fois lavée, elle rendra des services pour essuyer les meubles. Un paquet de trois serviettes coûte 1 fr. 60; une demi-douzaine 3 fr. Ecrire directement à M. Ampenot. C. L.

***

Quelques mots sur les nouveautés pour toilette de bal, que les Magasins de *la Ville de Lyon*—6, rue de la Chaussée-d'Antin—viennent de faire paraître. Pour jeune fille et jeune femme, un tulle et une tarlatane lamés or ou argent. Ces tissus s'emploient pour tunique; mêlés au taffetas ou à la tarlatane, ils feront une très-jolie toilette de bal.

Les propriétaires de cette maison ont d'heureuses inspirations et ils ont créé, pour aller avec ce tulle, des blondes lamées or ou argent qui servent de garniture à la tunique. Cette nouveauté, vraiment *neuve*, attire la foule. On s'y rend aussi pour y choisir le gant Joséphine qui va si bien.

Cet hiver, le gant de Suède blanc à longue manchette, est l'élu des élégantes; elles le portent en toilette de bal et elles ont bien raison.

EXPLICATIONS

GRAVURE DE MODES.

Première toilette. — Toilette de bal. — Robe en gaze de Chambéry, ornée, dans le bas, d'un grand volant plissé dont le haut est recouvert de larges pointes bordées de rubans en taffetas et garnies de petits volants froncés; le même ornement se répète en tablier sur le devant de la robe. De chaque côté le tablier est terminé par un coquillé garni de même; la traine est en gaze, le pouff est relevé par une ceinture partant des côtés et formant un gros nœud derrière. — Corsage long, lacé derrière, orné dans le haut d'une draperie recouverte de dents semblables à celles de la robe. — Coiffure en pervenches et marguerites.

Deuxième toilette. — Toilette de diner. — Jupe en faille, ornée dans le bas de deux volants plissés. — Tablier en matelassé, garni d'une dentelle blanche que surmonte un ruché en taffetas. — Corsage-cuirasse en matelassé, échancré sur les côtés, et ouvert devant; dans l'ouverture, plissé en tulle; il est orné de dentelle blanche et d'un ruché en taffetas. — Coiffure en dentelle et ruban avec bouquets de roses.

Toilette d'enfant. — Costume en velours noir. — Jupon plissé — Corsage long, avec ceinture en tissu de soie, drapée au bas du corsage et nouée derrière. — Paletot en drap velours moucheté, garni de larges tresses bretonnes. — Chapeau en feutre, orné d'une draperie en velours et d'une touffe de plumes mêlées..

GRANDE PLANCHE DE TRAVAUX.

Modèles de la maison Cabin Sajou.

PREMIER COTÉ.

Prie-Dieu. — On peut remplacer le chiffre du milieu par l'un des chiffres ou l'une des croix de l'ornement d'église donné en août. On collera le modèle colorié dans l'espace blanc réservé au-dessus de la légende.

DEUXIÈME COTÉ.

Tapis de table. — Appliques de drap, sur drap fond noir, broderie en soutache, soie d'Alger et cordonnet; la partie ombrée tout autour du dessin indique le commencement du fond. Pour faciliter le travail, il faut coller dans l'espace blanc le modèle colorié.

PETITES PLANCHES COLORIÉES.

Modèles du prie-Dieu et du tapis de table. — Coller ces modèles sur la grande planche à côté des dessins.

PETITE PLANCHE DE BRODERIE.

Alphabet pour chiffres italiens.
Consulter le Manuel pour enlacer les lettres.
Types de chiffres enlacés.

IMITATION DE PEINTURE A L'HUILE.

Pendant du Ménétrier paru en Janvier.

DEUXIÈME CAHIER.

Coiffure. — Toilette en faille — Bonnet du matin. — Applique. — Parure. — Garniture. — Étoile crochet et crochet à la fourche. — Cécile. — Clémence. — Corsage à basque ouvert. — Jaquette pour petit garçon de 8 à 9 ans. — Trois dentelles crochet et serpentine. — Étoiles lacet anglais et crochet. — Petite jardinière étagère. — Bavoir. — Augustine. — Confection en velours. — Angle, voile de fauteuil lacet et crochet. — Petite chaise, porte-montre. — Dentelle lacet olives à grillage et crochet. — Soulier pour toilette de soirée. — Soulier pour toilette d'intérieur. — Botte hongroise. — Soulier en chevreau. — Demi-botte. — Pardessus en velours. — Paletot de baby. — Deux dentelles en laine.

PLANCHE II.

PREMIER COTÉ.

Corsage à basque ouvert.
Jaquette pour petit garçon de 8 à 9 ans. } page 3, Cahier de Février.

DEUXIÈME COTÉ.

Pardessus.
Paletot pour baby de 3 à 4 ans. } p. 8, même Cahier.



CHARADE

Autrefois mon premier, dans un brillant festin,
Pour porter quelque *toast* passait de main en main :
Alors le chevalier jurait d'être fidèle
A quelque sainte cause, à son prince, à sa belle.
Mon dernier, tour à tour, est jeune fille ou fleur,
Montagne, diamant, éclatante couleur,
Ou bien encor vitrail, dans une cathédrale,
Projetant des reflets irisés sur la dalle.
Mon entier tient du cuivre, — ou s'attaque à la peau,
En altérant le teint jusqu'alors le plus beau :
Mesdames, puisse-t-il sur votre frais visage
Ne jamais exercer son funeste ravage !

Explication du rébus de Janvier : *A méchant cheval bon éperon.*

RÉBUS



Le Directeur-Gérant : J. Thiéry.

16-181 Paris. — Typographie Morris Père et Fils, rue Amelot.



IMP. DUPUY, PARIS.

Mars 1876. **Journal des Demoiselles** N° 4038

ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Modes de Paris, rue Drouot, 2.

Toilettes du Petit St Thomas, Rue du Bac, 27 à 35.

Modes de Me Tarot, rue Favart, 4.

JOURNAL

DES

DEMOISELLES

HISTOIRE ET ROMANS

LE SIRE DE JOINVILLE

(SUITE)

Ce n'était pas impunément que le sénéchal de Champagne avait traversé les luttes sanglantes de la guerre, les misères et les angoisses de la captivité; il arrivait à Saint-Jean-d'Acre complétement épuisé de forces. A cet épuisement vient se joindre une fièvre continue, qui le cloue de nouveau dans son lit. Comme lui, bien d'autres souffraient; tout autour de lui l'on mourait. Logé dans la maison du curé de Saint-Michel, attenante à l'église, le pauvre malade entendait, chaque jour, résonner sous les voûtes voisines le lugubre *Libera me, Domine*. Il était seul, presque sans secours; la contagion avait atteint ses serviteurs, et levant au ciel des yeux pleins de larmes, il disait à Dieu :

« Sire, *aouré* (adoré) soies-tu de cette *soufraite*
» (souffrance) que tu me fez. Car mains *bobans*
» (valets) ay eus à *moy chaucier* et à *moy levier*
» (pour me chausser et me lever). Et te prie, sire,
» que tu m'ayde et me délivre de ceste maladie,
» moy et mes gens. »

L'humble prière fut exaucée, et c'est à soixante ans de là que le sire de Joinville, alors octogénaire, mais toujours vert et vigoureux, nous raconte comment, aux jours aventureux de sa jeunesse, il a tant de fois touché à son dernier moment.

Louis IX, tranquille sur le sort de ses sujets de France, qu'en partant il avait laissés sous la régence aussi ferme qu'expérimentée de la reine-mère, appliquait exclusivement ses soins aux intérêts des chrétiens d'Orient, réparant à ses frais les murs du peu de villes qui leur appartenaient encore, et ravivant, par son exemple, la constance dans ces cœurs abattus. Deux ans s'écoulèrent ainsi; le roi n'annonçait aucune intention de retour en Europe. Il avait avec lui sa femme, ses jeunes enfants, les deux frères qui lui restaient; dans ce cercle de famille, il pouvait, à la rigueur, prendre en patience son éloignement de la terre natale. Mais les barons, mais les simples chevaliers n'avaient pas la même consolation. Cet éloignement dont ils n'entrevoyaient pas le terme leur devenait de plus en plus insupportable; le mal du pays, dévorant et terrible, les rongeait. C'était comme une nouvelle épidémie qui ravageait l'armée. De son côté, la régente pressait le Roi, dans toutes ses lettres, d'abréger son absence. Incertain sur ce qu'il doit faire, Louis assemble son conseil pour en délibérer.

Cette délibération, à laquelle Joinville nous fait assister, est encore une scène des plus curieuses.

La grande question est posée : « Le Roi doit-il rester? le Roi doit-il partir?

« Partir! répondent unanimement les princes et les hauts barons, consultés les premiers. »

C'est au tour du sénéchal d'opiner : que va-t-il dire?

Et lui aussi, nous n'en pouvons douter, songeait souvent au noble château de ses pères et

à toutes les affections qui l'y rappelaient. Mais une pensée primait chez lui toutes les autres : celle des malheureux prisonniers demeurés en Égypte, et que la mauvaise foi des Mamelouks y retenait, au nombre de douze mille, contrairement aux termes du traité. Seule, la présence du Roi en Orient les protégeait encore ; que deviendront-ils, si cette protection vient à les abandonner? Non; le Roi ne peut partir tant qu'il n'a pas obtenu leur délivrance.

Tel est l'avis de Joinville. On l'écoute dans un morne silence.

« Il n'y avoit là, dit-il, personne qui n'eust
» de ses amis ou de ses proches en prison; c'est
» pourquoi personne ne me reprist, mais tous se
» mirent à plorer. »

Cependant, interrogé après lui, un autre seigneur se lève pour l'appuyer : c'est Guillaume de Beaumont, maréchal de France. Mais dès les premiers mots, il est brusquement interrompu par un vieil oncle, le sire Jean de Beaumont, qui l'apostrophe en termes injurieux :

« Vilain discoureur (*orde longaigne*), que vou-
» lez-vous dire? Rasseyez-vous tout coy. — Le
» Roi dit : —Messire Jean, vous faites mal, lais-
» sez-le dire. — Certes, sire, non feray. »

Que nous sommes loin encore, bon Dieu! de la monarchie de Versailles! *Non feray* : Représentons-nous parole semblable lancée en plein conseil aux oreilles de Louis XIV; que fût-il advenu du téméraire qui l'eût prononcée? Autre temps, autres mœurs. A la fière réponse de l'indépendance féodale, le roi du treizième siècle ne réplique rien; devant l'autorité de l'oncle, le maréchal de France courbe la tête, et Guillaume de Beaumont *se rassied tout coy*, comme un enfant rabroué par son maître d'école. « Après cela, » poursuit Joinville, nul ne s'accorda à mon » avis, sinon le sire de Châtenay. »

Louis, sans laisser lire sur ses traits le parti vers lequel il incline, a tout écouté. Il lève la séance, et remet la décision à huitaine.

Au sortir du conseil, Joinville se voit de toutes parts assailli de reproches et de récriminations pour l'opinion émise par lui. Il vient prendre sa place ordinaire à la table du Roi; le Roi, contre sa coutume, ne lui adresse ni un mot ni un regard. Le pauvre sénéchal le croit sérieusement courroucé contre lui. Le repas fini, tandis que Louis dit ses grâces, il se retire dans l'embrasure d'une fenêtre, et là, les bras passés dans les barreaux, se demande tristement ce qu'il fera si le Roi s'éloigne. Il restera, lui; il ira trouver le prince d'Antioche, qui est un peu son parent, et attendra qu'une nouvelle armée de Croisés arrive en Orient pour délivrer les prisonniers.

Tout à coup, quelqu'un qu'il ne voit pas vient s'appuyer sur ses épaules; deux mains se posent sur sa tête. — Il croit avoir affaire à l'un des seigneurs qui l'avaient le plus tourmenté dans la journée : — « Laissez-moi en paix, monseigneur Philippe de Nemours, » — dit-il. En même temps, il tourne la tête; l'une des deux mains glisse sur son visage. Le contact d'une bague bien connue de lui trahit l'espiègle qui vient ainsi le surprendre : c'est le Roi!

... « Et il me dist : — Tenez-vous coy, car je
» vous veux demander comment vous avez été si
» hardi, vous qui êtes un jeune homme, que
» d'oser me conseiller de demourer, contre l'advis
» de tous les grands personnages et les sages de
» France qui me conseillent de m'en aller. —
» Sire, répondis-je, je tenois en moi-même ce dé-
» part pour mauvais, ainsi je ne vous le conseil-
» lerois en aulcune manière. — Dites-vous, reprit
» le Roi, que je ferois mal, si je m'en allois? — Si
» Dieu m'assiste, sire, ouy. — Et il me dist : —
» Si je demoure, demourerez-vous? — Et je luy
» dis qu'ouy, fût-ce à mes dépens ou aux dépens
» d'autruy. — Or, soyez tout ayse, dit-il, car je
» vous sçay bon gré de ce que vous m'avez con-
» seillé; mais ne le dictes à personne de toute la
» semaine. »

Ces bonnes paroles remettent le calme dans l'âme du sénéchal, et, sans en divulguer le secret, il y puise plus de force pour se défendre contre ceux qui l'attaquaient.

Le Roi reste donc, et Joinville avec lui; mais tous n'ont pas le même courage. Les comtes d'Anjou et de Poitiers, frères du Roi, partent les premiers, sur l'autorisation qu'il leur en donne. Cet exemple est suivi par nombre de seigneurs.

Deux autres années se passent, peu fertiles en événements, mais marquées par une foule de petits incidents qui font ressortir la couleur du temps et des lieux où ils se produisent. Telles sont les relations pleines de déférence et de respect qu'entretiennent avec Louis IX les divers potentats de l'Orient, chrétiens ou musulmans. Il n'est pas jusqu'au *Vieux de la Montagne*, ce terrible chef des *Assassins*, dont le nom seul fait pâlir d'effroi tous les grands de la terre, qui n'envoie au Roi de France des propositions pacifiques d'alliance, accompagnées de présents dont Joinville nous donne la curieuse énumération :

« Les messagers apportèrent la chemise du Vielz,
» et disrent au Roy que c'étoit signifiance que,
» comme la chemise est plus près du corps que nul
» autre vestement, aussi veult le Vielz tenir le
» Roy plus près en amour que nul autre roy; et il
» envoya son anel, qui estoit de fin or, là où son
» nom estoit escript, et li manda que par son anel
» *respousoit-il* (il épousait) le Roy... Entre joyaux
» il envoya un *Oliphant* (éléphant) de cristal, et
» une beste que l'on appelle *Orafle* (girafe, de
» cristal, et pomes de diverses manières de cristal.
» Et toutes ces choses estoient fleuretées d'ambre...
» lié sur le cristal à bèles vignètes de bon or fin.
» Et sachiez que sitost comme les messagers ouvri-
» rent leurs écrins... il sembla que la chambre fust

» embaumée, si souef flairoient (tant ils sentaient » bon). »

L'éléphant et la girafe de cristal, de même que la chemise du Vielz, n'ont pas eu probablement une bien longue durée; mais l'échiquier qui faisait partie de ces dons magnifiques subsiste encore. Il figure, à ce que nous croyons, parmi les richesses du Musée de Cluny.

Les Tartares, dont le flot conquérant roulait alors sur l'Asie, occupent à leur tour notre auteur. Il nous décrit les mœurs de ces peuples, comme il nous a décrit naguère celles des Bédouins. Mais ne pouvant marcher pas à pas parmi tant de détails dignes de fixer l'attention, nous choisirons de préférence ceux qui offrent un caractère plus intime. Joinville nous raconte, entre autres choses, comment il tient son ménage; et c'est vraiment plaisir de rencontrer dans le preux de la Massoure, un maître de maison non moins large qu'économe et prévoyant. Il nous donne aussi l'arrangement de ses journées. C'est par des exercices pieux que chacune débutait:

« J'avois deux chapelains avec moi, qui me di- » soient mes heures. L'un me chantoit la messe » sitôt que l'aube du jour paraissoit, et l'autre » attendoit que mes chevaliers fussent levés. Quand » j'avois ouï la messe, je m'en allais avec le Roy. » Quand le Roy vouloit chevaucher, je lui faisois » compagnie. Aucunes fois les messagers venoient » à luy, et alors il nous falloit travailler la ma- » tinée. »

La société du brave sénéchal entrait désormais comme élément nécessaire dans la vie de saint Louis. Il était le compagnon des délassements, l'associé des travaux, le conseiller intime, et surtout l'ami de tous les instants. Il ne lui marchandait ni son temps ni ses services; il ne lui marchandait pas davantage la vérité, et lui mettait sous les yeux à l'occasion — souvent d'une façon joviale, mais toujours avec une entière franchise — ses torts ou ses défauts.

Alors que tant d'autres l'abandonnaient, le Roi avait retenu à son service, à un prix et pour un temps déterminés, Joinville ainsi que les chevaliers engagés par lui. Ce temps était près d'expirer, mais il n'entendait pas que le sénéchal le quittât.

« Tandis que le Roy fortifiait Césarée, j'allai en » sa tente pour le voir; lorsqu'il me vist entrer » dans sa chambre, là où il parloit au Légat, il se » leva, et me tirant à part, me dist: — Vous savez » que je ne vous ay retenu que jusqu'à Pasques; » ainsi, je vous prie, dictes-moy ce que je vous » donneray de Pasques à un an. — Je luy dis que » je ne voulois qu'il me donnast de ses deniers » plus que ce qu'il m'en avoit donné; mais que je » voulois faire un autre marché avec luy, pour ce » que, dis-je, vous vous courroucez quand on vous » requiert aulcune chose. Ainsi je veux que vous » me promettiez que si je vous requiers aulcune » chose toute cette année, vous ne vous courrou- » cerez pas; et si vous me refusez, je ne me cour- » rouceray pas. — Quand le Roy ouït cela, il » commença à rire moult haut, et me dist qu'il me » retenoit à cette condition; et me prit par la main » et me mena vers le Légat et son Conseil, et leur » recorda le marché que nous avions fait; et ils en » furent moult contents, pour ce que j'estois le » plus riche qui fust dans l'armée. »

Ce passage, ainsi que quelques autres des Mémoires de Joinville, semble indiquer que saint Louis se laissait parfois aller à des mouvements d'impatience redoutés de sa famille et de ses serviteurs; orages passagers néanmoins, dont la stricte équité qui faisait le fond de sa noble nature, effaçait promptement la trace. Mais l'histoire n'est pas finie; continuons:

A quelque temps de là, un chevalier est chassé de l'armée pour cause de mauvaises mœurs. Joinville va trouver le Roi, et lui demande le cheval de l'expulsé, non pour lui, mais pour un pauvre gentilhomme qu'il protége. Sa requête est mal accueillie.

» Le Roy me respondist que cette prière n'estoit » pas raisonnable, que le cheval valoit encore » quatre-vingts livres; et je lui dis: — Sire, vous » avez rompu nos conventions, puisque vous vous » courroucez de ce que je vous ay requis. — Et il » me dist tout en riant: — Dictes tout ce que vous » voudrez, je ne me courrouceray pas. — Et pour- » tant n'eus-je pas le cheval pour le pauvre gen- » tilhomme. »

Nous pouvons juger, d'après ce même épisode, sur quel pied de douce familiarité Joinville vivait avec le Roi. Dans le peu qu'il nous dit de la Reine Marguerite de Provence, on voit qu'elle aussi le considérait comme un ami sûr, un conseiller, souvent même comme un protecteur. Pendant le séjour de Louis IX à *Sayette*, c'est-à-dire à Sidon, la Reine, qui était demeurée malade à Jaffa, vient rejoindre son mari. Joinville apprend son arrivée, quitte le Roi sans rien dire, se rend au devant d'elle et l'amène au château. Il retourne ensuite auprès du Roi, qui était dans sa chapelle. Louis lui demande si la Reine et ses enfants se portent bien, et, sur la réponse affirmative du sénéchal: — Je savais bien, reprend-il, en vous voyant lever d'auprès de moi, que c'était pour aller à sa rencontre, c'est pourquoi je vous ai fait attendre au sermon.

« Je vous rapporte ces choses, poursuit Joinville, » pour ce que depuis cinq ans que j'estois auprès » du Roy, il ne m'avoit encore parlé de la Reine, » ni de ses enfants, ni à moy, ni à personne; et ce » n'estoit pas bonne manière, comme il me semble, » d'estre étranger à sa femme et à ses enfants. »

L'humeur communicative du sénéchal ne s'accommode pas de cette réserve austère, qui oblige l'âme à renfermer en elle-même ses impressions; mais on est tenté de lui faire un reproche tout pareil; car lui non plus ne nous dit rien de sa femme et de ses enfants, et l'on aurait vraiment bien envie de lui en demander des nouvelles. Mais il nous

répondrait sans doute que e sire de Joinville n'a pas entrepris ses Mémoires pour nous parler de son propre individu et de ce qui le touche en particulier. Si sa personnalité y tient une grande place, c'est parce que les circonstances le veulent ainsi, en la reliant aux événements qu'il raconte et à celle de l'homme qu'il a le plus aimé et le plus honoré sur terre, bien qu'il n'hésite pas à le blâmer, quand il le croit fautif en quelque point.

A côté des scènes qui nous transportent dans l'intérieur domestique de saint Louis, l'auteur continue à noter les faits singuliers, les hors-d'œuvre, dirons-nous, que le hasard présente à sa curiosité. Tel est, entre autres, celui-ci :

« Tandis que le Roy estoit à Sayette, on lui apporta une pierre qui se levoit par écailles, la plus merveilleuse chose du monde; car quand on levoit une écaille, on trouvoit entre les deux pierres la forme d'un poisson de mer; le poisson estoit de pierre, mais il ne manquoit rien à sa forme, ni yeux, ni arête, ni couleur, ni autre chose, en sorte qu'il estoit tel que s'il eust été vivant. Le Roy m'envoya une pierre semblable, et je trouvois dedans une tanche de couleur brune, et de telle façon qu'une tanche doist estre. »

Le sénéchal commençait à s'accoutumer aux prodiges de la nature. C'est évidemment ici un poisson fossile qu'il nous décrit, sans chercher cette fois aucune explication conjecturale à l'étrange merveille qui le frappe d'étonnement. Pour en chercher une, il aurait pu cependant, sans trop s'écarter de la vérité, remonter tout au moins au déluge. Cette observation géologique, précédant à une distance de près de six siècles celles de Cuvier et de ses savants émules, n'offre-t-elle pas un épisode remarquable dans l'histoire de la science?

APHÉLIE URBAIN.

BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux Libraires-Éditeurs.

VIE DE LA MÈRE SAINT-JÉROME

RELIGIEUSE DE LA CONGRÉGATION DES OISEAUX

Quoi qu'en disent les libres-penseurs, les maisons religieuses ont été, depuis les temps les plus reculés, des foyers d'intelligence et de nobles études; je ne parle pas seulement de ces monastères d'hommes où se sont conservées, pendant de longs siècles de guerre, les traditions de l'antiquité, où de savants copistes usaient leur vie à reproduire Virgile, Tacite, les Pères de l'Église et les annales de l'histoire de leur pays. Le monde lettré sait ce qu'il doit aux travaux et à l'érudition des Bénédictins, qui ont évangélisé, défriché et instruit l'Europe entière. On sait les services rendus à l'éducation de la jeunesse par d'autres communautés savantes, les Augustins et les Jésuites; mais ce qu'on sait moins peut-être, c'est à quel point les lettres humaines furent en honneur dans les monastères de femmes. Montalembert, dans son admirable *Histoire des Moines d'Occident*, nous a montré ces cloîtres anglo-saxons où les recluses consacraient leur vie à prier Dieu et à cultiver les saintes lettres; poètes, elles célébraient dans leurs vers le Dieu auquel elles s'étaient consacrées; historiennes, elles conservaient les annales de leur monastère et le souvenir des grandes actions des saints et des rois; les noms des abbesses Ebba, Elflida, Verca, Ermenburge, Hilda, rappellent des vertus et une science qui charment et reposent parmi les sanglantes vicissitudes de cette époque. Saint Boniface, apôtre de l'Allemagne, était lié d'une sainte amitié avec l'abbesse Liobe, aussi savante que vertueuse; la religieuse Horswitha, fille de Saint-Benoît, enchanta le moyen âge par ses poésies lyriques et ses drames liturgiques (1). Sainte Hildegarde, sainte Mechthilde, sainte Gertrude étaient également instruites et saintes; et les monastères français ne le cédaient pas à ceux des contrées du Nord.

Dans des siècles plus rapprochés du nôtre, la Visitation nous a donné les écrits de la Mère Madeleine de Chauzy, qui sont des modèles de style grave et simple, d'éloquence rapide et de

(1) Voir *Journal des Demoiselles*, 1863, un article sur Horswitha, par mademoiselle Urbain.

justesse de diction. Elle eut bien des émules parmi ses Sœurs et celles qui lui succédèrent. De notre temps, les élèves du Sacré-Cœur savent à quelle plume vénérée elles ont dû ces traités d'histoire si complets, si clairs, si corrects, qui servaient à leurs études, et la brillante communauté des Oiseaux respectait dans la plus simple, la plus humble de ses religieuses, une science de bénédictin, un esprit fécond et une rare habileté d'écrivain. Cette religieuse était la mère Saint-Jérôme : elle passa toute sa vie dans le cloître; nul événement ne marqua le cours de ses années, et pourtant la lecture de cette histoire sans histoire est fort intéressante. On y assiste au développement de l'esprit et des vertus de cette sainte fille; on y pénètre dans l'existence, à la fois austère et douce, de ces grandes maisons religieuses, dont le monde même apprécie les services; on y vit en familiarité avec de belles âmes, les compagnes et les émules de la mère Saint-Jérôme. Pour elle, ses ouvrages furent les seuls accidents de sa vie : elle écrivit pour faire du bien à ses élèves, pour propager la religion qui lui était si chère, pour glorifier Dieu dans les plus touchants mystères de notre foi, et pour rendre un dernier hommage à la mémoire d'une de ses compagnes. Ses ouvrages, qui ne portaient pas de nom d'auteur à leur frontispice, eurent pourtant un grand succès : le *Mémorial des Enfants de Marie* est entre toutes les mains des jeunes filles; la *Vie de la mère Marie-Anne* (1) a produit la plus heureuse impression sur ceux qui l'ont lue; ses livres de piété : l'*Année Eucharistique*, le *Mois de Marie*, le *Mois des Saints-Anges* ont vu se multiplier leurs éditions ; on trouve en effet, dans les écrits de la mère Saint-Jérôme, une facilité, un naturel exquis, une douceur et une onction qui reflètent les aimables qualités de l'auteur : « Je n'ai jamais écrit pour écrire, disait-elle, je n'ai cherché qu'à exprimer ce que j'ai senti et souffert, et ce que j'ai cru être utile au prochain. »

Elle y a parfaitement réussi. L'écrit qu'une de ses pieuses consœurs a composé sur elle mérite sa place dans toutes les familles chrétiennes; il est intéressant et édifiant, il nourrit l'esprit et le cœur, et les lettres de la mère Saint-Jérôme, écrites à un de ses parents et à d'anciennes élèves, n'en sont pas le moindre ornement (2).

DU GOUVERNEMENT D'UNE MAISON CHRÉTIENNE

Par l'abbé CHAUMONT.

Livre sévère, mais utile, mais pénétrant, mais doux au milieu de son apparente rigueur. Avant d'être imprimées, ces conférences ont été prêchées devant un auditoire de dames chrétiennes, qui ont apprécié la justesse et la haute valeur de ces excellents conseils. L'orateur ou l'auteur, après avoir tracé, dans une belle introduction, quel fut le rôle de la femme dans les différents âges du monde; après avoir montré à quel degré de dignité le christianisme l'a élevée, la prend, la suit dans le sein de la famille dont elle est la souveraine, et dans la direction de la maison où elle n'est plus esclave, mais reine. Il est sévère contre les abus du siècle où nous vivons ; le luxe, l'amour de l'argent, le goût effréné de la parure trouvent en lui un ennemi déclaré, mais combien il sait relever par ses conseils et fortifier et éclairer l'âme qui le prend pour guide ! Je citerai, parmi beaucoup de chapitres excellents, celui des *Visites*, plein d'avis pieux et utiles; celui des *Domestiques*, qui respire la vraie charité chrétienne; celui des *Plaisirs*, qui n'est qu'un habile commentaire de la doctrine de saint François de Sales sur les divertissements mondains. Le style de M. l'abbé Chaumont est correct et simple, animé par d'agréables citations qui en rendent la lecture amusante, indépendamment de l'intérêt des sujets traités; c'est un livre à recommander aux mères de famille; il leur offrira, dans les circonstances épineuses de la vie, un conseil sérieux, imposant même, car il est appuyé sur les grandes autorités et les grands noms du christianisme (1).

LES MÉTAMORPHOSES

DE FÉRUC-LESTRANGE

PAR MADEMOISELLE MÉLANIE BOUROTTE.

Un roman sur le déboisement et le reboisement des montagnes, un roman original, spirituel, amusant, touchant même, et qui plus est, éminemment et tristement actuel, n'est-ce pas curieux? Nous disons que ce livre est actuel; les inondations du bassin de la Garonne ne sont-elles pas attribuées par les savants et les ingénieurs à la destruction des forêts qui couronnaient jadis les versants des Pyrénées? N'est-ce pas à l'erreur des paysans, à l'opiniâtreté des bergers, qui font manger à leurs chèvres et à leurs brebis tous les arbres en herbe, que l'on doit ces redoutables fléaux qui ont dévasté les villes et les campagnes; qui ont couvert Toulouse sous le limon des eaux et englouti, avec la fortune, la vie des riverains? Mademoiselle Bourotte, qui possède des connaissances peu ordinaires dans les sciences naturelles, s'est souvenue de ce que l'expérience et l'observation attribuent de vertu aux forêts, ce superbe ornement de la

(1) Voir *Journal des Demoiselles*, année 1864.

(2) Un beau vol. avec portrait, prix : *franco*, 6 fr. 75. — Chez la veuve Max, libraire, rue Cassette, 23, à Paris.

(1) Un beau volume, chez Victor Palmé, rue de Grenelle-Saint-Germain, 25, Paris. Prix : *franco*, 4 fr

terre, dont le feuillage purifie l'air et enrichit le sol, dont les sommets attirent et retiennent les eaux, dont le mouvant éventail préserve des vents dévastateurs et des chaleurs desséchantes: elle a mis en action ces irréfutables vérités. Elle représente un village de l'Auvergne, *Féruc-Lestrange,* bâti sur le flanc d'une montagne que recouvrait jadis une forêt séculaire; l'avidité moderne a fait tomber ces majestueux ombrages, et, d'année en année, ce malheureux village a subi toutes les infortunes que le déboisement amène. Il meurt de soif auprès de l'ancien lit des ruisseaux taris; il meurt de faim, car ses champs, sans eau et sans engrais, ne produisent presque rien; les animaux même périssent, faute d'herbages, et broutent, affamés, le dernier espoir des chétives moissons; les habitants souffrent de toutes les maladies de corps et d'esprit que la misère peut amener; le pays se dépeuple, et bientôt de ce hameau, jadis prospère, il ne restera que de misérables ruines.

Quelques cœurs généreux se rencontrent et cherchent les moyens de remédier à tant de souffrances; ce n'est pas sans effort qu'on y parvient: on lutte contre la routine, l'incurie, l'ignorance, mais on triomphe... et on reboise. Plaise à Dieu qu'on imite ailleurs l'exemple de Féruc-Lestrange, et que le spirituel et pittoresque apostolat de l'aimable mademoiselle Bourotte porte ses fruits.

(1) Un joli volume, chez Didier. Prix : *franco,* 2 f. 50.

CONSEILS

XX

LES DOMESTIQUES

Race de Caïn! des officieux! des amis malheureux! des frères tout simplement. Voilà différentes appellations consacrées à désigner la même catégorie d'individus. Une maîtresse outrée et mécontente, les républicains de 93, les philanthropes, les chrétiens ont trouvé ces noms divers sous les inspirations diverses aussi de la colère, de la peur, de la bienfaisance et de la véritable charité. Ce sont des frères certainement, ces domestiques, mais des frères d'un commerce peu facile et peu agréable, et qui, pour la plupart, ont oublié, si jamais ils l'ont su, le précepte de l'Apôtre : *Serviteurs, obéissez à vos maîtres comme au Christ même!* Ils en sont loin; on a si bien effacé le Christ et ses divins enseignements de l'esprit du pauvre peuple, que les vertus sans lesquelles autrefois on ne comprenait ni certaines positions ni certains états, n'existent plus. L'égalité chrétienne, qui descendait jadis d'en haut, pour élever et rapprocher, réside maintenant en bas, dans l'âme des pauvres envieux, des ouvriers rageurs, des domestiques jaloux et mauvais, qui voudraient rabaisser toute supériorité à leur pauvre niveau. Il faut se faire à cette idée, se répéter que l'égalité (non la chose mais le désir) est si profondément infiltrée dans les classes inférieures, qu'il est impossible de traiter maintenant les gens que l'on solde, que l'on nourrit, comme on les traitait *jadis*; je crois cependant qu'au temps *jadis,* ce n'était que dans les comédies de Molière qu'on appelait les valets *marauds, bélîtres* et *coquins*, et je suis convaincue que dans la véritable société française et chrétienne, les rapports entre maîtres et domestiques étaient doux et faciles, le respect et la protection rapprochant les classes que séparaient les hiérarchies sociales. Aujourd'hui, il n'y a plus de respect réel, il n'y a guère plus de protection. Et pourtant, comme nous avons besoin d'être servis, comme un grand nombre de femmes et d'hommes ont besoin de servir, il faudrait tâcher de faciliter et d'adoucir ces rapports nécessaires, de faire en sorte que les bons maîtres trouvent de bons serviteurs, et *vice versa*. Et, pour y arriver, il faut s'étudier et se réformer soi-même, avant de réformer les autres : mieux élevés, plus instruits, plus heureux, nous devons être plus parfaits que nos serviteurs et les conduire au bien, s'il est possible, par l'attrait de notre exemple et celui d'une autorité toute trempée de bonté.

Le premier sentiment qui doit présider dans nos rapports avec les serviteurs, c'est l'équité. On n'est pas équitable lorsqu'on les surcharge de travail, sans vouloir leur donner d'aide, lorsqu'on

prend habituellement sur leur sommeil, sur le temps de leurs repas, sur le temps raisonnable accordé à leurs sorties, à leurs récréations; on manque d'équité lorsqu'on se réserve absolument *tout* le bien-être, et qu'on n'en laisse pas tomber une petite goutte sur ceux qui vivent à notre ombre. Donnez à vos domestiques, en fait de repas, de couchage, de blanchissage, l'ample nécessaire; qu'ils ne puissent pas faire de comparaisons trop fâcheuses entre votre dîner délicat et les restes insuffisants gardés pour la cuisine, entre votre bon lit et leur grabat. Le dévouement, auquel vous leur reprochez si souvent de manquer, ne peut naître dans de pareilles conditions... L'hostilité, la haine, l'envie, oh! oui!...

A la justice on doit ajouter la bonté : bonté dans les formes, en parlant avec douceur, avec politesse, en évitant soigneusement les expressions blessantes, piquantes; il faut songer que la cuisinière et le valet de chambre ont de l'amour-propre, un amour-propre à fleur de peau, très-vif et très-sensible; pourquoi l'exciter? Avant de donner un ordre, il faut voir s'il n'est pas en contradiction avec un autre ordre déjà donné; évitons soigneusement d'avoir tort aux yeux des inférieurs; ils en profiteraient trop volontiers. Un peu de réflexion, de méthode, de prévision, facilitent les rouages, mais il faut se donner la peine de penser, de se souvenir, et ne pas croire que tout est dit, que tout est excusé, lorsqu'on s'est écrié : — *J'avais oublié! Je n'ai pas de tête!* Il faut en avoir. Exemple : vous avez quelques amis à dîner; ne remettez pas au jour même de ce repas le nettoyage à fond du salon et de la salle à manger; faites frotter à l'avance l'argenterie, sortez le linge et les porcelaines, faites arranger les lampes (à moins que vous ne les arrangiez vous-même, ce qui est plus sûr); que les emplettes possibles soient faites la veille et ne viennent pas compliquer, par des sorties, la besogne de vos gens. Simplifiez, simplifiez, vous vous en trouverez bien, et les domestiques aussi!

Autre marque de bonté : ne vous désintéressez pas de vos domestiques, comme s'ils étaient d'une autre chair et d'une autre espèce que vous; surveillez vos servantes, tâchez, à Paris surtout, qu'elles ne soient pas exilées dans ces affreux sixième et septième étages, destinés à la valetaille, où se trament tant de complots contre les maîtres, et où l'honneur et la probité des pauvres filles courent de si terribles dangers. Cet isolement des domestiques est une des hontes de la grande ville; cela rappelle les villes et les mœurs païennes. Surveillez les relations de vos servantes, daignez vous informer si, lorsqu'elles sortent, elles ne courent pas à leur perte; surveillez leurs dépenses, engagez-les à l'économie, au bon emploi de leur argent; soignez-les et faites-les soigner dans leurs indispositions, compatissez à leurs chagrins s'il leur en arrive; qu'elles se sentent un peu protégées, un peu aimées, si faire se peut, et leur cœur, que la dépendance rend méfiant, finira par s'ouvrir. Tous ces témoignages de bonté, qui semblent excessifs peut-être, ne sont pourtant que de simples devoirs de la charité envers ce prochain si proche, qui est mêlé à toute votre vie.

Vous devez à vos domestiques le bon exemple, la justice, la bonté; et eux que doivent-ils? le travail, la probité, les bonnes mœurs. Si un domestique pèche par ces deux derniers points, ne le gardez pas; mais si vous avez affaire à une nature droite, quelque peu raisonnable, supportez des défauts : négligence, maladresse, humeur boudeuse, et tâchez doucement de les guérir; il y a toujours quelque ressource quand le *sujet*, comme on dit en Belgique, possède un peu de raison, qualité par excellence, qualité précieuse et qu'on doit cultiver lorsqu'on la trouve chez un serviteur.

Mais où trouver des domestiques, sinon parfaits, du moins supportables? Les bureaux de placement sont bien suspects; le certificat pur et simple est sujet à caution; les renseignements privés n'offrent pas toujours une garantie sérieuse; on a peur de dire la vérité, toute la vérité, sur ces gens qui possèdent vos secrets, et qui peuvent ou calomnier, ou simplement médire. Quelques maisons religieuses à Paris (1) et dans les grandes villes, logent des servantes sans place, et l'on peut en chercher là : il s'y trouve souvent de bonnes occasions, car non-seulement on abrite les pauvres filles, mais on les instruit, on les amène ou on les ramène au bien. En province, tirer de la campagne serviteurs et servantes est peut-être un bon moyen; du reste, on est plus facilement renseigné sur leur compte, et l'on peut choisir à coup sûr.

Voulez-vous maintenant la recette d'une bonne chrétienne, qui avait toujours des serviteurs dévoués? Elle priait pour elle, pour eux et pour tous ceux qui la servaient, artisans, ouvriers, etc. C'est une idée comme une autre.

M. B.

(1) Établissement des Dames de la Croix, rue du Cherche-Midi, Paris.

POUR UN MORCEAU DE PIANO

(FIN)

Éléazar n'avait jamais songé un seul instant dans toute sa vie à cette beauté merveilleuse dont, à son insu, il subissait la fascination.

Mademoiselle Reveroni était debout, près de la cheminée, devant une grande table de laque. Elle tournait exactement le dos à une lampe de Chine, dont le globe n'avait point été, suivant la coutume, revêtu d'un petit nuage de rose ou d'azur. Les rayons ardents traversaient la sphère enflammée et venaient se perdre dans les longues tresses blondes.

Mademoiselle Reveroni ne croyait pas devoir profaner son cou et ses épaules par une de ces torsades achetées aux boutiques des coiffeurs ou au bazar des marchands, par ces deux éternelles boucles dont la frisure immobile s'obtient par une décoction savante. On voyait sur la nuque la racine même des cheveux qui ruisselaient ensuite par nattes épaisses et retournées tout autour de cette tête mignonne et animée. Il y avait là, dans cette orgueilleuse révélation, quelque chose du mystère de la Nymphe qui laisserait voir dans son urne la source même de ses eaux.

Eléazar demeura un instant immobile, puis il se détourna à pas lents. L'impertinence de ce conseil l'avait révolté, la confidence inattendue de cette beauté l'avait ébloui.

Au bout d'un instant, il se dirigea sans affectation vers la gracieuse madame Tinguy, qui le prévint par ces paroles avenantes :

« Vous souhaitez entendre Mademoiselle Reve-
» roni, si j'en crois ce que vous disiez à mon
» mari ; mais nous le souhaitons tous, mon cher
» Monsieur Éléazar. C'est la chose du monde
» la plus simple. Nous lui redemanderons l'*In-*
» *vitation à la Valse*, qui a produit tant d'effet,
» rue du Faubourg-Saint-Honoré. Informez-vous-
» en auprès de votre oncle, M. de Souvray. C'était
» un triomphe, un mélange de conviction pour
» les artistes, et de séduction pour les profanes.
» Vous verrez.

» — Je vous remercie d'avance pour l'humble
» part qu'il me sera donné de prendre à l'admi-
» ration générale.

» — Non pas, cher Monsieur, non pas. Vous
» êtes un connaisseur dont le suffrage est pré-
» cieux, mais, malheureusement, la critique re-
» doutable. Au reste, vous connaissez assez le
» talent de Mademoiselle Reveroni, pour n'avoir
» rien à apprendre là-dessus.

» — Je n'ai jamais eu l'honneur d'entendre
» Mademoiselle Reveroni. C'est, Madame, une
» bonne fortune dont je me souviendrai et dont
» je vous serai redevable.

» — Jamais entendu, cher Monsieur ! vous faites
» mon étonnement. Vous viendrez donc me re-
» mercier avant la fin de cette soirée ; car je ne
» suis pas assez parfaite chrétienne pour mettre
» mon bonheur à faire des ingrats. »

M. de Thévenon demeura, sur cette réplique, ravi de la promesse qui lui était faite, mais un peu étourdi du reproche qui lui était insinué. Madame Tinguy n'aimait pas à faire des ingrats ! Avait-il sur la conscience quelque manquement ou quelque oubli ?

En effet, c'était bien chez Madame Tinguy elle-même, comme nous l'avons dit, qu'un soir de l'hiver précédent, Éléazar avait commis cette insigne maladresse de sortir au moment même où Mademoiselle Reveroni allait s'asseoir au piano. Il y avait dans la question de Madame Tinguy, au sujet de Victorine, une allusion, et dans son étonnement, une critique. Ce petit dialogue avait son commentaire dans la maladresse rétrospective d'Éléazar.

IV

Ce qui dominait, je dois le dire, dans la pensée de M. de Thévenon, c'était bien moins la mémoire de son départ malencontreux, que la perspective du morceau qu'il devait entendre, ou, pour mieux dire, du consentement que Victorine allait donner à son désir.

A ce moment-là seulement, il lui sembla que sa destinée de jeune homme était fixée ; qu'il allait avoir un coin pour reposer sa tête et reployer ses ailes fatiguées des tempêtes du dehors.

Il se permit alors, pour la première fois, de penser à la jeune fille, non plus à la façon du poète qui regarde la Déesse marcher sur les nues, mais avec cette quiétude profonde, cet abandon conjugal, cette naïveté de sentiment, qui font plus tard le charme et l'orgueil du foyer domestique.

Éléazar était bien toujours ce même homme confiant et superbe, pour lequel la destinée n'avait jamais eu, jusque-là, ni épreuves, ni déceptions. Il en était encore à cet orgueil de la première heure de la vie, où l'homme s'imagine

qu'il lui suffit de vouloir pour que tout le reste plie. Il lui semblait que tout était fini maintenant, qu'il était désormais cet autre homme dont il avait si souvent rêvé la destinée et pressenti le bonheur.

En effet, Madame Tinguy s'approcha du piano, prit de ses mains l'exemplaire même de l'*Invitation à la Valse* qui avait servi de texte à la conversation d'Éléazar, le déposa sur le pupitre et se dirigea vers Mademoiselle Reveroni, d'un pas confiant et tranquille, plutôt dans le dessein de satisfaire à une formalité que d'adresser une prière.

Je ne sais comment, par une de ces communications invisibles qui se produisent quelquefois au milieu des conversations les plus étrangères les unes aux autres, le mouvement de la maîtresse de la maison fut remarqué. Il se fit dans tout le salon un de ces bruits indéfinissables qu'un étranger n'aurait point été capable de comprendre ni de saisir. Était-ce le murmure d'une attente, l'applaudissement contenu de la satisfaction, l'accord de l'admiration dans la prière? Mademoiselle Reveroni avait trop l'habitude du monde et le tact trop exercé pour ne pas se rendre compte de ces intentions, comme on saisit au passage l'émanation subite d'un parfum. Elle ferma à demi les yeux et devint très-pâle.

A ce moment, Éléazar, malgré toute sa fermeté et cette puissance de réaction qu'il exerçait sur lui-même, avait peine à cacher son trouble et l'anxiété de son attente. Il était fort loin et ne pouvait démêler qu'imparfaitement les quelques gestes qui lui auraient donné peut-être le sens de la conversation.

V

Madame Tinguy commença par un mouvement de surprise qui arrêta court son sourire. Évidemment le refus de Victorine, exprimé peut-être dans des termes un peu vifs ou un peu secs, lui allait au cœur, mais son savoir-vivre et surtout sa bienveillance reprirent vite le dessus. Elle pensa que Victorine était malade, ou tout au moins qu'elle éprouvait un de ces malaises passagers auxquels on est parfois sujet dans l'atmosphère embrasée d'un salon. Éléazar lut cette question sur la physionomie bienveillante et inquiète de Madame Tinguy; mais l'air ferme et un peu offensé de Mademoiselle Reveroni rejetaient bien loin cette supposition. Madame Tinguy eut alors une pantomime éloquente et qui pouvait se passer de commentaire. Elle allait parler et sans doute insister encore. Il est permis, en pareil cas, de s'assurer des intentions de la personne que l'on prie et l'insistance n'est point de l'impolitesse. On a toujours bonne grâce à solliciter. Mais comme elle commençait en y mettant toute la séduction dont elle était capable, elle rencontra le regard un peu froid, un peu blessé, impatient et presque provocateur de Mademoiselle Reveroni. Madame Tinguy comprit, avec beaucoup de finesse, qu'il n'y avait pas lieu de renouveler une demande inutile, ni d'appuyer sur une prière déclinée d'avance. Elle eut le bon goût de prendre son parti, et comme elle se sentait en présence d'une volonté implacable, elle poussa la condescendance jusqu'à se mettre en quelque sorte du parti de Victorine contre la galerie et contre Éléazar.

Madame Tinguy traversa le salon d'un pas ferme et se dirigea du côté de M. de Thévenon.

Celui-ci, qui avait été pendant la guerre dans les mobiles de la Charente, sentit son cœur se dérober. Il n'avait rien éprouvé de pareil dans les charges les plus furieuses du champ de bataille.

« Il faut me dégager de ma promesse, mon
» cher Monsieur Éléazar; Mademoiselle Reveroni
» ne consent pas à nous faire le plaisir de jouer
» ce soir. »

M. de Thévenon s'inclina sans rien dire. Il était de trop bon goût pour paraître supposer que sa demande eût la moindre importance aux yeux de Madame Tinguy.

Mais celle-ci, malgré toute sa politesse et malgré le sang-froid avec lequel elle avait pris le refus de Victorine, ne pouvait venir à bout de dissimuler une certaine aigreur. Elle rompit la conversation avec Éléazar plus vivement qu'elle ne l'eût fait en d'autres circonstances, et pour couvrir par un peu de mouvement tout ce manége d'allées et de venues, elle se hâta de faire asseoir au piano une de ces cousines complaisantes qui tiennent, dans beaucoup de maisons, l'emploi important et modeste des *grandes utilités*.

VI

C'est dans ces danses en quelque sorte obligatoires, que ressort tout particulièrement l'avantage fait aux jeunes hommes par les habitudes du monde.

Une jeune fille ne peut guère, sous peine de se singulariser et de faire dangereusement remarquer sa mauvaise grâce, se soustraire à l'obligation d'accepter lorsqu'on la prie. Elle n'a là-dessus ni choix ni réflexion. On l'invite : elle devient semblable au soldat que l'on envoie au feu; il faut absolument qu'elle marche.

Victorine faisait peine à voir lorsqu'elle se leva de sa chaise. Pâle et défaite, elle eut encore la force d'essayer un sourire, pour répondre à l'air triomphateur de son partner. C'était un jeune collégien, peut-être encore soumis au régime de la rhétorique latine. Tout fraîchement admis dans les salons, il était comme le Doge de Venise à la cour de Versailles, et ce qu'il trouvait de plus étonnant, c'était de s'y voir. Il était à cet âge heureux où c'est déjà une joie suffisante de se

sentir exister. Cette première jeunesse ressemble à la Galathée de Pygmalion, qui s'extasie d'entendre les battements de son propre cœur.

Mademoiselle Reveroni reprit peu à peu cette physionomie de marbre, dans laquelle elle s'ensevelissait à plaisir, et la vraie femme disparut derrière ce masque sculpté, aux lignes immobiles et froides.

Pendant ce temps, M. de Thévenon profitait de la liberté que les coutumes laissent à l'homme. La pensée de se mettre au quadrille ne lui était pas même venue. Au premier appel de la musique, il s'était glissé discrètement dans la retraite du petit salon, et là, debout derrière la glace sans tain, il suivait à travers le feuillage aérien d'un palmier les mouvements de Victorine.

Il se passa alors dans son âme une de ces convulsions horribles que les natures médiocres n'auront jamais à subir.

Il vit apparaître devant lui sa destinée.

Non plus cette destinée douce et calme, dans laquelle il entrevoyait avec tant d'ivresse et d'abandon un amour partagé et un foyer domestique digne de lui, mais, tout au contraire, cet avenir agité de l'homme qui se replonge dans l'inconnu avec une espérance de moins et un découragement de plus. Il lui semblait que Mademoiselle Reveroni l'avait trompé. Il l'avait rêvée bonne, douce, aimable, douée de toutes les qualités qu'il attendait, dans sa pensée, de l'épouse et de la mère; et maintenant elle lui paraissait, comme tant d'autres femmes, un mélange de révolte et de caprice, de mauvaise humeur et de dissimulation. En outre, habitué comme il l'était à pénétrer jusqu'au fond de sa propre pensée, il démêlait avec beaucoup de sagacité et de bonne foi la blessure cruelle d'un amour trompé. Il se disait bien tout haut qu'il n'est pas permis à une jeune fille de répondre ainsi à l'honnête prière du premier venu dans le monde le plus indifférent; mais il ne laissait pas de s'avouer tout bas qu'en dehors du manque de savoir-vivre et de la violation des convenances, il avait bien espéré que Mademoiselle Reveroni accorderait quelque chose à l'insistance secrète, voilée sous la demande banale de l'indiscret. C'était cette déception-là surtout qui portait le trouble dans son âme. Il lui avait paru, dans ses espérances les plus silencieuses et les plus délicates, que Victorine ne le regardait pas absolument comme les autres hommes, et il lui fallait s'avouer aujourd'hui qu'elle le traitait, non pas même avec une indifférence polie, mais avec une rigueur visible, peut-être même avec un dédain secret.

VII

Il entrait dans le caractère de M. de Thévenon de ne jamais regarder une situation comme perdue. Il avait, à cet égard, accompli dans sa vie de véritables miracles de vigueur et d'énergie.

Il se remit donc, suivant sa forte et héroïque nature, à retourner tout doucement son désespoir en résolution. Il se demandait de nouveau ce qui lui restait à faire.

Le temps pressait. C'était cette heure charmante dans les soirées intimes où la première froideur est surmontée, la première glace rompue, la première confidence échangée, où déjà l'on voit venir la fin de l'entretien et l'heure voisine de la séparation, où tout le monde est arrivé et où personne encore n'est parti, épanouissement délicieux que l'on sent passer à chaque battement de la seconde; mais le thé pris et le premier quadrille dansé, la première valse impatiemment attendue, il faut avouer qu'il restait vraiment bien peu d'espoir à M. de Thévenon.

Il comptait toutefois sur une dernière chance, sur une dernière tentative, et la seule pensée de réussir lui rendait toutes ses émotions de bonheur et de joie.

Il arrivait assez fréquemment chez Madame Tinguy qu'à la première soirée en succédait une deuxième, plus choisie, plus intime, plus délicieuse encore.

C'est un des besoins les plus manifestes et les plus doux des natures vraiment élevées que d'aimer à communiquer les impressions qu'elles ont ressenties. Tandis que les esprits lourds et indigents ont besoin de digérer leurs sensations, tandis qu'il leur faut un certain temps pour trouver en eux des sentiments et des pensées, les âmes délicates et vivantes sont tout entières saisies par ce qui les environne : il ne peut se faire aucun bruit ni aucun mouvement autour d'elles, sans que ce bruit ait un écho et ce mouvement un contre-coup dans leur propre cœur. C'est ainsi qu'aux soirées de Madame Tinguy, lorsque les inconnus, les indifférents, la gent médiocre, étaient sortis, on resserrait le cercle plus étroit autour du feu ranimé, on éteignait les bougies du salon voisin, et là, tranquilles et abandonnés, un certain nombre d'honnêtes gens, pour parler comme le dix-septième siècle, jouissaient les uns des autres, en se communiquant à l'envi leurs réflexions sur les scènes qu'ils avaient vu se passer autour d'eux.

Éléazar se disait que, ce moment-là arrivé, Mademoiselle Reveroni pourrait, sans avoir l'air de céder ni de revenir sur sa décision première, faire, comme par hasard ou par oubli, un acte de complaisance gracieuse. Elle se lèverait, elle se dirigerait vers le piano. Elle ouvrirait sans affectation l'*Invitation à la Valse*, et par là se trouverait vidé cet incident qui changeait ainsi un malentendu en une catastrophe.

Pendant qu'il s'abandonnait à cette perspective d'apaisement et de joie, il fut tiré brusquement de son rêve par la voix de la jeune veuve.

— « Vous savez, lui dit-elle, que je recommande votre oncle, M. de Souvray. Voulez-vous » monter en voiture avec nous, puisque vous êtes

» de la même rue. Vous me sauverez ainsi du tête-» à-tête. »

M. de Thévenon laissait voir son embarras. Trop poli pour refuser, il songeait à l'arrière-soirée dont il s'était promis tant de joie.

La jeune veuve, qui ne manquait pas de finesse, lut dans sa pensée.

— « Madame de Tinguy est un peu lasse de » ses dernières soirées. Elle a prévenu qu'aujour-» d'hui elle ne retiendrait personne. »

Éléazar s'inclina pour accepter et pour remercier. Hélas! sa dernière espérance venait d'être détruite, et il ne voyait plus d'issue à la situation.

VIII

M. de Thévenon eut un moment, dans sa douleur, la pensée de commettre une lâcheté.

Il se dit que peut-être il obtiendrait de la mère de Victorine ce que sa fille lui refusait si obstinément.

Éléazar, qui passait à bon droit pour un cavalier accompli parmi les jeunes filles, n'avait pas moins de réputation auprès des mamans et même des douairières.

Je ne sais s'il n'y mettait pas quelque coquetterie, mais il ne déployait jamais plus de charme et plus de séduction qu'auprès des femmes âgées. A l'ombre de ce respect inviolable sous lequel elles avaient le droit de s'abriter, il devenait étincelant. Il y avait dans l'éclat de sa parole une certaine nuance d'amour filial et de tendresse spirituelle qui donnait à son entretien un charme incomparable.

M. de Thévenon savait bien l'opinion que Madame Reveroni avait sur son compte. Il se sentait en mesure de tout lui demander et de tout obtenir d'elle, même au prix du désaveu et de l'humiliation de Victorine.

Quel triomphe pour le jeune homme de voir, à cette heure avancée, Mademoiselle Reveroni obligée de se rétracter publiquement, de revenir sur son refus et de céder, après une lutte, ce qu'elle avait si durement refusé à une prière.

La tentation de M. de Thévenon ne fut pas de longue durée. Il ne lui fallut pas plus que l'intervalle de temps nécessaire pour traverser le salon en diagonale.

Lorsqu'il approcha de Madame Reveroni, vers laquelle il se dirigeait d'un pas mal assuré, toute sa résolution s'était évanouie. Il lui avait suffi de ce court espace de temps pour se dire à lui-même, avec l'intrépidité des âmes décidées, que cette façon de s'y prendre était bien peu généreuse et ressemblait singulièrement à une misérable vengeance. N'allait-il pas faire comme ces républicains qui invoquent la fraternité ou la mort, comme ces tyrans de mélodrame qui consultent leur esclave, le sabre levé sur leur tête? Le beau résultat, en effet, d'imposer cette violence à Victorine, et ne serait-il pas bien avancé, lorsque, le cœur vaincu et humilié, elle aurait cédé à l'autorité des ordres maternels? N'aurait-il pas là une belle preuve de l'estime dans laquelle elle pouvait le tenir et du prix qu'elle attachait à ses prières?

M. de Thévenon demeura immobile devant Madame Reveroni. Le quadrille continuait toujours; on en était à la dernière figure. Victorine était sur le point de reprendre sa place au premier rang, et de nouveau sa mère allait devenir inaccessible aux conversations.

Éléazar prit l'air indifférent d'un homme qui se laisse aller au flot et qui passe sans être vu; mais Madame Reveroni ne s'y était point trompée Elle dirigea sur le jeune homme le regard froid et clair de ses grands yeux gris. Lorsqu'elle souriait, on y apercevait, malgré son âge, une vague couleur de pervenche; mais lorsqu'une émotion intérieure y venait éclater, on y voyait briller je ne sais quel reflet métallique, comme d'une lame d'épée.

M. de Thévenon se sentait mal à l'aise sous ce regard immobile qui s'adressait visiblement à lui. Madame Reveroni avait au plus haut degré la dignité souveraine du malheur immérité. L'aisance assez large dans laquelle elle vivait, était une vraie pauvreté, eu égard aux splendeurs et aux richesses de son enfance.

Il fallait absolument, et sous peine de manquer à toutes les lois de la politesse, s'approcher et prendre conversation. Au reste, le jeune homme n'eut pas la peine d'entamer le feu.

« C'est donc une persécution, » lui dit-elle, à brûle-pourpoint, d'une voix très-calme mais très-accentuée; et comme Éléazar faisait un geste de protestation et ouvrait la bouche pour une réplique : « Prenez garde, continua-t-elle, vous sa-» vez que les martyrs ne cèdent pas. » Comme elle achevait ces paroles, Mademoiselle Reveroni se présenta pour occuper le siége que masquait M. de Thévenon. Le jeune homme s'effaçait pour laisser passer Victorine, lorsque Madame Reveroni prévint ce mouvement en se levant et en s'avançant elle-même. Elle donnait ainsi à sa fille le signal du départ.

Éléazar éprouva en ce moment-là un serrement de cœur dont il est heureusement donné à bien peu d'hommes de connaître l'angoisse. Pour aller jusqu'à ces extrémités désespérées du sentiment, il faut avoir vu ses espérances déçues, ses amitiés trompées, son bonheur évanoui. C'est là, en effet, ce qui arrivait à M. de Thévenon. Il lui semblait que sa jeune existence, à peine commencée, se trouvait interrompue et brisée. Tout ce qu'il avait gardé de tendresse dans son cœur et conquis de supériorité dans son âme, allait demeurer désormais sans emploi et sans destination.

Les obligations du monde sont rudes. Elles le sont d'autant plus qu'il n'est permis à personne

de s'en départir, sous aucun prétexte. Si M. de Thévenon avait été un homme moins bien élevé, il aurait eu la ressource, si commode et si prompte, de tourner sur ses talons et de rompre l'entretien; mais ici, il lui fallait avant tout, en face de tout ce monde qui l'avait devant les yeux et pouvait se mettre à le regarder, prendre garde de ne pas s'écarter de sa ligne de conduite habituelle vis-à-vis de la famille Reveroni.

Il s'approcha donc une dernière fois de Madame Reveroni. Celle-ci lui tendit la main avec un mélange de cordialité et de raideur. C'était comme la concession d'un pardon et l'avertissement d'une inimitié. Aucune parole d'un côté ni de l'autre.

Quant à Victorine, je ne sais vraiment pas lequel des deux, au moment de se séparer comme au moment de se revoir, avait pu avoir l'habitude de tendre la main à l'autre. Était-ce le jeune homme? était-ce la jeune fille? Franchement, je ne l'avais jamais remarqué. Il y a, à cet égard, des nuances délicates de relations qui changent complétement les rapports, suivant que l'un ou que l'autre a le privilége de prendre l'initiative.

Il faut croire qu'il n'y avait pas entre eux de tradition établie pour les tirer d'embarras. Pour la première fois peut-être, ils ne se donnèrent pas la main; aucun des deux n'y songea. Seulement, en passant devant Éléazar qui s'inclinait sans la regarder, la jeune fille prononça rapidement et tout bas ces paroles :

— « Je vous assure que je ne l'aurais pas » pu! »

A ces mots qui tombèrent dans son âme comme une goutte d'eau sur la flamme des charbons ardents, le jeune homme releva la tête et regardant bien en face Victorine qui, de son côté, avait levé les yeux sur lui, il lui répondit avec un mélange d'amertume et d'autorité :

— « Vous auriez eu au moins le mérite de » l'avoir essayé. »

CONCLUSION

Ce trait terminait le récit de M. de Souvray.

Pour moi, je l'avoue, j'attendais encore quelque chose.

On a beau sourire de cet éternel mariage par lequel se terminent toutes les comédies, il n'est pas moins certain que ce dénouement est pris sur le vif de la nature humaine. C'est là que se réunissent enfin le bonheur et le devoir.

— « Ils ne se sont pas mariés! » m'écriai-je enfin, un peu impatienté du silence de M. de Souvray.

— « En aucune façon. Ne vous avais-je pas pré» venu dès le commencement? Voilà justement » pourquoi je ne fais point apprendre le piano à » Mesdemoiselles de Souvray. Elles n'auront » point ainsi l'occasion de refuser un morceau à » personne.

— » Voyons, mon cher comte, permettez-moi » de le dire, même lorsqu'il s'agit de votre ne» veu, la conduite de M. de Thévenon est in» sensée. On ne joue pas sa vie et son avenir » d'une façon aussi légère et aussi déraisonnable. » L'épreuve qu'il inflige à Mademoiselle Reve» roni est à la fois absurde et injuste. Une jeune » fille, en pareil cas, n'est pas obligée de deviner » une semblable énigme ou de se plier à une » telle exigence.

— » Sans contredit, mon cher Francis, mais » alors et réciproquement, on n'est point obligé » de s'épouser. Rappelez-vous, mon ami, si ja» mais vous songez au mariage, que la femme » est faite pour plier.

— » C'est justement, mon cher comte, en quoi » votre neveu a manqué d'expérience. Madame » de Thévenon aurait accordé à son époux ce que » Mademoiselle Reveroni refusait à son fiancé.

— » Jamais, Francis. Vous ne connaissez pas le » cœur humain. On ne cède pas le lendemain » lorsqu'on a résisté la veille. »

ANTONIN RONDELET.



LE VAL SAINT-JEAN

(SUITE)

Val Saint-Jean, février 18...

J'ai répondu à ton aimable télégramme, télégraphiquement, c'est-à-dire brièvement et disgracieusement; je t'en fais, chère amie, mes très-humbles excuses : tu sais quels chefs-d'œuvre de style enfante l'électricité ! Tu m'écrivais pour avoir de mes nouvelles, mon long silence t'inquiétait, il me tourmentait bien moi-même, mais mes jours sont dévorés par des occupations incessantes; je n'ai plus le temps de m'asseoir à mon bureau, de regarder le jardin et le Val, et de commencer paisiblement une lettre, une longue lettre à Henriette. Et pourtant, fidèle aux leçons de ta chère maman, je me lève matin; je cours à l'église, je reviens vite et je monte auprès de Luce ; il faut la lever, l'habiller, la faire déjeuner, la

dorloter un peu... Vite! le chocolat du général m'appelle... je le lui porte avec son courrier : c'est une heure mauvaise. *L'espérance en uniforme,* sous la forme du facteur, n'apporte rien de bon, sauf quand je vois l'écriture de mon Henriette. Je laisse mon grand-père... je cours à l'office et à la cuisine : je dispose le second déjeuner, je m'occupe d'avance du dîner. Placide, qui a une capacité universelle, m'aide très-bien; je vais voir si Luce n'est pas trop souffrante, je cause un peu avec elle : sa langue seule est libre, il faut bien qu'elle en use! Je me sauve dans ma chambre, je couds et je raccommode en allant au plus pressé; le second déjeuner sonne... on sonne encore chez nous comme si nous étions une réunion nombreuse de parents et d'amis, et qu'il fallût les appeler du fond du jardin et les réunir à la table de famille. Placide a mis le couvert et fait cuire les œufs; mon grand-père parle peu, il est sous l'impression du courrier... je le suis au salon : il fume sans mot dire lorsqu'il est trop contrarié, ou bien il cause de la pluie et du beau temps. C'est là une vive souffrance, chère Henriette. J'aurais tant de choses à lui dire si j'osais parler! Me croit-il donc aveugle et sourde? et n'aurions-nous pas, au milieu du malheur qui grandit autour de nous, une consolation puissante dans une confiance réciproque? Nous restons longtemps ensemble, côte à côte, jusqu'à ce que Luce et le dîner me réclament. Ce dîner, il y tient! son appétit, plus éveillé, à mesure que le jour monte, demande un repas délicat; je m'efforce, j'élève des poulets pour les lui servir; j'achète du gibier ou du poisson à des marchands de passage, braconniers de bois ou de marais; je crée, j'invente des entremets : c'est une affaire enfin! Le dîner fini, nous retournons au salon; le général aime les cartes; je prépare la table à jeu et je m'y assieds, à moins que notre voisin Gontran ne vienne. Il vient souvent, et je l'en remercie; il joue à merveille, tandis que je suis une vraie *mazette;* il cause bien, il amuse mon grand-père et je l'écoute avec d'autant plus d'intérêt, qu'il nous met dans ses confidences. Je t'ai dit que M. d'Anzac est fiancé à une jeune fille qui demeure là-haut, près de cette ruine gallo-romaine que je vois de ma fenêtre; elle se nomme Mademoiselle Lanfrand, Blanche Lanfrand; elle m'a paru extrêmement jolie, très-vive, un peu mutine, et je comprends bien que M. Gontran l'aime, je comprends aussi que parfois cette humeur légère le fasse souffrir. Mon grand-père, qui a vu enfants le futur et la future, interroge souvent M. Gontran sur ses amours et le plaisante, et alors, alors il s'échappe, tantôt en plaintes amères sur le caractère et la coquetterie de Mademoiselle Blanche, tantôt en transports de joie : elle a été aimable, elle l'aime, elle l'aimera toujours... Je t'avoue, chère amie, que j'écoute ceci comme j'écouterais un de ces romans que je n'ai jamais lus, avec une extrême surprise et un certain intérêt, et souvent je désire être au lendemain pour savoir si Blanche s'est montrée gracieuse et si M. Gontran est satisfait.

Pourquoi ne cherche-t-elle pas à contenter celui qui doit être son ami de toujours, son mari? Quelle folie que de l'inquiéter sur son affection et de se faire voir sous un mauvais côté, frivole, étourdie, imprudente?... Tu n'agissais pas ainsi avec ton cher mari, lorsqu'il n'était que ton fiancé, je me souviens, et je sais de quelle tendresse discrète et confiante vous vous aimiez; je compare, et je trouve que ni Blanche, si légère, ni M. Gontran, si irascible, ne sont dans le vrai.

Je ne sais pourquoi je t'écris cela, si ce n'est pour te mettre bien au courant de ma vie et de mes pensées, et peut-être aussi pour me distraire un peu des idées tristes dont je suis poursuivie. Croirais-tu que l'huissier Tribonnas est revenu encore une fois! il a eu une longue conversation avec le général... que se sont-ils dit? C'est un mystère qui n'est pas joyeux, comme ceux du saint Rosaire. Je prévois des orages, et déjà j'ai tant de peine à maintenir sur l'eau notre petite nacelle, à suffire à notre vie de chaque jour! Qu'adviendra-t-il si de grosses dettes, que je soupçonne sans les connaître, viennent fondre sur nous? Qu'adviendra-t-il? Dieu, qui nourrit les petits du corbeau et sans la permission de qui pas un cheveu ne tombe de notre tête, Dieu le sait, et c'est sur son sein paternel que je m'endors.—Vous voyez, vous savez! lui dis-je, faites!

Adieu, ma chérie Henriette, pardonne-moi de ne pas accepter tes bonnes offres, j'espère suffire. Si j'éprouvais un besoin réel, c'est à vous deux, mes amis, ma sœur, mon frère, que je le dirais.

Votre reconnaissante amie.

CHRISTINE.

GONTRAN D'ANZAC A SA SŒUR MADAME DE VALZAY AU CAIRE.

Val Saint-Jean, février 18...

Ma chère Marguerite,

Tu es curieuse, non comme une femme, mais comme une mère (et tu es bien un peu la mienne!) tu veux savoir, non la surface des événements, mais le fond du fond, le fin du fin, et dans ta question : Es-tu heureux? seras-tu heureux? je lis tout un monde d'inquiétudes et de préoccupations.

Eh bien! Marguerite, je ne suis pas heureux, je ne serai pas heureux, et pourtant je cours avec une volonté aveugle vers une union, qui, analysée de sang-froid, me laisse entrevoir les défauts, les aspérités, les difficultés auxquelles ma nature est le plus réfractaire. Il y a deux hommes en moi (ceux de saint Paul d'abord, puis deux autres, total quatre); il y a un philosophe qui analyse assez bien ses propres sentiments et ceux d'autrui, et puis il y a un jeune homme ardent,

qui a les passions et même les illusions de son âge; c'est celui-là qui aime Blanche et c'est l'autre qui la juge. Ils s'entretiennent souvent ensemble, et le vieux sage essaie de démontrer au jeune rêveur qu'il va faire une irrémédiable folie, que jamais deux caractères ne se convinrent moins, qu'elle n'aime que le plaisir, et lui la vie à l'écart; qu'elle est aussi légère qu'il est jaloux, aussi sèche qu'il croit être sensible, aussi indifférente aux choses intellectuelles qu'il en est épris. Le jeune écoute, hoche la tête et répond:

« Cela m'est égal! je me risque, je l'aime! je serai malheureux avec elle, dites-vous? je serais bien plus malheureux sans elle! »

Voilà où j'en suis, Marguerite. Blanche est toujours l'enfant gâtée que tu as connue, et sa mère, la faible mère que tu sais. Elles ont passé l'hiver au Val Saint-Jean, à cause du deuil de Madame Lanfrand, mais elles ont trouvé moyen de s'amuser néanmoins; le plaisir est deuil, il paraît; on a rassemblé le ban et l'arrière-ban des châtelains et des châtelaines; on s'est donné des dîners, suivis de petites sauteries intimes, comme elles disent dans leur jargon, moitié mignard, moitié brutal; on a arrangé des concerts; on a chassé à cheval, on a soupé après la chasse, enfin on a réuni à la campagne, au fond de la Charente, toutes ces maudites invitations qui faisaient dire à Robert Peel : *Sans les plaisirs, la vie serait encore supportable*. Avec les plaisirs, je réponds qu'elle est insupportable, surtout pour un fiancé. Blanche est le moteur de toutes ces joyeusetés; elle ne vit pas quand il n'y a pas une partie en train, et cette jeune fille si frêle, si délicate a des muscles de bronze et des nerfs d'acier, lorsqu'il s'agit de courir, de danser et de s'agiter dans le tourbillon mondain. Jamais, depuis mon retour ici, je n'ai eu avec elle un moment d'entretien intime, là, au coin du feu, près de sa mère, jamais! elles sont toujours en quête de quelque divertissement nouveau, la mère aussi affolée que la fille au moins; elles n'ont pas un mot à me dire, excepté :

« — Si vous écrivez à Bordeaux, demandez donc la partition du *Trouvère*; ou :

— Vous ne voudriez pas descendre à l'écurie et examiner les chevaux? Nous allons en forêt demain; ou :

— Pardon, pardon, nous ne vous tenons pas compagnie; mais Blanche doit essayer trois robes qui viennent d'arriver... C'est une importante affaire... pardon, Gontran, je vous laisse... Voilà les journaux, voilà les revues... »

Elle me laisse. J'ai, il est vrai, la joie d'assister à l'exhibition des robes, blanches, bleues, roses ou vertes; le deuil de Blanche a cessé, on ne les fait pas longs, ces pauvres deuils de grand-père! je les vois figurer aux sauteries où l'on me traîne; je les vois tourner devant moi en flots nuageux, lorsque Blanche passe au bras de son danseur. Encore un de mes griefs : je l'ai suppliée de ne pas danser les danses modernes, que la décence interdit aux jeunes filles, qu'elle devrait interdire à toutes les femmes... je n'ai rien obtenu... Je ne danse pas, tu le sais, et je la vois, entraînée dans le tourbillon, soutenue par un bras qui n'est pas le mien, passer devant moi, ou rêveuse ou altière, tandis que le bellâtre qui l'emporte se donne des airs de conquérant, qui me font souvenir que j'ai dix ans de salle d'armes... Parfois elle lève les yeux et me décoche un regard doux et moqueur... et puis, lorsque je la revois, un mot, un sourire, et me revoilà sous le charme... Mais si ensorcelé que je sois, Marguerite, je me trouve fort malheureux.

Et la sagesse, la raison, m'apparaissent sous une autre forme, très-belle aussi, mais qui ne charme, n'ensorcèle pas. Te souviens-tu du vieux général de Gauzens, le beau Gauzens, le danseur, le joueur, le mangeur de cœurs et d'écus? Tu sais que je l'ai toujours aimé, et plus il a vieilli, plus la solitude s'est faite autour de lui, plus je l'ai volontiers recherché. Je passe auprès de lui quelques-unes des soirées que Blanche emploie si bien; j'y gagne un calme relatif. Mais le général n'est plus seul, il lui est tombé du ciel une petite-fille... Toi qui sais les généalogies, tu te souviendras de cette belle Madame de Rymbault, née de Gauzens, amie de notre mère, je crois, qui mourut jeune en laissant une enfant. L'enfant fut élevée chez ses parents paternels; la mort est encore venue frapper à cette porte-là, et l'orpheline est maintenant chez son aïeul le général. Ne te figure pas une petite fille au moins; Christine de Rymbault a plus de vingt ans : elle a hérité de la beauté de sa famille; elle n'héritera guère d'autre chose; elle est belle, très-belle, mais la grâce ondoyante, le charme, le jeu de physionomie, la coquetterie qui attirent les âmes, elle ne sait pas ce que c'est. Le philosophe l'admire; le jeune fou l'estime. Cette pauvre fille est toute dévouée au général qui ne s'est jamais inquiété d'elle; elle lutte contre la pauvreté et l'abandon; je devine les efforts secrets de sa fierté et de son courage pour parer aux nécessités de sa position; la fortune du général est perdue; il est, on le sait, accablé de dettes, les unes criardes, les autres à terme; il perd régulièrement à la Bourse le peu d'argent qui rentre dans sa caisse, et cette enfant, aidée d'un vieux domestique, un Caleb de Saintonge, travaille, supplée à ce qui manque, donne à la maison un air honorable, et ne demande qu'une chose, se faire aimer du général. Elle est bien douée, elle est intelligente, elle est admirable... Eh bien! un coup d'œil des grands yeux de Blanche me séduit beaucoup plus que ces héroïques vertus. Je plains cette belle Christine; je voudrais être son ami, lui rendre des services de camarade et de frère; mais quoiqu'elle soit réellement belle, qu'elle ait une valeur morale à laquelle Blanche est étrangère comme à ce qui se passe aux antipodes, elle ne dit rien à mon âme, et Blanche me domine et m'entraîne.

Voilà où j'en suis : ne me gronde pas; donne-moi de tes nouvelles; dis-moi si le climat pur de l'Égypte fait bien à mon neveu. Tu as bien des peines aussi, ma pauvre sœur : nous ne sommes pas nés sous une étoile heureuse. Adieu, je t'embrasse tendrement.

Ton frère, G. D'ANZAC.

CHRISTINE A HENRIETTE.

Val Saint-Jean, mars 18...

Mon amie, le charme est rompu : le général vient enfin de me parler avec amitié, avec confiance, et quoique le ciel soit noir au-dessus de nos têtes, je suis contente; je suis heureuse. C'est à Tribonnas que je dois mon bonheur. Il est revenu, et de ma chambre je l'ai vu entrer, ses papiers à la main, et, les fenêtres étant ouvertes pour laisser passer le soleil, j'ai entendu sa voix sèche qui parlait à mon pauvre grand-père, et ce cher grand-père qui répondait d'une voix tremblante... Oui, ce timbre si fier, qui a commandé la charge, tremblait en suppliant cet homme, cet huissier! Je ne comprenais pas les paroles, mais le son des voix me faisait comprendre la situation : j'étais navrée.

Je vis sortir le Tribonnas, et je courus chez le général. Il n'avait pas eu le temps d'arranger ni son visage, ni sa table; son visage était couvert de larmes... oui, il pleurait, le vieux soldat! et sur sa table se trouvaient ces affreux papiers timbrés, hérauts de la ruine et du déshonneur. Je me jetai à son cou (j'étais très-hardie en ce moment), je l'embrassai et je lui dis :

« —Grand-père, que se passe-t-il? Que veut cet homme? dites-le-moi, je vous en supplie, je suis votre enfant, j'ai droit à vos chagrins, enfin! »

Je le caressai tant que je finis par triompher. Je sentis ses bras qui me serraient; il me baisa au front et me dit :

« — Ma pauvre petite, que veux-tu savoir?

— Ce qui vous tourmente, ce que ce vilain homme est venu vous dire. Je ne suis plus une enfant et je sais bien que les huissiers et les papiers timbrés n'annoncent rien de bon..

— Ah! certes. Eh bien! ma fille, quoiqu'il soit dur de t'avouer ma presque complète ruine, il faut bien que tu connaisses la situation. J'ai essayé de te la dissimuler, mais Tribonnas aidant, ce n'est plus possible. J'ai fait des spéculations qui n'ont pas réussi, et je suis obligé de vendre ma principale propriété, la belle ferme de la Montjoye, ton héritage, Christine!

— Vendez, mon père, vous n'aurez plus le souci de la dette.

— Il ne me restera plus que cette vieille maison et ma pension de retraite.

— Et ce que je possède, le comptez-vous pour rien? Je me charge de nous faire vivre. »

Il m'embrassa : son beau visage avait une frappante expression de tristesse.

« — Ne soyez pas triste! lui dis-je. Nous aurons de la joie, même en n'ayant plus la Montjoye!

— Tu plaisantes, dit-il; tu ne connais pas la vie, tu ne sais pas combien l'argent est nécessaire, oui, nécessaire au bonheur.

— Cela ne dépend-il pas du sens qu'on attache à ce mot *bonheur?* Pour moi, grand-père, il me faut peu de chose : quelqu'un à aimer, vous, Monsieur le général, une petite maison dans un joli site, l'église tout près, mon aiguille, mon crayon même, et je m'inquiéterai peu du reste.

— Tu ne connais pas le reste! le mariage? Crois-tu qu'on se marie aisément avec une si petite dot?

— Je ne me marierai pas : je ne veux être ni marchandée ni achetée, et je suis trop contente de ne pas avoir de fortune, attendu que c'est pour elle que l'on me choisirait.

— Il y a des adjuvants, dit mon grand-père, et comme disait Scarron dans son contrat : une paire de belles mains, les plus beaux yeux du monde forment un apport... J'avais espéré...

— Quoi? général.

— Rien. »

Il se tut : Je relevai la conversation et je la mis sur nos affaires; elles sont miennes maintenant. On vendra, et au plus tôt, la ferme aux toits rouges, les vignobles, les chais, les maisons des colons, on paiera, et M. Tribonnas n'aura plus le droit de venir montrer sa face. Grand-père me donnera ses petits revenus, joints aux miens, ils nous feront vivre... Ah! j'oubliais, il faut payer des intérêts hypothécaires... c'est un gros mot qui effraie, mais rien ne m'effraie plus depuis que j'ai la confiance du général. Dieu est bon; il m'a exaucée... et il m'exaucera encore, car j'ai une chose très-importante à lui demander.

Nous voyons beaucoup moins notre voisin, M. d'Anzac; il nous a avoué qu'après une série de fêtes et de réunions qui l'avaient mis de fort méchante humeur, Mademoiselle Blanche s'était montrée tout à coup si bonne, si gentille qu'il ne pouvait plus faire autrement que de lui consacrer toutes ses soirées, toute sa vie; tout son cœur, a-t-il ajouté. Il l'aime; ils se marieront dans cinq mois, à la fin du deuil; elle sera heureuse, je crois, car bien que M. Gontran soit un peu fier, un peu irritable, je pense qu'il a une âme très-noble et très-loyale, et que Blanche pourra s'appuyer sur lui. Qu'elle le rende heureux! Mon grand-père l'aime, et je fais des vœux pour lui.. de ces vœux qu'on ne fera jamais pour moi. Je resterai fille, l'Antigone de mon général et l'amie, la sœur de mon Henriette que j'embrasse.

CHRISTINE.

GONTRAN D'ANZAC A SA SŒUR.

Paris, avril 18...

Hôtel de Hollande.

Chère Marguerite,

J'entasserais toutes les épithètes de Madame de

Sévigné annonçant à son cousin le mariage de la fille de Gaston, que je ne pourrais exprimer avec assez d'énergie l'ennui dont je suis dévoré. Et pourtant je suis à Paris, ce Paris que j'ai tant aimé. J'y suis avec Blanche (avec sa mère aussi, par parenthèse), je la vois toute la journée et, néanmoins, je m'ennuie chaque jour davantage. Tu te l'expliqueras quand tu sauras que nous sommes ici pour faire l'acquisition des présents de noces, de la corbeille, autrement dit. Singulier usage de notre temps! Signe des temps! dirait un moraliste.

Autrefois, on supposait la jeune fille trop modeste et trop grave pour qu'on osât lui parler à l'avance des dons qu'offrirait l'époux; ils arrivaient le soir du contrat, et comme tout avait été mystère, tout était joie et surprise. Le cachemire étonnait, les perles ravissaient, les bagatelles, l'éventail, la bourse et le livre de prières faisaient jeter des cris de joie; il y avait dans ces surprises de la naïveté et de la grâce. Aujourd'hui, on fait autrement: la belle-mère et le gendre s'entendent sur la somme à dépenser; la belle-mère avance, le gendre recule; elle énumère les goûts de sa chère enfant, des goûts si distingués! Il défend sa bourse; on finit par tomber d'accord, et l'on part ensemble pour Paris. Là, commence une série de tourments, le martyrologe du fiancé : on passe la journée dans les magasins; on court de l'un à l'autre, du joaillier au marchand de dentelles; j'ai vu des cachemires à en couvrir toutes les mosquées de l'Inde, des diamants pour en orner toutes les sultanes Validé, et des bibelots à me faire tourner en bourrique (pardon du mot)! Ces dames ne veulent rien choisir sans que j'y sois; c'est le supplice de la délicatesse et de l'amour. Ajoute à cela les soirées passées au théâtre, les visites chez les tapissiers et les marchands de meubles; d'autres visites, officielles, chez les parents de Madame Lanfrand, Parisienne pur sang; ajoute l'ennui de n'entendre parler que chiffons, toujours chiffons, encore chiffons et le chagrin de voir combien Blanche y tient, à ces malheureux oripeaux; son âme est ensevelie dans la corbeille comme celle du licencié Pedro Garcias dans le trou où était son trésor. Et pourtant, elle est charmante, je l'aime; mais le vieux philosophe est bien mécontent d'elle, quoiqu'elle lui prodigue les doux sourires et les paroles gracieuses. Elle m'aime, n'est-ce pas, Marguerite, elle m'aime? Oui, je réponds à ta place, comme peut aimer une âme frivole, gâtée par l'amour dont elle fut l'objet, et qui a mis sa gloire dans les triomphes de la vanité, et sa vie dans les puérilités féminines. Qu'y faire? je l'aime! et puis, toutes les femmes se ressemblent...

Que dis-je là? Non, toutes les femmes ne sont pas égoïstes et vaines, témoin ma sœur, dont la vie n'a été qu'un long dévouement aux siens; témoin cette jeune fille, cette Christine, qui s'épuise à consoler, à soigner, à rapprocher du ciel le plus indifférent des hommes, le vieux général... Il existe des femmes admirables; mais sont-elles nées pour être appréciées et aimées? Les étourdies, les folles, on les adore... les autres on les estime.

On m'appelle; il faut aller au Louvre, non au Louvre de Raphaël et de Murillo, mais à ce bazar féminin où, de galerie en galerie, les femmes passent des journées aussi divertissantes pour elles qu'ennuyeuses, horripilantes pour

Ton très-humble serviteur et frère affectionné,

GONTRAN D'ANZAC.

Pourtant, si la santé de ton fils ne t'avait pas conduite en Égypte, je t'aurais chargée de ces abominables corvées, cachemire, dentelles, robes et le reste! et qui sait, cela ne t'aurait peut-être pas ennuyée.

CHRISTINE A HENRIETTE.

Val Saint-Jean, mai 18...

Chère Henriette,

Que je te remercie de ton affectueux intérêt! Tu me suis dans les méandres de ma vie, tu ne t'impatientes pas de mes silences forcés; je te retrouve toujours semblable à toi-même, aimante, patiente et bonne. Que Dieu te bénisse de ton amitié!

La Montjoye est vendue, au-dessous de sa valeur, dit-on; les bâtiments étaient en mauvais état; mais enfin, nous avons pu solder le compte de cet agent de change qui nous envoyait le terrible Tribonnas. Nous avons encore d'autres dettes, je le sais, mais je compte faire des économies; car maintenant que je suis d'accord avec le général, rien ne me semble plus impossible.

Il voudrait, mais je n'y consens pas, se mettre à un régime frugal dont il n'a pas l'habitude; je le lui défends : son âge, ses infirmités exigent du bien-être, et si la table est restreinte, ce sera pour moi, Placide et Luce. Ils entrent dans mes vues, ces bons serviteurs. Luce, un peu revêche autrefois, est très-docile pour moi depuis que je l'ai soignée dans sa longue maladie, et à nous trois, nous comptons faire une vie douce au général. Je l'aime tant, mon cher vieux grand-père!

Notre voisin est revenu d'un long voyage à Paris; il nous a avoué qu'il s'était fort ennuyé et nous a fait de son voyage une odyssée comique. Je ne le plains pas beaucoup. Ce qui m'a étonnée, c'est qu'il ait pensé à moi. Il a offert à mon grand-père des ustensiles de fumeur, très-élégants, très-jolis; puis il a demandé la permission de m'offrir un souvenir de Paris.

« C'est le livre à la mode, dit-il, le *Journal d'Eugénie de Guérin*, vous le lirez avec plaisir, Mademoiselle. »

Je l'ai bien remercié de son aimable attention; j'étais à la fois touchée et embarrassée de ce sou-

venir. Si je connaissais davantage Mademoiselle Blanche, je lui enverrais quelque bagatelle; mais que donner à elle, qui est comblée, et ne s'étonnerait-elle pas en recevant un don d'une personne presque inconnue?

J'ai lu ce livre, il semble écrit pour moi : c'est l'expression d'une âme solitaire qui cherche en Dieu son refuge et sa joie. Il renferme de bien touchantes pages, et M. d'Anzac a bien choisi. Je m'étonne que mon souvenir ait traversé son esprit, lui, si épris et si occupé ailleurs...

Adieu, chère amie, je t'embrasse et je t'aime. Amitiés à ton bon mari et à tes chers enfants.

CHRISTINE.

MATHILDE BOURDON.

(La suite au prochain numéro.)

A CONTRE-CŒUR

(FIN)

Guéricourt, 1er janvier.

« Non, mon ami, vous n'imagineriez pas, même en plein accès de fièvre, la nuit invraisemblable que je viens de passer!

Au lieu de la visite projetée à mademoiselle Eugénie, ma persécutrice : séjour plus ému que je ne m'y attendais, dans une église où l'on m'enferme; enlèvement par une vieille femme sourde et méchante; intrusion en pleine noce, en plein souper, en plein bal! et, pour combler la mesure, toujours ce nom de Pontfrac que l'on me jette à la face, malgré tout ce que je puis tenter pour m'en défendre! D'abord impatienté, je finis par m'amuser du quiproquo. Ah! me dis-je avec une pointe de vengeance, ils veulent que je sois Pontfrac! eh bien! Pontfrac je serai; Pontfrac je resterai deux heures durant; et Pontfrac je souperai, et Pontfrac je danserai, et Pontfrac je mystifierai mademoiselle Eugénie en étudiant sa protégée sans défiance, pour la critiquer en connaissance de cause, et volontairement déplaire à cette fiancée! Elle doit être ici... cherchons-la. Demander qu'on me la désigne... c'est trop risquer : Pontfrac la connaît apparemment; peut-être même ont-ils joué à la balle ensemble dans leur enfance... Décidément ce ne sera point facile d'entrer ainsi de plein pied dans un rôle inconnu... Après tout, mon sosie voyageur peut bien n'avoir que peu de relations dans cette petite ville, peuplée surtout de fonctionnaires qui se renouvellent incessamment pendant qu'il change lui-même de lieu; les indigènes qu'il doit fréquenter à bâtons rompus, sont en assez petit nombre pour que, avec un peu d'adresse et beaucoup de réserve, je courre la chance de ne pas trop me fourvoyer pendant le temps que durera mon rôle.

Le premier quadrille s'organise; qui inviterai-je?...

Tandis que j'hésite, la maîtresse de la maison me désigne précipitamment deux jeunes filles assises côte à côte.

« Cher monsieur de Pontfrac, invitez, de grâce, une des demoiselles de Latouche! elles manquent de cavalier! »

Décidément, M. de Pontfrac est le bouche-trou de ces bonnes gens. Cette fois, cela m'arrange, puisque leur indiscrétion me met en face de ma prétendue fiancée; mais la situation n'est guère simplifiée pour cela... elle se complique, au contraire, d'une fiancée en double! Ah! il y a deux demoiselles de Latouche!... c'est sans doute pour cela que l'on se montre si désireux de se débarrasser de la plus gênante à mon profit; mais laquelle est-ce? L'aînée, sans doute; ma foi! je ne puis la distinguer de l'autre; elles sont fort dissemblables pourtant, ces deux sœurs :

La brune a, dans toute sa personne, quelque chose de masculin qui choque; on s'attend, à chaque minute, à... lui voir friser la moustache... qu'elle aura certainement dans une vingtaine d'années; son corselet brillant fait songer à une cuirasse; on s'étonne presque de ne pas remarquer d'éperon au talon retentissant de son petit soulier; il semble qu'elle va vous demander « du feu » pour son cigare et vous appeler « mon bon. » Cette fille-là doit faire des armes et chasser comme saint Hubert. Nous dirions d'elle au cercle, qu'elle a le diable au corps. Trop de feu sacré! Décidément, ce ne peut être, elle, qu'une bonne

vieille fille dévote que mademoiselle Eugénie prend sous son patronage.

Voyons l'autre :

Bandeaux couleur de lin soigneusement plaqués; chignon pendant; cils pâles, toujours baissés; bouche dont les coins retombent; bras maigres collés au corps; jupe immobile dont les plis sans grâce ne se dérangent pas, même quand elle danse la *Saint-Simonienne;* car on danse la *Saint-Simonienne*, à Guéricourt! Pas assez de feu sacré; pas du tout de feu sacré! Cette personne éteinte et empesée raccommode certainement la dentelle et fait la gelée de pommes en perfection. Bien sûr, c'est elle qu'on me destine... à moins que ce ne soit l'autre, cependant... eh bien! franchement, je demande à ne pas choisir!

La sœur blonde m'accepte pour cavalier, tandis que la sœur brune, les cheveux un peu trop accommodés en crinière, caracole au bras d'un officier de hussards.

Je cherche à dessein la phrase la plus plate pour engager la conversation :

« Quelle jolie fête, mademoiselle!

— Mais... il me semble que oui, monsieur.

— Aimez-vous le bal?

— Je ne peux pas encore bien le savoir; je ne danse que depuis deux ou trois heures.

— On danse beaucoup, à Guéricourt?

— Oui; c'est-à-dire... non; enfin, de temps en temps.

—Et quand on ne danse pas, que fait-on? sans doute on s'ennuie; c'est le lot des petites villes.

—Je ne pourrais pas vous dire cela, je l'ignore. Je crois pourtant que personne ne se plaint de l'ennui ; je suppose que ce serait à tort, car les distractions ne nous manquent pas, me semble-t-il.

— Les distractions ?... à Guéricourt? et lesquelles, je vous prie ?

— Mais... le matin nous surveillons les détails domestiques; nous donnons nos ordres aux cuisinières; l'après-midi, nous faisons de la tapisserie, du filet, ou bien une tournée de visites, sans oublier l'atelier de notre couturière où nous avons toujours quelque réclamation à produire ; le soir, par le beau temps, nous nous promenons sur la place verte où nous rencontrons régulièrement les mêmes personnes, à la même heure, ce qui est bien agréable ; en rentrant, nous terminons la soirée par un travail utile : des reprises à nos bas, par exemple ; ou bien par quelques parties de lotos.

— Et c'est toujours ainsi ?

— Mais... à peu près.

— Et c'est pour tout le monde ainsi ?

— A vrai dire, je n'en sais trop rien ; je ne le crois pas, cependant; peut-être se trouve-t-il quelques amateurs d'autres délassements.

— Personne n'est musicien à Guéricourt? personne ne peint? personne ne lit? personne n'étudie? personne n'écrit?

— Peut-être... il me semble même avoir entendu dire que notre juge de paix s'occupe de statuaire et que la marquise de Pareuil joue de plusieurs instruments d'une façon remarquable; on cite, je crois, messieurs Dolfus comme des savants, leur cousin Jules, comme un peintre d'avenir ; et si je ne me trompe, on affirme avoir lu des vers écrits par madame Jaulin. J'aime à croire, pour elle, qu'il n'en est rien.

— Pourquoi donc ?

— Une femme! y pensez-vous? se faire appeler bas-bleu! avoir de l'encre au bout des doigts ! ce serait propre, pour faire des confitures ou des blancs-manger ! »

Ce fut la seule phrase énergique et nette prononcée par ma blonde danseuse.

Peut-être... sans doute... il est possible... il se pourrait,... je crois... je ne m'étonnerais pas... il me semble... que mademoiselle de Latouche, première ou deuxième du nom, est tout bonnement ce qu'on appelle avec irrévérence... un pot-au-feu !

Pouah ! qu'on m'en parle de moins en moins ! qu'on ne m'en parle plus du tout! je ne prendrai même pas la peine de lui déplaire.

Ce n'est pas que je dédaigne les vertus domestiques, même les plus humbles, ni les talents de coin du feu; tant s'en faut! L'ordre, l'économie, l'activité d'une maîtresse de maison entretiennent et assurent le bien-être des siens, l'avenir de ses enfants. Son mari lui doit la sécurité ; l'établissement heureux de ses filles et de ses fils sera en partie son œuvre. Mais ce n'est pas tout, que de pétrir le pain quotidien : il faut lui donner de la saveur ; ce n'est pas assez que d'allumer du feu dans l'âtre : il faut que ce feu éclaire, égaie, réjouisse le foyer tout en le réchauffant. La science des choses matérielles ne suffit point; l'habileté du terre à terre est peu de chose, si le cœur manque d'ailes; si l'esprit ne sait point s'élever en haut; si l'œil ne cherche à pénétrer jusqu'aux régions immatérielles ; si les lèvres ne profèrent jamais les professions de foi enthousiastes, les exclamations admiratives, les bravos émus pour ce qui est grand, pour ce qui est beau, pour ce qui est lumineux !

La voix de mademoiselle de Latouche numéro brun m'arrache à ces réflexions. Son danseur a demandé grâce : ce n'est qu'un faible homme ! Elle veut bien lui accorder quelques instants de répit, et il s'essuie le front, tout haletant du forcené galop qu'il vient de fournir.

« Qu'avez-vous donc, aujourd'hui? fait la virile danseuse avec un ton de brusque camaraderie; ma parole, vous êtes fourbu; si je ne vous avais retenu tout à l'heure d'un poignet vigoureux, vous vous couronniez de la belle façon. — Tiens, ma mère qui campe sa chabraque sur ses épaules ! aurait-elle froid, par hasard ? quel caprice ! on étouffe, ici. »

La mariée, qui passait d'un salon dans l'autre,



IMP. DUPUY, PARIS.

Mars 1876. Journal des Demoiselles N° 4038 bis

ET PETIT COURRIER DES DAMES REUNIS

Modes de Paris, rue Drouot, 2.

Toilettes du Petit St Thomas, *Rue du Bac, 27 à 33.*

Foulards de la Compagnie des Indes, *rue de Grenelle St Germain, 42.*

Mouchoirs de la Compagnie Irlandaise, *rue Tronchet, 36.*

lui fit un gracieux signe de tête en l'effleurant.

« Voilà Ernestine casée, reprit la danseuse; c'est bien heureux: son père est fourré dans les affaires jusque par dessus la tête; sa mère est d'une santé ridiculement pitoyable; la pauvre fille était à chaque instant privée de distractions et de sorties; maintenant du moins, elle aura un chaperon toujours prêt; et s'il ne l'est pas, eh bien! son titre de femme lui permettra de se lancer toute seule.

— Ah!... c'est comme premier écuyer qu'on prend un mari, alors?... demanda l'officier qui s'épongeait toujours.

— Premier écuyer! vous avez de drôles de mots; je n'ai pas dit cela. Nous n'avons pas la prétention de faire d'un mari un serviteur; c'était bon pour l'époque où

Feu le marquis votre grand-père,
Dont la mémoire m'est si chère,
Me fit la cour pendant trois ans,
Avant de m'avouer ses sentiments brûlans!

Nous avons changé tout ça, aujourd'hui: qu'un mari soit un franc camarade de bonne volonté, c'est tout ce qu'on lui demande. Ce camarade n'était pas facile à trouver pour Ernestine; elle est si riche! il lui fallait rencontrer une fortune égale au moins à la sienne; sans cela, jugez un peu quelle déchéance, quelles privations; réduire le grand train dont on a pris l'habitude dans sa famille; avoir quelques bijoux, plusieurs domestiques, deux ou trois chevaux de moins; chasser bourgeoisement le lièvre et le lapin en piètre costume au lieu de courre le cerf en grand équipage dans ses forêts, ce serait raide, ça!

—Cependant, mademoiselle, tous les avantages et toutes les perfections ne pleuvent pas sur un seul homme. Que le « camarade » en question soit très-riche, tant mieux! mais qu'il réunisse en même temps... tout ce que rêve un cœur de jeune fille, cela me semble difficile.

— Ah! capitaine, capitaine, quel mors aux dents prenez-vous là? Les cœurs de jeunes filles ne rêvent plus; c'est passé de mode, comme le fusil à baguette: La raison! voilà le mot de la vie! Avez-vous suffisamment soufflé, maintenant; allons, hop! un autre temps de galop!

Quel langage! quelles opinions! quels sentiments! cette fille-là s'est photographiée en cinq minutes. Ah! cher ami, cher ami, plutôt que de l'épouser, je crierais de toute la force de mes poumons, comme l'antique tourmenté: « Qu'on me ramène aux carrières! »

Je triomphe, cependant: voilà mes théories sur les mariages par procuration, sur les « bons choix » faits par autrui, complétement justifiées. Ah! mademoiselle Eugénie, c'est là le joli tour que vous pensiez me jouer? Patience! je vous en dirai sans tarde mon opinion!

Qu'est-ce que ce petit brouhaha dans le salon voisin? Un accident de toilette, pas autre chose. Mademoiselle de Latouche, la brune, est suivie, à une distance de cinq ou six mètres, par une piteuse traine de volants décousus.

« Georgine, viens me raccrocher ça d'un coup d'aiguille, ordonna-t-elle à sa blonde sœur.

— Mais Paule, je ne sais pas si... je ne crois pas que... il me semblerait possible que, peut-être, une femme de chambre...

— La femme de chambre, ce sera moi, interrompit une voix douce avec empressement; venez, Paule, j'aurai tout de suite fini. »

Alors la jeune fille qui avait parlé emmena mademoiselle de Latouche dans une pièce voisine. Par la porte entrebâillée, je vis la belle Paule se mirer complaisamment dans la glace d'une armoire, pendant que sa compagne, agenouillée avec une grâce dont elle n'avait pas conscience, alignait des points rapides. La petite main blanche courait si vite, si vite parmi les flots de tulle déchaînés, qu'ils rentrèrent promptement dans l'ordre.

La jeune fille, alors, se releva: tandis qu'elle remettait ses gants, j'admirais une opulente chevelure, un teint d'une blancheur mate et chaude; une taille délicieuse et une grâce infinie; mais quand elle releva la tête pour parler à Paule, la douceur de son intelligente physionomie me charma: ces yeux-là, j'en jurerais, sont faits pour regarder en haut, et je serais bien étonné que cette main mignonne sût cravacher un cheval ou abattre un chevreuil!

— « Merci, ma petite Lucie, fit brusquement la brune danseuse. »

Et les deux jeunes filles rentrèrent au salon.

Le bal touchait à sa fin. Il aurait peu duré; mais, à mon avis, ce peu, c'était encore trop: cela me choquait, vraiment, qu'au sortir d'une cérémonie solennelle, alors que les paroles de la bénédiction sacrée vibraient encore dans l'air et flottaient sur les têtes, la première heure fût donnée à la foule, au bruit et au plaisir!...

Cependant, l'orchestre fatigué venait de disparaître, et le défilé de sortie commençait, quand plusieurs jeunes gens sollicitèrent la permission de danser au moins un bout, rien qu'un pauvre bout de cotillon.

— « Mais les musiciens nous manquent, objecta la maîtresse de maison.

— Oh! madame, qu'à cela ne tienne: voici un piano.

— Qui en jouera? Personne n'a apporté de musique.

— Toujours Lucie joue par cœur, maman, dit la mariée; elle est si obligeante, qu'elle voudra bien...

— Oh! de grand cœur, répondit la jeune fille. »

De nouveau, les petites mains blanches sont dégantées, et Mademoiselle Lucie attaque une valse en vogue avec un brio merveilleux. J'avais entendu maintes fois cette valse dans les salons parisiens; mais elle me parut alors toute nouvelle

malgré la régularité du rhythme et la stricte observance de la mesure, il y avait un sentiment exquis dans cette mélodie légère; et, pour la première fois, je reconnus que la musique de danse peut dire quelque chose au cœur.

« Mademoiselle votre fille a un véritable talent, dit un vieillard à une dame assise tout près de moi. Elle doit étudier beaucoup.

— Non, vraiment, monsieur. Lucie a peu de temps à donner à la musique; elle s'occupe de tant de choses à la maison! Je l'ai d'ailleurs chargée de l'éducation de sa jeune sœur.

— Et son élève lui fait le plus grand honneur, madame. C'est une merveilleuse école de maternité, que vous avez inventée là.

— Lucie me supplée souvent aussi dans la direction du ménage.

— Pour une jeune fille instruite et distinguée comme elle, cela doit manquer de charme complétement.

—Du tout, monsieur: les choses sont beaucoup ce que nous les faisons; il y a moyen d'idéaliser et d'embellir les occupations les plus prosaïques; si nous avons du charme et de la grâce en nous-mêmes, répandons-les sur ce qui nous entoure, et dès lors toute corvée trouvera sa compensation. C'est ce que fait Lucie. Elle écarte d'ailleurs la fatigue et l'ennui par la diversité des occupations; et, depuis quelque temps, elle a pris pour les sciences naturelles un goût très-vif qui lui procure des jouissances quotidiennes. »

Pendant cette conversation, mademoiselle Lucie continuait de faire tourbillonner toute la noce, sans songer qu'elle-même était privée de ce plaisir. Et moi, je continuais de la regarder... en songeant à beaucoup de choses!...

Ah! me disais-je, il y a donc des femmes qui ne sont ni Bradamante ni pot-au-feu et qui réunissent en elles les perfections diverses de Marthe et de Marie?...

Je l'avais pressenti; mais mademoiselle Eugénie ne s'en doute pas, elle; mademoiselle Eugénie est aveugle comme la fatalité, comme la fortune. Elle lance au hasard son grappin; et, franchement, on ne peut pas dire qu'elle ait la main heureuse. Oh! cette mademoiselle Eugénie! cette mademoiselle Eugénie!

La valse finit, et je m'éveillais de ma rêverie pour faire mes adieux aux maîtres de la maison, en leur déclinant mon nom véritable qu'ils accueillirent en échangeant un sourire d'intelligence. Mademoiselle Eugénie aurait-elle parlé? oh! cette mademoiselle Eugénie! cette mademoiselle Eugénie!

Dans le vestiaire, la brune Paule brusquait madame de Latouche en lui reprochant tout haut de « n'en jamais finir; » la blonde Georgine s'occupait avec conscience de son propre équipement, et mademoiselle Lucie, qui enveloppait sa mère d'une plisse ouatée, lui prodiguait de câlines attentions. »

*
* *

Horace dormit peu dans sa chambre d'auberge, et la quitta de bonne heure pour flâner par la ville; déjà les rues se remplissaient de monde: mais les petites gens, les pauvres gens seuls affrontaient le froid du matin; on rencontrait à chaque pas des bandes d'enfants du peuple qui se répétaient à eux-mêmes les compliments de nouvelle année appris à l'école; des ouvriers qui, de proche en proche, échangeaient des souhaits laconiques; et des mendiants comptant sur la charité de la première heure. Plus tard, le beau monde aurait son tour; les nuées de cartes s'abattraient en avalanches; on distribuerait les présents, les serrements de mains, les vœux tout frais éclos; et, comme toujours, des voix moroses protesteraient contre cet usage « absurde ».

Eh bien! de bonne foi, cet usage, en quoi est-il absurde?

De ce que vous sonnez maussadement à des portes que vous désirez voir fermées; de ce que vous regrettez un peu d'argent dépensé en menus cadeaux; de ce que vous manquez de sincérité dans des effusions de commande, est-ce une raison pour que les cœurs chauds s'enveloppent de glace? Ah! si vous saviez la joie que plusieurs éprouvent à préparer une surprise, à offrir un souvenir!... ceux-là, il est vrai, se sont refusé parfois le nécessaire pour procurer à ceux qu'ils aiment un peu de superflu... Si vous lisiez dans certaines âmes où sont gravées la reconnaissance et la tendresse!... Si vous vous trouviez en plein courant de l'échange cordial des souhaits sincères, il vous semblerait moins absurde, cet usage de donner un jour, sur trois cent soixante-cinq, au maintien de certaines attaches sociales! Tant de traditions déjà ont croulé sans que rien de meilleur surgisse de leurs ruines, qu'il faut hésiter avant de saper encore ce qui reste debout, ce qui relie les temps nouveaux avec les coutumes du passé...

Horace marchait à pas pressés en faisant ces réflexions, sans s'apercevoir qu'il s'engageait dans les faubourgs et sortirait bientôt de la ville: une chaussée inégale et montueuse serpentait en zigzags entre deux rangs de masures misérables, bravant les lois de l'alignement: ici, quelques vessies gonflées, suspendues à une porte, servaient d'enseigne au boucher de dernier étage; là, des chandelles rances et des morceaux de savon étalés derrière une vitre crasseuse indiquaient une épicerie au rabais; plus loin, des pains d'épices, des polichinelles et des jouets à bas prix, excitaient l'admiration des enfants déguenillés qui les contemplaient envieusement, le pouce dans la bouche et les yeux grands écarquillés. Tout à coup, l'étalage se dégarnit en partie, et ces richesses à deux sous pièce allèrent s'entasser dans le vaste tablier d'une grosse personne habillée comme une femme de chambre

de bonne maison. La pauvre marchande rayonnait de joie « d'étrenner » de la sorte, et la petite main qui payait la marchandise vida sa bourse sans compter.

Horace reconnut cette petite main qu'il avait vue manier si habilement l'aiguille et jouer du piano si brillamment : c'était celle de Lucie. La jeune fille, escortée de sa duègne Guéricourtoise, s'engagea résolûment dans le labyrinthe formé par les ruelles du faubourg. Horace, qui la suivait de loin, la voyait de temps en temps disparaître dans une allée sombre, grimper un escalier en plein air, pénétrer dans un bouge misérable ; et chaque fois le tablier de la grosse femme s'allégeait ; et chaque fois aussi l'on entendait de joyeux cris d'enfants, de frais éclats de rire et de bruyants remercîments. Lucie avait compris que les pauvres ne vivent pas seulement de pain et qu'il faut quelques rayons de soleil pour percer leur ciel sombre... La joie des enfants ranimait le cœur endolori des mères ; et les pères attendris, en suivant de l'œil la jeune fille qui s'éloignait émue elle-même, sentaient tomber quelques-unes de leurs amères préventions contre les « riches ».

Une grand'mère escorta Lucie jusqu'au prochain carrefour.

« Oh ! ma bonne demoiselle, lui disait-elle à haute voix, que le Seigneur vous récompense ! Puisse-t-il vous accorder, à ma prière, une bonne année, une bonne santé avec un bon mari qui vous rende bien heureuse !

— Demandez-lui plutôt que je rende ce mari heureux, s'il me l'envoie ; répondit-elle doucement. »

Horace devina cette parole, plus qu'il ne l'entendit, et son cœur battit violemment... Puis il évoqua l'image de mademoiselle de Latouche la blonde et celle de mademoiselle de Latouche la brune... Il les opposa à celle de Lucie, qui n'était ni brune ni blonde... et alors, dans un transport d'émotions où l'indignation contre sa protectrice encore inconnue avait une large part, il s'écria tout haut :

« Oh ! mademoiselle Eugénie ! mademoiselle Eugénie ! !

— Plait-il, monsieur ? fit en se retournant une femme d'un âge mûr, qui trottinait devant lui. »

Horace s'arrêta interdit : mademoiselle Eugénie, en personne, était là, immobile, attendant sa réponse ! Il avait vu chez la bonne tante Pelletier sa photographie trop ressemblante, pour ne pas la reconnaître au premier coup d'œil...

Un peu plus tard, il pénétra, à sa suite, dans la maison proprette où il s'était inutilement présenté la veille :

« Vous êtes venu hier, m'a dit Jeannette ; et j'ai vivement regretté, monsieur, de ne vous avoir pas reçu ; mais je comptais bien vous voir aujourd'hui. Maintenant, causons : avant tout, il me faudra votre opinion sur votre future ; et je vais, ce soir, vous présenter à...

— C'est fait, mademoiselle : j'ai eu l'honneur de la faire danser cette nuit, et je tiens à vous exprimer tout de suite ma reconnaissance.

Il appuya ironiquement sur ce mot ; mais la vieille fille n'y prit point garde.

« Ah !... vous avez fait danser mademoiselle de Latouche ? fit-elle étonnée ; eh bien ?

— Eh bien ! mademoiselle, je n'hésite pas devant un franc aveu : il m'est impossible de reconnaître en moi des qualités domestiques, culinaires et pratiques à la hauteur de cet idéal de ménagère ; et votre blonde pupille...

— Blonde ? où donc avez-vous les yeux ? ma petite amie n'est pas blonde du tout, monsieur.

— Ah ! c'est la brune, alors ? En ce cas, mademoiselle, permettez-moi de me retirer avec empressement et timidité devant cette brillante et virile apparition : Mademoiselle Paule me semble appelée vraiment à intervertir les rôles : c'est elle qui protégera son mari ; c'est lui qui devra lui vouer sans doute une soumission sans bornes. Je trouve ce rôle humiliant pour ma future dignité conjugale et... je me récuse. »

Pendant cette tirade mordante, que faisait mademoiselle Eugénie ? Sans doute elle baissait les yeux avec embarras ; elle rougissait de dépit, elle semblait atterrée ?

Point :

L'étrange fille attachait sur le jeune homme un regard tout brillant de malice, et se mordait les lèvres pour ne pas lui rire au nez franchement.

— Je n'ai jamais eu la passion des extrêmes, poursuivit-il impitoyablement : les femmes-servantes exhalent pour moi des parfums de sauce et de lessive qui manquent de charme totalement ; les femmes-hommes me font horreur... Entre les deux, cependant, il y a la femme-femme, la vraie femme ! et celle-là, on peut encore la rencontrer... même à Guéricourt.

— A Guéricourt ?

— Mon Dieu, oui : il peut être donné à tout le monde de l'y remarquer à la promenade, à l'église et même au bal où elle sait faire acte de charité... ; comme la femme forte de l'Écriture, elle se lève matin et sa journée commence par de bonnes œuvres... mais mademoiselle Lucie, sans doute...

— Lucie ! c'est de Lucie que vous voulez parler ? c'est Lucie que vous avez remarquée ? c'est Lucie que vous admirez ?... Mais alors, mon très-cher monsieur... Non ! fit-elle en se ravisant. »

Puis elle se saisit des pincettes et attisa le feu comme pour en faire jaillir une inspiration avec les étincelles.

Son parti fut bientôt pris :

« Il suffit, monsieur, reprit-elle en affectant une physionomie glaciale : Mademoiselle Georgine vous écœure ; mademoiselle Paule vous

exaspère, et moi-même je ne suis pas auprès de vous en odeur de sainteté, je le devine. Je n'entreprendrai pas de combattre vos antipathies; mais un homme bien élevé ne peut mettre volontairement une vieille fille comme moi dans la plus sotte des situations : j'ai prévenu ce matin madame de Latouche de votre arrivée; elle nous attend ce soir tous deux. Ne me laissez pas me présenter seule, de grâce! Franchement, je ne puis aller crûment répéter à une amie ce que vous venez de me confier! Vous refusez sa fille... que d'ailleurs elle ne vous eût peut-être pas accordée si facilement... mais un galant homme doit s'y prendre avec délicatesse et...

— Je vous comprends, mademoiselle : vous désirez que je me fasse éconduire? Qu'à cela ne tienne; il suffira de me présenter comme un poète à mademoiselle Georgine et comme un...

— Allons, c'est très-bien! interrompit la vieille fille en se cachant le visage derrière un écran. Votre tante me vantait votre caractère avec raison, je le vois. A ce soir! »

***

Huit heures sonnaient : mademoiselle Eugénie, avec un petit air crâne de vengeance satisfaite, se débarrassait de son manteau dans le vestibule, pendant qu'Horace s'efforçait de donner un tour disgracieux à sa chevelure. En approchant du salon, les visiteurs s'étonnèrent du bruit qu'on y faisait : c'étaient des piétinements, des sauts, des cris joyeux, des éclats de rire, un tapage sans égal; aussi la voix du domestique annonçant les survenants fut-elle couverte par le tintamarre.

Mademoiselle Eugénie et son protégé s'arrêtèrent sur le seuil, incapables d'avancer : une véritable nuée d'enfants roses, blonds, bruns, espiègles et joufflus voltigeaient sur le parquet comme autant de papillons.

« Casse-cou, ma cousine! criait l'un.

— Tu ne m'attraperas pas, ma sœur! reprenait l'autre.

— Tu y resteras toute la soirée, ma tante! ajoutait un troisième. »

Et, parmi ces lutins, une jeune fille, les yeux bandés, les bras étendus, s'avançait avec une feinte gaucherie qui les amusait tous.

L'un d'eux la poussa malicieusement vers Horace :

« Oh! pour cette fois, je tiens quelqu'un! dit-elle. Et sa main saisit à l'aventure... la barbe du jeune homme.

— Ah!... fit-elle en la retirant bien vite. Et, tout effarouchée, elle détacha un bandeau qui, en tombant, laissa voir le gracieux visage de Lucie. »

Horace rougit de plaisir et de surprise en s'inclinant. Au même instant, les maîtres de la maison accouraient d'une pièce voisine :

« Cher monsieur de Latouche, chère madame de Latouche, déclama mademoiselle Eugénie en appuyant sur ce nom avec un sourire de triomphe, permettez-moi de vous présenter M. Horace Alvère, le neveu de ma meilleure amie. »

Horace stupéfait oubliait presque de saluer.

« Eh bien! Lucie, je t'ai surprise en flagrant délit d'enfantillage! Tu avais bien raison de te voiler la face, va! Je te demande un peu s'il n'est pas honteux pour une grande fille qui aide son père à classer des minéraux et sa mère à tenir une maison, de jouer à collin-maillard avec cet entrain!

» Si par malheur elles l'apprenaient, que penseraient de cela mesdemoiselles Georgine et Paule *de Lassouche?* »

La vieille fille appuya de même sur ce nouveau nom en écrasant Horace sous un regard victorieux.

Ce fut une révélation. Il joignit les mains avec ravissement et murmura :

« Grâce! »

Mademoiselle Eugénie le poussa du coude en s'asseyant :

« Allons, monsieur, fit-elle malicieusement tout bas, dites donc quelque insanité! commettez donc quelque sottise! n'est-il pas temps de commencer votre rôle?

— Oh! mademoiselle Eugénie, mademoiselle Eugénie, vous êtes un ange... et je vous adore! »

***

« Guéricourt, 6 janvier.

« Mon ami, c'est le jour des Rois; ou plutôt, non : c'est le roi des jours! Pourtant il pleut à verse et il vente à jeter les cheminées sur les passants. Mais les cœurs qui aiment, les cœurs heureux ne connaissent ni les nuages, ni les hivers, et pour le mien c'est le printemps qui chante et s'épanouit!

Mademoiselle Eugénie est mon idole et je lui dresse un autel en mon âme!

Grand Dieu! n'allez pas vous y tromper : non, ce n'est pas de ses cheveux gris et de son aimable embonpoint que je suis amoureux... Elle fait battre mon cœur, c'est vrai; mais c'est seulement de reconnaissance. Et dire que je l'ai méconnue! ah! ce serait à m'arracher les cheveux moi-même de repentir, si je ne tenais à rester un peu joli garçon : c'est presque de rigueur pour un marié de mon âge.

Oui, je me marie! et cela, le plus tôt possible, je l'espère bien! *Elle* est belle; *elle* est bonne; *elle* m'aimera... je n'ose pas dire : *Elle* m'aime! et pourtant...

Voici l'heure d'aller partager avec *elle* le gâteau des rois... que la fève nous échoie ou non, *elle* n'en sera pas moins toujours la reine de votre heureux ami. HORACE. »

MÉLANIE BOUROTTE.

REVUE MUSICALE

LA PETITE MARIÉE — LA BELLE POULE. — LE BOURGEOIS GENTILHOMME. — CONCERTS

Neige et glaçons, tempêtes et sinistres, voici jusqu'aujourd'hui le budget de l'hiver. Aussi les auteurs littéraires et les compositeurs de musique, tranquillement assis au coin du feu, s'endorment-ils sans songer au public. Ils attendent, comme les oiseaux, le printemps pour chanter; les théâtres, les concerts, les soirées manquent de chaleur et de gaîté; il semble que les frimas aient envahi toutes les imaginations et paralysé la verve créatrice. Aussi vivons-nous de si peu qu'il faut un certain courage pour parler de ce qui se produit.

Dirons-nous quelques mots des opérettes? ceci n'est guère possible. Nous continuons à nager dans les eaux troubles de l'immoralité dramatique; la musique seule de ces sortes d'ouvrages a parfois droit à notre attention. M. Charles Lecocq s'est acquis par ses créations une certaine renommée. On remarquait en lui une verve originale qui, placée sur un autre cadre, eût produit un effet durable. Mais le besoin d'obéir aux mauvais instincts de l'époque, la soif d'une popularité vulgaire et l'appât de grosses sommes à conquérir, font éclore dans l'imagination des auteurs des folies grotesques qu'acceptent et que décorent les musiciens distingués. — La première représentation de *la Petite Mariée*, opéra-bouffe en trois actes, livret de MM. Leterrier et Albert Vanloo, musique de M. Ch. Lecocq, est de la famille de ces bouffonneries au gros sel; le flonflon y est en honneur. Cependant il faut distinguer certaines qualités que la justice nous oblige à reconnaître : le duo de l'*Enlèvement* est vraiment charmant, les couplets intercalés y sont vifs, piquants et spirituels; on y remarque un très-joli accompagnement d'orchestre; il s'y trouve aussi un trio très-apprécié; mais que sont ces bagatelles musicales, et comment les faire valoir au milieu de ce déluge de lazzis et de coq-à-l'âne? Si nous ajoutons à ce détail le compte-rendu de *la Belle Poule*, opérette nouvelle des Folies-Dramatiques, j'espère que nos lectrices nous accorderont un prix d'indulgence; mais le quartier du Château-d'Eau aime les gaietés bruyantes, et s'est jeté avec ardeur vers cette joyeuse paysannerie. Le compositeur, initié aux goûts de ce quartier, a déchaîné, pour la conquête de son œuvre, une véritable armée de trombones et de grosses caisses qui ont produit le plus prodigieux effet Revenons aux choses sérieuses.

Le 14 octobre 1670, au château de Chambord, devant Louis XIV et sa cour, on représenta une comédie-ballet de Molière, qui fit un immense effet, c'était *le Bourgeois gentilhomme*. Nous connaissons tous cette pièce qui a fait courir le monde et rire l'univers intelligent. Quelques critiques ont trouvé que la fin de la comédie devait être plus sérieuse et prêter davantage à l'intérêt dramatique; mais Molière n'a jamais cessé d'être Molière, c'est-à-dire le philosophe sous le sourire duquel on lisait des poèmes de douleurs et de désenchantements. C'est donc sur cette œuvre que deux théâtres parisiens, l'Odéon et la Gaîté, ont eu l'idée d'organiser un opéra-bouffe, tel qu'il avait été créé primitivement sur la musique de Lulli. Quelle main profane oserait toucher au caractère de M. Jourdain, ce type inimitable qu'aucun talent ne saurait reproduire, ce bourgeois qui ne veut donner sa fille qu'à un gentilhomme, et qui la mariera au fils d'un Grand-Turc de carnaval. Molière, en faisant cette pièce, n'a jamais eu l'idée de faire un drame, mais bien une œuvre gaie, spirituelle et amusante. Le rire seul, ce bon rire qui repose de toute inquiétude, ce temps d'arrêt aux sombres ennuis de la vie, il en avait besoin pour lui-même, il le voulait aussi pour les autres. Les auteurs qui ont arrangé ou plutôt organisé, à nos théâtres modernes, *le Bourgeois gentilhomme*, ont eu tort de supprimer la petite scène de Dorante au quatrième acte. De Molière il ne faut rien entendre ou il ne faut rien retrancher.

Un savant professeur, M. Wekerlin, s'était chargé de reconstituer la partition originale de Lulli, d'après les manuscrits de Philidor que possède la bibliothèque du Conservatoire. Il a scrupuleusement conservé l'orchestration primitive, composée d'instruments à cordes, soutenus seulement de deux bassons accompagnés de deux flûtes. La génération qui nous a précédés n'aimait pas le tapage; elle estimait la symphonie en proportion de sa grâce, de son charme et de sa douceur. Hélas! les temps sont changés, et avec eux les goûts et les habitudes de vivre. — Mon cher, cette musique est impossible, c'est pâle, c'est plat, c'est absolument ridicule; nous existons dans une époque de

progrès; les cuivres bruyants et sonores ont remplacé vos chalumeaux d'autrefois; nos bergères n'ont plus de houlettes et nos magisters plus de perruques. — Sans doute, mais les mélodies de Mozart enchantaient plus que les trombones de Wagner, les filles des champs innocentes valaient mieux que vos bergères à chapeaux, et la musique de vos opérettes ne vaudra jamais la grâce naïve de certains airs d'autrefois. — Il y a dans la partition du *Bourgeois gentilhomme* des mélodies en demi-teintes qui sont délicieuses, et que certes les compositeurs modernes trouveraient beaucoup au-dessous de leur génie. Cependant ce bon gros public plein de bon sens qui compose la presque majorité des salles de théâtres les a chaleureusement applaudies; l'air:

Je languis nuit et jour.

le trio dialogué du premier acte et le trio bouffe du festin, interprétés avec ce style peu compliqué qui semble étrange à nos exécutants, ont cependant fait un grand plaisir. Le manuel de M. Jourdain est un vrai bijou. M. Wekerlin l'a replacé tout entier dans l'orchestre, où il a fait un excellent effet. Nous devons néanmoins constater que dans la pièce bouffe du *Bourgeois gentilhomme*, diverses parties ne sont pas de Molière; l'air:

Soyez fidèle.

d'un ton si fin et si doux, est attribué à Benserade, bien qu'il ne se retrouve pas dans ses œuvres complètes. On suppose que cet air figurait dans une mascarade de Lulli intitulée *le Carnaval*.

Il ne faut pas oublier de mentionner les ballets réglés avec infiniment d'intelligence par M. Justament. Le rôle du Muphti est ravissant de verve et de comique. Les mouvements, les génuflexions et les contorsions de ce singulier personnage ont été imités de la façon la plus exacte par l'acteur Vauthier, qu'on eût pris pour un véritable sectateur du Coran.

***

Un des événements récents de notre monde musical, c'est le traité passé récemment entre l'impresario Merelli et notre grand chanteur Faure, pour une série de cent représentations et concerts en France et à l'étranger, au chiffre royal de trois cent mille francs, tous frais payés. Sauf Londres et Bruxelles, nous ne savons pas de villes de France et de l'étranger qui aient eu la bonne fortune de posséder Faure en représentation. Les frais de séjour et de voyage, dans des conditions vraiment princières, sont à la charge de l'impresario, qui s'est engagé à ne conduire le grand chanteur, ni en Russie, ni en Allemagne, ni en Espagne, ni en Amérique.

On pourrait dire: Quelle belle corde dans la voix! quand on songe que le chanteur Nourry gagnait avec tant de peine, congés compris, vingt mille francs par année. Autre temps! autres mœurs!

***

Un des attraits du dernier programme de la Société des Concerts était une symphonie nouvelle de ce pauvre Deldevez, mort tout récemment. L'œuvre nouvelle est calquée sur le modèle des symphonies classiques dont le compositeur a fait ses études de prédilection. Les trois premiers morceaux, et l'andante surtout, ont particulièrement fait plaisir; puis la Société nous a fait entendre l'ouverture du *Coriolan* de Beethoven, et la ravissante symphonie en *la* mineur de Mendelssohn, plus connue sous le nom de la *Symphonie romaine*. La soirée s'est terminée par l'*Adieu aux Jeunes Mariés*, chœur de Meyerbeer, et l'introduction d'Obéron.

***

Ce que nous attendions de la résurrection de notre théâtre lyrique, M. Pierre Véron vient de le réaliser dans ses nouveaux salons de la rue de Rivoli. Sans décors ni costumes de théâtre, avec un personnel en toilette de ville, il a trouvé le moyen de nous tenir sous le charme pendant plusieurs heures, à ce point qu'on a bissé la moitié de son important programme. Le quatuor admirable de *Rigoletto*, chanté par mesdames Krauss, Engalli, MM. Faure et Bosquin; l'air *de Sapho*, de Gounod, par madame Engalli; le *Rêve*, de Darcier, par Faure; le *Crucifix*, du grand chanteur, par lui-même; la valse de *Mireille*, puis des joyeusetés d'opérettes accessibles à tout le monde, enfin une foule de détails charmants, qu'il serait trop long d'analyser; tels ont été les éléments de cette soirée artistique, dont tous les amateurs de bonne musique se souviendront. Deux maitres émérites tenaient le piano: M. Jules Cohen, de l'Opéra, et M. Emile Bourgeois, des écoles Dupré et Royer.

Marie Lassaveur.

LE PRESBYTÈRE

A l'ombre du clocher de la petite église
Où tinte l'Angélus au souffle de la brise,
Se cache un humble toit connu des malheureux.
Au-dessus de la porte un emblème pieux
Annonce au voyageur égaré dans sa route,
Tourmenté par la faim, le remords ou le doute,
Qu'il y peut rencontrer et l'aliment du corps,
Et la paix et la foi qui nous rendent plus forts.

Un vieillard vénérable habite la chaumière.
Soixante ans de labeur, de veilles, de prière
Ont courbé son épaule et blanchi ses cheveux.
Mais le divin amour, dont la source est aux cieux,
L'embrase tout entier, usant ce corps débile
Dont l'âme veut briser l'enveloppe fragile.

Il aime avec Jésus les tout petits enfants :
Sur le sentier du bien guidant leurs pas tremblants,
Il les a tous bénis au seuil de l'existence;
Il protége leur cœur lorsque l'adolescence
Vient éveiller en eux le feu des passions.
Quand le doute envahit l'esprit des nations,
Le prêtre le combat : son ardente parole
Terrasse au fond des cœurs le mal qui les désole;
Elle arrache le faible au morne désespoir,
Le relève et lui dicte un austère devoir.

Quand l'homme est sur le point d'achever sa car-
[rière]
Le prêtre le console à cette heure dernière;
Il soutient son courage et calme ses terreurs :
Pardonnant du passé les coupables erreurs,
Il lui fait entrevoir les clartés éternelles
Du ciel que Dieu promit aux âmes immortelles.

Et toi, pauvre maison du pauvre serviteur
D'un Dieu de charité, refuge du bonheur
Donné par la vertu du sublime Évangile,
De nos infortunés doux et riant asile,
L'orphelin qui demande une obole ou du pain
Sur ton seuil vénéré n'attend jamais en vain;
Le soleil du bon Dieu caresse le feuillage
De la vigne et des fleurs du verger qui l'ombrage;
Son reflet qui se joue et semble te bénir,
Grave au cœur du pasteur un touchant souvenir.

ÉMILE GRASS.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE

VEAU A LA GELÉE.

Prenez un casi de veau, piquez-le de lard, jambon, truffes, si vous en avez, mettez-le dans une braisière enveloppée de bardes de lard, avec des os de veau, un pied de veau, carottes, oignons, bouquet garni, sel et poivre; mouillez avec de l'eau, ou, de préférence, du bouillon et un grand verre de vin blanc, faites bouillir, écumez, et achevez la cuisson à petit feu.

Lorsque le veau est cuit, retirez-le et posez-le sur un plat; passez le jus à travers un linge peu serré, remettez ce jus sur le feu, cassez-y deux œufs entiers, mêlez parfaitement, laissez bouilloter durant une demi-heure, passez de nouveau la gelée, laissez-la refroidir, couvrez le veau froid avec cette gelée et servez.

*
* *

MORUE A LA CRÈME.

Faites cuire à l'eau bouillante la morue dessalée, égouttez-la et coupez-la en filets. Mettez dans la casserole 200 grammes de beurre manié de farine, poivre et muscade; quand le beurre sera fondu et lié, ajoutez-y à peu près un demi-litre de crème et du persil haché; tournez la sauce pendant cinq minutes, ajoutez-y les filets de morue et servez.

CORRESPONDANCE

FLORENCE A JEANNE

Je t'assure, ma belle petite, que j'ai fait l'impossible pour prendre tes doléances au sérieux : malgré mes consciencieux efforts, je n'y suis point parvenue, je te l'avoue en toute franchise, et je ne te crois pas aussi malheureuse de ton gaspillage de temps que tu voudrais te le persuader. Quand nous étions encore deux bambines, je t'ai connue très-indépendante; tu savais fort bien dire, trop bien, même : Je ne veux pas! et, pour t'imposer une corvée quelconque, une contrainte, une gêne, si légère qu'elle fût, il fallait absolument te prendre *par les bons sentiments*... Ne t'en souvient-il pas?

— Ma foi, s'il m'en souvient, il ne m'en souvient guère! — Ne dis pas cela, Jeannette. Tu ne peux à ce point avoir perdu la mémoire. Conviens seulement que ta force de résistance s'est émoussée au contact des caractères variés qui tourbillonnent autour de toi, ou bien que... tu ne veux pas l'employer parce que... parce qu'il t'est doux... de céder à la tentation.

Quel courage il faut pour dire des choses pareilles! Comme je te prouve mon amitié avec cette franchise à la saint Jean-Chrysostome, n'est-ce pas? Si je poursuis de la sorte, pinceras-tu ta petite bouche vermeille? Allumeras-tu l'éclair mécontent de tes grands yeux? Si je te prouve que tu es volontairement esclave, que tu rives toi-même à tes poignets les chaînes dont tu te plains, m'en voudras-tu beaucoup?...

Hélas! chère amie, pour te convaincre, je n'aurais qu'à te mettre sous les yeux le détail de tes journées, exposé maintes fois par toi-même. Que de choses il était facile d'en supprimer! Je prends au hasard, dans le tas, comme disent nos paysans, et je tombe sur... la trop fréquente exploration des magasins.

Bon! tu te récries : tu prétends que cette habitude est une de vos qualités, à vous autres Parisiennes. Vous faites des marchés d'or; vous bénéficiez de splendides occasions; encore un peu vous enrichiriez vos maris et vous doteriez vos filles à force de profiter des bons marchés.

Le bon marché! en êtes-vous dupes à ce point, Mesdames? Y croyez-vous encore après l'avoir tant de fois poursuivi en vain?... Le bon marché! Mais quand vous arrivez, alléchées par de trompeuses réclames, l'étoffe *hors ligne* est épuisée; le solde fabuleux s'est fondu comme par enchantement... C'était pour rien, tout cela. On s'est jeté dessus et vous arrivez trop tard! Alors, pour n'avoir pas perdu votre temps, pour ne pas rentrer au logis les mains vides, vous vous laissez tenter par d'autres *occasions*. Moins brillantes que la première, elles sont encore une bonne fortune, dites-vous. Évidemment, vous n'aviez besoin ni de ceci, ni de cela, vous en convenez vous-mêmes; mais il arriverait certainement une heure où ces choses vous deviendraient nécessaires, et alors quel regret pour vous d'avoir négligé l'heureuse chance d'aujourd'hui! Et vous entassez l'une sur l'autre ces merveilleuses *économies!* Et, à l'usage, vous reconnaissez que, à si bas prix que vous ayez acheté, vous n'en avez pas même pour votre argent, un argent avancé mal à propos, un argent gaspillé! Savez-vous bien qu'à la longue cela peut devenir ruineux, ces économies-là, et qu'il ne faudrait pas les renouveler trop souvent pour compromettre l'équilibre de votre budget?

Je vais plus loin, ma petite Jeanne : j'admets que vous achetiez pour presque rien d'excellentes choses, n'est-ce pas les payer trop cher encore quand vous pouviez vous en passer? quand c'est le seul bas prix qui vous tente?

Mais elles ne vous coûtent pas seulement les quelques pièces de monnaie que vous sortez de votre bourse, le salaire du cocher qui vous attend à la porte, le *frippage* des vêtements que vous surmenez dans ces courses quotidiennes... Faut-il aller jusqu'au bout? Faut-il que j'aie le courage de jalonner tout le chemin après avoir fait si bravement les premiers pas?... Au fait, voici l'aube du carême; je puis compter sur tes bonnes dispositions.

J'ajouterai donc, ma belle acheteuse, que les inconvénients pécuniaires de vos perquisitions prétendues économiques, sont les moindres. Vous sortez de chez vous dans un excellent motif d'abord; vous avez assigné d'avance un but parfaitement utile et pratique à votre absence du logis; vous voulez contribuer par votre savoir-faire au

bien-être de votre intérieur. Votre conscience de maîtresse de maison et de mère de famille est satisfaite; tout semble donc pour le mieux.

Pourtant, il s'en faut bien, que tout soit pour le mieux!

Insensiblement, vous prenez goût aux bruits de la rue, à l'animation du dehors; ce stimulant devient nécessaire à votre imagination, il faut cet appoint à votre bonne humeur. Vous vous plongez dans la foule joyeusement, laissant errer vos regards à l'aventure et vos pensées au gré du vent qui passe... ordinairement, c'est un vent fort léger; vous marchez les mains inoccupées, l'esprit dissipé, sans avoir même conscience de votre inaction parce qu'elle est agitée, et vous perdez, avec l'habitude du travail, celle des pensées sérieuses et des calmes réflexions! et vous arrivez à vous faire un tel besoin de ces courses continuelles naissant l'une de l'autre, que vous sortiriez sans but plutôt que de rester chez vous!

Si quelque voix amie vous crie alors : Cassecou! et si vous entendez cette voix, peut-être n'est-il pas trop tard pour retourner en arrière, changer d'habitudes et réparer le temps perdu...

Mais plusieurs sont restées sourdes à tout avertissement. Elles ont poursuivi leur labeur de juif errant sur les trottoirs, leur notoriété d'acheteuses, un peu partout, et sais-tu, Jeanne, où elles ont abouti?... J'écarte la question d'argent. Elles ont abouti à une ruine bien autrement déplorable : celle de leur bonheur; celle de leur conscience!

C'est l'éternelle histoire de Madame Benoiton, vois-tu :

Pendant l'absence de leur maîtresse, les domestiques, livrés à eux-mêmes, négligent tout naturellement leur service, s'enracinent dans des habitudes préjudiciables et ne se montrent pas jaloux d'obéir à une maîtresse de maison qui leur inspire fort peu de considération par son manque de surveillance pour ses propres intérêts.

Pendant l'absence de leur mère, les enfants se détachent d'elle et subissent l'influence mauvaise des contacts de hasard; ils grandissent au gré des circonstances fâcheuses sans que se prépare, pour leurs passions à venir, le frein puissant des liens de famille, des souvenirs du foyer. Leurs facultés aimantes refoulées, leur respect filial anéanti, forment des ruines prématurées au fond de ces cœurs vieillis avant l'âge, découragés avant la jouissance, et ils aspirent à noyer leurs désillusions précoces dans le vaste monde où leur famille ne sera nulle part et leur foyer dans aucun lieu!...

Pendant l'absence de sa femme, le mari, qui avait choisi en elle une compagne, reste amèrement aux prises avec la solitude : il note chacun de ses désenchantements; il examine en juge la conscience de l'absente et s'exagère ses torts... les regards qu'il promène autour de lui ne rencontrent que le vide; l'oreille qu'il tendait au son de la voix aimée, ne perçoit que le bruit monotone du balancier qui souligne la durée des heures d'absence; le cœur qui s'était donné, ce cœur que l'on semble dédaigner ou ne pas comprendre, se reprend peu à peu, la désaffection le glace progressivement et il vient un jour où ces deux existences de mari et de femme, ces existences unies par Dieu pour le temps et pour l'éternité, sont séparées cependant par un abîme!

De conséquence en conséquence, j'irais plus loin, chère amie...; mais les sombres tableaux que j'entrevois, les catastrophes finales que je pressens au delà de ces joyeuses courses quotidiennes, derrière ces chatoyants étalages, parmi ces flots de dentelle, de cachemire, de velours et de soie, me font frémir, et j'ai besoin de reposer mes yeux par d'autres contemplations.

S'ils s'arrêtent sur ce qui m'entoure, ils ne seront pas éblouis par le rayonnement du luxe : mon seul luxe à moi, c'est le bon entretien de ma très-simple maison. Mais mon mari ne s'en contente pas, l'insatiable! Ce n'est point assez pour lui que de s'abriter en hiver, derrière des portes bien closes, dans un doux confort qui ne manque pas d'élégance malgré sa simplicité : il lui faut l'épanouissement des choses extérieures, quand vient la belle saison; et le cher homme s'est suscité plus d'un envieux avec son magnifique jardin. A vrai dire, il n'avait qu'à reprendre les traditions de famille : avant lui, son père et son grand-père se sont fait gloire de l'horticulture : leurs mains actives ont planté ces grands arbres, dessiné ces massifs, nivelé ces allées spacieuses; leurs ombres semblent glisser parmi les ramures dans les jeux mystérieux de la lumière; et mon mari, sans doute, avec le parfum des acacias aux grappes rosées, y respire leur souvenir aimé!...

Ce jardin-là, c'est tout un univers, vois-tu, Jeanne! Que de touchants secrets il aurait à confier!...

La première fois que j'y pénétrai, j'étais fort tremblante, quoique bien heureuse; ma vieille belle-mère m'en faisait les honneurs avec cette dignité des gens d'autrefois qui masquait un peu trop la sympathie sous le cérémonial; sa haute stature, son profil droit et sévère, ses cheveux blancs, sa voix au timbre quelque peu masculin, et surtout ses formules cérémonieuses, tout cela m'imposait fort et je me sentais le cœur serré...

Tout en marchant d'un pas régulier qu'on eût dit réglé d'avance, nous arrivions sous une vaste charmille qui domine les murs d'enceinte et d'où la vue s'étend au loin sur la campagne :

« C'est ici que mon fils a fait ses premiers pas, me dit mon imposante compagne; son père l'attendait, les bras ouverts, au fond de cette allée; moi, je le suivais inclinée, protégeant sa marche hésitante et... nous étions bien heureux!... et nous fûmes plus heureux encore quand d'autres enfants vinrent élargir l'horizon de notre cœur...; mais le temps a passé emportant toutes ces joies;

le vent de la mort a soufflé sur la famille, les jours de soleil se sont envolés, le foyer s'est éteint... à vous de le rallumer... ma fille!... »

Elle avait des larmes dans les yeux et de la tendresse dans la voix en prononçant ce nom pour la première fois; ses bras s'ouvrirent; je m'y laissai tomber en m'écriant : Ma mère! Je sentis qu'un cœur battait sous cette froide enveloppe; je devinai ce cœur de noble trempe et je fus rassurée.

Que craindre de l'avenir, d'ailleurs, en face de mon mari?... Et pourtant, ma chère Jeanne, tu sais s'il diffère en tous points de mon idéal de jeune fille.

Un artiste chevelu, décharné, un peu fou et même très-fou dans sa tendresse conjugale, noble par ses aïeux, célèbre par lui-même, c'était le type rêvé. S'il se fût nourri de poésie et abreuvé d'enthousiasme ; s'il n'eût jamais éprouvé le vulgaire besoin de dormir; s'il eût parlé en vers alexandrins et qu'il se fût appelé Marius, oh! alors mon bonheur eût brillé sans égal. Marius et Florence!! Vois-tu, de là-bas, l'incomparable effet de ces deux noms unis?

Eh bien! mon mari ne s'appelle pas Marius, mais Pierre, un nom que j'aurais tout au plus admis chez un valet de ferme; déjà il était un peu chauve avant de me connaître; son visage, hâlé par le grand air, est coloré par une santé robuste. Il mange d'un vigoureux appétit; il ne se plaint jamais d'une insomnie; il parle comme tout le monde, sans rimer; il me tutoie bourgeoisement devant tout Israël; il ne décrocherait pas la moindre étoile à ma prière, et pourtant... je l'aime de tout mon cœur et je suis la plus heureuse femme du monde!

D'où vient ce prodige? Quel est ce mystère?...

Vois-tu, ma Jeanne : un cœur généreux, un loyal caractère, juste assez d'esprit pour n'en pas avoir trop, tout cela sous la garde des habitudes religieuses et du sentiment du devoir, c'est la vraie poésie conjugale... c'est même la seule : Hors de là, point de salut!

Pierre possède pleinement cette poésie, bien qu'il rappelle plutôt un Hercule qu'un Sylphe par son extérieur; il y joint, à l'occasion, une certaine autorité maritale qui ne le dépare pas le moins du monde; mais il la réserve pour les circonstances difficiles, pour les heures où mes anciens papillons bleus qui voltigeaient un peu sur toutes les cases de mon cerveau, y agitent encore leurs ailes diaphanes. Alors il clot la discussion par un bon sourire un peu sérieux; il me met un baiser paternel sur le front, et, d'une voix moitié grondeuse, moitié câline, il me dit :

« Assez, mon enfant! n'en parlons plus. »

Mon enfant!... comment veux-tu qu'une femme ainsi apostrophée ne se soumette pas immédiatement comme une pensionnaire? Elle eût conservé peut-être quelques velléités de rébellion contre le mari... mais le moyen de se révolter contre le « papa »?

Le « papa » de sa femme a vraiment l'attitude d'un frère de ses enfants tandis que j'écris ces lignes, et son rire sonore et franc se mêle à leurs cris d'oiseaux dans tous les coins du jardin où la séve commence à s'éveiller. Ce gros enfant-là va fatiguer sa petite-fille qui marche à peine, et son fils, très-facile à surexciter, aura de brusques réveils toute la nuit.

Heureusement, la grand'mère a la bonne inspiration de poindre à l'angle de la charmille. Génération d'hier et génération d'aujourd'hui, inclinez-vous devant cette opportune intervention qui me donne le temps de finir ma lettre et d'y joindre comme signature, pour ma chère Jeanne, un tendre baiser de son amie.

FLORENCE.

MODES

Les rentrées tardives à Paris et les préoccupations politiques ayant contribué à diminuer considérablement les réceptions et les bals de cet hiver, il est question de les reprendre avec prolongation après Pâques.

La saison se prête alors aux toilettes plus simples, surtout pour les jeunes filles. L'organdi, la mousseline, les broderies en font les plus grands frais. Dans mon prochain courrier je donnerai divers modèles de ce genre. Pour le moment, nous entrons dans la période des soirées sérieuses, des dîners et des concerts.

Les robes décolletées ne sont plus de rigueur, et sauf de rares exceptions, elles sont généralement remplacées par des corsages différemment ouverts; il y en a qui, quoique très-largement ouverts, sont cependant retenus au cou par un seul bouton ou une agrafe, ensuite le corsage s'écarte dans la forme d'un cœur. Mais je dois constater que cette mode d'ouverture, évidemment plus contenue que celle d'ordinaire, a néanmoins l'aspect moins convenable et moins comme il faut.

Les corsages carrés vont surtout bien aux personnes pas trop fortes. On en voit aussi de demi-montants dans le dos. Mais cette façon, pour être gracieuse, exige une excellente confection.

La forme *princesse* ou *tunique*, en un mot celle qui ne sépare pas le corsage de la jupe, se fait aussi aux robes du soir. J'ai vu de ces tuniques qui ne se boutonnent pas devant, et s'écar-

tent au contraire en laissant le jupon très à découvert. Les devants, assez courts, sont retenus un peu en arrière par des flots de ruban et quelquefois des fleurs. Les lés de derrière, au contraire, sont fort longs et à queue; le jupon ne les dépassant pas en dessous, n'a besoin d'être garni que par devant, soit de bouillonnés, de petits volants ou de très-gros plissés.

Le corsage montant, très-ouvert, est à taille longue et très-collant; les manches demi-longues, avec nœuds de ruban et jolie garniture intérieure. Il est facile, quand on veut rendre la toilette moins habillée, d'y ajouter un gilet à très-longues basques, avec petites poches en velours, en brocatelle ou en satin broché.

Les robes du soir ont aussi parfois de larges poches, ce qui est un prétexte à garnitures. On y met des effilés, ruches, plissés, nœuds de ruban ou de velours, et quelquefois des guirlandes ou branches de fleurs.

Du reste, la fantaisie la plus large préside à l'organisation des toilettes actuelles. La mode n'est plus absolue, et il faut savoir en profiter pour utiliser bien des choses, au lieu de toujours acheter du nouveau.

Les tissus souples sont ceux qui se prêtent le mieux aux draperies des relevés; les bouffants et les fronces sont complétement mis de côté. Le cachemire est donc toujours très-goûté, surtout pour les jeunes filles; en nuances claires, il les habille fort bien pour le soir.

J'ai remarqué plusieurs costumes de ce genre que j'ai trouvés du meilleur goût. Ils étaient ainsi composés :

Le premier avait un jupon de foulard tussor bleu de ciel, à queue; deux petits volants plissés sur le devant, et un très-haut à gros plis par derrière.

Tunique en cachemire du même bleu, très-longue et relevée en draperies plates, retenues derrière par une chaine composée d'anneaux d'argent et de soie bleue. Cette chaine venait s'accrocher à une ceinture ronde en galon d'argent agrémenté de soie bleue, d'où partait, pendant de chaque côté, une chaîne semblable et de beaux glands. L'une retient la tunique du côté gauche en la relevant un peu; l'autre, du côté droit, soutient une large poche ou aumônière ornementée d'argent et de soie bleue. — Manches demi-longues avec chaîne, cordelière et glands.

Dans l'ouverture de la tunique, qui est garnie ainsi que tout son tour de plusieurs rangées de soutaches de soie bleue et de fines soutaches d'argent, se trouve une ruche de tulle blanc bordée d'un fil d'argent. Même ruche aux manches. Bouquet de roses au corsage. Ce même modèle, pour la ville, exécuté en tissu de laine beige clair, est extrêmement distingué; l'argent y est remplacé par de l'or. — Chapeau de feutre de même teinte; plume naturelle et ornement d'or.

La seconde toilette de cachemire est rose, avec le jupon en soie, foulard ou faille. On pourra le faire simplement en mousseline rose avec beaucoup de petits volants, à moins que l'on ne possède un jupon de soie fané. Dans ce cas, il faudra le recouvrir de petits bouillonnés de barége, ou même de tarlatane.

La tunique est en cachemire sans garniture autour. Elle n'a qu'un simple ourlet, est fermée devant par des nœuds de soie, et fendue de chaque côté; ces deux ouvertures, de la largeur d'une main, allant un peu en évasant vers le bas, sont lacées du haut en bas par une cordelière de soie rose.

Cette tunique n'est relevée qu'une seule fois par derrière, avec une cordelière et deux glands. Le lé de derrière est taillé de façon à pendre un peu sur la queue du jupon. Les manches sont en soie unie ou bouillonnées, selon le jupon. Elles ont un revers retenu sur le dessus par un nœud fait avec une cordelière de soie et un gland. Le corsage est ouvert. On peut y ajouter un petit fichu de foulard rose croisé à la taille.

Il y a encore un autre costume de cachemire *blanc crème*.

Cette jolie nuance est malheureusement devenue très-commune, comme presque toutes les nouveautés du reste. Ensuite, on l'a beaucoup exagérée. Si le blanc laiteux crème *fraîche* est séant et d'un ton doux aux lumières, le blanc roux, jaune sale, est d'un très-vilain effet et doit être évité. Donc, la robe de cachemire dont il est question est d'un blanc réussi. Elle est ornée d'un effilé de laine à boucles, et le devant est fermé par de petites pattes découpées, liserées de soie, laissant voir le jupon de dessous entre chacune d'elles. Un très-large nœud de faille blanche retient la draperie par derrière.

Si l'on veut *élégantiser* cette tunique, on la place sur un jupon blanc ou de couleur claire. Dans le cas contraire, on la porte avec un jupon de faille ou de velours noir.

La difficulté, pour les tuniques, est de bien faire concorder l'ampleur du relevé avec la diminution du lé vers la taille par derrière.

Cette difficulté est facilement tranchée en coupant le dos et le dessous des bras séparément du reste de la tunique, à une hauteur de vingt centimètres après la taille.

L'ampleur est ensuite rapportée à la distance désirée, en formant plusieurs plis qui doivent être fixés en dessous, ce qui empêche complétement de soupçonner la séparation de chaque partie.

Quant aux devants, il est bien entendu qu'ils doivent être d'un seul morceau du haut en bas, les pinces se chargeant d'amincir la taille et se prolongeant dans la jupe selon la nécessité.

Les petites cuirasses sans manches trouvent leur emploi dans les réunions intimes; les noires surtout, en velours ou faille. Garnies de petites

soutaches d'or, elles font bon effet sur n'importe quelle toilette.

Les gants de soirée ne se contentent plus de 4 ou 6 boutons; il y en a qui en comptent jusqu'à 20, et naturellement coûtent à proportion.

Je dois dire que ces gants montant jusqu'à la petite manche courte, et cachant complétement le bras, ne sont nullement une jolie invention et n'ont aucune raison d'être. Si l'on supprime les longues manches, c'est pour laisser voir le bras; il n'est donc pas logique de l'emprisonner dans un gant. 4 et 6 boutons doivent amplement suffire aux personnes vraiment élégantes et n'ayant pas de motifs pour dissimuler leur bras.

Les jours, devenus plus longs et plus clair, permettent aux enfants d'arborer leurs petites toilettes de couleurs.

La peluche les habille fort bien : en bleu clair, c'est charmant. Robe et vêtement pareils.

Le paletot doit être très-long et peu ample. La robe à boutons de soie blanche par devant. Nœuds de faille blanche aux poches et au cou du paletot. Large ceinture de faille blanche dessus ou dessous le paletot. Coques de la longueur des pans.

Petite capote chiffonnée en peluche avec plume blanche. Nœud de faille blanche dans les cheveux. Bas bleu clair.

On brode maintenant les petites toilettes de cachemire avec de la soie blanche comme celles de percale. Dessins de broderie anglaise, roues, etc. En bleu de ciel, marron, gris, rose, etc., c'est très-joli.

VISITES DANS LES MAGASINS

Les renseignements que je vais vous donner vous intéressent toutes, mesdemoiselles. Ils ont pour objet les travaux à l'aiguille dans lesquels je classe : la tapisserie, les applications sur drap, sur toile, la broderie russe, en un mot tous ces ouvrages de fantaisie auxquels s'adonnent aujourd'hui les jeunes filles, les mamans, voire même les grand'mères. La maison du *Sphinx*, où j'ai été prendre ces renseignements, possède une collection de dessins de tapisserie ancienne et moderne du meilleur goût. Bandes pour rideaux et portières, fauteuils, chaises et coffres à bois, sont dessinés avec entente. J'ai vu là revivre un ancien travail qui, j'ose l'affirmer, va redevenir à la mode; il s'applique aux encadrements de rideau et de portière, imite l'application sur drap et se fait très-vite : c'est la *tapisserie sur drap*. Le dessin tracé sur canevas s'applique sur la bande de drap, et vous travaillez comme si vous faisiez une simple tapisserie, en ayant soin de prendre canevas et drap en faisant le point; les dessins doivent, pour faire bon effet, être très-largement jetés; les rinceaux se prêtent à ce genre mieux que les fleurs. Vous savez sans nul doute qu'on appelle rinceau un ornement dessiné en forme de branche retournée et se terminant en feuille; le dessin fini, on tire les fils du canevas et le drap sert de fond à la tapisserie.

J'ai vu au *Sphinx* les tentures d'une salle à manger ainsi faites, c'était à croire à une belle application, mais plus large, plus mouvementée. Je vous recommande ce travail non-seulement parce qu'il est joli, mais encore parce qu'il va vite et qu'il est moins coûteux que les autres.

Les gentils travaux de fantaisie, je ne puis tous vous les désigner, je suis obligée de faire un choix et l'embarras est grand. Aujourd'hui mon choix se fixe sur les tapis en toile d'ameublement; ils ont un cachet de simplicité élégante qui charme tout de suite. Ne vous imaginez pas que cette toile est grossière, c'est un genre de toile fait exprès pour tapis et tenture et dans les tons : écru, cachou et gris; le prix est le même, quant à la couleur; il varie seulement suivant la dimension du tapis.

Les trois grandeurs sont : 65 centimètres carrés; 60 sur 100 de long, et 100 sur 100. Dans ces mesures se trouve comprise la frange effilée nouée dans la toile.

Le monogramme, chiffre composé des initiales de grande dimension, occupe le milieu du tapis; le contour seul se brode en laine au point de côté. Le tapis avec l'effilé noué, le chiffre dessiné, échantillonné, et la laine pour le terminer, coûte : 18, 28 et 32 fr., suivant les grandeurs.

Je terminerai cette très-courte énumération des ouvrages que j'ai vus au *Sphinx*, en disant à mes lectrices qu'elles y trouveront toutes les teintes de laines *passées, pourries* qui donnent aux tapisseries modernes la *patine* du temps, comme disent les artistes, et j'ajouterai comme *great attraction*, que les prix sont très-raisonnables; vous pouvez d'ailleurs en juger par ceux que j'ai indiqués. Madame Miroude se met à la disposition de nos abonnées pour tous les renseignements dont elles peuvent avoir besoin; nous les prions d'adresser directement leurs demandes : *Au Sphinx*, 55, Avenue de l'Opéra.

Occupons-nous maintenant des étoffes de printemps, car nous y touchons. A laquelle accorderons-nous pour le moment la préférence? Au cachemire de l'Inde, tel est mon avis, et c'est à la *Compagnie des Indes*, 42, rue de Grenelle-Saint-Germain, que nous irons nous renseigner. Le cachemire de l'Inde est facile à reconnaître : au *toucher*, il est plus moelleux que le cachemire français; à l'œil, il nous montre un léger duvet produit par la laine-cachemire, effet qui ne se rencontre pas dans notre fabrication, ensuite il est croisé des deux côtés; quant à la lisière, elle n'a rien de particulier et ressemble à toutes les lisières des tissus de laine d'un certain prix. Pour costume de demi-saison, on trouve du cachemire de l'Inde dans tous les tons à la mode, à 8 fr. le mètre en 1 mètre 25 centimètres de largeur; cette qualité fine et légère permet de faire le costume complet garni de volants et de plissés; une qualité supérieure coûte 9 fr., une autre 12 fr., une autre encore 15 fr., dans la largeur indiquée. Le cachemire s'allie très-bien au foulard, soit que l'on fasse le costume de deux tons ou d'un seul ton, et nous en trouvons dans la même maison un

très-grand assortiment comme qualités, nuances, dessins imprimés et brochés. Les deux qualités unies et lisses coûtent 5 et 6 fr. le mètre, en quatre-vingt et quatre-vingt-cinq centimètres de largeur, le foulard croisé 6 fr. 50 c. et 8 fr. le mètre; l'uni broché 8 et 10 fr. le mètre; les foulards croisés et brochés ont quatre-vingt-dix centimètres de largeur.

Les dessins miniatures très-nombreux font toujours de gentils costumes pour fillette et jeune fille. Nous classons sous cette dénomination les pois, les rayures, les mille raies et les bouquets; le prix varie de 4 fr. 75 c. à 12 fr. 50 c. Les nouveaux foulards tissés sans envers ont des dispositions très-variées de lignes, de carreaux fondus, de rayures-musique, de grains de poudre, mélangées de tons ou de couleurs tranchantes, mais harmonieuses et éteintes; la largeur est de soixante et soixante-deux centimètres, et le prix, 8 fr. 50 c. et 10 fr. le mètre; une qualité plus belle, en soixante-dix centimètres de largeur, coûte 12 fr. 50 c. le mètre.

La nouveauté de la saison, le foulard crêpe de Chine granité, ne se trouve qu'à la Compagnie des Indes. Ce tissu d'une souplesse, d'un brillant remarquables remplacera le crêpe de Chine; il se fait en teintes claires et foncées, se mélange de deux tons camaïeu ou de nuances tranchantes. — Je signale les grisailles comme particulièrement jolies pour les costumes de ville. La Compagnie des Indes envoie franco la collection de ses échantillons avec prière de retourner les échantillons après avoir fait son choix, et en ne conservant qu'un morceau de l'échantillon choisi, pour le comparer avec l'envoi.

Pour l'ornementation de nos costumes: Nœuds des manches, du corsage, écharpe drapant le relevé, nous trouvons à la Ville de Lyon, 6, rue de la Chaussée-d'Antin, toutes les nuances des étoffes, reproduites en beau ruban de faille, en ruban archiduc. Nos toilettes en cachemire des Indes acquièrent de ce mélange un peu plus d'élégance, sans cependant sortir d'une *simplicité soignée* telle que le veut le costume de ville.

Les nouvelles voilettes en tulle moucheté se garnissent de dentelle tissée soie noire et fil d'or; ce fil, sobrement employé dans le dessin, produit un très-bon effet, et la voilette, croisée derrière sur la coiffure, semble refléter les nuances dorées des cheveux blonds. Les mantilles en dentelle llama, en blonde espagnole, dont on fait grand usage pour les sorties de théâtre et de bal, sont, à la Ville de Lyon, élégantes et riches de dessin; nous en dirons autant des barbes en dentelle arkangel pour chapeau et cravate. Quant aux gants, ils y sont excellents, et le gant Joséphine, dont seul ce magasin a le dépôt, s'est généralisé; son succès est dû à l'élégance de la coupe, à la bonne qualité du chevreau et à la solidité des coutures et des boutons. Le gant de Suède blanc a été adopté cet hiver pour les bals et les soirées; c'est de l'extrême élégance!

Quelques détails sur les mouchoirs vont terminer ces renseignements; nous les prenons à la Compagnie Irlandaise, 36, rue Tronchet. D'abord, nous vous parlerons du classique mouchoir en belle batiste, fil de main à vignette blanche et d'une grandeur raisonnable; la qualité de ces mouchoirs ne laisse rien à désirer et comme finesse et comme durée. Cette même qualité de batiste est employée pour les mouchoirs à ourlet à jour, — très large ourlet, c'est la mode, — et le nouveau chiffre de forme originale et très allongée se brode en angle.

Les fantaisies pour jeune fille sont nombreuses; elles reproduisent dans l'ourlet, dans les vignettes, les nuances des costumes avec lesquels on les porte; les ourlets rapportés en batiste de couleur, unie ou à carreaux, ou à rayures, ou à pois, conservent l'angle en batiste blanche, et le monogramme s'y brode en coton de couleur comme l'ourlet. D'autres mouchoirs sont ornés de vignettes imprimées qui simulent des festons; un semé de fleurettes, des bouquets jetés et quelques points de broderie mêlés à l'impression, lui donnent un relief qui fait croire à une broderie complète.

Nous appuierons surtout sur la bonne qualité des toiles et des batistes employées par la Compagnie Irlandaise, parce que céla nous semble la première condition à exiger; ensuite, nous ajouterons que les broderies, variées de disposition, sont délicatement exécutées, que les chiffres sont en rapport avec la broderie, les jours, avec l'ornement du mouchoir. Quant aux dentelles qui garnissent les mouchoirs de soirée, les mouchoirs pour corbeille de mariage, elles ne laissent rien à désirer comme finesse du réseau et comme dessin. Les mouchoirs en application, en point à l'aiguille, sont d'une grande richesse; ils sont le complément d'une belle corbeille de mariage.

C. L.

EXPLICATIONS

GRAVURES DE MODES

PREMIÈRE GRAVURE.

Toilettes des magasins du Petit-Saint-Thomas, rue du Bac, 35.

Chapeaux de mademoiselle Tasset, 1, rue Favart.

Première toilette. — Polonaise en cachemire, avec revers et poches en velours garnis d'un bord en plumes. Petit col en cachemire garni de plumes et de boutons en acier. Jupon en velours, monté à larges plis derrière. — Chapeau, forme capote, en velours et foulard. Roses dessous.

Deuxième toilette. — Robe en louisine, ornée d'un volant froncé dans le bas; tablier à larges plis en travers, remontants; il est garni d'un effilé grillage et relevé en arrière par une draperie croisée formant pointes. — Confection en cachemire garnie de ruche en dentelle; nœuds en soie et macarons en passementerie. — Chapeau en feutre et faille; longue plume et roses tombant derrière.

Toilette de petite fille. — Robe princesse en soie et velours, taillée en bandes, s'élargissant du bas; revers et large nœud en soie. — Chapeau de forme capote en faille, avec aile et nœud sur le côté.

DEUXIÈME GRAVURE.

Première toilette.—Robe en taffetas, ornée de deux draperies plissées formant le tablier devant et retenues

en arrière par de larges nœuds. — Corsage avec bande en biais au milieu du dos. Manche ornée de draperie et nœud. — Chapeau en faille et foulard avec plume et nœud.

Toilette de mariée. — Robe en faille, forme princesse devant, ornée de deux plissés dans le bas, et fermée par des nœuds en ruban et des agrafes en fleurs d'oranger. Corsage plat dans le dos et descendant plus bas que la taille; jupe à plis larges derrière; sur le côté, nœuds et bouquets en fleurs d'oranger.— Manche ouverte, garnie de plissés en faille et dentelle. — Coiffure en fleurs d'oranger, pouff avec traîne. — Voile en tulle illusion.

TAPISSERIE COLORIÉE

Lambrequin pour galerie de rideau ou de portière; la petite bande du haut pourra être utilisée pour encadrement de ces objets, ou pour chaise, coussin, etc. Suivant la nuance des rideaux, la nuance du fond pourra être modifiée et faite en havane, gris feutre, vert mousse, etc.

PETITE PLANCHE DE TRAVAUX

PREMIER CÔTÉ

Dessus de Sachet, application de percale sur nansouk; l'application est fixée par un lacet anglais à picots. On le monte sur transparent de couleur.

DEUXIÈME CÔTÉ

Deux Carrés en filet guipure. Ces deux dessins sont susceptibles de modifications pour le nombre de points.

Dentelle filet guipure.

TROISIÈME CAHIER

Tunique grecque. — Mouchoir guipure Richelieu. — Eulalie. — Berthe. — Coiffure en dentelle. — Zoé. — Corbeille de layette.—Honorine. — Etoiles au crochet. — Isabelle. — Garniture broderie anglaise. — Parure guipure Richelieu. — Entre-deux guipure Richelieu. — Confection en drap. — Effilé boules. — Garniture guipure Richelieu. — Angle brodé sur tulle.—Effilé muguet. — Garniture guipure Richelieu. — Dentelle en laine au crochet. — Effilé en laine.—Carré guipure Richelieu. — Nœud en faille.—Peignoir et Coiffure. — Applique coquillée. — Garniture. — Mouchoir. — Cravate en tulle crême. — Thérèse.

PLANCHE III

PATRON A PIÈCES INDÉPENDANTES POUVANT SE DÉCOUPER

Tunique grecque, page 1 (3e cahier).

MUSIQUE. — *Gare aux Choux.* — *Les Deux Sœurs*

Explication du rébus de Février : *Désœuvrement est père de soucis.*



RÉBUS





Le Directeur-Gérant : J. Thiéry.

6-146 Paris. — Typographie Morris Père et Fils, rue Amelot.

JOURNAL

DES

DEMOISELLES

HISTOIRE ET ROMANS

LE SIRE DE JOINVILLE

(FIN)

Le Roi se trouvait encore à Sidon, quand une nouvelle terrible lui parvint : sa mère n'était plus !

Nous n'avons pas à nous appesantir sur tous les titres que la Reine Blanche avait à l'amour, à la vénération, à l'entière confiance de son fils ; qui ne les connaît pas ? Mais ce qu'on ignore davantage, c'est le peu de regrets que cette femme éminente paraît avoir laissés après elle, hormis dans l'âme de ce fils, qui lui devait tout ce qu'il était comme Roi, homme et chrétien.

Deux jours entiers, enfermé chez lui, Louis demeura seul avec sa douleur, sans voir personne. Le premier ami qu'il fit appeler fut Joinville.

« Quand je vins devant luy dans sa chambre, et qu'il me vist, il me tendist les bras et me dist : — Ah ! sénéchal ! j'ay perdu ma mère. — Sire, je ne m'en émerveille pas, répondis-je, car elle devoit mourir ; mais je m'émerveille que vous, qui estes un sage homme, ayez mené si grand deuil ; car vous savez que le sage dict que la tristesse que l'homme a au cœur ne luy doit paraître au visage ; et celui qui le faict donne joie à ses ennemys et tristesse à ses amys. »

Quoi ! voilà les seules paroles que Joinville, le bon Joinville, tire de son cœur en présence de ce deuil filial si profond et si complet ? Quoi ! il ne se jette pas dans ces bras qui lui sont tendus ? Il ne mêle pas des larmes sympathiques aux larmes amères de cet ami désolé ? Est-ce croyable ?

Cependant, d'un autre côté encore, on vient lui demander appui et consolation.

« Madame Marie des Vertus, moult bonne dame » et moult sainte femme, me vint dire que la » Royne menoit moult grand deuil, et me pria que » je l'alassc reconforter. Et quand je vins là, je » trouvai qu'elle pleurait, et je luy dis que bien » vray dit celuy qui dit qu'*on ne doit croire* » *femme*, — car c'estoit la femme que plus vous » haïssiez dont vous menez tel deuil. — Et elle » me dit que ce n'estoit pas elle qu'elle ploroit, » mais pour le Roy à cause du deuil qu'il me» noit. »

Pourquoi Marguerite de Provence haïssait la mère de saint Louis, c'est ce que des anecdotee présentes à l'esprit de tout le monde disent assez. Joinville les rappelle dans ses Mémoires :

« Les durtéz que la Royne Blanche fist à la » Royne Marguerite, furent tiex (telles) que la » Royne Blanche ne vouloit soufrir que son fils fust » en la compaignie de sa femme. »

Ces *durtéz* avaient maintes fois tiré des yeux de Marguerite d'autres pleurs bien amers. Joinville, sans les avoir vu répandre, prenait fait et cause évidemment pour elle, et ceci explique l'espèce d'indifférence qu'il témoigne devant la disparition de cette illustre Blanche de Castille, qui tient une place si belle dans notre histoire.

Du reste, il ne flattait pas plus les femmes que les rois, et l'on ne peut s'empêcher de sourire à voir la manière dont il remplit son rôle de consolateur.

La mort de la Régente ne permettait plus à

Louis de rester éloigné de son royaume. Il dit donc adieu à cette Terre-Sainte, qu'il gémissait de laisser en si grande partie au pouvoir des infidèles. A la suite de nouvelles trêves conclues avec le soudan d'Égypte, ce qui restait de prisonniers au Caire avait enfin été rendu, et Joinville lui-même n'aspirait plus désormais qu'à partir.

Ils s'embarquent ensemble; mais que de contretemps encore et que de périls ne leur faut-il pas essuyer avant de toucher le sol natal! Une horrible tempête vient les assaillir en route; peu s'en faut que le Roi et tout ce qui lui est cher ne trouvent la mort dans les flots. Un commencement d'incendie se déclare à bord du bâtiment qui le porte: la Reine manque d'être brûlée dans son lit. Néanmoins, tous les épisodes de cette difficile traversée n'ont pas une égale gravité. Il en est un qui présente même un côté assez plaisant.

Les tempêtes ont cessé, mais non la gêne et les privations, compagnes d'une longue navigation. Un jour, au milieu des eaux bleues de la Méditerranée, on aperçoit une île à l'horizon; c'est l'île fertile de Pantalarie. Elle est peuplée de Sarrasins, n'importe; ne pourrait-on obtenir là quelques fruits pour les pauvres enfants? Tel est le désir exprimé par Marguerite, dans sa sollicitude maternelle. Pour y satisfaire, trois galères sont détachées en avant et cinglent vers l'île en toute hâte, avec l'ordre de rallier la flotte à son passage. La flotte arrive en vue du port; les trois galères ne se montrent pas. Cette absence, qui se prolonge, donne lieu aux plus sinistres conjectures. Sans doute les Sarrasins les auront retenues avec ceux qui les montaient.

Les hommes de l'équipage, consultés par le Roi, l'engagent à s'éloigner sans perdre de temps, « car, lui disent-ils, vous êtes entre les royaumes de Tunis et de Sicile, qui ne vous aiment guère. » — Le Roi repousse ce conseil. Lui, laisser les siens en captivité? Non, jamais! Il veut, à tout prix, aller les délivrer. On manœuvre en conséquence. La Reine se désespère : — « C'est moi, dit-elle, qui suis cause de tout cela. »

Mais soudain, tandis qu'on tourne les voiles, les galères paraissent et reviennent tranquillement, sans avoir souffert ni violences ni avaries. Pourquoi donc cet inexplicable retard?

Les marins s'excusent auprès du Roi. Ce n'est point à eux que la faute en doit être imputée; c'est à six jeunes bourgeois de Paris qu'ils ont à bord. Descendus à terre, les Parisiens se sont amusés dans les jardins de l'île, à manger des fruits, sans qu'il fût possible de les arracher de là; si bien que, ne voulant pas les abandonner, on a dû attendre qu'ils en eussent assez.

Le Roi, justement irrité, ordonne que les six délinquants soient mis dans la chaloupe. — « Lors, dit Joinville, commencèrent à crier et *brère.* » — Ils conjurent le Roi de les dépouiller plutôt de tout ce qu'ils possèdent. La chaloupe! c'est là qu'on met les larrons et les meurtriers; les voilà déshonorés pour toujours! — La Reine, Joinville, tout ce qui est là intercèdent pour eux; Louis n'écoute rien. Les Parisiens sont mis dans la chaloupe, et achèvent ainsi le voyage de la façon la moins agréable du monde, entre les vagues qui, dans les gros temps, leur passent sur la tête, et le vent qui menace de les emporter. — « Et ce fut à bon droit, continue le narrateur, qu'ils furent ainsi punis, car leur gloutonnerie nous fit perdre huit bonnes journées, parce que le Roi fit tourner les nefs sens devant-derrière. »

Notons en passant que plusieurs fois, dans cette croisade, on rencontre des bourgeois et même des bourgeoises de Paris. Ce qui précède nous apprend que les premiers n'y étaient pas toujours un modèle d'exacte discipline.

Enfin on aborde en France; chacun ne songe plus qu'à regagner ses foyers. Joinville même, quand, selon son expression, il le voit en sa *terre* et son *pooir* (pouvoir, royaume), prend congé du Roi. Quant à lui, sur toute sa route, on peut dire qu'il est déjà aussi *dans sa terre,* tant il se trouve en pays de connaissance:

« Je m'en vins, dit-il, par le Dauphiné Viennois, » qui appartenoit à ma nièce, et par la comté de » Châlons, qui appartenoit à mon oncle, et par la » comté de Bourgogne, qui appartenoit à son fils. »

Joinville était grandement apparenté; mais des affections plus proches l'attendent dans son propre domaine, et l'on est pressé d'y arriver avec lui. Nous avons entrevu jadis les émotions du départ; nous tenons maintenant à partager celles du retour.

Hélas! toutes n'appartenaient peut-être pas à la joie. Au beau château de Joinville, le maître du lieu avait, en partant, laissé une mère; il y avait laissé une jeune femme : allait-il les y retrouver? — Il retrouvait du moins ses deux enfants, quittés avec tant de peine, des frères, des amis, des vassaux, dont il était aimé, et qui doivent plus que jamais saluer sa présence par des fêtes et des banquets? Tristes ou gais, tous les mouvements de ce brave cœur nous intéressent: qu'il nous les dise! Non, il ne dira rien.

« Quand j'eusse un peu demouré à Joinville et » que j'eusse arrangé mes affaires, je retournai » vers le Roy, que je trouvai à Soissons. »

Voilà, sur ce point, tout ce qu'il raconte, et nous n'en saurons pas davantage.

C'est donc près de saint Louis qu'il faut encore, qu'il faut toujours aller le chercher. Soit que le monarque réside à Paris, à Vincennes, ou dans quelque autre lieu de plaisance, Joinville le suit. Il continue à siéger dans ses conseils; il l'assiste dans ces audiences célèbres, souvent tenues en plein air, où Louis se faisait le juge de paix de ses plus humbles sujets. Un nouveau lien, à la grande joie du sénéchal, vient encore le rattacher à lui: c'est le mariage de la fille aînée du Roi avec Thibaut, comte de Champagne et roi de Navarre. Ce jeune seigneur, en raison de son âge, n'avait pu prendre part à la récente croisade; maintenant, il

n'allait plus quitter la cour de France, et Joinville y trouvait ainsi rassemblé tout ce qui avait droit à son attachement et à sa fidélité.

Les actes et les paroles de saint Louis tels que les rapporte ici Joinville, se trouvent, pour la plupart, reproduits dans les histoires de France un peu détaillées, où chacun peut les lire. Nous en rappellerons quelques-uns, qui mettent en relief tout ce qu'offraient de sage et de judicieux les enseignements paternels que ce prince, supérieur à son siècle sous tant de rapports, se plaisait à répandre autour de lui, dans l'intimité de sa vie privée.

Parmi les familiers et les commensaux qui hantaient journellement la demeure royale, on comptait le fameux docteur Robert de Sorbon, né de parents obscurs, mais que Louis admettait à sa table, *à cause*, dit Joinville, *du grand renom qu'il avait d'être preud'homme*. Un jour, le docteur et le sénéchal, assis l'un près de l'autre, s'entretenaient à voix basse, lorsque tout à coup le Roi les interpelle :

« Parlez haut, leur dit-il, car vos compagnons » croient que vous médites d'eux. Si vous parlez » en mangeant de choses qui doivent plaire, parlez » haut; sinon, taisez-vous. »

Leçon excellente de savoir-vivre. Ne semble-t-il pas qu'on entende un père de famille morigénant ses enfants, plutôt que l'un des plus grands potentats du monde, trônant au milieu de sa cour ?

Un peu plus loin, nous retrouvons encore Robert de Sorbon et le sénéchal en scène.

Le Roi était allé passer au château de Corbeil la fête de Pentecôte. Une suite nombreuse de chevaliers l'y accompagnaient. A l'issue du repas, on descend dans un pré qui s'étendait au pied de la chapelle. Là, au milieu de cette foule brillante, le savant docteur vient droit au sire de Joinville, le prend par son manteau, et le menant auprès de Louis, lui reproche, devant tout un cercle d'assistants accourus autour d'eux, d'être plus richement vêtu que le Roi.

« Je lui dis: — Maître Robert, sauf votre grâce, » je ne fais mie à blasmer si je me vêts de *vert* et » de *vair*, car cest habit me lessa mon père et ma » mère; mès vous faites à blasmer car vous estes » fils de vilain et de vilaine, et avez laissié l'habit » de vostre père et vostre mère, et estes vestu de » plus riche camelin que le Roy. — Et lors, je pris » un pan de son surcot et du surcot du Roy, et » lui dis: — Or, regardez si je dis vray. — Et lors » le Roy entreprist à défendre mestre Robert de » paroles, de tout son pouvoir. »

Le secours était précieux, et le docteur en avait grand besoin, car la réponse est rude. On y voit percer l'orgueil de race, sentiment que l'on ne rencontre guère ailleurs dans les Mémoires de Joinville. Des joûtes analogues n'étaient pas rares entre le franc chevalier et le célèbre fondateur du collége de *Sorbonne*. Ils se cherchaient et s'attaquaient volontiers l'un et l'autre. Louis IX prenait plaisir à les voir aux prises, et souvent, par quelque mot jeté à dessein dans la conversation, les y mettait lui-même. Cette fois pourtant il avait cru devoir agir comme médiateur.

Un moment après, le Roi, assis sur les marches de son oratoire, appelle son fils aîné Philippe et son gendre Thibaut, et leur montrant la terre à côté de lui : — « Asseyez-vous ici, dit-il, tout près » de moi, afin qu'on ne nous entende pas. » — Les jeunes princes s'en défendent par un respect mal entendu. Louis invite alors le sénéchal à prendre la place refusée par eux. Joinville obéit sans hésiter, et se presse tout contre lui, si bien que sa robe, nous dit-il, touchait celle du Roi. Sur l'ordre de ce dernier les deux princes s'asseyént auprès du sénéchal, et le Roi reprenant la parole, leur dit :

— « Grand mal avez fait, quand vous, qui » estes mes fils, n'avez pas fait du premier coup » ce que je vous ay commandé; gardez-vous que » cela vous arrive jamais. — Et ils dirent que » plus ne le feroient. — Et alors, le Roy me dit » qu'il nous avoit appelés pour me confesser » qu'à tort il avoit défendu mestre Robert contre » moi. — Mais, ajouta-t-il, je le vis si esbahi, qu'il » avoit besoin que je l'aydasse. Toutefois, ne vous » arrêtez pas à ce que j'ay dit pour défendre mestre Robert; car, comme dit le sénéchal, vous » vous devez vestir bien et proprement, pour que » vos femmes vous en ayment mieux et vos gens » vous prisent davantage; car, dit le sage, on doyt » se parer dans ses robes et dans ses armes, de » manière que les prud'hommes du siècle ne » puissent dire qu'on en fait trop, ni les jeunes » gens qu'on en fait trop peu. »

Ni trop, ni trop peu; telle est effectivement en toutes choses et en tout temps le précepte de la sagesse. Il s'applique à nos vêtements comme au reste. Les hommes s'y conforment en cela facilement; mais, hélas! que de femmes, lorsqu'il s'agit de parure, ne jugent pas même que *trop* soit *assez!*

Ce n'était pas saint Louis qui donnait à ses enfants et aux seigneurs de son royaume l'exemple du luxe. Rien de plus simple, rien de plus sévère que son costume, tel que le décrit Joinville :

« Après que le Roy fust revenu d'outre-mer, » il se maintint si dévotement que onques depuys » il ne porta ni *noir*, ni *gris*, ni *écarlate*, ni » étriers, ni éperons dorés. Ses robes estoient de » camelot ou de *pers* (1); les fourrures de sa cou» verture et de ses robes estoient de peaux de » *garantes* et de pattes de lièvre. »

Il était dès lors aisé au sénéchal de Champagne, jeune et riche, d'être plus somptueusement vêtu que lui. Joinville d'ailleurs n'avait pas fait dans son âme le vœu de retourner au pèlerinage d'Orient, et saint Louis l'avait fait, s'associant encore de loin, par une sorte de deuil muet, aux malheurs

(1) Bleu noir.

de la Terre-Sainte, jusqu'à ce qu'il pût l'accomplir. Le Roi n'annonçait pas hautement son projet, mais ceux qui l'approchaient ne s'en doutaient que trop. Joinville en était évidemment préoccupé. Une nuit, il vit en songe le Roi, qu'un prélat revêtait d'une chasuble de serge rouge. Vivement frappé de cette vision, il consulte un prêtre sur ce qu'elle peut signifier. Le prêtre lui prédit la seconde croisade du Roi et le triste succès qu'elle aurait. Prédiction facile à faire et qui ne tarda guère à se réaliser.

Seize années s'étaient écoulées depuis le retour de saint Louis, quand il quitta de nouveau la terre de France, pour n'y plus rentrer que dans son cercueil.

« J'ai entendu dire, observe tristement Joinville, que tous ceux qui conseillèrent au Roy le départ, firent péché mortel, parce que tant qu'il estoit en France, tout le royaume estoit en bonne paix au dedans et avec tous ses voisins, et que, depuis ce départ, l'état du royaume ne fit qu'empirer. »

Comme la première fois, Louis emmenait avec lui tous les princes de sa famille, parmi lesquels on comptait cette fois son gendre, le jeune roi de Navarre. L'un et l'autre pressèrent fortement le sénéchal de partir avec eux; mais tout l'attachement qu'il leur portait ne put triompher des souvenirs que lui avait laissés la précédente croisade, et de la désapprobation formelle avec laquelle il voyait se préparer cette nouvelle et fatale expédition.

... « Je leur disois que si je voulois en faire au gré de Dieu, je demourerois ici pour ayder et défendre mon peuple; car si je mettois ma personne à l'aventure du pèlerinage de la croix, là où je voyois tout clair que ce seroit dommage de mes pauvres gens, je m'attirerois le courroux de Dieu, qui se sacrifia pour son peuple. »

Ces paroles de grand bon sens et de saine piété contenaient une leçon à l'adresse du Roi; elle ne fut pas entendue, ou du moins ne fut pas acceptée. Rien ne put l'arrêter, ni le souci de son peuple de France, ni l'état de langueur physique où lui-même était tombé.

« Grand péché firent ceux qui lui conseillèrent le voyage, répète Joinville, à cause de la grande foiblesse où il estoit, car il ne pouvoit souffrir ni la voiture ni le cheval. Sa foiblesse estoit si grande, qu'il soufrit que je le portasse depuis l'hostel du comte d'Auxerre, où je pris congé de luy, jusqu'aux Cordeliers. Et tout foible qu'il estoit, s'il fust demouré en France, il eust pu vivre encore et faire moult bien. »

Joinville, portant pieusement saint Louis dans ses bras, comme une mère porte son enfant malade, va prendre aussi congé de ses lecteurs, en nous laissant sous l'impression d'attendrissement et de tristesse dont son propre cœur est pénétré. D'autres nous diront la courte expédition et la fin si grande de résignation et d'humilité du saint Roi; quant à lui, sa tâche est terminée.

« Du voyage que le Roy fit à Tunis, je ne veux rien raconter ni dire, parce que, Dieu mercy, je n'en fus pas, et je ne veux dire et mettre dans mon livre, choses dont je ne sois certain. »

Cependant nous ne quitterons pas le sénéchal de Champagne sans chercher au moins à connaître comment et par quoi fut rempli le reste de sa longue carrière. Ce n'est pas à lui qu'on peut le demander, car il se tait, mais à ses biographes et au peu de documents qui leur ont fourni ce qu'ils nous en apprennent.

Saint Louis n'était plus; Thibaut de Navarre avait expiré comme lui sur la côte africaine. Le sire de Joinville, veuf de sa première femme et remarié, vivait dans ses terres en bon père de famille et en digne seigneur, *aidant* et *défendant* son *pauvre* peuple, comme il l'avait annoncé aux deux princes. Il fréquente peu la cour, et semble rester étranger aux événements de cette époque. Pourtant, il n'en sera pas toujours de même; les rois se succèdent : si Philippe III lui est indifférent, Philippe IV lui est odieux. C'est sous le règne de ce petit-fils de saint Louis, si dissemblable à son aïeul, que le sénéchal de Champagne rédige ses Mémoires, et plus d'un passage y trahit, en paroles amères, l'animosité dont son vieux cœur est plein. Il suffira d'en citer un.

Joinville vient de nous raconter la terrible tempête qui, au retour de la Terre-Sainte, a failli submerger le vaisseau royal; il nous dit les hautes et religieuses pensées que cette mort, entrevue de si près, inspire à saint Louis :

« ... Le Roy s'assit sur le bord de la nef, et me fit asseoir à ses pieds, et me dit : — Sénéchal, nostre Dieu nous a bien montré son grand pouvoir, car un de ses petits vents — non pas le maître des quatre vents — devoit noyer le Roy de France, sa femme, ses enfants, et toute sa compagnie... De telles tribulations, quand elles arrivent aux gens, ou de grandes maladies, ou d'autres persécutions, sont des menaces de notre Seigneur... Après les menaces, si le mauvais serviteur ne se veut amender, le Seigneur frappe de mort ou d'autres griéves peines qui sont pires que la mort.

» Que le Roy qui règne aujourd'hui, ajoute Joinville, y prenne garde! car il est échappé à un péril aussi grand, ou mesme plus grand que nous ne fusmes; et qu'il s'amende de ses méfaits, de manière que Dieu ne le frappe cruellement ni dans luy, ni dans ce qui lui appartient. »

Cet avertissement sévère fait allusion au danger que venait de courir Philippe-le-Bel, quand, poursuivi par le peuple de Paris, que soulevaient la dureté des impôts et l'altération continuelle des monnaies, il n'avait trouvé d'asile que dans la maison des Templiers, — de ces mêmes Templiers que, quelques années plus tard, il faisait brûler dans l'*Ile aux Juifs*.

Considéré à distance par nous, le règne de ce prince marque un progrès décisif dans la longue lutte du pouvoir royal contre la féodalité, lutte dont l'unité politique de la France allait être le résultat. Mais ce point de vue échappait aux contemporains, et l'intérêt historique qu'on peut y trouver n'eût d'ailleurs compensé que médiocrement, à leurs yeux, les procédés violents dont ils étaient ou témoins ou victimes. Rien de plus antipathique, on le conçoit, au loyal Joinville, que le caractère de ce Roi impérieux, avide, marchant toujours à son but, sans scrupule et sans pitié. Il lui fit une constante opposition, qui finit même par se traduire en résistance à main armée.

Ces dispositions hostiles ne s'étendaient pas aux autres membres de la famille royale, et surtout à la Reine. Loin de là, Jeanne de Navarre, dernière héritière des comtes de Champagne, paraît avoir entretenu avec son vieux sénéchal les rapports les plus affectueux. La dédicace du livre, adressée, après la mort de Jeanne, au fils aîné de cette princesse, en fait foi comme il suit :

« A son bon seigneur Loeys, filz du Roy de » France, par la grâce de Dieu Roy de Navarre, » de Champagne et de Brie, comte palatin, Jehan, » sire de Joinville, son sénéchal de Champagne, » salut et amour et honneur, et son service appa- » reillé. Chier Sire, je vous faiz à savoir que ma » Dame la Royne, vostre mère, qui moult m'a- » moit, à cui Dieu, bonne mercy fasse, me pria si » à certes comme elle pot (autant qu'elle put) que » je li fisse faire un livre des saintes paroles et » des bons faits de nostre Roy saint Loeys. »

C'est donc à Jeanne de Navarre que nous devons les Mémoires de Joinville. Vassal fidèle et courtois chevalier, pouvait-il répondre par un refus aux instances de la comtesse de Champagne? Il se met à l'œuvre, et fait écrire sous ses yeux et sous sa dictée les souvenirs restés si lucides et si vivants dans ce robuste esprit que l'âge n'avait en rien entamé. Pour mener ce travail à fin, il fallut plus d'un jour. Jeanne n'existait plus depuis cinq ans, lorsqu'il le terminait par la dédicace que nous venons de citer, et par la simple conclusion que voici :

« Je faiz à savoir à touz que j'ay céans mis grant » partie des faitz de nostre saint Roy devant dit, » que j'ay veu et oy (entendu), et grant partie de » ses faitz que j'ay trouvés, qui sont en un ro- » mant (1), lesquiez ay fet écrire en cest livre. Et » ces choses vous ramentois-je (rappelé-je) pour » que ceulx qui orront (entendront) ce livre, » croyent fermement ce que le livre dit, que j'ay » vraiment veues et oyes. — Ce fust escript en » l'an de grâce mil et trois-cent-neuf. »

Oui, bon Joinville, nous vous croyons fermement, car vous êtes la sincérité, la loyauté, l'ingénuité même. Nous n'irons pas peut-être chercher les sources du Nil dans le Paradis terrestre, parce que vous-même n'y êtes point allé; mais tout ce que vous nous dites avoir vu et entendu, nous le tenons pour aussi certain que si nous l'avions vu et entendu en personne. Dans vos Mémoires, ce n'est pas un livre que nous lisons; c'est vous que nous écoutons. Il nous semble être assis à votre foyer, dans votre *biau chasteau*, autour de votre fauteuil seigneurial, les yeux fixés sur votre tête blanche et sereine, l'oreille captivée par le charme de vos naïfs récits. Vous nous faites vivre dans le temps où vous avez vécu; vous nous faites aimer, craindre, espérer, regretter avec vous; et quand vous vous taisez, c'est avec une sorte d'étonnement pénible que nous nous réveillons dans un autre siècle que le vôtre, et n'apercevons plus que dans une lointaine perspective l'ami qui vient de nous quitter.

Joinville vécut encore dix années après avoir clos ses Mémoires; ce ne furent point des années d'indolence et de paresse. Il vit disparaître le sombre Philippe IV, et son *chier sire Loeys* monter sur le trône sous le nom de Louis X le *Hutin*. Le Roi de France et le comte de Champagne ne faisant plus qu'un désormais, le sénéchal ne s'en montra que plus zélé dans la pratique de ses devoirs féodaux. A quatre-vingt-dix ans passés, il endossait encore avec une ardeur toute juvénile son armure pour accompagner le Roi son seigneur, en guerre contre les Flamands, et s'excusait par lettre auprès de lui de n'avoir pas répondu plus promptement à son appel, sur ce que le message du Roi lui était parvenu en retard. La mort de Louis X arrêta l'expédition; les vassaux convoqués rentrèrent chez eux. Trois ans après, le vieil ami de saint Louis allait rejoindre au tombeau, au bout de cinquante années de séparation, celui auquel sa fidèle affection avait, dans l'œuvre toute simple qu'il nous a léguée, élevé, sans qu'il s'en doutât, un monument impérissable.

A part les amateurs d'études historiques qui le consultent, peu de personnes connaissent Ville-Hardouin autrement que de nom. Il n'est pas rare, au contraire, de rencontrer des gens du monde, et même des femmes, qui ont lu les Mémoires de Joinville. Dans les réimpressions de plus en plus complètes qu'on en a faites, les éditeurs se sont généralement appliqués à modifier le style et l'orthographe de manière à les rendre plus compréhensibles, tout en y laissant subsister une certaine couleur archaïque; c'est à ce texte à demi modernisé que nous avons emprunté nos citations, sauf quelques-unes où le langage du vieux sénéchal a gardé toute sa rudesse expressive. Joinville, moins concis et moins épique que son devancier, qui s'attache surtout aux faits, s'arrête volontiers aux détails, et met au premier plan les personnes; de là vient sans doute qu'il plaît davantage à la majorité des lecteurs, qui aiment qu'on particularise, pour ainsi dire, leur intérêt.

Quoi qu'il en soit, qu'on lise l'un ou l'autre,

(1) Histoire rédigée en langue vulgaire.

une idée nous frappe : il y avait donc de vrais chevaliers?

Ce type d'honneur, de loyauté, de vaillance, de générosité qui constitue la chevalerie, ce n'était pas purement un idéal? Il existait?

Oui, il y a eu de vrais chevaliers. Ce type chevaleresque, qui est toute la poésie du moyen-âge, nous apparaît à l'époque des croisades, palpable et vivant.

La réalité l'emporte même en grandeur sur la fiction. Non-seulement ces vrais chevaliers ont existé; mais combien leur héroïsme, uniquement puisé dans la religion du devoir, et que ne secondent ni enchanteurs ni fées, n'est-il pas supérieur à celui des preux imaginaires, sortis du cerveau des anciens romanciers.

Serions-nous donc ici en face du *bon vieux temps*, ce mystérieux personnage tout bourré de vertus, que nous poursuivons sans relâche à travers les siècles passés sans l'atteindre jamais?

Hélas! il est à craindre que non. Ecoutons encore Joinville :

» Ay bien souvenance que dessus le Rhosne, » nous trouvasme un chastiau qu'on appeloit la » *Roche-Gluy*, lequel chastiau le Roy avait fait » abattre, pource que le sire du chastiau, que on » appeloit Rogier, avoit grand bruit de mauvais » renom de détrousser et piller tous les marchands » et pélerins qui là passoient. »

La barbarie féodale n'avait pas abdiqué ses habitudes de violence. Sans doute on ne voyait plus, comme deux siècles auparavant, le Roi de France s'embusquer lui-même au bord des routes pour rançonner les voyageurs. Mais la race des petits tyrans vivant de vol et de rapines n'était pas détruite.

Le treizième siècle, et surtout le règne de saint Louis n'en sont pas moins une période de civilisation relative, et la meilleure de notre moyen-âge. Les temps qui vont suivre, les personnages qu'ils amènent sur la scène, auront pourtant aussi leur intérêt, souvent même un intérêt puissant; mais aucun auteur des Mémoires qui les retracent ne nous sera aussi vivement sympathique que nos vieux croisés, si loyaux et si modestes : le sage Ville-Hardouin et le candide Joinville.

APHÉLIE URBAIN.

BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux Libraires-Éditeurs.

LES MATERNELLES

POÉSIES

PAR MADAME SOPHIE HUE

Voilà des vers qui ont été sentis, des enfants qui ont vécu, une mère, une grand'mère, qui a aimé, caressé, grondé, béni ; nous sortons du fictif et du convenu, nous sortons des anges et des séraphins pour faire connaissance avec de vrais et charmants enfants, dont la grâce a inspiré une muse pleine d'entrain, de belle humeur et de sérénité chrétienne. Peut-on rien voir de plus joli que ce morceau :

LA MER A SAINT-MALO

J'ai vu la mer à Saint-Malo,
La pleine mer, bleue et profonde;
Rien n'est aussi beau dans le monde;
Je serai marin, c'est mon lot!

Quand je me baignais au rivage,
J'aimais qu'elle vînt pas à pas,
En murmurant presque tout bas;
Mais aussi dans ses jours de rage,
Quand elle mouillait mes cheveux,
En s'élançant sur la jetée,
J'aimais qu'elle fût agitée :
Je serai marin, je le veux!

Je sais épeler, presque lire,
Mes joujoux sont très-ennuyeux :
Je m'amuserai beaucoup mieux
A bord de quelque grand navire,

De ceux qui s'en vont sans souci,
Dans les pays les plus étranges,
Où l'on peut cueillir des oranges
Comme on cueille une pomme ici

Pour commencer, je serai mousse
Je grimperai le long des mâts,
Sans qu'on me tienne par le bras
En riant à chaque secousse.

Je pourrai courir et sauter
Sur le pont, qui vaut bien la plage
Et puis, les gens de l'équipage
Ont tant d'histoires à conter

Je veux aller d'abord en Chine,
Le pays des magots branlants
Et de la porcelaine fine
Où sont peints des dragons volants

A grand'mère, toujours en peine,
Pour de vieux plats fêlés qu'elle a,
J'en rapporterai par douzaine,
Et qui seront tout neufs, ceux-là!

Le danger ne m'importe guère,
Vent et canon ne me font peur,
Je gagnerai la croix d'honneur,
Si mon bâtiment fait la guerre!

J'ai vu la mer à Saint-Malo,
La pleine mer, bleue et profonde!
Rien n'est aussi beau dans le monde;
Je serai marin, c'est mon lot!

Est-ce assez vivant? et la plume qui a écrit ces vers à la tournure leste et pimpante, ne connaît-elle pas les enfants? Aussi les mères reconnaîtront leurs Maurices, leurs Georges, leurs Alberts, dans ces jolis portraits de garçons (je soupçonne la spirituelle grand'mère de n'avoir pas de petites-filles), si bien dessinés avec leurs qualités et leurs défauts, avec les espérances et les craintes de l'avenir. La note chrétienne, ferme et douce, est au fond de ces charmants badinages, dont la douceur plaira aux mères, dont la gaieté enchantera les enfants (1).

HISTOIRE DES LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES

—

LITTÉRATURE ALLEMANDE

PAR ALFRED BOUGEAULT

Les Allemands appellent la France l'ennemie héréditaire; les Français peuvent à juste titre considérer la Germanie comme une voisine dangereuse, une ennemie implacable; beaucoup de sang a coulé, beaucoup de sang coulera encore à propos du Rhin et de la Meuse, de l'Argonne et des Vosges, et pourtant, au-dessus de ces tristes et sanglantes questions de frontières, dans la région pure des idées, les Allemands et les Français, tour à tour vainqueurs et vaincus, peuvent se rencontrer dans une union fraternelle. Les intérêts, l'ambition, les passions, le patriotisme, de justes colères peuvent provoquer des luttes et des secousses, mais l'esprit humain, qui est le même partout et qui procède de facultés identiques, ne s'arrête pas à ces obstacles; il plane plus haut, et son développement est toujours intéressant à connaître, même chez une nation rivale, même chez une nation ennemie. C'est cette pensée impartiale qui a inspiré le beau volume dont nous allons parler à nos lectrices; les littératures du Nord y sont analysées avec beaucoup de soin et de charme, sans préoccupation exclusive ni d'admiration ni de blâme; et après avoir lu ces pages si méthodiques et si claires, on peut se rendre un compte exact des richesses intellectuelles des peuples étrangers. Et cette comparaison semble tout à l'avantage de la France; quel que soit le labeur germanique, il n'a pu enfanter ni Bossuet, ni Corneille, ni Molière, et la nation latine garde, par l'élévation et la pureté du génie, ce premier rang qu'elle a dû, qu'elle devra encore peut-être à la fortune passagère des armes.

Quoique la Prusse ait englouti l'Allemagne, on ne peut confondre l'Allemagne avec la Prusse. Au temps où les Wendes des bords de la Baltique et ceux qui habitaient les tristes plaines du Brandebourg étaient livrés à la barbarie et au plus grossier paganisme, les Germains avaient leur rang dans l'ordre européen; ils avaient des prêtres, des chevaliers, des artistes et des trouvères. Leurs premiers poèmes, *Hildebrand* et les *Nibelungen*, peuvent se comparer à nos chansons de geste et à ces romans chevaleresques qui sont les premiers linéaments de notre histoire nationale dans les huitième, neuvième et dixième siècles. Les moines et les religieux, en Allemagne comme ailleurs, étaient les dépositaires du dépôt des lettres; on peut croire que la poésie des troubadours, répandue en Italie, où les Allemands guerroyèrent si longtemps, inspira leurs *minnesingers* (chantres d'amour), car vers le douzième et le treizième siècle, une légion de poètes illustrèrent la Hesse, la Saxe, l'Autriche. L'histoire et la légende naissaient aussi et la *Chronique rimée des empereurs*, l'*Histoire de l'archevêque saint Annon*, l'*Histoire de la ville de Cologne*, l'*Histoire de l'apostolat chez les Scandinaves*, les *Gestes de Frédéric Barberousse*, attestent le vif mouvement intellectuel qui se produit dans l'Empire germanique; le génie subtil et investigateur de l'Allemagne ne pouvait rester étranger à la théologie et à la philosophie, et Albert-le-Grand réunit de nombreux disciples autour de sa chaire (1193). Peu à peu les goûts littéraires s'insinuèrent dans les classes moins privilégiées: les bourgeois firent des épigrammes contre leurs maîtres, et des romans satiriques pour consoler leurs ennuis. On appelait ces poètes de boutique des maîtres-chanteurs; ils prennent la place des minnesingers, qui tombèrent avec la maison de Souabe, avec les traditions aristocratiques, et ils inaugurèrent une ère nouvelle, où la poésie n'a pas gagné en élévation ni en grandeur; la leur se traîne dans la vulgarité, et quoique l'Allemagne aspire à être la patrie de l'idéal, elle se ressent encore, elle se ressentira toujours de cette origine, à laquelle Luther n'a pas ajouté de certificat de noblesse. Hans Sachs de Nuremberg fut un des meilleurs et des plus célèbres de ces poètes de corporation, plein de verve, de sens et de bonne humeur. De la même époque date le *Roman du Renard*, cette amère critique de la société féodale, que les Allemands veulent s'attribuer, et qui est, d'après des preuves évidentes, né en Flandre. Le seizième siècle amena la Réforme avec ses conséquences; Luther traduisit la Bible en langue vulgaire; il eut le mérite, dans ce tra-

(1) Chez Hachette, 19, boul. Saint-Germain : 2 fr. 50.

vail, de fixer la langue de son pays ; les princes et les seigneurs embrassèrent sa doctrine, le peuple les imita, excepté dans quelques provinces, et les longues, les cruelles guerres qui suivirent la séparation de la Germanie d'avec la sainte Église catholique, coupèrent court aux essais littéraires, qui sont enfants de la paix. La culture intellectuelle s'éteignait chez ces malheureux peuples, opprimés, pressurés par des guerres incessantes ; les ouvriers ne savaient plus ce que c'était que la poésie, et les classes supérieures se reportaient sans cesse aux traditions de l'antiquité et aux imitations classiques. La France dirigeait alors le goût en Allemagne, on imitait tout ce qui était français, et pendant deux siècles on peut dire sans aucune exagération que, sauf le grand Leibnitz, l'Allemagne ne produisit aucun écrivain digne de quelque attention. Leibnitz en vaut plusieurs ; il rivalisa avec Newton dans les sciences, il discuta avec Bossuet, et ce grand esprit trouva sa langue maternelle si peu en honneur, qu'il n'écrivit qu'en latin et en français.

Ce ne fut que vers le milieu du dix-huitième siècle que la littérature allemande reprit un caractère national, et alors, comme un arbre qui a attendu son heure et qui a jeté en terre de profondes racines, elle élança de tous côtés des rameaux vigoureux. C'est Albert de Haller, qui unit à une science prodigieuse une belle imagination poétique ; c'est Klopstock, l'auteur de la *Messiade*, ce poème lyrique dont l'inspiration est si belle ; c'est Wieland, dont les travaux nombreux portent tous le cachet de la religion et du patriotisme ; c'est Winckelmann, qui fait encore autorité dans les questions de l'art chez les anciens ; c'est enfin Gœthe et Schiller, le premier, génie multiple et impénétrable, le second digne de la sympathie universelle par la beauté et la douceur de ses sentiments. Nous abrégeons cette énumération, qui deviendrait une véritable encyclopédie, car l'Allemagne a touché toutes les cordes du clavier intellectuel, et malheureusement ces esprits chercheurs, que la Réforme avait mis sur la route de la négation universelle, ont enfanté la philosophie positiviste, dont notre pays n'a que trop ressenti la funeste influence. Avant de nous faire du mal par les armes, les Allemands nous en avaient fait par la pensée : Hégel n'était pas moins à craindre que Bismarck.

Le livre que nous voudrions recommander à nos lectrices, tableau exact, animé de la culture germanique depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, est d'une lecture extrêmement attrayante ; il instruit et intéresse jusqu'au bout ; il renferme quelques bonnes traductions en vers et en prose des morceaux les plus célèbres de l'art allemand ; je citerai entre autres la *Cloche*, de Schiller, et la *Mort de Marie*, de Klopstock. L'ouvrage est terminé par une étude très-curieuse des littératures scandinaves. Il y a beaucoup à apprendre et à retenir dans cet excellent ouvrage (1).

M. B.

CONSEILS

PAR MADAME MATHILDE BOURDON (2).

Ces articles, qui ont paru depuis trois ans dans le *Journal des Demoiselles*, et qui ont été honorés des suffrages de nos lectrices, viennent de paraître en un petit volume ; nous signalons cette publication aux personnes qui nous avaient témoigné le désir de voir réunies, et formant un livre, ces feuilles volantes qui avaient eu le bonheur d'attirer leur attention.

(1) Paris. Plon, 10, rue Garancière. Deux volumes. Prix : 5 fr.

(2) Un volume in-32. Librairie Casterman, à Tournai.

CONSEILS

XXI

UN CHAPITRE DE L'IMITATION

Dans ce livre admirable qui semble n'avoir été écrit que pour des cénobites, tous les chrétiens, quelle que soit leur condition, peuvent trouver des conseils et des leçons. Ouvrez le livre au hasard, et presque toujours il répondra à votre pensée intime, et dans les chapitres les plus austères, nous, femmes, nous puiserons, si nous le voulons, une direction de vie au milieu des difficultés dont nous nous plaignons souvent. Voyez ce petit chapitre XXIII : le pieux auteur donne la parole à Jésus-Christ lui-même : *Appliquez-vous*, dit le Maître divin, *à faire la volonté d'autrui plutôt que la vôtre ; aimez toujours mieux avoir moins que plus ; cherchez toujours la dernière place et à être au-dessous de tous ; souhaitez que la volonté de Dieu s'ac-*

complisse pleinement en vous, et vous marcherez dans le chemin de la paix et du repos.

A la première lecture, on se dira : C'est bon pour le cloître et pour les âmes dégagées de tout le bagage humain! Et pourtant, réfléchissez! Si la vie du cloître, école de perfection évangélique, offre des difficultés, si la paix y peut être troublée par le heurt des caractères et des intérêts, que sera-ce dans la vie de famille, où, d'ordinaire, chacun tire à soi et s'inquiète médiocrement de la doctrine qui fut prêchée sur le mont des Béatitudes? Triomphera-t-on de ces obstacles par la hauteur et par la violence? quelle erreur! On se heurtera de plus en plus contre la volonté impérieuse d'un mari, contre les caprices et les opinions d'un frère ou d'une sœur, contre les défiances d'une belle-mère, tandis qu'il serait si facile de céder, et *de faire la volonté d'autrui plutôt que la sienne!* On ne doit jamais céder, ceci est bien entendu, dans les choses de devoir : il plairait à vos entours, par exemple, de vous empêcher d'assister à la messe le dimanche; il leur plairait de vous brouiller avec un proche parent, il leur plairait de vous faire lire un mauvais livre, refus absolu! Mais on veut vous faire aller au Pornic, au lieu de Dieppe; vous faire passer l'été en ville ou l'hiver à la campagne, vous meubler une chambre en rouge au lieu de bleu, etc., etc., il est long le chapitre des *et cætera!* Cédez, ne disputez pas, faites ce plaisir à autrui, et vous trouverez la paix, soyez-en sûre : les longues discussions finissent par altérer la douceur des rapports de famille, car il est bien rare qu'une parole acerbe ou vive ne s'échappe pas dans la chaleur de la dispute, et ne fasse au cœur de l'adversaire une petite, mais durable blessure.

Aimez toujours mieux avoir moins que plus! Belle parole que toutes les femmes devraient prendre pour devise lorsqu'elles organisent le budget domestique : faire large et abondante la part d'autrui et ne prélever pour soi que le vrai nécessaire, large la part du mari, la part de l'éducation des enfants, la part des domestiques, la part des pauvres, étroite la part de la toilette féminine, des plaisirs féminins! Que ce chiffre-là soit discuté au tribunal de la raison et non à celui de la vanité, et vous verrez que d'utiles retranchements il pourra souffrir. Aimez mieux avoir *moins que plus*, ne buvez pas la plus grande partie de la coupe, laissez le meilleur du breuvage aux autres, et soyez persuadées que ces petites privations d'un caprice, d'une fantaisie sont bien compensées par la tranquillité de la conscience et l'estime affectueuse que l'abnégation et le dévouement finissent par commander à tous.

J'en dirai autant pour la dernière place : la modestie dans les rapports de famille n'exclut pas la légitime autorité, ni le légitime exercice de ses droits (les droits sont très-souvent des devoirs), je dirai plus, elle les assure. Les personnes brusques, hautaines, roides, sont, observez-le, moins bien obéies, moins bien écoutées, moins bien servies que les gens doux et modestes. On s'habitue si vite aux grands airs, aux vivacités, aux tons cassants et impérieux! il est d'ailleurs fort difficile de soutenir longtemps ce rôle, même devant des enfants; le vers latin

Jubeo...
Je veux, j'ordonne, il en sera ainsi!

n'est de mise que dans les grandes circonstances de la vie, et alors, alors seulement, il a sa valeur, si l'on n'a pas abusé de cette autorité pour des choses légères. Mais dans le cours habituel de la vie, avec les enfants, une direction modérée et sage, des ordres donnés avec douceur, appuyés sur la solide raison, réussissent mieux que la volonté tyranniquement imposée. A plus forte raison avec les domestiques qui, fort égalitaires par nature, haïssent les tons élevés et les voix altières. La modestie, l'humilité ont quelque chose de si aimable, de si attachant qu'on est toujours porté à louer qui ne se vante jamais, à *faire monter plus haut*, comme dans le repas de l'Évangile, ceux qui ne disputeront pas les premières places. Sachons céder aux autres — dans la conversation, en ne voulant pas de force, et par des éclats de voix, faire prédominer notre avis; dans la direction de la famille et des affaires, en prenant conseil au besoin, et en s'inclinant devant l'autorité réelle d'un père, d'une mère, d'un mari; dans les rapports journaliers, en éloignant de soi les vaines susceptibilités; en ne disputant pas sur les préférences, en fermant les yeux sur des oublis, des négligences, des impolitesses; si, dans son cœur, on s'abaisse, on se met au dernier rang, on n'aura pas de peine à rester calme et modeste devant les prétentions erronées d'autrui; on pratiquera *ce support mutuel* dont parle l'Apôtre, et qui est difficile pour une âme toute enflée de ses droits et de son autorité. La modestie, la douceur, ces gracieuses compagnes de notre pèlerinage ici-bas, nous mettront dans le chemin de la paix, la volonté de Dieu s'accomplira en nous, car Dieu aime les humbles, il les favorise, et il a promis l'empire de la terre à ceux qui sont doux. Observez, chères lectrices, regardez autour de vous, et vous verrez que la parole évangélique se vérifie chaque jour; et que le règne, l'empire sont aux Salomons pacifiques et non aux Davids toujours armés en guerre.

M. B.



LE MINEUR DE BRASSAC

I

Je suis né à Brassac, bassin houiller situé dans le Puy-de-Dôme, sur les bords de l'Allier. Mon père était mineur à Bouzors et m'élevait bien durement; si j'avais eu une mère, je n'aurais jamais été malheureux au dègré où je l'ai été. Du moins, j'ai toujours supposé que ceux qui en avaient n'étaient pas aussi à plaindre que moi.

Mon père était très-grossier et très-enclin à boire; aussi ne le gardait-on nulle part comme locataire, et il nous arrivait bien souvent de passer la nuit autour des fourneaux à coke. Ce n'était pas encore ce qui m'était le plus pénible. Ce que je redoutais, c'était le lendemain des nuits de braconnage. Quand j'avais marché toute la nuit, et qu'après la chasse j'avais aidé à écorcher un lièvre et à le faire cuire en plein vent, ma part prise sur le festin, j'aurais voulu dormir quelques heures, et c'est ce que ne me permettait pas mon père. Il me battait alors durement, pour me forcer à redescendre dans la mine, où je gagnais un salaire depuis l'âge de neuf ans. Sa santé de fer lui permettait de vivre ainsi, en ne dormant que deux ou trois fois par semaine; mais moi, j'en souffrais cruellement et le comble de mes vœux, à cette époque, eût été d'avoir un lit et d'y dormir à ma volonté.

Mon vœu fut bientôt accompli dans sa première moitié, mais la seconde devint de jour en jour plus fantastique.

Las de se voir mettre à la porte de tous les garnis, mon père, aidé par quelques braconniers de ses amis, loua une mauvaise masure, assez vaste et un peu écartée, la remplit de bottes de foin, et écrivit en grosses lettres, sur un carton qui flottait au vent : « Logements à louer. »

Notre clientèle fut nombreuse et nullement mêlée. Il n'entra jamais un honnête homme dans notre maison. Sans doute, pensais-je alors sans m'en étonner, les honnêtes gens ont tous une famille et une maison qui leur appartient. Chez nous, on trouvait toujours grand feu et soupe chaude. Les lits n'étaient pas difficiles à faire, puisqu'ils se composaient de bottes de foin ou de paille. Du reste, nos hôtes n'étaient pas sévères sur l'article propreté, et j'aurais pu dormir au lieu de nettoyer la maison, si mon père ne m'eût pas inspiré une si grande frayeur. Mais avec lui il n'y avait pas de sommeil possible. Il se reposait de douze heures de travail dans la mine, par douze heures d'orgie avec les mauvais diables qui hantaient nos logements à louer.

A quinze ans, je n'avais entendu prononcer le nom de Dieu que dans les jurons les plus grossiers. Je n'avais mis le pied ni dans une église, ni dans une école, je ne savais pas les lettres de l'alphabet; je n'avais pas entendu une seule voix articuler mon nom sans y joindre les épithètes les plus malsonnantes.

Déjà fort comme un homme, avec des cheveux roux taillés en brosse, une couche de charbon sur la peau, des loques pour vêtements, je devais être aussi affreux au dehors qu'au dedans. Et ce qu'il y avait de cruel dans mes deux laideurs, c'est que je les sentais, que j'en avais honte.

Un soir que j'avais été vendre des perdreaux pris au lacet par mon père, jusqu'à la verrerie — je me sentais attiré par les verriers, parce qu'ils paient mieux et font moins de questions que les bourgeois — je rencontrai sur le chemin de halage une très-mignonne petite fille de huit à neuf ans, qui avait été remplir un énorme arrosoir à la rivière, et avait toutes les peines du monde à le porter. Je la regardai en fronçant les sourcils, ayant jusqu'alors trouvé du plaisir à effrayer plus faible que moi; mais elle, sans avoir peur, me sourit si doucement en me disant d'une petite voix pareille à de la musique : « C'est trop lourd pour moi! » que pour la première fois de ma vie, je pensai à obliger quelqu'un. Je pris l'arrosoir sans parler et je la suivis. Elle sautait, en marchant, comme une petite chèvre. Des boucles blondes s'échappaient de son bonnet, et, quand elle riait, elle montrait deux rangées de dents si petites et si blanches qu'on eût dit celles d'une souris. Arrivée à sa porte, elle reprit son arrosoir en me disant avec gentillesse : « Je vous remercie bien, monsieur, de votre bonté. Vous m'avez rendu un grand service. Que Dieu vous le rende! »

Je ne lui répondis même pas, et continuai ma route en grommelant. Pourquoi m'étais-je dérangé, contrairement à mes habitudes? Peut-être parce qu'au lieu d'un ordre, j'avais reçu une prière. Je m'en voulais de cet acte de condescendance, et pourtant, malgré moi, je pensais à cette petite fille, et retournai le lendemain à la verrerie, uniquement pour passer devant sa porte. Elle se promenait sur la route en tenant la main d'un vieillard très-cassé, et comme la veille, elle sautait en marchant et bavardait gaiement. Elle était bien plus jolie encore que la première fois, car elle avait enlevé sa coiffe ruchée et s'était fait une couronne de sorbier. Elle me reconnut, me salua et dit au vieux : « Grand-père, c'est celui

qui m'a porté hier mon arrosoir. » L'homme souleva alors sa casquette et jeta sur moi un regard triste et reconnaissant.

Au même moment, une belle et forte femme, rougeaude et parée, se montra à la porte de la maison, ou plutôt de l'auberge où j'avais vu entrer la petite blonde, et cria d'une voix de commandement :

« Allons donc, le père, on aura fini de dîner si vous ne vous pressez pas plus que cela. Quant à mademoiselle Cabri, elle lavera la vaisselle pour lui apprendre à ôter son bonnet et à se parer de fleurs comme une effrontée.

— C'est moi qui suis fautif; je lui ai dit de le faire, parce qu'ainsi coiffée elle me rappelle mieux sa mère, répondit le vieillard en montant avec peine les marches du perron.

— C'est bon... c'est bon... »

La porte se referma, je n'entendis plus rien.

Comme c'était un dimanche et que la verrerie ne marchait pas, je proposai à un ouvrier de venir boire une bouteille avec moi. Il accepta et je le fis entrer dans l'auberge tenue par la famille de mademoiselle Cabri, puisque tel était le surnom de la petite blonde.

Je ne la vis pas. Il y avait quelques joueurs de billard qui absorbaient toutes les attentions de la belle femme. Mon camarade et moi fûmes servis sur une petite table tout au fond de la salle, et comme nous avions été élevés tous deux dans la méfiance, nous bûmes sans échanger un seul mot. Ce n'est que sur la route, au retour, que je lui demandai s'il connaissait les gens qui tenaient la « Maison Blanche ».

—Je les connais mieux que leur confesseur, me répondit-il. Le vieux Besson était constructeur de bateaux à Jumeaux et il a gagné beaucoup d'argent dans le temps, avant qu'il n'y eût un chemin de fer à Brassac. Il n'avait que deux enfants, une fille qui est morte en couches, il y a de cela huit ou neuf ans, et dont il élève la petite, et un fils boiteux que sa femme, la belle Martine, mène à la baguette. C'est une fine matoise; elle a d'abord flatté et cajolé le vieux, gâté le Cabri comme si elle eût été sa mère, ensorcelé son mari le boiteux, fait la travailleuse et l'honnête femme, tout cela parce qu'elle avait un but, acheter cette auberge avec l'enclos y attenant. Le père Besson a donné dans le piége, il a vendu sa maison de Jumeaux et sa vigne pour donner à son fils la somme qu'il lui demandait, et celui-ci lui devait faire, en échange, une rente sur les bénéfices de l'hôtellerie. En plus, il prenait charge entière du grand-père et de l'orpheline. On a signé toutes ces belles promesses-là devant un notaire, mais ça ne les rend pas meilleures. Maintenant que la Martine n'a plus peur de personne et que l'hôtel lui appartient, elle ne se gêne guère pour faire marcher le grand-père qui l'a enrichie et le Cabri dont elle est jalouse, parce que ses enfants à elle sont des laiderons. A l'heure qu'il est, le vieux Besson est déjà bien à plaindre, mais il a cette petite qui le suit comme le rouge-gorge suit le laboureur, et c'est assez pour l'égayer. Quand il sera encore plus courbé et que l'oiseau se sera envolé, il pourra bien *casser sa pipe*, car il ne fera pas bon pour lui sur terre.

J'en savais assez. Nous rentrâmes chacun chez nous et reprîmes notre vie de forçat — lui vivant dans une fournaise, nu jusqu'à la ceinture et soufflant le sable incandescent qui, agité habilement au bout d'un long tube, se transforme en bouteille; moi ne quittant la ville noire et souterraine que pour assister aux querelles, aux soupers et aux chasses des braconniers dont notre logis était le repaire.

Parmi tous les êtres humains avec lesquels j'étais en contact forcé, un surtout m'était antipathique au dernier point; c'était le neveu du garde-mines, un outrecuidant et un sot qui prenait de grands airs avec les ouvriers et qui se croyait quelque chose, parce que son oncle, qui ne savait qu'en faire, l'employait quelquefois à transmettre ses ordres.

Ce ridicule garnement pouvait avoir deux ou trois ans de plus que moi; il s'était fait chasser du collége de Clermont pour je ne sais quel méfait. C'était un maigrelet au teint verdâtre et boutonneux, fort comme une puce, avec un monocle dans l'arcade sourcilière, une petite voix de fausset, et des cravates de femme. J'ignore s'il avait compris la répulsion qu'il m'inspirait, mais il semblait m'avoir pris tout particulièrement en grippe, et comme c'était une nature de traître, au lieu de me regarder bien en face et de me dire ce qu'il avait sur le cœur, il cherchait depuis plusieurs mois l'occasion de me jouer un tour. La mauvaise vie de mon père donnait beau jeu à sa rancune. Une nuit qu'il y avait eu rixe et tapage nocturne dans nos logements à louer, il porta plainte contre nous et obtint que mon père fût renvoyé de Bouzors et que la maison fût fermée.

Je n'aimais guère mon père, n'ayant jamais dû au lien qui nous unissait que des soufflets et quelques verres de vin, mais je ressentis néanmoins une colère noire contre celui qui l'avait dénoncé et je n'eus plus qu'une pensée : la vengeance.

Forcé de demeurer à la mine, puisque j'étais désormais seul au monde et que je devais manger tous les jours, il ne m'était même pas possible de rendre immédiatement offense pour offense, c'est-à-dire d'attendre le damoiseau sur une route et de l'y bâtonner comme j'en avais envie, car agir ainsi, c'eût été me perdre à tout jamais, aller en prison, tomber en plus mauvaise compagnie que celle où vivait mon père et que déjà je trouvais si méprisable. Il me fallait donc attendre, mûrir mon dessein, laisser grandir ma rancune, chercher une occasion. C'est ce que je me promis de faire.

Deux ans environ s'étaient écoulés depuis que mon père avait quitté le pays pour aller se fixer à Monceaux-les-Mines, dans le département de Saône-et-Loire, et jamais je n'avais eu de ses nouvelles.

On était en été, la chaleur était grande et l'Allier était à sec en plusieurs endroits de son parcours. J'avais observé que mon ennemi le muscadin allait chaque soir se baigner dans la rivière, non loin du bac qui relie Jumeaux à Brassac. Il y avait une belle eau profonde à cette place et j'avais mis deux bons galets dans mes poches, avec le dessein de les lui décocher pendant qu'il ferait son plongeon.

Pour ne pas être vu par lui, je m'étais couché dans une oseraie, troublé, mécontent de moi et des autres, désireux de faire le mal pour le seul plaisir de le faire, en somme très-malheureux.

Une petite voix douce se fit entendre au-dessus de moi. Cette voix chantait un cantique très-long, très-mélancolique dont le refrain était ainsi conçu :

« Hélas ! quelle douleur remplit mon cœur de crainte et d'alarmes ! »

Dans la disposition d'esprit où j'étais, cette voix pure et triste m'impressionna et me fit oublier un moment le but de ma retraite. Je me levai et j'aperçus, assise sur un tertre de gazon qui dominait l'oseraie, Cabri, qui, tout en gardant une vache, tricotait et chantait.

Je ne savais plus que faire. Devais-je m'enfuir ou causer avec elle ? Je désirais la connaître depuis près de trois ans, mais le moment venu je ne savais plus que lui dire. Cependant la bonne petite m'avait reconnu, et souriante elle me dit :

— Bonsoir.

— Bonsoir, lui répondis-je en adoucissant ma voix. Vous chantez de bien belles chansons.

— Oh ! ce ne sont pas des chansons, reprit-elle, ce sont des cantiques.

— Est-ce que ce n'est pas la même chose ?

— Certainement non ; les chansons sont gaies, et ceux qui les chantent ne pensent qu'à rire et à danser. Les cantiques ne parlent que de Dieu, et quand on les chante, c'est qu'on a quelque chose à demander à Jésus ou à la Vierge Marie. Ils entendent très-bien, même quand on n'a pas la voix forte, et ils exaucent nos prières.

— En êtes-vous bien sûre ?

— Parfaitement ; tenez, un exemple. Grand-père était bien malade, le mois dernier ; je me levais au moins trois fois toutes les nuits pour lui apporter à boire. Eh bien ! j'ai tant prié et tant chanté de cantiques, qu'il est presque guéri.

— Ah ! vous aimez donc beaucoup votre grand-père ?

— Sans doute, d'abord parce qu'il est mon grand-père, et ensuite parce qu'il est malheureux. Je n'ai jamais pu voir quelqu'un souffrir sans avoir envie de pleurer. C'est si bon de consoler, de se sentir utile ! Ne trouvez-vous pas ?

— A ses amis, il se peut, quoiqu'à dire vrai je n'y aie guère pensé jusqu'ici, mais à ses ennemis il est infiniment meilleur de donner un coup de pied qu'une caresse.

— Oh ! non, dit Cabri en levant les yeux au ciel et d'un accent convaincu : oh ! non, c'est toujours mieux de pardonner et de faire le bien, même aux méchants. Grand-père ne se venge jamais de la Martine ; il me commande d'être douce pour ses enfants, et pourtant !...

Elle n'acheva pas.

Le bruit d'un corps tombant à l'eau me fit tressaillir. Je me retournai brusquement et vis mon ennemi nageant dans la rivière avec son chien pour unique compagnon.

Instinctivement ma main se porta sur les galets cachés par ma blouse, puis je regardai la petite fille qui tournait le dos à l'Allier, et qui, d'ailleurs, semblait si absorbée par sa rêverie qu'aucun bruit n'eût pu la distraire.

Deux grosses larmes descendaient lentement sur ses joues roses, et ses grands yeux d'un brun orangé se tournaient vers le ciel rouge au couchant, comme pour lui demander secours.

« Tant pis, ce ne sera pas pour ce soir, murmurai-je en m'appuyant sur un arbre à quelques pas de Cabri ; » puis brusquement : « Je ne veux pas que vous pleuriez, petite fille, vous entendez bien, je ne le veux pas, et si vous pleurez encore, je vous battrai. Dites-moi qui vous a fait de la peine, et je l'intimiderai si bien qu'il ne recommencera pas. »

La petite fille me regarda fixement, haussant les épaules et riant à travers ses larmes : « Vous faites semblant d'être méchant, me dit-elle, et au fond vous êtes bon. Comme c'est étrange ! en général, c'est le contraire qui a lieu, parce qu'il y a plus d'intérêt à passer pour juste, si même on ne l'est pas.

— Je ne suis pas bon et ne tiens pas à le devenir. Quand on vit avec les loups il faut savoir hurler pour n'être pas mangé. Personne ne se soucie de moi, et je ne me soucie de personne, entendez-vous. On ne m'a appris ni à lire ni à prier, il faut bien que je m'en passe.

— Pourquoi n'apprendriez-vous pas ? il ne faut que vouloir.

— Ce serait curieux de me voir aller à l'école à dix-huit ans passés, et de m'asseoir sur les bancs avec les morveux qu'on mène par la main et qu'on fouette !

— Ce serait humiliant d'aller en classe à votre âge, et cela ne se peut pas ; mais supposons qu'une personne qui ne serait pas bavarde, et qui ne se moquerait pas, voulût vous apprendre à lire tout ce qu'il y a dans les livres, est-ce que vous refuseriez ?

— Ça dépend ! si je pouvais la payer, soit en argent, soit en services, peut-être que j'accepterais ; mais je n'aime pas qu'on m'oblige.



Avril 1876

N° 4042 bis

Journal des Demoiselles

ET PETIT COURRIER DES DAMES REUNIS

Modes de Paris, rue Drouot, 2.

Modes et Coiffures de la Maison de Bysterveld, Faubourg St Honoré N° 3.

— Eh bien! puisque vous êtes si fier, vous me paierez ce qu'il vous plaira, et je vous en apprendrai presque autant que l'instituteur et que les sœurs. C'était moi qui faisais répéter les petites l'hiver dernier, et j'y prenais grand plaisir. Voulez-vous qu'il en soit ainsi ?

— Vous ne plaisantez pas ?

— Je ne plaisante jamais. Depuis qu'on a repris à grand-père le logement qu'il s'était réservé à la Maison-Blanche, et qu'on nous a mis tous deux dans la chambre à lessive, je n'ai plus envie de rire, vous pensez bien. A force de le maltraiter, on me le tuera, c'est sûr, et je n'aurai plus personne à aimer. Si j'étais de force à gagner de l'argent, nous nous en irions tous les deux bien loin de l'auberge de la Martine, mais je n'ai que douze ans. Vous voyez pourtant que la Vierge Marie a écouté mon cantique, puisqu'elle vous a envoyé près de moi, et qu'avec l'argent que vous me donnerez pour vous instruire, j'achèterai des douceurs à grand-père.

— De l'eau-de-vie, pour sûr?

— Oh! non, il aurait honte d'oublier sa peine par ce moyen, mais du tabac, par exemple; ce n'est pas cher, et j'ai remarqué que, pour certaines personnes, c'est consolant. — Moi, pourtant, ça me dégoûte.

— Adieu, Cabri. Serez-vous ici demain soir ?

— Oui, j'y viens chaque jour à pareille heure. Je vous attendrai, et je mettrai mon livre d'école dans ma poche.

II

Une nouvelle existence commença pour moi, à partir de ce jour. Le lendemain n'arrivait jamais assez vite au gré de mon impatience, et, pour la première fois de ma vie, je m'attachai à quelqu'un. J'avais la tête fort dure, et la lecture m'offrait de telles difficultés que j'y aurais renoncé vingt fois, si je n'avais pas été retenu par la crainte de blesser la petite fille, et de l'empêcher d'accepter mes quinze sous tous les dimanches.

L'école coûtait trois francs par mois; nous étions convenus que je lui donnerais le même prix.

Quand vint la saison où les vaches ne sortent plus le soir, comme je n'étais pas libre avant la nuit, il fallut interrompre les leçons. J'aurais aimé convenir d'un autre rendez-vous, mais ce n'était pas possible. Le vieillard n'avait ni feu ni lumière; il redoutait trop ses méchants enfants pour oser recevoir un étranger dans la cuisine de l'auberge, et quant à la petite, elle était de plus en plus accablée de besogne par la femme de son oncle. Pourtant, comme c'était l'année après sa première communion, on l'envoya encore tout l'hiver chez les sœurs. Les leçons cessèrent donc, mais je ne cessai pas pour cela d'apporter mes quinze sous au vieillard tous les dimanches à la sortie de la messe. Il fit quelque difficulté pour les accepter, et je dus lui dire, pour le décider, que c'était le paiement des livres que sa petite fille m'avait prêtés pour étudier seul.

Je fis pour Cabri ce que je n'avais jamais fait, j'entrai à l'église et me mis au fond d'une petite chapelle, d'où je la voyais prier avec tant de ferveur que j'en étais touché.

Je ne priais pas, mais il m'était agréable de regarder cette enfant qui m'avait empêché de me venger et qui, sans le savoir, avait une grande influence sur moi.

Je travaillai seul tout l'hiver, séparé de Cabri par la rivière, et je menai une vie déjà un peu plus régulière. Au lieu de veiller au cabaret, je passais mes soirées chez un mineur marié et père de famille, qui lisait le journal à haute voix. Je ne jurais plus sans cesse et je ne faisais plus peur aux enfants. Cabri avait même obtenu de moi que la nuit de Noël je misse des joujoux dans les sabots des enfants du mineur. Et, depuis cette époque, la mère me rendit mille petits services.

Avec le printemps, mon bon petit professeur aux cheveux blonds revint aux champs; mais cette fois elle n'avait plus seulement sa vache pour témoin de nos causeries, elle avait son grand-père.

« On est si méchant au pays, me dit-elle en rougissant, que je n'oserais plus vous enseigner, si j'étais seule avec vous. Grand-père le comprend et il m'a promis de ne pas me quitter. Si on nous voit ensemble, on pensera que vous venez causer avec lui, et ainsi tout sera pour le mieux. »

Cette année-là mes progrès furent si rapides, qu'aux foins je lisais couramment.

Le vieillard m'avait raconté son histoire; elle était des plus simples, et pourtant des plus navrantes. C'était l'éternelle histoire du paysan borné, travailleur, sobre et économe. Ce pauvre petit homme, sec et ridé comme une pomme d'hiver, avait vécu pour posséder une maison et une vigne. La vigne avait été achetée du fruit de dix ans d'économie, la maison avait été sept ans en construction, parce qu'il y travaillait à peu près seul, achetant çà et là par lots des tuiles ou du bois, du fer ou de la pierre, la construisant lui-même. Mais aussi comme il aimait cette demeure créée par lui, et comme il avait fallu que la Martine et son mari eussent une grande influence pour qu'il se décidât à la vendre !

Il avait cédé pourtant, mais il n'avait pas tardé à s'en repentir. En se donnant des maîtres, il s'était donné des ennemis. Que faire? se plaindre devant un tribunal? mais les griefs qu'il pouvait produire contre ses enfants étaient de ceux que la loi est impuissante à atteindre. Il le savait lui-même, il comprenait bien que sa

bonté avait été la seule cause de tous ses maux, et il finissait ainsi chaque fois son récit : « Il faut pouvoir donner à ses enfants et ne rien leur demander pour qu'ils conservent le respect. »

III

Ma haine pour le neveu du garde-mines n'avait pas éclaté encore, mais elle n'en couvait pas moins depuis des années. Loin de s'éteindre, elle grandissait et se fortifiait dans la même proportion que moi. L'influence salutaire de la petite blonde avait pu me faire renoncer à une vengeance grossière ou lâche, telle que de jeter une pierre à un homme qui ne peut se défendre ; mais elle ne m'avait pas transformé au point de ne pas lui chercher querelle quand l'occasion se présenterait.

Elle s'offrit à moi le jour de la fête de Brassac. On avait annoncé qu'il y aurait des joutes sur l'Allier, et je m'étais fait inscrire parmi les jouteurs, car j'étais connu pour ma force et mon adresse.

Mon ennemi, le petit Monsieur, se mit dans la tête de former une Société nautique, rivale de la nôtre, et de nous disputer les prix. Ça ne nous allait pas. Toutes les fois que nous le voyions s'exercer avant la fête, les lazzis et les quolibets pleuvaient sur lui — il n'osait se fâcher, mais on sentait qu'il rongeait son frein.

Le grand jour arriva. Il y avait foule et belle compagnie dans toutes les barques de spectateurs comme sur les gradins disposés sur les deux rives. La joute commença ; je fus un des vainqueurs, et j'eus la grande satisfaction d'envoyer deux fois de suite le fier petit Monsieur au fond de l'eau, à sa grande confusion et aux éclats de rire des dames.

Il voulut se venger de son échec le soir, au bal sur la place. J'avais pris rang parmi les danseurs, et Cabri se suspendait à mon bras, car je ne voulais danser qu'avec elle. Quoiqu'elle n'eût alors que treize ans, je la préférais à toutes les filles du pays. Elle était grande pour son âge, avec un air de madone, et elle semblait si modeste dans sa robe de laine du même brun que ses yeux, avec son bonnet de tulle entouré d'un large nœud bleu de ciel, que bien des danseurs l'eussent préférée aux filles de vingt ans. Le neveu du garde-mines s'avança vers nous, le lorgnon dans l'œil, tenant sous le bras une belle élégante de Paris, et il me dit en fausset : « Allez former votre bal plus loin ; l'emplacement de l'orchestre est réservé pour la bonne compagnie. »

— Par qui et de quel droit est-il réservé, lui répondis-je ? Je ne sais pas ce que vous entendez par bonne compagnie. Si ce sont les messieurs qui boivent plus d'eau qu'ils ne veulent, ils peuvent rester dans leurs salons, mais la place publique est à moi comme à eux et je vous défie de me faire lâcher pied ici pas plus qu'à la joute. »

Sa compagne l'entraîna pendant qu'il agitait sa petite badine en répétant : « Manant ! insolent ! tu me le paieras. »

Je conservai ma place à la danse, et j'y restai le dernier sans quitter le bras de Cabri, car l'usage, en Auvergne, permet de garder la même danseuse pendant toute la fête. J'étais du reste d'un naturel trop violent et trop jaloux pour admettre qu'un autre garçon se permît de danser avec mon amie.

Le bal fini, les musiciens, selon l'usage, se mirent en tête du cortége et tous les couples les suivirent. On fit ainsi le tour du village, déposant chaque fille à la porte de sa maison.

Cabri habitait de l'autre côté de la rivière, mais elle devait passer cette nuit-là à Brassac, chez des gens de connaissance. En me disant adieu, elle fut plus affectueuse que de coutume : « J'ai peur de ce petit Monsieur en lorgnon. Pourvu qu'il ne se mette pas en travers de notre vie ! Nous étions trop gais ce soir, j'ai oublié grand-père, cela nous portera malheur. »

— C'est ce que nous verrons, Cabri. En attendant, dormez tranquille.

Je repris le chemin de Bouzors-les-Mines.

Le lendemain, au moment où je me préparais à entrer dans la bâche qui descend les mineurs dans les puits, le contre-maître m'arrêta en me disant que l'ingénieur voulait me parler, et du doigt il m'indiquait le hangar où je devais aller le rejoindre.

L'ingénieur était un homme juste, estimé de tous les mineurs. « Je regrette de vous faire quitter Bouzors, me dit-il, car vous êtes un bon travailleur ; mais après ce qui a eu lieu hier, je le dois, par égards pour mon collègue le garde-mines. Il n'y aurait plus de subordination possible si je ne faisais un exemple. Cependant je trouve que le neveu du garde-mines n'avait pas raison de vous parler comme il l'a fait, et qu'il serait injuste que vous perdiez votre place à cause de lui. Voici une lettre pour le gérant de la Compagnie du Creuzot auquel je vous recommande comme un ouvrier intelligent. Voici aussi pour votre voyage un peu d'argent qui vous est donné comme indemnité ; vous ne perdrez donc rien à ce changement. J'espère même qu'il vous sera avantageux et que vous réussirez mieux dans un autre département. »

Je partis pour le Creuzot, le même jour, sans revoir Cabri, dans la crainte de perdre mon courage. J'y passai quatre ans, travaillant durement, mais bien payé et ne fréquentant que les honnêtes gens. Quelquefois je me sentais attiré vers les cabarets où j'aurais retrouvé peut-être quelque camarade de mon père qui m'aurait donné de ses nouvelles ; mais la pensée de Cabri me retenait, car je sentais qu'en retombant dans la vie d'autrefois, je creuserais un abîme entre elle et moi.

Au Creuzot il y a des cours du soir pour les ouvriers; j'appris à écrire, et j'envoyai l'année suivante une longue lettre au vieux Besson dans laquelle je lui annonçais mon intention d'épouser sa petite-fille quand elle aurait dix-huit ans et de les amener au Creuzot où je gagnais largement de quoi subvenir à nos trois existences.

Ce fut Cabri qui me répondit, car le vieux n'avait jamais fréquenté les écoles. Elle me faisait savoir que depuis mon départ, son grand-père était de plus en plus faible et chagrin, et que la Martine ne réussissait pas dans les affaires, ce qui la rendait bien méchante; mais que Dieu l'aidant, elle tâcherait d'être courageuse, de tout supporter en m'attendant, et qu'elle ne cesserait ni de prier pour moi, ni de penser chaque jour à la joie de me revoir. Chaque année nous échangeâmes une ou deux lettres à peu près semblables. J'avais résolu d'attendre au Creuzot que Cabri eût ses dix-huit ans et que moi j'en eusse vingt-cinq, car ne sachant où se trouvait mon père, je devais me passer de son consentement. J'avais déjà économisé 500 fr. pour me mettre en ménage, lorsqu'un dimanche je rencontrai dans les environs du Creuzot un voiturier d'Auzat qui connaissait tous les gens de Brassac et de Jumeaux. Le cœur me battit à la pensée qu'il allait me parler de Cabri et je l'invitai à souper.

« Vous ne reconnaîtriez plus le vieux Besson, me dit-il, il fait pitié; il a voulu se faire inscrire l'été dernier sur la liste des indigents, mais le maire a refusé de le porter et en a fait des reproches à la Martine qui le laisse sans souliers alors qu'il lui a fait abandon de plus de trente mille francs. Il faut vous dire que, ne voulant pas s'avouer vaincue parce que l'hôtellerie ne marchait pas, Martine a hypothéqué l'auberge pour entreprendre le commerce des volailles, et c'est là qu'elle a fini de se ruiner.

— Et Cabri?

— C'est un joli brin de fille, trop jolie quasiment, car on voit rôder autour d'elle plus d'un amoureux. Mais c'est une honnête fille et les galants perdent leur temps. On dit que ce Parisien que vous avez si bien arrangé aux régates connaît le chemin de la Maison-Blanche, mais pour sûr il fera rire à ses dépens.

Cette dernière phrase me perça le cœur comme un coup de couteau. Je tâchai de m'étourdir, puis de me calmer et de me remettre à l'ouvrage, mais rien n'y fit.

Je ne sais pas réfléchir. Mon parti fut vite pris: j'allai trouver le directeur et lui demandai un congé d'un mois pour me marier. Ma demande me fut accordée et je me mis en route. J'arrivai le soir à la station de Brassac, la nuit s'annonçait claire, on était en septembre, et je résolus d'aller immédiatement à la Maison-Blanche.

La route que je suivais à pied était pleine de souvenirs cruels ou doux: C'est ici, pensais-je, que j'ai fait tomber à l'eau cet insolent qui avait dénoncé mon père. — Plus loin voilà l'oseraie où je me cachais pour lui jeter des pierres, le jour où pour la première fois j'ai causé avec Cabri. — Comme elle était jolie et bonne étant petite et comme ce sera bon de rentrer au Creuzot avec une compagne si mignonne! Le travail ne me fera pas peur, pourvu qu'elle ne manque de rien. Va-t-elle être étonnée en me voyant ce soir!

Mes réflexions furent interrompues par un cri étrange. J'écoutai: un second cri d'effroi se fit entendre. Je hâtai le pas dans la direction des voix et je vis en avant de moi, à cent pas environ sur la route, un homme et une femme qui semblaient se quereller.

La femme s'arrêta brusquement et j'entendis ces mots: «Vous êtes un lâche, car vous savez que je n'ai personne pour me défendre.»

J'accourus au secours de la femme, et me trouvai cette fois encore en présence de mon ennemi; le misérable poursuivait ma fiancée qui refusait de l'entendre.

J'étais bien résolu à ne pas lui faire grâce; j'avais en main un simple bâton de voyage, mais s'il n'avait pris la fuite au premier coup sans même tenter de se défendre, je l'eusse étendu raide mort sur la route.

Ma colère était si violente que sans donner à ma promise un seul regard, je voulus m'élancer à la poursuite de mon ennemi; mais Cabri s'attacha si fortement à mon bras en me suppliant de ne pas la quitter que je me calmai peu à peu. Cependant mille diables noirs dansaient dans mon cerveau; à la violence succédait la jalousie.

« Comment se fait-il que je vous trouve seule sur une route à onze heures du soir, demandai-je durement?

— Marc, me répondit la jeune fille avec cet accent doux et ferme qui avait toujours eu tant de pouvoir sur moi, venez à la Maison-Blanche et vous comprendrez. Je fais ce que je dois faire et ne mérite ni louange ni blâme. N'allez-vous pas chez grand-père?

— Si, j'y allais, mais je le répète, je ne m'attendais pas à vous trouver en pareille compagnie.

Cabri ne me répondit pas et nous atteignîmes l'auberge sans échanger une parole. Ni lumière ni bruit dans cette demeure, autrefois ouverte à tout venant. Je traversai sur les traces de Cabri, et à la lueur d'une torche de résine, plusieurs pièces vides, démeublées, avant d'arriver à la petite chambre blanchie à la chaux où le vieux Besson reposait dans un grand fauteuil, la tête soutenue par des oreillers. Un reste de feu rougissait l'âtre. Cabri mit un doigt sur ses lèvres pour me recommander le silence; mais le vieillard nous avait entendus, il ouvrit les yeux et me tendant la main: «Tu as bien fait de revenir, garçon, la tâche de ma pauvre chère enfant deve-

nait trop rude : si tu savais ce qu'elle a fait pour moi !

— Grand-père, je vous en prie, ne parlez pas, la suffocation vous reprendrait. C'est l'heure de prendre votre sirop, je l'ai dans ma poche ; et, sortant une fiole de pharmacien, elle en versa le contenu dans une cuillère qu'elle présenta au vieillard en lui souriant.

Celui-ci obéit, mais après quelques minutes il lui dit : Mon Cabri, tu peux aller dormir, car tu as fait une longue course. Je veux causer avec Marc ; c'est la Providence qui me l'envoie. Cette nuit, je me sens de force à lui dire tout ce qu'il doit savoir.

Ma fiancée me regarda, je lui fis signe de se retirer, et je restai seul avec le grand-père.

« Ce que je n'avais que trop prévu s'est réalisé, garçon, — la Martine nous a tous ruinés, — la Maison-Blanche et l'enclos ont été vendus par autorité de justice, et si je m'y trouve encore c'est grâce à la charité du nouveau propriétaire qui n'arrivera que pour la Toussaint.

— Grand-père, interrompis-je, comment n'avez-vous jamais pensé à révoquer la donation que vous aviez faite à la Martine, pour cause de non paiement de la rente qui vous était due ?

— Parce que, quand j'ai eu le courage de le faire, elle avait surchargé la maison d'hypothèques pour une somme au delà de sa valeur réelle, et que j'aurais dépensé beaucoup d'argent sans en rien retirer.

Bref, la coquine a laissé des dettes partout et a fini par s'en aller à Paris en empruntant à Pierre et à Paul l'argent du voyage. J'avais tant souffert que je n'ai rien regretté du moment que j'étais débarrassé de sa présence.

— Comment vivez-vous ?

— Du travail de ma chère enfant, qui va comme lingère en journée chez les bourgeois. Elle se fatigue beaucoup, parce qu'elle veut revenir chaque soir pour me soigner et préparer tout ce qui m'est nécessaire. Aujourd'hui, par exemple, Cabri revenait du château de Salamine, à plus de deux lieues d'ici ; on lui offre toujours de coucher, mais elle refuse pour ne pas me laisser seul. O Marc ! quelle angélique petite femme tu auras ! Comme je voudrais mourir vite maintenant qu'elle n'est plus seule au monde ! J'ai demandé secours à la commune, elle m'a refusé, et si je vivais, je te serais à charge.

— Grand-père, lui dis-je, en proie à une vive émotion, je souhaite que vous viviez longtemps pour voir les enfants de votre petite-fille. Dans quinze jours, Cabri sera ma femme ; dès demain elle n'ira plus en journée et ne sera plus attaquée en route par de mauvais drôles, et dans trois semaines, nous serons installés tous les trois au Creuzot, loin de la Maison-Blanche et des tristes souvenirs.

J'ai trouvé le bonheur dans le mariage et je me suis laissé transformer par la douceur et la sagesse de cette petite blonde dont dix ans auparavant, j'avais porté l'arrosoir de si mauvaise grâce.

Non-seulement je vais à l'église aujourd'hui, mais j'y prie ardemment, la tête humblement courbée, le front prosterné devant Celui à qui tout est possible et qui se sert de la voix touchante d'une enfant pour ramener à Lui, celui qui vivait dans les ténèbres.

Le grand-père a vu rire sur ses genoux nos deux aînés. Notre fils porte son nom et notre fille a hérité du sobriquet de sa mère, dont elle a la gentillesse. Ma chère femme n'est plus Cabri ; elle est Madame Marc, la femme d'un marchand de charbon dont elle tient les écritures, la maison et le cœur.

Il est riant aux yeux de voir avec quelle activité et quelle intelligence elle gouverne son ménage. On ne l'entend pas, et tout se fait par enchantement. Elle n'élève jamais la voix et chacun lui obéit et la respecte. Sous ses petits doigts blancs l'ouvrage semble fondre. Rien n'échappe à ses yeux bruns. Elle lit dans ma pensée comme dans un livre ouvert, et quand j'ai un souci, elle se dresse sur la pointe de ses pieds pour mettre ses deux bras autour de mon cou et me dire : « Tu as quelque chose à me confier. »

Le soir elle me met un enfant sur chaque genou, et les petites créatures blanches et roses s'endorment en répétant une prière dont on n'entend jamais les derniers mots.

Je me souviens alors de mon enfance, de mes jours passés au fond de la mine, de mes nuits sans asile ou dans la masure bruyante et mal famée des « logements à louer » — et, baissant la tête pour cacher ma rougeur, je dis : Mon Dieu, soyez béni, vous qui avez donné à mes enfants une mère qui leur apprend à vous connaître !

Marie de Fos.



LE VAL SAINT-JEAN

(SUITE)

GONTRAN D'ANZAC A SA SŒUR.

Val Saint-Jean, juin 18...

Chère Marguerite,

Me voici enfin hors de Paris, qui n'est plus, il est vrai, la ville de boue et de fumée de Jean-Jacques, mais qui est encore un lieu déplaisant lorsqu'on est traîné à la remorque des volontés et des coquetteries féminines. Paris, quand nous l'avons quitté, était pourtant dans ces jours sans pareils que le soleil printanier lui donne ; mais avec quel plaisir je l'ai laissé derrière moi, lui et ses élégances, son animation, ses fleurs, ses squares, ses magasins débordant de splendeurs... ah! ses magasins surtout! La route m'a paru délicieuse, et quant au Val Saint-Jean, il ne m'a jamais semblé plus aimable. Ne vante pas ton ciel de lapis, ni ton soleil incandescent, ni tes palmiers, ni ton vieux Nil, nous avons mieux que cela en France; rien ne vaut notre ciel d'un bleu doux, et la verdure incomparable du printemps, et les eaux claires de la belle Charente. Tout me semble radieux; il est vrai que Blanche est, depuis notre retour, d'une douceur, d'une amabilité extrêmes : elle me dédommage bien des excentricités et des caprices que l'air de Paris lui avait sans doute inspirés.

Tu sais que j'ai grandement aimé Paris, ses écoles, ses cours, ses bibliothèques, et, il faut bien le dire, ses plaisirs; mais depuis que je l'ai vu si dangereux pour ma future compagne, je l'ai pris en horreur.

C'est ici que je veux l'enfermer, cette Blanche chérie, dans l'enceinte du Val Saint-Jean; ce sera notre Paradis, et nous n'en franchirons guère les bornes. J'ai installé chez moi une brigade d'ouvriers de tous les métiers, et, sous la truelle et le pinceau, la maison de chasse que tu connais va devenir digne de sa future maîtresse. Depuis ton absence, longue déjà, les arbres plantés par notre père ont grandi; j'ai des chênes admirables, des ormes sans rivaux dans le pays, des trembles, des platanes, des tilleuls, des sycomores dont les teintes diverses forment à mes fleurs et à mes pelouses un fond, tour à tour, selon les heures, riant ou sombre. Et j'ai ajouté à la maison une nouveauté, un jardin d'hiver, qui ouvre sur la salle à manger, et où déjà s'élèvent, sous la vaste coupole de verre, les arbres des tropiques et où s'épanouiront, durant la froide saison, toutes les fleurs frileuses que l'on chauffe et que l'on soigne comme des petits enfants. Au fond, un rocher, un grand rocher, tout constellé de plantes grasses, et d'où tombe une cascade, laquelle se perd en deux ou trois ruisseaux ourlés de verdure. C'est la folie d'Anzac, la folie-Blanche, si tu veux. Ce jardin d'hiver m'amuse et m'intéresse; je nous y vois : elle, dans ce fauteuil américain, près de la petite table à ouvrage; moi, à côté d'elle, et dans les allées sablées, au bord de mes inoffensifs ruisseaux, une poupée qui dort sur la mousse ou un régiment de soldats en train de mordre la poussière. Nous ne serons pas toujours deux... nous serons un, fussions-nous six, tu comprends... Oh! quel rêve! et que la vie peut être belle!

Elle ne l'est pas pour tout le monde. Le vieux général souffre de la goutte, et sa Christine, non-seulement le soigne parfaitement, mais le supporte patiemment. Il a des humeurs terribles, le beau Gauzens, et cette pauvre enfant, Antigone tard venue dans sa vie, le sert, l'aime, le console et l'endure, comme s'il eût veillé sur son berceau, et qu'elle eût reçu de lui tout ce que la tendresse paternelle peut donner. Elle paraît souvent, non pas triste, mais sérieuse; elle ne se plaint jamais du fardeau, elle le porte avec un courage grave, mais je pense qu'elle en comprend tout le poids. Elle n'est venue ici que pour épouser la gêne de ce pauvre vieillard, ses infirmités, ses peines que le manque d'argent aigrit encore, et elle óbvie à tout : la maison se maintient, elle a pu, dit-on, payer quelques dettes; elle soutient, elle égaie le vieux général, je suppose qu'elle essaie de le conduire au ciel, c'est une femme forte; mais vois ce que c'est que notre faiblesse d'intelligence, à nous autres hommes, nous préférons les femmes faibles, les charmants roseaux, les onduleuses lianes qui ont besoin d'appui et qui n'en prêtent jamais.

Adieu, chère et bonne sœur; si tu trouves au Caire quelques belles étoffes, des tentures surtout, achète-les pour moi. Un pavillon oriental ferait bonne figure dans le parc, Blanche aimerait cela.

Je t'embrasse et suis à toi.

GONTRAN D'ANZAC.

MADAME DE VALZAY A SON FRÈRE.

Le Caire, juin 18...

Cher ami,

J'ai trouvé, non des tentures de l'ère des Hyxos

ou des rois pasteurs, mais une délicieuse boiserie, découpée, ciselée, sculptée, qui a dû appartenir à un calife ou à une mosquée; j'y ai ajouté une belle lampe de cuivre, des vases persans et une peau de léopard, pour le pavillon destiné à ta future femme. Cela t'arrivera par le paquebot d'abord, par le chemin de fer ensuite, et j'espère que tu seras content.

Mais sais-tu que je ne suis pas contente, moi? Tu es aveugle, Gontran! le voyage de Paris t'a permis de connaître ta fiancée, tu as pu décomposer ce mélange d'égoïsme, de frivolité, de déraison et de vues intéressées, dont elle est pétrie, à l'image de sa mère, hélas! et tu t'obstines à l'aimer! Dieu, qui veut ton bien, met sur ta route une femme, vraiment digne d'être aimée, belle, bonne et dévouée, et tu ne daignes pas la regarder, et tu viens me dire : « Je préfère l'inutile et embarrassante liane à l'arbrisseau utile et charmant à la fois; tous les hommes en feraient autant. » Et ce sont les hommes qui font les lois! ce sont les hommes qui donnent le prix Monthyon! Tiens, réfléchis encore, compare et attends.

Ta sœur, MARGUERITE.

CHRISTINE A HENRIETTE.

Val Saint-Jean, Juin 18..

Chère Henriette,

Tu m'interroges avec tant d'amitié, et tu as de si justes droits à ma confiance, que je vais te répondre sans ombre, sans détour (pourrai-je en avoir avec toi?) et qu'il faut me croire, entends-tu? lorsque je te dis et t'assure que je ne suis pas malheureuse. Non, chère amie; j'ai connu le brisement du cœur, la douloureuse pensée fixe qui vous harcèle le jour, qui vous réveille la nuit, lorsque nous avons perdu ta mère bien-aimée: la voir disparaître d'au milieu de nous était un malheur terrible, de ceux qu'on n'oublie jamais, tandis que les ennuis que je ressens ici ne me vont pas au fond de l'âme. J'ai quelque souci pour faire vivre d'accord les deux pages de mon livre de comptes, celle de la recette et celle de la dépense; je souffre en voyant mon pauvre général accablé par les infirmités, je suis parfois fatiguée de travail (car Luce ne peut plus faire grande besogne); les nuits de veilles auprès de grand-père, lorsque la goutte le saisit trop vivement, me donnent un peu de migraine; mais ces croix ne sont pas de celles qui torturent et déchirent; Dieu a permis qu'une certaine intimité s'établit entre nous, le général et moi, veux-je dire, et sa bonté, sa confiance me dédommageraient de bien des peines. Il me parle un peu de ses affaires, assez pour m'autoriser à certaines économies, certaines réformes, mais c'est vers le passé qu'il se retourne et se replie le plus volontiers. Hier, Placide avait roulé son grand fauteuil près du balcon; la journée était admirable, et le Val Saint-Jean se montrait dans sa gloire; grand-père regarda, contempla quelque temps ce charmant paysage dont les premiers plans sont si gracieux, égayés par la verdure et les eaux, et dont le cadre de monts et de forêts est grandiose et austère, et il dit avec un soupir:

« Autrefois, tout cela appartenait aux ancêtres de ma mère... et peu à peu, grâce aux révolutions, à la division des héritages et à la folie, il faut dire le mot, de ceux qui le possédaient, le beau domaine s'est effrité comme une vieille pierre. Des noms nouveaux ont paru, des enrichis d'hier sont arrivés, et ils occupent et ils possèdent, témoin cette jeune fille que va épouser notre ami Gontran...

— Ce n'est pas une famille du pays, mon père?

— Non, sans doute, ce sont des gens qui ont fait leur fortune dans les eaux-de-vie, le grand-père s'entend, car, vois-tu, Christine, à mon âge, on vit toujours avec les générations passées. Le grand-père de la jolie Blanche, aussi folle que jolie, était de Cognac, c'est tout dire, et faisai avec le Nord un grand commerce d'esprit. Il en a eu assez pour faire fortune... Son fils est venu ici, il a acheté les biens que tes oncles et ton pauvre grand-père mettaient en vente, et sa petite-fille domine maintenant la contrée... et qui plus est, elle épouse d'Anzac.

— Vous n'approuvez pas cette union, grand-père?

— On se passera de mon consentement, fillette, mais si on me le demandait, je ne l'accorderais certes pas; Blanche, coquette vulgaire, ne me paraît pas digne de ce galant homme, à qui je ne connais qu'un défaut: — une tête trop vive et un enthousiasme mal placé pour cette donzelle... »

Grand-père paraissait de mauvaise humeur en parlant ainsi; il aime beaucoup M. d'Anzac et il voudrait le voir heureux. Il reprit la conversation et me montra, dans le Val que nous dominons, ces métairies et ces vignobles qui avaient formé la dot de ma bisaïeule, les sombres ruines romanes auprès desquelles la mère de Blanche a élevé un si frais cottage et qui ont appartenu, dit-on, aux Templiers, et sur les hauteurs, des fermes, des maisons de campagne qui lui rappelaient toutes quelque souvenir de jeunesse. Il a tant couru le pays, il a tant chassé dans ces bois, fait tant d'excursions sur les flancs de ces rudes montagnes! chaque arête de rocher, chaque bouquet d'arbres lui parle du passé, mais ces réminiscences d'un âge joyeux se résolvent en notes mélancoliques. Il compare, il regrette, et, au delà de cette terre qui se dérobe sous ses pas, il n'espère pas encore. Pourtant, il veut bien que je lise près de lui, et ce n'est pas dans sa bibliothèque que je vais chercher ce que je voudrais faire arriver à son cœur. Il aime les arts, il regrette parfois l'entière destruction de ces vieux monuments qu'il a vus dans sa jeunesse: je lui ai

lu des fragments de l'Introduction à la vie de sainte Elisabeth : ce sont de si belles pages ! il semble que le génie de Montalembert ait doré d'un rayon du couchant le portail des vieux monastères. J'ai trouvé dans Lacordaire, sur Jésus-Christ, des accents qui doivent atteindre l'âme ; j'ai choisi dans Bossuet, ces immortelles réflexions sur les béatitudes : c'est court, rapide et pénétrant comme la flèche... le général me laisse lire, il m'écoute... quelquefois il fait une réflexion purement littéraire... hélas! ce n'est pas assez, alors même que c'est un éloge et une approbation. Hier pourtant, j'ai eu le bonheur de tomber sur un article de journal qui l'a touché; c'étaient des détails sur la vie et la mort du général Lamoricière. Un si brave soldat qui meurt à genoux et le crucifix sur les lèvres, c'est d'un bel exemple pour mon général..

Voilà où j'en suis, chère Henriette. La souffrance et la pauvreté m'ont rapprochée de mon cher aïeul, elles finiront par le rapprocher de Dieu, tant oublié durant les jours prospères; j'ai donc raison de les accueillir comme des bienfaitrices qui portent l'amour et le salut entre leurs mains.

Nous voyons moins M. d'Anzac; l'époque de son mariage approche, il est tout à sa fiancée. On dit qu'il lui prépare un palais; je vois, du balcon, les colonnettes blanches de la maison et les hauts arbres de son parc. Ils seront heureux là-dedans; lui, parce qu'il aime, elle, parce qu'elle est aimée.

Adieu, chère Henriette, je t'embrasse mille fois.

CHRISTINE.

CHRISTINE A HENRIETTE.

Val Saint-Jean, juin, 18...

Comme tout est donc fugitif sur la terre ! Ne te disais-je pas, chère Henriette, hier même, que M. d'Anzac me semblait parfaitement heureux? Et voilà que je me déjuge déjà ! Il sort d'ici, il est venu confier ses chagrins à mon grand-père, j'assistais au conseil, et je suis étonnée moi-même de la compassion que je ressens pour lui, à la veille d'épouser celle qu'il aime et de la conduire dans ce paradis préparé pour elle. Ah! ce paradis ! cette maison aux blanches colonnes, ces beaux arbres, ces eaux qui jaillissent en murmurant, ces fleurs de tous les pays et de toutes les saisons, elle n'en veut pas, elle n'ira jamais s'enterrer là; elle veut Paris, et pas autre chose que Paris, condition *sine quâ non* du mariage. M. d'Anzac refuse absolument; non par amour de la province, non par haine de Paris, mais parce que dans cette déclaration impérieuse, il trouve un manque d'affection et un manque de loyauté! Il a raison, n'est-ce pas, Henriette? Mon Dieu! qu'est-ce que Paris pourrait ajouter au bonheur de Blanche, si tendrement aimée, et qui pourrait vivre ici, au milieu d'une nature charmante, dans une profonde paix, près de ses vrais amis, de sa famille, et avec toutes les perspectives de joie généreuse que la fortune peut donner. Elle a donc bien hâte de dissiper son cœur !

« Et vous ne céderez pas, d'Anzac? lui a dit mon grand-père.

— Je souffrirai, mais je ne céderai pas. Je sais ce qui m'attendrait à Paris.

— Et sa mère?

— Plus folle qu'elle, sa mère la pousse à ce parti.

— Je m'en doutais. Vous n'en viendrez pas à bout, je crains. Mère et fille! association formidable!

— C'est l'influence de cette mère que j'ai toujours redoutée; plus que sa fille, cette quadragénaire aime la toilette, les plaisirs, la vie hors de chez soi; elle est de ces femmes qui livrent la maison aux domestiques, les enfants aux nourrices, le mari à lui-même, et qu'on voit, indépendantes et folles, partout où les désœuvrés se rassemblent sous prétexte de s'amuser. Elle a été, elle est le point noir de mon mariage.

Grand-père haussa les épaules :

— Vous la connaissiez, dit-il.

— Il est vrai, mais Blanche me la faisait oublier.

— Vous céderez?

— Non; je souffrirai, mais je ne céderai pas. Et, si elle m'aime, elle reviendra vers nos premiers projets... Il y avait tant de bonheur en espérance dans cette solitude à deux qui n'était pas de l'isolement... elle ne sait pas à quel point elle est aimée... »

Elle devrait bien s'en douter, n'est-ce pas, chère Henriette, pauvre enfant gâtée qu'elle est ! Quand M. Gontran fut parti, le général me dit :

« Quoi qu'il advienne, il sera malheureux.

— J'espère bien que non! dis-je involontairement.

— En effet, il mériterait mieux, mais il s'est laissé prendre au piége et il souffrira. C'est là ce que vous faites, filles d'Ève ! »

Le général souriait, ce n'est ni beau ni gai cependant de se jouer du cœur d'un honnête homme. Écris-moi ce que tu penses là-dessus, chère Henriette. J'en suis plus préoccupée que je ne le voudrais, il est difficile de voir le chagrin d'autrui sans y compatir, et d'entendre ces expressions des affections humaines sans qu'elles aient un écho dans notre pauvre âme.

CHRISTINE.

GONTRAN A SA SŒUR.

Val-Saint-Jean, juin 18...

Ma sœur,

Je t'ai conté tout ce qui s'était passé entre ma fiancée et moi; tu as suivi dans mes dernières lettres les différentes phases par lesquelles on m'a fait passer : tu as vu Blanche, aimable, gracieuse, aimante plus que de coutume et gagnant de plus

en plus mon cœur, puis, appréciant son empire, devinant que j'étais tout à fait sous le joug et sous le charme, elle parla ouvertement. Il lui fallait Paris, à tout prix; la vie des champs, telle que je l'avais rêvée, même coupée par des voyages, par des séjours à Bordeaux, par tous les plaisirs que la fortune peut donner, était quelque chose d'impossible, selon l'argot du jour; sa mère l'appuya... Je crus d'abord à une idée passagère, à un de ces caprices qui traversent les esprits versatiles, mais je vois maintenant que tout notre avenir, tout notre amour est subordonné à cette seule pensée : habiter Paris.

Je ne céderai pas, je sais quelle existence m'attendrait à Paris. J'ai donc résisté avec douceur, avec force, avec douleur, avec amour, mais que les femmes sont dures lorsqu'elles ne sont pas très-bonnes! Madame Lanfrand a enfin abouti à me dire ceci :

« Mon cher Gontran, rien n'est conclu entre nous, et je ne puis pas vous cacher que je reçois pour Blanche une demande qui réunit toutes les conditions désirables.

Je regardai Blanche ; elle avait rougi jusqu'aux tempes:

— Est-ce exact? lui dis-je.

— Mon Dieu, oui!

— Et nos engagements?

— Vous n'y tenez guère, dit-elle, puisque vous reculez devant la seule demande que je vous ai faite.

— Parce que je sais ce que mon adhésion entraînerait. Je n'entends pas le mariage à la façon parisienne, le mari d'un côté, la femme de l'autre, un abîme entre les deux.

— Alors, me dit-elle résolûment, vous préférez rompre?

Ce mot me fit froid; je voulus lui prendre la main, elle la retira. Sa mère intervint:

« Réfléchissez, mon cher Gontran, me dit-elle, et n'exigez pas, dès avant le mariage, que ma fille vous sacrifie tous ses goûts et toutes ses aspirations. Tenez, il est un peu tard, séparons-nous, et j'espère que, dans deux ou trois jours, vous nous apporterez une aimable réponse.

Non! elles ont le pouvoir de briser mon cœur, mais jamais d'abaisser ma volonté. Tu m'approuves, Marguerite?

Ton frère, GONTRAN.

GONTRAN A SA SŒUR.

Val Saint-Jean, juillet 18...

Le drame se dénoue, ma chère Marguerite. J'ai écrit à Blanche plusieurs lettres qui sont restées sans réponse, et j'apprends aujourd'hui que ces dames sont parties pour Luchon, sans me dire un mot, ni d'explication ni d'adieu. Et les bruits de ce petit pays m'informent qu'une amie parisienne de madame Lanfrand l'attendait à la prochaine station avec un jeune homme fort élégant, et des domestiques. Voilà qui est clair, et mon sort est fixé. C'est donc là ce qu'elles voulaient! et Blanche aussi : son âme capricieuse et légère s'est fatiguée de l'amour que je lui offrais et de la vie que je voulais lui faire... Elle court ailleurs, à l'agitation, au bruit, à la vanité... Je ne la rappellerai pas, je ne courrai pas après elle, jamais elle ne saura combien elle a déchiré mon cœur; à toi seule, ma sœur, je puis dire que je souffre cruellement.

Adieu; écris-moi : tu seras contente, peut-être; tu n'as jamais aimé Blanche, tu ne pensais pas qu'elle me convînt... C'était ta raison qui parlait, et c'était mon fou de cœur qui écoutait et répondait. Adieu, ma sœur, ne sois pas trop raisonnable, et puisque tu pries si bien, prie pour moi.

GONTRAN.

CHRISTINE A HENRIETTE

Val Saint-Jean, août 18...

Je suis bien en retard avec toi, ma chère Henriette; la santé de mon cher grand-père m'inquiète et m'occupe ; il souffre, il s'affaiblit, il décline, hélas! et c'est au moment où nous nous attachions fortement l'un à l'autre que je me vois sur le point de le perdre... Il est si bon, si confiant pour moi, si tendre, et il faudra le quitter! Le médecin ne conserve pas beaucoup d'espoir:

— La provision de vie est usée, dit-il.

Mais un autre médecin est venu, plein d'espérances immortelles, et celui-là m'a encouragée. Le curé du Val visite souvent mon bien-aimé malade, et il en est très-content. C'est là, chère Henriette, dans les inquiétudes de ces jours et de ces nuits, le rayon lumineux qui réjouit et soutient. Nous serons réunis un jour, réunis avec tout ce que nous avons aimé, dans le sein de notre Dieu, de notre père. Tout est si sombre quand la vieillesse, la souffrance, la mort sont là, devant nos yeux, et pourtant la foi, racine de notre espérance, nous dit que tout près, derrière ces terribles spectacles de la destruction, se lève une autre aube, une autre vie, un rayonnement de splendeur, un rayonnement de bonheur où l'âme élue sera abîmée pour toujours. Le *premier état sera passé*, mais qu'on a de la peine à détacher ses yeux et son âme de ce *premier état* et à les porter plus loin!

Et d'autres souffrent aussi, d'une autre façon. M. d'Anzac est décidément brouillé avec sa future; ce mariage, tant désiré, ne se fera pas, et il en souffre évidemment. Il vient nous voir presque tous les jours; il est absorbé dans ses pensées et il cause peu; j'avoue qu'il me fait peine. Il est si bon et si dévoué! L'autre jour, mon grand-père a eu une faiblesse (hélas! cela lui arrive trop fréquemment!) M. Gontran l'a porté de son fauteuil sur son lit, il l'a admirablement soigné, et il a voulu le veiller, la nuit, avec Placide. Il n'est parti qu'au jour, et le soir il revenait demander des nouvelles, heureusement meilleures. Comprend-on que Blanche?...

Adieu, ma bonne Henriette, écris-moi et prie pour mon bien-aimé grand-père. Je t'embrasse et tes enfants.

CHRISTINE.

J'oubliais de te dire que le docteur, fort au courant des nouvelles du pays, assure que Blanche va se marier avec un Parisien, le fils d'une amie de sa mère. Pauvre M. d'Anzac!...

GONTRAN A SA SŒUR.

Val Saint-Jean, août 18....

Chère sœur,

Je reçois des nouvelles de Luchon par un de mes vieux amis que tu connais, Julien Huriel; il m'a tenu au courant des démarches de Blanche et de sa mère, il me les a montrées dans toute leur fougue mondaine, livrées à ces divertissements de la vie des eaux, où l'on est capable de tout pour tuer le temps et l'ennui, et toujours, dans leurs cavalcades, leurs promenades, leurs escalades, suivies, escortées par *mon rival*, ce joli parisien, que l'on appelle M. de Valbert, employé supérieur des finances, dit-on... Mais aujourd'hui, Julien m'écrit à la hâte et m'assure que le mariage est décidé entre Blanche et le financier, et que Madame Lanfrand en reçoit les compliments.

Je devais m'y attendre, et pourtant, le coup de stylet est entré et j'en sentirai la plaie toute ma vie. Voilà donc ce qu'elle a fait de mon amour! et, sot que j'étais! j'ai cru en elle! mais je me vengerai... Une autre m'aime peut-être; j'ai cru voir de l'affection dans ces yeux innocents et purs, elle n'est pas heureuse, elle est sans appui... Pourquoi ne serait-elle pas ma femme? Tu m'y as engagé, Marguerite; tes conseils sont bons à suivre, et la raison, l'orgueil, la sympathie me donnent le même conseil. Blanche verra que j'ai pu l'oublier et aimer ailleurs... Quelle folie je dis là! pensera-t-elle seulement à moi? elle est enivrée par le prestige du monde et des plaisirs, et nos projets, notre attachement lui semblent sans doute, aussi puérils que ses poupées de jadis. Je vais chez le général; avant deux heures d'ici, mon sort sera décidé.

GONTRAN

CHRISTINE A HENRIETTE.

Val Saint-Jean, août 18...

Que n'es-tu ici, ma cousine, mon amie! jamais je n'eus plus besoin d'amitié et de conseils! Non, tu ne peux t'imaginer, je ne puis croire moi-même ce qui arrive. Est-ce un bonheur? je n'oserais le croire; un malheur? peut-être... Et, si je m'interroge moi-même, je le fais en tremblant, je crains de pressentir un désastre et de me laisser abuser par les faiblesses secrètes de mon cœur... en un mot, comment te dire cela? M. Gontran d'Anzac me demande en mariage, et mon pauvre grand-père, mourant, insiste pour que je consente...

Je prévois ton objection: c'est un mariage de dépit que fait là M. d'Anzac, me diras-tu. Hélas! je le sais bien; mais accorde-moi que c'est un homme d'honneur, qui mériterait d'être aimé, et qui rendrait, j'en suis sûre, à sa femme affection pour affection. Il est malheureux, isolé, ne serait-il pas doux d'être son aide et sa consolation? C'est la vraie destinée des femmes, consoler, soutenir, supporter. Va, le rôle d'idole, de divinité ne m'irait guère, tandis que, devenir la joie, le rayon d'un cœur longtemps assombri, me serait si doux... Si tu savais tout ce que mon cher grand-père m'a dit à ce sujet! j'ai vu que depuis longtemps il désire cette alliance, que ce serait une joie profonde pour ses derniers jours que de laisser sa Christine sous la protection d'un galant homme; il a insisté, il a supplié, et j'ai presque dit *oui*.

Le curé, que j'ai consulté, m'a répondu :

« — M. d'Anzac est dégagé de ses premières promesses; mademoiselle Blanche se marie, les premières publications se feront dans dix jours; il est libre, vous pouvez l'accepter. Vous êtes chrétienne, mademoiselle, vous ramènerez votre mari vers la vérité, dont il n'est pas l'ennemi, quoi qu'il ne vive pas avec elle: la femme fidèle convertira l'époux infidèle.

Tu vois? ceux dont je dois respecter la voix approuvent, et toi, que dis-tu? Écris-moi promptement. Je suis bien tourmentée et bien triste.

CHRISTINE.

GONTRAN A SA SŒUR.

Val Saint-Jean, septembre.

Les bans de Blanche avec M. de Valbert sont affichés à la mairie; elle reviendra ici, dit-on, à la fin du mois, pour les fêtes nuptiales. Je serai marié. Oui, Marguerite, le dé en est jeté: Christine porte à son doigt mon anneau de fiançailles; je l'ai obtenue, non sans peine; elle a demandé plusieurs jours pour se décider, les instances de son grand-père, les miennes, l'ont vaincue. Elle m'aime! je l'ai vu dans le moment où elle m'a dit. avec tant de douceur et de dignité :

« Je consens, puisque mon grand-père approuve votre recherche, et que j'espère vous donner quelque bonheur. »

Ses yeux se mouillèrent; elle était belle et charmante; je l'admirais, et pourtant la grâce, l'enjouement de Blanche, à pareil jour, hantaient ma mémoire... Funeste spectre du passé, quand cesseras-tu d'être le compagnon de mes jours et de mes nuits! Je veux oublier, je veux aimer cette jeune fille pure, dévouée, ombre versée sur mon chemin, et qui m'aimera autant que l'autre s'aimait elle-même. Elle va avoir besoin d'un appui. Le général va au plus mal, on lui donne à peine quinze jours d'existence. Nous serons unis avant.

Celle qui a été une fille admirable ne sera-t-elle pas une digne épouse! Avec elle, l'avenir, l'honneur, le repos ne sont-ils pas assurés?

Tu vois, je me raisonne; du temps de Blanche, c'était toi qui me raisonnais. Tout est changé en moi et autour de moi.

Adieu, ma sœur. Pardonne-moi l'incohérence de mes lettres, je souffre encore; quand je serai dans une situation stable, tu seras plus contente de moi.

Ton frère, GONTRAN.

HENRIETTE A CHRISTINE.

Orléans, septembre 18.

Je serais près de toi, ma Christine, si une grave indisposition de mon mari ne me retenait ici. Tu l'as deviné : un mariage auquel le dépit et la colère ont poussé M. d'Anzac ne me semble pas digne de toi, et j'en redoute les suites. Songe donc! un acte indéfectible, que rien ne peut rompre, sinon la mort, et qui t'expose à voir à côté de toi, un regret éternel, aussi affligeant pour ton cœur que blessant pour ton amour-propre!... Tu mérites mieux. Je sais que ta grâce, ta vertu, ton affection pourront gagner le cœur de ton mari, mais si ce cœur, mal éclairé, ne se rendait pas... s'il regrettait le passé? quelle souffrance pour toi! Ma chérie, s'il en est temps, réfléchis encore; tu n'es pas isolée sur la terre, tu as des parents, un frère, une sœur, dont la maison est tienne : je n'en dis pas davantage, car tu es sûre de nous...

Je reçois ta lettre : tout est décidé, tu te maries! Ah! chère amie, chère sœur, puisses-tu être heureuse, et puisse celui qui recevra ta main apprécier à sa juste valeur le trésor que Dieu lui a accordé. Je suis rappelée auprès de mon mari... il souffre; je t'écrirai bientôt, et ma pensée ne te quitte pas.

TON HENRIETTE.

Mme BOURDON.

(La suite au prochain numéro.)



REVUE MUSICALE

Réflexions sur le réalisme de notre époque. — Ouverture de notre prochaine opérette. — Valse de Mademoiselle Wild.

Que dire, que penser, quand on jette les yeux sur les productions musicales qu'on voit s'étaler aujourd'hui à la porte des éditeurs? Dans quel théâtre osera-t-on mettre le pied, si l'on connaît de longue date le répertoire des scènes lyriques? Des reprises, toujours des reprises, des opérettes immorales, voilà le bilan de cet éternel hiver! Le docteur Carus et bon nombre d'autres spécialistes, dit M. Blaze de Bury, ont constaté l'existence d'épidémies intellectuelles, pouvant, comme toute autre épidémie, frapper des populations entières. Un célèbre médecin allemand, traitant des maladies nerveuses, donne la description des ravages produits par la musique de Richard Wagner. Il fut un temps où les musiciens composaient des ouvrages sans se douter qu'ils créaient des chefs-d'œuvre. Ces hommes-là se nommaient : Sébastien Bach, Haydn, Mozart, etc., etc. C'était alors la période *édénique* de la musique; l'époque de jeunesse et de candeur chez les artistes.

Est-ce la philosophie qui a tout changé, sont-ce les mœurs, les passions, les vanités insensées de notre époque? Nous avons eu les Rossini, les Meyerbeer, les Auber, les Halévy, les Boïeldieu. Ah! que c'était beau, grand, charmant encore; en ce temps le mot de réalisme n'avait pas même été pensé. Si vous aviez dit à un peintre, à un compositeur : faites du réalisme, il aurait cru que vous parliez hongrois ou hottentot. Aujourd'hui, le réalisme est le mot bien porté. Adieu les belles heures de l'aurore et de l'inspiration. On se consume à lire les théories abstraites qui arrêtent dans son vol la poésie de la pensée. Il faut avant tout faire du bruit, soulever des tempêtes, grimper, par n'importe quels chemins, à des hauteurs où la badauderie vous admire. Soyez Antinoüs ou Pantin, pourvu que vous soyez visible, cela suffit. Dans l'art dramatique comme dans tous les autres arts, on veut, on fait du transcendant dans l'absurde et dans la présomption. Les petits messieurs de l'école moderne ont inventé un langage à leur usage. Les jeunes filles resteront au couvent ou au pensionnat. Ces péronelles ne sauraient pas distinguer le réalisme de la rêverie, le gros rire gaulois du fin sourire, la gaité de l'orgie. La vie matérielle, l'être tangible tout est là, pour les adeptes du dogme nouveau. Quelqu'un disait devant Rousseau : Alceste est tombée. — Tombée du ciel, répliqua le philosophe. Mais il n'y a plus d'Alceste, il n'y a plus que des produits réalistes enfantés par des doctrinaires. Si Raphaël faisait encore des chefs-d'œuvre, on leur préférerait les toiles de Courbet. La plus belle tragédie de Racine ne gagnerait pas le quart de l'argent qu'a rapporté la *Timbale d'Argent*.

La vie a changé. Un langage nouveau a fait place à la langue de Bossuet et de Rousseau. Le style dans les arts, c'est l'image de la matière.



3 4 5

Paris. Journal des Demois . 61.

Rue de l'Université. 25. CONFECTI

comme dans les idées, la poésie a fait place aux inspirations grotesques et vulgaires. Des émotions vives, des joies folles, des plaisirs instables; un besoin impérieux de changement, voilà le goût français. L'idéal est de l'imbécilité; Phidias, Mozart, Beethoven seraient des crétins si l'on osait dire tout haut ce que l'on pense tout bas. Époque déplorable qui rappelle le temps de Rome, lorsque Néron inventait des incendies pour donner à la foule des spectacles émouvants. Terrible décadence qui nous fait revivre à Athènes, lorsque les arts, la société choisie, l'élégance des manières, la recherche des choses belles et intelligentes avaient livré passage au torrent populaire qui ne savait rien comprendre et ne voulait rien respecter. Une ère nouvelle viendra-t-elle un jour régénérer notre pauvre monde abusé? Nous l'ignorons. Mais en musique, en littérature et en goût, il y a déjà bien longtemps que nous regardons l'horizon sans y voir luire la moindre étoile!

***

Dans notre numéro de mars, nous avons offert à nos abonnées l'ouverture d'une opérette qui sera complétée en juin. L'importance relative de cette composition ne nous a pas permis de réunir les deux parties en un seul mois.

Le deuxième morceau de musique contenu dans notre numéro de mars a aussi rencontré de justes sympathies, car il est écrit par une personne d'un talent sérieux et incontestable, Mademoiselle H. Wild, auteur d'un excellent recueil de morceaux religieux. *Les deux Sœurs*, gracieuse valse a, dans sa simplicité, un cachet d'élégance et de distinction qui n'échappe pas à l'appréciation des connaisseurs. Rien de heurté ni de violent ne s'y remarque, comme il est d'usage dans la musique de nos jours. Nous qui connaissons les ouvrages de l'auteur, nous aurions mis son nom au bas de ce dernier, tant le style de mademoiselle Wild est caractérisé. Cette petite valse ne manque pas d'originalité. On distingue aisément le dialogue des deux sœurs dont l'une nous paraît plus véhémente que l'autre; il y a même un passage où elles semblent babiller toutes les deux à la fois; mais elles le font en filles bien apprises qui causent, s'animent et s'agitent sans s'éloigner des formes du bon goût.

MARIE LASSAVEUR.



ÉCONOMIE DOMESTIQUE

MATELOTTE D'ANGUILLES.

Faites roussir 125 grammes de beurre, passez-y des croûtons taillés en grands losanges, retirez les croûtons quand ils seront blonds et passez dans ce même beurre une vingtaine de petits oignons à peu près d'une égale grosseur, épluchés avec soin pour qu'ils restent entiers; retirez-les quand ils auront pris couleur et remplacez-les par les tronçons d'anguilles que vous aurez préalablement lavés et ébarbés; faites sauter un instant, retirez ensuite, puis faites un roux en ajoutant, au beurre qui reste dans la casserole, le quart d'une cuillerée de farine. Ajoutez à votre roux un verre de bon vin rouge et un verre de bouillon; une microscopique pincée de poivre de Cayenne, salez et jetez dans cette sauce les oignons déjà passés au beurre; laissez mijoter à petit feu. Quand les oignons sont aux trois quarts cuits, ajoutez les tronçons d'anguille, quelques belles écrevisses vivantes si vous en avez, et une petite poignée de raisins de Malaga. Pour l'anguille, une demi-heure de cuisson suffit. Mouillez avec de bon bouillon au fur et à mesure que la sauce se réduira.

Au moment de servir, dressez les anguilles en pyramide, placez les écrevisses au sommet et garnissez le plat avec les croûtons mis en réserve et que vous aurez fait réchauffer un instant au four avant de servir. La sauce doit être suffisamment liée. La matelotte est encore excellente réchauffée.

***

GELÉE D'ORANGES.

25 grammes de gélatine, 40 grammes de sucre; le jus de six oranges et le zeste de deux; mettez ces ingrédients dans un moule de gâteau rempli d'eau aux deux tiers, laissez fondre sur le feu, passez au tamis de soie, et laissez refroidir dans un saladier.

Fouettez cette gelée avec une fourchette ou un fouet de buis jusqu'à ce qu'elle soit comme une bouillie, reversez-la dans le moule, placez dans de l'eau très-froide, ou, de préférence, dans de la glace. Laissez prendre, démoulez et servez.



CORRESPONDANCE

JEANNE A FLORENCE

C'est insupportable ! aussi insupportable que la chanson du petit navire indéfiniment recommencée.

C'est stupide ! car il y a bien d'autres sujets de conversation à choisir en ce moment, et, de tous, celui-là se montre le plus dénué d'intérêt. C'est faux ! et je me demande pourquoi les générations qui se succèdent se croient tenues de répéter le même mensonge sans variantes, à jour fixe!

Mais au fait, je ne t'ai pas encore dit ce que je trouve si insupportable, si stupide, si faux.

Eh bien! ma chère, c'est ce dithyrambe éternel et banal au printemps, cette archaïque mélopée que tous les moutons de Panurge s'excitent à bêler en chœur, chaque année, à cette époque.

Le printemps du mois d'avril ! c'est vraiment bien la peine de l'acclamer !

Le printemps d'avril ! mais c'est un mythe; il n'existe pas, ce printemps là !

C'est bon pour les poètes de coin du feu qui ne savent rien des choses du dehors, c'est bon pour ces poètes-là de chanter les brises printanières de ce moment et leurs tièdes haleines. Nous savons à quoi nous en tenir sur ces prétendus brises, nous qui « battons le pavé »; ce sont bien les plus revêches souffleuses qu'on puisse imaginer; les *hâles d'avril*, voilà leur nom; et ce nom n'évoque, en vérité, ni de gracieux souvenirs ni d'attrayantes images.

Que les élèves de rhétorique, dans leurs amplifications touffues, entonnent des hymnes redondants au soleil nouveau-né; ils ne nous en imposeront pas, à nous que ses flèches aiguës criblent de maux de tête, de rhumes de cerveau et de taches de rousseur. Le désagréable soleil! l'indiscret soleil!... Que vient-il éclairer ? Des rameaux nus encore, sans une fleur, sans une feuille sans un bourgeon, noirs et désolés comme des potences ; épars et fantastiques comme des apparitions ! des campagnes arides où nul grain n'a germé; des flaques d'eau stagnantes, dernières larmes de l'hiver scintillant à regret... C'est lugubre, ma chère !

Et, dans nos intérieurs citadins, quelles fâcheuses découvertes à chaque instant provoquées par sa brutale invasion! Cette tenture avait bon air, ces tapis semblaient frais, ces reps et ces velours supportaient l'examen sous la discrète lumière des courtes journées. Mais voici le soleil d'avril... gare à eux! Il met en évidence leurs moindres avaries, et l'on s'aperçoit avec stupeur de la quantité de choses qu'on devra rafraîchir, réparer ou renouveler... Oh! le coûteux soleil !

Et nos toilettes? Quels tours affreux ne leur joue-t-il pas ! Hier nous arborions encore avec satisfaction tel ou tel costume qui s'était maintenu; maintenu ! ah ! bien oui! le voilà en pleine lumière et ce n'est plus qu'un amas d'oripeaux fanés. A renouveler encore, cela !

N'y a-t-il pas de quoi se récréer ? N'y a-t-il pas de quoi se réjouir ? N'y a-t-il pas de quoi s'aborder entre amies, avec des congratulations bruyantes :

« Quel joli temps, ma petite belle !

— Comme on se sent revivre, mon ange !

— Ah ! le printemps, ma chère, il n'y a que cela de bon dans la vie !

— Ah ! le printemps, voyez-vous, c'est l'épanouissement des cœurs !

— Vive ! vive le printemps ! »

Les sottes ! qu'elles en jouissent donc. Il y a sujet !

Pour moi, j'en suis attristée, agacée, et décidément je me sens des nerfs aujourd'hui. Afin de les mater un peu, j'avais grande envie de me fatiguer physiquement, de m'imposer un exercice prolongé, de faire des visites et de.... courir les magasins. Oui, ma chère, ni plus ni moins. Mais ta lettre est là sous ma main, sous mes yeux... j'y relis certaines lignes qui m'ont fait réfléchir, tant réfléchir, même, que... je reste chez moi. Ce ne sera pourtant pas bien amusant; je n'attends personne et le programme de ma journée ne me réserve que des occupations fastidieuses. Mais, puisque positivement, nous ne sommes pas créés et mis au monde pour nous amuser, il faut bien que je prenne mon parti de voir *dans la trame de mes jours* autre chose que des fils d'or et de soie... Elle n'est pas brillante la trame de mes jours... oh ! mais pas du tout !

Au fait, qu'ai-je donc tant à lui reprocher? Elle a son envers, c'est vrai ; il s'y trouve par-ci, par-là quelques fils inégaux ; il s'y rencontre de distance en distance une arabesque manquée, dans l'enchevêtrement des événements et des circonstances ; mais, en définitive, l'étoffe en est souple et de bonne qualité, avec des reflets chatoyants, des plis moelleux et de gracieux dessins. De quoi me

plaindrais-je, et pourquoi cela ne me suffirait-il pas? Est-ce que je mérite mieux? Hélas! je dois reconnaître, au contraire, que je n'avais pas droit à si heureuse part. Comment donc expliquer alors cette morose humeur d'aujourd'hui? Cette pointe de spleen, ces diables bleus qui me piétinent le cerveau?... Comment?... Veux-tu que nous le cherchions ensemble, Florence?

Je fouille, je scrute, je réfléchis, j'examine consciencieusement, et... je commence à trouver... Cependant, j'aurais mieux fait de chercher toute seule : cela m'eût épargné l'humiliation de te faire assister à la découverte; j'aurais évité l'obligation de t'ouvrir à deux battants les portes de mon for intérieur et de t'en voir explorer les secrets détours, les parties peu éclairées où se cache la cause de ce malaise que je ne m'expliquais point tout d'abord; tu ignorerais alors qu'il ne consiste pas en autre chose qu'un tas de piqûres d'épingles en mon plein amour-propre, piqûres d'épingles qui saignent encore... Hélas! oui... voilà la vérité... vraie!

C'est étonnant comme nous voyons le monde extérieur à travers nos impressions intimes : fait-il clair au dedans, tout sourit, tout chante autour de nous. Flottons-nous en pleine brume intérieure, aussitôt les vapeurs sombres se répandent sur la nature entière et la création semble nous faire la moue... Ah! ma Florence, le *moi*, le terrible *moi* nous ne le réduirons donc jamais au silence? Si encore il ne s'agitait que sous des influences bien avouables! Mais non : il subit de petites souffrances qui sont presque des fautes dans leur principe; il va même au devant!... Que c'est pourtant mesquin de soupirer pour un mécompte de vanité, pour une déception de salon, pour une bagatelle enfin dont un caractère plus haut placé que le terre-à-terre des puérilités d'amour-propre ne devrait pas se sentir atteint!...

Je t'avoue cette faiblesse pour l'expier, et la honte de l'aveu me préservera des rechutes, je l'espère.

Nous avons eu cette semaine à recevoir quelquelques parents provinciaux; ne te cabre pas à ce mot, toi qui es devenue si provinciale de cœur; ne t'imagine pas que je le prononce avec ce petit air de supériorité impertinente qu'affectaient jadis les parisiennes de mauvais ton envers les naturelles de Carpentras ou de Quimper-Corentin! les provinciaux, comme on les entendait alors, n'existent plus : les chemins de fer les ont supprimés.

Les modes, les usages et les goûts de Paris pénètrent partout : on s'habille à Commercy comme les gravures de notre journal; on dine à Bourganeuf dans le même style qu'à la Chaussée-d'Antin; on fait des gammes à Lamballe sur des pianos de Pleyel; les indigènes de Sisteron ne demandent pas leur chemin dans les rues de notre Babylone parce qu'ils le savent par cœur, et les pharmaciens de Pithiviers n'arborent plus le parapluie rouge et la cravate multicolore que sur les planches de nos théâtres.

Enfin Paris est un peu sur tous les points maintenant.

Faut-il s'en réjouir? faut-il le déplorer? Ce nivellement des habitudes, des élégances, des goûts et des besoins est-il heureux?...

Je trouverais sans doute des arguments *pour*; mais tu m'en objecterais *contre*, ô belle prêcheuse; et si j'avais encore la honte d'être battue de ce côté-là, qui sait de quelle couleur je trouverais le soleil demain?...

Mais ce n'est pas de demain que j'ai à t'entretenir; c'est d'hier, et je m'y résigne puisque, en dépit de toutes mes digressions, il me faudra toujours en venir là.

Le cousin Michelon, sa femme et leur fille nous étaient arrivés dans les meilleures dispositions du monde et c'est avec des dispositions tout à fait analogues que nous les accueillions; mon père, ordinairement un peu réservé, retournait avec expansion vers les souvenirs d'enfance évoqués en commun; ma mère, si naturelle dans sa bienveillance, avait très-vite mis à l'aise la cousine, fort timide malgré ses cinquante ans; et la jeune Marthe, qui veut voir en moi un personnage parce que plusieurs milliers d'abonnées me font l'honneur de me lire, la jeune Marthe m'accablait de questions sur notre personnel de rédaction, toute joyeuse de la complaisance avec laquelle j'y répondais :

« Quel homme est votre directeur?

— Madame Mathilde Bourdon est-elle blonde?

— Est-ce M. Antonin Rondelet qui fait lui-même l'éducation de ses enfants?

— Confiez-moi donc le vrai nom de Florence?

— On prétend que Coralie L., du *Petit Courrier*, est une bien aimable jeune femme?

— Pourquoi vos bureaux se déplacent-ils?

— Ma chère petite, répondis-je à cette question, ils n'ont pas un long voyage de déménagement à effectuer, car nous ne changeons pas de quartier : le numéro 2 de la rue Drouot s'aperçoit de nos bureaux; ce n'est pas l'amour du changement qui nous déplace : c'est tout simplement l'encombrement des affaires; rue Drouot numéro 2, nous pourrons remuer nos coudes sans précipiter autour de nous des avalanches de paperasses, cela nous a décidés. »

Tout en causant, nous enfilions les manches de nos pardessus et nous attachions nos chapeaux, car nous allions sortir : c'était le jeudi de la comtesse de Pire, et madame Michelon, qui l'a un peu connue, désirait y être conduite par ma mère et et lui présenter sa fille. Ce salon aristocratique ne s'ouvre pas au premier venu; c'est un honneur fort prisé que d'y être admis; et j'ai vu des gens, d'ailleurs honorablement posés, commettre plus d'une bassesse pour s'y faire accueillir. La fierté de notre caractère nous a cependant mieux

servis auprès de la comtesse que ne l'eût fait un humble empressement : c'est elle qui nous recherche, elle qui vient au devant de nous, elle qui déclare tout haut le prix qu'elle attache à nos relations. Nous en avions annoncé le caractère à nos cousines, et nous entrâmes en toute assurance dans le salon encombré de monde où déjà les menues friandises du lunch circulaient. La comtesse un peu sourde n'entendit pas son valet de pied nous annoncer; un peu myope, elle ne nous reconnut qu'au moment où ma mère lui tendit la main; un peu souffrante, ce jour là, elle eut la conversation difficile et distraite; un peu accaparée par ses nombreux visiteurs, elle dut se partager entre eux, ce qui réduisit à une assez mince fraction la part d'amabilité qui nous revint. Bref, quand nous sortîmes, la cousine de province nous dit, avec une naïveté qui me fit monter quelque rougeur au front :

« Si vous ne m'aviez pas affirmé en quels bons termes vous êtes avec madame de Pire, je ne l'aurais pas deviné; non certes: je ne l'aurais pas deviné du tout! »

Nous attendions quelques personnes le soir; ma mère m'avait confié l'organisation de cette petite fête, et je comptais sur mon savoir-faire pour qu'elle laissât un agréable souvenir à nos hôtes.

Je choisis soigneusement nos invités: le nom de celui-ci charmerait le vieux cousin qui ne se console de sa roture qu'en recherchant les gens titrés; le talent de cet autre enthousiasmerait la cousine qui a le sentiment du beau très-prononcé; Marthe serait toute fière de raconter dans sa petite ville qu'elle avait serré la main à mademoiselle X... et causé avec madame Y...

Un groupe d'élite pour représenter nos relations parisiennes, beaucoup de fleurs et d'arbustes pour lui servir de cadre, de la lumière à profusion pour faire valoir ce cadre et ce tableau, des rafraîchissements d'un bon faiseur, tel était mon programme.

Hélas! le groupe d'élite se trouva réduit à une si simple expression... qu'il finit par ne plus rien exprimer du tout: Coralie L., obligée de partir pour Saint-Denis se fit excuser au dernier moment; Régina me griffonna trois lignes illisibles pour m'annoncer qu'une migraine subite la retenait chez elle; le grand harpiste que nous avions servi d'avance en régal à nos invités, se luxa le poignet dans la journée et ne vint pas; le poète lyrique, dont Marthe adorait les vers, objecta un mal de gorge à toutes nos instances pour qu'il récitât quelques strophes; et quand, toute désappointée, je m'assis au piano, je plaquai si nerveusement mes premiers accords, qu'une corde se brisa. Le dépit me stimulait, je me sentais en voix et je l'avouerai, sans fausse modestie, jamais je n'ai si bien chanté. Mais cette corde, cette malheureuse corde me jouait des tours indignes: elle se tortillait, se détortillait, s'enroulait, s'allongeait, s'insinuait entre ses voisines avec une insigne perfidie et d'étranges vibrations... c'était insupportable! Je me serais pendue à cette corde pour en finir avec elle!

Quand j'eus lancé ma dernière note, un magnifique *la*, ma chère, le cousin, la cousine et leur fille me félicitèrent avec bruit; à part moi, je sentais mériter des applaudissements plus autorisés que les leurs encore; mais je crus remarquer un nuage sur certains fronts de femmes et j'entendis une voix ironique murmurer: quand on a un instrument médiocre comme ce piano, du moins devrait-on prendre soin de le tenir en bon état.

La corde! toujours la corde!... oh! cette corde! ou plutôt... ce succès! comme je le payais alors plus que sa valeur!

Les plateaux circulaient. Déception! les glaces fondaient; et plus d'une robe de prix fut tachée de blanche gouttelettes; les sirops étaient presque chauds; mon père me lança un regard mécontent lorsqu'il trempa ses lèvres dans un punch à peine tiède, et quand je promenai des regards inquiets autour de moi pour interroger les physionomies, je les trouvai toutes allanguies, somnolentes et fatiguées: j'avais bourré le salon de tant de fleurs odorantes, qu'il y régnait une asphyxiante atmosphère, la congestion générale semblait prochaine! on l'évita par des départs prematurés, et je restai confuse en face de ma mère qui se contenta de me dire avec son indulgence accoutumée.

« Tu n'as pas eu l'inspiration heureuse aujourd'hui, ma pauvre Jeanne. »

Les parents de province sont retournés chez eux, sous cette fâcheuse impression; et moi, c'est à travers elle que j'examine toutes choses depuis ce matin. Voilà pourquoi j'ai calomnié le soleil, la brise et le printemps.

O vanité des vanités!

Ce qui n'est pas vain, c'est la tendresse qu'éprouve pour sa Florence la trop impressionable

JEANNE.

MODES

Ce que l'on appelle encore *Longchamp* approche; y verrons-nous défiler les nouveautés et les innovations de la mode ?

Les dentelles et entre-deux tissés d'or ou d'acier, font les ornements des toilettes élégantes de printemps

Les jupes courtes ou simplement rondes, ne se portent plus que le matin ou en voyage; en visite,

aux courses, les robes sont à queues plus ou moins longues.

La forme tunique à draperies plates, portée sur un long jupon, est toujours très-goûtée, ainsi que les corsages longs de taille, très-ajustés, et formes cuirasses plus ou moins variées. On en fait beaucoup à longues pointes devant et derrière; les hanches sont emboîtées par une petite basque de deux doigts, reliant les deux pointes qui doivent être bien baleinées. Quelquefois la pointe de derrière se termine par un nœud de ruban ou de velours très-plat, rejoignant la draperie de la jupe dans laquelle il se perd.

J'ai encore remarqué un modèle de corsage assez original : pointe devant, pointe derrière, et entre ces deux pointes, cinq dents très-pointues et très-découpées, liserées comme les pointes. A l'extrémité de chacune de ces dents se trouve un plomb qui les oblige à bien plaquer; ce même genre se fait aussi aux corsages décolletés.

Outre les dentelles brillantes, on emploie toujours les blanches, qui sont quelquefois posées en bretelles, seulement par derrière, aux corsages ouverts en carré.

Le velours se mélange souvent, dans les corsages, avec des tissus unis ou brochés. Ainsi, quelquefois c'est le milieu du dos qui sera formé par du velours; dans un autre modèle, ce seront seulement les dessous de bras; ils se prolongeront assez bas sur la jupe, où ils seront fixés par des nœuds se rattachant à des poches également mélangées de velours.

On place encore beaucoup de rangs de petits velours sur les corsages-cuirasses montants ou décolletés. Ces petits velours évasent vers le haut du corsage, et se rapprochent à la taille qu'ils paraissent amincir.

Les velours *grenat* ont beaucoup de succès, posés sur du *blanc*, du *gris*, du *noir* et même du *rose pâle*.

Les écharpes placées sur le devant des jupes et se nouant derrière, sont un des plus gracieux ornements; mais c'est assez difficile à bien disposer. Sur une robe de faille noire, des écharpes bleu pâle mélangées de dentelles *blanc crème* sont d'un très-joli effet. Pour une femme âgée, des écharpes de satin *grenat* à beaux effilés rendent la toilette fort belle, qu'elle soit en soie *noire*, pour le jour, ou *maïs* pour le soir.

Il y a des écharpes en tissu de soie broché fort souple, avec fleurs de toute couleur, allant surtout bien sur des toilettes unies; mais elles sont d'un prix fort élevé. Sur fond de gaze noire, j'en ai vu avec guirlandes de fleurs, des nuances les plus merveilleuses.

C'est encore sur une toilette *noire* que cela réussit le mieux; sur une robe de soie couleur *rubis* c'est très-éclatant.

Aux toilettes habillées, les manches se font presque toujours claires. Ainsi, en entre-deux de dentelle noire et or cousus ensemble, quand la robe en est ornée. Pour les personnes en deuil, les manches seront en tulle brodé de jais, ou en bouillonnés de tulle noir, séparés par de petits galons de jais.

Aux robes du soir de nuances claires, les manches en tulle blanc à bouillons séparés par un petit fil de jais blanc, ou un petit velours assorti à la toilette.

Le *blanc*, toujours fort en vogue, est peu garni pour les jeunes filles. Voici un modèle qui leur est destiné pour inaugurer les soirées d'après Pâques :

Jupe très-longue en foulard double *blanc-crème*. Dans le bas, petit volant plissé en étoffe pareille, surmonté d'un velours *bleu de ciel* large de quatre doigts.

Un haut volant de 60 centimètres placé seulement sur les lés de derrière et orné dans le bas, comme le devant de la robe, est resserré à sa tête par un nœud de velours bleu retombant en coques et pans sur le côté gauche de la robe. Du côté droit, large poche en foulard plissé, surmontée d'un velours bleu à plat. Corsage cuirasse dont l'ouverture carrée est formée par un velours bleu; plissé de crêpe lisse dans l'ouverture; manches en tulle de soie blanc; bouillonnés traversés d'un petit velours bleu de ciel. — Dans les cheveux, petit nœud de gaze argentée mélangé de velours bleu.— Souliers blancs à nœuds bleus.

On voit de jolis petits nœuds mélangés de gaze d'or et de gaze d'argent; ils se placent sur le côté, un peu haut, ou tout à fait derrière la tête, l'un au sommet et l'autre un peu plus bas, ayant l'air de retenir des boucles ou un chignon qui pend sur le cou.

La robe que je vais décrire maintenant est en faille *gris acier*. Très-élégante le jour, elle est également réussie aux lumières :

Le devant se compose de bouillonnés en long, alternés par quatre rangs de dentelle noire tissée et brodée d'acier, à la suite desquels se trouve de chaque côté un plissé d'étoffe.

Un haut volant, posé seulement en arrière, est resserré à sa tête en dessous d'un arrangement de velours et de faille de même ton, qui se prolonge en bas jusque sur la traîne, et dans le haut, en dessous de la cuirasse du corsage ouvert en carré. Deux *compartiments* du dessous de bras, de chaque côté, sont en velours gris et pendent beaucoup plus bas que les basques. Une dentelle d'acier suit l'ouverture du corsage. Les manches sont composées avec cette même dentelle recousue. La robe est bordée dans le bas d'un large velours gris, surmonté d'un plissé de soie, et en dessous, d'un plissé de mousseline blanche garni d'une petite Valenciennes et appelé *balayeuse*.

Deux poches ornées de soie, de velours et de dentelle, sont posées de chaque côté de la robe, un peu en arrière.

Bottines en soie grise avec nœud de dentelle d'acier. — Gants de Saxe à six boutons.

Pour vêtement de printemps, des petites jaquettes sans manches, en étoffe pareille au costume. Beaucoup de cachemire pur, *couleur beige*, pour costumes ordinaires. Jupons de soie marron ou bronze.

Des tuniques avec large bande d'étoffe semblable brodée en soie, posée autour de la tunique, et en long, au milieu du dos. A quelques-unes la broderie est mélangée de fils et de soutaches d'or.

Une nouvelle manière de relever une tunique trop lougue dans la rue, c'est de prendre l'extrémité de la traîne, et de la fixer sur l'épaule sous un nœud qui y est placé à cette intention.

Les chapeaux de saison, *forme capote*, ont des fonds mous en tulle pointillé de jais, de petites perles d'or, d'acier ou de paille. Les voilettes brodées de même; guirlandes de fleurs sur le devant. Aux chapeaux de deuil, guirlande de feuilles bordées de jais.

Les fleurs si bien imitées actuellement, si flexibles et si naturelles, se voient avec profusion sur les toilettes de bal et sur les chapeaux. Un genre charmant se compose de deux guirlandes séparées par une dentelle blanche qui vient faire bride sous le menton. La guirlande du devant est très-touffue, toute en feuillage de roses de plusieurs teintes de vert. Deux roses très-douces sur le côté avec mélange de boutons. La deuxième guirlande est toute en roses très-serrées, sans feuillage; teintes pâles, rosées et thés. Les cheveux se voient un peu au milieu de la couronne de roses.

On fait aussi de très-jolies petites toques au bord froncé en velours ou en étoffe semblable à la toilette. Deux plumes posées à plat sur la toque retombent en arrière. Celles en velours couleur loutre, avec petits coqs de même nuance au plumage brillant, sont particulièrement distinguées.

J'ai remarqué et approuvé de charmants chapeaux pour les femmes qui ne sont plus jeunes. Ils sont en dentelle noire pointillée ou non. Le devant forme diadème avec ou sans fleurs. Bord de velours, frange de plumes et jais. Le fond qui retombe assez bas pour couvrir la nuque, est parsemé de fleurs. Branches de lilas, violettes aux longues traînes, muguet, etc. C'est d'un très-joli aspect. J'en dirai autant de séduisantes coiffures leur étant également destinées. Le devant est entièrement formé par des guirlandes de feuillage vert bronze et vert jaune. Deux ou trois reines-marguerites s'enfoncent dans ce fouillis, et la dentelle noire ou blanche, tissée d'or ou d'acier, forme simplement en arrière un large nœud retombant plus ou moins bas sur le cou.

VISITES DANS LES MAGASINS

La Teinturerie européenne, — boulevard Poissonnière, 26, — se recommande par la souplesse qu'elle donne aux étoffes de soie et de laine teintes en noir fin; le procédé de M. Périnaud, à qui est dû ce réel progrès, s'applique également à la teinture en couleurs, à laquelle il rend l'apparence du neuf.

On ne peut désirer mieux comme souplesse et comme finesse de nuances. Le crêpe de Chine, le mohair, les gazes supportent très-bien la teinture, et peuvent encore servir pour tunique. Nous croyons opportun, à cette époque, de rappeler à nos lectrices que M. Périnaud teint, en noir seulement, les costumes sans qu'il soit besoin de les découdre ni d'en enlever les garnitures, quelque nombreuses qu'elles soient : volants, bouillonnés, plissés, etc. C'est un grand avantage que de n'avoir pas une seconde façon à payer. Quant au prix nous ne pouvons l'indiquer; il dépend de la quantité de garnitures dont le costume est orné; mais nous pouvons dire qu'il n'a rien d'exagéré. En général les prix de la Teinturerie européenne me semblent très-raisonnables. Nous prions nos lectrices de s'adresser directement boulevard Poissonnière, 26.

Nous dirons de même pour les demandes d'envoi qui nous sont faites de la serviette magique. Elle se trouve chez M. Ampenot, 92, rue de Richelieu et s'expédie par paquets de trois, de six et de douze, et coûte 2 f. 20 c., 4 f. et 8 f., expédiée franco. Le mode d'emploi de la serviette magique est très-simple; il suffit d'en frotter, sans y mettre de force, l'objet à nettoyer. Tous les bijoux, l'argenterie, le bronze doré, le métal anglais, le plaqué, reprennent le brillant du neuf, passés à la serviette magique qu'il ne faut mouiller dans aucun cas. Salie à l'usage, mais non usée, elle servira à nettoyer les ustensiles de cuisine en cuivre, elle ne peut s'employer pour ceux en fer-blanc, n'ayant aucune action sur la couche d'étain qui recouvre la tôle dont sont faits les ustensiles dits en fer-blanc.

Nous allons maintenant sacrifier un peu à la coquetterie en nous occupant des étoffes de printemps. Je vous parlerai d'abord du foulard, parce que ce tissu me semble, par le choix que nous offrent les nombreuses dispositions de rayures, de bouquets pompadour et camaïeu, convenir à la jeune fille, à la jeune femme, à la grand'maman. Pour vous, Mesdemoiselles, vous trouvez dans les teintes à la mode des mille raies, des rayures égales, des pastilles et de petits dessins minia-

tures qui feront de très-gentilles toilettes de printemps; vous choisirez une teinte moyenne, réservant pour l'été les foulards aux couleurs claires : bleu nil, vert roseau, gris blanc, mastic, brochés de petits cailloutés, ou coupés de lignes de couleurs différentes du fond; le prix commence à 4 fr, 75 c. le mètre. Les foulards unis et lisses de 80 à 85 cent. de largeur coûtent 5 et 6 fr. le mètre; les croisés unis, 6 fr. 50 c. et 8 fr. le mètre; les brochés 8 et 10 fr. le mètre; ces derniers ont 90 cent, de largeur. De très-jolis foulards non imprimés, mais tissés de soie de couleurs, ce qui les fait sans envers, ont de 60 à 62 cent. de largeur et coûtent 8 fr. 50 c. et 10 fr. 50 c. le mètre.; on trouve de fines rayures, des mille raies, des carreaux éteints, ces derniers à nouvelle disposition.

Le foulard crêpe de Chine granité est une sorte d'étoffe qui, par la souplesse, tient du crêpe de Chine dont il a aussi le brillant, mais il est plus solide ; il sera employé pour les tuniques princesse et les toilettes habillées du printemps et de l'été; les grisailles sont jolies; les quadrillés, les jardinières se font dans les teintes crème et bleu ciel, crème et bronze, blanc et prune, marine et ciel, crème et cardinal, crème et noir, crème et loutre, bronze et bleu ancien. Les foulards que je viens de vous signaler composent le groupe des nouveautés de la saison d'été; mais il se trouve dans le foulard classique toutes les nuances nouvelles, des bouquets jetés, des dessins courants qui seront toujours de mode. La Compagnie des Indes, rue de Grenelle-Saint-Germain, 42, envoie *franco* la collection de ses échantillons.

Les renseignements suivants, pris aux magasins du Petit-Saint-Thomas, rue du Bac, 27-35, ont pour objet les tissus de fantaisie en lainage uni ou mélangé. La grande variété de ces tissus m'oblige à faire un choix parmi les prix et parmi les nombreuses dispositions de rayures et de carreaux; nos lectrices, en demandant au Petit-Saint-Thomas des échantillons, pourront en recevoir la collection complète.

Comme étoffe très-très-bon marché pour peignoir ou costume de campagne, je vous signale de fines rayures grises et blanches sur les fonds poussière, vert, mauve, écru, rayures égales blanches et mauves, à 60 cent. le mètre ; au même prix une rayure de fantaisie gris clair, sur gris foncé, sur noir, sur cachou, sur havane avec l'étoffe unie pour la jupe. A 90 cent. le mètre, des grisailles, laine et coton, à rayures chinées, à petits carreaux ombrés, à carreaux interrompus de lignes, pour demi-deuil; à 1 fr. 45 c. le mètre, une mousseline laine chinée unie et à carreaux dans les gris perle, gris ardoises, gris bleu, gris fumé, feutre de tons éteints; à 1 fr. 50 c, le mètre et dans les mêmes teintes, une rayure brochée soie. A 1 fr. 60 c. le mètre, un tissu croisé, uni et à lignes fondues, beige et gris. Au même prix, une très-fine diagonale dans les couleurs bleu marine, bleu Louise, gris deuil, gris tourterelle, mastic, cachou, bronze. A 1 fr. 95 c. le mètre, un tissu croisé très-souple, uni et à rayures fondues, toujours dans les mêmes teintes; à 2 fr. 10 c. le mètre, ces mêmes rayures sont coupées de filets de couleur.

Nous passerons maintenant, aux étoffes destinées aux costumes plus habillés, costumes de demi-toilette et de promenade. Le foulard de laine convient pour la fillette et la jeune fille; il coûte 2 fr. 45 c. le mètre, et se trouve dans plusieurs tons de bleu, de gris, de beige, d'écru, en rose, en prune, en mauve. Au même prix, un très-joli tissu de fantaisie à petites côtes pour tunique et polonaise-princesse, dans les nuances foncées: bleu marine, bronze, havane, prune; dans les nuances claires : vert nil, tourterelle, mastic, gris perle.

Le crêpe de laine doit son nom à sa ressemblance avec le crêpe crêpé; ce tissu nouveau est léger et se trouve en uni et à rayures. Sur un fond crème très-accentué, se font des rayures bleues ou havane clair; sur un fond gris; rayures roses ou bleues, ou gris foncé; sur un fond bleu pâle, rayures camaïeu. A 3 fr. 25 c. un natté uni et à rayures ton sur ton ou de couleurs ; les teintes sont toujours à peu près les mêmes, peut-être un peu plus franches. A 3 fr. 50 c. un taffetas laine et soie uni, à rayures, à carreaux dans les tons gris, bleus, très-jeune et très-frais. A 3 fr. 75 c. un natté à carreaux ombrés gris, bleu et blanc; feutre gris et blanc, noir, gris et blanc et un quadrillé bleu pâle et feutre; même genre d'étoffe en uni. Les damassés pour le printemps sont coupés de lignes de couleurs: rose et de deux bleus sur un fond gris; havane et de deux bleus sur fond feutre; rose, maïs et marron sur fond gris acier; ils coûtent 3 fr. 90 c. le mètre. Les nattés de nuances fines dans toutes les couleurs, coûtent 4 fr. 50 c. le mètre.

On portera toujours beaucoup de blanc crème, et voici deux tissus de cette nuance qui sont destinés à faire des tuniques-princesse pour toilette habillée; ils coûtent 7 fr. 50 c. en un mètre trente centimètres de largeur; l'un est une sorte de grain de poudre, l'autre un natté interrompu.

Les lainages pour enfants: écossais bleus et multicolores, les flanelles légères pour peignoir, les cachemires étant des étoffes classiques, nous ne les citons que pour mémoire. Nous vous parlerons, le mois prochain, des mousselines, des toiles de fantaisie, des gazes et des grenadines.

M. Seeling, boulevard de Sébastopol, 70, est l'agent de la Compagnie Wheeler et Wilson, pour la machine à coudre qui porte leurs noms. Cette machine qui réunit tous les perfectionnements désirables, a été l'objet d'imitations qui, sous la désignation de machines à coudre, système Wheeler et Wilson, sont vendues comme véritables machines Wheeler et Wilson. Nous prévenons nos lectrices, que toute véritable machine

Wheeler et Wilson porte dans un écusson deux W enlacés, initiales des inventeurs. Cette machine dont le mécanisme est doux et facile à mettre en mouvement, fait, au moyen de nombreux guides les travaux de couture les plus fins ou les plus grossiers : plis et jours, application de mousseline et tulle avec soutache, dessins piqués, volants froncés, plissés, gansés, tous se font sans qu'il soit besoin de bâtir l'ouvrage. Le prix de la machine est de 250 francs. Les personnes qui désireraient connaître en détail le prix des guides en dehors de ceux fournis avec la machine, et s'entendre sur les facilités données pour le paiement, voudront bien s'adresser directement à M. Seeling. Le catalogue est envoyé franco. La *Favorite des dames* se trouve dans la même maison. Le prix en est de 64 francs, y compris les accessoires; elle marche à la main, ou au pied si on l'assujettit à une table préparée à cet effet.

Prix des laines, des galons de toute sorte et des fils pour les travaux de tapisserie et de broderie Renaissance, Richelieu, etc., etc., des Magasins du Sphinx, avenue de l'Opéra, 55.

	fr. c.
Laines de Hambourg ou de Saxe, pour tapisserie, le 1/2 kil	11, 00
Au-dessous de 100 gr., le gros écheveau	0, 40
Soie Alger, couleur ordinaire, le 1/2 kil.	45, 00
Au-dessous de 100 gr., le gramme	0, 12
Soie Chine, couleur ordinaire, le 1/2 kil.	90, 00
Au-dessous de 100 gr., le gramme	0, 25
Toile Colbert, soit blanche soit écrue, en 1m70 de large, le mètre	9, 50
en bande de 20 cent., le mètre	2, 15
en — 15 —	1, 85
en — 10 —	1, 25
en — 6 —	0, 90
Bandes à jour de 20 cent., le mètre	2, 70
— — 15 —	2, 30
— — 10 —	1, 80
— — 6 —	1, 30
Fil. Fil à broder, l'écheveau	0, 45
Le paquet de 12 écheveaux	4, 75
Coton à broder, l'écheveau	0, 25
— — la boite	6, 75
Dentelles ou entre-deux dessinés sur moleskine. hauteur 0,15	3, 00
— 0,10	2, 00
— 0,05	1, 50
Coins de mouchoirs, moleskine	3, 50
Ombrelle, sur moleskine	5, 00
Éventail —	6, 00
Lacet médaillon, la pièce de 25 mètres	5, 50
— gros médaillon	7, 00
— petit médaillon	5, 25
— Renaissance, petit	3, 75
— — gros	4, 50
Lacet canevas	6, 00
— à picots	1, 25
Chaises, dessin tout fait sur canevas, moins le fond, depuis	12, 00
Prie-Dieu, fumeuse, depuis	22, 00
Tabouret, pouff, coussin, depuis	16, 00
Chasuble, depuis 50 fr. jusqu'à	300, 00
Coffre à bois, depuis	90, 00
Feuille paravent, application de cretonne sur toile, drap, satin, depuis	32, 00
Coussin, écran, chaise, application de cretonne sur toile, drap ou satin depuis	25, 00
Aube, 3m60 de long sur 60 à 70 cent. de haut, dessinée sur nansouk et tulle de Bruxelles, dessin riche, depuis	50, 00
jusqu'à 80 et 120 francs.	
Chiffres enlacés ou séparés dessinés sur papier, pour mouchoir, haut. 5 cent.	0, 70
— serviette ou taie 8 —	0, 80
— nappe ou drap 12 —	0, 90
Les trois grandeurs prises ensemble	2, 25
Chiffres extra-grandeur de 15 à 20 cent.	1, 80

(Envoyer 15 cent. en plus pour le port par la poste, pour les chiffres, au *Sphinx*, 55, Avenue de l'Opéra. Paris.)

C. L.

EXPLICATIONS

ANNEXES

GRAVURES DE MODES

PREMIÈRE GRAVURE N° 4012.

Costumes et confections des Magasins du Petit-Saint-Thomas, 27-35, rue du Bac.

Chapeaux de Mme Bysterweld, 5, rue du Faubourg-Saint-Honoré.

Première toilette.—Robe en cachemire de soie ornée de deux grands volants dans le bas, relevée derrière en large draperie coquillée; tablier double garni de volants froncés. — Dolman en tresses de laine cousues formant grillage, garni d'une guipure surmontée d'une frange marabout; nœuds en faille. — Chapeau en tulle noir garni sur le dessus d'une dentelle blanche, longues grappes de graines argentées et de roses grenat, nœud à longs pans en velours derrière.

Deuxième toilette. — Costume en diagonale perlée; jupe unie ornée de deux volants plissés; à la traîne, plusieurs volants froncés; tablier à rayures en biais garni d'effilés boules; draperie droite sur le côté. — Corsage long en étoffe unie et garni de biais, manche rayée avec parement orné d'effilé. — Chapeau en tulle noir, avec guirlande de graines noires mêlée de touffes de roses.

Troisième toilette. — Robe en matelassé d'été avec tablier relevé derrière; paletot en drap léger orné de tresse de laine; poche placée en arrière, effilé marabout.— Capote à fond mou en crêpe de Chine, oiseau-mouche sur le haut de la capote, et branche de roses posée derrière.

Quatrième toilette. — Robe en cachemire diamanté; jupe unie, tablier orné d'un biais et d'un effilé grillagé. — Dolman cachemire brodé, avec effilé à glands surmonté d'un effilé marabout. — Capote drapée en faille havane, passe plissée bleu de ciel, touffe de roses grenat et plumes bleu de ciel.

Cinquième toilette. — Robe en faille avec grands volants plissés. — Paletot en cachemire de l'Inde; petites tresses bretonnes formant la pointe derrière; biais en faille et feuilles en faille, grande draperie en faille nouée derrière; nœuds derrière, sur les côtés et sur les manches. — Chapeau en paille garni d'une draperie en crêpe de Chine et d'une longue

plume passant sur le chapeau; traîne de coquelicots tombant derrière.

Sixième toilette. — Robe en foulard. — Écharpe tunique en crêpe de Chine ornée de soutache en soie, le devant forme jaquette Louis XV à pans fuyants avec gilet; derrière les pans de la jaquette sont réunis par des nœuds en faille; le dos est formé d'une pèlerine courte brodée de soutache; le vêtement est garni de guipure. — Chapeau fond mou en crêpe de Chine, orné d'un coquillé en tulle couleur crème, avec petites grappes de graines mélangées d'argent; touffes de roses devant et derrière.

Septième toilette. — Robe en gros grain; deux grands volants dans le bas; tablier long bordé d'un biais en velours et relevé derrière. — Paletot en application de cachemire sur gros tulle, garni de deux rangs de guipure. — Capote en foulard; fond plissé, passe plissée en velours surmontée d'un oiseau-mouche, dessous plissé en crêpe de Chine, nœud en velours et touffe de roses, touffe de roses derrière.

Huitième toilette. — Robe en louisine; jupe en étoffe unie devant, grand volant plissé; tablier en étoffe rayée noué derrière. — Paletot en cachemire de l'Inde, long devant et court derrière, avec pli double formant dans le dos une pointe garnie de dentelle; le tour est garni d'une dentelle surmontée d'un petit volant plissé en faille; nœuds en faille. Chapeau en paille de Manille orné d'une guirlande de raisin mêlé de touffes de roses tournant sur le dessus du chapeau et faisant traîne.

Neuvième toilette. — Robe en toile de soie ornée devant d'un volant surmonté d'un grand bouillonné, et derrière d'un grand volant surmonté de deux plus petits. — Pardessus avec demi-pèlerine, très-long devant, avec poche, plissé en faille à la pointe; il est ouvert devant et garni tout autour d'une large passementerie et d'un effilé muguet; nœuds en faille. — Chapeau en tulle avec draperie en velours sur laquelle retombe une dentelle crème, dessous plissé en tulle crème, touffe de camélias.

Dixième toilette. — Robe unie en taffetas. — Polonaise en cachemire brodé, relevée derrière par des plis ornés d'un large nœud en faille à bouts frangés; la polonaise est garnie d'un effilé à glands surmonté d'une frange marabout. — Chapeau en paille, orné dessous d'une guirlande d'épis de blé avec touffe de coquelicots, dessus d'une draperie en crêpe de Chine et d'une longue plume frisée.

Onzième toilette. — Robe en faille, ornée, dans le bas, de deux volants; tablier garni d'un volant surmonté d'un biais. — Tunique sans manche en application sur gros tulle et lacet cousu, garnie de guipure à l'encolure et aux emmanchures. — Chapeau à fond mou, en foulard, passe plissée, ornée d'une touffe de roses grenat; draperie en foulard tombant derrière.

SECONDE GRAVURE N° 4042 *bis*.

Toquet en faille et crêpe bleu pour jeune fille. — Le fond, en faille, est monté à plis à une bande de gros tulle que maintient une cannetille; cette bande est cachée sous une écharpe de crêpe drapée autour du toquet, et deux plissés, l'un en faille, l'autre en crêpe rabattent sur les cheveux. Des oiseaux-mouches sont piqués inégalement sur le toquet.

Chapeau en paille, ornements de velours bleu marin, de tulle maïs et de grappes de mûres. Le chapeau a la passe gondolée derrière pour lui donner la forme d'un bavolet; devant, elle est relevée sur un dessous de tulle maïs, bouillonné et piqué de mûres; le crêpe se perd de côté et reparaît derrière où il est disposé en bavolet; la passe est bordée à cheval d'un biais de velours bleu. La calotte est traversée par un large biais de velours qui s'arrête sous le bavolet en paille, et une traverse de crêpe le coupe devant où elle forme coque. De côté, et sous le bavolet, branches de mûres.

Chapeau de dame âgée, tulle noir, ornements en faille maïs. — La garniture de ce chapeau peut s'adapter à une forme en paille noire ou blanche. Un bouillonné de soie maïs, cerné de dentelle noire fait passe; il est coupé d'oiseaux des îles et le fond en dentelle a, derrière, une barbe nouée qui rabat sur les cheveux. Plume maïs devant et brides en dentelle arkangel.

Chapeau de jeune femme en paille de Manille. — Le bord, doublé de velours, est relevé sur une guirlande de groseilles blanches et de cassis avec rose de côté. Des barbes en dentelle Arkangel se chiffonnent sur le fond, traversent le bord du chapeau et descendent derrière, sur les cheveux, pour former comme un bavolet qui reçoit une touffe de cassis est une rose rouge. Deux ailes de martin-pêcheur se perdent, devant, dans les coquillés de la dentelle.

Capote en tulle pour jeune fille et jeune femme. — Le fond est en tulle dentelle et s'entoure d'une dentelle noire coquillée en spirale et faisant bavolet. Branches de roses piquées derrière et devant un peu de côté. Brindilles de jais rabattant sur le dessus de tulle blanc ruché.

PORTE-JOURNAUX PORTATIF.

Application de cretonne sur canevas reps. (Voir l'explication et le croquis, page 8 du cahier de ce mois.)

ŒUF DE PAQUES AUMONIÈRE (Carton Bristol).

Ce joli petit objet, facile à monter, peut être utile à nos lectrices, si elles veulent offrir un petit cadeau à une amie, à l'occasion de la fête de Pâques, ou s'en servir pour transporter un petit ouvrage, en suspendant l'œuf comme aumônière à la ceinture.

Voir, pour le montage, la page 8 du cahier de ce mois.

Il faut conserver les découpures de Bristol qui sont en dehors du patron; on peut les employer pour faire des petites croix, des signets ou tout autre petit objet.

QUATRIÈME CAHIER.

Parure et garnitures pour costume. — Corsage de dessous. — Chemise. — Corsage de dessous. — Quatre toilettes de premières communiantes. — Costume de premier communiant. — Dessin soutache. — Ombrelle en macramé. — Porte-liqueur. — Adèle. — Nœud en dentelle. — Barbe en dentelle. — Couverture de berceau. — Porte-montre imitation de marqueterie. — Jupon. — Pantalon. — Œuf de Pâques aumônière. — Chemise de nuit. — Porte-journaux portatif. — Camisole.

PLANCHE IV.

PREMIER COTÉ.

Polonaise.	dixième toilette.	Gravure n° 4042.
Jaquette.	troisième toilette.	
Tunique sans manche.	onzième toilette.	

DEUXIÈME COTÉ.

Dolman.	première toilette.	Même grav.
Pardessus avec demi-pèlerine.	neuvième toilette.	
Echarpe-tunique.	sixième toilette.	

MOSAIQUE

Les femmes sont parfois bien cruelles : on sait qu'il est de mode de porter sur les chapeaux de petites têtes d'oiseaux ; mais sait-on à quelle destruction, à quelle guerre d'extermination aboutira ce caprice féminin ? — Une seule maison de Paris emploie *50,000 oiseauxmouches* pour la coiffure de ses clientes ; il est facile de prévoir le résultat d'une semblable barbarie. Ce joyau de la nature disparaîtra. Tous les oiseaux à brillante parure sont poursuivis avec la même rapacité féroce. Cruelle coquetterie et mode abominable. Ne vaudrait-il pas mieux encourager la rubanerie, la fabrication des fleurs artificielles qui donnent du pain à tant de femmes laborieuses, que de rendre muets ces gosiers mélodieux, et d'anéantir ces petites créatures charmantes, que Dieu même a vêtues *mieux que Salomon dans sa magnificence?*

(Bulletin de la Société protectrice des animaux.)

Explication du rébus de Mars : *Tel pain telle soupe.*



RÉBUS







Le Directeur-Gérant : J. THIÉRY.

6-782 PARIS. — TYPOGRAPHIE MORRIS PÈRE ET FILS, RUE AMELOT.



Mai 1876 Modes de Paris, Journal des Demoiselles rue Drouot, 2. N° 4049

Costumes de petites filles des Magasins du Petit Saint Thomas, rue du Bac. Maison Lacroix, rotonde Colbert, 2 et 3, spécialité pour costumes de petits garçons.
Foulards de la Compagnie des Indes, rue de Grenelle St Germain, 42. Rubans et Passementerie

JOURNAL
DES
DEMOISELLES

INSTRUCTION

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE

Dans un joli morceau, intitulé *Les Voyages de Codrus*, Bernardin de Saint-Pierre a raconté en partie sa propre histoire. « Je suis né à Ancyre, » petite ville de la Grèce, dit-il; si on peut ajouter » foi à la tradition des ancêtres, je descends de » Codrus, qui se sacrifia pour sa patrie. »

Bernardin était né au Hâvre en 1737, et une tradition de famille faisait remonter son origine à Eustache de Saint-Pierre, le courageux bourgeois de Calais qui se dévoua pour le salut de ses concitoyens. Plusieurs fois, dans ses écrits, il revient sur cette glorieuse origine qui lui était très-chère.

« Les Athéniens, continue-t-il, défendaient leur » liberté contre Philippe; je crus qu'ils rece- » vraient avec plaisir le descendant d'un citoyen » qui s'était offert à la mort pour elle. Ils me don- » nèrent un petit emploi dans leur armée, si on » peut donner ce nom à une assemblée de syba- » rites. Le général le plus estimé était celui qui » avait la meilleure table; on y voyait plus de » comédiens que de soldats. »

Il entra en qualité d'ingénieur militaire, mais sans brevet, dans l'armée du comte de Saint-Germain; il fit la campagne de Hesse (1760), campagne malheureuse et pour la France et pour lui : il se brouilla avec ses chefs, et renvoyé en France sans emploi, il commença ses longs et aventureux voyages que Codrus raconte sous des voiles transparents : « Je visitai les Phéaciens (l'île de » Malte), les Phéniciens qui naviguent sur toutes » les mers du monde (la Hollande), la lointaine » Scythie (l'empire Moscovite), et après de grands » périls j'arrivai dans sa capitale. Les Scythes » étaient gouvernés alors par une femme célèbre. » De grands talents faisaient oublier en elle de » grandes fautes. Elle avait appelé dans son em- » pire les arts de la Grèce : j'étais Grec, je fus » bien accueilli... »

Mais quittons *Codrus*, œuvre de la vieillesse de Bernardin: il raconte, en les revêtant de la pourpre du souvenir, les premières années et les longs voyages de l'auteur ; venons à la réalité. Son enfance fut à la fois songeuse et studieuse; il rêvait voyages lointains, îles charmantes habitées avec des êtres choisis, femmes, sœurs et frères, et tout en rêvant, en projetant, il faisait d'excellentes études latines chez les Jésuites de Caen. Il se trouva au seuil de la vie sans fortune, sans profession, car il ne put jamais obtenir le brevet d'ingénieur militaire; mais avec une grande provision d'idées, de connaissances et d'aspirations. Il fut admis dans l'armée par une erreur qui pesa sur toute sa carrière militaire et administrative ; le ministre l'avait pris pour un autre, et Bernardin, plein de zèle pour le service, profita de cette confusion de noms. Eloigné de l'armée, revenu en France, il tenta la fortune de différentes manières. Il alla à Malte, alors menacé d'un siége, et ne possédant pas ce malheureux brevet d'ingénieur, il ne put faire agréer ses services. Il passa en Russie, où Catherine venait de s'emparer de l'empire ; il espérait faire accepter à la toute-puissante czarine des projets de colonisation aux bords de l'Aral, car c'était là qu'il voulait réaliser le rêve de son enfance et établir cette Salente imaginaire, où des hommes de tous les points de l'univers devaient s'unir dans un bonheur idéal et une fraternité céleste. Cette idée que Bernardin avait conçue au sortir du berceau, le poursuivit toute sa vie; toujours il fit des efforts pour saisir sa chimère, pour étreindre sa nuée, et toujours la vérité, la réalité intervinrent dans cette poursuite. En Russie, Bernardin eut des aventures et

il sut se faire des amis ; mais sa fortune ne fit aucun pas en avant. Il revint en France ; il n'y retrouva plus sa famille, dispersée par la pauvreté ; lui-même était sans ressources, sans carrière, et il avait déjà trente-deux ans. On lui offrit de partir pour l'île de France en qualité de capitaine ingénieur, et il accepta, faute de mieux. C'était sa destinée qui l'appelait dans cette île qui lui doit l'immortalité et où il devait placer cette idylle charmante dont un siècle écoulé n'a pu ternir les couleurs. Il s'essayait à écrire, il prenait des notes de voyage, où l'esprit d'observation, les images empruntées à la nature commencent à se révéler : ce fut là tout ce qu'il rapporta de cette lointaine expédition ; il souffrit à l'île de France et au Cap tous les maux que peuvent amener la gêne et le manque d'appui parmi les hommes puissants, et enfin, après cinq ans d'absence, il revint dans son pays.

Il publia son *Voyage à l'Ile de France,* récit sobre, clair, où se mêlent à des détails pratiques des descriptions ravissantes ; ce livre eut un certain succès et mit Bernardin en rapport avec les gens de lettres de son temps ; il connut particulièrement Jean-Jacques Rousseau, et il a laissé sur ce malheureux philosophe quelques pages vivantes, qui donnent une idée très-juste de son caractère et de sa vie intérieure. Bernardin, à cette époque de sa carrière, n'était pas sans avoir quelque chose de la misanthropie et de la susceptibilité de l'auteur d'*Émile*. La solitude dans laquelle il vivait, l'insuccès de ses entreprises lui avaient donné une mélancolie farouche, à laquelle la contemplation de la nature porta seule remède. Dans cette nature admirable qu'il étudiait en savant et en philosophe, il vit enfin Dieu, il vit la Providence céleste, et dès ce moment ses peines furent soulagées. Il écrivit ce qu'il pensait, et il acheva ainsi ses *Études de la Nature,* dont le plan peut s'expliquer en deux mots : la recherche de nos plaisirs dans la nature, celle de nos maux dans la société, et l'adoration du Dieu qui a fait cette nature maternelle pour l'homme.

Cette nature, si chère à Bernardin de Saint-Pierre, est décrite pas sa plume enchanteresse d'une manière qui fait oublier ce que ses théories ont de faux et d'exagéré, et ce que sa morale a de trop vague. Le livre obtint un vif succès, et quand *Paul et Virginie* parut, avec le quatrième volume des *Etudes*, l'enthousiasme fut universel.

La Révolution bouleversa la société qui avait adopté et admiré l'œuvre de Bernardin, mais lui ne fut pas troublé, et l'on s'étonne même de sa placidité au milieu de l'orage qui emportait ses amis, ses protecteurs et le malheureux roi qui avait voulu lui faire du bien. Il écoutait, a-t-on dit, l'harmonie des sphères, et il continuait à dire que le genre humain marchait vers sa perfection. Ce paisible optimisme allait loin, car, dans une collection précieuse d'autographes, la personne qui écrit ceci a lu un billet de Bernardin, adressé à Thouin, jardinier en chef du Jardin des Plantes : il lui demandait quelques fleurs pour orner sa table, parce que le soir il recevait des dames. Or, ce billet porte la date du *21 janvier 1793*.

A cette époque, Bernardin était marié ; il avait épousé en 1792 Mademoiselle Félicité Didot, qui avait trente-deux ans de moins que lui ; elle lui donna deux enfants, et mourut jeune, en lui laissant de tristes démêlés avec sa famille. Il se remaria avec une autre jeune personne, Mademoiselle Désirée de Pelleport, qui, charmée par ce beau talent, se consacra à lui faire une vieillesse heureuse. Il habitait avec sa famille Eragny, au bord de l'Oise ; son goût pour la vie solitaire, la vie à la campagne, la vie de famille se trouvait ainsi satisfait : il écrivait à sa jeune femme, durant un voyage qu'il faisait à Paris : « Je suis comme le scarabée » du blé, vivant heureux au sein de sa famille, » à l'ombre des moissons ; mais si un rayon » du soleil levant vient faire briller l'émeraude » et l'or de ses élytres, alors les enfants qui » l'aperçoivent s'en emparent et l'enferment dans » une petite cage, l'étouffent de gâteaux et de » fleurs, croyant le rendre plus heureux par leurs » caresses qu'il ne l'était au sein de la nature. »

Il était donc heureux, après une vie pleine d'agitations et de déceptions ; il écrivait toujours, il caressait ses chères théories, il rêvait et il décrivait, toujours en cela semblable à lui-même. Sa vieillesse se prolongea, grâce aux soins de sa femme, dont il disait : « Je la vois toujours occupée à » retenir mon âme prête à s'échapper. »

L'hiver de 1814 fut le dernier de sa vie ; il vit approcher sa fin avec tranquillité ; il comparait la vieillesse à un fruit mûr qui repose sur l'herbe et qui renferme la semence qui doit le faire revivre. Entouré des tendres soins de sa femme et de ses enfants, il leur disait : — Je sens que je quitte la terre et non la vie. Et il ajouta : Que ferait une âme isolée dans le ciel même ? Ces mots furent les derniers qu'il prononça ; il s'éteignit le 21 janvier 1814, à l'âge de soixante-dix-sept ans. On peut amèrement regretter que la religion dans laquelle il était né, et à laquelle il a souvent rendu hommage, n'ait pas présidé à ses dernières années et à sa fin.

Le caractère de Bernardin de Saint-Pierre a été violemment attaqué, et en particulier dans le *Mémorial de Sainte-Hélène*. On l'a accusé d'être dur et vénal ; ses livres, son tendre amour pour l'humanité, sa religieuse adoration de la Providence protestent contre la première accusation ; la pauvreté dans laquelle il a vécu, la médiocrité dans laquelle il est mort, contre la seconde. Les malheurs auxquels il fut en butte le rendirent ombrageux et susceptible ; il n'aimait pas à se soumettre à la discipline qui règle les professions

et à la hiérarchie qui règle les sociétés. C'était une nature solitaire qui se heurtait et qui heurtait les autres dans le commerce habituel du monde. La première partie de sa vie fut manquée parce qu'il chercha une carrière et des protecteurs; la seconde, où il fut simplement homme de lettres, tirant, comme il le disait, de *l'eau de son propre puits*, le montre heureux, calme et inoffensif. C'est à la société, qu'il a tant censurée, qu'il devait ses défauts; rendu à la nature et à l'isolement, il y montra des vertus réelles et un talent incomparable. Nous parlerons plus tard de ses nombreux ouvrages.

M. BOURDON.

(La suite prochainement).

BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux Libraires-Éditeurs.

UN HIVER A ROME

PAR LE MARQUIS DE SÉGUR.

Dix ans se sont écoulés depuis cet hiver passé à Rome, et comme le dit tristement l'auteur, hélas! il y a plus de cent ans de cela! Alors le Pape était roi et parcourait librement les rues de Rome au milieu des acclamations de son peuple; alors, la France, fille aînée de l'Église, montait la garde aux portes de Saint-Pierre et veillait sur les restes de son patrimoine amoindri; c'était en 1864, et M. de Ségur a retracé, avec un charme saisissant, ses souvenirs si doux de la royauté pontificale, que nous avons vus disparaître, aux mêmes jours et dans le même abîme où la France a sombré. Un accent de foi, d'amour, d'enthousiasme vibre dans les pages charmantes où l'auteur nous entretient de Pie IX, et il raconte de la manière la plus attrayante les différentes entrevues que le Souverain-Pontife lui accorda; c'est là, on le devine, le point culminant du voyage : voir le Pape, recevoir sa bénédiction, et empreindre à toujours dans sa mémoire le souvenir de ce visage auguste. Mais après ces belles pages qui font vivre à nos yeux le Père des chrétiens, que de portraits exquis! que d'impressions de piété et d'art rendues avec un charme extrême! Raphaël et Michel-Ange, les Catacombes, les vieilles basiliques, les églises modernes, les Musées, les ruines sont dépeints tour à tour par ce vivant pinceau, et toujours la foi et l'amour animent ces tableaux si purs qu'il fait resplendir à nos yeux. Quelle belle description de la basilique de Saint-Paul!

« Mgr Bastide nous conduisit tout au bout de » la basilique, près de la grande porte d'entrée, » et nous y fit remarquer le contraste saisissant » et certainement médité que présentent la nef » et le chœur. La nef dont les colonnes sont » toutes pareilles, d'une nuance gris perle, éclai» rées par des fenêtres sans vitraux de couleur et » se reflétant dans la mosaïque nacrée et transpa» rente qui forme le pavé de l'église, semble bai» gnée dans une lumière douce et blanche, égale» ment répandue dans toutes ses parties, tandis » que le chœur, brillant d'or et de peintures, » éclairé par des vitraux d'un jaune ardent, res» plendit comme au reflet d'un incendie. C'est la » différence de la lumière de la lune d'avec celle » du soleil, ou plutôt de l'aurore blanchissante » avec la splendeur du grand jour : c'est que la » nef est l'image de l'Église de la terre où nous » ne faisons qu'entrevoir un reflet de l'éternelle » beauté, tandis que le chœur, où réside l'Agneau » divin, où s'accomplissent les Saints Mystères, » est l'image du ciel où la lumière ruisselle et où » les élus contemplent Dieu face à face et sans » voiles.

» Je ne sais si ce symbolisme a été dans la » pensée de l'architecte de la basilique, mais il » ressort avec une sorte d'évidence de son œuvre, » et ce contraste de ces deux lumières ravit l'in» telligence chrétienne autant que les yeux; le » grand Christ de la mosaïque constantinienne de » l'abside, éclairé par le jour ardent des vitraux, » apparaît comme transfiguré et prêt à jeter des » flammes. Pour honorer l'apôtre des Gentils, les » nations schismatiques et infidèles ont envoyé » à l'envi leurs présents : la Russie a fait don de » ses blocs énormes de malachite, et l'Islamisme » a taillé, pour soutenir l'autel de la confession, » quatre colonnes d'une parfaite beauté dans son » albâtre oriental... »

Je voudrais citer le portrait de Mgr de Mérode : la belle plume qui raconte si bien les splendeurs romaines, analyse avec toute la ferveur de l'amitié le caractère de ce gentilhomme, de ce soldat, de ce prêtre, dont M. Cochin disait : C'est une épée qui a une soutane pour fourreau.

Mgr Bastide, l'aumônier chéri des soldats français, occupe aussi une place d'honneur dans cette

galerie, et que de spirituelles anecdotes l'auteur raconte à son sujet! Mgr Amanton, autre ami des *troupiers*, figure à son tour; Horace Vernet y est dépeint sous un côté que le monde ne connaissait pas, celui desa foi religieuse; Arthur Guillemin, le zouave pontifical, y revit avec sa vertu sévère et son héroïque courage, mais toujours Pie IX revient dans ces récits : Pie IX à l'autel, Pie IX au chevet des cholériques, Pie IX recevan avec une mansuétude de père et une majesté de roi ceux qui se pressent à son audience. Cette sainte et angélique figure domine le livre tout entier. M. de Ségur avait vu à Rome une Française, une fille admirable, toute dévouée à Dieu et à son Église, et qui eut la généreuse pensée d'offrir sa vie pour celle du Souverain Pontife et la joie de voir son sacrifice agréé. Voici ce qu'il dit de cette heureuse et pieuse personne :

« Ce fut encore Mgr Bastide qui me fit con- » naître mademoiselle Amélie Léautard, cette » sainte fille de Marseille, providence des pau- » vres, des prisonniers et des soldats, et qui pro- » cura à ces pauvres soldats le grand bienfait de » l'établissement des Sœurs de Charité dans les » hôpitaux militaires de Marseille ; qui reçut de la » reconnaissance de l'empereur, avec la croix de » la Légion d'honneur qu'elle n'a jamais portée, » le privilége incroyable de demander et d'ob- » tenir la grâce de tous les condamnés militaires, » du repentir desquels elle se portait garant. » Cette admirable chrétienne, étant venue à » Rome pour prier au tombeau des Apôtres et » recevoir la bénédiction du Pape, y fut retenue » par un attrait supérieur et divin, et résolut d'y » passer le reste de sa vie. En 1866, sentant ses » forces s'affaiblir et ne sachant plus comment » servir Dieu, elle eut l'inspiration de couronner » sa vie par un suprême et héroïque sacrifice. » Pie IX était gravement malade, et cette pré- » cieuse santé donnait de nouvelles inquiétudes » au monde catholique. Mademoiselle Léautard » résolut de s'offrir en victime à Dieu en rempla- » cement de son vicaire; mais craignant que ce » ne fût un acte de présomption, elle voulut d'a- » bord en obtenir l'autorisation du Pape lui- » même. Quand elle lui eut exposé son sublime » désir, Pie IX demeura quelque temps immobile » et silencieux, tandis que la sainte fille, les » mains jointes et le regard fixé sur lui, attendait » sa réponse. Enfin, comme s'il obéissait à une » voix qui lui avait parlé en secret, il posa sa » main sur la tête de l'héroïne chrétienne et lui » dit avec un accent solennel : Allez, ma fille, et » faites ce que l'Esprit de Dieu vous a suggéré. » Il la bénit avec émotion; elle le quitta, remplie » de joie.

» Le lendemain était un dimanche. Mademoi- » selle Léautard assista, selon sa coutume, à la » première messe à Saint-Pierre. Elle reçut la » communion, et quand elle eut dans le cœur la » victime d'amour, elle offrit sa vie pour le Pape » à celui qui avait offert la sienne pour le genre » humain. Son vœu était à peine formulé que, » saisie d'une douleur terrible et subite, elle » tomba à terre en jetant un cri. On la porta chez » elle ; on appela le médecin qui déclara que son » art était impuissant contre ce mal étrange. » Toute la journée et les deux jours suivants, elle » ne cessa de souffrir des douleurs cruelles; le » mercredi, 19 décembre, elle devint plus calme, » les douleurs cessèrent, elle demanda et reçut » les derniers sacrements avec une dévotion et » une joie angéliques. Elle mourut le même soir. » La nouvelle de cette mort miraculeuse fut por- » tée au Vatican; Pie IX la reçut sans témoigner » aucune surprise; mais levant les yeux au ciel, » il murmura d'une voix émue : *Cosi tosto acce-* » *tato!* sitôt accepté!

» Heureuse mort qui a donné une sainte de plus » au Paradis, et qui a contribué, pour une part » connue de Dieu seul, mais certaine, à la prolon- » gation providentielle de la vie terrestre de » Pie IX! »

Nous terminerons par ce touchant épisode : est-il besoin de recommander le livre où nous l'avons puisé? Rien de plus intéressant, de plus noble, de plus pénétrant ne peut être offert à une famille chrétienne, et le style de l'auteur, élégant, simple, ému, est toujours à la hauteur du sujet qu'il a traité (1).

M. B.

SOUVENIRS DE L'ANNÉE 1848

PAR MAXIME DU CAMP.

—

Pour nos jeunes lectrices, cette date, 1848, ne dit pas grand'chose, mais les pères et les mères se souviennent de ces jours néfastes, des terreurs que Paris donna alors à la France entière, des apparitions sanglantes, qui, grâce aux journées de Juin, passaient dans le cerveau des honnêtes gens et les livrèrent, désarmés et contents, à ce césarisme qui aboutit, on le sait, à la perte de deux provinces, à cinq milliards de rançon et à l'état de dislocation où nous nous agitons aujourd'hui. Les souvenirs ridicules et tragiques des six premiers mois de cette malheureuse année sont restés ineffaçables, et le nom glorieux de Mgr Affre, *dont le sang fut le dernier versé*, peut seul consoler la mémoire qui se reporte vers ces jours de folie et de faiblesse, couronnés par une des plus redoutables insurrections qu'ait vues Paris, qui en a tant vu, hélas!

M. Maxime du Camp ne fait pas l'histoire de la révolution de Février; d'autres l'ont écrite avec plus ou moins de sincérité, Lamartine en se van-

(1) Chez Bray et Rétaux, 82, rue Bonaparte, Paris.— Un joli volume, prix : Paris, 3 fr. 50 franco; en France, 4 fr.

tant, Garnier-Pagès en vantant la république, Daniel Stern en disant à peu près leur fait à tous les partis. L'auteur du spirituel ouvrage dont nous parlons surtout aux maris et aux pères de nos lectrices, ne dit que ce qu'il a vu de ses yeux; il le dit avec l'esprit le plus incisif et le plus charmant, et, pour se rendre bien compte de l'immense sottise qui dominait alors à Paris et de l'incurable déraison des démagogues, il faut lire ce livre aussi instructif qu'amusant; la corde satirique y est touchée avec finesse, et la corde grave y vibre assez pour que l'on comprenne qu'à tant d'esprit l'auteur joint une âme qui aime fortement son pays.

Très-jeune encore, M. du Camp fut enrôlé dans la garde nationale, et quoiqu'il ne le dise pas, on entrevoit que le n° deux, comme on l'appelait au bataillon, a fait très-bravement son devoir. Il a parcouru Paris dans tous les sens durant ces cinq mois; il a assisté aux premières émotions qui ont précédé le 24 février, il donne des détails intéressants sur le malheureux coup de feu du boulevard des Capucines, qui, au moment où tout semblait apaisé, ralluma la discorde; il a vu la promenade des cadavres, au cri : On égorge nos frères! il a assisté à l'effondrement du trône de Louis-Philippe; il a vu de près les manifestations, les clubs, les arbres de la liberté plantés à tous les coins, les ateliers nationaux, qui coûtaient 300,000 fr. par jour et où s'enfantaient les émeutes de l'avenir; il a entendu hurler l'air des Lampions, l'air des Girondins et la sinistre *Marseillaise* : il raconte à ce sujet une apostrophe comique dont il fut, non l'auteur, mais l'auditeur; nous citons :

« La population, du reste, était de fort bonne composition; l'absence de travail lui faisait des loisirs, les ateliers nationaux lui fournissaient une paie qu'elle ne gagnait pas, et elle profitait de cela pour vaguer par les rues en chantant. Un jour, vers quatre heures, devant le passage de l'Opéra, une de ces bandes désœuvrées, composée d'ouvriers fainéants, de voyous sans casquettes et de gamins en savates, passa, hurlant la *Marseillaise*. C'était une « manifestation » qui se rendait je ne sais où.

» Un homme bien connu à Paris, dans le monde des peintres et des gens de lettres, sorte de misanthrope un peu bossu, spirituel, caustique, qui regardait défiler cette troupe bruyante, entra subitement en fureur, et, se jetant au-devant d'elle, il saisit par leurs blouses deux des chanteurs, en leur criant : — Ça n'est pas vrai, on n'égorge pas vos compagnes; les soldats ne sont pas féroces, ils ne mugissent pas; vous n'avez pas de sillons, d'abord vous ne savez pas ce que c'est; il n'y a pas de jour de gloire, il n'y a pas de tyrannie, il n'y a pas d'étendards sanglants; il y a des campagnes, allez-y tous brouter. Vous êtes tous des imbéciles! »

A cette amusante boutade succèdent des pages émues et graves. L'envahissement de l'Assemblée au 15 mai et surtout les tristes journées de Juin sont racontées par un homme qui a vu et dont l'intelligence a photographié dans sa mémoire des faits, tantôt burlesques, tantôt sanglants, des portraits souvent ridicules, souvent odieux, et quelquefois, Dieu merci, touchants et sympathiques.

Les gens un peu sérieux qui veulent bien nous lire, nous sauront gré de leur avoir fait connaître ce livre distingué, spirituel et profond, sous une enveloppe légère (1).

M. B.

(1) Librairie Hachette, boul. St-Germain, prix: 3 fr. 50.

LETTRE A NATHALIE

SUR L'ABUS DE LA RICHESSE

Ma chère Nathalie,

Je trouve très-beau et très-juste le mot du Père Monsabré, que vous me citez: « Je ne dis point » malheur à la richesse, mais malheur aux riches », et vous ne ferez pas mal de répéter cette parole à notre bon cousin Francis de Rivérie. Vous savez comment, malgré sa grande situation et son vaste patrimoine, il ne laisse pas, du matin au soir, de parler *de la malédiction de la richesse*, quoiqu'on puisse, à bon droit, le citer lui-même comme le plus éclatant démenti de ses affirmations. Il se sauve par la charité et par le bon emploi qu'il fait de ses biens.

. Sans vouloir contester le moins du monde la profonde et consolante distinction du Révérend Père Monsabré, sans vouloir semer l'alarme ou accréditer le désespoir parmi les riches soucieux de leur responsabilité, il faut bien avouer que si les possesseurs des biens de ce monde sont traités avec tant de sévérité dans les Livres Saints, l'argent et les tentations qu'il entraîne ne laissent pas d'y être pour quelque chose. Les richesses ne sont pas aussi bonnes conseillères qu'on voudrait le faire entendre, et il n'est pas toujours commode d'en user convenablement.

Je n'entends pas, comme vous le pensez bien, ma cousine, faire allusion ici à ces débordements vulgaires et scandaleux où les écus ne sont plus que les auxiliaires honteux et clandestins du désordre. Cet emploi infime de l'argent, aussi bien que les vanités puériles par lesquelles il éclate au dehors et vient s'offrir de lui-même au mépris sensé des honnêtes gens, tout cela ne mérite point qu'on s'y arrête: tout cela, ni pour vous ni pour moi, ne rentre plus dans le véritable ordre des faits moraux. Ces abaissements sont si voisins de la brute et du règne animal, qu'il vaut mieux les y laisser. Nous n'avons pas besoin d'abaisser nos pensées à ces actions du dernier ordre. Il y reste si peu, si peu de l'âme humaine, que ce n'est vraiment plus la peine de s'y intéresser.

Les richesses exercent, même sur les âmes délicates et élevées, une sorte de corruption latente. Elles agissent à la façon de ces principes morbides qui flottent dans l'air au temps des épidémies, et qui produisent sur notre organisme ou une détente ou une surexcitation funeste.

Une des grandes erreurs de quiconque n'a pas besoin de compter avec sa bourse, c'est cette espèce de principe accordé et tacite sur lequel on règle d'instinct les errements de sa conduite, à savoir qu'à la condition de ne point compromettre son patrimoine et de ne point tomber dans les excès, il est loisible de s'accorder tout ce dont on peut avoir envie dans l'ordre des choses permises et normales.

Ce préjugé règne parmi nous avec un tel empire, il est peut-être si accrédité près de vous et ancré si profondément dans votre propre intelligence, Nathalie, que je ne suis même pas bien sûr de m'être expliqué assez nettement, pour être tout à fait compris par ma cousine.

Il y a cette différence entre la grande fortune et une aisance plus resserrée, que beaucoup de dépenses deviennent, de la part de celui qui est moins pourvu, l'objet, sinon d'un sacrifice pour les solder, au moins d'une certaine attention pour les résoudre. Il ne manque pas de gens qui auraient ensuite beaucoup à souffrir s'ils se permettaient de prêter trop aisément l'oreille à leurs fantaisies. La plus vulgaire sagesse les oblige, sous peine de se trouver après dans la gêne, sinon dans le besoin, à s'informer du prix que peuvent coûter mille objets sur lesquels les grandes fortunes n'ont qu'à étendre la main.

Cette sorte de sobriété et de continence du désir, à laquelle la modestie de leur patrimoine contraint beaucoup de gens, devrait être une des précautions que le riche ferait bien de s'imposer à lui-même dans son propre intérêt. Il devrait prévenir la satiété dans ses jouissances et l'excès dans ses caprices, en bornant par une prudente initiative l'emploi de sa propre liberté. Est-il vraiment juste dans l'ordre social et vraiment favorable à l'âme. de pouvoir ainsi obéir, sans réfléchir et sans compter, à la première impulsion qui vous traverse l'esprit? N'est-il pas à craindre que le caractère ne s'affaiblisse, ne s'énerve, ne contracte même à la longue je ne sais quelles habitudes impérieuses et irritées par cette longue pratique du caprice, par cet assouvissement continu des fantaisies, par cet excès incohérent et toujours satisfait du désir?

J'aimerais donc, Nathalie, à voir les riches pratiquer dans l'usage quotidien de leur argent, un peu de cette modération et de ce savoir-vivre que la politesse de nos mœurs leur impose aujourd'hui sur certains points. La civilisation les condamne à des réserves dont nul homme qui se respecte n'oserait dorénavant se départir.

Au temps d'Homère, ce n'étaient pas seulement les rois et les pasteurs des peuples que nous voyions, dans l'Iliade et dans l'Odyssée, recevoir à table une double part du festin; c'était aussi le privilége envié des riches. Ceux-là n'avaient pas seulement, comme tout le monde, le droit de manger et de boire à leur faim et à leur soif; mais ils trouvaient séant et honorable de se remplir jusqu'à la surabondance des mets et de la boisson. Parce que leur état de maison comportait le premier luxe de ces temps de privation et de famine antiques, une grande quantité de viandes et de provisions, il leur semblait logique d'en user par delà la coutume du vulgaire qui se bornait, autour d'eux, à s'en nourrir et à s'en désaltérer.

Je n'ai pas besoin de vous dire, ma chère cousine, qu'à part un petit nombre de malheureux voués au culte inavouable de l'estomac, l'ancien Dieu de la bonne chère n'a guère plus de disciples de cette trempe. Nul ne se donnerait parmi nous, ni à lui-même ni aux autres, cette raison pour excéder sur ce point les limites ordinaires de la nature, que sa fortune n'aurait pas à en souffrir, ou, pour me servir de l'expression usitée chez le petit bourgeois de Paris: *que ses moyens le lui permettent.*

Toutefois, il ne faudrait pas trop insister peut-être sur les progrès de tempérance et de sobriété dont nous pouvons nous faire honneur. Il ne manque pas de gens encore qui pratiquent cet abus de la richesse sous une forme moins grossière en apparence, mais peut-être aussi abaissée. La recherche remplace parmi nous l'abondance; et, au lieu de s'ingénier à manger plus,

par ce seul motif qu'on est riche, on s'évertue seulement à manger mieux.

Quoi qu'il en soit, ma cousine, ne prenez pas mes paroles dans un sens trop étendu qui deviendrait une sorte de jansénisme. Je ne prétends point que l'homme riche doive renoncer à tout, ni qu'il aille jusqu'à vendre son bien pour le distribuer aux pauvres. Ce sont là les conseils et non pas les préceptes de l'Évangile; Jésus-Christ lui-même ne les adresse qu'aux parfaits, et je n'ai pas qualité pour m'en faire l'interprète ni l'écho. Je me rappelle d'ailleurs, dans les Livres Saints, la touchante histoire des parfums de Madeleine, qui, à un point de vue très-élevé et très-vrai, justifie un certain luxe dans l'emploi de la richesse.

Il est donc entendu, Nathalie, que je prêche auprès de vous la modération et non pas l'abstinence, cette discrétion, cette retenue, ce tempérament, si nécessaires à toutes les actions de la vie et spécialement à celles qui ont en vue notre propre agrément. C'est là, comme vous le pensez bien, que nous risquons le plus de glisser; et le plus sage est, ici comme ailleurs, de ne pas tout oser, de ne pas tout dire, de ne pas tout faire, même dans l'ordre des choses qu'il n'est point demandé de se défendre.

Vous connaissez, ma cousine, les œuvres de Madame Swetchine, publiées par M. le comte de Falloux, de l'Académie française. Madame Swetchine avait, comme il convenait à son rang et à sa fortune, un très-bel état de maison, où, pour le dire en passant, dominait comme sur toute sa personne la nuance bleu céleste ou bleu royal. Lorsque le Révérend Père Lacordaire venait la voir, il lui arrivait de désigner du doigt en traversant les salons, ou un bronze d'art, ou un coffret ciselé, ou même de riches bouquets de fleurs de serre, étalés dans des vases précieux. Il demandait alors à cette grande chrétienne, non sans quelque nuance de blâme et de sévérité: « A quoi ce luxe peut-il servir? » Et Madame Swetchine lui répondait avec beaucoup d'humilité et de douceur: « Que voulez-vous, mon « Père, il y a dans le monde des pauvres gens qui « gagnent leur vie à faire cela pour nous! »

Je trouve ce mot touchant et juste, et je ne pousserais pas le rigorisme jusqu'à refuser à la richesse ces satisfactions artistiques qui entrent dans le travail régulier d'une nation. Pourvu que la part des malheureux soit réservée, et les devoirs de la charité remplis, il n'y a rien, dans une dépense de cette nature, qui puisse choquer les plus susceptibles. Je ne blâme que ces dépenses fantastiques dont le caprice est le seul mobile et dont les fortunes les mieux assises ne manqueraient pas, à la longue, de se ressentir.

L'habitude de ne point se contenir, même dans les menus achats, le parti pris de se satisfaire toujours et de ne jamais rien se refuser, entraîne comme conséquence inévitable un nouvel accroissement de désirs et de besoins dont il n'est pas même possible de concevoir le terme. L'homme qui cède à ses envies ne tarde pas à les voir s'accroître, grossir, se multiplier d'une manière indéfinie. Il n'y a pas de revenu ni même de capital qui soit capable de résister à cette puissance dévorante des désirs que nous portons en nous; et, pour ne les avoir pas combattus sous leur forme la plus discrète et la plus facilement domptable, le riche se voit réduit ou à leur céder malgré la perspective de sa ruine, ou à les vaincre malgré la dureté de son sacrifice.

Vous le voyez, Nathalie, il n'est pas sans inconvénients d'user de tout son droit, et bien que personne ne conteste à un propriétaire la puissance ni l'emploi de son argent, il est certain qu'une morale plus relevée vous apporte ici des conseils dont nulle conscience ne saurait méconnaître la justesse et l'autorité.

Ce n'est point assez toutefois de vous faire remarquer les inconvénients dont le riche est seul à souffrir. Cet emploi abusif de l'argent a des conséquences plus graves dont il faut que je vous parle aussi. Permettez-moi de couper en deux cette lettre, dont je vous envoie par le présent courrier la première moitié. Je serai seul, ce soir, au coin de mon feu, où me retient une légère entorse. Je me réserve le plaisir de vous y retrouver, tout à l'heure, en imagination, et je vous montrerai à mon loisir les conséquences regrettables qu'entraîne, non plus cette fois vis-à-vis de nous-mêmes, mais vis-à-vis d'autrui, cet usage immodéré de la fortune.

Adieu donc, ma cousine, et au revoir.

Votre cousin et ami,

ANTONIN RONDELET.



UN ÉPISODE DES JACQUES

Le temps produit moins de ruines que la main des hommes lorsqu'elle est armée par les passions populaires ou par les convoitises de l'ambition; les ruines que font les hommes semblent même être destinées à une destruction plus rapide, tandis que celles accomplies par la lente action du temps, conservent quelquefois un caractère de majestueuse tristesse qui fait naître des pensées moins amères et plus élevées. Un grand nombre de châteaux forts et de manoirs s'élevaient autrefois sur le sol de la province appelée alors l'Ile de France, et en ont entièrement disparu depuis des siècles. Des prés, des champs cultivés du plus paisible aspect, recouvrent aujourd'hui l'emplacement de certaines terres féodales que dominaient des castels lourdement fortifiés. Vers le milieu du treizième siècle, l'un de ceux-ci occupait un terrain accidenté sur les bords de l'Oise; sa façade principale se mirait d'une grande hauteur dans les eaux paisibles de la rivière, tandis que les autres côtés de l'habitation étaient défendus par de larges fossés. La position de l'habitation seigneuriale dont nous parlons, lui avait fait donner le nom de Haut-Castel; celui qui le possédait au moment des événements que nous allons rapporter, se nommait le baron Adalbert, sire de Haut-Castel.

Le jour où commence et où finit pour ainsi dire notre récit, on était à la fin d'octobre, le temps était des plus menaçants, et le baron Adalbert, parti depuis l'aube pour la grande chasse, n'était pas encore de retour, bien que le temps dût rendre cet exercice aussi difficile qu'inutile. A une pluie fine et froide qui était tombée toute la matinée, avait succédé un ouragan furieux, et la nuit arrivait rapidement sous les nuages orageux. La noble et sainte mère du baron avait approché son siége de l'épaisse embrasure d'une fenêtre d'où elle interrogeait du regard, et pleine d'anxiété, les violentes variations de l'atmosphère, tout en continuant de filer le plus beau lin de la récolte. Une vieille suivante, qui paraissait être sa confidente intime, essaya de rassurer sa maîtresse sur le retard qui la préoccupait.

« Le temps était des plus favorable ce matin pour la grande chasse, dit-elle, et votre sire en aura peut-être profité pour aller au loin : il faut le temps de revenir maintenant.

— Mais vois donc le temps, ma pauvre Germaine, il devient de plus en plus effrayant. Et puis, tu le sais, ce ne sont pas les bêtes fauves ni les coups de la foudre qui sont le plus redoutables, la haine des hommes est plus cruelle et plus persistante que la fureur d'un sanglier ou les rafales de la tempête; j'ai appris que les bandes de Guillaume Caillet parcourent dans ce moment le pays, et cet homme est d'une audace sans égale, dès qu'il a le plus léger prétexte de se venger; mon fils l'a obligé à payer la dîme de guerre qu'il avait juré de ne jamais donner. Guillaume Caillet ne pardonne pas.

— Madame veut sans doute parler de Jacques Bonhomme, dit la suivante? Il se souviendra, n'en doutons pas, de la générosité du baron Adalbert en sa faveur.

— J'en doute cependant, dit la châtelaine, et mon inquiétude est grande quand je sais mon fils éloigné à travers les bois et les plaines. La nuit devient de plus en plus sombre; je ne puis plus distinguer les bords de la rivière que suit ordinairement mon fils pour venir prendre le sentier qui abrége la montée. »

En effet, la dame de Haut-Castel avait posé sa quenouille depuis quelques instants, et ses doigts n'étant plus occupés, son imagination se créait d'autant plus de fantômes. On avait apporté une lampe sur la grande table de la salle; celui qui venait de l'y mettre avait dirigé sur sa maîtresse un regard plein de trouble qu'elle n'avait pas remarqué, mais qui avait causé à Germaine une grande inquiétude. Les femmes de la châtelaine s'étaient approchées de la lampe, et avaient commencé la veillée; Germaine avait repris sa quenouille sans s'éloigner de sa maîtresse, mais celle-ci était restée près de la fenêtre, les yeux fixés sur le vide où l'on ne pouvait plus rien distinguer. De longs instants se passèrent ainsi au milieu du plus profond silence; cependant une rumeur sourde qui se faisait entendre depuis quelques moments dans la salle basse du château, finit par devenir assez distincte pour éveiller l'attention de la dame de Haut-Castel, tout absorbée qu'elle fût dans ses réflexions.

« D'où vient donc ce bruit, demanda-t-elle? pourquoi élève-t-on la voix de la sorte? Je n'ai pas entendu rentrer mon fils.

— On cuit le pain, s'empressa de répondre Germaine, et le majordome distribue les provisions pour la semaine.

— Mais, dit la dame de Haut-Castel, ces choses se passent chaque semaine sans qu'il se fasse un bruit semblable. »

Germaine était toute pâle, et elle cherchait encore à trouver quelque réponse rassurante, lorsque le son lointain des cors se fit entendre. La baronne dont l'attention était toujours tendue de ce côté, malgré le bruit inaccoutumé qu'elle cherchait à s'expliquer, joignit aussitôt les mains en s'écriant :

« Dieu soit loué! voici mon fils! les cors sonnent le retour; ils n'annoncent pas une chasse brillante, mais rien d'alarmant non plus, ajouta-t-elle. »

A mesure que le son du cor se rapprochait, le bruit qui se faisait dans la salle basse diminuait, et le plus grand silence semblait y régner lorsqu'on entendit les chasseurs franchir le pont-levis qui venait d'être abaissé pour leur livrer passage. Quelques minutes s'étaient à peine écoulées que la rumeur parut devenir plus vive encore; mais, cette fois, la voix du baron dominait les autres qui s'élevaient assez haut pourtant, et semblaient lui répondre avec une hardiesse qui n'était pas ordinaire. La dame de Haut-Castel écoutait avidement et pleine de trouble; les doigts de Germaine tremblaient en tournant le fuseau. Tout à coup un cri horrible retentit au milieu du tumulte des voix; plusieurs cris étouffés et comprimés semblèrent y faire écho, et la rumeur devenue plus sourde s'éteignit peu à peu dans le silence. Toutes les jeunes femmes avaient joint les mains, plusieurs s'étaient jetées à genoux, et la baronne s'était relevée de toute sa hauteur, quand une jeune fille entra pâle et effarée en disant :

« On vient d'exécuter le prisonnier!

— Quel prisonnier? s'écria la dame de Haut-Castel pleine d'un trouble indicible.

— Taisez-vous, Mechtilde, dit Germaine.

— Parlez, dit la baronne en jetant un regard sévère sur sa fidèle Germaine..

— Que ma noble maîtresse ait encore un peu de patience et plus de calme, osa encore dire Germaine; elle va certainement tout apprendre de son fils lui-même. »

En effet, la voix et les pas du sire de Haut-Castel se faisaient entendre dans l'escalier, mais lorsqu'il entra, tout son extérieur annonçait une émotion des plus violentes. Sa démarche était peu assurée, et il ne se découvrit que lorsqu'il se trouva en face de sa mère.

La baronne était retombée assise sur son siége presque muette de terreur; ses regards interrogeaient avidement son fils, mais il gardait le silence; elle fit enfin un suprême effort pour lui dire d'une voix presque inarticulée :

« Mon fils, d'où viennent les rumeurs épouvantables qui sont parvenues jusqu'ici.

— Ce n'est rien qui doive vous affecter si vivement, ma mère, dit le baron. Il s'agit d'un acte de discipline sévère, il est vrai, mais rendu nécessaire par une rébellion persistante dans un temps où chacun semble avoir profité de la détresse commune pour oublier tout devoir.

— Nécessaire! répéta la baronne que ce mot avait douloureusement frappée; ah! mon fils, n'attirez pas tant de haine sur votre personne. Je viens d'entendre dire qu'un prisonnier a été exécuté, ajouta-t-elle d'une voix presque éteinte?»

Le sire de Haut-Castel jeta un regard de sombre mécontentement sur les femmes qui entouraient la table, et dont les visages pâles et atterrés devinrent plus pâles encore, tandis que leurs doigts tremblants pouvaient à peine soutenir la navette ou le fuseau.

« L'homme dont il s'agit, reprit le baron, est un rebelle dix fois relaps. Déjà plusieurs fois il avait quitté nos rangs pendant les courses à main armée contre l'ennemi, pour se joindre aux bandes de Guillaume Caillet; il avait enfin disparu pendant une des dernières chasses pour prendre part, toujours sous son terrible chef, à l'attaque, puis à l'incendie d'un des fiefs du sire de Nesle. On ne connut la cause de cette disparition que lorsque cet homme, traqué avec ses compagnons par les troupes nombreuses du seigneur de Nesles, eut l'étrange confiance de venir réclamer notre protection et un abri, comme vassal de Haut-Castel; mais il ne les dut, je vous le jure, ma mère, qu'à la commisération que m'inspirèrent sa femme et ses enfants éplorés qui vinrent embrasser mes genoux.

— Ah! dit la dame de Haut-Castel en interrompant son fils, vous avez fait des orphelins!

— Daignez m'écouter jusqu'à la fin, ma mère. Depuis qu'il a été réintégré comme vassal, il a encore quitté deux fois le lieu hospitalier où il retrouvait la sécurité après ses méfaits, pour prendre part aux incendies dont la sinistre lueur a épouvanté tout le manoir ces jours derniers. Cette fois, ma mère, cet homme pris, couvert du sang qu'il avait fait couler, et noir de la fumée des incendies qu'il venait d'allumer, devait-il échapper à une trop tardive justice? J'ai donné hier soir des ordres pour qu'il subît sa peine dans le lieu destiné à ces sortes de châtiments, et je suis sorti ce matin au moment où l'exécution allait être faite. Mais quel n'a pas été mon étonnement en rentrant tout à l'heure, de retrouver le coupable au milieu de ses anciens compagnons, et les excitant à se débarrasser de leur sire? Son auditoire ne lui paraissait pas assez hostile pour qu'un exemple immédiat et sévère ne fût pas nécessaire. Il a été fait!

— Grand Dieu! s'écria la baronne, par qui donc alors? Ah! mon fils, quand la loi de Dieu s'oublie sur la terre, les désordres de l'enfer l'envahissent bientôt, et le règne du prince des ténèbres s'y établit. L'ambition fait naître les guerres, et ces luttes impies détruisent tout sentiment de charité parmi les hommes. »

Le baron était, dans ce moment, trop violemment préoccupé des choses terrestres pour entrer dans les pensées de sa mère ! Croyant pouvoir échapper, par un air d'insouciance affectée, aux discours un peu trop graves, selon lui, que sa mère lui adressait, il lui dit presque gaiement :

« On sait, ma mère, que vous avez acquis une grande science de ces choses à la docte abbaye de Montmartre, et que vous êtes une véritable théologienne.

— Je ne suis ni savante ni théologienne, mon fils, mais je tâche de mettre en pratique les préceptes de l'Évangile et les Commandements de Dieu; le cinquième nous dit : « Tu ne tueras pas. »

Le baron tressaillit et se mit à parcourir la salle à grands pas; en passant près de la table, il s'aperçut qu'on venait de retourner le sablier, ce qui indiquait qu'il était plus de neuf heures. Il dit alors, en continuant d'affecter un ton aisé :

— Eh bien ! et le souper ? Ne sert-on pas le souper aujourd'hui ?

On garda le silence, car personne ne se sentait disposé à faire le moindre repas. Cependant, comme il réitéra cette question, la dame de Haut-Castel ordonna à Germaine d'aller donner des ordres pour qu'on servît.

Germaine se dirigea vers la porte d'un pas chancelant. Elle revint, après quelques minutes d'absence, plus atterrée qu'auparavant, mais en annonçant d'une voix qu'elle parvint à rendre à peu près ferme que les événements de la soirée étaient cause de ce retard.

« Eh bien ! qu'attend-on maintenant ? dit le baron Adalbert en cherchant à maîtriser une inquiétude qui devenait de plus en plus visible.

— Je crois, dit Germaine, qu'il faudra encore attendre un peu. » Et elle se remit au travail que l'on quittait ordinairement à l'heure du souper.

On ne pouvait plus se faire d'illusion sur le péril qui menaçait le sire de Haut-Castel. Les femmes de la baronne venaient de quitter la salle que le sire Adalbert continuait de parcourir à grands pas, s'arrêtant de temps à autre près de la porte quand il s'en approchait, cherchant à se rendre compte de ce qui se passait à l'étage inférieur d'où l'on entendait s'élever quelques sourds murmures. Ils recommencèrent à devenir si bruyants que le baron voulut ouvrir la porte afin de mieux discerner la nature de cet étrange colloque, qu'il ne comprenait que trop déjà. Mais elle avait été assujettie au dehors, sans que cette précaution de mauvais augure eût pu être soupçonnée de l'intérieur. Il est plus facile de comprendre que de décrire ce qui se passa en ce moment dans l'âme du baron. Toute espérance de salut devait-elle donc être abandonnée? Germaine seule s'était aperçue de ce qui venait de se passer. La dame de Haut-Castel, la tête renversée sur son fauteuil, les yeux fermés et les mains jointes, implorait la protection du ciel par une prière fervente; elle en fut distraite par les clameurs aiguës qui s'élevèrent tout à coup. Elle se tourna vers son fils, et lui dit :

— Que se passe-t-il donc encore, mon Dieu ? J'espérais que tout était fini.

Son fils, qui écoutait toujours, garda le silence. mais des clameurs furieuses répondirent presque aussitôt aux paroles de la baronne, et les pas rapides et tumultueux d'une bande nombreuse que l'on entendit franchir le pont-levis, ne laissèrent plus aucun doute sur la trahison des habitants du castel. Les cris des nouveaux venus se mêlèrent aux malédictions de l'intérieur, et formèrent une sorte de chœur infernal, d'où l'on entendait s'élever distinctement les cris : A mort ! à mort !

Le moment suprême était arrivé. La troupe furieuse franchit bientôt les degrés, et vint se ruer sur la porte de la salle. Par un sentiment naturel à un homme accoutumé au métier des armes, le baron avait tiré son épée, et se disposait bravement à soutenir une lutte désespérée. A cette vue, sa mère se précipita vers lui.

« Ah ! mon fils, s'écria-t-elle, mon unique enfant, que prétendez-vous, qu'espérez-vous faire ? Toute résistance est inutile. Ah ! pensez à Dieu, mon fils, pensez à Dieu, nous allons paraître devant lui !

— Oh ! non pas vous, ma sainte mère ; ils ne peuvent en vouloir à la vie de celle qui les a comblés de bienfaits ; quant à la mienne, il leur faudra l'acheter cher.

— Ne songez ni à sauver ma vie ni à faire acheter votre mort, mon fils; la vie m'est moins chère que l'âme de mon enfant ; je resterai près de lui pour tâcher de le ramener à Dieu qu'il a trop longtemps oublié, pour lui rappeler sa justice et aussi sa miséricorde. Mon fils, mon pauvre enfant, la mort va vous frapper dans un moment où vous venez de l'infliger vous-même par colère plutôt que par justice peut-être ; repentez-vous Adalbert. Ah ! ne retrouverez-vous point au fond de votre cœur, si généreux dans de meilleurs jours, un peu de force chrétienne pour vous vaincre vous-même dans ce moment ! »

Mais toute l'attention du baron était tournée vers la porte, près de laquelle une délibération des plus fougueuses avait lieu entre les révoltés. Les traits du seigneur de Haut-Castel étaient violemment contractés, sa main se crispait sur la poignée de son épée, et il paraissait prêt à attaquer plutôt qu'à se défendre. Mais la porte ne s'ouvrit pas. Plusieurs coups de hache, qui semblaient devoir l'abattre, y firent une ouverture en forme de guichet, où l'on vit successivement apparaître les hideuses figures de quelques furieux qui s'étaient chargés de signifier la sentence à leur condamné.

« Nous ne voulons point ton sang, criait l'un, tu mourras comme un renard traqué dans sa tanière !

— Et tu y seras grillé comme le porc de la basse-cour, reprenait un autre.

— Tu as le temps de songer à tes crimes et de te repentir de tes méfaits, disait un des plus pacifiques ! »

Lorsque cette scène eut cessé, et que la troupe forcenée se fut éloignée, le silence s'établit aux alentours de la salle où se trouvait le seigneur de Haut-Castel; mais bientôt une lueur sinistre se répandit sur les murailles du castel et sur les bois qui l'environnaient. Le baron avait remis son épée dans le fourreau, et debout, les bras croisés sur la poitrine, il frémissait plus d'indignation peut-être que de terreur à la pensée d'une telle mort, tant elle répugnait à son âme encore pleine de rêves de gloire et d'ambition. La baronne s'approcha de son fils, s'agenouilla devant lui en posant ses mains sur les bras croisés du baron, et parvint enfin à attirer sur elle et à adoucir quelque peu son regard plein de trouble et de colère. Elle allait profiter de ce mouvement qu'elle croyait favorable à ses vœux pour essayer de faire fléchir ce cœur de bronze, lorsqu'un cri étouffé, mais presque joyeux s'échappa de la poitrine de la fidèle Germaine. Elle s approcha aussitôt de son maître, et lui dit d'une voix basse et rapide:

« Ah ! mon cher seigneur, c'est votre saint patron qui vient de m'inspirer! Tandis que je le priais d'intercéder pour votre âme, il vient de me montrer qu'il veut aussi protéger votre vie mortelle. Oh ! c'est bien à lui que je dois le souvenir d'une issue secrète ; peut-être vous la rappelez-vous vous-même, mon cher maître ?

— Mais parle donc, s'écria le baron palpitant d'émotion.

— Sous cette tapisserie, mon bon seigneur, se trouve une petite porte condamnée depuis longtemps, et par laquelle on peut gagner l'escalier qui conduit à la poterne du sud.

Le baron avait mis à profit le temps que Germaine passait à discourir. Il avait soulevé la tapisserie et aperçu la petite porte condamnée au moyen de ferrures rouillées, mais non murée, comme le croyait Germaine. On se mit à l'œuvre en employant tous les objets qui pouvaient aider à l'opération avec le moins de bruit possible. La porte céda enfin sous les efforts désespérés des prisonniers. C'était une planche de salut, mais pourrait-elle conduire jusqu'au port?

Cependant on s'y engagea résolûment, au milieu de la plus complète obscurité. Le baron avait d'abord voulu marcher le premier dans cet étroit passage, mais il en avait laissé le soin à Germaine, afin de former lui-même une arrière-garde capable de protéger la fuite de sa mère, si les bandits venaient à les poursuivre.

Après avoir marché pendant quelques minutes dans un sentier incliné où plusieurs obstacles les avaient plus d'une fois arrêtés, Germaine annonça qu'elle avait trouvé la muraille où finissait ce passage et qu'il fallait maintenant trouver à droite l'escalier qui aboutissait à la porte même de la poterne. On le trouva en effet, et l'on arriva au moyen de nombreux degrés devant l'issue que l'on cherchait, et dont l'ouverture put être aisément distinguée par la lueur rougeâtre qui en dessinait le contour. Un énorme, mais seul verrou retenait cette porte que l'on ouvrit avec précaution, car d'horribles craquements que l'on entendait de cet endroit étaient encore peu définissables pour les fugitifs. Mais dès que cette porte fut ouverte, on put s'apercevoir avec horreur qu'un incendie des plus furieux dévorait le château, et que si l'on voulait se sauver, il fallait se hâter. La poterne s'ouvrait sur le roc presque à pic dont le pied était baigné par les eaux de l'Oise, et sur lequel les remparts du castel étaient assis. Un étroit sentier contournait le rocher et conduisait au rivage qu'il continuait de longer, mais il se partageait à un certain point, et l'on pouvait, par un petit embranchement, gagner une des plates-formes ou glacis du château, borné par un bois du côté du levant.

Toutes les espérances de salut reposaient sur le sentier de la rive que l'on pouvait suivre jusqu'à une certaine distance sans être aperçu ; on s'y engagea donc. Grâce aux sinistres lueurs dont on était environné, on put suivre assez facilement ce chemin. L'espérance commençait à s'affermir. Il ne fallait pas perdre un instant, car le bruit des scènes sauvages accomplies par les Jacques du côté opposé arrivait jusqu'aux fugitifs. On allait enfin tourner le rocher et parvenir à la bifurcation du sentier, mais un obstacle étrange et inattendu frappa de stupeur ceux qui avaient mis leur confiance dans cette dernière voie de salut; une partie du couronnement de la tour de l'est s'était effondrée dans cet endroit. Toute issue se trouvait irrévocablement obstruée de ce côté, et on ne pouvait rester sans péril en cet endroit ; il fallait donc suivre la partie du sentier qui conduisait à la plate-forme où le danger était aussi menaçant peut-être, sous une autre face. Toutes les angoisses qui avaient traversé l'âme des seigneurs de Haut-Castel y revinrent plus fortes et plus accablantes après le court sursis qui leur avait été accordé. Cependant c'était encore ce sentier dangereux qu'il convenait de suivre, car le manoir était en flammes ; la base seule semblait résister, comme pour recevoir les débris fumants qui s'affaissaient successivement ; on suivit donc ce sentier, et l'on allait arriver au petit bois voisin de la plate-forme, quand une voix fit entendre d'un ton absolu ces paroles :

— Halte là ! tout avait été prévu. Tu auras ce que tu as choisi, puisque tu as cherché toi-même le supplice ignominieux qui t'attend. C'est ici, à cet arbre même où tu avais ordonné d'exécuter ta victime, que tu subiras le même sort.

Une autre voix se fit entendre de plus loin, et ajouta :

— Que l'on attache le prisonnier, et qu'on lui laisse une demi-heure pour se préparer à mourir. On gardera les abords du bois. »

A cette voix, Germaine avait frémi, car c'était celle de Jacques Bonhomme lui-même, et cet homme inspirait une sorte de terreur superstitieuse. Des cordes avaient été jetées autour du corps du prisonnier, avant qu'il pût essayer de faire aucune résistance, et on l'avait lié fortement au pied de l'arbre où il allait mourir du supplice des criminels de bas étage ; puis, ceux qui étaient chargés de veiller sur le condamné se dispersèrent dans le bois à peu de distance.

« Mon fils, dit la malheureuse mère, l'instant suprême est venu ; il nous faut abandonner toute espérance terrestre et nous élever plus haut que les pensées de ce monde. Ayez confiance dans la miséricorde de Dieu, sans la volonté de qui rien ne saurait s'accomplir, et dont la providence a prévu toutes choses de toute éternité. Ah ! croyez bien que ce n'est pas sans sa permission, et surtout sans que les vues profondes de sa miséricorde l'aient prévu pour votre bien, que ces maux viennent vous frapper. Ne considérez que la fin dans les choses de ce monde ; le passage est court, mais la transition est incommensurable. Priez, mon fils, que la grâce de Dieu vous aide pour franchir ce dernier pas. » Et joignant avec un effort les mains garottées du captif, afin de lui donner l'attitude de la prière, elle lui dit de ce ton qu'elle prenait jadis pour l'instruire dans son enfance :

« Mon fils, quand vous étiez petit enfant, je vous ai appris à invoquer Dieu chaque jour, et à implorer sa protection dans les peines, bien légères encore, qui venaient attrister votre jeune cœur ; de quelles angoisses le mien n'eût-il pas été déchiré si l'on avait pu me prédire alors qu'un jour vous oublieriez Dieu, et qu'à l'heure suprême où nous sommes arrivés, il me faudrait vous rapprendre à le prier ! Mais Dieu est immuable, sa miséricorde est infinie, et il attend le pécheur jusqu'aux plus étroites limites de cette vie. Un seul élan de repentir, le plus rapide éclair d'amour fléchit sa justice ; puisse sa grâce divine vous l'inspirer. »

La baronne cessa de parler à cette pensée, et le sire de Haut-Castel se laissa tomber lentement à genoux. A ce témoignage d'amendement, la pauvre mère fit une nouvelle tentative.

« Encore un effort, mon fils, s'écria-t-elle, remportez une victoire sur vous-même, et pardonnez pour que Dieu vous pardonne !

— Pardonner ! dit le baron avec un geste plein d'indignation en regardant les flammes qui achevaient de consumer son noble manoir.

— Hélas! mon fils, reprit la dame de Haut-Castel, ainsi disparaissent à nos yeux toutes les choses terrestres quand on est arrivé à l'instant où nous sommes ; alors même que rien ne nous a privés des biens de ce monde, il nous faut les y laisser pour songer à des biens plus précieux. Pourquoi hésiter à pardonner au moment où vous allez avoir besoin de tant de miséricorde ? Ah ! puisse Dieu s'en souvenir à cet instant ! Ne l'avez-vous pas fait déjà dans un temps où vous étiez plein de vie et d'espérance, et où vous auriez pu être impunément sévère aux yeux des hommes ? Un jour, ici même, n'avez-vous pas été touché des larmes d'une pauvre mère qui vous demandait, au nom de ses enfants, la vie de son époux coupable, bien coupable certainement? Invoquez ce souvenir maintenant en votre faveur auprès de Dieu, et que l'effort soit d'autant plus méritoire que c'est à un ingrat que vous avez à pardonner encore. »

Le seigneur Adalbert leva les yeux vers sa mère avec un élan d'amour et d'attendrissement. Son visage était inondé de larmes, et il lui dit d'une voix calme et pleine d'onction :

« Que Dieu vous bénisse, ma mère, et qu'il prenne pitié d'un pauvre pécheur au nom de celle qui lui a donné cette vie mortelle, et qui va l'aider à obtenir la vie éternelle. Je pardonne, ma mère, je pardonne à mes bourreaux, car tous nous avons oublié la douce maxime du maître : « *Aimez-vous les uns les autres.* » Bénissez votre fils, ma mère, l'instant doit être proche ; que cette bénédiction me rende favorable la sentence du souverain juge ! »

Un léger bruissement qui se fit entendre sur les feuilles sèches dont les sentiers du petit bois étaient jonchés, parut annoncer, en effet, que les exécuteurs approchaient. La baronne abaissa ses mains au-dessus de la tête de son fils en priant le Dieu trois fois saint de recevoir le pécheur dans sa miséricorde ; puis, tombant à genoux auprès du baron et l'entourant de ses bras, elle posa la tête de son fils sur sa poitrine.

Tout à coup le son lointain d'un sifflet aigu se fit entendre, et aussitôt une douzaine d'hommes qui avaient été apostés dans le bois, en sortirent, et se dirigèrent en courant vers le nord. A la vue de cette troupe dont on avait oublié la présence, la baronne serra son fils contre sa poitrine, mais les Jacques s'éloignèrent avec rapidité, tout rentra dans le silence, sans que la sécurité toutefois rentrât dans les cœurs.

Cependant l'aube commençait à blanchir le ciel du côté de l'orient, et l'on n'apercevait aucun être humain. Germaine, enhardie par cette solitude qui lui semblait rassurante, se hasarda à visiter les alentours : tout y était silencieux et désert. Aucun être humain ne se montrait dans le voisinage; elle revint auprès de ses maîtres.

« On ne voit plus personne ; tous les Jacques ont disparu, leur dit-elle. Dieu nous protége, fuyons, mon cher seigneur, et que sa miséricorde nous assiste. »



IMP. DUPUY. PARIS.

Mai 1876

Journal des Demoiselles

N° 4047 bis

ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Modes de Paris, rue Drouot, 2.

Le sire et la dame de Haut-Castel parurent se réveiller et sortir d'un autre monde; ils jetèrent un regard rapide sur tout ce qui les entourait. Plusieurs des liens qui retenaient le baron s'étaient détachés sous les efforts qu'il avait tentés pour y échapper. La baronne et Germaine achevèrent de le délivrer.

On prit, à pas lents d'abord, le sentier qui conduisait au bord de l'eau; le jour commençait à grandir, et l'on pouvait s'assurer, en s'avançant toujours, que le chemin était libre. On parvint ainsi à gagner la berge que l'on suivit jusqu'à un détour de la rivière formant une espèce de petit cap, derrière lequel on apercevait un homme dans une barque de pêcheur. Germaine s'approcha de lui avec précaution, puis lui dit :

« Déjà levé, maître Nicolas? vous voilà à l'ouvrage de bien grand matin !

— Pas trop, mademoiselle Germaine, car le poisson est déjà éveillé. Je conviens pourtant que je me suis mis au lit par un temps si effrayant, que je n'aurais pas songé à en sortir aussi matin, si je n'avais été réveillé en sursaut par maître Guillaume Caillet qui est venu frapper à ma porte en m'ordonnant de me rendre ici avant le jour en cas de besoin.

— Vous ordonner, maître Nicolas ! Vous êtes-vous donc engagé à obéir à Jacques Bonhomme?

— Un pauvre homme comme moi est toujours obligé d'obéir à plus fort que lui, mademoiselle Germaine. Mais si le sire de Haut-Castel et sa noble mère veulent traverser la rivière pour aller entendre la messe que l'on sonne à l'abbaye, je puis bien avoir l'honneur de leur faire passer l'eau, et revenir à mon poste ensuite sans retard.»

Le paisible pêcheur ignorait ce qui s'était passé pendant cette terrible nuit, dont il croyait n'avoir à signaler que le mauvais temps. Les fugitifs profitèrent avec empressement de cette circonstance, et quelques minutes plus tard ils se trouvèrent sur le territoire de l'abbaye, où ils reçurent un asile provisoire.

Mais bientôt il fallut se séparer pour suivre des carrières nouvelles après une ruine si complète. La dame de Haut-Castel choisit pour refuge l'abbaye de Montmartre où elle avait passé sa première jeunesse et où elle devait finir ses jours. Son fils, après l'y avoir accompagnée et avoir reçu d'elle une dernière bénédiction, sortit de l'Ile de France dont il suivit les limites à distance, et parvint, après un long circuit, à rejoindre le sire de Nesle qui équipait une armée de ses vassaux pour aller combattre les ennemis de la France, et dans laquelle s'engagea le sire de Haut-Castel, comme simple chevalier *sans avoir*. Mais il demeura toujours chevalier fidèle et chrétien, et la mort qu'il avait envisagée de si près pendant l'incendie de son manoir, ne devait le frapper que de longues années après sur un champ de bataille. Nous n'avons pas besoin d'ajouter que le seigneur de Haut-Castel eût choisi cette mort entre mille et la bénit en songeant à l'ignoble supplice que Jacques Bonhomme lui avait préparé naguère.

Quant à celui-ci, l'étrange abandon qu'il fit de son prisonnier dont il avait convoité les richesses et médité la mort avec tant de cruauté, fut toujours un mystère, aussi bien que la précaution qu'il avait évidemment prise de lui ménager un moyen de traverser la rivière, seul point par lequel il pût s'éloigner, sans danger, du territoire de Haut-Castel. On ne sut à quel sentiment attribuer une telle action de la part d'un tel homme. Fut-ce la vénération profonde qu'il professait pour la mère, qui le porta à sauver le fils? ou bien son âme endurcie fut-elle accessible à quelque retour de gratitude au souvenir de la mansuétude dont le seigneur Adalbert avait usé autrefois envers lui ?

Quoi qu'il en soit, Guillaume Caillet était destiné à vérifier par sa mort cette parole de l'Évangile: « *Ceux qui se serviront de l'épée périront par l'épée.* »

La Jacquerie tout entière, dont l'action dévastatrice s'était surtout exercée sur les terres de l'Ile de France, fut décimée en moins de six semaines par le Captal de Buch, alors au service de Charles-le-Mauvais; Guillaume Caillet tomba entre les mains de ce prince qui lui fit trancher la tête. Mais le nom de *Jacques* resta longtemps aux paysans de ces contrées à qui cette dénomination était souvent donnée par malveillance, en raison de la terreur qu'ils inspirèrent encore pendant de longues années.

Zoé de la Ponneraye.



LE VAL SAINT-JEAN

(SUITE)

Le général de Gauzens, Commandeur de la Légion d'honneur, a l'honneur de vous faire part du mariage de sa petite-fille, Mademoiselle Christine de Rymbault, avec Monsieur Gontran d'Anzac.

Mademoiselle de Rymbault a la douleur de vous faire part de la mort de son grand-père, M. Christian-Pierre de Gauzens, général de brigade, Commandeur de la Légion d'honneur, officier de l'ordre de Léopold et de l'ordre de Grégoire-le-Grand, décédé en son château du Val Saint-Jean, le 16 septembre 18..., à l'âge de 79 ans, administré des secours de Notre Mère la Sainte Église.

R. I. P.

CHRISTINE A HENRIETTE.

Val Saint-Jean, septembre 18...

Quel coup de foudre, et que je souffre de ne pas t'avoir près de moi, chère Henriette! Mon grand-père est mort presque subitement, au moment où, debout après de longues souffrances, il s'apprêtait à me conduire à l'autel. M. d'Anzac, nos amis, quelques parents étaient réunis autour de nous; nous allions partir, j'étais déjà appuyée sur son bras, quand je le sentis faiblir... et une demi-heure après, mon cher et bon grand-père n'était plus... Je ne sais pas où je suis, je t'écris de la chambre mortuaire... Il est encore là; demain! demain il n'y sera plus...

Et toi, tu es retenue par une terrible inquiétude au chevet de ton mari. Hélas! écris-moi, dis-moi comment il va... Le vent du malheur souffle autour de nous... Prions! mon Dieu! ayez donc pitié de nous!

CHRISTINE.

HENRIETTE A CHRISTINE.

Orléans, 20 septembre 18...

Je reçois à la fois le paquet de lettres par lesquelles je devais annoncer à nos amis ton mariage, la terrible lettre en noir et tes quelques lignes. Ma pauvre Christine bien-aimée, par quelles épreuves es-tu destinée à passer! Si tu le peux, écris-moi; si je le pouvais, je serais auprès de toi; mais si tu savais quelles inquiétudes me donne la situation de mon mari! Le médecin ne veut pas me rassurer... Je n'ai d'espoir qu'en Dieu. Jetons-nous toutes deux dans ses bras paternels. Edouard m'appelle, je te quitte, mais toute mon âme va vers toi.

TON HENRIETTE.

GONTRAN A SA SŒUR.

Val Saint-Jean, 18 septembre 18...

Tu me crois marié, en voyage, heureux, oui, relativement heureux: plût à Dieu, ma bonne sœur, que mon programme eût pu s'exécuter!

Je serais irrévocablement fixé, tandis que... Mais je ne veux ni raisonner ni déraisonner: je veux, chère Marguerite, tenir le journal du bord et t'informer de ce qui est survenu.

Mon mariage avec Christine était fixé au 16 septembre; le général était depuis quelques jours beaucoup mieux portant, et il se proposait de conduire sa petite-fille à la mairie et à l'église. J'arrivai avec mes deux témoins, M. de Ferrière et mon notaire Ligier, plus nos deux cousins, les Du Perron; je trouvai au salon quelques parents éloignés de M. de Gauzens, convoqués pour la cérémonie; la matinée était radieuse, la cloche de l'église tintait avec un bruit solennel et argentin à la fois; Placide avait rempli le château de fleurs, tout avait un air de gaieté et de vie, et moi-même, si combattu la veille encore, je me sentais dans l'âme une confiance paisible qui m'était étrangère depuis bien longtemps, et quelque chose me disait: Tu fais bien! La cloche lointaine, qui nous appelait, répétait: Tu fais bien; le visage du vieux Placide riait, les roses d'automne, mêlées aux héliotropes, embaumaient l'air, et les hirondelles, ivres de soleil, faisaient des circuits autour des tourelles du vieux château. Je me souviens des moindres détails de cette heure; je me souviens de la beauté de Christine, lorsqu'elle apparut à la porte du salon, au bras de son aïeul: elle était digne et charmante sous le voile blanc et la couronne de fleurs d'oranger! Elle leva timidement les yeux sur moi... Malheureux que je suis! mon calme disparut! C'est Blanche qui aurait dû être là, sous ce voile, c'est son séduisant regard qui aurait dû chercher le mien. Je parvins cependant à me commander, je saluai le général: il était rayonnant, le sang avait remonté à ses joues, ses yeux brillaient d'une lueur passagère; il me serra la main et me dit avec émotion:

— Cher ami, je n'ai jamais été plus heureux! Allons!

Les voitures étaient au bas de la terrasse ; nous descendîmes quelques marches et Christine relevait sa longue robe pour monter en voiture, lorsque le général chancela :

— Ce n'est rien, dit-il... allons toujours...

Hélas ! il tomba renversé dans mes bras. Christine me regarda avec une anxiété déchirante : — Il vit ! lui dis-je à voix basse.

Il avait, en effet, encore quelques instants de vie ; quelques gouttes de sang, quelques gouttes d'huile alimentaient encore la lampe de la vie.

Nous le reportâmes dans ce salon encore plein de soleil et de fleurs ; le médecin accourut, expérimenta l'inutilité de son art, et le curé, averti, donna à l'âme qui allait partir les suprêmes consolations... Pendant ce temps, Christine était une image vivante d'énergie, tant qu'elle put agir, et de douleur, quand l'activité fut devenue inutile.

Maintenant, mon vieil ami repose dans le cimetière du Val, auprès de sa femme ; Christine est au château sous la protection de la sœur du curé, bonne vieille demoiselle qui s'est établie auprès d'elle ; je laisse passer les premiers jours, mais je suis déterminé à tenir mes engagements, en homme d'honneur. Christine, avant quinze jours, sera madame d'Anzac. Et pourtant, Marguerite, ce fantôme de Blanche me poursuit. Folie ! n'est-elle pas mariée aussi ! Elle ! mariée ! à un autre que moi ! Adieu ! Marguerite.

GONTRAN.

CHRISTINE A HENRIETTE.

Val Saint-Jean, octobre 18...

J'ai commencé plusieurs lettres, chère amie, pour te raconter, t'expliquer le douloureux événement, mais je n'ai pu aller jusqu'au bout, ni écrire froidement ces détails dont le souvenir glace le sang dans mes veines. Il n'est plus ! jamais il ne fut plus tendre, plus paternel pour moi que ce dernier jour qui devait être un si beau jour ; je m'étais levée, le cœur dilaté par d'heureux pressentiments ; j'allais devenir la femme de Gontran ; il me serait permis de l'aimer, de me consacrer à lui, et ce bonheur, immense à mes yeux, ne me coûterait aucun sacrifice, puisque mon aïeul ne devait pas nous quitter. Je m'habillai avec un sentiment de joie ; cette parure nuptiale m'était légère ! Je descendis auprès du général ; il paraissait en pleine santé, il était gai, affectueux, et quand, à genoux, je lui demandai sa bénédiction, il me serra dans ses bras et me dit avec des larmes :

— Oui, ma fille, je te bénis ; que Dieu te rende le bien que tu m'as fait ! Que je puisse te voir heureuse avec ce cher Gontran !

Il me regarda :

— Tu es belle ainsi ! me dit-il, tu me rappelles ta mère, à pareil jour.

Et toute cette vie, tout cet amour, une heure après, étaient ensevelis dans le linceul ! Une seule consolation, Henriette, mais grande, mais éternelle : il était prêt à mourir, il avait couronné sa longue vie par l'accomplissement des plus saints devoirs du christianisme, et, au dernier soupir, il reçut les suprêmes consolations que Dieu réserve à ses amis et à ses serviteurs.

Tout le monde a été bon pour moi ; des parents éloignés, conviés à mon mariage, m'ont montré de l'affection ; une personne respectable, la sœur de notre curé, n'a pas voulu me quitter, et Gontran a pleuré avec moi. Il m'a montré une affection qui eût commandé la mienne, si déjà il ne l'avait acquise, et maintenant il insiste pour que notre mariage soit célébré le plus promptement possible. Mon cœur est bien partagé. Conseille-moi.

Mon pauvre grand-père avait arrangé ses affaires avec le plus grand soin ; les dettes sont payées, grâce à la vente des biens, et il me laisse en toute propriété le vieux château et ses dépendances. Il me prie, s'il est possible, de ne pas le vendre. Gontran dit qu'il sera bien heureux de lui obéir.

Adieu, ma bien-aimée Henriette ; au milieu de mes peines et de mes agitations, je ne cesse de penser à toi, si éprouvée dans celui que tu aimes.

Que Dieu te le conserve, ce bon et cher Edouard, si nécessaire à ses enfants, si précieux pour toi ! Tes derniers bulletins me donnent de l'espoir, mais, hélas ! j'ai appris à n'espérer qu'en tremblant. Adieu, chérie, à bientôt.

CHRISTINE.

HENRIETTE A CHRISTINE.

Orléans, octobre 18...

Mon âme déborde de reconnaissance. Edouard est hors de tout danger, les médecins sont absolument rassurés sur l'issue de la maladie, quoiqu'ils parlent déjà de la nécessité d'un séjour sous un climat plus doux. Mais que Dieu est bon ! je n'ai pas osé te dire à quel point j'ai désespéré de sa vie ; il me semble que Dieu vient d'entrer dans la maison, et qu'il m'a dit, comme à la veuve de Naïm : Ne pleure pas ! Je pleure, mais de joie.

Puisque tu me demandes mon avis sur le instances de M. d'Anzac, je pense qu'il faut les accepter, et que tu obéiras encore à ton grand-père en contractant cette union qu'il désirait tant. Tu ne blesseras aucune convenance, la plus ténue, la plus délicate, en reprenant cet acte si soudainement interrompu par la mort. C'est mon plus sérieux conseil, écoute-le, chère cousine, et goûte enfin quelque bonheur dans ton union avec ce galant homme, qui t'a appréciée et qui t'aimera davantage à mesure qu'il te connaîtra mieux. Je t'embrasse mille fois.

HENRIETTE.

GONTRAN A SA SŒUR.

Val Saint-Jean, octobre 18...

Tout arrive en ce monde, mais tout arrive trop tôt ou trop tard. Blanche n'est pas mariée ; une

difficulté, au moment du contrat, a fait rompre l'union prête à se conclure; elle a quitté aussitôt Luchon (elle devait, à cause de moi sans doute, se marier à Luchon), et elle et sa mère sont parties pour l'Italie. C'est bien. Je venais d'insister auprès de Christine, afin qu'elle consentît à presser notre mariage. — Sois tranquille! je persiste. Ton frère n'est pas sans foi ni sans honneur, tu peux l'aimer, mais tu dois aussi le plaindre. Je lutte contre un désir insensé qui me pousse vers Florence, je lutte contre la folie de mon cœur qui voudrait aller vers elle, lui tendre la main, lui dire: Rien n'est changé! Je lutte contre la pitié qu'elle m'inspire, elle qu'un homme a osé marchander; je lutte contre la haine que me cause la pensée de cet homme! Mais encore une fois, sois tranquille, de cet orage intérieur, rien ne paraîtra au dehors, et avant dix jours, je serai le mari de Christine, et je ferai en sorte qu'elle me croie heureux. Heureux! qui donc est heureux sur la terre! Adieu, ma bonne Marguerite.

GONTRAN.

RÉCIT.

Le soir, un soir d'automne tombait sur le Val; le soleil s'était couché au milieu de ses draperies pourpres et grises, un brouillard, monté des eaux de la Charente, flottait entre le ciel et la terre, l'Angélus venait de tinter, et près d'un feu clair, Christine rêvait. Sa compagne, mademoiselle Julienne Gorzas, raccommodait d'une main diligente une aube brodée, car elle avait le soin du linge de la paroisse, et quoiqu'elle aimât la conversation, elle respectait le silence de sa jeune amie. Que de réflexions se heurtaient dans l'âme de Christine! Les souvenirs de deuil se confondaient avec des espérances timides, le passé n'était pas riant, mais que l'avenir souriait, en dépit de tout! Elle se sentait au fond de l'âme pour Gontran, pour son fiancé, un de ces dévouements qui accepteraient toutes les épreuves, qui embrasseraient tous les sacrifices pour détourner de l'objet aimé un souci, un léger chagrin; elle se disait que l'amour et le devoir unis triompheraient d'une image fatale, que, femme de Gontran, mère de ses enfants, elle lui ferait oublier la petite fille cruelle et légère qui s'était jouée de lui... Des projets charmants, des visions dorées traversaient son esprit; pourtant, au fond de ses songes flottait une inquiétude, une pointe d'épine piquait ce cœur qui voulait s'épanouir. Pourquoi Gontran, qui était venu le jour même, paraissait-il agité et triste, et pourquoi sa visite fut-elle plus courte que de coutume?...

Elle se rapprocha de la table, et prit une tapisserie; mademoiselle Julienne leva la tête et la regarda d'un air amical et compatissant. Mademoiselle Julienne avait cinquante ans; elle n'avait pas eu de roman dans sa vie; depuis sa jeunesse, toutes ses affections s'étaient concentrées sur son frère, monsieur le curé! qu'elle aimait, servait et soignait et qui trouvait en elle, pour sa foi et ses bonnes œuvres, l'auxiliaire la plus zélée. Mais ce cœur vieilli dans la pureté et dans la piété, avait des trésors de tendresse, et après avoir beaucoup aimé Dieu, son frère, les pauvres gens, il trouvait encore un surcroît pour des infortunes privilégiées, et Christine avait été de ce nombre Mademoiselle Julienne l'aimait, l'admirait et n'était à son sujet, ni sans souci, ni sans préoccupation. Elle la regardait, son front blanc incliné sous la lampe, belle dans ses vêtements de deuil, et elle se demandait avec la surprise d'un enfant, ignorant de la vie, comment la beauté, la gravité, la douceur de Christine n'avaient pas conquis absolument le cœur de Gontran. — Il faut qu'il soit un peu fou, se disait-elle; il avait l'air bien maussade cette après-dînée, et elle! elle l'aime, elle l'aime autant que j'aime M. le curé.

On ne pouvait rien dire de plus. En ce moment, on sonna à la grille.

— C'est M. le curé, dit Christine.

Un rayon de joie passa dans les yeux couleur d'agathe de mademoiselle Julienne; elle courut au devant de son frère et l'introduisait déjà au salon; mais il l'arrêta à la porte et lui dit à voix basse:

— Avez-vous dit?

— Non, mon frère, il m'en coûtait trop.

— Je comprends; eh bien! ma bonne Julienne, laissez-nous seuls un moment, il faut qu'elle le sache.

Ils entrèrent, il salua Christine et s'assit auprès d'elle; il parla du temps, des vendanges, il rendit compte à sa sœur des événements domestiques du presbytère, et quand ces sujets furent épuisés, Julienne, docile à sa recommandation, sortit de la chambre.

— J'ai vu M. d'Anzac cette après-midi; il venait me prier de fixer le mariage au 27 octobre. Vous étiez convenus de cette date, chère demoiselle? dit-il pour entrer en matière.

Elle rougit, et une expression heureuse passa dans ses yeux.

— Il m'a prié, répondit-elle, d'avancer de trois jours l'époque fixée. Je n'y ai pas vu d'inconvénients, monsieur le curé.

— Non assurément, dit-il avec la physionomie d'un homme qui pense à autre chose. Il garda un long silence, et reprenant enfin la parole:

— Ma chère fille, dit-il, j'aime la vérité, je la crois toujours bonne et utile, alors même qu'elle nous semble âpre et dure; notre esprit a besoin de vérité pour s'éclairer, et notre vie en a besoin pour se conduire. Les positions embarrassées et obscures n'aboutissent à rien de bon. Or, j'ai une vérité à vous dire, y consentez-vous?

— Certainement, monsieur, répondit-elle.

Un secret pressentiment oppressa son cœur; lui-même participait au chagrin qu'il allait causer.

— Mademoiselle Blanche, dit-il, n'est pas mariée et ne se mariera pas.

Christine pâlit.

— Mon Dieu ! s'écria-t-elle, M. d'Anzac était si triste ! Ah ! monsieur, il ne m'épousait que par colère contre elle ; s'il la sait libre, il regrettera à jamais notre mariage ! Ce serait affreux !

— Je voudrais vous assurer qu'il n'en sera pas ainsi, ma fille, mais le cœur de l'homme est bizarre, est souvent dur et inconséquent. En épousant M. d'Anzac, vous ne ferez pas mal, peut-être même ferez-vous très-bien, car la femme fidèle sauvera le mari infidèle ; mais je doute que vous soyez heureuse du bonheur humain.

— Ah ! monsieur le curé, mon bonheur importe peu, c'est le sien auquel il faut penser. Il souffre, j'en suis sûre.

— C'est le propre d'une affection mal placée que de faire souffrir. Voyez, ma fille ; réfléchissez, vous êtes libre, mais j'ai pensé qu'avant de contracter un engagement irrévocable, il valait mieux que vous fussiez avertie.

— Je vous remercie, dit-elle.

Le curé se retira bientôt ; Christine fit les honneurs du souper à sa compagne, et lorsqu'enfin elle fut seule dans sa chambre, elle pria longtemps en silence, elle lut un chapitre de l'*Imitation* pris au hasard, et enfin, prenant une plume, elle écrivit quelques lignes. Le sommeil ne la visita point cette nuit ; elle la passa à réfléchir, à prier, à pleurer, et dès les premières heures du matin, elle remit à Placide la lettre qu'elle avait écrite pour M. d'Anzac.

CHRISTINE A GONTRAN.

Val Saint-Jean, 22 octobre 18...

Monsieur,

Je désire que vous acceptiez ce que je vais vous dire comme les paroles d'une amie et d'une sœur. Je ne consens plus à notre mariage, je vous rends toute votre liberté, et mes vœux les plus ardents pour votre bonheur accompagnent cette lettre. La raison qui vous avait fait songer à une union entre nous n'existant plus, le projet d'union n'a plus de raison d'être. Vous conservez mes sentiments d'estime et d'affection, et je ne cesserai, Monsieur, de prier pour vous comme pour un ami et un frère.

CHRISTINE DE RYMBAULT.

GONTRAN A SA SŒUR.

Val Saint-Jean, 23 octobre 18...

Je suis libre, je pars pour Florence ! Christine, cette âme noble, généreuse, que je chérirai toujours, m'a rendu toute ma liberté. Je ne suis pas digne d'elle, elle mérite un cœur qui lui appartienne tout entier ; je le lui ai écrit, je lui ai dit le sentiment d'admiration, de dévouement, d'estime qu'elle a gravé pour jamais dans mon âme, mais je n'ai pas osé lui dire combien je suis heureux. Je ne vivais plus. Je vais retrouver Blanche, je la reprendrai, je l'épouserai, nous irons à Paris, nous irons où elle voudra, qu'importe ! L'essentiel, ce n'est pas de vivre en tel ou tel lieu, c'est de vivre. Je pars et je t'embrasse. A bientôt, ma sœur.

GONTRAN.

MADEMOISELLE JULIENNE A HENRIETTE.

Val Saint-Jean, 25 octobre 18...

Madame,

Notre amie, mademoiselle de Rymbault, me charge de vous écrire ; elle craint que son silence ne vous inquiète. Elle se trouve un peu souffrante, des accès de fièvre nerveuse l'ont mise au lit depuis deux jours ; je lui ai fait prendre des infusions de petite centaurée, mais M. le docteur va user d'un remède plus énergique et bientôt, je l'espère, elle pourra vous dire elle-même que le mal est dissipé.

Ne soyez pas en peine de votre chère parente, Madame ; je tâche de la soigner de mon mieux, j'ai quelque habitude des malades, et Luce, la domestique, s'y emploie également de son mieux.

Mademoiselle Christine, vous le savez, a éprouvé de vives secousses et de ces chagrins qui rendent le corps malade après le cœur, et voilà que le bon Dieu, qui traite ses amis comme il a traité son divin Fils, lui envoie une croix nouvelle : elle ne se marie pas avec M. d'Anzac, elle a rompu elle-même ce mariage qui était prêt à se faire ; elle vous dira ses raisons ; je sais que mon frère, qui est son père spirituel, approuve ce refus, tout en regrettant pour M. d'Anzac une femme aussi parfaite, et qui l'aurait, bien sûr, ramené au bon Dieu. Mais les voies du Seigneur ne sont pas nos voies, ni ses pensées nos pensées.

J'aurai l'honneur de vous envoyer demain un bulletin de la santé de notre chère malade, et je suis, Madame, avec respect et dévouement, en union de vos bonnes prières,

Votre très-humble servante
JULIENNE GORSAZ.

HENRIETTE A CHRISTINE.

Orléans, 27 octobre 18...

Ma bien-aimée,

Ma lettre me précédera de bien peu ; je ne puis pas te laisser seule dans cet état de maladie et de tristesse ; nous avons besoin l'une de l'autre. Edouard m'accompagne, il est en état de voyager, et il doit, comme les hirondelles, chercher un ciel plus clément. Nous avons bien réfléchi à ta position, chérie, et à la nôtre, et si tu le veux bien, nous passerons l'hiver auprès de toi, dans ce château que sans doute tu désires ne pas quitter. Les enfants viendront nous rejoindre. Nous vivrons en famille, et peut-être les blessures de nos pauvres cœurs finiront-elles par se cicatriser. L'inquiétude sur la santé, sur la vie de mon mari, m'a fait le plus grand mal ; et toi, que n'as-tu pas souffert !

Je remercie mademoiselle Julienne de me remplacer auprès de toi, je la remercie de son aimable

et bonne lettre, et je compte, lorsque je serai habitante du Val, nouer avec elle une douce intimité. A bientôt et à toujours.

HENRIETTE.

GONTRAN A SA SŒUR.

Florence, 15 novembre 18...

Tu me blâmes, chère Marguerite, mais me blâmerais-tu encore si tu savais combien je suis heureux ? J'ai retrouvé Blanche, elle est simple, elle est comme aux plus beaux jours du passé, elle m'aime, oui, je crois, moi qui ai tant douté ! je crois qu'elle m'aime pour ma persévérance; nous nous marions dans un mois, à notre retour à Paris, et, tu l'as bien prévu, nous nous fixerons à Paris ; elle le désire, cette chère enfant qui va devenir ma femme. Où avais-je donc la tête de lui refuser cette bagatelle, et d'attacher tant d'importance, moi l'homme cosmopolite, à habiter les Charentes plutôt que le département de la Seine? J'ai souffert et beaucoup de ma stupide obstination, et je le méritais bien. Le pire, c'est que j'ai fait souffrir une autre personne, dont le nom sera toujours un remords pour moi, et que j'ai exposé ma Blanche à devenir la femme d'un fat qui ne l'aimait pas, et qui exigeait une plus grosse dot, pour devenir, ce que j'accepterais au prix de la terre entière, son heureux mari !

Tiens, tu m'aimes, tu me l'as toujours prouvé, ne me dis plus de mal de Blanche, et ne me rappelle pas le souvenir de mademoiselle de Rymbault. Les graves réflexions que ton expérience de la vie pourrait me présenter sur ma femme ne me détacheront plus d'elle, mais elles me feraient une peine affreuse; si ce mariage est un gouffre, je suis décidé à m'y jeter, dussé-je y périr. A quoi bon alors me faire voir de près les broussailles, les pointes aiguës, les flaques d'eau, les profondeurs terribles dans lesquelles je dois sombrer, à quoi bon? Pour le souvenir de Christine, épargne-le-moi, je t'en conjure, et comprends pourquoi je te fais cette instante prière.

Il est convenu que la mère de Blanche n'habitera pas avec nous; je crois que tu regarderas ceci comme une bonne nouvelle. Franchement, moi aussi. Elle habitera Paris : l'été, nous voyagerons; qui sait ! je te mènerai ma femme, et tu l'aimeras en me voyant heureux.

Adieu, ma bonne sœur, je t'embrasse tendrement.

Ton frère,
GONTRAN.

RÉCIT.

Les poètes ont vanté les douceurs de la convalescence, ce renouveau du corps qui s'essaie à vivre, qui reprend peu à peu possession de la force, du mouvement, de l'équilibre entre tous les organes; mais pour jouir pleinement de cet innocent bonheur, il faut que l'âme qui anime ce corps renaissant soit satisfaite, qu'une étincelle joyeuse la récrée, qu'un peu de joie intime la dilate, et qu'en se repliant sur elle-même elle ne dise pas la parole si familière aux enfants d'Adam : *Heureux ceux qui reposent !* Christine était en pleine convalescence; elle avait surmonté la maladie, mais au sortir de ses nuits de fièvre et de ses jours d'accablement, elle retrouvait des peines, des déceptions, et son cœur, à chaque battement, soulevait la couronne d'épines dont il était environné. Et pourtant elle se raidissait contre cette souffrance ; elle s'efforçait de rappeler, dans son âme et sur ses traits, cette sérénité qui ne l'avait pas abandonnée en d'autres heures cruelles, et elle s'étonnait de trouver si rude ce travail qu'elle exerçait sur elle-même. Qu'avait-elle donc perdu ? Ce qui fait vivre: l'espoir.

Autour d'elle régnait un calme qui devait pénétrer peu à peu, comme une subtile essence, cette âme sourdement agitée. Le soleil des premiers jours d'hiver, doux et chaud encore, caressait le Val, et jetait des paillettes d'or dans les eaux gonflées de la Charente; les arbres n'étaient pas tout à fait dépouillés ; sur le balcon, des phlox et des chrysanthèmes répandaient leur odeur automnale ; les enfants d'Henriette jouaient au jardin : leur père, assis près d'une fenêtre, lisait avec recueillement, sa femme travaillait auprès du fauteuil où Christine était à moitié couchée, et mademoiselle Julienne, en visite, causait des beaux projets de M. le curé pour l'ornementation de son église, et admirait d'avance la chasuble dont Henriette traçait le dessin sur la moire blanche.

— Et vous, mademoiselle Christine, disait-elle, vous nous avez promis quelque chose ?

— Dès que je serai mieux, chère demoiselle, je peindrai un voile pour le Saint-Sacrement, vous pouvez y compter. Je serai bien contente de contribuer à orner notre chère église!

— Nous avions si grand'peur que vous ne nous quittassiez !

— Oh ! non, puisque ma cousine m'a rejointe, je n'abandonnerai pas la maison de mon cher grand-père.

— Et Madame est une précieuse acquisition pour la paroisse ; M. le curé le dit bien.

— Il est trop bon, répondit Henriette ; la vérité est que mon mari, moi et nos enfants, nous sommes bien satisfaits ici, et si notre chère Christine reprenait des forces, rien ne nous manquerait.

— Je vais mieux, dit Christine avec un faible sourire ; il faut me pardonner, chère Henriette, j'ai été si malade, si...

Elle n'acheva point : une larme montait de son cœur à ses yeux; ses amies s'entre-regardèrent avec une compassion sympathique ; en ce moment on frappa un coup à la porte du salon, et le facteur rural entra, avec toute la liberté dont on use à la campagne.

— Salut ! la compagnie, dit-il. Monsieur, voici votre journal et deux lettres. Mademoiselle, rien

pour vous. Ah ! mademoiselle Julienne, puisque vous voilà, voudriez-vous prendre le journal de M. le curé et un faire-part ?

Le brave homme fit sa distribution et s'en alla. Julienne posa le *Monde* sur la table et ouvrit machinalement le double billet de faire part. Christine, à côté de qui elle était placée, y jeta un regard, et une faible rougeur monta à ses joues pâles. Henriette lui dit à demi-voix :

— Tu souffres, amie?

— Je devais m'y attendre, dit-elle : c'est le dernier coup du sacrifice. Que la volonté de Dieu soit faite !

Henriette prit le billet et le lut des yeux :

Monsieur Gontran d'Anzac a l'honneur de vous faire part de son mariage avec mademoiselle Blanche LAUFRAND.

Paris, 3 décembre 18...

Christine le lui prit des mains et le lut aussi :

— Qu'il soit heureux, bien heureux, dit-elle, et que Dieu m'accorde la grâce de triompher de cette faiblesse!.. Mes chères amies, pardon de la peine que je vous fais... Je serai plus forte à l'avenir...

Elle sourit avec douceur, et ses amies l'embrassèrent en cachant les larmes qui leur venaient aux yeux.

— M. d'Anzac ne sera pas heureux, dit Julienne, et mon frère le lui a bien prédit !

— Puisse-t-il n'être pas prophète ! répondit Christine. N'en parlons plus, chères amies; il faut vivre, et vivre pour le bon Dieu !

M. BOURDON.

(La suite au prochain numéro.)

LA BELLE ISAURE

I

Conversation de jeunes gens. — Le colonel de Tournefort. — Le comte de Grignan. — La demande en mariage. — Mademoiselle Guillemette.

« Elle est donc bien belle ? disait en souriant Raoul de Glandevez à son jeune cousin, Romée de Villeneuve, tous deux arrêtés devant une maison de noble apparence de la place Saint-Jean, à Toulon.

— Belle comme la fleur à peine éclose, répondit Romée, comme l'étoile du soir, comme l'aurore matinale, comme un ange descendu du ciel, et plus encore.

— Là, là, là, cousin, s'écria Raoul en éclatant de rire, quelle ardeur ! quel enthousiasme ! On voit bien que tu descends en droite ligne d'un de nos illustres troubadours. Et comment la nommes-tu, cette beauté incomparable ?

— A te parler franchement, mon cher, je ne le sais pas encore moi-même, car il n'y a que quinze jours que cet astre éblouissant a paru sur notre horizon; tout ce que je puis te dire, c'est qu'on l'appelle ici la belle Toulonnaise, et, à son port de reine, à sa taille de nymphe, à la distinction de toute sa personne, il est facile de deviner qu'elle est de noble race.

— Encore un préjugé, mon cher, répondit Raoul, car j'ai vu à Toulon de petites bourgeoises admirables de formes et de figure, et de simples bouquetières aussi fraîches que les fleurs de leur panier.

— Silence, dit Romée en se retirant un peu à l'écart, la clef tourne dans la serrure, elle va paraître sans doute. »

La porte s'ouvrit en effet, et une dame d'un âge avancé se montra sur le seuil, suivie de deux très-jeunes filles. L'une, grande, svelte, élégante de formes et de tournure avait des yeux d'un bleu profond, brillant d'un doux éclat, un nez droit comme celui des statues grecques, une petite bouche finement dessinée, dont le sourire s'harmonisait avec celui du regard, une fossette au menton, un teint de lis et de rose, comme on disait alors, le tout accompagné d'une luxuriante chevelure blonde aux reflets dorés, s'élevant en nattes soyeuses sur un front blanc et pur, puis retombant en grosses boucles sur un cou d'ivoire et sur des épaules adorablement modelées. L'autre, d'une physionomie vive et alerte, portait, suivant la mode des filles de la campagne, un simple cotillon de bure, bordé de drap noir, des souliers plats, un corset rouge, lacé sur la poitrine ; sa ceinture soutenait un crochet en argent, aux chaînettes duquel étaient pendus des ciseaux et des affiquets.

Toutes trois traversèrent la place d'un air modeste et recueilli et allèrent s'agenouiller dans la chapelle de Saint-Jean, sur les prie-Dieu qui leur étaient réservés.

« Eh bien ! qu'en dis-tu ? demanda Romée de Villeneuve à son cousin, le lieutenant de vaisseau.

— Admirable, en vérité, et méritant bien le nom

qu'on lui donne, répondit l'officier de marine, qui n'avait pas quitté des yeux le groupe féminin jusqu'à ce qu'il eût disparu sous le saint portique. »

Comme il s'exprimait ainsi, avec une vivacité toute provençale, la porte de la maison devant laquelle ils stationnaient depuis quelque temps déjà, s'ouvrit de nouveau, livrant passage à un vieillard de haute taille, portant une croix de Saint-Louis à son habit de velours noir.

« Le colonel de Tournefort, un savant et brave officier en retraite, dit à demi-voix Raoul de Glandenez à son jeune compagnon ; et comme cette maison lui appartient, il doit être le père, l'oncle ou le tuteur de la belle inconnue. »

Le colonel de Tournefort marcha d'un pas ferme jusqu'à la porte de l'Évêché, où se trouvaient réunis le maire, les échevins et les principales autorités de la ville, sans parler d'une foule de curieux et de curieuses que la garde bourgeoise, en grande tenue, avait peine à contenir. Peu après, un carrosse armorié, attelé de quatre chevaux, déboucha par une rue adjacente. Aussitôt retentirent les cris de: *Vive le Gouverneur*! accompagnés du bruit étourdissant des tambours et des trompettes, et un homme au front vénérable, à l'œil vif encore sous des sourcils épais, se montra à la portière, saluant la foule avec bienveillance, et recevant d'un air affable, quoique soucieux, les compliments de bienvenue qu'on s'empressait de lui offrir; puis la voiture entra dans la cour, dont les deux battants se refermèrent aussitôt.

Reçu avec tous les honneurs dus à son rang et à son mérite par Monseigneur de Chalucet, lors évêque de Toulon, Adhémar de Monteil, comte de Grignan, lieutenant-général et gouverneur de Provence (1), prit possession de l'appartement d'honneur, et ne gardant auprès de lui que son vieil ami, le colonel de Tournefort :

« Je vous le répète, mon cher, lui dit-il d'une voix émue et avec une véhémence de gestes et d'intonation extraordinaire pour son âge (2), les renseignements que j'ai obtenus sont exacts :

« Animés contre nous de sentiments d'envie et de vengeance, et craignant que la couronne d'Espagne, dévolue au duc d'Anjou, ne soit un jour réunie à celle de France, l'Empire et l'Angleterre se sont alliés cet hiver, entraînant dans leur ligue presque toutes les puissances de l'Europe ; et le duc de Savoie lui-même, quoiqu'il ait porté le titre de généralissime de l'armée française, et resserré depuis, par le mariage de sa fille cadette avec le jeune roi d'Espagne, les liens qui l'unissaient déjà à Louis-le-Grand, s'est laissé gagner par nos ennemis.

— Je sais tout cela, répondit le colonel, et aussi que Victor-Amédée, ne cachant plus sa défection

(1) Pour le duc de Vendôme, alors absent.

(2) Il avait soixante-quinze ans à cette époque.

et s'étant attaché le prince Eugène ainsi que les princes de Wurtemberg, de Darmstad, de Saxe-Gotha et plusieurs autres, a porté l'effectif de ses troupes à quarante mille hommes, et n'annonce pas moins que la prétention de s'emparer de tout le pays situé sur la rive gauche du Rhône. Mais je croyais, comme tout le monde, qu'il voulait pénétrer, par le pas de Suze et le Dauphiné, jusque dans le Languedoc, pour soulever les Huguenots, toujours disposés à la révolte (1).

— C'est un bruit fort répandu, répondit le comte de Grignan; mais frime que tout cela, mon cher, ruse de guerre pour cacher ses desseins sur la Provence, dont il n'a pas l'air de s'occuper maintenant, pour qu'on ne songe pas à la défendre; quant à moi, je ne suis point sa dupe, car le service de correspondance secret, que j'ai établi en Lombardie et ailleurs, me tient journellement au courant de tout ce qui se passe au quartier général des alliés, et m'a fait connaître leurs intentions.

— Mais alors, il n'y a pas un instant à perdre! s'écria le colonel en frappant un grand coup de poing sur la table; il faut avertir le ministre et lui demander du secours.

— Eh! voilà plus d'un mois que je ne fais que cela, répondit le gouverneur; j'ai envoyé courrier sur courrier, et, à force de démarches et d'instances, j'avais fini par donner l'éveil et obtenir qu'on prît des mesures pour protéger la Provence, lorsque de fausses dépêches ont annoncé à Chamillard que des forces ennemies considérables avaient été aperçues, se dirigeant sur le val d'Aoste. Chamillard s'est laissé tromper par cette manœuvre, et a donné contre-ordre aux troupes françaises, leur enjoignant au contraire de garder leurs cantonnements et de se tenir prêtes à défendre la Franche-Comté. Voilà où nous en sommes, mon cher, ou pour mieux dire où nous en étions hier matin ; mais aujourd'hui, hélas!... »

Et la voix du gouverneur s'altéra sensiblement.

« Eh bien! qu'y a-t-il aujourd'hui ? demanda le colonel, qui respirait à peine.

— Aujourd'hui, reprit le comte de Grignan, les flottes combinées de l'Angleterre et de la Hollande ont paru au cap Saint-Tropez, et la Provence, ne pouvant être secourue, va subir l'invasion étrangère!

— Ventre saint-gris! s'écria Tournefort, qui avait adopté le juron favori d'Henri IV, c'est affreux à penser, cela! Honte éternelle à ceux dont la coupable négligence nous aurait attiré ce malheur!... Mais ne pourrait-on pas l'atténuer en défendant au moins Toulon et en le conservant à la France?

— Nous avons eu la même pensée, mon ami,

(1) D'autres soutenaient que le dessein du duc était d'envahir la Franche-Comté par le Val d'Aoste et la Savoie.

répondit le comte. Elle m'est venue hier au soir, à l'instant où mes émissaires m'apportèrent la fatale nouvelle. Je ne pris que le temps d'écrire à Versailles et au maréchal de Tessé, qui, depuis son retour d'Espagne, a été appelé au commandement de l'armée du Dauphiné, le suppliant de nous porter secours au plus vite. Puis, bien persuadé que Toulon, cet objet principal des convoitises du duc de Savoie et de la reine d'Angleterre, allait être bientôt attaqué, je suis monté en voiture et me voici, comptant sur vous, mon vieux camarade, pour me donner de bons conseils et pour savoir d'abord dans quel état se trouvent les fortifications de la ville.

— Hélas ! mon général, dans l'état le plus déplorable, dit le colonel d'une voix altérée; elles sont négligées depuis si longtemps qu'elles tombent en ruines, et tout nous manque à la fois, soldats, vivres et munitions de guerre, pour soutenir un siége contre des forces considérables. »

Il y eut un moment de pénible silence; les deux vieillards avaient de la peine à contenir leur patriotique douleur.

Tout à coup le colonel se leva de son siége, comme s'il eût ressenti une commotion électrique; sa taille, un peu voûtée, se redressa de toute sa hauteur, et ses yeux lancèrent des éclairs.

« Si les ressources matérielles nous font défaut, le courage nous reste, s'écria-t-il avec feu, et nous sauverons la ville, dussions-nous y périr.

— Oui, nous la sauverons! nous conserverons à la France ce beau fleuron de sa couronne! s'écria à son tour le comte de Grignan, en se jetant dans les bras de son vieux camarade; nous la sauverons ! car rien n'est impossible à des hommes de cœur, soutenus par la grâce divine. »

C'était un beau et noble spectacle que celui de ces deux vieillards presqu'au bord de la tombe, oubliant leur âge et leurs infirmités pour ne s'occuper que du salut de la patrie.

Dès que leur émotion fut un peu calmée, ils se mirent résolûment au travail, consultant les cartes, dressant des plans et trouvant dans leur expérience les moyens de suppléer à tout ce qui leur manquait.

Le gouverneur, par un arrêté clair et ferme, convoqua le ban et l'arrière-ban et avertit les habitants du danger qui les menaçait, leur demandant leur concours pour la défense de la place; puis il fit appeler le chevalier de Bernard, son officier d'ordonnance, et le chargea de faire publier cet arrêté à son de trompe dans toutes les rues et les places publiques.

« Maintenant, allons voir par nous-mêmes quels sont les travaux les plus urgents, » dit-il à son ami.

Et tous deux, montant à cheval, se dirigèrent vers les remparts.

Pendant que le colonel de Tournefort s'occupait ainsi du salut public, un sentiment d'anxiété, fort léger d'abord, mais qui allait en s'augmentant sans cesse, envahissait sa demeure. Mademoiselle Guillemette, sa digne sœur, et la charmante Isaure, sa petite-fille, étonnées, puis inquiètes de ne pas voir le chef de la famille rentré chez lui pour le premier déjeuner, se demandaient ce qu'il était devenu.

« Il aura poussé sa promenade jusqu'à La Valette et fait visite à la comtesse douairière de Gantelme, comme cela lui arrive quelquefois, dit la belle enfant.

— C'est peut-être vrai, répondit la grand'tante, quoique l'heure soit assez mal choisie pour aller voir une dame. »

Mais lorsque midi eut sonné à l'horloge de la paroisse, que le potage fumant fut servi sur la table, avec la régularité exigée en tout temps par le maître de la maison, et que celui-ci n'arriva point, on se perdit en conjectures. Hubert, le vieux valet de chambre, fut envoyé jusqu'à La Valette pour prendre des informations, et Jeanneton, la gentille soubrette, courut aussi de son côté.

Ce fut une mauvaise journée pour la tante et la nièce, car le soleil était déjà sur son déclin lorsque le colonel rentra chez lui, couvert de sueur et de poussière.

« Eh ! bon Dieu ! mon frère, comme vous voilà fait ! Que vous est-il arrivé?

— Faites-moi donner un croûton de pain et un morceau de viande froide, n'importe quoi, dit brièvement le colonel, car je n'ai rien mangé d'aujourd'hui et je commence à avoir faim à cette heure.

— Jésus Maria ! rester tout un jour sans rien prendre ! Il n'en faut pas davantage pour se délabrer l'estomac, s'écria Guillemette, tout en cherchant elle-même dans le buffet ce qu'elle put trouver de meilleur, pendant que la jeune fille préparait un verre d'eau et de vin sucré; mais pourquoi n'avez-vous pas dîné, s'il vous plaît?

— Parce que je n'en ai pas eu le temps, ma mie, répondit le colonel tout en dévorant une cuisse de poulet que sa sœur venait de lui présenter.

— Mais nous direz-vous au moins ?...

— Pas un seul mot, interrompit-il brusquement, car je monte dans mon cabinet pour travailler. Quant à toi, ma petite Isaure, va me mettre au net, de ta plus belle écriture, ce que je viens de griffonner sur mon carnet, et dépêche-toi le plus possible.

— Tout de suite, cher grand-père, répondit-elle en faisant une gracieuse révérence et en s'élançant vers l'escalier. »

Le vieillard allait s'éloigner aussi, lorsque sa sœur, le retenant par le bras :

« Prenez au moins connaissance de la lettre qu'on vient d'apporter pour vous, dit-elle.

— Une lettre ! donnez vite, ma mie, répondit le colonel, s'attendant à quelque dépêche du gouverneur ou d'un chef de service.

— La voici, dit mademoiselle Guillemette en

lui remettant un pli, soigneusement scellé d'un beau cachet de cire rouge. »

Mais à peine M. de Tournefort eut-il décacheté la missive, que la froissant dans ses mains avec dépit :

« Parbleu! s'écria-t-il en colère, voilà un imbécile qui choisit bien son temps! Encore une demande en mariage, la cinquième depuis quinze jours que la petite est à Toulon; que le diable les emporte, tous ces amoureux! ils feraient mieux de me laisser tranquille et de prendre les armes pour la défense du pays!

— Cher frère, dit mademoiselle Guillemette, oserai-je vous demander le nom de ce nouveau prétendant, indigne sans doute d'aspirer à la main de notre Isaure ?

— Indigne? s'écria le colonel, pas que je sache du moins, sa lettre étant signée Romée de Villeneuve.

— Un des plus beaux noms de Provence! riposta la vieille fille; et, si vous ne savez rien de mal sur ce Romée, dont vous connaissez comme moi la famille, je ne vois pas pourquoi sa demande vous irrite à ce point!

— Il serait du sang des Bourbons que, dans ce moment, je ne lui ferais pas meilleur accueil, dit le vieillard en courant se renfermer dans son cabinet de travail.

— Est-ce que mon pauvre frère deviendrait fou? se demanda avec effroi la bonne Guillemette, tout en ramassant la lettre chiffonnée et la serrant soigneusement dans un portefeuille de maroquin rouge, en compagnie de plusieurs autres. »

Mademoiselle de Tournefort avait treize années de moins que son frère, et comptait alors cinquante-neuf printemps. C'est une charmante chose que les printemps, mais, ainsi accumulés sur une créature féminine, ils ne laissent pas que de nuire à ses attraits. C'est ce qui était arrivé à Mademoiselle Guillemette. Elle avait été belle jadis, mais on ne s'en doutait guère alors; ses joues, quoique presque roses encore, étaient ridées comme une pomme reinette à la fin de l'hiver, et ses yeux avaient perdu une partie de leur éclat; mais elle avait conservé une grande distinction de manières et une physionomie si pleine de douceur et de bonté qu'on l'aimait de prime abord. Les prétendants ne lui avaient pas manqué dans sa jeunesse, et peut-être s'était-elle montrée un peu trop difficile; puis, au moment où elle allait prendre une détermination suprême, et où elle ne balançait plus qu'entre un chef d'escadre en activité de service et un général en retraite, sa belle-sœur était morte presque subitement, laissant un fils en bas âge et un mari désespéré. Ce malheureux événement fixa à jamais le sort de Guillemette; il n'y eut plus en elle un seul instant d'hésitation ; son neveu avait besoin de soins maternels, son frère de consolations ; elle devint comme la mère de l'un et la providence de l'autre, et depuis près de quarante années qu'elle gouvernait la maison du colonel, jamais son dévouement ne lui avait fait défaut, jamais son abnégation ne s'était démentie un seul instant. C'était l'ange gardien du foyer de son frère, toujours occupé à en détourner la tempête et à y faire fructifier les dons de Dieu.

II

La salle aux portraits. — Le frère et la sœur. — Les prétendants d'Isaure. — Une idée patriotique. — Le festin.

Le cabinet du colonel était une immense pièce. qui lui servait de bibliothèque; il l'avait décorée de ses trophées d'armes et y avait rassemblé tous ses portraits de famille. Il y avait là des chevaliers bardés de fer, comme au temps des croisades, d'autres vêtus de brillants habits de cour des règnes précédents; un évêque, un templier, quelques abbés et plusieurs officiers de marine. Il y avait aussi des femmes, jeunes et belles, et des douairières enveloppées dans leur mante de soie noire; le colonel lui-même y figurait en grand uniforme, entre un vieux général de l'armée de terre et un jeune lieutenant de vaisseau.

Après avoir fait longtemps des calculs stratégiques, et combiné des plans de défense, il se leva enfin, la tête en feu, le cœur agité; il était sans doute satisfait de ses combinaisons, car son front s'éclaircit et il vint comme un sourire sur ses lèvres.

« Ah! nous verrons, messieurs les Piémontais! dit-il en se frottant les mains et en faisant à grandes enjambées plusieurs tours dans l'appartement. Puis, s'arrêtant tout à coup devant le portrait du général :

— O mon noble père! dit-il, l'heure est-elle venue où je pourrai, comme vous, verser le reste de mon sang sur un champ de bataille? Et toi, fils trop aimé, que j'aurais dû précéder dans la tombe et que j'y rejoindrai bientôt, plût au ciel que tu m'eusses laissé un héritier de notre nom, qui ferait maintenant ses premières armes, dût un glorieux trépas l'enlever sous mes yeux! Tandis qu'il ne nous reste que notre Isaure! une gentille enfant sans doute, mais qui ne peut rien pour la défense du pays. »

Il se laissa tomber dans un fauteuil, anéanti par ses regrets; puis, se relevant comme illuminé par une idée subite :

« Pourquoi pas? dit-il en se frappant le front. »

Il saisit le cordon de la sonnette et le tirant de toutes ses forces :

« Hubert, dit-il au vieux domestique, qui se présenta aussitôt, va prévenir Mademoiselle que je désire lui parler. »

Quelques minutes plus tard, Guillemette entrait dans la salle aux portraits, où elle venait rarement, y trouvant partout, dans les meubles comme

dans les tableaux, des souvenirs pleins de tristesse.

« Asseyez-vous, ma mie, lui dit le colonel en lui avançant un fauteuil, et causons un peu, s'il vous plaît. J'ai peut-être été brusque avec vous tout à l'heure, comme cela m'arrive quelquefois, mais cela ne m'empêche point de rendre justice à vos excellentes qualités et de vous aimer avec tendresse.

— Oui, oui, répondit en souriant la vieille demoiselle, mauvaise tête et bon cœur, je sais cela depuis longtemps. Mais où voulez-vous en venir, Guillaume ?

— A vous apprendre, ma mie, que d'après vos conseils je me suis décidé à répondre bientôt à tous ceux qui m'ont fait l'honneur de demander ma petite-fille en mariage ; je vous prie de me rappeler leurs noms.

— Cela ne sera pas difficile, je n'en oublierai aucun, répondit Guillemette.

— Le premier en date est le comte Gaspard de Grasse, chef d'escadre de Sa Majesté, que vous connaissez depuis longtemps, et qui doit être étonné de votre silence.

— C'est un brave officier, dont l'alliance serait digne des Tournefort, répondit le colonel.

— Je le pense aussi, reprit Guillemette, mais il doit approcher de la quarantaine, ce qui fait une grande différence d'âge avec les seize ans de notre Isaure.

— C'est un détail, répondit le colonel, dix ans de plus ou de moins ne font rien à l'affaire. »

Mademoiselle Guillemette n'était point de cet avis, mais elle ne se permit pas de contredire son frère,

« Vient ensuite, dit-elle, Honoré de Chennerille, dont je ne pense ni bien ni mal, le connaissant à peine.

— Noblesse de robe, reprit le colonel, mais ancienne cependant, et contre laquelle je ne fais aucune objection. Passons au troisième, s'il vous plaît !

— Nicolas d'Albertas, le fils aîné du seigneur de Gemnos, très-noble de race, mais très-laid de visage.

— Ceci importe peu, ma mie, pourvu qu'il soit honnête et brave comme ses ancêtres ; j'ai été lié avec son grand-père, que j'ai toujours tenu en grande estime. Quel est le quatrième ?

— Elzéar de Candole, riche et brillant cavalier, reprit Guillemette. Puis Romée de Villeneuve, marquis de Trans, dont vous avez si mal accueilli la missive.

— Est-ce tout ? demanda le colonel,

— Mais c'est bien assez pour quinze jours, ce me semble, répondit en riant Guillemette, à moins que, pour compléter la demi-douzaine, vous ne vouliez compter au nombre des prétendants à la main de votre petite-fille le jeune de Chateauneuf, le fils cadet de notre voisine de campagne, qui soupire pour Isaure depuis les vacances dernières, et dont la famille approuve fort l'inclination.

— Eh bien ! dit gravement le colonel, faites-moi le plaisir d'inviter tous ces jeunes gens à souper avec nous demain.

— Tous à la fois ? s'écria Guillemette au comble de la surprise.

— Tous, se contenta de répondre le vieillard.

— Même le petit de Chateauneuf ?

— Lui comme les autres.

— Mais jamais cela ne s'est vu, mon cher Guillaume.

— Eh bien ! cela se verra demain, Guillemette. Du reste, ajouta-t-il d'un ton mystérieux, j'ai de bonnes raisons pour agir de la sorte.

— Voici votre copie, monsieur mon grand-père, dit la gentille Isaure en montrant tout à coup sa figure angélique ; je me suis appliquée, j'ai fait de mon mieux.

— Très-bien, mon enfant, dit le vieillard en la baisant au front, et la regardant avec complaisance : C'est qu'elle est vraiment belle, cette petite, c'est tout le portrait de son père. »

Et il se leva pour sortir.

« Eh quoi ! vous nous quittez encore ! lui dit la jeune fille en faisant une petite moue.

— Oui, ma mignonne, répondit-il, et vous souperez sans moi, si bon vous semble, car je ne rentrerai que fort tard dans la nuit.

— Que se passe-t-il donc, ma chère tante ? demanda la belle Isaure ; jamais je n'avais vu mon grand-père aussi agité qu'aujourd'hui.

— C'est pourtant vrai, dit Guillemette, et je n'y comprends rien pour mon compte. »

C'était chez son ami, monsieur de Grignan, que se rendait le colonel.

Le vieux gouverneur n'avait pas perdu son temps. Il avait déjà requis les ouvriers de l'arsenal, les matelots des équipages et des galères, et ordonné à M. de Castellane, premier procureur du pays, de commander deux mille hommes de la banlieue pour aider aux gens de la ville.

Dès le lendemain, au point du jour, les travailleurs étaient à l'ouvrage ; le zèle patriotique du brave comte de Grignan et de son fidèle ami semblait avoir passé dans le cœur des ouvriers toulonnais ; ils creusaient et élargissaient les fossés, réparaient la contrescarpe et les glacis, élevaient des terrassements et des palissades, et pratiquaient des embrasures aux remparts avec une incroyable ardeur.

M. de Tournefort parut à peine chez lui ce jour-là, tant il était occupé à diriger tous ces grands travaux ; mais, obéissant à ses ordres, Mademoiselle Guillemette n'avait pas manqué d'envoyer des lettres d'invitation à tous les prétendants à la main d'Isaure. Malgré le chagrin qu'elle avait éprouvé à la nouvelle des malheurs qui menaçaient son pays natal, elle s'était entièrement conformée aux volontés de son frère, et, lorsque celui-ci rentra chez lui,

accablé de fatigue, mais le front haut et l'œil ardent, il vit avec plaisir, dans la salle à manger, la table couverte de beau linge de Flandre, et sa magnifique argenterie massive, toute marquée aux armes des Tournefort, scintiller à la lueur des flambeaux.

« Voilà qui promet, dit-il, en respirant avec une certaine satisfaction l'odeur appétissante qui s'échappait de la cuisine.

— J'ai fait tout ce que vous avez désiré, mon frère, lui dit Guillemette, dont les yeux se mouillèrent de larmes; mais était-ce bien le moment de se livrer à la joie et de donner un festin lorsque l'ennemi est à nos portes?

— C'est bien le moment d'user de tous les moyens pour les lui tenir fermées, répondit-il brièvement. Quant à vous, pensez maintenant à votre toilette, chère sœur, à celle d'Isaure surtout; moi je vais me faire accommoder. »

Une demi-heure plus tard, mademoiselle de Tournefort était établie au salon, frisée, poudrée fardée jusqu'au-dessous des yeux, son éventail à la main, portant des mouches au visage, suivant la mode de l'époque, richement vêtue d'une robe de soie à grands ramages, dont de larges paniers soutenaient la volumineuse envergure et faisait paraître sa taille encore plus mince; et, quelque étranges que puissent nous paraître maintenant les costumes de cette époque, mademoiselle Guillemette avait certainement un grand air dans cette toilette élégante.

Près d'elle et gracieusement penchée sur son métier à tapisserie, se tenait la charmante Isaure, vêtue d'une robe en linon blanc, doublée de taffetas rose, dont les manches étroites, garnies de deux rangs de dentelles et n'arrivant que jusqu'aux coudes, laissaient voir ses bras blancs et ronds et ses petites mains gantées de mitaines en filet de soie noire; son doux regard témoignait d'une sérénité que rien n'avait encore troublée.

« Tenez-vous bien, ma nièce, lui dit mademoiselle de Tournefort, toute raide elle-même dans son corps baleiné, nous allons avoir à souper plusieurs gentilshommes de haute condition; il vous faut paraître à votre avantage. »

Comme elle disait ces mots, un laquais annonça:

« M. le vicomte de Châteauneuf. »

C'était un tout jeune homme, aux yeux noirs et brillants, aux joues veloutées comme une pêche, et dont un léger duvet ombrageait à peine la lèvre supérieure. Il s'avança d'un air timide, qui seyait à merveille à sa tournure d'adolescent, et, s'inclinant profondément devant la maîtresse de la maison:

« Combien je vous suis reconnaissant, mademoiselle, dit-il sans oser élever la voix. Je n'attendais... je n'espérais pas le bonheur d'être admis aujourd'hui chez vous.

— Asseyez-vous, mon cher Roger, et donnez-nous des nouvelles de madame votre mère, lui dit Guillemette avec amitié.

— Elle est restée à la Roquette, mademoiselle; vous savez combien elle aime la campagne.

— Et je croyais que vous partagiez ces goûts champêtres !

— Oh ! moi, cela dépend des époques; tout cet été, j'ai été dans l'admiration de nos vues magnifiques, de nos champs, de nos bois; mais depuis quinze jours je m'ennuyais à périr à la Roquette, et j'ai été fort heureux de venir à Toulon. »

Un fin sourire creusa de deux petites fossettes les joues roses d'Isaure, et, sans lever les yeux de dessus son ouvrage:

« Comment se porte ma chère Elisabeth ? dit-elle.

— Comme une tourterelle qui gémit loin de sa compagne, répondit le jeune homme; vous êtes pour elle ce que le soleil est aux fleurs, et, depuis que vous êtes partie pour Toulon, ma sœur a perdu sa gaieté, et elle n'était par la seule, ajouta-t-il, si bas qu'Isaure devina ses paroles, plutôt qu'elle ne les entendit.

— Monsieur le comte Gaspard de Grasse, monsieur le baron de Candole, annonça un laquais. »

Comme l'avait dit Guillemette, le premier était un homme de quarante ans, aux yeux noirs et brillants, aux traits accentués et fiers; l'autre avait une belle taille et une belle figure, un front largement découpé, des cheveux abondants et des yeux gris, qui ne manquaient pas d'expression.

Les dames firent la révérence, et le colonel, qui descendit au même instant, leur présenta les nouveaux venus.

Messieurs de Chennerilles, de Villeneuve et d'Albertas arrivèrent presque aussitôt, et, tous les convives se trouvant alors réunis, on passa dans la salle à manger.

(*A suivre.*) COMTESSE DE LA ROCHERRE.





IMP. DUPUY, PARIS

Mai 1876

Journal des Demoiselles

N° 4047.

ET PETIT COURRIER DES DAMES REUNIS

Modes de Paris, rue Drouot, 2.

Toilettes de la Maison **Duboys**, *Rue d'Anjou St Honoré 31.*

Modes et Coiffures de la Maison de **Bysterveld**, *Faubourg St Honoré, N° 3.*

A UNE QUÊTEUSE.

Au sortir d'un sermon, à genoux à la porte,
Vous quêtiez — c'est pénible et fatigant : n'importe !
Vous trouvez qu'on n'est pas à plaindre, en vérité,
Quand du pauvre et du ciel on a bien mérité.
Vous étiez souriante, heureuse de bien faire :
Votre main attentive et toute à son affaire
Secouait gentiment le sac avec l'argent
Pour vaincre les rétifs par ce bruit engageant.
Je passais : et vers moi vous tendîtes la bourse
Où plus d'un malheureux vient chercher sa ressource.
Lorsque j'y déposai mon offrande, mes yeux
Y plongèrent bien vite un regard curieux.
Ah !... je ne le dis pas sans regret ni sans honte
(D'ailleurs, vous le savez, en ayant fait le compte) ;
Mais, malgré vos efforts, malgré vos mille soins,
Qui font qu'une autre aurait encore eu beaucoup moins,
Au milieu des gros sous tombés en avalanches
A peine scintillaient une ou deux pièces blanches ;
Et je vis qu'étouffé sous ce billon sali
L'éclat du bon métal avait déjà pâli.
Alors, je m'en allai, le cœur plein d'amertume,
Et je tirai de là, comme c'est ma coutume,
Une conclusion — attristante à coup sûr, —
Que de cuivre ici-bas ! combien peu d'argent pur !

PAUL COLLIN.



ÉCONOMIE DOMESTIQUE

CONSERVATION DES FLEURS.

Pour les garder éternellement, attachez à la tige du bouquet deux petits cordons afin de suspendre les fleurs tournées vers la terre ; préparez ensuite une eau gommeuse avec addition de blanc d'œuf ou albumine parfaitement pure, trempez-y le bouquet d'un seul coup en évitant qu'il ne touche ni au fond ni aux parois ; suspendez-le pour sécher.

Lorsque le bouquet est bien sec, trempez-le une seconde fois dans une même eau gommeuse; répétez deux fois encore l'opération en laissant toujours sécher ; alors le bouquet se trouve couvert d'une légère couche de cristal qui ne diminue en rien son éclat, mais qui ôte tout passage à l'air et donne ainsi aux fleurs l'immortalité.

SOLES A LA JOINVILLE.

Faites cuire dans du vin blanc sec des filets de soles, bien épais, avec poivre, sel, jus de citron et un morceau de beurre très-frais. Ajoutez un peu de beurre d'écrevisses, quelques truffes et des queues d'écrevisses que vous arrangerez autour du plat.

***

HARICOTS PANACHÉS.

Ayez des haricots verts et blancs nouveaux, faites-les cuire séparément dans l'eau salée, égouttez-les sans les laisser refroidir ; faites tiédir un gros morceau de beurre frais, ajoutez fines herbes hachées, poivre et sel, versez sur les haricots, mêlez ensemble, sautez un moment et servez. Très-bon.



REVUE MUSICALE

CONCERTS. — RÉPÉTITION DE *Jeanne d'Arc*.

Tout récemment a eu lieu, au Conservatoire, une des plus belles séances de l'hiver. Elle s'est ouverte par la *grande symphonie* d'Haydn, la quarante-et-unième en *ut mineur*. Depuis longtemps elle n'avait point été exécutée, ce qui en a fait, pour le public d'élite qui compose la salle, une nouveauté de haut goût. Le premier morceau, d'une allure vigoureuse et originale, a fait un effet saisissant; l'andante en *mi bémol* est plein d'une mélancolie profonde et ineffable; peut-être l'auditoire n'en a-t-il pas compris toute la valeur. Dans le trio du menuet, M. Jacquard, l'éminent violoncelliste, a eu les honneurs du *bis*; il est vrai qu'il avait un court solo qui, à lui seul, a fait merveille. Le finale très rapide a paru un peu vieilli, mais il s'y trouve de très-remarquables développements en style fugué. En somme, il faut rendre justice aux artistes qui ont exhumé de leur tombe les œuvres si intéressantes du père de la symphonie. Remercions en même temps M. Silvain Saint-Étienne, dont la traduction, parfaitement adaptée à la musique, a rendu possible en français l'exécution du chœur de Saül, de Haëndel. C'est un chant choral du caractère le plus noble, le plus élevé, et d'une harmonie large et puissante. On a passé ensuite à la musique moderne, mais dans ce qu'elle a de plus choisi.

Le *Rouet d'Omphale*, de M. Camille Saint-Saëns, est un charmant morceau de genre, avec d'ingénieux détails d'instrumentation et un gracieux coloris; mais la perle du concert, ce que chacun des érudits attendait avec impatience, c'était le magnifique *concerto pour violon* de Beethoven. L'exécution en a été absolument admirable. M. Wieniawski a obtenu le succès le plus éclatant et le mieux mérité.

L'Ave Regina Cœlorum, de Bernabeï, qui date du dix-septième siècle, est un triple chœur avec canon où l'auteur a déployé un immense talent de combinaisons, mais qui, selon notre faible jugement, gagnerait beaucoup à être exécuté sous les voûtes d'une église. L'ouverture de *Ruy-Blas*, de Mendelssohn, a terminé la séance. C'est une des plus belles pages instrumentales qu'on puisse entendre, et rien ne pouvait clore aussi magistralement le concert.

Gounod, montant lui-même sur l'estrade des concerts populaires, pour diriger un offertoire de sa composition, c'était une rareté pour laquelle bon nombre d'amateurs avaient faussé compagnie aux nombreuses salles de concerts; est-il besoin de dire que l'auteur de *Faust* tient admirablement l'archet du commandement, et que le chef d'orchestre n'a pas été moins applaudi que le compositeur? Dans cette séance, M. Albert Lavignac faisait entendre pour la première fois le *concerto en ut*, de Weber, trop négligé par nos virtuoses pianistes. Le public de M. Pasdeloup a fait le meilleur accueil à l'artiste de talent qui lui servait ce mets aussi rare que délicat.

La *Jeanne d'Arc*, de M. Mermet, est à la veille de sa grande bataille lyrique; toutes les armures brillent, tous les costumes sont prêts, les choristes en changent à chaque acte. Nul opéra n'aura exigé une mise en scène plus splendide, avec autant de complications. M. Halanzier dépense des sommes fabuleuses, l'auteur tremble et attend.

Voici à peu près l'ordre des décors:

1er acte: Domrémy.

2e acte, 1er tableau: Chinon. — 2e tableau: Blois.

3e acte, 1er tableau: La tente de Jeanne d'Arc. — 2e tableau: Le camp sous bois.

4e acte: Une tranchée sous Orléans. — 2e tableau: Le sacre.

Les grandes toiles théâtrales sont dues aux pinceaux de MM. Chéret, Levaste-Desplechin, Rubé-Chaperon et Cambon.

Les dessins sont de MM. Lormier, Frémiet, Lacoste et Guérin.

Le rôle de Mademoiselle Krauss est d'une telle importance, paraît-il, que deux Jeanne d'Arc ne seraient pas de trop pour en faire les honneurs.

Nous en avons dit assez pour donner à nos lectrices une furieuse envie d'aller voir le plus tôt possible l'opéra de M. Mermet (1).

MARIE LASSAVEUR.

(1) Depuis que ces lignes sont écrites, la première représentation a eu lieu et le succès n'a pas répondu à ce qu'on attendait tant du poème que de la musique; les décorations seules ont dépassé toutes les espérances.



CORRESPONDANCE

FLORENCE A JEANNE

Hier comme avant-hier, comme les jours précédents, comme toujours, les voitures roulaient dans la « grande ville »; les piétons se heurtaient sur les trottoirs; les discordants cris de la rue s'entrecroisaient avec des dissonances bruyantes; et la foule affairée jetait son incessante rumeur. Pourtant les cloches tintaient, saluant d'avance l'éclosion du mois virginal... Sans doute les âmes pieuses affluaient devant les autels aux blanches parures; mais parmi ces affairés qui se coudoyaient, parmi ces avides qui couraient au gain, parmi ces désœuvrés qui s'empressaient au plaisir, combien sont demeurés sourds à l'appel aérien! Ils n'entendent pas la voix des cloches, ces gens-là: les voix d'en bas parlent trop haut à leurs oreilles, et vraiment ils me font songer aux idoles des nations:

« *Aures habent et non audient.* »

Bon! ne voilà-t-il pas que je parle en pédagogue, ce matin! Rassure-toi, petite Jeanne: c'est tout ce que je sais de latin... ou à peu près; et encore, ne faut-il pas que ces quelques mots éveillent en toi des idées de professeur en lunettes bleues ou de pensums arrosés de larmes: ma science m'est venue sans efforts ni punitions; je l'ai puisée dans mon livre d'heures, pendant les vêpres, au chant des psaumes, alors que les versets bibliques s'égrainaient sous les voûtes de l'église, flottant sur les têtes inclinées dans les rayons de soleil, qui empruntaient aux vitraux leurs teintes irisées. J'étais encore une petite fille; mais cette poésie grandiose des anciens âges avait pour moi déjà un charme indéfinissable... Je me transportais en esprit vers les époques lointaines, vers les pays inconnus traversés par les imposants personnages de la Bible; j'entrevoyais leurs austères figures bronzées par le soleil d'Orient... le voile flottant d'Esther, la glaive de Judith, la blonde gerbe de Ruth passaient comme des visions devant moi; j'entendais le bruit des armées s'entrechoquant, le grondement des grandes eaux remontant vers leurs sources, les graves prophéties dominant le tumulte des peuples; et ce mélange confus d'images et de sons me plongeait dans une sorte d'extase mystique; quelquefois la douce magie des parfums ajoutait au charme de l'illusion: dans les vieux murs de l'église, entre les pierres un peu disjointes, une végétation suspendue se balançait au vent; les giroflées épanchaient à l'envi leur encens printanier, et les églantines exhalaient une suave odeur que, dans mes pieuses rêveries, je comparais à celle des roses de Jéricho.

Un buisson de ces fleurs charmantes servait de store à l'ogive éclairant la chapelle où nous avions nos places et, quand le vitrail s'entr'ouvrait, elles penchaient leurs têtes curieuses dans l'intérieur de l'église; un souffle de la brise en détachait parfois quelques pétales pâles; il en tombait sur nos livres comme une neige odorante et je les y laissais en guise de signet... Pierre, en feuilletant l'autre jour mon paroissien de pensionnaire, en a retrouvé quelques-unes et s'est mis à sourire, mais d'un bon sourire plus empreint d'émotion que de malice, ma chère amie! Une larme d'attendrissement m'est montée du cœur aux yeux devant ces reliques naïves... La petite fille d'autrefois est une femme aujourd'hui, une épouse, une mère! Elle a savouré bien des joies depuis que ces frêles débris se dessèchent entre les pages du livre saint; mais elle a versé bien des larmes aussi... Que sont devenus tous ceux qu'elle chérissait alors? Les uns l'oublient dans d'autres affections; les autres se dispersent par le monde et ne se réuniront plus dans un centre commun; plusieurs dorment sous l'herbe des cimetières et ne s'éveilleront pas avant la fin des temps!... Ah! quels vides et quels deuils!...

Oh! Jeanne, c'est le seul parfum de l'églantine qui nous frappe quand nous avons douze ans; mais plus tard ses aiguillons ensanglantent nos doigts... si tu ne le sais pas encore, tu ne pourras point l'ignorer toujours, amie!... Je suis heureuse entre bien des femmes, moi: les joies calmes de la conscience éclairent ma vie; celles du cœur la réchauffent; et cependant il est des heures où ces aiguillons me font gémir sous leurs piqûres... alors le secours m'arrive poétique et parfumé sous une forme toujours aimée... l'églantine se multiplie en une pieuse guirlande, et chaque fleur est un *ave* du rosaire que je médite... Le rosaire! c'est la divine épopée en toutes ses phases de joie, de tristesse et de gloire, et l'âme qui s'en imprègne trouve en elle-même l'écho des allégresses, des douleurs, des triomphes divins... elle aussi doit jouir, souffrir et triompher... Elle apprend à le faire en suivant Jésus et Marie de la crèche au Calvaire et du Calvaire au ciel... Voilà pourquoi

j'aime le rosaire; pourquoi j'aime les églantines, pourquoi j'aime le mois de mai qui les fait refleurir, qui ramène le chant des litanies et les poétiques offices du soir ; qui met au front des jeunes filles les blanches couronnes et les longs voiles et, dans leur cœur, les pures inspirations ; voilà pourquoi je me sens émue quand les clochers sonores échangent entre eux les pieux appels répétés de village en village, lorsque viennent les crépuscules de mai... nulle clameur intempestive n'arrête leur mélodie au passage; nul importun brouhaha ne s'élève plus haut qu'elle; c'est une voix d'en haut qui nous parle des cieux, et nous y répondons sans efforts ni distractions.

Sans distractions ?... Je n'ose pas le dire une seconde fois... étais-je bien sans distractions, hier, quand l'ouverture du mois de Marie sonnait à toutes volées? Suis-je très-sûre de n'avoir pas été ramenée aux sentiments terrestres par la vision d'une ombre masculine qui passait et repassait, paraissait et disparaissait entre les massifs du grand jardin avec des allures très-affairées d'horticulteur modèle?... Mon cœur qui vibrait au son des cloches n'a-t-il pas, en même temps, battu bien fort au gazouillement de deux voix chéries, de deux voix d'enfants sous la feuillée naissante?... Oui, oui, oui! mille fois oui! Mais penser à son mari, à ses enfants, c'est penser en même temps au bon Dieu qui les donne, n'est-ce pas ? c'est penser au salut des âmes chéries dont on a reçu la garde, c'est penser au sien même et c'est encore penser au ciel, tout cela!...

Je n'en redescends pas, ma chérie, en causant avec toi... les pures effusions, les échanges de bons avis et d'affectueuses confidences, les saintes amitiés enfin planent plus haut que la terre, n'est-il pas vrai? La nôtre est de ce nombre, et tu peux bien compter qu'elle y restera tout le temps que restera aussi une pulsation au cœur de ta fidèle.

FLORENCE.

MODES

En réponse aux questions si renouvelées qui me sont journellement adressées au sujet du choix difficile d'une *bonne couturière*, j'indiquerai en toute assurance la maison Duboys, rue d'Anjou-Saint-Honoré, nº 31, dont la réputation d'élégance et de bon goût est tout à fait méritée.

Les toilettes de cette maison ont surtout un grand cachet de distinction. Rien d'excentrique ni de risqué n'est à redouter dans ses modèles, et chose fort essentielle, mais très-rare, les prix restent abordables pour les femmes raisonnables.

Voici le résumé de ma dernière visite. On m'a montré des tissus spécialement fabriqués pour la maison, et introuvables ailleurs.

En lainages unis, le choix est ravissant comme étoffe et comme nuance. Les lainages sont destinés à des costumes habituels, *formes tuniques*. Elles seront garnies de franges de laine, de plissés ou de biais de soie; les jupons en soie, ou en laine semblable à la tunique, selon le prix que l'on veut y mettre.

Les draperies de la tunique ont une grâce toute particulière. Beaucoup de tuniques de laine *blanc crème* avec jupon noir, du *petit quadrillé*, de l'*armure de laine, nid d'abeilles*, etc.

Pour les toilettes habillées, il y a un tissu nouveau appelé drap d'or,—rien n'est plus souple et plus brillant; les entre-deux et les dentelles tissées d'or trouveront là leur emploi;—de la sicilienne chinée; puis du broché (cachemire et soie) de deux teintes, extrêmement joli.

J'ai remarqué une toilette fort séduisante, ainsi composée:

Robe forme princesse à queue, en soie gros bleu. Le bas seul est orné d'un petit volant plissé, surmonté d'une tête bouillonnée et plissée.

Sur cette robe se trouve une draperie plissée, chiffonnée à la perfection, en *broché* gros bleu et jaune d'or. Cette draperie resserre la jupe de soie qu'elle recouvre beaucoup en longueur. Elle est ornée d'un côté de coques et pans en ruban gros bleu, et de l'autre retenue avec une grosse cordelière à glands en soie bleu et or. Le bas est garni d'un bel effilé de soie à haute tête à jour.

Le corsage et les manches restent unis en soie. Ils ont des biais de broché faisant draperies mélangées de nœuds de ruban gros bleu. L'inconvénient des toilettes du jour est l'obligation d'un jupon spécial à chacune d'elles; car, pour que ces draperies et relevés aient bonne façon, il est nécessaire qu'ils soient fixés à demeure sur le dessous. Par conséquent tout tient ensemble, et il n'est plus possible comme autrefois d'avoir un seul beau jupon de faille noire, se portant n'importe avec quel dessus. C'est seulement pour les *formes tuniques* que le jupon noir conserve son utilité.

La description de ces draperies ou secondes jupes est peu facile ; elles varient du reste beaucoup. Il suffit que cela soit gracieux, la fantaisie y a une grande part.

Pour les réussir chez soi, il est à peu près indispensable d'avoir un de ces mannequins articulés, sur lequel alors tout devient possible et n'est plus subordonné qu'au goût de la créatrice.

Un des avantages de cette mode est la facilité d'usager d'anciennes jupes, châles ou burnous en tissus souples, tels que les étoffes algériennes, par exemple.

Ainsi voilà deux modèles différents qui permettent d'organiser soi-même, avec plus ou moins de modifications, une toilette de petite soirée ou de dîner.

Je suppose que l'on ait dans sa garde-robe un jupon et un corsage de soie noire. Le jupon est à queue; peu importe sa garniture.

Il est recouvert par une draperie de *damassé blanc* qui se termine derrière très-bas, en formant deux pointes retombant sur la queue du jupon.

Le devant représente comme deux larges écharpes plissées en long, qui viennent se réunir en se

croisant à la hauteur du genou, où elles sont fixées par une hirondelle noire. Les deux pointes retombent à la suite sur le jupon. Le tour de cette *draperie-jupe* est orné d'un bel effilé blanc piqué de temps en temps de brins noirs.

Le corsage-cuirasse à basques retombant sur la draperie blanche, est ouvert en carré. Il est garni au bord de plis de damassé surmontant une dentelle blanc crème, qui retombe sur la soie noire. De la basque de derrière sortent des nœuds de ruban mélangés blancs et noirs.

Les manches noires, demi-longues, ont des biais de damassé faisant tête à des volants de dentelle crème. Nœuds noirs et blancs.

Sur le côté du corsage, dans le creux de l'ouverture, petit oiseau noir. — Le semblable dans les cheveux, surmonté d'une étoile de strass ou de diamants.

SECONDE TOILETTE.

Jupon de soie noire.

Corsage idem avec manches de chalys blanc rayé. Garniture de dentelle blanche, retenue par un ruban noir à plat et petits nœuds.

Corsage ouvert avec dentelle blanche rabattant à plat.

Le devant du jupon est noir, plus ou moins orné. Les côtés sont plissés et retenus de distance en distance par des nœuds de ruban blanc avec bouts.

Le derrière est à queue. Il est formé par trois lés de chalys blanc, recouverts de dentelle noire resserrée plusieurs fois avec des nœuds de soie noire et de soie blanche à assez longs bouts.

Les effilés sont très en vogue comme garnitures ; les têtes très-hautes et à jours.

Il y en a de bien des genres, généralement très-beaux, par conséquent fort chers.

Aux robes très-habillées, avec volants de dentelles blanches, on met quelquefois un rang d'effilé au-dessus de chaque dentelle; le froncé du volant fait écarter l'effilé, et cela est d'un effet très-original.

On en orne aussi les confections nouvelles.

Les petits mantelets sont appelés à un grand succès, qu'ils soient en soie, faille ou sicilienne noire, ou en étoffe semblable au costume.

Quelques-uns sont croisés, tous emboîtent bien les épaules. Ce genre convient également aux personnes jeunes et aux femmes qui ne le sont plus.

Naturellement les mantelets que je conseille à ces dernières (dont souvent le souci est d'être trop ou trop peu à la mode), seront un peu plus étoffés que ceux portés par les jeunes filles.

Au-dessus de l'effilé, on mettra un plissé à la vieille en ruban ou en étoffe. La dentelle s'emploiera aussi en remplacement des effilés.

Les mantelets très-élégants ont un mélange de dentelle noire et de dentelle blanche. Toujours des nœuds de ruban avec flots.

J'ai beaucoup aimé la toilette suivante que j'ai vue sur une femme âgée, et qui devant moi a reçu bien des compliments. C'était le soir, à un grand dîner.

Le jupon est en tulle noir, avec volants bordés de satin. — Le jour, le jupon sera en faille noire.

Robe de faille noire dont le tour est brodé au passé de grosses grappes de lilas blanc et de lilas mélangées de feuillage. Les grappes sont beaucoup plus grosses derrière que par devant. La jupe est drapée en arrière et retenue par de larges rubans noirs, lilas et blancs. — Corsage ouvert, liséré de blanc et de lilas. Même broderie diminuée autour des basques et du cou. Manches brodées dans le bas. Nœuds des trois couleurs au-dessus. Branches de lilas de deux nuances mélangées de dentelle noire au corsage et en coiffure.

La mousseline de laine et le barége unis sont très-employés pour la confection des costumes de jeunes filles. On les choisit blancs ou de couleurs très-claires; bleu de ciel, rose-pâle, etc.

Peu ou point de garnitures.

Un petit mantelet-écharpe d'étoffe semblable complète admirablement ces toilettes distinguées. Il sera simplement orné d'effilés de laine. — Capote de tulle rose ou bleu. Brides et voile semblables. On voit beaucoup de bas de couleur, surtout unis. En bourre de soie ce n'est pas très-cher, mais en soie à jours c'est infiniment plus joli et d'un porté très-agréable. Seulement le prix en est toujours assez élevé.

Il faut assortir les bas aux toilettes. Les noirs sont très comme il faut, en deuil ou avec des costumes foncés.

VISITES DANS LES MAGASINS

Le mois dernier, je vous ai renseignées, mesdemoiselles, sur les tissus nouveaux pour costume, que l'on trouve aux magasins du Petit Saint-Thomas, 27, 35, rue du Bac. Aujourd'hui je vous donnerai des renseignements sur les costumes confectionnés et sur les pardessus d'été. Le costume de faille noire se porte toute l'année, aussi je n'hésite pas à vous en décrire un qui m'a séduit par sa jolie façon et son bon marché. Ce costume fait avec une faille qui coûte 4 fr. 90 c. le mètre, se compose d'une jupe inclinée garnie devant de deux volants plissés, d'une tunique assez longue que soulève, derrière, un pouff et qui est ornée d'une élégante poche de côté garnie de nœuds de ruban; d'un corsage-cuirasse avec plissé et biais décrivant une ouverture en cœur, et d'une manche terminée par deux plissés avec parement boutonné dessus; prix : 128 francs.

Si vous n'avez besoin que d'un jupon de faille noire pour utiliser une polonaise, une tunique et le corsage d'étoffe claire, voici un modèle richement garni qui coûte 69 fr. Deux volants plissés, rabattant l'un sur l'autre, font le tour de la jupe, puis un bouillonné très-haut les surmonte; il fait volant aux deux bords. Une coulisse serre l'ampleur derrière, et partage en deux la hauteur de la jupe.

Un costume en cachemire noir très-suffisamment garni coûte 55 fr.; un autre en étoffe de fantaisie, se compose d'une jupe, d'une tunique et du corsage, et coûte 49 fr. Un costume de demi-saison en étoffe à carreaux, a une jupe à volants et une double jupe gracieusement drapée, il coûte 39 fr.; un autre plus simple coûte 35 fr. Les peignoirs en zéphir valent 8 fr. 50 c.; en toile forme princesse, entièrement brodés devant : 11 fr. 50 c.; en étoffe de demi-saison : 19 fr. 50 c., avec galon : 27 fr. Parmi les nombreuses confections que la saison nouvelle fait apparaître, nous

vous signalerons des vestes en molleton d'été de toutes les couleurs unies et brodées, à 11 fr. 50 c.; de petits vêtements de demi-saison, à 18 fr. 50 c.

En drap léger de nuances fines, un vêtement à 23 fr. et une jaquette garnie de soutache or ou argent, à 35 fr. Une autre jaquette pour jeune fille, en matelassé d'été, à 37 fr. Une pèlerine en cachemire et tulle avec broderie à jour, à 25 fr.; une autre en cachemire avec garniture de frange, à 19 fr. 50 c. Parmi les tissus de coton, nous citerons : des percales fond noir ou couleurs, en 82 centimètres de large, à 70 c. le mètre; des cretonnes pour robes et chemises, à 85 et 95 c. le mètre; des mousselines imprimées, à 55 c.; des toiles d'Asie, à 25 c. et à 1 fr. 10 c. le mètre; des toiles d'Oxford, à 95 c.; des toiles de Vichy, à 1 fr. 10 et 1 fr. 25 c. le mètre, largeur 1 mètre.

Les foulards lisses et croisés pour costume demi-habillé, et les fantaisies brochées pour toilette parée sont cette année, peut-être encore plus jolis que ceux de l'an dernier; les nuances fines et douces ont une très-grande variété de tons; le prix commence pour le foulard lisse et uni, à 5 fr. 50 c. le mètre, et les couleurs : vert-de-gris de deux tons, marron, mauve, scabieuse, grise, vert Nil, bleu pâle, rose de Bengale, sont les mêmes que celles de la qualité de 6 fr. Le foulard croisé uni coûte 6 fr. 50 c. et 8 fr. le mètre en 90 centimètres de largeur; on trouve toutes les teintes unies et foncées à la mode. A 8, 9 et 10 fr. 50 c. le mètre, il y a des foulards croisés brochés de grosses lentilles, d'hexagones et de petits cailloutés; teintes sombres, demi-teintes et teintes claires. La Compagnie des Indes, 42, rue de Grenelle-Saint-Germain, nous montre à côté de ces foulards unis, des tissus-foulard qui empruntent à la manière dont ils sont tissés des dispositions charmantes : à 10 fr. 50 c. le mètre, en 60 centimètres de largeur, le marron et le blanc, le marron et le gris, le noir et blanc, le bleu marine et blanc forment des rayures composées de mille raies qui produisent comme un glacé. Au même prix, en 90 centimètres de largeur, une petite diagonale et d'autres microscopiques dispositions, des lignes formant carreaux ou des rayures musique, des brochés sur fonds : crème, ivoire, paille, à 12 fr. 50 c. le mètre, de fines rayures jardinières sur fonds : blanc, rosé, tourterelle; des carreaux *rose idéal* coupés de filets noirs et blancs, gris poussière coupés de filets brochés bleu pâle et bleu marine; des dessins courants brochés bleu sur fond crème, ou noirs sur fond bleu ou crème, ou ton sur ton. A 14 fr. le mètre, le foulard crêpé à mille raies fondues : noires et blanches, blanches et noires; crème et bleu marine ou bleu lin; bleu marine et blanches; bleu pâle et bleu marine; de larges rayures jardinières interrompues par des rayures mêlées noir et blanc, marron, bleu marine, ivoire, bleu azur; ce même tissu reproduit des carreaux lilas et prune, bleu céleste et bleu foncé, crème et marron, blancs et noirs. Pour terminer cet aperçu des nouveautés de la Compagnie des Indes, nous mentionnerons son Tussor gros grain, nuance naturelle, à 10 fr. le mètre, en 90 centimètres de largeur, et le crêpe de Chine noir, à 38 fr. le mètre, en 1 mètre 40 centimètres de largeur. La Compagnie des Indes envoie *franco* la collection de ses échantillons aux abonnées qui en font la demande, avec prière de la lui retourner après le choix fait.

Les garnitures pour costume journalier se composeront encore de tresses mohair d'été qui s'assortissent à la couleur de l'étoffe; la Ville de Lyon, 6, rue de la Chaussée-d'Antin, nous a montré un genre nouveau, tissé très-lâche et tout à fait en rapport avec les tissus plus légers de l'été; les franges en soie de deux couleurs, celles en fil pour ornement de costume en toile ou en batiste font tout à fait nouveauté. Les boutons en passementerie de fil sont en harmonie avec la frange; très-jolie cette garniture et commode pour le repassage ou le nettoyage. Pour les costumes blancs ou ivoire ou crème, qui seront très en vogue aux bains de mer et à la campagne, le drapé de la tunique sera soutenu par des nœuds-écharpe en ruban de gaze canevas, et les manches et la poche s'orneront de plus petits nœuds de ce même ruban qui se fait dans toutes les teintes à la mode; il s'emploie également comme cravate et comme nœud de coiffure. Les mantilles en blonde noire dite blonde espagnole, en blonde crème, en blonde blanche, sont une très-agréable coiffure à jeter sur la tête pour les promenades du soir à la campagne, et celles de la Ville de Lyon sont d'une bonne dimension; elles enveloppent les épaules et les pans, se rejettent sur le dos; très-gracieuse manière de se garantir de la fraîcheur du soir. Les gants de Saxe de cette même maison, gantent bien; ils sont coupés à Paris et solidement cousus; la manchette longue et ronde garantit suffisamment le bras des rayons du soleil. Me voici tout naturellement amenée à vous donner quelques conseils sur les soins à prendre pour que votre teint et vos mains ne se couvrent pas de ces vilaines taches de rousseur contre lesquelles, une fois venues, on me demande un remède. Si vous aviez eu quelques soins préventifs, vous n'auriez pas aujourd'hui votre teint abîmé, car ces taches, si elles peuvent s'atténuer, ne peuvent entièrement disparaître. C'est ce que m'a dit M. Guerlain. Pour les prévenir ou les atténuer, il faut avoir soin en rentrant d'une promenade au grand air et au soleil, d'enlever la poussière qui se trouve sur le visage avec un peu de crème de fraise, de l'essuyer et de mettre de la poudre de riz qu'il faut enlever quelques instants après avec la main. L'eau de verveine pour la toilette est excellente, et pour les pays chauds l'eau de laurier camphrier et l'esprit de fleur de cédrat. Pour les mains, employez le savon Sapocéti au blanc de baleine parfumé à la violette, à l'amande, à l'héliotrope et la pâte de Mellite aux pistaches, qui adoucit la peau.

Les personnes qui, par les grandes chaleurs, ont des transpirations à la tête pourront se servir de l'eau lustrale qui rafraîchit et tonifie, et comme pommade elles emploieront le stilboïde liquide et cristallisé. En été, les extraits de fleurs pour le mouchoir doivent être frais, ceux à la verveine, au cédrat, bouquet Floride conviennent pour les grandes chaleurs. Les personnes qui ne se servent que d'eau de Cologne trouveront dans l'eau de Cologne de M. Guerlain une suavité de parfum qui reste au mouchoir sans s'amoindrir ou s'altérer. Les poudres de riz à employer sont : la poudre de cypris pour les brunes; la poudre de cygne pour les blondes. Ces différentes parfumeries se trouvent chez MM. Guerlain, 15, rue de la Paix. Prière à nos lectrices de s'adresser directement à cette maison.

Quelques conseils pour les habillements des petits garçons. La culotte collante qui accompagne le veston arrondi que M. Lacroix, 2 et 3 rotonde Colbert, fait pour les enfants de neuf à douze ans, serre la jambe au-dessus du genou et se boutonne de côté; le genou est emprisonné dans son enveloppe de fin drap qui le dessine autant que nos corsages-cuirasse dessinent la taille; pour les plus âgés le bas long est de rigueur, pour les plus jeunes la chaussette est permise. Cette culotte qui peut se porter à partir de 7 ans se fait en drap d'été, en casimir uni ou légèrement mélangé genre mat; les nuances grises de ton varié sont surtout employées. La façon jupe plissée derrière à plis couchés ou à la religieuse, plate devant et boutonnée de côté, est très-jolie pour les petits garçons un peu forts, elle les élance et les dégage. Le gilet et la longue veste descendant à cinq centimètres du bas de la jupe complètent le costume. Toutes les petites fantaisies en tissu léger conviennent pour cette forme de même que le Saigon, cette nouvelle étoffe qui se lave aussi bien que le piqué et qui ne se chiffonne pas, deux qualités permettant de l'économie élégante. Le Saigon est un façonné blanc ou écru à carreaux imprimés ou à lignes très-fines; il s'emploiera pour tous les âges. Le pardessus ne varie pas de forme, qu'il soit en drap d'hiver et garni de fourrure, ou en fantaisie d'été, il reste toujours paletot droit boutonné et croisé devant. Les costumes d'enfants que nous avons vus chez M. Lacroix se distinguent, non-seulement par leur élégante petite tournure, mais aussi par la manière soignée dont ils sont faits, par la qualité des étoffes employées et leur nouveauté comme tissu. Nos abonnées voudront bien s'adresser directement à M. Lacroix.

C. L.

EXPLICATIONS

GRAVURES DE MODES.

PREMIÈRE GRAVURE, nº 4047 *bis*.

Costumes des magasins du Petit Saint-Thomas, 27-35, rue du Bac,—Modes de Mlle Tarot, 4, rue Favart.

Première toilette. — Costume en foulard; jupe ornée dans le bas de deux volants plissés : lé uni derrière; corsage-cuirasse à revers; tablier drapé derrière, relevé en deux fois sur le côté et garni d'effilé; poche avec nœud à bouts flottants. —Chapeau en tulle avec guirlande de marguerites blanches et roses et de feuillage sur le côté; petite touffe de fleurs derrière et ruban tombant dans le dos.

Deuxième toilette. — Costume en louisine; jupe en étoffe unie, ornée dans le bas d'un grand volant plissé, et d'un autre froncé au-dessus avec tête bouillonnée; Polonaise en étoffe rayée, garnie dans le bas d'un effilé muguet avec glands; la polonaise est relevée en arrière un peu de côté par un nœud. Manche avec revers arrondi orné de deux rangs de boutons et d'un nœud; poche plissée sur le côté droit. — Capote en faille avec bord liséré; passe ornée de dentelle crème; dessous roses mélangées.

Toilette d'enfant. — Costume en Sicilienne; jupe unie ornée dans le bas d'une tresse bretonne; corsage long, orné devant de pattes boutonnées. — Paletot mousquetaire avec deux rangées de boutons et bretelles en tresse bretonne.

GRAVURE D'ENFANTS.

Toilettes des magasins du Petit Saint-Thomas, 27-35, rue du Bac.—Costumes de petits garçons, de M. Lacroix, tailleur, 2, Rotonde Colbert.

Première toilette. — Petite fille de 5 à 7 ans. — Robe en Sicilienne; jupe plissée derrière par trois gros plis. — Jaquette Louis XV ornée de dentelle blanche, ouverte derrière, avec trois nœuds; le corsage, plus long devant que derrière, est fermé avec des boutons en argent; deux petits biais au-dessus de la dentelle; col rond garni de dentelle, fermé au cou avec un nœud. — Chapeau en paille à bords plats, orné de plumes bleues et blanches. — Souliers à petite bride avec nœud.

Deuxième toilette. — Petit garçon de 10 à 12 ans. — Costume en drap; pantalon arrêté au genou avec des petits boutons sur le côté. — Gilet long échancré devant. — Jaquette boutonnée avec un seul bouton; col à revers. — Chapeau en paille avec large galon.

Troisième toilette. — Petite fille de 7 à 10 ans. — Costume en louisine garni de galons de laine écossais. — Jupe unie; tablier arrondi relevé à plis en arrière; lé droit derrière relevé en deux fois. — Corsage long à pointe, boutonné en biais; — Chapeau en paille avec draperie en crêpe de Chine, plume blanche et touffe de roses. — Demi-botte en satin anglais boutonnée sur le dessus du pied.

Quatrième toilette. — Petit garçon de 3 à 5 ans. — Costume en drap zéphyr. — Jupe plissée; gilet long avec poche à patte découpée. — Paletot avec revers et large poche dans le bas. — Chapeau marin en paille. — Demi-botte en chevreau avec tige arrondie.

Cinquième toilette. — Fillette de 10 à 14 ans. — Jupe ornée dans le bas de deux volants plissés surmontés d'un galon de soie gris et rose; tablier réuni au lé de derrière par des nœuds en galon; poche sur le côté, ornée d'un grand plissé. — Corsage-cuirasse avec revers devant; dos à basque avec petit pouff et pattes doubles tombant derrière; manche cornet un peu ouverte dans le bas — Capote en crêpe de Chine avec passe en paille. — Souliers en chevreau avec bouffettes.

TROISIÈME GRAVURE.

TOILETTES DE PROMENADE.

Costume en faille bleu marine et tissu natté à rayures écrues et bleues. Jupe unie en faille, inclinée aux lés de derrière et drapée d'un lé de tissu natté qui a son point de départ à la seconde couture du lé de côté. Ce lé couvre les lés de derrière en se drapant de plis, est ramené devant où il coupe diagonalement le tablier et vient s'arrêter dans le bas de la jupe et un peu en arrière, sous une double coque à pan carré. La coupe est faite d'un autre lé drapé sur la partie inférieure du tablier et dont le point de départ est le même. Poche en faille bleue. Corsage à basque ronde avec nœud sur la basque du dos et frange résille au contour; même frange à la draperie et au bas du pan. Manche en faille ornée d'un plissé et d'un parement avec nœud. Col et sous-manche en toile rehaussés d'une dentelle. Bottes en chevreau brillant. Gants de Suède. — Chapeau en paille de riz noire à passe relevée derrière. Écharpe en tulle crème chiffonnée en coques, roses de roi piquées à travers.

Costume en cachemire des Indes gris poussière, ornements en faille de même ton. Jupe ras de terre garnie d'un volant froncé de vingt-cinq centimètres de hauteur qui reçoit, au-dessus de l'ourlet, un biais de faille de cinq centimètres. Tunique-écharpe entourée d'un biais en faille et, dans le bas, bordée d'une frange; elle est posée sous les hanches et relevée régulièrement de plis rabattus disposés derrière en coques étagées. Corsage à basque carrée devant, échancrée sur les hanches et collante derrière; petits biais de faille au contour et revers à l'encolure montante. Trois parements et un nœud au bas de la manche ronde. — Chapeau en paille belge à passe retournée, avec guirlande de coquelicots dessous, et touffes des mêmes fleurs sur la calotte devant. Touffe de plumes derrière remontant sur le côté. Col et sous-manche plissés. — Bottes en chevreau. Gants Régénération d'été.

Costume d'enfant en cachemire des Indes bleu pâle. Jupe garnie de trois rangs de tresse bleue marine, même garniture à la draperie tablier qui se relève derrière par trois plis. Ceinture en faille ou en cachemire posée sur les plis du relevé. Corsage à basque. Manche à parement garnie de tresse. Chapeau en paille à fond de cachemire, ruche entourant le fond. Bottes en chevreau bleu, chaussettes blanches.

TAPISSERIE COLORIÉE.

PLANCHE REPOUSSÉE.

QUART D'UN TABOURET DE PIANO, en point capitonné. Si l'on veut le faire en point ordinaire, on remplacera chaque point par quatre points. Avec le dessin bois clair, on peut changer le fond et le faire en ponceau, vert, bleu, bois foncé, grenat.

PETITE PLANCHE DE BRODERIE.

Suite de la collection d'alphabets.

CINQUIÈME CAHIER.

Corsage. — Saut de lit. — Corsage. — Pardessus. — Jupon. — Pantalon. — Camisole. — Panier en toile. — Garniture. — Gabrielle. — Caroline. — Bande crochet tunisien avec bord natté. — T.-B. — Bonnet d'enfant. — Col matelot pour enfant. — Taie d'oreiller. — Dessus de pelote. — Écusson avec Germaine. — Clotilde. — Adrienne. — Pale. — Pantoufle. — Écusson avec G. — Écusson avec H. F. — Dentelle renaissance. Julie. — Félicie. — Fond de cheminée.

PLANCHE V.

1er CÔTÉ.

Robe de baby. — Capote de baby. — Fond de cheminée. — Toque de baby.

2e CÔTÉ.

Camisole. — Toilette col rabattu et manche. — Toilette col droit et manchette. — Bonnet du matin.
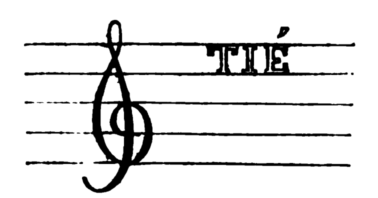
CHARADE

Au temps du moyen âge on voyait mon premier
Faire abaisser maint pont, ouvrir mainte tourelle;
L'antique nom de mon second rappelle
L'imprudent Phaéton, que l'on vit s'y noyer.
C'est grâce à mon dernier que la ville assiégée
Peut contre l'ennemi résister plus longtemps,
Ou l'embarcation, sur un roc naufragée,
Attendre le vaisseau qu'amèneront les vents.
Dans les siècles passés, qu'en vain on calomnie,
Mon entier unissait ouvriers et patrons,
Offrant un but modeste à leurs ambitions,
Un appui mutuel, une heureuse harmonie;
Tels étaient les bons fruits qu'aujourd'hui l'on renie
Pour se nourrir d'illusions.
Ah! revenons à l'esprit de nos pères!
Si nous avons gagné, nous avons plus perdu.

RÉBUS









Explication du rébus d'Avril : *Tout songe est mensonge.*

Le Directeur-Gérant : **J. Thiéry.**

6-1313 Paris. — Typographie Morris Père et Fils, rue Amelot.



IMP. DUPUY, PARIS

Juin. 1876. Journal des Demoiselles N° 4053

ET PETIT COURRIER DES DAMES REUNIS

Modes de Paris, rue Drouot, 2.

Dentelles et Étoffes du Petit St Thomas, Rue du Bac, 27 à 35.

Foulards de la Compagnie des Indes, rue de Grenelle St Germain, 42.

Rubans et Passementeries de la Ville de Lyon, rue de la Chaussée d'Antin, 6.

Machines à coudre Wheeler et Wilson, Boulevard Sébastopol, 70.

JOURNAL

DES

DEMOISELLES

INSTRUCTION

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE

(SUITE ET FIN)

Les *Etudes de la Nature* sont l'œuvre capitale de Bernardin; *Paul et Virginie*, cette pastorale immortelle, *la Chaumière indienne*, cette œuvre originale et charmante, ne sont, dans sa pensée, que des romans destinés à mettre en pleine lumière les théories chères à l'auteur : que tous les maux de l'homme lui viennent de la société, et que le bonheur ici-bas ne se trouve que dans la confiance en une Providence paternelle et dans la communication intime avec la nature. Voyez *Paul et Virginie;* madame de la Tour et Marguerite ont dû leurs infortunes aux rigoureuses lois de la société, telle qu'elle est constituée en Europe; elles retrouvent une félicité céleste dans cette île des Tropiques, où elles vivent pauvres et ignorées; leurs malheurs recommencent lorsque Virginie part pour l'Europe, et que sa mère préfère pour elle les richesses à la dépendance immédiate de Dieu et des bontés de la Providence. De même pour le paria et la veuve du bramine, ils sont les plus misérables des êtres, tant qu'ils sont soumis aux lois sociales de leur pays, ils en deviennent les plus heureux lorsqu'ils sont réfugiés au sein des forêts et qu'ils n'ont plus que les tigres pour voisins.

Ce système a des côtés nobles et séduisants qui plaisent à l'imagination : qui donc n'a pas rêvé une Ile de France ou une Chaumière indienne? elle a des côtés sérieux qui charment une âme pieuse : ce profond abandon entre les mains de Celui qui nourrit toute créature est un sentiment naturel et doux, mais les idées chimériques, enlacées aux pensées justes et sages, ôtent beaucoup de leur valeur à celles-ci, et l'on sent trop que l'Ile heureuse, l'Élysée, la République idéale, à la façon de Bernardin, n'existera jamais que dans les nuages, et que l'homme, en dehors d'une religion positive et d'une foi pratique, est trop méchant pour arriver à être si heureux.

Mais laissons ces critiques trop aisées, et louons du fond du cœur ce qui, chez Bernardin de Saint-Pierre, est vraiment grand et digne d'admiration : sa religieuse reconnaissance envers le Dieu créateur, proclamée bien haut devant les athées qui prédominaient alors dans le monde des lettres; sa sympathie pour tout ce qui est petit, humble et faible; le sentiment exquis de la nature, de l'ordre, de l'harmonie qui y règnent, et enfin ce style enchanteur, mélodieux pour l'oreille, coloré pour les yeux, à qui il retrace ce que la plume décrit, et qui laisse au cœur un sentiment de paix et de sérénité. Les paysages de Bernardin de Saint-Pierre ressemblent à ceux du Poussin : on y trouve une belle lumière, des plans heureux et toujours une idée morale encadrée dans les lignes de l'Arcadie ou les rochers du Taygète.

La première partie des *Études* est consacrée à démontrer l'existence de Dieu par l'ordre, la beauté et les magnifiques concordances de la création. Rien n'est plus touchant que l'hommage rendu à la bonté divine par un homme qui avait vécu, qui avait souffert, et qui n'avait trouvé qu'en Dieu seul le refuge à ses maux : « O mon » Dieu ! s'écrie-t-il, les riches et les puissants » croient qu'on est misérable et hors du monde » quand on ne vit pas comme eux; mais ce sont » eux qui, vivant hors de la nature, vivent hors » du monde. Ils vous trouveraient, ô éternelle » beauté ! toujours ancienne et toujours nouvelle, » ô vie pure et bienheureuse de tous ceux qui vivent véritablement, s'ils vous cherchaient seulement au dedans d'eux-mêmes ! Mais parce » que vous êtes trop au dedans d'eux, où ils ne

» rentrent jamais, et trop magnifique au dehors, » où vous vous répandez dans l'infini, vous leur » êtes un Dieu caché. Ils vous ont perdu en se » perdant... Cependant qui ne vous voit pas n'a » rien vu, qui ne vous goûte point n'a jamais » rien senti; il est comme s'il n'était pas, et sa vie » entière n'est qu'un songe malheureux. Moi-» même, ô mon Dieu! égaré par une éducation » trompeuse, j'ai cherché un vain bonheur dans » les systèmes des sciences, dans les armes, dans » la faveur des grands, quelquefois dans de fri-» voles et dangereux plaisirs. Dans ces agita-» tions, je courais après le malheur, tandis que » le bonheur était auprès de moi. Quand j'étais » loin de ma patrie, je soupirais après des biens » que je n'y avais pas, et cependant vous me fai-» siez connaître les biens sans nombre que vous » avez répandus sur toute la terre, qui est la pa-» trie du genre humain. Je m'inquiétais de ne » tenir à aucun grand ni à aucun corps, et j'ai » été protégé par vous dans mille dangers où ils » ne peuvent rien. Je m'attristais de vivre seul » et sans considération, et vous m'avez appris » que la solitude valait mieux que le séjour des » cours, et que la liberté était préférable à la » grandeur. Je n'ai cessé d'être heureux que » quand j'ai cessé de me fier à vous. O mon Dieu! » donnez à mes faibles travaux, je ne dis pas la » durée ou l'esprit de vie, mais la fraîcheur du » moindre de vos ouvrages; que leurs grâces di-» vines passent dans mes écrits et ramènent mon » siècle à vous, comme elles m'y ont ramené moi-» même. Quand les rudes aquilons ont ravagé la » terre, vous appelez le plus faible des vents : à » votre voix le zéphyr souffle, la verdure renaît, » les douces primevères et les humbles violettes » colorent d'or et de pourpre le sein des noirs ro-» chers. »

Ces lignes renferment en elles l'esprit de l'ouvrage. L'auteur montre, et d'une manière évidente, l'intelligence divine qui a réglé toute chose : en suivant la direction des montagnes sur le globe, il adore la force qui posa leurs fondements et qui cacha dans leur sein les métaux nécessaires à l'homme; il suit le cours des eaux à travers les campagnes, et il signale la sagesse qui pourvoit à nos besoins; il observe les végétaux et les animaux répandus à la surface de la terre, et il nous apprend que chaque plante a son site, chaque animal sa patrie, et que Dieu l'a voulu ainsi, afin que la terre entière fût utile à l'homme, dernier but de la création. Tout ce qui paraissait confus revêt un ordre admirable, tout ce qu'on attribuait au hasard devient l'œuvre d'une intelligence paternelle. Les descriptions ravissantes se succèdent, et toujours elles sont mêlées à quelque observation morale qui leur donne plus de caractère et de prix. On goûtera ce tableau, qui est vraiment d'un maître, et qui se trouve dans l'Étude septième :

« Il n'y a que la religion qui donne à nos pas-» sions un grand caractère. Elle répand des » charmes ineffables sur l'innocence et donne une » majesté divine à la douleur. Il y a quelques » années que j'étais à Dieppe, vers l'équinoxe de » septembre, et un coup de vent s'étant élevé, » comme c'est l'ordinaire dans ce temps-là, j'en » fus voir l'effet sur le bord de la mer. Il pouvait » être midi; plusieurs grands bateaux étaient » sortis le matin du port pour aller à la pêche. » Pendant que je considérais leurs manœuvres, » j'aperçus une troupe de jeunes paysannes, jolies » comme la plupart des Cauchoises, qui sortaient » de la ville, avec leurs longues coiffures blan-» ches que le vent faisait voltiger autour de leur » visage. Elles s'avancèrent en folâtrant jusqu'à » l'extrémité de la jetée, que des ondées d'écume » marine couvraient de temps en temps. Une » d'entre elles se tenait à l'écart, triste et rêveuse. » Elle regardait au loin les bateaux, dont quel-» ques-uns s'apercevaient à peine au milieu d'un » horizon fort noir. Ses compagnes d'abord se mi-» rent à la railler pour tâcher de la distraire : » — Est-ce que tu as là-bas ton bon ami? lui di-» saient-elles. Mais comme elles la voyaient tou-» jours sérieuse, elles lui crièrent : — Allons, ne » restons pas là. Pourquoi t'affliges-tu? Reviens, » reviens avec nous! Et elles reprirent le chemin » de la ville. Cette jeune fille les suivit lentement » sans leur répondre, et quand elles furent à peu » près hors de sa vue, derrière des monceaux de » galets qui sont sur le chemin, elle s'approcha » d'un grand Calvaire qui est au milieu de la je-» tée, tira quelque argent de sa poche, le mit dans » le tronc qui était au pied, puis elle s'agenouilla » et fit sa prière, les mains jointes et les yeux le-» vés au ciel. Les vagues qui assourdissaient en » brisant sur la côte, le vent qui agitait les » grosses lanternes du crucifix, le danger sur la » mer, l'inquiétude sur la terre, la confiance dans » le ciel, donnaient à l'amour de cette pauvre » paysanne une étendue et une majesté que le » palais des grands ne saurait donner à leurs » passions. »

Il serait facile de beaucoup citer, et de tirer de ce gros volume des *Études* un petit volume exquis, qui deviendrait comme une introduction à *Paul et Virginie*. En fait d'éloges, tout a été dit sur cette idylle, plus touchante, plus noble que les idylles de l'antiquité. Qui n'a pleuré Virginie? qui n'a pleuré avec Paul? qui n'a présentes à l'esprit toutes les scènes de ce drame : l'enfance de mademoiselle de la Tour et du fils de Marguerite, leurs jeux, leur amitié; Virginie allant demander la grâce de l'esclave marrone; le gouverneur de l'île apparaissant au milieu de ces familles paisibles, et y apportant, avec les nouvelles de l'Europe, la douleur et la séparation; les adieux de Virginie, son départ; Paul regardant du haut des rochers le vaisseau qui l'emporte, et qui n'est plus qu'un point noir à l'horizon; les conversations de Paul et du vieillard, qui marquent

le passage de l'adolescence à la jeunesse; le naufrage du Saint-Géran; la mort de Paul, précédée de ce dernier entretien avec son ami, où la croyance en l'immortalité est affirmée avec tant de charme et de grandeur? La description de la tempête est admirable : ses teintes fortes et sobres effraient. La *Chaumière indienne* a des pages pleines de fraîcheur, mais qu'elle est loin de l'œuvre parfaite qu'un auteur ne produit qu'une fois! Peut-être dans des pages peu connues : la *Pierre d'Abraham*, Bernardin de Saint-Pierre a-t-il retrouvé la palette avec laquelle il peignit l'Ile de France. Nous recommandons cette œuvre ignorée de beaucoup, à nos lectrices; elles y trouveront comme nous un charme indéfinissable.

Dans les *Harmonies de la Nature*, Bernardin se reconnaît avec ses grâces, avec son profond amour de la création, mais aussi avec les théories sociales qui ne soutiennent pas toujours l'examen. A l'aurore de la Révolution, il publia les *Vœux d'un Solitaire, Vœux pour le Roi, Vœux pour le Peuple*, vœux d'un homme de bien, d'un tendre ami de l'humanité, exprimés parfois avec éloquence, mais qui ne persuadèrent personne.

Bernardin connaissait et aimait l'antiquité; il a publié une excellente étude sur l'épisode d'Évandre, dans Virgile, et un morceau achevé, appelé l'*Arcadie*, qui rappelle un peu *Télémaque*, et qui, par la beauté du coloris, la grâce des sentiments, peut être placé immédiatement au-dessous de *Virginie*. Il y décrit la Gaule, et surtout la Neustrie qui lui était si chère, et Chateaubriand, dans ses *Martyrs*, célébrant l'Armorique, s'est souvenu sans doute du voyageur Céphas abordant au milieu des Druides, et *Atala* elle-même n'est-elle pas une réminiscence de *Paul et Virginie?* Les couleurs de Chateaubriand sont plus fortes et moins fondues; il y a plus de vigueur chez l'un, plus de douceur et de délicatesse chez l'autre.

On le voit, l'œuvre de Bernardin de Saint-Pierre est considérable, mais dans tous ses écrits, gros volumes ou petites nouvelles, on retrouve une étonnante unité d'idées. Il ne s'est pas déjugé. Toujours la nature lui est apparue aussi belle, aussi harmonieuse dans sa diversité; toujours le Créateur aussi bon, aussi prévoyant, toujours l'homme en lutte avec la société et avec ses propres passions, aussi malheureux, et, de toutes les manières, il exprime la même pensée : Il faut se confier en Dieu, se dégager du monde et vivre avec la création. Il soutint sa profonde conviction religieuse aux mauvais jours de la Révolution, à l'Institut, devant Cabanis qui jurait qu'il n'existait pas de Dieu, et devant un autre de ses confrères qui l'appelait sur le terrain, et qui voulait lui prouver, l'épée à la main, que tout meurt avec nous. Bernardin répondit à ces insanités par quelques paroles éloquentes et pénétrées qui font honneur à sa mémoire. Il était mieux que déiste, il était chrétien; il paraissait révérer les mystères du christianisme, mais on ne peut conclure ni de ses ouvrages ni de sa vie, racontée par les biographes, quelle part la religion dans laquelle il était né eut dans son existence, et l'on pourrait quelquefois soupçonner son extrême tolérance de toucher à l'indifférence.

Les différents épisodes qui se rattachent tous à l'idée mère de ses livres, sont d'une lecture extrêmement agréable; il en est un, moins connu encore que la *Pierre d'Abraham*, qui porte l'empreinte des plus généreux sentiments : c'est une série de scènes dialoguées, portant le nom d'*Empsaël*. La charité, le pardon des injures, l'amour de Dieu et des hommes donnent un caractère intéressant et tendre à cette petite œuvre. Quel charmant recueil formeraient les récits, les œuvres d'imagination de Bernardin! Bien peu de lecteurs ont le courage et le temps d'aborder les œuvres complètes, et d'y dénicher les descriptions délicieuses de la *Pierre d'Abraham*, les scènes attendrissantes d'*Empsaël*, les fragments de l'*Arcadie*, qui semblent une traduction de quelque auteur grec ignoré. On ne lit plus les *Études*, on lit encore moins les *Harmonies*, et, pour la génération actuelle, l'œuvre de Bernardin se réduit à *Paul et Virginie*. Il mériterait d'être lu davantage, et, si quelqu'une de nos lectrices trouvait au fond d'une bibliothèque les deux gros volumes édités par Aimé Martin, je l'engage à lire dans les *Études* la *Réponse aux objections*; dans les *Harmonies* la *Leçon de botanique*; dans *Paul et Virginie*, tous les épisodes, et je crois qu'elle serait charmée de la douceur des pensées et de la suavité de l'expression. Si les auteurs modernes ont le sentiment des beautés naturelles, s'ils ne sont plus comme nos ancêtres qui avaient des yeux et ne voyaient point, c'est à Bernardin de Saint-Pierre qu'ils doivent cette faculté : il a mis du vert dans la littérature, et il a fait mieux qu'étudier la nature, il l'a fait aimer.

M. B.



BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux Libraires-Éditeurs.

HISTOIRE DES LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES

PAR ALFRED BOUGEAUD.

Littérature anglaise, hollandaise et scandinave.

—

Nous avons parlé dans notre numéro d'avril, du premier volume de ce remarquable ouvrage, destiné à faire connaître aux Français, qui ne savent guère que leur propre langue, l'histoire intellectuelle des peuples étrangers. Le second volume s'ouvre par un savant et intéressant tableau de la littérature anglaise, qui, on le sait, s'est formée des aspirations, des rêves, du génie de quatre peuples différents : les Bretons contemplatifs ; les Anglo-Saxons prompts à la lutte, en paroles et en actions ; les Danois, poètes et soldats tout à la fois ; les Normands, à l'esprit fin et railleur ; et l'on retrouve les traces de ces inspirations différentes dans tout ce qu'a produit la nation créée par la fusion de ces éléments divers.

La nation celtique, qui, la première, a occupé l'Angleterre, l'Écosse, l'Irlande, a laissé des poésies, dues aux bardes, qui ne le cédaient guère aux druides en dignité et en honneur; ils ont chanté leur nation, ses gloires et ses défaites : Merlin, Lywarch, Talisin, sont les plus célèbres d'entre eux; il faut leur adjoindre Ossian, dont les poésies ont été publiées au commencement de ce siècle par l'Écossais Macpherson, qui les avait recueillies dans un vieux manuscrit en langue erse, déposé à la bibliothèque de Douai. Le christianisme triompha enfin de ces nations païennes, et les évêques, d'origine celtique, furent poètes comme les bardes l'avaient été avant eux. La poésie et la foi firent alliance et enfantèrent des chants si beaux, dit un vieil auteur, que les anges du ciel se penchaient pour les entendre. Saint Colomban chantait ainsi l'Irlande, sa patrie : « Quel délice de courir sur la mer aux » vagues blanches, et de voir ces vagues se briser » sur les côtes de l'Irlande ! Quel délice de ramer » dans sa petite barque, et d'aborder au milieu » de la blanche écume sur les grèves de l'Irlande ! » Ah ! que ma barque volerait vite si sa proue » était tournée vers ma chênaie d'Irlande ! Il y a » un œil gris qui se tourne sans cesse vers Erin ; » cet œil ne verra plus en cette vie ni les hommes » ni les femmes d'Erin. Du haut de ma barque, » lorsque je promène mon regard vers la mer, » il y a une larme dans mon œil gris et doux » quand je me tourne vers Erin... Mon cœur est » brisé dans ma poitrine; si la mort subite vient » me surprendre, ce sera à cause de mon grand » amour pour les Gaëls... » C'est sur ce même ton, plaintif et tendre, qu'un poète moderne, Thomas Moore, a chanté les infortunes et les charmes de l'Irlande.

Les pirates anglo-saxons qui ravageaient les côtes de l'Angleterre, finirent par triompher des populations celtiques ; beaucoup de Gaëls émigrèrent en Armorique, et la harpe des bardes et des prêtres ne chanta plus que des cantiques de douleur. Les Saxons furent convertis à la foi chrétienne par le zèle du pape Grégoire-le-Grand et par l'apostolat du moine Augustin. Ces conquérants venus du Nord avaient aussi leurs chantres, mais il est resté peu de traces de leurs poèmes; on connait un roman poétique appelé *Béowulf*, récit des exploits d'un chef saxon; mais si la poésie est négligée, l'histoire et la philosophie commencent chez ce peuple d'une intelligence plus positive que les races rêveuses qui l'avaient précédé sur le sol d'Albion. Les chroniques de Gildas et de ses successeurs racontent les événements mémorables de l'Heptarchie saxonne. Bède le Vénérable (673-735) fut un prodige de savoir et de vertus; il a écrit l' *Histoire ecclésiastique de la nation anglaise*, et l'on s'étonne comment tant de lumière peut surgir d'un siècle barbare. Il est vrai qu'il vivait dans ces monastères qui étaient les asiles de la civilisation romaine et des traditions du passé. C'est à l'Église aussi que le roi Alfred le Grand, cette noble figure de roi, dut les vives lumières de son esprit; il délivra son peuple par les armes, du joug des Danois, et consacra vingt ans à l'éclairer et à le moraliser. Il traduisit du latin en saxon l'*Histoire ecclésiastique*, de Bède. Après sa mort, la guerre contre les hommes du Nord recommença, et Canut-le-Grand réunit sur sa tête les trois couronnes de Norwége, de Danemarck et d'Angleterre. La race saxonne triompha encore, mais pour un temps bien court, et les Normands, les fils de Rollon, s'implantèrent pour toujours sur cette terre qui avait eu pour maîtres tour à tour les Gaëls, les Saxons et les Danois.

Ces Français-Normands n'importaient pas la poésie avec eux : ils ont la perception facile, l'esprit avisé, peu ou point de sentiment; beaucoup d'invention et quelque chose de vif, de clair et d'amusant. Leurs écrivains content toujours : c'est ainsi que Robert Wace mit en romans les

antiques légendes gaëliques, celle du roi Arthur entre autres, et les ménestrels les chantaient dans les châteaux. Au fond des cloîtres il se faisait, en langue latine, un mouvement intellectuel solide et profond : l'histoire, la théologie, la philosophie, les sciences y florissaient. Roger Bacon, moine franciscain, pénétra les arcanes de la nature; Denis Scott, de l'Université d'Oxford, se fit connaître par sa vigoureuse dialectique, et pendant les deux siècles qui suivirent la conquête normande, les savants, les historiens, les théologiens écrivirent en latin; les ménestrels racontèrent leurs romans et leurs lais en français, et le peuple chanta ses héros, Robin Hood, entre autres, en saxon; après bien des efforts et des luttes, de ces trois langues sortit la langue anglaise. Au quatorzième siècle, Geoffroy Chaucer écrit en anglais ses charmants poèmes, première aurore du génie anglais. Le roi Édouard III venait de déclarer l'anglais langue nationale, et Chaucer consacra par ses vers ingénieux cette déclaration patriotique : il forme la transition entre le moyen âge et la renaissance.

La sanglante guerre de Cent Ans contre la France, et la guerre des Deux Roses, plus cruelle encore, étouffèrent les doux chants des Muses; sous Élisabeth, les lettres renaissent, Shakspeare paraît, et il fait oublier les Surrey, les Sydney, les Spenser, qui brillèrent à la cour de l'intelligente et cruelle fille de Henri VIII.

Shakspeare, génie étrange, a mêlé partout la comédie et le drame; il place le bouffon à côté du sublime, il se plaît aux contrastes, et il emploie avec une verve prodigieuse l'ironie amère, sanglante, dont il tire d'admirables effets. Rien ne semble étudié, tout coule de source, avec abondance, avec excès; les métaphores s'entassent, les tableaux se suivent, le raisonnement se convertit en images saisissantes. On sent une âme forte et passionnée qui exprime violemment ce qu'elle a senti de même.

Il est la gloire de l'Angleterre, qui, après lui, place Milton, Milton le secrétaire de Cromwell, l'adversaire implacable de Charles Ier, et qui chanta en vers souvent admirables la chute de nos premiers parents et la félicité perdue. Une nuée de poètes secondaires remplissent les annales littéraires anglaises aux seizième et dix-septième siècles; parmi eux on ne peut guère citer que Dryden, qui a laissé des odes pleines d'une verve heureuse; il a laissé aussi la réputation de ne tenir à rien qu'à l'argent et aux emplois; il flatta continuellement le soleil levant, et il mourut cependant pauvre et délaissé. Avant lui, François Bacon, grand-chancelier d'Angleterre, avait offert le triste exemple de l'union d'un grand esprit avec un vil caractère.

Pendant le dix-huitième siècle, l'esprit de libre recherche né du protestantisme domina dans les lettres anglaises. Hobbes, Bolingbroke et Locke sont des philosophes matérialistes. Hume, l'historien, poussa jusqu'au scepticisme le plus absolu. Pope, né catholique et qui resta fidèle à sa foi jusqu'à la mort, fit régner dans ses vers une morale pure, appuyée sur la croyance en Dieu; il avait un talent ingénieux et brillant, qui pourrait faire songer au poète français Delille. Edward Young doit sa renommée à ses *Nuits*, œuvre où se trouvent de beaux sentiments et des descriptions ravissantes, mais qui lasse par sa monotonie déclamatoire. Thompson arriva d'emblée à la gloire par son poème des *Saisons*, qui, justement vanté, a fait oublier que l'auteur a aussi écrit pour le théâtre.

Jonathan Swift (1667-1745), est une des intelligences, des esprits les plus puissants de ce siècle; il avait eu des débuts tristes, et toute sa vie fut marquée au sceau du malheur : il épancha sa bile dans des pamphlets virulents, que ceux de Paul-Louis Courier ont pu rappeler aux érudits. Il écrivit des contes et des poésies, et parmi ses contes, le plus singulier et le plus célèbre est *Gulliver*. Swift était un misanthrope, qui s'est plu à ne voir que les côtés bas de l'âme humaine.

Thomas Gray a laissé de belles poésies, entre autres le *Cimetière de campagne*, que nos lectrices connaissent sans nul doute, et une ode magnifique sur le massacre des bardes gallois, condamnés par Édouard Ier. Beaucoup d'autres poètes, Collins, Burns, Crabbe, ont rayonné autour de ceux-là. Citons Chatterton, qui avec un art remarquable forgea de vieilles poésies dans la langue du quinzième siècle, et qui, à dix-huit ans, s'empoisonna pour échapper à la pauvreté.

Parmi les prosateurs du dix-huitième siècle, il faut citer Addison, qui s'illustra par la création du *Spectateur*, journal politique, littéraire, moral, qui obtint le plus grand succès; Samuel Johnson, qui fut l'émule d'Addison, comme écrivain classique, religieux et pur; on doit à ce puissant esprit un conte moral appelé *Rasselas*, qu'on lit encore, une *Biographie des poètes anglais*, un dictionnaire des plus complets qui existent et il rédigeait un journal appelé *le Rôdeur*.

Le roman anglais, si célèbre depuis, ne naquit qu'au dix-huitième siècle, car on ne peut appeler roman l'*Histoire de Robinson Crusoë* de Daniel Foë, qui amplifia et embellit l'aventure du matelot Alexandre Selkirk, abandonné dans une île déserte; on a beaucoup imité, on imite encore ce récit, mais, comme notre Lafontaine, Foë est inimitable.

Richardson est auteur de trois romans justement renommés, *Clarisse Harlowe*, *Paméla* et *Grandisson*, qui montrent une connaissance profonde du cœur humain, et qui, en dépit de leur prolixité, n'ennuient pas ceux qui ont le courage de les commencer.

Fielding forme un parfait contraste avec Richardson; celui-ci représente la tendance puritaine de la société anglaise, l'autre en a les tendances grossières et matérialistes; *Tom Jones* est

son chef-d'œuvre, chef-d'œuvre d'une morale bien équivoque.

Sterne est un véritable type de l'originalité anglaise : bizarrerie, paradoxe, verve capricieuse et sceptique, voilà ce qu'on trouve dans sa vie et dans ses œuvres. On a de lui le *Voyage sentimental* et *Tristram Shandy*, deux livres bizarres pleins d'histoires saugrenues et de réflexions drôlatiques. Olivier Goldsmith a donné à la postérité le *Vicaire de Wackefield*, idylle en prose qui ne laisse que d'agréables et douces pensées.

Les historiens anglais sont : David Hume, mentionné plus haut, qui a fait une *Histoire d'Angleterre* très-bien écrite, mais à laquelle on reproche des inexactitudes ; Robertson, qui a laissé une *Histoire d'Écosse*, une *Histoire de Charles-Quint* et une *Histoire d'Amérique*, remarquables par la science et par les beautés du style ; Gibbon, qui a écrit, au point de vue philosophique, une *Histoire de la décadence et de la chute de l'Empire romain* : on y trouve un grand talent d'écrivain et de penseur, mais l'élévation d'esprit fait défaut et la haine du christianisme obscurcit singulièrement le génie de l'auteur.

On ne peut oublier, parmi les auteurs du dix-huitième siècle, Lady Montague dont les *Lettres sur l'Orient* sont curieuses et spirituelles.

Énumérons les auteurs féminins qui ont brillé et brillent encore en Angleterre : Miss Edgeworth, talent pur, moralité élevée ; Mistress Inchbald, qui a laissé un petit chef-d'œuvre sous le nom de *Simple Histoire* ; Miss Baillie, auteur de tragédies qui ne sont pas sans valeur ; de nos jours, Miss Brontë, qui a écrit, sous le nom de Currer Bell, un roman original et dangereux, intitulé *Jane Eyre*, et d'autres œuvres assez médiocres ; Lady Fullerton, dont les romans pleins d'âme et de grâce enchantent le lecteur ; Miss Braddon, qui a inauguré un nouveau genre dans son *Aurora Floyd* et dans *Le Secret de Lady Audley*, romans pleins de crimes et de mystères, qui, espérons-le, n'auront pas beaucoup d'imitateurs ; nous pourrions allonger extrêmement la liste des auteurs féminins, car en aucun pays d'Europe on ne trouve autant de femmes instruites, ni de femmes auteurs qu'en Angleterre.

Dans le roman Walter Scott, dans la poésie lord Byron ont occupé le premier tiers de notre siècle, l'un, type de moralité et de sagesse, l'autre, type de corruption systématique. Parmi les poètes, Thomas Moore, Colleridge, Robert Southey, Charles Lamb, ont occupé une place distinguée ; de nos jours, Tennyson tient le premier rang dans la pléiade poétique, ce rang que Dickens et Tackeray se sont disputé parmi les romanciers. L'Angleterre a compté en notre siècle de nombreux historiens : Hallam et son *Histoire de l'Europe au moyen âge* ; Macaulay, dont l'*Histoire d'Angleterre* est aussi intéressante que profondément creusée ; Charles Grote, qui s'attache à étudier l'antiquité ; Francis Palgrave, qui a porté ses recherches sur les origines du peuple anglais.

Nous arrêtons ici ce résumé, qui n'est que le squelette d'une belle œuvre. Le travail de M. Bougeaud captivera tous ceux qui en entreprendront la lecture, et nous remettons à un prochain numéro l'analyse de la partie du volume qui contient l'histoire des littératures néerlandaise et slave (1).

M. B.

CHOIX D'ENTRETIENS ET DE LETTRES
DE MADAME DE MAINTENON.

Une main très-habile a choisi dans la nombreuse correspondance de madame de Maintenon les lettres qui peuvent le mieux former l'esprit d'une jeune fille, lui apprendre à réfléchir, comparer et raisonner juste. Une courte biographie de celle qui fut l'épouse de Scarron et de Louis XIV précède ce recueil, un beau portrait l'accompagne. Mgr Dupanloup, ce grand maître dans l'art de l'éducation, a approuvé ce recueil, en disant à l'auteur : « Quelque jugement que l'on » porte sur madame de Maintenon, il y a une chose » dont tout le monde est bien forcé de tomber » d'accord, c'est que c'était un esprit supérieur ; » ce qu'elle a écrit en porte la trace ; j'ajoute que » son zèle pour l'éducation de la jeunesse à Saint-» Cyr m'a toujours paru quelque chose d'admi-» rable.

» Le choix intelligent que vous avez fait dans » ses œuvres offrira aux jeunes personnes une » des lectures les plus utiles qu'elles puissent faire. » J'ose vous prédire que ce choix sera accueilli » avec toute la faveur dont il est digne... »

Un pareil suffrage nous dispense de tout commentaire, et nous ne pouvons que féliciter madame*** de l'avoir mérité (2).

COURS DE LITTÉRATURE
POUR LES JEUNES PERSONNES

Le Cours de Littérature pour les jeunes personnes (3), par mademoiselle T. Brismontier, que nous avons recommandé à nos lectrices au mois de septembre 1875, vient d'être adopté par la Maison de Saint-Denis, et honoré de deux médailles par la Société d'Instruction et d'Éducation populaires, présidée par le duc de la Rochefoucauld-Doudeauville. Nous sommes heureux du succès de ce bon livre.

(1) Chez Plon, 8, rue Garancière. Prix : 5 fr.

(2) Très-joli volume, chez Douniol, 29, rue de Tournon. Prix : 3 fr. 50 c.

(3) Chez Vaton, 8, rue du Vieux-Colombier. Prix : 3 fr. 50 c.

ÉDUCATION

XXVI

LA POLITESSE

Qui n'est pas assez poli, n'est pas assez humain. (Joubert)

Ses formules varient; on a passé de la formalité excessive des jours anciens à la rudesse, singeant la simplicité, des races modernes. Plus de grandes révérences, plus de phrases humbles pour soi, laudatives pour les autres, plus ou presque plus de préséances, pas de respect, encore moins de déférence; brusquerie et familiarité chez les hommes, raideur, hauteur, défiance chez les femmes, n'est-ce pas là la physionomie de notre temps? Et pourtant les gens polis, ceux qui, sans s'attacher à des coutumes vieillies, à des usages *rococo*, ont le sincère désir d'obliger, d'être agréables, tranchent toujours sur le troupeau vulgaire. C'est si facile d'être impoli! il ne faut que se laisser aller aux mauvais côtés de sa nature, et toute nature a des côtés par lesquels elle s'échappe en brusquerie et en humeur. La politesse réelle prend sa source dans le cœur; les bonnes gens sont toujours polis, non peut-être à la mode de leur temps, mais à la mode de tous les temps :

La politesse est à l'esprit
Ce que la grâce est au visage.
De la bonté du cœur elle est la douce image,
Et c'est la bonté qu'on chérit.

Une personne vraiment bonne sera aussi vraiment polie, par la seule crainte de désobliger qui est toujours au fond de son âme. Dans les conversations, elle ne tiendra pas le dé, elle n'aura pas de tons cassants ou moqueurs, elle discutera, tout au plus, et ne disputera jamais; la hauteur, l'arrogance lui demeureront étrangères; à table, elle saura, sans affectation, avoir quelques attentions, quelques prévenances, alors surtout qu'on dîne en famille; elle sera exacte à faire ces visites de condoléance, de félicitations, qui permettent aux malheureux de penser qu'ils ne sont pas isolés sur la terre, aux heureux qu'ils ont des amis qui prennent part à leur joie; à défaut de visites, elle enverra des cartes; elle sera exacte correspondante, et ses lettres seront, chose rare, des réponses à celles qu'on lui a écrites; si elle fait un séjour dans une maison étrangère, elle s'accommodera aux goûts et aux habitudes de ses hôtes, dût-elle leur sacrifier ses propres préférences; elle ne blâmera rien chez eux : ni le site, ni la maison ni les voisins; elle sera facile et généreuse avec leurs domestiques, et sa douceur obligeante laissera d'elle un doux souvenir; en voyage, elle n'aura pas les airs conquérants des femmes modernes; elle n'arrivera pas suivie d'une armée de colis, de coffres, de sacs et de boîtes; elle n'occupera point à son usage unique et personnel, le *filet* destiné à huit ou dix voyageuses; elle ne fera pas de *scènes* pour une glace ouverte ou fermée; en arrivant au but de son voyage, elle ne secouera pas la poussière de ses vêtements, elle ne se *défrippera* pas, elle ne se donnera pas de coups de peigne et de coups d'œil au miroir devant ses co-voyageurs. Ces libertés-là, gênantes pour autrui, sont du plus mauvais ton. Elle aura quelques attentions pour les dames qui voyagent avec elle, quand ce ne serait que d'avancer ou de passer le *ticket* à l'employé ou de se ranger pour laisser passage; enfin sa bonté et sa modestie éclateront là comme ailleurs; dans la rue, à la promenade elle préviendra les femmes de sa connaissance par un salut gracieux et le rendra poliment aux hommes; dans les magasins, elle ne dérangera pas commis et demoiselles pour le seul plaisir de voir des étoffes; à l'église, elle sera plus que jamais modeste et peu gênante; ce désir de ne faire de peine à personne, de faire plaisir au contraire, la guidant toujours, la rendra vraiment polie, alors même qu'elle ignorerait quelques-uns des usages modernes.

Hélas! les usages modernes! Qu'ils sont donc loin de la vraie courtoisie française! et que nos aïeules seraient surprises si elles voyaient, par exemple, une de leurs petites-filles entrer dans un salon rempli de dames, la tête haute, l'air dégagé, sans saluer personne, se précipiter vers la maîtresse de la maison, lui donner un *shack-hands* anglais, et causer, pérorer avec elle, sans s'inquiéter le moins du monde des autres! La sortie a lieu dans les mêmes conditions : on secoue la main, et l'on passe, voilette baissée et front hautain, devant les autres visiteuses, sans une inclination, comme si l'on passait devant une rangée de statues.

« Je ne les connais pas! dira une jeune femme de l'école moderne.

— Vous les rencontrez dans la maison où vous

allez vous-même : n'est-ce pas un motif suffisant pour leur donner un signe de vie, une marque de politesse ? »

On reconnaît encore les airs modernes au superbe refus de toute reconnaissance pour un petit service : avertissez donc une femme que sa traîne balaie la boue de la rue, et vous verrez le regard foudroyant dont elle vous paiera ! Qu'un homme, dans une soirée, ramasse un gant, un éventail, ou débarrasse une dame d'une coquille de glaces ou d'une tasse à thé, il devra se contenter d'avoir fait acte d'homme bien élevé, car aucun *merci, Monsieur*, ne le soldera. Ceci rappelle l'aventure d'Alfred de Musset : il laisse tomber son gant dans la rue ; un jeune homme fort bien élevé, un avocat, le ramasse et court pour le lui rendre ; le charmant poète prend le gant sans un remerciement.

« Il n'y a rien pour le garçon, M'sieur ? » lui dit l'autre.

Jadis on apprenait aux petits garçons, aux petites filles, à dire : *Merci, Monsieur*, pour les bontés qu'on avait pour eux : on les mettait bravement en pénitence lorsqu'ils y manquaient. Quelques pénitences, m'est avis, n'auraient pas nui à l'éducation de la génération actuelle.

Il est bon, certainement, vivant dans le monde, de connaître les dispositions nouvelles que le monde introduit dans le code de ses lois ; de ne pas ignorer les brèves formules que l'on emploie aujourd'hui pour les invitations ; de savoir que, par exemple, pour un dîner, on arrive à l'heure précise et indiquée, 7 heures par exemple, et non un quart d'heure avant, comme le faisaient nos chers aïeux ; que toute lettre de faire-part, naissance, mariage ou décès, demande une carte en retour ; que toute lettre doit être mise sous enveloppe et dûment affranchie ; que les lettres de faire-part d'un mariage s'impriment sur du papier très-épais ; que les dîners priés se servent à la russe ; que, dans les grandes villes, la toilette des dîners priés est une toilette de soirée ; que les femmes, ni dans la rue, ni en visites, ni en soirées, ne tiennent plus à la main un beau mouchoir brodé (le mouchoir est à sa vraie place, au fond de la poche) ; que, dans une soirée, on ne se dégante pas pour prendre un rafraîchissement (il faut s'appliquer à être adroite) ; que la mode, qui se mêle de tout, veut qu'on (les femmes) écrive sur un papier teinté, gris, bistre ; qu'on ne se sert que des cachets les plus simples, sans emblèmes ni devises ; qu'on imprime parfois le nom de sa résidence au haut du papier, exemple : *Château Gothique, à Nice* ; que, dans un monde très-élégant, on supprime sur l'adresse le nom de Madame, alors que la Madame a un titre ; on écrira : Comtesse de Saint-Brice, Poitiers ; ceci est très-*genreux*, comme on dit dans certains salons. Il est bon de connaître ces détails, ces minuties, et bien d'autres que nous omettons : mais qu'il est préférable d'avoir ce cœur indulgent et doux, qui, avant toute chose, ne veut pas offenser et veut toujours bien faire !

Fénelon l'a dit en termes excellents : « La » vraie, la parfaite politesse n'est pas une grâce » vaine, extérieure, trompeuse. C'est le reflet » d'une âme meilleure. »

Tâchons d'améliorer et d'adoucir notre âme, nos manières deviendront aimables ; elles seront le miroir de nos intentions, et rien, dans la jeunesse surtout, ne nous empêchera d'acquérir le surcroît, c'est-à-dire la connaissance des usages, le savoir-vivre, qui ajoutera un charme de plus à nos vertus. Rectifions l'intérieur, et l'extérieur s'embellira.

M. B.



LA BELLE ISAURE

(SUITE)

« L'armée ennemie est de quarante mille hommes, dit monsieur de Candole, et c'est tout au plus si nous pourrons en réunir dix mille ; mais un Français vaut bien quatre Piémontais.

Le festin était magnifique, les vins les plus exquis pétillaient à plein bord dans les coupes de cristal, et la légère excitation qu'ils imprimèrent aux cerveaux, amena un peu d'entrain et de gaieté dans cette réunion singulière, où les prétendants à la main d'Isaure se regardaient d'abord avec une certaine défiance, surpris de se trouver invités tous ensemble et dans un moment pareil.

Comme on pouvait s'y attendre, les événements du jour avaient tout d'abord été le sujet de la conversation, et l'on avait déploré de concert l'invasion qui menaçait le pays ; mais à mesure que les têtes s'échauffèrent, les difficultés s'amoindrirent dans les esprits, les montagnes ne furent plus que des collines, qui elles-mêmes s'aplanirent peu à peu.

— C'est incontestable, repondit étourdiment Romée de Villeneuve, et, pour mon compte, j'espère voir bientôt monseigneur le duc de Savoie s'enfuir à toutes jambes, lui et tout ce qui lui restera des siens.

— Il n'en restera guère, reprit monsieur de Candole, dont les yeux gris jetèrent des flammes.

— Buvons donc à nos prochaines victoires, s'écria l'amphitryon en choquant son verre contre celui de ses convives.

— Au triomphe des Provençaux! s'écrièrent-ils.

— Messieurs, reprit le colonel, auquel on venait d'apporter une dépêche du gouverneur, je puis déjà vous communiquer une heureuse nouvelle, les deux bataillons du régiment de Flandre, auxquels on avait donné l'ordre d'accourir en toute hâte, viennent d'arriver et campent sur les hauteurs de Sainte-Catherine, qu'ils vont couvrir par un retranchement.

— Bravo! s'écrièrent tous les convives. Vive le Roi! vive Monseigneur le Gouverneur! vive le colonel de Tournefort! à la santé des bataillons de Flandre.

— A celle de ces dames! dit le comte de Grasse, en s'inclinant avec courtoisie. »

Ce toast eut autant d'échos que de convives, le succès en fut prodigieux, et les vitres en tremblèrent.

Le colonel se leva alors, et d'une voix retentissante qui parvint à dominer le bruit :

« Permettez-moi, messieurs, de vous remercier pour ces dames, dit-il, et de vous apprendre en même temps le motif qui m'a porté à vous réunir chez moi à la veille de bien graves événements. »

La curiosité des assistants ainsi mise en jeu, le calme se rétablit comme par magie.

« Nous sommes tout oreilles, dit le comte de Grasse. »

Isaure aussi écoutait avidement, le sein gonflé, et dans l'attente d'une communication qu'elle soupçonnait pouvoir l'intéresser beaucoup.

« Messieurs, reprit le colonel, vous êtes tous de parfaits gentilshommes, dignes héritiers de noms glorieux, et tous, vous m'avez fait l'honneur de me demander, presqu'en même temps, la main de demoiselle Isaure de Tournefort, ma petite-fille, ici présente.

— Et je renouvelle de vive voix et de toute l'ardeur de mon âme la demande que j'en ai faite par écrit, interrompit le comte de Grasse, qui ne pouvait détourner ses regards du charmant visage de la jeune fille.

— Moi aussi! moi aussi! s'écrièrent aussitôt tous les autres, pendant que la pauvre enfant, toute confuse de l'admiration enthousiaste dont elle était l'objet, cachait derrière son éventail la rougeur de son front.

— Comme il est impossible, messieurs, de vous satisfaire tous, reprit le colonel avec un léger sourire, et comme le choix me paraît difficile entre vous, veuillez écouter les conditions du concours chevaleresque que j'ai l'honneur de vous proposer. »

Tous les regards se fixèrent impatients et curieux sur l'orateur, qui reprit aussitôt :

« Celui d'entre vous, messieurs, qui aura rendu le plus de services à la patrie, qui se sera distingué davantage dans la guerre à outrance que nous allons soutenir contre le duc de Savoie, deviendra l'époux d'Isaure, sans que ses concurrents renoncent pour cela à la sainte amitié qui doit unir des frères d'armes.

— Et qui sera le juge des droits acquis par chacun des concurrents ? demanda M. de Chenerilles avec une certaine aigreur.

— Moi, messieurs, répondit fièrement le colonel, ou à mon défaut le vicomte de Lauris, mon cousin, si vous daignez vous en rapporter à notre appréciation et aux informations que je prendrai avec la plus grande impartialité.

— Et mademoiselle Isaure daigne-t-elle consentir à ces conditions? » demanda le comte de Grasse en s'inclinant respectueusement devant elle.

La physionomie de la jeune fille, naturellement si mobile qu'elle changeait à tous moments d'expression, s'assombrit un instant, mais, élevée dans les principes les plus stricts du respect et de l'obéissance à ses parents :

« Monsieur, répondit-elle enfin d'une voix mal assurée et avec des larmes dans les yeux, mon grand-père a le droit de disposer de mon sort et je lui obéirai en toutes choses.

— Bien, mon enfant, bien, ma fille chérie, dit le colonel en la baisant au front.

— Mademoiselle Isaure, murmura bien bas le petit de Châteauneuf, qui se trouvait placé à côté de la jeune fille, et dont un éclair d'enthousiasme illumina le front, je me ferai tuer ou je remporterai le prix, je vous le jure. »

Une affection sincère et véritable est aisément communicative; Isaure se sentit touchée de celle du vicomte de Châteauneuf, et, tournant vers lui son beau visage, si virginal et si candide, elle lui sourit doucement au milieu des larmes qu'elle avait peine à dissimuler; puis, s'inclinant devant son grand-père, elle allait lui demander la permission de se retirer, lorsque celui-ci reprenant la parole:

« Messieurs, dit-il, je ne vous retiens plus, car nous aurons demain une rude besogne; un mot encore cependant. Vous savez peut-être déjà que ma petite-fille aura cent mille francs de dot, et, comme elle est ma seule héritière, ma fortune lui reviendra en entier; mais il faut en excepter cette belle argenterie que vous venez de voir figurer sur la table, puisque, à l'exemple de mon digne ami, le comte de Grignan, je vais l'envoyer dès demain à la monnaie royale, car la caisse est vide, messieurs, et l'argent, ce nerf de la guerre, nous est tout à fait indispensable pour mener à bonne fin notre patriotique entreprise.

— Voilà une grande et généreuse action, que je me ferai gloire d'imiter, colonel, dit le comte de Grasse; dès demain ma vaisselle plate prendra le même chemin que la vôtre.

— Et la mienne aussi, s'écrièrent à la fois messieurs de Candole, de Chennerilles et d'Albertas.

— Je n'ai pas encore d'argenterie à moi appartenant, dit Châteauneuf, mais je possède plusieurs bijoux qui m'ont été légués par ma marraine, et c'est avec bonheur que j'en ferai le sacrifice à la patrie.

— Tous les miens lui seront aussi consacrés, dit Roméo de Villeneuve (1).

— Bien, très-bien, jeunes gens, reprit Tournefort d'une voix émue, je reconnais là le noble sang qui coule dans vos veines; que tous nos gentilshommes donnent ainsi l'exemple de la générosité et de la bravoure, et le pays sera sauvé! »

Ils se séparèrent à ces mots et le colonel étant remonté dans son appartement, la tante et la nièce restèrent seules dans la salle.

Alors, mademoiselle Guillemette, s'approchant d'Isaure et la serrant dans ses bras :

« Ne pleure pas ainsi, mon trésor, lui dit-elle ; l'idée est originale, j'en conviens; mais tous ces jeunes gens sont de noble race et de noble cœur, et quel que soit celui que la Providence te destine, je suis persuadée qu'il sera digne de toi.

— Mais moi, reprit Isaure, dont l'imagination était facilement accessible aux sentiments généreux, moi, qui resterai oisive et inutile pendant qu'ils feront des prodiges de bravoure! O chère tante, que ne puis-je, comme eux, combattre pour mon pays et mourir pour lui, s'il le faut!

— Ce n'est pas la destinée des femmes de porter le ravage et la mort dans les rangs ennemis, répondit Guillemette, après un instant de réflexion, et ne nous en plaignons pas, mon enfant. Aux hommes la valeur guerrière avec ses lauriers immortels; aux femmes le dévouement obscur avec le courage de la patience et de la charité! A eux la gloire de faire les blessures, à nous celle de les panser et de les guérir, et, sois-en sûre, mignonne, notre part est encore la plus belle. Aussi, si tu m'en crois, nous irons dès demain offrir nos services à monseigneur de Chalucet, qui a manifesté l'intention de transformer en ambulance la plus grande partie de son palais épiscopal. Nous nous ferons inscrire parmi les femmes pieuses qui doivent s'adjoindre aux sœurs de charité ; ton grand-père a sacrifié l'argenterie des Tournefort, moi je viderai les armoires de la maison, et Dieu sait si elles sont pleines! et j'enverrai à l'ambulance tout ce beau linge dont j'ai filé moi-même une grande partie...

— Oh! que vous êtes bonne et que je vous aime ! s'écria la jeune fille avec exaltation en se jetant toute émue dans les bras de sa tante. »

(1) L'exemple du Gouverneur, qui, le premier, envoya toute sa vaisselle plate à la monnaie pour se procurer l'argent nécessaire, fut suivi par une foule de gentilshommes et de bourgeois provençaux, et bientôt les offrandes en vêtements, en linges et en denrées arrivèrent de toutes parts.

Elle pleurait encore, mais sa douleur était d'une nature élevée et féconde, de celles qui développent les qualités de l'âme et les richesses du cœur.

III

Travaux gigantesques. — L'ouvroir de Monseigneur de Chalucet. — Invasion de la Provence. — La route la plus courte. — Le livre de raison. — Le comte de Grasse. — Romée de Villeneuve. — Bataille de Faron.

Le lendemain, dès l'aube du jour, la ville de Toulon se transformait en un immense chantier, où travaillaient à l'envi des hommes de tout âge et de tout rang. Les femmes et les enfants eux-mêmes étaient employés à apporter des terres et à déblayer les décombres. Le bruissement des pelles et des pioches, le bruit des marteaux, le cri aigu des scies se mêlaient au cliquetis des armes, aux éclats de voix, aux gais refrains des Provençaux qui célébraient d'avance les exploits devenus le rêve de leur vive imagination.

Dans ce tableau plein de mouvement et de vie, au milieu de ces ouvriers animés d'une patriotique ardeur, de ces gentilshommes, de ces bourgeois, de ces officiers de terre et de mer, on remarquait le marquis de Chalmozel, commandant de la place, le colonel de Tournefort, messieurs de Grasse, d'Albertas, de Villeneuve, de Chennerilles, de Candole et de Châteauneuf et surtout le vénérable gouverneur, Adhémar de Monteil, comte de Grignan, infatigable malgré son grand âge, veillant à tout, s'occupant de tout et donnant à tous l'exemple de la plus généreuse ardeur. Tant d'efforts réunis firent des merveilles; les lignes défensives, les retranchements, les palissades s'élevèrent avec une si extraordinaire promptitude qu'on eût pu croire qu'une puissance surnaturelle les avait fait sortir de terre par enchantement. La ville, hors d'état au commencement de juillet de soutenir un siége de quarante-huit heures, était déjà, vers le 15, dans une situation rassurante, et lorsque le maréchal de Tessé vint examiner par lui-même l'état des lieux, un cri d'admiration s'échappa de ses lèvres à la vue de ces prodigieux efforts, et l'espérance entra dans son cœur.

Cependant mademoiselle Guillemette et sa charmante nièce, fidèles au plan charitable qu'elles avaient conçu, s'étaient présentées, dès le 4 juillet, au palais épiscopal, suivies de Jeanneton et de plusieurs laquais, portant des corbeilles pleines de linge et de médicaments. Monseigneur de Chalucet, charmé de leur concours, les avait reçues avec la plus grande bienveillance et le plus aimable empressement; plusieurs dames de la ville étant venues s'adjoindre à elles, il se forma dès lors à l'évêché un véritable ouvroir, où l'on confectionnait des draps, des chemises, des bandes, de la charpie et tout ce qui pouvait être utile à des malades et à des blessés; et, chose digne

de remarque, on causait peu et l'on travaillait beaucoup dans cette réunion féminine, tant les circonstances étaient graves et les cœurs animés de sentiments généreux.

Vers l'entrée de la nuit, le colonel de Tournefort venait d'ordinaire chercher sa sœur et sa petite-fille à l'évêché, et, tout en les reconduisant à leur demeure, et en prenant avec elles un frugal repas, il leur racontait les événements du jour et leur faisait part de ses craintes et de ses espérances. C'est ainsi que ces dames apprirent que, dès le 10 juillet, l'armée du duc de Savoie, soutenue par la flotte de l'amiral Showel, mouillée à l'embouchure du Var, entre Nice et Antibes, avait passé le fleuve sur plusieurs points, sans que le général de Sailly, qui n'avait sous ses ordres qu'un nombre insuffisant de troupes régulières et les milices de Grasse et de Saint-Paul, eût osé lui disputer le passage, et que l'ennemi ayant d'abord campé à Saint-Laurent, Cannes, Antibes et Fréjus, s'avançait vers Toulon, pillant sur son passage les églises et les maisons particulières, incendiant les villages et frappant partout d'énormes contributions.

« Que Dieu nous vienne en aide ! » s'écria Guillemette toute tremblante, en pressant sa nièce sur son cœur, comme pour la préserver des périls que son imagination lui faisait appréhender.

Presque au même instant un coup de marteau retentit dans le vestibule et un domestique, ayant ouvert la porte, vint annoncer au colonel que le vicomte de Châteauneuf demandait à lui parler, ayant quelque chose de très-pressé et de très-important à lui dire.

« Conduisez-le à mon cabinet, dit le vieillard.

— Eh bien ! vicomte, quelle nouvelle m'apportez-vous ? demanda-t-il au jeune homme, dès qu'il se trouva seul avec lui.

— Est-il vrai, mon colonel, que le maréchal de Tessé, ennuyé de ne point recevoir d'ordres précis de la cour, et sollicité par le comte de Grignan, vient enfin de donner l'ordre à sa première division de se rendre à Toulon à marches forcées en suivant la route de Riez, Barjols, Brignolles et Cuers, où il n'est que trop à craindre qu'elle ne rencontre les troupes très-supérieures de l'armée ennemie ?

— C'est l'exacte vérité, répondit M. de Tournefort, et il est bien à regretter que le Maréchal n'ait pas pris plus tôt cette importante décision, car, ainsi que l'a observé le gouverneur et que nous le comprenons comme lui, le camp retranché sous Toulon n'étant pas actuellement garni de troupes, la victoire appartiendra au premier occupant.

— Et pourquoi ne serait-ce pas aux soldats français ? reprit Châteauneuf, dont les yeux brillèrent d'un singulier éclat.

— Parce que la route de Saint-Maximin, Saint-Zacharie, le Beausset et Ollioules est plus longue encore que la première, et qu'il faut prendre l'une ou l'autre.

— Permettez-moi de vous dire que vous vous trompez, Monsieur, il y en a une troisième, plus courte ; j'ai été souvent en Dauphiné pour voir mon grand-père maternel, et j'en suis revenu deux fois à pied, mon fusil sur l'épaule, en allant de Riez jusqu'à Tavernes, ensuite à Toulon à travers les montagnes, en passant par la Requebussane et la Chartreuse de Montrieux. »

Le colonel se frappa le front, un éclair de joie illumina son visage.

« Mes cartes ! s'écria-t-il, où sont mes cartes ? »

Il les saisit d'une main tremblante d'émotion, et les étendant sur la table :

« Ventre saint-gris ! c'est le salut que vous me faites entrevoir ! s'écria-t-il avec transport. Oui, cette route est plus courte, beaucoup plus courte, mon ami. »

Puis, se calmant tout à coup et d'une voix attristée :

« Praticable pour un chasseur jeune et alerte comme vous, sera-t-elle facile pour une armée ? dit-il.

— Facile, non sans doute ; mais possible, j'en réponds, répondit Châteauneuf d'un ton ferme.

— Eh bien ! suivez-moi chez le gouverneur, et que Dieu vous bénisse ! s'écria-t-il. »

Ils sortirent aussitôt, le vieillard d'un pas leste et presque juvénile ; le jeune homme plus lentement et comme à regret, car il venait d'apercevoir le charmant visage d'Isaure à travers les jalousies entrebâillées d'une fenêtre du salon.

« Qu'y a-t-il de nouveau, mon cher grand-père, et pourquoi êtes-vous sorti avec M. de Châteauneuf ? dit une douce voix, à l'instant où le colonel rentrait chez lui à onze heures du soir.

— Rien que je puisse te dire, ma fille, répondit le vieillard d'un ton joyeux ; qu'il te suffise de savoir, si cela t'intéresse, que le petit de Châteauneuf vient de rendre à son pays un service signalé, et que je suis content de lui. »

Se retirant aussitôt après dans son cabinet de travail, le vieillard en referma soigneusement la porte, se recueillit un instant, prit dans un des tiroirs de son bureau un grand livre relié en maroquin rouge, sur lequel étaient gravées ses armoiries, et y traça rapidement plusieurs pages.

Cet in-folio, que le colonel tenait de ses aïeux, était le *Livre de raison* des Tournefort, dans lequel le chef de la famille avait l'habitude, comme c'était l'usage en Provence, de mentionner les principaux événements de sa vie (1). Et, pendant que le vieillard l'enrichissait de documents pré-

(1) Ce livre, quand il était bien tenu, dit M. de Ribbe, se divisait d'ordinaire en deux parties.

Dans la première on marquait la généalogie, qui était consacrée à la mémoire des aïeux, l'histoire et l'état civil de la famille, les naissances, les mariages, les décès, les conseils et recommandations adressés aux enfants : quelquefois les faits un peu importants qui s'étaient passés dans la localité, la province ou

cieux, Isaure, à genoux dans sa chambre et le cœur épanoui sans trop savoir pourquoi, élevait vers le ciel son âme tendre et pure.

Le 22, dans l'après-midi, le son des fanfares guerrières retentit tout à coup sur la route de la Valette, et mille acclamations joyeuses y répondirent à la fois de la ville et des remparts.

Le comte de Grignan monta à cheval, et, le front rayonnant de bonheur, vint se placer en avant de la porte Saint-Lazare pour recevoir le général de Goësbriant, qui arrivait du Dauphiné avec sa division, bannière en tête et enseignes déployées, par les chemins que Châteauneuf avait indiqués au gouverneur.

Les habitants de la ville, les marins et les soldats de la garnison accoururent à leur rencontre avec des transports de joie et des cris d'allégresse, et les dames de l'ouvroir, parmi lesquelles on remarquait beaucoup mademoiselle Guillemette de Tournefort et sa charmante nièce, vinrent acclamer les nouveaux venus.

Peu de temps après, grâce à la fermeté du gouverneur, qui dut lutter énergiquement contre les tergiversations du ministère de la guerre, la division du général, comte Dillon, arrivait à son tour par le même chemin et prenait possession du camp de Sainte-Anne.

Cependant le duc de Savoie, qui croyait avoir six jours d'avance sur l'armée du Dauphiné, demeura frappé de stupeur quand il apprit son arrivée à Toulon, ne concevant pas comment elle avait pu passer inaperçue, puisque, d'après ses ordres, les hussards de Brandebourg avaient constamment éclairé les routes. Il assembla son conseil, où siégeaient seize princes allemands, l'amiral anglais et plusieurs généraux de l'empire.

Le prince Eugène fut d'avis que, ne pouvant plus surprendre la ville, il était plus sage de ne pas l'attaquer; les princes de Hesse et de Wurtemberg pensaient comme lui; mais le duc de Savoie, qui avait écrit à la reine d'Angleterre qu'il s'emparerait de Toulon ou qu'il périrait au siége, ne put se résoudre à renoncer à une entreprise dont il s'était promis tant de profit et de gloire; et, son opinion ayant prévalu, le signal de débarquer le matériel de siége fut donné aussitôt.

Pendant ce temps on prenait à Toulon les dernières dispositions de défense. La ville était abondamment approvisionnée de vivres et de munitions, les arbres coupés sur les routes pour découvrir au loin les mouvements de l'ennemi; l'on plaçait des barriques pleines d'eau devant chaque maison, pour éteindre le feu au besoin, tandis que Victor-Amédée, arrivé à La Valette, s'y retranchait fortement, surtout du côté de la mer. Il attaqua ensuite le fort de Sainte-Catherine et s'en rendit maître après trois jours de combat, grâce au grand nombre de ses troupes.

Ce fut alors que commença pour la pauvre Isaure une série de journées d'angoisse et de nuits sans sommeil. Le premier blessé qu'elle aperçut fut le comte de Grasse, dont une balle avait traversé la poitrine; elle se trouva sur son passage, comme on le portait à l'ambulance, et elle ne put retenir un cri de douleur et d'effroi.

« Adieu, mademoiselle, lui dit-il d'une voix faible, priez pour le salut de mon âme, et souvenez-vous quelquefois de celui qui meurt à cause de vous peut-être!

— Oh! c'est affreux! s'écria-t-elle; ne mourez point, je vous en conjure! »

Mais le pauvre comte ne l'entendait déjà plus: l'effort qu'il venait de faire avait épuisé le reste de ses forces, et il était évanoui.

« Ici, dans cette chambre, déposez-le sur un lit, dit mademoiselle Guillemette aux porteurs, aidant sœur Thérèse à donner au comte les premiers secours, en attendant l'arrivée du chirurgien. Quant à la pauvre Isaure, qui n'avait jamais soigné ni blessé ni malade, et à qui le courage manqua dans cette circonstance, elle se laissa tomber sur une chaise en pleurant à chaudes larmes.

— Il va donc mourir, pensait-elle, et peut-être à cause de moi! il vient de le dire! »

Cette pensée déchirait son jeune cœur, non qu'elle eût pour ce prétendant une affection particulière, il l'effrayait même un peu par son âge et sa figure; mais elle l'avait vu naguère si plein d'ardeur et d'enthousiasme, il s'était montré à son égard si plein de courtoisie et d'amour, qu'une affreuse douleur s'empara de son âme, l'angoisse lui serra la gorge et son front se baigna d'une sueur froide. Peut-être il en eût été de même pour chacun de ceux qui avaient aspiré à sa main, mais dans ce moment d'exaltation le comte lui paraissait supérieur à ses concurrents, et, tout en priant le ciel de le rendre à la santé, elle se faisait d'amers reproches, craignant d'être pour quelque chose dans la mort d'un si galant homme.

Comme la jeune fille, immobile sur son siége, l'œil fixe, la poitrine oppressée, se livrait à ses pensées, la supérieure des Sœurs hospitalières passa près d'elle. C'était une sainte fille, vieillie dans la pratique de toutes les vertus chrétiennes.

« Eh quoi! mon enfant, lui dit-elle avec douceur, vous pleurez quand il faut agir? où est votre courage? où est votre charité? Si vous ne vous sentez pas encore la force de voir des plaies et de panser des blessures, rendez-vous à la cuisine, où la sœur Gertrude vous occupera à préparer les tisanes et à faire des cataplasmes. »

La jeune fille obéit aussitôt et trouva du

l'État, auxquels on avait été mêlé ou dont on avait été témoin.

La deuxième partie était réservée au patriotisme, aux affaires d'administration, etc. (Voir le livre intitulé: *les familles et la société en Provence*, par Charles de Ribbe.

moins dans ces occupations peu relevées, mais utiles, un dérivatif à sa douleur, car le travail du corps adoucit les peines de l'esprit, et, en faisant du bien aux autres, on s'en fait à soi-même.

A l'entrée de la nuit le colonel de Tournefort la rejoignit à l'évêché; il était triste, mais non abattu.

« Ce premier succès des ennemis doit leur coûter cher, dit-il; ils ont un grand nombre de morts et de blessés, et parmi ces derniers le prince de Hesse, dont la vie est en péril.

— Hélas! répondit Guillemette, qui apportait en toute circonstance la compassion naturelle aux cœurs éprouvés par la souffrance, ils pourraient en dire autant des Français; il y a tant de besogne aux hôpitaux et aux ambulances que nous pouvons à peine y suffire. Emmenez Isaure, mon frère, à son âge on a besoin de sommeil; quant à moi, je passerai la nuit ici.

— Comment va monsieur le comte de Grasse? demanda timidement la jeune fille.

— Il vient de recevoir les derniers sacrements avec beaucoup de piété et de résignation, répondit mademoiselle de Tournefort, et le chirurgien assure qu'il ne passera pas la nuit, ajouta-t-elle en essuyant une larme.

— Heureux ceux qui, passant ainsi de la gloire terrestre à la gloire immortelle, vont se reposer dans le Seigneur, dit gravement le colonel. Viens avec moi, ma fille, puisque ta bonne tante est nécessaire ici. »

Après un court repas, préparé à la hâte, le vieillard et la jeune fille se souhaitèrent le bonsoir; mais ni l'un ni l'autre ne dormirent d'un sommeil paisible; Tournefort pensait aux moyens de réparer l'échec de la prise du fort Sainte-Catherine; Isaure priait pour les vivants et pour les morts, et surtout pour le comte de Grasse, dont le pâle visage avait fait sur elle une forte impression.

Les jours suivants le duc de Savoie tenta vainement de s'emparer du camp de Sainte-Anne, en faisant filer ses troupes par le vallon de Favière, pour gagner Dardonnes et déboucher par la gorge St-Antoine. Repoussé sur tous les points, il se décida à s'établir plus solidement à Sainte-Catherine, dans le but de réduire Toulon sans risquer une attaque de vive force, mais en détruisant les maisons. Il commença donc de grands travaux, se fortifia dans ses retranchements et éleva des batteries, dont il dirigea le feu contre les murs de la ville. Les assiégés, de leur côté, ne demeuraient point oisifs; ils terrassaient leurs murailles, dressaient aussi des batteries et faisaient pendant la nuit des sorties audacieuses, au moyen desquelles ils bouleversaient ou détruisaient les ouvrages ennemis, enclouant les canons, brisant les affûts et leur faisant souvent éprouver des pertes cruelles. C'est dans une de ces expéditions nocturnes que fut tué Romée de Villeneuve, dont le courage héroïque avait excité l'admiration de ses chefs et de ses camarades. Son corps mutilé fut rapporté dans la ville et y reçut les honneurs de la sépulture, au milieu des regrets et des larmes. La belle Isaure le pleura devant Dieu, comme elle avait pleuré le comte de Grasse, et pria avec ferveur pour le salut de son âme.

Cependant le canon des ennemis faisait déjà de si grands ravages dans la ville que les chefs furent tous d'avis qu'il fallait jouer le sort de la place dans une partie décisive, plutôt que de risquer de la laisser réduire en un amas de décombres.

« Il nous faut refouler le duc de Savoie hors de ses positions, détruire ses travaux, ou succomber glorieusement en les attaquant, » avait dit le gouverneur.

Dans la nuit du 15 août, jour béni où l'on célébra avec plus de dévotion que jamais la fête de la sainte Vierge, une pluie abondante inonda la campagne et ralentit l'ardeur des canonniers piémontais, qui demeuraient oisifs près de leurs pièces. Ce soir les femmes et les enfants de Toulon se couchèrent plus tranquilles, craignant moins de sentir leurs maisons renversées pendant leur sommeil; mais la milice bourgeoise gardait l'intérieur de la place et plusieurs régiments veillaient à l'extérieur.

Tout à coup un grand mouvement s'opère parmi les troupes, du camp de Sainte-Anne au quartier général : les soldats courent à leurs postes, les bataillons se forment en silence, et, comme une heure du matin sonnait à la grande horloge, quatorze mille hommes de différentes armes, composant toute l'armée disponible, et auxquels s'étaient joints grand nombre de bourgeois et d'ouvriers, sortirent du camp en silence, s'avançant sur trois colonnes, commandées par le maréchal lui-même, jusqu'au pied des hauteurs de Sainte-Catherine, tandis qu'une quatrième colonne, sous les ordres du général Dillon, partie secrètement plusieurs heures à l'avance, enlevait la redoute établie par l'ennemi sur la crête de la montagne de Faron et annonçait ce succès par trois fusées volantes. A ce signal, toute l'armée française s'ébranle en même temps et la bataille s'engage.

La colonne de gauche surprend quatre bataillons piémontais et les défait complétement; celle de droite, prenant en flanc l'ennemi, retranché dans ses parallèles, le met promptement en fuite, et la colonne du centre, se précipitant vers Sainte-Catherine, renverse tout ce qui s'oppose à son passage et s'empare de la Chapelle. En vain les troupes alliées accourent-elles de toute part pour reprendre ce poste important; les principales batteries étaient déjà au pouvoir des nôtres. Ils en dirigent les pièces sur les Savoyards, qui s'enfuient à la débandade, jonchant le sol de morts et de blessés. En vain le duc de Savoie et les généraux sous ses ordres se présentent-ils pour

arrêter les fuyards et les ramener au combat, l'attitude des soldats français leur paraît si terrible, le canon du vaisseau *le Tonnant*, embossé dans le port, et celui des remparts leur faisaient éprouver de telles pertes que ne pouvant parvenir à reformer leurs troupes, ils se retirèrent eux-mêmes, après avoir vu leurs batteries démontées et leurs retranchements détruits.

Ainsi se termina, à trois heures de l'après-midi, cette bataille de Faron qui coûtait plus de quatre mille hommes à l'armée des alliées et les mettait dans l'impossibilité de reprendre de longtemps l'offensive. Jour à jamais mémorable pour la Ville de Toulon, jour de triomphe et d'honneur, mais aussi de douleurs et de larmes! car, de tous ces braves gens qui venaient de se couvrir de gloire, douze cents manquaient à l'appel, douze cents qui ne devaient plus revoir leurs foyers, embrasser leurs femmes et leurs enfants. D'autres étaient dangereusement blessés, et de ce nombre se trouvait le colonel de Tournefort, qui, après avoir déployé pendant le combat un sang-froid et une intrépidité admirables; après être resté, comme son digne ami, le comte de Grignan, dix heures à cheval et avoir montré, comme lui, un dévouement sans bornes à la cause de la patrie, avait été atteint et renversé par un des derniers projectiles lancés par l'ennemi.

IV

Le *Te Deum*.—Le comte de Grignan chez Tournefort. — Roger de Châteauneuf. — Le bombardement. — Une belle mort.

La nuit était venue, une de ces belles nuits d'été, claires et sereines comme le plus beau jour. La ville entière retentissait de chants d'allégresse et les églises étaient pleines de pieux chrétiens qui remerciaient le ciel par un *Te Deum* solennel. Mais, hélas! ni Guillemette ni sa nièce ne pouvaient prendre part à l'allégresse publique, car l'état du colonel, qu'on leur avait rapporté sur un brancard, leur donnait de vives inquiétudes. Lui cependant, calme et ferme au milieu de ses souffrances, les supportait avec le courage d'un soldat et la résignation d'un chrétien.

« Qu'importe, disait-il, qu'un vieux bonhomme comme moi ait à rendre ses comptes à Dieu quelques années plus tôt ou plus tard, pourvu que la patrie soit sauvée! Et elle le sera, j'en suis sûr maintenant, car, si l'invasion des alliés en Provence était menaçante pour la France entière, la bataille de Faron a frappé au cœur leur brillante armée, dont les restes impuissants ne tarderont pas à évacuer le sol français. »

Une chose le préoccupait cependant; il aurait voulu connaître le sort de Messieurs de Châteauneuf, de Candole et de Chennevilles; quant au marquis d'Albertas, il avait été tué près de lui au plus fort du combat; mais en vain demanda-t-il des nouvelles des trois jeunes hommes au chirurgien qui vint le panser et aux officiers qui le visitèrent, tout ce qu'on savait d'eux c'est qu'ils n'étaient pas rentrés dans la ville. Cependant, comme beaucoup de blessés gisaient encore sur le champ de bataille, on pouvait espérer qu'ils seraient du nombre.

Deux jours s'écoulèrent, pendant lesquels l'armée ennemie, effrayée de sa défaite, demeura immobile à la Valette et au pont de l'Égoutier, où quelques batteries lui restaient encore. Le gouverneur profita de cet instant de répit pour visiter son ami Tournefort.

« Si la croix de Saint-Louis ne brillait pas déjà sur ta noble poitrine, lui dit-il en lui serrant la main, avec quel bonheur je l'y attacherais moi-même! Honneur à toi, mon brave camarade, qui, à la sagesse et à l'expérience du vieillard, as joint la bouillante ardeur du plus vaillant guerrier dans la fleur de l'âge.

— Merci, Adhémar, répondit le colonel d'une voix émue, merci, mon ami; nulle approbation ne saurait me toucher plus que la vôtre, car personne au monde ne saurait se connaître mieux en talents et en bravoure. Conseillez au Maréchal de poursuivre ses avantages et de ne point laisser au duc de Savoie le temps de réparer ses pertes.

— C'est aussi mon avis et je l'ai déjà donné, répondit le gouverneur, mais la manière évasive dont monsieur de Tessé m'a répondu, me fait craindre qu'il ne se croie obligé à de grands ménagements envers le beau-père du nouveau roi d'Espagne. Et maintenant adieu, mon bon et brave camarade, tu dois avoir besoin de repos, mais guéris-toi au plus vite, car ton concours nous est encore nécessaire. »

A peine le gouverneur était-il remonté dans son carrosse, qu'Hubert vint demander à son maître s'il voulait recevoir monsieur de Châteauneuf.

« De tout mon cœur, s'écria le colonel, dont un rayon de joie illumina le visage; qu'il vienne au plus vite, ce brave garçon. »

Le jeune vicomte fut introduit dans la chambre de M. de Tournefort; il était pâle et défait, et portait un bras en écharpe.

« Que vous est-il arrivé? s'écria le vieillard, vous n'êtes pas blessé grièvement, j'espère?

— Assez pour m'être trouvé dans l'impossibilité de regagner la ville le jour de la bataille, répondit Châteauneuf; une balle, me traversant le bras droit, me forçait à lâcher les rênes à l'instant où mon cheval, atteint lui-même en pleine poitrine, me jetait à la renverse, privé de sentiment; c'est dans ce piteux état que j'ai été relevé et amené hier soir à l'hôpital.

— Où vous devriez être encore, mon jeune ami, interrompit le colonel.

— Que je viens de quitter pour avoir l'honneur de vous voir, et où j'ai promis aux bonnes Sœurs de retourner bientôt. »

La belle Isaure entrait en ce moment dans la chambre de son grand-père.

« Blessé ! vous aussi ! s'écria-t-elle en pâlissant; mon Dieu ! tous ceux auxquels je m'intéresse !

— Voilà des paroles qui me font oublier toutes mes souffrances, répondit le jeune homme en s'inclinant; que vous êtes bonne, mademoiselle ! »

Comme il prononçait ces mots, un bruit épouvantable se fit entendre, et le fracas fut tel que les murs de la maison en parurent ébranlés.

« Qu'arrive-t-il, mon Dieu ! s'écria la jeune fille, palpitante d'effroi. »

Au même instant, mademoiselle Guillemette se précipitait tremblante dans la chambre de son frère, qui tressaillit lui-même dans son lit.

« Tout est perdu, dit Guillemette, en se laissant tomber sur une chaise, la ville entière est renversée sans doute.

— Rassurez-vous, Mademoiselle, dit Châteauneuf, qui avait ouvert une fenêtre et regardait sur le cours, une maison voisine vient en effet d'être atteinte par une bombe, mais celle-ci n'est pas touchée; je sais d'ailleurs que les mesures les plus sages ont été prises pour éviter le plus de malheurs possible.

— Que savez-vous ? s'écria impétueusement le colonel, l'ennemi veut donc bombarder la ville !

— Ce n'est que trop probable, répondit le jeune homme, car c'est la seule ressource qui lui reste, et malheureusement le triste état du château de Sainte-Marguerite et du fort Saint-Louis (1) laisse maintenant à la flotte anglaise la possibilité de débarquer le reste de ses munitions de siége et de prendre part à l'attaque. Le danger serait donc redoutable sans la sagesse des chefs et le courage des Toulonnais, qui se sont organisés d'eux-mêmes en *escouades de bon secours*, toujours prêtes à se porter sur les lieux menacés et à enlever les batteries établies par l'ennemi le long de la côte; de plus, ils en construisent eux-mêmes une nouvelle sur la hauteur de la Malgue, où l'on traîne déjà des pièces de trente-six, qui, placées sous le commandement du capitaine de vaisseau de Court de Bruyères, forceront bientôt les galiotes anglaises à gagner le large.

« Dieu le veuille ! dit Guillemette. En attendant, mon cher frère, vous allez vous reposer, s'il vous plaît, car toutes ces émotions vous ont terriblement agité. Quant à vous, Monsieur le vicomte, votre chaise et vos porteurs sont dans l'antichambre; quand je suis entrée, ils vous réclamaient déjà pour vous reconduire à l'hôpital. »

M. de Châteauneuf prit alors congé de ces dames en leur demandant la permission de revenir bientôt s'informer de la santé du colonel.

« Et me donner des nouvelles des affaires publiques, lui dit celui-ci d'une voix faible.

— Je n'aurai garde d'y manquer, Monsieur, répondit le jeune homme en s'éloignant à regret. »

Guillemette présenta ensuite un bouillon à son frère, ferma soigneusement les volets de ses fenêtres, moins encore pour diminuer l'éclat du jour que pour amortir, autant que possible, le bruit des obus et des bombes qui troublait son repos et excitait son courroux ; puis elle s'assit aux pieds du lit en récitant son chapelet.

(*A suivre.*) COMTESSE DE LA ROCHERRE.

(1) L'un et l'autre, attaqués dès le 6 août, avaient été à moitié détruits et abandonnés par les Français après une résistance glorieuse. M. de Grendnville, qui commandait à Sainte-Marguerite, et à la bravoure duquel le duc de Savoie lui-même paya un juste tribut d'éloges, ne se rendit que manquant d'eau et de munitions; le capitaine Daillon et M. Cauvières de Saint-Philippe, lieutenant de frégate, n'abandonnèrent le fort Saint-Louis, pour se retirer à la Grosse-Tour, que lorsque le donjon fut renversé et le fort lui-même entièrement criblé de boulets.



LE VAL SAINT-JEAN

(SUITE)

MADAME DE VALRAY A SON FRÈRE

Le Caire, novembre 18...

Cher Gontran,

Ce n'est qu'au retour d'un long voyage jusqu'aux premières cataractes, que j'ai trouvé tes chères lettres toutes remplies d'événements si imprévus: mariage avec mademoiselle de Rymbault, j'en bénissais le ciel; renonciation à cet avenir que j'ambitionnais pour toi, réconciliation avec Blanche, projets de mariage avec elle.. Voilà où j'en suis de ton roman.

Mon cher, mon bien-aimé frère, s'il en est temps encore, sois homme, sois ferme contre toi-même et contre une folle passion ; n'épouse pas cette jeune fille dont le caractère, les goûts, l'incurable frivolité sont une cruelle menace pour ton avenir; il t'en coûtera un peu de tristesse,

d'alanguissement, des regrets, des larmes peut-être, mais la raison ne l'emportera-t-elle pas sur un sentiment que rien ne justifie, qui n'a été qu'un emportement vers ce qu'il y a de plus fugitif ici-bas, la beauté de vingt ans? Si, dans six ans, tu revoyais Blanche telle que le monde l'aura faite, tu serais surpris qu'elle eût pu occuper ta pensée, et que pour elle tu eusses renoncé à celle qui serait une si digne épouse, une si sainte mère. Songes-y donc! tout ce qui t'enchante en elle pourrait bien te devenir odieux: ces grâces coquettes t'offusqueront; ce besoin de plaire à tous t'offensera; ce goût de la toilette te paraîtra ce qu'il est en vérité, bas et insupportable; cette incapacité de rester chez soi te fera fuir à ton tour ta maison; cet amour des fêtes attristera, assombrira ton âge mûr. Et tes enfants, si Dieu t'en donne, que deviendront-ils dans ces mains incapables et frivoles? Réfléchis, cher ami; ne risque pas ta vie entière sur une carte, et souffre que je te le dise, moi qui t'aime si sincèrement, la fougue de ta passion pour Blanche n'est digne ni de ton esprit élevé, ni de la beauté de ton âme. Tu as des trésors dans le cœur, mon pauvre Gontran, et tu irais les jeter aux pieds de cette poupée!

Mais si l'événement est accompli, si tu es marié au moment où cette lettre t'arrivera, n'y vois qu'une chose, ma maternelle et fraternelle affection, et alors tire de ta position le meilleur parti possible; ne lâche pas les rênes; conduis cette enfant, qu'elle reconnaisse en toi un guide, un protecteur (je n'ose dire un maître)!

Adieu! Ai-je besoin de dire avec quelle impatience j'attends de tes nouvelles?

MARGUERITE.

Nous passerons l'hiver au Caire, et j'espère, au printemps prochain, ramener mon fils dans son pays et dans sa famille.

GONTRAN A SA SŒUR.

Paris, février 18...

Ma bonne Marguerite,

Te figures-tu la surprise d'un homme à qui on enverrait un paletot fourré de martre pendant la canicule? C'est là l'effet que ta lettre, ta chère lettre m'a produit. Tu prévois pour moi les rigueurs des plus âpres frimas, grêle, glaçons et neige, et je vis dans un printemps enchanté: le ciel est bleu, le soleil doux, l'air enbaumé, le sentier est facile, les oiseaux gazouillent dans les haies, enfin, et sans figure, je suis heureux. Je ne sais ce que sont devenues mes sinistres prévisions, dont les tiennes n'étaient, à tout prendre, qu'un écho fidèle: Blanche devait être le tourment de ma vie, elle en est la joie; nous devions être divisés sur tous les points, nous sommes toujours d'accord; Paris devait être une suite non interrompue de soucis pour ton frère, nous y vivons tranquilles et serrés l'un contre l'autre comme des oiseaux dans le nid: enfin tous les maux que je redoutais se sont tournés en biens, la malédiction est devenue bénédiction, et je ne vois pas trop pourquoi l'avenir ne serait pas conforme aux jours présents. Je n'aimerai pas Blanche moins que je ne l'aime, notre position extérieure ne changera point, notre vie intérieure, si Dieu nous accorde des enfants, ne pourra que devenir plus intime et plus tendre. et je vois l'avenir si radieux et si prospère que l'escadron des noirs présages ne tient pas devant lui. Effet de la lune de miel, diras-tu? Non, Marguerite; déjà cinq fois la lune a suivi son cours et je n'ai pas encore vu de désenchantement. Je connais mieux Blanche; je ne faisais autrefois qu'entrevoir un coin de son caractère, mais je n'avais pas pénétré dans son cœur si chaud et si bon. Elle m'aime, cette pauvre chère enfant, elle m'aime, depuis qu'elle m'a comparé. Cet homme qui a voulu l'épouser, qui l'a marchandée, qui l'a quittée à propos d'une question de contrat, a singulièrement servi mes intérêts: quel repoussoir que ce monsieur-là! et comme ton frère, dans la simplicité et la constance de son amour, a gagné à cette comparaison! Blanche s'est donc attachée à moi, depuis nos secondes fiançailles, plus que je ne l'aurais osé espérer jadis: l'enfant est devenue femme; sa grâce pétulante s'est adoucie, elle cherche moins à plaire à tous qu'à en aimer un seul; elle m'écoute, elle me comprend, et durant notre délicieux voyage de noces, elle a été la plus charmante des compagnes et le plus gai des camarades. Tu sais, car je t'ai écrit souvent, que nous n'avons pas entrepris le voyage de noces ordinaire, nous n'avons pas visité le Rhin, le Rhin allemand, ni la superbe Italie, ni l'Écosse, ni le Tyrol, ni la Suisse; nous nous sommes tout bonnement promenés en France. La Touraine, la Creuse, l'Auvergne, les Vosges ont eu notre visite, et nous nous sommes étonnés qu'on allât chercher si loin des émotions et des plaisirs qu'on peut trouver chez soi, dans son cher pays, la *douce France*, comme disaient les trouvères. Oui, Blanche a été charmante en voyage; je t'assure que j'ai fait là sa connaissance, et elle est très-bonne à connaître: elle a l'humeur la plus facile, tout lui plaît, tout l'amuse, rien ne lui fait peur; nous avons eu un accident en chemin, elle a été brave comme un petit lion; nous avons logé dans d'affreuses auberges où l'on couchait une nuit pour être plus près du beau paysage qu'on devait admirer le lendemain, elle avait des rires de pensionnaire à propos de tout; elle a gravi les monts basaltiques de l'Auvergne, légère comme le chamois et gracieuse comme lui; nous avons admiré ensemble les sites sublimes et les vieux monuments; elle rapporte tout un album de souvenirs, et chaque petite fleurette, cueillie à Chenonceaux, à Aubusson, dans une prairie baignée par la Creuse, au Val-d'Ajol, est une page de notre histoire intime, une relique de ce pèlerinage vers les pays enchantés. Et nous voilà

revenus à Paris (pourquoi donc ai-je tant redouté Paris?), et j'y suis plus heureux que jamais. Je vois ma Blanche dans le cadre où elle doit vivre: elle agit, elle range, elle combine, elle joue à la maîtresse de maison avec le sérieux d'une enfant; sous ses petits doigts toute chose prend de la grâce, et comme elle dit dans son petit argot moderne, du cachet. Notre appartement est bien situé et il a une physionomie aimable. Nous ne voyons personne, mais nous nous promenons, je montre Paris à ma chère compagne: elle n'en connaissait que les boutiques, elle apprend les musées et les monuments, puis, au retour de nos excursions, nous dînons au restaurant, ce qui amuse Blanche. Quand nous restons chez nous, nous lisons; malheureusement, elle n'a pas encore le goût des lectures sérieuses, elle s'est profondément endormie sur un bel article de Sainte-Beuve, un chef-d'œuvre de critique (il s'agissait du Maréchal de Saxe); il lui faut des romans, j'en lis pour elle, mais à mon corps défendant. Quelles pauvretés!

Madame Lanfrand n'est pas avec nous, elle vend ses propriétés et ne reviendra qu'après ses affaires terminées. J'avoue que sa présence future est un point noir à l'horizon. Pour me rassurer, je me dis que Blanche a échappé à cette influence délétère, elle est mienne, et je crois que j'exerce quelque influence sur son âme. Reviens, Marguerite, reviens pour voir ton frère heureux et pour aimer cette chère enfant que nous avons bien un peu méconnue: ma vie entière sera consacrée à lui faire réparation. Elle m'appelle: nous allons faire une excursion de touriste à la Sainte-Chapelle, et nous dînerons quelque part au quartier latin, comme des étudiants.

Ton frère qui t'embrasse.
GONTRAN.

JOURNAL DE CHRISTINE.

Val Saint-Jean, mars 18...

Jusqu'ici, dans ma vie paisible à Orléans, dans ma vie plus agitée auprès de mon cher grand-père, jamais je n'avais conçu la pensée de retracer pour moi-même mes idées et mes sentiments; mais il y a en mon âme un trop-plein de chagrin qui déborde, dont je ne veux ni affliger ni inquiéter Henriette, et que je verse sur ce papier, car j'ai besoin de dire à quelque chose que je suis triste, que je suis déraisonnable, et que je n'attends de secours que du temps et de Dieu.

Mais Dieu, fille insensée, ne devrait-il pas te suffire! Que n'a-t-il pas fait pour toi, et que ne t'a-t-il pas donné? L'enfance la plus douce, les exemples les meilleurs, l'affection la plus tendre, voilà pour la première partie de mon existence; à l'âge où l'âme doit s'exercer aux vertus, il m'a envoyé un devoir saint et difficile, mais que de secours, que de bonnes inspirations, que de pensées consolantes il m'a accordées pendant ces jours passés auprès de mon aïeul! Soutenue de Dieu, j'ai subi l'épreuve presque sans la sentir: après quelques mois de mélancolie, la pauvreté m'a trouvée joyeuse, le travail me charmait, et la certitude que, délaissé du monde, mon cher général se rapprochait du bon Dieu, consolait, adoucissait, aplanissait toutes les aspérités. Plût au Ciel qu'aucune autre espérance ne fût venue occuper mon cœur! plût au Ciel qu'aucune apparition terrestre n'eût traversé le sentier paisible, et qu'une parole humaine, c'est-à-dire décevante, ne m'eût pas dit tout bas: — Tu auras un foyer, une famille, tu seras la consolation d'un cœur éprouvé, il veut que tu le fasses croire en Dieu par ta foi et ta fidélité! — Et j'ai cru, j'ai accédé à ces chimères, qui captivaient aussi mon pauvre vieux général: j'ai eu quelques jours de complète illusion, mais des jours devraient-ils dépouiller la vie entière de toute fleur et de tout rayon? Je ressemble à ces pauvres malades qu'on éthérise: ils dorment à moitié, la terre disparaît, une lueur rose et dorée palpite devant leurs yeux, ils n'ont plus de corps, ils vont ouvrir leurs ailes... tout à coup le sommeil cesse, le rêve finit, ils voient la chambre triste, le lit de souffrance, et se réveillent pour de nouvelles douleurs... Et pourtant je me juge de sang-froid: je me trouve plus que folle, coupable; mes pensées ne doivent pas s'égarer vers celui qui est l'époux d'une autre, excepté pour appeler sur leurs têtes les bénédictions du ciel. Qu'elle soit ce que j'aurais voulu être, qu'il ajoute à sa part de félicité toute celle qui m'était dévolue, et que dorénavant je ne pense à ce court épisode de ma pauvre vie que comme à un songe, et que je ne nomme que devant Dieu celui qui a voulu un instant m'associer à son sort! J'en prends la ferme résolution, et je veux bien graver dans mon esprit cette vérité, dont je voulais douter jadis: — M. d'Anzac ne m'a jamais aimée, il m'épousait par dépit, et la Providence, en rompant ces nœuds avant qu'ils ne fussent consacrés, nous a épargné à tous deux des regrets amers et des chagrins sans terme. Je n'ai rien perdu, puisque le bien auquel j'ai cru n'existait pas... Oui, mon Dieu! je vous le promets, je m'efforcerai de ne pas revenir vers ce passé, et je poserai sur mon cœur combattu votre croix, afin qu'elle triomphe de tout amour qui n'est pas votre amour...

Mai 18...

Henriette, mon amie d'enfance, ma sœur, est heureuse; son Édouard se rétablit: après les inquiétudes qui ont accompagné l'hiver, il renaît au souffle du printemps, si pur et si chaud dans ce val abrité de toutes parts... Je les vois de la table où j'écris; ils sont au jardin, sous ce bosquet qui semble couvert de neige, tant les lilas, les syringas y sont couverts de fleurs; Henri et Marie jouent: c'est l'heure de la récréation; leur

jeu, c'est d'aider Placide à râtisser les allées; le père et la mère les regardent avec joie, et ils causent ensemble du passé déjà long, de l'avenir qui sera plus long encore... Tous leurs souvenirs, toutes leurs affections sont en commun, c'est une âme en deux corps... Oui, c'est là la plus pure source de félicité qui puisse couler ici-bas... Plus heureuses toutefois celles qui ont choisi l'Époux immortel, qui n'ont voulu d'autres embrassements que ceux de la croix : elles ne connaîtront jamais ces terreurs qui ont assailli l'âme d'Henriette, elles ne survivront pas à ce qu'elles ont aimé. Mais parmi les fortunes humaines, un mariage où la foi, le cœur, les goûts sont d'accord, est le lot incomparable... Puisse mon Henriette en jouir bien longtemps... De quel beau regard elle couvre ses enfants! ils ont fini leur tâche, les allées sont peignées, Marie cueille les premières fraises, ce sera pour le dessert de notre dîner; Henri reprend ses livres, il va travailler sous les yeux de son père : le père, la mère, les enfants ne se quittent guère, et plus ils se voient, plus ils ont besoin d'être ensemble... Ils se complètent les uns les autres... C'est le bonheur le plus intime et le plus complet, mais combien rare est-il sur la terre! Pourtant des êtres qui ne le connaissent pas, ont sur le front une sérénité profonde qui me fait envie; mademoiselle Julienne, par exemple : quelle gaieté tranquille dans une existence austère! M. le curé, son frère, n'est pas communicatif; il vit avec Dieu, avec ses livres, avec ses pauvres; sa sœur le révère à distance, car la gravité du sacerdoce empêche les communications familières : elle est heureuse néanmoins, quoiqu'on ne lui dise jamais : — A quoi penses-tu? qu'as-tu? Son bonheur se compose de devoirs chéris; elle soigne son frère, elle veille à sa santé et à son très-modeste bien-être; elle arrange l'église, sans beaucoup de goût peut-être, mais avec quel zèle! Elle visite assidûment les malades, car il n'y a guère de pauvres dans ce pays; mais auprès des vieillards infirmes, des paysans malades, elle accomplit des prodiges d'intelligence et de charité. Elle a le génie de la propreté, elle nettoie, elle balaie, elle arrange ces logis pleins de poussière et de fumée, elle fait les lits, elle panse des plaies, et elle sort de là avec ce visage calme, souriant, qui rend visibles les béatitudes et les promesses éternelles! Dans des conditions aussi ingrates, c'est à Dieu, ce Dieu si paternel pour ceux qui le servent, qu'elle doit cette paix qui passe tout sentiment...

Juin 18...

Je lis beaucoup l'Évangile, et en méditant ces enseignements si doux, cette doctrine toute de pardon, de charité, de mansuétude, je remonte à leur divine source, à Jésus-Christ, dont l'âme sainte et parfaite a répandu sur la terre ce sublime enseignement. Qui pourra énumérer tous les bienfaits découlés du cœur de Jésus et de son Évangile! La prédication apostolique qui a enlevé les peuples païens à la tyrannie des idoles, qui a transformé les barbares, les sauvages, les anthropophages en serviteurs de Jésus-Christ, en vrais adorateurs du Père céleste; les aumônes qui, depuis dix-huit siècles, ont adouci et consolé les misères de l'humanité, depuis l'obole donnée par un pauvre à plus pauvre que lui jusqu'aux hôpitaux élevés par les rois, et où les reines servaient à genoux les malades et les lépreux; toutes les œuvres de miséricorde qui ont réjoui ce qui souffrait, tous les pardons généreux, tous les actes de justice, de clémence, de charité, tous les renoncements, toutes les abnégations, tous les saints dévouements qui préfèrent autrui à soi. pour l'amour de Jésus, tout est venu à la terre par le Sauveur, le Précepteur du genre humain, et par son Évangile! C'est parce que le Maître l'a dit que ces âmes généreuses se sont abdiquées elles-mêmes et ont embrassé avec un si fervent enthousiasme ce qui répugne à l'égoïsme de la nature : elles ont renoncé aux amours terrestres, elles ont jeté à terre le bagage des richesses, elles ont abjuré les haines et les antipathies, elles ont détourné leur âme des plaisirs et du repos, pour plaire à Jésus, et tous leurs sacrifices sont retombés sur leurs frères en bienfaisante rosée. C'est là ce que le monde doit à Jésus-Christ, et il oublie et renie son adorable bienfaiteur. — Et moi, qui le connais, à qui sa loi admirable a été enseignée dès le berceau, je ne sais pas l'aimer... Mon cœur, qui se porte si naturellement vers les créatures, a besoin d'un grand effort pour s'élever vers Dieu! Quelle misère, et que je voudrais devenir meilleure!

Août 18...

Un rien me trouble parfois; nous voyons souvent M. le Curé et mademoiselle Julienne. Ils nous ont amené hier leur neveu, M. Hubert Renoz, qui est professeur de Faculté à Poitiers. Édouard eut plaisir à causer avec ce jeune homme, qui paraît savant en histoire et en jurisprudence, deux sciences à unir entre elles, dit Édouard, qui les chérit; puis la conversation devint générale; on parla du pays, des familles, des morts, des mariages, et M. Renoz dit tout simplement, hélas! c'est tout simple pour lui :

« Aux dernières vacances de Pâques, je suis allé à Paris, et j'ai fait visite à M. d'Anzac; je l'ai vu lui et sa jeune femme.

— Cette évaporée ? » dit mademoiselle Julienne qui est si indulgente d'ordinaire.

— Ah! ma tante, elle ne mérite pas cette vilaine épithète : elle paraît aimable et charmante, et M. d'Anzac l'aime comme un fou. C'est un excellent ménage... et quel joli intérieur! quelle élégance! quel luxe!... C'est délicieux à voir, délicieux à habiter.

— Vanité des vanités! interrompit brusque-

ment M. le Curé. C'est pour jouir de ce luxe que les propriétaires désertent nos campagnes et vont à Paris; les petits bourgeois, puis les ouvriers les imitent; les champs sont dépeuplés, les mœurs se perdent, la population s'étiole, la notion du bien se perd, et le pays descend aux abîmes. Allons! allons! ne parlons plus de cela; faisons une partie d'échecs, monsieur Édouard. »

Quoi que mes charitables amis eussent pu faire pour détourner la conversation, le trait avait porté... j'en ai bien souffert. Mon Dieu! gardez leur bonheur! bénissez-les tous deux, et jetez un regard de miséricorde sur votre pauvre petite servante...

Septembre 18...

J'étais si profondément troublée, des idées si tristes me poursuivaient, que j'ai prié mademoiselle Julienne de m'admettre à partager ses visites aux malades. Il fallait une diversion à cette idée fixe: — ce qui aurait pu être, ce qui n'est pas, ce qui ne sera jamais. Je suis bien tombée: il y avait une espèce d'épidémie de fièvres dans le Val... Les paysans, heureux d'ordinaire, sont bien misérables lorsque la maladie les cloue au lit, et en suivant les pas de ma compagne, j'ai vu bien des misères et assisté à plus d'une scène de deuil. Un pauvre petit enfant est mort dans mes bras: quel calme! quelle douce paix sur ses traits pâlis, et que je l'enviais! Il est heureux, il repose... «Sans avoir travaillé!» dit mademoiselle Julienne à qui je communiquais mon impression.

Je baissai la tête, et je repris le travail. Nous avons visité, soigné en vain, hélas! une femme de quarante ans, qui nous a bien touchées par son abandon entre les mains du bon Dieu; elle regrettait pourtant la vie, elle, elle y laissait un mari et quatre enfants: son mari ne la quittait pas; il parlait peu, mais ses yeux, rivés sur elle, exprimaient une affection si intense, une si poignante inquiétude que j'en avais le cœur déchiré. « Console-toi, Louis, disait-elle, console-toi, mon homme, tu viendras me trouver où je vais... »

Quand elle eut rendu le dernier soupir, mademoiselle Julienne l'ensevelit. Le pauvre homme était à genoux, au pied du lit, et toutes les larmes qu'il avait contenues coulaient à flots, pendant qu'il répétait: « Jamais elle ne m'a fait la moindre peine! ô ma pauvre femme! »

Ses enfants, trois grands garçons et une jeune fille, étaient auprès de lui, silencieux et affligés, mais leur douleur n'égalait pas celle de l'époux, et moi, faible créature que je suis, j'enviais cette femme qui fut aimée! Quand on souffre, tout vous ramène invinciblement vers la cause de vos peines. Mais je ne veux plus m'apitoyer sur moi-même, j'irai au secours des pauvres, tant qu'il me sera possible; leurs souffrances sont si réelles! tandis que moi, je n'ai pas même le droit de souffrir. Oubli de moi-même, voilà quel doit être le code de ma vie. Aidez-moi, mon Dieu!

GONTRAN A SA SŒUR.

Paris, octobre 18...

Ma bonne, mon aimable sœur,

Tes lettres, si tendres pour moi, si gracieuses pour ma bien-aimée femme, sont un bonheur de plus parmi ceux dont je jouis. Tu es entrée dans ma pensée, tu m'as cru, et toute ma vie je t'en serai reconnaissant.

Tes pieuses paroles, à propos du cher enfant que nous attendons, ont fait grand plaisir à Blanche; elle m'a dit: « Je suis bien charmée que notre enfant ait une si sainte marraine: elle lui portera bonheur. » Il est vrai, Marguerite, que nous ne sommes pas à la hauteur de ta foi, mais nous savons apprécier, l'un et l'autre, tes vertus, et nous comprenons tous deux que, dans une vie de chagrins et d'épreuves telle que fut la tienne, une force supérieure a pu seule te soutenir et te donner ce doux courage que j'ai souvent admiré.

Le malheur t'a fixée en Dieu: qui sait si le bonheur n'agira pas sur ton frère de la même façon! Mon cœur déborde parfois de joie et de tendresse; je voudrais dire que j'aime, que je suis heureux, et, je le sens, cette séve de vie cherche à remonter vers le Créateur, vers le Dieu bon qui a donné ces sentiments ineffables, soleil de la vie morale; j'entrevois qu'aux amours terrestres, aux saintes amours de la famille, il faut un couronnement et qu'il faut retourner à la source de tout bien pour se prosterner et adorer. Cela viendra, j'en suis sûr. Blanche, elle, a gardé la foi de son enfance; la pratique un peu gênante a été négligée, mais elle y reviendra quand elle aura son petit enfant sur ses genoux. Ce sont de charmants éducateurs que les enfants! Ils rendent sages les pères les plus fous, ils rendent dévotes les mères les plus mondaines. Comment ne pas prier quand le petit enfant est malade? Comment ne pas joindre les mains afin qu'il joigne les siennes, pendant que sa voix hésitante redit les paroles saintes? La mère s'instruit avec lui, elle réapprend le catéchisme avec lui, elle se prépare avec lui à la première communion, elle reprend les croyances et les dévotions de son adolescence, afin que l'enfant les suive et que la bénédiction de Dieu descende sur leurs deux fronts inclinés. Puis, quand il est grand, quand il est à l'école, à l'armée, dans le monde, elle prie encore, elle prie toujours, si ce n'est plus avec lui, c'est pour lui! Voilà comment sera Blanche; je la vois toujours, un petit enfant sur ses genoux, un grand garçon à côté d'elle, ou un beau *Monsieur*, notre fils! lui donnant le bras... tu ris peut-être de mes vues prophétiques, mais je t'ai toujours dit ce que j'avais au fond du cœur, et je continue.

DEUX JOURS APRÈS.

Nouveau bonheur! ton filleul Marcel vient d'entrer en ce monde: il est beau, et sa bien-

aimée mère se porte bien. Je t'avoue, sans rougir, que j'ai couvert de larmes le front du nouveau-né, mon fils, mon, notre avenir. Dieu est bon, et il est de doux moments ici-bas. On vient me dire que Blanche me demande; je te quitte, ma bonne sœur, en t'embrassant pour ton filleul, pour son père, pour sa mère.

A toujours, GONTRAN.

Ma belle-mère est ici; elle soigne sa fille, elle la soigne, entre nous soit dit, comme elle fait toute chose: tapageusement; elle va se fixer près de nous, pas dans notre maison toutefois. J'aurais craint autrefois ce voisinage, mais depuis que Marcel est là, je ne crains plus rien: c'est un ange qui tient un bouclier.

Adieu encore. Reviens donc!

M. BOURDON.

(*La suite au prochain numéro.*)

GARE AUX CHOUX

PROVERBE EN UN ACTE

MONSIEUR DE BOISJOLY.	Baryton.
ANDRÉ, menuisier.	Ténor.
MADAME MATHURIN, maraîchère.	Contralto.
CATHERINE, sa fille (18 ans).	Soprano.
MARIE, amie de Catherine.	Mezzo-Soprano.
CHARLOTTE (10 ans).	Mezzo-Soprano.

(La scène se passe de nos jours dans le village de Boisjoly.)

Le théâtre représente une salle basse chez madame Mathurin; à droite, porte et fenêtre donnant sur un verger; à gauche, autre porte donnant sur la route. — Sur une table un miroir. — Siéges rustiques; raccommodages en train dans une corbeille d'osier.

SCÈNE PREMIÈRE

CATHERINE, *seule. Elle achève de se coiffer devant le miroir.*

COUPLETS.

Petit bonnet
Coquet,
Sur mes cheveux
Je veux
Que voltige votre dentelle.
Ah! c'est vraiment
Charmant,
De se mirer,
Virer,
Et tout haut de se trouver belle!

PREMIER COUPLET.

A la ville ainsi qu'au village,
Fille ou femme, étourdie ou sage,
En est-il qui, dix fois le jour,
A son miroir ne fasse un tour?
Des regards malins, du sourire,
Du mot qui sur la lèvre expire,
Du front qui penche avec langueur,
Notre miroir a la primeur.

DEUXIÈME COUPLET.

Non pas que, courtisan novice,
Le miroir à notre caprice
Réponde toujours galamment!
Il advient qu'impertinemment
Il vous dit : Votre teint s'efface;
Votre taille n'a plus de grâce;
Votre... Oui! Mais, heureusement,
On lui peut répondre qu'il ment!
Petit bonnet
Coquet, etc.

SCÈNE II

CATHERINE *debout,* MARIE, CHARLOTTE.

CHARLOTTE, *pleurant et la main sur sa joue.* Oh! la la! Oh! la la!

CATHERINE. Qu'as-tu donc, ma petite Charlotte?

CHARLOTTE. C'est... c'est... Oh! la la! Oh! la la!

MARIE. Eh bien! c'est ta mère qui vient de lui donner une tape parce que nous te cherchions au jardin.

CHARLOTTE. Oh! la la! Oh! la la!

CATHERINE. Calme-toi! Une grande fille de dix ans pleurer comme cela pour une petite tape!

CHARLOTTE. Ce n'était pas une petite tape; je parie que ma joue est enflée comme un potiron!

CATHERINE. Non! seulement un peu rouge. (*L'embrassant.*) Tiens, il n'y paraît plus; et puis prends ce joli étui dont tu avais tant envie, l'autre jour; je te le donne.

CHARLOTTE. Que tu es gentille! Ce n'est pas comme....

CATHERINE. Chut!

MARIE. Le fait est que madame Mathurin est, depuis quelque temps, de bien mauvaise humeur!

CATHERINE. Elle a des ennuis.

CHARLOTTE. Est-ce une raison pour donner des soufflets au monde?

CATHERINE. Voyons, n'y pense plus; promets-le-moi!

CHARLOTTE, *se frottant la joue.* Si tu crois que ça peut s'oublier comme ça!

CATHERINE. Prends encore ce dé; il ira très-bien à ton gentil petit doigt.

CHARLOTTE, *après avoir mis le dé dans sa poche et regardant du côté du verger.* Elle vient! elle vient par ici! Oh! d'abord, moi je me sauve!

CATHERINE, *riant.* Poltronne!

MARIE. Tout de même, je crois que nous ferons mieux de ne pas nous exposer à sa vue. A tantôt!

CATHERINE. A tantôt! (*Marie et Charlotte sortent du côté de la route.*)

SCÈNE III

MADAME MATHURIN, *un lacet à la main,* CATHERINE.

MADAME MATHURIN, *vers la fenêtre du verger.* Pendard! (*Descendant.*) Pour la centième fois je viens encore de le manquer! C'est un éclair; c'est une anguille; vous le voyez, vous croyez le le saisir, vous avez confectionné un joli petit nœud coulant à son intention; vous lancez votre engin; pst! pardine oui! avec ça qu'il l'attend votre engin! C'est pas une existence pourtant ça! Etre nuit et jour sur le qui-vive, ne dormir plus que d'un œil, ne sentir plus de goût pour rien, désormais, voilà ma vie! (*Retournant à la fenêtre.*) Suppôt du démon, si jamais je te tiens, je t'écorche vif!

CATHERINE. Après qui donc en avez-vous, ma mère?

MADAME MATHURIN. Tu le demandes? Tu n'as donc pas mis le pied dans le verger, à ce matin? Tu n'as donc pas vu son ouvrage de cette nuit?

CATHERINE, *riant.* J'y suis!

MADAME MATHURIN. Ne ris pas, Catherine, tu me rendrais folle!

CATHERINE. Je ne ris plus.

MADAME MATHURIN. Quand on se trouve vis-à-vis d'un quelqu'un qui vous veut du mal et qui vous dit des injures, on en répond et ça ragaillardit; mais se savoir de par le monde un ennemi insaisissable qui vous cause chaque jour de nouveaux dommages, ma parole! il n'est pas de tête qui y résiste! Si je n'ai sa vie, j'y laisserai ma raison!

CATHERINE. Ma mère!

SCÈNE IV

LES MÊMES, ANDRE.

TRIO

ANDRÉ, *sans apercevoir Catherine.*
Bonjour, ma'm Mathurin!

MADAME MATHURIN, *brusque et préoccupée.*
Bonjour!

ANDRÉ, *embarrassé.*
Le tems est à c'matin,
Bien lourd,
Là-bas est un nuage
Tout noir;
Nous aurons de l'orage,
Ce soir!

CATHERINE, *à part.*
Pauvre garçon, mon Dieu, comme il a peur!

ANDRÉ, *à part.*
Je me sens pris d'une horrible frayeur!
Allons, allons, André, du cœur et du courage!

CATHERINE, *assise et cousant.*
Ne levons point le nez de dessus notre ouvrage.
Ce qu'il veut dire, on le sait bien;
Mais n'en laissons paraître rien!

ANDRÉ, *avec effort.*
Ma'm Mathurin, j'ai l'âme bien gênée!

MADAME MATHURIN.
C'est comme moi!

ANDRÉ.
A son tourment elle semble obstinée!

MADAME MATHURIN.
C'est comme moi!

ANDRÉ.
Je ne dors plus et je ne mange guère!

MADAME MATHURIN.
C'est comme moi!

ANDRÉ.
Du blanc au noir tourne mon caractère!

MADAME MATHURIN.
C'est comme moi!

ANDRÉ.
Moi qui du village,
Joyeux boute-en-train,
Avec quelque nouveau refrain,
Chaque matin reprenais mon ouvrage;
Plus de chansons, plus de gaîté!
Lorsque j'ai bien scié, mesuré, raboté,
Sur mon rabot mon front se penche,
Et de sapin une insensible planche
Boit de mes pleurs l'amertume et le fiel,
Sans que rien n'en tressaille ici-bas plus qu'au ciel

CATHERINE, *à part.*
Pauvre garçon, que son chagrin me touche!
Je le sens bien, tout ce que dit sa bouche
Est l'expression de son cœur.
Ah! que d'amour dans sa douleur!

ANDRÉ.
Mais à tout mal pourtant il est quelque remède;
C'est une loi!
Qu'en ma faveur du moins votre indulgence plaide!

MADAME MATHURIN.
Explique-toi!

ANDRÉ, *hésitant.*
Eh bien!...

MADAME MATHURIN.
Eh bien!

ANDRÉ.
En deux mots voici donc la chose:
Celle qui du ravage est cause...

MADAME MATHURIN, *empressée et se méprenant.*
Tu la connais?

ANDRÉ.
Et vous aussi.
A la nommer j'ai du souci;

Je redoute votre colère ;
Fermez les yeux sur ma misère !

MADAME MATHURIN.
Que chante-t-il et quel est ce jargon ?

ANDRÉ.
C'est Catherine, hélas !

MADAME MATHURIN.
Peste soit de l'oison !

ANDRÉ, *vite.*
C'est elle que j'aime !

CATHERINE, *à part.*
O bonheur suprême !
Je m'en doutais bien ;
Pourtant l'entendre encor ne gâte rien !

MADAME MATHURIN.
J'ai, par ma foi ! l'amour en tête !
Qu'à sortir d'ici l'on s'apprête !

CATHERINE, *s'avançant.*
Ma mère !

ANDRÉ.
Elle était là !

CATHERINE.
A vos pieds tous deux nous voilà !
Prenez pitié de sa détresse !
Laissez parler votre tendresse !

ANDRÉ.
Ecoutez-nous !

MADAME MATHURIN.
Non ! pas un mot !
Hors d'ici, filez, maître sot !

ENSEMBLE.

MADAME MATHURIN.
Je ne veux rien entendre !
Devais-je donc m'attendre
A des propos de fous ?
Quand je suis en alarmes,
Dérobez-moi vos larmes,
Ou craignez mon courroux !

CATHERINE.
Ne vouloir rien entendre !
Un amour aussi tendre
Excite son courroux.
Oh ! mortelles alarmes !
Je sens couler mes larmes ;
Tout est perdu pour nous !

ANDRÉ, *à Catherine.*
Pour un amour si tendre,
J'espère et veux attendre
Un traitement plus doux.
Ne versez plus de larmes ;
Dissipez vos alarmes ;
Je serai votre époux !

MADAME MATHURIN, *le poussant dehors.* Oui ! Eh bien! c'est ce que nous verrons !

ANDRÉ, *du dehors.* Je vous aimerai toujours, entendez-vous, mam'zelle Catherine ?

CATHERINE, *son tablier sur les yeux.* Je vous en serai bien obligée, monsieur André !

MADAME MATHURIN, *levant la main.* Effrontée!

SCÈNE V

CATHERINE, MADAME MATHURIN, MONSIEUR DE BOISJOLY.

BOISJOLY, *du seuil d'abord, puis descendant.* Des larmes ! Comment ! mère Mathurin, nous avons le bonheur de posséder la plus jolie fille du village, et nous lui faisons verser des larmes !

MADAME MATHURIN, *saluant sans répondre.* Monsieur de Boisjoly au pays ?

BOISJOLY. Depuis hier au soir. Ah ! çà, madame Mathurin, vous êtes donc une mère cruelle et barbare ?

MADAME MATHURIN. Je suis une femme bien tourmentée, monsieur de Boisjoly !

BOISJOLY. Et c'est ce qui cause le chagrin de Catherine ?

MADAME MATHURIN. Non ! l'égoïste a le cœur de se faire des chagrins à elle toute seule, et ne s'inquiète point de ceux des autres.

CATHERINE. Je vous assure, ma mère, que je m'inquiète beaucoup de celui d'André.

BOISJOLY. Qu'est-ce que c'est que monsieur André ?

CATHERINE. C'est...

MADAME MATHURIN. Taisez-vous ! raccommodez-moi mes cottes ! (*Reprenant d'un ton dolent.*) Oui ! bien tourmentée, monsieur de Boisjoly ! Figurez-vous, mon bon monsieur, que cette année toutes les récoltes se montrent superbes ; l'oseille pousse que c'est une bénédiction ; les choux viennent dru, la salade jaunit; c'est une saison protégée du bon Dieu !

BOISJOLY, *riant.* C'est là ce qui vous tourmente et rougit les beaux yeux de Catherine ?

MADAME MATHURIN, *sombre.* Monsieur, cette saison qui se prépare riche d'écus et de bien-être pour les autres maraîchers, mes voisins, pour moi elle est grosse de douleurs journalières et de déceptions.

BOISJOLY. Ah bah !

MADAME MATHURIN. Telle que vous me voyez je suis l'innocente victime d'une persécution sans fin ni relâche !

BOISJOLY. Est-il possible ?

MADAME MATHURIN, *inspiration subite.* Ciel !

BOISJOLY *et* CATHERINE *debout.* Qu'est-ce ?

MADAME MATHURIN. Je suis sauvée ! je touche au terme de mes souffrances ! je goûte le plaisir des dieux ! je vois mon ennemi terrassé, vaincu, et.... mangé !

BOISJOLY. Mangé ?

MADAME MATHURIN. Cela dépend de vous, monsieur de Boisjoly.

BOISJOLY. De moi ?

MADAME MATHURIN. Voilà : si c'est un effet de votre bonté, vous faites venir de votre château votre basset et votre fusil à deux coups, et l'affaire de mon pillard est bâclée !

BOISJOLY. Encore, ce pillard, quel est-il ?

MADAME MATHURIN. Ce qu'il est? Un être rapace et de mœurs viles: un lapin, monsieur, un odieux lapin!

BOISJOLY, *riant*. Un lapin?

MADAME MATHURIN. Un lapin. Monsieur, depuis quinze jours que ce lapin a violé mon enclos, ma veille n'est plus que trouble et mon sommeil qu'un affreux cauchemar! A vous d'être l'instrument de ma délivrance, mon bon monsieur de Boisjoly! à vous de me rendre la paix, et de faire qu'à chaque boisseau de pois que je vendrai, je vous bénisse! M'autorisez-vous à aller au château chercher votre basset et votre fusil à deux coups?

BOISJOLY. Non-seulement mon basset, mais encore le vieux Dick et la Griffonne. Madame Mathurin, je jure, par les angoisses que vous avez souffertes, que vos choux et votre oseille vont reprendre toute liberté d'allure et d'accroissement, et que, désormais, vous reposerez dans la paix de l'innocence et de la vengeance assouvie!

COUPLETS.

PREMIER COUPLET.

Je me sens pris de l'ardeur des combats;
Rien maintenant n'arrêterait mes pas;
A moi la mort! à moi sang et carnage!
Au lieu d'un seul, pourquoi de cent lapins
Ne faut-il pas délivrer vos jardins?
Vous les verriez tomber tous sous ma rage!

DEUXIÈME COUPLET.

Vive la chasse, image des combats!
Pour moi, vraiment, elle est pleine d'appas;
Tout bon chasseur au son du cor s'enivre.
Prés, bois, étangs, rien ne peut m'arrêter;
La bête est là, je l'entends haleter;
Çà, mon fusil, qu'elle ait cessé de vivre!

Madame Mathurin, suivez-moi. A bientôt, jolie Catherine!

SCÈNE VI

CATHERINE, *seule*. Quel malheur qu'André n'ait pas eu l'idée de tuer la bête à maman! je suis sûre que cela aurait engagé maman à ne plus s'opposer à notre mariage. Pourquoi n'a-t-il pas eu cette idée? S'il m'aime, comme il le dit, cette idée aurait dû lui venir. Je sais bien qu'il ignorait l'existence de ce malheureux lapin; c'est égal, cette idée aurait dû lui venir.

SCÈNE VII

CATHERINE, ANDRÉ.

ANDRÉ, *du seuil et avec précaution*. Mam'zelle Catherine, madame Mathurin n'est pas là?

CATHERINE, *avec un peu d'humeur*. Non! si elle y était, ce serait pour vous mettre à la porte, vous le savez bien; et, en vérité, ce ne serait que justice.

ANDRÉ, *descendant*. Qu'est-ce que vous dites donc là, mam'zelle Catherine? Et pourquoi cette figure fâchée? vous qui d'ordinaire avez des regards si doux!

CATHERINE. Pourquoi? Pourquoi?... Pourquoi n'avez-vous pas eu l'idée, vous, de tuer la bête à maman?

ANDRÉ. Quelle bête?

CATHERINE. Celle qui dévore tout notre bien donc, celle qui nous ruine.

ANDRÉ. Une bête qui vous ruine? J'y cours!

CATHERINE. Trop tard! mais, je vous le dis, vous avez perdu là l'unique occasion, peut-être, de vous rendre ma mère favorable, et c'est bien fait!

ANDRÉ. Méchante! au moins, aurait-il fallu connaître l'existence de cette créature malfaisante?

CATHERINE, *railleuse*. Et aussi, sans doute, vous mettre un fusil dans la main et l'amener au bout de votre fusil?

DUETTINO.

CATHERINE.

Quand on aime bien, on devine.
Mais votre amitié n'est qu'un jeu!

ANDRÉ.

Vous rendez mon âme chagrine,
Mam'zelle, raisonnons un peu!

CATHERINE.

Non! je ne veux plus rien entendre!

ANDRÉ.

Eh quoi! mon amitié si tendre,
Vous la repoussez?

CATHERINE.

A jamais!

ANDRÉ.

D'un animal, quelle injustice!
Par quel étrange maléfice,
Me faut-il payer les méfaits?

CATHERINE.

Je vous impute ses méfaits!

ANDRÉ.

Il me faut payer ses méfaits!

ENSEMBLE *(chacun de son côté)*

Maudite bête!
J'en perds la tête!
Mon pauvre cœur
Est rempli de douleur!

SCÈNE VIII

LES MÊMES, MARIE.

MARIE. Ah! ma chère, sais-tu ce qui se passe?

CATHERINE. Où çà?

MARIE. Dans votre verger.

CATHERINE. Eh bien?

MARIE. Tout y est sens dessus dessous

CATHERINE. Par exemple!

MARIE. Monsieur de Boisjoly et ses chiens en font de belles!

RONDO.

Ils s'en vont à travers les choux,
Comme des fous;

Par eux la fraise est écrasée
Dans la rosée;
Groseilliers rouges et pois verts
Sont à l'envers;
C'est une horrible marmelade
De cornichons et de salade!
Oseille, épinards,
Offrent aux regards
De jeunes plants une jonchée;
Tout est renversé,
Tout est dispersé;
On dirait par la grêle une terre fauchée!
Et maître et chiens, parmi les choux,
Vont éperdus comme des fous!

CATHERINE. Ah! mon Dieu! mon Dieu! et ma mère?

SCÈNE IX

LES MÊMES, CHARLOTTE, *entrée sur les derniers mots.*

CHARLOTTE. Madame Mathurin? Elle est là-bas, sur le banc de pierre, qui sanglote dans son tablier, et qui dit: «Tout est perdu! tout est perdu!»

CATHERINE. Je vais la rejoindre. *(Elle sort précipitamment.)*

ANDRÉ, *à lui-même.* Et moi, si je n'ai pas d'idée, j'ai autre chose; j'ai mes petites économies que je vas offrir à la mère Mathurin, et peut-être que ça me vaudra le pardon de Catherine.

SCÈNE X

MARIE, CHARLOTTE.

CHARLOTTE. Quand je l'ai vue pleurer comme ça, ça m'a fait de la peine tout de même, malgré le soufflet!

MARIE. Tu l'as encore sur le cœur?

CHARLOTTE. Dame!

SCÈNE XI

CHARLOTTE, MARIE, CATHERINE, MADAME MATHURIN, *accablée.*

MADAME MATHURIN, *se laissant tomber sur un escabeau.* La récolte entière est à vau-l'eau! Il ne me reste pas de quoi acheter une corde pour me pendre!

SCÈNE XII

LES MÊMES, ANDRÉ.

ANDRÉ, *présentant un petit sac de toile à madame Mathurin.* Madame Mathurin, si c'était un effet de votre bonté?...

MADAME MATHURIN. Laisse-moi tranquille!

ANDRÉ. Ce sont mes petites épargnes.

MADAME MATHURIN, *s'adoucissant, mais toujours triste.* Tes épargnes?

ANDRÉ. Je vous les offre avec grand plaisir.

MADAME MATHURIN. Combien y a-t-il?

ANDRÉ. Cinquante écus; ce sera pour vos choux ravagés.

MADAME MATHURIN. Pauvre garçon, tu as bon cœur, toi! j'accepte.

ANDRÉ. Ah! merci!

CATHERINE, *souriant à André.* C'est gentil ce que vous avez fait là!

ANDRÉ, *heureux.* J'en suis plus récompensé que ça ne vaut!

SCÈNE XIII

LES MÊMES, MONSIEUR DE BOISJOLY, *le lapin mort à la main.*

MONSIEUR DE BOISJOLY, *jetant le lapin sur les genoux de madame Mathurin.* Voilà!

MADAME MATHURIN, *regardant le lapin.* Mort! il est mort! Et c'est moi qui ai brisé son existence dans sa fleur! Ah! devant ses restes chauds encore le remords m'assiége! Ce qui me semblait une juste vengeance serait-il un crime?

ANDRÉ. Ce qui vous chagrine, mère Mathurin, ce n'est pas la mort du lapin, c'est ce qu'elle vous coûte. (*Profond soupir de madame Mathurin.*)

BOISJOLY. Quoi! la mère Mathurin pleure sa salade et ses choux, elle qui va pouvoir manger son ennemi en gibelotte? l'ingrate! Mais, j'ai eu un plaisir des dieux et je veux que, céans, tout le monde soit content; mère Mathurin, prenez ceci pour le dommage.

MADAME MATHURIN, *debout.* Un billet de mille francs! (*Elle le met dans sa poche, vivement et joyeusement, puis donnant un coup de pied au lapin.*) Vilaine bête, va!

CATHERINE, *tenant André par la main.* Maman!

ANDRÉ. Madame Mathurin!

MADAME MATHURIN. Soit, je veux bien! Maintenant unissons-nous tous pour bénir notre libérateur!

FINAL.

TOUS, *hormis monsieur de Boisjoly.*

Honneur, honneur
Au grand vainqueur,
Adroit chasseur
Et généreux seigneur!

MONSIEUR DE BOISJOLY, *riant.*

Le grand vainqueur,
Bouillant chasseur,
A leur bonheur
Applaudit de bon cœur!

PAUL DUBOURG.



L'ALOUETTE

Frêle alouette, je t'imite,
Caché dans l'herbe du sillon,
Je donne à mes vœux pour limite
Les bornes mêmes du vallon.

L'alouette m'entendit-elle
Sous son coquelicot vermeil ?
Elle en sortit, battant de l'aile,
Et s'éleva vers le soleil.

Montant, montant, montant encore,
Elle disparut à mes yeux.
Mais j'entendais son chant sonore
Comme une parole des cieux.

— Mon abri, semblait-elle dire,
Est, sans doute, un bouquet de fleurs !
Mais j'en sors souvent, et j'aspire
Aux espaces supérieurs.

Je monte dans l'azur tranquille,
Ami rêveur, fais comme moi ;
Demande à ces champs un asile
Mais à toute heure élève-toi !

A. Millien.



REVUE MUSICALE

Nous avons dit, en d'autres temps, à quelle occasion et avec quelle solennité avait été représenté au Caire l'opéra de Verdi : *Aïda*. Nous avons esquissé la donnée tout orientale sur laquelle le célèbre compositeur a brodé sa belle et savante partition. Nous n'avons donc aujourd'hui qu'à insister sur l'effet immense qu'a produit, à Paris, cette représentation, et sur le souvenir palpitant qu'ont laissé dans la mémoire des auditeurs, les pages les plus remarquables de l'œuvre.

L'ouverture est remplacée par un prélude doux et mélodieux qui revient au premier acte, comme une plainte touchante, sur les lèvres d'Aïda ; il y a une grâce inimitable dans ce fragment plein de couleur. Après le récitatif qui ouvre la scène, arrive la romance dramatique :

Céleste Aida,
Forma divina !

très-mélodique et très-passionnée à la fois. Vient ensuite un duo qui s'achève en trio et pose très-clairement la situation.

C'est alors que, restée seule, Aïda interroge son cœur dans l'air touchant :

E l'amor mio !

dont la phrase principale s'est fait entendre dans le prélude de l'orchestre. Le premier acte s'achève par une scène guerrière dont quelques parties ont beaucoup de couleur et d'originalité. Isolée dans les profondeurs du sanctuaire, la grande-prêtresse chante, accompagnée par les harpes, l'invocation au dieu du feu :

Fuoco increato, eterno !

à laquelle répond le chœur des prêtresses qui a beaucoup de caractère ; une délicieuse mélodie de l'orchestre enveloppe ce chant, qui alors produit un singulier et charmant effet.

C'est au deuxième acte que le rideau se lève sur

le palais des Pharaons. Entourée de danseuses égyptiennes et de jeunes Maures, l'héroïne compose avec coquetterie sa toilette de fiancée; ici se trouve un chœur plein de sonorité d'une grande énergie mélodique. Vient une scène de violence entre les deux femmes rivales, finissant par d'éclatantes menaces. Verdi a développé dans ce morceau une verve, un talent, une ardeur et un sentiment pathétique qu'il est impossible de traduire.

Le grand finale du deuxième acte a été sans contredit la page éclatante, on pourrait dire foudroyante de l'œuvre. La salle entière a salué le maître d'applaudissements frénétiques. Traîné en quelque sorte sur la scène, Verdi se courbait sous cette écrasante ovation. Nous n'en saurions donner qu'une analyse imparfaite ; c'est ce que le compositeur a fait, jusqu'aujourd'hui, de plus grand, de plus colossal !

Le troisième acte nous transporte près du Nil où s'élève le temple d'Isis. Les voix séraphiques s'éteignent dans un chœur auquel se mêlent les hautbois. La belle romance mélancolique,

O Patria mia !
Ma più ti rivedro?

enveloppée des arabesques de l'instrumentation, a produit le plus charmant effet. Puis vient un duo âpre et sauvage, qui fait une grande opposition à la grâce du morceau précédent.

Le quatrième acte s'ouvre sur un duo très-accentué et très-réussi. Il y a là une scène d'anathème et de vengeance qui fait frissonner la salle entière. Le musicien, qui a le goût des contrastes, mêle à cette scène des accents voilés de douleur dans l'andante du duo :

Morir si pura e bella.

La strette *en sol bémol* :

O terra, addio
Addio, valle di pianti !

est d'une beauté absolument admirable.

Nous n'en dirons pas plus. Il y a des parties faibles dans l'œuvre de Verdi ; mais elles sont rachetées par des pages sublimes, et cette création nouvelle est un des plus beaux fleurons de sa couronne.

Enfin le soleil et les nouveautés musicales nous sont revenus, enfin le rossignol a lancé son trille et la fauvette sa première note, enfin le lilas fleurit et la nature chante : hosanna ! ! ! Après ce rude hiver nous avions besoin tous de ces bains d'air tiède et de mélodies qui nous ont fait défaut pendant si longtemps. Aussi le *Journal des Demoiselles* prend joyeusement ses ébats, et offre à ses abonnées la plus charmante opérette de salon qu'il leur ait donnée. Le sujet *Gare aux Choux* a été inspiré à l'auteur par la fable de Lafontaine, *Le Jardinier et son Seigneur*, et rien n'est gai, pimpant et musical comme la manière spirituelle dont on en a tiré parti. Lisez, jeunes filles, ce petit couplet de début, et dites-nous si vous n'êtes pas de notre avis :

Petit bonnet,
Coquet,
Sur mes cheveux,
Je veux
Que voltige votre dentelle.
Ah ! c'est vraiment
Charmant,
De se mirer,
Virer,
Et tout haut de se trouver belle !

Nous n'en dirons pas plus, voulant laisser à nos lectrices le plaisir de juger elles-mêmes cette charmante petite production, qui par sa grâce naïve et son charme musical sera certes une des perles du *Journal des Demoiselles*.

On se souvient qu'il y a deux mois, dans notre numéro de mars, nous avons donné l'ouverture de l'opérette que nous offrons aujourd'hui à nos abonnées. On a pu voir déjà, par cette pièce préliminaire, que l'auteur, M. Léon Roques, est un musicien intelligent autant que distingué.

Il nous reste donc à passer en revue les divers morceaux qui composent cet ouvrage.

La toile se lève sur les *couplets* de Catherine : *Petit bonnet*, dont la musique est aussi coquette que le bonnet qui leur sert de thème.

Le numéro 2, trio entre Catherine, André et madame Mathurin, se compose d'un dialogue comique, d'une romance large et expressive, d'un allegretto des plus mouvementés, et enfin d'un ensemble du meilleur effet. Ce morceau est un des plus remarquables de la partition, par l'habile agencement des parties et l'animation qui y règne d'un bout à l'autre.

Le numéro 3, *couplets de chasse*, écrit en clef de *fa*, pour contralto ou baryton, est d'une allure franche, sonore, et rend parfaitement la situation par les effets de la mélodie, qui rappellent les airs du cor de chasse.

Vient ensuite un *duettino* entre André et Catherine ; il y a de la grâce, du sentiment et du comique à la fois dans cette petite pièce, qui est orchestrée de main de maître.

Comme morceau solo, le *Rondo* numéro 5, qui suit le duo, est un des plus brillants de cette œuvre mignonne. On remarquera avec quelle verve et quelle originalité l'auteur a traité le chant et l'accompagnement. Bien interprétée, cette page doit à elle seule enlever tout le succès de l'ouvrage, qui cependant abonde en motifs charmants, en situations du comique le plus piquant.

Le *chœur final* est brillant, d'une exécution facile, et ne se prolonge pas assez pour effacer l'heureuse impression du *Rondo*, qui, selon nous, est en réalité l'un des meilleurs morceaux de la partition.

Dans cette opérette il y a beaucoup de mouvement et d'esprit. C'est d'un effet de bon aloi ; rien n'est forcé ni cherché. L'intérêt ne languit pas, et l'inspiration musicale, toujours en harmonie

avec les situations, se soutient de la manière la plus complète. Pour ceux qui ne pourront jouer la pièce, il s'y trouve plusieurs jolis morceaux qui, détachés de la partition, seront des plus goûtés.

Somme toute, notre avis est que sur l'une de nos scènes lyriques, *Gare aux Choux!* ne se trouverait nullement déplacée au lever du rideau, et nous espérons que M. Léon Roques se fera de nouveau bientôt apprécier dans un cadre de plus haute portée.

MARIE LASSAVEUR.



ÉCONOMIE DOMESTIQUE

SAUCE AU MOUTON RÔTI

Prenez le jus de rôti de mouton, ajoutez-y un verre de vin blanc, un anchois haché, gros poivre, muscade râpée en bonne quantité; faites bouillir, ajoutez un morceau de beurre manié de farine et un jus de citron.

***

MORUE A LA CRÈME

Faites cuire à l'eau bouillante la morue dessalée, égouttez-la et coupez-la en filets. Mettez dans la casserole 200 grammes de beurre manié de farine, poivre et muscade; quand le beurre sera fondu et lié, ajoutez-y à peu près un demi-litre de crème et du persil haché; tournez la sauce pendant cinq minutes, ajoutez-y les filets de morue et servez.

POUDING (RECETTE ANGLAISE).

Demi-kilo de graisse de bœuf haché menu : demi-kilo de raisin de Corinthe, demi-kilo raisin de Malaga, épluchés, huit jaunes d'œufs, quatre blancs d'œufs, la mie d'un petit pain râpée, une cuillerée de gingembre en très-petits morceaux, un peu de lait, le tiers d'un verre de rhum, des tranches minces de cédrat et oranges confits. Battez d'abord les œufs, mêlez-les avec du sel, ajoutez la farine et les autres ingrédients. Six heures de cuisson dans l'eau bouillante, et, pour ce faire, on verse le mélange dans une serviette d'un tissu serré, bien échaudée, saupoudrée de farine, et au fond de la marmite on place une assiette.

Ce pouding se sert avec une sauce au beurre, au sucre et au rhum.

CORRESPONDANCE

JEANNE A FLORENCE

Bonjour, Florence ; veux-tu ma visite ce matin? Elle sera un peu longue, je t'en préviens, car je me sens d'humeur flâneuse. Si cela ne t'effraie pas trop, réponds : « Entrez » au petit coup que je frappe à ta porte et laisse-moi la pousser.

Mais, au fait, est-ce bien une porte qu'il faut franchir pour t'arriver en ce moment? Plutôt que de suivre de longs couloirs et de grimper des escaliers, si j'avais le bonheur de me mettre en chair et en os à ta recherche, ne serais-je pas bien inspirée en te réclamant au mystère de ton bocage? (Style Millevoye.)

L'heure est matinale encore pour une Parisienne; hier j'ai commencé la soirée au théâtre, je l'ai terminée chez madame de Pire; la comtesse, n'ayant pas sa migraine, a pu dépenser assez d'amabilité pour nous retenir très-tard ; je suis rentrée tombant de fatigue ; au jour naissant les bruits de la rue ont troublé mon sommeil en l'entremêlant de cauchemars ; et, quand il fallu me lever, je me sentais la tête si lourde, les yeux si gonflés que je ne suis pas bien sûre de ne point dormir debout. Ah! le pénible état que celui de somnambule! surtout quand on ne l'a point choisi; quand on l'exerce à contre-cœur; quand on aspire au sommeil de bon aloi pris en temps opportun, à dose raisonnable; quand on voudrait se sentir bien éveillée, en pleine possession de son intelligence et de sa volonté... le pénible état!

Hélas! avons-nous bien le droit de dire que nous ne le choisissons pas, nous qui tentons en vain de vivre double; nous, gens de travail qui voulons en même temps être gens du monde; nous gens du monde qui prétendons à travailler et qui nous épuisons dans cette tentative insensée :

Servir deux maîtres !

La vie humaine n'y suffit pas : nous énervons

nos forces dans cette lutte impossible; nos efforts sont d'avance frappés de stérilité; chacun de nos deux jougs s'alourdit du poids de l'autre; et les défaillances, les découragements, les désespérances mêmes nous arrêtent en chemin...

A ces heures de repos forcé où la fatigue nous condamne à la solitude et au silence, si nous regardions en nous-mêmes, si nous posions la main sur nos blessures, si nous tâtions franchement notre pouls moral pour interroger la fièvre qui nous mine, pour en reconnaître les causes, pour en prévoir les suites, alors peut-être surgiraient les pensées graves et les saines résolutions... mais... mais... la méditation nous effraie un peu, je le confesse, et nous reculons devant elle.

Tu ne connais pas, toi, cette agitation mondaine... tu as fait nettement ton choix et tu as pris « la meilleure part, qui ne te sera point enlevée; » aussi est-ce vers toi que je me tourne aux heures tourmentées, pour chercher le calme; ton cher contact est fortifiant; je me sens meilleure auprès de toi; et la distance, qui sépare seulement les corps, n'empêche pas mon âme de s'appuyer sur la tienne. Donne-moi donc toujours audience, mon amie! Si tu dors quand j'arrive, j'attendrai ton réveil; si tu es occupée, je prendrai patience jusqu'à ce que tu aies une heure de loisir à me sacrifier, et si tu n'es pas seule, si ton mari et tes beaux enfants te forment une mouvante guirlande de tendresses, en vous voyant vivre, j'apprendrai à préférer le bonheur au plaisir et les saintes amours du foyer aux ovations du monde. Tiens, Florence, rien qu'à songer à toi, ce matin, je sens ma tête endolorie se rafraîchir et mon cœur serré se dilater... Tandis qu'une atmosphère déjà embrasée fait de nos rues et de nos maisons des enfers, tandis que les odeurs nauséabondes, âcres et malsaines flottent dans cette atmosphère, tandis que notre fourmilière parisienne s'agite passionnément, surexcitée par tous les besoins et par toutes les convoitises, je m'échappe de Babylone en secouant mes pauvres ailes alourdies par sa poussière; et si je n'ai point, comme la colombe de l'arche, un rameau d'olivier à t'offrir, je n'en arrive pas moins à toi parmi les massifs de ton jardin, car je devine ta présence sous les grands arbres.

Comme la femme forte de l'Écriture, certainement tu as été la première debout dans ta maison: ton œil vigilant aura tout vu, ton esprit attentif tout réglé; tes mains actives se seront empressées au travail; et pendant que tes servantes, stimulées par ton exemple, achèvent de mettre toutes choses en ordre dans ta demeure, tu respires l'air matinal de cet Éden fleuri où la pomme n'est pas un fruit mortel. Heureuse Ève! Ève innocente! laisse-moi t'écouter donnant les premières leçons à ton fils; laisse-moi te contempler souriant à ta petite fille... Elle a fait sa prière sur tes genoux, et le signe de la croix s'est mêlé sur son front aux baisers maternels, n'est-ce pas? Elle en gardera le parfum jusqu'au soir, jusqu'à l'heure où ces douces et saintes choses se renouvelleront pour recommencer demain...

Si ma petite voisine d'en face a quelque trace au front, assurément ce n'est pas celle d'un baiser de sa mère, car il ne fera point jour chez cette mère avant midi; conviens qu'il ne peut guère en être autrement : il n'y fait jamais nuit qu'à deux ou trois heures du matin!

Quand la bonne de Clémence est en veine de dévotion, l'enfant fait sa prière; mais ces pieux accès sont rares, dit-on. Sans doute, aujourd'hui d'autres préoccupations précipitent le pas de Justine et lui hantent l'esprit : sa maîtresse partira pour une ville d'eaux dans quelque temps, et ce grand événement s'annonce par des préparatifs importants et multipliés : conférences avec les marchands, séances avec les couturières, discussions à propos des formes et des couleurs, choix des caisses, etc., etc. Ah! ma Florence, que c'est laborieux d'être une femme à la mode! Je te jure que toute la vigueur de la *femme forte* n'y suffirait point!

La pauvre petite Clémence, qui ne semble pas destinée à marcher sur les traces de cette dernière, paraît fatalement appelée à devenir... l'autre! Si elle ne sait pas encore faire sa prière toute seule, du moins possède-t-elle déjà l'art des poses gracieuses et des mines coquettes : ce n'est pas elle qui se tromperait sur le nom d'une étoffe ou d'un vêtement... oh! non.

Elle doit accompagner sa mère aux eaux comme un colifichet, un ornement, un bijou qui siéra bien à celle-ci; aussi soigne-t-on le bijou qui s'y prête, hélas! trop volontiers : la petite aussi reçoit sa couturière, confère avec sa marchande de modes, et ne se trouve pas le moins du monde à plaindre d'essayer des robes et de « souffrir pour être belle ».

Quand tous ces préparatifs seront terminés, la mère enlèvera l'enfant, le mari viendra à la remorque, et toute la famille ira respirer l'air balsamique des champs, dans quelque centre en vogue bien bruyant et bien encombré; elle y trouvera beaucoup d'autres familles, composées comme elle de frivolité, d'ennui et de nullité; les atomes crochus de ces différents groupes s'attireront et s'uniront jusqu'à ce que les luttes de vanité, les prétentions rivales et les antagonismes de salon les divisent... On aura voulu se distraire et l'on se retirera de la mêlée endolori par les contacts fâcheux; on aura rêvé d'éblouir et l'on sera éclipsé; on aura poursuivi la satisfaction de certaines ambitions plus ou moins avouables, et des déceptions amères suivront ces tentatives avortées... Il eût été si facile, cependant, de rester chez soi, d'y surveiller ses intérêts, d'y soigner ses enfants! La santé, quoi qu'on en dise, y eût gagné, la bourse aussi; l'âme encore plus. Mais le monde! qu'aurait dit le monde? Il eût parlé d'allures mesquines et bourgeoises, d'hab-

tudes inélégantes et même sordides, de ruine peut-être; et... horreur!... de pauvreté!

Ah! vite! vite au loin! vite n'importe où! que la santé s'altère; que la fortune s'écorne; que la réputation s'expose, mais que l'usage soit observé!

Respect, sur toute la ligne, au : « Qu'en dira-t-on? »

Qu'on en dise blanc ou noir, moi je proclame tout haut que je t'aime autant que je t'admire, et cette déclaration est signée, ma Florence, par le plus tendre baiser de ta JEANNE.

MODES

Le chapeau dit *Félix*, qui n'est composé que de fleurs, est particulièrement joli en cette saison; il convient à tous les âges, et ne diffère que par la forme des guirlandes; les unes plus élevées, les autres descendant plus ou moins bas sur les côtés. Un bouffonnement de tulle ou de gaze remplit l'intervalle entre les fleurs, et forme les brides; traîne flexible retombant en arrière.

Pour confectionner soi-même ce chapeau, il suffit de se procurer une petite passe de gros tulle noir que l'on bouillonne en la dépassant en arrière avec du tulle noir ou blanc, et sur laquelle on place une guirlande de fleurs, qui souvent a déjà figuré au bal. Il la faut très-touffue sur le dessus, où elle doit s'arrondir et s'élever pour ensuite s'aplatir sur les côtés. Cette guirlande, une fois posée sur la passe, devra s'attacher en dessus du chignon par un caoutchouc sur lequel passent les brides, qui restent fort en arrière, pour ne se montrer que sous le menton, où elles sont nouées ou simplement croisées. Une traîne de fleurs et de petits boutons est fixée plus ou moins haut sur le milieu du chapeau. Elle tombe sur le dos ou elle est réunie en petite touffe sur le chignon. — On voit beaucoup de guirlandes de fruits rouges mélangés de feuillage et de fleurs : grappes de groseilles, cerises de différentes teintes, etc. Chapeaux de paille d'Italie ornés de couronnes de fleurs, de rubans ou de gaze, le tout couleur de la paille.

La plupart des chapeaux ont deux guirlandes non semblables, une dessous, une dessus : ainsi une en myosotis et une en fleurs de coucou; une autre en feuillages de différents verts, et la seconde en rose de plusieurs teintes.

Les plumes sont bien moins employées que cet hiver sur les chapeaux fermés. Cependant les blanches et les maïs ornent les chapeaux très-habillés.

Les petites capotes ont toujours une certaine vogue. En crêpe de couleur avec ornements semblables, c'est très comme il faut.

Les bavolets des capotes de jeunes filles se terminent par un petit effilé double mousse. Quelques-unes ont la passe en paille; guirlande en dessus, guirlande en dessous. Les petites couronnes de pâquerettes, celles de marguerites aux mille boutons à moitié fermés, sont de charmants ornements pour jeunes personnes. Les raisins de plusieurs tons, avec roses de côté, conviennent aux femmes d'un certain âge. — Pour les chapeaux de deuil, les raisins et les cerises aux feuillages brillants sont toujours préférés.

Les chapeaux ronds sont également fort garnis de fleurs.

Sur un chapeau de paille noire, un des plus jolis arrangements se compose d'un chiffonné de dentelle noire retombant assez bas en arrière, et dans lequel se trouvent piqués de flexibles boutons d'or, s'échappant d'un petit bouquet posé sur le sommet du chapeau.

La forme toque est incontestablement la plus distinguée. Les plumes, ailes, oiseaux, etc., se placent indifféremment sur n'importe quel modèle, de même que les ornements de valenciennes et de dentelle crème, dont cependant on a bien abusé tous les temps derniers.

La mode des petits bouquets de fleurs au corsage persiste. Les artificielles sont remplacées par les naturelles. Il va sans dire qu'elles doivent avoir de l'analogie avec celles du chapeau.

Les ombrelles aussi doivent être assorties aux toilettes, à moins d'être blanches ou noires. Ces dernières, doublées de blanc avec haute dentelle blanche au bord, sont très-distinguées.

Les ombrelles de couleur sont doublées de blanc plus ou moins *crème*. Un plissé de même ton avec bord effrangé double, en le dépassant un peu, un autre plissé également effilé, de la nuance de l'ombrelle. Longs nœuds de ruban.

Tous les costumes se font longs et plus ou moins à queue, ce qui est bien gênant pour circuler à pied.

On s'en aperçoit à l'Exposition de peinture, où l'on ne peut abandonner sa queue dans la foule, et l'on se prend à regretter les jupons des années précédentes, desquels au moins on pouvait ne pas se préoccuper.

Aussi est-il indispensable de bien rassembler l'ampleur des jupons actuels en arrière, et de l'y fixer par une patte placée en dessous ou en dessus du jupon. De cette façon, on pourra relever tout d'une seule main.

Quoique l'on voie toujours énormément de petits vêtements sans manches, l'élégance de la saison est aux mantilles, mantelets, écharpes, etc.; crêpe de Chine, sicilienne ou cachemire. La forme et les ornements sont très-variés. Il y en a qui

sont tout en chenille, fond et effilé; tous sont très-collants aux épaules. Plusieurs sont garnis de passementeries et franges de jais, ornement qui a l'avantage de faire bien tomber et plaquer une confection.

Les paletots de cachemire se garnissent de plusieurs rangs d'effilés superposés, surmontés de têtes de passementeries, et aussi de plusieurs rangées de broderie de jais. Quand il n'y a qu'un seul effilé il est très-haut, avec tête ouvragée.

Toujours des petits galons et soutaches d'or formant généralement un V allongé au milieu du dos. Bords de plumes frisées, ou grosse ruche de soie effilée.

Comme il faut absolument inventer du nouveau, on cherche à remplacer par diverses combinaisons les boutonnières et les boutons placés en droite ligne sur le devant des corsages, et continuant aux jupes des polonaises.

L'une consiste à lacer ces ouvertures, soit devant, soit derrière. On emploie à cet usage du simple lacet de soie avec ferrets de cuivre. Les manches mêmes sont ainsi fermées.

Beaucoup de polonaises et de corsages sont boutonnés en biais. D'autres le sont par derrière, depuis le haut jusqu'en bas de la jupe. Les très-petits boutons reviennent à la mode; on en met trois, cinq ou sept rangées. On se sert même à cet effet de petits boutons de soie à la carte, dits *boutons de soutane*. Ils sont aussi employés en ornements, par exemple comme têtes de franges, ou mélangés avec du galon faisant un dessin de grecque, et placés comme le seraient de gros pois brodés au passé.

Les effilés sont des plus variés: en soie, en chenille, en laine et en fil. Ils sont très-hauts.

Sur les étoffes d'été unies, les galons de soie tissés d'argent sont d'un très-heureux effet. Cordelières de soie et argent, avec glands aux poches et aux relevés. Toujours des nœuds de ruban à longs bouts.

Les tuniques se font extrêmement longues, surtout devant. Elles ont peu d'ampleur et sont resserrées en arrière.

Il se fait de charmants petits fichus de dentelle blanc crème ou ivoire pour mettre sur des toilettes quelconques. Cela ira bien avec les robes d'été, et c'est de très-bon goût sur un costume noir, que cela égaie un peu. On les croise ou on les noue simplement sous un petit bouquet de fleurs ou un nœud de ruban.

Même dentelle dans l'intérieur des manches. Les petits fichus de crêpe de Chine à beaux effilés sont également agréables à porter, ainsi que ceux en dentelle noire.

Voici, pour finir, deux modèles de toilettes faciles à copier.

Le premier se compose d'un jupon de soie *pain brûlé*. Il a un premier volant plissé très-petit et à tête. — Un second, droit fil, posé à gros pli triple, très-espacé, est surmonté d'un troisième, plissé et taillé à dents très-pointues, ce qui est d'un effet nouveau très-réussi. Manches de soie avec ornements semblables à ceux du jupon, mélangés de nœuds de ruban.

Polonaise sans manches en tissu de laine et soie rayé satiné, nuance *café au lait*. Le devant n'a pas d'ouverture. Les raies sont placées en travers. Plusieurs plis cousus dans le sens des rayures sont formés dans le travers de la jupe et viennent se rejoindre en arrière, sur les lés de derrière qu'ils resserrent. Ces trois lés sont taillés les raies en long ainsi que le dos du corsage. Ils forment deux plis doubles à partir de la taille et tombent jusque sur la queue du jupon. Le dos de cette polonaise est boutonné par trois rangées de petits boutons bruns, et tout le tour est garni d'un très-bel effilé à boules et glands de soie *café au lait* et nuance *pain brûlé*. Les devants sont resserrés sur les lés de derrière par des nœuds de ruban des deux nuances.

Petit mantelet de soie *pain brûlé* garni de plissés à dents pointues. Chapeau de paille marron avec guirlande de feuillage teinté et couronne d'églantines de plusieurs couleurs.

Le second costume est *gris clair*. Jupon de foulard à plis en long. Polonaise de cachemire de même nuance, boutonnée en biais tout le long. Le tour est garni d'une assez haute guipure blanche. Grand col et revers aux manches en guipure. La polonaise est retenue du côté droit, où se terminent les boutons, par des cordelières et de la dentelle blanche. Large poche du côté gauche avec mêmes ornements.

Capote de soie grise avec guirlande de pensées. Brides en dentelle blanche. Gants de Suède gris clair.

VISITES DANS LES MAGASINS

La maison de deuil, la Scabieuse, 10, rue de la Paix, nous a donné de très-utiles renseignements sur les étoffes de deuil, et je les transmets à nos abonnées avec toute la sécurité qu'autorise la bonne réputation de cette ancienne maison. Je citerai d'abord les tissus d'été pour grand deuil, exclusivement fabriqués pour la Scabieuse, qui en garantit la solidité; ce sont : le Radgimoor, Bombazini, Epingline, Paramata, Castillane, Bengaline, taffetas de Tours, taffetas Toscan et crêpe de laine. Ces différentes étoffes sont mates, ainsi que l'exige le grand deuil.

Parmi les tissus de moins grand deuil, nous avons remarqué : le taffetas de Nice, du Maroc,

la toile de Bade, la Japonaise rayée, à carreaux et unie pour costume, le Chalys, la popeline des Indes, la Sicilienne d'été, etc.

Le bon goût de cette maison se reconnaît dans le choix des tissus de fantaisie en laine pour demi-deuil; les dispositions en sont charmantes et ne se trouvent dans aucune autre maison, ces étoffes étant, comme je viens de le dire, spécialement fabriquées pour la Scabieuse. Les soieries noires sont fort belles; la marque C.-J. Bonnet coûte 8 fr. 50 c. le mètre et au-dessus. Une autre fabrication, dont le bon usage est garanti, coûte 5 fr. 75 c. le mètre et au-dessus.

Nous signalerons parmi les nouveautés de la saison, en soieries façonnées, les Siciliennes brodées, gris plomb, marin, scabieuse et noire, et les teintes unies assorties, pour combinaison de costume. Dans les grisailles, se trouvent un grand choix de mille raies, des quadrillés, des teintes glacées, le Surah brodé et la Louisine, cette charmante étoffe qui se drape si bien. — Pour recevoir des échantillons franco, il suffit d'écrire en désignant le genre de tissus que l'on désire, lainage ou soierie.

Les pardessus et les costumes de grand deuil, confectionnés dans les ateliers de la Scabieuse, ont une élégance austère, que viennent mitiger, pour les deuils moins sérieux, des garnitures charmantes, mais sobrement réparties. Les longues polonaises-tuniques sont drapées avec art, mais sans ce fouillis de plis, dont le chiffonnage convient non pas au grand deuil (je parle pour les costumes qui n'admettent point la fantaisie), mais à ces toilettes de demi-deuil en taffetas gris, blanc ou mauve, en étoffe légère, en grenadine brochée, en Sicilienne, etc., etc.

Que de variété dans la forme des tuniques, des corsages et dans le relevé! Des garnitures de volants plissés mêlées de frange, de dentelle, laissent à peine voir le fond de l'étoffe; mais elles sont posées avec tant de grâce qu'on ne voudrait pas en voir une seule de moins.

Parmi les nouveautés en tuniques qui se porteront sur toutes les robes, il nous a été montré une polonaise en gros tulle noir, couverte de lacet, avec garniture de guipure ou de dentelle. Cette polonaise, qui se fait ou très-simple ou très-élégante, peut rendre de grands services en aidant à finir une robe de soie dégarnie de toutes ses draperies; par cela même elle présente un côté économique. En envoyant ses mesures ou un corsage, la maison de la Scabieuse se charge de toutes les commandes : pardessus, costume, polonaise, etc., etc.

Parmi les renseignements qui nous sont demandés au sujet des différents cosmétiques à employer pour la toilette, il en est un que nous n'avons pas encore donné, et pour cause. Nous voulons nous entourer de toutes les garanties avant de signaler une préparation quelconque, et être assurée qu'elle ne contient rien de nuisible à la santé ou à l'épiderme. La pâte et la lotion épilatoires de madame veuve Leconte, 31, rue du Quatre-Septembre, réunissent toutes les qualités voulues, et les personnes qui en feront usage, pour enlever le duvet trop prononcé de leurs bras et de leur visage, seront satisfaites des résultats.

Nous ne donnerons aucun détail sur le mode d'emploi, la manière de s'en servir se trouvant dans la notice qui accompagne la boite et le flacon. Le prix est de 10 fr. chaque cosmétique. L'eau du docteur Leconte et la pâte dentifrice sont excellentes pour l'entretien des dents, qu'elles préservent de la carie. En appliquant sur les dents malades un peu de ouate imbibée de quelques gouttes d'eau dentifrice, on calme les douleurs. Écrire directement à madame veuve Leconte, 31, rue du Quatre-Septembre. A partir de 20 fr. envoi franco contre bon de poste, billet de banque ou timbres dans la lettre de commande, et franco contre remboursement, si on le préfère, à partir de 30 fr.

M. Seeling, boulevard de Sébastopol, 70, est l'agent de la Compagnie Wheeler et Wilson, pour la machine à coudre qui porte leurs noms. Cette machine, qui réunit tous les perfectionnements désirables, a été l'objet d'imitations qui, sous la désignation de machines à coudre, système Wheeler et Wilson, sont vendues comme véritables machines Wheeler et Wilson; nous prévenons nos lectrices que toute véritable machine Wheeler et Wilson porte dans un écusson deux W enlacés, initiales des inventeurs.

Cette machine, dont le mécanisme est doux et facile à mettre en mouvement, fait, au moyen de nombreux guides, les travaux de couture les plus fins ou les plus grossiers : plis et jours, application de mousseline et tulle avec soutache, dessins piqués, volants froncés, plissés, gansés, tous se font sans qu'il soit besoin de bâtir l'ouvrage. Le prix de la machine est de 250 fr. Les personnes qui désireraient connaître en détail le prix des guides autres que ceux fournis avec la machine, et s'entendre sur les facilités données pour le paiement, voudront bien s'adresser directement à M. Seeling. Le catalogue est envoyé franco.

La serviette magique se trouve chez M. Ampenot, 92, rue de Richelieu. Cette serviette subit une préparation qui ne lui enlève ni la souplesse ni le moelleux du tissu; elle sert à nettoyer l'argenterie, le ruolz, le métal anglais, les dorures, les cuivres; elle remplace les poudres, le blanc d'Espagne. Il suffit de frotter sans effort et sans la mouiller, avec cette serviette, l'objet terni pour lui rendre le brillant du neuf; les bijoutiers s'en servent de préférence à la peau. Lorsque la serviette aura perdu son prestige, elle servira pour les ustensiles de cuisine, et lavée, elle rendra des services pour essuyer les meubles. Un paquet de trois serviettes coûte 1 fr. 60 c., une demi-douzaine, 3 fr. Écrire directement à M. Ampenot.

C. L.

***

LÉPIDOCHROMIE.

MOYEN DE FIXER LES PAPILLONS NATURELS SUR LE PAPIER.

Nos lectrices nous sauront gré sans aucun doute de leur indiquer un charmant passe-temps encore bien peu connu, et qui ne peut manquer de plaire à toutes les jeunes personnes.

Nous voulons parler de la *Lépidochromie,* qui consiste à imprimer sur le papier, par un procédé très-simple, les couleurs des ailes du papillon. Vous voyez que le moment est bien choisi pour vous entretenir de cette récréative occupation; dans ces mois ensoleillés les sujets ne vous manqueront pas pour faire des essais.

On obtient par le procédé en question des épreuves d'une pureté surprenante; chaque papillon est reproduit identiquement avec ses mêmes couleurs, son même velouté, ses mêmes reflets nacrés, et l'on peut ainsi réunir et conserver dans un album une collection inaltérable de jolis lépidoptères.

Vous trouverez chez les marchands de jouets des boîtes de *Lépidochromie*, contenant, outre une petite brochure explicative, tous les accessoires nécessaires.

EXPLICATIONS

GRAVURE DE MODES

Toilettes des magasins du Petit-Saint-Thomas, 33, rue du Bac.

Chapeaux de Mme de Bysterveld, rue du Faubourg-St-Honoré, 3.

Première toilette. — Costume en foulard uni et écossais. — Première jupe ornée dans le bas de trois volants plissés, surmontés d'un biais écossais. — Polonaise en écossais avec bande droite devant, ornée de trois rangées de boutons; biais uni dans le bas et effilé en laine à glands; poche plissée sur le côté, manche unie avec revers écossais; la polonaise est relevée derrière et forme draperie.—Chapeau en paille Manille orné dessous d'une touffe de roses et de petites clochettes blanches; dessus, guirlande avec traîne des mêmes fleurs.

Deuxième toilette.— Costume en vigogne d'Oxford. — Première jupe ornée dans le bas d'un grand volant plissé, en taffetas uni. — Polonaise bordée d'un biais uni, relevée derrière avec un nœud à pans en taffetas, garni d'un effilé à grille; poche froncée avec nœud dans le bas, manche avec revers et pattes boutonnées. — Chapeau en tulle bleu, drapé sur le dessus, orné d'une large touffe de marguerites; dessous, guirlande de marguerites.

Toilette de petite fille. — Costume en percale d'Alsace. — Jupe ornée dans le bas de trois volants froncés alternés, rayés et unis, surmontés d'un biais uni.— Polonaise bordée d'un biais uni, relevée derrière, sous la basque, en draperie avec nœud derrière. — Corsage ouvert devant avec draperie et nœud; manche à cornet dans le bas avec draperie. — Chapeau auvergnate en paille avec petit bavolet plissé, orné de coques de ruban. — Bottines à petits carreaux, boutonnées sur le dessus du pied.

TAPISSERIE COLORIÉE REPOUSSÉE

Bande pour ameublement.

CARTONNAGE

Boite a timbres.

ENVELOPPE DE LA BOITE A TIMBRES

PREMIER CÔTÉ

Croquis et explication pour le montage de la boite.

DEUXIÈME CÔTÉ

Alphabet en filet brodé.

SIXIÈME CAHIER

Fichu en dentelle. — Costume en toile rayée. — Fichu en mousseline. — Mantelet. — Entre-deux. — Pardessus en cachemire. — Voile de fauteuil rond. — Bonnet d'enfant, lacet anglais. - Hedwige. — Coussin en drap.—Garniture. — Panier à ouvrage. — Garniture pour robe d'enfant. — Dentelle lacet anglais. — Écran bannière. — Zoé. — Émilie. — Dentelle lacet noir. — Cravate. — Crochet à la fourche. — Voile de fauteuil ou dessus de lit. — Entre-deux.

PLANCHE VI

PREMIER CÔTÉ

Corsage. } Costume en toile rayée, page 1,
Tunique. } cahier de juin.

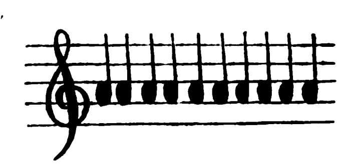
DEUXIÈME CÔTÉ

Mantelet. } Page 1, même cahier.
Pardessus en cachemire. }

RÉBUS









Explication du rébus de Mai : *Soupçon est d'amitié poison.*

Le mot de la charade de mai est : *Corporation.*

Le Directeur-Gérant : J. Thiéry.

6-1587 Paris. — Typographie Morris Père et Fils, rue Amelot.



Juillet 1876

Journal des Demoiselles

No. 4057

ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Modes de Paris, rue Drouot, 2.

Costumes et Étoffes des Magasins du Petit St Thomas, Rue du Bac, 27 à 35.

Foulards de la Compagnie des Indes, rue de Grenelle St Germain, 42.

Mouchoirs de la Compagnie Irlandaise, rue Tronchet, 36.

JOURNAL
DES
DEMOISELLES

INSTRUCTION

LA PLUIE ET LE BEAU TEMPS

De quoi causerions-nous bien aujourd'hui, mesdemoiselles? De ceci, de cela, ou bien d'autre chose? — Eh bien! puisque nous sommes embarrassés, faisons comme les gens embarrassés, et parlons de la pluie et du beau temps. — Il fait bien beau aujourd'hui, mademoiselle. — Oui, monsieur, un temps magnifique. — Pas trop chaud. — Non. — Pas trop froid. — Non plus. — Un vrai temps de demoiselle :

> Car i' n' fait en ce moment
> Ni pluie, ni soleil, ni vent.

comme dit la chanson.

Cependant, bien que la pluie et le beau temps soit le sujet favori entre gens qui n'ont rien à se dire, et serve souvent à cacher la nullité de l'un ou l'embarras de l'autre, ce sujet n'est pas si banal qu'il en a l'air; et je prétends même vous prouver, pour peu que vous me prêtiez quelques minutes d'attention, qu'il ne manque pas d'intérêt.

Mais, d'abord, qu'est-ce que le *beau temps* et le *mauvais temps?* — On est assez généralement d'accord pour caractériser le beau temps par un ciel pur, d'un beau bleu, au milieu duquel le soleil brille de tout son éclat; mais il est plus difficile de s'entendre sur ce que l'on peut appeler le mauvais temps. Pour les uns, — pour les citadins, par exemple, — la pluie qui transforme les rues en lacs de boue et qui gâte les toilettes, la neige qui gèle les pieds et corrode la chaussure, sont de mauvais temps; mais pour le paysan, pour l'agriculteur, la pluie est souvent une manne céleste, la neige une préservatrice précieuse. Donc il n'est pas juste de dire que c'est un mauvais temps; tout au plus ceux que la pluie gêne ou contrarie peuvent-ils dire que c'est un temps désagréable, triste, même affreux. D'un autre côté, ce que vous appelez le beau temps, c'est-à-dire un ciel d'azur et un soleil splendide, peut devenir, lorsqu'il se prolonge trop, un fort mauvais temps pour beaucoup de gens, en déterminant une grande sécheresse qui entraîne souvent avec elle la disette et d'autres calamités. Le beau temps et le vilain temps sont également nécessaires à l'existence et au bien-être de tout ce qui respire à la surface de la terre, et nous devons en conclure avec notre bon La Fontaine, que « Dieu fait bien ce qu'il fait. »

Mais quelles sont les causes déterminantes de la pluie et du beau temps? Peut-être avez-vous entendu dire que c'était monsieur un tel ou madame ***, qui faisait la pluie et le beau temps; mais n'en croyez rien; le beau temps et la pluie sont dus à des phénomènes atmosphériques très-curieux, dont l'ensemble constitue une science nouvelle connue sous le nom de *météorologie*, et dont les agents principaux sont l'air, l'eau et le soleil. Ce sont ces phénomènes que nous allons examiner, c'est-à-dire que nous allons faire de la météorologie sans nous en douter, comme M. Jourdain faisait de la prose.

On donne, vous le savez, le nom d'*atmosphère* à la masse d'air qui enveloppe le globe, comme la pulpe d'un fruit enveloppe son noyau. C'est cette atmosphère qui est le théâtre des phénomènes qui constituent ce que l'on est convenu d'appeler le beau ou le mauvais temps.

Bien que l'air soit invisible à nos yeux, qu'il n'ait ni odeur ni couleur, et que par conséquent il ne tombe pas immédiatement sous nos sens, comme les corps solides ou les liquides, il se manifeste à nous par tant de phénomènes qu'il ne serait pas nécessaire de chercher d'autres preuves

de son existence. En effet, nous sentons parfaitement un courant d'air, nous voyons flotter les nuages emportés par le vent, et là où il n'y a pas de nuages apparaît le bleu du ciel, qui est une preuve de la profondeur de l'air, comme la couleur de l'Océan est une preuve de la profondeur de l'eau. On fait d'ailleurs dans les cours de physique une foule d'expériences qui prouvent la pesanteur de l'air; mais nous nous contenterons d'en rapporter une seule, comme étant la plus concluante et la plus féconde en résultats importants :

Il n'y a pas deux siècles, on ignorait encore la pesanteur de l'air, lorsqu'une circonstance fortuite vint attirer l'attention des philosophes. Des fontainiers chargés de l'embellissement des jardins de Côme de Médicis, grand-duc de Toscane, voulurent élever l'eau à soixante pieds; mais, quelques soins qu'ils prissent pour donner à leurs pistons toute la justesse imaginable, ils ne purent jamais parvenir à faire monter l'eau dans leur pompe à plus de trente-deux pieds (dix mètres trente centimètres) au-dessus du niveau de l'eau du puits dans lequel elle était placée. On expliquait alors l'ascension de l'eau dans un tuyau de pompe en disant que la nature a horreur du vide, et que l'eau ne montait que pour remplacer l'air enlevé par le jeu du piston. Mais pourquoi la nature n'avait-elle horreur du vide que jusqu'à trente-deux pieds? — Le grand-duc de Toscane, qui était un homme intelligent, ne fut pas satisfait de cette raison, et il demanda la solution du problème aux savants académiciens de son temps; pas un d'eux ne put la trouver. En ce temps-là, un jeune homme du nom de Torricelli étudiait la physique à Rome. Ayant eu connaissance de l'aventure des fontainiers de Florence, et méditant sur la cause de l'ascension de l'eau, il eut un éclair de génie : si l'eau s'élève dans le corps de pompe à mesure que le piston monte, — se dit-il, — c'est que l'atmosphère pèse à la surface de l'eau dans le puits, et que son poids n'équivaut qu'à celui de trente-deux pieds d'eau. Il se dit aussi que si l'eau s'élevait à trente-deux pieds dans le corps de pompe, par suite de la pression de l'atmosphère, un liquide plus lourd s'élèverait moins, et d'autant moins qu'il serait plus lourd; et il choisit pour faire son expérience le mercure, qui pèse treize fois et demie plus que l'eau. Le raisonnement était juste, et tout naturellement, si c'était la pression de l'atmosphère qui faisait équilibre à une colonne d'eau de trente-deux pieds, celle de mercure devait être treize fois et demie plus courte.

Il prit donc un tube de verre de trois pieds (un mètre) de long, hermétiquement fermé à l'un des bouts, le remplit de mercure, plaça le doigt sur l'extrémité ouverte du tube qu'il retourna en plongeant cette même extrémité dans un vase rempli de mercure. Il vit alors le métal liquide descendre dans le tube en laissant un vide à la partie supérieure et s'arrêter, après quelques oscillations, juste à la hauteur qu'il avait prévue, c'est-à-dire à vingt-huit pouces ou soixante-seize centimètres. En effet, en comparant les deux liquides, on voit que leur hauteur est en raison inverse de leur poids.

L'air est donc élastique et pesant, et en raison de son poids il repose sur la terre qu'il comprime de tous côtés. Si par la pensée l'on conçoit l'atmosphère partagée en tranches horizontales, les couches supérieures presseront par leur poids les couches inférieures et les comprimeront, et cette pression décroissant évidemment avec le nombre des tranches, l'air sera d'autant plus léger et rare qu'on s'élèvera davantage dans l'atmosphère. C'est en effet ce qui a lieu, comme le démontre l'expérience, et ceci fut d'abord mis en lumière par l'illustre Pascal, qui transporta le tube à mercure de Torricelli au sommet du Puy-de-Dôme. Après avoir marqué le niveau du mercure dans le tube, au bas de la montagne, il reconnut que le liquide baissait à mesure que lui-même s'élevait, et arrivé au sommet, à 1,460 mètres de hauteur, il put constater un abaissement de trois pouces ou huit centimètres dans le tube, et une élévation correspondante dans le mercure de la cuvette; ce qui prouvait évidemment que la pression extérieure sur celui-ci diminuait. Telle est l'origine de l'instrument connu sous le nom de *baromètre,* qui sert à mesurer la pression atmosphérique, et par suite la hauteur des lieux. Vous savez qu'on s'en sert aussi pour prévoir les prochains changements de temps. Nous reviendrons sur ce sujet; il nous suffira de dire pour le moment que, par les vents chauds et humides de l'ouest et du sud qui, dans nos climats, amènent la pluie, l'atmosphère chargée de vapeurs est plus légère, le mercure baisse dans le tube; tandis que par les vents froids et secs du nord et de l'est, qui amènent les temps clairs et secs, l'atmosphère devient plus lourde et le mercure monte. Ce sont là d'ailleurs des indications approximatives et dont l'exactitude est parfois en défaut.

Au niveau de la mer, qui est la partie la plus basse de la surface du globe, le mercure du baromètre est habituellement élevé de 76 centimètres. Or, une colonne de mercure de 76 centimètres de hauteur sur 1 centimètre carré de base, pesant 1 kilogramme 33 grammes, la pression de l'atmosphère sera donc de 1 kilogramme 33 grammes par chaque centimètre carré, et par conséquent de 10,330 kilogrammes par mètre carré! Quelque mignonne que puisse être votre personne, charmante lectrice, vous voyez que vous supportez plusieurs milliers de kilogrammes sur vos épaules. Vous ne vous croyiez pas si forte, j'en suis sûr; mais ne vous effrayez pas toutefois, vous pouvez supporter ce poids écrasant sans le moindre effort; car le joli petit édifice qui constitue votre personne est si admirablement con-

struit, qu'il pourrait même supporter un poids beaucoup plus considérable sans danger. Si nous ne sentons pas le poids absolu de l'air, c'est que nous sommes pénétrés par ce fluide élastique jusque dans les parties les plus intimes de notre corps; l'intérieur de nos os, toutes les trames de nos tissus, tous nos organes contiennent de l'air; en un mot, nous sommes plongés dans l'air comme une éponge dans l'eau; de telle sorte que le fluide intérieur fait équilibre au fluide extérieur, et qu'il n'y a réellement de pression que lorsqu'on fait le vide sur un point. Si, par exemple, on pouvait expulser du corps d'un animal tout l'air qu'il contient, cet animal serait instantanément écrasé, aplati par l'effet de l'air extérieur. C'est ce que démontre l'expérience connue sous le nom de *crève-vessie*. L'instrument consiste en un manchon de verre ou bocal sans fond, dont la partie supérieure est fermée hermétiquement avec une feuille de parchemin bien tendue. On applique l'ouverture inférieure sur le récipient de la machine pneumatique, qui, comme vous le savez, sert à faire le vide, au moyen de deux corps de pompe aspirante. Aussitôt qu'on commence à faire le vide, on voit le parchemin se déprimer sous la pression atmosphérique, puis enfin crever avec une vive détonation causée par la rentrée subite de l'air.

On admet généralement que tous les corps de la nature, solides, liquides ou gazeux, sont composés de particules infiniment petites que l'on nomme molécules, et que ces molécules sont mobiles, c'est-à-dire peuvent s'éloigner ou se rapprocher les unes des autres. Il est en outre reconnu que tous les corps changent de volume sous l'influence de la chaleur; ils s'agrandissent lorsqu'ils sont échauffés et se contractent quand ils sont refroidis, et plus ils s'échauffent ou se refroidissent, plus ils augmentent ou diminuent de volume, c'est-à-dire plus leurs molécules s'écartent ou se rapprochent.

L'air, comme tous les autres corps et même plus qu'eux, se dilate par la chaleur, et en se dilatant il devient plus léger. C'est ce que prouvent les ballons appelés *Mongolfières*, qui ne sont remplis que d'air échauffé au moyen d'une flamme, et qui montent à travers l'air plus froid, comme l'huile monte à travers l'eau pour surnager à sa surface. Cette loi est très-importante, car c'est grâce à elle que l'air est aussi mobile que l'eau; et elle est la cause des vents qui distribuent sur tous les points du globe la chaleur et l'humidité indispensables à tous les êtres vivants.

La chaleur est donc la cause des courants de l'atmosphère. En effet, lorsque le soleil darde ses rayons à plomb sur les régions tropicales, l'air échauffé y devient tellement léger qu'il forme un courant ascensionnel à travers les couches supérieures plus froides. En remontant ainsi, l'air chaud forme un vide vers lequel se précipite avec plus ou moins de rapidité l'air froid qui vient des régions polaires, et qui s'y réchauffe à son tour. Il se produit ainsi des courants constants qui, par suite d'une foule de circonstances dans le détail desquelles nous ne pouvons entrer ici, donnent naissance aux divers vents qui soufflent tantôt d'un côté et tantôt de l'autre. Une expérience bien simple vous fera comprendre ce phénomène : si vous prenez une bougie allumée et que vous la promeniez le long de la fente d'une porte servant de communication entre deux chambres contiguës, l'une chauffée et l'autre froide, vous remarquerez ceci : lorsque vous placerez la bougie au bas de la fente, la flamme s'inclinera du côté de la pièce chauffée; lorsqu'au contraire vous la reporterez vers le haut, la flamme s'inclinera vers la chambre froide; et si enfin vous présentez la flamme vers le milieu de la fente, elle ne s'inclinera ni dans un sens ni dans l'autre et restera immobile. Vous comprenez ce qui se passe : l'air de la pièce chauffée, devenu plus léger, s'élève et passe par le haut de la fente pour aller occuper les parties supérieures de la chambre froide, tandis que l'air froid de celle-ci, plus lourd, passe par le bas de la fente pour remplacer l'air chaud disparu de la première chambre. Au milieu de ces deux courants, l'air est calme et la flamme reste droite. Or, de même que l'inégale température des deux chambres donne naissance à un courant inférieur d'air froid et à un courant supérieur d'air chaud, l'inégal échauffement des diverses parties du globe terrestre détermine une affluence d'air froid vers les contrées chaudes, et d'air chaud vers les pays froids. Seulement ici la rotation de la terre et sa course échevelée dans l'espace, où elle entraîne avec elle son atmosphère, la proportion plus ou moins grande des terres et des eaux, l'étendue des plaines et des montagnes influent sur la direction et l'intensité des vents.

La chaleur a donc une grande influence sur les phénomènes atmosphériques; l'on peut même dire qu'elle en est la cause première. C'est uniquement au soleil que l'atmosphère emprunte sa chaleur. Vous savez en effet que l'été, lorsque le soleil reste longtemps au-dessus de l'horizon et darde ses rayons presque perpendiculaires sur nos têtes, la température de l'air est extrêmement élevée, et que, aussitôt le soleil couché, elle s'abaisse graduellement et sensiblement. Il semblerait donc, au premier abord, que plus on s'élève plus on doit trouver la température chaude, puisque l'on se rapproche du soleil; cependant il n'en est rien, et au contraire plus on s'élève, plus la chaleur de l'air diminue. Les neiges éternelles qui couvrent les sommets des hautes montagnes, même à l'équateur, sont une preuve irréfragable du froid que l'on rencontre dans ces hautes régions, et tous ceux qui ont fait des ascensions en ballon en ont également acquis la preuve. Dans le célèbre voyage aérien accompli

au mois de juillet 1804 par Gay-Lussac, et pendant lequel cet intrépide savant s'éleva à plus de 7,000 mètres, hauteur que l'on n'avait jamais atteinte avant lui, son thermomètre, qui marquait au départ 31 degrés, descendit à 10 degrés au-dessous de zéro, ce qui fait une différence de 41 degrés. Le savant expérimentateur eut beaucoup à souffrir de ce froid et surtout de la raréfaction de l'air devenu insuffisant à la respiration; des lapins qu'il avait emportés ne purent y résister et moururent gelés. Un physicien anglais, M. Glaisher, qui en 1854 s'éleva à près de 8,000 mètres, éprouva des douleurs violentes dans la tête, rendit le sang par le nez et finit par tomber sans connaissance au fond de sa nacelle. Et peut-être vous rappelez-vous encore le triste événement qui, l'an passé, coûta la vie à deux jeunes hommes entraînés par leur ardeur pour les expériences scientifiques? Ces nombreuses observations ont démontré que la décroissance de température, à mesure qu'on s'élève dans l'atmosphère, est de un degré par 180 mètres environ; de sorte que, — comme l'a si bien observé le savant Humboldt dans son exploration de la chaîne des Andes, — lorsqu'on fait l'ascension d'une haute montagne, on y rencontre tous les climats rassemblés, ou pour ainsi dire échelonnés les uns au-dessus des autres. C'est ainsi que dans les plaines qui s'étendent au pied des Andes péruviennes, une chaleur torride fait mûrir le café, le cacao, les palmiers et autres productions des régions tropicales. A 7 ou 800 mètres plus haut, on jouit du climat de l'Italie; à 2,000 mètres on retrouve le midi de la France, à 2,500 mètres la température de Paris, à 4,000 mètres la Norvége; puis au delà commencent les neiges perpétuelles.

Les variations de la température se constatent et se comparent entre elles au moyen d'un instrument que vous connaissez bien, le *thermomètre*.

Nous voici arrivés au point le plus important de notre sujet, à l'*eau*, qui joue un si grand rôle dans la grave question de la pluie et du beau temps.

Si je vous demandais qu'est-ce que l'eau, mesdemoiselles, vous trouveriez peut-être la question au moins singulière; car tout le monde connaît l'eau. Sans doute chacun sait que l'eau, lorsqu'elle est pure, est une substance liquide, transparente, insipide, incolore, très-répandue dans la nature; que son utilité est immense; que c'est elle qui fertilise et féconde les campagnes, et qui fournit à l'air l'humidité indispensable à la vie; que c'est la boisson la plus saine et la plus habituelle, et qu'elle entre dans la composition de presque tous les corps. Mais comme il n'est pas impossible que là se bornent les connaissances de quelques-unes d'entre vous sur ce sujet, vous me permettrez de les compléter un peu.

Tous les corps de la nature changent d'état sous l'influence de la chaleur, et, suivant le degré de celle-ci, passent de l'état solide à l'état liquide, de ce dernier à l'état de vapeur ou de fluide élastique et réciproquement. Mais les corps offrent sous ce rapport de grandes différences. Ainsi, tandis que les uns passent à l'état liquide à des températures très-basses, comme le mercure, la glace, le phosphore, d'autres n'entrent en fusion qu'aux plus hautes températures que nous soyons capables de produire: la plupart des métaux sont dans ce cas.

Chacune de vous, mesdemoiselles, connaît l'eau sous ses trois formes: solide, liquide et gazeuse, et sait que ses divers états dépendent du degré de chaleur qu'elle peut emprunter aux corps environnants. Beaucoup de chaleur produit l'état gazeux, moins de chaleur l'état liquide, moins de chaleur encore amène l'état solide.

Les nuages suspendus dans l'atmosphère, les brouillards plus ou moins épais qui nous enveloppent, la rosée qui le matin humecte les prairies, la pluie qui nous inonde, la neige qui blanchit nos toits, la glace qui emprisonne nos étangs, présentent les trois états de l'eau.

Tous les corps, avons-nous dit, augmentent de volume quand on les chauffe et diminuent quand on les refroidit. Eh bien! l'eau seule offre justement une exception remarquable à cette loi. A partir de 0, lorsqu'on élève sa température, l'eau se retire sur elle-même au lieu de se dilater, et elle se contracte de plus en plus jusqu'à la température de + 4°; ensuite, en la chauffant davantage, elle commence à éprouver une expansion comme font tous les autres corps, et dès cet instant sa dilatation est continuellement croissante jusqu'à l'ébullition.

Vers la température de + 4°, l'eau éprouve donc un maximum de contraction. Ce phénomène est frappant lorsqu'on l'observe sur un thermomètre à eau, dont chaque degré occupe une assez grande étendue, et vous verrez bientôt de quelle importance immense est pour nous cette singulière dérogation à la loi générale.

Si on plonge le thermomètre à eau en même temps qu'un thermomètre à mercure et un thermomètre à alcool dans un même vase rempli d'eau, à 10 degrés par exemple, et que l'on refroidit peu à peu en y jetant des fragments de glace, on voit le niveau des trois thermomètres baisser sensiblement jusqu'à 4° au-dessus de zéro. Arrivés à ce point et le refroidissement augmentant, les thermomètres à mercure et à alcool continuent à descendre en se contractant de plus en plus, mais il n'en est pas de même du thermomètre à eau; au lieu de continuer à se contracter et à descendre dans le tube, l'eau se dilate et remonte comme si on la chauffait. Elle est arrivée à son point minimum de volume ou à son *maximum de densité*. Ses molécules se sont rapprochées, elle est devenue plus lourde.

Si on continue à refroidir le liquide du vase,

l'eau du thermomètre se dilate de plus en plus et remonte dans le tube jusqu'au moment où elle se congèle et devient solide. Au moment où elle se convertit en glace, elle prend tout à coup un accroissement de volume considérable. On peut donc présumer qu'à partir de + 4° les molécules liquides commencent à s'écarter l'une de l'autre, et qu'elles se préparent en quelque sorte à prendre les positions respectives qu'elles doivent avoir pour passer à l'état solide ou de glace.

L'eau, en se solidifiant, se dilate de près d'un dixième de son volume et devient par conséquent plus légère, ce qui explique pourquoi la glace surnage comme une espèce de crème sur l'eau.

Cette légèreté spécifique de la glace est non-seulement un fait remarquable par sa singularité, mais surtout important par ses conséquences. Supposons en effet que l'eau suive la loi générale et diminue toujours de volume en se refroidissant, comme font les autres corps. Il arrivera ceci : les glaçons qui se forment à la surface de l'eau, devenus plus pesants qu'elle, tomberont au fond et s'y accumuleront, en sorte que, à la suite d'un froid intense et prolongé, il n'y aura pas d'étang ou de rivière qui ne soit complétement gelé.

L'on comprend aisément combien un pareil état de choses entraînerait de funestes résultats. Non-seulement nous serions privés d'eau, mais tous les poissons et autres habitants de l'eau qui y trouvent les éléments de leur existence périraient sans retour.

Rien de semblable n'est à craindre, fort heureusement, car la couche glacée, qui recouvre l'eau restée liquide, la garantit comme un manteau protecteur du froid de l'atmosphère et prévient sa congélation. L'eau a + 4° au fond.

Un physicien a eu l'idée de tailler une forte lentille dans un bloc de glace, et, en la présentant au soleil, il a pu mettre le feu à un morceau d'amadou, comme il l'eût fait avec une lentille de verre. La glace laisse donc passer les rayons calorifiques du soleil, et les poissons, dans leur milieu à + 4°, les reçoivent et en sont réchauffés, alors même qu'il gèle en dehors de leur habitation d'hiver.

L'eau, en se solidifiant, se dilate de près d'un dixième de son volume, avons-nous dit ; c'est ce qui explique pourquoi elle brise les vases dans lesquels elle se congèle ; et sa force d'expansion est telle à ce moment qu'elle fait crever un canon de fer épais d'un doigt, rempli d'eau et fermé hermétiquement, lorsqu'on l'expose à une forte gelée. Cette force irrésistible produit à la surface du globe une foule d'actions mécaniques qui ont une grande influence sur la configuration et les changements de la croûte terrestre. Ainsi, lorsque l'eau qui s'infiltre dans les fissures des rochers vient à se congeler, elle fend des masses énormes de pierre, comme le ferait un coin enfoncé dans un tronc d'arbre. Les tuyaux de conduite des eaux se brisent souvent pendant l'hiver, parce que le liquide qu'ils contiennent augmente de volume en se gelant et fait éclater les tuyaux devenus alors trop étroits. On les entoure de paille, de sable ou de charbon, afin que ces corps, qui sont peu conducteurs de la chaleur, empêchent l'eau de se geler et de briser les conduits. C'est pour la même raison que les plantes ne peuvent résister à un froid rigoureux ; la séve qui circule dans leurs vaisseaux, dilatée par la congélation, déchire leurs fibres et altère toute l'économie de leur organisation.

J. Pizzetta.

(La suite au prochain numéro)

BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux Libraires-Éditeurs.

HISTOIRE DES LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES

PAR ALFRED BOUGEAUD

—

Les Pays-Bas. — Le flamand n'est guère connu en France que par ce mot : *Kan niet verstaen*, que les ouvriers belges ou hollandais répètent à satiété à ceux dont ils ne comprennent pas le langage : *Kan niet verstaen! Je ne vous comprends pas!* et dans leur bouche, leur langue nationale paraît rude et vulgaire. Pourtant elle compte des écrivains et des poètes, et elle n'est certes pas sans charme pour ceux qui l'ont entendue dès l'enfance, et qui l'aiment sous la plume de Tollens ou de Conscience ou de Van Lennep.

La Belgique et la Hollande possèdent un très-grand nombre d'anciennes poésies, cantiques,

ballades, chansons sans nom d'auteur, que l'on chante encore dans les campagnes et dans les petites villes, pleines d'une grâce pénétrante et naïve, qui manque aux anciennes chansons françaises, trop gaies, trop gauloises, qui font rire souvent et ne touchent jamais.

Les chroniques, en latin ou en langue nationale, sont très-nombreuses, et, jusqu'à l'époque de la Réforme, une activité intellectuelle sans égale anima ce beau pays. Il n'était pas une ville, un bourg, un village, qui ne comptât une ou plusieurs *Chambres de rhétorique*, associations toutes littéraires où l'on ne s'occupait que d'histoire, de poésie, de théâtre, et qui donnaient plusieurs fois par an des représentations solennelles, où les confrères déclamaient des vers, lisaient des morceaux et jouaient des *Mystères* ou des scènes dramatiques tirées de l'histoire et de la fable. La guerre civile étouffa ce mouvement, qui attestait chez ces peuples sinon le génie, au moins une culture intellectuelle très-répandue et une singulière activité de l'esprit sous la placidité de l'extérieur. La Hollande, après cent ans de guerre, se releva paisible et triomphante, et les lettres fleurirent durant ce repos conquis par tant de labeurs. Vondel s'illustra par ses tragédies et par ses poésies religieuses (il était catholique); Jacob Cats, le La Fontaine hollandais, est encore populaire à l'heure qu'il est; sa *Bible de la jeunesse* et sa *Bible des Paysans* sont dans toutes les bibliothèques, et sa morale aimable est dans toutes les mémoires; Gérard Brandts écrivit avec élégance l'*Histoire de la Réformation*, la *Vie de Ruyter* et le *Procès de Barnevelt;* Grotius écrivit ses savants commentaires sur les auteurs latins; les Bollandistes, tous Hollandais et Belges, élevèrent un monument immortel à la gloire des saints; une femme, Lucrèce Van Merkem, s'éleva jusqu'à la poésie épique, et laissa à la postérité deux beaux poëmes, *Daniel* et *Germanicus;* trois autres dames, à la fin du siècle dernier, firent connaître le roman aux Hollandais; elles se nommaient Agathe Deken, madame de Wolf et Marie Bosch; elles ont traité des sujets nationaux, et peut-être ont-elles frayé la voie à Jacob Van Lennep, le Walter Scott de la Néerlande, dont les charmants romans, la *Rose de Decama* et le *Fils adoptif,* font penser, par leur coloris et leur réalité, aux beaux tableaux des maîtres hollandais, aux Van Miéris et aux Gérard Dow.

Tollens a laissé des odes et des élégies pleines d'âme et de feu, Bilderdyk des œuvres satiriques; de nos jours un écrivain catholique, Albertdincthym se signale par la verve de sa polémique et par le charme pénétrant de ses légendes, et une dame, madame Booschboom, écrit des romans pleins de verve et d'originalité : je citerai le *Major Frantz,* qui a été traduit en français. Il n'est personne non plus qui ne connaisse Conscience et ses œuvres délicates et charmantes. Mais M. Bougeaud, dans l'intéressant ouvrage que nous suivons, s'est arrêté, pour la littérature néerlandaise, à la fin du siècle dernier. Il est regrettable qu'il n'ait pas accordé quelques pages à la renaissance de la littérature flamande, fort digne d'occuper un juge tel que lui.

La Russie et tous les peuples slaves possèdent un trésor littéraire immense, car au temps où ces peuples étaient profondément ignorés de l'Europe occidentale, ils vivaient de leur vie propre, ils avaient des poètes et des historiens. En 1056, un moine du couvent de Kiew écrivait une chronique qui a pour titre *Récit contemporain;* et un poëme national, le *Chant d'Igor*, était répété par toute la Russie, ce qui prouve que les Russes étaient moins barbares qu'on ne le pense, et qu'avant l'invasion des Tartares ils possédaient un degré de culture remarquable; ils avaient des écoles, des livres et un commerce très-étendu avec l'Orient. Sous la domination mongole, la vie intellectuelle se retira dans les monastères grecs, qui enfantèrent des légendes fort apocryphes pour la plupart, quelques livres de sciences naturelles, quelques poésies et des annales historiques, *Chroniques* ou *Livres du Tsar*.

Avec des temps plus tranquilles, la poésie populaire ressuscita : elle est en Russie toute spontanée, sortant des entrailles mêmes du peuple, dont elle exprime les passions, les faiblesses, les joies, les amours. Les Russes aiment à chanter : leurs mélodies sont empreintes de tristesse, elles révèlent le caractère de ce peuple foulé durant de longs siècles sous l'oppression étrangère, le joug tartare et la domination de ses maîtres; on y sent une âme résignée et douce, une âme élégiaque en quelque sorte. Et ces élégies sont le fond de la littérature russe, chants mélancoliques qui racontent les souffrances de dix siècles.

Les auteurs russes modernes se sont inspirés des lettres françaises et des lettres allemandes; ils n'ont pas bu beaucoup à leur propre source; pourtant une tragédie nationale d'Ozéroff, qui célébrait la victoire de Dimitri, prince de Moscou, sur les hordes mongoles, excita un ardent enthousiasme. C'était en 1807, cinq ans avant l'invasion française; on joua de nouveau cette pièce après la déroute de notre pauvre grande armée, et elle souleva des transports de joie. Le célèbre Pouskine, qui mania la langue russe avec une force et une souplesse inconnues avant lui, chanta aussi les gloires de son pays; *Pultava* et *Borodino* l'inspirèrent, et il a peint, dans des nouvelles, les mœurs du Caucase et celles de la Russie méridionale avec un charme extrême; Lermontoff, qui vécut peu, chanta aussi le *Caucase au front blanchi* et les habitudes guerrières de ses libres tribus. Gogol écrivit des nouvelles populaires, dont une, les *Ames mortes*, est célèbre.

De nos jours, toute l'impulsion des idées s'est portée en Russie vers les romans et vers le théâtre : c'est là qu'est le mouvement, c'est là que se débattent toutes les questions à l'ordre du jour,

et ce qu'on y cherche avant tout, c'est la réalité. La vie de la nation est étudiée sous toutes ses faces, la sympathie se porte vers les faibles, les déshérités, serfs, esclaves; on s'attendrit sur leurs misères, on cherche le moyen d'y remédier. Tourguénieff est le *leader* de cette école, tant par l'élévation du talent que par la variété de ses travaux, et qui sait si ses plaidoyers en faveur des faibles n'ont pas contribué à la grande œuvre du règne d'Alexandre II, à l'émancipation des serfs? Si cela est, la littérature russe a conquis par ses travaux généreux une gloire que les plus brillants auteurs des autres nations n'ont pas égalée.

Nous terminerons ici les trop sèches analyses de ce livre intéressant et profond; dans ces brillantes études, M. Bougeaud fait connaître non-seulement les auteurs qu'il analyse, mais le génie et l'histoire de leur nationalité : il instruit, et, ce qui est plus rare, il apprend à penser. Et comme son travail est aussi pur, aussi religieux qu'érudit, il peut trouver sa place dans toutes les bibliothèques, et passer de main en main dans le cercle de famille.

A TRAVERS LES MOTS

PAR CHARLES ROZAN (1)

Si la littérature n'est pas en progrès, chose difficile à contester, on n'en saurait dire autant, Dieu merci, des sciences, à beaucoup d'égards plus favorisées; non-seulement de celles qui se nomment sciences exactes, mais de celles qui font les philologues, les érudits, les grammairiens, les linguistes. M. Rozan en est un; et le livre que publie maintenant l'auteur des *Petites Ignorances de la conversation*, en attestant ce progrès des études qu'il aime, peut à ce qu'il semble, leur en assurer de nouveaux, car il fait partager à ses lecteurs le goût presque passionné qu'il apporte à ses curieuses investigations. Il éclaire les esprits, ce qui est le propre de tous les vulgarisateurs et, en outre, il a le mérite plus grand de les exciter. L'ouvrage recommandable, dont il s'agit, et qu'à plus d'un titre il appartient à cette bibliographie d'annoncer, nous rappelle le vers d'un poète :

C'est avoir profité que de savoir s'y plaire.

Terminons la notice par deux souhaits : le premier, que celles et ceux qui ont suivi dans le *Journal des Demoiselles* les articles de notre ingénieux collaborateur, accordent de nouveau leur attention à son travail sous la forme de volume qu'il revêt actuellement; l'autre, que comme pour son livre de *la Bonté*, — M. Rozan a obtenu un prix de l'Académie française, — il devienne aussi le lauréat de celle des Inscriptions et Belles-Lettres pour son *Voyage à travers les Mots*.

(1) Chez P. Ducrocq, r. de Seine, 55.—Prix: 3 fr. 50 c.

A MADAME DE... CHATEAU DE N., EN STYRIE.

Madame,

Votre charmante lettre, la sympathie qu'elle témoigne pour la France, l'aimable indulgence qu'elle montre pour notre journal, nous laissent profondément reconnaissantes; vous voulez bien regarder ce journal, ami de votre adolescence, comme un guide plus sérieux pour ces jours graves et souriants toutefois où vous êtes arrivée. Vous êtes mère, vous vivez à la campagne, et vous nous demandez quelques indications pour vos lectures, que vous voulez, sérieuses et propres à seconder le goût qui vous porte vers l'étude de la religion, de l'histoire et de la littérature.

Quoique bien incompétentes, que pouvons-nous, si ce n'est vous obéir, en mettant sous vos yeux les titres des livres français qui peuvent convenir à une intelligence ornée et qui désire s'enrichir de plus en plus? Vous connaissez beaucoup mieux que nous la littérature allemande, vous connaissez les œuvres de vos voisins, les Italiens; nous nous tiendrons donc enfermées dans notre pays, et nous tâcherons de choisir pour vous, madame, dans les gerbes de son immense récolte intellectuelle, les épis et les fleurs dignes de vous être offerts.

Religion.—Pour en étudier à la fois les dogmes, la morale et l'histoire, nous ne connaissons pas de meilleur livre que le *Catéchisme historique* de Gaume; cela est clair, substantiel et intéressant. J'y joindrais, pour la connaissance des premiers siècles de l'ère chrétienne, la *Sainte Cécile* (grande édition) de Dom Guéranger; la *Vie de Notre Seigneur Jésus-Christ*, par Veuillot, qui est une belle et magnifique histoire de l'art chrétien; les deux ouvrages de Mgr Gerbet, *Du Dogme générateur de la piété catholique* et *Esquisses de Rome chrétienne*; on peut lire et relire les *Élévations sur les Mystères* et les *Méditations sur l'Évangile*, de Bossuet; ajoutons-y les *Conférences sur la Femme forte*, par Mgr Landriot, et les *Conférences aux Dames chrétiennes*, par Mgr Mermillod. Joignons-y, si vous avez le goût des biographies, ces beaux travaux, la *Vie de sainte Monique*, celle de *Marguerite-Marie*, *Elisabeth Seton*, *Mademoiselle de la Fruglaye*, la *Vie de saint Ambroise*, et tant d'autres qui honorent notre époque.

A une personne qui connaît les grandes lignes de l'histoire des peuples, je crois qu'on ne peut recommander un livre plus agréable et plus instructif que les *Lectures historiques* de Raffy; depuis la Bible jusqu'au dix-neuvième siècle, on touve là, puisés dans les meilleurs historiens, le récit des grands événements qui ont agité le monde. Et pour relier ces souvenirs les uns aux autres, on peut avoir sur sa table l'*Histoire sacrée* par M. de Bonnechose, l'*Histoire ancienne* de Rollin, les *Césars* et les *Antonins* du comte

Frantz de Champagny, *Joinville* dans une des récentes éditions, l'*Histoire de France* par M. de Bonnechose, l'*Histoire de la Restauration* par Alfred Nettement, et, si vous n'aimez pas le césarisme, l'*Histoire du second Empire* par Lanfrey. l'*Histoire de Marie Stuart*, par M. Jules Gauthier, expose le dernier état de cette intéressante question.

Vous aimez les *Mémoires* et vous avez bien raison : *Madame de Motteville* est si aimable dans sa droiture, *Saint-Simon* si original et si profond, la part étant faite à ses préjugés et à ses antipathies ; *Madame de Staal-Delaunay* est si amusante, *Madame de la Rochejacquelein* si vraie et si touchante ! Nous ne vous engageons pas à lire les *Souvenirs de la marquise de Créquy*, qui n'ont ni autorité ni authenticité, mais les *Souvenirs du comte Beugnot*, quelques pages écrites par le comte Philippe de Ségur sur sa vie et ses campagnes, ont bien de l'intérêt. Peut-on ne pas lire tout au moins les premiers volumes des *Mémoires d'outre-tombe*, de Chateaubriand? On doit encore recommander la *Marquise de Montagu*, excellente biographie d'une femme de bien; les œuvres complètes de madame Swetchine, qui sont l'autobiographie d'un grand cœur et d'un grand esprit; les lettres de *André-Marie Ampère*, l'aimable *Eugénie de Guérin*, le *Récit d'une Sœur*. Dans un genre plus mondain, les *Lettres d'un Passant*, par Arthur *de Boissieu*, sont une exacte photographie de notre époque.

La littérature française proprement dite a trouvé dans le colonel Staaf un exact, un érudit historien. On connaît admirablement les lettres françaises, depuis les chansons de geste jusqu'aux écrivains contemporains, lorsqu'on a lu ces cinq gros volumes, remplis de notices extrêmement bien faites et de citations parfaitement choisies. Lisez donc Staaf. Les *Lundis de Sainte-Beuve* renferment des beautés de premier ordre; il a élevé la critique à une hauteur qui dépasse bien La Harpe et ses imitateurs! Les *Samedis de M. de Pontmartin* ont aussi leur agrément. Les lettres d'*Ozanam* sont charmantes; les *Moines d'Occident* par Montalembert, renferment des pages de la plus exquise beauté. *Femmes savantes et Femmes studieuses*, par Mgr Dupanloup, sont dignes de vous, et tous les livres sur l'*Éducation*, du même auteur, ne doivent-ils pas être lus et médités par une mère chrétienne?

On peut toujours relire par fragments Bernardin de Saint-Pierre, les *Études de la Nature* surtout; madame de Staël, *Corinne*; *l'Allemagne*, *Dix ans d'exil*; Joseph de Maistre (ses *Soirées de Saint-Pétersbourg* et sa *Correspondance*); Chateaubriand (les *Martyrs* et l'*Itinéraire*); les *Pensees* de Joubert. On peut signaler encore les ouvrages charmants du marquis de Ségur, ses vers et sa prose. Deux jolis poèmes, *Pernette*, par M. de La Prade, et *Maisonnette*, méritent ici une mention. Les *Méditations* et les *Harmonies* de Lamartine, les premières poésies de Victor Hugo, son volume intitulé *Les Enfants*, les poésies d'André Thuriet, ont droit à une place dans votre bibliothèque.

Venons-en aux romans : c'est, madame, la partie difficile de la tâche que vous nous avez confiée. Les bons livres abondent en France, mais quant aux œuvres d'imagination, le génie français a couru dans les sentiers faciles, il s'est plu dans les peintures dangereuses, il a joué avec les doctrines subversives, et si l'étranger n'a pas bonne opinion des mœurs et de la société françaises, c'est bien aux romans (qui en général peignent si mal le vrai monde) que ce résultat est dû. Quel choix faire dans ces œuvres d'imagination si nombreuses, souvent si pâles quand elles sortent d'une plume honnête, si révoltantes souvent, alors même qu'elles sont signées d'un nom célèbre ? Vous connaissez les romans chrétiens de Louis Veuillot, de madame Craven, de madame Bourdon, les *Nouvelles* d'Édouard Ourliac; j'y ajouterai un joli volume, *la Roche noire*, de mademoiselle Maréchal, et deux volumes de fine observation : *Une Femme élégante* et *La plus Heureuse de la Famille*, par madame Emmeline Raymond Prenez bonne note aussi de la *Valentine* de madame de Stolz, et d'une *Héroïne de soixante ans*, de madame de La Rochère. On pourrait y joindre un livre d'un tout autre genre, la *Geneviève* de Lamartine, œuvre pure et digne de sympathie. Faut-il vous citer lady Fullerton et son *Manoir de Grantley*, son *Ellen Middleton*, sa *Lady Bird?* Mais n'ouvrons pas la porte aux romans anglais, leur nombre est Légion, et nous avons promis de nous contenter des auteurs français. Bien des noms séduisants se présentent à la mémoire, mais il faut les repousser, eux et les livres audacieux et charmants qui les portent inscrits à leur première page; on ne peut admettre auprès de soi des fleurs, fussent-elles les plus gracieuses, les plus belles, dont le calice dégage un poison aussi subtil qu'enivrant.

Il y a donc lieu de borner ici nos indications; elles sont circonscrites dans la voie étroite que le christianisme nous commande, et que vous nous avez, madame, indiquée vous-même. Veuillez excuser nos imperfections et agréer de nouveau nos remercîments pour cette preuve d'estime et de confiance.

La Rédaction.

P.-S. — Pour de jeunes enfants, les livres de madame de Stolz et ceux de madame Carraud sont tout à fait recommandables.



LETTRE A NATHALIE

SUR L'ÉGOISME DES RICHES

Ma chère Nathalie,

L'homme propose et Dieu dispose. J'ai éprouvé une fois de plus la vérité de ce proverbe, et vous-même, ma chère enfant, vous avez dû être bien étonnée d'un silence relativement aussi prolongé, surtout quand je vous avais annoncé une nouvelle lettre du même soir qui devait vous parvenir dans la journée du lendemain. Apprenez donc que cette légère entorse, accompagnée d'une chute assez lourde, m'avait ébranlé sans que j'y prisse garde, au point de provoquer un accès de fièvre dont j'ai été fort désagréablement surpris, une heure après avoir quitté la plume. Il m'a fallu garder le lit, faire des remèdes et observer, autant qu'il est possible à mon activité et à mon inquiétude, un complet repos du corps et de l'esprit. Soit dit en passant, je ne saurais m'empêcher d'admirer le sang-froid et l'aplomb avec lequel les médecins vous disent de telles choses. Ils vous parlent de se calmer, de se distraire, de se réjouir, de s'apaiser, comme d'une tasse d'infusion ou comme d'un globule à prendre. Il n'est pas aussi facile de pratiquer sur soi-même cette thérapeutique morale, que de se soumettre au reste de l'ordonnance. Je le sentais fort particulièrement cette fois; car j'avais précisément dans ma tête toutes sortes de pensées dont je comptais vous entretenir. La prudence et la sagesse médicales auraient voulu le silence intérieur et le vide de ma pensée. Heureusement ou malheureusement, ma chère cousine, il ne m'est point aussi facile de ne plus songer à vous, et je vous assure que si je ne vous ai point envoyé de lettres, ce n'est point faute de m'être entretenu avec vous en imagination.

Je ne démêle plus bien maintenant ce que je vous ai écrit de ce que j'ai médité à votre intention. Il s'est fait en moi une singulière confusion de souvenirs, et comme il s'est déjà écoulé quelques jours, je ne distingue plus ce que je vous ai dit, en effet, dans ma dernière épître, de ce que j'avais l'intention de vous dire dans la prochaine. Peu importe, au reste, n'est-il pas vrai? J'estime qu'il en est des pensées comme des tableaux de la peinture et des airs de la musique. Ce n'est pas toujours à voir et à entendre du neuf qu'on éprouve le plus de satisfaction, et il y a dans le charme des vieilles mélodies ou dans l'aspect de certaines toiles déjà familières au regard, je ne sais quelle perpétuité, quelle fraîcheur toujours renaissante de plaisir, que vous connaissez comme moi.

Je vous parlais, il me semble, de cette espèce d'excès que beaucoup de riches apportent dans l'usage de leur fortune; de l'impitoyable exigence avec laquelle ils assouvissent leurs moindres fantaisies; de la froide exploitation qu'ils font de leur argent, allant toujours jusqu'au bout de leurs volontés et de leurs jouissances. Je vous ai expliqué comment cet abus de leurs facultés pécuniaires les conduit inévitablement par un affaiblissement progressif de leur volonté, comme aussi par un raffinement et une multiplicité de caprices, à se trouver à la fin acculés et réduits à entreprendre, dans des conditions plus désavantageuses, cette même lutte contre eux-mêmes qu'ils avaient refusée.

Cet abus journalier de la fortune a des conséquences plus dures encore pour celui qui se trouve en contact avec le riche, pour le pauvre, l'inférieur, l'homme qui, à un titre quelconque, a besoin de lui.

Vous ne me croirez pas, Nathalie, si je vous dis ici en toute sincérité et sans nulle envie de faire un jeu d'esprit ou une sotte antithèse, que j'ai surtout trouvé des pauvres parmi les riches, ou si vous aimez mieux, que j'ai rarement rencontré un riche qui par un certain côté ne fût pauvre et besogneux, souvent et surtout lorsqu'il s'agissait ou de bonnes œuvres ou de menues dépenses. Ces gens-là montent leur maison sur un pied de luxe et de grandeur plus proportionné peut-être encore à leur vanité qu'à leur avoir. Ils ont des serviteurs dans leur antichambre, des bronzes dans leur escalier, des tapis sous leurs pieds, un surtout d'argent sur leur table, et il n'est pas bien certain qu'ils aient toujours un écu disponible pour les dépenses silencieuses et ignorées auxquelles la charité n'a vraiment pas le droit de se refuser jamais. Je me suis trouvé, il n'y a pas bien longtemps, dans votre faubourg Saint-Germain, chez une personne célèbre par ses bonnes œuvres, et dont le cœur dépasse encore la réputation. Comme j'étais dans son cabinet, j'y ai vu pénétrer un noble vidame

dont le nom vous étonnerait bien. Il était sorti de son repos, pour ne pas dire de son oisiveté; il avait fait mettre ses deux chevaux à son noble carrosse; il y avait fait monter ses valets de pied, mis en mouvement l'équipage et traversé de sang-froid tout Paris au grand trot de ses alezans brûlés, afin de venir mendier, dans la maison où j'étais, deux francs d'aumône pour le loyer d'une pauvre veuve.

Vous trouvez bon, n'est-il pas vrai, ma chère Nathalie, que je m'abstienne de tout commentaire. Je n'en ferai pas non plus sur cette femme d'un riche banquier, auquel le précepteur de ses fils raconte, le soir, autour d'une tasse de thé et dans des fauteuils des Gobelins, qu'une famille entière déchue d'une fortune et d'une situation respectables, poursuivie par la honte autant que par la misère, sans pain, sans asile, sans secours, était venue implorer quelque nourriture pour des enfants encore à jeun passé midi. Madame la banquière écoute ce récit avec une commisération décente; elle se sent émue d'une touchante pitié; elle comprend, peut-être même sans qu'on le lui ait dit, que l'occasion est venue de faire quelque chose pour une infortune aussi grande et aussi imméritée. Elle tire donc son porte-monnaie, l'ouvre d'une main résolue et elle en tire, sans hésiter, une pièce de vingt sous qu'elle remet entre les mains du jeune professeur. « Je vous remercie bien, madame, » lui répond devant moi cet homme d'esprit. « C'est là, en effet, ce » que j'avais moi-même donné hier matin. » Le plus beau de l'histoire, c'est que la leçon ne fut pas comprise par celle à qui elle s'adressait. Il y a des gens qui, au moral, ont l'épiderme dur; ils ressemblent au rhinocéros, sur lequel on peut tirer à bout portant sans qu'il s'en aperçoive. Cette épaisseur est chez eux une grâce d'état, comme chez l'animal un bénéfice de la nature. Je dois rapporter, pour être juste envers tout le monde, que le mari de la dame, debout à la cheminée, parut un peu confus de cette aumône infinitésimale. Il s'inquiétait peut-être de son crédit, auquel cette économie de libéralité était capable de nuire. Le financier se trompait ici, comme il lui arrive de le faire lorsqu'on parle devant lui de ce qu'il ne connaît pas, c'est-à-dire du cœur et de la nature humaine; un peu d'avarice et de lésinerie ne messied pas à la fortune; et bien loin d'en faire douter, elle en deviendrait plutôt ce qu'on appelle, en termes d'école, la preuve par les conséquences.

Je ne voudrais pas, Nathalie, me laisser trop aller dans cette direction. Je sens que je deviendrais mauvaise langue, et que mon indignation se tournerait trop aisément en médisance. J'ai connu de très-près une famille de bourgeois aisés qui, venus de leur province à Paris pour se divertir dans un voyage de noces, eurent le triste courage de se donner chaque jour à eux-mêmes des festins, des divertissements, des promenades, sans distraire de toutes ces prodigalités la moindre dîme pour ceux qui souffrent; et comme j'usais avec eux du privilége d'une longue familiarité pour leur en faire tout doucement l'observation, il me fut répondu avec l'imperturbable sang-froid d'un argument sans réplique, *qu'ils n'avaient pas leurs pauvres à Paris*, et que, n'en connaissant pas, ils ne pouvaient faire l'aumône. Vous comprenez, ma cousine, ce que suscitent et refoulent en même temps de pensées dans une âme un peu souffrante de la misère des autres, de pareilles répliques. Ils ont dû me croire bien rétorqué et bien convaincu, s'ils ont jugé de ma défaite par mon silence, au lieu de sentir mon indignation sous ma réserve.

Hélas! ma chère enfant, il est trop vrai que, malgré son étalage de sensibilité et ses prétentions de bienveillance, l'homme est dur de son naturel, et le riche encore plus que le simple mortel. Cet entraînement de dépenses dont il ne sait plus se défendre contre le luxe, la vanité, l'orgueil, le besoin de paraître et de primer, le conduit par la force des choses à ce beau résultat que la charité lui paraît toujours la plus facile et la plus ignorée des économies. Tandis qu'il est large et aisé pour toutes les autres dépenses dont le bien-être et l'égoïsme profitent, il lui semble toujours qu'il en fera trop et qu'il va se ruiner en charités. Hélas! la charité n'a jamais ruiné personne, disait avec beaucoup de sens mon vieux curé de Saint-Véran; mais on retranche plus volontiers de ce côté-là, parce que ce sont les autres qui en souffrent au lieu de nous. Il se trouve ainsi que pour rétablir ou pour défendre l'équilibre menacé de notre budget, nous tombons en réalité sur les pauvres gens. Nous mettons sans façon la main sur la part que nous leur avions faite d'abord; c'est la liste civile du malheur et de la souffrance que nous faisons passer d'un chapitre dans l'autre et que nous transportons, par le fait, de nos dépenses à nos recettes. Nous finissons ainsi par ressembler, dans toute la force du terme, au lion de la fable. Eh bien!

Manger moutons, canaille, sotte espèce,
Est-ce un péché? Non, non, vous leur fîtes, Seigneur,
En les croquant, beaucoup d'honneur.

Je me rappelle, ma chère cousine, pardonnez-moi cette complaisance et cette faiblesse, je me rappelle avec un certain plaisir et je dirai presque avec une certaine vanité rétrospective, avoir joué assez agréablement dans ma jeunesse, les grands seigneurs d'opéra-comique, ceux qu'on voyait en bas de soie et en habit de velours, accepter les bouquets des jeunes filles, marier les amoureux et remettre à sa place dans la dernière scène de la pièce le bailli récalcitrant ou criminel. J'avais toujours, dans la poche de ma veste brodée, l'inévitable bourse en soie rose et verte, à glands d'acier et à filets, que le digne seigneur ne manque jamais, à l'une de ses scènes, de laisser

entre les mains de quelque pauvre famille. Je me rappelle même que la rubrique naïve de ces vieux opéras ne manquait jamais de traduire ainsi cette libéralité *(il lui jette sa bourse)*, tradition que les premiers rôles du Théâtre-Français observent encore vis-à-vis des Crispins et des Scapins. Quoi qu'il en soit, je me suis souvent demandé depuis cette époque lointaine où je chaussais encore le talon rouge, s'il y avait bien aujourd'hui, dans ce grand Paris si luxueux et si malaisé, quelqu'un capable de laisser ainsi sa bourse, sans avoir passé l'inventaire et ménagé la combinaison de cette largesse. Il est vrai, comme le font remarquer les économistes, que, depuis l'invention des porte-monnaie et la vulgarisation des billets de banque, la quantité d'argent porté sur elle par chaque personne s'est notablement accrue ; mais est-il bien sûr que, même avec la continuation des anciens usages, on aurait maintenu et pratiqué celui de donner ainsi sa bourse à tout bout de champ ? Quant à moi, je me permets d'en douter. Cette conduite un peu raide vis-à-vis de ceux qui souffrent n'empêche pas, bien entendu, la correction de la conduite vis-à-vis des lettres de quête, des billets de loterie, des stalles de concert ou même de théâtre. Si l'on retranche sur les aumônes de Dieu, on n'ôte rien à celles du monde. On sait encore s'exécuter et se libérer galamment des dettes que le savoir-vivre impose. On s'en dédommage en se montrant plus strict sur les dons anonymes qui ne profitent à rien et ne comptent pas dans le jugement d'autrui.

Je ne laisse pas de trouver cet état de choses triste, malgré la consécration qu'il a reçue. Cette gêne des riches, en matière de libéralité, est d'un funeste exemple. Quoique le malheureux n'ait aucun droit à la chose d'autrui, il y a une certaine justice supérieure qui, suivant le mot de l'Évangile commenté si éloquemment par Bourdaloue, fait du riche une sorte de dispensateur du pauvre. Celui qui se voit repoussé ainsi et qui ne trouve plus de protection dans la pitié d'autrui lorsqu'il l'attend et qu'il l'invoque, n'est pas sans doute atteint dans ses droits, mais ce qui est pire encore, dans ses espérances et dans ses plus nobles sentiments. Il y a quelque chose en lui qui souffre et qui frémit. La raison et la résignation n'ont plus rien qui le calme et le modère. De même que, dans sa détresse, il n'avait eu pour tout discours et pour toute éloquence que ses larmes, il lui semble, lorsqu'il sent l'indifférence ou le dédain, que son cœur tout entier se retourne. L'homme passe aisément de la supplication à la fureur, et de la prière à la vengeance.

Je crains, ma chère Nathalie, que nos bonnes œuvres, malgré tout ce qu'elles ont de libre et d'individuel, ne tournent un peu, par la faute des temps ou la négligence des individus, à une sorte de bienfaisance administrative. Nous avons bien certainement, en France, le goût des arrangements bureaucratiques; nous aimons les lettres d'avis, les convocations, les séances de Commissions et d'assemblée. Je sais tel homme de Paris qui passe de Commission en Commission, à l'instar de ces plumes banales qu'on se transmet de main en main, au moment d'une signature officielle quelconque. Non-seulement il n'y émet pas d'avis et n'y prête pas d'attention, mais il en est à confondre les Commissions les unes avec les autres. Il ne sait plus s'il est là pour veiller au sevrage des enfants ou à l'ensevelissement des morts, si on lui demande des fonds pour acheter des livres dans les écoles de sœurs, ou pour reconstruire la cabane d'un missionnaire dans les Montagnes Rocheuses.

Il serait peut-être plus efficace et plus salutaire de faire un peu plus la charité par soi-même et un peu moins par l'intermédiaire et le fonctionnement de ces rouages Je veux vous reparler de tout ceci ; car je vois là-dessus trop d'erreurs à reprendre et trop de bons conseils à donner.

Votre cousin affectionné,

ANTONIN RONDELET.

LA BELLE ISAURE

(SUITE ET FIN)

C'était une chose horrible à voir et à entendre que ce vacarme du bombardement. La population cependant ne se laissait pas décourager; toujours active et agissante, attentive à prévenir ou à atténuer les terribles effets des projectiles, rivalisant de zèle avec les troupes pour éteindre les incendies et porter secours partout où il devenait nécessaire, elle se montrait admirable de zèle et de dévouement.

La nuit vint, mais sans ralentir la rage de destruction qui animait l'armée ennemie; confus de n'avoir pu s'emparer de Toulon de vive force, le duc de Savoie voulait le réduire en cendres.

Cependant le colonel de Tournefort n'avait pu fermer l'œil de toute la nuit, sa blessure en était irritée et le faisait souffrir davantage. Le médecin le trouva au matin beaucoup plus mal que la veille ; il réclama l'avis de deux de ses collègues, et, après en avoir mûrement délibéré, tous déclarèrent qu'il n'y avait plus d'espoir que dans l'amputation de la jambe.

« Faites, Messieurs, leur dit le vieillard avec calme, la perte d'un membre est peu de chose pour celui qui a fait à son pays le sacrifice de sa vie. »

Mais Isaure et Guillemette étaient loin d'avoir la même fermeté.

« Calmez-vous, leur dit sévèrement le malade, et montrez-vous dignes du nom que vous portez. »

Puis, d'un ton plus doux :

« Si vous m'aimez réellement, comme je n'en doute point, n'ébranlez pas mon courage par l'expression de votre douleur, mais priez Dieu qu'il me vienne en aide. »

Il se recueillit un instant, puis s'adressant aux médecins :

« J'ai des comptes à régler et quelques dispositions à prendre, leur dit-il; peut-on retarder l'opération d'un jour ou deux ? »

Les membres de la faculté se consultèrent encore, examinèrent de nouveau la blessure, répondirent affirmativement et se retirèrent, car la besogne ne leur manquait pas dans les hôpitaux et dans les maisons particulières.

Les bombes et les boulets faisaient toujours vacarme.

« Jamais le tonnerre de l'artillerie ne m'a tant agacé, dit le malade en portant la main à son front, comme pour se recueillir ; cependant je n'ai pas de temps à perdre, faites prévenir M. le curé et mon notaire, maître Bonis, que j'ai besoin de leur ministère. Et maintenant, une plume et de l'encre, pour que j'écrive au gouverneur.

— Ce serait trop fatigant pour vous, observa Guillemette.

— Qu'importe la fatigue, tant qu'il reste un devoir à remplir ! répondit le colonel. »

Il fit un violent effort pour se soulever sur sa couche, mais ne pouvant en venir à bout :

« Je crois que vous avez raison, ma mie, dit-il à sa sœur, écrivez donc vous-même, en mon nom, au comte de Grignan pour le prier de faire chercher partout Messieurs de Candole et de Chennerilles et de m'en donner au plus tôt des nouvelles, car il m'importe d'en avoir. »

Il sera fait comme vous le désirez, mon frère ; mais reposez-vous, je vous en conjure. »

Le malade laissa retomber sa tête sur l'oreiller et s'abandonna aux graves pensées qui l'obsédaient.

La réponse du gouverneur ne se fit point attendre ; elle était courte, mais triste ; MM. de Candole et de Chennerilles, avaient été tués l'un et l'autre à la bataille de Faron.

« Ils sont morts en braves du moins, dit le colonel, dont les yeux devinrent humides de larmes ; honneur à leur mémoire et que Dieu les récompense dans le ciel ! Je sais maintenant ce qui me reste à faire.

Le curé arriva un instant après, il eut avec le blessé une assez longue conférence.

« Je reviendrai vous voir demain, lui dit-il, et vous vous disposerez à recevoir la sainte Eucharistie, pour que le pain des forts vous aide à supporter les souffrances de l'opération.

— A demain donc, répondit le colonel avec gravité, et n'oubliez pas, je vous prie, de faire célébrer à la cathédrale la messe solennelle que je vous ai demandée pour le repos de l'âme de puissants seigneurs et nobles guerriers, MM. de Grasse, de Villeneuve, de Chennerilles, de Candole et d'Albertas, tués en défendant leur pays. »

Il s'entretint ensuite avec le notaire, lui fit ajouter quelques dispositions au testament qu'il avait depuis longtemps déposé entre ses mains, et, le congédiant avec un sourire :

« Merci de vos bons offices, maître Bonis, et adieu, lui dit-il.

— Non pas adieu, mais au revoir, monsieur le colonel.

— Oui, dans l'autre monde, murmura celui-ci. »

Isaure et Guillemette passèrent la nuit auprès de sa couche, en proie à des appréhensions si douloureuses qu'elles en étaient brisées et anéanties ; les minutes leur paraissaient des heures.

Et le feu de l'ennemi n'avait rien perdu de sa violence, et les boulets continuaient à sillonner les airs avec un bruit épouvantable.

Le bombardement, commencé le 17 août, ne discontinua point jusqu'au 21 ; ce jour-là six galiotes anglaises, mouillant au pied du fort Saint-Louis, commencèrent de leur côté à bombarder le port et la ville. En même temps cinquante-deux vaisseaux formèrent une ligne d'embossage depuis le cap Sépet jusqu'au château de Sainte-Marguerite et battirent à la fois l'entrée de la rade.

Mademoiselle Guillemette fit allumer des bougies et placer des matelas entre les fenêtres de la chambre de son frère, pour amortir le bruit et procurer un peu de repos au malade, qui lui sourit doucement, et d'une voix défaillante :

« Pauvre sœur ! que de peine tu te donnes pour moi, dit-il, mais je souffre moins à cette heure. Tu sais que M. le curé doit venir ce matin m'apporter le saint viatique ?

— Oui, répondit-elle en retenant ses larmes, je vais tout disposer pour la cérémonie.

— Commande à Isaure, reprit le colonel, de s'habiller comme elle l'était le jour où je promis sa main à celui de ses prétendants qui rendrait au pays les plus grands services, et fais avertir le

vicomte de Châteauneuf de se rendre ici sans retard.

— Vos ordres seront exécutés, mon cher frère.»

Le médecin arriva sur ces entrefaites.

« Eh bien! docteur, cette opération vous paraît-elle toujours indispensable? lui demanda le colonel, quand on eut achevé de panser la blessure.

— On pourrait s'en abstenir, balbutia le chirurgien, d'une voix dont il s'efforçait en vain de dissimuler l'altération.

— Je comprends, répondit le malade sans paraître ému. »

Il y eut un moment de silence.

« Espérons, dit le docteur, qui se voyait deviné, car la nature est plus puissante que l'art.

— Merci de vos bons soins et de vos bonnes intentions, » reprit le malade en lui serrant la main.

M. de Châteauneuf arriva peu après, et le curé presque en même temps que lui.

« Qu'on aille prévenir ma sœur et ma petite-fille, ordonna le colonel, et qu'on appelle aussi tous mes domestiques. »

Ceux-ci se rassemblèrent aussitôt, silencieux et affligés. Isaure et Guillemette parurent bientôt après. Suivant les ordres de son grand-père, la première avait repris sa robe doublée de rose, mais la pâleur de son teint et ses yeux gonflés de larmes contrastaient sensiblement avec ces vêtements de fête.

« Vicomte de Châteauneuf, dit le colonel, il y a près d'un mois que je promis la main d'Isaure à celui de ses prétendants qui se distinguerait davantage dans la guerre défensive que nous allions soutenir. Tous vos concurrents sont morts honorablement en combattant pour la défense du pays; mais eussent-ils survécu à leurs blessures, qu'aucun d'eux ne mériterait mieux que vous le prix offert au plus brave; je vous le donne donc, cher vicomte: voici ma petite-fille, échangez avec elle l'anneau des fiançailles, je vous bénis devant Dieu. »

Les jeunes gens s'agenouillèrent aussitôt et le vieillard, faisant sur eux le signe de la croix :

« Je vous déclare fiancés, dit-il. Dans un an, jour pour jour, vous vous retrouverez au pied de l'autel, et M. le curé, que voici, consacrera votre union; vivez honnêtement et heureusement ensemble, et souvenez-vous quelquefois de votre vieux grand-père. »

Il leur ouvrit les bras avec tendresse, et tous deux s'y précipitèrent en pleurant.

Mademoiselle Guillemette s'approcha à son tour.

« Que Dieu vous récompense de tout ce que vous avez fait pour moi, chère sœur! lui dit-il en l'embrassant; je n'ai pas besoin de vous recommander mon Isaure, c'est vous qui l'avez élevée, elle est aussi votre fille. »

Adressant ensuite la parole à ses domestiques, il leur demande pardon de ses brusqueries et de ses autres torts involontaires, leur annonçant qu'il ne les avait point oubliés dans son testament, les engageant à se bien conduire et se recommandant à leurs prières.

Tous les assistants fondaient en larmes; Isaure était presque évanouie dans les bras de sa tante Il faut avoir passé par ces cruelles épreuves pour comprendre ce que la pauvre enfant souffrait alors dans les intimes profondeurs de son âme Le curé lui-même était ému, il adressa au moribond une touchante exhortation dans laquelle il fit briller à ses yeux toutes les espérances célestes, et lui administra ensuite les derniers sacrements, que le malade reçut avec une édifiante ferveur.

Déjà la journée approchait de sa fin, le soleil avait disparu à l'horizon et la nuit commençait à venir. Guillemette et sa nièce voulurent encore la passer auprès de leur cher malade, et Châteauneuf demanda la permission de ne pas le quitter non plus.

Un sommeil paisible s'était emparé du colonel, on eût dit que ses souffrances s'étaient apaisées, comme les flots après l'orage. L'espérance, ce besoin du cœur, ressaisit ses amis, mais aucun d'eux ne consentit à s'éloigner de lui cependant.

A quatre heures du matin, lorsque les premières lueurs de l'aurore commençaient à poindre, le malade ouvrit les yeux et d'une voix faible, mais presque joyeuse :

» Je n'entends plus le canon, dit-il, je ne sais qu'en penser? Est-ce bon ou mauvais signe?

— Voulez-vous que j'aille aux nouvelles, colonel? dit Châteauneuf, qui était aussi impatient d'en avoir.

— Oui, oui, mon ami, allez et revenez vite. »

Un quart d'heure plus tard, le vicomte arrivait hors d'haleine.

« Victoire! cria-t-il, la victoire est à nous! Grâce à la batterie du fort la Malgue, qui a fait des merveilles, les galiotes anglaises ont levé l'ancre, et le duc de Savoie bat en retraite; j'ai aperçu, de mes propres yeux, son armée, défilant sur cinq colonnes par le même chemin qu'elle avait pris pour venir;—quelques instants encore, et elle sera hors de la portée de la vue. »

Par un effort suprême, le colonel se mit sur son séant, et d'une voix forte encore :

« Gloire à Dieu au plus haut des cieux! s'écria-t-il en découvrant sa tête chauve, la Provence est sauvée, je puis mourir en paix! »

Guillemette se précipita vers le lit pour supplier le malade de rester en repos; mais il s'était recouché de lui-même et, fatigué sans doute par cette manifestation exaltée, il ferma les yeux et s'assoupit. Tous les assistants imitèrent son silence. Mademoiselle de Tournefort tenait dans sa main celle de son frère, tout en priant pour lui; le vicomte et sa fiancée échangeaient entre eux, à voix basse, quelques paroles d'espérance.

Une heure entière s'écoula de la sorte, Guille-

mette priait toujours, mais une vague inquiétude s'emparait d'elle; il lui semblait que la main du malade se refroidissait dans la sienne; elle se pencha vers lui et n'entendit plus le bruit de sa respiration.

« Guillaume! cher Guillaume! dit-elle avec angoisse. »

Mais il ne pouvait répondre à cet appel; le brave colonel de Tournefort avait cessé de vivre.

V

La Croix de Saint-Louis. — Le Couvent. — La Bénédiction nuptiale. — Le Chevalier de Malte. — Une Clause du testament du Colonel de Tournefort.

Le sol français était évacué; Louis XIV loua la bravoure des Toulonnais et leur marqua sa satisfaction en accordant des récompenses à ceux qui s'étaient le plus distingués dans la défense de la ville. De ce nombre fut le vicomte de Châteauneuf, qui reçut un brevet de capitaine et le droit de porter la croix de Saint-Louis qui avait appartenu au colonel de Tournefort. La belle Isaure fut chargée par le gouverneur de la lui remettre elle-même.

Le bonheur parfait n'est pas de ce monde. Mademoiselle Guillemette trouva convenable de passer dans une retraite absolue l'année de grand deuil qui devait précéder le mariage de sa nièce; elle entra donc avec Isaure au couvent des Dames de la Visitation, et ce ne fut que de loin en loin que les jeunes fiancés purent se rencontrer et causer ensemble à travers les grilles du parloir.

Le vicomte éprouva une vive contrariété de cette séparation inattendue; elle lui fit sentir jusqu'au fond de l'âme la force de son amour pour celle qu'il regardait déjà comme sa femme devant Dieu. Quant à Isaure, toujours douce et obéissante, elle s'était soumise aux désirs de celle qui lui tenait lieu de mère, et se disposait, par la méditation et la prière, aux sérieux devoirs qu'elle allait être bientôt appelée à remplir.

Le jour vint enfin où la porte de la Visitation s'ouvrit pour laisser sortir la fiancée, parée de ses plus riches atours, et radieuse d'une beauté qui s'était encore développée pendant sa retraite.

Le vicomte de Châteauneuf, accompagné de sa mère et du reste de sa famille, était venu l'attendre à la porte du couvent, où le comte de Grignan, qui remplaçait ce jour-là auprès d'elle le brave et regretté colonel de Tournefort, lui donna la main pour monter en carrosse et la conduisit à la cathédrale. Là, Monseigneur de Chalucet donna aux deux époux la bénédiction nuptiale, au milieu d'une foule empressée de fidèles, accourus de la ville et des environs; mais au moment où le digne prélat prononçait sur le jeune couple les paroles sacramentelles, un soupir douloureux troubla le silence de l'assemblée. Les regards d'un grand nombre de gens se tournèrent aussitôt sur celui qui l'avait poussé; c'était un homme de haute taille et de tournure imposante, dont le visage était devenu méconnaissable par une blessure à peine cicatrisée. Il sortit l'un des premiers, descendit le long du cours, et hélant une embarcation qui l'attendait sur le port, il rejoignit un bâtiment en partance. Ce personnage, que personne ne reconnut alors, était M. de Candole, l'un des prétendants d'Isaure. Laissé pour mort sur le champ de bataille, il avait été relevé par un paysan, qui l'emmena dans sa bastide, où, après avoir longtemps demeuré entre la vie et la mort, il avait enfin recouvré la santé. Il apprit seulement alors le prochain mariage de celle dont il avait aussi demandé la main; mais la pensée ne lui vint point de la disputer à un rival plus heureux. Il avait fait de sérieuses réflexions pendant sa longue maladie, la grâce divine avait touché son cœur, il était résigné à son sort, et il se rendait à Malte pour se faire recevoir dans cet ordre fameux, illustré depuis les croisades par tant de braves chevaliers, et dont il fut, le reste de sa vie, un des plus vaillants champions.

Quant à Monsieur et à Madame de Châteauneuf, ils vécurent longtemps heureux, malgré les ravages de la petite vérole qui enleva à la jeune femme une partie de ses attraits, mais non point la beauté morale, plus solide et plus réelle, dont l'autre n'était que la fragile enveloppe.

Moins éblouissante et moins remarquée, la jeune vicomtesse n'en fut pas moins tendrement aimée de son mari, qui avait déjà pu apprécier le charme de son caractère et sa vertu à toute épreuve.

Mademoiselle Guillemette ne quitta point le jeune couple, elle eut la consolation de bercer sur ses genoux et d'élever les enfants de sa chère nièce, dont le premier-né, d'après le désir qu'on trouva exprimé dans le testament du colonel, devait joindre dans son écusson les armoiries des Tournefort à celles des Châteauneuf.

Comtesse de la Rocherre.



LE VAL SAINT-JEAN

(SUITE)

RÉCIT

Aux bords de la Charente, la *Folie-Blanche* était restée inachevée; la maison n'avait ni meubles ni habitants, et les arbres, grandis en silence, couvraient de leurs épaisses ramures le cottage à jamais délaissé; mais tout ce que Gontran avait jamais pu rêver pour sa jeune fiancée, tout le luxe, l'élégance idéale dont il voulait entourer celle qu'il aimait, elle l'avait parfaitement réalisé dans son bel hôtel de la rue de Berry. C'était une demeure et c'était un tableau, car le bien-être le plus raffiné s'y mariait avec l'art le plus exquis, et de même qu'on avait demandé à l'Angleterre, à l'Amérique leurs inventions les plus ingénieuses; qu'on avait éclairé, chauffé, ventilé d'après les lois de la science moderne, de même on avait emprunté à l'art sous toutes ses formes, à l'art de toutes les époques et de tous les pays, la décoration de ce petit palais, destiné à abriter le rêve bleu du bonheur.

La majesté d'un grand salon Louis XIV était dépassée par la grâce d'un petit salon arabe, où les boiseries des califes s'assortissaient à des étoffes de soie lamées d'argent et à des faïences aux teintes vives, qui faisaient songer à l'Alhambra; les chambres à coucher étaient des merveilles de fantaisie et de caprice; le bureau de Gontran ressemblait à un musée; la salle à manger, toute flamande, faisait ressortir les tons chauds et brillants des cuivres sur la verdure de la tapisserie; et des antiques meubles de chêne, ciselés et creusés comme des bijoux, laissaient voir la vaisselle d'argent splendide et les porcelaines du Japon aux couleurs d'or, d'azur et de pourpre. La grande galerie, pleine de camélias gigantesques, était connue de tout Paris, et dans le jardin d'hiver les palmiers et les dattiers s'élevaient comme s'ils eussent senti, sous leur coupole de verre, les caresses du soleil des Indes.

Cette maison était donc un lieu de délices, et pourtant le maître, le seigneur, l'Adam de ce paradis semblait, un soir de janvier, bien peu satisfait. Il était assis près de la cheminée monumentale du grand salon, et il attisait le feu qui brûlait très-bien, et qui attestait, en s'élevant en colonnes brillantes, le froid sec qui régnait au dehors. Fatigué de cet exercice machinal, Gontran jeta les pincettes et se promena comme un lion dans sa cage; il revint vers la cheminée, il interrogea la magnifique pendule : l'aiguille d'or marquait sept heures vingt minutes; il sonna avec impatience; le valet de chambre arriva :

« Madame n'est pas rentrée ?

— Je ne le pense pas, monsieur; je vais le demander à mademoiselle Irma.

— C'est inutile. »

Il reprit sa promenade; dix minutes se passèrent encore, et la voix inflexible et douce de l'horloge sonna la demie. Il leva les épaules et dit à demi-voix :

« Elle oubliera bientôt de rentrer... Allons voir Marcel... Pauvre petit... »

Il souleva la portière de velours brun, passa par un corridor orné comme tout le reste de la maison, encombré, car un corridor est fait pour qu'on y passe, de jardinières, de vases, d'encoignures portant des potiches ou des flambeaux, et il arriva dans les appartements de son fils. Il trouva Marcel dans la première chambre, livré aux soins d'une bonne anglaise et occupé à dîner. Molly le faisait manger, car quoique le repas parût bon et recherché, l'enfant avait des caprices et refusait ce qu'on lui offrait :

« Oh ! my dear, un blanc de poulet si joli ! regardez !

— Je ne veux pas ! je n'ai pas faim !

— Vous n'avez pas voulu de roastbeef, bien saignant pourtant, vous ne voulez pas ce poulet, qu'est-ce que nous allons faire ?

— Papa ! s'écria l'enfant en tendant les bras à son père qui entrait, prends-moi avec toi !

— Et ton dîner, fanfan ?

— Je ne veux pas dîner, je m'ennuie, je veux aller avec toi ! Tu me donneras à manger, dis ? »

Gontran ne put résister au regard suppliant de l'enfant; il le prit dans ses bras et il dit à la domestique :

« Qu'a-t-il fait aujourd'hui ?

— Monsieur, dit-elle un peu embarrassée, il s'est levé, il a déjeuné, je l'ai habillé, et nous sommes allés aux Tuileries; il faisait beau.

— Seuls ?

— Oui, Monsieur, comme tous les jours... Puis il est revenu, il a fait son lunch; puis il a joué avec ses soldats.

— Seul ?

— Oui, monsieur...

— Et puis ?

— Il allait dîner; mais il n'était pas en belle humeur, le cher baby...

— C'est bien, je m'en charge; je le ferai dîner, et je sonnerai quand j'aurai besoin de vous. »

Il rentra au salon et mit le petit garçon sur ses genoux; l'enfant, égayé, raconta d'une manière confuse sa journée : il n'avait pas trouvé aux Tuileries son ami Guy; Molly n'avait pas voulu qu'il courût sur la glace de la pièce d'eau, mais il avait eu froid et il s'était bien ennuyé pendant qu'elle causait avec une de ses amies; à la maison, il n'avait pas quitté sa chambre, et ses joujoux ne lui plaisaient plus, excepté le singe qui jouait de la flûte, et celui-là, sa maman l'avait enfermé...

Gontran écoutait ce babil enfantin avec une gravité mélancolique; il y voyait probablement autre chose que l'absence de Guy ou la captivité du singe. Tout à coup une voiture retentit bruyamment sur le pavé gelé et s'arrêta court devant l'hôtel; la porte retentit, il distingua un pas léger et le bruissement des jupes de soie; la porte s'ouvrit, et Blanche parut, toute enveloppée de velours et de fourrures.

« Eh quoi! Marcel est là? dit-elle en entrant.

— Oui, il s'ennuyait avec Molly. Mais, Blanche, savez-vous l'heure qu'il est?

— Oh! je suis en retard, je l'accorde, répondit-elle, en jetant sur un fauteuil son manteau, son manchon et son chapeau. Je suis fatiguée à mourir; figurez-vous que j'ai fait onze visites, oui... onze... Ces *jours* me tueront, et en quittant madame Durauguel, je me suis souvenue que je n'avais pas de fleurs pour ce soir...

— Alors, station chez la fleuriste?

— Comme vous dites, cher, et j'ai trouvé...

— Madame est servie! dit un domestique en ouvrant les deux battants de la porte qui menait à la salle à manger flamande. »

Le mari et la femme se mirent à table, et l'enfant fut placé près de son père; il mangea un peu, du bout des lèvres, il pleura et puis s'endormit.

« Voilà ce que c'est que de l'avoir à table! dit Blanche. C'est une de vos fantaisies, Gontran.

— J'en conviens : la place de l'enfant est entre ses parents et non près d'une Molly quelconque.

— Oui, quand il saura se tenir à table; mais le voilà qui dort sur son assiette.

— J'avoue, répondit Gontran avec une sourde impatience, que ces arrangements de famille ne sont possibles que dans une maison réglée et où tout n'est pas livré au désordre et au caprice. Pour élever des enfants, il faut soi-même savoir se plier à la règle.

— Admirable! dit Blanche avec un petit sourire; est-ce une allusion, par hasard, à mon retard de ce soir?

— Quand cela serait?

— Vous savez fort bien que je hais les codes faits à l'avance, et que je trouve les règlements parfaits pour les communautés.

— Un mariage est une communauté, et lorsqu'on vit coude contre coude, il faut s'imposer quelque gêne pour son voisin. »

Blanche rougit et repoussa son assiette :

« Voilà, dit-elle, bien de l'aigreur pour un petit retard! Mon Dieu! Gontran, nous vivons dans le monde, puis-je faire autrement que tout le monde? Ce malheureux lundi est le jour de toutes mes amies, de mes cousines, de Berthe, de Marthe, de madame Delarue, de madame Lewel, de la petite Smithson, de madame d'Hervé, de *tutti quanti;* elles demeurent aux quatre coins de Paris, je passe quatre heures à courir de l'une à l'autre... est-ce de ma faute, enfin? Si je ne vais pas chez elles, elles ne viendront pas chez moi, c'est clair... et tu es fâché! »

Gontran s'apaisa aussitôt au son un peu plaintif de la voix qu'il aimait :

— Je ne suis pas fâché, dit-il, jamais je ne saurais me fâcher contre toi, Blanche, mais je regrette que tu te sois livrée tout entière à ce monde de Paris : il ne te reste ni temps ni attention pour ta maison, pour notre enfant, pour tout ce qui doit captiver et charmer une femme.

— Ne gronde pas, dit-elle d'une voix câline; nous allons au bal ce soir, et j'aurai mauvaise mine si tu me fais de la peine.

— Au bal! s'écria-t-il, et où donc?

— Mais chez les Boisserey, tu ne peux l'avoir oublié : c'est pour eux que je suis allée chez la fleuriste, et tu verras quelle guirlande j'ai choisie! quelque chose d'inédit!

— Quand as-tu accepté cette invitation?

— Quand? mais je n'en sais rien : quand on me l'a faite, sans doute.

— Je l'ignorais absolument.

— Qu'est-ce que cela fait?

— Cela fait que je n'irai pas.

— Et pourquoi donc?

— Parce que je n'en ai nulle envie, première et excellente raison, et en second lieu parce que j'ai à écrire.

— Oh! par exemple!

— Ma correspondance est en retard.

— Et il faut absolument que vous la mettiez au courant ce soir?

— Il faut bien s'arrêter une fois : demain nous dînons chez votre mère, en gala; après-demain soirée, que j'ai acceptée, celle-là, chez le président; le surlendemain ce sera autre chose.

— Vous ne venez pas, décidément?

— Non.

— J'irai avec ma mère.

— Comme vous voudrez. »

Elle se leva de table et passa chez elle; le petit Marcel fut emporté, profondément endormi; Gontran resta seul, rêvant et tisonnant. Il lut les journaux du soir, mais sa pensée errait loin des discussions du Sénat, de M. Troplong, de M. Rouher ou de M. le baron Dupin; les mots passaient sous ses yeux sans qu'il se rendît compte de leur

sens; au bout d'une heure et demie, Blanche apparut rayonnante dans sa toilette de bal; sa robe de soie rose pâle, couverte de point d'Alençon, traînait sur le tapis; un bouquet de muguets en perles et diamants tremblait et scintillait dans les dentelles de son corsage; la guirlande de fleurs de pommier (inédite alors) brillait d'un frais éclat dans ses opulents cheveux noirs; elle était belle, vraiment belle, ce qui est rare, car la grande toilette, les coiffures recherchées et le décolletage embellissent rarement les visages féminins. Mais la taille élancée de Blanche portait bien ses amples draperies; son visage irrégulier, mais animé et plein de vie, donnait plus de grâce à ses ornements, un peu prétentieux toujours, qu'il ne leur en empruntait. Elle se posa devant son mari et lui dit :

« Suis-je bien, Gontran ?

— Parfaitement, dit-il sans presque la regarder.

— Adieu alors, à tantôt.

— A tantôt. »

Elle lui tendit la main, il la serra. Oh! comme le mot : *Je reste!* eût été accueilli en ce moment-là! Il était bien loin de la pensée de Blanche, et il ne se rencontra pas sur ses lèvres. Ils se quittèrent.

Gontran passa dans son cabinet de travail, et il écrivit :

A MADAME MARGUERITE DE VALZAY,
A PORT-SAÏD.

Paris, 14 janvier 18...

Ma bonne sœur,

L'almanach et surtout ma mémoire me reprochent mes longs retards avec toi, si fidèle correspondante; je n'ai d'autre excuse que l'excuse banale familière aux Parisiens : Je n'ai le temps de rien, mon temps est dévoré! Rien de plus stupide, et pourtant rien de plus vrai : le monde ressemble à ce poulpe, si amoureusement décrit par Victor Hugo : une fois qu'il vous a enlacé dans ses nombreux tentacules, il ne vous lâche plus; vous êtes son captif, il vous entraîne, non vers les trous glauques de l'abîme, mais dans une espèce de roue d'écureuil, dont chaque degré représente une visite, un dîner, une soirée; vous croyez avoir fini, du tout, la roue marche et vous entraîne avec elle. Vous n'avez pas d'excuses à présenter, sauf la maladie, et encore... sauf la mort, tout au plus. J'oubliais la pauvreté, celle-là coupe court à tout. Tant que vous êtes riche et à peu près ingambe, vous allez et vous irez, vous parcourrez le cycle complet des supplices mondains. Vous vous écriez : Je suis allé hier chez le président ou le général, grâce! Comment! grâce? raison de plus pour aller aujourd'hui chez le vice-président ou le colonel, ou le banquier ou le notaire; ils seraient surpris et offensés si vous les négligiez.

Et l'on va... et l'on se fatigue, et l'on s'ennuie, et l'on s'énerve; et l'esprit perd sa vigueur, le caractère sa trempe, l'âme son élévation, dans cette poursuite acharnée de ce qu'on veut bien appeler *plaisirs*. Rien de sérieux ni de profond ne peut naître dans une vie pareille. Je ne travaille plus, même de ce travail agréable des gens riches, des lectures comparées, des lectures faites le crayon à la main; je ne lis plus que des journaux ou quelques articles de Revues; je ne puis tenir à jour, tu le vois, ma correspondance; je néglige mes vieux amis : le temps est dévoré.

Pendant les deux premières années de notre mariage, nous avons vécu assez paisibles, et surtout parfaitement heureux; la naissance de Marcel mit le comble à notre félicité, et durant une année entière je vis Blanche livrée aux soins de la maternité, plus belle, plus attachante que jamais, et je pensais que la vie entière allait se passer dans cet heureux tête-à-tête, ma femme à côté de moi et des enfants sur nos genoux. J'avais compté sans ma belle-mère. Elle vint habiter près de nous, à l'époque de la naissance de Marcel; elle renoua, pendant que Blanche était toute à ses joies maternelles, elle renoua ses anciennes relations, elle en fit de nouvelles; elle prépara si bien les voies que, dès le troisième hiver, nous fûmes lancés! Ces invitations, ces visites, ces toilettes amusaient Blanche, qui sortait d'une retraite un peu claustrale; je ne m'opposai à rien et je l'accompagnai patiemment dans ses caravanes à travers le monde parisien. Je m'amusai au début; je comparais ce que je voyais avec ce que j'avais vu dans ma prime jeunesse, et déjà, comme les vieillards, qui vantent le passé aux dépens du temps actuel, je trouvais que le luxe ne remplaçait pas l'intelligence, et qu'une conversation nourrie valait toutes les dindes truffées du monde. Je les mangeai cependant, ces dindes, et j'en offris l'équivalent; j'acceptai des dîners, j'en rendis; j'allai à des soirées et j'appris, par mon expérience, combien il est difficile d'en donner, et quelle affreuse corvée c'est que de vouloir amuser cent ou deux cents personnes... Au bout d'un hiver, j'en eus assez, je soupirais après nos dîners en tête-à-tête, nos tranquilles soirées et nos promenades à deux, à trois, car enfin, Marcel marchait déjà bien. Mais ma chère petite femme avait bu à la coupe et elle n'était pas rassasiée; je la conduisis de nouveau, et cette fois-ci, je m'ennuyai en plein; cependant, l'habitude se fit, je m'accoutumai à ne plus employer mon temps, et tout en le perdant, j'en déplorai le gaspillage. Et que d'autres gaspillages!

Ne me prêche pas, Marguerite : tu prêcherais un converti qui ne veut pas cependant changer de vie. Ma femme se plaît dans cette existence, et j'aime ma femme, tout est là. Parfois, il m'arrive de désirer que Blanche soit autre qu'elle n'est, mais toujours je l'aime comme elle est, et je place

son bonheur avant le mien. Je me reproche même quelques reproches qui m'échappent, quelques moments d'humeur dont je ne suis pas le maître, car enfin, ce n'est pas elle, c'est sa mère, cette enfant gâtée de cinquante ans, cette tête fêlée, qui, née pour mon malheur, lui donne le dégoût de son intérieur et le goût passionné du monde. Chaque fois que Blanche, un peu lasse, veut enrayer, sa mère la harcèle, l'éperonne, la stimule, et ne tarde pas à obtenir gain de cause.

« Quoi! tu manquerais tel dîner! tu n'irais pas à ce bal! tu ne viens pas courir un peu les magasins ce matin! tu renonces à faire le tour du lac! quelle folie!

— Je suis fatiguée, maman, vrai!

— Raison de plus, il faut se secouer. Moi, je suis à moitié morte, je vais pourtant aller faire des visites, sans compter le concert de ce soir, et *Don Juan* demain. Allons, tu viendras, dis? »

Et elle vient, et je la suis, et nous tournons dans ce cercle infernal. Nous désertons notre maison, notre enfant, nous étouffons le bonheur par les mains du plaisir, et je n'ai pas la force de réagir sérieusement. Je crains, vois-tu, avant tout, de voir Blanche s'ennuyer; esclave qu'elle est de ce bruit, de cette agitation, elle s'ennuierait le soir, chez elle, et je verrais son front assombri, ses yeux rêvant dans le vague; j'entendrais sa voix amollie et ennuyée, c'est là un spectacle que je ne puis soutenir. Ris de ma faiblesse, mais surtout plains-moi.

Tu es donc décidément fixée en Egypte! Cet emploi que mon neveu y remplit ne durera pas plus sans doute que le rétablissement complet de sa santé. Si tu tardes à revenir, j'irai vers toi : j'ai soif de te voir, ma bonne sœur, et je voudrais te ramener en France, près de nous; il me semble que ta douce raison, ton affectueuse influence, feraient du bien à ma chère femme, et la délivreraient peut-être des rêts où sa mère la tient captive.

Ecris-moi, je t'en prie; tes lettres me rassérènent.

Je t'embrasse, ainsi que mon neveu, et suis à toi.

GONTRAN.

Il cacheta sa lettre et se leva pour aller se coucher; il était une heure du matin.

« Le cotillon la mènera bien jusqu'à trois, se dit-il. Allons voir Marcel. »

L'enfant dormait tranquillement dans sa belle chambre bleue. Dans le cabinet voisin, Molly ronflait. Gontran se pencha et baisa le front blanc et les cils abaissés de Marcel, en disant :

« C'est sous la garde de ta mère que tu devrais dormir, pauvre petit! Tu as donc perdu ton bourrelet! »

JOURNAL DE CHRISTINE

Val Saint-Jean, février 18...

J'ai eu hier la plus amicale, mais la plus sérieuse discussion avec Henriette. Elle a repris un thème déjà trop poursuivi : celui du mariage, de mon mariage, à moi, Christine, avec le neveu de M. le curé, avec M. Hubert Renoz. Que de raisons elle a fait valoir! sa longue et constante affection, l'honorabilité, la sûreté de son caractère, la sympathie que j'éprouve pour sa famille, le désir de me voir fixée dans la vie et de pouvoir éprouver à mon tour ce sentiment de la maternité qu'elle exprime comme elle le ressent, ardemment; toutes ces raisons, elle me les a données avec la chaleur de l'amitié, mais à ces *raisons ma raison* résistait.

« Pourquoi veux-tu que je me marie?

— Pour ne pas être seule.

— Je ne suis pas seule, puisque Edouard et toi ne me quittez pas; le Val Saint-Jean vous plaît et nous pouvons y finir nos jours ensemble.

— Sans doute, mais des amis, des parents, ne valent pas un mari. Vois-tu, à moins d'avoir choisi Dieu pour son unique partage il faut se marier, s'appuyer sur un bras, sur un cœur, éprouver et recevoir une affection exclusive. Puis les enfants! tu n'y songes pas!

— J'ai les tiens.

— Pauvre chère! tu es bonne de les aimer ainsi! Mais si tu savais ce que c'est que de les avoir à soi, pour de vrai!

— Je l'ignorerai toujours, mais je vivrai d'autres sentiments. Tant d'autres passent leur vie sans amour conjugal et maternel, et sourient néanmoins. Vois mademoiselle Julienne!

— Je ne puis comparer Julienne à Christine.

— Je t'assure que je serais très-heureuse de lui ressembler. Elle est parfaite.

— Dans son ordre, oui. C'est une vieille fille accomplie, pieuse, douce et charitable, mais quelle femme serait Christine!

— Ton amitié te fait bien illusion.

— Je ne suis pas seule à le penser : c'est l'avis d'Edouard; je ne parle pas de M. Renoz.

— Chère amie, tant il faut te le dire, l'opinion de M. Renoz ne sera jamais rien pour moi.

— Que lui reproches-tu?

— Rien; je l'estime beaucoup, j'aime sa famille, mais lui me demeurera éternellement étranger.

— Ah! Christine, est-ce raisonnable?

— Oui, je suis satisfaite, je ne demande rien, non, rien de plus que ce que Dieu m'a donné.

— Bien vrai? dit-elle en me regardant dans les yeux. Pourtant, Christine, au fond de ces yeux qui ne savent pas mentir, il y a un peu de mélancolie.

— Hélas! dis-je, pourquoi non? Le contraire est-il possible! quelle est la créature arrivée à vingt-cinq ans, un quart de siècle, qui n'ait pas son regret! son souvenir triste dans le passé ou son appréhension dans l'avenir? toi-même...! »

Elle mit son doigt sur mes lèvres :

« N'achève pas! dit-elle; je n'ai que trop de

soucis, car j'ai trop de tendresses... plus on aime, plus on craint!

— Tu vois comme les affections humaines amènent des larmes! »

Elle me regarda et me dit :

« Dieu, tes amis et les pauvres te suffiront toujours! C'est là ce que tu veux dire, n'est-ce pas?

— Oui, dis-je.

— Pourquoi cet homme a-t-il passé dans ta vie! s'écria-t-elle tout à coup. »

A mon tour, je mis le doigt sur ses lèvres :

« Et il faut refuser M. Ranoa? »

J'inclinai la tête et je l'embrassai :

« Avec toi pour toujours! dis-je, c'est le rêve de notre enfance. Souviens-toi! »

Elle me quitta pour aller écrire à M. le curé, le remercier de l'honorable alliance qu'il me propose et refuser d'une façon irrévocable. Refus irrévocable! j'accepte ce mot, je l'accepte pour tous les espoirs humains; je ne veux rien, ne regrette rien, n'espère rien : une goutte d'eau suffit à un petit oiseau, la goutte d'eau que Dieu me donne suffit à tromper ma soif de bonheur, je me désaltérerai ailleurs.

Je suis calme, je pense à Dieu, j'essaie de me plonger chaque jour plus avant dans cette divine pensée qui formait au désert la société des solitaires et qui remplit encore de ravissement ces cloîtres muets où tant de femmes ont caché leur vie et leur jeunesse; je m'occupe un peu des pauvres, je vis auprès de ces parents qui me sont si chers; j'habite un délicieux pays, je puis pourvoir à des besoins modestes, j'ai de bons serviteurs : que ce lot paraîtrait enviable à tant de créatures déshéritées... et si je ne suis pas pleinement heureuse, n'est-ce pas de ma faute?

Hélas! Seigneur, ayez pitié de moi!

Val Saint-Jean, mars 18...

Je suis parfois tentée, dans le secret de mon âme, de pleurer sur moi-même et de me plaindre de mon sort; c'est vraiment méconnaître les bontés de la Providence. Il faut comparer pour apprécier, et baisser les yeux sur les petits et les humbles, au lieu de les lever sans cesse vers ceux qui habitent les sommets de la félicité humaine. On m'envie aussi, moi; ceux qui sont en bas me regardent et disent peut-être : Elle est heureuse! pourquoi elle? pourquoi pas nous?...

Que j'ai vu de misères depuis deux jours! cette pauvre petite malade, par exemple, cette petite Aimée, dont le nom est une triste contre-vérité, et qui languit malade et délaissée, sous les yeux indifférents de son père, sous les yeux cruels de sa belle-mère, dans quelle tristesse je l'ai trouvée! quel dénuement de tout ce qui est agréable, de tout ce qui est utile, de tout ce qui nous semble indispensable! Elle était couchée sur un mauvais grabat, au fond d'un ignoble réduit, où l'on remise les vieux meubles, les sacs de graines, les courges, les râteaux et les bêches,— et l'enfant malade; toute seule, ayant auprès d'elle, sur une table boiteuse, un verre d'eau, un chiffon de pain et une pomme; l'ennui la consume, la fièvre la dessèche, la cruelle toux déchire sa pauvre poitrine, et toujours elle est seule!

« J'aime mieux, m'a-t-elle dit; *elle* me fait peur! toujours *elle* crie sur moi, toujours *elle* se plaint que je coûte plus que je ne vaux... »

Elle, c'est la belle-mère: quant aux dépenses de la pauvre enfant, jamais ironie ne fut plus amère.

« Et votre père?

— Ah! il vient quelquefois... mais il n'ose rien dire, il a peur... elle crierait, elle se fâcherait, il a peur... »

Les chétifs petits services que je pus rendre à la pauvre Aimée, la firent d'abord sourire, puis pleurer de reconnaissance. Je lui mis une chemise, un mouchoir et une camisole que j'avais apportés pour elle; je lavai son joli visage qui sera bientôt caché sous la terre, et je peignai ses courts cheveux noirs :

« Vous êtes comme ma mère, me dit-elle... »

Et je me plaindrais! moi à qui Dieu donne la santé, moi qui vis dans une atmosphère d'amitié et dont l'enfance fut entourée de soins si affectueux et si éclairés! Pauvre Aimée!

Et cette vieille, si profondément isolée ici-bas, et qui pleure toujours l'abandon où la laisse sa fille, sa Rosette qui s'est ennuyée auprès de sa mère, ennuyée de sa vie et de son labeur paisibles, et qui a déserté la maison où elle avait grandi; quelle profonde et incurable tristesse au fond de cette âme de mère! L'ingratitude et l'oubli de sa fille la percent à toute heure comme un glaive, et pourtant elle a encore pour l'enfant qui l'oublie les inquiétudes maternelles. Elle me disait :

—Où est-elle? elle court le pays avec ces Bordelaises qui vendent de la toile et des foulards, elle est bien loin d'ici... malade peut-être? sans pain peut-être?... Voyez-vous, mademoiselle, je ne dors guère la nuit, et toujours Rosette m'apparaît. Je la vois pâle, abandonnée, mourante au coin d'une rue, dans un champ... Elle dit: maman! comme autrefois, lorsqu'elle était malade, je l'entends... et les pleurs m'étouffent... Ou bien je pense qu'elle se perd, orgueilleuse et jolie comme elle l'est... j'aimerais mieux, Dieu m'en est témoin, qu'elle fût dans son suaire... et elle ne pense jamais à moi! »

Que dire pour consoler de semblables peines? Quelle autre consolation offrir à ce cœur désolé que de lui montrer son Dieu abandonné, renié, trahi?... Elle comprend, elle pardonne, elle prie, mais la plaie est de celles que l'on emporte au tombeau... Et je me plains! J'ai souffert de l'inconstance d'un cœur qui ne me devait rien, mais ai-je vu mépriser vingt ans d'amour et de sacrifices? ai-je veillé, travaillé comme cette pauvre veuve l'a

fait pour sa fille unique, ingrate comme l'oiseau qui s'en va du nid dès que ses ailes peuvent le porter?

J'irai voir souvent cette pauvre femme et la petite Aimée, j'apprendrai le courage à leur école... Mon Dieu! donnez-moi un cœur d'enfant pour vous, un cœur de mère pour tout ce qui souffre, un cœur ferme et sévère pour moi-même... Tirez-moi des vains attendrissements, des dangereux retours sur soi, de l'étude égoïste de mon propre cœur; faites-moi vivre pour vous et pour ceux que je dois aimer... »

GONTRAN A MADAME DE VALZAY, A ISMAILA.

Dieppe, août 18...

La date de ma lettre te dira que nous sommes très-fidèles à la consigne mondaine. Nous nous portons à ravir : Blanche, malgré les fatigues de l'hiver, est pleine d'élasticité et de vie; Marcel grandit et prospère: je me porte comme toujours, c'est-à-dire très-bien; néanmoins nous sommes à Dieppe, avec les enfants rachitiques et les femmes malades. Je ne m'en plains pas : la mer est toujours bonne à voir, les campagnes normandes me plaisent, et la petite ville même a son attrait. Mais ma belle-mère nous a suivis, ou pour mieux dire elle est le commandant du corps d'armée. Je comprends les plaisanteries des petits journaux à propos des belles-mères, non que je les confonde toutes avec celle dont le sort m'a gratifié, mais conviens qu'avoir auprès de soi tous les jours, à toute heure, une femme essentiellement nulle, frivole, légère, qui a sur votre femme, sur la mère de votre enfant, des droits imprescriptibles; voir qu'elle exerce, et d'ancienne date, une influence néfaste sur cette jeune âme que vous voudriez posséder et guider seul, c'est là un supplice quotidien qui rendrait hargneux l'homme le plus débonnaire.

Madame Lanfrand ne peut pas rester chez elle, il faut que ma femme déserte sa maison pour lui plaire; elle ne peut pas demeurer seule, il faut que ma femme lui tienne compagnie; il faut que tous les jours amènent leurs plaisirs; il faut que ma femme renonce à toute occupation, à toute affection, pour l'aider à se divertir et à porter gaillardement le poids de son ennui; elle ne peut se plaire longtemps ni dans le même endroit, ni avec les mêmes figures : il faut que ma femme la suive dans ses vagabondages; le goût est tourné maintenant du côté des connaissances venues des quatre coins de l'horizon; on ne peut énumérer ce que madame Lanfrand connaît en fait de Russes, de Serbes, de Valaques, de Moldaves, d'Américains, d'Anglais, d'Italiens et d'Espagnols; on apprend la géographie en l'entendant parler de ses intimes d'une saison. Je ne m'en plaindrais pas, si là, comme de coutume, elle n'entraînait ma femme, si elle ne lui faisait déserter nos anciennes et bonnes relations pour cette tribu cosmopolite, dont le passé nous est inconnu et dont les compromettantes allures perdraient vite une femme telle que Blanche. J'ai donc fait opposition à ces relations en général, et en particulier à l'intimité qui s'établissait entre ces dames et une princesse polonaise, dont la noblesse, la princerie et la réputation me sont également suspectes. Il y a eu clameur de haro; ma belle-mère s'est révoltée :

« Une grande dame! une amie présentée par elle! une femme délicieuse qui avait pour Blanche la plus vive amitié : vous êtes fou, Gontran! »

Blanche s'est étonnée et puis un peu fâchée. (On s'amuse tant chez la princesse! — Certes, on s'amuse chez ces étrangers qui viennent en France comme au café, pour s'y divertir.) Que j'étais donc absurde de me méfier d'une femme du meilleur monde, riche, bien posée, et toute la kyrielle des qualifications à la mode! Voyez à Dieppe comme elle est entourée!

« Il est vrai, chère Blanche, mais je souhaite que vous ne soyez pas une des constellations de sa cour. Que voit-on autour d'elle? Des femmes de la colonie parisienne, suspectes par cela seul qu'elles sont inconnues, et des jeunes gens. Je ne veux pas que madame d'Anzac figure dans cette tribu; je ne veux pas, je m'y oppose absolument... »

Je t'épargne, Marguerite, la scène que j'eus à subir et que je soutins bravement. J'eus gain de cause; Blanche ne rendit pas la visite que la princesse lui avait faite : elle m'obéit par le fait matériel, mais elle n'est ni convaincue ni domptée. Sa mère la soutient dans une sourde opposition : elles me trouvent extrêmement sévère et parfaitement ridicule. Soit! la réputation de ma femme m'appartient : je dois la défendre contre ses propres imprudences et contre les dangereuses excitations de sa mère!

Je suis triste; plains-moi, ma bonne sœur; il nous serait si facile d'être heureux!

A toi. GONTRAN.

M. BOURDON.

(La suite au prochain Numéro.)

LA FAMILLE AZOTE

I

AVANT LA RETRAITE

Connaissez-vous la famille Azote?

Vu la distance qui nous sépare, je n'ai pas entendu votre réponse, aimable lectrice; si c'est oui, je le regrette; si c'est non, je vous en fais mon compliment.

La famille Azote, qui est plus nombreuse qu'aucune autre famille, a manqué détruire cette honnête liberté, cette vie simple, douce, facile, cet ensemble que j'appelle bonheur, et qui me suffit en attendant de la bonté de Dieu les joies du ciel.

C'est à force de courage et de constance que j'ai échappé à la morbide influence de gens insupportables; et si vous me voyez si tranquillement assis au coin de mon feu, en face de ma femme, vous pouvez à votre tour m'adresser vos félicitations.

D'abord, existe-t-il sur notre planète une seule chose dont on ose comparer les charmes aux charmes du chez soi? Non, rien entre les pôles. Sans avoir parcouru les cinq zones, sans avoir jamais franchi plus de distance qu'on n'en mesure entre trois ou quatre degrés du méridien, je crois avoir acquis la certitude de ce que j'avance. Qu'irais-je faire chez les Hottentots? Pas grand'chose; chez les Esquimaux? Pas davantage; chez les Patagons? Rien du tout. Quant à parcourir des contrées où l'on vit à peu près comme je vis, où je trouverais peu de changement, si ce n'était étouffer ou geler, je ne m'en soucie pas. Mon humeur n'est pas voyageuse, et, la Providence ayant pris soin de choisir entre mille la compagne de mon existence, j'ai reconnu en elle la même indifférence pour tout ce qui est pérégrination; un haut enthousiasme pour ce qui est installation, arrangements définitifs, vie sédentaire, enfin ce que j'appelle amour des chenets, ce que d'autres nomment prosaïquement pot-au-feu. Vous direz l'un ou l'autre, mais nous sommes heureux!

Si vous ne me croyez pas, demandez-le à ma femme dès ce soir. Prenez garde, réveillez-la bien doucement; elle a laissé tomber sur ses genoux le vénérable tricot que je lui vois toujours entre les mains à cette heure; ses yeux se sont fermés à son insu, et j'ai fait comme si je ne m'en apercevais pas. Il ne m'est point désagréable d'attendre, en lisant mon journal, la fin de ce petit somme qui suit notre dernier repas. Le moindre bruit la fait revenir à moi, et c'est toujours dans un sourire qu'elle reprend la vie et son tricot où elle les a laissés. Oui, elle aussi aime le chez soi, et ne demande à aucune latitude ce que nous trouvons si facilement chez nous : une modeste fortune, le confort suffisant, une bibliothèque de choix, une très-bonne femme, et enfin (à part toute vanité) un très-bon mari.

Il y a pourtant des gens qui ne se contenteraient pas de ce placide bonheur!... Ils m'étonnent.

Eh bien! cette tranquille et joyeuse vieillesse, j'ai vu le moment où nous la manquerions! C'est de la joie tranquille que je parle, car la vieillesse on ne la manque pas, et comme elle arrive plus tôt qu'on ne l'attendait, elle vous attrape sans vous amuser.

Comment notre repos a-t-il pu être menacé dans ces années de grâce dont tous les jours nous bénissons le ciel ensemble? Si je réponds à cette question que votre bon cœur a formulée, me croirez-vous? ou bien, me taxant d'exagération, penserez-vous que j'ai besoin de trop pour être heureux? Je crois pourtant avoir eu, pendant ma longue vie, une forte dose de patience! Il est vrai que la dose a toujours été diminuant, ce qui est propre à toutes les doses, et qu'il ne me reste plus du tout de patience; mais si j'en avais encore, je ne saurais qu'en faire; on est si bien chez nous!

Pour vous aider à juger la question, permettez-moi de redescendre au bas de la montagne. Il ne faut à présent que cinq minutes pour la gravir, bien que j'y aie mis près de quatorze lustres.

Il y a en ce monde une chose fort remarquable, et je pense que vous l'aurez remarquée comme moi : c'est qu'on fait rarement ce qu'on veut, et très-souvent ce qu'on ne veut pas; l'un est la conséquence de l'autre. Tel qui naît avec des instincts débonnaires devient soldat, à son grand étonnement. Les circonstances l'ont poussé; il s'est trouvé là sans trop savoir comment; il monte de grade en grade; le goût de la chose ne lui vient pas, c'est égal, personne ne s'en inquiète, et lui-même, par prudence, y pense le moins possible. Néanmoins, soyez-en persuadée, ce monsieur ne deviendra pas maréchal de France. Il est dépour-

vu d'ambition; ce fameux bâton le laisse aussi calme que si c'était un bâton sans métaphore. Pourquoi? Parce qu'il n'était pas fait pour être soldat et qu'il l'est tout de même.

J'ai vu de vieux garçons se tirer les cheveux de désespoir en regardant un bon ménage, et n'en rester pas moins vieux garçons, tous les jours un peu plus que la veille.

J'ai vu, c'était le pire, des époux se demander ce qu'ils étaient venus faire dans cette galère.

Oui, hélas! c'est une des tristes conditions de l'humanité; les circonstances disposent de nous, beaucoup plus que nous ne disposons des circonstances.

La coutume, une imprudence, une maladie, un examen manqué, une fausse démarche, une nécessité du moment, voilà ce qui souvent nous décide à occuper telle ou telle position dans ce grand casier qu'on appelle la société.

Une fois dans sa case, on s'y tourne et retourne; on la trouve petite, étroite, gênante; et, connaissant mal les autres, on les suppose toutes plus larges, plus hautes et plus commodes. Il serait plaisant de voir un homme entrer successivement dans chacune des cases, et y trouver d'énormes inconvénients à mesure qu'il pourrait se dire : c'est la mienne. D'où cela vient-il? De ce que, selon le naïf dicton de nos pères, beaucoup moins susceptibles que nous en fait de comparaisons, l'âne sent où le bât blesse.

Pour être juste, il faut reconnaître qu'on est infiniment mieux logé dans certaines cases que dans d'autres, ce qui motive des regrets, des désirs et de très-innocentes ambitions.

Or, j'étais dans ma case comme vous êtes dans la vôtre. (Le ciel fasse que vous vous y plaisiez!) C'était une case incommode; on travaillait beaucoup et l'on gagnait peu. Ceci n'a rien de contraire à nos usages; règle de trois inverse : *moins* répond à *plus*.

Imaginez un homme sans goût pour la locomotion, n'ayant d'autre attrait que la famille, le foyer, ses amis, ses livres et sa plume; imaginez cet homme poussé, par un concours de circonstances, dans une carrière active qui l'envoie à droite et à gauche en inspection, refaire les additions des autres, les prendre en faute s'il y a lieu, enfin les ennuyer. Cet homme fut moi. Je me plains quand j'y pense. Quel quiproquo!

Je n'avais alors à Paris qu'une chambre et un cabinet; point de verdure à l'horizon, mais des tuiles, moi qui n'aimais que la campagne! Mon mobilier était fort simple, et mon train de maison se composait du frotteur, qui venait tous les jours faire ma chambre. Beaucoup d'hommes auraient à peine jeté un regard sur cette petite solitude; je l'aimais pourtant, parce que c'était *ma chambre*.

Une chambre, ce n'est pas comme une case. Les souvenirs, les habitudes et l'indépendance font qu'un homme préfère presque toujours sa chambre à celles de ses contemporains. Là, il est son maître. Toute comédie cessant, il peut redevenir lui-même; triste, maussade, rêveur, studieux, paresseux, léger, sombre ou enthousiaste, l'homme est tout cela, et la femme aussi.

Ma chambre était à mes yeux une sorte de vestibule, que je traversais avant d'entrer dans le lieu fortuné où j'établirais mes pénates!... Des pénates? quand on est sans carrière et qu'un faible patrimoine ne vous permet que la vie solitaire? Non, ces petits dieux domestiques veulent autour d'eux une certaine aisance, sinon ils ne savent pas plus que d'autres entretenir la paix et prévenir les larmes. Donc point de pénates, point de maison, point de famille. L'isolement, toujours l'isolement, à moins d'un travail persévérant... Mon choix ne fut pas long. Comment aurais-je pu hésiter? Je n'aimais pas le bruit, le Paris turbulent; mes amis étaient en petit nombre; je ne me mêlais guère aux étrangers, et je n'avais pas assez de fortune pour acheter ce qui n'est pas l'amitié, je veux dire le plaisir, *le far niente,* l'étourdissement.

Vous croyez peut-être que je désespérais de l'avenir? Cela serait arrivé probablement; mais il y avait à Paris un vieil ami de mon père, qui m'aimait par continuation; bon, indulgent par nature, ne cherchant qu'à me faire du bien! Oh! le doux vieillard! Il me semble le voir encore.

C'était une de ces figures antiques qu'on croit faire partie d'un musée. Comme il était petit et gros, le temps lui avait donné une forme carrée (les gens carrés sont en général très-accommodants, l'avez-vous remarqué?). Peu soucieux de la mode dans son jeune temps, il en était venu dans sa vieillesse à l'entier mépris des inventions nouvelles en fait de costume. En conséquence, il ne changeait point d'aspect, et tel que mes yeux d'enfant l'avaient vu, tel je le voyais, avec son manteau à triple collet et son chapeau à larges bords qui me donnait envie de rire quand j'étais petit. M. Patrice avait un visage sérieux, mais doux et aimable dans l'intimité. Exempt de faiblesses, ayant mené une vie toute de sagesse et de raison, il comprenait à merveille les illusions de la jeunesse, ses ignorances et ses déceptions.

Quand j'allais voir mon vieil ami, il me questionnait avec une bonhomie si paternelle que je ne craignais pas de lui ouvrir mon cœur et de lui en montrer les ennuis, les aspirations et les souffrances. Même j'osais le prendre pour discret confident de mes rêves, et, dans mes jours d'expansion, j'allais jusqu'à rebâtir en sa présence, pour la centième fois, mon château en Espagne. Or, ce château en Espagne c'était une maison en France, à la campagne, un jardin, quelques champs d'avoine ou de luzerne, et dans ma maison une femme de bonne humeur!

Quand je déversais ainsi mon âme dans celle du bon M. Patrice, il me témoignait un vif intérêt, souriant et me disant, tout en ouvrant sa tabatière :

« Ça viendra, mon enfant; travaille, ça viendra. »

Il a été prophète. Oui, ce beau château en Espagne s'est élevé progressivement; mais quand ai-je pu jouir de l'ensemble? Quand j'ai eu traversé la vie dans sa plus grande largeur, poussé malgré moi par les circonstances dans une carrière active s'il en fut, où l'on me transbordait incessamment comme un ballot sans adresse précise. Je suis vieux, on ne me le dit pas, mais tout le monde le sait; eh bien! je viens de terminer tout dernièrement mon installation. Mon beau rêve s'est réalisé juste à l'heure où l'on n'en fait plus, parce que le grand réveil approche. Enfin je suis content, je respire librement, je me chauffe, et ma femme et moi nous ne bougeons presque plus, ce qui est le *nec plus ultra* de la satisfaction pour les gens qui se sont trop remués.

Comment se peut-il, direz-vous, qu'un homme fait pour les champs et les doux labeurs de la pensée, se soit fourvoyé au point de vérifier des comptes à travers les villes, toujours sous un toit de passage, sans pendre la crémaillère nulle part, sans se livrer à aucun de ses goûts?

C'est très-possible; la preuve, c'est que je l'ai fait, et vous l'auriez fait à ma place, je le présume, si vous eussiez eu comme moi deux génies familiers toujours penchés à votre oreille, parlant bas, mais distinctement. Socrate n'en avait qu'un; moi j'en avais deux, qui se nommaient *Raison* et *Nécessité*. Le premier, se tenant du côté droit, m'empêchait de faire mille choses qui, m'étant agréables, manquaient d'utilité ou pouvaient me nuire de telle ou telle façon. L'autre, plus impérieux encore et se tenant du côté gauche, ne me laissait le plus souvent nul choix de mes actes, m'envoyant là ou là sans me consulter, et faisant de moi une force aveugle que l'on portait où il fallait, sans qu'elle sût pourquoi.

C'est ainsi que, lancé par la nécessité dans une voie qui n'était pas la mienne, la raison m'y retint chaque fois que j'en voulus sortir; et le bon M. Patrice, dont le foyer hospitalier fut mon oasis au milieu du désert, le bon M. Patrice, approuvant la conduite que me faisaient tenir les génies, ne cessait de ranimer mon courage et d'ouvrir sa tabatière en répétant le fameux : « Ça viendra, mon enfant. » Même il arriva une chose assez singulière, un tout petit événement, dont l'oasis fut le témoin silencieux.

Le mot qui me réconfortait dans mes défaillances semblait ne faire qu'un avec la prise de tabac; si bien que ma sympathie passa de l'un à l'autre. Je m'accoutumai insensiblement à les mêler, à les confondre; et un certain jour que par plaisanterie mon respectable ami me présentait sa tabatière ouverte, j'eus l'imprudence de saisir entre le pouce et l'index un peu de cette nicotiane qui, au seizième siècle, causa en France tant de divisions, fit faire des lois, infliger des amendes, et pour couronner l'œuvre finit tout simplement par corrompre les juges.

Illustre Jean Nicot! tu eusses mieux fait en ne présentant pas à la Médicis, de triste mémoire, cette plante, nommée d'abord *herbe à la reine*. Nul homme n'eût inventé la tabatière, M. Patrice ne m'eût pas donné un exemple funeste, et j'eusse épargné à ma jeunesse une faiblesse dont je n'ai jamais eu le courage de me repentir!

Hélas!... à peine avais-je entrevu les trompeuses délices que les Iles sous le Vent livrèrent au vieux monde, et déjà mon esprit séduit, subjugué par la poudre enchanteresse, blâmait le génie familier, la raison, qui désapprouvait ce subit entraînement. Le bon M. Patrice lui-même, cause innocente du mal, prit ce jour-là encore le parti du génie contre lui, il me gronda. Je me mis à rire, le cœur était pris! J'allai le soir même acheter pour mon compte du tabac; mais peu hardi sur ce terrain, je me bornai au vulgaire cornet renfermant le précieux narcotique.

Voilà pourtant comment naissent les passions! Cela fait frémir. Une simple rencontre dans une oasis; une plaisanterie, et, qui plus est, la plaisanterie d'un sage. C'en fut assez pour me faire contracter une habitude réputée fâcheuse par ceux qui ne l'ont pas, et pour me faire par suite risquer mon avenir... oui, mon avenir! Lecteur, ne m'imitez pas.

Comme je faisais des milliers d'additions, parce qu'ainsi le voulait le génie de gauche, il advint naturellement que je pris des années; que la carrure de mes épaules devint ce qu'elle est restée; que ma position, sans être plus amusante, fut meilleure, et que, hélas! le bon M. Patrice arriva à ces limites de l'âge où si peu de nous parviennent. Un jour il me dit :

« Mon enfant, tu as trente ans, et j'en ai quatre-vingts; tu montes et je descends; il te faut chercher femme. »

J'ouvris les yeux fort grands. J'avais pensé cela mille fois, et il n'en était rien résulté, sinon un sourire ironique du génie de droite qui me disait : — Quelle folie insigne! Se marier quand on est toujours sur les routes, sans foyer, sans fortune... Tais-toi.

Je me taisais. Cette fois, un autre formulait cette pensée : Il te faut chercher femme. Et cet autre était un Nestor! Je voulus répondre convenablement, et je ne trouvai pas une parole pour traduire des idées qui me venaient par centaines. Le vieux Nestor ne m'en comprit que mieux.

« Je le savais, dit-il, tu ne désires que cela, mon cher Henri. Eh bien! je t'ai trouvé une gentille petite femme, et si elle t'agrée, la chose est faite. »

Je me remuai dans mon fauteuil et je toussai. Quelque habitué que je fusse à la rapidité des voies ferrées, M. Patrice me menait avec une telle vitesse que j'en perdais la respiration. Il y avait je ne sais quoi qui bourdonnait à mes oreilles;

tout mon sang se portait au cerveau, et je devins rouge comme un élève de sixième qu'on est en train de gronder.

Mon vénérable ami sourit finement, et voyant que la surprise et l'espérance produisaient en moi le mutisme, effet singulier, il commença un dialogue charmant où, faisant les demandes et les réponses, il arrangea tout si bien qu'au point final je me trouvai aux trois quarts marié, le quatrième quart dépendant de la partie adverse.

Il allait rondement, le bon M. Patrice. Faisant foin d'une douzaine de *mais* que je lui servis, il m'apprit en riant que ma femme était sa nièce. Je tombai d'étonnement en étonnement. « C'est, me dit-il, une gentille enfant, toujours de bonne humeur. »

A ce dernier mot mon château en Espagne, l'Espagne tout entière, mon jardin, ma luzerne, ma bibliothèque, les chenets, tout m'apparut dans un nuage; et refoulant ce qui restait de conjonctions dans ma tête, je fus au moment de prononcer de confiance la célèbre interjection dont se forme ce nœud gordien qui n'a pas trouvé d'Alexandre.

Nestor retint ma bouillante jeunesse : « Tout beau, mon fils, dit-il, — il m'appelait souvent mon fils; dans ces occasions je me prenais pour Antilope, — tout beau, tu vas encore plus vite que moi. Il faut d'abord se voir, causer un peu, savoir si l'on se conviendra ! »

Ces mots prudents calmèrent mon agitation fébrile. Il fallait se résoudre aux préliminaires avant de conclure ce long traité de paix.

Trois jours après il y eut une entrevue, scène palpitante d'intérêt où chacun tremble de son côté et fait comme s'il n'avait pas peur. Les choses commencèrent fort bien; c'est toujours ainsi. La seconde entrevue fut contrainte et froide. La jeune fille était grave et même triste. La troisième entrevue fut glaciale et faillit me faire tomber malade. Le vieil oncle passa une mauvaise nuit. Dès le lendemain, il y eut une explication qui amena la plus étrange découverte...

On prétend qu'à Paris on vit comme on veut, à l'abri des cancans de petite ville? Ce n'est pas vrai. La renommée aux cent bouches avait divulgué mon secret, mon unique passion. Mademoiselle *** croyait avoir une rivale, et, sentant une répulsion dont elle ne pourrait triompher, elle disait bien carrément :

« Non. »

Mon saisissement ne fut surpassé que par mon indignation! Qui donc avait parlé? Je n'avais jamais prononcé devant personne un nom dont j'aurais pu rougir en présence d'une fiancée. D'ailleurs, elle n'avait pas de nom, cette prétendue rivale... ce n'était qu'un cornet! En aucun temps ma passion, toujours contenue, ne m'avait porté à un acte aussi grave que l'achat d'une tabatière. Oh! quel injuste soupçon! N'étais-je pas résolu à faire un holocauste de ce qui aurait pu déplaire au regard de ma future compagne?... Eh bien! elle avait dit *non* sans une ombre d'hésitation.

M. Patrice me déclara que la jalousie de sa nièce, sur ce point, était sérieuse, et qu'elle n'admettait pas qu'une fille de vingt ans, presqu'une enfant échappant aux jeux de l'adolescence, épousât un monsieur prenant du tabac!...

- Du tabac!... Elle prononçait ce mot, me dit M. Patrice, avec un tel mépris, que Jean Nicot en fût mort de chagrin. Je me gardai d'en faire autant, et, arrachant de mon cœur un sentiment inconsidéré, le seul qui eût égaré ma jeunesse, je prêtai serment, un pied en avant et les bras étendus, comme les trois Horaces. Oui, ce fut un serment. Le tabac fut maudit! Je jurai que jamais une tabatière ne franchirait le seuil conjugal, et mon âme loyale enveloppa dans sa malédiction le cornet lui-même.

Mon bonheur était à ce prix. Le sourire, la bonté, la gentillesse payèrent mille fois mon léger sacrifice, et le bon Nestor nous offrit l'hospitalité quand nous eûmes été bénis.

Comme vous le pensez, je n'en continuai pas moins à inspecter et à refaire des additions. Ma jeune femme demeurait sous la protection de son oncle; elle était orpheline; il n'y avait eu pour elle aucune transition entre le couvent et les douces occupations du ménage. Elle soignait avec affection et reconnaissance le cher vieillard que nous aimions, et, tout en le soignant, elle m'attendait.

On dit qu'il y a de grandes joies dans l'attente! Je veux vous croire, gens heureux qui n'attendez pas grand'chose, ou qui n'attendez pas longtemps. Quant à moi, j'ai le regret de n'avoir su trouver qu'ennuis et tristesses entre l'adieu et le retour.

Ce demi-bonheur dura quelques années. Le cher oncle si bien soigné, si paisible, vivait de cette vie sans émotions qui convient seule à l'extrême vieillesse. Il n'était plus la lumière qui me guidait, mais la veilleuse qui me gardait mon trésor... Un soir, elle s'éteignit, cette veilleuse fidèle! Nos larmes entourent la mémoire de celui qui nous a servi de père, et qui a voulu laisser à ma compagne tout ce qu'il a possédé en ce monde.

Cependant, ma femme, jeune encore, ne pouvait rester seule. Elle désirait me suivre; j'y consentis, car ma vie était devenue un peu plus stable, et, en élevant elle-même nos filles, elle pouvait trouver dans les grandes villes où l'on m'envoyait ce qui était nécessaire à tous : quelques relations et des ressources en ce qui concerne les arts d'agrément.

Changeant absolument d'existence, j'étais bien plus heureux; mais point de demeure fixe, point de meubles à nous, point de lieu dont on pût dire positivement : c'est *ma chambre*; si nous le disions en nous trompant, la saison prochaine nous

voyait chercher ailleurs un foyer, et toujours un foyer d'emprunt. C'était une des conditions de ma carrière, et mes génies familiers me défendaient de la quitter.

Il est vrai que le génie de gauche avait considérablement modifié son ton, depuis que le bon M. Patrice nous avait fait ses héritiers; pourtant il avait soin de me souffler dans l'oreille que nos filles seraient mieux élevées, mieux dotées, et par suite mieux mariées, si j'avais le courage de mener, pendant un certain nombre d'annés, une vie qui ne me convenait pas.

Au fond, cette carrière était sûre, et, tout au bout, l'on apercevait ce doux et câlin fantôme qui nous tend les bras par-delà l'âge mur, et dont chaque jour nous rapproche : je veux dire la retraite.

La retraite, c'est le but final des rouages vivants d'une administration. C'est ce but que vise tout père de famille qui se laisse diriger par le génie de droite. Quand la faiblesse humaine lui dit : « Assez, assez, repose-toi, laisse là tes ennuis, tes préoccupations, tes responsabilités; » la raison couvre la voix de la faiblesse et se résume en lui criant : « Malheureux! tu perdras ta retraite! »

Ainsi me disait la raison, et ma femme s'en faisait l'écho, bien que la vie nomade fût aussi opposée à ses goûts qu'aux miens. Quand un homme voit que la raison et sa femme sont du même avis — ce qui arrive souvent — il n'a plus qu'à donner sa signature.

C'est pourquoi j'ai continué, pendant trente ans bien comptés, à faire ce qui ne me plaisait pas... Je vous disais bien que c'était possible.

Enfin j'arrive à cette bienheureuse retraite! Nos filles étaient mariées et fort heureuses; nous pouvions, tout en les revoyant souvent, vivre un peu à notre guise, élever *pour de bon* ce château en Espagne tant de fois édifié en esprit, et ruiné sur l'heure... tout cela veut dire planter nos choux. O choux! qui eût prévu les obstacles suscités entre vous et nous par cette famille Azote, signalée tout d'abord comme la famille la plus nombreuse et la plus gênante qui fut jamais?

Mme DE STOLZ.

(La suite au prochain Numéro.)

REVUE MUSICALE

Dimitri.
Musique de chant. — Musique d'ensemble.

L'histoire et les romanciers n'ont pu savoir la vérité dans le grand drame russe dont on a fait un opéra en cinq actes et sept tableaux, poème de MM. Henri Bornier et Armand Silvestre, musique de Victorin Joncières.

Ivan IV, le Terrible, est mort en laissant la régence de l'empire à Boris Godounoff. De ses deux fils en bas âge, l'aîné a suivi de près son père dans la tombe. Boris n'a pas hésité à sacrifier l'autre à son ambition. Il a donc chargé le comte de Lusace de tuer le jeune Dimitri.

Le comte de Lusace a-t-il fidèlement exécuté cet ordre sanguinaire, ou n'a-t-il frappé qu'un enfant obscur pour sauver le rejeton royal? C'est un point qui n'a jamais été connu. Toujours est-il que quinze ans plus tard, c'est-à-dire au début du premier acte, nous trouvons le vrai ou le faux Dimitri dans un couvent, où le comte de Lusace vient le chercher pour l'opposer à Boris et le placer sur le trône de Russie.

L'ingrat Boris n'a tenu aucune de ses promesses. L'ambition déçue de son ancien complice s'est mise au service des rêves de gloire de la princesse Wanda, qui aime Dimitri, et veut à son tour ceindre le diadème impérial. Malheureusement pour l'altière princesse, le jeune prince ne l'aime pas; il a donné son cœur à la belle Marina.

Cependant Dimitri, instruit du secret de sa naissance, a trouvé dans l'Ukraine d'ardents et nombreux partisans. Grâce à l'appui du roi de Pologne, il a rassemblé une armée considérable, et le voilà devant Moscou, la capitale de son empire. Poursuivi, traqué, chassé de place en place par les armes victorieuses du prétendant, le perfide Boris est venu chercher un dernier refuge dans la ville sainte. Il n'y trouve que la trahison et bientôt la mort. Vengé de ses persécuteurs et désormais sans rival, Dimitri peut tenir dans ses mains le sceptre impérial des tzars et partager son trône avec celle que son cœur a choisie, la douce Marina.

C'est l'heure de ce grand triomphe qu'attend l'implacable Lusace. Il faut que Dimitri renonce à son rêve, il faut que Wanda soit impératrice. S'il refuse de signer le pacte, malheur à lui! Pour le précipiter du trône où son caprice l'a fait monter, Lusace n'a qu'un mot à dire : Dimitri n'est pas Dimitri; le second fils d'Yvan est mort comme le premier, et l'homme qui le remplace n'est qu'un vulgaire imposteur. Sous le coup de cette menace terrible, Dimitri chancelle, et soudain, dans un transport sauvage, il frappe Lusace en

pleine poitrine; mais sa main tremblante a mal dirigé l'arme meurtrière, et le moribond, recueilli par Wanda, va tout à l'heure se dresser vivant entre le trône et le meurtrier.

Nous voici dans Moscou. Les vitres du Kremlin scintillent aux lueurs du jour naissant. Dimitri se prépare à marcher à l'autel; son mariage avec Marina va s'accomplir. Quelques instants encore, et les mains de l'archevêque Job vont consacrer l'union des fiancés, et poser sur leur front la couronne moscovite. Mais les paroles empoisonnées de Lusace, semées dans le peuple, ont déjà fait leur chemin; le doute s'est glissé dans la foule au point de devenir certitude; aussi, lorsque le tzar triomphant veut monter les marches de l'église, l'archevêque adjure la veuve d'Yvan de jurer sur l'Évangile que Dimitri est bien vivant.

A cette sommation inattendue, elle s'arrête, elle hésite. C'en est trop. Son trouble involontaire a prononcé l'arrêt de Dimitri. Lusace comprend que son œuvre est mûre, et d'un coup d'arquebuse il étend sa victime aux pieds de ce peuple capricieux, qui l'acclame :

A mort l'imposteur!
A mort l'usurpateur!

M. Joncières nous semble avoir suivi et adopté l'école de Wagner. Il est incontestable que la marche triomphale du cinquième acte, inspirée par Wagner, évoque dans toutes les mémoires le souvenir de la fanfare retentissante de Lohengrin. D'un autre côté la chanson :

J'ai pour toute philosophie

rappelle le corbeau de Schubert, et la cavatine :

Si Dieu, Marpha, qui nous compte les heures...

ne nous remet-elle pas en mémoire la phrase de Wolfram dans le *Tannhauser?*

O du, holde Abendstern.

On pourrait citer encore beaucoup de réminiscences, qui indiquent de la part de l'auteur un goût évident pour l'éclectisme.

L'inspiration se soutient cependant avec une certaine abondance originale, dont on doit tenir compte au compositeur.

Il y a d'abord un chœur de soldats victorieux d'un grand effet :

Hourra! gloire aux Cosaques!

puis une marche de Bohémiens russes qui débute par une charmante ritournelle :

Les Isiganes, à perdre haleine
Vont par les monts, vont par la plaine.

Nous devons citer une espèce de lied mélancolique et ravissant, dans le duo :

Pâles étoiles,
Calme charmant.

qu'on a redemandé d'une voix unanime.

Cette douce mélodie est une vraie perle musicale et n'a rien emprunté à personne.

Le deuxième acte débute par un chœur d'une excellente facture :

Palais plein de lumières.

sur lequel les violons brodent d'élégantes arabesques.

Le finale de cet acte dont la phrase principale :

Amour, verse en mon âme
La joie et l'espoir vainqueur.

a été fort remarqué.

Dans le court récit du roi :

Rassemble tes soldats, va chercher la couronne.

il y a une strette énergique et tout à fait remarquable. Il se trouve dans le troisième acte un passage très-pathétique; c'est le chant de la mère retrouvant son enfant :

Voici mon fils, voici mon fils!

La scène où le tzar victorieux demande au ciel le pardon de son crime, est extrêmement palpitante et admirablement comprise par le musicien.

Le quatrième et le cinquième actes ont plus de valeur que les autres. Beaucoup de morceaux de bonne facture y sont semés. Mais l'espace restreint du journal ne nous permet pas de donner de plus longs détails. Nous invitons donc nos lectrices à aller entendre l'ouvrage de M. Joncières qui, dégagé, espérons-le, du système de Wagner, est appelé à prendre rang parmi les meilleures compositions de notre époque.

*

Mademoiselle H. Wild, auteur de la charmante valse *les Deux Sœurs*, qui a paru dans l'un de nos derniers numéros, vient de publier une composition pour chant et piano, intitulée : *le Langage du Rossignol.*

Écrit dans un diapason moyen, ce morceau convient à tous les genres de voix. Il est rempli de fraîcheur et de jeunesse, mêlées à une légère teinte de mélancolie.

Simple comme la mélodie, l'accompagnement est sobre; mais il s'y trouve de belles successions d'accords. Parfois il chante à l'unisson de la voix, ou bien il la soutient par une seconde partie du meilleur style. Nous sommes donc assurée, en la recommandant à nos lectrices, que cette gracieuse page ne pourra que leur plaire infiniment.

Puisque nous en sommes à mademoiselle Wild, n'oublions pas de mentionner ici deux *Ave Maria* de sa composition, qui ont obtenu de réels succès pendant le *Mois de Marie*, où ils ont été exécutés dans plusieurs solennités religieuses. Le nº 1 est écrit pour mezzo-soprano, le nº 2 pour soprano. C'est celui-là que nous préférons et recommandons particulièrement; son caractère moins grave, tout en restant religieux, plaira davantage. Il se trouve, à l'accompagnement, des combinaisons harmoniques des plus heureuses. La mélodie est conduite largement, avec une certaine hardiesse qui rend ce morceau à la fois brillant et expressif. Ces compositions se trouvent chez Durand Flaxland.

MARIE LASSAVEUR.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE

COMPOTE DE PÊCHES AU VIN DE BORDEAUX

Plongez des pêches dans l'eau bouillante, jusqu'à ce que la peau s'ôte facilement, ouvrez-les, ôtez-en le noyau et roulez-les dans du sucre en poudre; arrangez-les dans un bocal à large ouverture; un lit de pêches, un lit de sucre en poudre, quelques fraises et framboises par-ci par-là; laissez-les pendant une demi-heure; puis, versez au-dessus de bon vin de Bordeaux, jusqu'à ce que la pêche baigne, fermez le bocal; deux ou trois heures après, dressez les pêches dans un compotier et versez dessus tout ce que contient le bocal.

GELÉE D'ORANGES

25 grammes de gélatine, 20 grammes de sucre, le jus de six oranges et le zeste de deux; mettez ces ingrédients dans un moule de gâteau rempli d'eau aux deux tiers, laissez fondre sur le feu, passez au tamis de soie et laissez refroidir dans un saladier.

Fouettez cette gelée avec une fourchette ou un fouet de buis jusqu'à ce qu'elle soit comme une bouillie; reversez-la dans le moule, placez dans de l'eau très-froide ou, de préférence, dans de la glace. Laissez prendre, démoulez et servez.

CORRESPONDANCE

FLORENCE A JEANNE

Pas un nuage au ciel, ma chère amie! Un azur implacable remplit l'étendue; un soleil plus implacable encore embrase toutes choses; et, tandis que les lézards eux-mêmes trouvent que c'est assez et presque trop d'incandescence, l'eau s'évapore dans les citernes, les sources tarissent par la plaine et l'encre sèche dans mon écritoire. Il y en reste assez, cependant, pour abreuver le bout de ma plume; mais peut-être vaudrait-il mieux pour toi que la sécheresse fût complète, et que cette plume, à bout de ressources, demeurât inactive, car je ne me sens pas en verve aujourd'hui : la chaleur m'ahurit, m'énerve, m'hébète, me stupéfie!...

Je me laisserais envahir par la mauvaise humeur si ce n'était point absurde; je m'abandonnerais à l'impatience comme une mule taquinée par les mouches, si ce n'était point coupable; et je me dispenserais très-volontiers de t'écrire si je t'aimais moins. Mais je t'aime en égoïste, hélas! c'est-à-dire que je cherche mon plaisir avant le tien. Or, mon plaisir étant de causer avec toi, je me demande à peine si ma façon de le faire, avec 35 degrés de chaleur à la clé, ne te sera point insupportable, et je commence, si lourdement que ce soit. Mets la somnolence, l'insuffisance et même « les absences » sur le compte de la température.

C'est très-commode de la rendre responsable d'un tas de choses désagréables; aussi le moyen est-il employé généralement. Mais, en dépit de l'usage et même de l'abus, il ne vieillit point; on le produit comme s'il était neuf et il conserve un succès qui ne s'épuise pas. On y recourt pour s'excuser soi-même, pour rassurer autrui, pour expliquer le présent, etc., etc. : on a les nerfs malades en hiver; le froid seul en est cause! ils deviennent plus malades encore en été; la chaleur joue ce mauvais tour! On malmène ses domestiques, on réprimande ses enfants à tort et à travers, on est maussade avec son mari. Qu'y a-t-il d'étonnant à tout cela : la température est si contraire! La mayonnaise ne prend pas; la crème tourne; les confitures sont manquées; cela devait être : par un temps si orageux!

Qu'il fasse beau, vraiment beau un seul jour de l'année, et tout sera pour le mieux dans le meilleur des mondes : plus de névralgies ni d'impatiences; plus de bronchites ni de sombres pensées; plus d'embarras gastriques ni de mariages manqués!

Mais le malheur est qu'il ne fait jamais beau, non, jamais au gré de tout le monde : quand les uns se déclarent à peu près satisfaits, les autres s'affligent et s'irritent, et toujours il s'élève, parmi les vapeurs de ce monde, des voix mécontentes pour accuser la Providence...

O Providence paternelle! douce Providence!

que vous êtes miséricordieuse de ne pas vous en formaliser davantage et de dispenser toutes choses à votre gré, sans vous préoccuper autrement de nos vœux contradictoires et de nos ingrates récriminations! S'il vous plaisait de satisfaire chacun, où en seriez-vous? ou plutôt, où en serions-nous, hélas! nous qui aspirons si souvent à ce qui nous serait fatal?

Ce qui me serait fatal, par cette chaleur d'étuve, c'est la visite que j'avais projetée hier; heureusement, je n'y « aspirais » que d'une manière assez calme et j'y renonce facilement : pour me rendre chez madame Serre, il m'eût fallu descendre, en plein soleil, de mon aire un peu isolée, suivre un long faubourg sans ombre, traverser deux places sans arbres, m'inonder enfin de tant de chaleur, m'imprégner de tant de poussière que le plaisir de l'entrevue en eût diminué d'autant.

Madame Serre est une aimable femme dont le mari, chef de service dans une administration publique, habite notre petite ville depuis six mois. Des amis communs ont tout naturellement amené nos relations : nous nous sommes réunis pour parler d'eux; c'est une si grande bonne fortune que de pouvoir s'entretenir des absents avec qui les aime!

Cette jeune femme me plaît parce qu'elle est sérieuse sous son enjouement, spirituelle et bien élevée; je ne m'abandonne pas toutefois sans résistance à la sympathie qu'elle m'inspire. Elle est ici aujourd'hui; mais elle n'y était pas hier; et demain, où sera-t-elle? La vie nomade des fonctionnaires en fait des amis à redouter : on les perd si vite! nous autres, indigènes des résidences de début, nous assistons incessamment à leur défilé.

Ils arrivent, s'installent, déménagent et s'en vont! D'autres leur succèdent pour exécuter les mêmes mouvements dans le même ordre, et cette lanterne magique devient vite monotone dans sa variété.

Nous entrevoyons parfois une individualité qui nous attire; nous admirons au vol une intelligence brillante; nous devinons un grand caractère dans la courte durée d'une apparition; nous nous sentons attirés par une famille errante, mais le groupe ou l'individu ont à peine touché barre qu'ils remettent à la voile pour continuer leur incessante navigation vers l'inconnu...

Une promesse de souvenir, une larme dans les yeux, des adieux rapides, des mouchoirs blancs agités sur le quai de la gare et d'autres mouchoirs blancs agités à la portière d'un wagon, jusqu'à ce que le train disparaisse, et tout est fini!

On s'écrira de part et d'autre pendant quelque temps; puis les lettres deviendront forcément plus rares; puis la correspondance cessera et l'on se perdra de vue. Voilà ce que nous pressentons au début de toutes relations avec la colonie administrative; et c'est peu encourageant, n'est-ce pas?

Mais, de ce que ces relations précaires doivent se terminer par de brusques séparations; de ce qu'elles entraînent inévitablement des regrets parfois lourds à porter, ou bien l'oubli, pire que ces regrets, nous ne nous croyons pas le droit de fermer notre porte aux nouveaux venus ni de les condamner à l'isolement.

Hospitaliers sans précipitation, parce que l'expérience de la vie nous apprend qu'il est dangereux de se lier trop vite, si nous ne recherchons pas avec trop d'empressement les étrangers, du moins ne les évitons-nous pas non plus. Juifs-Errants des administrations, exilés du lieu natal, orphelins de leurs familles, ils ont besoin de rencontrer sur leur route un peu de sympathie et de ne point se sentir seuls partout. Notre bon accueil leur rend un reflet de la patrie absente, de la famille lointaine; mais, nous aussi, nous pouvons recevoir d'eux quelque chose, même à leur insu, même malgré eux! Les enseignements foisonnent pour qui sait voir et comprendre; il suffirait presque d'assister à la vie des autres pour apprendre à vivre soi-même, et Dieu sait si les sujets d'étude nous manquent ici! Quelle diversité de personnages! Quelle variété de types!

Ne me dis point que, dans les grandes villes, les personnages sont bien autrement divers, les types bien autrement variés. A Paris, que savez-vous, que pouvez-vous observer des gens que vous effleurez au passage? Que savez-vous de ceux mêmes avec lesquels vous entrez en relations? Ce qu'ils veulent bien vous en laisser voir, et voilà tout.

Il leur plaît de jouer tel rôle, de porter tel masque; vous les regardez sur les planches, acteurs plus ou moins habiles. Une fois la scène jouée, vous ne les suivez pas dans la coulisse pour interroger leur vrai visage et entendre leur voix naturelle. Mais dans nos bourgades aux maisons de verre, dans nos petits centres où les contacts sont inévitables et fréquents, nous savons à quoi nous en tenir.

— Avez-vous lieu de vous en féliciter? me demanderas-tu.

— Franchement... pas toujours; et, pour y voir de plus près, nous ne découvrons point tout en beau, je l'avoue. Mais il y a des compensations, chère amie; tout s'équilibre en ce monde : les vertus d'autrui nous excitent à de louables tentatives d'imitation; les défauts du prochain nous éclairent sur les nôtres; et si ces défauts foisonnent jusqu'à nous décourager, si les meilleurs d'entre nos frères ont encore plus de taches que le soleil; si nous acquérons cette conviction douloureuse que les diamants humains recèlent tous leur paille, prendrons-nous à cause de cela l'humanité en mépris? Non, car nous ne valons pas mieux qu'elle, et le droit de censure ne nous appartient point. Nous constaterons seulement que l'humanité est infirme. Nous lui devons dès lors notre pitié, notre indulgence, mieux encore que

cela! et nous l'aimerons quand même. C'est si fortifiant d'aimer, de compatir!

Voilà des généralités qui m'ont bien éloignée de madame Serre, en attendant qu'elle s'éloigne de moi plus complétement elle-même. Mon mari parlait hier d'un remaniement administratif qui déplacerait sans doute le sien... Encore un départ à l'horizon! Quelle étoile filante remplacera cette comète? Quelle autre femme fera les honneurs de ce salon, où nous avons vu le fauteuil de la maîtresse de maison si diversement occupé?

Ah! chère amie, c'est bien bizarre à observer, va, cette succession de familles étrangères les unes aux autres sous le même toit; le cadre et le tableau, tout change de face en un clin d'œil: tantôt ce salon avec ses tentures sombres, ses meubles anciens, ses tableaux de maîtres à grand air; tantôt c'est un bazar où se heurtent les objets les plus disparates; pas une ligne sobre ou gracieuse, pas une nuance de bon goût! Aucune harmonie entre la forme et la couleur!

Une autre fois, c'est le désert, le vide et la pauvreté, ou bien l'austérité et la sécheresse; on s'y sent froid et l'on y parle tout bas...

Oui, c'est bien étrange, ces maisons banales n'appartenant à aucun de ceux qui les habitent... cela tient le milieu entre le caravansérail et le toit de famille; cela rappelle à la fois l'auberge et le foyer paternel. C'est tout cela, et cependant ce n'est rien de tout cela. Ah! si ces murs pouvaient parler, comme disent les bonnes gens, que de choses ils raconteraient!

Ceux qui servent aujourd'hui de cage à madame Serre ont enfermé déjà, sous mes yeux, des oiseaux voyageurs d'espèces bien différentes. Surgissez des profondeurs d'un passé déjà vieux de quelques années, ombres disparues.

Salut au premier occupant, dont l'apparition remonte à l'époque de mon mariage: c'était un vieux garçon, un ancien beau qui croyait toujours l'être; cependant il se sentait venir des rhumatismes et cherchait une femme... pour les soigner. Égoïste, avare et content de lui, quel bijou de mari ce doit être, s'il a rencontré enfin la victime à son usage!

Vint ensuite une famille de patriarches où les enfants se comptaient par le nombre d'années de mariage. On y était toujours entre deux naissances: l'émotion de celle d'hier était à peine calmée, que l'on se préparait à celle de demain; aussi n'avait-on guère le temps de songer à autre chose, pas même à s'installer dans les résidences diverses où le mari poursuivait sa carrière administrative; on y mangeait debout; on y travaillait en marchant; on y dormait par terre. Quel désordre et quel tohu-bohu!

Un ménage sans enfants, succédant à cette tribu, se fraya difficilement un passage dans l'appartement entre les hochets oubliés et les débris de berceaux. Ce fut une installation laborieuse et méthodique: gens d'ordre dans la petite acception du mot, gens de ménage dans toutes les acceptions, monsieur et madame n'éprouvaient qu'une antipathie: celle du grain de poussière; ils ne ressentaient qu'un amour: celui de la ligne droite. Tandis que madame mettait des bourses aux chandeliers, monsieur alignait régulièrement les fauteuils le long du mur et leurs cœurs battaient à l'unisson (pas celui des fauteuils).

Nous avons vu passer ensuite un pauvre père de famille veuf et malade. Le fille aînée le soignait tendrement, élevait ses petites sœurs, tenait la maison dans un ordre parfait et... pâlissait à la tâche... Que sont-ils devenus?

Maintenant les tentures soyeuses recouvrent les murailles; les meubles artistiques encombrent la maison; les objets de prix scintillent sur les étagères; les fleurs s'épanouissent aux embrasures des fenêtres, dans la profondeur des cheminées, au bord des jardinières suspendues, sur les marches de l'escalier, dans le demi-jour des vestibules, partout enfin où madame Serre, sur le nom de laquelle on pourrait faire à cette occasion un abominable jeu de mots, trouva une place pour de la verdure et des parfums. Mais les fleurs animées, les fleurs parlantes qui balbutient: Maman! ces fleurs-là manquent encore à cet intérieur; hélas! il manque toujours quelque chose aux bonheurs de ce monde!

Le mien serait complet sans la distance de cent cinquante lieues qui nous sépare, ma chérie... Mon cœur la franchit du moins pour te porter les plus tendres souvenirs de ta fidèle

FLORENCE.

MODES

Les tuniques ou polonaises étant la forme préférée dans les costumes du jour, il est facile de donner cet aspect à ceux qui sont composés d'un corsage et d'une jupe séparés. Il s'agit simplement d'adapter les plis et relevés de la seconde jupe, aux basques du corsage.

Au lieu d'être montée sur un ruban de fil, autour de la taille, cette jupe se placera en dessus du corsage au bas des basques; elle y sera maintenue par des agrafes s'attachant à des crochets placés de distance en distance.

Les pans de derrière de la jupe, plus ou moins allongés et découpés, devront être fixés de la même façon sur la queue du jupon de dessous

afin de pouvoir être pris dans la main qui relèvera le tout ensemble, quand on sort à pied; car maintenant, les jupons se font presque tous à queue.

Cette manière de fixer par des agrafes seulement les pans d'une tunique ou d'une petite jupe sur un jupon, a l'avantage de pouvoir utiliser ce jupon avec n'importe quelle toilette et permet encore de simplifier les choses quand il est question de voyage.

Le jupon de faille noire est toujours très-pratique, et peut rendre les plus grands services. Peu d'étoffe et de couleur avec lesquelles il ne s'associe; mais il va surtout bien avec le *blanc*, toujours fort en vogue, n'importe en quel tissu: damassé de soie ou de coton; gazes résilles, gaufrées, granitées, lamées, en un mot plus ou moins façonnées ou brillantes; barége, alpaga, crépon, foulard, piqué ou percale.

Les jupons de velours noir sont assez tombés dans le domaine du commun.

Les costumes d'été se font souvent tout en pareil, et les poches persistent à en être un des principaux ornements. Quand la tunique est relevée un peu haut sur le côté, l'extrémité de la poche, et souvent la poche tout entière, se trouve placée sur le jupon de dessous; on les entremêle de longs nœuds de ruban. Elles sont quelquefois composées d'un lé entier d'étoffe plissée en long, très-pincée dans le bas sous un nœud flottant.

Le blanc s'orne de *noir*, et le plus souvent de *blanc*.

La dentelle de tout genre s'emploie en ornements. — Il se fait toujours des tuniques tout en broderies; celles faites au métier ne sont pas très-chères et font un assez joli effet, mais celles brodées à la main sont d'un prix très-élevé.

On voit de charmantes blondes de soie de couleurs qui ornent admirablement bien les toilettes de foulard uni. Il y en a de toutes nuances.

Il se fait de fort jolies mantilles et petits fichus à fond de blondes étoilées ou à divers semis; c'est un joli complément de costume pour les eaux et les bains de mer.

J'ai vu, à cette même destination, deux charmantes toilettes blanches. L'une, choisie par une jeune fille, est en alpaga blanc très-fin, devant être portée le jour sur un jupon de soie noire, et le soir au Casino, avec un jupon de même alpaga à petits volants plissés. La tunique est lacée par derrière et ouverte devant par un carré un peu haut. Le tour, l'ouverture et la poche sont garnis d'une valenciennes haute de deux doigts; nœuds de ruban du même blanc à la poche, aux manches, qui sont demi-longues, et aux draperies de derrière; petit bouquet de boutons de roses au corsage.

La deuxième toilette, portée par une jeune femme élégante, est en foulard uni *blanc ivoire*.

Le jupon a quatre petits volants mélangés: deux plissés et à têtes frisotées, deux posés à gros tuyaux, sans têtes. Le corsage-cuirasse est lacé et ouvert par devant. Le lacet ne commence qu'au bas de l'ouverture et sur un petit gilet bas, brodé de fils d'argent. Les œillets sont en métal d'argent, et le lacet en petite ganse ronde de soie blanche.

Jupe à gros plis en travers allant en s'inclinant vers le côté droit. Le devant de cette jupe est garni au bord et deux autres fois, à distance égale, d'une haute blonde de soie blanche dont la tête est formée par trois petits galons de fils d'argent. Par derrière, la jupe resserre bien et se drape en dessus du corsage, où elle est fixée par une très-grosse cordelière de soie et d'argent retombant, avec deux beaux glands, au milieu de pans allongés, garnis de blonde et de galons d'argent. Le bas de ces pans doit être attaché sur la queue du jupon. Manches demi-longues avec nœuds en cordelière argentée. Galons d'argent et blonde blanche en garniture, ainsi que dans l'ouverture du corsage, et en ornements à la poche qui est également retenue par une cordelière à glands.

Bouquet de fleurs des champs au côté et dans les cheveux. — Mantille de blonde fixée par une étoile d'argent. — Soulier en peau mordorée avec boucles d'argent ou de strass. — Gants de Saxe blancs.

La dentelle blanche s'emploie en garniture même sur des étoffes foncées de couleur; sur le noir, c'est très-élégant et très-distingué. C'est un des plus jolis ornements pour les toilettes des femmes âgées.

J'ai vu à leur usage une fort jolie robe de soie gros bleu garnie de dentelle de laine blanche; le mantelet d'étoffe pareille avait une dentelle semblable. Mêmes brides au chapeau, orné de bluets de deux teintes, foncés et clairs.

Beaucoup de costumes d'enfants *gros bleu* et *rouge*. J'aime peu cet assemblage, mais je suis forcée de constater qu'il a du succès.

Ainsi, des robes de popeline de soie à carreaux rouges et bleus, garnies de guipure d'Irlande. Long paletot semblable, et gros nœud de soie bleue ou rouge dépassant le paletot. Chapeaux de paille noire à haute calote pointue, retroussés de côté et doublés de soie d'une des deux couleurs. Fleurs ou plumes au sommet du chapeau.

Moins excentrique le costume de même forme, mais en tissu uni gris clair orné de boutons blancs, de guipure et de nœuds blancs. Le tout en laine ou en faille.

Bottines et gants en peau grise.

Chapeau de paille grise avec plume blanche.

Toujours les longs paletots étroits.

Sur les toilettes blanches, les paletots sont blancs ou en cachemire bleu ornés de même couleur ou brodés et garnis de blanc.

Le foulard blanc les habille admirablement et s'emploie aussi en larges nœuds se plaçant toujours fort bas.

La percale blanche leur compose de délicieuses petites toilettes : jupe plissée à gros plis et garnie d'une assez haute dentelle torchon qui, naturellement, se trouve aussi plissée. Corsage plat et manches courtes. — Long paletot en percale. Même dentelle torchon autour, aux poches, et à un grand col carré. Large nœud de soie gros bleu, mêmes petits nœuds sur les poches et aux manches.

Chapeau petite cloche, en paille blanche avec plume gros bleu tournant tout autour de la calotte. Gants gros bleu. — Bottines en peau mordorée. — Petites chaussettes blanches.

Le même modèle est aussi charmant en écru. Dentelle de même teinte. Ceinture marron. — Bottines en peau jaune. — Bas bruns. — Plume du chapeau marron.

En toile grise, c'est peu salissant. En batiste rose ou *bleue* avec dentelle blanche, large nœud de faille blanche et ornements bleus ou roses aux chapeaux ; c'est élégant et de bon goût.

Les bas de couleurs assortis aux costumes sont toujours en vogue pour les enfants, filles ou garçons. Les chaussettes sont adoptées pour les plus petits, pendant la chaleur.

VISITES DANS LES MAGASINS

La forme du corset a bien souvent varié. Les deux extrêmes sont la ceinture et le corset-cuirasse.

Notre journal a souvent traité les questions relatives à ces différents genres.

Mais le point essentiel, quelle que soit la longueur du corset, est la qualité du busc.

On sait combien de tentatives ont été faites pour en obtenir un dont le haut soit mince, le milieu flexible et le bas bien courbé.

Tentatives toujours infructueuses jusqu'ici.

Aujourd'hui, nous sommes heureux d'annoncer que le résultat tant cherché a été réalisé de la façon la plus simple, par madame Emma Guelle, fabricante de corsets, 39, boulevard Saint-Martin.

Son busc articulé, qu'elle garantit *incassable*, est formé dans le haut par un ressort très-mince. Viennent ensuite plusieurs feuilles encore plus minces de l'acier le plus fin dont la superposition produit tout à la fois la résistance et la flexibilité nécessaires. Un ressort très-ferme et bien courbé le termine comme tous les autres buscs.

Bien couvert de peau, inaccessible à la rouille, ne blessant et ne fatiguant jamais la poitrine, même la plus délicate, ce busc se prête à tous les mouvements du corps.

Madame Guelle a créé pour les corsages à la mode, cuirasses et polonaises, un corset-cuirasse d'un genre tout nouveau, auquel elle adapte son busc articulé.

Ce corset se termine par une mignonne petite ceinture se serrant à volonté et d'une façon si simple que le tout séduit par son élégance et sa légèreté. Les prix sont très-modérés.

EXPLICATIONS

GRAVURE DE MODES

Toilettes du magasin du Petit-Saint-Thomas, 33, rue du Bac.

Modes de mademoiselle Tarot, 4, rue Favart.

Première toilette. — Costume en foulard rayé. — La première jupe est ornée dans le bas d'un plissé en taffetas uni, surmonté d'un volant froncé en foulard. Polonaise en foulard garnie d'un plissé en taffetas, et relevée derrière avec des nœuds en faille. Poche plissée avec nœud en ruban à la pointe. Manche avec deux plissés dans le bas, retenus par une draperie avec nœud. — Jaquette (1) sans manches, ouverte dans le haut et ornée d'un revers, volant plissé autour.—Chapeau en paille anglaise; bavolet plissé en faille de la nuance des ornements de la robe et doublé de faille crème; dessus, cache-peigne en muguet mêlé de touffes de camélias grenat; coques en rubans de deux couleurs; voile en gaze; dessous, guirlande de muguet et de camélias.

Deuxième toilette. — Costume en toile batiste avec rayure à jours. — Jupe en batiste unie avec deux volants plissés, séparés par une garniture en broderie anglaise; la traine est ornée d'une deuxième garniture en broderie anglaise.—Polonaise garnie d'un plissé uni et garniture en broderie anglaise; elle est relevée derrière, drapée et ornée de nœuds en ruban; la garniture en broderie anglaise du corsage forme col derrière et retombe devant; elle est retenue au milieu par un nœud. La manche est ornée d'un plissé avec une garniture en dedans, et d'un nœud sur le dessus de la manche. — Chapeau en paille de riz orné dessus de coques de rubans, et derrière d'une traine de bluets mêlés de folle avoine; dessous, guirlande de bluets et folle avoine.

Toilette de petite fille de 3 à 5 ans. — Costume en piqué avec garniture brodée. — Jupe plissée à gros plis derrière. — Robe (1) demi-ajustée; larges poches derrière avec gros pli retenu par un nœud; la robe est boutonnée derrière, décolletée en carré devant et derrière, et ornée d'une berthe; la garniture de la berthe descend devant en formant tablier; elle est ornée de nœuds au milieu; manche courte ouverte sur le dessus de la manche. — Guimpe plissée et manche en

(1) Le patron de cette jaquette sera publié le 16 juillet, dans les éditions verte et orange.

(1) Ce patron sera publié le 16 juillet, dans les éditions verte et orange.

mousseline.—Chapeau en mousseline froncée formant une garniture à gros tuyaux tout autour; il est orné au milieu d'une branche de roses. — Souliers découverts en peau blanche avec talons; bouffettes en ruban sur le dessus.

TAPISSERIE COLORIÉE REPOUSSÉE

Petite bande en point damier. On peut faire ce dessin en toute nuance; la bande est bordée d'un rang de point byzantin, tout droit, et de deux rangs de point croisé.

PETITE PLANCHE REPOUSSÉE

Dentelle lacet à jours et points dentelle Renaissance.

Carré filet guipure, chiffre entouré d'une guirlande. (Voir pour les autres initiales l'alphabet paru en juin, au verso de l'enveloppe de la boite à timbres.)

PETITE PLANCHE DOUBLE DE TRAVAUX

PREMIÈRE PLANCHE (1er CÔTÉ)

Dessin, guipure Richelieu, pour bas d'aube, nappe d'autel ou rideau.

2me CÔTÉ

Pauline avec guirlande, plumetis et cordonnet; on peut supprimer la guirlande.

Entre-deux pour mouchoir, guipure Richelieu.

Dessous de vase, appliques et broderie orientale en laine, sur drap militaire.

SECONDE PLANCHE (1er CÔTÉ)

Fond en tapisserie par signes.

2me CÔTÉ

Écran bannière en guipure Richelieu; cet écran fait pendant à celui publié dans le cahier de juin.

IMITATION DE PEINTURE A L'HUILE

Exercice militaire.

SEPTIÈME CAHIER

Fichu paysanne. — Écusson avec R. S. — Paletot Louis XV. — Costume de baby de deux à quatre ans. — Duster, cache-poussière. — Costume de petite fille de quatre à six ans. — Dessin soutache. — Store. — Garniture. — Pouff à dossier. — Garniture. — Six fonds tapisserie pour pantoufles. — Casaque Louis XV pour dame âgée. — Costume en sicilienne. — Entre-deux.— Costume en vigogne d'Oxford. — Entre-deux.

PLANCHE VII

1er CÔTÉ

Duster, cache-poussière. } Page 1,
Fichu paysanne. } septième cahier.

2me CÔTÉ

Paletot Louis XV. } Page 1,
Robe pour baby de 2 à 4 ans. } septième cahier.

RÉBUS



Explication du rébus de Juin : *Petite cuisine agrandit la maison.*

Le Directeur-Gérant : J. Thiéry.

6-2205 Paris. — Typographie Morris Père et Fils, rue Amelot.



Août 1876

Journal des Demoiselles

No. 4062

ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Modes de Paris, rue Drouot, 2.

Étoffes des Magasins du Petit St Thomas, Rue du Bac, 27 à 35.

Toilettes de la Maison Duboys, Rue d'Anjou St Honoré, 31.

JOURNAL

DES

DEMOISELLES.

INSTRUCTION

LA PLUIE ET LE BEAU TEMPS

(SUITE ET FIN)

Tous les liquides se vaporisent, c'est-à-dire, se transforment en vapeurs, soit par l'ébullition sous l'action de la chaleur, et alors les vapeurs se forment au sein de la masse; soit à la température ordinaire par évaporation, les vapeurs se formant dans ce cas à la surface.

Vous avez souvent vu bouillir de l'eau, et vous avez pu remarquer qu'au bout d'un certain temps la transparence du liquide est troublée par une multitude de très-petites bulles qui s'échappent de toutes parts; mais ce n'est pas encore là l'ébullition. Ces premières bulles sont produites par le dégagement de l'air que l'eau tenait en dissolution. Celles qui leur succèdent sont beaucoup plus grosses; l'eau frémit et l'on entend une espèce de sifflement qui devient de plus en plus grave. Lorsque ce frémissement est assez fort pour se communiquer à la bouilloire, on dit que celle-ci chante. Cependant l'eau ne bout pas encore; sa température n'a pas atteint 100 degrés. Mais bientôt après les bulles augmentent de volume et l'on voit alors se produire dans l'eau un mouvement tumultueux, analogue à celui que produirait un gaz qui, montant du fond du vase, soulèverait en bouillant la masse liquide. En même temps des vapeurs abondantes s'échappent de sa surface et se répandent dans l'air Si, à ce moment, on plonge dans le liquide un thermomètre, on verra le mercure atteindre 100 degrés; mais, à partir de ce point, il cessera de monter, quelque prolongée que soit l'ébullition. On aura beau chauffer l'eau, le thermomètre ne montera plus. La température de l'eau ne peut dépasser son point d'ébullition, tant que la vapeur peut se former et s'échapper, et cela parce que celle-ci prend pour se former toute la chaleur additionnelle à mesure qu'elle se produit.

Cette chaleur qu'emmagasine la vapeur, est ce que l'on nomme le *calorique latent*, parce qu'elle reste cachée dans la vapeur, et celle-ci abandonne ce calorique lorsqu'elle retourne à l'état liquide. Cette chaleur latente est considérable; ainsi un litre d'eau réduit en vapeur emmagasine une quantité de chaleur suffisante pour élever six litres d'eau de la température de la glace fondante ou zéro, à celle de l'eau bouillante (100 degrés). Comme nous le verrons bientôt, de cette loi découle une de ces harmonies que la nature offre si fréquemment à nos yeux et que nous ne saurions trop admirer.

Non-seulement l'eau se vaporise sous l'action de la chaleur, mais elle s'évapore continuellement à la température ordinaire. Vous n'ignorez pas que lorsqu'un liquide est exposé à l'air libre, il se dissipe peu à peu, et qu'après un laps de temps plus ou moins long, il est complétement évaporé.

L'eau s'évapore à la surface des lacs, des rivières et des mers; elle s'évapore à la surface de la terre, sur le sol et sur les plantes. L'évaporation, c'est-à-dire la formation de la vapeur à la surface libre des liquides, a lieu à toutes les températures. La neige et la glace des régions polaires se vaporisent comme les eaux des tropiques.

Lorsque le liquide est à la température ambiante et à l'air libre, il enlève aux corps qui l'avoisinent toute la chaleur dont il a besoin pour se réduire en vapeur, et par conséquent il les refroidit. Les alcarazas et les machines à faire de la glace sont fondés sur ce principe. Vous savez que les alcarazas sont des vases qui ont la propriété de conserver l'eau toujours fraîche, même pendant les fortes chaleurs de l'été. Ces vases sont faits d'une terre très-poreuse, en sorte que l'eau qu'ils ren-

ferment peut facilement traverser leurs parois et suinter à leur surface extérieure, en gouttelettes; ces gouttelettes se vaporisent en enlevant du calorique au vase et au liquide qu'il renferme, et comme cette évaporation est continuelle, on conçoit que l'eau du vase doit se refroidir considérablement. On peut obtenir un résultat analogue dans une carafe en l'enveloppant d'un linge mouillé et en la plaçant dans un courant d'air. L'eau du linge enlève à la carafe la chaleur dont elle a besoin pour s'évaporer.

La dilatation des vapeurs est considérable; la vapeur d'eau occupe un espace dix-sept cents fois plus grand que l'eau à l'état liquide, et son poids est de plus d'un tiers moindre que celui de l'air; d'où il résulte que la vapeur, beaucoup plus légère que l'air des couches inférieures, monte à travers l'atmosphère dans les régions élevées, et se répand entre les molécules de l'air comme dans une éponge.

Les vapeurs s'élèvent donc de la surface de la terre et des mers, et montent dans l'atmosphère jusqu'à ce qu'au contact d'un air plus frais elles passent à l'état vésiculaire et deviennent visibles sous la forme de brouillard ou de nuage. Cet état vésiculaire qu'affecte la vapeur est un phénomène très-singulier; elle prend la forme de petites boules creuses analogues aux bulles de savon que font les enfants au moyen d'un tuyau de paille. Seulement, ces bulles, qui constituent les nuages, sont tellement petites qu'il en tiendrait plusieurs milliers dans un centimètre cube; elles sont si légères qu'elles se soutiennent dans l'air, et leur nombre est tellement considérable, qu'elles forment des masses qui obscurcissent la lumière du soleil.

Lorsque ces vapeurs atteignent des couches d'air plus froides, les vésicules s'épaississent et se liquéfient en gouttelettes que leur pesanteur précipite vers la terre. Il pleut!

Les sommets des montagnes sont toujours plus froids que les vallées; c'est pour cela que la pluie est plus fréquente sur la montagne que dans la plaine.

Lorsque, pendant l'hiver, les nuages voilent l'azur du ciel et que la température est au-dessous de zéro, la vapeur vésiculaire, au lieu de se résoudre en pluie, se solidifie et tombe sous forme de petits corps cristallisés d'une blancheur éclatante, que vous connaissez bien sous le nom de *neige*. Observez attentivement les premières parcelles de cette neige qui commence à tomber; vous y verrez de ravissantes petites étoiles à six branches, de formes très-variées. Ces petites étoiles s'agglomèrent, s'enchevêtrent les unes dans les autres en plus ou moins grande quantité et forment des flocons,

Dans les pays de plaines, la neige est un météore tranquille, qui, lorsqu'elle est abondante, comble tout au plus quelque vallée et interrompt momentanément la circulation; mais dans les régions montagneuses et élevées, la neige cause parfois des tempêtes dont les effets ne sont pas moins redoutables que ceux auxquels donnent naissance les ouragans de la zone torride.

Un flocon se détache du sommet de la montagne, tombe sur un second qu'il entraîne dans sa chute; la petite pelote grossit dans sa course et croît rapidement dans une progression presque incalculable, formant bientôt une masse énorme qui roule avec fracas sur les flancs de la montagne, renversant tout sur son passage, entraînant des quartiers de rochers et des blocs de glace, rasant des arbres séculaires comme le fait d'un épi la faux du moissonneur. Puis l'avalanche vient s'abattre dans les parties basses, où elle renverse et ensevelit parfois des villages entiers. C'est surtout vers la fin de l'hiver que les avalanches deviennent plus fréquentes et plus dangereuses, parce que le ramollissement des neiges leur donne plus de tendance à glisser et plus de densité. Quand elle fond trop vite, en été, la neige cause aussi des inondations. Mais à côté des désastres qu'elle cause, il est juste de faire connaître les services qu'elle rend.

Ces neiges éternelles qui couronnent les hauts sommets des montagnes donnent naissance aux grands fleuves. C'est en Suisse, dans les Alpes, que se trouvent les sources du Rhône, du Rhin et du Pô; c'est du sommet des Andes que descend la rivière des Amazones, le plus grand fleuve du monde. C'est le réservoir intarissable d'où s'échappent, au temps des fortes chaleurs, les ruisseaux nécessaires à l'irrigation des vallées. Ce qui eût été de trop à une époque devient ainsi fructueux dans l'autre.

Quand la neige tombe épaisse dans la plaine et y persiste, c'est que le froid est rigoureux; elle préserve alors, comme une épaisse couverture, les jeunes plantes, les céréales, des atteintes d'une forte gelée qui les eût privées de vie et nous de récoltes. La surface de la neige se durcit par l'effet du froid; mais la couche en contact avec le sol conserve une température assez voisine de zéro. Les paysans disent que la neige engraisse la terre, ce qui veut dire que la végétation devient ensuite aussi belle que si l'on avait prodigué l'engrais.

Mais revenons à la pluie, que nous avons momentanément abandonnée pour la neige. Chaque fois que la vapeur se condense pour retourner à l'état liquide, elle abandonne la chaleur qu'elle avait emmagasinée pour se vaporiser, et nous avons vu que cette quantité de chaleur qu'elle absorbe est considérable. Ainsi la chaleur enfermée à l'état de calorique latent dans un mètre cube d'eau réduite en vapeur, suffirait pour élever à 30 degrés cent mètres cubes d'air. Les nuages sont donc de puissants véhicules de chaleur, ce qui explique pourquoi la température est comparativement si douce dans les pays soumis à l'action des vents humides. Tel est le cas pour

les îles Britanniques et toute l'Europe occidentale, qui conservent de verts pâturages jusque dans la saison rigoureuse, tandis que le Labrador, situé sous les mêmes latitudes que l'Angleterre, est couvert de neige et de glace, et presque inhabitable pendant huit ou neuf mois de l'année. Dans les deux contrées, cependant, ce sont les vents d'ouest qui dominent; mais au Labrador ces vents viennent du continent et sont par conséquent secs, tandis qu'ils viennent de la mer et sont humides sur les îles Britanniques et la côte occidentale de l'Europe. C'est à la même cause que New-York doit ses hivers rigoureux, bien que placé sous la même latitude que Lisbonne, où fleurit l'oranger. — C'est pour la même raison que par un temps froid la pluie adoucit généralement la température, la vapeur qui se condense en eau émettant le calorique qu'elle tenait caché. Lorsque le temps est chaud, au contraire, la pluie rafraîchit l'air, parce que l'eau qui tombe sur le sol échauffé lui enlève sa chaleur pour se vaporiser.

C'est donc à ce phénomène si simple de l'évaporation, à cette distillation sur une immense échelle et roulant sans cesse sur elle-même, que sont dus les nuages, les pluies, les différents météores aqueux, et par suite les sources, les ruisseaux, les rivières, les fleuves.

Lorsque, sous les chauds rayons du soleil, l'eau s'élève au-dessus de la surface des mers en vapeurs invisibles, celles-ci se condensent dans les régions élevées de l'atmosphère pour y former les nuages. Soutenues dans les airs et poussées au gré du vent, ces nuées s'attachent aux flancs des montagnes qu'elles rencontrent, s'y accumulent et tombent incessamment sous forme de pluie ou de neige. La terre boit ces ondées bienfaisantes par tous ses pores, l'eau pénètre dans son sein par une quantité de canaux invisibles et remplit ses réservoirs inconnus. Puis ces mêmes eaux se font jour par quelque crevasse, bondissent dans les ravins et descendent dans les plaines, où, sollicitées par la pesanteur, elles cherchent les endroits les plus bas et les terrains les plus faciles à pénétrer, entraînant les terres et les sables et formant des ravines profondes. Le ruisseau se joint au ruisseau pour former une rivière, celle-ci se mêle à d'autres cours d'eau, et les fleuves formés par ces affluents coulent avec rapidité dans les plaines, s'ouvrant un chemin jusqu'à la mer, qui reçoit autant d'eau par ses bords qu'elle en perd par l'évaporation. Cette circulation roule éternellement sur elle-même, c'est une sorte de mouvement perpétuel dont la durée sera aussi longue que celle de la mer et des continents.

Que sont les produits du génie de l'homme, les merveilles de l'hydraulique auprès de cet admirable mécanisme qui transforme continuellement l'eau en vapeurs et les vapeurs en eau ?

Vous avez remarqué souvent combien les formes des nuages sont changeantes et parfois bizarres. Tantôt ils s'étendent en longues bandes noires à l'horizon, comme un lointain rivage vu de la mer; tantôt, amoncelés les uns sur les autres, ils figurent une chaîne de montagnes ; d'autres fois le ciel, parsemé de petits nuages blancs et arrondis, semble une prairie couverte de moutons; d'autres fois encore ils représentent des figures ou des animaux fantastiques. Il est assez difficile de classer rigoureusement les diverses sortes de nuages; cependant on peut les distinguer en quatre groupes principaux. Ces petits nuages blancs qui ressemblent à des flocons de laine cardée sont des *cirrus :* ils affectent souvent la forme d'aigrettes légères ou d'une blanche poussière dispersée par le vent.

Ces nuées légères, dont l'élévation est toujours très-grande, sont dans nos contrées un signe de pluie; d'où le proverbe : *Ciel pommelé n'est pas de longue durée.* — Les nuages qui affectent la forme d'une bande horizontale allongée, épaisse, couleur de fumée, et qui apparaissent souvent le soir au moment du coucher du soleil, sont des *stratus.* — Les amas de vapeurs noires, épaisses, à bords frangés et déchirés, sont appelés *nimbus.* Ce sont des nuages orageux qui recèlent dans leur sein la grêle ou la pluie. — Enfin les nuées qui s'accumulent à l'horizon sous la forme de hautes montagnes grises, aux sommets arrondis et souvent d'une blancheur éclatante se détachant sur l'azur du ciel, sont des *cumulus.* Comme les stratus, ils sont le plus souvent un signe de beau temps. Mais il arrive parfois que les cumulus se condensent, s'obscurcissent et finissent par se transformer en nimbus, qui se résolvent en pluie. Les cirrus et les cumulus sont toujours très-élevés; mais les nimbus ou nuages de pluie se rapprochent souvent du sol à trois ou quatre cents mètres à peine.

Nous avons déjà remarqué que plus l'air est chaud plus il peut contenir de vapeur d'eau; aussi les pluies sont-elles d'autant plus abondantes qu'on se rapproche davantage de l'équateur. La quantité de pluie varie également selon les saisons. Ainsi à Paris, contrairement à l'idée générale, c'est au printemps qu'il pleut le plus et en hiver qu'il pleut le moins. En été, il tombe plus d'eau qu'en automne. Cette différence s'explique par la prédominance, durant le printemps et l'été, des vents de l'ouest et du sud-ouest provenant des contrées chaudes et chargées d'humidité. Une observation à faire, c'est que les pluies sont d'autant plus abondantes et continues qu'elles tombent pendant un vent de moyenne intensité. Le proverbe : *Petite pluie abat grand vent,* est venu de cette observation que si pendant un vent très-fort la pluie commence à tomber, c'est que l'intensité du courant atmosphérique commence à s'amoindrir.

Un grand nombre de causes locales influent sur la quantité de pluie qui tombe annuellement. Les contrées sillonnées de nombreux cours d'eau, par-

semées de lacs ou d'étangs, coupées de marécages, étant le siége d'une évaporation plus active, sont sujettes à des pluies plus fréquentes. Les contrées boisées reçoivent également plus de pluie que celles dépourvues de végétation. Les villes encaissées dans des vallons ou situées entre des collines et la mer, reçoivent chaque année une plus grande quantité d'eaux pluviales que les cités élevées sur des plateaux.

Qui de vous n'a admiré le merveilleux météore lumineux que l'on désigne sous le nom d'*arc-en-ciel ?* La mythologie grecque en avait fait l'écharpe éclatante d'Iris, la messagère des Dieux, et vous savez que, d'après la Bible, cet arc majestueux aux multiples couleurs parut pour la première fois aux yeux des hommes après le déluge, alors que Dieu promit à Noé de ne plus inonder la terre. — Au point de vue scientifique, l'arc-en-ciel est un phénomène d'optique dû à la réflexion et à la réfraction de la lumière dans les globules de la vapeur vésiculaire.

La lumière blanche du soleil est, en réalité, composée de sept rayons diversement colorés, et lorsqu'on fait passer un filet de lumière blanche à travers un prisme de verre, ce filet se décompose en sept rayons colorés qui, plus ou moins réfractés ou déviés de la ligne droite, forment cette image allongée aux couleurs éclatantes que l'on nomme le *spectre solaire*. C'est à peu près le même phénomène qui se produit ici, les globules de vapeur agissant comme des prismes. L'arc-en-ciel est visible quand un nuage situé à l'opposite du soleil se résout en pluie et que l'observateur se trouve placé entre le soleil et le nuage et regarde celui-ci. Il faut, en outre, que la hauteur de l'astre au-dessus de l'horizon ne dépasse pas 45 degrés (un huitième de circonférence). Dans ces conditions, l'on aperçoit un arc dont les extrémités semblent reposer sur le sol, comme une arche immense peinte des couleurs les plus pures. Ces couleurs sont au nombre de sept : violet, indigo, bleu, vert, jaune, orangé, rouge.

On distingue fréquemment deux arcs concentriques ; l'inférieur, qui est le véritable arc-en-ciel, offre des couleurs très-vives, mais l'extérieur, qui n'est qu'une réflexion du premier, a des teintes beaucoup plus pâles.

On croit assez généralement que l'apparition de l'arc-en-ciel annonce la cessation de la pluie. Cette croyance a pour origine une fausse interprétation de la Bible. Dieu dit : « Je mettrai mon arc dans la nuée comme signe de l'alliance entre la terre et moi, et les eaux ne feront plus de déluge pour détruire toute vie. » Mais il n'est pas dit que l'apparition de l'arc-en-ciel sera le signe de la cessation de la pluie. Bien au contraire, si l'arc-en-ciel paraît le matin, au lever du soleil, c'est un signe probable pour une journée de pluie. Si le météore apparaît au coucher du soleil, il y a espoir de beau temps.

Les *brouillards* sont analogues aux nuages. Aux approches de l'hiver, lorsque le froid commence à se faire sentir, la terre conservant plus de chaleur que l'air, il s'en exhale des vapeurs qui se transforment immédiatement en eau vésiculaire, et forment ces brouillards épais que l'on voit se traîner péniblement à la surface du sol. Souvent lorsqu'ils s'élèvent des lieux humides, au-dessus des étangs, des marécages, les brouillards montent dans l'air à mesure que le soleil échauffe l'atmosphère. Les brouillards sont plus fréquents dans les pays froids que dans les pays chauds ; au printemps et à l'automne que pendant l'été et l'hiver, le soir et le matin que pendant la nuit et le milieu du jour. On trouve dans les brouillards des pronostics assez sûrs de beau et de mauvais temps. En général, s'ils ont de la tendance à s'élever rapidement sous l'influence des premiers rayons solaires, on doit s'attendre à une pluie prochaine. S'ils tombent, au contraire, lentement à la surface du sol, c'est l'indice d'un temps calme et serein.

Pendant les belles nuits du printemps et de l'automne, la terre perd par le rayonnement une partie de la chaleur que le soleil lui a donnée pendant le jour. Les corps qui sont à sa surface et surtout les plantes, qui ont un grand pouvoir rayonnant, se refroidissent rapidement, et la couche d'air qui repose sur ces corps refroidis dépose une partie de l'eau qu'elle tenait en dissolution sur les herbes et les feuilles des plantes sous forme de perles liquides que les poètes de l'antiquité regardaient comme les larmes de l'aurore, et que les physiciens actuels, gens positifs, nomment simplement *rosée*. Lorsqu'au printemps, dans nos climats, le froid est assez intense, les gouttes de rosée se congèlent et donnent naissance aux gelées blanches.

Le *givre* n'est autre chose que les brouillards de l'automne qui se congèlent pendant les premiers froids de l'arrière-saison.

Le *verglas* est une couche de glace très-mince et en même temps très-unie, qui se forme sur le sol, lorsqu'après plusieurs jours d'un froid vif et continu la température de celui-ci est très-basse et qu'une pluie fine et de peu de durée vient à tomber. Les gouttes d'eau se congèlent en touchant la terre et donnent naissance au verglas.

De tout temps les hommes ont cherché les moyens de prévoir les variations atmosphériques, de reconnaître les signes précurseurs de la pluie ou du beau temps ; les uns dans l'intérêt des travaux agricoles, les autres en vue d'un projet, d'un voyage ou d'une partie de plaisir. Le baromètre, nous l'avons déjà dit, est aujourd'hui d'un grand secours pour la prévision du temps ; mais, bien avant la découverte de cet instrument, les habitants de la campagne et les marins avaient fait des remarques nombreuses sur les signes précurseurs du beau et du mauvais temps. Ces observations sont surtout basées sur la forme et

la direction des nuages, l'apparence des astres et du firmament, les habitudes des animaux, etc.

En parlant des nuages, nous avons dit que les cirrus, petits nuages blancs floconneux, présagent la pluie, et que les épais et noirs nimbus portent dans leurs flancs la grêle ou l'orage, tandis que les stratus et les cumulus annoncent ordinairement le beau temps. — Des nuages rosés ou un ciel brumeux au matin sont un signe de beau temps. — Lorsque l'air est très-transparent et qu'il permet d'apercevoir très-nettement les objets lointains, c'est un signe de pluie prochaine; les habitants des pays de montagnes ne s'y trompent jamais. — Des nuages rouges à l'aurore, jaunes et brillants au crépuscule, annoncent grand vent ou pluie. Lorsque se dégagent les odeurs fétides des fosses d'aisance, des égouts, etc., c'est signe de pluie. En effet, ces gaz montent, parce que la pression atmosphérique diminue. — Lorsque la lune, d'abord très-claire, paraît s'envelopper de brouillards ou est entourée d'une couronne de vapeurs, c'est signe de pluie.

Les animaux, bien plus que l'homme, sont sensibles aux changements atmosphériques; aussi l'observation de leur manière d'être est-elle pleine d'enseignements pour qui sait l'interpréter. — L'hirondelle décrit ses courbes gracieuses dans les hautes régions de l'air, tant que le soleil brille dans le ciel; mais dès que le froid ou la pluie menace, elle descend vers la terre, rase le sol et pousse de petits cris plaintifs. — A l'approche du mauvais temps, le paon pousse son cri discordant; l'oie s'agite, bat des ailes et court çà et là sans motif. — En mer, lorsque les mouettes rasent les vagues et que les pétrels volent vers la terre, le marin se croise les bras; mais lorsque les premières regagnent le rivage en piaulant et que l'oiseau des tempêtes, le pétrel, vole vers la haute mer, alors *il ouvre l'œil.*

Tous les paysans s'attendent à l'orage, lorsqu'ils voient l'âne secouer vivement les oreilles, le cheval inquiet et agité, le bœuf lever la tête et beugler, le chien pousser son hurlement plaintif et lugubre. Et chacun sait avec quelle persévérance le chat lustre son poil et lèche sa patte pour la passer mouillée derrière son oreille, lorsqu'il doit pleuvoir.

Un des animaux les plus propres à servir de baromètre est la *rainette,* jolie petite grenouille d'un vert tendre avec une ligne jaune et noire de chaque côté du corps, et les yeux entourés d'un cercle d'or. La pression atmosphérique et l'état de l'air paraissent avoir sur elle une influence assez grande. Lorsqu'on l'enferme dans un bocal à moitié rempli d'eau et muni d'une petite échelle de bois, on la voit, lorsque le temps se met au sec et par conséquent au beau, grimper au sommet de l'échelle; tandis que si l'atmosphère est humide, elle descend et se tient parmi les herbes et les cailloux dont on a garni le fond de sa prison. Le maréchal Bugeaud possédait, dit-on, une rainette, qu'il ne manquait jamais de consulter lorsqu'il préparait une expédition.

Sans pouvoir affirmer que le baromètre soit un instrument infaillible pour la prévision du temps, on peut dire qu'il permet de prévoir, avec des chances de probabilité suffisantes pour les besoins ordinaires, le temps qu'il fera quelques heures après l'observation de l'instrument, surtout si l'on y joint les indications de l'*hygromètre*. Ce dernier instrument, qui indique le degré d'humidité de l'air, est des plus simples; c'est une corde à boyau qui se gonfle et s'allonge lorsqu'il fait humide, et se resserre et se raccourcit lorsque l'air est sec. Le jeu de cette corde sur une poulie fait mouvoir une aiguille qui indique sur un cadran le degré d'humidité contenue dans l'air. On donne parfois à cet instrument la figure d'un capucin. La corde à boyau fixée au capuchon du saint homme le laisse retomber en avant lorsqu'elle est distendue par l'humidité, et le tire en arrière en se contractant lorsque l'air est sec.

Nos pères ont formulé en proverbes une foule d'observations relatives à la prévision du temps; en voici quelques-uns :

— Mars pluvieux, an disetteux.
— Avril doux, c'est du bien partout.
— Mai gai et venteux
Annonce un an gracieux.
— Pluie de Saint-Michel, soit devant soit derrière
Ne demeure longtemps au ciel.
— Saint-Pierre et Saint-Paul pluvieux,
Pour trente jours dangereux.
— S'il pleut le jour de Saint-Médard
Il pleut quarante jours plus tard.

Ce dernier pronostic est heureusement mal fondé, car durant une suite d'observations faites pendant trente-trois années consécutives, le proverbe ne s'est pas réalisé complétement une seule fois; et d'ailleurs

Vient le bon Saint-Barnabé
Qui peut tout réparer.

Mais continuons nos citations :

— Au cinq de la lune on verra
Quel temps tout le mois donnera.
— La lune pâle fait la pluie,
L'argentine temps clair, et la rougeâtre vente.

Ah! voici une question très-vivement controversée : La lune a-t-elle une influence sur l'état de l'atmosphère? La nouvelle ou la pleine lune peut-elle amener un changement de temps? Les découvertes météorologiques les plus récentes ont fait reconnaître que la lune détermine en réalité sur les couches atmosphériques des espèces de flux et de reflux analogues à ceux qu'éprouvent les eaux de la mer sous son influence.

Quoi qu'il en soit, le maréchal Bugeaud, dont le nom est resté si populaire en Afrique, avait une entière confiance dans une règle de prédiction qu'il avait longtemps expérimentée, et il n'entreprenait jamais une expédition militaire sans consulter les données de cette règle qu'il a formulée ainsi : — Pendant toute la durée d'une lunaison, le temps se comporte *onze fois* sur *douze* comme il s'est comporté le cinquième jour de cette lune, si le sixième jour le temps est resté le même qu'au cinquième; et *neuf fois* sur *douze* comme le quatrième jour, si le sixième ressemble au quatrième.

J. PIZZETTA.



BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux Libraires-Éditeurs.

GEORGE SAND

La vie et la mort de madame Sand ont été un regret et un deuil pour les chrétiens. Ce beau génie, cette intelligence créée pour les plus nobles missions, cette plume grave, souple, brillante, ce bon sens lumineux (car elle était de la vraie race française, la race raisonnable), cette appréciation exquise de la nature, tous ces dons rares et charmants ont été, durant tout le cours d'une longue vie, engagés dans la guerre contre Dieu et son Christ; et rien, ni les années, ni les chagrins, ni l'expérience, ni la vue de tant de systèmes embrassés avec enthousiasme, et qui sombraient dans le ridicule et le néant, rien n'a pu la désillusionner! Quelle fatale obstination a pesé sur cette existence? Ils sont donc bien grands ces crimes de la plume, qui, jusque sous les cheveux blancs, rendent la grâce stérile dans une âme qui, jadis, hélas! avait pu la comprendre et la recevoir!

Car Aurore Dupin avait connu, dans son adolescence, les douceurs de la religion; élevée chez de saintes religieuses, elle avait appris à s'appuyer sur la prière; elle communiait souvent, et même un instant elle conçut la pensée de se consacrer à Dieu. Dans un de ses plus mauvais livres, bien oublié aujourd'hui, elle a trouvé, pour célébrer la vie religieuse, des accents angéliques. Elle décrit un monastère de Sicile, et elle raconte en ces termes la vie d'une religieuse :

« Parmi ces morts vénérés, je veux faire mention d'Agnès de Catane, dont on raconte ici la » romanesque histoire. Novice pleine de ferveur, » à la veille d'être unie à l'Époux céleste, elle » fut rappelée au monde par l'inflexible volonté » de son père. Mariée à un vieux seigneur français, elle fut traînée à la cour de Louis XV, et » garda ses vœux, selon la chair et selon l'esprit, » quoique sa grande beauté lui attirât les plus » brillants hommages. Enfin, après dix ans d'exil » sur la terre de Chanaan, elle recouvra sa liberté par la mort de son père et de son époux, » et revint se consacrer à Jésus-Christ. Lorsqu'elle arriva par le chemin de la montagne, » elle était richement vêtue et une suite nombreuse l'escortait. Une foule de curieux se pressaient pour la voir entrer. La communauté sortit du cloître et vint en procession jusqu'à la » dernière grille, les bannières déployées et l'abbesse en tête, en chantant l'hymen : *Veni,* » *sponsa Christi*. La grille s'ouvrit pour la recevoir. Alors, la belle Agnès, détachant son bouquet de son corsage, le jeta en souriant par dessus son épaule, comme le premier et le dernier » gage que le monde eût à recevoir d'elle, et arrachant avec vivacité la queue de son manteau » aux mains du petit Maure qui la portait, elle » franchit rapidement la grille qui se referma à » jamais sur elle, tandis que l'abbesse la recevait » dans ses bras et que toutes les sœurs lui apportaient au front le baiser d'alliance. Elle fit le » lendemain une confession générale des dix années qu'elle avait passées dans le monde, et » le directeur trouva tout ce passé si pur et si » beau qu'il lui permit de reprendre le temps de » son noviciat où elle l'avait laissé, comme si ces » dix ans d'interruption n'avaient duré qu'un » jour, jour si chaste et si fervent, qu'il n'avait » pas altéré l'état de perfection où était son âme, » lorsqu'à la veille de prendre le voile elle avait » été traînée à d'autres autels.

» ..... O mânes amis, mânes sympathiques! » Vierges qui avez marché dans le silence sur les » tombes de vos sœurs! vous qui avez connu » peut-être les orages de la vie et le tumulte du » monde! vous qui avez aspiré au repos éternel, » et qui en avez senti l'avant-goût ici-bas, à l'abri de ces voûtes sacrées, sous la protection de

» cette prison volontaire! ô vous, surtout, qui » avez ceint l'auréole de la foi et qui avez passé » des bras d'un ange invisible à ceux d'un époux » immortel! chastes amantes de l'espoir! fortes » épouses de la volonté! est-ce vous dont les en- » censoirs d'or répandent ces parfums dans la » nuit? Est-ce vous qui chantez doucement dans » les mélodies de l'air? Est-ce vous qui, par une » sainte magie, rendez si beau, si attrayant, si » consolant, ce coin de terre, de marbre et de » fleurs, où nous reposons vous et moi?..... »

Ces pages délicieuses furent tracées au milieu des orages de la vie; elles sont un pur reflet de l'aube, elles promettaient peut-être un heureux couchant, pronostic favorable qui ne semble pas s'être réalisé. Mariée au baron Dudevant, Aurore Dupin a dit elle-même, dans les *Lettres d'un Voyageur*, les amertumes et les déceptions de son mariage. Elle quitta son mari et vint à Paris, où, comme une héroïne de roman, elle peignit, pour vivre, des boites et des écrans. Mais bientôt une autre vocation se révéla en elle : elle écrivit, et ses premiers romans produisirent une sensation immense. Quel était cet inconnu qui faisait une guerre ouverte au mariage et à la société, et qui encadrait les idées les plus subversives dans des drames poignants, et les revêtait des formes les plus neuves et les plus brillantes? On le sut bientôt, et le pseudonyme qu'elle avait emprunté au nom d'un de ses collaborateurs, Jules Sandeau, devint célèbre en bien peu de temps (1). Ses œuvres se multiplièrent, car à tous ses dons se joignait celui d'une fécondité merveilleuse : les romans, toujours destinés à plaider des thèses sociales, se succédaient; ils étaient pénétrés des idées de ceux dont George Sand formait sa société; ils devaient aux voyages qu'elle entreprenait des couleurs vives et nouvelles, mais le fond demeurait le même : c'était l'éternel plaidoyer de la femme contre le mari, de la révoltée, de la rebelle contre la société entière. Et pourtant, parmi ces livres dangereux, il est quelques chefs-d'œuvre, *André*, si on supprimait une ou deux pages, serait digne de toutes les bibliothèques. Voici un charmant passage de ce livre : Geneviève, la femme d'André, la pauvre fleuriste, qui n'a aimé que les fleurs, est au dernier terme d'une maladie mortelle :

« Pendant ce dernier mois, elle ne souffrit plus; » elle n'avait plus la force de quitter son fauteuil, » mais elle lisait l'Écriture sainte et se faisait ap- » porter des fleurs dont elle parsemait la table. » Elle passait des heures entières à les contem- » pler d'un air heureux, et personne ne pouvait » deviner à quoi elle songeait dans ces moments- » là. Geneviève souffrait de se voir entourée et » surveillée, elle demandait en grâce à être seule; » alors il lui semblait qu'elle rêvait ou priait plus » librement; elle regardait le ciel et ses fleurs, » puis elle se penchait vers elles et leur parlait à » demi-voix d'une manière étrange et enfantine :

» Vous savez que je vous aime, leur disait- » elle; j'ai un secret à vous dire : c'est que je » vous ai toujours préférées à tout. Pendant » longtemps je n'ai vécu que pour vous. J'ai aimé » André à cause de vous, parce qu'il me semblait » pur et beau comme vous. Quand j'ai souffert » par lui, je me suis reportée vers vous, je vous » ai demandé de me consoler et vous l'avez fait » bien souvent, car vous me connaissez, vous avez » un langage et je vous comprends. Quand je » suis née, ma mère m'a fait mettre dans un ber- » ceau semé de feuilles de roses; quand je serai » morte, j'espère qu'André en répandra encore » sur moi, et qu'il vous portera tous les jours sur » mon tombeau, ô mes chères amies! »

Ces pages gracieuses, gouttes de rosée jetées sur des volcans, ne sont pas rares dans l'œuvre de George Sand; la nature l'a toujours excellemment inspirée, et durant les premières années de sa carrière, en dépit des nuées orageuses qui lui voilaient la morale et la foi, la grande idée de Dieu et des vérités religieuses l'inspirait encore. Chose étrange, à mesure que l'âge la ramenait vers le sentiment de la famille et du devoir, qu'elle répudiait tacitement les folles théories de ses premiers écrits, la note religieuse s'accentuait moins, l'hostilité même ne perçait que trop fréquemment. *Mademoiselle de la Quintinie*, ce méchant et ennuyeux ouvrage, est l'œuvre de l'âge mûr, et, ajoutons-le, l'œuvre de l'esprit de parti et de coterie qui a toujours exercé une si grande influence sur George Sand. L'amitié de Listz lui inspira *Consuelo*, cette étrange histoire bohême, blasphème aussi inconscient qu'il est redoutable; ses amitiés avec Michel (de Bourges) Rollinat, Pierre Leroux, lui dictèrent des romans sociaux, où les ouvriers, les compagnons du tour de France, les menuisiers, les meuniers jouaient les premiers rôles; mais, quoique le talent ne pût être absent, ces thèses, un peu tard venues, en faveur de ceux qui ne sont plus ni deshérités, ni repoussés, eurent un médiocre succès. La révolution de 1848 la trouva sur la brèche; elle rédigea une Correspondance politique destinée à la classe populaire, mais la chute de ses amis républicains lui rendit un immense service; elle la ramena à la campagne, dans ces vallons de la Creuse qu'elle a dépeints avec un charme souverain. Elle se prit à étudier les paysans, leur langage, leurs mœurs, leurs traditions, et de ce temps de repos sortirent ces *paysanneries*, qui resteront un des plus jolis joyaux de ce vaste écrin. Ses paysages sont les plus beaux et les plus vrais qu'on puisse voir, ses paysans sont-ils aussi vrais? Je ne sais, mais ils sont amusants, et l'on voudrait connaître ces braves gens-là, si avisés et pourtant si honnêtes.

Puis vinrent les romans de l'âge mûr et de la

(1) Jules Sandeau et *George Sand* avaient publié en collaboration un roman intitulé : *Rose et Blanche*.

vieillesse, très-nombreux, car cette veine ne tarit pas; très-sages, car les années étaient venues, et avec les années les petits-enfants; on ne peut plus soutenir les plaidoyers dangereux quand des voix innocentes disent: « Grand'mère, qu'écris-tu là? » peu amusants peut-être, mais toujours riches de style et de descriptions exquises. Parmi ses derniers écrits, il y a deux contes d'enfant: *le Chien Fadet* et *l'Éléphant sacré*, qui sont, l'un touchant et l'autre éblouissant.

Elle s'était donc calmée avec l'âge, elle s'était presque réconciliée avec la société, tant honnie jadis; mais le pivot de cette société, la religion révélée, elle n'a cessé de le battre en brèche; fille intellectuelle de Jean-Jacques Rousseau, elle croyait en Dieu et en l'immortalité de l'âme; pourtant ses aspirations religieuses, vagues et mal définies, se sont souvent perdues dans le panthéisme, où mène toujours l'adoration de la nature, quand au-dessus de cette nature si belle on n'adore pas le Créateur. Comment l'apaisement qui s'était fait dans ce grand esprit ne l'a-t-il pas amené à l'étude de la religion? Comment cette belle imagination, ce cœur tendre, cette haute raison ne se sont-ils pas inclinés devant le Christ et devant cet Évangile, dont la majesté touchait Jean-Jacques, dont la simplicité parlait à son cœur? Quelle noire vapeur sortie du puits de l'abîme a, jusqu'au dernier moment, obscurci cette âme? Qui dira la part des amitiés, des relations, des engagements et du fatal respect humain, qui, peut-être, à la dernière heure, ont étouffé un dernier cri de foi et de repentir? Dieu seul, penché sur le cœur de sa créature, a pu entendre un soupir de regret et de désir: le monde n'a rien su, et madame Sand est morte comme elle avait vécu — loin de Dieu et de l'Église à laquelle elle appartenait.

Elle avait soixante-douze ans; elle est morte au château de Nohant (dans l'Indre), entourée de ses enfants et petits-enfants, le 8 juin 1876.

Voici un singulier rapprochement: Par son père, M. Dupin de Francueil, madame Dudevant descendait du maréchal de Saxe. Or, le maréchal étant oncle de Marie-Josèphe de Saxe, dauphine, mère de Louis XVI, de Louis XVIII et de Charles X, il se trouve que madame Sand est cousine au sixième degré du comte de Chambord.

M. B.



L'ORPHELIN D'EVENOS

PAR Mme DE LA ROCHÈRE

—

Par une nuit d'hiver de l'année 1769, une femme mourante et un petit enfant furent apportés chez le charitable curé d'Évenos; la femme mourut et le petit garçon, dont nul ne connaissait ni le nom ni la famille, fut adopté par le vieux prêtre. Il le baptisa sous condition et l'appela Julien. Élevé avec les soins les plus tendres et les plus sages, Julien répondit complétement aux bienfaits dont il était l'objet: il devint un chrétien fervent et un homme d'intelligence et de courage. Son père adoptif l'envoya à Toulon, et là, Julien fut en relation avec une famille bien peu semblable, par les sentiments et le caractère, aux excellentes gens avec lesquels il avait vécu jusqu'alors. Un mari faible, une femme envieuse et violente, une jeune fille vaniteuse et coquette formaient un entourage peu agréable et dont le pauvre Julien eut bientôt sujet de se méfier.

La Révolution commençait, et trouvait à Toulon, comme ailleurs, des partisans parmi les ouvriers et les petits bourgeois; la famille Pardichon fut au nombre de ceux qui montraient le plus de zèle pour les idées nouvelles; Julien s'éloigna d'elle, sans se douter que cette relation passagère devait exercer sur sa vie une funeste influence.

Au milieu des émeutes dont la ville de Toulon était le théâtre, il eut le bonheur de sauver un capitaine de vaisseau, le comte de Castelmar, et dès ce moment il s'attacha par tous les liens de l'affection et du dévouement à cette famille infortunée; à côté du vieux marin se trouvait sa fille, Ange-Marie, que Julien ne tarda pas à aimer et qui l'aima à son tour. Les événements se pressent, la Terreur domine la France, l'échafaud est dressé en permanence sur la place de Toulon; Julien multiplie autour de ses amis les preuves de sa vigilance et de son énergie. Mais la haine veille en même temps que l'amour: cette jeune fille, Paméla Pardichon, dont il a méprisé les avances et la coquetterie, apprend qu'il aime mademoiselle de Castelmar, et prise de fureur, elle se venge. Sa famille, grâce aux excès de la Terreur, est devenue puissante, et Paméla laisse le choix à Ange-Marie entre la mort ou une alliance avec un Jacobin, coupable de tous les crimes. M. de Castelmar donne sa fille à Julien l'orphelin; un prêtre proscrit les marie; ils s'éloignent la nuit même, ils s'embarquent pour l'Italie; mais au milieu d'une horrible tempête, la jeune fille voit le château où habite son père dévoré par les flammes, et elle meurt d'effroi et de douleur. Julien lui survit, mais jamais il ne s'est consolé.

Ce dramatique récit, raconté avec la simplicité émouvante qui distingue le talent de madame de la Rochère, sert de cadre aux scènes douloureuses de la Révolution à Toulon; tout est vrai, tout vit dans ces pages touchantes: il n'est pas, je pense, nécessaire de recommander plus longuement aux lectrices du *Journal des Demoiselles* un nouveau roman de l'auteur de *Tante Gertrude*.

M. B.



LA PARURE SPIRITUELLE
DES ENFANTS DE MARIE

—

Ce titre peut paraître bizarre : il est pourtant emprunté aux paroles mêmes de l'apôtre des Gentils; ne dit-il pas : *Revêtez-vous des armes spirituelles; prenez le casque du salut, l'épée de la foi, que la ceinture de la vérité environne vos reins?* L'auteur de ce charmant livre, étendant le sens de ces paroles divinement inspirées, détaille avec amour la parure intérieure qui doit orner l'âme d'une jeune fille, d'une enfant de Marie. Ses développements sont si heureux, que ce qui semblait étrange et recherché, n'est plus qu'ingénieux et spirituel. Nous avons lu avec un vif plaisir ces pages pleines de piété, de suavité, et qui combattent avec tant de force les travers modernes, le goût exagéré de la parure, l'amour du faste et des vaniteuses jouissances. L'auteur, dont nous ignorons le nom, réunit à une foi vive, à une religion éclairée, une agréable connaissance des lettres sacrées et profanes; il cite souvent et toujours à propos; et la variété des conseils, des réflexions, des exemples, fait de ce joli volume une lecture aussi facile que profitable. Ajoutons que l'extérieur est digne de l'intérieur et qu'il est imprimé de la façon la plus élégante (1).

M. B.

(1) Chez Couor, libraire à Saint-Brieuc. Franco par la poste : 2 fr. 75 c.

ÉDUCATION

XXVII

LE FLÉAU DE NOTRE TEMPS

Je lisais dernièrement dans un bon journal ces mots accusateurs : « Règle générale : Quand vous entendez dire d'un homme du monde riche et marié : Il s'est ruiné sottement par son luxe, — n'en croyez pas un mot.

« Ce n'est pas lui, d'ordinaire, qui a fait entrer sottement la ruine dans la maison, c'est sa femme. »

On voudrait bien protester contre une affirmation si positive, mais le moyen? L'examen de ce qui se passe dans le monde ne donne que trop raison à la dureté du journaliste, et dans ce procès, comme dans tous les procès, il faut chercher la femme, la femme et sa vanité, la femme et son envie, la femme et ses idées fausses, la femme et son égoïsme. Le journaliste s'adresse, et il a raison, aux femmes de la condition moyenne, il accuse leur prodigieux amour-propre, qui attache une si ridicule importance à se donner les dehors de la fortune lorsqu'on possède à peine l'aisance; erreur de jugement qui aboutit au malheur intérieur toujours, à la ruine souvent, au déshonneur quelquefois. Et dans ce cas, on accuse l'homme, et c'est la femme qui devrait presque toujours porter le poids du blâme et de la dérision publics.

Laissons de côté les grandes fortunes, transmises de père en fils; en général, les familles françaises les emploient noblement et sagement, et c'est dans ces rangs élevés que l'on trouve les femmes chrétiennes, bien instruites à l'école de l'Évangile, qui donnent à César, au monde, ce qui revient à César, et à Dieu, ce qui revient à Dieu, et qui trouvent que de tous les luxes, le plus beau, le plus doux, c'est la charité!

Dans le monde financier, déjà la note est moins élevée; on aime l'argent, on pousse trop souvent le mari aux entreprises hasardeuses afin de pouvoir dépenser sans compter, afin de dépasser les femmes des collègues en recherche de toilettes, d'ameublements, de services, d'équipages et de table.

Voyez ces brillantes maisons de négociants, de banquiers, d'agents de change, d'agents d'affaires, que de belles choses y entrent! quels beaux meubles! quelles curiosités exquises! que de dentelles et de bijoux! et ces poissons, ce gibier, ces primeurs! quels chevaux piaffent dans ces écu-

ries! Oui, mais voyez ce qui passe aussi sous quelques-unes de ces portes, voyez ce cortége : les dettes, les expédients, l'escroquerie, le faux, la ruine, le déshonneur, le suicide! Les exemples seraient nombreux autour de nous, mais détournons les yeux de ce triste spectacle : passons la mer, voyons l'Amérique. Un des premiers magistrats de la grande République n'est-il pas accusé de concussion et de vol, et n'est-il pas démontré au procès que c'était au luxe insatiable de sa femme qu'il avait immolé les plus vulgaires sentiments d'honneur? Les marchés de fournitures, les emplois vendus, les concussions, les tripotages payaient les robes et les diamants de Madame B.....pp.

Sur un plus étroit théâtre, mêmes tendances, mêmes fautes, mêmes malheurs; exceptons les exceptions, et, Dieu merci, elles sont nombreuses! Mais dans les grandes villes, dans ces centres d'opulence et de plaisirs, foyers qui allument l'envie au cœur des pauvres, voyez ces familles de fonctionnaires, d'employés, de marchands, de petits rentiers : le père est laborieux, il tâche de gagner son pain et le pain des siens, il voudrait bien arriver à la vieillesse avec quelques économies qui le reposeraient enfin de ces années consumées dans de monotones labeurs. Avec une femme sage, avec des filles raisonnables, son rêve honnête et modeste se réaliserait; mais ces dames sont mordues de la tarentule du luxe, et leur pauvre existence se passe à simuler une fortune qu'elles n'ont pas, et à se priver du bien-être qu'elles pourraient avoir. Rien de plus lamentable que cette comédie perpétuelle qui, comme toutes les comédies, ne trompe personne; on a quelques dehors de la richesse, mais ces dehors voilent mal l'indigence qui règne dans les coulisses; les besoins les plus réels sont sacrifiés au paraître : on a de jolies toilettes et presque pas de linge; on donne de temps en temps un dîner à des connaissances, et ce dîner, peu réussi d'ordinaire, impose un long jeûne au mari et aux enfants; on sert des plats truffés à des gens qui ne s'en soucient guère, et on vit entre soi de pain et de charcuterie; on a quelques jolis meubles dans un salon et la chambre à coucher est misérable, la cuisine nue; on paie des entrées au théâtre et au concert, et les enfants n'ont pas les livres nécessaires à leur éducation... puis viennent les dettes et leurs humiliations; on s'endort et on s'éveille avec la terrible pensée d'une échéance à laquelle on ne pourra pas satisfaire; selon l'expression vulgaire, on ouvre un trou pour en boucher un autre, et de soucis en soucis, d'intrigue en intrigue, on arrive au fond d'un abîme. Tout est perdu, l'aisance, l'avenir, le repos de la vieillesse; l'honneur parfois, mais on a la consolation d'avoir eu de plus belles toilettes que sa voisine et d'avoir été enviée peut-être par ceux qui se trouvaient plus bas sur l'échelle... Pauvre dédommagement!

Et ceux-là mêmes qui sont placés dans les rangs inférieurs, ces ouvriers à qui, dans les centres industriels, la vie pourrait être douce, car leurs salaires sont élevés et aucune exigence sociale ne dérange leur budget, combien ne les voyons-nous pas payer tribut au fléau de notre époque? Le mari dépense chez le marchand de vin, la femme chez la marchande d'étoffes qui vend *à la semaine*, tous deux s'endettent, tous deux sont privés du bien-être réel et solide, mais la femme porte des robes de mohair ou de mérinos, des bonnets hérissés de rubans et de fleurs, les petites filles ont des bottines à talons et des toquets emplumés, la famille se divertit le dimanche, le lundi et même au delà, mais le loyer ne se paie guère, la montre et les boucles d'oreilles font des stations régulières au Mont-de-Piété; et nul peut-être n'importune davantage de ses plaintes et de ses demandes les Sœurs de charité, que tel artisan, qui serait le plus indépendant des hommes s'il savait mettre un juste équilibre entre ses recettes et ses dépenses. Mais il sacrifie à un luxe relatif, et dès lors, repos, bien-être, honorabilité, tout est perdu. C'est parmi ces ouvriers, amoureux de plaisir et de faste, que les révolutions recrutent leurs partisans.

Comment remédier à ces maux? ils prennent leurs racines dans l'âme humaine, dans l'esprit d'orgueil et d'envie qui est caché au fond de nos cœurs, et auquel, seul, l'Évangile oppose une digue puissante. Le monde dit: Jouissez et ne souffrez pas de supérieurs! l'Évangile dit: Si vous êtes invités à des noces, prenez la dernière place. Au banquet de la vie, Dieu nous assigne la place, acceptons-la, quelle qu'elle soit, avec un cœur soumis et content, et nos affaires temporelles se trouveront bien de cette disposition de notre âme, car la résignation, qui n'est pas le fatalisme, n'empêche pas le travail, elle est une admirable compagne de l'ordre, de l'économie, de tout ce qui fait naître la prospérité des familles.

C'est une vertu chrétienne que d'accepter sa situation; c'est une preuve de sagesse que de se faire à sa vie et d'en tirer le meilleur parti possible. Comme il faut choisir entre les devoirs et embrasser les plus stricts et les plus essentiels, il faut aussi choisir entre ses dépenses, et mettre au premier rang les choses nécessaires : un logis sain, une nourriture saine, la propreté, ce luxe de ceux qui n'en ont pas d'autres — les dépenses réfléchies pour l'éducation des enfants, voilà, il me semble, les choses urgentes auxquelles il faut consacrer d'abord, rentes, honoraires, ou salaire. Il faut, en ménage comme en toute chose, de la réflexion, plus des connaissances pratiques qui ne sont pas très-difficiles à acquérir; il faut savoir nettement de quelles ressources on peut disposer et les appliquer le plus judicieusement possible aux besoins de la famille; il faut connaître aussi le pays qu'on habite, le prix des denrées, et baser là-dessus son budget. Quand les

choses nécessaires seront payées, s'il reste de l'argent, le caprice dira peut-être tout bas à l'oreille d'une femme : Un peu de luxe! un peu de toilette! pour faire comme les autres! La raison dira :— Économise pour un besoin à venir ! — Le dévouement dira : — Prélève là-dessus quelque chose d'utile à ton mari, à tes enfants, à tes serviteurs même... J'espère que ce sont les deux dernières voix qui seront écoutées. Elles seront en effet toutes-puissantes, ces voix de la raison et du cœur, si la religion domine la vie d'une mère de famille; elle seule, cette religion des humbles et des petits, met dans l'âme une juste fierté qui dédaigne les petites richesses et les petites vanités de la terre; elle seule enseigne la résignation joyeuse, l'abnégation de soi aux autres, et dans le gouvernement des empires comme dans celui d'une humble maison, on ne peut rien sans elle. Le pauvre cœur humain désire et convoite toujours : pour qu'il se passe des trésors de ce monde, il faut lui montrer des biens éternels.

M. B.



LA FAMILLE AZOTE

(SUITE ET FIN)

II

APRÈS LA RETRAITE.

C'est un moment délicieux! On a sa retraite! c'est-à-dire cette innocente liberté de mouvements à laquelle on a toujours aspiré depuis le collége, et même au collége, et même en nourrice. Comme la nourrice et les autres nous l'ont refusée, ou du moins l'ont fortement restreinte, cette liberté a pris, dans l'imagination du fonctionnaire quelconque, des proportions chimériques. L'esprit la caresse jusque dans ses songes, le cœur lui sourit, les yeux la cherchent... Enfin, un matin ou un soir, l'administration lui fait savoir qu'il n'est plus bon à rien; ce n'est point la formule, mais c'est le sens; et le fonctionnaire voit, *in petto*, défiler toute une procession de jeunes gens et d'hommes faits, ses collègues, qui approuvent du geste le jugement de l'administration.

Ceci est blessant, dira-t-on? Eh bien ! nul ne s'en fâche; d'abord, parce que tout se passe *in petto*, ce qui est toujours convenable; puis parce qu'on en a pensé tout autant lorsqu'on tenait la queue de la procession, au lieu de tenir la tête; enfin, parce que l'aigreur est impossible en présence de l'heureux événement qui va faire de soi un monsieur déjeunant à ses heures, et ne sortant plus quand il neige. Chacun entend la liberté à sa guise. L'inspecté se dit : Je vais donc me promener! — L'inspecteur : Je vais donc m'asseoir!

Oui, je voulais m'asseoir, assigner ma place et celle de ma femme, aux deux coins d'un foyer, où nous-mêmes ferions le feu; nous promettant de ne point le laisser s'éteindre. Pour les époux qui vieillissent ensemble, il y a tant de secrets sous les cendres!

C'était le moment de me choisir une résidence champêtre. Qu'aurais-je attendu? Quand on a sa retraite, on n'attend plus rien. Je me mis donc en campagne, c'est le cas de le dire en le prenant dans le sens propre. Le génie de gauche, comme frappé de mutisme, me laissait faire sans se mêler de mes délibérations, mais le génie de droite, toujours soutenu par ma femme, me conseillait de ne pas me presser d'acheter une propriété. Ne pas me presser ! Mais il y avait trente ans que je ne me pressais pas ! Il fallait, disaient-ils, louer d'abord, et s'assurer, par une habitation momentanée, que la situation et le voisinage seraient à notre convenance.

Le duc du Maine, enfant, disait à Louis XIV, en parlant de madame de Maintenon : — C'est la raison même! — Le grand roi en concevait une estime qui finit par le rendre raisonnable aussi. Je sentais en moi du Louis XIV; ma femme ayant toujours raison, et moi ne voulant jamais lui céder le pas, parce que je suis son chef, il n'y a pas de folies que je n'aie évitées. Entre autres, j'ai évité d'acheter un bien sans le connaître à fond, uniquement sur sa bonne mine un jour de soleil. Insigne imprudence ! Malheureux qui n'avez avec Louis XIV aucun point de contact, je vous plains.

Un jour, je vis dans la rue de Rivoli, sous une vitrine, un joli paysage: Maison blanche et carrée, *à vendre ou à louer*; toit élégant, pelouse verte, rosiers fleuris, grands arbres, petits arbres, un jet d'eau, un bosquet, haies vives... c'était à huit lieues de Paris; jolie distance. On vient voir ses filles, et les enfants accourent au premier signe.

Je pars, j'arrive, je trouve la réalité moins jolie que l'image; mais, sachant de longue date qu'il en est de tout ainsi, j'oublie l'image et je me passionne sur-le-champ pour la réalité. Rien de passionné comme un homme en retraite si vous le mettez en rapport avec les maisons blanches, les rosiers et les pelouses.

Les conventions faites, nous nous installons en deux jours, — mon Eldorado se louait tout meublé, et pendant une semaine, c'est-à-dire du lundi au samedi, je vole de surprise en surprise. Tout filet d'eau me charme, tout coteau me ravit. Je me sens foncièrement campagnard, et je parle tout seul quand ma femme n'est pas là, regrettant de ne pas avoir acheté tout de suite cette délicieuse propriété, où il y avait des fruits, un petit bois, de la luzerne... mon idéal; et même du lait pur, ce qui ne se trouve pas souvent aux environs de Paris.

Le dimanche survint. En paroissiens fidèles, on se réunit à l'église. Juste derrière notre banc, je vis celui de la famille Azote, dont la maison, située à mi-côte, et nous dominant, était le seul point noir que j'eusse entrevu dans mon nouvel horizon. Je fis une grimace, — intérieurement, vu la sainteté du lieu,—et je supprimai une suite de déductions logiques qui me venaient à l'esprit, et que j'aurais désiré transmettre à ma femme.

A Paris, vous ne connaissez même pas le visage des gens qui demeurent sur votre palier, à moins que les circonstances n'aient déterminé le coup de chapeau obligé en cas de rencontre dans l'escalier. A la campagne, si vous avez des voisins qui ne vous conviennent pas, il faut les voir quand même. C'est une loi que vous devez subir, à moins de vous déclarer ennemi juré, et d'être cause que, au grand scandale du village, on dira en parlant des voisins et de vous: — Ils sont à couteaux tirés!

Non, s'il vous plaît, point de couteaux et faisons ce qu'il convient de faire. Donc, pour la propagation des bons principes, nous nous disposions à notre tournée de visites, en y comprenant bon gré mal gré la famille Azote; mais cette famille nous prévint, mettant dans nos premiers rapports un empressement, une bonhomie, un sans-façon, toutes choses prématurées dont nous ne sentions nul besoin. Huit autres jours passèrent: Hélas! seulement huit, et même sept, car on a pris l'habitude de mal compter; et, lorsque sonna la grand'messe, nous étions liés, intimement liés avec la famille Azote! C'était affreux!

Un monsieur, une dame, une fille à marier, un petit garçon de neuf ans, tout cela ne faisant qu'un avec nous, sans que nous y fussions pour rien. Notre rôle passif se bornait à saluer et à répondre aux questions qu'on nous adressait.

Quel bombardement! L'ennemi, campé à mi-côte, avait l'avantage sur nous, gens du vallon. Où se cacher? pas de casemates contre les indiscrets! Pas moyen de faire dire qu'on n'y est pas, quand on vous a vu de là-haut dans votre potager les mains dans vos poches, ou causant avec votre jardinier, tout comme Boileau avec Antoine. Ma femme en perdait la tête. Menacée, assiégée, elle ne savait quelle digue construire pour l'opposer aux empiétements de l'étranger; il aurait fallu un second Richelieu.

Ma pauvre femme faisait-elle assurer par sa femme de chambre qu'elle avait la migraine? madame Azote forçait la consigne, et lui apportait une liste d'antidotes, tous manquant leur effet dès le temps d'Esculape. La victime avait beau objecter en gémissant que le seul remède qui lui réussît en pareil cas, c'était le silence, notre importune voisine lui répondait en continuant par un discours sur les précautions à prendre pour éviter une rechute. Que faire? Madame Azote n'entendait pas les demi-mots, les insinuations, les façons indirectes de faire sentir ce qu'il serait grossier de dire explicitement. Bonne âme, vous croyez peut-être qu'elle était sourde? — Non!

Les importuns ont un service monté toujours à leur disposition. Langue, oreilles, yeux, jambes, tout était bon chez les Azote. Ah! j'étouffe encore en y pensant!

Lorsque le chef de famille tombait sur moi de sa colline, je le prenais pour un obus. Il m'arrivait ses journaux à la main; il en recevait deux et en lisait trois, car je devais lui prêter le mien. O sort funeste! je me plaisais à cultiver moi-même des corbeilles de fleurs, qui nous faisaient du salon un point de vue délicieux! Je binais, j'arrosais, tout en respirant l'oxygène à pleins poumons! M. Azote m'apparaissait... je ne respirais plus, quel effet!... Oui, je sentais diminuer en moi le principe de l'activité; je demeurais là, interdit, attrapé, les mains pleines de terre ou d'eau, quelquefois les deux; la tête basse, l'œil éteint comme un pauvre oiseau qui sert à faire des expériences, et que l'on fait entrer de force dans un bocal, après avoir fait jouer la machine pneumatique.

Ah! si vous m'aviez vu, cœur compatissant, moi qui avais ma retraite! j'étais là, devant ce monsieur qui m'indiquait du doigt des tirades à lire; j'en frémissais! des colonnes entières! Les premiers jours, je disais naïvement que je n'avais pas mes lunettes; ce fut une grande faute stratégique, car il prit l'habitude de me lire lui-même les tirades sans en passer... quel inconvénient! Plus tard, mieux instruit, je ne bougeais plus sans mes lunettes, afin de pouvoir lire des yeux, et *perpendiculairement*, comme a dit un homme spirituel de nos jours.

Se figure-t-on le dépit d'un campagnard enthousiaste, buvant à longs traits cette noire politique? Il y eut, à cette époque, quantité d'élections. Je faillis devenir, non point député, mais fou. M. Azote avait toujours en poche les professions de foi des uns et des autres; c'était

verbeux, souvent peu clair; et, plus souvent encore, d'une clarté désobligeante. Et je devais entendre discuter sur ce thème, à perte de vue, comparer, louer, blâmer, et en fin de compte choisir entre les candidats, c'était encore le plus embarrassant.

Nous ne pouvions mener, un seul jour, la vie comme nous l'entendions. Les importuns rendent l'atmosphère pesante. Si j'avais l'imprudence de dire que j'irais le lendemain à Paris voir mes enfants, mon voisin me répondait : — J'y vais aussi, nous ferons route ensemble. Dans quel quartier demeurent mesdames vos filles ?

— Faubourg Saint-Honoré, soupirais-je !

— Cela me détourne fort peu; je vous accompagnerai jusqu'à la porte.

Je partais sans plaisir, je respirais mal tout le temps du voyage. Arrivé à la porte de l'une de mes filles, M. Azote me disait qu'il serait heureux de lui offrir ses hommages, s'il ne craignait de se présenter un peu tôt.

Moi, réunissant tous les exemples d'euphémisme que jadis j'avais appris par cœur dans mon traité de Rhétorique, je tendais à lui prouver poliment qu'il la dérangerait... Ma pauvre fille ! l'avoir préservée de tout danger jusqu'à ce qu'elle passât sous la protection d'un époux, et la livrer moi-même aux projectiles lancés sur Paris ? Non, non !

Encore si moi seul j'eusse pu tenir tête à cette famille d'importuns ! mais mademoiselle Richardine reproduisait fidèlement, hélas ! le type de son père, y joignant toutes les grâces intempestives de sa mère. Elle faisait la gentille, disait tout en riant, et, sous prétexte de s'instruire au point de vue du gouvernement de sa future maison, elle s'immisçait aux plus minutieux détails de notre ménage. Ma femme faisait-elle des confitures, doux plaisir qu'elle se permettait pour la première fois, mademoiselle Richardine, qui savait tout, accourait en costume de ménagère élégante, disant : Madame, je viens prendre une leçon, tout en vous aidant de mon mieux.

Ma femme perdait sur l'heure ce petit entrain que donnent aux maîtresses de maison la balance et la bassine. Elle égrenait tristement ses groseilles, cassait lentement son sucre, et manquait pleurer en mettant le tout sur le feu, pendant que son acolyte l'étourdissait de son verbiage... Notre gelée de groseilles était manquée.

Quant au petit garçon, élevé à si bonne école, il exagérait la doctrine des maîtres, ainsi que le firent en Grèce les disciples d'Épicure. Ce disgracieux Rodolphe nous traitait comme de vieux amis de sa famille, arrivant à toute heure, entrant sans frapper, cueillant les fleurs, chantant dans l'escalier... insupportable ! Et certes, lui non plus ne comprenait rien aux allusions ! Son âge l'excusait peut-être. On est en France courtois et poli, et quoique depuis quatre-vingts ans les mœurs aient perdu de cet atticisme qui caractérisait nos pères, nous n'en sommes pas du tout venus à dire à nos voisins :— Allez-vous-en donc, parce que vous me gênez.

C'eût été pourtant la seule traduction un peu claire de nos pensées. Il y a dans les caractères indiscrets une telle persistance ! Ne dites rien, ou dites quelque chose, c'est tout un. Vous les voyez se mêler de vos affaires avec une persévérance digne d'un autre but. Ils arrivent à vous faire dire ce que vous ne vouliez confier à personne. Ils ont une manière qui semble naïve, — et qui ne l'est pas, — de vous surprendre, de vous arracher en courant un mot regrettable; ils vous mettent, comme on dit vulgairement, au pied du mur; vous ne pouvez plus reculer, et, tout en maudissant les questionneurs, vous les avez mêlés sans le vouloir à vos affaires personnelles... Ne me parlez pas de ces gens-là !

Chaque jour, je voyais ma maison perdre de son charme. Ces bosquets, faits pour le silence ou l'amitié, ces bosquets n'étaient plus que le rendez-vous des *fâcheux*, comme disait Molière. Ah ! mes allées sablées, mes corbeilles, mes pelouses !... Un poète eût fait une élégie aux nymphes de céans, pour les engager à le plaindre; un inspecteur ne fait que des additions. J'additionnais donc tous les soirs les importunités de la famille Azote, leurs visites prolongées, leurs questions oiseuses ou curieuses, et tous les ennuis qu'ils nous causaient. Un certain jour, ayant réuni mes totaux, il me prit, à la vue de cette énorme somme, un tel découragement que je m'écriai d'une voix pénétrante :

« Ma femme, je n'aime plus la campagne. »

Alors, mes génies familiers, je veux dire ma femme et la Raison,— car la Nécessité avait pris sa retraite, elle aussi, — mes génies familiers se penchèrent vers moi avec une sollicitude touchante, et tout en partageant mon affection, ils me prouvèrent, par mes propres paroles, que si j'eusse acheté ce bien à première vue, j'eusse été victime de mon imprudence. En effet, je n'avais d'autre préservatif contre la continuation du bombardement, que mon titre de locataire.

Quand la famille, située à mi-côte, apprit que nous avions formé le projet de chercher une autre résidence, elle redoubla ses indiscrétions et ses importunités. Monsieur venait plus souvent me trouver dans mon potager, restait plus longtemps, et m'indiquait dans ses journaux plus de passages intéressants. C'était tous les jours une invention nouvelle; il me communiquait sans cesse une inquiétude poignante et quantité de faits divers et ennuyeux. Il se collait à moi comme l'écorce à l'arbre, nous faisions tout ensemble. Quel temps !... mais je n'étais que locataire.

Pour ajouter à mon martyre, quand mes enfants venaient passer avec nous une journée, la famille Azote, toujours en vedette, descendait sans pitié la colline et s'installait chez nous, sous

prétexte de s'associer à notre joie; prétexte illusoire, car notre joie s'évanouissait aussitôt.

Avez-vous vu quelque chose de plus décevant? Fuir un moment le bruit, les voitures, les soucis, la poussière, le bureau... Venir s'ébattre aux champs, apporter aux vieux parents du bonheur, et ne point trouver chez eux d'air respirable!... Non, tout Azote! au salon, au jardin, à la promenade, toujours Azote!...

Mes filles et mes gendres crurent *faire sentir* l'indiscrétion par des attitudes gênées, par le silence, l'œil froid, le front soucieux... Pantomimes perdues! C'est ainsi que ma femme passa les quatre saisons à essayer de *faire sentir* à madame Azote, qu'elle la gênait en venant dès le matin interrompre ses occupations. Une maîtresse de maison, qui aime son chez soi, consacre ces heures charmantes de la matinée à mille soins, vulgaires en apparence, mais qui au fond l'intéressent.

Elle visite son royaume, du nord au sud, de l'est à l'ouest, trouvant toujours à surveiller, à améliorer. L'arrivée d'un importun ressemble à un fléau s'abattant sur le plus paisible des empires. Ainsi venait madame Azote, entrant d'un air affairé, et ennuyant son vis-à-vis jusqu'au *non plus*, comme on disait sous Henri IV; quelquefois elle lui donnait lecture, bon gré, mal gré, d'une lettre qu'elle avait reçue la veille; il s'agissait d'une affaire embrouillée et totalement dépourvue d'intérêt pour une étrangère. N'importe, il fallait écouter. D'autres fois, c'était un mariage pour un Azote quelconque. La dame faisait des confidences, ouvrait son cœur, larmoyant au besoin, pendant que ma pauvre femme opinait du bonnet, et se bornait en fait de réponses à quelques *hum* diversifiés de ton.

Comment des gens bien élevés pouvaient-ils avoir contracté l'habitude de se rendre importuns? La raison en était, je pense, que M. Azote avait épousé sa cousine. Beaucoup de personnes blâment encore aujourd'hui les mariages entre cousins; je les approuve depuis que je sais ce qu'il peut advenir de l'indiscrétion greffée sur l'indiscrétion; c'est incalculable! Si le ménage est bon, comme il faut l'espérer, ce défaut prend d'étranges proportions. Les enfants grandissant dans ce milieu, contractent les mêmes habitudes, se marient, et voilà un courant d'indiscrétion aussi régulièrement organisé que celui des vents alizés entre les pôles et l'équateur.

Ce défaut prend toutes les formes: mademoiselle Richardine empruntait à ma femme, ou à mes filles, des cahiers de musique qu'elle leur rendait tachés et déchirés; des romances qu'elle perdait; des livres qu'elle lisait devant le feu en se chauffant les pieds, ce qui faisait prendre aux malheureux auteurs une forme convexe et ridicule dont ils ne se consolaient point.

Mademoiselle Richardine aimait les fleurs, malheureusement. A sa demande on lui accordait, le plus gracieusement possible, la permission de se faire un bouquet; elle en profitait pour dévaster le jardin. Ma pauvre femme cherchait vainement le lendemain ses plus chers boutons de roses, ses œillets à demi ouverts, enfin ce qui eût paré toute la semaine son joli parterre qu'elle aimait d'amour tendre, et qu'elle appelait en riant son dernier enfant, son Benjamin!

Mademoiselle Richardine appréciait la toilette; c'est fort naturel au jeune âge. Ma femme, ayant depuis longtemps renoncé à toute prétention, était devenue fort coquette, mais pour ses filles. C'est la dernière vanité d'une femme, et de celle-là les années ne la corrigent pas. Souvent elle s'amusait à préparer une surprise, et faisait venir quelque gracieuse parure pour l'une ou pour l'autre. Notre jeune et indiscrète voisine, tout en furetant, apercevait la surprise, en vantait l'élégance, et demandait qu'on lui confiât la parure pour une heure seulement, le temps de lever le patron... Comment refuser quand on tient à rester poli? Ah! que la politesse est gênante! La demoiselle levait le patron, et ses doigts ne manquant pas d'habileté, elle chiffonnait, piquait, galonnait, et nous arrivait triomphante, enveloppée d'une mantille exactement pareille à celle que la pauvre maman se faisait une si grande fête d'offrir comme une *nouveauté*. On sait que ce mot est magique; c'est pourquoi on le choisit encore aujourd'hui pour désigner vingt objets de toilette que ma grand'mère portait quand j'étais petit. Par conséquent, tout était manqué. Un vêtement perd beaucoup de son charme aux yeux féminins si, dès le premier jour, on voit à la grand'messe du village le même modèle courant communes et cantons.

Petites choses, dira-t-on? Eh! sans doute. Les indiscrets font tout en petit, de peur d'être mis à la porte. C'est précisément ce qui achève le tableau. Impossible de se brouiller, tant sont puérils les sujets de discussion. On aimerait bien mieux un gros *casus belli;* mais il n'y en a pas, et vous ne pouvez faire intervenir le canon.

A peine si l'on peut raconter les microscopiques dangers auxquels vous exposent les voisins indiscrets. Ils ne font presque rien, et vous arrivez à l'épuisement. Vous vous trouvez assiégé, sans défense, sans alliés, sans armée de secours. Un seul parti à prendre, s'il vous reste une issue, c'est de faire comme les Russes au commencement de ce siècle: sacrifier le sol, tout saccager, tout brûler et vous retirer, ne laissant entre vous et l'ennemi que des ruines fumantes et un froid mortel. C'est ce que nous fîmes, nous Français.

Un jour, nous dîmes en famille qu'acheter cette jolie campagne serait condamner la fin de notre existence aux soupirs. Il fut reconnu qu'on avait bien fait, très-bien fait de louer d'abord pour tâter le terrain; et que, trop de ronces y poussant, nous irions ailleurs chercher le peu qu'il faut à la vieillesse: le calme, le chez-soi, la confiance.

Où trouver cela, disions-nous ? Dans quelle direction ? Sur quelle voie ferrée ? L'important était de ne pas se tromper deux fois. Quand on vieillit on regarde souvent sa montre, et l'on craint de perdre un quart d'heure.

Considérant que la famille Azote, d'étouffante mémoire, avait élu domicile du côté de l'Orient, nous nous précipitâmes sur l'Occident. Le sort nous favorisant au delà de nos espérances, nous découvrîmes une sorte de cottage anglais, genre fantaisiste, vrai nid de bouvreuils dans un bosquet.

A vendre ou à louer. Nous louons, bien entendu, selon ma femme et la raison ; et nous voilà installés justement en face de notre propriétaire, assez bon homme, rond en affaires, et ne cherchant qu'à nous rendre sa maison agréable afin de nous voir passer de l'état de locataires à l'état de propriétaires.

M. Jaunet nous plaisait assez, et comme sa maison nous plaisait encore plus que lui, je lui laissai voir dans nos premiers entretiens que je ne serais pas éloigné de conclure dans peu. Ma femme roula des yeux qui eussent fait peur à tout autre qu'à moi ; et quand nous nous retrouvâmes en tête-à-tête, elle me fit observer que j'étais, malgré mon âge, un imprudent ; que la plus entière circonspection devait présider à nos moindres démarches, puisque la fin d'un rhumatisme suraigu tenait captive madame Jaunet, et nous empêchait de faire connaissance avec elle. Je la plaignais, la pauvre dame, car j'avais eu, dix ans plus tôt, un rhumatisme aigu qui m'avait réduit au désespoir ; et je concevais par là une idée terrible de celui de madame Jaunet, qui était suraigu !

Il se passa trois ou quatre semaines ; le mieux suivit le pire, selon l'usage, et l'on annonça la convalescence de madame Jaunet.

Nous avions, depuis un an surtout, une telle horreur de l'indiscrétion que nous n'osions pas nous présenter, si ce n'était à la porte, pour demander des nouvelles de la malade. Un jour, M. Jaunet se trouva là et, avec une aimable bonhomie, nous pria de vouloir bien entrer, assurant que la convalescente nous verrait avec grand plaisir. J'en éprouvais moi-même ; la femme de cet excellent homme devait être sensée et de bonne compagnie ; or, de la dame dépendait notre résolution définitive, car en fait tout nous convenait dans cette acquisition : site, bâtiments, dépendances, et quelques morceaux de terrain aux alentours... de la luzerne précisément. C'était fort bien, et je me sentais à moitié propriétaire, lorsqu'on ouvrit devant nous la chambre de madame Jaunet.

Quelle émotion !... Sur une chaise longue, et la tête reposant sur un coussin moelleux, doublé d'un autre aussi moelleux, nous vîmes une femme de cinquante et quelques années, et dans ses traits, altérés par tout un ensemble de suraigu, nous retrouvâmes avec un effroi secret quelque chose qui rappelait la famille Azote !... Oui, c'était l'ovale, c'étaient les courbes ; un je ne sais quoi dans les yeux et un autre dans le menton !

L'effet fut violent. Nous nous regardâmes, saisis ensemble d'une frayeur instinctive. Cependant, le rhumatisme n'ayant en rien pesé sur la langue, madame Jaunet nous dit les choses les plus aimables, les plus flatteuses et les plus obligeantes. Un étranger, sachant que nous désirions acheter une maison, eût certainement deviné qu'elle en avait une à vendre. Mais qui peut redire notre étonnement, lorsqu'aux phrases préparatoires succéda le corps de l'entretien ? Feu roulant de questions ! L'une n'attendait pas l'autre ; et notre seule ressource était le peu de temps qu'on nous laissait pour répondre.

J'ai passé dans ma jeunesse plusieurs examens ennuyeux, comme ils sont tous ; aucun n'a été si peu préparé et néanmoins si bien réussi. Il y avait cependant des moments où je ne savais plus que dire ; mais ceci était encore une réminiscence d'autrefois. Ma femme se tenant sur la réserve, l'indiscrète personne se tournait vers moi, avec tous les dehors de la plus gracieuse urbanité. C'est ainsi qu'elle vint à bout de me faire passer, en une demi-heure, l'examen le plus brillant, sans fatigue ; quel talent ! Je me retirai abasourdi de l'effroyable capacité de madame Jaunet.

La convalescence passa comme le rhumatisme, et les relations devinrent réciproques. Alors nous revîmes, sous un autre aspect, l'indiscrétion en personne. Sous prétexte de s'intéresser à nous, à nos enfants, à notre fortune, à notre passé, à notre avenir, madame Jaunet ne perdait pas, dans le présent, une seule occasion de tirer de nous quelque chose. Ayant dans l'esprit plus d'étroitesse que nos voisins de l'Orient, elle descendait plus bas interrogeant nos domestiques, notre jardinier et jusqu'à nos fournisseurs. Nous ne pouvions bouger, agir en aucune façon, sans exciter la curiosité de notre propriétaire et celle de ses gens, car le dicton : *Tel maître, tel valet*, trouvait là son application. Tout ce monde, excepté M. Jaunet, avait gagné cette fièvre d'indiscrétion. L'excellent homme, qui ne l'avait pas gagnée, ne s'en portait pas mieux. Il blâmait visiblement sa femme dans ses investigations, faisant à haute voix le procès aux curieux, aux importuns et aux indiscrets. Quel trio ! Mais il avait affaire à trop forte partie, et, ne voulant pas briser les vitres, il se contentait, si l'on peut ainsi parler, de souffrir ce qu'il ne pouvait empêcher. C'est le dernier des métiers ; moins on empêche et plus on souffre. Aussi M. Jaunet faisait-il peine à voir. Le fameux pont de Venise, au temps du Conseil des Dix, n'entendait pas pousser plus de soupirs que n'en poussait M. Jaunet ! Il avait, dans les moments d'abandon, ces épaules basses, ces coins de la bouche tombants, ces plis

au front, cet air accablé des gens qui n'en peuvent plus.

Tout se découvre tôt ou tard; c'est pourquoi il advint qu'un jour, en causant tous les quatre ensemble, comme si cela m'amusait, on parla je ne sais à quel propos du lieu que nous habitions l'an passé, de la jolie maison de campagne que nous y avions louée, et par suite des propriétaires. Au nom terrible d'Azote, madame Jaunet nous montra son autre sourire. Je dis *son autre* parce qu'elle en avait reçu de la nature deux bien caractérisés. L'un, aussi banal que possible, servant à toute heure et par tous les temps; l'autre spontané, mais fort rare. Madame Jaunet se redressa d'un air presque coquet, malgré ses cinquante-neuf ans, — en a-t-on jamais soixante?— et dit avec une satisfaction marquée, peut-être un peu d'orgueil de race :

« Moi qui vous parle, je suis une demoiselle Azote. »

Non, un lapin, se trouvant nez à nez avec un furet, n'est pas plus attrapé que je ne le fus en face du plus joli sourire de madame Jaunet, née Azote ! Hélas ! effectivement elle était bien Azote par son sang, par ses instincts indiscrets. J'eus grand'peine à ne pas lancer à ma femme un regard qui eût trahi mon émotion. De son côté, tout en faisant bonne contenance, elle fut prise d'une toux nerveuse qui lui serrait la gorge... C'était le furet.

A partir de cette découverte nous n'eûmes plus qu'un désir : échapper à l'ennemi !

Une saison passa; c'était la saison des fleurs qui rend tout acceptable, tant elle mêle de charme à nos ennuis et à nos lassitudes. Vint l'automne : le délicieux cottage nous parut moins joli, parce que nous remarquions davantage la maison de madame Jaunet située à vingt mètres de la nôtre, et se montrant sans voiles depuis la chute des feuilles. L'hiver acheva de tout gâter en jetant sur notre nouvelle déception son lourd manteau de frimas, et nous eûmes bien juste la patience d'attendre la fin de notre année de location pour fuir l'Occident.

Madame Jaunet, née Azote, continua de peser sur nous par tous les moyens à sa disposition. Elle avait une adresse à nulle autre pareille pour questionner, pour deviner, procédant avec ordre, et se servant de mille ressources féminines pour arriver à tout savoir, à nous ennuyer et à nous gêner autant que faire se pouvait. Elle n'appelait pas les choses par leur nom, et c'était grand dommage, car ce manque de rectitude dans le langage contribue à fausser le jugement. Ce que son mari nommait indiscrétion, elle, qui n'avait pas du français une connaissance suffisante, le qualifiait de badinage ou le prenait pour une marque de l'intérêt qu'elle nous portait, disait-elle. Comme elle se trompait ! Oui, c'est une *indiscrétion* de se coller à ses voisins jusqu'à leur ôter toute liberté d'action; de vouloir, en dépit d'eux-mêmes, aller toujours au fond de leur pensée; de les poursuivre de questions sans pitié, sans miséricorde; de plaider le faux pour savoir le vrai; de leur emprunter sans cesse quelque chose : livres, journaux, musique, ustensiles de tout genre, et de ne pas prendre le plus grand soin de ces objets. C'est une *indiscrétion* de ne pas étudier, dans l'intention de s'y conformer, les goûts de ses voisins, de les contrarier à plaisir par ses importunités; de ne faire aucun cas de ce qui leur plaît ou leur déplaît; de ne tenir aucun compte de leurs insinuations; enfin de leur rendre l'air lourd et pesant... Madame Jaunet, née Azote, faisait tout cela. C'est pourquoi, ayant su qu'elle avait reçu au baptême le nom d'Opportune, nous nous passions l'innocente fantaisie de l'appeler, à huis-clos, Inopportune.

Une seconde fois, nous nous trouvâmes bien heureux de n'être que locataires; une seconde fois ma femme et la raison eurent les honneurs du triomphe; mais à nous trois nous ne savions plus de quel côté nous tourner. Il nous restait, il est vrai, deux points cardinaux. Madame Jaunet nous ayant fait part du mariage de deux cousines Azote, qui allaient habiter dans un rayon de quelques lieues au sud de Paris, nous nous sentîmes attirés vers le nord comme deux vraies boussoles !

Je me mis en campagne avec rage. Je vis des maisons en quantité, mais toujours d'énormes inconvénients; point d'ombre, point de vue, point de champs aux alentours, rien de ce qu'il me fallait. Et puis je devenais exigeant; j'entendais ne pas avoir de voisins du tout, de peur qu'ils ne fussent, au quinzième ou seizième degré, parents des Azote.

Je courais tout le jour sur la ligne du Nord, lorgnant toute habitation champêtre à louer ou à vendre, et demandant toujours :

« A-t-on du voisinage? »

On s'empressait de me répondre :

« Oui, monsieur, tout autour. »

Ciel ! J'en avais le frisson et m'enfuyais de toute la vitesse de mes jambes.

Cependant nous étions pressés, non-seulement par les neiges d'hiver tombées sur nos têtes — et qui n'ont pas fondu, — mais par le besoin de trouver un gîte, puisque la période Jaunet touchait à sa fin.

Je vis en pleine campagne, entre un bois et une rivière, une construction sans élégance, sans architecture; ni château, ni villa, ni cottage, ni chalet. C'était tout bonnement ce qu'on appelle *une maison*, juste assez grande pour y réunir nos enfants et quelques amis intimes. Enfin, la maison de Socrate que l'on critiquait pendant qu'il la faisait bâtir, parce que, de tout temps, on a critiqué. Je me trouvais ainsi avoir plusieurs affinités avec Socrate. Pauvre sage, il était à plaindre d'avoir pour compagne de son existence

cette madame Xantippe, dont la mauvaise humeur a passé à l'histoire! Moi, du moins, je n'avais à considérer de mon habitation que les quatre murs, certain que ma femme me rendrait l'intérieur plaisant aux regards et au cœur. Cette maison dont je parle était loin de réaliser mon rêve en tous points, mais on n'avait pas de voisins! La cour et le jardin nous protégeraient, l'un en avant, l'autre en arrière; un mur d'enceinte, une porte solide et fermant bien, du silence, de l'espace, un air pur, voilà ce qui fit renaître en moi ces transports de l'acquéreur tardif qui, au déclin de l'âge, s'installe avec complaisance en attendant le grand déménagement. C'est égal, tous les âges sont bons à qui sait s'en servir. La vieillesse ne manque pas d'un certain charme, et ceux qui en disent du mal sont tous vieux garçons ou vieilles filles, ou bien ont épousé une fort arrière-petite-cousine de Xantippe, sinon quelque malencontreuse demoiselle alliée aux Azote!

Moi, j'aime ma vieillesse parce que ma vieillesse est vaillante, entourée, occupée; qu'il y a place au coin de mon feu pour ma femme, mes enfants, l'étude et l'amitié.

Donc, je me décidai à louer la maison isolée. Ma femme approuvait, tout en trouvant ma découverte assez laide, et se chargeait de passer le reste de sa vie à embellir ma demeure et à me rendre heureux. Moi qui sais que tout est possible à une femme de bonne humeur, je repris sous main la réédification de mon château en Espagne; et je m'abandonnai, comme dans ma jeunesse, aux rêves les plus vaporeux : planter mes choux et faucher ma luzerne!...

III

ELLE EST EN OR!

Ce n'est pas ma maison, oh! non. Elle est en pierres comme les autres. Dès que nous y fûmes installés, à titre de locataires, toujours par prudence, nous commençâmes à la trouver moins laide; c'est le propre des caractères heureux.

Au bout de trois ou quatre mois, nous étant bien assurés que les curieux, les indiscrets et les importuns n'habitaient pas cette contrée fortunée, nous fûmes saisis d'une fièvre d'acquéreurs pressés, qui ne nous laissa plus une heure de repos. Au fait, qu'aurions-nous attendu? Pourquoi tarder encore à nous installer définitivement?

Par une belle matinée de juin, où les oiseaux chantaient sous le feuillage, un notaire fut appelé, un acte fut signé, une somme versée, et tout fut dit.

Le lendemain commença la véritable installation, dont les autres n'avaient été qu'un simulacre. On ne parla plus d'autre chose; on combinait, on calculait, on faisait son devis; c'est à la fois le plaisir et le tourment de l'acquéreur. On se plaint, on dit qu'on est fatigué, qu'on ne sait comment faire, et que, pour finir, on se ruine. N'importe, on n'en est pas moins enchanté! La preuve, c'est que le monde croulant, on prendrait encore des mesures pour faire cadrer ensemble les objets dont on veut s'entourer.

C'est avec soin qu'on tire parti de tous les petits coins, éclairés ou obscurs; c'est avec un entrain surprenant qu'on enfonce des clous de tous côtés, pour suspendre tout ce qui vous tombe sous la main et qui mérite d'être pendu; c'est avec amour qu'on cherche une place pour chacun de ses vieux souvenirs. Il y en a qui vous ont suivi toute la vie; ceux-là ont droit de cité, ils font partie de votre horizon, et quand vous ne voyez plus ce tableau, ce portrait, vous croyez avoir quitté votre pays. Le cœur, quand il a vécu longtemps, ressemble à un ossuaire où se sont immobilisés les sentiments de tous les âges, dont l'homme n'a oublié ni les noms, ni les joies, ni surtout les tristesses. Il aime à s'entourer des images de ce qui n'est plus visible qu'à sa pensée. De là la jouissance qu'il trouve dans sa maison et dans sa chambre.

Ma femme et moi, nous fîmes en une seule saison des prodiges d'activité. Elle rêvait de son installation la nuit, et moi le jour, ayant toujours été dormeur. Nous meublâmes notre maison du bas en haut, et le mieux possible. Un célibataire eût plaisanté de nos soins minutieux et des fatigues que nous nous imposions pour que tout fût à sa place, de bon goût, commode et durable. Vieux garçons! vous ne savez pas que nous restons toujours jeunes par ces fibres du cœur qui nous lient à nos enfants? On n'aura pas le temps, c'est vrai, d'user ces meubles, ces rideaux, cet ensemble si bien approprié aux besoins d'une vie aisée; mais on leur laissera le tout, et en fermant les yeux on leur aura encore fait du bien.

Nos enfants, c'est la continuation de nous-mêmes, et tout ce que nous faisons a deux mobiles : nous et eux, eux surtout; nous qui allons toucher la rive où l'homme se réveille complétement, s'achève et s'abîme en Dieu; eux qui vont naviguer encore un peu de temps, et que suivront ceux qu'ils appelleront à leur tour : *nos enfants*.

Malheur à qui, par paresse d'esprit ou somnolence de cœur, a choisi exprès d'être *seul*, non par nécessité, non pour se dévouer aux autels ou à la charité, mais pour s'éviter les grands soucis de la famille! A ceux-là, aux limites de l'âge, rien n'adoucira la perte des biens de la terre, que nous aimons n'en connaissant pas d'autres. Ils ont moins dépensé de courage, de patience, de force... Triste économie qui vous conduit à l'isolement moral et qui vous empêche de dire : « Je laisserai tout à mes enfants et à mes petits-enfants; ils seront plus à l'aise pour faire le voyage.....» Ce sont les douces paroles que nous nous répétons sans frayeur, sans amertume. Oh!

nous aimons bien mieux nous être fatigués! Le repos sans enfants nous serait lassitude; la fortune sans enfants nous serait pauvreté.

Qu'on se figure la joie d'un bon ménage, d'un *vieux* ménage, — ce sont encore les meilleurs, — qui voit arriver ses filles, ses gendres et leurs tribus respectives, et qui leur fait pour la première fois les honneurs de ce foyer paternel si longtemps convoité, si péniblement acheté. Ce foyer restera à l'un d'eux, comme un joyau de famille qu'on se passe de main en main et dont on ne se déferait que par une nécessité qu'on appellerait malheur.

Les vieux ménages ont leur coquetterie comme les jeunes; nous avions la nôtre : nous voulions que tout fût agréable aux yeux de nos enfants. C'est pourquoi il fut décidé qu'on ne pendrait la crémaillère qu'au bout de six semaines, et que jusqu'à ce jour, destiné à l'immortalité, nul ne serait témoin de nos tours et détours, de nos marches et contre-marches. Nous voulions les surprendre et les amuser; ils s'y prêtèrent, tout en se fâchant pour rire.

Qu'on ne dise pas que les acquéreurs sont des gens oisifs. Que de pas nous fîmes en six semaines! Quelle dépense de raisonnement, de prévision! Que de combinaisons en général, sans parler de mes projets personnels; car tout en faisant dans mon petit royaume ce que Louis XIV fit en grand dans le sien, — encore un point de contact! — tout en ordonnant, réglant, décidant, non sans un peu d'omnipotence, je lorgnais mon champ de luzerne que l'on apercevait du salon! Ce champ me donnait des distractions, et ma femme me grondait quand j'enfonçais un clou trop haut, trop bas ou de travers. — « Tu penses à ta luzerne!... » Ce mot sévère me rappelait à mon devoir, et j'y revenais comme revient à son *De viris* l'écolier qu'une mouche eût intéressé davantage.

Faucher ma luzerne, l'étendre, la faner, la mettre en bottes, la rentrer, la faire manger à notre vache, c'était le couronnement de mon château en Espagne!

Les derniers rideaux posés, nous vîmes accourir nos deux filles, joyeuses, souriantes, accompagnées de leurs maris et suivies de leurs enfants. O joie suprême des campagnards! On leur fit voir la cave, le bûcher et ainsi de suite, jusqu'au faîte, sans qu'ils conservassent la faculté de fermer les yeux une seconde. Regarde! regarde! Ce mot fut dit cent fois, et nos enfants se montraient enchantés, parce que nous étions bien contents. Ils trouvèrent tout à leur goût.

Assurément, notre maison ne pose point pour l'élégance; on n'y cherche ni lambris dorés, ni glaces de Venise, ni tableaux des grands maîtres; on y trouve sans le chercher tout l'amour de deux cœurs qui demandent bien peu et veulent donner toujours, ou présents ou absents. On y trouve encore une aisance frugale, une bonhomie sans pareille, une entière liberté d'action, un air sain, des livres bien choisis, du silence sous les ombrages, et juste en face des grands arbres un clocher qui vous convie à la prière, et vous remplit l'âme d'une telle espérance qu'on peut même, sans mourir de tristesse, envisager l'adieu qui préparera l'éternel revoir.

Famille du chrétien, que tes rencontres sont belles, que tes hasards divins répondent bien aux besoins de mon âme! Ceux qui te renient et voudraient te détruire n'ont donc jamais senti la force de tes liens? Ils ne savent donc pas que nos larmes versées sont payées, même sur la terre, par le sourire de nos enfants, et que si la plus grande de toutes les douleurs, parce qu'elle est la plus inattendue, venait à nous toucher, nous garderions du moins un espoir, dont l'infinie bonté fait une certitude. Oh! non! ce n'est pas pour le temps que de telles chaînes sont rivées! Au ciel on se reconnaîtra, et la famille, trinité comme Dieu, existera encore.

Cette première journée que nos enfants passèrent avec nous à la campagne fut bien belle et bien joyeuse. Chacun, bornant ses désirs au possible et au présent, ce qui est un acte de sagesse, chacun trouva ce qu'il lui fallait et nous le dit avec grâce. Les plus contents furent encore les plus jeunes, parce qu'il y avait là une balançoire et un petit âne. On se balança pendant des heures, on fit trois ou quatre fois le tour du jardin sur le dos du pauvre animal, et il fut bien convenu que chez bon papa on s'amusait toujours.

Notre récompense fut la promesse de venir chaque dimanche, tantôt les uns, tantôt les autres, nous réjouir, en partageant notre tranquille bonheur. Nous demandâmes aussi qu'on nous laissât de temps en temps un enfant, celui que l'on trouverait le plus pâle et qui paraîtrait le moins heureux; nous nous chargerions de lui remettre vermillon aux joues et gaieté au cœur, en nous aidant de la balançoire et du petit âne. Toutes ces conventions furent signées par un verre de vin de champagne. Un extra chez bonne maman, c'est un plaisir qu'on remarque et dont on se souvient. Diplomates, vos traités se signent autrement, mais sont bientôt violés. Entre nous, c'est le cœur qui consent de part et d'autre, et nos traités ne se sont pas encore rompus.

Cette crémaillère fut donc pendue aussi gaiement que possible. On mangea de bon appétit, on s'amusa tout le long du repas, et au dessert un de nos gendres, dont l'œil est doux et franc, le sourire bon et la voix sympathique, nous chanta la *Maison*, de Nadaud :

C'est moins un bois qu'une charmille,
Plus un vallon qu'une hauteur;
C'est chaste comme la famille,
Et calme comme le bonheur.

Oui, tout me charme et me pénètre
Dans ce coin de terre et de ciel.
Si j'étais fleur, j'y voudrais naître.
Abeille, j'y ferais mon miel.

Rossignol, j'y serais fidèle
Aux échos de ce site ombreux;
Et je nicherais, hirondelle,
A l'angle de ce toit heureux.

Pourquoi? Je m'en vais vous le dire,
Et vous me donnerez raison :
Ce site et ce toit que j'admire,
C'est mon pays et ma maison.

Tous nous applaudîmes le chanteur et son à-propos délicat. Oui, notre maison nous plaît, et tout en n'attirant pas les yeux des étrangers, elle est belle aux yeux de ceux que nous aimons. Et puis, quel silence! comme on est bien chez soi! Point de construction à mi-côte, rien qui nous eût rappelé les indiscrets. Chat échaudé craignant l'eau froide, nous avions peur de nos voisins à une lieue à la ronde; à peine osions-nous regarder derrière notre banc à l'église! Mais nous fûmes bientôt rassurés. Je crois vraiment qu'il n'y a que des gens discrets sur la ligne du Nord!

Oui, ce jour dont je parle était bien beau, et l'on était bien joyeux en famille, au dessert. Cependant il me restait un gros souci, et personne ne me plaignait, pas même mes petits-enfants, qui riaient tout simplement quand bon papa avouait qu'un point obscur à l'horizon l'empêchait d'être tout à fait heureux. Quel point obscur? Ah! voilà la question!

Comme on avait voulu donner à notre première réunion l'aspect d'une petite fête, on avait préparé un surtout, composé de nos fleurs les plus jolies, et destiné à occuper au milieu de la table la place d'honneur. Au dessert, on posa cette fameuse corbeille avec le plus grand soin, et je crus voir entre les feuilles légères un objet brillant, que la main d'une fée aurait peut-être caché sous la mousse?

Ne sachant que penser, je ne pensai rien du tout et demandai à ma femme le mot de l'énigme.

Une femme répond toujours; elle sait presque tout et devine le reste. Pourtant bonne maman demeura silencieuse; tous les yeux cherchèrent les siens, et toute la force de mes lunettes, qui sont excellentes, ne put me faire arriver au fond de ces regards charmants qui se croisaient et se parlaient. Vraiment j'ai compris en ce moment l'attrait du fruit défendu. J'avais l'air d'être le plus heureux des hommes et je ne l'étais pas, parce qu'on me cachait quelque chose. Ce je ne sais quoi sous la mousse me préoccupait plus que tout le reste. Je ne jouissais de rien depuis que je ne jouissais pas de tout. Quel esprit mal fait, dites-vous? C'est le mien, hélas!

Un point mystérieux, c'est toujours joie ou souffrance; et il nous est naturel d'aller au devant de ce qui nous apparaît dans l'ombre. On ferait une dissertation philosophique sur ce sujet; je préfère avouer naïvement que, intrigué au dernier point par ce qui brillait sous la mousse et par tous ces malins sourires, je pris le parti d'avancer la main, de toucher l'objet entrevu, de le regarder de près... Ma pauvre femme! tu voulais donc ajouter quelque chose à ce calme bonheur dont parlait Nadaud? Ce que tu as voulu s'est fait.

Cette joie que tu m'as donnée ne m'était pas nécessaire; mais je n'en ai pas moins l'esprit ragaillardi dans ma verte vieillesse. Hélas! aux heures pénibles de ma vie — qui n'en a pas eu? — je voyais se presser une ombre, un aérien fantôme qui, je le croyais, eût soulagé cette partie de moi-même qu'un rien distrait; mais lié par le plus solennel des serments, je repoussais loyalement ce fantôme, et je demeurais fidèle comme le rossignol de Nadaud. En ce jour, presque au terme du voyage, l'ombre aimée m'apparaissait encore, mais évoquée par la douce puissance qui jadis l'avait considérée comme une rivale, et l'avait détestée et vaincue! Je m'étais soumis, et jamais une indigne faiblesse n'avait cherché sous les cendres quelques restes de la victime.

Mais ma femme! Quelle bonté! quelle aimable attention! Elle avait caché sous les feuilles... quoi donc?... la plus jolie, la plus élégante, la plus fine de toutes les tabatières! Elle est en or! le tabac qu'elle contient répand un suave parfum! Ah! Baucis! ton Philémon ne désire plus rien, puisqu'il a reçu de toi la seule joie qui parfois lui manquait. Tout est bien; il ne nous reste plus qu'à devenir chêne et tilleul... le plus tard possible!

Il y eut, au moment où ma tabatière parut dans son éclat, une explosion de rires et d'applaudissements. Elle est si belle!... un vrai bijou! Pendant que je l'admirais, la tournant et retournant entre mes doigts, j'entendis une voix d'homme dans le vestibule.

« Qui est là?

— C'est le jardinier, monsieur.

— Que veut-il?

— Il désirerait parler à monsieur; mais comme on est encore à table, il reviendra plus tard.

— Faites le entrer, nous sommes en famille. Qu'y a-t-il, père Thibaut?

— Excusez, messieurs et dames, la compagnie, c'est que ça presse.

— Quoi donc?

— Monsieur, faudrait faucher la luzerne.

— Dès demain on s'y mettra, Thibaut, et je serai des vôtres. »

Le brave homme se retira, je dis à ma femme et à mes enfants :

« Il est bâti, mon château en Espagne! Et comptant un à un mes bonheurs, je les résumai tous dans ma première prise de tabac. »

Mme DE STOLZ.

LE VAL SAINT-JEAN

(SUITE)

JOURNAL DE CHRISTINE

Val Saint-Jean, octobre 18...

Je demande peu de chose à la vie, mais ce peu, Dieu ne me l'accorde pas toujours; je demande la paix, et cette paix est souvent troublée. Que faut-il pour cela? Rien, presque rien, un nom, une ombre du passé qui se projette sur mon chemin; je la vois, elle m'agite, et je m'en veux à moi-même d'une si incurable, d'une si déplorable faiblesse. Hier soir, le notaire, qui se trouve être un ancien condisciple d'Édouard, est venu nous voir, et après quelques banalités, la pluie, le beau temps, les santés, il dit en riant de son gros rire :

« J'ai vu un revenant ce matin! d'Anzac est dans le pays!

— Vraiment? répondit Edouard; je le croyais fixé, rivé à Paris.

— Sans doute, sans doute; il ne revient pas habiter sa jolie villa; il vient muni d'une procuration de madame Lanfrand, sa belle-mère, pour faire vendre les arbres, beaux ormes, superbes ormes! qui croissent sur sa grande propriété de Desvres, et de plus, pour se défaire, si l'on trouve amateur, de la belle maison bâtie à si grands frais par M. Lanfrand. Il est venu causer avec moi de toutes ces affaires.

— Cela annonce des besoins d'argent, dit Édouard.

— Je ne sais, répondit le notaire avec discrétion; la vie de Paris coûte fort cher, peut-être madame Lanfrand veut-elle augmenter ses revenus par des placements avantageux : grand bien lui fasse! A mon avis, rien ne vaut la terre... Et puis, cette existence des grandes villes vous vieillit un homme! D'Anzac est maigri, affaissé; Il a encore sa belle tournure et son grand air, mais la jeunesse s'en va... Il m'a montré la photographie de son héritier...

— Joli? demanda Henriette.

— Joli, délicieux! un petit prince; mais c'est égal, si ce charmant bambin était élevé chez nous, Il aurait des joues plus pleines et des mains moins fluettes. »

La tête baissée, j'écoutais. Le notaire, qui aime à parler, reprit :

« Du reste, ces Parisiens brûlent la chandelle par les deux bouts; ils s'amusent divinement; nous n'avons pas idée de cela, nous autres, et nous ne nous en portons pas plus mal. Mon confrère de Confolens a passé quinze jours de vacances à Paris, il y a entendu parler des d'Anzac. Madame Gontran est citée, paraît-il, parmi les élégantes et les belles; ils vivent dans le grand monde, et madame Lanfrand, cœur toujours jeune, ne se prive d'aucun plaisir. Elle et sa fille sont inséparables, comme vos deux perruches, sans comparaison, madame... Si j'étais à la place du mari, cela m'ennuierait parfaitement. Quant à la dépense, je pense qu'elle doit être effrayante. Bref, je crois que ce cher d'Anzac, malgré de si brillantes apparences, est plus à plaindre qu'à envier. Tout ce qui reluit n'est pas or... »

Il parla longtemps avec cette faconde vulgaire qui lui est propre; d'ordinaire, je l'écoute peu, tout juste assez pour lui répondre lorsque la politesse l'exige; mais cette fois-ci, j'étais suspendue à sa parole... Elle pénétrait dans mon cœur et elle confirmait ce que j'avais toujours craint : le malheur de monsieur d'Anzac. En lui rendant sa parole, j'ai immolé mes plus chères espérances; je l'ai fait avec une joie amère, et j'apprends aujourd'hui que mon sacrifice est inutile. Le bonheur de celui que je considérerai toujours comme un ami et un frère eût consolé ma solitude; son malheur y jette une angoisse permanente...

Suis-je vraie avec moi-même? je crains que non... Je me souviens que lorsqu'on nous a dépeint l'intérieur de Blanche et de son mari, leur union tendre, leur belle et brillante existence, j'ai souffert d'un envieux chagrin... Pardonnez, mon Dieu! pardonnez à ma folie, à ces criminels regrets de ce qui ne fut pas, de ce qui ne devait pas être; changez mon cœur... je veux aimer Blanche et prier beaucoup pour elle... afin que toutes les grâces qui font les saintes épouses lui soient accordées; qu'elle soit bénie en tout et toujours, qu'elle répande la joie autour d'elle et que son cher enfant soit un lien indestructible entre son mari et elle... Je prierai tous les jours à cette intention... pour Blanche, comme si elle était ma sœur... et pour son fils.

Val Saint-Jean, décembre 18...

La sainte paix de l'Avent se répand en moi : je ressens le calme de l'hiver; la nature sommeille; un pâle soleil éclaire pendant quelques heures les arbres dépouillés; les sommets lointains des montagnes sont noyés dans une brume violette

la Charente coule à pleins bords; dans les champs, les laboureurs profitent d'un dernier beau jour et suivent la charrue; elle ouvre la terre brune d'où s'élève une légère buée; le bœuf qui traîne la charrue et le paysan qui la guide ont l'air aussi tranquille, aussi pensif l'un que l'autre, tout respire la paix au dehors, et dans ma chambre, ma cellule, le calme règne aussi : la petite flamme du foyer, les roses de Noël sur la cheminée, mes bons chers livres sur la table, mon ouvrage dans sa corbeille, le portrait de ma mère, de mon père, les cheveux du bien-aimé général suspendus au chevet de mon lit, près du crucifix et de la *Mère admirable*, tout est doux autour de moi; la fête qui s'approche, fête des âmes simples, des âmes qui n'ont pas grande joie sur la terre, me donne une sorte de sérénité. J'aime à contempler ces mystères de l'Avent, ce mystère de Noël; il est salutaire au cœur de se reposer à Nazareth et à Bethléem, loin du monde, dans l'oubli des hommes, et de voir ce que le Désiré des Nations a voulu pour son partage. Est-ce la richesse, la gloire ou les affections, ces trois folies qui trompent le pauvre cœur humain? Il a voulu la souffrance et le délaissement, la persécution et la croix. — Il choisit ici-bas la pauvreté la plus entière, les humiliations les plus profondes et le détachement le plus absolu. Cela confond l'esprit et repose le cœur. Et puis quelle douce lumière la Crèche projette sur les pauvres! ils sont les amis et les semblables de Jésus-Christ! Allons, prenons l'aiguille pour eux... et réjouissons-les pour que Jésus nous console. Je pense à ma pauvre Henriette qui, tous les hivers, malgré la douceur de notre climat, s'alarme pour la santé d'Édouard. Que Dieu les garde l'un à l'autre!

MADAME DE VALZAY A GONTRAN

Port-Saïd, janvier 18...

Mon bon frère,

Tu me négliges un peu et surtout tu m'inquiètes : que fais-tu? que deviens-tu? Je ne puis m'empêcher de penser que tu n'es pas parfaitement content; ton âme, aux heures heureuses, aimerait à s'épancher, mais le chagrin, je le sais, te replie sur toi-même, et alors, même à ta meilleure amie, tu ne veux pas montrer le point qui te fait souffrir. Mon cher enfant, mon cher Gontran, puis-je essayer de deviner ce qui t'ennuie et t'afflige? N'est-ce pas ce séjour que tu redoutais, ce Paris que tu voyais d'un œil clairvoyant avec ses dangers, sa frivolité, son luxe et ses abîmes? Le goût de ta femme pour le monde te rend la vie pesante, la présence de ta belle-mère t'excède. Mais, pauvre ami! le mal est fait, la situation acceptée, il faut maintenant en tirer le meilleur parti possible, et user envers Blanche d'une autorité mêlée de beaucoup de douceur. Il est deux points qui n'admettent pas de faiblesses : les mauvaises relations et l'excès des dépenses; l'honneur et le repos de la vie sont en jeu dans ces deux occurrences; sois ferme, défends la réputation de ta femme contre son ignorance et sa légèreté, défends la fortune de ton fils contre les fantaisies et les caprices qui l'émietteraient. Mais, pour le reste, sois bon, sois indulgent et généreux. Tu n'as pas été pour Blanche le guide sérieux et ferme qu'il eût fallu à sa jeunesse; ne la punis pas de ta propre faiblesse, ménage-la, et tâche d'obtenir par l'affection ce que la réflexion aurait dû commander. Ne la *butte* pas; tu comprends ce français, je pense; qu'elle ne tienne pas à ses idées, à ses projets, à ses vues, en raison même de la contradiction qu'ils lui auraient fait essuyer. Dégage-la doucement, si tu le peux, et ramène-la vers ce qu'elle aime de préférence à tout, votre enfant et toi. Quant à ta belle-mère, traite-la avec égards, mais si tu le peux, éloigne-toi d'elle; toujours j'ai craint son influence pour ton bonheur; je me méfie des mères camarades, égales, compagnes de leurs filles; bientôt, peut-être, elles seraient des complices : je me méfie de toutes les femmes qui restent trop longtemps jeunes, qui ne voient dans la vie qu'un long jour de grosse joie, et qui sont devenues sourdes, à force de tapage, à la voix intérieure qui blâme, avertit et juge au fond du cœur.

Tu vois, ton long silence me fait faire bien des conjectures, et je te fais part des réflexions qu'elles ont enfantées. Peut-être tout ce verbiage est-il oiseux et inutile, peut-être es-tu satisfait, doucement occupé et prêt à m'écrire pour me dire : *all right!* peut-être es-tu souffrant, ou bien ton cher petit Marcel... Je ne sais que penser, cher frère et ami, mais je sais que je t'aime du fond du cœur et que je prie incessamment pour toi. Adieu. Adieu!

Ta sœur dévouée,
MARGUERITE.

GONTRAN A SA SŒUR

Paris, janvier 18...

Chère sœur,

Tu ne me grondes pas, tu en aurais bien le droit pourtant; tu me donnes de sages conseils, tu t'intéresses à moi, tu m'aimes toujours; tu ne sais pas à quel point ta lettre a réchauffé mon cœur. Il s'éteint, il se glace dans l'air factice où il est censé vivre... Me trompé-je, ma sœur? N'avais-je pas reçu du ciel quelques-unes de ces qualités, n'avais-je pas au fond de mon être ces aspirations qui font les maris affectueux, les pères tendres? N'avais-je pas un esprit disposé à l'étude? Mon âme, revenue des premiers égarements de la jeunesse, n'avait-elle pas soif de vérité, et les croyances qui ont satisfait tant d'éminents esprits lui seraient-elles restées indifférentes! Où sont ces promesses que l'avenir sem-

blait me garder? où sont les neiges d'antan? Je dissipe ma vie, je ne fais rien, je ne suis rien, pas même un bon mari, quoique j'aime ma femme; pas même un bon père, quoique je sois fou de mon enfant; je vis d'une manière stupide, sans devoir et sans travail, et d'une manière ridicule, puisque je comprends ma faute et que je n'y remédie pas.

Tu me donnes, sur ma position que tu as devinée, des avis excellents, j'y reconnais l'indulgente maturité de ton esprit; mais, Marguerite, il est trop tard! c'est le mot des révolutions politiques et domestiques. Trop tard! J'ai abdiqué la juste autorité que je pouvais exercer sur ma femme; les rênes sont tombées de mes mains, je ne puis les ressaisir, et le charmant coursier qui conduit notre équipage nous traîne où?... aux abîmes peut-être... Je le vois, j'en gémis, et j'échoue dans tous les efforts que je fais pour reconquérir un peu de pouvoir, pour obtenir de Blanche un peu d'obéissance. Tu me diras : Sois homme! sois fort! Ma sœur, le jour où je serai fort, où je triompherai de ma faiblesse, ce jour-là bien des nœuds seront brisés... est-ce souhaitable pour elle, pour moi, pour notre pauvre enfant?

J'avais renoncé à obtenir de Blanche une existence calme et sérieuse; je consentais aux relations mondaines, aux fêtes continuelles, à la vie hors de chez soi, vie de baladins et de bohémiens; je me soumettais à ces amusements qui m'excèdent, à ces frivolités dont je suis saoûl, à ce gaspillage de temps et d'argent qui m'apparaît comme l'idéal de la sottise humaine, mais je demandais à ma femme une chose bien simple, qu'elle ne s'éloignât pas de notre monde et des connaissances que nous avions choisies ensemble. Il paraît que c'était là une incroyable exigence : elle voyait tout un coin de Paris, faubourg Saint-Germain, faubourg Saint-Honoré : cela n'a pas suffi; la colonie a été appelée à la rescousse, et la voilà lancée à toute vapeur dans la bande cosmopolite, qui se permet tout, attendu qu'en France *on est au cabaret*, comme disait une de ces belles, venue de l'extrémité de l'Europe. C'est la fameuse princesse polonaise qui a introduit ma femme dans cette tribu exotique et excentrique. Ma pauvre Blanche n'avait pas besoin de cela : les folles parties de plaisir, les toilettes risquées, les propos hardis vont leur train; la paix de notre maison et la paix de mon âme sont profondément troublées; j'ai essayé de tout, les prières et les reproches, le vert et le sec; tout a échoué : elle veut s'amuser, s'amuser comme elle l'entend; avec qui elle s'entend, et elle s'étonne que je puisse blâmer une tendance si simple et si naturelle. Elle se moque de mon rigorisme et bientôt elle haïra mon intolérance. Sa mère la seconde de son mieux dans cette opposition à mes désirs et la pousse, avec une sorte de fureur, vers ces folies qui terniront notre nom, notre honneur, et engloutiront probablement notre fortune. Je ne m'en soucierais gue de la fortune, n'était Marcel... Quel avenir je prévois pour lui!...

Le remède à tant de maux, me diras-tu? je n'ai pas encore le courage de le subir : une séparation, qui me rendrait à moi-même, me fait horreur; j'aime toujours ma femme, je l'aime en dépit de tout, elle est le bonheur et le malheur de ma vie, et je ne puis me résoudre à invoquer contre elle la force des lois. Je n'ai pas d'ailleurs de grief positif; elle n'est pas coupable d'imiter un exemple qui part, hélas! de ce qu'on nomme les sphères supérieures de la société. Son cœur est resté pur au milieu de cette fièvre de plaisirs, et parfois j'ai retrouvé ma Blanche, doucement aimante comme je l'ai vue jadis... alors, alors, ton pauvre frère ne sait pas résister, il s'attendrit et il autorise quelque étourderie de plus...

Plains-moi, Marguerite. Je me reporte parfois vers le passé, je pense à tes conseils, à tes désirs et à l'entraînement irrésistible qui m'a détourné d'une voie meilleure. Je suis allé dernièrement au Val Saint-Jean, ma belle-mère veut vendre les derniers biens-fonds et les convertir en obligations, étrangères aussi, bien entendu; muni de ses pouvoirs, j'ai mis en vente la maison paternelle de Blanche et j'ai pris langue pour le reste avec le notaire que tu connais; il a jasé comme à l'ordinaire, et après la chronique de tous ceux que j'ai connus, il a parlé de Christine. Elle n'est pas mariée, elle vit avec des parents qu'elle aimait beaucoup et qui habitent avec elle le vieux château; elle s'occupe des pauvres, elle fait du bien, et le notaire, mauvaise langue s'il en fut, n'a trouvé pour elle que des éloges sans restriction. Le bonheur, la sécurité, l'honneur étaient là, mais si le choix m'était encore offert, aurais-je préférer ce lot que tu ambitionnais pour moi? j'en doute.

Comment cette situation finira-t-elle? quelle issue? rester, c'est me condamner à descendre toujours; me séparer d'elle, c'est déchirer violemment mon âme... Si je n'avais pas de fils, j'aspirerais à mourir... c'est lâche ce que je dis là, mais si tu savais, Marguerite, combien je suis découragé de moi-même et des autres!

Adieu, ma bonne sœur; je te demanderais pardon de te fatiguer de mes peines si je ne connaissais ton inépuisable bonté! Adieu.

Ton frère, GONTRAN.

MADAME DE VALZAY A MADAME GONTRAN D'ANZAC.

Port-Saïd, février 18..

Chère petite sœur,

Nous nous écrivons rarement, mais je pense que nous sommes bien unies de cœur et d'affection; vous savez ma profonde amitié pour votre mari, elle s'étend, et largement, sur vous et sur Marcel. Les circonstances nous tiennent

éloignés les uns des autres, nous ne pouvons vivre d'une bonne vie d'intimité qui nous serait douce à tous, mais si la montagne ne peut venir à Mahomet, Mahomet ne pourrait-il venir à la montagne? en d'autres termes, je ne puis quitter l'Égypte, où me retiennent la santé et les affaires de mon fils, mais vous, libres tous deux, sans liens d'aucune sorte, pourquoi ne viendriez-vous passer au bord du Nil ces derniers mois d'hiver, si beaux ici, si tristes et si froids sous notre ciel de France? (Puissé-je le revoir, ce cher ciel nébuleux!) Vous savez que le voyage se fait facilement; vous seriez reçus, je le dis franchement, avec la plus tendre reconnaissance; nous vous ferions une bonne petite vie; vous verriez des choses nouvelles et merveilleuses : l'antique civilisation et la nouvelle industrie, les hypogées, les pyramides, les sphinx, les tombeaux, les momies, les statues de basalte de la vieille Égypte, et le canal qui a réuni deux mers et deux mondes; vous vous amuseriez autrement qu'à Paris, mais enfin, vous vous amuseriez, et puis, chère Blanche, vous donneriez à votre sœur, qui pourrait presque être votre maman, une joie inexprimable. Songez que depuis près de dix ans, je suis loin des miens, loin de mon pays, retenue par de chers devoirs, mais regrettant de chères affections, et que vous me procureriez un bonheur qui me fait pleurer d'avance, en me permettant d'embrasser mon frère, de vous connaître, chère sœur, et de voir enfin mon aimable neveu. Votre grand neveu serait très-fier de vous faire les honneurs de l'Égypte ; il aime cette vieille terre qui lui a rendu la santé et qui est devenue pour lui une seconde patrie. Venez, chère amie, combler nos vœux; je charge Gontran de plaider ma cause, je le charge aussi de vous embrasser tendrement pour

Votre sœur et amie,
MARGUERITE DE VALZAY.

BLANCHE A MADAME DE VALZAY.

Paris, mars 18..

Ma chère sœur,

Vous êtes bien aimable d'avoir bien voulu penser à nous pour une si bonne partie ; j'aimerais assez les voyages, mais la mer me fait grand' peur, et puis, nous sommes tellement enlacés à Paris par le réseau des relations, que je ne vois pas de longtemps le moyen de nous dépêtrer. Voyez : on ne peut quitter Paris au printemps, c'est la saison, comme disent les Anglais, le moment brillant, les courses, les dernières fêtes... j'ai promis quelques jours de villégiature à mon amie, la princesse Casimira, qui a une délicieuse propriété près de Genève; puis, viennent les bains de mer, nécessaires à Marcel ; la saison de la chasse appellera Gontran en Normandie, je ferai peut-être une courte saison d'eaux à Cauterets, et alors viendra l'hiver. Vous voyez, ma sœur, que mon temps est consciencieusement employé. Gardez-nous votre bonne volonté. Gontran, de son côté, vous dira nos regrets; je vous embrasse pour lui et pour Marcel, qui sait qu'il a une tante (sans calembour) en Egypte, et qui l'aime. C'est un charmant baby que je serai très-heureuse de vous présenter un jour. Adieu et mille amitiés.

BLANCHE D'ANZAC.

GONTRAN A SA SOEUR

Paris, juin 18..

Attends-moi, ma sœur, dans quelques jours je serai près de toi. Je veux m'éloigner de Blanche durant un certain laps de temps, je veux réfléchir en paix et recevoir les conseils de ta fidèle amitié. Je suis profondément mécontent de ma femme, elle m'a peiné et bravé. Je l'avais suppliée, elle m'avait promis; il était convenu entre nous qu'elle aurait décliné, sous un prétexte plausible, l'invitation de la princesse Casimira ; j'avais, pour exiger cela, de trop bonnes raisons : la réputation de cette dame étrangère a souffert de si cruelles atteintes, que son voisinage seul était compromettant. J'avais toléré cette relation jadis, je ne pouvais, sans faiblesse, la supporter maintenant. Elle avait décidé, et Blanche y avait consenti, qu'elles se seraient réunies, fin mai, dans une maison qu'elle possède près du lac Léman; je crois même que ce projet est entré en ligne de compte lorsque Blanche a si cavalièrement refusé ta cordiale invitation, ma sœur; j'avais consenti à regret, mais enfin, j'avais consenti ; lorsque j'eus connaissance de ces bruits qui touchaient à l'honneur et qui chaque jour allaient grandissant, je parlai sérieusement à ma femme ; je lui représentai le tort irréparable que pouvait lui faire une semblable liaison; je parlai au nom de notre enfant, je raisonnai, je priai, et j'avais presque obtenu gain de cause, Blanche m'écoutait lorsque son mauvais génie et le mien, sa mère, entra tout à coup. Sa fille la mit au courant du sujet de l'entretien; elle se révolta :

« Vous n'avez donc jamais entendu l'air de la *Calomnie* ! s'écria-t-elle ; mais c'est là, c'est là toute l'histoire. Et pourquoi calomnie-t-on la princesse, pourquoi l'accuse-t-on de tout, même d'espionnage, même d'être à la solde de la police russe, sinon parce qu'elle est trop charmante, trop supérieure, qu'elle dédaigne les hommes et qu'elle éclipse les femmes! Et toi, Blanche, tu croirais à ces *potins*-là? tu trahirais une amie, tu la dédaignerais au moment où elle a besoin de quelque appui, pour contenter le puritanisme de ton mari! Ce serait avoir bien peu de caractère! »

Ma femme l'écoutait, j'étais vaincu. Je dis vertement et derechef ma façon de penser, puis je quittai ces dames, les laissant convaincues que le rôle généreux, héroïque, était de leur côté, et que les remontrances maritales étaient ridicules au dernier chef.

Pendant deux jours, Blanche bouda; le troisième, je fus obligé d'aller à Évreux pour une affaire pressante qui regardait un de mes amis; j'y couchai, et je ne revins que le lendemain à minuit. J'eus une impression douloureuse en rentrant chez moi, pressentiment de ce qui m'attendait: je ne trouvai personne; j'avais ouvert avec mon passe-partout, j'entrai dans la chambre de ma femme, elle était déserte, le lit n'était pas défait, je sonnai vivement; la vieille lingère arriva :

— Où est madame? dis-je.

J'espérais qu'elle allait me dire que ma femme était chez une de ses amies, en soirée, en fête... Elle me regarda d'un air surpris:

« Monsieur le sait bien, dit-elle; madame est partie pour Genève avec mademoiselle Irma, elle a emporté toutes ses toilettes.

— Et mon fils?

— M. Marcel dort sans doute.

— Et Sarah?

— Sarah! eh bien! Monsieur, Sarah est avec le valet de chambre et le chef, en partie de plaisir; ils sont tous au bal... à la Closerie des Lilas, je crois... Monsieur sait bien que je ne fréquente pas ces endroits-là!...

— Et Marcel est seul?

— Mon Dieu! monsieur, il est souvent seul, le pauvre petit; quand monsieur et madame vont dans le monde, le petit chéri dort tout seul dans sa chambre... »

J'entrai dans cette chambre, elle était en désordre: les vêtements de la servante, dépouillés pour endosser sa livrée de fête, couvraient les chaises et le pied du lit de mon fils. Il dormait paisiblement... les bons anges de Dieu l'avaient gardé... Pourtant, un mal subit, une indisposition, un accident, et il pouvait périr sans qu'on vînt à son secours. Sa mère file sur Genève, et sa gouvernante se divertit... Je rentrai dans ma chambre sombre et solitaire. Mon parti était pris. J'ordonnai à la lingère de faire ma malle, et d'y placer avec mon linge et mes vêtements toute la toilette de l'enfant. Je t'écris, ma sœur, je vais écrire à ma femme, et à sept heures du matin, je prends avec Marcel l'express de Lyon. Avant peu nous serons près de toi. Cette pensée est la seule éclaircie de l'avenir. A bientôt et à toujours.

GONTRAN.

GONTRAN A BLANCHE

Paris, juin... 3 heures du matin.

Je rentre d'Évreux, vous êtes partie, je trouve ma maison vide et mon enfant abandonné. Vous m'avez bravé et désobéi; vous avez manqué à vos devoirs de mère et d'épouse. Je pars à mon tour pour l'Égypte, et j'emmène Marcel. Vous pourrez m'écrire chez ma sœur, à Port-Saïd. Adieu, Blanche, vous m'avez fait beaucoup de mal... et pourtant, si vous le vouliez, l'avenir pourrait être meilleur que le passé! Adieu.

GONTRAN.

M. B.

(La suite au prochain numéro.)

UN IDÉAL

Que c'est embarrassant!

Si j'avoue franchement qu'on s'y ennuie à périr, le propriétaire de ces eaux-là m'attaquera en diffamation...

Si j'oublie volontairement de dire qu'on y bâille à « bouche que veux-tu », les baigneurs, attirés là par mes descriptions peut-être, m'accuseront de les avoir fourvoyés...

Que c'est embarrassant!

Une inspiration : si je ne les nommais pas? Eh! mon Dieu, oui, c'est aussi simple que cela. Le tout était de s'en aviser.

J'annoncerai donc, sans plus de noms propres, que c'est une petite ville d'eaux. Une ville? est-ce bien exact?... Réflexion faite... non; c'est un village. Les uns en disent beaucoup de bien, les autres beaucoup de mal, et tous ont raison, car il mérite « et cet excès d'honneur et cette indignité. »

Ses inconvénients éloignent les élégants, les merveilleuses et les gens qui ne demandent que du plaisir à une station thermale.

Ses avantages attirent les vrais malades, les individus de mœurs tranquilles et d'habitudes simples, les familles bourgeoises du pays que les longs voyages effraieraient. Elles y arrivent en

grand nombre; jugez-en : il s'est trouvé cette année jusqu'à trente personnes réunies à la première table de l'établissement!

Maintenant ce village perche-t-il dans les Pyrénées ou dans les Alpes? Émaille-t-il de ses maisons agrestes une plaine ensoleillée? Son nom se termine-t-il en *ac*, en *ville* ou en *court?* Vous ne le saurez point. Si bon vous semble, cherchez-le « du couchant à l'aurore, du sud à l'aquilon, » je ne vous servirai pas de guide.

Elles y étaient venues sans mon aide, les quelques personnes qui, par une brûlante après-midi de juillet, cherchaient une ombre illusoire sous le toit de la chaumière. On nommait ainsi un immense parasol de paille planté sur quelques pieux de chêne, dépendance de luxe de l'établissement thermal, hangar ouvert à tous les vents, inondé de soleil et meublé de chaises de fer dont les pieds s'enfonçaient dans une couche de sable et de galets. De là on ne perdait pas une seule des fausses notes que faisaient, au piano du salon, quelques pensionnaires trop sûres d'elles-mêmes; on entrevoyait les allées et venues des marmitons par la cuisine, et le scintillement des cuivres accrochés aux murailles; on assistait au débarquement des goutteux, des paralytiques et des éclopés dans la grande cour; et l'on ne perdait pas de vue les ébats mélancoliques des poissons rouges qui blanchissaient dans un bassin d'eau trouble. A quelques pas, un jeu de tonneau groupait ses fanatiques; une escarpolette et un « pas de géant » attiraient les agiles; une salle de billard en miniature retentissait du choc des billes sonores, et le bruit des discussions s'engouffrait dans la chaumière avec le parfum des cigares et les odeurs de cuisine.

C'était vraiment un lieu de délices.

Ainsi en jugeaient apparemment quelques dames d'un âge mûr, rangées en cercle autour du pilier central :

L'une, dont les cheveux teints tranchaient durement sur un front flétri, arborait pour la première fois un bonnet Pompadour qui manquait son effet sur ce chef vénérable; ses doigts ridés, couverts de bagues, enfonçaient à tort et à travers une aiguille hésitante dans une tapisserie, dont ses yeux fatigués voyaient les fils en double. Mais madame de Jasmac eût avoué son âge en portant des lunettes... Horreur! L'autre effilait des chiffons de soie rose d'un air aussi désespéré que si elle eût en même temps anéanti la trame de sa propre vie : évidemment madame Landais voyait en elle-même une intéressante victime de l'inexorable fatalité; ses longues boucles défrisées flottaient pareilles aux ramures du saule pleureur; ses yeux levés au ciel semblaient le prendre à témoin des injustices du sort; son nez étroit se prolongeait démesurément comme un point d'exclamation; et sa bouche aux lèvres minces paraissait retenir un sanglot dans ses fréquentes contractions. Si madame Landais possédait une voiture, assurément cette voiture avait la coupe et les allures d'un catafalque.

Madame Uriel étalait franchement ses cheveux gris, et ses yeux d'un bleu vif n'exprimaient absolument rien d'élégiaque : des joues rondes et colorées, des lèvres un peu fortes au sourire franc, un embonpoint de matrone attestaient en elle bonne humeur et bonne santé. L'épreuve cependant ne l'avait pas épargnée... mais, moitié par confiance en Dieu, moitié par insouciance naturelle, elle avait assez allègrement porté son fardeau, sans se révolter contre le présent ni s'effrayer de l'avenir.

Tandis que madame de Jasmac se piquait les doigts, comptant sur les séductions de son bonnet rose et bleu; tandis que madame Landais noyait ses regards éplorés dans l'espace immense... borné par la petite salle de billard; tandis que madame Uriel tricotait une brassière pour un enfant pauvre, en songeant que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes, M. Rouvière ânonnait consciencieusement, sous prétexte de lire le journal à ces dames.

C'était un propriétaire des environs, gros mangeur, beau buveur et joueur détestable, orné d'une foule de talents de société : il imitait à s'y méprendre le chien et le chat, faisait des tours de cartes et rééditait de vieux calembours revus et corrigés par lui-même; aussi se croyait-il indispensable au bonheur d'autrui, ce qui le poussait à se dépenser avec une prodigalité désespérante pour ses prétendus obligés.

Ce jour-là, le premier Paris était ennuyeux : politique de détails et de taquineries.

« Passons au feuilleton! demanda madame Jasmac; il me tarde infiniment de voir si Anatole et Amédée se disputeront Zéline à coups d'épée.

— Le feuilleton?... inconnu au bataillon! répondit le lecteur, qui, ayant fait partie de la garde nationale de son endroit, retrouvait parfois des réminiscences de corps de garde.

— Comment! pas de feuilleton aujourd'hui? Que c'est contrariant! Ces journalistes n'en font pas d'autres.

— Hélas! gémit la dame aux boucles désolées, les œuvres les plus poignantes des romanciers sont à peine une pâle copie des drames que déroule incessamment la vie réelle... Faites-vous lire les faits divers et vous verrez! »

M. Rouvière en était au troisième assassinat, au quatrième incendie, à la cinquième banqueroute frauduleuse; et l'attention de ses auditrices se lassait visiblement, lorsqu'un petit homme chauve pénétra comme un coup de vent sous la toiture de paille en renversant deux chaises.

Veuf après un mois de mariage, notaire depuis quarante années, M. Fournel avait oublié sa femme pour s'attacher passionnément à son étude. Obligé par état de s'occuper des affaires d'autrui, il en était venu à « fourrer son nez partout » sans nécessité, disait M. Rouvière; et

comme compensation aux loisirs forcés que lui créait son séjour aux eaux, il s'investissait d'une charge de nouvelliste... qui n'était pas vacante, il faut en convenir, car les « reporters » ne manquent jamais dans un établissement de bains.

« Mesdames, mesdames, s'écriait-il en se frottant les mains, je vous annonce une consolation : la famille bretonne partie ce matin, le couple gascon qui nous disait adieu tout à l'heure, vont être avantageusement remplacés par... Je vous réservais cette nouvelle pour le dessert; mais, ma foi ! je ne vous la ferai pas attendre davantage. Allons, questionnez-moi, je répondrai. Le jeu du portrait, mesdames, le jeu du portrait !

— Est-ce une femme? demanda madame Uriel.

— Non.

— Est-ce un homme? fit à son tour madame de Jasmac.

— Dame... à moins que ce ne soit un Auvergnat ! interrompit M. Rouvière avec son mauvais goût accoutumé.

Madame Landais leva au ciel des yeux scandalisés.

— Est-il jeune? reprit la dame sans lunettes.

— Oui.

— Beau?

— Oui.

— Blond?

— Non.

— Châtain?

— Non.

— Brun?

— Oui.

— A-t-il de la barbe? fit hors de son tour M. Rouvière, qui tirait vanité de son collier de poils fauves.

— Oui.

— Est-il coloré?

— Non.

— Pâle?

— Oui.

— Mais c'est le portrait d'un héros de roman, cela ! remarqua madame de Jasmac avec une réminiscence de minauderies.

— Est-ce qu'il chasse?

— Oui.

— Est-ce qu'il chante?

— Oui.

— Est-ce qu'il joue de l'harmonica et de la flûte douce? interrompit encore l'homme aux talents variés, en riant avec bruit.

La question demeura sans réponse.

— Est-il fonctionnaire du gouvernement?

— Non.

— Médecin?

— Non.

— Notaire?

— Non.

— Journaliste? avocat? magistrat?

— Non! non! non! C'est tout simplement un gentilhomme campagard, qui possède quelque part, au penchant d'une montagne, un donjon flanqué de deux vieilles tours du meilleur aloi. Il a fait la dernière guerre, d'où il est revenu décoré; et sans doute c'est la suite de quelque glorieuse blessure qui nous l'amène. L'avocat rhumatisant qui s'escrime là au pas de géant pour se faire transpirer, comme si l'étuve ne lui suffisait point, l'avocat a plaidé je ne sais quelle cause au chef-lieu d'arrondissement de ce jeune homme, et prétend qu'il y est fort à la mode.

— C'est une bonne acquisition, alors ! constata madame de Jasmac, en rejetant sur ses épaules les brides légères de son bonnet mi-partie.

— Pauvre jeune homme ! intéressante victime de la barbarie des peuples, soupira madame Landais, puisse-t-il ne pas expirer sous nos yeux !

— Expirer ! protesta madame Uriel. A son âge ! allons donc, chère madame ! Nous le verrons au contraire reprendre les couleurs de la santé. Mais au fait, monsieur Fournel, quand nous le produirez-vous, ce bel inconnu dont nous savons tout... excepté le nom?

— Le baron Jacques de Faille peut surgir d'un moment à l'autre; il n'a indiqué ni son jour ni son heure.

— A propos d'heure, remarqua madame Uriel, voici bientôt celle où le révérend chanoine de La Rochelle attend Albane, qui doit poser pour son tableau de sainte Catherine, et cette petite étourdie semble s'éterniser dans le parc. Elle aura couru comme une enfant; elle sera toute rouge et posera mal, certainement.

— Voulez-vous me permettre de courir à la recherche de mademoiselle votre fille et de vous la ramener, madame? demanda le vieux notaire, qui n'attendit pas la réponse, et d'un pas juvénile s'enfonça sous les grands arbres. »

*
* *

Ce n'était pas un « bois de sapins » comme celui du *Chalet;* mais si l'on pouvait y trouver « l'ombre pour témoin », il eût été impossible d'y chercher « le silence », car il retentissait alors de bruits joyeux autres que ceux de la nature.

Des pieds agiles bondissaient sur la mousse; de petites mains détachaient des vieux troncs des guirlandes de lierre pour en tresser des couronnes; des bras blancs et potelés s'enlaçaient dans une ronde folle; puis la ronde se brisait et les danseuses, toujours chantant, se dispersaient à l'aventure, émaillant le gazon, pour se rejoindre aussitôt; et vraiment elles pouvaient en toute liberté se livrer à leurs ébats enfantins, car les baigneurs seuls fréquentaient cette forêt vierge en raccourci, qui dépend de l'établissement thermal.

« Que c'est beau, la jeunesse ! que c'est heureux ! murmurait le notaire, auquel des lambeaux de refrains arrivaient à travers le feuillage. »

MÉLANIE BOUROTTE.

(La suite au prochain numéro.)

BABIL MATERNEL

DIALOGUE-SONNET

« Quel âge a votre enfant?
— Dix mois.
— Dix mois! Le mien
N'en a que neuf.
— Que neuf!
— Mais si vous saviez comme
Il est gros.
— Le mien est plus joufflu qu'une pomme.
Le vôtre a-t-il déjà des dents?
— Certes.
— Combien?
— Deux.
— Le mien en a trois. Il ne doute de rien.
Il est très-volontaire : on sent que c'est un homme.
— Le mien a de l'esprit.
— Le mien de même.
— Il nomme
Dada notre cheval et *toutou* notre chien.
— Le mien est sage. Il dort toutes ses nuits complètes
Et boit beaucoup.
— Le mien suce des côtelettes. »
L'entretien sur ce ton continua longtemps.
Et cela me semblait tout à fait terre à terre.
Mais, pour jeter la pierre à ces mères, j'attends.
Serai-je sans péché, moi, quand je serai père?

PAUL COLLIN.



REVUE MUSICALE

Neige et Soleil. — Obéron. — Sylvia. — Le *Piano-Revue*.

Quand une personne qui vous est chère est allée faire un long voyage, la vie vous devient lourde, triste et morne. Il semble qu'un froid mortel ait pénétré jusqu'au fond de votre âme; vous attendez, vous espérez, vous n'avez qu'un rêve, vous ne répétez qu'une parole: Quand reviendra-t-elle parmi nous? L'époque du retour promis avance; alors tout s'illumine, l'horizon s'agrandit, votre cœur bat plus vite, vous commencez à respirer.

Ainsi, après l'abominable hiver que nous venons de passer, nous regardions le ciel toujours noir, nous marchions sur la terre toujours glacée, et cependant nous avions l'espérance, cette fée au doux sourire qui, hélas! nous trompe presque toujours!

Mai, ce beau mois des lilas et des aubépines, n'était pas encore venu joncher nos chemins de leurs pétales embaumés, et les jours s'écoulaient et la date était passée, et le soleil se cachait sous les nuages, et les oiseaux se taisaient dans les buissons! C'est qu'il était en deuil, ce mois de mai

aimé des roses, c'est qu'il n'apparaissait qu'enveloppé d'un crêpe funèbre! Pauvres petits rossignols frileux qui l'attendiez sur les branches humides, vous n'avez lancé qu'en tremblant vos trilles à demi voilés, vous avez gémi quelques notes plaintives, bien vite éteintes par la bise glacée! douces rosées du printemps, bruits harmonieux de la nuit, montant dans le silence, parfums exquis des fleurs, pénétrante lumière du soleil, pâles étoiles du ciel, buisson où chaque année tout chante et s'agite, vous avez été comme nous, tristes, malades et déçus! Et la voilà déjà loin de nous, cette saison bénie, et vous voici prêts à gagner de meilleurs climats, hôtes charmants de nos forêts désertes! peut-être l'automne nous rendra-t-il ce que le printemps nous a fait vainement attendre; mais alors nous verrons poindre l'hiver, avec son long manteau de deuil, nous verrons les feuilles jaunir sur les arbres de nos jardins. L'hirondelle fera place au corbeau, et au lieu de nous promener dans les chemins jonchés de fleurs, nous parlerons de bals, de théâtres et de concerts, comme nous le faisons aujourd'hui.

.Il y avait bien des mois déjà que Weber ne travaillait pas, et pour cette organisation puissante et active c'était un siècle. Mais la froideur avec laquelle les Viennois avaient accueilli *Euryanthe*, une tristesse sombre qui précède les maladies dont on doit mourir, semblaient avoir paralysé la main du maître. Weber sentait ses forces diminuer, son esprit s'assombrir; il vivait assez pauvrement, n'ayant jamais eu la moindre exigence pour ses œuvres. Malade, il lui fallait les eaux de Marienbad, recommandées par les médecins; cette excursion coûteuse le préoccupait encore. Tout à coup, une proposition inattendue vint le tirer de sa langueur et l'arracher à ses tristes pressentiments. Une lettre de Londres, reçue le 18 août 1824, lui offrait d'écrire un opéra romantique, sur le sujet d'*Obéron*.

Ce poétique Obéron, ce vaporeux époux de la blonde Titania, avec son cortége de sylphes et de willys, devait exercer une attraction irrésistible sur l'imagination de Weber. Pour lui, ces êtres fantastiques, illustrés par la fantaisie de Shakspeare, prenaient une existence réelle; il les avait entrevus aux clartés pâles de la lune, il avait entendu résonner leurs voix mystérieuses, il avait surpris leur langage.

Par une belle soirée de l'été, à l'époque où Weber s'occupait de sa nouvelle partition, il se promenait avec son ami Roth sur la route de Pillnitz, tout en se dirigeant vers sa petite maison d'Hostzwitz. Soudainement, au détour d'un chemin, Weber saisit le bras de son compagnon en retenant son haleine: Chut! murmura-t-il, c'est Obéron qui passe! le maître venait de trouver dans un éclair de génie la scène admirable où les follets et les sylphes bercent du souffle de leurs ailes, le sommeil de leur monarque endormi.

Composer une partition pour un peuple dont on ne connaît ni l'esprit ni la langue, c'était certainement une entreprise difficile; Weber ne s'en préoccupa point, il se mit résolûment sur les bancs de l'école, apprit la langue, s'initia aux mœurs du pays, en lut les meilleurs auteurs, et une fois placé sur ce terrain solide, il travailla.

On ne peut se faire une idée des ovations qui l'attendaient à la représentation d'*Obéron*, donnée pour la première fois le 12 avril 1826. A l'issue de cette soirée mémorable Weber écrivit à sa femme :

« Ma Lina bien-aimée,

» Par la grâce de Dieu et par son secours tout-puissant, j'ai remporté ce soir un triomphe comme je n'en ai jamais obtenu de ma vie. Je ne saurais te dire ce que le succès a d'éblouissant et de touchant à la fois. J'avais à peine mis le pied dans l'orchestre que je fus accueilli par un orage de vivats et de hurras! On applaudissait à tout rompre, on agitait les chapeaux, les mouchoirs, et j'eus la plus grande peine à obtenir qu'on fît silence. L'ouverture fut bissée d'une voix unanime. Pas un morceau qui n'ait été interrompu deux ou trois fois par des salves formidables. Bissés aussi l'air du ténor, la romance de Fatime et le quatuor. Mais en voici assez pour aujourd'hui, n'est-ce pas? Ton pauvre homme est bien fatigué, ma chérie. Il n'aurait pourtant pas dormi tranquille s'il n'avait pu t'annoncer, en quelques mots, cette grande et brillante victoire. »

Hélas! *Obéron* fut le chant du cygne, et l'écho des applaudissements qu'il avait soulevés résonnait encore, qu'il dormait de son dernier sommeil.

Cette grande œuvre que nous avons tous entendue, admirée et même travaillée, a été reprise tout récemment au Théâtre-Lyrique, mais avec des interprètes qui ne pouvaient supporter une aussi lourde responsabilité. Sauf l'introduction, un peu bruyante d'exécution, les chœurs ont assez dignement rempli leur mission; cependant, répétons-le à M. Vizentini : qu'il cherche, qu'il engage tout exprès, s'il le faut, de grands artistes pour interpréter de grands ouvrages.

Le ballet mythologique de *Sylvia ou la nymphe de Diane*, a donné, au compositeur Léo Delibes, l'occasion de prouver que la jeune école française ne manque ni de séve, ni de talent. L'essentiel est donc pour elle de suivre une bonne voie. La musique de ce nouvel ouvrage ne contient aucune de ces banalités traditionnelles qu'on est habitué à entendre dans les ballets. Le vieux moule s'est brisé sous les doigts de M. Delibes, qui en a pétri un autre, d'une forme et d'une grâce très-remarquables. Les effets d'échos du prélude instrumental avaient déjà fort bien disposé l'auditoire aussi les notes vaporeuses du cor, sonnant l'entrée des nymphes de Diane, ont-elles été écoutées avec un extrême plaisir. Vient

ensuite la *pastorale des petits bergers*, soutenue par un délicieux accompagnement. Un trémolo aigu des violons et de quatre cors à l'unisson, annonce l'entrée des Dryades. Ce morceau a un caractère guerrier et original qui a été fort remarqué. Le pas de la Sangalli sur une mesure à trois temps, a inspiré à M. Delibes je ne sais quelle mélodie rêveuse, qu'on est tout étonné de voir liée à un sujet de danse. La sauterie sauvage des esclaves éthiopiens a semblé très-bizarrement interprétée. Les chœurs, la bacchanale et le divertissement, viennent ensuite égayer le paysage de la partition. La musique de M. Léo Delibes est véritablement fort distinguée. Son talent absolument français est de nature à s'élargir encore et à créer pour notre pauvre opéra-comique une ère nouvelle dont il a grand besoin.

Nous ne terminerons pas cet article, sans dire à nos lectrices quelques mots d'une belle et bonne publication qui vient de se produire, et qui, selon notre jugement, toujours sévère en ces matières, est appelée à un très-légitime succès. *Art, économie, belle édition,* voilà certes des avantages qu'on rencontre rarement sur son chemin. Aussi faut-il se hâter de les saisir lorsqu'ils se présentent.

Le *Piano-Revue* donne chaque mois à ses abonnés, de quinze à vingt morceaux choisis pour piano, en grand format; ce qui fait pour une année entière environ deux cents morceaux, moyennant la somme de 20 fr. Depuis les plus récentes nouveautés jusqu'aux plus grands chefs-d'œuvre classiques, tous les genres sont représentés dans cette publication. Mozart, Beethoven, Bach, Schubert, Chopin, Weber y donnent fraternellement la main à Victor Massé, Waldfeutel, Litolff, Vaucorbeil, Massenet, Danbé, Duvernoy, Battmann, et une foule d'autres. Quelle charmante bibliothèque de bonne musique peuvent se composer les jeunes filles, et quel magnifique talent elles peuvent acquérir, si elles étudient avec fruit les œuvres offertes par le *Piano-Revue,* dont l'éditeur demeure rue du Quatre-Septembre, 6, à Paris.

MARIE LASSAVEUR.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE

CRÈME BLANCHE

Prenez un litre de crème très-fraiche; battez en neige huit blancs d'œufs, ayez du sucre en poudre; mettez la crème au feu; lorsqu'elle commence à frémir, mêlez-y les blancs d'œufs et le sucre, en agitant le mélange dans tous les sens avec une cuiller. Il ne faut pas tourner en rond, il faut faire des zigzags avec la cuiller. Ne laissez pas bouillir; lorsque le premier bouillon va se former, ôtez la crème, versez-la à travers un tamis dans des petits pots. Portez à la cave, ou mieux, entourez de glace. On peut parfumer cette crème ou la laisser au naturel.

***

BRULURES

Remède employé avec plein succès à l'Hôpital médical de Londres.

A une partie de bon vinaigre, soit une cuillerée, on ajoute douze parties d'eau (ou douze cuillerées), puis on délaie dans ce mélange, jusqu'à consistance de crème, du blanc d'Espagne ou tout simplement de la craie, c'est-à-dire de la chaux. Une effervescence ou bouillonnement se produit, et c'est alors que l'on applique immédiatement ce mélange avec un pinceau, ou tout simplement les barbes d'une plume sur les parties brûlées. La douleur disparaît instantanément. *Recouvrez ensuite avec de la ouate.*

(*L'Autorité*, journal de Dunkerque, du 22 avril 1876.)



MODES (1)

La batiste unie est bien le tissu qui convient pour les costumes du moment. Les teintes en sont généralement douces: bleu de ciel, vert-d'eau, rose pâle, blanc ivoire, etc. Les jupons sont en pareil, en foulard ou en faille. Les ornements qu'on emploie en garnitures obligent à s'adresser aux teinturiers pour le nettoyage, qui du reste est peu fréquent.

Ordinairement, c'est la dentelle torchon, ou la fausse valenciennes assez haute, qui garnit le bord. Ces dentelles sont surmontées de ravissants galons, hauts de 10 à 12 centimètres, en soie brochée, et damassée de la même nuance que la batiste, ou tout blanc, ce qui ressort encore davantage. La broderie anglaise est un ornement plus connu, ainsi que les plissés en pareil.

(1) La lettre de Jeanne à Florence étant arrivée trop tard, n'a pu paraitre dans ce numéro.

La batiste écrue nécessite la dentelle de teinte semblable. C'est très-harmonieux, mélangé de nœuds de velours noir, ou pour complaire à la fureur actuelle, de rubans rouge antique. Cette couleur s'accentue surtout sur les ombrelles, les en-cas et même sur des voiles de gaze. Ces derniers croisent sur le chignon et viennent s'attacher sous le menton en formant un gros nœud, souvent retenu par un petit bouquet de fleurs.

Cette nuance de rouge si promptement répandue aura le sort de toutes les excentricités toujours passagères. Aussi j'en conseille l'abstention.

La toile unie fait des costumes habituels, agréables à porter; celle gros bleu se brode en coton d'un bleu plus clair, ou se garnit de dentelle torchon : l'écrue et la grise, de dentelles de mêmes nuances, de broderies anglaises et d'effilés.

Les jupons de percale gris bleu se mettent avec différentes tuniques. Cela va surtout bien sous des toilettes blanches, relevées avec des nœuds de rubans de ce même ton de bleu.

Les percales à mille raies sont entremêlées de biais et de petits volants de percale unie; ainsi, une tunique de percale à petites raies roses et blanches, se porte sur un jupon de percale unie noire, dont les volants plissés sont alternés, deux roses et deux noirs.

Une autre percale à rayures jaune et brun, se mélangera avec de la percale unie brune. — Nœuds de rubans des deux teintes.

Énormément de toilettes blanches, n'importe en quels tissus.

Les costumes de percales ou jaconas unis ont beaucoup de cachet. Les tuniques les plus jolies sont composées d'entre-deux de dentelle torchon, posés en long, et séparés les uns des autres par deux doigts d'étoffe. Les manches sont d'un très-joli effet. La mousseline claire et l'organdi sont peu de mise dans le jour; on les réserve pour les toilettes de dîner et du soir.

Il y a de jolies petites dispositions de mousseline double à raies et à tout petits carreaux.

La grenadine unie et le barége blanc font des costumes très-pratiques pour les bains de mer et le séjour aux eaux; cela ne passe point et ne demande aucun blanchissage, question toujours si compliquée en voyage.

Comme toilettes élégantes, je conseille la gaze unie, damassée ou quadrillée. Les corsages sont doublés de soie et ouverts en carré. Les manches non doublées, ressortent en clair.

Malgré la chaleur, on voit, même dans la journée (pas à pied cependant), des tuniques en damassé de soie blanc. Elles sont généralement très-longues, et ornées dans le bas et à la poche, de très-jolis effilés de soie blanche plus ou moins ouvragés; les manches demi-longues, et très-collantes. Gants fort longs en Saxe blanc, ou couleur Suède clair. Ces belles tuniques sont portées sur un jupon de faille noire ou de couleur, la plupart de ton foncé.

Il y a un nouveau genre de gaze extrêmement mousseux, en toutes nuances, mais surtout joli en blanc. Quelques pièces tissées avec des fils d'or ou d'argent, sont destinées aux toilettes de lumière, et n'ont besoin d'aucune garniture.

La gaze écrue est aussi très en vogue. J'ai remarqué la toilette suivante ainsi composée :

Jupon de faille à deux petits volants plissés; tunique de gaze écrue à raies à jours, séparées par un petit fil d'argent. Le bord de la tunique et la poche sont garnis d'un bel effilé de soie mélangé d'argent. Les manches sont en soie unie. Petit vêtement sans manches en gaze, effilé au bord.

On voit des costumes en filet de fil écru, la jupe de dessous et le corsage en soie unie. Jupe très-longue en filet. Dans les draperies de derrière. mélangé d'effilé allongé et à boules. Mantelet de filet croisant par devant, où il se noue et retombe assez bas sur la jupe. Mêmes effilés ouvragés au bord.

Le genre semblable se fait également en filet de soie noire. Effilé de jais mélangé à celui de soie.

Aux personnes en deuil, je conseille pour costume ordinaire et peu chaud, de l'étoffe à raies noires (au métier, bien entendu) sur un jupon de foulard noir. — Corsage doublé de même. — Manches claires.

Les paletots des costumes de voyage se font sacs tout droits, avec manches pareilles, assez longs et emboîtant bien les hanches.

Ce genre de vêtement convient surtout aux femmes minces.

On n'a jamais porté une aussi grande profusion de fleurs sur les chapeaux. Les effilés de verdure posés en couronne, mélangés de graines rouges ou de fleurs, ont beaucoup de succès. Mais pour cela, les plumes ne sont nullement exclues.

Les chapeaux les plus babillés, en paille, en sont au contraire très-ornés, surtout de blanches et de jaunes paille. Elles sont posées de différentes manières; mais il les faut très-longues.

Aux calottes pointues, on les met en arrière, et voltigeant un peu. Souvent elles sont réunies en touffes sur le côté du chapeau qu'elles relèvent. Aux formes Marie-Antoinette, très-seyantes à de certaines physionomies, elles sont placées de façon à reparaître sur la calotte.

La toque est fort reprise; les plumes en font le seul ornement, surtout celles de coq très-brillantes et très-plates; les plumes posées sur la toque sont retenues en avant par un large nœud, le bord et la torsade de même, quelquefois le bord est aussi en plume. Ces plumes doivent être très-longues et retomber en se croisant sur le chignon.

En tout noir, c'est distingué, et facile à porter; en marron, c'est ravissant. Quelques

plumes sont pointillées de jais, d'autres de brins de paille ou d'avoine.

Entre deux plumes noires, on place aussi une plume de couleur jaune maïs, ou gris naturel.

On voit toujours des chapeaux fort élevés, et d'autres, au contraire, très-plats. Cela dépend un peu du genre de figure de la femme et surtout de son goût.

Éviter l'exagération.

VISITES DANS LES MAGASINS

Au sujet du deuil, je vous ai donné, mesdemoiselles, des renseignements détaillés sur les étoffes qui se portent en grand deuil et en demi-deuil, et ces renseignements je les avais pris dans une maison spéciale, afin de vous les donner très-précis. De ces étoffes de laine, différentes comme tissu, je ne vous parlerai pas aujourd'hui : les trente degrés de chaleur que marque le thermomètre me l'interdisent; mais de combien d'autres choses je puis vous parler!

La maison de la Scabieuse, 10, rue de la Paix, a les plus charmantes étoffes légères qui se portent en grand deuil, pendant les chaleurs; batiste noire dont on fait de très-élégants costumes; batistes pour demi-deuil, à rayures, à petits bouquets jetés de dessins nouveaux et de nuances charmantes. Les façons des costumes sont jolies, ni trop chargées de garnitures, ni trop simples; on voit dans tous les détails une habile et intelligente direction soumise au meilleur goût.

Parmi les fantaisies *utiles* que j'y ai vues, je vous citerai une nouveauté, — est-ce bien le mot et y a-t-il encore quelque chose de vraiment nouveau en fait de mode, — un petit châle *Mignon*, élégant et très-commode. Il est en crêpe de Chine noir, entouré d'une frange résille, se noue devant; au dos, il descend à la taille; il se drape naturellement de plis et se serre aux épaules, ainsi *l'exige* la mode. Il se met sur toutes les toilettes claires ou foncées, et ne s'adresse pas seulement aux personnes en deuil, mais à toutes celles qui désirent un commode et confortable petit vêtement, élégant et facile à jeter sur les épaules, pour se garantir des surprises d'une température variable; il coûte 45 francs. Une autre fantaisie du même genre est en tulle noir orné de dentelle et de nœuds; les deux pans du devant sont inégaux, le plus long est maintenu sous le plus court, lequel s'arrête de côté par un nœud à bouts flottants.

Les parures en crêpe anglais pour grand deuil, celles moins sévères en grenadine noire, brodées au passé ou garnies de dentelle, ont des formes nouvelles qui s'harmonisent avec celle du corsage, qu'il soit très-ouvert carrément ou en cœur, ou simplement échancré pour mettre un médaillon.

Les commandes pour deuil: costume, robe, etc., sont exécutées très-promptement, et expédiées dans les quarante-huit heures; il suffit d'envoyer un corsage et la longueur de la jupe. Nous prions nos abonnées de s'adresser directement aux magasins de la Scabieuse, 10, rue de la Paix.

***

Je viens d'aller visiter à votre intention, mesdemoiselles, une grande fabrique de chaussures; j'ai pensé qu'il pourrait être agréable et utile à nos lectrices de connaître l'adresse d'une bonne maison, vendant à des prix modiques, des chaussures élégantes et solides. La maison de détail de M. Poivret se trouve rue Montorgueil, 61, et possède en bottes, bottines, souliers pour enfants, pour hommes et pour femmes, toutes les pointures qui se répètent selon les différentes cambrures du pied; on est donc assuré de trouver une chaussure qui aille. Pour vous donner une idée de l'avantage du prix, je vous dirai que, quoique cousue, la chaussure ne coûte pas plus cher que celle clouée; elle est bien préférable à cette dernière en ce qu'elle est plus douce et moins fatigante au pied; et je vous dirai à l'oreille une raison économique qui militerait en sa faveur, si elle n'avait que celle-là à son compte : c'est qu'elle n'use ni ne déchire le bas. Nos abonnées de Province qui viennent passer quelques jours à Paris devront conserver le numéro de la chaussure achetée, qu'elles enverront à M. Poivret, en faisant une commande. Ce numéro suffira pour recevoir une chaussure identique à celle essayée. Quant à celles qui ne quittent point leur foyer, elles pourront profiter du bon marché en envoyant la longueur et la largeur du pied et la hauteur du cou-de-pied; d'après ces mesures, il leur sera envoyé : bottes, bottines ou souliers, les chaussant bien. Pour plus de détails, on peut demander à la maison Poivret le Catalogue des chaussures qui indique les prix; on sera ainsi renseignée d'une façon positive.

C. L.

EXPLICATIONS

GRAVURE DE MODES

Robes de Mme Duboys, 31, rue d'Anjou-Saint-Honoré.
Chapeaux de Mlles Tarot, 4, rue Favart.

Première toilette. — Toilette en faille unie et batiste à rayures à jours. — Jupe en faille, ornée d'un volant surmonté d'un large bouillonné. — Tunique en batiste rayée garnie d'un effilé en soie; draperie posée au bas du corsage, garnie d'effilé, nouée derrière en larges coques avec bouts tombant sur la traîne. — Corsage-cuirasse (1) avec basque derrière, formant trois pointes séparées par deux groupes de petits plissés avec nœuds. Manche garnie d'un volant plissé en faille. — Capote en gaze de soie avec passe en paille, garnie d'une guirlande de mûres et de nœuds en faille.

Deuxième toilette. — Jupe en faille unie ornée de deux volants plissés. — Tunique longue en matelassé d'été, ornée de biais en faille, ouverte sur le côté et drapée derrière; la draperie et le tablier sont réunis par des nœuds en faille. — Corsage long (1) en matelassé avec large biais en faille, manche en faille unie avec

(1) Ce patron sera publié au 16 août, dans les éditions verte et orange.

(1) Ce patron sera publié au 16 août, dans les éditions verte et orange.

plissé en faille, dans le bas, et plissé en matelassé remontant sur la manche. — Chapeau en paille anglaise orné d'une guirlande de bluets et de plumes fixées derrière, l'une tombant sur les cheveux et l'autre s'étendant sur le dessus du chapeau.

Toilette d'enfant.—Costume en Sicilienne. — Jupe ornée dans le bas de trois volants plissés.—Polonaise boutonnée derrière, ornée de nœuds en faille devant et garnie tout autour d'un volant plissé; la polonaise est relevée derrière par un large nœud en faille. — Chapeau rond à larges bords, relevé sur un côté par une touffe de petites marguerites: dessus, guirlande de marguerites et nœuds en faille

GRANDE PLANCHE DE TRAVAUX (1)

PREMIER CÔTÉ

ALPHABET.
COFFRE A BOIS, tapisserie par signes, modèle du Sphinx, 55, avenue de l'Opéra, dessus du coffre à bois. (Voir pour les nuances le croquis en couleur).

DEUXIÈME CÔTÉ

Complément de l'alphabet.
Devant du coffre à bois.

PETITE PLANCHE COLORIÉE

Croquis de la disposition des nuances du coffre à bois.

(1) L'importance de ce dessin nous a forcés à ajourner au mois de février 1877, le rideau qui avait été promis pour ce mois-ci.

PETITE PLANCHE DE BRODERIE

PREMIER CÔTÉ

ALPHABET.

DEUXIÈME CÔTÉ

QUATRE GARNITURES guipure Richelieu, modèles de Mlle Lecker, 3, rue de Rohan.

IMITATION DE PEINTURE A L'HUILE

Gare au garde-champêtre! La chasse n'est pas encore ouverte.

HUITIÈME CAHIER

Bonnet Charlotte Corday pour baby.— Taie d'oreiller — Bonnet de baby.— Entre-deux.—Amazones.—Entre deux.— Dentelle Renaissance. — Dessous de lampe en drap militaire.— Mouchoir. — Ernestine.— Pièce de chemise. — Parure guipure Richelieu. — Garniture guipure Richelieu.— Hélène.— Julienne.— Garniture. — Bande en crochet tunisien brodé. — Boîte-pelote. — Angle pour taie d'oreiller. — Chapeau en paille anglaise.— Chapeau pour petite fille de huit à dix ans. — Chapeau fanchon — Toquet pour baby.— Blouse américaine pour enfant de deux à quatre ans.— Costume en Madras.

PLANCHE VIII

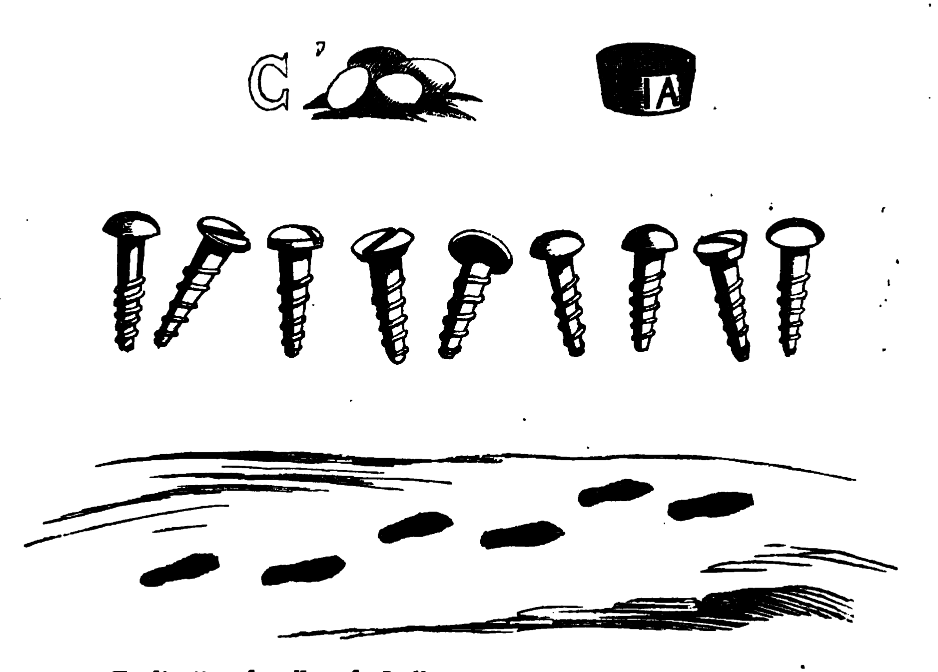
PREMIER CÔTÉ

CORSAGE, costume en madras, page 8 (cahier d'août).

DEUXIÈME CÔTÉ

BLOUSE AMÉRICAINE pour enfant de 2 à 4 ans, page 8 (même cahier).

RÉBUS



Explication du rébus de Juillet : *Les battus paient l'amende.*

Le Directeur-Gérant : J. THIÉRY.

6-2503 PARIS. — TYPOGRAPHIE MORRIS PÈRE ET FILS, RUE AMELOT.



IMP. DUPUY, PARIS.

Septembre . 1876

Journal des Demoiselles

N° 4066

ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Modes de Paris, Rue Drouot, 2.

Toilettes de la Mon Duboys rue d'Anjou St Honoré, 31. Étoffes des Magasins du Petit St Thomas rue du Bac 27 à 35. Éventails artistiques de la Mon Alexandre Bd Montmartre, 14. Parfumerie Guerlain

JOURNAL
DES
DEMOISELLES

INSTRUCTION

LA DENTELLE

Elle est loin de son antique splendeur, cette imposante souveraine dont la tyrannique puissance coûta si cher aux siècles passés, et surtout au règne de Louis XV, époque des abbés efféminés, des chevaliers à jabots, manchettes et canons, dont la fantaisie se payait 7,000 livres. A ce moment, il fallait de la dentelle pour vivre. Les plus petits comme les plus grands se couvraient de ce tissu vaporeux que l'on obtient soit du lin, soit du coton ; car, ici comme ailleurs, l'on se heurte au faux à côté du vrai. Le bourreau, lui-même, portait de la *Malines*. On ne pouvait expédier les patients avec une plus royale tenue, et les victimes, vraiment, auraient eu fort mauvaise grâce à se plaindre. Les dentelles couraient donc les rues, autrefois ; elles n'en étaient pas moins d'un prix fabuleux. L'histoire nous a conservé la valeur de la garniture des draps dans lesquels couchait la duchesse de La Ferté. Elle s'élevait à 125,000 francs. Depuis cet âge d'or, la dentelle a périclité ; la décadence est venue. C'est l'histoire de toutes les apogées... Nos costumes se sont simplifiés... quant aux dentelles. Notre mise a fait invasion dans la soie, oubliant, dans les tiroirs des grand'mères, les tissus café au lait qui, à leurs yeux, conservaient encore un prestige extraordinaire. Cette teinte jaunâtre était, pour elles, ce qu'est, pour le gourmet, la couleur topaze d'un vin vieux. Elle constituait la marque de fabrique et le titre de noblesse du tissu. Aussi, dans ces temps-là, y avait-il des *vieillisseurs* de dentelles qui suspendaient ces dernières dans de hautes cheminées, afin de les exposer quelque temps à la fumée.. comme les jambons, ou bien qui les trempaient dans du café noir comme on trempe un petit pain beurré. N'avons-nous pas, aujourd'hui, des fabriques de *vieux Rouen ?*

La dentelle se fabriquait à Bruxelles, dans des caves, à l'abri de toute agitation atmosphérique qui pût casser le fil d'une extrême ténuité dont se servaient les ouvrières. Il en résultait, pour ce travail, une longue période de temps qui amenait forcément la teinte sale que l'on recherchait alors et que nous retrouvons aujourd'hui dans le *point d'Angleterre...* ce fameux point fabriqué à Bruxelles.

A quelle époque remonte l'invention de la dentelle et quand fut-elle introduite en France ?

Les uns attribuent à la Flandre l'idée première; d'autres auteurs accordent la priorité à l'Italie. Ces deux pays, le nord et le midi, se livrent, sur ce sujet, à une série de récriminations mutuelles. Du reste chaque fois que l'on se trouve en face d'un homme ou d'une invention en vogue, il n'est pas rare de voir deux pays au moins se disputer l'honneur de son berceau. L'on n'y songe guère tant que l'homme ou l'invention restent inaperçus mais, du jour où la renommée fait retentir les échos des louanges de cette célébrité, vite l'on s'empresse de réclamer la paternité de l'enfant.

L'Italie fournit, à l'appui de sa réclamation, les toiles de Carpaccio ; la Flandre, celles de Metzys.

Quoi qu'il en soit, ce fut au quinzième siècle que Venise et Bruxelles possédèrent les premiers métiers.

Ces métiers qui, d'âge en âge et malgré les progrès dont la griffe s'imprègne aujourd'hui partout, ne se sont ni modifiés ni améliorés dans certaines contrées, se composaient d'un coussin et du carreau destiné à recevoir les épingles jouant dans la fabrication le rôle de jalons. Le métier, très-portatif, pouvait être mis sur les genoux, ce qui facilitait beaucoup le travail en permettant à l'ouvrière de changer de position.

On attribue à Henri II l'introduction de la dentelle en France et son adaptation autour du cou; comme, à mademoiselle de Fontanges, *l'initiative inconsciente* de la coiffure en dentelle; Henri II avait une cicatrice au cou. Ce monarque, assez coquet pour désirer cacher cette éraflure d'une peau qu'il soignait avec des bains de son, de la poudre à la Maréchale, *et cætera,* inventa la collerette empesée à laquelle on donna le nom de *fraise,* par comparaison avec la fraise de veau. La collerette s'agrémenta, bien entendu, d'une profusion de dentelles. Les proportions dépassèrent même ce que l'on pouvait imaginer dès le principe. Les vieilles estampes que l'on a conservées nous montrent les collerettes, sous Henri IV, devenues un immense plateau sur lequel reposait la tête. L'excentricité se livra à une course vertigineuse jusqu'en 89. La Révolution lui porta un coup terrible. Marie-Louise et madame Récamier la remirent à la mode. Ce fut pour elle un règne bien éphémère auquel, en 1818, une nouvelle invention, celle du tulle, vint mettre fin. Pauvre reine déchue, l'heure de l'abdication sonnait enfin!

J'ai parlé de mademoiselle de Fontanges. Un jour, dans une chasse royale, une branche indiscrète ayant enlevé brutalement le chapeau de l'amazone, les cheveux de la jeune fille se dénouèrent et tombèrent sur ses épaules. Ne sachant comment rajuster sa luxuriante chevelure, mademoiselle de Fontanges tira, de sa poche, un charmant mouchoir de dentelle, s'en fit une coiffure originale et gracieuse au possible, puis elle continua sa route. Le Roi l'aperçut ainsi. Mademoiselle de Fontanges était charmante. Louis XIV daigna s'extasier devant la cour. Dès lors la *coiffure à la Fontanges* était créée!...

On ne saurait croire à l'influence d'un mot royal sur la mode.

Cette anecdote m'en remet en mémoire une autre non moins étrange et beaucoup plus piquante, qui fut le point de départ des *paniers,* les grands parents de l'ancienne crinoline.

Jusqu'à l'aventure dont je vais parler, le panier qui semble avoir pris naissance chez les Sauvages — le navigateur Marco Polo raconte avoir vu, sur des femmes indiennes, des jupes garnies de cercles de fer — n'eut qu'un règne assez pâle. A partir de ce moment, il y eut une recrudescence de fureur qui fut poussée jusqu'au vertige.

C'était un soir d'été. Il y avait, au Cours-la-Reine, grande affluence de monde. On riait, on causait. Tout à coup une rumeur immense parcourt les rangs de la foule. Une dame, connue pour son excentrique audace, s'avance suivie d'une bande de gamins riant aux éclats et auxquels vient bientôt se mêler une escouade du guet, pour rétablir l'ordre. La dame avait parié de paraître à la promenade avec un des paniers sur lesquels on faisait sécher le linge. Pari tenu; gageure exécutée.

La cour en fit des gorges chaudes, la caricature s'en empara; mais les rieurs eurent beau faire, les maris se virent contraints de mettre leurs épouses en cage.

. . . . . Jusqu'au ministre Colbert, la France reçut ses plus belles dentelles de Venise ou de Bruxelles.

Elle avait bien, par-ci par-là, quelques fabriques, dans l'Auvergne et dans le Languedoc, notamment, depuis le seizième siècle. Des colporteurs, munis de lots considérables, venaient vendre leur marchandise dans les châteaux et dans les villes. Colbert, ennuyé de recourir à l'étranger et jaloux de doter son pays d'une industrie si belle, établit à Louray et par édit daté de 1665, une manufacture royale dont il confia la direction à une dame Gilbert, chargée de faire venir trente ouvrières de Venise. Bientôt Colbert put présenter au roi le premier *point d'Alençon,* qui n'est donc que l'ancien point de Venise.

Aujourd'hui, l'industrie dentellière s'étend un peu partout, mais particulièrement dans le Calvados, — aux environs de Caen et de Bayeux, — qui fournit ce que l'on nomme les *dentelles de Chantilly,* lesquelles ont une supériorité incontestable sur les autres. Lyon, Calais fabriquent l'imitation, mais sont fort éloignés de la perfection obtenue dans le Calvados.

Les arrondissements de Bayeux et de Caen occupent près de quarante mille ouvrières qui travaillent dans leurs familles, et gagnent de 10 à 20 centimes par heure.

Avant d'être ouvrières, elles subissent un apprentissage de durée variable, qui se fait dans des ouvroirs spéciaux, sous une direction intelligente.

Le métier y porte le nom de *carreau, coussin* ou *oreiller.* Comme accessoires, on ne compte que les fuseaux qui portent le fil et les épingles-guides.

La dentelle de Bruxelles se fait avec le plus beau lin que l'on connaisse, le lin de Brabant. Elle se compose d'un fond et de fleurs faits séparément. Les fleurs sont toutes entourées d'une sorte de cordonnet fin et régulier qui les réunit au fond.

Dans le *point de Bruxelles*, le fond est une série de petites bandes de 2 centimètres de largeur, faites au carreau et raccrochées à l'aiguille. Dans le *point d'Angleterre,* le fond est formé par un tulle de coton à la mécanique.

La dentelle de France, inférieure comme finesse à celle de Bruxelles, est beaucoup plus riche et de dessins plus variés et plus compliqués.

Les *Valenciennes* sont d'une seule pièce et travaillées au fuseau; le fond est presque toujours triangulaire.

Elles sont très-fines, solides et uniformes.

Les *Malines* présentent une fabrication analogue, seulement un fil plat borde les fleurs donnant aux contours l'apparence d'une broderie.

Comme on le voit, toutes les dentelles ont une certaine analogie entre elles. Leur raideur est factice et vient d'un apprêt qui a, en même temps, pour but de les empêcher de subir l'influence de l'humidité. L'apprêt se compose d'une dissolution de 40 grammes de borax dans un litre d'eau bouillante, puis de 200 grammes de gomme-laque. Une fois le mélange bien fait, on plonge les dentelles dans ce bain agglutinant et on les fait sécher.

En 1745, la dentelle compta une rivale importante dans la *blonde*, dentelle de soie plate, blanche ou noire, qui fut fabriquée, avec succès, à Chantilly et en Normandie, mais ne fournit que des qualités inférieures à Mirecourt et au Puy. La blonde donna naissance à la *fausse blonde*, qui est le tulle de soie coupé par bandes et brodé.

Cette dentelle a un inconvénient. On ne lui redonne guère la blancheur qu'elle a perdue. Cependant, comme après tout il ne faut désespérer de rien, on peut employer le moyen suivant : La découdre, la repasser, la plier dans une toile que l'on met à tremper vingt-quatre heures dans de l'huile d'olive. Rincer dans une eau bouillante très-chargée en savon et la tremper dans de l'amidon blanc fondu ; puis retirer la blonde de la toile où elle est renfermée et la repasser. On emploie le même procédé pour toutes les dentelles blanches.

Quant aux noires, voici le procédé le plus simple : On plie les dentelles de manière à en former un petit paquet que l'on trempe dans de la bière et que l'on frotte dans ce liquide. On les retire et on les roule dans un linge, mais *sans les rincer*. On repasse ensuite à l'envers, quand l'humidité n'a pas complètement disparu, et sur une couverture de laine.

MAURICE GARDOT.



BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux Libraires-Éditeurs.

HISTOIRE DE LA MÈRE BARAT

Fondatrice
de la Société des Dames du Sacré-Cœur.

PAR M. L'ABBÉ BEAUNARD (1)

—

Ceci est l'histoire d'une contemporaine, et sans doute plus d'une de nos lectrices a vu cette sainte femme, aussi aimable, aussi intelligente qu'elle était parfaite, et qui cachait sous les dehors de l'humilité la plus vraie et de la simplicité la plus profonde, ses rares vertus et ses grandes œuvres. Sophie-Madeleine Barat naquit à Joigny, en 1779, d'une famille de vignerons ; tout en elle et autour d'elle fut modeste, pauvre, pieux ; pourtant elle dut à son frère, qui se destinait au sacerdoce, une instruction approfondie et qui rehaussa les plus heureux dons de l'esprit et de l'âme. Cette enfant, si obscure et si ignorée, était une pierre choisie par Dieu pour élever un nouvel édifice. Au sortir de la Révolution, tous les anciens monuments de la piété française se voyaient renversés ; les troupeaux étaient parqués dans les sanctuaires, les maisons de prières n'existaient plus, les antiques abbayes et les modestes couvents où, depuis des siècles, les jeunes filles venaient chercher une éducation chrétienne, étaient détruits, et ce fut en présence de ces ruines que deux pauvres prêtres conçurent la pensée de constituer une société nouvelle de femmes consacrées à Dieu, qui se voueraient à la jeunesse et l'instruiraient dans la connaissance de Dieu et de la religion. Ils cherchaient tous deux les femmes de piété et de cœur qui pouvaient convenir à cette grande mission, et le jeune abbé Barat dit à son ami, Joseph Varin : — J'ai une petite sœur.

Ce mot fut décisif ; le P. Varin vit *la petite sœur;* il fut frappé de sa modestie, de l'air de bonté qui régnait sur son visage, de la vive et profonde intelligence qu'elle ne pouvait cacher. Elle avait le goût de la vie religieuse, et, avec beaucoup de courage, elle consentit à en faire un essai, dans une absolue pauvreté et dans le dénûment de tous les appuis humains. Avec quelques compagnes, elle ouvrit à Amiens une école, où elles enseignaient à quelques petites filles la lecture, l'écriture et le catéchisme, pendant qu'elles-mêmes s'exerçaient à la pratique des austères vertus religieuses et qu'elles étudiaient la dévotion au Sacré Cœur, auquel elles voulaient se dévouer d'une façon spéciale. Ce petit rien, cette

(1) Deux beaux volumes, avec portrait, prix : 13 fr. franco. — Chez Poussielgue, rue Cassette, 27.

école, ces pauvres filles, avaient reçu la bénédiction divine; le *Croissez et multipliez* s'accomplit sur elles : à vingt-trois ans, Madeleine fut élue supérieure de sa communauté, et quand elle mourut, à quatre-vingt-six ans, elle avait vu s'élever plus de cent maisons du Sacré-Cœur, elle avait admis aux saints vœux quatre mille religieuses, dont treize cents l'avaient précédée dans une autre vie, et elle avait répandu l'inestimable bienfait de l'éducation chrétienne sur un nombre incalculable d'enfants. *Le doigt de Dieu est ici.*

Oui, la protection divine est évidente, mais le caractère de madame Barat explique aussi cet admirable succès. Rien de plus doux, de plus suave, de plus attrayant que ce cœur trempé dans les sucs de l'Évangile; son caractère se déroule dans ces deux volumes avec un charme extrême; on apprend à y connaître madame Barat par ses œuvres, par ses souffrances — car elle a beaucoup souffert — par ses écrits; sa nombreuse correspondance est un trésor dans lequel l'auteur a largement puisé. On y trouve la raison de sa conduite, le secret de ses œuvres, le progrès de sa sainteté, et on l'aime d'autant plus qu'on la connaît davantage. Ses compagnes inspirent également un profond intérêt; on aime à vivre avec ces âmes dévouées qui ont tant aimé Dieu et si bien aimé les enfants; toutes les élèves du Sacré-Cœur ont lu ou devront lire la *Vie de madame Barat*; que de noms chéris elles y retrouveront, et comme à l'école de Jésus-Christ, la sainteté s'est faite aimable, douce, et *toute à tous !*

On pourrait regretter peut-être que l'auteur ne se soit pas étendu davantage sur les humbles commencements du Sacré-Cœur, plus intéressants à coup sûr que les nouvelles et brillantes fondations de Rome ou de Turin; peut-être les documents ont-ils manqué pour ces débuts, tandis qu'ils se multiplient vers le milieu et à la fin de cette carrière si noblement remplie.

Le zélé historien de madame Barat s'est montré au niveau de son sujet : il a répandu dans son travail l'onction, la piété, la connaissance du monde, et cet esprit aimable qui semble un legs de saint François de Sales; et les dames du Sacré-Cœur, par leur intime union avec Marguerite-Marie, ne sont-elles pas filles, elles aussi, du bienheureux évêque de Genève?

TRIOMPHE DE FEMMES

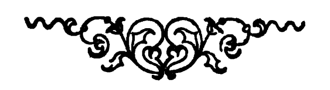
PAR ÉTIENNE MARCEL (1).

—

Où est la gloire des femmes? Est-ce la beauté, l'esprit, la science, le courage, qui leur font remporter des victoires durables? l'auteur a-t-il voulu célébrer Aspasie, Cléopâtre, la belle Paule, madame Récamier, madame de Sévigné, madame de Staël, Victoria Colonna, Jeanne d'Arc ou Isabelle de Castille? Non, il n'a pas cherché si haut ses touchantes héroïnes: il a trouvé et prouvé que les femmes triomphaient surtout par les vertus modestes, qui souvent demandent plus de force que les faits d'armes les plus éclatants. Dans la première des nouvelles qui forment ce volume, une jeune fille, une enfant, réconcilie une famille divisée; dans la seconde, les vertus d'Edmée remettent la paix entre deux hommes qui représentent deux classes de la société, la noblesse et l'industrie; dans la troisième, la douceur et la grâce de deux jeunes amies font cesser une vive querelle entre leurs pères; c'est la même idée, on le voit, ingénieusement dramatisée sous des formes diverses; peut-être l'auteur aurait-il dû éviter le subterfuge qui fait entrer Louise de Kervelec, sous un faux nom, dans la maison de son aïeul; peut-être l'industrie n'est-elle pas aussi moralisatrice que ces jolies pages semblent le dire, peut-être aussi pourrait-on demander au style d'Etienne Marcel, un peu plus de simplicité et une plus grande sobriété d'épithètes, car enfin le substantif n'exige pas impérieusement l'accolade de l'adjectif; on peut parler d'une main sans répéter à satiété qu'elle est fine et blanche; d'une tête, sans redire qu'elle est blonde ou brune; d'une jeune fille, sans l'appeler sans cesse la chère mignonne ou le petit ange; ces mignardises gâtent un récit souvent spirituel ou dramatique, et font regretter la première manière de l'auteur, forte, simple et sans clinquant.

Espérons que cette plume habile redeviendra elle-même, et que, cessant de faire des concessions au mauvais goût, elle nous permettra de louer à loisir la forme aussi bien que le fond de ses écrits

(1) Chez Blériot, 55, quai des Augustins, Paris Prix: 3 francs franco.



LETTRE A NATHALIE

SUR L'OPPRESSION DES RICHES

Ma chère Nathalie,

Vous me faites remarquer fort justement, en réponse à mes deux dernières lettres, que si les riches ont des reproches à se faire, les pauvres, à leur tour, ne sont pas plus parfaits que nous : ce n'est point parmi eux qu'il faudrait chercher communément des modèles de charité, de justice, de douceur.

Vous comprenez bien, ma cousine, que je n'ai pas l'intention de discuter avec vous sur ce point. Tout au plus pourrais-je faire valoir comme une circonstance atténuante ce fait assurément incontestable, c'est que si, de part et d'autre, on témoigne de quelque irritation et de quelque impatience; si par le malheur des temps on en est arrivé à se supporter avec moins de douceur ou à s'entr'aider avec moins de spontanéité, il faut bien reconnaître que le riche a de son côté tous les avantages de la position. *Il est du côté de l'ombre,* pour me servir de l'expression usitée dans les arènes espagnoles, tandis que le pauvre est du côté du soleil, de la chaleur, de la souffrance.

D'ailleurs, ma chère Nathalie, c'est à vous que je m'adresse et non point à une autre. Vous avez trop d'esprit pour vous y tromper, et vous saisissez fort bien par où ces réflexions, malgré leur aspect abstrait et leur forme désintéressée, atteignent votre personne elle-même. Je combats en vous souvent, ma cousine, les tendances plus que les actions. Nous sommes ainsi faits, pour notre vertu et pour notre épreuve, que, sans nous abandonner le plus souvent ni à des habitudes ni à des pratiques condamnables, nous ne laissons pas d'en concevoir l'idée et même d'en admettre ou d'en provoquer la tentation.

Vous comprenez, sans que je vous le dise, de quelle utilité et de quel secours deviennent, au moment de ce premier consentement et de cette première faiblesse, les réflexions que nous échangeons ensemble.

En voulez-vous la preuve, Nathalie? Je n'irai pas la chercher bien loin ni la reprendre de bien haut.

Vous croyez peut-être, ma chère enfant, que je vous ai tout dit sur ce sujet de la richesse, sur l'abus que nous sommes perpétuellement tentés de faire de notre fortune, sur cet égoïsme commode dans lequel viennent se perdre nos meilleurs instincts de charité. Un peu plus, et vous me prendriez pour un de ces ennemis de l'ordre social, qui dévorent les riches et les exterminent dans leurs discours, regrettant de ne pouvoir le faire en réalité.

Je ne vous ai cependant pas tout dit, ma cousine, et vous n'apprendrez pas sans quelque étonnement mon dessein de ce jour. C'est de vous prouver à vous, vous la bonté, la douceur, la grâce même, que vous êtes peut-être sur le grand chemin de devenir une véritable despote vis-à-vis de vos inférieurs, et que déjà vous faites peser sur eux l'oppression la plus inique et la moins justifiée.

Vous ne prenez point, Nathalie, ces gros mots qui traduisent ma vraie pensée, ni pour une plaisanterie ni pour un reproche. Ce sera, si vous voulez, un avertissement, une consultation médicale sur une infirmité morale qui vous menace, et dont je vois poindre en vous les premiers symptômes.

Vous rappelez-vous, Nathalie, la dernière excursion que nous avons faite ensemble chez ce tapissier qui demeure au coin de la rue de la Paix? Vous ne l'avez assurément pas oubliée, non plus que notre fameuse discussion sur l'entrée et la sortie d'un magasin, discussion où vous m'avez paru cette fois tout à fait convaincue. Je vous ai depuis entendue enseigner à votre tour que, pour la correction des manières, un cavalier doit faire passer devant lui la dame qu'il accompagne, lorsqu'ils vont tous deux de la voie publique dans un endroit habité et connu; et, au contraire, lorsque de ce magasin ou de cette maison il s'agit de mettre le pied dans la rue, c'est à l'homme à sortir le premier. Toute autre façon d'agir doit être considérée à bon droit comme un solécisme de conduite. Dans l'un et l'autre cas, on agit par le même motif, qui est le soin de protéger la femme à qui on a l'honneur de donner la main.

Pendant que je suis en veine de souvenirs, je dois confesser encore avec un repentir rétrospectif que j'ai été loin, surtout au retour, de me montrer pour vous parfaitement gracieux et parfaitement aimable. J'étais, s'il le faut dire, d'assez

méchante humeur, sans que vous ayez jamais su la raison de cette impatience.

Eh bien! ma chère cousine, c'est à vous-même que j'en voulais; et si je ne vous l'ai pas dit alors, contrairement à toutes nos habitudes, c'est que vous aviez ordonné de vous conduire à l'église de la Madeleine, c'est-à-dire à deux pas, et je n'aime pas, comme vous le savez, jouer dans la conversation aux propos interrompus.

Voici donc ce qui excitait mon courroux.

Vous rappelez-vous ce que nous étions venus faire chez cet honorable industriel?

Hélas! mon Dieu, ne vous moquez pas trop de ma pauvre mémoire, Nathalie; la vérité est que, malgré moi, elle me sert au point de me rappeler jusqu'aux plus minces futilités de la vie, jusqu'à l'intonation d'une phrase et jusqu'au mouvement d'un geste.

Écoutez donc ce que je lis dans cet album intérieur de ma pensée.

Il s'agissait d'une espèce de chaise basse, vulgairement appelée *causeuse*, si je ne me trompe point. C'était le cadeau de noces de votre amie Geneviève. Vous vous rappelez encore mes petites plaisanteries sur ce futur qui avait trouvé moyen de disparaître durant le temps des fiançailles, sous prétexte de régler au fond de la province, je ne sais quels comptes avec je ne sais quel régisseur de ses châteaux, ces choses, en un mot, que certaines gens font en deux heures, et certains autres en un mois. Aussi quelle splendeur de broderies! et nous avez-vous assez fatigués des *tâches* que vous vous donniez le soir, à la lueur de la lampe, alors que j'ai cessé de vous voir pendant près de trois semaines, parce que je vous faisais durant votre travail l'effet d'un inconvénient!

C'était donc de toute cette facture du canevas qu'il vous avait fourni, du dessin qu'il avait fait tracer, des laines qu'il vous avait procurées et assorties, de la monture en palissandre où il avait fait encadrer ce dossier et ce siége de fleurs épanouies sur un fond de velours, qu'il s'agissait de s'acquitter. Vous aviez commandé et commandé toujours, comme peut le faire parfois le souverain d'un pays constitutionnel, sans trop se souvenir qu'il y a des Chambres, et qu'à un certain moment son ministre des finances va être obligé d'y exécuter le grand tour de force, intitulé, chez tous les peuples, l'équilibre du budget.

Il paraîtrait, ma cousine, que vous exercez sur vous-même un assez rude contrôle et que, malgré l'excuse, qui peut se tirer de nos mœurs et de nos habitudes politiques, vous n'aimez point les déficits. Je vous vois encore frémissante et indignée à l'aspect de la note totale et définitive dont, paraissait-il, le montant suffisait pour vous faire pâlir.

Je ne sais pas si le digne marchand vous avait en effet traitée avec autant de rigueur qu'il vous plaisait de le dire, ou, pour parler plus sincèrement, avec autant de mauvaise foi que vos paroles auraient pu l'insinuer; mais enfin il est permis de penser, puisque vous avez jugé à propos de lui continuer la faveur constante de votre pratique, qu'il ne vous a point paru trop criminel ni de trop mauvaise foi.

Ce n'était probablement pas votre avis à ce moment-là, si j'en juge par les allures et les reproches de votre discussion. Permettez-moi de vous en remémorer un peu les différentes phases, afin de vous expliquer plus précisément ce que j'y trouve à reprendre, ces méprises de conduite ayant plus de portée que vous ne pourriez le croire au premier abord.

Voici donc en peu de mots comment les choses se sont passées.

Quand vous avez voulu remettre au marchand l'argent de votre facture, vous en aviez déduit un rabais qui ne laissait pas d'avoir quelque importance. Vous avez expliqué à ce monsieur que vous vous contentiez de suivre l'usage de votre famille, et vous lui avez cité différentes occasions où, sur des notes de fournitures et de travaux assez considérables, son prédécesseur et lui-même avaient consenti de bonne grâce à un adoucissement sur la totalité du prix. Il vous a répondu, à son tour, en fort bons termes et non sans une grande apparence de raison, qu'en effet le prix de chaque objet livré à votre père était compté avec une certaine largeur, qui permettait ce sacrifice de sa part sans compromettre ses bénéfices, mais que les choses s'étaient passées tout autrement à votre égard.

En effet, vous étiez venue le trouver lorsque vous n'étiez pas décidée encore sur le présent que vous comptiez faire à la future marquise. Vous lui aviez demandé, en arrêtant votre choix sur ce petit meuble, de tout vous compter au plus juste. Vous étiez dans la nécessité de ne point puiser trop largement dans votre bourse de jeune fille, et vous vous en rapportiez à sa bonne foi pour ne point payer trop cher.

« Nous avons, mademoiselle, » a repris avec beaucoup de politesse et de convenance M. Terbelin, « nous avons tenu compte du désir que » vous avez manifesté, et nous avons établi notre » facture sur l'extrême limite des prix. Le rabais » que vous demandez est donc réellement ac» cordé d'avance, et vous nous constitueriez en » perte si vous vouliez absolument l'exiger. »

Je dois vous rendre cette justice, ma chère cousine, que vous n'avez point l'habitude d'user de lésinerie ni de mettre en avant des exigences mal fondées. Je vous ai toujours vue au contraire apporter une véritable largeur et une libéralité décente dans le règlement de vos petites dettes. Ce n'est donc point sans un vif étonnement et un juste regret que j'ai entendu votre réplique si verte et si peu mesurée. Il s'en faut vraiment de bien peu que vous ne vous soyez tout à fait fâchée, et je me plais à croire que vous

n'avez pas gardé le souvenir de tout ce qui vous est échappé. Vous n'en avez certainement pas eu sur le moment la parfaite conscience.

Au lieu de prendre en considération, comme vous le deviez sans aucun doute, cette argumentation si raisonnable, si respectueuse, si serrée, savez-vous bien, ma cousine, ce que vous lui avez répondu ? Vous vous êtes rejetée tout d'un coup sur la situation de votre père, sur l'importance des commandes qu'il faisait chaque année, sur le dommage qu'éprouverait la maison Terbelin, si vous preniez sur vous de dire à tout venant que vous aviez été exploitée, que vous aviez été la victime de votre confiance et la dupe de votre bonne foi.

Là-dessus vous avez repris majestueusement votre facture, et d'un ton glacial, tout différent de celui que vous veniez d'employer, vous avez demandé qu'on vous l'acquittât, présentant en même temps à la caisse un billet de 500 fr., pour qu'on vous en rendît la monnaie.

Il est arrivé alors ce qu'il était facile de prévoir, ce que votre courroux, peut-être un peu forcé à dessein, avait sans doute pour but d'amener, c'est que, sur l'ordre formel du chef de la maison, votre note a été réglée suivant votre désir et non point dans le sens de ses réclamations.

Voilà, ma chère enfant, ce que vous avez cru pouvoir accepter; quant à moi, je n'ai pu me défendre d'une certaine honte intérieure. J'aurais voulu pour beaucoup qu'il me fût permis de tirer cet argent de ma poche, et de l'offrir au marchand tapissier.

En effet, votre action n'était pas juste. Elle constituait au premier chef ce que j'appelle un abus de pouvoir, un fait d'oppression vis-à-vis d'un homme qui ne pouvait point se défendre contre vous.

Vous comprenez bien, sans que j'insiste, qu'entre vous deux la partie n'était pas égale. Pour vous soustraire à cette petite mésaventure d'une élévation de prix, ou pour tirer vengeance de ne rien avoir obtenu, vous ne le menaciez de rien moins, en définitive, que de lui porter un préjudice considérable. Si vous étiez plus familiarisée avec les termes de nos lois, et si je ne craignais pas de vous voir donner à ce mot un sens qui ne serait point ici d'une suffisante exactitude, je dirais que vous vous proposiez de commettre un véritable délit de diffamation. La diffamation, en effet, suivant la définition de nos codes, ne consiste pas seulement à répandre un bruit calomnieux et sans fondement, mais encore à répéter, de façon à lui donner une publicité préjudiciable, un fait regrettable ou fâcheux, que les lois ne permettent point d'exploiter ainsi contre un individu.

Voyez plutôt ce qui serait arrivé si, le marchand refusant de céder, vous eussiez mis en effet à exécution votre menace. Faute d'avoir su consentir à un sacrifice sur lequel il ne comptait pas, faute d'avoir pris ses précautions contre une obstination qu'il n'avait pas pu prévoir, le pauvre M. Terbelin se trouvait exposé non pas seulement à perdre la pratique de votre père, mais encore la clientèle de votre famille et des connaissances devant lesquelles vous auriez pu le discréditer. Il n'en faut pas davantage pour porter une rude atteinte à la prospérité d'une maison de commerce. Plutôt que de courir ce péril malheureusement trop probable, je suis persuadé que M. Terbelin aurait mieux aimé passer par profits et pertes le meuble qu'il vous avait fourni et vous en faire absolument cadeau.

Le malheur est, Nathalie, non pas que, sur un moment de vivacité, vous vous soyez laissée aller à prononcer des paroles auxquelles la réflexion, la justice et les bons conseils ne vous auraient sans doute point permis de donner suite; mais qu'une semblable conduite soit journellement tenue par des gens auxquels leur fortune et leur situation sociale devraient imposer plus de réserve, de droiture et d'humanité.

C'est une plainte commune des riches de payer plus cher que les autres et d'être ainsi, en quelque sorte, les victimes de leur propre fortune. Je ne trouve pas qu'ils aient le moins du monde raison. La plus simple réflexion devrait leur montrer que cette légère augmentation de prix est en définitive comprise dans le marché, qu'elle fait partie rigoureusement de l'achat dont ils prennent livraison.

Ne voyez-vous pas bien qu'ils tiennent, lorsqu'ils se présentent dans un magasin où ils sont connus et habitués, à être reçus avec les ménagements et les égards dus à leur position et à leur fortune? Il leur semble tout simple et tout naturel que le maître de l'établissement se dérange de sa personne, qu'il abandonne au besoin un autre client pour ne s'occuper que d'eux. On leur montre de préférence ce qu'il y a de plus nouveau, de plus frais, de mieux réussi. S'agit-il de venir prendre à leur domicile quelque mesure, de leur soumettre quelque échantillon, de combiner quelque arrangement sur place, au lieu de leur expédier le premier venu, on ne manque pas de mettre en mouvement, à défaut du patron lui-même, l'employé le plus élevé, le plus intelligent, le plus capable. S'il leur plaît d'être servis à jour fixe, ils peuvent avoir plus que des volontés; leurs désirs deviennent des ordres et leurs caprices mêmes sont écoutés et accomplis comme de véritables nécessités. Fort souvent leurs achats réels et le gain qu'ils procurent à un commerçant ne sont pas, à tout prendre, considérables: il est telle pratique beaucoup plus humble et beaucoup moins exigeante, dont on retire au bout de l'année plus de profits, et pour laquelle cependant on ne croit pas devoir se mettre ainsi en frais de déférence et d'obséquiosité. Il est donc bien entendu que ces égards, ces priviléges, ces attentions onéreuses pour le marchand doivent se

payer comme le reste. La doctrine est peut-être dure, et de plus elle a le grand inconvénient de paraître nouvelle; mais il n'est pas possible d'y rien changer ni d'en rien adoucir. Il n'est pas équitable de vouloir être servi et obéi dans des conditions particulières, sans que le débitant y retrouve un dédommagement pour cette espèce particulière de mise de fonds.

Dans cet ordre d'idées qui regarde la stricte justice à observer entre ceux qui vendent et ceux qui achètent, je ne saurais approuver non plus, Nathalie, un procédé auquel je vous ai vue plus d'une fois avoir recours. C'est aujourd'hui le jour des critiques à bout portant, et vous ne me reprocherez pas, comme je vous ai entendue le faire, par une sorte de badinage, que mes lettres ont un vague parfum de dissertation, tant je m'applique à généraliser ce qui vous regarde.

D'après ce que vous m'avez expliqué vous-même, votre père règle par trimestre la pension qu'il vous fait pour votre entretien personnel et pour vos menus plaisirs. Son intention bien avouée est que vous soyez toujours assez en avance d'argent pour attendre largement vos échéances, et ne point redouter d'être prise au dépourvu.

Ces sages combinaisons de votre père ne se sont qu'imparfaitement réalisées. Je ne vous en fais point un reproche, et je ne voudrais pas insinuer que vous auriez pu maintenir un excédant disponible.

Quoi qu'il en soit, sans être précisément endettée, je vous ai vue souvent à court lorsqu'arrivait le troisième mois. Vous évitiez alors de faire des dépenses pour lesquelles l'argent vous aurait peut-être manqué, ou bien, ce qui vous est arrivé, je crois, plus fréquemment, vous avez fait vos emplettes en remettant à quelques semaines l'acquittement de vos factures.

Cette façon d'agir n'est point blâmable en elle-même. Il ne manque point de gens qui achètent à terme, et par exemple qui règlent leurs comptes avec leurs fournisseurs tous les six ou tous les douze mois.

Ce n'est donc point cette coutume qui peut être préjudiciable au marchand lorsqu'elle est bien établie, et qu'il en est ainsi averti par les précédents. Il sait alors ce qui lui reste à faire et il se borne, comme il en a le droit, à compter dans le prix de la marchandise l'intérêt de son argent qu'il immobilise avec vous. Dans cette hypothèse qui est la plus fréquente, vous n'avez point à vous inquiéter de hâter vos paiements ou de devancer vos échéances habituelles. Tout au contraire, la justice veut que vous usiez de ce délai, puisque vous le payez à part et plus cher que vous ne le pensez.

Il n'en va pas ainsi chez votre père, ma cousine. M. de Mornand est un homme trop sensé et trop avisé pour payer à un marchand ce qu'on appelle, en économie politique, l'intérêt commercial de l'argent, intérêt beaucoup plus élevé que le taux des emprunts ordinaires, puisqu'il représente le revenu normal, augmenté du bénéfice probable. J'ai toujours vu mon cousin se faire apporter la facture en même temps que l'objet dont il recevait livraison. Il jouit ainsi de l'escompte, c'est-à-dire de la prime accordée par le trafiquant à quiconque ne lui fait point attendre ses écus. Soyez persuadée qu'au bout de l'année cette petite bonification, perpétuellement répétée, introduit une différence sensible de dépenses en faveur de votre père.

Ai-je besoin de vous dire que, pour vos achats particuliers et personnels, vous êtes traitée de même par vos fournisseurs? Ils comptent sur cette régularité et vous font d'eux-mêmes un avantage semblable. Lors donc qu'ils présentent leur note et qu'ils se voient remis à plusieurs semaines ou à plusieurs mois, ils ne peuvent pas se défendre de quelque désappointement. Il y avait là comme une promesse tacite à laquelle ils ont fait honneur de leur côté, puisqu'ils vous ont fait la différence du paiement comptant; et c'est vous qui, contrairement à ce contrat sous-entendu, différez le paiement auquel, par vos habitudes ou celles de votre maison, vous vous étiez moralement engagée.

Au reste, je n'attache pas, comme vous le pensez bien, plus d'importance qu'il ne faut à un délai d'aussi peu de durée. C'est une bagatelle faite pour causer à votre vendeur plutôt une contrariété qu'un préjudice. Ces petits achats dont il perd l'intérêt ne sont pas faits pour le ruiner, pas plus que votre exactitude ne viendrait à bout de l'enrichir; mais il n'est pas sans quelque inconvénient pour l'ordre général de sa maison d'envoyer recevoir à plusieurs reprises. Ces déplacements, s'ils étaient ainsi exigés par tous les clients, ne laisseraient pas de changer les conditions de son personnel et de modifier le roulement de ses capitaux.

Encore une page, Nathalie; quelle lettre interminable! Je ne crois pas, depuis que nous causons ensemble, vous avoir jamais écrit la pareille. Je ne puis cependant pas quitter ce papier sans vous dire encore que, sur ce chapitre des dettes à acquitter, la plupart des riches se font les idées les plus fausses et les plus déraisonnables. Ils traiteraient volontiers leurs créanciers comme le Don Juan de Molière ce pauvre M. Dimanche. Ils oublient tout à fait que, du moment où un homme a fait un achat quelconque pour lequel il a demandé et accepté un crédit, c'est lui qui est devenu l'obligé. Si, d'après un vieil axiome de jurisprudence, « celui qui a terme ne doit rien, » cette latitude ne peut s'entendre que d'une bonne convention, bien et dûment écrite et stipulée; mais toutes les fois que l'heure est venue, que la réclamation est produite, qu'il faut en venir, de la part du débiteur, à solliciter ou à prendre un délai, c'est lui qui devient, par la

force des choses, le véritable inférieur. En vain prétendrait-il sauver l'humiliation de cette insolvabilité momentanée par l'insolence des discours ou la hauteur des attitudes, sa conduite n'en est pas moins blâmable au premier chef. Il abuse de ce qu'un malheureux marchand n'est pas en mesure de lui dire son fait ou d'user d'insistance envers ses faux-fuyants. Il y a dans cette inégalité de la situation, dans cet emploi d'équivoques, de subterfuges, d'atermoiements, quelque chose d'injuste et de lâche, qui entre pour beaucoup dans la désunion des différentes classes de la société.

Pendant que le riche abuse ainsi d'une façon véritablement peu délicate de son rang, de son influence et de sa supériorité, l'homme que ce riche paie et mécontente à la fois, plie en murmurant, et du fond de sa conscience le juge avec sévérité. Et plût à Dieu que l'inférieur restât dans la limite de ce droit rigoureux! Mais l'irritation ne tarde pas à succéder au blâme; ce mécontentement devient une colère sourde, et souvent, sous l'apparence de ces rapports respectueux et cordiaux, se cache une hostilité profonde qui compromet jusqu'à la civilisation.

Tirez de cette lettre, ma chère Nathalie, beaucoup moins de conseils pour le présent que de réflexions pour l'avenir. Nous ne sommes que trop portés, en ce monde, à nous permettre tout ce que nous pouvons. Le véritable devoir, au contraire, est de se montrer ferme et rigoureux envers soi-même et de mesurer le scrupule des obligations auxquelles nous sommes tenus, non pas à la force ni aux réclamations des petits, mais au contraire à leur patience et à leur faiblesse.

Votre cousin bien affectionné,

ANTONIN RONDELET.

LE VAL SAINT-JEAN

(SUITE)

MADAME LANFRAND A M. D'ANZAC.

Château de Blonay, près Genève, juin 18...

Ma fille reçoit votre lettre et elle me prie d'y répondre. Vous venez de lui manquer bien gravement, et quel que soit mon désir de voir la paix entre vous, je ne puis pas me dissimuler, ni vous cacher que Blanche, si fière, ressentira longtemps un pareil outrage. Non-seulement vous voulez rompre une amitié dont elle a bien besoin, pauvre chère enfant! mais vous la quittez brusquement, avec colère, et vous emmenez son fils, son fils adoré, sans qu'elle en soit même avertie! Ce sont là, monsieur, de biens mauvais procédés, qu'il ne nous sera pas possible d'oublier de longtemps; j'avais le droit d'attendre mieux de vous, lorsque je vous ai accordé la main de ma fille. Je pensais que vous seriez pour elle un ami et non un maître, ce qui n'est plus de notre siècle.

Ma fille me prie de vous informer qu'elle ne rentrera à Paris que vers la fin d'août; la princesse nous retient, et comme sa santé réclame les eaux de Carlsbad, nous l'accompagnerons. Je pense que votre rigorisme ne trouvera rien à redire à ces projets, puisque je chaperonne Blanche, et j'espère que, devenu plus raisonnable, nous vous retrouverons à Paris avec Marcel. C'est dans cet espoir que je vous assure, mon cher gendre, de mes sentiments affectueux.

ADÈLE LANFRAND.

GONTRAN A SA BELLE-MÈRE.

Port-Saïd, juillet 18...

Madame,

Je pourrais récriminer, je ne le ferai guère: remarquez seulement que j'ai quitté ma maison parce que je l'ai trouvée vide, ma femme s'étant absentée contre ma volonté formelle, et que j'ai emmené mon fils, parce que je l'ai trouvé abandonné.

Les projets de Blanche, que vous ne me soumettez pas, du reste, n'ont pas mon assentiment; si ma femme veut qu'il se fasse entre nous une paix supportable, elle rompra avec la princesse Casimire, elle reviendra à Paris, chez elle, où je ne tarderai pas à la rejoindre. J'ai montré à Blanche, depuis notre mariage, toute l'indulgence qui naît d'une grande affection, mais les questions d'honneur et de dignité me trouveront inflexible. Je me dois à moi-même et à mon fils, de ne pas laisser entacher le nom que nous portons. Et je dois le dire franchement, madame, quelque respect que m'inspirent votre âge et votre titre, ils ne suffisent pas, selon moi, à couvrir ma femme dans le monde interlope où, sans mon aveu, vous l'avez lancée.

Marcel se porte très-bien, mieux qu'à Paris; dites-le à sa mère, s'il arrive qu'elle s'en inquiète.

Avant de vous quitter, souffrez que je vous réitère mes conditions:—Retour de Blanche à Paris,

chez elle, chez nous, séparation absolue d'avec une personne et une société que madame d'Anzac n'eût jamais dû connaître. Soyez mère, madame, intervenez entre nous, et rapprochez par votre tendre autorité ceux que rien ne devait désunir. Vous vous acquerrez ainsi des titres à mon inaltérable reconnaissance.

G. d'Anzac.

Gontran a sa sœur.

En rade d'Aden, à bord du Cadmus.
Septembre 18...

Ma bonne sœur,

Ce sont des adieux et des remerciements, ceux-là bien tristes, ceux-ci bien sincères. Tu as été si bonne pour moi, durant ces trois mois de séjour, tu m'as écouté avec tant de sympathie, consolé et conseillé avec tant de sagesse, que je ne l'oublierai jamais, et que tous nos liens se sont, je le sens, fortifiés et consacrés; et puis, tu gardes Marcel, tu vas lui tenir lieu de mère pendant mon absence, puisque sa propre mère l'oublie et l'immole avec un entêtement si funeste à tous ! C'est pour cela que je pars, Marguerite; c'est pour cela que j'entreprends ce long voyage en Asie; espérons que la fatigue, le déplacement, les aspects nouveaux, l'étude, calmeront cette fièvre qui me saisit au souvenir d'une femme tant aimée... Que d'espérances j'avais mises sur cette tête brune, et comme elle les a déjouées ! que de rêves envolés à jamais ! O diamant pur et brillant, devenu un strass vulgaire ! ô Blanche ! ma femme ! la mère de Marcel ; cœur glacé par la coquetterie, cœur bronzé par les plaisirs, comment t'oublier ! si je restais à portée de l'Europe, je retournerais vers elle, je le sens; l'attrait trop puissant m'entraînerait; je vais mettre les *monts et les mers* entre elle et moi... il le faut.

Je ne t'ai pas tout dit, ma sœur, ce sujet m'était trop pénible ; voici ce qui a décidé mon lointain voyage. J'ai reçu de notre vieil ami, l'ami de notre père, M. de Ferrière, la lettre que je joins ici. Je connais le caractère, la prudence et l'esprit de celui qui l'a écrite, et je n'ai pas douté ! Cette lettre me chasse vers l'extrémité du monde ; prie Dieu que j'y trouve un peu de repos.

Je reviendrai au plus tard dans deux ans ; je reviendrai près de toi, dans ce nid où tu réchauffes mon pauvre enfant sous le feu de ton cœur ; que Dieu te rende dans ton fils le bien que tu fais au mien ! Adieu, ma sœur, ma première et ma plus sûre amie, je t'embrasse mille fois. Embrasse Marcel pour son père qui le chérit.

A vous deux,
Gontran.

Lettre de M. de Ferrière a Gontran.

Paris, août 18...

Mon cher Gontran,

Je vous ai toujours aimé, en souvenir de votre père et pour vous-même, mais jamais, quelque intérêt que je vous portasse, je ne me suis mêlé de vos affaires domestiques; il faut, mon cher enfant, une circonstance extraordinaire pour que je vienne vous dire : Faites attention !

Vous avez épousé une charmante femme, et pendant longtemps je vous ai cru fort heureux ; on trouvait bien un peu, dans le monde, que madame d'Anzac ne réalisait pas positivement l'idéal romain ; elle ne restait guère à la maison et ne filait pas, mais où sont aujourd'hui les femmes modestes et sérieuses ? je n'en connais guère, tout en concédant qu'il en existe, mais elles se cachent si bien que, plus modestes que la violette elle-même, rien ne les trahit.

Venons au fait. Pendant des années on ne parla de madame d'Anzac que comme d'une femme élégante, jolie, mondaine, mais toujours irréprochable. Elle se lança dans un monde cosmopolite, campé dans les salons parisiens, et l'opinion de ceux qui vous connaissaient devint moins indulgente. On jasa. Elle se lia avec la délicieuse princesse. On blâma et on raconta bien des histoires... on sut que vous étiez mécontent... enfin, mon cher ami, le séjour de votre femme au château de Blonay, son voyage à Carlsbad ont comblé la mesure de l'imprudence ; elle est compromise. Notez que je serais volontiers le chevalier de son innocence, mais le public, peu tendre par nature, augure mal d'une jeune femme qui ne voit plus d'autre société que des femmes sans maris, des maris sans femmes, et, brochant par dessus tout, ce qu'on appelle des gommeux. Sa mère est là... mais quelle protection ! vous le savez.

Vous êtes averti : si vous le pouvez, retirez votre femme de cet entourage qui la perd ; si elle vous résiste, séparez-vous. Il ne faut pas que la destinée d'un galant homme dépende des sottises d'une femme sans cœur.

Je vous serre la main et suis

Votre dévoué
Marc de Ferrière.

Gontran avait ajouté au bas de cette lettre :

Tu sais, Marguerite, que mon influence sur Blanche est nulle; je ne veux pas demander aux lois la séparation, je pars.

Journal de Christine.

Val Saint-Jean, octobre 18...

Nous venons de passer des semaines d'inquiétude : Edouard a été souffrant et ma pauvre Henriette aux abois. Cette vie si chère, est comme un flambeau porté dans un lieu où souffle le vent ; à chaque instant, la lumière pâlit et tremble : une main vigilante la préserve... elle reprend son éclat... le cœur alarmé se rassure... jusqu'à ce qu'une nouvelle bouffée du vent mortel agite encore la lumière nécessaire et chérie... Telle est la vie d'Henriette... une fois de plus elle respire : il est sauvé !

Voilà donc le bonheur de la terre : une lueur toujours prête à s'éteindre, et on en jouit pourtant ! on le désire pourtant ! Je suis à bonne école pour apprendre à m'en méfier, puisque je vois à mes côtés l'image d'une félicité pure, parfaite, deux cœurs unis par tous les points, deux âmes jumelles, un mariage couronné et complété par les enfants, et que celle qui a trouvé ce trésor n'en jouit pas durant une semaine avec sécurité... Elle interroge l'horizon, et toujours, dans ce ciel bleu, le nuage sombre apparaît, et ses yeux attristés ne voient plus que lui... Dois-je me plaindre de ne trembler pour personne ? de ne souffrir que par reflet ?... La raison dit non, et le cœur affirme avec énergie le contraire... Que fortunées sont les âmes qui ne dévient jamais de la recherche de Dieu ! elles cherchent, elles trouvent et possèdent à toujours... Il me semble que j'aime Dieu, je tâche de le servir, en le faisant connaître aux petits et aux pauvres ; mais il est dans mon âme des aspirations vers les biens terrestres et sensibles. Folie ! folie !

Val Saint-Jean, novembre 18...

Les nouvelles arrivent tard dans notre Val, mais enfin elles arrivent. Mademoiselle Julienne, que je vois presque tous les jours, m'a conté hier avec émoi ce qu'un ami venait d'apprendre à M. le curé. Hélas ! on avait parlé du bonheur de M. d'Anzac, du luxe de sa maison, du charme de sa jeune femme, on les avait enviés, et maintenant on les plaint et on les blâme... Blanche, madame d'Anzac, se perd de réputation, dit-on, en vivant dans un cercle de femmes citées pour des aventures et des scandales ; soutenue par sa mère, elle a résisté à son mari, elle a continué ces relations dangereuses, elle a abandonné sa maison ; et son mari, profondément irrité, a quitté l'Europe, en emmenant avec lui son fils... Voilà de désastreuses nouvelles... et ce n'est plus souffrir par reflet que de penser aux angoisses qui ont oppressé le cœur d'un ami... Sans doute, il aura confié cet enfant à sa sœur, à cette Marguerite qui m'a témoigné tant de sympathie, alors que nous étions près de devenir sœurs... Elle tiendra lieu de mère au pauvre Marcel...

Mon Dieu ! ayez pitié d'eux, ayez pitié de Blanche, ramenez-la vers vous, vers le devoir, vers le bonheur... Mes faibles prières, mes petites aumônes, je vous les offre pour elle...

RÉCIT

Qui n'a pas l'esprit de son âge
De son âge a tout le malheur,

a dit Voltaire, si raisonnable quand les Furies ne l'aveuglent pas. Ces jolis vers revenaient en mémoire à ceux qui voyaient madame Lanfrand, sœur de sa fille, comme elle aimait à se nommer, et plus jeune, plus évaporée, plus légère que sa fille même. Par la volonté de son mari, elle avait vécu en province, à la campagne, la vie de Paris l'exaltait ; elle avait vécu avec des négociants, des vignerons, des bourgeois, et se voir placée dans un monde plus distingué, chatouillait sa vanité ; elle avait ressenti, dès son adolescence, ce besoin de plaire qui, chez quelques femmes, a peine à s'éteindre alors même que le temps neige sur leurs têtes, et, n'étant plus retenue par les regards moqueurs de ceux qui la connaissaient bien, qui pouvaient dire au besoin la date de sa naissance et l'âge de Blanche, elle se livrait avec plénitude et dépensait tout son arriéré de coquetterie. Longtemps la peu bienveillante attention de Gontran l'avait maintenue dans des bornes raisonnables ; elle craignait, non l'autorité, mais les sarcasmes de son beau-fils, plus familier qu'elle-même avec le terrain des salons ; c'était le sol natal pour lui que ces maisons distinguées, ce monde raffiné où elle était un peu étrangère et admise à la suite de sa fille, madame d'Anzac ! Quand elle se sentit délivrée de ce muet contrôle, quand elle ne vit plus ces yeux vifs et railleurs analyser sa toilette juvénile et suivre ses évolutions mondaines, elle s'affranchit de plus en plus, elle prit l'essor, et le séjour au château de Blonay, dans un monde nouveau, fit naître en elle aussi des idées nouvelles.

Madame Lanfrand avait quarante-cinq ans, de jolis restes d'une grande beauté, un certain vide dans le cœur et un immense besoin d'être admirée. On s'en aperçut : dans ce groupe d'hommes légers qui papillonnaient autour de la princesse, on rit et on se moqua de ces prétentions quadragénaires ; pourtant il se trouva quelqu'un qui les prit plus au sérieux. Aux derniers rangs du groupe serbe, polonais, italien, valaque, qui entourait la princesse, se trouvait un homme dont l'âge indécis flottait entre trente et quarante ans ; il portait un beau nom, inscrit dans le nobiliaire de la Belgique ; mais à son tortil de baron, à son blason d'or et de sinople, M. de Seudre n'ajoutait que bien peu d'argent. Son patrimoine avait, comme l'ont fait depuis les milliards de la France, passé les bords du Rhin : c'était aux jeux de Bade et de Hombourg que les fermes et les obligations avaient disparu : il lui restait un petit châtel sur les bords de la Dyle et quelques rentes. Ce n'était guère, et le désir d'un opulent mariage lui était venu bien des fois, mais bien des fois aussi il avait échoué dans ses tentatives : les jeunes filles de notre temps calculent aussi bien et mieux que leurs parents : la baronnie, le petit manoir, la haute taille, la figure avenante encore de M. de Seudre, n'avaient pas ce cadre doré qui fait agréer les noms les plus communs et les figures les plus vulgaires ; il était découragé de sa chasse aux héritières, il méditait tristement et fréquemment sur l'avenir, la gêne, la vieillesse solitaire, la privation de ce luxe qui avait enchanté sa jeunesse, de ce bien-être si apprécié par l'âge mûr,

lorsque la destinée jeta sur sa route madame Lanfrand. Elle n'était plus jeune, mais elle était encore belle, elle était très-riche, et il y avait autour de son cœur si peu de barrières qu'il ne fut pas très-difficile de s'en rendre maître. Elle lutta quelque peu : son attachement pour sa fille combattit l'affection qui commençait à naître, mais l'amour-propre l'emporta : madame Lanfrand, veuve d'un négociant, fut ravie de porter un titre; madame Lanfrand, âgée de quarante-cinq ans, fut enchantée d'être aimée. Au départ du château de Blonay, pendant le voyage de Carlsbad, une correspondance s'établit entre elle et M. de Seudre; il fut éloquent et persuasif, il battit en brèche les dernières objections, et il fut décidé qu'avant l'hiver madame Lanfrand s'appellerait la baronne de Seudre.

Blanche avait suivi ce manége avec étonnement d'abord, avec inquiétude ensuite, puis avec un mécontentement profond. Elle comptait sur l'attachement absolu et sans limites de sa mère : elle ne savait pas encore que tout amour dont Dieu n'est pas le principe peut et doit dévier. Elle ne se contint pas, elle éclata en reproches, en récriminations, en suppositions injurieuses pour M. de Seudre : madame Lanfrand, qui avait une tête méridionale, répliqua avec colère, reprochant ses bienfaits, ses attentions, sa présence même, cette présence qui fut si fatale aux deux époux, et elles se quittèrent mécontentes et refroidies. Peu de jours après, madame Lanfrand se maria à petit bruit, un matin, et elle partit aussitôt pour la Belgique.

Quels que fussent les sentiments secrets de Blanche, ses chagrins et ses déceptions, elle ne se plaignit pas; elle brava de plus en plus ceux qui auraient pu la blâmer, et se jeta dans le monde qu'elle avait choisi, avec une fiévreuse énergie. Cet hiver-là ne fut qu'un enchaînement de fêtes; Blanche n'en manqua pas une; soirées, bals, spectacles, patinage, tout lui fut bon pour distraire ses ennuis : elle atteignit son but, elle ne parut pas délaissée, elle fut même plus entourée, plus recherchée que jamais, et elle atteignit le printemps à bout de forces, et ne portant plus dans les plaisirs qu'une attention distraite et un corps épuisé.

Elle fut malade pendant quelques jours; les premières chaleurs du riant avril l'accablaient, et le vieux médecin, appelé près d'elle, après lui avoir prescrit quelques remèdes, lui dit franchement :

— Chère madame, il faut enrayer... trop de veilles, trop de fatigues mondaines... croyez-moi, prenez du repos, allez à la campagne... levez-vous matin, couchez-vous de bonne heure, respirez l'air des champs... Enrayez enfin, il est temps... *qui va piano va sano*...

Il parla sur ce ton, il parla avec amitié, avec autorité, et il laissa sa malade profondément triste. Il la quitta; le soir tombait, les derniers rayons du soleil inondaient la splendide chambre à coucher; Blanche regarda autour d'elle; jamais sa solitude ne lui avait semblé plus profonde; le luxe qui l'environnait disait qu'elle pouvait tout. — tout, hormis de se bien porter et d'être aimée. Le vieux médecin avait raison; il était temps d'arrêter. Elle sentait que la plénitude de vie dont jadis elle était fière, s'en était allée par mille fissures; la fatigue d'être l'accablait; ses membres étaient brisés, sa respiration difficile, sa tête alourdie, et combien le vide, la langueur de l'âme dépassaient le malaise du corps... elle pensait vaguement... elle se disait :

— Où sont-ils tous? mon mari?... ma mère?... et mon petit garçon... comment suis-je délaissée à ce point?... rien que des domestiques... mes amies ont autre chose à faire qu'à venir me voir...

Elle sonna cependant : la femme de chambre entra, portant sur un plateau de vermeil un verre d'eau de Bussang et une lettre. La lettre était de madame de Seudre. Elle racontait à sa fille, avec l'enthousiasme d'une toute jeune mariée, sa vie intime, son bonheur; elle décrivait le dernier bal de la Cour de Bruxelles auquel elle avait assisté; elle esquissait sa toilette, puis quelques mots d'amitié, et la lettre finissait.

Blanche la rejeta et tournant la tête sur son chevet, elle pleura et s'étonna elle-même de l'amertume de ses larmes.

La jeunesse triompha de son état de souffrance. elle se sentit mieux, elle alla aux plaisirs du printemps, courses de chevaux, expositions, promenades, mais un sourd ennui l'accompagnait partout, et quelquefois, seule dans sa voiture, ou entourée d'amis et d'amies, elle se prenait à envier une petite femme qui cheminait à pied, au bras de son mari, ou une autre qui paraissait bien embarrassée pourtant, en traînant deux ou trois enfants distraits et rebelles. Elle luttait contre ces dispositions mélancoliques, mais en vain; la note triste résonnait obstinément. Le départ de la princesse Casimire, qui retournait à Blonay et qui de là devait partir pour la Russie, creusa un nouveau vide dans cette existence qui ne perdait pas là une amitié, mais une distraction; toute la société cosmopolite s'éparpilla. Blanche était seule à Paris, elle alla voir sa mère au bord de la Dyle... là encore, le déplaisir qu'elle ne pouvait secouer lui tint fidèle compagnie; la baronne de Seudre avait, dans son bonheur, une gloriole et une jactance qui auraient déplu aux âmes les plus indulgentes; et Blanche, froissée et humiliée sans qu'elle voulût se l'avouer à elle-même, ne put supporter cet étalage. Elle revint en France. elle alla aux bains de mer de Boulogne, mais sa santé redevenue mauvaise, ne put supporter l'air vif des côtes, elle retourna à Paris. — Paris était accablant de chaleur et triste comme il l'est dans les longs jours de l'été, elle retomba malade; son vieux médecin appuya sur ses premiers avis,

et il dit : — La campagne vous est indispensable, indispensable, entendez-vous bien ?

Elle entendit, elle entendit aussi une voix intérieure, qui lui disait que sa situation était grave et elle prit une résolution soudaine : celle de passer quelque temps dans la maison de son mari, au Val Saint-Jean.

Elle partit dès que ses forces furent un peu revenues, et Christine put écrire dans son journal :

« Madame d'Anzac est ici, dans sa belle maison que je vois de ma fenêtre ; les bruits du pays avaient raison. Que Dieu la protége et la garde, qu'il lui rende la santé et le bonheur ; je ne cesse de prier pour elle, et je crois voir dans ce retour un heureux augure ! »

M. BOURDON.

(*La suite au prochain numéro.*)



UN IDÉAL

(SUITE ET FIN)

« La jeunesse » dont il parlait n'eût pas été de son avis à l'unanimité : parmi ces jeunes filles qui chantaient et ces enfants qui jouaient bruyamment, un gros jeune homme essoufflé, haletant, semblait fort mal à son aise, houspillé par les petites, taquiné par les grandes, en butte aux espiègleries de tous. C'est souvent le sort des bons... et Grégoire était d'une patience, d'une longanimité qui l'avaient fait surnommer « le mouton » par les petites filles. Leurs aînées, l'appelaient « le caniche d'Albane », et Albane, qui semblait trouver cela tout naturel, laissait son gros cousin entasser à ses pieds les menues attentions, les petits dévouements et les sacrifices continuels :

« Ça lui fait tant de plaisir de me gâter ! affirmait-elle naïvement.

— Albane, je t'en prie, ne t'agite pas autant ! répétait en vain Grégoire ; tu t'échauffes horriblement, et ma tante te grondera.

— Du tout : c'est vous qui serez grondé pour l'avoir mal surveillée, riposta malicieusement une petite brune à l'air fûté. »

Mal surveillée !

Hélas ! il n'avait d'yeux que pour elle ; où avait posé le pied mignon d'Albane, immédiatement la patte large de Grégoire s'appuyait lourdement : « Prends garde à cette pierre. — Laisse-moi écarter cette branche. — Ne goûte pas à ces baies. — Veux-tu cette fleur inaccessible là-haut sur son rocher ? » Le pauvre Grégoire inventait des dangers pour les détourner d'Albane, et lui créait des fantaisies pour les satisfaire à ses propres risques et périls.

— Je suis fatiguée, dit-elle tout à coup. Reposons-nous par un jeu tranquille : as-tu apporté les raquettes, Grégoire ? »

Il courut les prendre au pied d'un frêne où il les avait déposées, et une partie de volants commença.

Tout en jouant, les jeunes filles avançaient sous bois. Leurs mouvements étaient légers, leurs attitudes charmantes, car elles ne posaient pour personne et restaient gracieusement naturelles. Les raquettes décrivaient dans l'air des courbes fantastiques ; les volants voltigeaient comme des papillons gigantesques effleurant les ramures, et les jeunes filles avançaient toujours.

Voici la lisière du bois, cependant ; un ruisseau large et profond la borde en murmurant : « Vous n'irez pas plus loin ! » semble-t-il dire à la bande folâtre.

« Vous n'irez pas plus loin ! répète aussi Grégoire, enchanté de cette barrière plus puissante que ses exhortations.

— Ah ! nous n'irons pas plus loin ? s'écrie la malicieuse petite brune ; eh bien ! vous, monsieur, vous serez plus audacieux, je pense. »

Et, d'un coup de raquette vigoureux, elle lance, au-delà du ruisseau, un volant qui disparaît dans les branchages.

« Ah ! je vous en prie, poursuit-elle avec une désolation comique, retrouvez mon volant ! sauvez mon volant ! ! rapportez-moi mon volant ! ! ! »

Le jeune homme hésite... mais Albane, à son tour, lui dit :

« Grégoire, veux-tu ? »

Et il ne balance pas davantage.

Faut-il raconter ce qui suit ?... Quelque bonne âme, sympathique au « caniche d'Albane », verra-t-elle sans angoisse l'élan désespéré que prend ce corps aux lourdes attaches, et le bond malencontreux qui le jette... au milieu du ruisseau. Si ce ruisseau avait roulé sur un sable d'or, des ondes cristallines couronnées de myosotis et visitées par les libellules, le charme du décor eut sauvé la situation... peut-être ; s'il avait pris des allures de torrent bouillonnant sur les roches, écumant

sence du danger eût écarté le ridicule... probablement. Mais, hélas! il faut bien l'avouer : ce fatal plongeon fut complètement dénué de poésie... Grégoire barbotta quelques secondes, se releva couvert de vase et toucha l'autre rive dans le piteux état d'un barbet en rupture de niche.

« Vous riez! c'est bien mal, mesdemoiselles! » fit généreusement Albane.

Mais les rieuses continuaient de plus belle, tendant ironiquement leurs raquettes.

« Découvrez-vous le fugitif?

— Ne le prenez pas pour le lis de la vallée caché dans l'herbe, au moins!

— Ou pour une colombe roucoulant sur un rameau.

— Dépêchez-vous donc, monsieur Grégoire. Si vous ne le rattrapez pas plus vite que ça, il aura le temps de s'enfuir je ne sais où. »

Tandis que ces plaisanteries jaillissaient en fusées, jusqu'au bon Grégoire qui battait inutilement le fourré, les ramures s'écartèrent en face des jeunes filles; un jeune homme émergea du feuillage avec un gai sourire, se découvrit pour saluer et, d'une main sûre, lança, vers le groupe de raquettes, le volant retrouvé en murmurant d'une voix que l'on n'entendit pas :

« A la plus belle! »

Le blanc flocon de plumes ne se trompa point d'adresse; ce fut par Albane qu'il se laissa saisir au vol.

Pendant qu'elle le rendait à son espiègle amie en rougissant un peu, l'inconnu, d'un bond léger, franchissait le ruisseau et le vieux notaire rejoignait les joueuses.

Ce fut à lui que s'adressa le nouveau venu :

« Monsieur, dit-il, un petit accident retient en arrière la voiture qui m'amenait à l'établissement thermal; j'ai pris les devants; mais me voici égaré, je le crois... seriez-vous assez bon pour redresser mon itinéraire? »

En l'écoutant, M. Fournel le transperçait de son regard investigateur.

« Teint pâle, songeait-il; cheveux noirs, tournure élégante, jeune et joli garçon... je ne me trompe pas : voici mon gentilhomme campagnard! »

C'était Jacques de Faille, en effet; et, peu d'instants après, le notaire le présentait triomphalement aux trois femmes encore réunies, dans la chaumière.

***

« Voyez donc, disait le soir du même jour, madame Landais à madame de Jasmac, voyez donc quel salon est celui-ci : comme ces jeunes filles dansent avec entrain! comme ces jeunes hommes s'amusent! Et les papas, les mamans, ne dirait-on pas qu'ils vont se mettre en branle aussi? C'est d'un triste!

— Comment! d'un triste?

— Mais oui : peut-on voir sans pitié les fronts se couronner de fleurs, les yeux briller d'allégresse et les lèvres sourire, tandis que l'épreuve, la tristesse et l'amertume submergent cette pauvre terre qui n'est qu'une vallée de larmes... Oh! la vie!...

— Ah! permettez, chère madame : la vie me semble vous avoir été clémente, car...

— Oui, oui, on me jette toujours ces banalités à la tête : gâtée par mon père, par ma mère, par mes frères, par mes sœurs et par mes amis, je vois mon mari continuer cette tradition. C'est un homme de bon caractère, qui se porte bien et s'enrichit; mes enfants sont remarquablement doués et font merveilleusement leur chemin... Ne voilà-t-il pas de quoi se réjouir? Vous voyez bien que cette succession prolongée de bonnes chances est la plus effrayante chose du monde; cela ne peut pas durer toujours, chère madame; cela ne peut pas durer toujours!... Il viendra un temps où la ruine, les afflictions, les maladies, la mort...

— Eh! madame, en attendant qu'il vienne, ne vous préparez pas, pour ce temps-là, le remords de n'avoir point su jouir des grâces que Dieu vous prodiguait auparavant! Si nous devons accepter l'épreuve avec résignation, c'est pour nous un devoir aussi de faire honneur aux bienfaits du bon Dieu. Ce devoir-là, madame Uriel le remplit à cœur joie : voyez un peu comme elle admire sa charmante fille, comme elle est heureuse de la voir s'amuser, comme elle martelle énergiquement le piano pour la faire danser!

— Pauvre femme! pourvu que ses folles ritournelles ne se terminent point par une marche funèbre! Les fluxions de poitrine attendent si souvent les danseuses au sortir du bal! Et puis la danse offre d'autres dangers... hélas! partout l'épine est sous les fleurs... Oh! la vie! »

Albane arrêtait alors son danseur à deux pas de la triste dame.

« Mon pauvre Grégoire, tu me fais, en vérité, tourner comme un tonton. Change donc un peu ta manière : je suis sûre que ce beau monsieur de tantôt ne fatigue point ses danseuses de la sorte.

— Je le crois bien, il ne danse pas! »

Albane l'avait remarqué; mais elle s'apercevait aussi de la singulière persistance avec laquelle Jacques de Faille fixait les yeux sur elle; d'abord ce regard obstiné lui déplut et la gêna; puis elle en prit son parti; enfin elle se sentit flattée de cette attention soutenue et se surprit à penser :

« C'est vraiment dommage qu'il ne danse pas, ce jeune homme! »

Le jeune homme dansa le lendemain, mais un seul quadrille, et ce fut avec Albane.

« Vous aimez peu la danse, monsieur? lui demanda-t-elle.

— Je n'ai jamais dansé jusqu'à aujourd'hui, mademoiselle, et il est probable que, une fois ma saison d'eaux finie, je ne danserai plus. »

Elle détourna la tête avec embarras sans trop savoir pourquoi.

« Voilà un monsieur qui trouve Albane à son gré, murmura madame Jasmac à l'oreille de sa voisine.

— C'est ainsi que l'on compromet les jeunes filles, madame; vous verrez que cela finira mal.

— Si c'était un mari, un bon mari pour ma fille!... » songeait madame Uriel.

A table, Jacques de Faille était placé en face d'Albane; il parlait peu, il ne mangeait pas davantage, mais il regardait mademoiselle Uriel plus qu'un homme bien élevé ne devait se le permettre.

A l'église, il se trouvait toujours près du bénitier pour lui offrir l'eau sainte, du bout de ses doigts dégantés.

Elle mit en loterie, pour ses pauvres, une broderie de sa façon: Jacques de Faille prit à lui seul les trois quarts des billets; mais M. Rouvière gagna le lot unique.

Les soirs où l'on ne dansait pas, tous les oiseaux du parc étaient tenus éveillés par les flots d'harmonie jaillissant des fenêtres ouvertes. M. Fournel tirait son violon d'une boîte quelque peu vermoulue; des mains blanches voltigeaient sur le piano; on découvrait un alto de bonne volonté, un cornet d'humeur facile, et le concert commençait. Les voix se mêlaient aux instruments, tantôt justes et sonores, tantôt aigres et fausses:

« Les uns chantent bien, les autres chantent mal; ceux-ci chantent juste, ceux-là chantent faux et cela fait un tout délicieux, » constatait le bon chanoine, moins musicien que peintre.

Grégoire ayant surpris un jour l'intérêt avec lequel Albane écoutait un solo de Jacques, se sentit dévoré de la fièvre chantante. On le découvrait, dans les profondeurs du parc, essayant des trilles confus; on l'entendait dans sa baignoire ébauchant des vocalises élémentaires; peu s'en fallut qu'un jour, à la messe, il n'entonnât une gamme chromatique. Enfin, quand il se crut assez sûr de lui-même, il voulut débuter.

Debout près du piano, la main sur son cœur qui battait à se rompre, le jarret tendu, les yeux au plafond, il ouvrit la bouche en rond et commença :

Plus blanche que la blanche hermine.

On n'a jamais pu savoir quelles émotions ce morceau eût excitées ni quelles salves d'applaudissements en eussent accueilli le finale... Sans doute, le souvenir s'en fût perpétué dans les fastes de l'établissement thermal; mais le chanteur recula devant cette gloire: la maigre voix de roitelet qui filtrait de ce corps d'éléphant l'étonna lui-même au point qu'il oublia de la diriger... Elle s'enfuit par ses oreilles; elle s'échappa de son nez; le palais seul n'en sentit rien passer. Bref, ce fut un autre plongeon plus humiliant que le premier!

Cette fois encore, Albane s'indigna des sourires moqueurs de ses jeunes amies; mais elle en voulait à Grégoire « d'une humiliation qu'il lui eût été si facile d'épargner à la famille », disait-elle.

« O ma cousine! répliquait-il avec des soupirs de phoque, c'était pour toi, cependant!... »

Heureusement, l'attention de l'auditoire fut détournée par Jacques de Faille qui, d'une voix peu cultivée mais sympathique et vibrante, chantait la chanson de Fortunio.

Est-ce le hasard qui avait alors tourné Jacques vers Albane? Est-ce le hasard qui lui faisait rencontrer du regard le visage de la jeune fille chaque fois qu'il lançait une note plus émue, une phrase plus tendre? Est-ce le hasard qui semblait souligner les intentions pour les appliquer à cette blonde « blonde comme les blés »?

Madame de Jasmac ne put le supposer un instant. Madame de Jasmac avait raison.

« Il flotte je ne sais quelle catastrophe dans l'air! gémissait madame Landais.

— Quel bonheur! fredonnait en elle-même madame Uriel; quel bonheur! il y a certainement un mariage, un excellent mariage à la clé pour Albane! »

***

Albane avait dix-huit ans : grande, mince et blonde, elle attirait les regards par sa grâce naturelle et son extrême distinction. Elle tenait de sa mère un enjouement aimable, et de son père, mort prématurément d'une maladie de poitrine, une tendresse de cœur passionnée.

Confiante en sa fille comme en tout l'univers, madame Uriel l'avait en quelque sorte abandonnée à ses propres inspirations, certaine que cette belle plante arriverait d'elle-même à une parfaite éclosion, comme la rose des champs qui s'épanouit aux seuls rayons du soleil. En effet, les dons heureux qu'elle avait reçus de la nature se développaient rapidement; mais, en même temps, l'imagination de la jeune fille s'envolait vers des horizons inconnus, s'égarait dans un monde imaginaire et s'exaltait en face de l'avenir.

L'avenir!... Dans ses rêves, elle n'y marchait point seule... une forme indécise et charmante y traçait un sillage lumineux à côté du sien... Si ce compagnon imaginaire n'avait pas les formes massives et les gauches allures de Grégoire, il apparaissait aussi, dans sa poétique auréole, pur de ce qu'on nomme aujourd'hui les qualités pratiques, et ce n'était point un homme de coin du feu, mais une sorte de sylphe sentimental dont la science, dont la force, dont le devoir, dont toute la vie, enfin, se résumerait en un seul mot : Aimer!

Elle sentait en elle assez de trésors de tendresse pour s'acquitter envers lui; et, certaine qu'elle le rencontrerait sur sa route fleurie, elle avançait confiante, avec des rayons dans les yeux et des hymnes d'allégresse au fond de l'âme.

Trop jeune pour analyser nettement son propre

cœur, elle eût peut-être encore longtemps flotté parmi les nuages roses qui le lui voilaient à elle-même, sans une parole imprudente de madame de Jasmac :

« Le gros cousin commence à maigrir de jalousie! » avait-elle dit à demi-voix, un soir que Jacques passait devant elle, ramenant Albane du piano.

Grégoire jaloux!... et pourquoi?... et de quoi?... et de qui?... Albane devint songeuse et se troubla... puis son regard rencontrant celui de Jacques fixé sur elle avec une indéfinissable expression, elle rougit, pâlit, rougit de nouveau et pria sa mère de l'emmener.

Dormit-elle cette nuit-là?

Son bon ange seul aurait pu le dire; mais si ses grands yeux ne se fermèrent pas, si sa tête blonde, en s'agitant sur l'oreiller, en chiffonna les dentelles, assurément il ne s'y épanouit aucune pensée dont le céleste gardien pût s'alarmer.

Le lendemain, quand elle entra chez sa mère, le bruit que fit la porte en s'ouvrant fut couvert par la voix de Grégoire, dont la présence matinale étonna vivement la jeune fille.

« Non, ma tante, disait-il avec désespoir, en plongeant ses mains courtes dans sa chevelure frisottée, c'est plus fort que moi! Je ne peux plus vivre ainsi! je mourrai fou si cela continue! Vous voyez bien qu'elle finira par l'aimer à son tour si vous laissez les choses aller de ce train!

— Mais, mon ami...

— Mais, ma tante, il n'y a qu'un moyen de tout arranger : c'est de me l'accorder pour femme. Ah! si mon père et ma mère pouvaient rejeter leur linceul et surgir de la tombe pour plaider ma cause auprès de vous, ils la gagneraient, j'en suis sûr. »

Le gros amoureux devenait pathétique. Cela déplut à sa cousine; elle poussa brusquement un fauteuil pour l'avertir de sa présence.

« Ah! te voilà! s'écria-t-il en se retournant : c'est le ciel qui t'envoie! »

Décidément Grégoire tournait au mélodrame.

« Ce n'est pas le ciel, protesta impitoyablement Albane; c'est le cuisinier roux qui fait demander si ma mère désire de la soupe ou du café pour son premier déjeuner!

— Oh! cousine, peux-tu bien parler de manger dans un pareil moment? Mais tu ne vois donc pas l'état où je suis? Tiens : mets la main sur mon cœur et tu sentiras...

— Mon pauvre Grégoire, comment veux-tu que je puisse compter les battements de ton cœur à travers un gilet de cette épaisseur-là? Tu dois étouffer là-dessous!

— Ah! oui, j'étouffe! j'étouffe horriblement, je te le jure; mais mon gilet n'y est pour rien, va! et j'étoufferai comme cela jusqu'à ce que tu m'acceptes pour mari. Je placerai mes mains sous tes pieds pour que tu ne sentes pas les cailloux du chemin; je ne voudrai que ce que tu voudras; je te gâterai comme on ne sait gâter aucune femme... Je t'aime tant! »

A mesure que son émotion grandissait, le gros cousin s'était transfiguré : sa face ronde et rosée n'eût pas donné envie de rire à la petite brune elle-même, et ses larges yeux de faïence exprimaient une passion si sincère qu'Albane en fut touchée.

« Grégoire, dit-elle d'une voix qui tremblait un peu, tu es bon, loyal, et je t'aime.

— Oh! fit-il avec un cri de joie.

— Je t'aime comme une sœur aime le meilleur des frères; mais nous nous en tiendrons à ce lien fraternel; je ne serai jamais ta femme.

— Oh! mugit-il cette fois avec un sanglot.

— Je ne serai jamais ta femme! redit lentement la jeune fille en appuyant sur chaque mot. »

La porte s'ouvrit discrètement :

« Le bain de madame est pret, » annonça Fanchette la baigneuse.

***

La chaumière était déserte ce jour-là; le tonneau rassemblait peu d'amateurs, et le billard s'enveloppait à peine d'une légère fumée de tabac.

Une épidémie, éclatant à l'improviste, avait-elle mis les baigneurs en fuite? Non, car M. Rouvière, un peu poltron, eût déserté le premier. Et M. Rouvière se promenait dans la grande cour avec son inséparable journal qu'il oubliait de lire.

« Certainement, ils auront de la pluie, murmurait-il; quelle manie d'excursions les possède à présent? Madame de Jasmac laissera la moitié de ses falbalas aux pointes des rochers, et il tombera quelque catastrophe sur les épaules de madame Landais. »

Ces deux personnes arrivaient alors, en très-nombreuse compagnie, sur les bords d'une rivière accidentée : M. Fournel et Grégoire avaient ourdi contre ses muets habitants, une conjuration dans laquelle presque tous les baigneurs étaient entrés.

Chacun, ayant pris part à un divertissement de ce genre, pourrait crayonner la silhouette du pêcheur consciencieux qui cherche une place de choix; du pêcheur bon enfant qui offre la sienne; du pêcheur grincheux se plaignant des éclats de rire qui effarouchent le poisson; du pêcheur indolent qui abandonne sa poursuite pour s'étendre sur l'herbe; du pêcheur « veinard » qui remplit son sac en cinq minutes; du pêcheur découragé que sa passion malheureuse possède sans compensation; de tous les pêcheurs enfin, dont les caractères variés se révèlent par la seule manière dont ils amorcent une ligne ou tendent une nasse.

Chacun sait encore comment l'appétit s'aiguise au bord de l'eau et quel accueil on fait au déjeuner pique-nique.

Chacun se rappelle aussi comment les groupes se dispersent; comment les uns s'évitent et comment les autres se cherchent; comment l'air libre qui gonfle les poumons souffle dans les jeunes cerveaux, les vastes projets, les rêves audacieux; et comme le silence des lieux solitaires, le calme solennel des bois, le murmure des eaux, la poésie de la grande nature enfin berce parfois les cœurs en de multiples émotions.

Malgré tout cela, cette journée parut longue à plusieurs. Pour Albane, ce fut un éclair.

Qu'elle se penchât sur les flots jaseurs, qu'elle s'enfonçât sous les grands arbres, qu'elle fouillât du regard les perspectives prolongées, toujours la pâle silhouette de Jacques rayonnait entre elle et toutes choses, comme si la création eût servi de repoussoir à ce jeune homme sentimental. Jacques se mêlait à ses poétiques impressions; il y avait comme une transfusion de lui-même dans le rayon de soleil qui jetait une auréole sur le front d'Albane, dans la brise qui lui effleurait le visage avec des murmures caressants, dans l'air même qu'elle respirait!

« Pauvre Albane! » aurait soupiré madame Landais, si elle eût été moins occupée à déplorer le triste sort des pêcheurs prenant les poissons, des poissons pris par les pêcheurs, du flot courant sur les galets et des galets recouverts par le flot... Oh! la vie!

Cependant elle s'aperçut la première que le soleil descendait à l'horizon... pauvre soleil! et elle cria d'une voix dolente que, si l'on s'attardait davantage, on manquerait certainement l'heure du chemin de fer... pauvre chemin de fer!

Grâce à cet avertissement désolé, les promeneurs arrivaient à la station quelques secondes avant le train qui devait les emporter.

La précipitation la plus folle présidait à leur embarquement, car ce train touchait à peine barre; mais au moment où le pied d'Albane effleurait le marchepied, elle aperçut derrière le garde-fou de la voie, une pâle figure qui la regardait en pleurant: c'était celle d'un enfant déguenillé.

« La charité, madame! la charité pour l'amour de Dieu! » criait-il en tendant vers elle ses petites mains tremblantes.

« Il a faim! » se dit la jeune fille émue. Et courant à lui, elle se pencha sur la frêle barrière, vida sa bourse dans les mains amaigries et déposa sur le front pâle un baiser sonore, embaumé du parfum de la charité chrétienne.

Quand elle se retourna, le convoi s'ébranlait; madame Uriel, penchée anxieusement à la portière, criait: Arrêtez! arrêtez! comme si le chef de train eût dû obéir à cet ordre; madame Landais, joignant les mains avec conviction, psalmodiait: « Je savais bien qu'un malheur arriverait! » et Jacques de Faille, sautant sur la voie, rejoignait la jeune fille.

***

Elle n'osa pas repousser le protecteur qui s'offrait ainsi courageusement; en avait-elle le droit? ne venait-il pas d'exposer sa vie à son service?...

« Quelle intrépidité! » murmuraient ses lèvres.

« Quel amour! » ajoutait son cœur.

La station était assez rapprochée de l'établissement thermal pour qu'on pût s'y rendre à pied; ils entreprirent ce petit voyage, à pas lents, osant à peine se parler.

Le « pauvre soleil » s'éteignait pour quelques heures; la lune s'élevant, versait sur la campagne une blanche lumière qui argentait la flèche des clochers, la cime des arbres et les roches couronnant la colline, tandis qu'une ombre épaisse emplissait les vallées.. Le chemin suivi par Albane et Jacques traçait une ligne étroite au flanc de la montagne; plus bas, la rivière fuyait dans les ténèbres avec des bruits mystérieux; les cloches des villages échangeaient de mystiques bonsoirs; et tous les bruits humains allaient s'assoupissant.

Albane eut comme une hallucination: il lui sembla qu'elle était seule au monde, seule avec cette tendresse qui cheminait à ses côtés; pour un instant, tout ce qui n'était point Jacques fut supprimé pour elle; et, avec une joie pleine de terreur, elle pressentit que cette affection pourrait un jour lui tenir lieu de tout.

« Pauvre madame Uriel! » aurait encore soupiré madame Landais. Mais le sentiment filial se réveilla bien vite au cœur d'Albane:

« Mon Dieu! que ma mère doit être tourmentée! s'écria-t-elle avec angoisse.

— Son inquiétude cessera bientôt, mademoiselle; car, avant une heure, vous pourrez lui raconter, saine et sauve, quelles peurs vous a cependant causées votre voyage nocturne.

— Avoir peur, moi! peur quand vous êtes là!.. oh! non! »

Dans sa candeur, elle n'avait point mesuré la portée de cette parole ainsi prononcée; mais Jacques de Faille ne pouvait s'y méprendre:

« Oh! s'écria-t-il avec transport, aurais-je cet immense bonheur de m'être fait comprendre?... Sentiriez-vous vraiment que ma seule ambition en ce monde est de vous protéger contre tout danger, de vous défendre contre toute douleur?.. »

Un regard baigné de larmes éloquentes fut la seule réponse d'Albane.

Des lueurs de torches et des bruits de voix, les firent alors descendre du ciel sur la terre: on accourait à leur rencontre; et monsieur Rouvière qui commandait l'expédition, trompait les longueurs de la route par des imitations canines qui ne charmaient que lui.

Pourquoi madame Uriel emmena-t-elle immédiatement sa fille dans sa chambre? c'est que, à l'éclat de ses yeux, à l'animation de son visage, elle pressentait une confidence:

« O mère! mère! que je suis heureuse!... il m'aime; il veut être ton fils et, demain, il ira

demander à sa famille de solliciter ton consentement à la réalisation de son vœu le plus cher.

— J'étais sûre de te bien marier malgré l'exiguïté de ta dot, ma chère enfant. Va, ton avenir ne m'a jamais inquiétée.

— Mais qu'a donc monsieur de Faille? remarquait au même instant madame Landais; on dirait qu'il marche sur des nuées... Pauvre jeune homme! »

***

Les jours succédaient aux jours, et Jacques de Faille ne revenait pas. Les malades quittaient l'un après l'autre l'établissement thermal où la saison des bains est de courte durée. Bientôt, on ne mit plus que douze couverts sur la longue table; puis dix, puis cinq, puis trois, et enfin madame Uriel et sa fille dînèrent un soir en tête-à-tête et se trouvèrent seules dans le salon désert dont le silence et le vide leur semblèrent lugubres. Pour la première fois depuis le départ de Jacques, le cœur d'Albane se serra et l'aile noire du pressentiment effleura son beau front.

« S'il ne revient pas encore, c'est qu'une raison majeure le retient chez lui, certifiait la mère, imperturbable dans sa confiance en l'avenir. Il écrira. »

Il écrivit...

Était-ce la violence du désespoir ou l'embarras d'une situation fausse qui lui faisait ce style étrange?... Madame Uriel ne sut pas le démêler; mais elle comprit que le doux rêve de sa fille s'envolait sans retour... Le baron Jacques s'était heurté à d'invincibles résistances: sa famille, formant pour lui d'ambitieux projets, lui avait préparé une alliance qu'il ne pouvait refuser sans s'attirer la malédiction paternelle... Son cœur se déchirait! le malheur de sa vie était certain; mais le devoir filial s'imposait à lui; ne devait-il point s'y soumettre, bien qu'il eût préféré la tombe à...

Madame Uriel n'acheva point cette lecture.

« Bah! dit-elle en dissimulant un dépit profond, si ce mariage manque, c'est que le bon Dieu t'en réserve un meilleur. »

Albane, pâle comme une morte, leva sur elle un regard navré, qui était tout une protestation.

« Ce jeune homme avait une santé délicate qui m'inquiétait un peu. Ce n'est pas comme Grégoire, qui assommerait un bœuf d'un coup de poing!

— Chère tante, quand on parle du soleil, on en voit les rayons! déclama le gros cousin qui entrait sur la fin de cette phrase. »

C'était le 28 août: Grégoire venait renouveler la tentative matrimoniale repoussée le 28 juillet précédent. A partir de cette époque, il prit l'habitude de répéter sa demande à ce quantième de chaque mois; et quand l'aurore du 28 se levait, madame Uriel ne manquait pas de s'écrier:

« Voici le jour de Grégoire! »

Elle le dit quelques années encore et quitta doucement la vie sans avoir deviné quel incurable désespoir se cachait sous l'apparente résignation d'Albane.

Seule dans la maison paternelle qui lui semblait un sépulcre, seule dans le monde qui lui paraissait un désert, l'orpheline endolorie, le cœur saignant, retourna vers ses souvenirs d'enfance et courut se joindre aux dames pensionnaires du couvent de Crosse: c'est là qu'on l'avait élevée.

« Albane va prendre le voile » ! affirmèrent ses amies.

Elle en eut d'abord le désir; mais, descendant au fond de son cœur, elle reconnut que Dieu seul ne l'occuperait pas... ce cœur vibrait encore au nom de Jacques! ce cœur saignait toujours.

Souvent, lorsque les saintes recluses, s'arrachant au sommeil, traversaient comme des ombres les couloirs silencieux, Albane les suivait à la chapelle; elle se prosternait sur les dalles et plongeait son âme meurtrie dans le courant mystique débordant autour d'elle; mais quand les célestes aspirations commençaient à l'élever en haut, elle sentait l'étreinte de la chaîne terrestre qui la retenait.

Quand l'autel scintillait, que les vitraux étincelaient, que l'encens montait avec les hymnes pieuses et que les grandes fêtes catholiques répandaient sous les voûtes du cloître leurs indicibles allégresses, Albane pressentait un bonheur surnaturel et tendait les mains vers lui... mais une chère image se dressait au devant; le souvenir l'étreignait à plein cœur... le regret l'abreuvait d'inexprimables amertumes; toute au passé, elle n'osait marcher vers Dieu, et continuait de souffrir...

Les années passaient ainsi. Un jour, cependant, ses douleurs personnelles se turent devant le deuil général... Les gémissements de la France envahie perçaient les murs du couvent; la lueur des incendies empourprait l'horizon, et l'immense lueur des batailles grondait comme une éternelle tempête! Les plus fermes remparts croulaient avec des bruits lugubres; les populations affolées s'enfuyaient pêle-mêle.

Le couvent d'Albane s'ouvrit pour une ambulance: on vit des faisceaux d'armes briller dans l'ombre des couloirs et des sacs de soldats s'y entasser; on entendit des voix mâles résonner sous les voûtes saintes; et, dans les vastes salles où s'étalaient de pieux emblèmes, s'élevèrent les gémissements des blessés.

Albane sollicita l'honneur de les soigner et l'obtint. Plus d'une fois, elle prêta son secours à d'effroyables opérations; plus d'une fois, de ses mains, elle ferma des paupières qui ne devaient pas se rouvrir... mais, toujours, elle fut à la hauteur de sa tâche et ne faiblit pas un instant.

La paix vint. Cette paix qui ne fut accueillie par aucun cri de joie... les ambulances se vidaient et les labeurs d'Albane diminuaient de jour en

jour. Bientôt elle n'eut plus qu'un malade à soigner, et ce dernier malade fut averti enfin qu'un frère de sa mère allait venir le chercher.

L'oncle annoncé parut le même soir, un soir de printemps où les lilas secouaient leurs parfums nouveaux sous les blancs rayons de la lune.

Albane, accoudée à la fenêtre ouverte, était cachée à son malade par un large paravent; d'un regard mélancolique elle suivait l'astre pâle errant au ciel; et cette lumière adoucie guidait ses souvenirs vers cette autre soirée, si loin déjà, où le cri de son cœur avait involontairement jailli. D'amères pensées l'envahirent à flots : elle remonta le cours des années écoulées depuis lors... elle compta ses larmes comme pour les reprocher à Dieu; elle posa les mains sur sa blessure et la sentit vive comme au premier jour... Et cependant, que sa vie aurait pu être différente!... Une autre avait cueilli sa gerbe, à elle! une autre avait vécu sa vie et bu son bonheur!... Oh! cette autre, comme elle devait être heureuse et fière! fière du compagnon, du protecteur, de l'époux... de son Jacques, à elle!...

La porte s'ouvrit brusquement; un pas lourd pesa sur le parquet en le faisant crier, et une odeur de cigare domina le parfum des lilas.

« Eh bien! où donc es-tu, fiston?

— Oh! mon oncle, c'est vous!

— Tiens, parbleu! ne voudrais-tu pas que ce fût Cadet-Roussel ou Colin-Tampon?

— Toujours jovial! murmura le malade péniblement surpris.

— C'est le seul moyen de ne pas vieillir.

— Cependant, il est des circonstances...

— Ah! oui, je sais : encore Chauvin, mon pauvre enfant; encore Chauvin! C'est passé de mode; il est maintenant de mauvais goût de pleurnicher sur un drapeau troué. Nous sommes vaincus aujourd'hui : c'est fâcheux, parce que cela nous coûte cher; mais en définitive...

— Oh! mon oncle! pouvez-vous parler ainsi avec ce ruban rouge à votre boutonnière!

— Entre nous et confidentiellement, je crois qu'il s'est trompé d'adresse... nous étions plusieurs du même nom au régiment... il se pourrait que l'on eût attribué à l'un les exploits de l'autre... tu comprends que je ne tenais pas énormément à ce qu'on éclaircît l'affaire. Quant à toi, il paraît que tu es un brave pour tout de bon; aussi, mon cher, ton patriotisme sera-t-il placé, je l'espère, à gros intérêts. Nous ferons joliment valoir cela à ton actif quand nous te marierons.

— Merci, mon oncle; mais j'ai la prétention de me marier moi-même.

— Ah! oui, au fait; j'oubliais; à ton âge on a toujours cette prétention-là. J'y ai passé, moi qui te parle. Quel grand fou j'étais! heureusement mon père y a mis bon ordre. Ta défunte tante n'avait pas cependant la blancheur de l'hermine et la douceur de la colombe; un peu acariâtre, un peu avare, un peu frivole, un peu sotte, elle n'eût pas été l'idéal d'un héros de roman, peut-être. Mais quelle fortune solide! quelle famille bien posée! D'ailleurs la chaîne conjugale est assez élastique et ne rive pas les condamnés l'un à l'autre : les chiffons, les caquets, les petites brouilles de famille suffisaient au bonheur de la baronne; je taillais le mien à ma guise sans qu'elle s'en occupât, et nous nous rencontrions seulement pour vérifier nos comptes.

— Et vous appelez cette association en commandite un mariage?

— Si la jolie blonde, que je ne nomme pas, avait eu pour couronne le million de... l'autre, je n'aurais pas hésité entre les deux, je le confesse. Et même aujourd'hui, que je suis libre et assez riche pour me passer la fantaisie d'une femme à mon gré, si mademoiselle trois étoiles n'est pas trop déchirée, je ne dis pas que...

— Que?

— Que je n'en ferai pas la baronne Jacques de Faille. »

Un cri sourd partit de la fenêtre : Jacques de Faille écarta le paravent.

Alors Albane se trouva en face d'un homme chargé de graisse, bourgeonné, aux yeux éraillés, à la barbe grise et dont la vieillesse prématurée était toute une révélation!

Voilà ce qu'était maintenant son idéal!

« Mademoiselle Uriel?... s'écria-t-il après un instant d'hésitation.

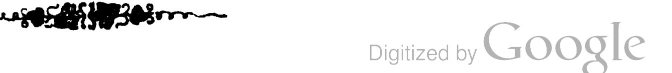
— Non, monsieur : Sœur Marie-de-la-Pitié, » répondit-elle en s'éloignant.

Sa destinée était fixée.

***

Un calme saint remplace aujourd'hui ses poignantes agitations; la lumière d'en haut illumine ses anciennes ténèbres; elle a conquis le seul idéal qui ne trompe pas : Dieu.

Mélanie Bourotte.



LA PREMIÈRE AUMONE DE MARGUERITE

I

Voyez là-haut ce beau domaine
Dont les créneaux touchent le ciel,
Une invisible châtelaine...

Celui qui chantait ainsi d'une voix chevrotante était un bon petit vieillard, aux cheveux blancs comme la neige, à la figure ouverte et souriante. Vif et alerte encore, il marchait d'un pas rapide dans un large sentier, au bord d'une rivière, et son bras étendu montrait à un jeune homme, qui cheminait à ses côtés, un château bâti au sommet d'une colline, dont les flancs raides, abrupts, étaient couverts de halliers.

Son jeune compagnon, qui avait la tournure d'un militaire, et qui portait sur sa poitrine le ruban rouge de la Légion d'Honneur, l'interrompit avec un peu d'impatience :

« En bonne prose, dit-il, voilà Montigny? C'est dans cette solitude, parmi ces broussailles, sur ce triste coteau que M. d'Emmerich a fixé sa demeure?

— C'est ici même, mon jeune ami. Depuis quatre ans, ce sage, revenu des vanités du monde, goûte les douceurs du repos à l'ombre de ces bois.

Tityre, tu patulæ recubans sub tegmine fagi.

— Vraiment, M. Schmidt, vous avez de bons yeux. Où donc apercevez-vous des hêtres? Je ne vois que de misérables halliers.

— Oui, oui, de jeunes taillis. M. d'Emmerich a fait abattre ses arbres de haute futaie; ils bornaient la vue, et c'est un grand admirateur de la belle nature.

— Et sa fille, si distinguée, si charmante, voici donc où elle est venue cacher sa jeunesse, sa beauté et ses qualités exquises, reprit le voyageur pensif. Il s'interrompit et regarda longuement la pente escarpée du coteau, les rochers moussus, les vieux arbres nains et la déplaisante habitation que M. Schmidt appelait un beau domaine.

— Ah! dit le vieillard, cela ne vaut pas notre Alsace et le joli hôtel que M. d'Emmerich possédait à Strasbourg; mais enfin c'est un abri sûr, et c'est ce qu'il nous faut, à nous autres exilés; nous ne sommes pas difficiles; moi-même, s'il m'est permis de me citer pour exemple, je ne puis dire que je suis confortablement logé; vous avez vu mon pauvre petit appartement à Dijon?

— Hélas! oui, cher M. Schmidt, deux chambres et un grenier.

— Deux chambres et une galerie, s'il vous plaît, Albert. C'est donc pour vous dire que nous nous accommodons de tout comme des mouettes dispersées par la tempête; nous bâtissons notre nid où nous a conduits le vent d'orage.

— Voyez-vous quelquefois M. d'Emmerich? interrompit Albert du même air pensif et préoccupé.

— Lui! jamais; cependant, Dieu sait si je suis attaché à cette famille. Mais votre cousin ne va nulle part et ne reçoit personne; je vous l'ai dit hier et vous l'ai répété ce matin.

— Il est vrai, mais je supposais... Je trouve qu'il devrait faire une exception en votre faveur.

— N'est-ce pas? Eh bien! non, il me traite en étranger, moi son compatriote, son obligé, et l'ancien professeur de sa fille. Elle n'est pas très-éloignée pourtant, l'époque où je donnais des leçons de musique à mademoiselle Marguerite. Elle avait des dispositions merveilleuses, cette enfant, et quelle voix charmante! Vous souvient-il des duos que vous chantiez ensemble? J'accompagnais au piano; l'heureux temps! Pour vous surtout, capitaine, vous en aviez fini avec la vie de collége, vous alliez entrer à Saint-Cyr, le monde s'ouvrait devant vous. Il me semble que je vous vois encore avec votre longue taille fluette et vos moustaches naissantes. »

Le jeune homme ne répondit point; peut-être n'avait-il pas entendu; il s'entretenait avec ses pensées au moins autant qu'avec son ami. Cependant il reprit après un instant de silence.

« Vous dites qu'il n'y a plus de relations entre vous et la famille d'Emmerich; mais n'est-ce pas un peu votre faute, cher monsieur Schmidt? Je gage que vous n'êtes jamais venu à Montigny.

— Si vraiment, répliqua le vieillard, j'ai essayé un jour de pénétrer dans ce mystérieux château; mais on ne m'a même point permis d'entrer dans la cour. Un serviteur rébarbatif que vous connaissez, Conrad, le mari de la nourrice de mademoiselle Marguerite, m'a fait entendre, assez poliment du reste, que son maître ne recevait pas, et aurait pour agréable que je ne revinsse point.

— Autrefois, dit Albert rêveur, M. d'Emmerich avait un caractère liant, affable, une conversation charmante, il se plaisait dans la société de ses amis.

— Et maintenant il fuit le monde et ne parle qu'à son bonnet; voilà comme on change.

— Je sais bien, murmura le jeune homme, que les événements ont rembruni ses idées; il a vu mourir madame d'Emmerich pendant le siége de Strasbourg, il a quitté son pays, ses habitudes... Cependant, à cause de sa fille, il devrait prendre sur lui...

— Eh! qui vous dit que ce genre de vie déplaît à mademoiselle Marguerite? Je crois, moi, qu'elle s'en accommode fort bien. C'est une personne sérieuse, composée, concentrée... parlons franchement, c'est une petite sauvage; elle a un air glacial et des manières si hautaines... Je l'ai rencontrée une ou deux fois à Dijon, dans la rue; j'ai voulu lui présenter mes hommages, lui demander des nouvelles de son père. Ah! bien oui! mademoiselle m'a salué en silence, et s'est éloignée avec une petite mine si dédaigneuse que les larmes m'en sont venues aux yeux. Sa nourrice qui l'accompagnait a remarqué sans doute mon chagrin et ma confusion, car elle a rougi et baissé la tête. Voyez-vous, capitaine, cette enfant ne devrait point me traiter ainsi; il y a entre nous des souvenirs, je pourrais dire des liens... Elle n'ignore pas que je suis pénétré de reconnaissance envers elle, qu'elle m'est apparue un jour comme un ange consolateur, et que vraisemblablement elle m'a sauvé la vie. Tenez, il faut que je vous raconte cela.

— Mais vous me l'avez déjà dit, cher monsieur Schmidt.

— Pas en détail, puisque vous étiez si jeune, m'avez-vous bien écouté? D'ailleurs mon récit ne sera pas long. Il y a dix-sept ans, — que le temps passe vite! — oui, dix-sept ans sonnés, j'étais pauvre comme Job, et je vivais seul dans une mansarde, comme Robinson Crusoé dans son île déserte. Je n'étais plus jeune, j'avais tenté fortune de toutes façons, je m'étais fait luthier, marchand de bric-à-brac, et j'avais dépensé jusqu'à mon dernier sou. Un jour, c'était en hiver, je relevais d'une longue maladie, et, tristement assis auprès de mon feu éteint, je songeais aux petites dettes criardes que j'avais été forcé de faire, et qui m'empêchaient de m'adresser à mes fournisseurs...

Ici le vieillard s'interrompit, rougit un peu et reprit avec émotion :

— S'il faut l'avouer, je n'avais pas mangé depuis la veille. Et je ne voyais point le moyen de gagner ma vie; j'étais trop faible encore pour me livrer à un travail pénible. J'eusse pu cependant donner des leçons de chant et de piano; mais, avant ma maladie, j'avais cherché inutilement des élèves. Je me disais que cette fois tout était bien perdu, quand soudain voici qu'on frappe à ma porte. J'ouvre et j'aperçois mademoiselle Marguerite qui donnait la main à son père. Elle entra étonnée et souriante. Qu'elle était jolie! Vous la représentez-vous à six ans avec ses boucles blondes et son teint vermeil? Je connaissais un peu M. d'Emmerich, je savais qu'il était un de nos riches industriels, et que les ouvriers affluaient à ses fabriques; j'avais entendu dire aussi que la charité de madame d'Emmerich était inépuisable, et qu'elle était habile à découvrir les misères cachées et les pauvres honteux; mais du reste je n'avais jamais eu de relations avec cette famille. M. d'Emmerich s'assit et me fit connaître le but de sa visite; il désirait que je donnasse des leçons de piano à mademoiselle Marguerite. Jugez si je fus ému et content, et si je remerciai la divine Providence; c'était le pain de chaque jour que cette enfant m'apportait. Pendant que je causais avec son père, la petite sautillait dans tous les coins de la mansarde; elle me faisait plaisir à voir, avec ses fourrures blanches et son costume de velours noir. M. d'Emmerich la regardait en souriant et l'appelait sa mignonne hirondelle. C'est le nom que je lui ai conservé à part moi; ne dit-on pas que les hirondelles portent bonheur?

Après le départ de mes visiteurs, comme je voulais remettre en place un livre avec lequel l'enfant avait joué, je vis un fin papier qui dépassait la reliure, et sur-le-champ, sans y toucher, je reconnus avec un violent battement de cœur certaines vignettes... C'était un billet de banque. Je le dépliai d'une main tremblante, et je lus ces mots qui me semblaient tracés en caractères magiques : Cinq cents francs.

Cinq cents francs! à peu près la somme que je devais à mes fournisseurs. C'était mademoiselle Marguerite qui avait glissé ce billet entre les pages du livre; la chère enfant, qui exerçait la charité pour la première fois, avait montré autant d'adresse que de discrétion, et suivi de point en point les instructions de sa mère. Quand on est dans la position où je me trouvais, on n'a pas de susceptibilité exagérée; je ne fis point le fier, j'acceptai l'argent et je payai mes dettes. Dès le lendemain, j'allai donner une leçon à mademoiselle Marguerite; dès le lendemain aussi, madame d'Emmerich me chercha et me découvrit des élèves; parmi ceux-ci j'eus le plaisir de vous compter, M. Albert, et depuis ce temps...

— Nous avons été bons amis, cher monsieur Schmidt. Je n'oublie pas la peine que vous avez prise pour faire de moi un virtuose; si vous n'avez pas réussi, c'est ma faute, hélas!

— Oui, oui, vous eussiez pu vous appliquer davantage, dit gravement le vieillard; vous étiez un peu rebelle aux lois de la musique. Mademoiselle Marguerite me faisait bien plus d'honneur; elle était si docile, si studieuse!

Le bonhomme s'arrêta tout ému et reprit avec amertume :

— Vraiment, capitaine, je suis navré, lorsque je songe que cette enfant, à laquelle je dois le bien-être et le repos de ma vieillesse, ne daigne pas même me reconnaître, Le jour où elle est venue chez moi, comme la messagère de la divine Providence, j'ai changé ma manière de vivre; grâce à elle et à sa famille, les élèves ne m'ont jamais manqué, et non-seulement j'ai gagné mon pain quotidien, mais encore j'ai amassé bien des petites sommes par mes épargnes.

— Bien des petites sommes! Vous m'étonnez, cher monsieur Schmidt, je croyais...

— Que je n'avais pas un sou vaillant? Eh oui! c'est la vérité, je vis de mon travail, et à présent encore je donne des leçons de piano; mais il n'en est pas moins vrai aussi que, depuis dix-sept ans, j'ai fait des économies. Où elles ont passé, vous devez le savoir, vous avez vu mon petit musée et vous connaissez mon goût...

— Pour les antiquailles, interrompit Albert. Ainsi donc vous avez converti de bel et bon argent en vieux bouquins, en vieilles armes rouillées, en vieux tableaux, en vieux plats fêlés et en vieux lambeaux de tapisserie. Certes, on a bien raison de dire que les passions coûtent cher.

— Celle-là ne m'a rien coûté du tout, capitaine, je n'ai pas jeté mon argent par les fenêtres, veuillez le croire, répliqua le bonhomme en se redressant. J'ai fait au contraire des marchés d'or; j'ai saisi souvent l'occasion par son unique mèche de cheveux, et mes antiquailles, comme il vous plaît de les appeler, représentent une somme bien supérieure à ce qu'elles me coûtent.

— J'en suis charmé, mon cher maître, je vais m'efforcer de croire que vous vous êtes enrichi, et lors même que je n'en serais pas très-convaincu, je ne me permettrais point de discuter avec vous sur ce sujet; je préfère en revenir à ce que nous disions d'abord. Ainsi donc, M. d'Emmerich ne fait et ne reçoit jamais de visites?

— Jamais; d'ailleurs, il ne connaît personne; il n'était pas venu en ce pays avant la guerre; le château de Montigny, qui a été légué à madame d'Emmerich par un de ses oncles, était loué à une famille de Dijon, qui l'a habité jusqu'en 1870; puis les Prussiens s'y sont établis en maîtres, et c'est seulement au mois de mai 1871 que M. d'Emmerich est arrivé avec sa fille, la nourrice de celle-ci et le vieux Conrad. Depuis cette époque, ces quatre personnes vivent sur leurs rochers dans une solitude absolue.

— Cependant vous avez vu mademoiselle Marguerite à Dijon?

— Oui, elle y vient deux ou trois fois par an, et chaque fois elle y passe une demi-journée; le reste du temps, elle est l'invisible châtelaine dont je vous parlais tout à l'heure. — Mais nous voici au bas de la colline; persistez-vous à aller à Montigny?

— Certainement, dit Albert avec vivacité.

— Vous ne serez pas reçu.

Le jeune homme hocha la tête.

— Je suis le cousin de M. d'Emmerich, murmura-t-il.

— Au dixième ou au douzième degré, n'est-ce pas? Cela ne suffit point pour qu'il vous ouvre sa porte; mais puisque vous voulez absolument tenter l'aventure, je vous accompagnerai jusqu'à ce que nous ayons atteint ces rochers là-bas, puis je retournerai à la gare où je vous attendrai.

— Et où vous trouverez le temps bien long peut-être.

— Non pas, je saurai l'occuper; je m'arrêterai en chemin d'abord; lorsque je viens à la campagne, j'ai l'habitude d'entrer dans les chaumières et je fais parfois d'heureuses trouvailles; il peut y avoir, dans ces pauvres logis, des faïences, des bahuts, une foule de choses... Mais quel sentier difficile et qu'il est peu fréquenté! Voyez, les broussailles semblent vouloir nous disputer le passage.

— Oui, murmura le jeune homme, c'est une triste solitude, et M. d'Emmerich doit s'ennuyer ici, malgré toute sa philosophie.

— Allons donc, capitaine, est-ce que les savants s'ennuient? M. d'Emmerich consacre beaucoup de temps à des expériences de chimie... aux arts industriels... il cherche de nouveaux procédés... il a inventé une teinture... ou un tissu... quelque chose enfin qui doit lui rapporter beaucoup d'argent; tout cela l'occupe.

— A-t-il encore des propriétés en Alsace?

— Je ne crois pas; du moins il a vendu ses fabriques; il vit de ses rentes, et, comme il ne fait pas de grandes dépenses, mademoiselle Marguerite aura vraisemblablement une grosse dot. Mais à présent je vous quitte... bonne chance, capitaine; toutefois, n'oubliez pas que le dernier train pour Dijon part à sept heures et demie.

— Bien, bien, monsieur Schmidt, je serai à la gare à sept heures, dit Albert, qui se mit à gravir la colline d'un pas plus rapide encore. »

MICHEL AUBRAY.

(La suite au prochain numéro.)



UN SOIR D'AOUT

A SAINT-VALÉRY-EN-CAUX

Le ciel semble couvrir la terre d'un linceul
Tant la pluie et la nuit font l'ombre épaisse. Seul
Le phare au bout du quai d'aval, où rien ne bouge,
Jette un mince rayon de sa lumière rouge
Sur l'eau sombre du port où tremblent ses reflets.
La mer monte. On entend le fracas des galets
Qu'elle roule. On dirait une crécelle immense
Qui grince entre les mains de diables en démence
Présidant aux ébats d'une ronde d'enfer.
Le vent souffle et gémit comme au cœur de l'hiver,
Et peut-être répète en son morne murmure
La plainte des marins dormant, sans sépulture,
Leur sommeil éternel sous les flots écumants.
A tous ces bruits aigus s'ajoute, par moments,
Comme pour y mêler la note grave et basse,
Le mugissement sourd d'un orage qui passe
Au lointain, en rayant d'éclairs l'horizon noir.

Pendant que l'ouragan furieux se déchaîne,
Le modeste clocher de l'église prochaine
Sonne paisiblement son Angelus du soir.

PAUL COLLIN.



REVUE MUSICALE

Les saisons et les plaisirs du temps.
Hippolyte et Aricie.—Les saltimbanques.—Une bonne action.

Pauvre France! Bien décidément le ciel ne te protége plus. Notre globe a fait sans doute un mouvement imperceptible aux yeux humains, et les saisons ont changé. Pas un jour de printemps cette année, et voici venir l'automne après des chaleurs torrides, suivies d'effrayants orages. Mais qui regrette aujourd'hui les splendeurs du climat d'autrefois? Qu'importe au monde moderne la majesté des forêts profondes, les parfums sauvages des ruisseaux jonchés de fleurs marines; le bruit d'une cognée dans les coupes lointaines, la plante ou l'oiseau qui nous rappelle une des plus chères heures de notre vie, la volupté des sensations ressaisies, certains bruits familiers à votre oreille que vous entendez de nouveau? Les bains de mer, les stations aux eaux, la rivalité des toilettes

coûteuses, les concerts, les bals du soir, les promenades du matin qui, par le nombre, ressemblent à des caravanes; les moqueries du plus grand nombre exercées sur quelques-uns, des conversations politiques ou frivoles qui s'évaporent avec la fumée des cigares; voilà la vie de la belle saison, tels sont les loisirs de la bonne compagnie, des artistes, des penseurs, des illustrations en tous genres de notre monde d'aujourd'hui. Grand bien leur fasse; nous n'avons, en aucun temps de notre vie, le goût de les imiter.

Nous étions donc, au mois d'avril dernier, par un temps vraiment hivernal, à quinze lieues de Paris, dans un délicieux chalet, chez un musicien célèbre, en cette époque de rare célébrité. Les pauvres bourgeons mouraient de froid sur les arbres, et nous nous chauffions en famille autour d'un vaste foyer, lorsque nous entendîmes un bruit de trompette, de fifre et de grosse caisse retentir dans notre solitude.

« C'est un théâtre forain au village de Morigny, dit une personne de la société.

— Allons le voir, ajouta la maîtresse de la maison; cette promenade remplacera celle que nous n'avons pu faire aujourd'hui. »

Trois minutes après nous étions en route. Arrivés devant la porte d'une grange, nous vîmes, dans une de ces grandes voitures foraines, qui contiennent ordinairement des bohémiens ou des saltimbanques, un gros homme à barbe noire, habillé en quasi pompier, et qui hurlait de toute la force de ses poumons le speech suivant :

« Messieurs, mesdames,

» Je commence par vous supplier de ne pas nous confondre avec des saltimbanques, n'ayant aucune espèce de rapport avec ces vils personnages, Dans mon établissement qui s'occupe particulièrement de grande musique, je n'engage que les artistes qui se sont distingués par leur talent, du Nord au Sud et de l'Est à l'Ouest. Nous ne travaillons donc que pour les oreilles de choix. Son illustrissime le Czar de toutes les Russies nous a comblés d'honneurs et de remerciements! Dans ce pays de haute civilisation, mon épouse a connu une comtesse qui s'était guérie du mal de dents, avec une eau que lui avait fournie le grand dentiste de l'impératrice. Il nous reste, dans un de nos nombreux bagages, quelques fioles qui, moyennant cinquante centimes, font disparaître toute carie. J'ai consenti à lui permettre de les vendre pour subvenir aux coquetteries de la toilette; mais ceci est une misère. Passons aux choses sérieuses.

» Nous allons représenter ce soir, non un opéra moderne comme on les fabrique aujourd'hui à la douzaine, mais un opéra de vraie grande musique, composé par le célèbre Rameau. Cet ouvrage inimitable du genre véritablement grec, joué par des artistes de haut talent, laissera dans cet humble village les plus palpitants souvenirs. Il a pour titre : *Hippolyte et Aricie.* »

Alors les trompettes et la grosse caisse commencèrent le tapage le plus assourdissant qu'on puisse imaginer.

Le programme était irrésistible. Nous entrâmes avec tous les paysans de l'endroit.

Nous avons tous entendu parler de l'abbé Pellegrin à qui l'on doit cette œuvre étrange et infiniment remarquable pourtant, de l'*Imitation de Jésus-Christ*, mise en cantique sur des airs d'opéras et même de vaudevilles, ce qui avait fait dire à un railleur du temps :

Qui, catholique au matin et le soir idolâtre,
Déjeunait de l'autel et soupait du théâtre.

Ce fut l'abbé Pellegrin qui composa, pour Rameau, le poème d'*Hippolyte et Aricie*, tiré de Phèdre.

Le théâtre était une vaste grange dans laquelle on avait placé quelques décors de carton peint. Le public était assis sur les bancs de bois que l'instituteur avait obligeamment prêtés.

Sauf un détail dont nous parlerons, il est impossible de se faire une idée juste de ce qu'on nous représenta. Des oripeaux couverts de paillettes noircies, des couronnes énormes de cyprès sur la tête de chaque acteur, des visages avinés, des voix qui hurlaient, un accompagnement de clarinette, de trombone et de cymbales, aucun air à reconnaître, aucune note à saisir, c'était inouï de grotesque. Notre musicien, à nous, se pâmait de joie, c'était sur notre banc des rires frénétiques qui faillirent nous faire jeter à la porte par l'auditoire ébahi, qui prenait la chose au sérieux. — Enfin l'opéra se termina, et une jeune fille, de seize à dix-huit ans, se présenta sur la scène, suivie de l'homme au speech, qui apprit aux amateurs de belle musique, que la romance du *Saule* allait être chantée par la prima dona Donizetta, nièce de l'illustre Donizetti.

Cette pauvre fille, assez jolie d'ailleurs, mais dont la mine piteuse nous fit une impression triste, chanta sans accompagnement. Elle était si émue, que sa voix chevrottait d'une façon déplorable. Mais se voyant encouragée par nous, qu'elle regardait souvent, en tremblant, elle se remit et termina la romance avec un sentiment, une justesse et une pureté très-remarquables.

Après ce succès musical, bien compris de la foule, on baissa le rideau et nous sortîmes. On commençait à l'intérieur la vente des fioles, en passant avec un panier, devant les bancs des spectateurs.

Mais il se trouva par bonheur qu'aucun de nous n'avait mal aux dents; le musicien célèbre, qui ne veut pas me permettre de le nommer aujourd'hui, s'adressa à une grande femme qui attelait un pauvre vieux cheval blanc à la voiture foraine:

« Quelle est cette jeune fille qui a chanté la romance du *Saule ?* lui demanda-t-il.

— C'est mon enfant à moi, monsieur, dit la femme en se rengorgeant.

— Quel âge a-t-elle ?

— Dix-sept ans à la Saint-Martin.

— Pourquoi la laissez-vous aller avec de pareils gens ?

— Il faut manger.

— Mais vous pouvez la mettre en service.

— Elle déteste ça; il faut qu'elle chante, toujours chante, et, dans les maisons bourgeoises, on ne voudrait pas de cela.

— Mais alors si on la plaçait dans une maison où elle pourrait chanter toute la journée?

— Oh ! ce serait son bonheur, son vrai bonheur !

— Elle est honnête ?

— Honnête! oh! certainement, monsieur! faudrait pas qu'un homme lui parle de travers. Nous l'avons élevée comme ça; mon mari et moi, nous tenions un petit cabaret sur la route de Provins. Hélas! l'homme est mort et nous sommes restées, mon enfant et moi, bien embarrassées. Une de nos vieilles pratiques, le directeur que vous avez vu accompagner ma fille sur le théâtre, nous a proposé de nous prendre avec lui, et nous sommes parties il y a quinze jours. »

En ce moment, le public s'éloignait, et pendant que les saltimbanques mettaient leurs décors dans la voiture, la jeune fille arriva près de sa mère. Nous lui fîmes quelques compliments sur la manière dont elle s'était acquittée de sa mission. Elle nous répondit avec beaucoup de politesse et de modestie.

« Combien gagnez-vous, à ce métier, mon enfant ?

— Cela dépend de la soirée, monsieur, on partage ; mais on rit et l'on chante tant que l'on veut.

— Et si je vous plaçais dans une maison où vous pourriez chanter et apprendre la musique ?

— Ah ! ce serait un joli rêve que je ne verrai jamais se réaliser, parce que je ne veux pas quitter ma mère.

— C'est un bon sentiment; mais dans cette même maison, on pourrait employer votre mère.

— Ce serait le ciel pour nous, hélas ! ces occasions-là sont introuvables. »

La pauvre vieille essuyait ses yeux mouillés de pleurs par l'émotion.

« Écoutez-moi, reprit le maestro; retournez avec vos camarades, et demain, venez avec votre mère demeurer chez moi; et il lui enseigna sa demeure. Si après deux ou trois mois, vous ne vous y plaisez pas, il sera toujours temps de retourner avec les saltimbanques. »

Il est impossible de décrire la joie attendrie de ces deux malheureuses femmes, qui sont aujourd'hui installées dans la maison.

« Dans dix-huit mois, s'écria le musicien, tout rayonnant, cette enfant débutera au théâtre de Bruxelles; dans deux ans, nous l'entendrons à Paris. »

L'homme de cœur et de talent qui a fait cette bonne action, nous permettra sans doute alors de proclamer son nom.

MARIE LASSAVEUR.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE

MARINADE DE LAPEREAU.

Coupez en morceaux deux jeunes lapereaux rôtis, n'employez que les membres et le râble ; faites mariner dans du vin blanc, assaisonnez de citron, ail, poivre et sel, trempez-les dans une pâte à frire, après les avoir égouttés ; mettez-les dans une friture qui ne soit pas trop chaude, servez avec du persil frit.

***

NAVARIN BLANC

Prenez de la poitrine de mouton, découpez-la; mettez dans une casserole quatre petits oignons, un clou de girofle, une petite gousse d'ail, une pointe d'échalotte, thym, laurier, persil en branches, poivre, sel; remplissez la casserole à moitié avec de l'eau, plongez-y la viande de manière à ce qu'elle soit submergée. Mettez au feu. Quatre heures de cuisson douce. Évitez bien que la viande ne s'attache. Une demi-heure avant le dîner, ajoutez des petits pois, ou des pommes de terre, ou des haricots verts. Couvrez et activez un peu le feu.





CORRESPONDANCE

FLORENCE A JEANNE

O la plus cruelle des amies !

Sais-tu ce que je fredonne, depuis plusieurs jours, sur un mode mineur et d'un air lamentable ?

C'est la mélancolique romance des *Noces de Jeannette* dont voici le refrain :

C'était bien la peine
De l'aimer ainsi !

Oui : c'était bien la peine de t'aimer dans la tristesse comme dans la joie, dans la maladie comme dans la bonne santé ; c'était bien la peine de t'aimer fort et ferme, de t'aimer *à tour de cœur* et de t'embrasser *à tour de bras* toutes les fois que l'heureuse occasion s'en présentait ; c'était bien la peine de t'aimer plus que la musique sentimentale, plus que les chats angoras, plus que les fleurs fraîchement écloses, à tort et à travers, enfin, pour en arriver là !

C'était bien la peine !

Comment ! depuis un mois, pas une page ! pas une ligne ! pas une patte de mouche ni même de moucheron !

Il y a quatre longues semaines, tu m'écris, sans prendre le temps de tremper les deux becs de ta plume dans l'encre, que tu es à la veille d'un voyage improvisé ; que tu enfouis pêle-mêle dans ta caisse ton chapeau neuf et tes bottes mordorées ; que tu enlèves précipitamment les clefs de tes armoires sans songer à les étiqueter ! Toi, qui as ordinairement de l'ordre et de la mesure, tu prends la mine fanfaronne des gens qui bravent l'inconnu et tu te poses en brouillonne (pardon du mot !) puis, après ce bel effet de mouvements désordonnés et de résolutions précipitées, tu rentres dans la coulisse, tu disparais dans le trou du souffleur, tu t'abîmes dans le troisième dessous... ou bien tu t'élances au-delà des cintres et mon regard même ne peut t'y suivre.

Qu'est-ce que cela veut dire ? où te chercher ? et surtout, chère fugitive, où te trouver ?...

Certes, j'aimerais à tenter cette poursuite ; je déploierais volontiers mes ailes, si j'avais des ailes, pour m'élancer sur tes traces et te réclamer à tous les horizons ; il y aurait du charme à fouiller du regard les villes étrangères, les sites inconnus, les plages lointaines en faisant redire aux échos :

J'ai perdu mon Eurydice !

Mais...

« Mais quoi ? » vas-tu demander.

Mais, ma chère, serais-je bien sûre de te découvrir ? de te rejoindre ? Arriverais-je à l'heure propice ? et la surprise de ma brusque apparition te serait-elle aussi agréable que mon amitié le désirerait ? Que j'en ai vu tomber, de ces illusions-là !

On a le cœur tout plein d'une amie, une autre soi-même ; on mêle cette autre à tous ses souvenirs, à tous ses projets, à toutes ses espérances ; on lui laisse prendre une telle place dans sa vie, qu'on croit en occuper une large dans la sienne ; durant l'absence, on la désire, on l'attend, on éprouverait une joie suprême à la revoir et l'on croit, à son tour, être désirée, attendue, appelée à plein cœur.

On arrive à elle, enfin :

« Tiens ! c'est vous ? l'aimable surprise ! »

Et c'est dit, cela, d'un air distrait, d'un ton nonchalant, comme si l'on murmurait entre deux valses :

« Je suis bien aise de retrouver mon éventail ; je n'y comptais guère. »

Hélas ! c'est que le temps a fait son œuvre et la distance aussi ! le désolant proverbe : « Loin des yeux, loin du cœur, » a trouvé son application. Pour adoucir les amertumes de la séparation, l'amie d'abord éplorée a cherché d'autres affections qui l'ont peu à peu consolée... elle a pris d'autres directions, de nouveaux sentiers ; et ces sentiers-là divergent si bien avec ceux qu'on a suivis soi-même, que les uns aboutissent aux antipodes des autres. Alors si quelque circonstance rapproche un instant les deux amies, elles ne se reconnaissent plus ! et celle qui n'a point changé d'âme, cependant, celle qui cherche en vain dans le présent des vestiges du cher passé, se sent blessée au cœur et ne s'en remettra point...

Je ne veux pas dire que pareille chose arrive toujours. Je ne prétends point que l'absence sé-

pare fatalement les âmes comme elle sépare les corps... mais cela se produit quelquefois, et c'est trop ! Oui, ma petite Jeanne, quand l'on en vient à penser de l'amitié comme de tout le reste : « Vanité des vanités ! » on sait l'amertume des larmes et l'on peut dire qu'on a souffert !

Heureusement, tel sort ne sera point le nôtre : ce n'est pas le hasard des circonstances qui a fait notre liaison; le caprice et l'engouement y sont étrangers. Elle repose sur les bases solides de l'estime réciproque et du désir de nous améliorer l'une par l'autre; nous y avons fait entrer le bon Dieu largement, et dès lors l'édifice est bâti sur le roc, n'est-il pas vrai?

Pars donc, oubliant de m'annoncer où tu vas; voyage sans songer à me dire où tu es; jouis sans me tenir au courant de tes jouissances; je ne t'en aimerai pas moins, car je suis sûre de toi, en dépit des apparences; et quand je fais semblant de te gronder, tu sais bien que c'est pour rire !

Toutefois, j'aurais bien un peu le droit de gronder aujourd'hui « pour de bon », car je serai certainement malade de ma causerie à demi rentrée : quel plaisir, en effet, puis-je éprouver à tracer des lignes qui vont dormir en attendant ton adresse actuelle? Les liras-tu même jamais, ces pauvres lignes? Qui sait si ma fillette, d'humeur fourrageuse, ne s'emparera point subrepticement tout à l'heure de cette feuille de papier pour en faire des allumettes?

En attendant ce méfait qu'elle ne commettra peut-être pas, elle dort, du sommeil de l'innocence, dans les bras de... Baliveau.

Baliveau, ainsi nommé par antiphrase, est bien l'épagneul le plus trapu qui puisse engraisser dans le repos et la bonne chère; dès son bas âge, ces dispositions massives se sont manifestées; et, comme pour ajouter à la majesté de l'ensemble, sa fourrure a pris des proportions extraordinaires : c'est long, soyeux, touffu, frisé et refrisé à ne pas y croire; la toison d'un mérinos ne donnerait pas l'idée de celle-là ! Content de cette toison exceptionnelle, content de sa structure de colosse, content de sa table et de son logement, content des autres et de lui-même, enfin, Baliveau n'a jamais ni un froncement de sourcils, ni une impatiente contraction des lèvres, ni un haussement d'épaules.

Ne ris pas : les animaux font tout cela... à leur manière, bien entendu; seulement, il faut connaître cette manière et interpréter les intentions.

Celles de Baliveau sont toujours pacifiques; c'est une vraie *bête à bon Dieu* : se promener un peu, manger beaucoup et dormir davantage, cela suffit à son bonheur et l'entretient d'humeur joyeuse; tu vois qu'il se contente de peu.

A son amour du repos, des bons morceaux et du sommeil, il ajoute une quatrième passion :

Baliveau adore ma fille!

Louisette le sait bien... est-ce que, à tout âge, on ne s'aperçoit pas de l'adoration d'autrui? Elle en use largement; elle en abuse même, hélas ! Mais qui, d'entre nous, pourrait lui jeter la première pierre pour cela?

En ce moment, elle contraint son docile ami à l'immobilité, que cela lui plaise ou non : il s'était lourdement laissé tomber sur la pelouse du jardin pour s'endormir à ce blond soleil d'automne, encore chaud sans l'être trop; peut-être la vision de ses courtes promenades et de ses longs repas traversait-elle ses rêves; peut-être retrouvait-il en songe des amitiés perdues et des illusions envolées... toujours est-il qu'il ronflait, le museau sous son coude, avec un air béat qui me faisait envie.

Louise en fut frappée sans doute, et s'aperçut que, elle aussi, avait sommeil... Alors elle choisit prestement sa place sur ce vivant coussin et s'enfouit dans l'épaisse fourrure de l'animal avec des grâces de jeune chatte plongée dans l'édredon.

« Bali, ne bouge plus ! » a-t-elle ordonné en fermant les yeux.

Et Bali n'a plus bougé.

Sans doute, il éprouve de temps en temps le besoin de changer d'attitude, d'étirer ses pattes ou d'allonger son museau; mais il s'en garde bien ! Il me semble avoir assez dormi maintenant et voici l'heure de son goûter. Il y songe, c'est évident : tantôt il interroge la petite fille d'un regard lourd, glissant entre ses paupières mi-closes; tantôt il pousse un soupir éloquent; mais il réprime le mouvement qui calmerait ses *inquiétudes dans les pattes*. Et ne crois pas qu'il se devine le moindre mérite à cela : non, vraiment, la bonne grosse bête : le dévouement lui semble tout naturel, comme il semble tout naturel à Louise de recourir à ce dévouement. Les boucles blondes de la fillette se mêlent aux sombres soies de l'épagneul qui sert de repoussoir à cette forme charmante; parfois, dans son sommeil un peu agité, l'enfant laisse tomber son petit poing fermé juste sur l'œil de l'animal; parfois le bout carré de sa bottine de cuir s'abat sur le flanc du chien dans un brusque changement de posture; mais que ma fille se démène ou qu'elle reste immobile, ce groupe est charmant et fait rêver... la force inconsciente, humble et dévouée qui donne sans rien réclamer en retour... la faiblesse confiante, un peu égoïste, hélas ! qui reçoit sans se demander ce qu'elle pourra bien lui rendre... Est-ce que ce n'est pas l'histoire de l'humanité, cela? Est-ce que nous n'avons pas tous les jours ce spectacle devant les yeux, sous des formes innombrables?... Ah ! ma belle petite Jeanne, que de sujets à réflexions philosophiques autour de nous, si nous savions regarder !

Mais ce n'est pas pour philosopher que je t'écris aujourd'hui; je n'en aurais pas le temps, d'ailleurs : voici un vent léger qui nous vient de loin; il secoue sur ma fille les pétales blancs du rosier qui lui sert de tente; il pourrait bien secouer en

même temps quelque rhume de cerveau... toujours la prose derrière la poésie!

Éveillons la dormeuse.

« Tu fatiguais Baliveau, mignonne, ai-je dit en l'embrassant.

— Du tout, maman; ça lui faisait plaisir, au contraire; je lui tenais si chaud! »

Elle le croit vraiment comme elle le dit; cela soulage d'autant sa conscience.

Pauvre Baliveau!... lui aussi, il aurait le droit de fredonner à sa façon :

C'était bien la peine!...

Cette réponse de l'enfant me préoccupe et me fait songer... de la fille à la mère, l'enchaînement est naturel... Je commence donc un retour sur moi-même et j'examine ma conscience.

N'ai-je jamais, comme ma fille, interverti les rôles et fermé les yeux sur une situation? Ne me suis-je pas trompée moi-même pour m'innocenter devant mon propre tribunal?... Quand j'excite mon mari à un effort qui lui coûte, quand je l'exhorte à vaincre une répugnance, quand je le pousse à quelque menu sacrifice sous le prétexte de son perfectionnement moral ou de son intérêt temporel, est-ce bien lui qui doit en bénéficier?... N'est-ce point ma personnelle satisfaction que je recherche avant la sienne?... Il est si facile de se tromper sur ses propres intentions! il est si facile de mêler tant d'alliage au métal précieux, que cet alliage finit par ne plus s'allier... qu'avec lui-même!

Cela ne fait-il pas frémir de songer à tout cela? N'est-ce pas effrayant de se connaître si mal et si peu?...

Tu me répondras peut-être que ce serait parfois beaucoup plus effrayant de se bien connaître. Non : si c'est pour se réformer.

Réformons-nous donc de notre mieux, ma chérie; et, pour commencer l'œuvre, prends la résolution de ne plus faire languir ainsi, dans l'attente d'une pauvre lettre, ta fidèle

FLORENCE.

MODES

C'est le mois favorable aux excursions. Grâce aux vacances, les familles retenues jusqu'ici à la ville vont pouvoir aller chercher à la campagne ou en voyage, repos et distractions.

Le béret des Pyrénées devient une charmante coiffure pour jeune femme et jeune fille. Cela a beaucoup de cachet, et sied particulièrement bien à cheval. On en porte aussi aux bains de mer; les enfants et les jeunes personnes partagent simplement leurs cheveux en longues nattes attachées au bout par un ruban assorti à la nuance du béret. Les plus jolis sont en drap fin blanc tout uni, ou brodés de laine bleue ou rouge; pompon au milieu et longs glands de côté, en laine semblable. Les rouges et les bleus sont brodés et ornés de laine blanche. Un long voile, de gaze blanche ou de la couleur du béret, est attaché par derrière où il retombe, ou bien s'enroule autour du cou. Je recommanderai aussi pour le moment de la fraîcheur, les mantilles espagnoles et les capulets en cachemire des Pyrénées, de formes commodes et jolis d'ornements. Les rotondes ou capulets blancs sont brodés de chenille bleue, rose, cerise, etc.; quelques-uns de chenilles de toutes les couleurs; ces derniers sont moins distingués. Le bord de ce vêtement est souvent bordé d'un large ruban de satin de la nuance de la chenille, ou d'effilés à boules.

Les mantes ou mantilles de cachemire rouge sont de plus en plus en vogue. Ce modèle convient à toutes, mais spécialement aux femmes âgées. La plupart ont des capuchons. Comme ornement, des guipures noires surmontées de plusieurs rangs de velours noir.

Les mantilles de dentelle espagnole noire sont élégantes. Celles de blonde noire brodée de soie blanche sont d'un très-brillant effet, surtout aux lumières.

Il est fort essentiel, au bord de la mer, d'avoir pour l'ordinaire des costumes des nuances solides. Le beige a ce privilége; Madame Duboys, *rue d'Anjou-Saint-Honoré, 31,* l'emploie de préférence, et les costumes qu'elle expédie sont simples et élégants.

Voici la description de l'un de ces costumes en petit laine croisée fort solide. Il y a dans le bas du jupon, un volant plissé d'étoffe pareille, surmonté d'un petit plissé à tête en faille gris ardoise.

Jupe garnie tout autour d'un petit volant plissé, en pareil. Elle est relevée par derrière, en draperies plates. Large poche en étoffe plissée, liserée de soie en haut et en bas. Longs nœuds de ruban.

Corsage à basques, simplement liséré de soie ardoise. Manches pareilles avec volants de laine et volant à tête en soie grise. Petits nœuds de ruban.

Boutons de nacre gris ardoise, chapeau de paille noire avec guirlande d'églantines de différentes couleurs. Voile de gaze grise.

Les costumes de laine blanche sont aussi fort goûtés aux bains de mer; ils se portent presque

toujours sur des jupons noirs et se garnissent de guipure, de dentelle torchon et d'effilés.

Les guipures blanches, employées en ornement avec du blanc ou de la couleur, sont quelquefois brodées en fil ou en laine de diverses nuances, par exemple rouge ou bleu. On voit encore au bord des tuniques un mélange de guipures blanches et de guipures écrues, ces dernières souvent brodées de couleur.

Il se fait également pour garnitures de costumes, de très-jolis genres de broderies, en soie de couleur, sur des bandes de drap ou de cachemire blanc de la hauteur de 10 centimètres.

Ainsi, sur une toilette de cachemire gros bleu, j'ai vu, chez Madame Duboys, employer des bandes de laine blanche, brodées de soie floche gros bleu et bleu de ciel. Ces bandes étaient fort joliment disposées sur le devant de la jupe, en se croisant en long et tournant tout autour; se prêtent facilement à l'ornement de la poche. Mêmes bandes sur un paletot droit, boutonnant. Il y en avait une au milieu du dos et le long des manches.

Madame Duboys commence à s'occuper des costumes d'automne. Le suivant, composé avec le bon goût qui caractérise cette maison, aura, je crois, beaucoup de succès.

Il est en joli tissu sergé d'une très-belle nuance, *tête de nègre*. Les ornements sont d'une couleur nouvelle, un peu plus accentuée que le blanc ivoire, et cependant moins marquée que le jaune maïs.

Le jupon a un volant plissé, surmonté d'un bouillonné dont les deux têtes sont liserées et doublées de faille du jaune indiqué. Longue tunique avec bel effilé de soie à glands *tête de nègre*, mélangé de fils de soie maïs clair. Les draperies du relevé de derrière sont retenues par un mélange d'effilé et de larges rubans des deux teintes du costume. — Poche et manches ornées de même. — Corsage à basques lisérées.

Paletot droit (avec ou sans manches), garni d'effilés et d'un bouillonné à têtes liserées de jaune, comme celui du jupon.

Les boutons, au paletot et à la tunique, sont en passementerie couleur *tête de nègre*, agrémentés de fils de soie, maïs clair.—Chapeau forme toque en feutre de la nuance du costume.

Bord en velours brun ou de plumes frisées.

Deux longues plumes d'autruche sont posées à plat sur la calotte, et retenues en avant par un large nœud de velours en biais. Elles tombent assez bas en arrière, en laissant passer au milieu d'elles une troisième plume jaune maïs, un peu moins longue.

La nuance *prune* et celle *bleu marine* sont toujours très choisies pour la confection des toilettes habillées.

Voici un modèle de cette dernière couleur, avec laquelle on peut ménager certaines étoffes, ce qui utilisera une robe ancienne.

Jupon à longue queue en faille *bleu marine*. Le devant seul a un volant plissé haut de 20 centimètres. Les lés de derrière sont montés à très-gros plis doubles, à la suite du lé plat, ayant à peu près 50 centimètres de long. Ils sont bien rassemblés, et retenus par une petite patte dissimulée sous la queue de la seconde jupe, qui sera composée de plis en biais de taffetas à carreaux blancs et noirs.

A trois reprises différentes, il y a une draperie de trois biais garnis chaque fois d'un long effilé de soie, à tête à jours, blanc et noir. Ces trois draperies sont cousues sur un devant de soie bleue ne se laissant voir qu'à travers les effilés. Le tout se rejoint par derrière en dessous de deux lés bleus faisant quelques plis plats, desquels se dégage une traîne partagée en deux, sans garnitures et accompagnant celle du jupon sur lequel les extrémités doivent être fixées.

Corsage très-collant, forme cuirasse, en taffetas à petits carreaux blancs et noirs. Le bas est garni d'effilé. Col ouvert, en soie bleue.

Manches de soie bleue très-étroites, demi-longues, avec revers à petits carreaux. Effilés et nœuds de ruban.

Le *rouge* continue à figurer chez certaines personnes, sur presque toutes les toilettes. Des nœuds, des fleurs et des ceintures de cette couleur voyante, se trouvent accouplés de la façon la plus invraisemblable et la plus criarde.

Je persiste à recommander l'abstention de cette perversion du bon goût.

VISITES DANS LES MAGASINS

A cette époque, mesdemoiselles, on trouve de bonnes occasions ; les magasins soldent leurs étoffes d'été. C'est ainsi que nous avons vu au Petit-Saint-Thomas des étoffes vraiment très-jolies, à des prix extraordinaires de bon marché; des cravates en surah à carreaux bleu pâle, roses, caroubier, maïs, mauve, verts, sur fond blanc, ne coûtant que 95 centimes. Qui n'aura le désir d'en assortir quelques-unes à ses costumes? D'autres en dentelle crème. Toutes ces charmantes fantaisies, qui vous fascinent dès votre arrivée dans les galeries du Petit-Saint-Thomas, ne doivent point nous faire perdre de vue les choses sérieuses, c'est-à-dire les tissus de laine que ces magasins préparent pour la saison d'automne; ils sont de bon goût, de teintes toujours calmes, et

ne nous feront pas regretter les jolis carreaux, les brillants damassés de l'année dernière ; d'autant moins que ces dispositions se retrouvent encore, mais avec un attrait de plus : la nouveauté dans la combinaison des couleurs. Les soieries classiques, telles que les failles et les taffetas noirs, qui ne sont point soumises à la mode, méritent que je vous les signale à cause de leur belle et bonne fabrication : à 5 fr. 75 c., vous avez une bonne soie qui fera un costume très-suffisamment élégant, pour vous, mesdemoiselles, réservant pour vos mamans les failles d'un prix plus élevé; à partir de 7 fr. 50 c., on trouve une faille gros grain, souple et d'un beau noir; à 8 fr. 75 c., à 12 fr. et jusqu'à 18 fr. avec prix intermédiaires, les failles sont superbes, d'un noir de corbeau fin et brillant, et garanties. Les confections d'automne, dont nous avons vu quelques premiers modèles, sont charmantes, et les manteaux d'hiver, amples et bien garnis, seront appréciés aussi bien des frileuses que des élégantes ; la planche de confections que vous recevrez le premier octobre vous permettra de choisir parmi toutes ces formes nouvelles et variées. Nous rappelons à nos abonnées que les magasins du Petit-Saint-Thomas, 27 et 35, rue du Bac, envoient franco toute espèce d'échantillons.

Il me paraît utile, aux changements de saison, de vous rappeler que la Teinturerie Européenne de M. Périnaud, 26, boulevard Poissonnière, teint, en noir fin et en couleurs fines, toutes les soieries; le procédé inventé par M. Périnaud est le seul qui donne aux étoffes teintes l'aspect de l'étoffe neuve, parce qu'il leur laisse la souplesse et le moelleux ; ce progrès, il faut le reconnaître, apporte une économie réelle dans notre toilette. Il en est de même des costumes de laine de toutes les qualités, que l'on teint tout faits avec leurs garnitures, leurs ornements, et quelle que soit la quantité de volants plissés ou ruchés.

J'ai pu voir, chez M. Périnaud, du crêpe de Chine teint qui était en tout semblable à l'échantillon neuf; les cachemires de l'Inde teints en réserve sont l'objet de grands soins, et nous assurons nos lectrices qu'elles peuvent avoir une entière confiance dans la manière de faire de la Teinturerie Européenne. Nous parlerons, dans un moment plus opportun, des siciliennes, des velours, des cachemires, teints ou seulement repassés à la teinture ; ce que nous préférons de beaucoup à la robe nettoyée. Mais ce que nous dirons aujourd'hui, c'est que M. Périnaud vient de prendre un brevet pour un nouveau système qui apporte encore un perfectionnement de plus à la teinture des soieries. Nous prions de s'adresser directement à M. Périnaud.

Avez-vous écouté, mesdemoiselles, les quelques conseils d'hygiène que je vous ai donnés au commencement du printemps, et qui avaient pour but de préserver votre teint du hâle, et de toutes ces vilaines taches de rousseur qui endommagent trop souvent les plus jolis visages? Ce que je vous conseillais, ne pouvait pas être taxé de coquetterie ; après tout, quand il entrerait un peu de coquetterie dans ces soins préventifs, quel mal y aurait-il? Je vous disais donc, d'après l'avis très-compétent de M. Guerlain, que la première précaution à prendre était de ne pas sortir sans voilette; on ne peut croire combien préserve ce petit voile de tulle. Je vous désignais les produits à employer pour empêcher les rougeurs produites par la grande chaleur; aujourd'hui je vous répéterai que la Crème de fraises est le meilleur des cold-cream, et qu'elle a le mérite de se conserver indéfiniment sans s'altérer ; il en faut faire usage le soir et le matin, puis saupoudrer la figure de poudre de riz — Cypris pour les brunes, de Cygne pour les blondes — et l'enlever avec la main au bout de quelques instants.

Comme eaux pour la toilette : l'eau de Verveine, l'eau de Chypre. Pour les mains, le savon Sapoceti au blanc de baleine, dont la propriété est d'enlever la crudité de l'eau, et de rendre la peau douce et blanche. La pâte d'amandes aux mellites est excellente. La grenadine, une des dernières inventions de M. Guerlain, est parfaite pour les soins de la main ; elle s'emploie avec ou sans eau et remplace le savon. Le stoilboïde, pour les cheveux, les rend brillants et souples, et vos frères pourront s'en servir pour lustrer leur moustache. Les extraits pour le mouchoir sont nombreux; mais comme il y a une mode en tout, la mode est aux parfums suivants : fleurs nouvelles, très-douce et suave odeur ; le Cédrat, très-frais et très-agréable pour les temps chauds La maison de détail de M. Guerlain se trouve 15, rue de la Paix.

***

Dans une précédente visite, j'ai donné l'adresse d'une maison d'ouvrages de fantaisie et de tapisserie, ainsi que la nomenclature des différentes fournitures nécessaires à leur exécution et les prix. Rien, je pense, n'avait été oublié dans cet énoncé. Je renvoie donc les abonnées qui demandent des renseignements à ce sujet à la *Visite des magasins* du mois d'avril. Quant aux ouvrages d'applications de cretonne sur satin ou toile écrue, la Maison du Sphinx, 55, avenue du Nouvel-Opéra, excelle dans la composition des dessins qu'elle agence avec goût au moyen de nombreuses cretonnes ; car, ne croyez pas, mesdemoiselles, qu'il suffise de choisir une belle cretonne, de la découper et de l'appliquer en réunissant dans un ordre quelconque toutes ces découpures, pour avoir un ouvrage d'un goût original, ayant un aspect artistique. Non, pour obtenir un effet d'ensemble joli et varié, il faut beaucoup de cretonne afin de prendre à celle-ci des fleurs, à cette autre des oiseaux, à cette autre encore des feuillages, des branches, même des arbres. Avant de disposer

ces découpures sur l'étoffe, il faut chercher une composition, faire une ébauche, car enfin on ne réussit pas au premier coup d'œil à marier, agencer avec grâce tous ces petits *chiffons coloriés*. Si vous avez de la patience doublée de persévérance, vous arriverez très-certainement à un bon résultat, mais si vous doutez de vous, faites préparer une feuille de paravent ou un coussin par madame Miroude au Sphinx, vous aurez la clef de cet ouvrage en examinant la manière dont les raccords sont faits. Vous pourrez alors entreprendre tous les travaux de ce genre. Madame Miroude vient d'apprêter des rideaux en toile dont tout l'encadrement est en cretonne découpée. L'ouvrage peut paraître un peu embarrassant, vu sa dimension; aussi a-t-on posé les découpures sur une large bande de toile que l'on applique sur le rideau avec un petit jonc qui cache la couture.

Voici encore un tapis de salle à manger, des portières faites de même; enfin ce travail plaît tellement, que madame Miroude a cherché et a réussi à l'appliquer à toute espèce de tenture, voire même comme encadrement de panneaux, et nous avons pu juger que tout était réussi à souhait. Nous engageons nos lectrices à s'adresser directement à madame Miroude.

C. L.



EXPLICATIONS

GRAVURE DE MODES

Costumes des magasins du Petit-Saint-Thomas, rue du Bac, 33.

Chapeaux de Mme de Bysterveld, 3, rue du Faubourg-Saint-Honoré.

Première toilette.— Costume en percale.—Jupe ornée, dans le bas, d'un volant plissé surmonté d'un volant froncé, brodé et festonné en blanc. — Polonaise boutonnée devant, avec large bande brodée montant sur les épaules et redescendant en bretelles dans le dos; la large bande brodée orne le tour de la polonaise, qui est garnie d'un volant brodé; poche froncée sur le côté. Dans le bas de la manche un volant plissé et un volant brodé. Le lé de derrière est brodé, garni d'un petit volant brodé et festonné; il forme pouff. — Chapeau en paille belge, orné d'une ruche en gaze de soie *Sphinx*. Dessus et dessous, touffes de coucous.

Deuxième toilette. — Costume en batiste, avec garniture brodée en plumetis et feston. — Au bas de la jupe un volant plissé, un brodé et un petit volant plissé au-dessus. — Tablier double; le plus long est carré et garni comme la jupe; le second est arrondi, retiré en arrière et forme pouff. Corsage avec longue pointe devant, boutonné en biais et orné de trois rangées de boutons en coroso; col double avec garniture brodée et nœuds en faille; manche ornée comme le bas de la jupe. — Chapeau paille paillasson noir, avec ruche en gaze de soie; dessus touffe de giroflées et coquelicots bruns, dessous nœud en faille; touffe de giroflées retombant derrière sur les cheveux.

Costume de petite fille. — Robe en cachemire; le devant princesse; dos plat allongeant la taille, avec jupe plissée; patte boutonnée au bas du corsage. Ceinture en taffetas à longs pans; manche courte avec patte boutonnée. Guimpe décolletée en nansouk brodé, manche en nansouk. — Bottines en satinette ouvragée.

TAPISSERIE COLORIÉE REPOUSSÉE

Petite bande, point damier, bleu de deux tons, soie d'Alger ou laine, et point byzantin en soie d'Alger ou cordonnet mais; les motifs sont reliés par un hexagone en point de compte croisé; la bande est bordée de deux rangs de point de compte croisé. On peut faire cette bande en toute nuance. (Voir le Manuel pour les différents points.)

PETITE PLANCHE DE TRAVAUX

Modèles de mademoiselle Lecker, rue de Rohan, 3.

1er CÔTÉ

Quart d'un tapis de table en drap militaire. Après avoir relevé l'angle, vous complétez votre dessin en rapportant l'autre partie aux lettres de raccord; vous avez un peu plus du quart du tapis. Le fond rouge est réuni au cadre bleu par un galon en fil écru; le travail est en grosse laine anglaise, fixée par des *points d'arrêt* en soie d'Alger de teinte olive. Les points lancés sont en laine dédoublée; les dents de feston du cadre sont ornées de petits glands en laine, alternés: au creux, un gland des deux nuances ponceau de la broderie, et à la pointe, un gland teinte crème lié avec de la laine vert olive.

2me CÔTÉ

Garniture, application de nansouk sur tulle grec, pour rideau, dessus de lit ou d'édredon, bas d'aube ou nappe d'autel.

TAPISSERIE PAR SIGNES, bande pour ameublement; le motif isolé peut servir pour pliant.

ABAT-JOUR

PREMIER TIERS DE L'ABAT-JOUR. Prière à nos lectrices de se rappeler que cet abat-jour doit être donné en *trois parties* seulement.

NEUVIÈME CAHIER

Châle afternoon. — Costume en grenadine. — Costume de petite fille. — Costume en toile d'Oxford. — Voile de fauteuil. — Coussin en cretonne brochée. — Pantoufle en tissu brésilien. — Bande frangée en toile véronèse. — Paletot en gros de Lyon. — Paletot de petite fille. — Costume en foulard. — Costume en faille et matelassé.

PLANCHE IX

1er CÔTÉ

CHALE AFTERNOON, page 1 (cahier de septembre).

2me CÔTÉ

ROBE DE PETITE FILLE de sept à neuf ans, page (même cahier).



ENIGME

On m'aime : de nuance éclatante ou foncée,
— Exprimant avec art une noble pensée,
— De Bohême, — luisant, parmi l'herbe des champs,
— Ramené par la mode aux courses de Longchamps.
— J'ai mon rôle au bouquet; — j'embellis les prairies;
— J'ai ma place au blason dans quelques armoiries ;
— J'attaque la racine, — et chante les héros :
— On me prodigue un peu, parfois, dans les tableaux.
— Je figure au dressoir; — ennemi domestique,
On m'écrase, du pied. — L'on me met en musique.
— Je bordais un costume, au temps des troubadours,
Et, sous un autre nom, j'orne encor vos atours.

RÉBUS



Explication du rébus d'Août : *Ce qui abonde ne vicie pas.*

Le Directeur-Gérant : J. THIÉRY.

C-2804 PARIS. — TYPOGRAPHIE MORRIS PÈRE ET FILS, RUE AMELOT.

JOURNAL

DES

DEMOISELLES

HISTOIRE ET ROMANS

CHRISTINE DE PISAN

Quand la plume élégante d'Éginhard nous traçait le portrait du grand empereur carlovingien ; quand les récits colorés de Joinville nous introduisaient dans la société intime de saint Louis, ou qu'avant lui, le maréchal de Champagne, dans sa rudesse héroïque, nous racontait les exploits de ses compagnons d'armes ; c'était le cœur qui, en eux, recueillait ses souvenirs pour nous y associer, et donnait à leurs Mémoires, outre l'intérêt sérieux qu'ils présentent à l'érudition historique, cette saveur de sentiment qui en rend la lecture si attachante.

Le *Livre des Faiz et bonnes Meurs du sage Roy Charles* va évoquer à son tour devant nous une royale figure, qui ne manque ni de mérite ni de renommée ; et certes, nous avons droit ou jamais d'y chercher ce même genre d'attrait, car l'auteur à qui nous le devons, est en même temps femme et poète.

Notre attente sera-t-elle réalisée ? C'est ce que l'examen de l'œuvre nous dira.

Biographe féminin, Christine de Pisan n'avait pas, comme le secrétaire de Charlemagne, vécu dans la confiante familiarité du monarque dont elle entreprend de rappeler les actes et les paroles ; encore moins avait-elle pu, comme les deux braves chevaliers champenois, se trouver mêlée aux événements de son époque... Elle n'en parle que comme spectatrice et comme témoin. Cependant son cœur n'est pas non plus entièrement désintéressé dans le sujet qu'elle traite. C'est par ordre, il est vrai, qu'elle écrit l'histoire ou plutôt le panégyrique de Charles V ; mais c'est aussi sous l'inspiration de la reconnaissance, » la matière de si excellent prince en toutes » choses, » dit-elle à la fin de son livre, lui étant très-agréable, pour deux raisons :

« L'une à cause de ses vertus ; l'autre que comme » en ma jeunesse et enfance, avec mes parents, » je fusse nourrie de son pain, m'y répute si » comme tenue. »

Christine avait cinq ans, lorsqu'elle fut pour la première fois présentée à Charles V, près de qui son père, Thomas de Pisan, Vénitien ou Bolonais de naissance, résidait comme astrologue en titre. L'astrologie n'était pas, de toutes les sciences de l'époque, celle dont les grands faisaient le moins de cas ; mais à cela ne se bornaient d'ailleurs ni les connaissances ni les fonctions de Thomas. Sa fille, qui paraît avoir professé pour ce docte père un culte de tendre vénération, le représente comme un savant de premier ordre.

« Clerc excellent, gradué et doctorisié à Bou- » longne-la-Grande, en la saincte médecine. »

Ajoutons, comme elle nous l'apprend aussi, qu'il était « très-amé serviteur du Roy. » — Charles affectionnait les gens de savoir et d'intelligence, ce qui lui a valu ce beau surnom de Sage, dont il est décoré, entre tous ses homonymes couronnés, et c'était par son commandement exprès que Thomas de Pisan, qu'il entendait fixer définitivement à sa cour, faisait venir d'Italie sa femme et sa jeune enfant.

L'impression produite sur Christine par cette première vue du prince dont elle devait être un jour l'historienne, ne nous est pas connue, mais son précoce esprit était capable, dès lors, d'en garder un souvenir durable. Son père se plut à cultiver en elle les heureuses dispositions dont l'avait douée la nature ; à peine sortie de l'enfance, Christine possédait à fond, non seulement le français et l'italien, mais le latin. Elle put ainsi absorber abondamment cette moelle substantielle des auteurs anciens, dont plus tard

elle a imprégné ses écrits, pour son plus grand agrément, à n'en pas douter, mais hélas ! il faut l'avouer, pas toujours pour le nôtre, car le meilleur aliment pris avec excès devient indigeste.

Nous devons croire qu'un tel régime allait à son tempérament, et avait donné à son caractère comme à sa raison, une maturité hâtive, car avant sa quatorzième année révolue, on la marie. Elle-même nous raconte ainsi quelque part cet épisode de son existence :

« ... Tant fusse-je encore assez jeunette, non » obstant que par chevaliers, aultres nobles et » riches clers fusse de plusieurs demandée, et » cette vérité ne soit de nul réputé vantance (vanterie), car l'autorité de l'onneur et grand amour » que le Roy à mon père démontroit estoit de ce » cause, non mie ma valeur, — comme mon dist » père réputast plus valable qui le plus science » avec bones meurs avoit, ainsi un jone (jeune) » escholier gradué, bien né et de nobles parens » de Picardie, de qui les vertus passoient la ri» chece, à celluy qu'il reputa comme propre filz, » je fus donée. En ce cas, ne me plain-je de for» tune. »

Ici, c'est bien le cœur de Christine qui parle, et lui dicte surtout cette dernière phrase, pleine d'une mélancolie et d'une tendresse contenues. Dans bien d'autres cas, elle allait avoir à se *plaindre de fortune.* Mais du moins, durant ces quelques jours trop vite écoulés de sa première jeunesse, unie à un époux aimé, toujours entourée des affections du foyer paternel, encouragée dans ses goûts studieux, elle connut un bonheur serein, qu'on pourrait dire complet, si à toute chose humaine ne manquait, pour mériter cette épithète, une condition essentielle : la durée. La fin prématurée de Charles V vint changer d'une manière funeste la position de Thomas de Pisan. Le savant Italien fut écarté de la cour. Sa disgrâce, et, bientôt après, sa propre mort réduisirent presque à rien les ressources de sa famille, et la firent tomber dans un état de gêne qui ne devait plus cesser.

Etienne du Castel, mari de Christine, continuait pourtant d'exercer la charge de notaire et de secrétaire du Roi, dont il était pourvu ; mais il n'en retirait apparemment qu'un revenu assez mince, car pour subvenir aux besoins de leur existence, que compliquaient, pour la jeune femme, ceux d'une mère et de deux frères restés à sa charge, elle se vit obligée de tirer parti de sa plume. Cette vive imagination n'avait pas sans doute attendu jusqu'alors pour se livrer à la composition littéraire ; mais ce qui n'avait été pour la fille de Thomas de Pisan, qu'un noble plaisir, devint, à partir de là, un gagne-pain. Nous n'avons pas à nous occuper ici du talent poétique de Christine ; peut-être l'admiration qu'il excitait parmi ses contemporains, nous paraîtrait-elle assez faiblement justifiée. Il suffit de rappeler que ses œuvres en vers obtinrent une réputation qui s'étendit même hors de France. Le comte de Salisbury, noble seigneur anglais, plein d'estime pour leur auteur, lui avait demandé son jeune fils, auquel il se chargeait d'ouvrir le chemin de la fortune, et le faisait élever avec le sien. Un sort meilleur semblait ainsi poindre pour la famille du défunt astrologue de Charles V ; mais la révolution qui précipita du trône Richard II, vint détruire des espérances si bien fondées.

Christine ne voulut pas laisser son fils croître au service du nouveau roi, et le rappela en France.

Pauvre France ! quel emploi de leur activité pouvaient y trouver alors les âmes honnêtes ? C'était l'époque où la maladie mentale du malheureux Charles VI jetait sans cesse le trouble dans la Cour, et le désordre dans le gouvernement de l'État. Aux souffrances publiques et aux soucis de sa vie domestique, Christine cherchait une distraction salutaire dans les travaux de la pensée. Sans mettre de côté la poésie et les poètes, elle se livrait avec ardeur à des études sérieuses, à celle surtout de l'histoire, et se perfectionnait dans l'art d'écrire en prose par une connaissance approfondie des bons modèles.

« Adonc fus-je ayse quand j'os trouvé le stil à » moy naturel, » nous dit-elle.

L'an 1402, au milieu de ces occupations intelligentes, la mort vint lui enlever son mari. Ce coup, le plus douloureux qui pût frapper son cœur, y laissa une plaie saignante que le temps ne parvint pas à guérir. Treize années plus tard, dans le préambule du dernier poème que nous ayons d'elle, Christine exprimait encore des regrets qui n'ont rien perdu de leur vivacité. On y trouve en même temps un échantillon curieux de ce style à *elle naturel,* dont elle parait si enchantée :

« Celuy estoit certainement la clef de mon » secret, et moy la serrure ferme et seure de son » désir... Je luy fus donnée jeune, et luy à moy, » si sage et si bien né, que sa vertu embrasa mon » tendre estomac (mon tendre sein) en un feu » inextinguible : si qu'en ceste chaleur, fut faite » une conjonction de nos deux cœurs, et furent » faicts or éprouvé en la fournaise... Mais depuis » qu'Atropos, de ses mains mortifères et sangui» naires, eust rompu le fil de sa vie, ne fust mon » cœur saoul à donner larmes à mes yeux... Et » d'avantage, combien qu'il y eust jà treize ans » que mon cœur avoit servi continuellement » d'alembic à mes yeux, leur fesant distiller sans » cesse l'eau d'amertume causée d'un triste sou» venir, encore n'a-t-il cessé, non plus que s'il » n'y avoit qu'une heure que son trépas fust » avenu. »

Est-ce Cathos, est-ce Madelon qui a écrit cette page ? Certes le langage précieux du XV[e] siècle n'a rien à envier à celui du XVII[e], et ce cœur *servant d'alembic* était digne de provoquer les

applaudissements les plus flatteurs de Scudéry et de ses pareils.

Et pourtant, à travers tout ce verbiage allégorique que le *Roman de la Rose* avait mis à la mode, chez ses adversaires, au premier rang desquels combattait Christine, aussi bien que parmi ses plus chauds partisans, on perçoit ici encore une note vraie de sentiment, dont il est impossible de ne pas être touché.

Devant les difficultés croissantes de son existence, la triste veuve banda pour ainsi dire tous les ressorts de son courage, et se remit au travail. Elle avait des amis, elle avait des admirateurs de son talent; avec leur aide, elle obtint la plus haute protection qu'elle pût désirer.

Le premier jour de l'année 1403, Christine fut admise à offrir en étrennes au duc Philippe de Bourgogne, oncle magnifique et tout puissant de Charles VI, son poème de *Mutacion de Fortune*, embrassant dans un total de six mille vers tous les événements de l'histoire. Le livre et celle qui le présentait reçurent un gracieux accueil. Peu de temps après, le trésorier du prince, Jean de Montbertaud, accourt tout joyeux chez elle. Grande et bonne nouvelle! Le duc de Bourgogne désire que l'auteur de tant d'ouvrages estimés en écrive pour lui un nouveau. Sur quel sujet? — C'est ce que le duc se réserve de lui dire en personne.

Christine se rend au Louvre, — non pas au Louvre que nous connaissons, celui de Pierre Lescot et de Jean Goujon, — mais au Louvre de Charles V, tout hérissé de tours et de tourelles, au milieu desquelles se dresse encore, comme un sévère aïeul entouré de plusieurs générations de descendants, le sombre donjon de Philippe-Auguste. C'est dans ce palais féodal que le frère préféré du feu roi fait, pour le moment, sa résidence. Deux envoyés du duc, *en courtoisie duyts* (instruits), viennent la chercher, et l'amènent en sa présence. Elle-même va nous raconter les détails de cette audience.

« Là le trouvay retrait assez solitaire, accom-
» pagné de son très-noble fils Anthoine, monsei-
» gneur de Rethel... Devant luy venue, après le
» salut redevable, dis la cause qui me tiroit de
» servir à plaisir faire à Sa Haultèce... Adonc
» luy très-bénigne, après que son humilité
» m'ot rendu plus mercis qu'à recepvoir à ma pe-
» titèce n'appartenoit, me dit et déclara la matière
» et sur quoy luy plaisoit que j'ouvrasse.. »

Christine accepta la commande qu'accompagnaient les offres les plus généreuses, et, sans perdre un moment, se mit à écrire le *Livre des Faiz et bonnes Meurs du sage Roy Charles*; car tel était le sujet que confiait à sa plume le duc de Bourgogne, comme un hommage rendu par lui à la mémoire de ce frère aîné, auteur plus affectionné que prudent de sa prodigieuse fortune.

C'est dans le second chapitre de ce livre que Christine nous rend compte de ce qui précède. Le premier, sous le titre de *Prologue*, est un préambule épique et solennel, qui nous montre toute l'importance qu'elle attache à l'œuvre entreprise. Il ne lui faut pas moins que l'intervention divine pour en venir à bout :

« Sires Dieu, ouvre mes lèvres, enlumines ma
» pensée, et mon entendement esclairés, à celle
» fin que mon ignorance n'encombre mes sens à
» expliquer les choses conçues en ma mémoire;
» ce soit mon commencement, moyen et fin à la
» louange de toy, souveraine puissance et dignité
» incircumscriptible, à sens humain non compre-
» nable..... Moy, Christine de Pizan, femme soubs
» les ténèbres d'ignorance au regard de cler en-
» tendement, mais douée de don de Dieu et de
» nature, en tant comme désir se peut étendre en
» amour d'étude..... emprens (entreprends) nou-
» velle compillacion menée en stille prosal, et
» hors le commun ordre de mes autres passées. »

Le *style prosal* de Christine est un grand seigneur, qui ne quitte jamais sa tenue de cérémonie, et dont l'imposante gravité repousse toute relation familière avec le lecteur. Il faut en prendre son parti, et l'écouter chapeau bas.

Christine nous annonce ensuite que son œuvre sera divisée en trois livres, traitant chacun d'une vertu spéciale :

1° Noblesse de courage (de cœur);
2° Noblesse de chevalerie;
3° Noblesse de sagesse.

Nous entâmons le premier livre, et, au quatrième chapitre, nous apprenons que *Noblesse de Courage* se peut démontrer par trois raisons résumées en une seule, savoir: 1° tendre aux choses élevées; — 2° aimer les bonnes mœurs; — 3° se gouverner avec sagesse. — Proposition appuyée, pour plus de solidité, sur nombre de citations, tirées d'Aristote et des Saintes Écritures.

Nous voici bien loin de la narration si pittoresque et si animée de nos premiers faiseurs de *Mémoires*. Toutefois, ne nous laissons pas mettre en fuite par cette doctorale entrée en matière. Le livre ainsi divisé et subdivisé porte le cachet de l'époque où il fut écrit; époque où naguère la *Bulle d'Or* fixait définitivement à sept le nombre des électeurs de l'Empire, en l'honneur du *Chandelier à sept branches*; où bientôt le Cordelier Jean Petit, plaidant devant le Conseil du Roi Charles VI, alignera, pour justifier le meurtre affreux du duc d'Orléans, douze arguments, en mémoire des *douze apôtres*. Permettons à l'auteur d'être de son temps, et poursuivons notre lecture.

Christine ne paraît guère plus pressée d'arriver à son fait, que l'*Intimé* de Racine. Si, comme l'éloquent avocat du pauvre chien *Citron*, elle ne nous reporte pas avant la naissance du monde, elle remonte du moins à l'origine des rois de France et des Français, qu'elle ne manque pas de nous dire issus des Troyens. C'est seulement à

son sixième chapitre qu'elle commence à toucher quelques mots de Charles V.

Elle rappelle brièvement, en ce qui concerne son enfance et son éducation, que le roi Jean, son père, avait eu soin de le faire instruire dans les lettres en un degré suffisant pour qu'il *entendît convenablement son latin, et connût pertinemment les règles de la grammaire*. A quoi elle ajoute le vœu très-raisonnable que telle fût toujours la coutume des princes, la paresse et l'ignorance où on les laisse croupir ne leur permettant de voir que par les yeux d'autrui.

Christine passe rapidement aussi sur la jeunesse de Charles,

« Par propre volonté menée plus perverse que » à tel prince n'appartenoit. »

On sait en effet que ce roi, qui, sur le trône, se montra généralement si habile, et releva momentanément la France de ses misères, entre les règnes calamiteux de son père et de son fils, n'avait pas annoncé, comme Dauphin, ce qu'il devait être plus tard. C'est après son couronnement, et comme par une évolution subite, que Charles changea de vie et « *prist à suivre la règle de vertu*. » — L'auteur attribue cette heureuse transformation à une grâce de Dieu, aux désastres, aux épreuves de tout genre qui avaient éclairé l'esprit du prince des lumières de l'expérience, et conclut par une comparaison où l'on retrouve avec plaisir le poète dans la prosatrice :

« Un champ privé de culture et longtemps » laissé en friche, se couvre d'épines et ne porte » aucun fruit ; mais qu'on le laboure, et qu'on y » répande une bonne semence, il porte des fruits » plus abondants et meilleurs que ne le fait toute » autre terre. »

Cinq chapitres sont ensuite employés à nous parler de «*Jeunesse et de ses condicions* », de la prudence nécessaire aux maîtres chargés de la conduire, et se terminent par l'éloge de l'*Age mûr* et de la *Sage vieillesse*. — On ne peut nier que, prise comme traité de morale et d'éducation, cette digression—qui n'est pas la première et qui ne sera pas la dernière de l'intarissable savante — ne renferme de très-judicieuses observations et d'excellents conseils ; acceptons-la donc à ce titre. Toutes les écluses de l'érudition y sont d'ailleurs ouvertes, et il en jaillit un flot abondant de citations nouvelles tirées pêle-mêle de l'histoire profane, de l'écriture, des philosophes antiques, et principalement d'Aristote, qui, toujours et partout, surnage au dessus du reste. Quant au sage *Roy Charles*, il n'en est plus question. Enfin Christine se souvient de lui tout à coup. — « Retournons à notre matière, » — dit-elle en commençant son quatorzième chapitre.

Volontiers, Christine ; nous voilà prêts à vous suivre, heureux si vous n'en abusez pas pour nous faire trop souvent courir de droite et de gauche, de façon à nous essouffler.

Tout ce qui précède suffit pour donner une idée de la manière et de la couleur du biographe de Charles V ; sans nous astreindre désormais à l'ordre méthodique où il se complaît, nous nous bornerons à cueillir çà et là et à grouper ensemble les détails que son livre nous donne sur ce prince, détails que par elle-même, par son père, ou par les gens dignes de confiance qui avaient approché le roi de près, et qu'elle nous déclare avoir consultés avec soin, la fille de l'astrologue avait pu connaître.

Dans le tableau qui en résulte, on retrouvera souvent comme une réminiscence d'Eginhard. dont Christine semble s'inspirer, et qui ne lui était probablement pas étranger, bien qu'il ne figure jamais parmi les auteurs que son érudition aime à citer, faute apparemment d'être assez ancien. C'est ainsi qu'elle va tout d'abord nous dépeindre la personne de son héros. Elle l'avait vu de ses propres yeux ; le portrait est donc authentique.

Il avait le buste haut et bien fait, les épaules bien dessinées et larges, et la taille effilée. Ses bras étaient gros et ses membres on ne peut mieux proportionnés. Le tour de son visage était parfaitement beau, quoique d'un ovale un peu long. Il avait le front haut et large, les sourcils arqués, les yeux « de *belle forme, bien assis.* » *chasteins en couleur et arrêtés en regard*, » — le nez assez grand, la bouche non trop petite et les lèvres minces. Ses pommettes étaient hautes: sa barbe, bien fournie, n'était ni noire ni blonde ; il avait la peau brune, le teint pâle ; il était fort maigre.

Cet ensemble, sans offrir une perfection statuaire irréprochable, nous montre dans Charles V un extérieur qui ne déparait pas le rang suprême. Tout d'ailleurs dans sa manière d'être y répondait merveilleusement :

» ... Sa physionomie et ses façons étaient calmes et graves. On ne le vit jamais ardent et furieux, mais tempéré dans toutes ses actions... Sa démarche était noble, sa voix mâle et d'un beau timbre... Son langage si lumineux et si pur (sa belle parleure tant ordenée), qu'il n'est rhéteur de la langue française qui eût pu y trouver chose à reprendre. »

Ce dernier mérite n'est évidemment pas celui auquel Christine attachait le moins de prix.

A côté de ces dons naturels ou acquis, Charles. dans le dessein de relever aux yeux des peuples le prestige royal, que des événements encore récents avaient passablement compromis, ne négligeait aucun moyen d'en rehausser l'éclat, par la pompe dont il s'entourait en public. Très-simple dans son intérieur, dès qu'il sortait de son palais, — fût-ce pour se rendre à ses châteaux de Vincennes ou de Beauté, — fût-ce pour une courte promenade, — ce n'était plus l'homme, c'était le souverain qui se montrait.

« ... Couvert de ses habits royaux et monté sur

» un palefroy d'élite, chevauchoit au milieu des » siens, qui se tenoient éloignés dans une conte- » nance respectueuse. Devant luy estoient ses » gentilshommes et ses gens d'armes, tous pour- » vus comme pour un combat, et suivis de nom- » breux cavaliers armés de lances... Devant luy » estoient portés les fleurs de lys en écharpe; et » par le grand écuyer, le manteau d'hermine, » l'épée et le chapeau du Roi... Devant et après, » chevauchoient les proches parens du Roi, les » barons et les princes du sang... Mais aucun ne » s'approchoit qu'il ne fût appelé... »

Ainsi Charles V cheminait par ses *bonnes villes*, et en particulier dans les rues de Paris, où le peuple, oubliant Marcel et les réformes jadis si fièrement exigées par les États-Généraux, accourait à son passage applaudir « le magnifique, » très-puissant et très-ordené prince. »

L'éclat du rang ne s'étalait pas à un moindre degré dans la personne de la Reine, car telle était la volonté de Charles. Transcrivons encore ici le témoignage de Christine, en nous servant, comme tout à l'heure, du français d'un traducteur plus moderne, pour ne pas faire abus du sien :

« ... Sa compagnie, ses serviteurs, ses habits, ses atours et toutes ses parures, étaient réglés avec choix pour chaque jour et pour les fêtes annuelles, ou pour la venue des princes de haut rang, à qui le Roi voulait faire honneur... Quelle était la majesté de cette Reine, lorsque, couronnée ou parée de ses riches bijoux, elle était revêtue de ses habits royaux, amples, longs et flottants, rehaussés de ce noble surcot, que l'on appelle chappe ou manteau royal, du plus précieux drap d'or ou de soie, ornés, ainsi que les cordons, les boutons et les ceintures, de pierres resplendissantes et de perles précieuses!... Selon la coutume de la cour, elle changeait plusieurs fois d'habit aux diverses heures de la journée. C'était merveille de voir cette noble Reine aux grandes solennités, accompagnée de deux ou trois reines, ses parentes ou ses devancières, à qui elle portait le respect le plus grand, ainsi que le voulaient le devoir et la raison... On y voyait sa noble mère et les duchesses, femmes des frères du Roi; les comtesses, les baronnes, nombre de demoiselles et de dames, toutes de qualité, instruites à la décence et se conduisant avec honneur...

» Le maintien de cette noble dame, grave et calme dans ses paroles... sa beauté, qui effaçait celle de toutes les princesses, était chose très-agréable à voir et d'un charme souverain. »

Après avoir conduit ses lecteurs aux réceptions de la Reine de France, l'auteur nous décrit avec une admiration non moins grande, le luxe et la richesse des appartements royaux.

« La décoration des salles, les chambres des étrangers, la riche bordure à grosses perles d'or et de soie, la vaisselle d'or et d'argent et les autres meubles de prix, étaient de vraies merveilles. »

Charles mangeait d'ordinaire dans une salle commune; il aimait que la Reine en fît de même, et se mît à table au milieu des princesses et des dames de sa cour. Là, point de propos frivoles, point de vains caquets, rien de ce qui fait, hélas! trop souvent la conversation des femmes entre elles.

Selon une ancienne coutume royale, un grave personnage se tenait debout à l'extrémité de la table, et redisait sans aucune cesse la vie et les actions de quelque bon trépassé.

Cette coutume datait de loin, en effet, car nous l'avons vue en vigueur déjà au temps de Charlemagne.

Telle était l'existence d'apparat du Roi et de la Reine de France.

APHÉLIE URBAIN.

(A continuer.)

BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux Libraires-Éditeurs.

LA TACHE ORIGINELLE (1)

PAR MADAME CLAIRE DE CHANDENEUX

—

Depuis quelques années, nous lisions des romans, des nouvelles d'une vive tournure, d'un intérêt pressant, pailletés d'esprit, nuancés d'une sensibilité douce, et que signait un nom inconnu : Claire de Chandeneux. A cause de l'entrain du récit, de son allure un peu martiale, nous nous permettions de penser que ce nom féminin abritait un loup sous la peau d'une blanche brebis : c'était une erreur, et Claire de Chandeneux, que nous compterons bientôt au nombre de nos col-

(1) Chez M. Dillet, 15, rue de Sèvres. — Prix: 2 francs, *franco*.

laboratrices, s'est chargée de prouver que si elle possédait une certaine force virile, la grâce ne lui manquait pas et qu'elle était par là femme et très-femme : elle imprime à ses pages ce que les femmes ont de meilleur, le charme qui naît de la bonté.

Une nouvelle œuvre vient de paraître, et nous vous la recommandons : elle peut être lue à tous les foyers. *La Tache originelle* est un drame que l'on suit jusqu'à la dernière ligne, avec une curiosité croissante, en se disant : Comment cela se dénouera-t-il ? En voici une courte analyse :

Florence Raymond est belle, douce, pleine de vertus ; elle est riche, elle est le point de mire de tous les jeunes gens à marier de ce coin du Dauphiné où elle habite : elle refuse tous les partis, elle ne veut pas se marier. A l'âge de vingt et un ans, on apprend qu'elle a donné sa fortune entière aux créanciers de son père ; les prétendants se retirent (hormis un seul) ; de sinistres bruits se répandent sur cette jeune fille, et, cette fois, les calomnies ne sont que des médisances. Florence est la fille d'un notaire prévaricateur, condamné à vingt ans de travaux forcés ; elle a cru payer sa dette sociale en distribuant la fortune qu'elle tenait de son parrain à tous ceux que son père avait lésés ; elle se laissait aller à quelques songes de bonheur : mais son père est gracié, son père s'installe chez elle, et non loin de lui, son ancien compagnon de chaîne, un ignoble scélérat. Florence boit courageusement ce calice, elle veut se dévouer au salut de son père ; elle l'accepte, elle ne le renie pas. Ici pourtant se trouve une scène que je me permets de blâmer, comme n'étant pas dans la *tonalité* du caractère de Florence, si patiente et si douce : son fiancé Francis entre ; il salue le père de Florence, dont il ignore encore la triste histoire : « et comme pour mieux accentuer » la sincérité de cette parole de bienvenue, il fit » un pas, la main ouverte.

» Raymond hésita.

» Plus prompte que lui, par un geste instinc» tif, Florence abaissa la main tendue du jeune » homme :

» Pour cela, non ! prononça-t-elle avec éner» gie. »

N'est-ce pas là une fausse note? Une fille dévouée, une chrétienne admirable, ne commettra jamais, même par instinct, un acte aussi dur, et si l'instinct le commandait, la raison et la bonté l'arrêteraient au passage.

Florence ne réussit pas dans son œuvre de réhabilitation : son père s'éloigne d'elle, elle s'éloigne de celui qu'elle aime et qu'elle ne veut pas abaisser par son alliance ; il persiste à l'aimer, et après de longues et dures épreuves, ils se retrouvent seuls, pauvres, et ils s'exilent de leur pays pour pouvoir s'unir sans qu'on leur reproche à toujours la *tache originelle*.

Ce roman est bien conduit et d'une très-agréable lecture; le style en est élégant et la moralité irréprochable; lisez-le, et vous en serez charmées. J'en dis autant des *Ménages militaires*, du même auteur.

M. B.

MANUEL DE CUISINE

Depuis le *Ménagier françois* jusqu'au *Livre de Cuisine* de Gouffé, que de traités sur la *science de la gueule!* Grimod de la Reynière a publié son *Almanach des Gourmands*, Brillat-Savarin, l'érudit magistrat qui soutint contre Robespierre la nécessité de la peine de mort, publia la spirituelle *Physiologie du Goût*, qui n'est pas à l'usage des jeunes filles ; madame Aglaé Adanson donna au public une *Maison rustique*, très-complète et très-pratique ; elle fut imitée et surpassée par madame Millet-Robinet ; Gouffé publia un bon gros livre illustré sur la cuisine ordinaire et la haute cuisine ; je ne parle pas des innombrables cordons bleus et cuisinières bourgeoises, et sans médire d'aucun de ces livres utiles, je crois pouvoir dire qu'on n'en a pas imprimé de meilleur ni de plus clair que ce *Manuel* que nous annonçons.

L'auteur a adopté une méthode nouvelle et qui nous paraît excellente ; il dispose ses recettes en tableaux ; en voici un exemple qui fera comprendre à nos lectrices combien cette disposition est commode pour l'œil et pour l'esprit.

Boulettes de mouton

NOMS	PROPORTIONS	PRÉPARATIONS
1. Desserte de gigot		Hacher très-fin et mêler ensemble.
2. Chair à saucisse	1/4 du mouton employé.	
3. Mie de pain trempée dans du lait.	....	Ajouter au hachis, bien mêler, pétrir le tout avec la cuiller de bois.
4. Pommes de terre cuites à l'eau.....	....	
5. Fines herbes.	Hachées fin.	
6. Sel, poivre, jaune d'œuf.	....	
7.	....	Prendre de ce hachis avec une cuiller à bouche, en former des boulettes et enfariner.
8. Mie de pain..	....	Emietter dans un bol.
9. Beurre ou graisse.....	....	Faire fondre dans la poêle sur un feu vif.
10.	....	Tremper les boulettes dans la mie de pain et les jeter à mesure dans la friture bouillante.
11.	....	Dresser sur le plat.
12.	....	Accompagner d'une sauce piquante ou tomate



4071 BIS

Journal des Demoiselles

ET PETIT COURRIER DES DAMES

Modes de Paris. Rue Drouot. 2.

On voit combien ces tableaux sont faciles à étudier et à comprendre, même par le moins bas-bleu des cordons bleus. Ajoutons que les recettes sont très-bien choisies et constituent une cuisine saine de bon goût et même économique. Les bonnes ménagères feront bien de placer ce petit volume dans leur bibliothèque culinaire (1).

SOUVENIRS DE METZ

L'ÉCOLE SAINT-CLÉMENT

PAR LE R. P. DIDIERJEAN

Les lettres de nos abonnées nous permettent de croire que le *Journal des Demoiselles* est regardé comme un ami du foyer et que toute la famille le lit avec quelque plaisir; cette pensée nous encourage parfois à recommander des livres qui ne sont pas exclusivement à l'usage des jeunes filles, des livres que leurs pères et leurs frères liraient avec plus de plaisir qu'elles-mêmes. *L'École Saint-Clément de Metz* serait une touchante et excellente lecture pour les jeunes gens, qui y puiseraient d'admirables leçons de foi, d'honneur et de patriotisme; l'auteur a raconté, d'une manière sobre et ferme, l'histoire de ce beau collége qui n'existe plus aujourd'hui, qui ne pouvait pas survivre à la chute de Metz, lui tout imprégné de la plus pure sève française, et il a ajouté des notices sur les élèves sortis de ses murs et tombés à l'ennemi. C'est là la partie saillante du livre. Quels beaux caractères, quels élans de courage, quelle fermeté religieuse dans ces jeunes âmes, et combien il serait heureux que tous les jeunes Français, trop mollement élevés, pussent se pénétrer de cette moelle de lions et se dire : Pourquoi ne ferions-nous pas ce que ceux-là ont fait? Ils ont aimé Dieu, leur famille et leur pays, et jusque dans les bras de la mort la noblesse de leur âme les rendit heureux. Quelles leçons et quels exemples! et comme ils détournent du vice, si vulgaire, quoi qu'on fasse pour le rendre élégant et superbe! Je recommande ce bon livre à toutes les familles où notre journal trouve accès (1).

(1) Paris, Librairie Illustrée, rue du Croissant, 16. — Prix du volume : 4 fr. 50 c., *franco*.

(1) Deux volumes, 7. rue Saint-Honoré-Chevalier, chez J. Albanel. — Prix: 7 fr., *franco*.

ÉDUCATION

XXVIII

CONSEILS AUX MÈRES DE FAMILLE

Un de mes vieux amis, homme d'une grande intelligence et d'une rare vertu, aimait à faire des mariages, et, en général, il réussissait dans cette œuvre difficile. Rien de M. Foy, je vous assure. Je lui demandai un jour quelles étaient les qualités qu'il recherchait avant toutes les autres dans ses futurs époux.

« Le caractère, me répondit-il.

— Quoi! le caractère avant les principes, avant les sentiments religieux?

— Oui, car les principes se modifient, les sentiments religieux s'acquièrent avec la grâce de Dieu, mais le caractère, à moins d'une vertu surhumaine, reste ce qu'il est. »

Réfléchissez à cette parole, chères lectrices, et vous verrez qu'elle est profondément vraie : jusqu'au moment où il tombe, l'arbre demeure penché du côté où, dès ses premières années, il a incliné; le caractère, produit du tempérament, des défauts transmis avec le sang, des exemples, de l'éducation fautive, insuffisante en quelques points, ne varie plus, une fois vingt ans : on était né impatient, on reste colère, car la vie en général n'adoucit pas l'humeur; on était dissimulé, on reste caché et *boutonné;* on était curieux, on reste inquisiteur; on aimait à jaser, on reste bavard; on était très-impressionnable, on reste susceptible; on était indolent, on reste paresseux; on n'avait pas d'ordre, on n'en acquiert pas; les leçons de la destinée, si rudes souvent, frapperont, elles transformeront peut-être le fond de l'âme, sa tendance, ses aspirations, mais la forme exté-

rieure, par laquelle nos sentiments intimes se manifestent, ne changera guère; il faut des conversions comme on n'en voit pas deux dans un siècle, pour que l'homme tout entier soit renouvelé; trouve-t-on souvent des Paul, des Augustin, des Quériolet, des Anne de Mantoue ou des Ratisbonne?

La grâce divine agit toujours *avec même efficace*, comme dit le vieux Corneille, mais elle ne trouve pas des cœurs suffisamment préparés.

La conclusion de ceci? car enfin il faut conclure. Eh bien! c'est un modeste avis aux mères qui ont des fils à marier ou qui cherchent des gendres. Avant la fortune, avant la haute position, avant la beauté, avant l'esprit, cherchez le bon caractère, si vous voulez que votre fils soit heureux, je dirai plus, si vous voulez qu'il soit sage. La mauvaise humeur, installée au foyer, chasse inévitablement le mari vers le café, le club, la vie en dehors, la vie fatale au devoir et au bonheur. Cherchez une fille douce, étudiez-la dans ses rapports avec sa mère, avec ses jeunes amies, voyez si elle peut supporter sans emportement une observation, une contradiction, si elle sait céder et faire plier sa propre volonté; pensez combien la douceur, *qui possède la terre*, apporte de paix, de joie, de velouté dans la vie intime, et quel fléau c'est qu'une femme acariâtre et colère, et si vous trouvez cette jeune fille calme, modérée, victorieuse d'elle-même, sachez préférer sa vertu à une plus forte dot, agrémentant une humeur orgueilleuse et dominatrice. Vous souvenez-vous de l'anecdote qu'on attribue à Jean-Jacques Rousseau? Un de ses amis lui disait:

« Je me marie! j'épouse une fille noble! »

Rousseau posa un zéro.

« Et riche! »

Encore un zéro.

« Et jolie! »

Nouveau zéro.

« Et douce! »

Rousseau pose un chiffre devant les zéros, trouvant que la douceur, à elle seule, donne de la valeur à toutes les autres qualités.

Je ne sais si l'anecdote est historique, mais la conclusion en est excellente, et s'il faut choisir entre ce cœur noble, bon, bien né, et les avantages de la fortune, il sera prudent de ne pas hésiter. J'en dirai autant pour la vanité, que le caractère féminin peut pousser aux derniers excès. Qu'elle soit pauvre, qu'elle soit riche, n'acceptez pas pour bru la jeune fille qui veut éclipser les autres, et qui ne peut supporter avec calme et sang-froid la supériorité des autres femmes. Ces combats, que les amours-propres rivaux se livrent, n'ont pas pour objet la supériorité de l'esprit, nous ne sommes même plus au temps des Bélises et des Armandes; il ne s'agit que de l'éternel féminin, la toilette et le luxe dans ses emplois divers, et pour satisfaire ses caprices, pour arriver à dépasser les autres dans ce ridicule *steeple-chase* de la vanité, la jeune femme irritable et coquette ira loin. Cette fortune qu'elle possède, qui la pare et l'embellit à vos yeux, elle la dépensera, elle l'usera, sans que votre fils en tire grand bénéfice; car la femme vaniteuse est comme l'avare: elle n'a jamais assez; rien ne suffit à son égoïsme, rien ne contente son amour-propre, rien ne satisfera la soif de succès, de triomphes, dont elle est dévorée.

Remarquez que ces défauts capitaux, l'emportement et la vanité, se trouvent partout, chez les jeunes filles pauvres comme chez les jeunes filles riches, chez celles qui aspirent à dominer et à jouir, comme chez celles qui ont trouvé dans le berceau une certaine autorité et une plénitude de jouissances. La pauvreté de nos jours, qui n'est point la pauvreté évangélique, ne préserve pas des défauts vers lesquels incline notre chétive humanité; n'avons-nous pas connu, tous, des femmes humbles dans l'opulence et la haute fortune, modérées, alors que tous les désirs de leur esprit pouvaient être satisfaits, et l'histoire de notre temps ne nous a-t-elle pas fait connaître la pauvreté ambitieuse, envieuse, impatiente et consumée de vains désirs? La pauvreté, la fortune, sont des états transitoires; on devient pauvre, on gagne de l'argent, rien n'est immuable dans notre société livrée au travail et aux entreprises, mais ce qui demeure, c'est le *moi*, le caractère, et celui d'une fille, d'une épouse, décide du bonheur ou du malheur de ceux qui l'entourent.

C'est là-dessus, au souvenir des judicieuses pensées de mon vieil ami, que je voudrais appeler l'attention des mères de famille. Le bonheur de leur fils est le vœu dominant de leur âme, car, bien qu'on ait souffert soi-même, on n'accepte pas la souffrance pour son enfant; ce bonheur, elles l'assureront mieux, si, dans le choix d'une bru, d'une seconde fille, elles cherchent: non la beauté qui passe, non la fortune qui n'a jamais rempli le vide du cœur, mais les dons heureux — la douceur, la bonté, la simplicité, qui décorent la richesse, qui consolent la médiocrité. Quant à leurs filles, qui sont encore entre leurs mains, arbrisseaux naissants qu'on peut diriger et plier, qu'elles les élèvent, dans le sens véritable de ce mot; qu'elles les élèvent au-dessus des vaines convoitises et des puériles vanités; qu'elles leur apprennent à se modérer, à se posséder, qu'elles en fassent des âmes douces et modestes, et femmes, vieilles filles, riches, pauvres, institutrices ou duchesses, elles auront mieux fait pour leur avenir que si elles avaient pu leur amasser un million de dot — sans compter les espérances. Bonnes, inoffensives, pacifiques, modestes, elles feront le bonheur des autres, elles seront votre joie et la joie de ceux qui les entoureront, et elles seront heureuses elles-mêmes, car l'être humain emprunte moins qu'on ne le croit aux circonstances extérieures; il vit de sa propre vie, de sa

propre séve ; un cœur pur et doux porte en lui-même une fête silencieuse; un cœur hautain, emporté, vaniteux, trouve dans son propre intérieur, son juge et son tourmenteur. C'est une admirable spéculation que d'être bon, simple et dévoué, mais, remarquons-le, il faut l'*être* et non le *paraître*.

M. B.

LE VAL SAINT-JEAN

(SUITE)

RÉCIT.

Fatiguée d'un long voyage, épuisée par l'étouffante chaleur d'une soirée d'août, Blanche arriva avec ses domestiques à la villa qu'elle n'avait jamais voulu habiter, qu'elle n'avait pas même visitée, mais qui lui appartenait par contrat de mariage: Gontran la lui avait attribuée. Abandonnée depuis longtemps, n'étant plus sous l'œil du maître, cette demeure, nid d'où s'étaient envolés tant de rêves, offrait un aspect mélancolique et délaissé. Un château-fort eût mieux supporté la négligence et l'oubli que cette maison moderne et coquette. Blanche traversa un vestibule plein de poussière, où quelques plantes rares, des palmiers et des passiflores dressaient encore leurs squelettes desséchés, et elle entra dans un petit salon qui touchait au jardin d'hiver. Le concierge y avait apporté à la hâte quelques meubles, et Blanche se jeta dans un fauteuil posé près de la fenêtre. De là, elle dominait le Val, elle voyait les eaux basses de la rivière, ses rives desséchées par l'ardent soleil, les sillons déjà dépouillés, les vignobles couverts de grappes, les beaux vergers courbés sous le poids des fruits, les vaches étendues sur l'herbe jaunie; mais aucun rayon de gaieté n'éclairait ce paysage; le soleil se cachait sous de lourds nuages noirs, et des éclairs rapides traversaient l'horizon. L'orage arrivait et la campagne revêtait ce silence et cette morne physionomie que la tempête lui donne, alors que tout semble dans l'attente et le frémissement des dangers; un violent coup de tonnerre éclata et se prolongea du côté du sud en roulements sourds; les éclairs pressés, bleuâtres, se croisaient dans l'air, et une pluie, mêlée de grêle, rebondit sur la toiture de la serre; Blanche, épouvantée, se recula dans un angle, et elle attendit silencieusement, mais avec des palpitations de frayeur, que l'orage s'éloignât. Il fut long; les coups succédaient aux coups; il semblait que des escadrons invisibles fissent retentir le sol sous les pieds d'innombrables chevaux; de sinistres clartés illuminaient le ciel livide, et la pluie tombait à torrents. Une impression de frayeur et de tristesse accablait le cœur de Blanche. Cette tempête, le sombre aspect de sa maison, la solitude où elle se trouvait, les souvenirs qui, involontairement, revenaient à sa pensée, tout creusait dans son âme un abîme de tristesse et de sourde épouvante. Elle sonna : la femme de chambre entra, une lampe à la main :

« Ah! madame, s'écria-t-elle, quel temps et quelle maison ! rien d'organisé, pas de rideaux, pas de meubles! Il est bien heureux que madame ait fait mettre un lit et une chaise longue dans ses colis... »

Blanche se souvint alors que les meubles rares et somptueux dont Gontran avait paré la *Folie Blanche* étaient venus à Paris, mais elle ignorait avec quelles illusions, avec quel amour son mari avait jadis préparé cette maison, qui aujourd'hui lui apparaissait désolée et solitaire. Elle répondit à mademoiselle Irma :

« Ce n'est qu'un détail; dès demain, je ferai venir des meubles de Confolens... Ah! quel éclair! »

Elle cacha sa tête dans ses mains; Irma fit un rapide signe de croix, et ôta l'abat-jour de la lampe :

« On ne verra plus ces affreux éclairs, dit-elle. »

Madame d'Anzac se découvrit les yeux et regarda autour d'elle :

« Mon Dieu! s'écria-t-elle, qu'est-ce que cette horrible bête ? là, sur le mur! »

Irma regarda et sauta en arrière en criant. Le concierge accourut, regarda à son tour, et dit avec tranquillité :

« C'est un scorpion. Et il l'écrasa sous le talon de son soulier.

— Mais c'est terrible! la maison est remplie de ces affreuses bêtes !

— Non, madame, non ; c'est l'orage qui a fait

sortir cette bête de son trou et elle s'est sauvée ici. C'est de la mauvaise vermine, mais on n'en meurt pas, preuve que j'ai été piqué et que me voilà !»

Ce désagréable intermède porta au comble le chagrin de Blanche; elle éprouvait un sentiment de détresse que jamais elle n'avait connu, elle, si aimée, si entourée depuis son enfance! Ceux qui l'avaient chérie étaient loin d'elle; le souvenir de Gontran, dont elle avait lassé l'affection, le souvenir de sa mère, qui s'était lassée d'aimer, repassaient dans son esprit; et dans cette maison, œuvre de l'amour le plus passionné, où elle devait entrer en souveraine, et vivre, entourée des siens, appuyée sur un cœur aussi viril que tendre, protégée par l'estime publique, elle venait seule, séparée par le fait, sinon par les lois, de celui dont elle portait le nom, séparée de son enfant, compromise aux yeux du monde, triste, malade et sans espérance. L'orage qui grondait au dehors avait de l'écho dans son âme, et le deuil de cette brillante demeure lui retraçait sa propre destinée.

Elle ne se coucha que bien tard, après avoir fait explorer en tous sens sa chambre et ses alentours; il n'y avait pas de scorpions. Mais il est des dards plus mortels que le leur, et la pauvre Blanche en sentait la pointe.

Elle se réveilla tard; l'orage était dissipé, le soleil cheminait dans un ciel clair; elle se sentait délassée par un long et profond sommeil, et le soin d'arranger sa maison, le plaisir de faire ce que les Parisiennes appellent une installation, occupa les premiers jours; le parc, que l'on n'avait guère soigné, n'en était que plus beau; les vieux arbres avaient grandi dans une liberté sauvage, les pelouses étaient remplies de ces fleurs que les jardiniers nomment irrévérencieusement de la mauvaise herbe; dans les parterres, les rosiers avaient poussé des rejetons vigoureux, les marguerites s'étaient ressemées elles-mêmes, les verveines et les fuchsias confondaient leurs teintes pourprées; pendant quelques jours, Blanche se plut dans ce vaste jardin, elle se sentait rajeunir sous le ciel natal, et déjà elle faisait des projets. Elle se proposait, après avoir passé au Val Saint-Jean les jours sombres de l'hiver, de revenir à Paris au printemps et de ressaisir sa vie mondaine, de resserrer les nœuds qui s'étaient dénoués, et de se rejeter dans ces plaisirs qui, entrevus de loin, commençaient à revêtir quelque nouveau charme. Sa santé semblait meilleure, et, comme elle n'avait pas l'intention de vivre en ermite, elle fit quelques visites de voisinage; elle heurta à beaucoup de portes, qui jadis lui étaient familières et où demeuraient les amis de ses parents, les petites compagnes de son enfance; presque partout le temps avait fait son œuvre; les vieillards avaient disparu, l'essaim des jeunes filles s'était envolé de la ruche paternelle; il restait au foyer quelques hommes mûrs, quelques femmes sérieuses qui ne firent qu'un tiède accueil à celle qui les avait négligés et dont la renommée n'avait pas dit de bonnes choses. Blanche, après une série de visites aux quatre points de l'horizon, gravissait en coupé une pente assez rude; les chevaux marchaient lentement,

Semblant se conformer à sa triste pensée,

car elle était triste et songeuse; elle se disait que cette bienvenue qui, jadis, lui souriait sur toutes les bouches, que cette considération qui, jadis, escortait ses pas avaient disparu; que tout semblait changé hors d'elle et même en elle... Où étaient ses forces, sa séve, sa gaieté? Cette chanson que l'espérance modulait continuellement dans son cœur, se taisait maintenant; cette parole plus mélodieuse que la plus douce musique, cette parole d'un amour fidèle, dévoué, disposé à tous les sacrifices, elle ne l'entendait plus, elle ne l'entendrait jamais... Elle était là, languissante, malade, affaissée sous le poids de la vie, et personne ne la plaignait, ne s'inquiétait d'elle. Combien cette affection dont elle n'avait pas tenu compte, lui eût semblé secourable en ce moment! Elle rêvait ainsi, couchée sur les coussins du coupé; une personne qui montait péniblement la côte, rejoignit enfin la voiture; c'était une femme qui avait dépassé le milieu de la vie; elle était vêtue moitié en dame, moitié en paysanne, et elle marchait avec d'autant plus de peine, que tout en s'abritant contre le soleil sous une vaste ombrelle bleue, elle portait un lourd panier qui semblait plein de provisions. Cette personne jeta un rapide coup d'œil dans la voiture, et s'exclamant, elle s'approcha, ouvrit la portière, et dit d'un ton cordial:

« On m'avait bien dit que vous étiez dans le pays, mademoiselle Blanche!... je veux dire madame d'Anzac! je suis charmée de vous voir, quoique vous paraissiez un peu souffrante...

— Mademoiselle Julienne! répondit Blanche en tendant la main à la vieille demoiselle, que je suis contente de vous rencontrer! Montez donc, je vous reconduirai au presbytère.

— De tout mon cœur, dit-elle, à condition que vous ferez une petite visite à monsieur le curé.

— Volontiers. Vous retourniez chez vous, mademoiselle Julienne?

— Non, dit-elle en regardant de côté son panier, mais j'irai plus tard où je suis attendue. Monsieur le curé sera bien content de vous voir, vous savez! vous êtes un de ses agneaux; il vous a baptisée. »

La bonne vieille demoiselle se livrait à l'élan de son cœur affectueux; elle aimait, elle estimait Christine de Rymbault, elle appréciait ses vertus avec enthousiasme; mais dès qu'elle eut entrevu le visage pâle et souffrant de Blanche, dès qu'elle eut rencontré son regard mélancolique, elle s'émut, elle se souvint! Elle l'avait connue toute enfant, cette belle Blanche, elle l'avait vu porter au baptême

enveloppée dans son manteau de batiste et de dentelles; elle l'avait vue dans ses blancs habits le jour de la première communion; et toujours elle l'avait connue gaie, capricieuse, entourée; elle s'attendrit soudain en la rencontrant seule dans ce chemin, en remarquant combien cette belle fleur de jeunesse était flétrie et combien les chagrins et les désillusions semblaient avoir creusé ce front, si fier autrefois, et abattu ces yeux si vifs et si enjoués. Toute froideur se fondit, comme la neige au soleil. Julienne n'avait-elle pas dans l'âme cette charité, plus ardente que les feux du soleil, cette charité qui croit tout, qui excuse tout, qui souffre tout?

Madame d'Anzac, la coquette, la légère, madame d'Anzac redevint à ses yeux l'enfant rieuse et charmante qui venait, à huit ans, demander les feuilles du mûrier du presbytère pour nourrir ses vers à soie. Et les souvenirs enfantins renaissant, l'amitié qu'elle portait à l'enfant revint aussi.

Elles arrivèrent enfin; Blanche traversa lentement le jardin, plein de légumes et de fleurs, au fond duquel s'élevait la maison curiale accostée de son grand mûrier; mademoiselle Julienne ouvrit la porte de la salle à manger, et dit d'une voix joyeuse:

« Mon frère, madame d'Anzac vient vous voir! »

Monsieur le curé n'était pas seul; deux dames et un homme lui faisaient visite; Blanche salua le curé qui la reçut bien, sans empressement et sans froideur; elle s'assit et jeta un rapide coup d'œil sur les visiteurs. Elle ne connaissait ni la dame de trente ans, à l'air distingué, à la physionomie pensive, ni l'homme élégant, de bonne mine et de bonne tournure, qui l'accompagnait; mais l'aspect de la troisième personne fit monter une petite flamme rose à ses joues pâles. Elle reconnut ce profil pur, ces yeux pénétrants et modestes, cette taille élevée, et quand elle ne les eût pas reconnus, le trouble de la physionomie lui eût révélé Christine. Christine avait pâli, et sa cousine Henriette la regardait avec anxiété; mais elle parvint à vaincre son trouble, et pendant que mademoiselle Julienne faisait servir des fruits et du vin, elle écouta la conversation avec l'air aimable et naturel qu'elle portait en toutes choses.

La santé de madame d'Anzac fournit le sujet à l'entretien; elle s'y étendit plus que ne l'aurait permis sa grande habitude du monde, mais d'instinct, elle redoutait les autres sujets, et quand enfin le curé lui dit d'un ton poli et bienveillant:

« Et M. d'Anzac? »

Elle répondit brièvement:

« Il fait un long voyage, et nous avons confié mon fils, qui est très-délicat, aux soins de sa tante.

— Madame de Valzay est donc toujours en Égypte?

— Toujours.

— Et madame votre mère? permettez que je m'informe d'elle, mon ancienne paroissienne!

— Je suis surprise, monsieur le curé, que vous ne connaissiez pas la nouvelle situation de ma mère. Vous n'avez donc pas reçu de lettre de faire-part?

— Non, madame.

— Eh bien! maman est remariée, elle habite la Belgique, elle s'appelle maintenant madame de Seudre. Elle a un beau nom, une grande existence.

— Quoi! s'écria naïvement mademoiselle Julienne, madame Lanfrand est remariée! elle qui vous aimait tant!

— Je n'ai pas voulu être égoïste, chère demoiselle, répondit Blanche avec un sourire contraint, puisque ce mariage plaisait à maman et lui offrait des chances de bonheur, je l'ai vivement pressée d'y consentir...

— Mais vous voilà toute seule...

— Pour un court laps de temps: je passerai l'hiver ici, et au printemps, je retournerai à Paris... je le confesse, monsieur le curé, Paris m'est indispensable... j'ai besoin de ce mouvement, de cette vie animée et brillante... cela me tire de moi-même... »

Ce dernier mot lui était échappé: personne ne le releva... Mademoiselle Julienne s'empressa, elle offrit des pêches merveilleuses et des raisins dignes de Chanaan; sa cordialité et sa bonhomie rapprochèrent madame d'Anzac des deux amies de la maison; elle salua Christine et lui demanda de ses nouvelles, en ajoutant:

« Je vous croyais retournée à Orléans, mademoiselle.

— Non, madame, je n'ai pas quitté le Val Saint-Jean, mais ma cousine, madame d'Onfroy et son mari sont venus auprès de moi.

— Et la santé de mon mari se trouve à merveille du bon air et du bon soleil du Val, ajouta Henriette avec une douceur polie; j'espère, madame, que vous y trouverez le même bien-être.

— J'y compte, c'est l'air natal pour moi. Mais je serai bien seule... et si quelquefois, mesdames, et vous, mademoiselle Julienne, vous vouliez visiter une pauvre recluse, vous lui feriez le plus grand plaisir. »

Elle s'était levée en achevant ce compliment, on se salua et madame d'Anzac remonta en voiture.

« Comme elle a l'air malade! dit mademoiselle Julienne; pauvre chère enfant, j'ai peur que sa santé ne soit bien compromise.

— Et sa situation morale aussi, dit le curé. Ce long voyage de M. Anzac équivaut à une séparation. Hélas! pauvres enfants! quand Dieu est absent, tout manque. En lui est tout le bien, dit son serviteur Moïse. »

Christine écoutait, les yeux baissés: dans cette rencontre où la femme aimée, préférée, lui apparaissait abandonnée de tous, malheureuse et abaissée, dans cette rencontre qui la vengeait, elle ne voyait qu'une chose: l'infortune de Gontran, l'infortune de Blanche, et elle eût donné son sang pour les rapprocher.

MADAME DE VALZAY A SON FRÈRE.

Ismaïla, Décembre...

Cher Gontran,

Je ne sais plus où te prendre depuis ton départ de Bombay, et, à tout hasard, j'adresse ma lettre au Consul de Yong-Kong; il te la fera tenir si tu es encore dans l'empire du Milieu. Ai-je besoin de te dire combien cette immense distance, cette longue séparation m'affligent et me préoccupent? Quand te reverrai-je? Quand remettrai-je ton Marcel entre tes bras! quand verrai-je ta destinée remise à flot!... Que je te parle de ton fils! il est très-grandi, il a bruni sous ce soleil, mais sa santé est admirable, tout en lui se développe, le corps et l'esprit; il monte à cheval comme un petit centaure, il marche sans jamais se lasser, il apprend concurremment le français et l'arabe; l'histoire sainte et l'histoire ancienne ont un grand charme pour lui, dans ce pays plein des traditions et des monuments du passé. Et surtout il est bon, il t'aime, il parle sans cesse de toi, et si tu tardes à revenir, un nouveau Télémaque ira chercher notre Ulysse sur les mers et jusqu'au pied de la Grande Muraille. Songe que bientôt je n'aurai plus rien à lui apprendre, qu'il aura plus que jamais besoin de tes soins et de ta surveillance, et que ce n'est pas à Ismaïla que je lui trouverai des professeurs de latin, de grec et de mathématiques. Reviens, mon frère, reviens pour lui et pour moi.

J'ai reçu dernièrement la visite d'un Parisien, neveu de M. de Ferrière, un de tes amis par conséquent. Il m'a donné des nouvelles que tu ne peux encore savoir, éloigné comme tu l'es de l'Europe. Une nouvelle extraordinaire d'abord: ta belle-mère, madame Lanfrand, est remariée! elle a trouvé un baron, Hollandais, Belge, Allemand, qui lui a fait une cour assidue et, vois-tu, il faut avoir pitié du faible cœur féminin, elle s'est crue aimée, elle a consenti à ce mariage: le baron l'a emmenée dans sa baronnie, elle et son argent, et Blanche est restée seule. Le vide s'est fait autour d'elle, sa société était dispersée, sa mère, cédant à un caprice du cœur, l'avait abandonnée; elle a, de guerre lasse, quitté Paris; on la dit au Val Saint-Jean, et on assure qu'elle est malade, et plus gravement qu'elle ne le pense elle-même.

M. de Ferrière m'a conté tout cela avec des détails, des exclamations, des moqueries qui s'adressaient à la pauvre madame Lanfrand, à sa crédulité enfantine, à ses aspirations d'amour, mais je t'assure, Gontran, que je ne riais pas, et que mes pensées et ma pitié allaient vers Blanche, vers ta femme! Pauvre enfant! si gâtée, si adulée en ses premières années, et si délaissée maintenant! pauvre fille sans mère! pauvre femme sans mari, pauvre mère sans enfant! et j'ajoute, pauvre mondaine sans monde, et, hélas! pauvre chrétienne sans Dieu! la compassion que j'éprouve pour celle que tu as tant aimée, oppresse mon cœur; si j'étais libre, je courrais vers elle, et elle verrait que dans ce censeur sévère d'autrefois, elle a une amie et une sœur.

Et toi, Gontran, si cette lettre te parvient, resteras-tu inflexible? ne couvriras-tu pas de ta protection et de ton amour la mère de ton fils? Le passé se lève contre elle, me diras-tu; elle ne t'a pas rendu heureux, elle t'a forcé à déserter ton foyer, mais songe, songe aux responsabilités de sa mère, songe que tu l'as choisie et aimée malgré des défauts trop apparents, que tu as encouragé toi-même des tendances mauvaises ou dangereuses, songe enfin que si elle s'est compromise par des étourderies, elle est restée pure; songe surtout qu'elle est malheureuse et qu'elle a besoin d'amour et de pardon! Reviens, mon bon frère; reviens pour commencer une nouvelle vie avec cette Blanche qui te fut si chère et que l'épreuve aura rendue plus digne de toi. Ton fils te remerciera un jour de lui avoir rendu sa mère, d'avoir reconstitué la famille, d'avoir été bon et clément... Ah! mon frère, quand nous nous croyons bons, cléments, admirables, souvent nous ne sommes que justes: notre conscience nous le dit bien...

Et si Blanche succombait au mal qu'elle porte, ton regret serait vif et poignant; reviens avan qu'un remords ne se mêle à tes peines. Je t'en supplie comme te supplierait notre mère, si elle vivait; ne te raidis pas dans ta colère, et crois bien que la loi de l'indulgence est aussi celle du devoir, et que ce chemin-là te ramènera au bonheur.

Je presse de mes vœux cette lettre, et je t'embrasse, mon bien-aimé Gontran, comme je t'aime.

MARGUERITE.

RÉCIT.

La santé de Blanche avait eu son été de la Saint-Martin, elle avait refleuri avec les dernières roses, une passagère lueur de vie lui avait fait cette illusion, toujours si facile à ceux qui souffrent... elle se sentait des forces, de l'appétit, elle se trouvait vaillante, et les projets naissaient en foule dans son esprit:

« Je leur montrerai à tous que je puis me passer d'eux! se disait-elle: je reprendrai ma place dans le monde, j'aurai des amis, je serai bien posée, et alors, je réclamerai Marcel. Il aura sept ans, il sera pour moi comme un petit chevalier nous

vivrons très-heureux ensemble, et je passerai trente ans, quarante ans même sans m'en apercevoir... Quarante ans, c'est bien loin encore, il aura vingt ans alors... »

Mais ce retour de séve sur lequel elle comptait n'eut pas de durée; avec les jours courts, le vent froid venu d'Auvergne, les longues pluies, la santé et l'entrain de Blanche tombèrent : elle eut de la fièvre.

« Fièvre nerveuse, » dit le médecin.

Elle dut garder la chambre, et les journées lui devinrent pesantes. Les nuits étaient longues, elle dormait peu ; elle attendait avec impatience, dès l'aube, la visite du docteur, et quand il était parti, elle s'impatientait du vide de sa parole et de ses conseils. Monsieur le curé venait parfois visiter sa paroissienne malade, il n'avait pas pour elle les flatteries du docteur: il était grave, il cherchait à montrer la divine vérité à cette âme si longtemps, si volontairement aveuglée, et comme elle ne l'écoutait pas avec sympathie, elle le craignait presque. Mademoiselle Julienne était mieux venue ; sa simplicité faisait sourire, mais sa vivacité cordiale et affective réchauffait un peu ce cœur glacé par le monde. Avec Julienne, il arrivait que Blanche pensait tout haut. Alors, elle se plaignait de tout et de tous, de son mari, de sa mère, du monde, sans que jamais sa pensée fit un retour sur elle-même. Mademoiselle Julienne l'écoutait patiemment et la réfutait doucement:

« M. d'Anzac semblait bien bon cependant, chère dame; il vous aimait, il était fou de vous; comment cela a-t-il donc pu arriver?... — Si vous écriviez à madame Lanfrand, elle accourrait près de vous, j'imagine. Nous ne pouvons pas blâmer nos parents, ni nous montrer susceptibles avec eux, n'est-ce pas ? »

Quant au monde, oh ! Julienne le sacrifiait sans vergogne.

« On ne trouve que perfidie dans le monde, chère madame, monsieur le curé le dit et le prêche sans cesse; aucune sûreté dans le commerce, aucune foi véritable; tenez, rappelez M. Gontran auprès de vous, fixez-vous ici dans cette jolie maison, vous aurez de bons amis près de vous, et vous vous moquerez bien du monde.»

Blanche écoutait languissamment ces discours, elle riait quelquefois de leur ingénuité, mais dans le silence habituel de ses nuits et de ses jours, le souvenir de quelques-unes de ces paroles, lui revenait et évoquait devant elle l'image de son mari: on vantait sa bonté ? elle-même ne savait-elle pas qu'il était bon ! son amour? que de preuves n'en avait-elle pas reçues ! S'il était là, près d'elle, comme autrefois, comme il compatirait à ses souffrances ! comme il chercherait à la distraire, à la consoler, à la guérir! Qu'avait-elle fait de cette affection unique? elle l'avait tuée.

Un sombre chagrin se mêla à son état de souffrance; elle se sentait plus malade que le médecin ne consentait à l'avouer, et des idées sinistres hantaient son imagination.

« Serait-ce possible, si jeune! »

Comment éloigner ce spectre qui semblait parfois debout devant elle et prêt à l'emmener?... Elle écrivit à sa mère, et l'engagea à venir passer quelque temps avec elle. Le baron avait la goutte et retenait sa femme auprès de lui. La banalité des consolations que renfermait la lettre de madame de Seudre, mit le comble à l'amertume dont l'âme de Blanche était inondée.

« Voyez! dit-elle à mademoiselle Julienne, croirait-on que c'est ma mère qui m'écrit cela, elle si tendre jadis pour moi!

« Je ne doute pas, chère Blanche, que vous ne » vous soyez bien organisée dans votre maison » du Val Saint-Jean et que vous n'ayez convoqué » le ban et l'arrière-ban de nos anciens amis pour » animer un peu les soirées d'hiver. C'est un » souverain remède pour les souffrances ner- » veuses, telles que les vôtres; et j'espère, au » printemps, vous retrouver gaie et vive comme » autrefois. Nous arrangerons alors notre saison » d'été, etc... »

— Pas un mot du cœur ! elle est toute à son mari et à ses nouveaux amis ! le plaisir de voir des comtes et des comtesses, lui fait tout oublier...

— Chut! chut! dit mademoiselle Julienne alarmée, le quatrième commandement !

— Eh! m'a-t-elle appris à le respecter ? Elle se moquait de mon père devant moi, elle complotait avec moi pour lui tirer de l'argent, je me souviens de ces leçons-là, allez ! Plût à Dieu qu'on m'eût autrement élevée ! J'impute à ma mère et à l'éducation qu'elle m'a donnée, les malheurs de ma vie... Je voudrais le lui dire, j'ai le cœur plein de mécontentement et d'amertume: personne ne m'aime et je n'aime personne, je voudrais le crier sur les toits!

— Dieu vous aime, répondit mademoiselle Julienne avec un accent grave et convaincu.

— Dieu ! je n'y pense jamais...

— C'est là votre vrai malheur, chère dame, il n'y en a pas d'autres.

— Ne me prêchez pas ! je ne puis pas supporter la morale et les propos vertueux; je suis jeune et je voudrais être heureuse, je suis jeune et je voudrais vivre. Dieu me refuse le bonheur et la vie ! les biens communs à tous, je ne les ai pas ! et vous voulez que je l'aime et que je pense tendrement à lui ! »

Elle continua à se plaindre et à récriminer. Julienne était prise de peur et de pitié; en sortant de chez cette pauvre malade, elle alla à l'église, elle pria longtemps, et de là elle fut voir Christine.

M. B.

LA PREMIÈRE AUMONE DE MARGUERITE

(SUITE)

II

Ce jeune officier était un parent éloigné de la famille d'Emmerich, dont il vient d'être question. Orphelin et sans fortune, il avait été élevé à Strasbourg, chez une tante, qui était la meilleure amie de madame d'Emmerich. Albert, admis dans la société intime de son riche cousin, était bien jeune encore lorsque Marguerite lui inspira la plus vive et la plus profonde affection. Comme il ne pouvait espérer d'épouser la belle héritière, il s'efforça, sinon de vaincre cet amour naissant, du moins de le cacher avec soin; mais madame d'Emmerich était une mère trop tendre et trop vigilante pour ne pas deviner le secret du jeune homme; cependant elle eût toujours feint de l'ignorer, si sa sollicitude inquiète ne lui eût fait découvrir bientôt que Marguerite, sans le savoir peut-être, aimait aussi son cousin. Celui-ci était heureusement doué, il donnait de sérieuses garanties pour l'avenir, madame d'Emmerich avait toujours eu pour lui des sentiments maternels: elle se décida à lui confier ce qu'elle avait de plus cher au monde, et elle supplia M. d'Emmerich de consentir à un mariage qui devait faire le bonheur des deux jeunes gens. Le riche manufacturier ne tenait pas outre mesure aux biens de la fortune; mais il voulait que son gendre eût au moins une position assurée, et, après avoir hésité quelque temps, il accorda la main de sa fille à Albert, à condition que le mariage n'aurait pas lieu avant que le jeune homme eût obtenu le grade de capitaine.

Notre officier trouva cette clause fort raisonnable, et sur ces entrefaites la guerre éclata. Le régiment d'Albert fit partie des troupes qui défendirent Paris, et quand la paix fut conclue, le jeune homme demanda et obtint d'être envoyé en Algérie, où il passa quatre ans.

Maintenant il était de retour en France, capitaine, décoré par surcroît de bonheur, et il venait prier M. d'Emmerich de remplir sa promesse. Cependant il était loin d'avoir la joyeuse assurance qu'il eût été naturel de ressentir en pareil cas; son front se plissait, son regard était sombre; le doute, l'inquiétude se peignaient sur son visage, et, dans sa vivacité même, il y avait quelque chose de fébrile.

C'est que depuis longtemps M. d'Emmerich essayait de rompre l'engagement qu'il avait pris; chaque fois qu'il écrivait à son jeune cousin, il lui conseillait d'oublier Marguerite, et de chercher le bonheur dans un autre mariage.

Albert n'osait donc plus guère espérer que sa demande serait favorablement accueillie, et il gravissait la colline dans une grande anxiété d'esprit.

C'était en plein mois d'août, le soleil était brûlant, mais les arbres rabougris donnaient un peu d'ombre, et le houblon, les volubilis, la vigne sauvage, qui s'enlaçaient aux buissons épineux, formaient des arcs de verdure au-dessus du sentier. Le château de Montigny se dessinait nettement sur le bleu foncé du ciel; c'était une construction massive, sans grâce et sans élégance; les murs en étaient dégradés, lézardés et l'aspect fort triste; mais ce n'était pas une très-ancienne demeure, elle ne rappelait pas d'antiques souvenirs, et n'avait rien qui pût intéresser l'archéologue ou faire rêver le poète.

La cour était séparée du chemin par un mur, au milieu duquel se trouvait une porte à deux vantaux. Albert alla frapper à l'un et l'autre battant, puis, apercevant une cloche, il sonna à diverses reprises. A la troisième sommation, la porte s'entr'ouvrit juste assez pour qu'un vieux serviteur pût montrer sa figure ridée et maussade. C'était le mari de la nourrice de mademoiselle Marguerite, Albert le reconnut immédiatement.

« Mon vieux Conrad, dit-il, je suis enchanté de vous revoir. Mais, je vous prie, annoncez-moi vite à votre maître.

Le bonhomme essaya de grimacer un sourire.

— M. de Vandelans! s'écria-t-il. Quoi, vous voici de retour! Et en bonne santé, j'espère? Ah! monsieur, que cette décoration que vous portez si bien me fait aise! Mais c'est monsieur et mademoiselle qui auraient du plaisir à vous féliciter.

— Est-ce que je ne les verrai pas, Conrad? interrompit vivement le jeune homme.

— Impossible, monsieur, ils sont sortis tous deux.

Le front d'Albert se plissa davantage.

— On m'avait bien dit que vous me feriez cette réponse, murmura-t-il.

— Mais c'est la vérité, monsieur Albert, la vérité pure; pensez-vous que je me permettrais?... Monsieur et mademoiselle viennent de descendre

au village, pour assister à la distribution des prix de l'École primaire. Les religieuses qui dirigent les classes des petites filles ont tant prié mademoiselle d'honorer cette fête de sa présence, qu'elle a fini par consentir, et naturellement monsieur l'a accompagnée.

— Soit; je vous crois, je veux vous croire, dit Albert en remettant sa carte au vieux serviteur; je reviendrai demain, tous les jours, jusqu'à ce que j'aie pu voir M. d'Emmerich.

— Mais, monsieur, pourquoi n'iriez-vous pas au village? Très-certainement vous y trouveriez monsieur et mademoiselle.

Le jeune homme regarda sa montre.

— Pensez-vous que je pourrais être de retour à la gare avant sept heures?

— Avant six heures, monsieur Albert; le village est si près d'ici. Quand je dis village, je me trompe, c'est un bourg, presque une petite ville, et il y aura de grands personnages à la distribution des prix. »

Le jeune homme eût préféré voir M. d'Emmerich au château, pourtant il se décida à descendre la colline. De ce côté, la pente était onduleuse, gazonnée, d'un aspect plus riant que l'autre versant. En moins d'un quart d'heure, Albert arriva au village. La distribution des prix s'y faisait effectivement avec une certaine solennité; les principaux propriétaires du pays étaient là, avec leurs femmes et leurs filles, dans une salle décorée de verdure. Le sous-préfet même n'avait point dédaigné de s'y rendre, et, paternellement, il posait une couronne sur une petite tête blonde frisée, quand notre voyageur entra. Il se garda bien de troubler la fête, et se tint debout auprès de la porte, derrière un groupe de villageois. De cette façon il voyait sans être vu, et restait libre de se retirer dès qu'il le voudrait. Tout d'abord, au premier rang de la gentry, il aperçut mademoiselle Marguerite et son père. Il lui sembla que celui-ci avait beaucoup vieilli. C'était un homme de haute taille, mais un peu courbé; ses cheveux qui grisonnaient, se faisaient rares sur son front, et des rides précoces sillonnaient sa figure amaigrie. Il était du reste froid, grave, austère, avec des manières très-distinguées, mais peu engageantes. Depuis quatre ans qu'il habitait ce pays, il ne s'était créé aucune relation et acquis aucune sympathie; il ne plaisait point, on le jugeait sévèrement, et s'il fuyait le monde, le monde n'essayait point d'aller à lui. Sa fille, assise à ses côtés, était une grande jeune personne, mince, svelte, d'une beauté exquise, mais plus touchante que piquante. Les jeunes messieurs du voisinage prétendaient qu'elle manquait d'éclat, et que ses traits si réguliers ne disaient rien. La vérité, c'est qu'il n'était point facile de lire sur ces traits charmants, le caractère de mademoiselle Marguerite ne se peignait point sur son visage. Son front large, blanc, pur, son nez aquilin, ses cheveux rejetés en arrière, sa manière de porter la tête, et certaine dignité naturelle qui lui seyait fort bien, semblaient indiquer un esprit altier; mais son sourire un peu mélancolique, et le regard pénétrant de ses grands yeux bleus exprimaient la douceur et la bonté, on pourrait dire même la mansuétude. En ce moment, ses belles tresses blondes, sa longue jupe traînante, la forme de son corsage, la petite croix d'or qui brillait à son cou, et cet air naïf et fier que n'avaient point les autres jeunes filles présentes, la faisaient ressembler à ces jolies châtelaines du Moyen Age, qui ne dédaignaient pas de quitter leurs manoirs pour venir partager les plaisirs innocents de leurs vassaux.

On continuait à couronner les élèves dociles et studieuses; cela dura longtemps; ensuite les enfants chantèrent avec assez de goût des couplets appropriés à la circonstance, puis une fillette, rouge comme une cerise sous sa couronne de roses blanches, s'avança au bord de l'estrade, et, d'une voix flûtée, avec l'accent du terroir, elle récita une pièce de vers qui avait été composée par quelque poète de l'endroit. Albert ne prêtait pas une oreille fort attentive; il comprit pourtant qu'il s'agissait d'une salle d'asile que l'on voulait fonder, et en faveur de laquelle on souhaitait que toutes les bourses s'ouvrissent.

Elles s'ouvrirent, en effet; les grands propriétaires, se piquant d'honneur, offrirent chacun deux ou trois pièces d'or, et un monsieur, qui désirait être nommé député et voulait se rendre populaire, donna un billet de banque, en promettant de ne point s'en tenir à ce premier versement.

Lorsque la petite quêteuse s'adressa à M. d'Emmerich, celui-ci s'aperçut qu'il avait oublié son portemonnaie; sans se troubler, avec cette aisance et ce grand air qu'il possédait à un degré remarquable, il se pencha vers sa fille et lui dit quelques mots à demi-voix. Mademoiselle Marguerite l'écouta en souriant, détacha sa croix d'or et la remit à la fillette, couronnée de roses blanches, avec une grâce si touchante que les yeux d'Albert en devinrent humides.

La fête étant terminée, le jeune officier se disposait à aborder ses amis; mais le monsieur qui aspirait à la députation le devança, s'approcha de M. et de mademoiselle d'Emmerich, et se mit à causer avec eux d'un air assez animé. Notre voyageur crut devoir se tenir à l'écart jusqu'à ce que cet entretien fût terminé; mais tout à coup le futur député offrit son bras à Marguerite; ils sortirent ensemble; M. d'Emmerich les accompagna et, avant que le pauvre Albert fut revenu de sa surprise, les trois interlocuteurs avaient pris place dans un joli landau, qui se dirigea vers Montigny au milieu d'un nuage de poussière.

« Voilà l'invisible châtelaine et le farouche misanthrope dont M. Schmidt me parlait, il y a deux heures à peine. Où donc le bon vieillard a-t-il

pris des renseignements? » se dit Albert en suivant la voiture du regard.

Il était pâle, agité, mécontent de lui-même et des autres. Il regrettait d'avoir montré tant de discrétion, il était irrité contre M. d'Emmerich qui n'avait pas su le voir et le reconnaître; il déplorait sa propre maladresse et l'indifférence de ceux qui lui étaient si chers. Après avoir hésité un instant, il se décida à retourner à la gare; il ne pouvait se résoudre à aller à Montigny lorsqu'il était sûr d'y trouver un étranger.

« Je reviendrai demain, » se dit-il avec un grand serrement de cœur; et il se mit à marcher très-vite, comme s'il eût espéré que la course rapide ferait diversion à son chagrin. A mi-chemin, il rencontra M. Schmidt.

« Eh bien! lui dit celui-ci avec gaieté, il paraît qu'on vous a fait bon accueil; vous êtes resté si longtemps! Je commençais à croire que vous ne reviendriez point aujourd'hui. Ainsi on vous a reçu, on vous a retenu pendant plusieurs heures? C'est prodigieux! Et moi qui soutenais que vous compteriez les clous de la porte! Dites-moi donc au moyen de quel Sésame ouvre-toi, vous l'avez fait tourner sur ses gonds, cette porte si bien close. Mais quelle mine lugubre! Vous êtes pâle, pâle... qu'est-il arrivé, et d'où sortez-vous? Pas des oubliettes du château, j'espère? »

Albert s'efforça de sourire.

« Je n'ai vu, dit-il, ni oubliettes ni château; la demeure de M. d'Emmerich n'est qu'une grosse maison bourgeoise.

— Vous l'avez visitée?

— Non pas; mademoiselle Marguerite et son père étaient sortis. »

Le vieillard hocha la tête.

« Bon, fit-il, j'en étais sûr.

— Mais, monsieur Schmidt, ils étaient véritablement sortis; je les ai vus au village voisin.

— Vous leur avez parlé?

— Point; un importun est venu se mettre entre nous.

— J'en étais sûr. Du moins ils vous ont reconnu, ils vous ont salué?

— Eh! non, ils ne m'ont pas vu.

— J'en étais sûr.

— Vous en étiez sûr, vous en étiez sûr... s'écria Albert avec dépit; eh bien, moi, je suis sûr que M. d'Emmerich et Marguerite seront contents de me voir; et je reviendrai demain.

— A votre aise, mon jeune ami; vous pouvez même revenir tous les jours.

— Vraiment, monsieur Schmidt, vous feriez perdre patience à un saint. Ce style d'oracle ne vous convient point du tout, permettez-moi de vous le dire. Vous m'avez donné sur le compte de M. et mademoiselle d'Emmerich les renseignements les plus erronés. Ce sont des gens fort sociables, ne vous en déplaise. Savez-vous où je les ai vus? A une distribution de prix.

— A une distribution de prix! Voilà qui est bizarre.

— Mais non, ils avaient l'air de trouver la chose toute simple; et, après la cérémonie, ils ont attendu gracieusement que le plus grand personnage de l'assemblée vînt leur présenter ses hommages.

— Allons donc! ils ne connaissent personne.

— Je vous demande pardon; ils connaissent si bien ce monsieur, que Marguerite a accepté le bras qu'il lui offrait, et que M. d'Emmerich l'a fait monter dans sa voiture.

— M. d'Emmerich a fait monter quelqu'un dans sa voiture?

— Certainement; un landau superbe, très à la mode, attelé de deux chevaux noirs magnifiques. Vous voyez que votre misanthrope et votre châtelaine invisible n'ont pas renoncé à toutes les vanités du monde, comme on vous l'avait fait croire.

— C'est invraisemblable. Et où M. d'Emmerich a-t-il conduit cet individu?

— Au château de Montigny, je suppose; du moins ils en ont pris le chemin.

— Le chemin de Montigny! En vérité, capitaine, vous dites des choses! Et vous ne savez pas qui peut être ce monsieur?

— Si fait; j'ai entendu des paysans le nommer M. Verny.

— M. Verny? Je le connais; je donne des leçons de piano à sa nièce; c'est un homme fort riche et fort estimé.

— Est-il marié? demanda vivement le jeune officier.

— Oui, sans doute; il a une femme charmante, de jolis enfants. Mais je ne m'explique pas comment il a fait la connaissance de M. d'Emmerich. Jamais la sœur et la mère de M. Verny ne m'ont parlé de votre cousin. Quoi qu'il en soit, je vous affirme que celui-ci est aujourd'hui tout à fait sorti de son naturel, et que tout ce que je vous ai raconté à son sujet est la vérité pure. Mais à présent hâtons le pas, si nous ne voulons point manquer le train. »

III

Ce n'était point par hasard que le capitaine de Vandelans et M. Schmidt s'étaient rencontrés à Dijon. Le jeune homme ne connaissait dans cette ville que son ancien professeur de musique, et tout naturellement il était allé le voir. Le bon vieillard l'avait accueilli avec une grande effusion de cœur, ne voulait plus le quitter, l'avait promené dans la ville, et s'était décidé à le conduire à Montigny, lorsqu'il avait compris qu'Albert désirait, par-dessus tout, revoir M d'Emmerich.

Dès le lendemain du jour de la distribution des prix, notre voyageur obstiné retourna chez son cousin, mais cette fois il était seul. Dans la dispo-

sition d'esprit où il se trouvait, son meilleur ami lui eût été à charge. Découragé, irrité, abattu, il se demandait s'il aurait la force de faire une nouvelle tentative, dans le cas où celle-ci serait encore inutile.

Il était environ quatre heures de l'après-midi lorsqu'il sonna à la porte de la cour. Elle s'ouvrit immédiatement, à sa grande surprise, et la nourrice de mademoiselle Marguerite, une Alsacienne fraîche encore, mais peu avenante, lui dit sans lever les yeux et sans avoir l'air de le reconnaître :

« Monsieur, veuillez prendre la peine d'entrer; monsieur est chez lui, il vous attend. »

Albert essuya son front baigné de sueur, poussa un soupir de soulagement et se laissa guider par la bonne femme. Celle-ci lui fit traverser une cour, dont l'aspect était des plus rustiques. Le jeune officier examina tout, d'un regard rapide: le puits dont la margelle usée brillait au soleil, les noyers aux troncs creux, les pruniers sauvages qui se penchaient sur le ravin, et la chèvre familière qui gambadait au sommet des rochers. On eût dit que la maison était inhabitée; la porte et les contrevents des hautes et larges fenêtres étaient soigneusement clos, et l'on n'entendait nul bruit de pas, nul murmure de voix.

La maussade Alsacienne introduisit le voyageur, d'abord dans un vestibule assez sombre, puis dans une sorte de bibliothèque boisée et parquetée en vieux chêne. Une petite table et quelques chaises composaient tout l'ameublement.

Le philosophe qui se plaisait dans cette austère retraite, lisait auprès d'une croisée dont les persiennes n'étaient même point entr'ouvertes. Il se leva pour recevoir le jeune officier, et lui tendit la main avec amitié, sans doute, mais sans aucune effusion.

— Soyez le bienvenu, lui dit-il d'un ton grave; nous nous revoyons en de tristes circonstances; mais, à vous du moins, l'avenir apparaît sous de riantes couleurs; vraisemblablement vous parcourrez une belle carrière; lorsque nous nous sommes quittés, nul n'aurait pu prévoir qu'en si peu de temps vous auriez pu obtenir ce grade et cette décoration.

— Ah! répondit Albert avec émotion, si j'ai réussi au delà de mes espérances, c'est que j'ai cherché constamment, assidûment à atteindre mon but. Le bonheur de ma vie entière était en jeu. Il fit une pause et reprit bientôt en essayant d'affermir sa voix : Marguerite... je veux dire mademoiselle d'Emmerich...

— Ma fille va fort bien; je vous remercie de l'intérêt que vous lui portez, interrompit vivement le châtelain de Montigny. Vous avez obtenu un congé? ajouta-t-il très-vite. Resterez-vous longtemps en France? Qu'avez-vous fait depuis que vous habitez l'Algérie? Racontez-moi donc un peu vos aventures.

A mesure que M. d'Emmerich parlait, Albert sentait son cœur se glacer. Il comprenait bien que l'on voulait en finir avec lui, et que les tentatives qu'il ferait pour ressaisir son bonheur perdu seraient absolument vaines. Il chercha pourtant à lutter encore.

— Mon cousin, dit-il, permettez-moi de vous entretenir d'abord de mes plus chères espérances, et souffrez que je m'exprime franchement, sans détour; je suis trop ému pour mesurer mes paroles et recourir à des périphrases. Il y a près de six ans, lorsque nous nous sommes séparés, les derniers mots que madame d'Emmerich m'a adressés ont été ceux-ci : Considère Marguerite comme ta fiancée, et reviens quand tu seras capitaine; nous t'attendrons, et nous prierons chaque jour pour que Dieu te protége.

M. d'Emmerich baissa la tête et pâlit un peu.

— Mon cher Albert, répliqua-t-il d'une voix lente et mal assurée, il est très-vrai que nous avions projeté autrefois de vous faire épouser Marguerite; ma femme surtout désirait ce mariage... mais depuis tant d'années...

— Depuis tant d'années! interrompit le jeune homme. Ah! monsieur, n'est-ce pas vous qui avez fixé le délai et imposé les conditions? J'ai rempli mes engagements, moi. Pour obtenir Marguerite, j'ai travaillé sans relâche, j'ai subi les plus dures privations, j'ai exposé ma vie; j'eusse pu ne point quitter la France, avoir une existence confortable dans quelque garnison; mais je voulais parvenir, parvenir à tout prix; comme Jacob, j'ai servi de longues années pour mériter Rachel, ma pieuse, douce et vertueuse Rachel, et maintenant je viens réclamer l'exécution de votre promesse, et vous dire avec confiance: Me trouvez-vous digne d'être votre fils?

M. d'Emmerich ne répondit point; il se leva, s'approcha de la fenêtre ouverte, appuya son front contre les tringles des persiennes, regarda dans le jardin, et cria à sa vieille servante d'une voix qui tremblait d'impatience sans doute:

— Brigitte! eh bien! Brigitte, veillez donc sur votre chèvre, la voici qui mange mes jeunes greffes.

Il resta encore une ou deux minutes dans la même position, puis il se tourna vers l'officier, qui le considérait d'un air stupéfait et indigné.

— Mon cher Albert, lui dit-il, j'ai toujours eu pour vous beaucoup d'affection, et je suis désolé de manquer aux promesses que je vous avais faites; mais des circonstances que je ne pouvais prévoir ont rendu impossible le mariage dont il est question.

— Des circonstances? Que signifie ce mot vague? Dites-le-moi, au nom du ciel, s'écria le jeune homme.

M. d'Emmerich secoua la tête.

— Quoi, monsieur, vous ne voulez même pas m'apprendre pourquoi les espérances, dont je me

suis bercé pendant six ans, ne sauraient se réaliser ?

— Capitaine, répliqua gravement M. d'Emmerich, si vous avez caressé une chimère, c'est votre faute ; je vous ai prié bien des fois d'oublier nos anciens projets.

— C'est vrai, mais je croyais que vous m'écriviez cela parce que Marguerite allait avoir vingt-trois ans, et que bien des années pouvaient s'écouler encore avant que je fusse nommé capitaine... puis vous ne m'avez jamais dit que notre mariage était absolument impossible.

— Vous avez raison; mais je n'étais pas sûr alors... les circonstances étaient différentes...

— Encore ce mot, dit Albert, voilà ce qui me navre le plus; je serais moins désolé, ce me semble, si je connaissais la nature des obstacles dont vous me parlez.

— Non, non, ce ne serait point une consolation pour vous, au contraire. Qu'il vous suffise donc de savoir que ces obstacles sont invincibles.

— Grand Dieu ! fit Albert en pâlissant, Marguerite serait-elle mariée ? »

M. d'Emmerich sourit malgré lui.

« Vous prenez ma fille pour l'héroïne d'un roman anglais, répondit-il. Marguerite est libre, mais vous n'en devez pas moins l'oublier. Il me coûte de vous parler ainsi, et je vous prie de ne point augmenter mon chagrin par une résistance vaine. Soyez sûr d'ailleurs que nous vous considérons toujours comme notre meilleur, notre plus cher ami.

— Je vous suis reconnaissant de cette faveur, repartit Albert avec amertume. On dit que vous avez rompu avec toutes vos anciennes connaissances ; je vous remercie de m'excepter de la loi commune, de ne point me fermer votre porte.

— Certainement, capitaine, notre porte vous sera ouverte chaque fois qu'il vous plaira de venir, répondit M. d'Emmerich avec embarras ; mais dans la position où vous allez vous trouver, ma fille et vous, il vaut mieux que nous ne nous voyions plus jusqu'à ce que... »

Albert, blessé au cœur, l'interrompit.

« Cela suffit, dit-il, je vous comprends et je ne reviendrai pas vous importuner.— Mais avant de m'éloigner, je désirerais... — ne vous offensez pas si je vous adresse encore cette demande — je désirerais que Marguerite elle-même prononçât l'arrêt de notre séparation.

— Vous vous défiez de moi, répliqua tranquillement M. d'Emmerich, vous avez tort; ma fille partage ma manière de voir et je ne l'ai point influencée; elle vous le dira elle-même, veuillez me suivre. »

Là-dessus, il ouvrit la porte de la bibliothèque, fit traverser au jeune homme le petit vestibule sombre, et le conduisit dans un jardin, au fond duquel Marguerite brodait sous un berceau de vigne. Ce jardin ressemblait bien au logis ; il était mélancolique, suranné, silencieux; les arbres à feuillage persistant y formaient comme une gamme de verts tristes ; les allées étroites étaient bordées de buis, les murs tapissés de lierre, les plates-bandes ombragées par de vieux ifs. Quelques statues brisées et des vases en pierre moussue, verdâtre, où l'eau des pluies s'amassait, étaient des ornements bien appropriés au caractère du lieu. Du reste, le parterre avait été l'objet de soins particuliers, et le potager fort bien tenu, occupait la meilleure place. Mademoiselle d'Emmerich travaillait avec tant d'application, que d'abord elle ne vit point les deux hommes qui s'approchaient d'elle. Quand enfin elle leva la tête, et reconnut son cousin, elle tressaillit, et ses mains tremblantes laissèrent échapper sa tapisserie qui tomba sur le gazon. Albert marcha plus vite, saisit le morceau de canevas et le rendit à la jeune fille. Ainsi incliné devant elle, il lui jeta un regard plein de tristesse et de reproche.

« Marguerite, dit-il, en mettant tout son cœur dans ses paroles, Marguerite, je vous retrouve enfin, et maintenant que nous sommes réunis, je me demande s'il est quelque chose au monde qui puisse nous séparer. »

Mademoiselle d'Emmerich rougissait et pâlissait tour à tour; cependant elle reprit peu à peu son sang-froid, et ce fut d'une voix assurée qu'elle répondit :

« Non, mon cousin, rien ne saurait rompre notre bonne amitié, trop de liens ont uni votre famille à la mienne... Nous avons beaucoup pensé à vous durant votre absence, ajouta-t-elle, et votre retour nous cause une grande joie. »

Ces paroles affectueuses eussent dû ranimer les espérances d'Albert, et pourtant son cœur se serrait de plus en plus. Il essaya de répondre et balbutia seulement quelques mots. M. d'Emmerich lui offrit un siége rustique, et s'assit lui-même auprès de sa fille. Celle-ci baissait les yeux et roulait machinalement son canevas, au milieu duquel on apercevait une petite tache verte. En le ramassant, Albert l'avait appuyé sans doute sur l'herbe humide ou sur quelque plante laiteuse. Une conversation s'engagea, languissante et fréquemment interrompue; ces trois personnes, qui n'étaient occupées que d'une pensée unique, avaient peine à parler de choses indifférentes, et à cacher l'émotion dont elles ne pouvaient se défendre. Au bout d'un instant, M. d'Emmerich se leva, s'approcha d'une melonnière, et se mit à tailler ses cantaloups. Marguerite reprit son aiguille et traça sur le canevas de brillantes arabesques. C'était une œuvre d'art, cette tapisserie. Cela représentait un petit tableau, avec son cadre et un pan du mur auquel il était suspendu. Il y avait un lac bleu, une île verte, des cygnes blancs et des fleurs de toutes nuances. Le cadre imitait le chêne sculpté et la tenture de la muraille le cuir de Cordoue. Marguerite exécutait tout cela sans modèle; on ne voyait sur le canevas ni dessin au crayon, ni points de

repère, et cependant la petite main de la jeune fille allait, sans hésiter, des pétales des roses à l'aile blanche des cygnes, du pâle azur du lac aux teintes sombres du cadre.

L'officier la regardait en silence et cherchait à lire dans sa pensée.

« Marguerite, dit-il enfin, je viens d'avoir avec M. d'Emmerich un entretien qui m'a brisé le cœur. Il s'oppose à notre mariage au mépris de sa parole, et il veut que nous soyons désormais étrangers l'un à l'autre. Avant de me séparer de vous pour toujours, je désirerais savoir si vous partagez les sentiments de votre père, et si, librement, volontairement, sans être influencée, vous avez le triste courage de rompre un engagement qui a été béni par votre mère mourante? »

Les yeux de la jeune fille se remplirent de larmes; elle ne s'attendait pas à ce qu'on lui rappelât si brusquement le souvenir de la mère qu'elle avait perdue.

« Vous êtes cruel, M. de Vandelans, répondit-elle; injuste aussi, car mon père ne vous a pas dit qu'il s'oppose à notre mariage, mais seulement que des circonstances indépendantes de sa volonté rendent ce mariage impossible.

— Il est vrai, répartit Albert avec ironie, M. d'Emmerich m'a parlé beaucoup des circonstances... je suis fâché de trouver ce mot dans votre bouche. Expliquons-nous plus clairement, si vous le voulez bien, et souffrez que je vous adresse cette question : Est-ce votre père qui vous a conseillé de rétracter vos promesses?

— Non, non, mon cousin, personne ne m'a donné de conseils à ce sujet; c'est moi, qui, de mon plein gré, vous supplie d'oublier des projets qui ne peuvent s'accomplir.

— Ah! Marguerite, vous ne me parleriez point ainsi, si votre mère vivait encore. »

La jeune fille leva les yeux au ciel et secoua la tête.

« Je suis sûre, dit-elle, que ma mère m'approuve et me bénit.

— J'en doute, moi, répliqua sèchement Albert; dans tous les cas, vous devriez me mettre en état de juger la question. Pourquoi ce qui était possible, convenable, il y a six ans, ne l'est-il plus aujourd'hui? Dites-le-moi, ma chère Marguerite, soyez franche enfin!

— Non, répondit-elle d'un ton ferme, je ne vous le dirai pas; ce serait vous tourmenter inutilement, et vous faire peut-être un tort irréparable. »

Il laissa échapper un geste d'impatience.

« Vous parlez par énigmes, s'écria-t-il irrité : dans tout ceci, il n'y a qu'une chose bien claire : J'ai rempli mes promesses et vous trahissez les vôtres, si cette décision est irrévocable.

— Elle l'est, mon cousin, répliqua Marguerite de sa voix douce et ferme. »

Albert se leva brusquement.

« Il ne me reste donc plus qu'à me soumettre à votre volonté, dit-il, avec une irritation mal contenue. »

M. d'Emmerich ne quittait point sa fille du regard; s'apercevant qu'elle était à bout de courage, il s'empressa de revenir auprès des deux jeunes gens.

« Eh bien! dit-il, vous êtes-vous expliqués? Albert est-il convaincu que je ne suis point un père barbare? Pouvons-nous espérer qu'il oubliera le passé tout en restant notre ami?

— Je n'oublierai rien, monsieur, et je ne me croirai dégagé de ma parole que le jour où mademoiselle se mariera, répondit le jeune homme. Cependant, je vous remercie de nouveau de vouloir bien me compter au nombre de vos amis. »

M. d'Emmerich lui tendit la main.

« Adieu donc, cher enfant, » fit-il avec émotion.

Le pauvre garçon ne répondit point; il restait là immobile et comme pétrifié de douleur. L'austère châtelain de Montigny trouva qu'il fallait en finir, et il essaya de lui faire comprendre qu'il était temps d'aller à la gare.

« Vous devez retourner à Dijon, ce soir? lui dit-il. Il y a loin d'ici à la station, et le dernier train part à sept heures. »

Albert sourit avec amertume.

« Comme il vous tarde d'être débarrassé de moi! » dit-il navré.

M. d'Emmerich l'interrompit vivement :

« Ne croyez pas cela, mon cher enfant; ne nous jugez point d'après les apparences; soyez bien convaincu que nous voudrions pouvoir vous faire une meilleure réception, vous garder quelques jours, ou du moins passer la soirée avec vous... »

Semblable au noyé qui s'attache à toutes les épaves, Albert cherchait des prétextes pour prolonger sa visite et tâcher, par ce moyen, de découvrir le secret que l'on tenait tant à ne pas lui laisser surprendre.

« Pourquoi, dit-il, pourquoi ne passerais-je pas la soirée avec vous? Puisque je ne dois pas revenir, accordez-moi cette dernière faveur; je resterai ici jusqu'à huit ou neuf heures; j'irai demander une chambre pour la nuit dans une petite auberge qui se trouve auprès de la gare, et je retournerai à Dijon demain matin; personne ne m'y attend. »

M. d'Emmerich et sa fille se regardèrent d'un air effaré et ne répondirent point. Le jeune homme considéra ce silence comme un consentement tacite; il reprit son fauteuil rustique et chercha à renouer la conversation, en feignant de ne pas voir le mécontentement qui se peignait sur le visage de son hôte. Au bout d'une minute Marguerite se leva, traversa le jardin et rentra dans la maison. Elle ouvrit vivement la porte d'une cuisine, où sa nourrice était occupée à préparer le repas du soir, et lui dit d'une voix émue :

« Brigitte, M. de Vandelans dînera ici. »

La bonne femme tressaillit et leva les bras au ciel.

« M. Albert? s'écria-t-elle.

— Eh bien! oui, M. Albert; calmez-vous, ma bonne, et prenons-en notre parti. Voyons, qu'avons-nous ce soir?... en quoi consiste notre dîner?... »

Brigitte hocha la tête et souleva le couvercle d'une casserole posée sur la braise ardente.

Marguerite se pencha vers le récipient et secoua aussi la tête.

« Cherchons autre chose, dit-elle.

— Quoi donc, mademoiselle? demanda Brigitte en la regardant d'un air assez singulier.

— Je ne sais... il y a des légumes au jardin, d'abord.

— Il est vrai; mais ce n'est aujourd'hui ni Quatre-Temps, ni Vigile.

— Eh bien! ne pourrait-on pas?... Ah! voici Conrad; il nous aidera à sortir d'embarras. D'où venez-vous, Conrad? Si c'était de la pêche! Justement. Voyez donc, Brigitte, une truite et des écrevisses! Nous sommes sauvés. »

Marguerite disait cela gaiement, avec une vivacité qui surprit ses gens; mais la nourrice ne se dérida point, et reçut, d'un air maussade, le poisson que son mari lui tendait.

« Ce n'en sera pas moins un dîner maigre, murmura-t-elle.

— Vous oubliez que la chasse est ouverte depuis hier, » répartit Conrad en montrant triomphalement une douzaine d'alouettes.

Mademoiselle d'Emmerich jeta un petit cri de surprise et de joie, mais Brigitte garda sa mine renfrognée.

« Mademoiselle voudrait-elle bien me dire où il faudra que je serve ces bonnes choses? demanda-t-elle en baissant la voix.

— Eh mais, c'est tout simple, nous dînerons au jardin, nourrice, sous les sycomores; nous y serons à merveille, répliqua Marguerite du même ton vif et gai.

— Et, s'il vous plaît, quelle vaisselle?

— Celle qui se trouve au château, c'est évident; nous n'irons pas en acheter, interrompit Conrad avec impatience. Vous faites des questions, Brigitte!... Croyez-vous que M. de Vandelans sera surpris quand il verra que notre service n'est pas complet? On sait bien qu'où les Prussiens ont passé!...

— Ah! les Prussiens! c'est juste; ils ont bon dos, murmura la maussade cuisinière en écaillant son poisson.

— Partageons-nous la besogne, dit Marguerite toujours gaie et souriante. Conrad portera la table sous les sycomores et je m'occuperai du dessert. »

Là-dessus, elle courut au jardin, et se mit à cueillir les meilleurs fruits de ses espaliers: pêches savoureuses, poires sucrées et fondantes, raisins de primeur, abricots tardifs. Certes, il eût fallu que le capitaine de Vandelans fût bien difficile pour ne pas trouver tout cela exquis.

En ce moment, le jeune homme se promenait avec son hôte sur les rochers, parmi les broussailles que Conrad appelait emphatiquement le parc. Marguerite avait donc toute liberté pour faire sa cueillette, et c'était avec un plaisir naïf qu'elle entassait les fruits dans sa corbeille. La pauvre fille était heureuse de passer la soirée avec Albert, de l'entendre parler, raconter ses voyages et les événements de son existence aventureuse. Elle savait qu'après ce jour tout serait fini entre elle et lui, qu'elle ne le verrait plus, et qu'elle devait souhaiter qu'il l'oubliât; et malgré qu'elle en eût, elle se faisait une fête de le recevoir chez elle pour la dernière fois.

La fable prétend que les heures ont des ailes; ce soir-là Marguerite et Albert furent de l'avis de la fable; cependant il était tard quand le jeune homme prit congé de ses hôtes et s'en alla passer la nuit à l'auberge voisine de la gare. M. d'Emmerich le laissa partir à pied et ne lui parla nullement du confortable landau et des beaux chevaux noirs que notre officier avait admirés la veille.

IV

« Mademoiselle, dit un matin Conrad en entrant dans la chambre où Marguerite travaillait à sa tapisserie, le piano marche très-bien aujourd'hui. »

La jeune fille arrêta sur le vieux serviteur son beau regard triste, et s'efforça de sourire.

« Vraiment, Conrad?.. dit-elle, et qui donc l'a réparé? qui donc a accompli ce grand travail d'Hercule?

— Moi, mademoiselle, fit-il en se redressant, il y a bien des jours que je m'en occupe en secret. Vous savez qu'autrefois j'ai été employé chez un luthier; d'ailleurs nous autres Alsaciens, nous sommes musiciens de naissance. Enfin, j'ai raccommodé votre piano, et je vous assure qu'il va à présent. Mais ne l'avez-vous pas entendu tout à l'heure?

— J'ai entendu des sons, effectivement, mais j'étais distraite et j'ai cru... s'il faut l'avouer, j'ai cru que c'était l'accordéon de ce pauvre mendiant boiteux qui vient jouer dans la cour.

— Il y a cependant bien de la différence, répliqua Conrad piqué. Il est vrai que je jouais pianissimo, et quand on n'écoute pas... Mais si mademoiselle veut bien venir avec moi, elle verra qu'il n'y a pas de comparaison à établir entre son piano et l'instrument du boiteux. »

Marguerite se leva en essayant de prendre un air gai; elle traversa plusieurs pièces vides, puis le vieux serviteur lui ouvrit la porte à deux battants d'une grande chambre délabrée, qu'on appelait le salon. Entre les fenêtres, sans rideaux et sans stores, se trouvait un piano qui ne payait

pas de mine. Déjà fort mal en point au moment de la guerre, le pauvre instrument avait été complètement détraqué par les soldats prussiens. Depuis, il n'avait eu que des sons rauques, confus, discordants, et, si Conrad venait de lui rendre la voix, il pouvait se vanter d'avoir accompli une œuvre difficile.

Le bonhomme mit un gros in-folio sur une chaise boiteuse, posa la chaise bien en face du clavier, et tout joyeux il regarda sa jeune maîtresse. Celle-ci s'assit en souriant, et essaya tour à tour une valse, une polka et un quadrille. Ce fut une singulière musique. Les notes aiguës criaient avant même qu'on les touchât, et la basse ronflait bruyamment sans y être invitée. On eût dit les miaulements de jeunes chats mêlés aux plaintes lugubres du vent d'automne. Marguerite s'arrêta.

« Mais cela va très-bien, dit-elle avec bonté.

— Oh! répartit Conrad, tout à l'heure c'était beaucoup mieux. Vous jouez si vite, mademoiselle; puis il y a trop d'écho ici, et cette musique de danse si tapageuse, n'est pas faite pour de semblables instruments; il faut des airs doux, lents, un peu tristes, quelque chose de simple et de gracieux. Voulez-vous permettre que j'essaie? »

Il s'assit à son tour, posa ses mains ridées sur le clavier; et, en s'accompagnant, il chanta cette romance mélancolique intitulée: *Le sommeil de Marguerite*. Le piano semblait pleurer sous ses doigts, et Conrad prenait plaisir à s'entendre. Il alla jusqu'au bout, n'omit aucun couplet et finalement entonna celui-ci d'une voix lamentable.

L'élu de votre amour, celui qui dès l'enfance
A senti votre cœur battre à l'appel du sien,
A rejoint nos soldats sur ces bords que la France
Arrosa tant de fois du plus pur sang chrétien.
Il reviendra bientôt, vous a-t-on dit?—Mensonge!
Ses frères ont pleuré son trépas glorieux.

Puis, deux fois, il fit redire à cet écho brusquement réveillé dont il avait parlé tout à l'heure :

Si vous le revoyez, ce sera dans un songe,
Marguerite, fermez les yeux.

« Eh bien! mademoiselle, dit-il en se tournant triomphant vers la jeune fille, n'est-il pas vrai que vous pourrez vous servir de votre piano? Ce sera une distraction et vous en avez si peu. »

Marguerite ne répondit point; la figure cachée dans son mouchoir, elle fondait en larmes. Le brave homme la regarda d'abord avec stupeur, puis tout à coup il s'écria désolé :

« Ah! je comprends! Triple sot que je suis, qu'ai-je fait et quelle chanson suis-je allé choisir? Elle me plaisait parce que le nom de Marguerite se trouve dedans et je n'avais pas réfléchi... Mais je vous en supplie, mademoiselle, séchez vos larmes, si monsieur vous voyait, il serait capable de pleurer aussi, il vous aime tant! D'ailleurs vous avez tort de vous faire ainsi du chagrin; il n'y a pas le moindre rapport entre vous et la Marguerite de la romance; votre fiancé est bien vivant, bien portant et, si les circonstances ne vous permettent point de vous marier immédiatement, il faut espérer que plus tard... il peut arriver tel ou tel événement... par exemple, lorsque monsieur Albert sera mis à la retraite; qu'est-ce qui vous empêchera de l'épouser?

— Vous êtes un excellent consolateur, Conrad, dit-elle.

— N'est-ce pas, mademoiselle? Et puis, sans parler de cette retraite, il y a bien d'autres hypothèses, comme dit monsieur... Supposons que notre jeune capitaine...

— Ne supposez rien, Conrad, et laissons ce sujet, interrompit vivement Marguerite. Je vous remercie d'avoir réparé mon piano, et vous avez raison de croire que ce sera pour moi une distraction. Mais à présent, occupons-nous de choses plus sérieuses; mes tapisseries sont achevées, il faut les porter à leur destination.

— A leur destination, oui, mademoiselle. Voilà un mot qui me plaît et que je n'aurais pas trouvé, se dit le bonhomme, pendant que Marguerite allait chercher dans sa chambre les objets dont elle venait de parler. Ces villageois sont si curieux. Dès qu'ils me rencontrent: Où allez-vous, Conrad? Où portez-vous ce paquet, Conrad?... A destination, cela coupe court à tout. »

Il étendit une toile cirée sur le parquet, mit par dessus un papier de soie, et lorsque la jeune fille rentra, tenant à deux mains ses tapisseries, Conrad prit les morceaux de canevas les uns après les autres, et les empila soigneusement sur le papier de soie.

« Ah! quel malheur, dit-il tout d'un coup en s'interrompant, voici une tache verte sur l'aile d'un cygne.

— Oui, répliqua Marguerite pensive, c'est au jardin, lorsque... J'aurais voulu réparer cet accident, défaire le cygne, mais je n'ai plus de laine blanche.

— Ah! cela passera tout de même, répartit Conrad en ficelant le paquet. »

MICHEL AUBRAY.

(*La fin au prochain numéro.*)



REVUE MUSICALE

Représentation des *Nibelungen* à Bayreuth.
Compositions nouvelles.

Une salle superbe sans loges, un immense amphithéâtre avec galeries au sommet, pour les souverains et les princes, un orchestre invisible d'une extrême sonorité, composé d'admirables éléments; d'excellents cors, des cuivres, étonnants par leur gravité (contre-basse-tubas), renforcés par un octave de tuyaux d'orgue de seize pieds, de telle sorte qu'on est surpris à chaque instant d'entendre la prolongation des sons dans les dernières profondeurs de l'amphithéâtre, telle est la mise en scène que Wagner a mise à la disposition d'un immense public, en attendant *ce que* je crois impossible aux narrateurs et aux dilettanti les plus sublimes de comprendre ou d'expliquer.

Les traditions épiques des Nibelungen, dont les élucubrations barbares sont communes aux Scaldes islandais, ont fourni au compositeur de l'avenir les éléments de son ouvrage en quatre jours!

Les Hollandais volant, le trésor du Rhin, la Walkyrie!

L'Odin germanique, le dieu Wotan, enfin un entassement insaisissable de légendes obscures, tel est le poème épique qui a fait bâiller et dormir sur les banquettes de la salle de Bayreuth, quatre jours durant, les hommes les plus éminents, les musiciens les plus célèbres, les critiques les plus sérieux et les princes les plus illustres!

Néanmoins, il ne faudrait pas en conclure que Wagner ne soit pas un homme de génie; il y a dans ce flot, incessamment battu par les tempêtes d'une imagination en délire, des heures de calme et de poésie où le grand symphoniste apparaît. Alors l'oreille fatiguée d'un bruit infernal, s'éveille mollement à des sensations enivrantes. Nous ne pourrions raconter avec ordre un désordre semblable; nous citerons seulement les parties de l'œuvre qui nous paraissent remarquables, d'après l'opinion des plus érudits et des plus consciencieux de ses appréciateurs.

L'ouvrage commence par un prélude sur une pédale en *mi bémol* grave. Le thème, dont la texture ne sort pas de l'accord parfait, se représente à l'infini, mais toujours varié en rhythme; chaque instrument de l'orchestre le reprenant à son tour, il en résulte un va et vient sur cet éternel *mi bémol*, qui a pour but d'imiter les fluctuations du grand fleuve allemand, où se trouve le trésor magique enfoui dans ses plus dangereuses profondeurs. Vient ensuite la mélopée des nymphes qui veillent au trésor, sous l'eau. C'est un récitatif qui ne manque pas de grâce et qui, malgré tout ce qu'on pourrait dire, est empreint d'une certaine fraîcheur. Les géants ont une entrée, annoncée par les trombones, les contrebasses et le bruit le plus assourdissant; puis viennent des récitatifs continus pendant lesquels chacun, dans son coin, se remet à dormir. Mais tout à coup on est réveillé. Les dieux Loge et Wotan descendent dans la caverne du Nigelbund. L'orchestre se déchaîne, une machine à vapeur lâche des nuages avec un bruit très-peu musical, puis on entend comme un carillon de pincettes qui se choquent les unes contre les autres. C'est une horreur, un ridicule indescriptible! Oh! artiste de l'avenir! Le Nigelbund Alberich se métamorphose en serpent d'abord, en crapaud ensuite; de la gueule de ce dernier sortent des tierces scintillantes à deux clarinettes. Les spectateurs se regardent et se demandent s'ils ne sont pas dans le monde des fous. Apparition d'une fée — grand finale. Là se retrouve le véritable compositeur de génie. Les sonorités de l'orchestre grandissent peu à peu et montent larges et puissantes à mesure que les dieux s'avancent sur l'arc-en-ciel, qui mène au Walhalla. Le dieu Wotan chante, tous chantent; le poème est ridicule, mais la musique est belle et magistrale. Telle est la première soirée.

La seconde partie, qui a commencé à quatre heures, ne s'est terminée qu'à dix. D'abord c'est une sorte de poème simple et touchant qui rappelle le genre antique. Mais tout à coup, sur un pauvre *ré* qui n'en peut mais, voilà que l'orchestre s'agite, que les violons frémissent, que les basses et les contre-basses combattent et qu'il est impossible de distinguer le but, la raison, les motifs de ce bacchanal insupportable. D'action dramatique, de puissance scénique point. Des bagues enchantées, des nains, des trésors enlevés, des géants, des dieux dont le fatras mythologique ne nous passionne pas, la mâchoire effrayante du serpent; peut-on se servir de pareils sujets pour faire un poème musical, dont les mots d'*épique* et d'*héroïque* ne satisferaient pas encore M. Wagner!!!

Deux belles explosions de sonorité à propos de l'entrée de Siegemund, arrachent le public à

ce milieu irritant. Un admirable quatuor d'orchestre, qui se fait entendre à cette même occasion, lui remet le système auditif en meilleure disposition. Un duo d'amour, d'une grâce enchanteresse, le ranime tout à fait. Voici de la vraie, de la bonne, de la poétique mélodie où l'on trouve un compositeur hors ligne. Pourquoi faut-il qu'il y ait si peu d'étoiles dans ce ciel sombre !

Les Walkuren arrivent et chantent en chœur, au nombre de neuf. Les violons, les fanfares éclatantes, beaucoup de verve et de netteté, un parfum de vieille légende, très-vocal, d'ailleurs, et plein de savoir, tout ceci est traité de main de maître.

Sieglinde veut mourir après la mort de celui qu'elle aimait. Il y a, dans le récit qu'elle fait, des mouvements dramatiques superbes et des accents déchirants; puis survient le dieu Wotan. On entend encore ici un ensemble court, mais très-pénétrant. On a remarqué, à ce propos, une belle phrase de saxophone; puis surviennent des sonorités d'orchestre, les cuivres font tapage, des flammes surnaturelles enveloppent le théâtre. Au milieu de tous ces bruits confus, on a peine à reconnaître l'œuvre d'un grand compositeur.

La scène des oiseaux enchantés, la rencontre du dieu Wotan et de Siegfried sont encore deux perles de l'œuvre. Mais l'ennui, la fatigue, l'impatience ont gagné l'auditoire, et c'est à peine s'il a pu apprécier les quelques qualités rares qu'on a remarquées dans ce poème.

* * *

En ce moment où les artistes et compositeurs sont encore retenus, les uns aux bains de mer, les autres à l'inauguration de chasses plus ou moins heureuses, ils ne songent guère à aligner de petits points noirs sur le papier, pour la plus grande distraction de cette autre partie de la population parisienne qui ne quitte pas ses foyers.

Cependant nous avons découvert une fraîche nouveauté, que nous recommandons aux amateurs de musique brillante et facile. L'auteur, M. L. Prat, est un professeur de talent, qui sait ce qui convient aux élèves et trouve le moyen de réunir à une composition de fantaisie des éléments favorables au développement des progrès et des études. On trouvera donc, chez l'éditeur Girod, sous le titre de *Souvenir*, une très-jolie valse ayant du charme, de l'entrain, et facile à exécuter.

Il vient de paraître aussi au *Ménestrel* trois nouvelles mélodies italiennes de F. Filippi, avec paroles françaises, intitulées : *Printanière*, l'*Oubli* et l'*Abandonnée*, compositions remarquables à plus d'un titre.

MARIE LASSAVEUR.



ÉCONOMIE DOMESTIQUE

FILET DE MOUTON EN CHEVREUIL.

Dégraissez le filet et parez-le parfaitement. Faites-le mariner dans du vin rouge, avec épices, pendant au moins trois jours, sautez-le au beurre, ajoutez quelques cuillerées de la marinade passée au tamis, et servez avec une sauce à la poivrade.

* * *

REMÈDE CONTRE LA FIÈVRE.

Au premier accès de fièvre, prenez la pellicule blanche qui se trouve entre l'œuf et la coquille, dans un œuf cru, enveloppez-en le petit doigt, fixez avec un linge. *Ce remède de bonne femme* produit des effets merveilleux; il a été conservé par tradition dans une vieille famille de la Flandre.

BAROMÈTRES RURAUX.

Le pigeon est considéré comme le meilleur prophète: s'il se pose sur la couverture d'une grange en présentant le jabot au levant, on peut être assuré de la pluie pour le lendemain. S'il rentre tard au colombier, c'est au contraire signe de beau temps.

Si la poule se roule dans la poussière en hérissant ses plumes, un orage s'avance.

Si les corbeaux crient plus qu'à l'ordinaire, pluie certaine; et elle est proche si la vache lèche le salpêtre que l'humidité de l'atmosphère fait suinter de la muraille; le paysan alors rentre ses fourrages.

(*Gazette du Village.*)



CORRESPONDANCE

JEANNE A FLORENCE

Et voilà ce qu'on appelle s'amuser ! ce qui est de bon ton ! ce qui engouffre en peu de semaines l'argent parfois péniblement épargné pendant tout le reste de l'année ! Non, véritablement, à ce métier-là, on ne fait pas ses frais, ma chère amie.

Franchir les distances comme un colis, sans que la rapidité du transport laisse aux yeux le temps de se reposer sur les paysages variés qu'ils entrevoient au passage ; déjeuner à l'est, diner au nord, souper partout et ne dormir nulle part ; se fatiguer sur tous les chemins; essayer de tous les gîtes; toucher barre à chaque port, uniquement pour dire sans trop de mensonge : « j'étais là ; » mais ne pouvoir pas même ajouter : « telle chose m'advint; » traverser les foules en étranger ; rentrer chez soi le cœur las, l'esprit abattu et la bourse vide, c'est donc là se reposer et se distraire, s'instruire et se « retremper » ?...

Pour moi, j'ai eu beau me « retremper » depuis six semaines dans la noire poussière des voies ferrées, dans les villas travesties en chaumières, et dans les chaumières qui jouent à la villa ; j'ai eu beau poursuivre les sujets d'observations originales et d'études de mœurs, tout cela ne se saisit pas au vol, à ce qu'il paraît, car ma moisson est encore à faire, et je me sens lasse et ennuyée.

Est-ce ici que je vais lier mes gerbes ?... hélas ! j'ai grand'peur de n'y glaner que de maigres épis absolument vides... Ne te récrie point, toi qui as la passion des petites villes ! Si la tienne ressemblait, même de loin, à celle où le sort rigoureux m'exile pour quelques jours, tes goûts provinciaux ne tiendraient pas contre semblable épreuve.

D'abord, cette ville où nous sommes venues rendre aux cousins Michelon la visite que nous en avons reçue au printemps dernier, cette ville-là n'est pas une ville : c'est une rue ; et quelle rue ! pendant un kilomètre, elle borde les côtés d'une étroite chaussée où deux voitures se rencontrent difficilement sans péril ; à l'entrée de ce couloir boueux, la caserne de gendarmerie, coiffée de son drapeau tricolore, promet à propos aide et protection au téméraire qui va s'aventurer là ; à l'autre bout, l'Hôtel de la sous-préfecture s'allonge péniblement vers la campagne comme pour y chercher l'air et la lumière qui lui manquent ; à mi-chemin, c'est la place du Marché où s'élaborent les cancans entre les cuisinières et les marchands ; les boucheries en plein vent y étalent l'étisie de la vache enragée ; les poissons de la veille y reparaissent le lendemain... par trop morts ; les légumes et les fruits s'y amoncellent sur le pavé dans un pêle-mêle tout à fait dénué d'art ; et pour servir de fond à ce tableau mélancolique, la vieille église entr'ouvre sa porte vermoulue, et s'offre béante et sombre au regard du passant.

L'humidité en a tapissé les murailles de cryptogames verdâtres ; sur les vitraux incolores, flotte çà et là un lambeau de toile d'araignée à demi décroché par le sacristain myope ; d'effroyables fresques aux tons féroces portent la terreur au fond des âmes timorées ; les cordes des cloches pendent piteusement au milieu du chœur ; et quand les sonneurs s'y suspendent essoufflés, leur gymnastique fantaisiste n'a rien qui porte aux rêveries séraphiques... oh ! rien du tout !

Cependant, lorsque les naturels de l'endroit logent le bon Dieu si mal, je dois convenir qu'ils se logent eux-mêmes plus mal encore :

On descend une ou deux marches pour pénétrer dans les corridors aux dalles étroites, où suinte l'humidité ; un escalier de pierre tournant et malaisé conduit à l'étage supérieur ; le rez-de-chaussée n'a que peu de mystères pour les passants : en longeant cette unique rue que l'on appelle la Grande-Rue, comme s'il était nécessaire de la distinguer d'une autre, j'entrevois des cuisines pavées comme la chaussée, avec leurs hautes cheminées aux landiers massifs ; des salles à manger froides et nues, où le même papier de tenture semble frissonner sur les murailles depuis trente ans ; des salons renfrognés et moisissants que l'on n'habite pas de crainte de les salir ; et des chambres à coucher dont le lit aux formes de catafalque semble dire du fond de ses sombres courtines, à son propriétaire :

« Viens ici mourir du désespoir d'habiter ce pays, cette ville, cette maison ! »

Et vraiment, pour qui serait exilé dans cette bourgade, ayant vécu ailleurs, il y aurait bien de

quoi donner sa démission d'être vivant: quel étouffoir! quelle tombe anticipée!... Comment les Michelon, qui ont cependant du sang sous la peau et des pensées dans l'esprit, peuvent-ils se parquer là?...

Ils semblent aujourd'hui dans la jubilation: j'ignore s'ils sont fiers de montrer leur bourgade aux cousines de Paris, ou les cousines de Paris à leur bourgade; mais certainement ils sont fiers de quelque chose... Après tout, c'est peut-être d'eux-mêmes. Et vraiment, n'en auraient-ils pas le droit, eux qui ont su conserver du goût, de l'intelligence et de bonnes manières dans cette Béotie?

Ils veulent absolument nous présenter à leurs amis, et nous avons dû promettre de les accompagner cette après-midi chez les notables de l'endroit! Heureusement les provinciales ne reçoivent guère que le dimanche, et c'est aujourd'hui jeudi: nous laisserons des cartes partout.

. . . .

Eh bien! non, nous n'avons pas laissé des cartes partout; et je ne m'en plains point! Il me semble que je viens de découvrir une terre inconnue, et que j'ai le droit de lui donner un nom comme les navigateurs célèbres le font en pareille occurrence. Etonne-toi, Florence: il y a ici autre chose que les gluants corridors et les maisons visqueuses de la Grande-Rue; en cherchant bien, on se trouve en face de charmantes surprises:

Au fond de cette impasse, derrière cette haute muraille, s'étend une cour fleurie où voltigent des pigeons blancs; la maison, d'une teinte rosée et tout enguirlandée de glycine, avec ses larges fenêtres ouvrant sur la campagne, en occupe un côté et au delà, par le vestibule ouvert, on aperçoit les jardins en terrasse qui descendent jusqu'à la rivière bouillonnante.

Au détour de cette ruelle pierreuse, voici un groupe de maisonnettes riantes, écloses parmi les parterres comme les nids dans les ramures. Ici, un store de guipure, en s'écartant, laisse entrevoir un salon tellement fleuri qu'on se demande si le parterre voisin n'en est pas une annexe et s'il n'est pas, lui, le vrai parterre; là, une voix exercée recommence des gammes et des traits accompagnés par des accords de piano savamment plaqués; plus loin, une porte, en s'ouvrant, laisse sortir deux femmes dont les costumes sérieux et distingués semblent composés tout exprès par Worth pour leur genre de beauté; ailleurs, une jeune fille escortée d'un vieillard, rentre gaiement chez elle avec un carton sous le bras; elle vient de dessiner sans doute un site voisin.

Y aurait-il donc des gens civilisés sur cette terre sauvage et primitive?...

Eh! oui, vraiment, il y en a! Je dirais même qu'il y en a trop, si je l'osais. Je m'attendais à des habitudes antédiluviennes, à des opinions de l'autre monde, à des traditions oubliées, à quelque chose du crû, enfin, qui eût uniquement le goût du terroir; eh bien! pas du tout: le cachet propre manque! la saveur particulière s'atténue! la couleur locale s'efface!.. Par moments, je me croyais en plein faubourg Saint-Honoré: j'entendais dire les mêmes jolis riens dans les mêmes termes, avec le même son de voix à la mode. Voyagez donc à deux cents lieues de chez vous; exposez-vous à dérailler au bord d'un abîme, à être congestionnée dans une gare, à vous faire voler votre montre en wagon pour en arriver là!

C'était dépitant au suprême degré; et, du fond d'un cœur sincère, je demandais autre chose quand cette autre chose me fut servie à point.

Nous rentrions dans la Grande-Rue:

C'est là, chère amie, que les vieilles familles indigènes restent fidèles aux traditions locales; c'est là que l'ancienne vie de province, la vie étroite toute faite de petits détails et de menues préoccupations se concentre et conserve toute son intensité.

Dans la Grande-Rue, le capitaine Cholle a pour unique préoccupation, les variations de la température. Songe donc; c'est affaire capitale pour lui; derrière sa maison, s'étend un jardinet de dix pas de long; c'est son domaine, c'est son univers cette petite chose-là; si les gelées printanières allaient mordre ses pêchers! si les pluies inopportunes faisaient « couler » la fleur de ses treilles! si la sécheresse induisait ses laitues à monter traîtreusement!... Et cet homme a payé bravement de sa personne dans plus de vingt batailles! son cœur a battu à l'appel du devoir, sa vie s'est offerte aux périls de tout genre et la Légion sacrée, la Légion d'honneur le compte dans ses rangs!...

Dans la Grande-Rue, mademoiselle Dubranle a la fièvre depuis soixante-cinq ans, elle est née avec! cette fièvre-là n'est ni tierce, ni quarte, ni intermittente de quelque façon que ce soit; elle ne cesse jamais, car c'est la fièvre d'activité; de l'aube jusqu'à minuit, les doigts de la vieille demoiselle sont occupés; mais à quoi, grand Dieu?... Sous ces doigts maigres sans cesse frémissants, éclosent et foisonnent avec une déplorable abondance, les cabarets de coquilles d'œufs, les petites images de papier découpé, les paysages de laine et de soie où la chenille déchiquetée joue le rôle des grands arbres, les tableaux faits de cheveux qui pourraient s'encadrer dans une bague, etc. Combien de temps perdu! quelles forces mal employées! que de patience dépensée inutilement! quelles facultés précieuses gaspillées en pure perte! Et toute une longue vie s'est passée ainsi!...

Dans la Grande-Rue, madame Pernelle ne parle à ses visiteurs, depuis vingt ans, que de la récente coqueluche, de la première dent ou de la croûte laiteuse de son petit dernier. Il va sans dire que ce petit dernier n'est pas toujours le même, non! dans le cours de ces longues années,

il s'est produit une innombrable variété de petits derniers, une telle variété même que leur mère s'y tromperait.

Entre tous ces rejetons qui l'enserrent et dont la culture dévore son existence, comment la malheureuse aurait-elle trouvé le temps de se cultiver elle-même? Jamais ses doigts ne se posent sur les touches d'un piano, ne feuillettent un livre ou ne manient un éventail; à peine de loin en loin, reçoit-elle ou rend-elle une visite; elle oublie le monde extérieur et les intérêts publics pour n'être plus que nourrice ou bonne d'enfants.

« Bercer, moucher, fouetter, voilà toute sa vie. »

Quelle vie, ma Florence! quelle vie!... qu'en dis-tu?

Ou plutôt... que dis-tu de ta folle amie qui se laisse aller à son ancienne humeur superficielle et sarcastique ?...

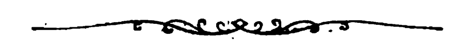
En relisant cette page, vraiment je rougis de l'avoir écrite; et, de honte, je mordrais le bout de ma plume si cela ne devait pas me noircir les dents... Hélas! hélas! les rétrécis, les étroits, les mesquins, ce n'est pas vous, capitaine Cholle, ni vous, mademoiselle Dubranle; c'est encore moins vous, madame Pernelle: ce sont ceux qui vous jugent tels.

Après l'action, ne faut-il pas au vieux soldat le repos? après l'agitation des luttes, le calme de la pensée? après le farouche devoir de détruire, la douceur de créer? Quand ses fortes mains qui ont manié le glaive enroulent délicatement la tige frêle d'un volubilis autour de son tuteur, cette occupation toute matérielle n'enchaîne pas son esprit. Il songe, il se souvient, il se recueille dans cette «pause» terrestre qui précède la grande revue... et le grain qui germe, le bourgeon qui s'épanouit, le fruit qui se colore le font songer à ce Dieu qu'il entrevit terrible dans les batailles, mais qui se révèle plein de douceur et d'amour dans le parfum des lis et l'éclosion des roses.

Et vous, pauvre isolée, vous ferai-je un tort de vos humbles vertus?... Dieu ne vous a point appelée aux tâches de premier ordre, il ne vous a point réservé les grandes affections de ce monde... vos longues heures devaient être vides, vous les avez remplies ainsi que vous en receviez le don; votre chemin était désert: vous y avez appelé tous ceux qui passaient près de là... C'est pour réjouir les enfants et les jeunes filles, pour semer autour de vous les petits plaisirs et les petites joies que vous travaillez; quand vous préparez activement les surprises naïves et les menus cadeaux, vous songez à ceux qui les recevront; et sur chacun de ces puérils ouvrages s'épanouit une affectueuse pensée... Travaillez, travaillez, mademoiselle Dubranle! votre temps n'est perdu ni pour vous ni pour autrui.

Pardonnez, madame Pernelle, à ma verve ironique! malgré votre toilette démodée, malgré votre conversation monotone, malgré le manque de culture de votre esprit, quand je vous regarde avec mes yeux de chrétienne, vous m'apparaissez *auréolée*... Que de préoccupations, d'angoisses et de veilles autour de ces berceaux! quel foyer d'amour que ce cœur tout aux soins de la maternité!... Le monde vous a vainement appelée: vainement il a fait briller à vos regards le prestige de ses fêtes... vous avez détourné la tête. Une voix plus puissante que la sienne vous parlait: celle du devoir, et c'est en même temps celle du bonheur, n'est-ce pas?... Eh bien! soyez heureuse et vénérée; élevez pour Dieu ces jeunes âmes qu'il vous confie, et puissiez-vous ne jamais voir sur les lèvres de vos filles l'ironique sourire que regrette sincèrement la repentante.

JEANNE.



MODES

Le foulard est un tissu fort employé pour les toilettes mixtes, et j'en ai vu de charmantes collections dans la maison Duboys, 31, rue d'Anjou-Saint-Honoré.

Ces foulards, se mélangeant avec différentes étoffes, composent des costumes d'automne du meilleur goût. Les plus élégants ont des jupons et des ornements en faille ou en sicilienne.

Le foulard uni est distingué; celui rayé produit de jolis effets en garniture; ceux à dispositions : pois, étoiles, fleurs, sont plus particulièrement destinés aux fillettes, qu'ils habillent bien, tout en n'étant pas salissants.

Les femmes qui ne sont plus jeunes doivent s'adresser à cette maison, car les modèles qu'on leur propose, tout en gardant leur cachet de nouveauté et d'élégance, n'ont rien de risqué et s'approprient parfaitement bien à l'âge et au physique des personnes.

Je citerai à leur intention un costume mé-

langé foulard et faille, de deux couleurs de gris.

Le jupon est en faille *gris de fer* très-foncé.

Trois volants, deux plissés, séparés par un autre volant posé à tuyaux doubles et espacés. Tunique en foulard croisé à rayures d'un gris un peu plus clair et blanc. Une dentelle torchon la garnit tout autour ainsi que la poche. Nœuds de ruban gros bleu tout le long du devant de la tunique, aux poches et aux draperies du relevé par derrière. Manches de faille gris de fer.

Mantelet en foulard à raies, orné de dentelle torchon, et attaché par des nœuds de ruban gros bleu.

La tunique est toujours la forme la plus adoptée pour les costumes de ville. Elle se fait extrêmement longue, et les jupons à queue se garnissent seulement dans le bas.

On parle beaucoup de broderies pour les ornements d'hiver.

De beaux galons commencent à faire leur apparition ; les uns en soie, les autres en laine. Si l'on veut broder soi-même des bandes, des tuniques ou des jupes, et des vêtements, il serait temps de s'y mettre maintenant. Voici les premières soirées de travail, et, dans cette hypothèse, m'adressant aux femmes raisonnables et adroites , je conseillerai un genre de broderie ravissant et en même temps très-amusant à faire.

Il s'agit de découper un dessin quelconque, en perse ou en cretonne, à son goût. Les plus petits motifs sont préférables. Ensuite on les faufile, en les disposant en guirlande, sur sa bande ou sur sa robe, et avec de la soie de couleur on applique d'abord les contours des feuilles et fleurs découpées, par un point de chaînette ou de feston assez écarté. Puis, avec de la soie floche ou d'Alger, ou même du cordonnet, on ajoute, selon la fantaisie, des nervures, des jetés, des lancés, de petits nœuds en relief, des ombres, etc., etc., au travers du dessin. Les nuances éteintes sont les meilleures à choisir.

Le fond de la bande ou de la tunique ainsi brodée doit être assez foncé. Cela permet aux broderies de mieux ressortir. Ainsi sur de la sicilienne ou du cachemire *bronze*, *vert-de-gris*, *bleu marine*, etc. Sur du noir cela fait également fort bien.

Un autre genre de broderie, encore très-joli, c'est un dessin soutaché avec de la fine chenille. La blanche, sur du cachemire de l'Inde noir ou de nuances foncées, est d'un très-heureux effet.

Le costume et le vêtement se brodent semblablement; de toutes petites perles blanches sont intercalées dans les interstices du dessin.

Si la chenille est de couleur, les perles seront de même nuance; sur du *gros bleu*, de la chenille et des petites perles bleu de ciel. Au bord de la broderie, frange de deux couleurs; la largeur de deux doigts bleu de ciel, et le même espace gros bleu. Pour une jeune fille, on mettra une frange Tom-Pouce, également mélangée. Le jais s'emploie toujours sur des costumes tout noirs.

La robe princesse pourra aussi être brodée en plastron élargissant vers le bas. Manches très-étroites entièrement brodées, ainsi que les poches.

On m'a parlé de petites toilettes d'enfants en drap *gros bleu* brodées de chenille *rouge*. Chapeau calabrais en feutre bleu, avec longue plume frisée rouge. J'ai déjà dit que je n'approuvais pas cet ensemble criard, mais j'avoue que la mode n'en est pas encore lasse.

Les costumes de voyage, pour l'époque dans laquelle nous entrons, sont souvent en tissu beige imperméable. Point de volants ni de garniture compliquée. Des galons ou des rubans de même nuance ou marron.

Long paletot également en drap imperméable, boutonné du haut en bas. Chapeau de feutre, forme Pifférari, ou toque d'étoffe beige avec couronne de plumes et long voile de gaze marron.— Cravate, bas, bottines et gants de même couleur.

La maison Duboys a la spécialité des nouveaux tissus en lainage. Il y en a de rugueux, d'épais, de doux, de moelleux. Pour un costume de voyage on n'a que l'embarras du choix.

Ceux composés avec des châles sont très comme il faut ; mais tout dépend de l'agencement des pointes, qui doivent se croiser avec grâce. Naturellement, pas d'ornements, la disposition et la frange du châle servant de garniture. Des tresses et cordelières fixent les draperies en arrière. Les poches sont également pourvues de ce genre de passementerie.

Le paletot, plus ou moins long, a un grand col et des revers, quelquefois en velours noir ou en étoffe semblable, bordés de noir. Il est doublé de flanelle rouge ou de toute autre nuance.

On voit quelques costumes faits avec des cachemires de l'Inde. Il faut supposer, alors, que ces châles, ainsi employés, se trouvent fort usés, ou qu'ayant été mal soignés ils ont reçu des atteintes irréparables ; car un cachemire de l'Inde est une chose de prix, qu'il faut savoir conserver jusqu'à ce que la mode décrète de nouveau leur usage. D'autant plus que les modèles de nos costumes actuels ne se prêtent nullement à leur transformation en tunique ou jupe.

La coiffure pour les femmes âgées est d'une très-grande importance. Le bonnet proprement dit ne se porte plus guère, le blanc surtout ; en dentelle noire, c'est différent.

Voici la description d'une coiffure que j'ai trouvée charmante :

Le devant se compose d'un diadème de velours noir, sur lequel se trouve un agrément de jais aux pendeloques flexibles. A la suite de ce diadème, prend naissance un voile ou mantille en tulle noir à gros réseaux, garni d'une belle dentelle espagnole. Cette mantille retombe en arrière sur le corsage, et revient en avant se croiser

sur la poitrine, sous un bijou ou un bouquet de fleurs.

Si la robe est ouverte, on a soin d'écarter la mantille. Une branche de fleurs est placée par côté, se laissant apercevoir sur le diadème et retombant par dessus la mantille. Quand on est en deuil, une branche d'héliotrope s'harmonise parfaitement avec une toilette toute noire. Cette coiffure se porte aussi avec une robe décolletée, et convient à une mère ou grand'mère peu désireuse de montrer ses épaules. A la rigueur, elle peut se porter le jour comme chapeau.



VISITES DANS LES MAGASINS

Malgré les prédictions, les rayures se porteront encore cet automne; presque tous les tissus sont rayés de filets de soie qui font l'effet d'un pointillé; ces filets changent complètement l'aspect de la rayure. Les couleurs restent dans les tons éteints, éveillés par des filets pointillés : cardinal, bleu, gris, etc., etc., selon la nuance de l'étoffe. Les magasins du Petit-Saint-Thomas, 27 et 35, rue du Bac, ont une grande variété de tissus; j'en choisis quelques-uns qui font tout à fait nouveauté et qui s'approprieront à divers genres de costumes.

Le gros de Paris forme un pointillé qui se trouve dans tous les tons et que l'on emploiera comme déshabillé et costume de matin; il coûte 75 centimes le mètre.

Le matelassé de laine dans toutes les nuances de drap, coûte 1 fr. 45 c.; il convient pour costume complet.

Une cheviotte d'automne mélangée : *bleu réserviste*, marine, bronze, gris sarde, est un tissu solide, convenant pour un costume de fatigue; il coûte 2 fr. 25 c.

Un natté laine et soie à rayures camaïeu coûte 2 fr. 75 c.

Une serge cachemire unie et rayée coûte, l'unie 2 fr. 75 c., la rayée 3 fr. 25. La rayure de cette étoffe se compose de filets de soie qui forment pointillé et se détachent en ton clair : blanc et cardinal sur fond prune; gris clair sur fond fumée de Londres; bleu pâle sur marine, Nil sur vert myrte.

Dans le très-bon marché, signalons une armure à filet, ton sur ton, à 1 fr. 15 c., et un mille damiers gros bleu, loutre, prune, noir et blanc, scabieuse et blanc pour costume complet; cette étoffe convient aussi bien pour les enfants que pour les mamans; la garniture en faille rendra ce costume élégant.

La série des beiges-drap présente tous les mélanges gris, feutre, nuance naturelle; ce tissu doux et souple coûte, en un mètre vingt centimètres de largeur, 5 fr. 50 c. le mètre.

Un matelassé mosaïque pour polonaise coûte 4 fr. 50 c. en soixante centimètres de largeur.

Deux tissus tout à fait nouveaux : le *damassé ciselé* cachemire pur aux nuances foncées et fines, et le *drap or et cardinal* uni et rayé, feront d'élégants costumes d'intérieur et de visite.

Ces étoffes que je signale plus particulièrement parce qu'elles font ce que l'on nomme *nouveauté*, sont de prix raisonnables, vu la beauté du tissu. Nous rappellerons que les cachemires, les écossais pour enfant, les carreaux pour robe de chambre, se trouvent en toutes couleurs et aux tons à la mode. Les soieries offrent aussi des nouveautés : les damassés sur velours, les brochés sur sicilienne sont destinés aux robes habillées. Les failles de couleurs sont assorties au cachemire, au velours pékin. Quant aux failles noires, on en trouve depuis 5 fr. 50 c. jusqu'à 10 et 12 fr. le mètre et plus. Des échantillons sont envoyés franco aux abonnées qui en font la demande.

***

Nous croyons utile de rappeler en ce moment que M. Séeling, agent de la Compagnie Wheeler et Wilson pour leur machine à coudre, se charge des réparations des machines fournies par sa maison. Nous ne saurions trop insister auprès de nos abonnées pour les engager à se prémunir contre les imitations qui ont été faites de la machine de MM. Wheeler et Wilson. Toute machine porte la marque de fabrique, deux W enlacés dans un écusson. On trouve aussi chez M. Séeling, 70, boulevard de Sébastopol, la *Favorite des Dames*. Cette charmante petite machine à un fil vous convient tout particulièrement, mesdemoiselles; elle marche à la main ou au pied, si on la fixe à une table préparée à cet effet, elle exécute tous les genres de travaux, qu'ils soient en fine étoffe ou en gros drap. La *Favorite* coûte 64 francs, y compris des aiguilles, des guides, etc., etc. Elle est garantie deux ans et expédiée franco. Les personnes qui désireraient connaître en détail les différents prix de la machine Wheeler et Wilson, des guides supplémentaires, etc., etc., peuvent faire la demande du catalogue qui leur sera envoyé franco. Nous prions, tant pour la *Favorite* que pour la machine Wheeler, de s'adresser di-

rectement à M. Séeling, 70, boulevard de Sébastopol.

***

Cherchons, mesdemoiselles, à tromper l'hiver qui s'approche en parant nos appartements de fleurs et de plantes vertes, et pour les entretenir belles et fraîches observons-les, étudions quelle température leur convient. Pour nous aider dans cette culture d'appartement aussi intéressante que difficile, servons-nous du floral; il nous donnera de très-bons résultats. Les éléments variés dont se compose le floral ne conviennent pas également à toutes les plantes; aussi l'inventeur de cette composition chimique a dû étudier les diverses natures des plantes afin de donner à chacune d'elles l'arrosement qui lui est particulièrement salutaire. Le floral comporte quatre numéros; et comme il fournit progressivement et sans jamais épuiser la terre, la nourriture nécessaire aux plantes, le rempotage devient inutile.

Nous ne vous désignerons pas les plantes qui doivent être arrosées par tel ou tel numéro, l'énumération en serait trop longue; d'ailleurs l'instruction qui accompagne tout envoi de floral donne, avec la manière de s'en servir, le classement des plantes par numéro et toutes les indications nécessaires. Le floral coûte 10 fr. le kilogramme (emballage compris); un kilogramme composé des numéros assortis représente trente mille arrosages. Il se vend aussi en boîtes de 500 grammes, et coûte 5 fr. 50. Au magasin on trouve des boîtes de 125 grammes, de 1 fr. à 1 fr. 75, suivant les numéros. S'adresser à M. Alfred Dudoüy, 38, rue Notre-Dame-des-Victoires, à l'Agence centrale des agriculteurs de France.

***

RÉPARATIONS DES VIEILLES TAPISSERIES ET ORNEMENTS D'ÉGLISES

Madame Lebel-Delalande, dont vous voyez souvent dans nos cahiers de travaux les jolis ouvrages, vient, mesdames, d'établir chez elle un atelier spécialement destiné à la restauration des anciennes tapisseries : Gobelins, Beauvais, Aubusson et des tapisseries à la main. Les réparations exécutées sous la direction de madame Lebel-Delalande ne laissent rien à désirer, et doivent satisfaire les amateurs les plus difficiles; j'ai vu des morceaux rapportés, qu'il est impossible de deviner. Les laines teintes aux tons passés des tapisseries à réparer, ont le même aspect *fané*. Quant aux vieilles tapisseries à la main, au petit point et au point croisé, nous en avons vu de si bien réparées que l'on eût été en peine de trouver l'endroit refait. Madame Lebel se charge aussi de transformer des fauteuils en écran et le contraire, et de compléter un ancien ameublement en donnant aux tapisseries nouvelles exactement les mêmes nuances de laines. Les anciennes tapisseries peuvent également être agrandies, et celles en bandes posées sur drap militaire font de très-jolies portières et des tapis de table; ces vieux dessins s'harmonisent on ne peut mieux avec la broderie sur drap, et l'on obtient de cet assemblage des effets d'une originalité de très-bon goût.

Nous avons encore examiné en détail les nombreux ornements d'église, dont madame Lebel-Delalande s'occupe tout particulièrement; les dessins imitent les vitraux, d'autres portent des symboles, d'autres sont copiés sur l'ancien, et selon le prix, sont mêlés de petit point, de laine et de soie ou se font tout en soie. Voici, du reste, quelques prix qui vous donneront un aperçu des différents genres d'ornements. A 50 fr. l'ornement complet : Chasuble, étole, pale, voile, etc., en laine avec les contours du dessin en soie; l'échantillon comprend une branche de la croix et le milieu; les fournitures sont comprises dans le prix.—A 75 fr., des dessins genre Renaissance sont relevés de soies de plusieurs couleurs et le fond est en soie.—A 85 fr., tout l'ornement est brodé de soie et les symboles brodés au petit point. — A 80 fr. on m'a montré un ornement brodé au passé, épis et grappes de raisin, tout fait avec fond en soie. De plus riches, tout au petit point, valent de 150 à 300 fr. Pour le montage, le prix varie d'après la beauté de la moire et la finesse des accessoires; le plus simple est de 70 fr. Un ornement sur drap blanc est fait d'appliques de drap, de broderie russe, de point de chaînette et de point de feston; le dessin est copié d'après un vieil ornement; échantillonné, les fournitures comprises, le prix est de 85 fr. Vous pourrez juger de l'effet de cet ornement, par le croquis qui paraîtra dans le cahier de décembre. Le prix pour les étoles commence à 30 fr. A 50 fr. le dessin est entièrement lancé, tout en soie, et les symboles faits au petit point. Les lambrequins d'autel en tapisserie coûtent 25 fr. Des prie-Dieu, styles Renaissance et Louis XIII, échantillonnés avec les fournitures, coûtent 25 fr.; tout tramés, 35 fr. Des aubes et des nappes d'autel, il y en a en gros tulle dit tulle grec, brodées en reprise, en application genre Bruxelles, en dentelle anglaise rappelant la vieille guipure, en broderie Richelieu, etc., etc.

Dans nos prochains articles nous parlerons de ces mille petits travaux de fantaisie, qui s'offrent au jour de l'an et aux fêtes des parents. Nous prions nos abonnées de s'adresser directement à madame Lebel-Delalande, 348, rue Saint-Honoré, tant pour les renseignements que pour l'achat des ouvrages dont nous venons de parler.

***

PASSEMENTERIES ET GALONS POUR COSTUMES

La Ville de Lyon, 6, rue de la Chaussée-d'An-

tin, a fait exécuter, pour les garnitures de nos costumes noirs, des broderies sur galon de soie qui sont d'une grande perfection. Voilà la vraie nouveauté de cette saison; elle s'applique aussi aux costumes de couleur; à ceux-ci la broderie camaïeu reproduit la nuance dans une gamme de tons clairs, et le bronze, le bleu marine, le prune, le bleu réserviste, les gris sont particulièrement jolis; les galons de couleur s'exécutant sur commande, il suffira d'envoyer un échantillon de l'étoffe.

Les passementeries mates et les franges assorties se porteront toujours aux tuniques et aux pardessus, et les nombreux modèles qui nous ont été montrés sont d'une grande richesse de dessins; des fleurs courantes, des feuillages délicats, des enroulements, des motifs de toute sorte produisent un relief qui rappelle la broderie au passé; à toutes les boutons sont assortis. Quant aux rubans pour le drapé du costume, ils sont épais, un peu lourds dans le genre des matelassés pointillés; ceux en matelassé velours sur sicilienne sont tout à fait beaux.

Le seul dépôt à Paris du gant Joséphine est à la Ville de Lyon. Il est en très-beau chevreau, sa coupe particulière moule la main et empêche le gant de se déchirer. Nous ajouterons que les coutures sont bien finies et les boutons solidement cousus. Nous prions nos abonnées de s'adresser directement à la Ville de Lyon.

***

La pâte et la lotion épilatoires de madame veuve Leconte sont employées avec succès pour enlever le duvet trop prononcé du visage et des bras. Leur action ne produit, sur la peau, aucun mauvais effet; on peut s'en servir sans crainte. Le mode d'emploi est donné avec détail dans la notice qui accompagne chaque flacon; on peut même la recevoir séparément en en faisant la demande à madame Leconte, 31, rue du Quatre-Septembre. Le prix de chaque cosmétique est de 10 fr. Dans cette même maison se trouve le gant *Régénération*, le vrai gant de voyage et de campagne; il se lave comme le gant de fil et conserve sa souplesse; il suffit de passer la baguette dans les doigts et de laver dans l'eau froide avec du savon blanc, ou mieux avec le savon Sérico-Sapho. Ce savon convient pour tous les lainages auxquels il conserve la souplesse, et pour la flanelle blanche qu'il empêche de jaunir et de rétrécir; aussi est-il très-apprécié pour le lavage des objets de layette. Les six pains coûtent 3 fr. 50. Madame Leconte envoie franco à partir de 20 fr., contre bon de poste ou timbres-poste, contenus dans la lettre de commande, et franco contre remboursement, à partir de 28 fr.

C. L.

EXPLICATIONS

PREMIÈRE GRAVURE DE MODES

Confections des magasins du Petit-Saint-Thomas, rue du Bac, 33.

Chapeaux de Mme Bricard, 38, rue Richelieu.

Première toilette. — Robe en gros de Lyon. — Jaquette en velours ornée de larges biais en faille, plus courte derrière que devant et garnie d'un effilé grillage à glands que surmontent deux larges biais; deux biais sont posés sur les épaules et forment l'étole (1). — Chapeau forme toque en velours, bordé de plumes de paon; touffe de plumes frisées sur le côté; derrière, touffe de roses posée sur deux coques en plumes de paon retombant sur les cheveux.

Deuxième toilette. — Robe en étoffe de fantaisie soie et velours. — Manteau en velours avec emmanchure de dolman formant la manche carrée; garniture en fourrure remontant sur les coutures; glands en soie à la manche. — Chapeau en velours noir avec torsade en ruban; dessus, plumes frisées; derrière, nœud en faille et touffe de chrysanthèmes.

(1) Le patron de cette jaquette sera publié le 6 octobre dans les éditions verte et orange.

Troisième toilette. — Robe en laine. — Paletot duchesse en drap matelassé, cintré derrière; la garniture de fourrure forme l'habit sur les côtés; devant, ornement en tresse bretonne et au dos, macarons en tresse bretonne retenant plusieurs glands en soie. — Toque en plumes de paon, ornée sur le côté de roses rouges et de feuillage en satin mordoré. (Voir la planche de patrons.)

Quatrième toilette. — Robe en soie. — Pelisse en soie croisée devant en biais, doublée et garnie de fourrure (1). — Chapeau forme toque en plumes *lophophores*, fond en plumes noires; touffes de roses et feuillage en velours sur le côté.

Cinquième toilette. — Robe en laine. — Rotonde Maintenon en matelassé, garnie de galons tresse bretonne; la manche longue est simulée et ne sert pas à passer le bras; on peut faire cette rotonde en soie ou en cachemire et la doubler de fourrure. — Chapeau *timbale* en feutre, large nœud en velours; touffe de plumes d'autruche; sur le côté bouquet de roses montées sur une demi-guirlande de feuillage en satin et en velours. (Voir la planche de patrons.)

(1) Le patron paraîtra à la même planche.

Sixième toilette. — Robe en soie. — Peletot-Hatman en drap fourrure avec ornements en tresse bretonne; bordure en fourrure descendant devant de chaque côté de l'ornement; col en faille à coins brisés; manches avec ornements en tresse bretonne et bande de fourrure passant au milieu (1). — Toque en faille bordée de plumes; dessus touffe de plumes avec bouquet de roses et feuillage en velours mêlé de graines brillantes.

Septième toilette. — Robe en laine. — Waterproof en drap gris croisé devant avec deux rangées de boutons; poche posée en biais; manche droite avec patte ornée de trois boutons. — Capote en gaze, nœud en velours et dentelle, roses mêlées et oiseau des îles.

Huitième toilette. — Robe en laine. — Jaquette Louis XV en matelassé ornée de soutache de laine et de petits boutons en laine, et croisée devant avec deux rangées de boutons; col à pointes; manche avec double revers; dos échancré du bas et orné de biais comme la poche. — Toque en feutre à bord relevé, entourée d'un ruban formant deux coques; derrière, corde en chenille mêlée dans l'ornement; deux plumes raides s'arrondissent sur le dessus du chapeau. (Voir la planche de patrons.)

Neuvième toilette. — Robe en soie. — Pardessus demi-ajusté en drap fourrure orné de soutache et de nœuds; bord en fourrure; manche avec revers à longues pointes; longue patte partant du dessous du bras, ornée de soutache formant la poche aumônière avec nœud (2). — Chapeau, passe drapée en faille et velours, fond en faille; touffe de plumes devant; derrière, bouquet de roses et plumes de coq.

Dixième toilette. — Robe en laine. — Manteau parisien en drap matelassé bordé de fourrure, avec emmanchure de dolman boutonnée. — Chapeau en velours, torsade en rubans de deux tons; plumes frisées sur le dessus; dessous guirlande de chrysanthèmes. (Voir la planche de patrons.)

Onzième toilette. — Robe en laine. — Pelisse russe en soie doublée de fourrure, croisée et attachée sur le côté; col et revers en fourrure. — Capote en velours et faille, ornée dessous d'une guirlande de chrysanthèmes. (Voir la planche de patrons.)

DEUXIÈME GRAVURE

Planche de chapeaux

De Mme Bysterweld, 3, rue du Faubourg-Saint-Honoré

N. 1. Chapeau de jeune femme en velours et dentelle. — Le fond mou, genre capote, est entouré d'un plissé de velours nacarat posé sur un dessous de dentelle qui tourne derrière pour former bavolet; un premier rang de dentelle se chiffonne au-dessus, derrière; une couronne de plumes de lophophore tourne autour et des mêmes plumes frisées sont posées en aigrette et rabattent sur le fond. Brides en tissu damassé nacarat nouées derrière.

N. 2. — Chapeau de jeune fille en feutre blanc. — Le chapeau à bord plat et calotte pointue est en feutre pelucheux pour le bord. Autour de la calotte, torsade de velours bleu arrêtée devant sous un nœud fait de quatre coques; de la traverse partent quelques plumes d'ibis montées en aile.

N. 3. Chapeau de jeune femme en feutre blanc. — La forme capote avec bavolet de feutre a le bord appuyé sur une torsade de velours bleu pâle, piquée de feuilles veloutées aux teintes d'automne, qui forme dessous; gros ruché de velours bleu sous le bavolet. Sur la passe une écharpe en damassé ivoire est nouée en double coque avec oiseau des îles sur la traverse; elle se drape de plis en descendant et se noue de côté par une volumineuse coque.

N. 4. Toque pour jeune fille. — La toque en feutre noir est entourée d'un biais de velours. Devant, nœud aigrette en velours noir et plumes de coq rabattant sur le fond.

N. 5. Chapeau pour dame âgée. — Le fond mou est en velours ainsi que la passe relevée; celle-ci, doublée de faille mais, reçoit, dessous, une demi-couronne de plumes noires roulées, sous laquelle prend une dentelle noire qui tombe sur les bandeaux. Des coquillés de dentelle noire entourent le fond et forment bavolet; du bavolet prennent deux barbes de tulle encadrées de dentelle qui font brides. Devant, un peu de côté, une plume maïs retombe sur le fond; aigrette noire.

TAPISSERIE COLORIÉE REPOUSSÉE

Petite bande point damier de deux tons. Voir pour cette tapisserie l'explication donnée par erreur en septembre. — La grande bande fond rouge insérée dans le numéro de septembre, peut servir pour encadrement de rideau de portière ou bande d'ameublement.

Ce modèle vient des magasins du Sphinx, 55, avenue de l'Opéra, qui se charge de l'envoi des laines d'échantillon sur commande.

ABAT-JOUR

Deuxième tiers de l'abat-jour.

CARTONNAGE

Cache-pot imitation de porcelaine. Nous indiquerons le montage dans le prochain numéro.

DIXIÈME CAHIER

Parure de deuil. — Coiffure de demi-deuil. — Parure de demi-deuil. — Coiffure de dîner. — Coiffure de deuil. — Parure de demi-deuil. — Fichu paysanne. — Entre-deux. — Dessus de boîte-baguier. — Berthe. — Ecusson avec C. H. — Angle pour taie d'oreiller. — Pièce de chemise. — Garniture. — Voile de fauteuil. — Dentelle-guipure. — Garniture pour robe d'enfant. — Ecusson avec O. H. — Pale. — Caroline. — Cécile. — Dessin soutache. — Réveille-matin. — Bande broderie anglaise. — Carré broderie anglaise.

PLANCHE X

1er côté

Pelisse russe, onzième toilette. Rotonde Maintenon, cinquième toilette. Jaquette Louis XV, huitième toilette.	Gravure 4071.

2me côté

Paletot duchesse, troisième toilette. Manteau parisien, dixième toilette.	Même gravure

(1) Le patron paraîtra à la même planche.

(2) Le patron paraîtra à la même planche.

CHARADE

Mon premier contient dix dizaines,
Comme un des moindres corps de milices romains.
Mon dernier, à Paris, type de sainteté,
Fut de Saint-Martial abbesse, en la Cité,
Qu'aux premiers temps de notre monarchie.
Elle a de ses vertus embaumée, enrichie.
Mon tout tient à la fois de l'homme et du cheval :
Maurice de Guérin en fit son idéal :
Selon moi, l'œuvre est faible et peu faite pour plaire :
Mais on aime la sœur, on veut lire le frère ;
Du talent qu'elle exalte on est peu convaincu...
Sans elle qui saurait que Maurice a véeu ?
A l'amour fraternel il doit son auréole :
Elle, sans le savoir, s'est faite chef d'école :
Les pensers d'Eugénie et son « petit cahier, »
C'est le poème du foyer.

RÉBUS

LOTERIE
2.4.9.8.6





Explication du rébus de Septembre : *Un mauvais ouvrier ne saurait trouver de bons outils.*

Les mots de l'énigme de Septembre sont : *Vert, vers, verre, vair,* aujourd'hui *petit-gris.*

Le Directeur-Gérant : J. Thiéry.

6-3187 Paris. — Typographie Morris Père et Fils, rue Amelot.

JOURNAL

DES

DEMOISELLES

HISTOIRE ET ROMANS

CHRISTINE DE PISAN

(SUITE)

Quant à leur vie privée, on l'a dit précédemment, elle était simple et formait un contraste tranché avec tout cet étalage de pompeuse splendeur. Charles, réglé dans ses mœurs, sérieux dans ses occupations, se montrait modeste dans ses vêtements et voulait qu'il en fût de même autour de lui, à commencer par la Reine et ses enfants. Il n'y souffrait point, nous dit son biographe :

« Nul homme qui portast des habits trop » courts, ne trop outrageuses poulaines, ne » femmes cousues en leurs robes trop estreintes » (serrées). »

On sait ce qu'étaient les *poulaines*, ces chaussures si chères aux élégantes d'autrefois, et dont la pointe indéfiniment prolongée s'opposait absolument à la marche de qui en faisait usage, à moins qu'on ne la relevât en l'attachant au genou par une petite chaîne. Mais quelle était donc la puissance ou la présomption de ce prince, pour qu'il osât entrer ainsi en lutte avec la *Mode*, cette souveraine absolue, qui, mieux encore que la grammaire... fait obéir jusqu'aux rois?

O Charles V! que ne pouvez-vous revenir en ce monde!

Christine ne se contente pas de nous donner, pour ainsi dire, l'extérieur de la vie du *sage Roy;* elle entre aussi dans le détail de ses habitudes quotidiennes. Arrêtons-nous à ce passage :

Il est entre six heures et sept heures du matin; le Roi se lève.

« Et vraiment, » observe poétiquement l'auteur, « comme la déesse Aurore, par son esjoyssement à son lever, rend rejoys les cœurs des » voyens (ceux qui le voient), se pourroit dire, » sans mentir, de nostre Roy, rendant joye à ses » chambellans et aultres serviteurs députés à son » corps. »

Après un signe de croix, suivi de quelques pieuses oraisons, il procède à sa toilette, en s'entretenant familièrement avec ces mêmes serviteurs *députés à son corps.*

« Se truffloit avec eux de paroles joyeuses et » honnêtes. »

Le voilà peigné, vêtu et ajusté « *suivant le jour,* » poursuit Christine. Il dit ses heures canoniales avec son chapelain, puis entend dévotement la messe,

« ... Laquelle estoit glorieusement célébrée » chascun jour, à chant mélodieux et solennel. »

Charles V, amateur des arts, avait un goût décidé pour la musique, comme on aura occasion de le remarquer ailleurs ; et où la musique est-elle mieux à sa place que dans le lieu saint, où l'âme humaine lui emprunte ses ailes pour monter vers Dieu ?

Au sortir de la chapelle, une foule anxieuse l'attend. C'est l'endroit et le moment où le Roi donne audience à quiconque, riche ou pauvre, a quelque requête à lui présenter. Il écoute gracieusement tout le monde, et ne rebute personne. Mais les affaires de l'État le réclament ; Charles se rend au Conseil. La matinée s'écoule dans l'exercice de ces devoirs sérieux de la royauté. Dix heures sonnent, il y fait trêve pour venir se mettre à table.

« Son mangier n'estoit mie long, et moult ne » se chargeoit de diverses viandes... Vin clair et » sain, sans grant fumée, buvoit bien trempé, et » non foison, ne de divers. »

Ces habitudes de sobriété ne rappellent-elles pas encore ici presque identiquement celles de Charlemagne, telles que les rapporte Eginhard ?

Un plaisir plus noble que les copieuses libations en usage chez les peuples du Nord à la fin du dîner, ou que le cigare de nos jours, va terminer le repas royal.

« A l'exemple de David, instruments bas pour » rejoyr les esprits, si doulcement jouez comme » la musique peut mesurer son, oyait volontiers » à la fin de ses mangiers... »

Sous l'impression de cet *adagio* expressif et mélodieux, le Roi quitte la table. Les grands appartements sont ouverts; une multitude énorme de chevaliers, de barons, de nobles étrangers se pressent dans ces vastes et magnifiques salles dont Christine nous a fait la description admirative : c'est là, dit-elle, qu'on lui apportait des nouvelles de tous les pays, des récits de batailles, d'aventures militaires et de choses diverses. Deux heures encore sont données à ces réceptions; mais ici s'arrête la journée de travail et de représentation; Charles va maintenant s'appartenir à lui-même. Il se retire pour faire la sieste; une heure de repos lui suffit, et, en attendant les vêpres, il passe le temps avec ses familiers, en distractions agréables.

C'est sans doute à ces entretiens intimes, — peut-être aussi à ceux des réceptions royales — qu'il faut rapporter diverses paroles saillantes que Christine, dans le troisième livre de son ouvrage, enregistre comme échantillons d'une sagesse rare, sous le titre de *moz substantieux que le Roy Charles dist*.

Un jour, devant lui, un chevalier s'extasiait sur le bonheur d'être prince.

« — Je ne scay, ce dit le Roy, en seigneurie » félicité, excepté en une seule chose. — Plaise-» vous nous dire en quoy ? ce dirent les autres. » — Certes, dit-il, en puissance de faire le » Bien. »

Belle parole, assurément, et digne d'être méditée par les heureux de ce monde, sans qu'il soit besoin pour cela d'être prince.

Il y avait à Paris, en ce temps-là, un acrobate merveilleux, que le peuple surnommait le *Voleur* (voltigeur), tant il se montrait habile à sauter sur la corde. Christine, comme beaucoup d'autres, l'avait vu avec admiration, voltigeant en effet d'un pied sûr le long de cette corde, tendue des tours de Notre-Dame au Palais. Mais dans l'un de ses prodigieux exercices, le malheureux artiste perdit l'équilibre, et tomba de si haut, qu'il resta sur place tout « *esmormelez,* » c'est-à-dire entièrement disloqué et broyé. A ce propos, le Roi observa qu'il était presque impossible, quand un homme présumait trop de lui-même, de sa force, de sa légèreté ou d'autre chose, « *qu'au derrain* » *ne luy en meschiée* » (qu'en dernier lieu, il ne lui en advînt malheur); puis raconta l'histoire d'un philosophe qui, présumant trop de son savoir, déclarait que s'il était jamais battu dans la discussion, il cesserait de prendre aucune nourriture.

« Et comme il avint que par plus soubtil de » luy le fust, métant erreur sur erreur, mouru » de deuil; et ycestes choses sont à noter aux » présomptueux. »

Sur quoi Christine court tout au fond de l'antiquité chercher encore un autre exemple : celui de Milon de Crotone, qui périt, comme on le sait, pour avoir trop présumé de ses forces dans sa vieillesse.

Mais nous retrouverons plus loin les *moz substantieux*. Les vêpres sont dites; Charles descend dans ses jardins, pour y récréer ses esprits, et prendre le plaisir salutaire de la promenade, car nous sommes en été, et dans ce vaste hôtel de Saint-Paul, auquel, parmi toutes les demeures royales, que ce prince, grand dépensier en fait d'architecture, s'est plu à faire construire ou à embellir, — il accorde une préférence particulière. Souvent la Reine vient l'y joindre; c'est là aussi qu'on lui amène ses enfants, qu'on lui apporte des présents venus de loin, ou bien qu'il examine les joyaux et les étoffes précieuses que divers marchands viennent étaler sous ses yeux.

Mais la belle saison est passée; la promenade devient difficile. Comment vont être employées les heures oisives de l'après-midi ?

Elles le seront fort bien; car le roi Charles a l'esprit actif et les goûts élevés. Jusqu'au moment de son frugal souper, qui d'ailleurs sera servi de bonne heure, il écoute une lecture faite à haute voix dans l'un de ces beaux ouvrages d'histoire, de philosophie ou de piété, qu'il a rassemblés à grands frais pour en former sa bibliothèque; bibliothèque magnifique entre toutes, car elle compte jusqu'à neuf cents volumes ! — Charles en fait son plus cher trésor; il la choie, il la couve avec amour. — « Son cabi-» net, dit Christine, estoit beau à plaisir et » ordené avec soin. » — Mais ce trésor n'est pas celui de l'avare; le possesseur sait en jouir, et apprécier dignement ceux qui peuvent l'y aider. L'un de ses valets de chambre, nommé Giles Malet, s'était acquis par là sa faveur d'une façon particulière.

« Bien lisoit et bien ponctoit, » dit encore Christine.

Le rare mérite de bien ponctuer en lisant, n'était pas le seul titre de l'excellent lecteur à l'estime de son maître. Il y joignait une force de caractère toute spartiate, à en juger par le trait suivant que raconte notre auteur.

« Une fois à celuy avenist tel inconvénient que » un sien petit fils, courant atout (avec) un petit » coutel pointu, cheust dessus, et se tuast; la-» quelle chose, n'est mie doubt, fust grant » douleur et perplexité au père. Néantmoins, » celuy propre jour, fut devant le Roy, lisant » longue pièce, par tel semblant et chière (visage » et mine) ne plus ne moins que à coustume avoit;

» dont le sage Roy... comme il sceust le cas,
» moult l'en prisa... »

Sans s'arrêter davantage à Giles Malet, Christine nous parle de Démocrite et d'Anaxagore. — Mais voilà le souper du roi servi et promptement achevé. Charles, après quelques moments donnés encore aux délassements de l'esprit, se retire pour aller prendre le repos de la nuit. Ainsi se passe et finit chaque journée, suivie le lendemain d'une journée pareille, qui ramène dans un ordre invariable les mêmes travaux et les mêmes loisirs.

Peut-être cette vie si régulièrement arrangée offre-t-elle, au premier abord, une lacune qu'on aimerait à voir remplir. Il semble en effet que Charles, tout à ses occupations de roi politique et d'homme lettré, n'accorde qu'une bien rare satisfaction à ses sentiments de père et de mari, que nous l'avons vu seulement associer, comme en passant, à l'exercice hygiénique de la promenade.

Christine nous donne peu de détails à cet égard. Cependant, nous savons aussi par elle que le roi surveillait avec sollicitude l'éducation de ses enfants, et surtout celle de son fils aîné. — « Il » désiroit pourvoir à la nourriture de son esprit, » ce qui n'eust point failli à l'enfant — ajoute-t-» elle tristement — si la vie de son père eust été » plus longue. »

Quant à la reine, cette belle Jeanne de Bourbon, que jadis, plus docile aux inspirations du cœur qu'à celles d'une habile politique, il avait préférée à la riche Marguerite de Flandre et à sa magnifique dot, il est aisé de voir que les rapports les plus affectueux régnaient etre elle et lui. — Christine nous assure qu'il « la maintenoit en paix, en amour et en continuels plaisirs. — Si parmi les objets d'art ou de luxe dont il était amateur, et qu'on venait chaque jour lui offrir, il voyait quelque chose qu'il crût devoir plaire à la reine, il s'empressait d'en faire l'acquisition et de le lui envoyer. — Il la fréquentait souvent, et toujours avec un joyeux visage et des paroles gracieuses, agréables et sensées. Elle, de son côté, en usait de même sorte, avec les égards qui sont dus au rang suprême. Le roi, d'ailleurs, lui portait un amour uniforme, calme et constant. »

Voilà qui doit ôter aux âmes charitables toute inquiétude sur le bonheur domestique du couple royal.

Nous avons suivi Charles V pas à pas, d'heure en heure, jusque dans les moindres actes de sa vie journalière; on serait fondé à croire que nous connaissons et pouvons apprécier maintenant son caractère, dont la narratrice a pris soin plus particulièrement de faire ressortir à nos yeux les beaux côtés. Mais tel n'est pas l'avis de Christine, car son vingt-deuxième chapitre porte en titre: « *Ci commence à parler des vertus du Roy Charles.* » — Ce commencement a une suite interminable. C'est tout un musée de vertus, soigneusement étiquetées et classées à leur rang respectif. Dans chaque article du catalogue, peu de lignes sont consacrées au *Roy Charles*; le reste est une dissertation morale, étayée, comme toujours, de maint exemple et de maint précepte, empruntés à l'antiquité profane ou sacrée. Peut-être aimerait-on mieux voir ces mêmes vertus vivantes et agissantes qu'ainsi disséquées et empaillées; mais si l'aspect de la galerie est un peu froid, il ne laisse pas d'être instructif.

D'ailleurs, divers traits, semés dans le cours de l'ouvrage, se rapportent soit à l'une, soit à l'autre, et peuvent servir à les animer. Nous en avons déjà cité, et nous en citérons encore quelques-uns.

Christine vante dans le Roi Charles l'amour de la justice. Il en appliquait les lois, sans acception de rang ni de fortune, aux riches comme aux pauvres, aux grands comme aux petits. Un jour même, poursuit-elle, tout émerveillée, il fit droit à un juif, « pour le tort et le dommage qu'un chrétien lui avait fait, en lui donnant un faux gage pour un bon. » — Faire droit à un juif! Certes la chose n'était pas commune au quatorzième siècle.

Comme Charlemagne et comme saint Louis, le Roi évoquait souvent à son tribunal les contestations qui s'élevaient entre ses sujets. Les sentences rendues par lui en pareil cas, étaient généralement frappées au coin du bon sens et de l'équité naturelle. Quelques-unes, à ce point de vue, pourraient même lutter avec celles du gros Sancho, dans son île de *Barataria*. Nous en rapporterons deux.

Un chevalier, partant pour les pays d'outremer, avait déposé chez un changeur de ses amis, une somme de mille francs (1), avec recommandation expresse de ne la remettre, sous aucun prétexte, à qui que ce fût qu'à lui-même. S'il mourait avant son retour, la somme devait être employée en messes et en bonnes œuvres pour le salut de son âme. Ces conditions stipulées par écrit et revêtues de la signature du changeur semblaient garantir de tout péril le dépôt remis à sa garde.

Le chevalier emmenait avec lui son fils, jeune homme livré à tous les désordres d'une vie de plaisir;

« Plein de sa voulenté, et de maulvaiz gouver-
» nement, comme assez en est. »

observe incidemment Christine.

Les voyageurs s'arrêtent à Rhodes; mais le pèlerinage plaisait peu au fils, qui n'avait qu'une idée: revenir sur ses pas. Il simule une maladie; c'est fait de lui, sa mort est certaine, à moins que son père ne l'autorise à retourner en France. Ce qu'il désire avec tant d'ardeur, il l'obtient.

Au départ, le bon chevalier le charge, sur sa proposition, de diverses commissions et d'un message, entre autres, pour Samuel Daumartin, le changeur.

(1) Un franc d'or valait alors environ 13 fr. 50 de notre monnaie.

« Il ne me croira mie, dit le fils. Faictes de votre » main une lettre de créance de ce que je luy » diray. »

Le père imprudent tombe dans le piége qui lui est tendu. De retour à Paris, le jeune homme se présente, l'affliction peinte sur le visage, chez le changeur. Il lui montre la lettre de créance, puis une autre, par laquelle le chevalier apprenait à son ami comment, à la suite d'une bataille, il était resté prisonnier aux mains des infidèles. La somme laissée en dépôt chez Samuel devait servir à sa délivrance; il l'adjurait dans les termes les plus forts et les plus solennels, de la remettre à son fils. Une quittance régulière accompagnait cette seconde lettre.

Le changeur hésite. L'engagement qu'il a pris est formel : il ne doit remettre le dépôt qu'à son possesseur en personne. D'autre part, la chose presse; aucun doute ne peut s'élever sur l'authenticité des pièces qu'il a sous les yeux : le sceau du chevalier, dont elles portent l'empreinte, en fait foi. Enfin il cède ; la larme à l'œil, la joie dans l'âme, le fils emporte les mille francs :

« Lesquels il gasta, et fist ce qu'il volt (vou- » lut). »

On devine sans peine que les pièces produites au changeur étaient l'œuvre du jeune fourbe. Lui-même les avait fabriquées à Rhodes, et scellées du sceau de son père, subtilement dérobé sous le chevet de ce dernier durant le sommeil de la nuit.

Cependant, au bout de deux ans écoulés, l'absent reparaît, et vient, — comme le marchand de La Fontaine, chez son dépositaire infidèle, — redemander au changeur surpris, non pas le fer, mais l'or qu'il lui a confié. A la rigueur, le changeur pouvait aussi répondre qu'un animal rongeur avait tout mangé. Néanmoins, il raconte en d'autres termes ce qui s'est passé. Le père furieux éclate en reproches. Il exige que son bien lui soit sur l'heure restitué ; Samuel ne juge pas à propos de payer deux fois : plainte est portée au Roi par le chevalier.

Charles V, après un examen sommaire de la cause, condamne le dépositaire à rembourser au déposant les mille francs réclamés, en lui laissant seulement son recours contre l'audacieux filou qui a su si habilement les tirer de ses mains.

Triste recours, en vérité! L'insensé dissipateur ne possède rien, hormis la perspective d'hériter un jour de son père, et voilà que le père proteste de la façon la plus positive, que la moindre parcelle de sa succession n'appartiendra jamais à un si indigne fils.

Le Roi étudie de nouveau l'affaire, et révisant son premier arrêt, condamne cette fois les deux parties : le chevalier, pour s'être trop aveuglément fié à ce fils pervers, dont, mieux que tout autre, il devait connaître la profonde malice; le changeur, pour avoir contrevenu aux termes textuels de son obligation, et ajouté trop légèrement foi à des pièces fausses. Pas un sou ne sera rendu au premier; le second paiera néanmoins la moitié de la somme déposée, moitié qui aura pour emploi ces mêmes œuvres pieuses, auxquelles était destinée la totalité, en cas de mort du chevalier.

Quant au faussaire, tenu désormais pour incapable de tout emploi, il subit une longue détention, et, en fin de compte, se voit entièrement déshérité par le testament paternel, selon la menace du chevalier.

L'autre histoire est d'une teinte moins sévère.

Un certain clerc, — « lequel, » pour parler comme Christine, — « savoit de tout plein de secret » d'*arquemie*, » c'est-à-dire de chimie, avait imaginé un procédé nouveau pour fabriquer « moult bel azur. » — Un autre clerc, appartenant à la cour, beaucoup moins savant, mais beaucoup plus riche que le premier, vient le trouver, et le conjure, avec mille instances, de lui faire part de sa découverte. Après s'y être d'abord refusé, l'inventeur consent enfin, mais deux choses sont exigées par lui :

1° Une somme de cent francs en retour de sa peine;

2° L'engagement de ne jamais révéler le secret à personne.

Le traité étant accepté, le chimiste explique à son apprenti les moyens qu'il met en pratique pour obtenir la précieuse substance, et, afin de les lui rendre plus clairs, il fabrique même de l'*azur* sous ses yeux.

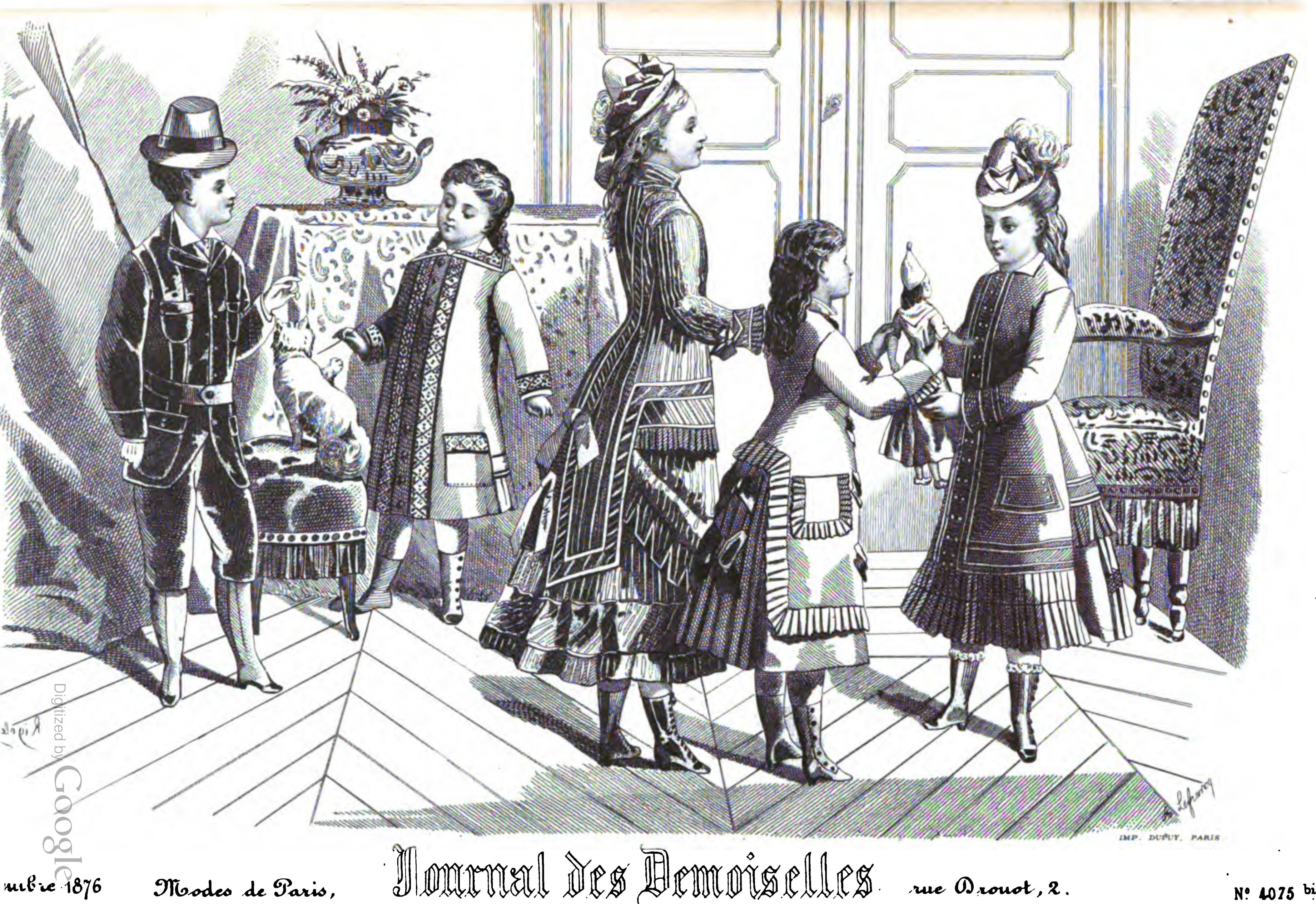
Rien ne manque à la leçon; le maître a rempli sa tâche; il en demande le prix convenu: mais le disciple prétend que ce prix n'est pas dû. La contestation s'échauffe et s'ébruite; le Roi lui-même veut en connaître. Les deux adversaires sont appelés devant lui; l'un expose son droit basé sur les clauses du marché; l'autre nie que ces clauses aient été remplies. Le réclamant a bien essayé de faire de l'azur, et dépensé à cela même beaucoup d'argent, mais sans pouvoir jamais en venir à bout. Il n'a donc rien enseigné, il ne mérite aucun salaire.

Entre ces allégations opposées, comment démêler la vérité?

« — Mon amy, dit le Roi au fabricant d'azur, » si vous n'avez apris à cestuy à faire ce que » vous lui aviez promis, raison n'est mie qu'il » vous paie. »

Le pauvre savant s'éloigne, en faisant mainte réflexion amère sans doute sur la puissance du mensonge en ce monde, et sur l'imperfection de la justice humaine, même lorsqu'elle siége sur un trône. Cependant tout n'est pas fini.

Par l'ordre secret du roi, un troisième clerc, également attaché à son service, et « *soubtil houme*, » se rend chez le débiteur de mauvaise foi, lui témoigne à son tour le vif désir d'apprendre à faire de l'*azur*, et lui offre 200 francs, qu'il se déclare prêt à lui déposer à l'instant pour en acheter le secret. La cupidité du riche fripon



...mbre 1876 Modes de Paris, Journal des Demoiselles rue Drouot, 2. Nº 4075 bis

...mes de petites filles des Magasins du Petit St Thomas, Rue du Bac, 27 à 35. Maison Lacroix, rotonde Colbert, 2 et 3, spécialité pour costumes de petits garçons.
Foulards de la Compagnie des Indes, ... Grenelle St Germain, 42. Machines à coudre Wheeler et Wilson ...

se laisse séduire à cet appât. Que son visiteur promette de n'en rien dire au Roi, ni à qui que ce soit au monde, et il va lui communiquer cette invention superbe, ce procédé merveilleux, dont, pour sa part, il est mille fois heureux d'avoir acquis la connaissance. — L'aveu était bon à enregistrer. L'envoyé du Roi n'en demande pas davantage, et se retire.

Est-il besoin de dire le reste? Le clerc déloyal, vertement semoncé et menacé par le monarque indigné, est contraint d'acquitter la dette audacieusement niée par lui. — « Et pour cette mau- » vaisetié, perdi la grâce du Roy, » ajoute Christine.

C'était bien le moins qui dût lui arriver.

Pauvre Christine! si elle était là, de quel œil de courroux ne verrait-elle pas le trouble que nous apportons dans son œuvre si savamment coordonnée, bouleversant la succession solennelle de ses chapitres, et courant à travers ses trois livres, sans égard pour la spécialité donnée par elle à chacun d'eux!

Elle achevait le premier, quand un grand malheur vint de nouveau l'atteindre. Le prologue par lequel débute le second, est un lamentable gémissement:

« Comme obscurcie de plains (plaintes), plours » et lermes, à cause de nouvelle mort; me con » vient faire douloureuse introyte et commence- » ment à la deuxième partie de ceste œuvre » présente.

Elle accuse la Fortune, dispensatrice de tous les maux.

« Qui, au mois de mars, en la fin de l'an 1403 (1), » lorsque les constelacions saturnelles et froides » rendoyent l'air en toutes contrées infect, par » moisteur froide continuée en pluye plus impé- » tueuse que par nature la saison ne doyt; par » quoy furent causées ez corps humains reuma- » tiques enfermetéz, avecque fiévres,... causales » de mort, — fist lors transporter es contrée » nubleuse ou à air brumeux, pour la moisteur » des *palus* (marais) et terre ramoitie d'iceluy » pays qui siet vers la Marche de Flandre, celuy » de laquel mort nous doulons, qui fust nommé » en son titre Phélipe, fils du Roy de France, etc., » lequel est trépasséz nouvellement à *Hale* en » Hainaut, le vingt-septième jour d'avril en l'an » présent 1404. »

APHÉLIE URBAIN.

(*La fin au prochain numéro.*)

(1) L'année commençait alors à Pâques.

BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux Libraires-Éditeurs.

LA JEUNE FILLE

PAR C. ROZAN (1)

—

Si les jeunes filles de notre temps ne sont pas bien élevées, vertueuses et parfaites, ce n'est pas assurément faute de conseils et de direction. Nous vivons en des jours tristes et troublés, nous ne trouvons pas grand plaisir en nous-mêmes, et nous tournons les yeux vers l'aube, vers la jeunesse, espérant qu'elle vaudra mieux et qu'elle sera plus heureuse que nous; nous lui disons, mettant à profit notre expérience: Prenez garde! Voilà l'écueil! Soyez prudente, soyez attentive! Evitez les travers de notre époque, n'imitez pas la multitude égoïste et frivole, soyez des femmes de bien, des femmes sérieuses, des femmes chrétiennes, des mères dignes de ce nom, qui donnent à la France des enfants dignes d'elle. Et tous, selon nos lumières et la portée de nos esprits, nous conseillons cette chère jeunesse. Nous écoutera-t-elle?...

Dans les colonnes de ce journal, un philosophe, un homme de lettres qui est aussi un homme du monde, donne à nos lectrices des avis pleins de finesse et de profondeur sur la science de la vie; d'autres conseils, plus austères peut-être, leur sont offerts par une plume qui, depuis longtemps, s'use à leur service; voici un de nos plus brillants collaborateurs, M. Rozan, qui vient à son tour, avec une spirituelle bonhomie, parler aux jeunes filles des vertus de leur âge, et des défauts dans lesquels elles pourraient être entraînées. La douceur, la modestie, la simplicité, le devoir, l'occupent tour à tour; la curiosité, l'indiscrétion, la coquetterie excitent sa verve un peu railleuse. On le lit avec plaisir à tout âge; dans la jeunesse, on le lira avec fruit, et je crois ne pouvoir mieux faire, pour mettre nos lectrices en goût

(1) Chez Ducrocq, 55, rue de Seine. Prix: 3 fr. 50 c.

de lire l'ouvrage tout entier, que de leur en citer quelques pages sur les toilettes du jour, ce que M. Rozan appelle avec raison les horreurs de la mode. Ecoutez :

« Voyons, chère Marie, entre nous et de bonne amitié, si une femme a des cheveux, pourquoi faut-il qu'elle en achète? — Si une femme a la peau blanche, qu'est-il besoin qu'on la barbouille? — Si une femme est soigneuse et qu'elle ait conservé un grain de raison, que signifie cette queue de robe et de jupons qu'elle traîne à sa suite pour essuyer les trottoirs et balayer les bouts de cigares? Quand je vois les actrices occupées, sur la scène, à déplacer, lorsqu'elles opèrent un mouvement de rotation, les fardeaux de chiffons qui constituent leurs traînes, j'admire qu'elles aient encore la force d'avoir du talent. — Si une femme n'a pas mis dans sa tête de désobliger, de gêner tous ceux qui sont placés derrière elle au théâtre ou ailleurs, pourquoi porte-t-elle sur cette tête, le plus souvent très-petite, un édifice de cheveux, de rubans, de fleurs et d'oiseaux qui triple la hauteur de cette même tête dont toutes les proportions se trouvent ainsi sottement détruites? — Si une femme n'est pas appelée, par une irrésistible vocation, à faire des tours de force et de souplesse, pourquoi s'exerce-t-elle à se tenir en équilibre, dans une marche rapide, sur des talons élevés, pointus et ferrés qu'elle a sous la plante des pieds? — Enfin, si une femme a un front, beau ou laid, peu importe, pourquoi coupe-t-elle tout exprès ses cheveux pour le cacher, et pour ressembler le plus possible à un chien mal peigné?

» Encore une fois, chère enfant, et du fond de votre âme, est-ce que vraiment on ne peut être belle qu'à ces conditions-là? Que signifie ce dévergondage d'idées et de goût? A quel besoin, à quelle grâce ces extravagances répondent-elles?

» Et ne me dites pas que je suis tombé, par hasard, sur la mode d'aujourd'hui : celle d'hier n'était pas plus sensée. On semble ne changer de mode que pour changer de ridicules, et déformer l'œuvre de Dieu.

» Voilà comme quoi, ma chère Marie, je vous aurai donné à rire une seconde fois. Je m'attaque à la puissance des puissances, je ne l'ignore pas. Mon temps ne serait pas moins perdu si je battais l'eau avec un bâton ou si je comptais les étoiles. Tout en ne me dissimulant pas, cependant, l'inanité de mes cris de détresse, je conserve au fond du cœur un petit espoir. J'espère que vous, qui n'êtes pas une grande coquette et que j'exhorte de toutes mes forces à garder votre bon sens, j'espère que vous voudrez, docile à mes conseils, ne prendre de tout ce faux que l'indispensable. Je n'oserais assurément pas vous demander de renoncer à suivre la mode; mais il me semble qu'en ne la suivant qu'à distance, de loin, timidement, sans tapage et sans fracas, on pourrait modérer les excès, supprimer un peu ici, rogner là quelque chose, et ne pas se croire tenue, sous prétexte de chapeau, de porter sur sa tête, comme au retour du marché, une provision de fleurs, de fruits et de petits oiseaux. »

Avouez que ceci est vrai, et lisez ce livre tout plein d'aimables vérités, très-bien exprimées.

HISTOIRE CONTEMPORAINE

Complément de l'Histoire de France et de l'Histoire Universelle

PAR J. CHANTREL

Nous avons parlé, il y a plusieurs années, de cet excellent ouvrage, qui vient d'arriver à sa onzième édition, et que l'auteur a complété en y ajoutant le récit des événements contemporains jusqu'à l'année 1876. Il est impossible de lire un résumé plus clair, plus méthodique et plus impartial de cette époque tourmentée qui s'étend depuis 1789 jusqu'à ce jour, qui embrasse près de cent années de révolutions sur la terre de France, qui en redit les victoires éclatantes, les chutes terribles, les progrès matériels et incontestables, la déchéance morale, incontestable aussi, et contre laquelle l'esprit chrétien de la vieille Gaule lutte avec un immortel courage. Le travail de M. Chantrel est indispensable à tous ceux qui s'occupent de l'éducation de la jeunesse, et il sera lu avec intérêt par ceux qui désirent avoir sous les yeux un tableau des événements récents, si pressés, si multiples que la mémoire la plus docile ne peut les conserver dans ses annales.

Le *Cours abrégé de Littérature*, du même auteur, est écrit avec esprit et simplicité; il serait un excellent guide pour les institutrices (1).

(1) Chez Putois-Cretté, 90, rue de Rennes, Paris. — Prix : 4 francs.

LETTRE A NATHALIE

SUR L'OBLIGATION DE VISITER LES PAUVRES

Ma chère Nathalie,

Je me sens cette fois tout à fait à mon aise, et c'est à vous, ma chère cousine, que je le dois. Vous me demandez positivement mon opinion et vous m'écrivez tout exprès pour la connaître.

Je ne jouerai donc plus auprès de vous ce rôle un peu risqué et un peu hasardeux d'un homme qui va semant partout son avis sans qu'on l'en ait prié. La certitude d'être toujours bien accueilli par vous et de ne rencontrer, malgré mes importunités, que déférence et respect de votre part, ne m'empêche pas de me rendre justice, et je me dis souvent que Molière, dans sa jolie comédie des *Fâcheux,* en a peut-être oublié un d'une espèce toute moderne, et qui porterait à bon droit le nom de votre cousin.

Aujourd'hui, grâce à vous, il en va tout autrement. Vous m'autorisez non pas seulement à vous dire ce que je pense, mais à vous donner une décision à laquelle vous êtes, dites-vous, prête à vous conformer.

Vous avez été émue de ce que je vous ai écrit au sujet des pauvres et des riches, et vous avez eu occasion de vous en entretenir avec plusieurs personnes. Je n'ai pas besoin de vous recommander, comme toujours, une discrétion convenable en ce qui concerne mes communications. Je veux bien vous dire ce que je pense puisque vous êtes si digne de l'entendre; mais je n'accepterais pas aisément ce rôle de mécontent et de frondeur auprès de gens indifférents ou hostiles, lesquels le trouveraient à tout le moins intempestif.

Je ne connais pas parfaitement madame Dosmann, et je ne puis vous donner aucun avis qui soit tiré de sa personne. Il y a deux questions dans votre demande : il s'agit, en effet, de savoir s'il est bon et convenable de visiter les pauvres soi-même; et en second lieu, si, étant donnée telle ou telle dame, elle est en mesure d'accepter la haute responsabilité d'y conduire une jeune fille telle que vous.

Je commence donc par décliner toute opinion relative à madame Dosmann. Je ne sais comment cela peut se faire, mais la vérité est que je n'en ai jamais entendu parler. Non-seulement j'ignore tout ce qui peut, de près ou de loin, se rapporter à son existence, mais il se trouve que son nom même n'avait jamais frappé mes oreilles. Je ne laisse pas d'en éprouver quelque étonnement, car je suis, Dieu merci, assez répandu dans le monde parisien, pour n'ignorer personne de ceux qui en font partie.

Informez-vous auprès de votre père, Nathalie; il ne faut pas moins ici que sa haute prudence. Il ne s'agit pas de vous accoler au hasard à quelqu'une de ces femmes qui font d'une visite aux pauvres une partie de plaisir, un sujet de conversation, un prétexte de compliments ou de confidences. Défiez-vous, ma cousine, de cette charité bruyante et orchestrée qui a ses assemblées, ses prospectus, ses réclames, qui raconte dans un salon les affaires des pauvres, et jusqu'au détail des larmes que lui ont coûtées son attendrissement et sa pitié. Vous comprenez combien il vous serait désagréable de figurer dans ces narrations, de mêler votre nom à ce fracas, de soutenir peut-être leurs descriptions de votre témoignage, à la façon d'un confident de tragédie ou d'une suivante de vaudeville.

Il n'y a ici, je vous le répète encore, aucune insinuation ni aucun préjugé contre madame Dosmann; mais enfin, si votre père ou vous-même vous aviez besoin d'être mis sur la voie et de faire, avant tout renseignement, une enquête préliminaire et personnelle, vous n'avez qu'à voir si madame Dosmann entretient sa société de *ses* pauvres, si elle a *son* jour, ou de réception pour les attendre ou de sortie pour les visiter, *son* hôpital, *son* quartier, *sa* rue, sa maison, détails qui souvent ne nous sont guère épargnés. Si nous aimons aujourd'hui quelque peu à faire le bien, nous ne nous faisons pas faute de le raconter. Nous avons bien oublié qu'en fait de charité la main droite doit ignorer les bonnes actions de la main gauche.

Pardonnez-moi, Nathalie, cette petite boutade et cet accès de mauvaise humeur. Je devrais être assez homme du monde pour supporter sans sourciller l'éruption de tous les amours-propres,

quels qu'ils puissent être; et toutefois je n'ai pas encore pu prendre mon parti de cette vanité et de cette prétention toutes spéciales que j'appellerais la prétention et la vanité de la vertu.

Au reste, si vous éprouvez quelque difficulté à trouver une personne digne de vous conduire et de vous accompagner dans ces nobles et saintes visites, la chose vaut la peine qu'on s'en occupe. Il faut absolument voir les pauvres à leur domicile, dans leur propre maison, au coin de leur foyer.

Je ne veux pas médire de l'aumône de l'argent. Il n'y a que trop de gens dans le monde qui ne s'appartiennent pas. Ce n'est pas seulement le loisir qui leur manque et la liberté de disposer de leur temps. Je ne sais pas même s'ils ont jamais trouvé un intervalle pour respirer et pour réfléchir. Ils ont besoin, comme l'écureuil, de sentir leur cage mobile rouler et s'enfuir sous leurs pieds, dans l'oubli d'eux-mêmes et dans l'horreur de leur propre pensée; le silence et le repos deviendraient pour eux la plus insupportable des tortures et le plus vertigineux des épouvantements.

Je comprends donc bien que ces personnes-là fassent l'aumône, comme tout le reste, en marchant, en passant, en courant. Ce sont les Juifs-Errants de la vie. Ils recommencent, chaque matin, leur petit manége dans le cirque, foulant la même piste, traversant les mêmes cerceaux de papier, pour mériter les applaudissements anonymes d'une foule que le tournoiement et l'ivresse les empêchent de voir. Ils font la charité, comme tout le reste, au galop et sans s'arrêter.

Cette aumône-là ressemble au grain jeté par le semeur de l'Evangile. Elle tombe le plus souvent, non pas, grâce à Dieu, aux mains indifférentes du malheureux qui la recevrait au hasard et qui la dévorerait de même, mais d'intermédiaires bienfaisants qui ajoutent leur âme à ces dons matériels.

Nous avons singulièrement perdu, dans notre société moderne, le sentiment du foyer domestique. Il est facile de sourire de la pensée de l'Arabe qui plie sa tente et qui va la déployer de nouveau à l'autre extrémité du désert. On trouve bizarre cette existence si mobile et si accidentée, laquelle ne prend racine nulle part, comme ces graines voyageuses, emportées par le vent de régions en régions dans leur nuage de soie, tour à tour retenues ou détachées, suivant les caprices de leur repos ou l'impulsion des moindres brises.

Trouvez-vous, Nathalie, que nous différions beaucoup, sous ce rapport, des anciens peuples pasteurs? Avons-nous besoin de raisons bien solides et bien méditées pour déplacer notre résidence et louer un nouvel appartement? Sans doute le bagage de notre mobilier ne se charge point, comme celui de l'Arabe, sur la croupe étroite de quelques chameaux; nous traînons après nous une suite plus majestueuse et plus encombrante d'objets matériels; mais la demeure où nous nous transportons n'en est pas moins nouvelle, étrangère à notre regard, sans intérêt passé, sans espérance future, sorte de tente civilisée où nous ne sentons aucun lien qui nous retienne, aucune pensée qui nous occupe.

Le pauvre éprouve cette impression d'indifférence, ou douloureuse, ou malsaine, avec plus de force que le riche. Ce logis insuffisant et malpropre dans lequel il couche et prend sa pâture, ne lui dit rien, et ne provoque dans son cœur ni habitude ni affection. Il ne s'y intéresse guère plus qu'à la rue et à la place par lesquelles il a passé.

Cette dignité, cette valeur morale, ce charme intérieur qui manquent au domicile du pauvre, il dépend de vous, Nathalie, de les lui donner.

Je n'exagère rien et je parle sur une longue expérience.

Lorsque vous entrez dans cette chambre si humble, si abandonnée, si dépourvue, croyez-le bien, ma chère cousine, elle s'embellit, elle s'illumine, elle rayonne de tout le prestige que vous apportez avec vous. Il est bien facile aux démocrates du peuple, comme aux sceptiques du monde qui leur tendent si maladroitement la main, de railler le respect, cette poésie de la personne, et de prêcher une sorte de désenchantement universel. Ces choses-là sont bonnes à mettre sur le papier où nulle expérience ne vient les combattre, mais la vie réelle n'est pas conforme à ces prétentions égalitaires et ne manque point de les démentir.

Quelque endurcie et quelque revêche que la misère se montre ou se prétende, cette résistance abstraite ne tient jamais contre la réalité. La charité, l'affection, la prodigalité de son cœur exercent une puissance d'attraction et de conquête à laquelle nulle révolte n'est jamais venue à bout de se dérober entièrement: les objets eux-mêmes se font ici les complices de cette action salutaire.

Vous êtes venue dans ce réduit étroit ; vous vous êtes assise sur cette chaise chancelante; vous avez touché de vos mains ce lit dans lequel repose une femme ou un enfant malades; ces murs ont entendu vos paroles; on a vu votre tête apparaître par cette rampe d'escalier; c'est du haut de ces marches que les vieux parents ont écouté mourir le bruit de vos pas. Il faudrait, Nathalie, n'être ni poète, ni philosophe, pour ne pas comprendre et ne pas sentir que, malgré la rapidité de votre apparition, votre image et votre âme elle-même se sont en quelque sorte incarnées dans ce milieu. J'ai vu des enfants mettre de côté après la visite la chaise de la *dame*. J'ai vu de pauvres malades se retourner du côté de la porte par où *elle* s'était retirée, parce qu'il leur semblait toujours qu'*elle* allait revenir.

C'est un grand bienfait de Dieu, Nathalie, que ce secours prêté par les objets matériels à notre propre faiblesse. Nous sommes impuissants à saisir les sentiments de l'âme, à comprendre les

motifs délicats de la charité, à nous représenter cet amour des nobles âmes pour le bon Dieu, transformé en une véritable tendresse pour le prochain. Nous ne pénétrons guère la pensée des grands cœurs; et s'il fallait faire toutes ces réflexions pour nous sentir touchés, presque toutes les âmes resteraient froides et indifférentes. Heureusement il ne faut pas tant de raisonnements pour s'émouvoir. Toutes les actions nous parlent à défaut de notre attention et de notre justice. Il y a comme un symbolisme gracieux dans tout ce que nous pouvons faire, et chacun de nos mouvements trahit le plus profond de l'âme. J'ai vu fondre en larmes et éclater en sanglots une vieille femme jadis au service d'une noble famille, lorsque la jeune duchesse, assise à côté de son antique fauteuil, se dressa en pied, pour ramasser et pour rendre avec toute sa bonne grâce, le mouchoir de poche qui avait glissé des genoux de la pauvresse.

Voilà la vie, ma chère cousine, et voilà pourquoi il ne faut jamais, au point de vue du bon sens qui, suivant Bossuet, est le véritable maître de la vie, il ne faut jamais entendre à aucune des déclamations modernes sur l'égalité, les préjugés, les prétentions de la naissance. Ce n'est pas la peine, en pareil cas, de discuter; le plus simple et le plus efficace est encore de sourire et de passer. Toutes les argumentations du monde n'y feront rien. Personne ne détruira jamais ni l'entêtement des théories ni le prestige des situations.

Vous remarquerez, Nathalie, et là-dessus l'expérience vous aura bien vite éclairée, que l'autorité exercée par l'homme riche et instruit, est beaucoup plus grande lorsqu'elle s'exerce ainsi au domicile du pauvre.

Quand vous le recevez dans votre propre appartement, que vous le faites marcher sur vos tapis, asseoir dans vos fauteuils dorés, en face des portraits qui le regardent et des glaces qui le reflètent, toute votre bonté et toute votre bienveillance ne lui ôtent pas son embarras ni sa tristesse. Quelles réflexions voulez-vous qu'il fasse, même en le supposant très-résigné et très-bon? Il vient de traverser votre vestibule de marbre; il s'est adressé sans doute à quelque valet ou à quelque femme de chambre, mieux vêtus, mieux nourris, mieux logés que lui. Il a vu des fleurs dans votre antichambre; une douce chaleur l'a accueilli en hiver; un souffle de fraîcheur et de printemps lui passe sur le front en été; vos fenêtres sont voilées par des draperies. Que sais-je et que puis-je dire? Il a beau se soumettre aux décrets de Dieu qui l'ont fait pauvre, tandis que la richesse vous a été prodiguée, il faut bien reconnaître que cette pompe extérieure, sans lui apprendre rien, lui rappelle tout, qu'elle donne à sa misère une conscience plus vive et plus présente... Il n'a pas trop de tout son courage et de toute sa raison pour lutter contre la fièvre de ce spectacle et fermer les yeux aux tentations de ces grandeurs.

Voilà dans quelle situation vous mettez ce malheureux et par quel singulier exorde vous le préparez à vos exhortations. Aussi ce n'est peut-être pas votre voix qu'il écoute, malgré la douceur de ses inflexions et la charité des sentiments qu'elle exprime. Il entend au dedans de lui un murmure sombre, pareil à l'écho des tempêtes, et vos paroles se perdent dans ce bruissement intérieur.

Au contraire, voilà que vous vous présentez de votre personne à la porte de cette humble demeure. Vous sonnez, vous attendez sur le seuil; vous entrez, vous prenez place, non plus de cette façon inévitablement souveraine et triomphante qu'un maître de maison ne peut guère s'empêcher d'affecter un peu, mais comme un visiteur qui se présente et qui demande à être accueilli. Vous imposez du même coup à celui qui vous parle les devoirs de l'hospitalité. Vous lui rendez une espèce de supériorité factice et momentanée. Vous lui donnez une sorte de dignité, sans rien perdre de votre propre condescendance.

Il est tout naturel, dans cette situation nouvelle, que vos conseils soient mieux accueillis et mieux écoutés. Vous avez en outre ce grand avantage de pouvoir sortir à propos et de laisser la conversation sur les paroles qui vous donnent le plus d'avantage. Ce n'est point seulement là une habileté bonne à pratiquer vis-à-vis des pauvres gens. Les grands politiques n'ignorent pas l'art de se ménager cette situation. Ils se garderaient bien, lorsqu'ils ont une communication à faire, de mander l'homme qu'il leur serait si aisé de faire comparaître chez eux. Autant qu'ils le peuvent et que leur dignité ou leur loisir le leur permettent, ils se rendent chez lui. Ils disent ce qu'il leur plaît de faire entendre; ils accueillent ce qu'il leur paraît bon d'écouter, et si l'entretien prend une tournure désavantageuse, tendue, déplaisante, il leur reste toujours la ressource d'opérer une sortie opportune, tandis qu'il leur aurait fallu peut-être mettre le visiteur à la porte de leur cabinet.

Je vous ai parlé, Nathalie, des avantages que le pauvre reçoit de votre présence et de votre vue; mais le bon Dieu ne permet pas qu'il ne nous revienne rien à nous-mêmes de ce bienfait. Je ne connais pas dans ce monde d'action louable qui ne profite autant à son auteur qu'à l'obligé lui-même. Il en va de même de cette visite des pauvres. Le riche est peut-être celui qui en tire les avantages les plus réels. Permettez-moi de quitter cette conversation, ma cousine, pour passer un habit noir et monter en voiture. Je vais dîner à l'autre bout de Paris, au risque de perdre, dans cette société insignifiante et guindée, les idées que je me sentais en verve de vous développer à l'instant.

Votre cousin bien affectionné,
ANTONIN RONDELET.

LE VAL SAINT-JEAN

(SUITE ET FIN)

Val Saint-Jean, février 18...

Mademoiselle Julienne est venue me voir, ce qui arrive fréquemment; mais sa visite, qui m'est toujours si douce, m'a laissée aujourd'hui dans un trouble extrême. Ne veut-elle pas que j'aille faire visite à madame d'Anzac! que je franchisse le seuil de cette maison, que je renoue le passé au présent, et que je perde en une heure l'espèce de calme que j'ai mis des années à conquérir! Mademoiselle Julienne a de la charité et du zèle, autant que son frère, et quoiqu'elle se porte avec une ardeur admirable à soulager les souffrances du corps, l'âme, l'âme l'intéresse bien plus vivement. Or, elle me dit que madame d'Anzac souffre d'un mal moral plus profond que le mal physique qui la mine, qu'elle a besoin de distraction, de consolation; elle a besoin qu'un cœur ami se penche vers le sien, qu'une main, en serrant sa main, lui montre le ciel.

« Vous êtes là, dis-je à mademoiselle Julienne; votre présence suffit. Madame d'Anzac ne peut trouver une amie meilleure.

— Moi! une pauvre vieille bête comme moi! Madame d'Anzac est bien gentille pour moi, mais enfin, je me rends justice; je n'ai pas vécu dans le monde, je n'ai pas lu beaucoup de livres, je n'ai pas ce qu'il faut pour me faire écouter et pour persuader. Allez! je ne me fais pas illusion. Et puis je porte des chapeaux ridicules et des robes du temps du roi Dagobert; pour une jeune tête comme celle-là, ça rendrait les plus éloquents discours ridicules... On n'écoute pas volontiers ceux dont on a envie de se moquer.

— Elle serait bien méchante si elle se moquait de vous, si parfaite pour elle et pour tout le monde!

— Je ne dis pas cela, entendons-nous; elle est bien mignonne avec moi; mais je dis qu'une personne comme vous, Christine, arriverait mieux à l'oreille de son âme.

— Hélas! chère demoiselle, j'ai assez de peine à me gouverner moi-même; comment voulez-vous que j'éclaire et dirige une autre âme! M. le curé a mission pour cela!

— Il viendra en son temps, s'il plaît à Dieu; à l'heure qu'il est, il ne faut rien de trop sévère, rien qui effarouche ce pauvre petit cœur qui cherche le lieu de son repos: il faut une conversation douce, agréable, qui lui montre le vrai et le bien, sans en avoir l'air, il faut *vous*, enfin!

— N'insistez pas, chère demoiselle, je vous en supplie, vous qui connaissez le passé...

— Je connais votre belle âme: vous vous consolerez en consolant autrui, et quel autrui! La personne dont vous avez eu à vous plaindre! Mais c'est une bonne fortune que tous les amis de Notre-Seigneur vous envieraient!

— Vous me jugez d'après vous, dis-je en toute sincérité; je ne suis pas aussi dégagée des liens terrestres... »

Et malgré moi, des larmes m'échappèrent; mademoiselle Julienne n'y put tenir, elle se jeta à mon cou, en s'écriant:

« Je vous fais de la peine, ah! chère amie, ne venez pas! M. le curé me gronderait, s'il savait que je vous fais pleurer! Pourtant, pourtant, c'est bien dommage! Vous auriez fait tant de bien à ma pauvre Blanche! »

Elle s'en alla: ses malades l'attendaient! Admirable fille qui ne sait pas ce qu'elle vaut, qui s'ignore, s'oublie pour les autres; le prochain est tout dans la vie, elle rien. Comme le Sybarite, le fardeau sur les épaules d'autrui lui fait mal, et vite elle court, elle le charge sur les siennes. Ses vieux chapeaux, ses robes, qui ne sont d'aucune mode, que d'histoires ils pourraient conter! A chaque automne, elle dit:

« Je vais m'acheter un manteau... oui... en drap noir... cela sera très-bon, très-convenable... »

Et jamais ce manteau légendaire n'a vu le jour; il s'est transformé en sirops, en layettes, en draps de lit, en mois d'école et en mois de loyer, et mademoiselle Julienne reparaît intrépidement, même le grand jour de Noël, avec le vieux mantelet de mérinos noir que toute la paroisse connaît, salue et révère. Le souvenir de Julienne, de ses vertus, de sa bonté profonde et naïve, me tire de moi-même; j'ai peur de réfléchir et d'analyser ce que j'éprouve.

J'ai dit à Henriette la proposition de mademoiselle Julienne; elle comprend, elle approuve mon refus, tout en disant, elle aussi:

« C'est grand dommage! »

Quelles illusions se font-ils donc sur mon compte? quel bien pourrais-je faire à Blanche? Ah! si je n'écoutais que mon cœur, avec quel élan je courrais vers elle!... Mais non, il faut se défendre contre ces emportements de l'âme: la vie est une œuvre non d'élan, mais de devoir, et il me semble qu'il est de mon devoir de m'abstenir d'une visite que j'aurai trop de joie à faire...

Val Saint-Jean, mars 18...

Je rends grâces à Dieu de la disposition qu'il met dans mon âme; j'éprouve pour Blanche un sentiment de compassion inexprimable, et un si vif désir de son bien, de son bonheur, que l'amitié la plus tendre ne pourrait rien exiger de plus. Que s'est-il donc passé en moi?... Jadis je ne l'aimais pas, sa pensée m'était pénible; heureuse, hélas! j'osais l'envier, et quand je sus qu'elle ne donnait pas à son mari ces joies qu'il attendait d'elle, j'osai la blâmer avec amertume. Maintenant je ne vois plus que sa propre infortune, sa jeune vie menacée et ce délaissement profond qui succède à tant d'affection et de succès; je la plains, je l'excuse, je l'aime d'être malheureuse. Pourquoi? est-ce un secret triomphe de mon amour-propre? jouit-il méchamment en voyant abaissée cette tête trop charmante? jouit-il même d'un mouvement généreux qui me porte à la pitié? Qui peut sonder les abîmes mystérieux d'un pauvre cœur? la grâce divine y fait germer une fleur... aussitôt la nature mauvaise l'étouffe sous l'ivraie... Que faire? dégager la fleur et arracher la mauvaise herbe. Pauvre Blanche, si j'avais tenu ta place, si, comme toi, j'avais été chérie et adulée, l'encens ne m'aurait-il pas fait tourner la tête? C'est être bien hardi, que de juger autrui lorsqu'on se connaît soi-même...

Val Saint-Jean, mars 18...

Elle va plus mal... et son mari est au bout du monde. Ah! s'il le savait, comme il accourrait; tout serait oublié et pardonné... Je connais son âme généreuse... il souffrira cruellement s'il vient trop tard... Mon Dieu! si vous vouliez me prendre pour victime, et leur donner à eux, à Blanche et à Gaston, vie et bonheur, ce serait si bon... Je ne suis pas nécessaire ici-bas... si je pouvais être le chevreau du sacrifice! Aller au ciel, et laisser heureux ceux qu'on a aimés sur la terre, ce serait un rêve idéal... Je n'oserais dire tout haut à Édouard et à Henriette ce que je confie à Dieu et au papier; ils me blâmeraient, et pourtant jamais souhait ne fut plus sincère, ni, j'ose dire, plus juste. Elle est femme, elle est mère, elle désire vivre, tandis que moi...

Val Saint-Jean, mars 18...

Je n'y échapperai pas... Voici que mademoiselle Julienne est prise par son rhumatisme, qui, tous les hivers, revient aussi fidèle qu'une hirondelle au printemps; les sorties sont impossibles, elle est, une fois par an, contrainte, par volonté majeure, de s'occuper d'elle-même. Henriette et moi, nous la remplaçons auprès de ses pauvres et de ses malades, autant qu'on peut la remplacer; et tout en faisant ces courses en son nom, je pensais sans cesse à la maison où elle est attendue, à la pauvre malade, plus isolée mille fois que les pauvres gens que nous trouvions, l'un dans son lit, l'autre près de l'âtre, mais soignés, gardés par une fille, une femme ou une mère. Je regardais de loin la villa, la *Folie-Blanche*, comme on disait autrefois, ses arbres verts et ses murs blancs qui m'ont déjà tant fait rêver, et mon cœur y volait pendant que mes pas se tournaient d'un autre côté. Ce matin, au moment où je rentrais, mon vieux Placide m'a remis un billet, que j'ai pris très-nonchalamment, car j'étais bien fatiguée.

Je le lus en présence d'Henriette, et je le lui passai aussitôt :

« Mademoiselle,

« Rejetterez-vous l'appel d'une pauvre malade,
» fort esseulée, et dont la fidèle amie est malade
» elle-même? Cette amie, qui est la vôtre aussi,
» m'a dit combien vous êtes indulgente et bonne;
» ce souvenir m'encourage à solliciter la faveur
» d'une visite: mes journées sont longues, elles
» sont tristes, jamais un visage ami ne m'apparaît,
» et j'envie parfois les pauvres que l'on va voir
» et que l'on console. Je suis pauvre, croyez-moi,
» je suis une pauvre enfant gâtée à qui, pendant
» longtemps, rien ne fut refusé. Gâtez-moi un
» peu par charité. Quelle reconnaissance!

» BLANCHE D'ANZAC. »

« C'est irrésistible, » dit la bonne Henriette.

Je l'ai vue, et, Dieu soit à jamais béni! je l'aime. Oui, quand elle m'a accueillie avec un regard si affectueux, que j'ai senti dans la mienne sa main amaigrie et brûlante, quand elle m'a dit : « Vous êtes très-bonne d'être venue, » j'ai senti que mon cœur était vraiment à elle, et que je subissais le charme de sa grâce, qui est incontestable (je comprends M. d'Anzac maintenant!) et celui de son malheur... le malheur, si entraînant et si irrésistible quand on a souffert soi-même!

Nous avons causé de sa santé, qui est bien altérée, et elle s'en rend compte; des nouvelles du pays, de mille petites choses, et enfin de mademoiselle Julienne.

« Quelle figure paisible! quelle figure heureuse! dit-elle; c'est une énigme vivante pour moi : elle n'est pas jeune, elle n'est pas riche, elle n'est la première affection de personne, et on ne peut rêver une humeur plus égale, une sérénité plus vraie que chez elle.

— Vous en savez la source? chère madame.

Elle secoua la tête :

— Je ne puis pas me figurer qu'il suffise d'être dévote pour être heureuse.

— Dévote comme mademoiselle Julienne : la foi et les œuvres.

— Je ne puis pas, répéta-t-elle. Depuis que je vis, c'est ailleurs que j'ai vu le bonheur.

— Oui, lui dis-je, mais les gens heureux, les avez-vous vus?

— Je conviens, dit-elle, que le bonheur est un jeu de patience auquel il manque toujours un petit morceau pour que la figure soit par-

faite. Ici c'est la santé, là c'est la fortune, ailleurs c'est le caractère de ceux avec qui l'on vit, mais on se dit que cela ira mieux demain ou l'an prochain, et l'on se console... tandis que Julienne a l'air de ne rien attendre et d'être satisfaite, quand même, du présent.

J'allais répondre : elle m'interrompit avec une vivacité fiévreuse :

— Oui, oui, je sais ce que vous allez dire : la paix de la conscience, l'espoir du ciel... c'est admirable, et j'admire; mais, croyez-moi, mademoiselle, il faut plaindre ceux ou celles à qui on a désigné un autre but et qui ne l'ont pas atteint. »

Je laissai tomber cette conversation, il y aurait eu trop de choses à répondre : je parlai de ses lectures. Sa table placée près de son lit de repos était couverte de livres; je lus de loin sur les couvertures un nom trop fameux, celui de madame Sand, d'autres plus obscurs, accolés à des titres bizarres... aucun volume sérieux, et, je le crains, aucun volume innocent.

Pauvre Blanche!

Son œil vif avait suivi mon regard :

— Il n'y a que ces livres-là qui m'amusent, dit-elle, ils me font sortir de moi, c'est un précieux avantage. Et vous, que lisez-vous?

— Je lis peu, dis-je; car je n'avais pas envie d'étaler devant elle le catalogue de mes lectures; à quoi bon? et elle n'eût pas compris le plaisir que je trouve avec Bossuet, ou *l'Histoire de l'Eglise*, ou la *Biographie* de Mistress Seton ou d'Alexandrine de la Ferromays. Ce sont là des horizons fermés pour elle. Nous parlâmes de fleurs; elle avait autour d'elle dans des jardinières, des hottes, des corbeilles, des vases, une moisson de camélias et des tulipes éclatantes de couleurs.

— Ce sont des fleurs un peu prosaïques, mais que voulez-vous? on me défend les fleurs odoriférantes. A Paris j'avais un charmant jardin d'hiver... »

Elle soupira et se tut. Sa jolie tête, appuyée sur le coussin bleu de la chaise longue, était belle encore de contours et de pureté; ses longs cils recourbés jetaient une ombre sur ses joues pâlies; sa bouche avait un pli de souffrance et d'amertume : elle souffre! son corps est alangui et son âme est blessée! pauvre Blanche!

Val Saint-Jean, mars 18...

Je la vois tous les jours; elle est gracieuse, aimable, quelquefois caressante, mais l'intimité ne vient pas; mes amies se sont bien trompées, si elles croient que je puis lui faire du bien. Son caractère ondoyant et capricieux échappe à tout effort qui voudrait l'incliner vers un point déterminé... Je crois qu'elle souffre, mais l'amour-propre met un cachet sur ses lèvres et arrête au passage tout aveu, toute plainte, toute confidence. Et moi aussi je souffre, pour elle si éloignée du vrai chemin, et, me reportant en arrière, je comprends les souffrances d'un autre. Combien il a dû l'aimer, et combien ce qu'il y a évidemment de léger, de versatile dans cette âme a dû tourmenter l'âme aimante qui l'avait préférée! Blanche est née bonne et droite, mais l'éducation, mais le monde, mais l'idolâtrie dont elle a été l'objet ont éteint en elle le feu du bien... On l'a si mal aimée qu'on l'a rendue profondément personnelle, et à l'heure qu'il est, au milieu de cet abandon où la laissent ceux à qui elle fut si chère, elle ne fait pas de retour sur le passé, elle ne se demande pas comment cette félicité s'est anéantie et quelle part elle eut dans cette destruction. Un humble regard en arrière la sauverait, la sauverait de ce redoutable avenir qui approche... Je la juge sévèrement et d'une manière trop absolue peut-être, et cependant je l'aime comme j'aimerais une sœur ou une enfant, et je me désespère en voyant qu'elle reste plongée dans les ténèbres où elle a vécu, loin de la lumière véritable. Encore une fois, pauvre Blanche!

Val Saint-Jean, mars 18...

Ma pauvre Blanche a failli nous échapper. Son âme a erré sur ses lèvres, prête à partir... une contrariété domestique avait agi sur elle; sa femme de chambre, ennuyée sans doute de la solitude du Val Saint-Jean, l'a quittée brusquement après une scène d'insolences grossières. Lorsque je suis arrivée comme de coutume, vers trois heures, j'ai trouvé madame d'Anzac dans une agitation effrayante; elle parlait haut, elle qui n'a plus de voix, elle fulminait contre mademoiselle Irma, elle se plaignait de sa destinée, elle faisait des projets pour le jour où, sa santé rétablie, elle pourrait ressaisir la vie, comme elle disait; sa parole était entrecoupée, ses yeux brillaient, elle marchait d'un pas saccadé à travers la chambre... elle qui ne marche plus... Je l'écoutai, j'essayai de la calmer, sans grand succès, mais ses forces la trahirent, elle eut un terrible accès de toux, et tomba, épuisée, sur sa chaise longue. Le médecin survint sur ces entrefaites.

« Vous ne pouvez pas rester debout, dit-il à sa malade, il faut vous coucher, madame, et le plus tôt possible.

— Et qui me déshabillera? Vous savez que cette indigne Irma vient de me quitter! Je suis bien à plaindre! on ne sait pas combien je suis à plaindre! je voudrais mourir!

— Il n'est pas question de cela, vous n'êtes pas seule, puisque voilà mademoiselle Christine et que me voilà, nous vous tirerons de là, mais il faut obéir. »

Il écrivit une ordonnance, fit quelques brèves recommandations et s'en alla.

A la porte, il me dit tout bas :



Journal des Demoiselles

ET PETIT COURRIER DES DAMES REUNIS

Modes de Paris. Rue Drouot, 2

Corsettes de Mme Tarot *r. Favart. 4 – Etoffes des Mins du* Petit St Thomas *rue du Bac. 35.*

[illegible] Teinturerie Européenne [illegible]

« Restez ici; j'avertirai madame d'Onfroy en passant. »

Il avait raison. La nuit fut affreuse, une fièvre ardente s'était emparée de Blanche et semblait dévorer le peu de vie et de forces qui lui restaient. Elle eut même des moments de délire, elle appela Gontran en disant : — Tu n'es jamais là, jamais là! Elle nomma sa mère d'un ton de voix plaintif qui me déchirait le cœur, et, les dernières impressions subsistant dans leur force, elle s'agitait de plus en plus en parlant d'Irma... Je la veillai et la soignai de mon mieux ; une cuisinière inepte et un jeune valet de chambre me furent d'un médiocre secours ; l'accès de fièvre dura dans sa violence jusqu'au matin; elle s'endormit alors d'un sommeil, entrecoupé d'abord par des tressaillements et des sursauts qui me faisaient peur, mais devenu enfin assez calme. Il se prolongea, et je sommeillai moi-même, accablée que j'étais de fatigue et d'inquiétude. Quand je me réveillai, elle me fit peur; ses joues et ses lèvres, si colorées la veille, étaient d'une pâleur affreuse; elle reposait, immobile, comme si la mort l'eût touchée. Sa respiration pénible disait qu'elle vivait et souffrait.

Elle ne se réveilla qu'à onze heures, et elle eut quelque peine, il me semble, à renouer le fil de ses souvenirs et à s'expliquer ce que je faisais là. Elle le comprit enfin et me tendit la main :

« Vous m'avez donc veillée? dit-elle, que de bonté! Et vous avez prié pour moi, ajouta-t-elle en voyant mon chapelet tourné autour de mon bras.

— Je prie tous les jours pour vous, lui dis-je. »

Elle me regarda attentivement, comme si elle voulait scruter ma pensée:

« Vous m'aimez donc un peu?.. quoique... vous pouvez m'aimer? vous n'avez pas de mauvais souvenir contre moi? »

Elle parlait à voix basse, et c'était la première fois qu'elle faisait allusion au passé.

« Je vous aime de tout mon cœur, » lui dis-je en l'embrassant; et dans mon baiser et ma parole, elle dut sentir que je disais vrai.

Elle me regarda encore et me dit avec plus de tendresse et de douceur qu'elle n'en montre d'habitude :

— Merci. Vous me faites plaisir. Et même lorsque mademoiselle Julienne sera rétablie, vous ne me quitterez pas, vous viendrez me voir? »

Je le lui promis; elle parut satisfaite. Je restai tranquillement auprès d'elle, jusqu'au moment où Henriette vint me chercher. Elle s'offrit à passer le reste du jour auprès de madame d'Anzac, et à donner sa femme de chambre pour la nuit.

« Mais vous reviendrez demain! me dit Blanche tout bas. Madame d'Onfroy est excellente, mais je me sens mieux à l'aise avec vous : vous êtes comme une sœur pour moi, Christine!

Ce témoignage d'affection m'attendrit; elle s'en aperçut et me serra la main. Oh! que le passé est bien effacé maintenant et comme il n'en reste plus d'autre trace que la tendresse que j'éprouve pour elle et l'ardent désir de la voir heureuse, à jamais heureuse avec Gontran!

Val Saint-Jean, avril 18...

Elle n'est pas mieux, la fièvre revient tous les jours, la faiblesse augmente, et le médecin n'a que des pronostics funestes. Hélas! si enivrée encore de la musique de la vie! si peu préparée à la mort! Il faut que Dieu vienne à notre aide; seul, il peut ou sauver ce pauvre corps, ou disposer cette pauvre âme...

Elle veut me voir tous les jours et presque tout le jour. Mademoiselle Julienne est guérie pourtant, mais Blanche, avec la naïveté un peu dure d'une enfant, montre qu'elle me préfère, et la sainte fille s'en applaudit et me répète avec triomphe:

« Je savais bien ce qu'il lui fallait! »

Elle vient tous les jours; elle apporte, avec sa présence, la paix, la consolation, elle rend tous les services, et elle est charmée, dans son humilité, qu'on lui en préfère une autre!

Val Saint-Jean, mai 18...

J'ai trouvé Blanche bien agitée. Elle avait reçu une lettre de sa mère, ce qui n'est pas rare, mais dans cette lettre, sa mère lui promettait une prochaine visite. Je voulus la féliciter; elle m'interrompit avec impatience :

« Je ne veux pas qu'elle vienne! s'écria-t-elle; il me serait pénible de manquer aux égards que je lui dois, mais il m'est impossible, tout à fait impossible de lui montrer de l'attachement. Me croyez-vous donc tout à fait stupide? Croyez-vous, Christine, que je ne réfléchisse jamais, que je ne me souvienne pas? Ma mère a fait le malheur de ma vie: elle m'a mal élevée, allez! je le sais bien! elle m'avait terriblement gâtée, mais quand je me mariai, j'aurais pu prendre goût à une vie calme et posée, telle que mon mari la désirait. Mais elle était là, par lettres ou par paroles; elle m'excitait, elle me lançait hors de la voie où j'aurais trouvé du repos et de la considération; selon elle, jamais trop de dépenses, jamais assez de plaisirs! Quand je me liai avec quelques personnes qui déplaisaient à mon mari, ma mère me soutint; sans elle, j'aurais renoncé à cet enfantillage; quand Gontran se refroidit pour moi, ma mère, par ses bons conseils, empêcha tout raccommodement, et quand, mon mari parti, je fus... comment dirai-je, un peu délaissée, un peu déclassée, oh! alors, ma mère tourna ses vues ailleurs... elle se remaria, elle me quitta pour un nom, pour un tortil et un écusson sur son papier, pour le plaisir d'aller aux concerts de la cour, à Bruxelles... J'ai eu des déceptions, mais aucune aussi cruelle... je comptais aveuglément sur ma

mère... aussi, je la verrai plus tard, quand je serai mieux, si... »

Elle n'acheva point; je voulus plaider la cause de l'absente, mais Blanche m'imposa silence.

« Sa visite me ferait mal; je lui dirais ce que je pense, et nous nous brouillerions... Plus tard, je serai plus calme; je pourrai dissimuler... Tenez, parlons d'autre chose... ou plutôt, lisez quelque chose. Voici un volume qui arrive de Paris. »

Monsieur, Madame et Bébé, tel était le titre du volume. Je parcourus quelques feuillets, révoltée souvent, charmée quelquefois... Je sautai toute la première partie comme j'aurais sauté au-dessus du feu de la Saint-Jean, j'arrivai à un joli passage sur l'enfant, et je le lus; elle écouta pensive et ne dit rien. Elle souffrait, j'en suis sûre, mais elle a une puissance de concentration singulière...

Val Saint-Jean, mai 18...

Il est évident que ce livre, tout puéril et malsain qu'il soit, a dirigé ses pensées vers le cher être dont elle ne parle jamais, vers son enfant. Aujourd'hui, elle paraissait plus accablée que de coutume; ses yeux fatigués et ses paupières rougies décelaient les larmes qui avaient coulé, sans doute, en secret, sur l'oreiller.

Elle m'accueillit avec son amitié habituelle, et au bout d'un instant, elle me dit :

« Ne voudriez-vous pas, chère, me donner mon coffret à bijoux ! il est là, dans cette armoire, mais jamais ma nouvelle femme de chambre n'aura l'esprit de le trouver. Pardon, Christine ! »

Je cherchai aussitôt, je cherchai longtemps, et enfin, derrière une pile de camisoles brodées, je découvris un coffret en cuir de Russie :

« C'est cela ! » dit-elle.

Elle l'ouvrit avec une clef qui était sous son chevet, et ses mains éparpillèrent sur le lit les colliers et les bracelets, épaves de sa vie mondaine, et auxquels elle n'accorda pas un regard ; elle prit un médaillon d'un beau travail, orné et entouré de perles, elle en fit jouer le ressort, et regarda avec amour ce qui était caché sous l'or et le cristal :

« Tenez, dit-elle, regardez ! ce sont les cheveux de Marcel ! »

Je pris le médaillon, une petite boucle de cheveux, brun-doré, légers et fins comme un fil de la Vierge, y était enroulée; le cristal était mouillé et Blanche ne se cachait plus pour laisser couler ses pleurs :

« Mon pauvre enfant ! dit-elle, je ne le reverrai plus jamais ! jamais ! Si vous pouviez comprendre, Christine, combien je regrette... »

Elle n'acheva point et pleura amèrement, appuyée sur moi qui l'étreignais avec tendresse; elle ressaisit le médaillon et le baisa à plusieurs reprises; dans ce mouvement, il s'ouvrit sur son autre face, et je vis, elle vit le portrait de M. d'Anzac, magnifique miniature qui retraçait bien ses traits, son regard sérieux, adouci par la douceur du sourire. Blanche ne put le revoir sans émotion, elle frissonna, et dit à demi-voix :

« Gontran ! mon mari ! Vous le reconnaissez ? »

Je pris mon courage à deux mains, et je lui dis :

« Oui, Blanche, c'est votre mari qui vous a tant aimée, et qui accourrait s'il savait que vous êtes seule et souffrante.

— Pourquoi me dites-vous cela ? répondit-elle avec agitation et en me regardant fixement.

— Parce que c'est ma conviction intime et que ce serait mon vœu le plus cher.

— Quoi donc ?

— Qu'il vous aime, et que rien d'irréparable n'existe entre vous.

— Il pense que je l'ai gravement offensé, et son orgueil froissé n'a pu oublier.

— Il a eu tort dans sa rigueur, mais vous, chère Blanche, vous, n'avez-vous pas eu des torts d'obstination, d'étourderie, des torts dans lesquels nous toutes, femmes, nous nous jetons si légèrement ? Les reconnaître, ce serait les effacer, et votre mari ne résisterait pas à votre premier appel, je répondrais de lui ! »

Elle secoua la tête.

« Vous reverriez votre fils !

— Mon pauvre Marcel ! c'est là une blessure qui saigne au fond de mon cœur, vous le savez, vous, Christine; mais lui, Gontran, ne me croirait pas... il me refuserait ce dernier bonheur.

— Vous le calomniez, dis-je avec force. Il viendrait ! »

Elle me regarda d'un air sombre, et dit :

« Je ne le crois pas, et je ne le tenterai pas. Si je dois mourir de cette maladie, eh bien ! je mourrai seule. N'en parlons plus. »

La mauvaise heure était venue; le démon de l'orgueil et de l'entêtement reprenait possession de cette pauvre âme, un instant dilatée par le sentiment maternel. Je connaissais assez la physionomie de Blanche pour deviner les sentiments mauvais qui luttaient et triomphaient peut-être des instincts salutaires et tendres. Elle referma le médaillon sans regarder ni le portrait, ni les cheveux, elle rangea le coffret avec un soin affecté et le posa près de son lit; nous parlâmes de choses indifférentes, et m'apercevant qu'elle était tout à la fois triste, agitée et fatiguée, je la quittai plus tôt que de coutume. Elle m'embrassa, et me retint un instant auprès d'elle; je l'embrassai encore et la laissai, en emportant au cœur une indicible tristesse.

Mai 18...

Ce matin, dès la première heure, mademoiselle Julienne arrivait chez nous, moins calme que de coutume.

« Elle a vomi le sang, me dit-elle avec effroi, et voyez comme elle vous aime ! elle a voulu vous écrire un mot. »

Elle me remit un billet sur lequel je reconnus le chiffre de Blanche : il portait, hélas ! une triste

signature : une gouttelette de sang était tombée au bas de la page que recouvrait une écriture tremblée et indéchiffrable.

« Je vais mourir peut-être, mais au moins j'aurai suivi votre courageux conseil, chère Christine. J'ai écrit à ma belle-sœur; je l'ai suppliée de faire savoir à mon mari que je désirais le revoir et embrasser mon fils. Aurai-je le temps? Ah! si le passé était en mon pouvoir! Soyez heureuse, vous, ma fidèle amie.

» BLANCHE. »

Ces mots me bouleversèrent.

« Va-t-elle mourir? dis-je, ma pauvre, ma chère Blanche! ne puis-je pas la voir?

— Elle vous attend avec impatience; mais il ne faudra pas lui parler, ni encore moins permettre qu'elle parle. Elle est en très-grand danger, chère amie! »

Combien je la trouvai changée! Quelques heures avaient fait de la malade une mourante; elle me tendit la main, et elle me dit d'une voix étouffée :

« Êtes-vous satisfaite? »

Je fis signe que oui, mille fois oui; elle me regarda avec une joie tendre qui n'est pas dans ses habitudes; après un long silence, elle me fit signe de prendre un livre et de lire tout haut. Je n'hésitai pas; je tirai de ma poche l'*Imitation*, et je lus le chapitre XVIII du 3me livre, qui parle de Jésus-Christ avec tant de simplicité et de foi. Tout en lisant, j'élevais mon cœur vers le bon Dieu, afin qu'il permît que de cette parole jaillît une étincelle qui portât la lumière dans l'âme qui m'est chère. Elle m'écouta avec une espèce de surprise d'abord, puis avec une attention sérieuse; quand j'eus fini, elle me prit le livre des mains et relut, des yeux, le premier paragraphe. Elle m'appela auprès d'elle, et me dit à l'oreille :

« Vous voulez me convertir?

— Je vous veux heureuse, » lui dis-je.

La journée se passa assez bien, mais vers le soir, la fièvre revint avec violence; elle eut même du délire. Elle nommait Gontran, elle appelait son fils, et une fois, après un long silence, elle nous regarda et dit, avec un accent qui retentira toujours à mes oreilles :

« J'ai peur! »

Mademoiselle Julienne et moi, nous ne la quittâmes point; M. le curé vint et s'approcha de son lit : elle ne le reconnut pas.

Vers le matin, le calme se fit; je revins au château, mes amis s'alarment de mes longues absences, et je dois les rassurer; je dormis un peu, et j'appris à mon réveil que ma pauvre Blanche avait eu un nouveau vomissement de sang, et que le curé était auprès d'elle.

J'y cours... que vais-je voir? que vais-je apprendre?

1er juin 18...

Tout est fini pour elle sur la terre, elle est morte en paix avec Dieu et avec les hommes. Je ne pourrai jamais l'oublier. Et son mari... et son fils. D'après ses ordres exprès, j'ai écrit à sa mère un dernier mot d'adieu et de tendresse. Elle a été admirable de force, de résignation et de repentir. O mon Dieu! réunissez dans votre sein ceux qui se sont aimés ici-bas, et consolez ceux qui demeurent!

RÉCIT

Depuis près de trois mois, Blanche d'Anzas dormait dans son lit de gazon lorsque Gontran revint au Val Saint-Jean. Il amenait Marcel avec lui : une lettre de son notaire Ligier, trouvée à Marseille, l'avait averti que la villa ne renfermait plus celle qui y avait cherché un dernier asile.

Il arriva : personne n'était venu à sa rencontre; il entra, tenant son fils par la main, dans la maison solitaire; le concierge ouvrit les volets du salon et le brûlant soleil entra comme un fou, apportant avec lui les parfums du réséda et de l'héliotrope qui avaient envahi tous les parterres. Gontran ne put supporter cet éclat, ces senteurs, ce parfum, ce rayonnement de vie qui lui rappelaient trop ce que la mort était venue faire là; il sortit brusquement et se réfugia, avec Marcel, dans le petit salon où Blanche, le soir de son arrivée, avait éprouvé une si vive frayeur; le concierge le suivit et lui dit naïvement :

« Vous faites comme not' dame, monsieur; c'est ici qu'elle est venue s'asseoir à son arrivée, même qu'il tonnait horriblement.

— Ce n'est pas ici qu'elle a habité, ni qu'elle est...

— Non, non, not' maître! C'est en haut, dans une belle chambre qu'elle avait fait arranger tout en rose, pour que ce fût plus gai... »

Gontran soupira profondément; il se souvenait combien celle dont les jours devaient être si courts, avait aimé le bruit, la joie, les fêtes, comme elle avait voulu jouir avec ivresse et combien vite la terre s'était dérobée sous ses pas! Quel silence après tant de gaieté! quelles lugubres images après tant de plaisirs et de folies! Comme cet être gracieux et léger avait vite disparu dans les profondeurs éternelles! *J'ai dit à la joie : Vous n'êtes qu'un songe, et au rire : Pourquoi me trompez-vous?* Après quatre mille ans la parole de Job sert encore à interpréter la douleur humaine.

Marcel était resté debout auprès de son père; il lui dit enfin :

« Père, allons-nous-en; il fait triste ici.

— Nous ne pouvons pas nous en aller, cher petit; nous demeurerons ici : c'est notre maison.

— J'aimais mieux la maison d'Ismaïla, quoiqu'il fît trop chaud là-bas. J'aimerais mieux ces beaux arbres que les palmiers, mais la maison est trop triste, père.

— Nous tâcherons que tu y sois content, mon

cher petit Marcel. C'est le premier moment, vois-tu, et puis le souvenir de ta maman...

— Ah ! oui, maman ! pauvre maman ! Mais je ne me souviens pas d'elle, père, pas du tout... »

Gontran soupira encore, mais l'innocent babil du petit garçon le rappela à son devoir immédiat et présent : il se souvint qu'il devait s'occuper de l'enfant et lui tenir lieu de père et de mère.

Les premiers jours furent douloureux, la première visite au cimetière déchirante ; sous ce gazon reposait ce qu'il avait aimé ; de ce gazon, l'image de Blanche s'élevait pure et charmante comme aux premiers jours de leur union ; elle était donc venue mourir, par un étrange retour de destinée, dans ces mêmes lieux où il espérait vivre avec elle une longue vie ! Il la pleura comme s'il l'avait perdue ce jour-là même, et il s'en alla, emportant une véronique qui croissait sur la tombe, comme il eût emporté jadis une fleur du bouquet de sa fiancée.

Le temps, ce grand apaiseur ; le travail, ce baume puissant ; l'enfant, ce doux consolateur, eurent leur effet sur le cœur et l'esprit de Gontran, et après quelques semaines passées dans une absolue solitude, il se résolut à rendre les visites qui lui avaient été faites et qu'il n'avait pas reçues ; il fit une tournée, durant laquelle il entendit toutes les banalités que le grand deuil a le privilége d'inspirer ; seul, le médecin lui parut intéressant, car il lui parla simplement de Blanche et de ses derniers moments :

« La guérison n'était pas possible, dit-il, mais tout ce qui se pouvait humainement a été fait ; et puis, elle a été admirablement soignée !

— Par qui donc ? sa mère était là ? Mais ma belle-mère n'a jamais rien compris aux malades.

— Non, madame Lanfrand (j'oublie son nouveau nom) n'est arrivée que pour les funérailles ; mais la brave sœur de notre curé, et puis mademoiselle de Rymbault, n'ont pas quitté madame d'Anzac, et tous les soins corporels, spirituels, elle les a eus, grâce à ces deux dames. Je ne parle pas des attentions, des soins, de tous ces raffinements de délicatesse où, il en faut convenir, les femmes excellent, elle en a été comblée... C'est un aide puissant pour notre art...

— Vous dites mademoiselle de Rymbault ? interrompit Gontran.

— Oui, monsieur, oui ; une excellente et charmante demoiselle, la petite-fille du vieux général de Gauzens... Mais, sapristi ! vous la connaissez ! ajouta-t-il en se frappant le front, car les souvenirs lui revenaient.

— Oui, je la connais, et j'irai la remercier, répondit M. d'Anzac. »

Il n'alla point ce jour-là, il ne put s'y résoudre ; la pensée de Christine se rattachait à un souvenir pénible, elle lui rappelait la grande erreur, la grande faute de sa vie, son mariage, et il se demandait s'il avait le droit, même au nom de la reconnaissance la plus pure, de lui remettre sous les yeux ce malheureux passé dont elle aussi avait souffert ; plus il creusa cette question, plus la réponse fut négative. Il écrivit — il écrivit bien des billets qui furent déchirés, et enfin, quelques lignes simples, émues, pleines de gratitude, furent envoyées à mademoiselle de Rymbault.

Quelques semaines se passèrent de la manière la plus uniforme ; Gontran mettait en ordre ses affaires, négligées depuis longtemps ; il lisait beaucoup, il s'occupait de son fils, il écrivait à sa sœur ; il lui écrivait longuement, il lui parlait de Marcel, qu'elle aimait de plus en plus ; il y avait pourtant une chose qu'il ne lui disait pas, c'est qu'il pensait souvent à Christine. Il l'avait entrevue, le dimanche, à l'église ; il l'avait rencontrée un jour, au détour d'un sentier ; elle accompagnait mademoiselle Julienne ; et il s'étonnait que les traits, l'attitude, le regard de Christine se fussent gravés à ce point dans sa mémoire.

« Je suis fou ! » se disait-il parfois.

Il avait les mêmes amis que M. et madame d'Onfroy ; dans ce petit pays, les relations ne pouvaient être nombreuses ; mais personne ne lui parlait de mademoiselle de Rymbault ; Julienne seule s'échappait parfois, et parlait de son amie avec une chaleur d'admiration très-communicative. Pendant longtemps elle seule prononça ce nom, mais un jour M. d'Anzac le trouva, à sa grande surprise, sur les lèvres de son enfant :

« Tu sais, père, lui dit Marcel, que tu m'as envoyé au presbytère porter le journal à M. le curé ? Je me suis bien amusé, va ! il y avait un petit garçon.. non, un grand garçon, il a bien douze ans, qui s'appelle Henri, et qui est très-aimable. Nous avons un peu joué ensemble dans le jardin... tu sais ? il y a un jeu de boules et un trapèze, et puis il m'a invité à aller jouer demain avec lui. et M. le curé a dit que c'était très-bien.

— Si M. le curé approuve, je n'ai rien à dire Et où demeure ton ami ?

— Là-bas, père, au château. J'irai, dis ? »

Il alla le lendemain, et il revint le soir fort animé ; il avait joué avec Henri, avec Marie, sa sœur ; leur père lui avait montré des albums et un herbier, leur mère les avait fait goûter, une demoiselle, appelée Christine, leur avait appris à jouer aux homonymes, et elle l'avait embrassé en lui disant adieu.

« Ils sont tous très-bons ! ajouta Marcel ; j'aime surtout Marie, sa petite mère et mademoiselle Christine.

— Tu préfères les femmes, à ce que je vois ?

— Oui, père. Mais pourrai-je inviter Henri tout de même ?

— Certainement. »

Quelques semaines après, Gontran écrivit à sa sœur :

Val Saint-Jean, février 18...

Ma bonne sœur,

« Tu as un secret, et je crois l'avoir deviné. »

Voilà ce que dit ta dernière lettre; c'est donc par mes réticences mêmes que tu as entrevu qu'au fond de mon âme, je pensais beaucoup à ce dont je ne te parlais jamais! Je ne le cacherai pas, à quoi bon? ne devrais-je pas finir par te prendre pour confidente, et te dire que je souffre d'un mal ancien et nouveau, d'un mal connu et redouté! tu as bien deviné, Marguerite: je l'aime, celle qui m'aima un jour, qui allait devenir ma femme, celle que je rejetai si légèrement, si sottement, j'aime Christine! — Je n'ai pas osé la voir, je ne lui ai pas adressé la parole, sauf un mot écrit de remerciement pour les soins tendres, éclairés, dont elle a entouré la pauvre Blanche; je n'ose pas me présenter devant elle, car je vois maintenant ma conduite telle qu'elle fut — odieuse d'ingratitude et de légèreté, et je doute qu'elle voulût me recevoir. D'ailleurs, elle est avec des parents qui la chérissent et qui ne doivent pas m'aimer. Si, pourtant, elle avait conservé, dans son cœur noble, dans son cœur fidèle, une étincelle de cette affection qu'elle eut jadis pour moi! Mais comment le savoir? Comment lui dire mes regrets profonds, et cet amour, plein de respect, d'admiration qu'elle m'a fait connaître, ce qui serait tout mon avenir, si elle le voulait? Tu ne peux pas te figurer avec quel sentiment d'estime et de reconnaissance on parle d'elle dans ce petit coin du monde! Il n'est personne qu'elle n'ait obligé, et l'on cite encore son dévouement au vieux général, tout en parlant de sa charité pour les pauvres et de cette grâce sérieuse qui la rend si aimable à tous. Et elle m'a aimé! et je l'ai vue en robe de mariée, un instant m'a séparé de cet avenir, et cet instant a suffi pour creuser un abîme entre nous.

Mon pauvre Marcel l'aime, car il la connaît; il a pour camarade le jeune cousin de mademoiselle de Rymbault, et il me parle continuellement des bontés qu'elle a pour lui... C'est mon fils cependant... si elle haïssait le père, caresserait-elle l'enfant?

Dis-moi ce que tu penses de tout ceci; dois-je faire un pas en avant ou dois-je réprimer un sentiment, trop tard venu dans ma vie, et qu'une femme comme Christine repousserait? elle en aurait bien le droit! Conseille-moi, ma sœur, hélas! tu m'avais bien conseillé autrefois!

A toi,

GONTRAN.

MADAME DE VALZAY A SON FRÈRE.

Ismaïla, mars 18...

Mon bon Gontran,

Je suis ton aînée, je t'ai un peu regardé comme un fils, et je prends aujourd'hui les droits que l'âge et ton amitié me confèrent. J'écris à mademoiselle de Rymbault; je lui fais l'histoire sincère de tes sentiments, et je demande pour toi sa main, pour Marcel une bonne mère, pour moi une vraie sœur.

Je mets ma lettre et ma demande sous la garde de la Providence, et je t'embrasse, mon frère, mon ami, comme je t'aime.

MARGUERITE.

JOURNAL DE CHRISTINE.

Val Saint-Jean, avril 18...

Mon Dieu! vous le voulez donc! vous voulez donc que je sois heureuse dans l'accomplissement des plus saints devoirs et dans une union avec l'homme que mon aïeul avait choisi pour moi! Il m'aime, sa sœur me le dit, il sollicite ma main et Henriette et Edouard se sont faits ses avocats. En avait-il besoin!

Pauvre Blanche! je promets à ton âme d'être pour Marcel une mère tendre et dévouée; prie pour moi qui t'ai aimée.

Il va venir avec son fils; je m'arrête...

DEUX ANS APRÈS.

Val Saint-Jean, mai 18...

Je suis allée à l'église aujourd'hui, j'y ai présenté ma chère petite Marguerite à Dieu et à la Sainte Vierge; jamais je n'ai éprouvé un sentiment de bonheur plus intense, ni un plus profond besoin de remercier l'auteur de tout bien. Oh! Seigneur, protégez ceux qui sont toute ma félicité ici-bas, ce mari bien-aimé qui est aussi votre serviteur, notre fils Marcel, notre enfant au berceau, notre sœur, nos parents, nos amis, nos serviteurs, et faites que la gratitude de votre pauvre servante monte vers vous comme l'encens et retombe sur les pauvres comme la rosée! Bénissez-nous, Seigneur, père, mère, enfants.

FIN.

M. BOURDON.



LA PREMIÈRE AUMONE DE MARGUERITE

(SUITE ET FIN)

V

Un matin, le capitaine de Vandelans parcourait tristement la ville de Dijon. Il allait de rue en rue, au hasard, sans but, l'esprit distrait et le cœur navré. Il regardait autour de lui, machinalement, avec une extrême indifférence, lorsque soudain on le vit tressaillir et s'arrêter auprès d'un magasin de mercerie et de rubans. Il venait d'apercevoir, pendu là, pour la montre, un morceau de tapisserie dont le dessin ne lui était pas inconnu. Des cygnes sur un lac bleu et des fleurs dans une île; Albert avait déjà vu tout cela et ne pouvait l'oublier. Les choses les plus insignifiantes restent gravées dans la mémoire, lorsqu'elles se rattachent à de pénibles souvenirs.

Le jeune homme examina d'abord cette broderie d'un air pensif, mais point du tout étonné. Mademoiselle d'Emmerich se fournissait sans doute chez ce marchand, et le dessin de cette tapisserie était assez joli pour avoir plu à la jeune fille. Mais voici qu'en regardant de près, il vit sur l'aile d'un des cygnes certaine petite tache verte qu'il reconnut tout de suite. C'était lui-même qui l'avait faite, cette tache, et la tapisserie était bien celle qu'il avait vue entre les mains de Marguerite. Il ouvrit brusquement la porte du magasin, et s'adressant à la marchande :

« Madame, je désirerais acheter un des morceaux de canevas qui sont à l'étalage; celui sur lequel on a brodé un lac et des cygnes.

— Cet écran? Il est charmant, d'un goût exquis et d'une exécution parfaite, répliqua la demoiselle de magasin en ouvrant un carton. Nous en avons beaucoup du même genre, je vais vous les faire voir.

— C'est inutile, madame, je m'en tiens à mon premier choix, dit l'officier qui continuait à examiner la petite tache verte.

— Je comprends bien, mais les écrans que nous avons ici sont en tous points semblables à celui que vous désirez. Voyez, monsieur, répartit la jeune fille en étalant sur le comptoir cinq ou six morceaux de canevas, sur chacun desquels on avait brodé une île verte, un lac bleu, des cygnes et un cadre imitant le chêne sculpté.

— Mais, madame, je voudrais celui qui est en montre et non pas un autre, dit Albert avec impatience.

— Comme il vous plaira, monsieur. Je dois vous faire remarquer cependant qu'il est défraîchi, il y a des taches; voilà pourquoi j'hésite à vous le vendre et pourquoi nous l'avons mis à l'étalage. Il produit autant d'effet qu'un autre, et il nous est égal que le soleil le ternisse. Du reste, ce carton est rempli d'écrans exactement pareils, et qui ont été brodés par la même ouvrière.

— Par la même ouvrière? répéta-t-il étonné.

— Oui, monsieur, elle en a fait six douzaines pour notre maison.

— Six douzaines!

— Tout autant, répliqua la marchande, que l'air un peu effaré de ce bel officier fit sourire.

— Mais, dit Albert, c'est un travail immense et cette... ouvrière a dû employer des années...

— Oh! non, monsieur, à force de répéter le même dessin, on l'apprend par cœur, et alors cela va très-vite... puis, le fond n'est pas fait, veuillez le remarquer.

— Et, reprit-il en balbutiant, vous connaissez la personne qui travaille pour votre magasin?

— Beaucoup de jeunes personnes travaillent pour notre magasin, monsieur, et nous les connaissons toutes, excepté celle qui a brodé ces écrans. C'est une religieuse qui nous les apporte, et c'est à elle que nous les payons.

— Alors il s'agit d'une œuvre?

— Je l'ignore, et ceci ne nous regarde point; nous sommes contents de notre ouvrière, et nous lui avons fait une nouvelle commande, sans chercher à savoir ce qu'elle juge à propos de nous cacher... Lequel de ces écrans monsieur prend-il? ajouta la demoiselle d'un petit ton bref. »

Albert comprit qu'il avait assez questionné et que la jeune fille n'était plus disposée à répondre. Il la pria donc simplement de lui donner la tapisserie qui était en montre.

« Très-bien, monsieur, dit-elle, charmée de se débarrasser d'une marchandise qu'elle n'eût pu vendre qu'au rabais. La tache n'est pas large, et en défaisant quelques points... Faut-il donner à monsieur de la laine pour le fond? »

Albert répliqua qu'il trouvait la tapisserie fort bien ainsi, et qu'il ne voyait pas la nécessité d'y ajouter un fond, ce qui fit encore sourire la jeune demoiselle, et, après avoir payé son emplette assez cher, il sortit singulièrement rêveur, et s'en alla frapper à la porte de son vieil ami le professeur de musique.

M. Schmidt occupait deux petites chambres au

second étage d'une vieille maison d'assez triste apparence, et plus haut, tout à fait sous le comble du logis, il avait loué une mansarde longue et étroite qu'il appelait sa galerie. C'est là qu'il renfermait ses antiquailles, comme disait Albert. Celui-ci ayant sonné au second deux ou trois fois sans que personne vînt ouvrir, grimpa lestement au grenier, trouva la porte entr'ouverte et M. Schmidt qui s'amusait à ranger ses bibelots.

« Vous voici donc enfin, beau ténébreux, dit gaiement le vieillard. Qu'avez-vous fait depuis trois jours qu'on ne vous a vu ? Je suis allé plusieurs fois à votre hôtel et n'ai pas eu l'heur de vous rencontrer.

— Moi aussi, cher monsieur, je suis venu chez vous et vous n'y étiez pas, répondit Albert, en promenant ses regards de tous côtés avec une curiosité un peu moqueuse. »

Le vieil Alsacien avait entassé dans sa mansarde les objets les plus bizarres et les plus disparates, et il n'y en avait aucun sur lequel la main du temps n'eût laissé son empreinte, aucun que la poussière d'un nombre de siècles, plus ou moins considérable, n'eût voilé et dérobé au profane vulgaire. Livres, meubles, tableaux, tapisseries, armes, médailles, etc., on voyait un peu de tout dans cette pièce, qui ressemblait à la boutique d'un fripier.

« Voilà mes richesses, dit Schmidt, en se frottant les mains d'un air de satisfaction profonde. Qu'en pensez-vous, capitaine ?

— Qu'elles ne tenteront nul voleur, s'il faut parler franc, répondit le jeune homme. Comment pouvez-vous vous plaire au milieu de ces vieilleries ? Tout cela paraît si miséra... je veux dire c'est bien détérioré. »

M. Schmidt sourit.

« Oui, oui, fit-il en branlant la tête, c'est ainsi que s'expriment ceux qui ne sont point initiés parmi nous ; c'est frippé, cela paraît misérable... Allez, allez, jeune homme, les apparences sont trompeuses, et j'ai le droit d'être fier de mon petit musée. Pour un amateur aussi peu favorisé de la fortune, j'ai bien réussi. Mais aussi que de peines je me suis données ! Ces vieilleries, je les ai rassemblées brin par brin, comme l'oiseau fait son nid ; j'ai veillé sur elles pendant la guerre, je les ai préservées, sauvées, apportées ici. Mais, Seigneur, vous ne m'écoutez pas, comme dit le poëte, fit le bonhomme en s'interrompant. Qu'avez-vous ? Vous êtes plus sombre que la nuit. Me cacheriez-vous quelque chagrin ?

—Eh bien! oui, répondit Albert, en se jetant dans un fauteuil du temps de Henri II, qui se trouvait près de lui, oui, cher monsieur Schmidt, je suis inquiet et préoccupé.

— Voyez-vous cela ! j'en étais sûr ! Qu'est-ce donc qui vous tracasse, capitaine ?

— Ah ! vous allez dire que je répète toujours la même chose ; c'est au sujet de M. d'Emmerich, que je... En un mot, je ne serai point tranquille tant que je ne saurai pas pourquoi mon cousin ferme la porte à ses amis et devient si misanthrope.

— En ce cas, il faut aller le lui demander, car nul autre que lui ne peut vous renseigner sur ce point.

— Cependant, cher monsieur Schmidt, je comptais sur vous.

— Sur moi ? ah ! par exemple ! Non, non, capitaine, je ne retournerai pas à Montigny, même pour vous rendre service.

— Mais il ne s'agit point d'aller à Montigny. Permettez que je vous dise ce que je désirerais. Vous connaissez ce monsieur Verny, que mon cousin a emmené un jour chez lui dans sa voiture ?

— Oui, un peu, très-peu ; c'est sa sœur surtout que je connais : elle est la mère d'une de mes élèves.

— Cela suffit. Puisque vous allez chez cette dame, vous pourriez obtenir, par son entremise, les renseignements dont j'ai besoin.

— Je le pourrais, sans doute, en supposant que M. Verny comprît quelque chose à la conduite de votre cousin ; mais je n'ai jamais cherché à surprendre les secrets des gens, et, avec votre permission, je respecterai celui de M. d'Emmerich. »

Albert fit un geste de dépit.

« Il faut tout vous dire, s'écria-t-il, puisque sans cela je n'obtiendrais rien de vous. Sachez donc que M. d'Emmerich vient de me refuser la main de sa fille, après me l'avoir promise il y a six ans.

— Est-ce possible ? Voilà qui est tout à fait blâmable ; mais ce mariage n'agrée plus à mademoiselle Marguerite probablement. Ces jeunes filles sont changeantes et variables comme l'onde. »

Albert secoua la tête.

« Je ne crois pas, dit-il, que ma cousine soit aussi inconstante que cela, et, si vous le voulez bien, cher monsieur Schmidt, je vais entrer dans quelques détails.

—Je suis tout oreilles, » répondit le bon vieillard, en rapprochant son fauteuil de celui du capitaine.

VI

Le lendemain, M. Schmidt entra chez Albert au moment où celui-ci s'apprêtait à sortir. Le vieux professeur avait perdu son air guilleret et faisait triste mine. Il serra silencieusement la main de son ami, et s'assit très-pensif, en s'essuyant le front et peut-être aussi les yeux. Le jeune officier l'examinait avec anxiété.

«Je me disposais à aller vous voir, » murmura-t-il. M. Schmidt l'interrompit brusquement et dit très-vite, d'une voix saccadée :

« J'ai parlé à la sœur de M. Verny ; elle est parfaitement au courant des affaires de votre pauvre cousin. Celui-ci et mademoiselle Margue-

rite seront demain sur le pavé. La guerre les a ruinés entièrement. Il ne leur restait que des dettes et le domaine de Montigny, qui ne vaut pas grand'chose. M. Verny vient d'acheter le domaine et d'acquitter les dettes. Depuis quatre ans, ces malheureux sont dans le dénuement le plus complet. Leur château n'est qu'une masure, sans meubles, sans... Les soldats prussiens l'ont dévalisé et mis dans un état déplorable. Cela fait pitié. C'est pour cacher leur extrême misère que cet homme si distingué et cette jeune fille si charmante se sont sequestrés du commerce du monde. Du reste, ils n'ont jamais eu l'intention de passer leur vie ainsi. C'était en attendant un sort meilleur. Ils espéraient gagner un procès qu'ils avaient en Alsace, et recouvrer une somme assez forte. Avec cet argent, M. d'Emmerich, si habile industriel, aurait pu rétablir sa fortune; mais le procès est jugé, perdu, et... et je me demande ce que vont devenir ces infortunés », fit M. Schmidt, en cachant sa figure dans ses mains.

Albert s'était levé et se promenait de long en large avec agitation.

« Je ne suis point surpris, dit-il; depuis hier, j'avais pénétré en partie ce triste secret. Voilà donc pourquoi l'on me refuse la main de Marguerite. C'est outrer la délicatesse, et l'on ne me connaît guère. Croit-on que je m'inquiète de savoir si elle est riche ou pauvre? Ah! cela m'est bien égal.

— C'est possible, mon cher ami, mais cela n'est point égal au ministre de la guerre; je m'étonne que vous n'y pensiez pas.

— Eh! si, j'y pense; mais je donnerai ma démission.

— En vérité! voilà sans doute pourquoi M. d'Emmerich vous faisait un secret de sa détresse. Vous dites qu'il ne vous connaissait pas; il paraît qu'il vous connaît fort bien, au contraire, et qu'il vous sait très-capable de faire un coup de tête. Vous donneriez votre démission? Vous seriez bien avancé! Quelles ressources vous resterait-il?

— Aucune. La guerre, qui a ruiné mon riche cousin, m'a enlevé le peu que je possédais, à savoir: une maison à Strasbourg et quelques milliers de francs que me doivent d'anciens locataires. La maison a brûlé pendant le siége, et j'ignore ce que sont devenus mes locataires. Mais je suis jeune, habitué au travail, et Dieu aidant, je saurai gagner la vie de ma famille.

— Comment vous y prendrez-vous? demanda M. Schmidt en fixant sur lui ses petits yeux gris.

— Ah! laissez-moi réfléchir... Il n'est pas possible de dire: *ex abrupto*... Mais les emplois ne manquent pas qu'un officier peut occuper.

— Non, certes; pour ma part, je connais un ancien lieutenant qui est employé dans les postes ou les télégraphes depuis dix-huit mois. Il gagne mille francs par an, mais aussi il a de bonnes protections. »

Albert repoussa brusquement le fauteuil sur lequel il s'appuyait.

« Avez-vous juré de me désespérer? s'écria-t-il.

— Non, capitaine, mais je voudrais vous prouver qu'il serait généreux de ne pas songer plus longtemps à épouser mademoiselle d'Emmerich. Vous ne pouvez lui faire qu'un sort déplorable; croyez-moi, renoncez à ce projet, ne soyez point égoïste.

— Voilà le conseil que vous me donnez? Quoi! le plus misérable paysan peut épouser la jeune fille qu'il aime, si pauvre qu'elle soit, et entrer en ménage avec les chances les plus favorables, et ce bonheur me serait refusé?

— Hélas! oui, mon cher ami. Que voulez-vous, avec nos mœurs actuelles et les exigences de la société... »

Le jeune homme l'interrompit vivement.

« M. Schmidt, dit-il d'un ton ferme, avant de renoncer à mes plus chères espérances, je veux savoir s'il m'est impossible d'obtenir un emploi suffisamment rétribué. J'irai à Paris ce soir; ne me faites pas d'objections, j'irai. Maintenant, laissons cela, et soyez assez bon pour me donner tous les renseignements que vous avez reçus. Vous prétendez que M. d'Emmerich ne possède plus rien; cependant la maison est montée sur un certain pied, il a des domestiques. »

M. Schmidt hocha la tête.

« Oui, répondit-il, il a Conrad et Brigitte, mais ce sont des amis dévoués en même temps que des serviteurs. Depuis quatre ans, ils n'ont pas touché de gages; il est vrai qu'on prélèvera sur le prix de la vente du domaine tout ce qui leur est dû.

— Enfin, M. d'Emmerich a la plus élégante voiture et les plus beaux chevaux de la province peut-être, je les ai vus.

— Aveugle que vous êtes. La voiture et les chevaux appartiennent à M. Verny. Celui-ci, qui tient à avoir des propriétés dans le canton de Montigny, désirait vivement d'acheter le château de votre cousin. M. d'Emmerich ne désirait pas moins de le vendre. Ils ont donc été promptement d'accord. Ils avaient pris rendez-vous pour le jour où vous les avez vus au village, et ils devaient aller chez le notaire après la distribution des prix. Naturellement mademoiselle Marguerite accompagnait son père, puisque c'est à elle que le domaine appartenait. Je vous avais bien dit que, pour les déterminer à assister à cette petite fête, il avait fallu une circonstance importante et exceptionnelle. Cependant la vente n'eut pas lieu ce jour-là; M. Verny, ayant voulu visiter encore une fois ce vieux château, auquel il se propose de faire de grandes réparations, M. et mademoiselle d'Emmerich durent emmener chez eux le futur député; celui-ci avait sa voiture... Vous savez le reste.

— Ah! dit Albert, se parlant à lui-même, que j'ai donc été peu clairvoyant! Lorsque j'ai dîné

à Montigny, tant de choses auraient dû m'ouvrir les yeux, me faire remarquer cette pénurie absolue. On m'a tenu au jardin toute la soirée, sans me permettre d'entrer dans la maison. De celle-ci je ne connais qu'une chambre pauvrement meublée, qui est sans doute la pièce la plus confortable; puis je me rappelle certains incidents... Mais alors je n'ai rien vu, rien deviné. Et à la distribution des prix, cette petite croix d'or que Marguerite a déposée dans la bourse de la quêteuse... Son dernier bijou peut-être, un souvenir, un objet précieusement conservé. Hélas! non, M. d'Emmerich n'avait point oublié son porte-monnaie, il craignait d'en faire voir le contenu.

— Oui, oui, capitaine, vos amis ont soigneusement caché leur triste position, et montré beaucoup de dignité dans le malheur. Redoutant d'être importuns, ou du moins froidement accueillis, ils se sont éloignés du monde, ils ont souffert en silence, dans la solitude, et usé de tant de réserve qu'on a cru voir de l'orgueil où il n'y avait que la noble fierté du pauvre, le respect de soi-même, et une discrétion peut-être exagérée. »

Ici M. Schmidt s'interrompit et regarda sa montre.

« Je ne puis rester plus longtemps, dit-il; j'ai des leçons à donner et d'autres occupations plus pressantes encore. Nous nous reverrons, sinon aujourd'hui, du moins lorsque vous serez revenu de Paris. »

Quelques heures après, tandis que le capitaine de Vandelans montait en wagon, M. Schmidt, assis dans son grenier, inventoriait ses trésors, la larme à l'œil et le sourire sur les lèvres. Il venait sans doute de se décider à faire quelque chose qui lui coûtait beaucoup, car il était fort agité, et son humeur variait à chaque instant d'une façon surprenante; il semblait être en même temps heureux et triste, sombre et gai; tantôt il chantonnait, et tantôt il murmurait, en soupirant, le nom de Marguerite.

VII

Albert passa une semaine à Paris. Dès qu'il fut de retour, il alla voir M. Schmidt; mais ce n'était certes point pour lui faire partager ses espérances. Le pauvre jeune homme avait vu échouer toutes ses tentatives, et il se laissait aller au plus profond découragement.

Le professeur de musique n'était point chez lui, mais notre officier avait pris l'habitude de monter au grenier lorsqu'il ne trouvait personne au second. Il savait maintenant que son vieil ami passait là-haut toutes ses heures de loisir, et il comptait le surprendre en contemplation devant ses trésors.

Il se trompait : non-seulement M. Schmidt n'était point dans sa mansarde, mais encore la mansarde était vide. Meubles, livres, tableaux, poteries, ferraille, on avait tout déménagé. Les rayons du soleil se jouaient sur les murailles nues, sur le plancher raboteux et dans ces recoins, obscurs hier encore, où Albert avait vu reluire dans l'ombre le chêne poli des bahuts, l'acier damasquiné des panoplies, et cette belle patine, vernis précieux que le temps met sur les bronzes. Le jeune homme embrassa tout d'un coup d'œil rapide et ne put retenir une exclamation de surprise, presque d'effroi. Qu'était-il donc arrivé à son bon vieil ami?

Il ne lui était rien arrivé de fâcheux; car le voici qui montait l'escalier d'un pas agile en souriant et en fredonnant, juste au moment où le capitaine de Vandelans s'inquiétait sur son sort.

« Ah! vous m'avez fait peur, s'écria le jeune homme en lui prenant la main. Cette porte ouverte, ce grenier vide... Pourquoi ne m'avoir pas dit que vous aviez l'intention de déménager?

— Parce que l'idée m'en est venue tout d'un coup, mon cher capitaine. Mais parlons de vous, d'abord. Qu'avez-vous fait là-bas? Espérez-vous réussir? Rapportez-vous quelque promesse?

— Non, rien de semblable, répondit Albert d'une voix tremblante. Mes desseins ont échoué aussi complétement que possible. Ce que l'on consent à me donner mettrait à peine ma famille au-dessus du besoin. Vous avez raison, je serais le pire des égoïstes si je songeais à épouser Marguerite en de telles conditions. Il faut que je renonce à ce bonheur.

— Ah! mon Dieu! que me dites-vous? Je suis désolé, s'écria M. Schmidt d'un ton qui démentait ses paroles. Vous ne voulez plus épouser mademoiselle d'Emmerich? Voici bien une autre affaire et j'ai fait une belle école. Justement ce matin, oui, ce matin même, je suis allé supplier son père de vous accorder sa main.

— Vous? répartit l'officier, surpris et mécontent. De quel droit?... Est-ce une plaisanterie, monsieur Schmidt? »

Le vieillard secoua la tête.

« Je ne songe guère à plaisanter, dit-il; dans tout ceci je ne vois pas le plus petit mot pour rire. Sans doute je suis heureux, très-heureux; mais je ne suis pas gai précisément. Saisissez, je vous prie, la différence... Eh! mon cher ami, ne prenez pas cet air impatient. En deux mots, je vais vous expliquer la chose : Savez-vous ce que j'ai fait des chers trésors qui remplissaient cette chambre?

— Vous les avez transportés ailleurs, parbleu!

— Je les ai vendus aux enchères, capitaine; j'ai tout vendu, tout jusqu'à la moindre médaille, pour la modique somme de cinquante mille francs.

— Cinquante mille francs? répéta Albert surpris; voilà un fameux marché, par exemple.

— On voit bien que vous ne vous y connaissez pas, dit mélancoliquement M. Schmidt. Mon petit musée valait mieux que cela; mais il y a tant de

gens qui ne font nul cas de ces sortes de choses! Du reste, je ne me plains pas; il me fallait de l'argent à tout prix.

— Vraiment? Vous aviez des dettes, peut-être? fit Albert de plus en plus étonné.

— Oui, capitaine, répartit le vieillard avec émotion; j'avais une ancienne dette qu'il était temps d'acquitter. J'étais, depuis dix-sept ans, le débiteur de mademoiselle d'Emmerich: sans parler des cinq cents francs qu'autrefois elle n'a pas voulu reprendre, et que j'ai fini par donner aux pauvres, je lui devais absolument tout ce que je possédais, et il n'eût pas été juste de la laisser dans un pareil dénûment, lorsqu'il m'était possible de me libérer. »

Albert l'interrompit.

« Quoi! dit-il, c'est pour Marguerite?... Mais cher monsieur Schmidt, elle ne peut pas, elle ne doit pas accepter cet argent. »

Le vieillard hocha la tête.

« Bien, bien, dit-il; ne vous inquiétez pas... l'affaire est arrangée.

— Arrangée? Comment cela? Je vous répète que mademoiselle d'Emmerich doit refuser...

— Eh! soyez satisfait, elle a refusé aussi. Oui, elle et son père ont refusé net le cadeau que je voulais faire à la jeune fille, et sur ce point je n'ai pu vaincre leur obstination; mais ils ont bien voulu que je leur prêtasse ces cinquante mille francs, et ils fondent de grandes espérances sur cette faible somme. Je vous ai dit que M. d'Emmerich a inventé une nouvelle teinture pour les tissus de laine, un brun admirable, d'une nuance charmante, claire, dorée, que nous appellerons *brun Marguerite*. Nous allons établir une fabrique.

— Établir une fabrique avec cinquante mille francs? Y songez-vous, monsieur Schmidt?

— Oh! je sais bien que ce n'est guère, mais nous nous procurerons d'autres mises; les capitaux attirent les capitaux, et M. d'Emmerich est un trop habile industriel pour ne pas trouver des associés. Il y a longtemps qu'il se serait tiré d'affaire, s'il n'eût pas été absolument sans ressources. Pour entreprendre n'importe quoi, il lui fallait un peu d'argent, un noyau... il l'a, il est sauvé.

— Oui, mais au prix de quel sacrifice? dit Albert en regardant la mansarde vide. »

M. Schmidt s'efforça de rire.

« Que parlez-vous de sacrifice? dit-il. Me voilà riche, je vais avoir des rentes.

— Dieu le veuille, » murmura le jeune homme pensif.

La fabrique est établie; c'est un établissement prospère qui donne de très-beaux bénéfices. Marguerite et Albert sont mariés. M. Schmidt est toujours l'associé de M. d'Emmerich et sera bientôt un riche capitaliste. En attendant, il s'occupe à remeubler son grenier; il y met beaucoup de zèle. En toutes saisons, on le voit battre la province, et courir de chaumière en chaumière pour découvrir des antiquailles.

MICHEL AUBRAY.

UNE INIMITIÉ

I

Le jour baissait à Plouernec; les habitués du Cercle, voyant qu'on tardait à apporter les lampes, avaient quitté whist et journaux et, groupés autour d'un grand feu, ils devisaient.

« Il y aura bientôt du nouveau à Plouernec, dit l'un d'eux.

— Qu'est-ce donc?...

— Le retour au pays et l'arrivée prochaine du jeune Borel et du jeune Kernolan; j'ai appris que le premier venait d'être reçu docteur en médecine et qu'il se disposait à prendre sous peu la clientèle de son vieux père; puis que le second, licencié en droit, allait faire son stage dans l'étude de maître Kernolan, qu'il remplacera plus tard.

— Ah!... Et savez-vous encore si la haine qui existe entre ce dernier et le docteur Borel, sera héréditaire?...

— C'est à présumer; il serait difficile que les deux jeunes gens pussent se voir avec plaisir dans les termes où se trouvent leurs parents...

— N'importe, interrompit un élégant, nous aurons deux danseurs de plus à nos soirées; c'est, selon moi, le beau côté de l'événement...

— Pauvre Pierre Kernolan! exclama un autre; condamné à ne jamais inviter mademoiselle Antoinette Borel, notre plus ravissante danseuse... Quel supplice!... »

En cet instant, la salle s'éclaira et les attraits du *mort* surpassant ceux de la chronique locale, on reprit place autour des tables de jeu et le silence se fit.

II

Le dimanche suivant, à la messe, bien des regards se braquaient curieusement sur les deux bancs placés l'un à droite, l'autre à gauche du chœur. Dans le premier était réunie la famille Borel au grand complet, car le jeune docteur Fernand était depuis trois jours de retour à Plouernec; dans le second priaient le notaire Kernolan, sa femme et leur fils Pierre, arrivé la veille au soir. La haute taille de ce dernier, son fier visage, pâle et impénétrable comme ceux que burinait Rembrandt, son regard extraordinairement éclairé, tout en lui intriguait au plus haut point les tranquilles Plouernecquois dont l'imagination voyait déjà l'inimitié des Borel et des Kernolan prendre les proportions les plus tragiques.

De mémoire d'homme, on n'avait vu si peu de recueillement dans la petite église...

Après le dernier Évangile; les robustes paysans, agenouillés sur la dalle, relevèrent leur front au qu'ombrageaient leurs longs cheveux; les gentilles Bretonnes rajustèrent leur coiffe aux diaphanes ailes blanches et glissèrent leur chapelet dans les larges poches de leur tablier de soie; la foule descendit vers le portail et s'écoula peu à peu.

Emportée par son flot, Antoinette Borel se trouva auprès du bénitier en même temps que Pierre Kernolan. Celui-ci jeta sur elle un regard rapide, et sans reconnaître dans cette belle jeune fille l'enfant qu'il avait perdue de vue depuis bien des années, il trempa le bout de sa main dans l'eau sainte, et la lui tendit.

Antoinette l'effleura de son doigt effilé sans même lever les yeux, fit un pieux signe de croix et rejoignit sous le porche ses parents et son frère, dont l'affluence des fidèles l'avait un instant séparée.

A peine hors de l'église, Fernand s'approcha d'elle et lui dit à voix basse :

« Sais-tu le nom de celui qui t'a offert l'eau bénite ?

— Non, mon frère.

— Eh bien ! c'est M. Pierre Kernolan...

— Est-ce possible ?... s'écria-t-elle; mais hier encore, il n'était pas ici.

— Tu te trompes ; il est arrivé par le train du soir, et ce matin, à l'église, il était dans son banc. Ne l'as-tu donc pas remarqué pendant la messe ?

— Non, frère ; pendant la messe, je priais. »

Le jeune docteur était peu mystique ; sa foi de Breton n'avait pas sombré tout entière peut-être dans l'océan parisien, mais elle en avait heurté bien des fois les écueils, et des débris qui lui restaient il s'était fait une religion à son usage, une religion de fantaisie où la messe du dimanche n'était admise qu'à la condition d'être presque un divertissement, une sorte d'inspection de tous les visages anciens et nouveaux, connus et inconnus.

Aussi les dernières paroles de sa sœur amenèrent-elles un ironique sourire sur les lèvres de Fernand.

Ce sourire fit froid à l'âme d'Antoinette ; elle crut voir ces lèvres moqueuses prêtes à laisser échapper des paroles légères qui eussent blessé ses croyances et sa piété, et afin de s'épargner cette affliction, elle se tut ; attristée et pensive, elle suivit silencieusement sa mère pendant le trajet de l'église à sa demeure.

Arrivée là, M. Borel, l'arrêtant tout à coup, fixa sur elle un regard mécontent et sévère qu'elle ne lui avait jamais vu.

« Pourquoi as-tu touché une main que tu devais repousser? lui dit-il rudement.

— Père, répondit Antoinette de sa douce voix, j'ignorais quelle était cette main et je n'y avais pris nulle garde... Tout à l'heure seulement Fernand m'a appris que...

— Assez ! interrompit M. Borel ; ne prononce pas devant moi un nom que j'exècre... Je te crois, ma fille, reprit-il au bout d'un instant, avec plus de calme, mais à l'avenir, modère dans certaines circonstances ton excessif recueillement, et sache que tant que je vivrai, jamais je ne souffrirai le moindre rapport entre mes enfants et mes ennemis. »

Il lui fit signe qu'il voulait être seul et Antoinette s'éloigna. Désirant cacher à sa mère une scène dont sa charité se serait douloureusement émue, la jeune fille se dirigea vers sa chambre, s'y enferma et vint pleurer aux pieds de celui qui, dans une sublime prière, a daigné lui-même nous enseigner le pardon.

Oh ! quand donc la cinquième supplication du *Pater* monterait-elle aux lèvres de son père bien-aimé, à celles de son ennemi !... Quand donc viendrait-elle, comme une rosée de paix et d'amour, éteindre dans leurs cœurs l'ardente flamme de la haine !... Quand donc sonnerait cette heure radieuse où, sous la dictée d'une bouche divine, ils se diraient enfin l'un à l'autre :

« Pardonnez-moi comme je vous pardonne ! »

Antoinette murmura longtemps ces douces plaintes en face du Crucifix...

Ah ! qu'elle prie, et que la persévérance de sa prière soit la goutte d'eau qui use le rocher !

III

Le notaire Kernolan et le docteur Borel n'avaient pas toujours été désunis. Dans leur enfance, dans leur jeunesse, ils s'étaient connus et aimés; mais c'est une fleur délicate que celle de l'amitié, une ombre de jalousie la décolore, un souffle d'orgueil la flétrit, un éclair de colère la brise.

Par une étrange ironie de leur destinée, la famille Borel et celle du notaire vivaient fort près

l'une de l'autre; leurs demeures étaient contiguës et leurs jardins n'étaient séparés que par un haut mur vêtu de lierre. Malgré cette proximité, jamais, pendant les premiers mois qui suivirent l'arrivée des deux jeunes gens à Plouernec, Antoinette n'avait aperçu Pierre; seulement, quelquefois, durant les soirs d'été, les échos d'une voix d'homme arrivaient jusqu'à elle, tantôt faibles comme un soupir, tremblants comme une plainte, tantôt graves comme la prière, déchirants comme la douleur. Souvent ces échos redisaient la deuxième strophe du célèbre chant de Donizetti:

« Depuis qu'en lui donnant l'eau sainte,
» Ma main a rencontré sa main... »

Le vieux docteur entendait, impassible, ces accents émus et puissants; mais un soir madame Borel ayant eu l'imprudence de s'écrier: « Que c'est beau! » il haussa les épaules et s'éloigna à grands pas, geste et action qui dès lors se renouvelèrent chaque fois que Pierre murmurait ses premières notes.

Enfin l'hiver vint, et Antoinette l'accueillit comme un libérateur. Elle avait pourtant une âme d'artiste que cette admirable voix ne pouvait laisser insensible, mais avant tout elle avait un cœur de fille et de chrétienne, et devant l'agitation haineuse que provoquaient chez son père les chants du ténor voisin, elle avait hâte de voir les jardins déserts et d'entendre les gémissements du vent au lieu des harmonies qu'apportait la brise du soir.

Aussi la vit-on doucement joyeuse à la première veillée d'octobre, alors qu'assise près de sa mère, elle préparait pour les siens et pour elle ce double vêtement dont il est parlé au livre des *Proverbes;* devant l'âtre gaîment éclairé, M. Borel lisait son journal; non loin de lui, Fernand, absorbé, le front dans les mains, étudiait avec ardeur et semblait chercher à ajouter quelque nouvelle corde à l'arc thérapeutique. Nul bruit du dehors, nul accent détesté ne venait troubler l'harmonie intime de cette calme soirée; c'était l'union, c'était la paix, c'était le bonheur.

Les choses allèrent quelque temps ainsi, mais un jour que le jeune docteur paraissait fatigué et pâli, son père jeta sur lui un regard soucieux et lui dit avec bonté:

« Tu travailles un peu trop; il te faudrait quelques distractions... Pourquoi ne vas-tu pas au Cercle ?

— Père, je n'y vais pas, parce que sans doute j'y rencontrerais le fils du voisin, ce qui me serait désagréable... Cette froide et fière figure a toujours eu le don de m'irriter. »

Le front de M. Borel s'assombrit et les deux femmes sentirent passer sur leur cœur un frisson glacé. Jusque-là, elles avaient secrètement espéré que le jeune homme était resté étranger aux inimitiés paternelles, et dans la crainte de perdre cet espoir, elles avaient toujours évité d'interroger ses sentiments à cet égard.

Maintenant, le doute même ne leur était plus permis.

Quelques jours plus tard, à l'heure du dîner, le docteur et sa femme, seuls avec Antoinette, attendaient Fernand, qui tardait à rentrer.

L'amour maternel, qui possède à un degré suprême le génie de l'angoisse, le don des pressentiments, la perception du léger point noir qui amène la tempête où doit s'engloutir le bonheur de l'enfant adoré, s'alarmait déjà, et le regard anxieux de madame Borel suivait sans cesse sur le cadran la marche rapide de l'aiguille. — Une fois son mari surprit ce regard, et lui dit:

« Fernand aura été retenu dans quelque maison, et sans doute il pense que nous lui prolongerons le quart d'heure de grâce... J'espère, mon amie, que vous n'êtes pas inquiète ?...

— Il est si ponctuel d'habitude... répondit madame Borel comme se parlant à elle-même;... je ne sais pourquoi... j'ai peur! ajouta-t-elle bien bas. »

En cet instant, un coup de marteau retentit.

« Mère, le voici! » s'écria Antoinette.

On entendit dans l'escalier un pas étrange, tantôt hésitant, tantôt précipité, puis la porte s'ouvrit et Fernand parut, l'œil étincelant, le front haut, le visage empourpré.

Sa mère le regarda et se tut. Antoinette tremblait. — M. Borel, plus maître de lui, interrogea son fils:

« Te serait-il arrivé quelque chose ? lui demanda-t-il.

— Mon père, répondit brusquement le jeune homme, je me suis croisé tout à l'heure avec ce Pierre Kernolan... Sans que je sache pourquoi, il m'a toisé de son glacial et insolent regard, et moi, exaspéré, altéré de vengeance plus que de coutume, je lui cinglai sur-le-champ un vigoureux soufflet. — Lui, toujours impassible, me dit alors avec calme:

« Demain matin à six heures, monsieur, je vous attends sur la Lande Verte. Choisissez votre arme.

» — L'épée, répondis-je.

» — C'est bien, monsieur, je serai exact. »

— Voilà ce qui m'est arrivé, mon père... Si j'étais seul, je m'en réjouirais, mais à cause de vous, ma mère, de toi, ma sœur, je le regrette puisque je vous afflige. »

Il cessa de parler, et un silence de mort régna dans l'appartement. M. Borel songeait avec effroi à l'inhabileté de son fils dans le maniement des armes; il se souvenait au contraire d'avoir entendu vanter l'adresse, la force, l'incomparable sûreté de main de son rival. Madame Borel avait des visions plus sombres encore.

« Le duel pour mon enfant, pensait-elle, c'est la mort... et la mort, c'est l'éternité!... »

L'Éternité!... La malheureuse mère se répéta

plusieurs fois à elle-même ce mot consolant ou terrible comme pour en mesurer les insondables profondeurs, puis elle pleura...

Où irait cette âme au sortir de la lutte suprême? Où l'emporterait ce dernier soupir exhalé dans une malédiction ?.,.

L'œil maternel s'arrêta épouvanté sur le seuil de ces ténébreuses régions, et se détournant, chercha un point lumineux, un rayon d'espérance. Ce rayon brillait très-pur et très-doux sur le front d'Antoinette.

Madame Borel l'attira vers elle et le baisa.

« Du courage, ma mère!... murmura la jeune fille en étouffant un sanglot.

— J'en ai besoin, mon enfant, répondit madame Borel d'une voix très-basse, car j'ai, vois-tu, d'affreux pressentiments... Si ton frère se bat demain, il mourra, et s'il meurt... je ne lui survivrai pas! »

La pauvre mère avait prononcé ces derniers mots avec la froide énergie du désespoir; elle les regretta en voyant chanceler sa fille, et désirant la soustraire pendant quelques instants aux émotions trop fortes de cette scène, elle se pencha vers elle et lui dit :

« Je voudrais être seule un moment avec ton père et ton frère... Va, mon enfant, va dans ta chambre et prie pour nous ! »

Antoinette, pâle, brisée, obéit silencieusement; mais lorsqu'elle fut seule en face de son Christ d'ivoire, seule avec le confident adoré dont l'amour ne se lasse pas d'écouter nos plaintes et de consoler nos douleurs, son âme déborda et jeta ce cri :

« Mon Dieu, que votre paix descende sur vos serviteurs égarés! Faites qu'ils se pardonnent, qu'ils s'aiment, puis, Seigneur, prenez mon cœur tout entier et que le jour de leur réconciliation soit celui de nos fiançailles... O Jésus, mon divin, mon unique époux, daignez hâter ce jour!... »

Que se passa-t-il alors pour l'angélique enfant?.. Meurtrie par la pierre de l'épreuve, vit-elle, comme un autre Etienne, le ciel ouvert sur sa tête, et en reçut-elle, à cette heure suprême une soudaine et divine inspiration ?...

Ne cherchons pas à pénétrer ces secrets de la foi, de l'espérance et de l'amour, et contemplons seulement Antoinette, qui, aux derniers accents de sa prière, se relève forte et sereine, descend furtivement, appelle une vieille servante et s'enveloppe à la hâte dans une ample pelisse dont elle rabat le capuchon sur sa chevelure d'or.

« Suis-moi, je te prie, ma bonne Justine, dit-elle; nous allons chez madame Kernolan...

— Mademoiselle... mademoiselle se trompe ou j'entends mal! exclama la vieille bonne.

— Nous allons chez madame Kernolan, répéta Antoinette, mais, au nom de Dieu, ne me trahis pas et que personne ici ne soupçonne la démarche que je vais faire!... Il s'agit de la vie de mon frère, ma pauvre Justine.... et peut-être aussi de celle de ma mère! ajouta-t-elle d'une voix tremblante; ah! que Dieu qui m'a inspirée, m'accompagne et achève son œuvre!... »

En peu de mots la jeune fille confia alors à cette humble et discrète amie de la famille l'angoisse de son cœur, son but, ses espérances; puis toutes deux ayant atteint la demeure du notaire, Antoinette agita faiblement la sonnette, et cette porte, dont elle n'avait pas franchi le seuil depuis plus de dix ans, s'ouvrit devant elle.

« Madame Kernolan est-elle seule et pourrais-je la voir un instant ? demanda mademoiselle Borel au domestique intrigué.

— Oui, mademoiselle, veuillez me suivre; madame est dans sa chambre.

— Attends-moi, je te prie, ma bonne Justine, dit Antoinette à sa vieille compagne; ce ne sera pas long... »

Claire Chancel.

(*La suite au prochain numéro.*)

ÉCONOMIE DOMESTIQUE

FEUX DE CHEMINÉE, PROCÉDÉS D'EXTINCTION.

Aussitôt qu'un feu de cheminée aura été découvert, jeter une poignée de fleur de soufre dans le foyer, non sur les flammes, mais sur les charbons à moitié noircis; il se produira aussitôt un dégagement de gaz acide sulfureux qui éteindra le feu immédiatement; à défaut de fleur de soufre, employez, mais avec précaution, du sel ammoniac en poudre, ou de la potasse, ou de la soude commune; à défaut de ces ingrédients, du sel commun en grande quantité fera l'affaire. J'ai vu éteindre un feu de cheminée en jetant du vinaigre sur le feu du foyer. Il suffirait dans la plupart des cas de retirer le feu du foyer et de fermer la cheminée hermétiquement, soit à l'aide du rideau, soit, à son défaut, avec une serviette ou un drap mouillé de manière à intercepter complétement le courant d'air.

***

CHARLOTTE DE POMMES.

Garnissez entièrement les parois intérieures d'un moule bien beurré de tranches minces de mie de pain. Remplissez de marmelade de pommes et recouvrez-la de tranches de mie de pain, de manière à la bien envelopper de pain de toutes parts. Placez sur un feu doux et couvrez du four de campagne bien chaud. Laissez prendre belle couleur (une petite demi-heure environ); renversez sur un plat et servez chaud.

En substituant des tranches de biscuit aux tranches de pain, et en les couvrant intérieurement d'une couche de quartier de pommes cuites au beurre, on obtient la charlotte russe la plus simple, qui se mange froide.

LA BARQUE DU PÊCHEUR

Le vent mugit : c'est la tourmente ;
Que Dieu sauve de ses fureurs,
Sur la vaste mer écumante,
La frêle barque du pêcheur !

L'ouragan joue avec la quille
Qu'un effort vigoureux défend.
Ils sont trois sur cette coquille :
Un vieillard, un homme, un enfant.

« La tempête en vain nous assiége,
Disait le patron effaré ;
Avec ma ceinture de liége,
J'échapperai, j'échapperai ! »

Le matelot pensait : « J'estime
Que ce vieux-là craint le danger ;
Moi, vaillant, je brave l'abîme :
Je sais nager ! je sais nager ! »

Il ne sait pas nager, le mousse,
Il n'a pas de ceinture, lui ;
Et pourtant, à chaque secousse,
A chaque éclair qui luit,

Il n'a pas peur, l'enfant ! il prie ;
Il dit à Dieu, dans sa candeur :
« Je vois bien la vague en furie,
Mais je vous vois aussi, Seigneur !

Pas un seul cheveu de ma tête
Ne tombera sans votre aveu ;
De l'écueil et de la tempête,
Vous pouvez me sauver, mon Dieu ! »

Sur un rocher, près du rivage,
Le batelet craque et se fend.
Ils sont trois, jetés sur la plage,
Mais Dieu n'a sauvé que l'enfant.

MADAME HUE.

CORRESPONDANCE

FLORENCE A JEANNE

Es-tu rentrée au nid, chère hirondelle voyageuse ?... Tes ailes sont-elles reployées pour la froide saison ? As-tu repris tes habitudes parisiennes, et vas-tu de nouveau charger tes blanches épaules de leur fardeau accoutumé, de ce poids des occupations quotidiennes et des devoirs d'intérieur, trouvé si lourd par quelques-unes ?

Après l'avoir déposé pendant plusieurs semaines, c'est avec un nouveau courage que tu le reprends, n'est-ce pas ? Tu rentres en possession des tâches journalières, ennuyée de t'amuser, lasse de te reposer, « retrempée » enfin, comme tu le dis plaisamment.

C'est étonnant, comme de nos jours on éprouve le besoin de se retremper : les mondains se retrempent dans ce qu'ils nomment la solitude, c'est-à-dire quelque chose de très-bruyant et de très-mouvementé encore ; les solitaires se retrempent dans la contemplation des masses, dans le contact avec l'humanité, c'est-à-dire qu'ils vont frotter leurs défauts contre les défauts d'autrui ; de là, un petit échange auquel chacun perd également ; les fils des champs se retrempent dans le tumulte des cités, dans l'atmosphère des rues étroites, chargée des émanations des cuisines et de la fumée des cigares ; les citadins se retrempent dans le calme des champs qu'ils ont soin de troubler, dans la rustique simplicité qu'ils travestissent à l'envi, dans les habitudes frugales auxquelles les envois de Potel et de Chabot servent de correctif, etc., etc. Et après qu'on s'est retrempé de la sorte loin de son foyer,

en s'interrogeant bien, on s'avoue à soi-même qu'on ne se trouve ni plus frais, ni plus dispos, ni mieux portant, ni plus heureux.

C'est que, vois-tu, le calme, la sérénité, le bonheur, tout cela est en nous-mêmes: si les objets extérieurs exercent leur influence sur nous, ce que l'on ne saurait nier, nos dispositions intérieures influent énormément aussi sur la manière dont nous voyons les choses du dehors et sur les impressions qu'elles nous font ressentir. En vain promènerions-nous de plage en plage un esprit agité, un cœur en deuil, ce n'est pas du changement de lieux que nous viendrait la consolation... Il faut la chercher plus loin, plus haut que les horizons de la terre.

Tu n'as point à la poursuivre, ma petite Jeanne, toi qui ne connais pas l'amertume des larmes... celles que tu as versées jusqu'ici ne prenaient point leur source dans les profondeurs de l'âme; elles se formaient à sa surface, comme ces filets de cristal qui glissent au printemps parmi les fleurs des prés. Tu as cru souffrir parfois, tu as même souffert; mais cette souffrance offrait du charme, illuminée encore par les illusions de la première jeunesse!... Il était intéressant, il était poétique de pleurer ainsi, et ces larmes avaient leur douceur... c'est la rosée du matin, cela : elle rafraichit.

Plus tard, le soleil la dessèche; elle s'absorbe dans les ardeurs du midi; c'est alors que, dans l'embrasement de la vie, l'orage se prépare; les heures poursuivent leur course; la journée s'avance; les points noirs se forment à l'horizon; le vent des tempêtes se déchaîne; la foudre éclate... et alors le déluge des larmes amères, des vraies larmes nous submerge!...

Je les ai versées de bonne heure, celles-là! tu le sais, toi qui m'a vue en deuil de mes plus chères affections! toi qui, sur la tombe de la plupart des miens, m'as entendue jeter ce cri d'agonie, ce cri de la passion d'un Dieu: « Mon âme est triste jusqu'à la mort! »

Mais quand le fiel du calice m'a rempli le cœur d'amertume, ce n'est pas au bruit, ce n'est pas au mouvement, ce n'est pas au monde surtout que j'ai demandé l'adoucissement et l'apaisement...

Si je les ai trouvés dans le silence, dans la retraite, dans le divin tête-à-tête avec la croix, je n'y ai pas reconquis d'abord cette faculté de jouir, cette aptitude au bonheur qu'on m'enviait jadis... Quand l'on a entendu tinter certains glas, quand on a vu la terre retomber lourdement sur les cercueils où dort la meilleure partie de soi-même, on a subi des déchirements qui ne se guériront pas, on a senti se briser en soi des cordes chantantes qui ne vibreront plus... On marche encore sur sa route; mais l'on y marche machinalement et sans but; c'est là qu'est le mal.

Le but terrestre de nos premiers pas, c'était la jouissance, c'était le bonheur, n'est-ce pas? Nous échappe-t-il. nous croyons n'avoir plus notre raison d'être ici-bas, et le découragement ralentit notre allure et nous étreint le cœur...

C'est la plus dangereuse peut-être des tentations :

A ces heures fatales, nous refusons d'envisager l'avenir où nous verrions poindre sans doute une aube d'espérance; nous nous détachons du présent où Dieu nous laissait pourtant quelques épis à glaner, et nous reportons nos regards vers le passé pour n'y plus voir que nos morts bien-aimés... leur ombre flotte sur toutes les joies effeuillées pour en empoisonner le souvenir. Leur tombe se dresse entre nous et la vie, comme un obstacle à tout effort; il y a du crêpe noir sur chaque fleur, de l'ombre sur chaque rayon; les vides autour de nous creusés nous attirent, et la désespérance nous enveloppe...

C'est pour ces heures de défaillance que Dieu réserve ses suprêmes secours; alors il se lève, nous tend la main et nous aide à marcher. Ce n'est pas vers les folles joies d'un jour qu'il dirige nos regards; ce n'est pas vers les consolations d'une heure qu'il nous pousse doucement : non! « En haut les cœurs! » dit-il.

Et nos cœurs, en s'élevant, apprennent à souffrir fructueusement... Nous comprenons enfin que les larmes vaines, les regrets inutiles sont un stérile hommage à rendre à nos chers morts; ce qui nous rapproche d'eux, c'est le devoir, c'est la vertu, c'est la vie sanctifiée qui prépare les réunions éternelles...

Et dans l'accomplissement de ces devoirs, dans la pratique de ces vertus, dans la sanctification de nous-mêmes, nous nous «retrempons» véritablement; nous ressuscitons notre cœur, nous le rajeunissons pour d'autres affections sacrées qui ne nous feront pas oublier les premières, mais nous aideront à en supporter la perte.

Ces phases providentielles, ma chère Jeanne, je les ai toutes traversées entre la chaîne de montagnes que je vois bleuir à cette heure sous les brumes du soir et la plaine jaunissante qui fuit vers l'horizon; le bruit des cascatelles le long de ces rampes rocheuses a couvert celui de mes éclats de rire d'enfant et de mes sanglots de jeune fille; ces vieilles futaies que respecte encore la cognée du bûcheron, ont vu sous leur ombre, ma robe blanche des jours de fête flotter sur les mousses veloutées, et, plus tard, mon voile de deuil s'accrocher aux épines; les vallons ignorés creusant leur sillon vert entre nos montagnes sont les confidents des secrets de ma vie, que je n'ai point égrenés à tous les vents du ciel... Ils savent mes illusions et mes désenchantements, mes joies intenses et mes sombres tristesses, mes espérances sans bornes et mes désespoirs infinis. Ils n'ignorent pas ce qu'il m'a fallu de forces pour soulever la pierre du sépulcre, pour sortir de la tombe des miens, pour reprendre ma vie propre et laisser Dieu y verser du bonheur encore... car il y en a, mon amie... Il a refleuri parmi les ruines

comme une plante vivace que l'hiver dépouille de son feuillage et qui se revêt, au printemps, d'une verdure nouvelle et de grappes odorantes... il y en a beaucoup !

Pour s'en convaincre, il suffirait de me voir prier entre mon mari et mes enfants !... Ils occupent aujourd'hui la place des absents que je pleure toujours, mais ils ne les en ont pas chassés, cependant : je me plais à les en entretenir, à les leur faire connaître, à les leur faire aimer, et je groupe autour de ces chères mémoires un faisceau de regrets et d'affections qui les préserve de l'oubli.

Mon mari est bien devenu le fils de ma mère, qu'il n'a point connue pourtant ; mes enfants parlent du grand-père, qu'ils n'ont jamais vu, hélas ! comme s'il les avait fait sauter hier sur ses genoux...

Ce culte de nos morts est la chaîne qui relie l'avenir au passé ; c'est le lien de famille qui ne se rompt pas ; c'est l'amour béni, l'amour éternel, plus fort que la douleur, plus fort que l'oubli, plus fort que la mort !

C'est ce culte qui allume en ce moment des lueurs surnaturelles dans les regards de mon fils.

Pendant que je t'écris, il joue avec sa sœur dans le grand jardin auquel l'automne enlève chaque jour un lambeau de ses voiles verdoyants ; aujourd'hui les pompes liturgiques de la Toussaint ont charmé les chers petits ; mais la longueur des offices les a quelque peu lassés ; au retour, ils se dédommageaient bruyamment de leur silence forcé et de leur retenue obligée ; mais les cloches tintent lentement ; le glas funèbre pleure dans le ciel gris, et les joyeux ébats de mes enfants s'arrêtent :

« Tais-toi, dit Jacques à Louise, tais-toi, ma sœur ; on ne doit plus rire quand les cloches sonnent pour les morts.

— Ça les empêcherait donc d'entendre? demande la petite fille interdite. »

Mais Jacques ne répond pas. Il a découvert sa tête bouclée, il a joint dévotement ses mains, et sa figure tout à coup sérieuse sous un pâle rayon du soleil couchant, exprime un recueillement attendri.

Pendant ce temps, mon mari se promène à grands pas dans l'allée ombreuse où sa mère lui apprit à marcher... il évoque un cher souvenir... *Elle* répond sans doute à l'appel de son fils... elle vient à lui invisible, mais toujours tendre... Oh ! les liens entre mère et fils ne se rompent jamais.

Eh bien ! ceux qui unissent une femme à son mari ne sont pas moins forts, je le sens... A moi, maintenant, le soin de cette vie d'homme, le soin de ce bonheur, le soin de cette âme ! Je ne suis pas de trop entre l'ombre de la mère et les regrets du fils, je le sais bien... douce mission : quand le cœur de mon mari saigne, une seule main sait panser sa blessure, et cette main, c'est la mienne !.. Je vais retrouver Pierre.

A une autre fois donc, ma chère Jeanne, de nouveaux épanchements de ta fidèle

FLORENCE.

MODES

Les tissus nouveaux pour les toilettes d'hiver sont principalement en laine et soie, mélange qui produit les plus heureux effets. Le damassé, le broché, le quadrillé, combinés avec de l'uni, font admirablement bien.

Les lainages conviennent pour les costumes habituels ; il y a un grand choix dans les étoffes du jour : *armure diagonale, armure pure laine, piqué de laine, natté de laine*, etc., toujours du petit drap, du cachemire de l'Inde, du cachemire d'Écosse et de la vigogne. En soierie, des tissus fort épais : du *broché de soie*, du *lampas*, du *matelassé*, de la *bourette* unie ou brodée ; des *velours frappés* et unis.

Pour le soir, du *crêpe de Chine* brodé ravissant, nuances de lumière, une raie mate et une raie claire, sur laquelle sont des broderies de dessins de Chine, couleur sur couleur.

Les tuniques se font extrêmement longues, bien drapées et très-collantes ; les garnitures, volants plissés, bouillonnés, etc., sont exclusivement réservées aux jupons qui se font peu en velours, beaucoup en faille et presque toujours assortis aux tuniques ; néanmoins, les *noirs* sont très-souvent adoptés.

Les tuniques sont uniformément ornées de broderies de soie ou de laine, de galons brodés, et presque toutes d'un effilé plus ou moins ouvragé ; on n'a jamais vu une si grande variété de galons. Les uns sont en soie, brodés de dessins de cachemire, les autres en laine noire avec broderies fondues. Il y en a de rouges, brodés de soie blanche ; de laine grise, avec dessins roses et bleus ; des bruns et rouges tout en laine, d'ombrés, des écossais, des matelassés laine et soie, formant carreaux, etc., etc.

Le rouge de différents tons continue à être beaucoup employé en ornement, avec du gros bleu très-foncé, du vert bronze et du noir.

Voici un costume du moment, facile à porter, et pouvant convenir en voyage ; il est en petit drap damier beige clair et beige foncé. Le jupon a un haut volant plissé, avec un ourlet très-haut, liseré deux fois de flanelle rouge caroubier.

Tunique très-longue, avec un ourlet moins haut, liseré de même ; le devant de cette tunique

est composé d'une bande rapportée en pareil, se rapprochant à la taille et s'évasant vers les deux extrémités. Elle est liserée de rouge de chaque côté, et boutonnée par deux rangées de gros boutons de bois beige foncé.

La tunique est retenue en arrière par des nœuds de ruban rouge; mêmes nœuds sur les poches et les manches qui ont des revers liserés.

Long paletot étroit, également ourlé et liseré — gros boutons de bois.

Autre costume de laine.

Il est gros bleu foncé. Le jupon est garni dans le bas de trois volants très-petits, bordés d'un ruban rouge à cheval. Ils sont posés à tuyaux, et surmontés d'un très-large galon de laine gros bleu, moucheté de rouge. Galon semblable à la tunique et dans le dos d'un paletot cintré.

Si l'on veut avoir des costumes de très-bon goût, parfaitement bien conditionnés, et ressortant tout à fait de l'ordinaire, il faut, sans conteste, s'adresser à la *maison Duboys, rue d'Anjou Saint-Honoré*, n° 31.

Madame Duboys n'emploie pas en garnitures tous ces galons si répandus dans les magasins de nouveautés. Elle a fait broder tout spécialement soit des tuniques, soit des bandes avec guirlandes au passé. J'ai particulièrement admiré des bandes de drap fin gris clair, avec fleurs de soie bleu pâle, mélangées de feuillages de différents tons de vert. Le tout est disposé de la façon la plus élégante et la plus nouvelle.

Les costumes d'étoffe de soie, ou laine et soie, drapés sur jupons de faille, ont un cachet tout à fait distingué et coûtent 600 francs.

Pour 200 francs, on a en lainage spécial un costume charmant.

Madame Duboys a d'excellentes idées pour les costumes destinés aux jeunes filles.

Par exemple, elle orne un petit lainage uni ou à petits carreaux peu marqués, d'une bande d'un autre tissu à carreaux plus accentués. Quelques costumes seront aussi garnis de rouge, mais cela si discrètement que l'œil n'en est jamais choqué; ainsi le modèle que je vais décrire.

Il est en *levantine* de laine brochée, et levantine unie gros vert. Le jupon, en uni, est orné d'un haut bouillon, dont le haut et le bas sont retenus par un biais de soie liseré d'un petit ruban rouge Sultan. Les trois lés de derrière sont plissés en long, bien resserrés à la taille et s'ouvrant dans le bas.

Tunique en levantine brochée laçant derrière.

Le lacé s'arrête à 20 centimètres de la taille sous un premier nœud de ruban gros vert liseré de rouge. Un deuxième nœud, placé un peu plus bas, réunit les côtés de la tunique. Entre les deux nœuds, et à leur suite, s'aperçoit le plissé du jupon.

Le devant a un plastron d'étoffe ayant la forme d'un V, avec trois rangées de boutons verts.

Les manches sont moitié en étoffe brochée, moitié en uni, deux rangées de petits boutons les séparent en long.

Aux robes du soir, les manches se font claires.

Une jeune femme très-élégante, que j'ai vue à un dîner, avait une belle toilette blanche à corsage décolleté sur lequel elle avait mis un petit fichu croisé en dentelle espagnole *noire;* les manches très-collantes étaient aussi en dentelle noire. C'était original. Le fichu et toutes les draperies de la jupe étaient retenus par des bêtes au corps brillant et aux ailes d'or et d'argent diaprées. Même bijou dans les cheveux. Deux genres de coiffure sont en vogue en ce moment. L'un consiste à laisser pendre les cheveux, nattés ou non, dans un filet à poche, et c'est ce qui explique la réapparition des résilles à grands réseaux en lacets de soie, avec nœuds de ruban.

L'autre, au contraire, exige les cheveux tous relevés en racine droite, et une masse de petites boucles sur le devant de la tête; les peignes plus ou moins brillants trouvent leur emploi avec cette dernière coiffure.

Les toques sont toujours très-goûtées. On en fait en feutre, en velours et en peluche de soie. Celles en peluche blanche, avec longues plumes de même couleur et garnitures tout en pareil, sont fort élégantes.

Les capotes de soie sont beaucoup ornées de peluche. J'en ai remarqué une qui m'a semblé ravissante, et peut convenir à une femme âgée.

Elle est en faille marron avec torsades de peluche de même nuance, mélangées de peluche jaune maïs. Le dessous est orné des mêmes torsades.

Les chapeaux de feutre s'ornent avec du velours ou de la peluche et de grande plumes. Les formes en sont assez variées.

Il y en a de pointus à petits bords. D'autres à bords assez larges, avec un retroussé de côté.

Quelques-uns ont des cordelières avec glands.

J'en ai vu de noirs, avec nœuds de velours rouge sur le côté, traversés par une longue boucle d'acier; velours rouge plissé en dessous.

Les pardessus d'hiver se feront très-longs. Ceux en drap épais couleur beige, ont beaucoup de cachet; col, poches et revers en velours de même couleur. Le devant et deux fentes de côté boutonnés par d'énormes boutons en passementerie beige.



VISITES DANS LES MAGASINS

Les magasins de deuil de la Scabieuse, 10, rue de la Paix, offrent un assortiment des plus complets en tissus de laine pour grand deuil. Nous citerons parmi les étoffes laine et soie (pour grand deuil) : le Radzimir, de drap d'Alma, le Barpoor, le gros de Syrie, le drap havanais, etc.; et en étoffes tout laine : le drap de Paris, le drap Chambord, la Vénitienne, la faye de laine, la vigogne et le cachemire de l'Inde. Pour deuil moins sévère, cette maison possède un choix d'armures tout laine en un mètre vingt centimètres de largeur depuis 3 fr. 75 c. le mètre jusqu'à 10 francs, ainsi que des étoffes charmantes pour demi-deuil.

La vigogne et la neigeuse à grands ramages sont des tissus en cachemire pur, très-légers au porter et très-chauds ; ils sont la propriété de la Scabieuse, seront la grande nouveauté de la saison.

Parmi les nombreux costumes confectionnés également dans les ateliers de cette maison, nous en avons remarqué plusieurs d'un goût charmant. Le manque d'espace ne nous permet pas de vous en donner ici le détail. Nous vous signalerons toutefois une toilette de grand deuil en cachemire noir, garnie de crêpe anglais. Un tablier arrondi orné de trois biais doubles en crêpe, rabattus l'un sur l'autre, recouvre le devant de la jupe et s'arrête de côté sous un panneau de crêpe qui se perd derrière, dans les plis de la jupe; un nœud de crêpe resserre ce pli et relie les panneaux. Au bas de la jupe, même disposition de biais. Poche en crêpe. Le corsage montant a un plastron de crêpe, un rouleauté au bord de la basque et une manche à coude avec parement de crêpe.

Les modèles de pardessus sont également très-variés dans les formes et les garnitures. Les grands manteaux pour voiture ont des formes confortables; ils enveloppent la femme et la préservent de la bise; on les garnit généralement de fourrure. Pour la ville, la forme paletot est charmante, et que de variété dans la coupe! Un joli modèle est en matelassé; castor d'Asie dans le bas, à la manche et à l'encolure. Sur les coutures du dos un galon décrit des pattes et ce même galon forme brandebourgs sur le devant et longue patte battante partant de l'épaule. Les modes des magasins de la Scabieuse se distinguent par leur bon goût; mais vous décrire quelques-uns des chapeaux que j'ai vus m'entraînerait trop loin; je terminerai en rappelant à nos abonnées que les échantillons sont envoyés franco.

*
* *

Nous nous empressons d'informer nos lectrices que M. Périneaud, le propriétaire de la Teinturerie Européenne, 26, boulevard Poissonnière, vient de trouver un procédé breveté qui donne aux soieries teintes en noir fin et en couleurs fines la souplesse du neuf ; ce procédé s'applique non seulement à la teinture noire, mais aussi aux teintures de couleur.

Je puis parler avec certitude des excellents résultats obtenus, car les robes de faille teintes qui m'ont été montrées pourront être employées derechef en robe; la soie est brillante, ne se casse pas aux plis, et les couleurs à la mode sont franches. Cette amélioration s'applique aux ameublements teints en couleurs fines.

Les costumes de laine, ainsi que je l'ai souvent dit, sont teints tout faits avec les garnitures de volants, de plissés, de bouillonnés, etc., etc. Nous prions nos lectrices de s'adresser directement à M. Périneaud.

*
* *

Toute innovation ou amélioration entourée de garanties sérieuses, nous semble devoir vous être signalée, mesdames, et celle dont je veux vous parler mérite l'attention des mères de famille. Le busc articulé et garanti incassable, de madame Emma Guelle, 39, boulevard Saint-Martin, est un utile perfectionnement apporté au corset ; composé, dans la partie du milieu, de plusieurs lames d'acier très-minces, il offre la résistance nécessaire en même temps qu'un soutien souple et léger. Le corset à busc articulé, en donnant à la taille la souplesse et l'élégance qu'elle doit avoir, ne comprime ni la poitrine ni les mouvements; on s'y sent à l'aise. Les prix sont modérés. Les tournures, dont l'importance est grande dans l'ensemble du costume, ont suivi la mode actuelle. Une tournure bien faite sera donc très-étroite à partir de la ceinture afin que les hanches soient complétement dégagées, et en pente légèrement accentuée pour soutenir le drapé des costumes à la mode. Cette tournure se compose de ressorts d'un seul morceau, disposés en demi-cercle, et de branches verticales pliant naturellement au moyen d'articulations qui la font retomber d'elle-même. Souple et très-légère, elle se dissimule sous le costume. Les pouffs et cages en brillanté blanc ou gris coûtent 3 fr., et 4 fr. en popeline rouge; la longue tournure blanche et grise 6 fr., et 8 fr. en popeline rouge. Madame Guelle a été brevetée pour ses tournures, et son busc articulé a été médaillé à l'Exposition des arts appliqués à l'industrie.

*
* *

TAPISSERIES POUR RIDEAUX, CHAISES, FAUTEUILS ET ÉCRANS

De chez Mme Lebel-Delalande, 348, rue Saint-Honoré.

Le goût est de plus en plus au genre ancien; on recherche les vieux débris, les morceaux de tapisserie des époques Henri II et autres, pour les copier. On trouve chez madame Lebel-Delalande une collection variée de ces dessins, disposés en bandes, pour portière et rideau, ou en chaise, ou en fauteuil, ou en écran. En voici un aperçu :

Une bande Louis XIII pour portière a quarante-cinq centimètres de large, représente des pavots et des œillets aux nuances éteintes, un encadrement cerne le dessin ; elle est échantillonnée au lancé sur un mètre dix de hauteur, et coûte, fournitures comprises, soies et laines de Hambourg, 90 fr. La longueur de la bande est toujours de trois mètres, excepté pour les petites bandes pour chaises volantes et de fantaisie. La largeur que nous indiquons est celle du dessin. Une bande Henri II encadrée, vingt-cinq centimètres de largeur; longueur de l'échantillon lancé, soixante-dix centimètres; les fournitures, laines et soies comprises, coûtent 45 fr.; mais il y en a depuis 38 fr. Cette même largeur, en laine de Saxe, coûte 10 fr. de moins.

Une bande ancienne, joli dessin de rinceaux, vingt centimètres de largeur, longueur de l'é-

chantillon cinquante centimètres, coûte 28 fr. La tapisserie sur canevas uni au point simple imitant le petit point convient mieux pour reproduire les anciens dessins ombrés. Elle est très en vogue et n'est pas plus longue à faire que celle au point croisé.

Une bande sur trois mètres de long, largeur du dessin vingt centimètres, longueur de l'échantillon *fait* soixante-dix centimètres, fournitures comprises, coûte 48 fr. Les prix varient suivant l'importance du dessin et la longueur de l'échantillon. Depuis 28 fr., on trouve des bandes échantillonnées de dessins variés : Smyrne, turc, Louis XVI. Les bandes pour chaises volantes et siéges de fantaisie, sur un mètre cinquante centimètres de longueur, échantillonnées et fournitures, coûtent, selon le style : 10, 12 et 15 fr.; et pour brise-bise, 7 fr., sur un mètre vingt centimètres. Je vous parlerai le mois prochain des dessins pour fauteuils.

***

Pour compléter les renseignements donnés sur les tissus, nous vous parlerons des étoffes de la Compagnie des Indes, 42, rue de Grenelle-Saint-Germain. Laissant de côté les beaux foulards et les cachemires de l'Inde dont nous vous avons donné la nomenclature, nous ne nous occuperons que des tissus nouveaux. L'armure et le madras de Bombay sont de magnifiques étoffes chamarrées de dessins fondus qui produisent un très-bel effet; toutes deux sont reproduites sur les fonds à la mode : prune chamarré de maïs, marron chamarré havane clair, bleu marine chamarré de bleu pâle, réséda chamarré argent.

Un genre jaspé ombré est très-certainement la plus belle étoffe qui se puisse voir; le dessin se perd dans le fond en mourant et produit des ombres et des effets de lumière semblables au chatoiement d'une pierre fine : le fond prune est jaspé blé, le fond noir gris perle, le fond ardoise gris perle, le fond bleu marine marron doré, le fond bronze bleu paon verdâtre, le fond bleu marine bleu paon. Ces deux dernières couleurs réunies font ressembler ce tissu au plumage du Lophophore; mêmes reflets brillants et changeants. Le prix est de 12 fr. 50 c. le mètre en soixante centimètres de largeur. Puisque nous sommes au genre broché, signalons encore, sur un fond diagonale armure, des ramages bleu marine et feutre sur bleu ancien; lie de vin sur tête de nègre; bois sur bois très-clair; bleu très-pâle et noir sur bleu marine; cette étoffe coûte 12 fr. 50 c. le mètre en soixante c. de largeur.

Un autre tissu nouveau tout soie, que nous appellerons de soie bourre, rappelant les tissus grumeleux algériens, nous offre deux dispositions de rayures fines et inégales, les unes multicolores sur fond : vert bouteille, bleu marine, bleu marine et brun jaspé, bronze et loutre; les autres : bleu ciel sur bleu marine, blé sur havane, angélique sur vert bronze, maïs sur violet. Prix, 10 fr. le mètre en soixante centimètres de largeur. La Compagnie des Indes envoie franco les échantillons. C. L.

Erratum. — Par suite d'une erreur typographique, le réveille-matin, qui se trouve à la huitième page du cahier d'octobre, a été indiqué comme venant de la maison de M. Lebel, 6, rue Laffitte, au lieu de 56 de la même rue.

***

ÉTEIGNOIRS

Aux personnes qui aiment à lire dans leur lit, à la lueur d'une bougie, nous recommandons un éteignoir qui éteint de lui-même la bougie, lorsqu'on s'endort et qu'on oublie de la souffler. Plus de rideaux brûlés avec cette excellente petite machine. Elle coûte un franc, rue Vivienne, presque au coin de la rue de Richelieu, chez un lampiste.

A la même adresse, on vend d'excellents rafraîchissoirs pour le vin ou les sirops, au prix de 4 francs.

EXPLICATIONS

PREMIÈRE GRAVURE

Toilettes et modes de mademoiselle Tarot, 4, rue Favart.

Première toilette. — Robe en faille ornée d'un petit plissé derrière; devant, trois grands plissés avec bouillonné au-dessus; poche plissée avec un plissé et deux nœuds. Corsage avec basque (1) à petit côté prolongé formant draperie sur la traine; nœud large frangé.—Chapeau en feutre forme timbale avec draperie en velours, touffes et bouquets de giroflées derrière.

Deuxième toilette. — Robe en faille de deux tons; dans le bas, devant, deux plissés, traine avec bouillonné et ruche renversée; draperie plissée à trois larges plis retenus par des boutons, biaisant et retournant derrière; revers sur le côté; corsage garni dans le haut d'un plissé avec nœud; manche avec revers et draperie. — Chapeau-toque en velours, draperie en satin devant, bouquet de roses, bouquet avec traine derrière; dessous plissé en organdi.

Toilette d'enfant. — Robe anglaise en velours avec trois rangées de boutons en biais; poche ornée de boutons et d'un nœud en satin; ceinture en satin. — Chapeau en feutre gris avec draperie en velours, aile droite.

DEUXIÈME GRAVURE

Toilettes d'enfants, des magasins du Petit-St-Thomas, 35, rue du Bac et de M. Lacroix, tailleur, 2, rotonde Colbert.

Costume de petit garçon de 8 à 10 ans.—Costume de chasse en velours. — Jaquette longue à ceinture avec quatre poches devant; col à revers, liserés formant plastron. — Pantalon court ajusté au genou; guêtres en peau boutonnées. — Chapeau en feutre.

Costume pour enfant de 4 à 5 ans. — Robe anglaise en drap flanelle brodée. La robe est droite devant, ornée d'une bande brodée de chaque côté des boutons; poche avec bande brodée dans le haut; col marin, bande brodée sur le bas de la manche; dos cintré, un peu plus court que le devant; le tout bordé d'un plissé.

Toilette de fillette de 12 à 14 ans.—Robe en tissu diagonale rayé, jupe ornée d'un petit plissé droit fil surmonté d'un volant plus grand en biais. — Polonaise boutonnée sur le côté gauche et formant jaquette à droite; tablier bordé à créneaux; pan carré derrière

(1) Les abonnées aux éditions verte et orange recevront ce patron le 16 novembre.

à droite orné d'un biais; à gauche la polonaise est relevée par un nœud. — Chapeau *Pifferari* en feutre avec torsade et nœud en velours; plume sur le côté.

Costume pour petite fille de 4 à 6 ans. — Robe en cachemire, droite devant, fermée par des nœuds en faille, taillée carrée devant et courte derrière, ornée d'un plissé; jupe plate devant et plissée derrière, ornée de deux nœuds. — Bottines en satin de laine boutonnées sur le côté.

Toilette de petite fille de 7 à 10 ans. — Costume en tissu natté. — Robe droite devant, avec deux rangées de petits boutons et de liserés; le bas de la robe est garni de deux plissés; le dos, qui est plus court que le devant, est bordé d'un plissé avec bouts de ceinture frangés retombant sur la partie plissée, qui figure la jupe. On peut faire le jupon séparé en le faisant plissé derrière comme à la quatrième toilette, plat devant, sur les côtés, et le devant seulement orné de deux plissés dans le bas.— Chapeau en feutre avec coques de velours et plumes derrière.

TAPISSERIE COLORIÉE REPOUSSÉE

Bande Aubusson pour ameublement.

ABAT-JOUR

Troisième et dernière partie de l'abat-jour. Il faut égaliser les trois parties de l'abat-jour de manière à les bien raccorder ensemble. On les réunit en les collant, puis on met sous presse chacun des deux collages avec une règle plate; on ne fait le troisième collage pour fermer l'abat-jour que quelques heures après, lorsque les deux premiers collages sont parfaitement secs. Puis on met en presse avec la règle plate, sur laquelle on pose comme poids un fer à repasser.

PETITE PLANCHE DE BRODERIE

Suite de la collection d'alphabets.

ONZIÈME CAHIER

Costume en faille et tissu natté.—Costume en drap. — Costume de petit garçon. — Costume en cachemire. — Costume en matelassé. — Dessin soutache. — Garniture. — Carré broderie anglaise. — Parure. — Col matelot pour enfant. — Bonnet de baby. — Pantoufle. — Ecusson avec L. C. — Cravate en tulle. — Dessin soutache. — Plateau pour porte-bouquet. — Baguier. — Guirlande pour drap. — Octavie. — Robe de baby. — Robe d'enfant de quatre à cinq ans. — Louise. — Entre-deux.

PLANCHE XI

1er CÔTÉ

Robe de baby, page 8.
Vareuse, costume de petit garçon, page 1. } Cahier de novembre.

2e CÔTÉ

Robe d'enfant de quatre à cinq ans, page 8.
Pantalon, costume de petit garçon, page 1. } Même cahier.

RÉBUS



Explication du rébus d'Octobre : *Qui ne peut frapper l'âne frappe le bât.*

Le mot de la charade d'Octobre est *Centaure.*

Le Directeur-Gérant : J. Thiéry.

6-3498 Paris. — Typographie Morris Père et Fils, rue Amelot.

Journal des Demoiselles

HISTOIRE ET ROMANS

CHRISTINE DE PISAN

(SUITE ET FIN)

Le duc de Bourgogne était mort. Christine avait perdu, et, «comme femme vefve, orphenine d'amys,» — pleurait à bon droit son magnifique protecteur.

« Qui confort, ayde et soutenail de vie, » — poursuit-elle, — « a esté à moy et au petit coliège » viduval (en veuvage) de ma famille. »

Elle en retrouve momentanément un autre dans le frère de Charles VI, ce brillant duc d'Orléans, destiné à une fin si funeste, et qui, dans le Conseil, s'empare de la place prédominante laissée vide par l'oncle puissant qui la lui disputait. Sous ce nouveau patronage, l'œuvre commencée continue.

Le deuxième livre traite de *Noblesse de Chevalerie*, c'est-à-dire des faits de guerre et du gouvernement de Charles V. Christine s'attache à prouver que, bien que le *sage Roy* n'ait guère quitté ses riches palais, il s'est montré *chevaleureux* comme il appartient à un prince, par sa prudence et son habileté à manœuvrer du fond de son cabinet contre les ennemis de la France. L'histoire rend, sur ce point, justice à Charles; mais il est un nom qu'on serait étonné de ne pas rencontrer en effet: celui de Du Guesclin, ou, comme l'appelle Christine, *Bertrand de Cléquin*, le *bon Breton*, le *bon Connétable*.

Elle rapporte ses diverses expéditions, et nous prodigue à cette occasion les savantes dissertations sur l'art militaire, comme naguère les dissertations morales; mais elle s'en tient aux faits généraux, et ce n'est point dans son ouvrage qu'il faut aller chercher ces détails anecdotiques qu'on aime toujours à relire sur l'enfance, la jeunesse et le caractère original du brave chevalier. C'est dans d'autres mémoires de cette époque, qui lui sont particulièrement consacrés, et où il occupe à lui seul le devant de la scène, comme sa bonne et rude figure en a le droit. Nous n'emprunterons à Christine qu'un passage, qui suffit à manifester l'estime qu'on faisait de lui.

« Aussitôt que Bertrand eut été fait connétable, dit-elle, il y eut une grande joie parmi les vaillants chevaliers. Plusieurs reprirent les armes, qu'ils avaient laissées... Les gentilshommes bretons, par-dessus tous, venaient se ranger autour de lui, comme autour de la poule les poussins. — « Prisrent à le suivre et avironner, ainsi que » la geline les poussins. »

Suit la remarque que les Bretons sont naturellement enclins aux combats, disposition due à l'influence de la planète Mars, qui domine au-dessus d'eux. Pourquoi cette prédominance? C'est ce que la fille de l'astrologue Thomas de Pisan ne juge pas à propos de nous expliquer; mais elle ajout que ce penchant guerrier leur vient peut-être aussi des Troyens. — Entre ces deux hypothèses d'égale valeur, on est libre de choisir.

L'éloge de Du Guesclin, auquel nous applaudissons de grand cœur, n'est pas le seul, par malheur, que Christine nous fasse lire; elle y joint successivement l'éloge des trois frères du Roi, les ducs d'Anjou et de Berri, ces avides dévorateurs de la substance du peuple, dont elle vante la douceur et l'inépuisable bonté, et ce fastueux duc de Bourgogne, qu'elle du moins, on le comprend, avait toute raison de louer. Vient ensuite celui du frère de la Reine, le duc de Bourbon, prince estimable, en effet, et, par exception, honnête et humain; enfin le malheureux Charles VI et son frère le duc d'Orléans ont aussi chacun leur chapitre de louanges. Toute la famille royale y passe. L'auteur ne veut pas faire de jaloux; et

puis, la pauvre femme avait tant besoin de protection et d'appui!

Cependant, elle-même prévoit le reproche qu'on peut lui faire de ne parler que des vertus des princes, dans l'idée de s'attirer leurs bienfaits.

« Le but de mon livre, répond-elle, est de louer les vertus.

»... L'éloge des vertus implique la réprobation des vices. Y a-t-il des vices en eux? J'avoue ne le point savoir, et ne m'en être pas informée. »

Hélas! pour ne point voir ces vices princiers si pernicieux à l'État, il fallait fermer bien hermétiquement les yeux, car la France entière, opprimée et pillée, n'en rendait que trop témoignage.

Mais, pour parler encore comme Christine, retournons à notre sujet principal: le *bon Roy Charles*.

Le prologue du troisième livre est une nouvelle invocation à Dieu, pour qu'il aide l'auteur à terminer son œuvre le mieux possible, car dans cette « *tierce partie,* » il sera traité de bien « haute » chose; c'est assavoir de la sagèce. »

Christine nous montre maintenant Charles V, *amant de Sapience*, c'est-à-dire: ami du savoir, vrai philosophe, supérieur aux préjugés de son temps, et apportant, dans l'administration des affaires, cette largeur de vues propre à un esprit éclairé.

« Il appelait, dit-elle, à son Conseil, les bourgeois de ses bonnes villes, et jusqu'aux gens de condition moyenne et de menu peuple, pour leur montrer la confiance qu'il avait en eux. »

A quoi l'auteur ajoute quelques réflexions, curieuses pour l'époque, sur l'utilité dans l'État d'une classe moyenne.

La série des *moz substancieux*, que nous rencontrons ici à sa place, nous fournit un trait particulier de ce caractère libéral du Roi Charles, déjà entrevu à l'article de la justice.

Le duc d'Anjou vient un jour lui demander, pour un homme qu'il protége, un office dans les finances, vacant par la mort récente du titulaire. La place venait d'être donnée. Le duc insiste néanmoins, affirmant que celui qui l'a obtenue est incapable de la remplir. — Le Roi promet de faire prendre des informations sur l'un et l'autre candidat. A quelque temps de là, le duc d'Anjou renouvelle ses sollicitations:

« Vrayment, dist le Roy, beau-frère, nous
» sommes informez que celuy dont vous parlez
» est fol, de maulvaiz gouvernement.

»—Certes, monseigneur, celuy à qui vous l'avez
» donnée, est de petite value, et n'est souffisant
» d'estre en tel office.

» — Pourquoi? dist le Roy.

» — Pour ce que c'est un povre homme, nez de
» petites gens, qui encore *hanent* (labourent)
» les terres en nostre pays.

» — Ha! dit le Roy, n'y a-t-il autre chose?
» Beau-frère, certes plus faict à priser le
» povre sage proud'homme, que le riche fol dé-
» sordené... Et ainsy, demoura l'office au pri-
» mier. »

Le prix d'un si sage gouvernement, nous dit toujours le biographe, était, à l'intérieur, la paix du royaume, à l'extérieur, l'estime des princes étrangers qui recherchaient à l'envi l'alliance du Roi de France, et venaient même en personne admirer les splendeurs de sa Cour. Parmi ces augustes visiteurs, le plus considérable à citer est, sans contredit, l'Empereur d'Allemagne, le premier potentat de l'Europe.

Charles de Luxembourg, oncle maternel du Roi, était attiré en France, non-seulement par des sympathies de parenté, mais par des souvenirs de jeunesse. Il avait vu Paris au temps de Philippe de Valois; il venait le revoir agrandi et embelli par les soins de Charles V. Christine emploie vingt-cinq chapitres à faire une relation détaillée des honneurs rendus à l'hôte impérial, durant tout son séjour dans les États de son neveu. Depuis Cambrai, il avait trouvé échelonnés, d'étape en étape, grands seigneurs et princes du sang, envoyés par le Roi pour le saluer de sa part; aux portes de Paris, il rencontre le Roi même, venu au devant de lui, dans tout l'appareil de la majesté souveraine. Décrire cet appareil serait une répétition inutile; on a déjà vu quelle pompe imposante Charles V déployait chaque fois qu'il chevauchait en public. Ce n'était pas le cas de faire ici les choses moins bien que de coutume; rien n'y fut épargné. Christine se pâme d'admiration au superbe spectacle qu'offre l'entrée des deux monarques à Paris; spectacle auquel, sans aucun doute, elle avait personnellement assisté: mais ce qui porte son enthousiasme à l'extrême, c'est l'ordre parfait qui ne cessa de régner dans la foule immense accourue au défilé du cortége, comme dans le cortége même. Cet ordre était dû, il est vrai, aux mesures sévères prises à cet effet par le Roi;

» ... Avoit fait crier le jour devant que nul ne
» fust si hardi d'encombrer les rues par où de-
» voient passer, ni se bougeast le peuple des
» places que prises avoit pour les voir... furent
» mis sergents, par les rues, qui gardoient le
» peuple d'eux bougier de leurs places, tant
» qu'ils fussent passés. »

Nous ne pouvons qu'applaudir aux succès des gardiens de la paix sous le règne de Charles V, et en souhaiter de pareils à leurs successeurs.

C'était au vieux palais de la Cité que le Roi conduisait son oncle, et que d'abord il le logea: mais le Louvre, mais l'hôtel Saint-Paul, et même les châteaux voisins de Paris, eurent tour à tour, l'honneur d'abriter le César Allemand et son fils le Roi des Romains. Malgré un accès de goutte malencontreux qui venait de se déclarer et le clouait sur un fauteuil, Charles de Luxembourg visitait tous les monuments, toutes les curiosités de Paris, déjà si fameux alors dans le monde. Il se faisait porter partout où il y avait quelque



IMP. DUPUY. PARIS.

Décembre 1876

Journal des Demoiselles

Nº 4079

ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Modes de Paris, Rue Drouot, 2.

Etoffes et Toilettes des Magasins du Petit St Thomas *rue du Bac, 35, – Foulards de la*

chose à voir. Les trésors des églises, regorgeant d'objets précieux, le luxe intérieur des résidences royales, étaient pour le pauvre goutteux un sujet continuel d'étonnement. Nous ne suivrons pas Christine dans ses amples descriptions; pourtant le détail n'en est pas à dédaigner, par l'idée qu'il nous donne des mœurs de l'époque, et du point de perfection où les arts industriels, surtout l'orfèvrerie et la bijouterie parisiennes, étaient arrivés.

Le jour de l'Épiphanie, le Roi offrit à son oncle un splendide festin dans la grande salle du Palais, et sur cette célèbre table de marbre qui en faisait le principal ornement..

« Si grant quantité de gens y mangea, que ce » fu merveille. »

Il devait y avoir quatre services, ou comme on disait alors, *quatre assiettes;* de quarante paires de mets chacun; mais en considération de l'état de souffrance où se trouvait l'Empereur, le Roi fit retrancher un service. Il n'y en eut donc que trois, de trente paires de mets. — D'autres tables somptueusement servies, étaient dressées pour les grands de la Cour et la suite des deux princes germains. Rien n'égalait la richesse des buffets et des tentures. Et, pour compléter la fête, deux *entremets*, c'est-à-dire deux intermèdes, vinrent, entre les divers services, occuper agréablement l'attention des convives. Le principal mettait en scène la prise de Jérusalem par les croisés.

« Estoit la cité grande et belle de bois, peinte » à pannonceaux et armes des Sarrazins, moult » bien faicte... Et puis la nef de Godefroy de » Bouillon estoit; et puis l'assault commencié, » et la cité prise, qui fu bonne chose à veoir. »

De même qu'au temps présent, on va, en quittant la table, prendre le café au salon, l'usage était alors de prendre le vin et les *épices;* mais pour épargner à l'Empereur podagre la peine de changer de place, le Roi les fit servir *mesme à la table*... « et fu apporté entre bras le Dauphin » que le duc de Bourbon tenoit à deux piés sur » la table. »

La coutume est aussi parmi nous d'apporter les enfants au dessert. Le petit prince qui devait être un jour le malheureux Charles VI, n'avait alors que cinq ans.

Les dames ne paraissent pas avoir joué de rôle dans ces pompeuses cérémonies, leur dignité les tenait à l'écart. Elles n'étaient pas pour cela oubliées. L'Empereur se fit porter chez la Reine pour lui présenter ses hommages. Jeanne le reçut avec cette majesté gracieuse et dans les atours royaux dont Christine nous a parlé. Quand parmi la foule de dames qui l'entouraient, Charles de Luxembourg aperçut la duchesse de Bourbon, mère de cette princesse, il fut saisi d'une vive émotion..

« Si fort à plourer se prist, que parler ne put, » et aussi la duchesse. »

Mille souvenirs communs faisaient couler ces larmes. La duchesse avait eu pour sœur la première femme de l'Empereur, et pour amie d'enfance la sœur de ce même prince, défunte mère du Roi.

« ... Et dont après disner, volt l'Empereur grant » pièce lui parler. »

La Reine vint se joindre à ces épanchements de famille, et fit à son oncle, dans l'appartement de la duchesse, une longue et affectueuse visite.

Au milieu de tant de fêtes, la politique avait aussi sa place. Le Roi tient un Conseil au Louvre, en présence de l'Empereur, auquel il expose toutes ses raisons pour renouveler la guerre contre les Anglais. L'Empereur les juge excellentes, et va jusqu'à offrir son aide personnelle et celle du Roi des Romains. On n'est pas plus aimable.

Le séjour des augustes visiteurs tirait à sa fin. Les entrevues amicales se multiplient; les riches présents offerts par la Ville, par le Roi, par la Reine, par le jeune Dauphin, se succèdent avec profusion. Les plus beaux devaient être et sont en effet ceux du Roi. Ils consistaient principalement en joyaux, « tels qu'on les fesait à Paris. » — Parmi les pièces capitales, il faut surtout citer une coupe d'or, garnie de pierreries, où figuraient, en émail richement ouvré, « la sphère du ciel, » le zodiaque, les signes, les planètes, les étoiles » fixes. »

Chargé de toutes ces richesses, comblé de prévenances, rassasié de fêtes, l'Empereur avec sa suite reprend comme à regret le chemin d'Allemagne; mais il s'arrête encore, en passant, au château de Beauté, où il trouve, dans le charme du lieu, un nouveau sujet d'admiration, et, ce qui ne vaut pas moins, un soulagement à sa goutte. C'est là que le Roi vient lui faire ses adieux, — adieu, tendres et prolongés. On échange une dernière fois des bijoux, gages de bons souvenirs :

« Prist un rubis et un dyamant l'Empereur à » son doy, et au Roy les donna; et le Roi lui re- » donna un gros dyamant, et là, devant tous, » s'entr'accolèrent et baisèrent à grant remer- » ciement. »

L'Empereur monte dans sa litière; le Roi l'accompagne à cheval jusqu'à quelque distance. Mais enfin, il faut se séparer. L'attendrissement est à son comble :

« Si fort plourèrent qu'à peine pouvoyent » parler. »

L'oncle et le neveu ne devaient plus se revoir; cette pensée, dans toute séparation, est bien faite pour émouvoir les cœurs qui ne sont pas entièrement insensibles.

Cette visite de l'Empereur Charles IV à Paris, avait été un grand événement. Ce prince n'y survécut que trois ans. Sept années de vie et de règne étaient encore réservées au Roi Charles V; généralement heureuses pour sa politique, elles lui apportèrent cependant une large part de chagrins. Le plus grand fut la mort de la Reine,

cette fidèle compagne qu'il avait si chèrement aimée. Il voulut témoigner publiquement ses regrets par les magnifiques funérailles faites à la défunte.

Vain et bien imparfait allégement aux deuils du cœur! — Les soucis du gouvernement, le plaisir de voir revenir successivement à la France les provinces détachées par le funeste traité de Bretigny, étaient sans doute une diversion plus efficace; mais sa santé déclinait, et son œuvre allait rester inachevée. La mort de Jeanne de Bourbon avait été comme un avertissement de la sienne; un deuxième avertissement plus rapproché, fut celle du brave Connétable.

« Laquelle mort fust plaincte et plourée de » maint vaillant, et communément de tout le » royaume. »

Christine compare ici le *trespassement* de Du Guesclin à celui du *bon cheval Bucéphale*, qui, d'après elle, annonça la fin prochaine du *preux Alexandre*. Charles V suivit de près en effet son connétable; il ne lui survécut que quelques mois, et s'éteignit au château de Beauté, dans sa quarante-quatrième année.

« De l'estat de s'enfenneté (sa maladie) » nous dit Christine, « ne quier (je ne veux) faire grant » information; ains (mais) de ses vertus. »

Elle entre alors, pour ainsi dire, heure par heure, dans tout le détail des derniers jours de Charles; et tout ce qu'elle raconte, on peut le croire, car elle le tenait de son père, qui, *doctorisié dans la saincte médecine*, comme on s'en souvient, n'avait pas quitté le roi jusqu'au dernier moment. Nous voyons ainsi Charles-le-Sage, calme et ferme en face de la mort, qui s'avance à pas lents mais continus, appliquant ses derniers soins au futur gouvernement du royaume, et relevant par de consolantes paroles le courage de ses serviteurs affligés. Il veut, à cause d'eux, jusqu'à la veille du jour fatal, se lever, s'habiller, manger à table; mais ce jour est arrivé. Charles, après avoir reçu les sacrements de l'Église, appelle auprès de son lit tous ceux qu'il va quitter; c'est pour demander pardon aux *grands*, aux *moyens* et aux *petits* des torts qu'il a pu leur faire.

Par l'ordre du Roi, le Dauphin lui est amené; il le bénit solennellement, comme Jacob bénit ses enfants, au milieu des assistants agenouillés et fondant en larmes.

Cette scène vraiment touchante est ici racontée sans trop de métaphores ni de citations. Charles a terminé les derniers actes de sa vie humaine; déjà il appartient à l'autre. Tout le monde se retire. En attendant l'agonie dont l'heure est prochaine, il se fait lire l'histoire de la Passion, et rend enfin le dernier soupir entre les bras d'un ami, le sire de la Rivière, que « moult chièrement » amoit. »

La vie du *sage Roy* est achevée; l'œuvre de Christine de Pisan l'est aussi.

« Et Dieu loé ! » s'écrie-t-elle, « qui m'a presté » engin (talent) santé, temps et lieu de mener à » fin ceste petite compillacion. »

Le livre a commencé par une invocation à la puissance divine; il finit par une prière à la Sainte Trinité:

« Pour le repos de l'âme du Roy Charles » cinquième du nom, et aussi celle de son bon » frère Monseigneur de Bourgogne, et de tous les » princes ses prédécesseurs. Amen. »

Que devint Christine de Pisan après avoir ainsi mené à bien sa *petite compillacion ?* Depuis la mort du duc de Bourgogne, toute aisance déserte son foyer. Elle vivait dans un état de pauvreté fièrement dissimulée, mais qu'elle dépeint dans un de ses ouvrages :

« ... Soubs mantel fourré de soie, et soubs » surcot d'escarlate, non pas souvent renouvelé, » mais bien gardé, avoie espesse fois (souvent) de » grants friçons, et en beau lit, et bien ordené, » de males (mauvaises) nuicts. Mais le repas » estoit sobre, comme il affiert (il sied) à femme » vefve, et toutefois vivre convient. »

Oui, il fallait vivre, et vivre avec les grands, et ne pas trop blesser leurs yeux par l'apparence de la misère, si l'on voulait conserver leur sympathie. On voit au prix de quelle économie et de quelles privations Christine y parvenait. Elle dédiait ses vers au duc d'Orléans, à Isabeau de Bavière, et même au Roi fou; elle recherchait la protection du duc de Berri et du nouveau duc de Bourgogne; mais quel intérêt suivi tous ces ambitieux qui s'arrachaient l'un à l'autre une suprématie uniformément fatale à la France, pouvaient-ils porter au sort d'une humble mère de famille, étrangère à leurs intrigues et à leurs violences? Le pauvre petit *coliège viduval* s'était dispersé; les frères de Christine retournaient chercher fortune en Italie; un cloître devenait le refuge de sa fille; son fils, qu'elle avait élevé avec soin pour en faire un *honnête homme*, végétait sans avenir. Christine écrivait toujours. Le plus long, et, selon toute apparence, le dernier de ses poëmes, est daté de 1415; on ignore combien de temps elle y survécut.

De ses nombreux écrits, un seul se recommande vraiment à notre attention : c'est le *Livre des faiz et bonnes mœurs du sage Roy Charles*. Elle le finissait l'an 1407, année sinistre, où son second protecteur, le duc d'Orléans, tombait sous le poignard des assassins. A partir de là, les factions ensanglantent de leurs luttes Paris et la France; les Anglais ravagent et démembrent de nouveau le territoire; les misères de la Patrie sont à leur comble. Christine assiste à toutes ces scènes tragiques, mais aucune de ses œuvres n'en est l'écho. Pour l'entendre vibrer, il faut s'adresser à d'autres documents, tout palpitants des passions de cette époque, tels que les Mémoires de Jean Jouvenel des Ursins, ou bien encore le *Journal* d'un certain bourgeois de Paris, dont les récits ne laissent rien à désirer sous le rapport du pittoresque. Le

livre de Christine, destiné à rappeler des jours plus tranquilles, n'offre pas le même mérite; il y manque les couleurs de la vie. C'est un dessin un peu trop travaillé, qui a toutefois son genre d'intérêt.

Ville-Hardouin et Joinville nous ont présenté la face héroïque du moyen-âge; Christine de Pisan nous en présente une autre moins attrayante, mais très-caractéristique, — la face pédantesque, — d'autant plus digne d'être étudiée ici que c'est une plume féminine qui nous la montre. Ajoutons qu'une fois résigné aux éternelles digressions de cette plume formée, ainsi qu'elle-même s'en glorifie, « à *la polie rhétorique*, » le lecteur courageux finit par les accepter, non sans quelque plaisir, car on y sent une profonde moralité, un amour sincère du bien et du beau, et, à travers l'esprit guindé d'une Philaminte, le cœur aimant d'une bonne et honnête femme.

APHÉLIE URBAIN.



BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux Libraires-Éditeurs.

ESQUISSE DE ROME CHRÉTIENNE

PAR MONSEIGNEUR GERBET (1).

—

En 1854, nous rendions compte des deux premiers volumes de cet admirable ouvrage, que la mort de son auteur avait laissé incomplet, cette mort qui fut un deuil pour l'Église et pour les lettres chrétiennes, car monseigneur Gerbet était à la fois le plus éclairé, le plus dévoué des évêques, et l'intelligence la plus propre à faire goûter aux incrédules mêmes la sublimité de notre foi. Chez lui, la plus noble et la plus profonde philosophie se revêtait de la forme la plus heureuse et la plus poétique; il rendait sensible à tous le symbolisme de la nature et celui de la religion; il faisait voir Dieu dans les astres, dans les courbes des monts et le cours rapide des eaux. Il le faisait paraître dans l'histoire des hommes; il le faisait distinguer et dans les figures des Deux Testaments et dans les cérémonies liturgiques; il dépeignait, dans un style inimitable, la solitude des Catacombes et les splendeurs du Vatican; nul n'a mieux parlé de Rome, car nul ne l'a mieux aimée; il avait écrit ces deux volumes avec amour; l'érudition en formait la trame solide, mais de quel vêtement magnifique elle était ornée! aussi lorsque la mort de monseigneur Gerbet fut annoncée, en 1864, se dit-on avec douleur :

« Il n'achèvera pas sa *Rome chrétienne.* »

Voici cependant un troisième volume paraissant par les soins de son savant collaborateur, M. Bonnetty, qui s'est servi des notes laissées par l'auteur : M. Bonnetty avoue qu'il n'a pas suivi le plan primitif de l'ouvrage et qu'il a remplacé par l'érudition les beautés de style et les grandes pensées de monseigneur Gerbet. Complément nécessaire des deux premiers volumes, ce livre est d'une lecture intéressante et renferme sur les sanctuaires romains les détails les plus curieux. Voici, par exemple, une belle page sur l'architecture chrétienne :

« Les phases de l'architecture chrétienne sont » en rapport avec les états successifs de la reli» gion. Durant les trois premiers siècles, le chris» tianisme est opprimé: les églises des Catacombes » sont de célestes cachots. A l'époque de Constan» tin, la Basilique qui prend possession du sol, qui » s'élève radieuse et triomphante, exprime la déli» vrance et la victoire. Mais la société politique » est encore païenne en grande partie dans ses » institutions, dans ses lois, dans son organisation, » le christianisme victorieux n'est pas enore domi» nateur. L'idée de cette domination n'est symbo» lisée généralement dans l'architecture chré» tienne que lorsqu'elle est réellement accomplie » dans la société.

» Je ne puis m'empêcher de remarquer ici » certaines analogies avec le fond même du chris» tianisme. Après avoir offert le grand sacrifice » de la Rédemption, le corps du Sauveur a été » déposé dans un tombeau souterrain; la grotte » du jardin d'Arimathie a été la première des » catacombes; puis, il en est sorti vainqueur de la » mort : en conversant avec ses disciples, il avait » encore des plaies, mais des plaies triomphantes. » Enfin, il s'est élevé au-dessus de la terre, en » montant à la place qui lui était éternellement » préparée. Des mystères analogues s'accompliront » dans la régénération spirituelle des individus » et des peuples, la théologie mystique en a

(1) Chez René Haton, 33, rue Bonaparte, Paris. Prix de ce troisième volume, 4 francs.

» fait plusieurs fois la remarque. Ils sont d'abord » ensevelis dans la pénitence, dans l'humilité de » la croix, pour recouvrer la vraie vie, et s'élever » ensuite par leur progrès dans la route du ciel. » Faut-il s'étonner que quelque chose de semblable se soit produit dans la vie de l'architecture sacrée, qui est l'expression matérielle de la » religion? Née dans le tombeau des Catacombes, » elle peut dire à sa manière: *Des profondeurs de » la terre, j'ai crié vers vous, Seigneur !* et s'élevant par degrés, elle finit par dire: *Gloire à » Dieu, dans les lieux très-hauts! ma conversation est dans les cieux!* Je livre ces pensées à » tous ceux qui croient que l'architecture chrétienne est autre chose que de la géométrie » appliquée à des pierres...»

Le souffle de monseigneur Gerbet a passé sur cette page; on pourrait en citer bien d'autres qui rendent très-recommandable le troisième et dernier volume de l'*Esquisse de Rome Chrétienne*.

VENISE ET L'ESPAGNE

PAR RENÉE DE LA RICHARDAYS

« Je n'invente rien, dit l'auteur de ce joli livre, je ne raconte que ce que j'ai vu. » Cette sincérité donne une véritable valeur à l'ouvrage, bien écrit, vivement raconté, et qui laisse de Venise et de l'Espagne une idée plus exacte que bien des livres de voyage à grande réputation.

Byron, George Sand, Musset, toute la tribu romantique a célébré Venise, dont elle ne voyait que le côté extérieur, les fêtes brillantes, les guerres heureuses, la domination sur les mers; mais la vie intime, la vie chrétienne de ces doges austères qui se faisaient représenter à genoux devant la croix; la vie de ces marins, de ces capitaines, dévoués à Dieu, humbles au milieu des victoires; la vie profondément catholique de ce peuple et de ces princes leur a échappé; nous la retrouvons ici. Les descriptions sont très-vivantes, les souvenirs historiques bien amenés; nous recommandons ce bon livre à toutes nos abonnées (1).

(1) Chez Dillet, 15, rue de Sèvres, Paris. — Prix : 2 francs.

ENCYCLOPÉDIE UNIVERSELLE

De Connaissances pratiques

PAR BITARD (1)

Un dictionnaire est toujours une bonne chose; on le consulte fréquemment, et même, en l'ouvrant dans les moments perdus, on y puise une notion utile. Celui-ci, sans être aussi complet que le beau *Dictionnaire de la vie pratique*, de Belèze, a bien sa valeur. Il renferme : 1° des indications sur le choix, l'entretien et la décoration de la demeure; 2° un formulaire de cuisine; 3° un manuel de cuisine et d'hygiène; 4° un manuel des jeux et de leurs règles; 5° des détails sur les animaux domestiques; 6° une instruction sur la chasse et la pêche; 7° un traité de jardinage; 8° des notions du droit usuel et des formalités légales. Il est superflu d'insister sur l'utilité très-pratique de cet ouvrage.

LIVRES D'ÉTRENNES

Pour des enfants, les ouvrages de madame de Stolz.

Pour une jeune fille, *la Vie de la Sainte Vierge*, par l'abbé Ulysse Magnard, chez Didot.

Pour un jeune homme, *Histoire de Bertrand Duguesclin*, par M. Siméon Luce.

Vie du Cardinal de Bérulle, par l'abbé Houssaye.

Erratum.—Une erreur et un oubli ont été commis page 226, numéro de novembre, dans l'indication des prix de deux livres édités par Putois-Cretté, 90, rue de Rennes:

La onzième édition de l'*Histoire Contemporaine*, par J. Chantrel, coûte 4 francs, franco.

La deuxième édition du *Cours abrégé de littérature* par le même auteur, coûte 3 francs.

(1) Un gros volume, prix broché: 5 f. 50 c. — Librairie Illustrée, rue du Croissant, 16, Paris.



ÉDUCATION

XXIX

LE TRAVAIL DES FEMMES

Nous ne parlerons pas ici des ouvrières, proprement dites; des voix éloquentes ont répété à la Tribune combien est malheureux le sort des femmes du peuple, soit qu'elles demandent au travail solitaire un salaire misérable, soit qu'elles entrent dans les ateliers de la grande industrie et qu'elles sacrifient ainsi à la nécessité de vivre, elles et les leurs, les devoirs, les occupations, les vertus même du foyer domestique; et l'on peut s'étonner que, dans un siècle qui s'appelle le siècle du progrès, l'homme ait besoin, pour soutenir sa famille, de réclamer les bras de la femme et des petits! Une autre question nous a souvent occupé; de douloureuses confidences ont excité à ce sujet nos réflexions; les désastres que la France a subis ont multiplié autour de nous ces orphelines, ces veuves, ces êtres délaissés qui doivent demander au travail le pain de chaque jour et les frêles espérances de l'avenir. Mais quel travail? L'aiguille la plus habile ne peut plus nourrir celle qui la guide; le professorat demande une instruction étendue, affirmée par les diplômes et qui n'est pas l'œuvre d'un jour; les arts exigent aussi une habileté plus grande que celle de la jeune fille dont les pastels et les dessins enchantaient sa famille, ou de la virtuose qui ravissait le cercle indulgent des grands parents. Que faire? Je trouve dans un auteur aussi spirituel qu'expérimenté, la réponse à cette question, et je la transcris simplement:

« Lorsqu'on examine de près notre état social, on est surpris de la place immense que les femmes y pourraient prendre, et de la place infime qu'elles y remplissent... N'est-il pas évident que la femme, autant et plus que l'homme, est apte aux professions commerciales? Elle a beaucoup de précision dans l'intelligence, du moins pour les choses ordinaires de la vie et pour les idées courantes. Son attention est vivement attirée et retenue par les menus objets; l'ordre matériel est une des exigences de son esprit. Elle a plus de droiture que l'homme, plus de dévouement et de soumission. Les femmes peuvent être d'excellents commis, des secrétaires corrects, des caissiers sûrs... Comment ne s'est-on pas avisé que les mêmes qualités qui font des femmes d'excellents auxiliaires de leurs maris, peuvent faire d'elles, en général, des subalternes capables?... »

On commence à s'en aviser, et déjà, dans les grands magasins des grandes villes de province, ce sont presque toujours des femmes qui tiennent la caisse, qui font les factures et tiennent au courant les livres; nous pensons, avec M. Leroy-Beaulieu, que si l'instruction commerciale était plus généralement répandue, le nombre des commis-femmes s'augmenterait; et que de ce côté-là surtout doivent se tourner les vues, les projets, les espérances des jeunes filles à qui la nécessité commande le travail... dure nécessité, puisque sa première condition est de soustraire la jeune fille à la surveillance de sa mère; mais quand la nécessité s'impose, on doit subir ses lois qui ne sont pas en désaccord avec le devoir, ni avec l'honneur.

Ce conseil que nous donnons ici regarde plutôt l'avenir que les temps actuels; aux mères de famille qui s'alarment pour le sort futur de leurs filles, nous dirons: Que votre enfant apprenne les calculs, la tenue des livres, qu'elle acquière une écriture lisible et jolie, et vous ne serez pas en peine de lui trouver un honorable gagne-pain. Elle n'aura pas les succès, souvent problématiques, des arts, la peinture et la musique, elle ne vivra pas à côté de l'opulence, comme les institutrices, mais elle pourra, caissière ou teneuse de livres, se créer une vie indépendante, une vie honorable.

Les tendances de notre époque se dirigent de ce côté-là; et les familles qui sont dans une position médiocre, feraient bien de préparer leurs enfants à ces positions humbles, obscures, mais paisibles et sûres. Cela n'est pas une perspective gaie, ni un destin brillant, mais on nous demande des conseils, et nous ne pouvons faire autrement que d'exposer la réalité dans ce qu'elle a de sévère. La vérité veut que nous répétions: l'aiguille des fées ne leur assurerait pas le pain de chaque jour; l'enseignement est, de toutes les carrières, la plus encombrée; les arts demandent des dispositions spéciales; le commerce seul, en s'adaptant à toutes les intelligences, peut assurer à vos enfants un modeste bien-être, mais là encore il faut une préparation et des connaissances.

La jeune fille instruite tiendra la caisse; celle qui ne connaît ni les chiffres ni les écritures sera et restera fille de boutique. Là, comme ailleurs, l'instruction est cotée, et les vertus, telles que l'ordre, l'exactitude, ont leur juste valeur.

Les arts industriels offrent aussi une ressource, mais pour l'exploiter, cette ressource, il faut du talent, de l'habileté, une instruction artistique, et n'est pas qui veut dessinatrice sur bois, même pour un journal de modes, ou peintre sur porcelaine ou sur éventails.

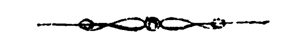
Il est, une correspondance nombreuse nous le démontre, un travail que l'on croit facilement abordable et auquel on attribue, bien à tort, un salaire exceptionnel, je veux dire le travail littéraire: il tente les institutrices, les jeunes filles pauvres qui se sentent quelque intelligence et qui ont eu des prix de style dans leur pension. — Je veux écrire! dites-moi comment il faut faire et comment on arrive à se faire imprimer! Puis, suivent souvent, trop souvent, de touchantes confidences : on est pauvre, on ne peut pas, comme l'intendant de l'Evangile, *travailler des mains;* on voit souffrir de la gêne un père, une mère chéris... ou bien, seule sur la terre, on cherche à se créer un avenir; on n'a aucune *spécialité,* on veut se jeter dans une carrière qui semble ouverte à tous et à toutes; on croit qu'il suffit, pour y réussir, d'avoir un peu de sensibilité et une certaine facilité de plume. Hélas!

Pour obtenir quelques succès littéraires, il faut au moins trois choses : une certaine dose de talent naturel, un don d'imagination et d'observation, il faut un style, non-seulement facile, mais correct, animé, coloré; il faut avoir beaucoup lu et avoir profité de ses lectures; ces qualités-là, versées dans un petit roman, en assureront le succès relatif; mais comment voulez-vous qu'un éditeur accepte une œuvre enfantine, sans intérêt et sans portée, pavée de bonnes intentions, il est vrai, mais vide d'idées et ne renfermant, en fait de drame, que des pauvretés ou trop connues ou trop invraisemblables, et en fait de style qu'une série de substantifs, traînant une longue queue d'adjectifs? J'ai eu souvent le chagrin de le dire à de pauvres jeunes filles qui m'interrogeaient :

Pour arriver dans la carrière des lettres, il faut du talent, de l'instruction; il n'existe pas d'autre secret que celui-là : ou le talent spontané qui, d'un seul bond, plaça madame Sand au premier rang, ou le génie cultivé par une longue et patiente étude, par l'éducation la plus raffinée qui, après soixante-dix ans écoulés, donne encore tant de charme et d'éclat aux écrits de madame de Staël. Je cite deux noms célèbres, mais soyez sûre que pour monter même aux échelons inférieurs de l'échelle qui mène à la réputation, le *don* est nécessaire, et que les appuis et les recommandations ne vous créeront ni un éditeur, ni un public.

Une femme de mérite disait jadis à Napoléon III, qui s'inquiétait de l'avenir et du travail des femmes dans la société actuelle : « Il faut que les femmes soient plus instruites et plus *spéciales.* » Parole d'un pauvre français, mais d'un grand bon sens. Donnez à vos filles une *spécialité,* — le calcul et la tenue des livres en y ajoutant, s'il se peut, la connaissance d'une langue étrangère, — ou la pratique de l'art en vue de l'industrie, — ou cultivez le talent *spécial* que Dieu leur aurait donné pour les œuvres littéraires; ce n'est qu'à ce prix, dans ce monde où les places au soleil sont si vivement disputées, qu'un père et une mère seront en repos sur l'avenir de leur fille. Les demi-talents, les connaissances ébauchées ne donnent pas de pain, sauf dans les petits romans écrits par des plumes naïves et qui ignorent le train des choses modernes.

M. B.



UNE INIMITIÉ

(FIN)

IV

Lorsque la fille du docteur pénétra dans l'appartement de madame Kernolan, celle-ci, inclinée sur son prie-Dieu, se releva vivement et Antoinette put deviner à son tressaillement et à sa pâleur, qu'un sentiment pénible envahissait son âme.

Mais ce trouble fut court. — Bientôt la mère de Pierre s'approcha de la jeune fille :

« Vous avez quelque chose à me dire, mademoiselle? lui demanda-t-elle.

— Madame... murmura Antoinette tremblante, vous savez que monsieur votre fils a donné rendez-vous à mon frère, demain, sur la Lande Verte?... »

Madame Kernolan secoua la tête affirmativement, et en même temps une larme glissa sur sa joue, car elle aussi était chrétienne et sa foi redoutait que son fils, adversaire terrible, ne violât le divin commandement :

« *Tu ne tueras point.* »

Antoinette vit dans cette larme un gage d'espérance, et joignant les mains, elle reprit avec force :

« Je vous en conjure, madame, par pitié pour ma mère, soyez généreuse !... empêchez ce duel !

— Mais, dit madame Kernolan, pourquoi serait-ce nous, plutôt que...

— Parce que c'est M. Pierre qui, le premier, a proposé cette fatale rencontre, interrompit vivement Antoinette...

— Une insulte grave l'avait provoquée... répliqua madame Kernolan.

— Je le sais, je le sais, madame; je n'excuse pas mon frère, je n'accuse pas votre fils, je ne suis pas venue ici pour la discussion, mais pour la prière... Oh ! encore une fois, ayez pitié de ma mère ! »

Madame Kernolan fut émue de cette douleur :

« Mademoiselle, répondit-elle doucement, mon fils m'aime et il a un grand cœur ; mais il est absolu dans ses décisions, et en cette circonstance surtout, je ne sais si... Cependant j'intercéderai pour vous, ajouta-t-elle en voyant l'indicible angoisse du regard d'Antoinette.

— Soyez bénie ! madame... »

La jeune fille s'affaissa presque aux pieds de la mère de Pierre. — Ce mouvement fit tomber en arrière le léger capulet qui emprisonnait sa tête ; mille boucles soyeuses se déroulèrent enveloppant de leurs spirales d'or la svelte enfant dont la beauté rayonnait à cette heure comme rayonne le visage transfiguré d'une apparition.

Madame Kernolan, fascinée par ces charmes puissants de grâce et de jeunesse, la contemplait en silence, lorsque soudain elle distingua dans l'appartement voisin un pas ferme qu'elle connaissait bien.

Presque au même instant, Pierre entra :

« Bonsoir, mère ! » dit-il affectueusement.

Et il allait s'approcher pour donner au front maternel le baiser du retour, douce habitude des jours d'enfance que sa jeunesse avait gardée, quand tout à coup il entrevit, à la clarté d'un rayon de lampe, l'étrangère agenouillée.

Surpris, il s'arrêta et l'ayant reconnue, il la salua ; puis son regard interrogateur se fixa sur sa mère.

Celle-ci alors parla pour la jeune fille, elle transmit son désir et sa prière, et pendant qu'elle intercédait, les beaux yeux d'Antoinette suppliaient.

Pierre écouta sans qu'une interruption, un geste vînt trahir l'étonnement que devait lui causer un tel message. Pourtant, quand sa mère se tut, une fugitive pâleur couvrit ses traits hardis, et un léger tremblement altéra sa voix mâle, lorsque, s'approchant d'Antoinette, il lui dit :

« Mademoiselle, je voudrais pouvoir me prêter à vos désirs, mais la loi de l'honneur est sacrée,... il faut lui obéir...

— Monsieur, répondit Antoinette qui s'était levée et dont le regard brillait d'une surhumaine énergie, il est une loi plus sacrée encore qui défend l'acte auquel vous vous préparez, c'est la loi divine, et le suprême honneur est de lui obéir !...

— L'acte dont vous parlez, mademoiselle, m'est imposé par mon devoir, permis par mon droit, répliqua Pierre.

— Ne le croyez pas, monsieur ; le devoir des hommes est de s'aimer les uns les autres, de se pardonner, et quant à votre droit, vous n'avez pas celui de disposer de votre vie et de celle de vos semblables, parce que Dieu seul en est le maître... Gardez votre sang, gardez le sang de mon frère pour la France ou pour la foi, pour les saintes causes du véritable honneur, mais au nom de tout ce qui vous est cher, n'allez pas le répandre sur les stériles plaines de l'orgueil blessé ! »

Le jeune homme regarda avec respect celle qui l'avait entraîné dans une si étrange polémique, et murmura :

« Sans doute, M. Borel et son fils ignorent votre démarche, mademoiselle ?

— Assurément, monsieur,... et ils l'ignoreront toujours, car leur fierté ne me la pardonnerait pas...

— Il me faudra donc immoler la mienne et avoir un courage nouveau,... le courage de passer pour un lâche ! »

La voix sourde qui avait prononcé ces derniers mots, la douloureuse contraction qui faisait frémir en cet instant le fier visage de Pierre épouvantèrent Antoinette; mais en même temps il lui sembla que les larmes de sa mère, l'âme de son frère, la pressaient plus vivement encore, et dans un suprême effort, elle s'écria :

« Par pitié, monsieur, au nom de votre mère, sauvez la mienne ! »

Le sévère regard du jeune homme s'adoucit soudain.

« Au nom de ma mère, dit-il à Antoinette, je ne puis rien refuser. A cause d'elle... et de vous, mademoiselle, ajouta-t-il d'une voix émue, ce duel n'aura pas lieu, quoi qu'il en puisse coûter à mon orgueil d'homme... Seulement en échange de mon sacrifice... souvenez-vous de moi quelquefois !

— Tous les jours devant Dieu ! s'écria Antoinette... ».

Elle pâlit... Son vaillant cœur demeuré ferme

pendant la lutte, faiblissait à l'heure du triomphe. Fernand vivrait, sa mère serait consolée, son père ne connaîtrait pas d'éternels remords... Quelle ivresse pour l'âme noble et généreuse d'Antoinette !

Le timbre sonore d'une horloge antique vint, en résonnant sept fois, l'arracher à son extase.

« Sept heures ! s'écria-t-elle avec effroi... Mon Dieu, pourvu que mon absence ne soit pas remarquée !... »

Elle se leva à la hâte, ramena autour d'elle les plis de sa mante à demi détachée, et tournant ses grands yeux humides vers la mère et vers le fils, elle murmura : « Merci ! »

Pierre lui offrit son bras afin de la conduire à l'antichambre où l'attendait Justine... Ce bras puissant tremblait pour la première fois.

V

On était aux derniers beaux jours de l'automne ; les feuilles jaunies abandonnaient leurs rameaux, les fleurs se décoloraient et dispersaient dans l'air leurs parfums adoucis, les hirondelles s'enfuyaient en modulant le chant du départ.

Assis l'un près de l'autre sous un berceau de vigne vierge, Fernand et Antoinette contemplaient ce tableau mélancolique, et d'un œil attristé, regardaient s'effacer tous les sourires de la nature ; ils étaient seuls dans leur grand jardin, le vieux docteur et madame Borel, redoutant la fraîcheur du soir, ne les avaient pas accompagnés.

Ils s'entretinrent longtemps ; Fernand parlait de ses travaux, de sa clientèle, de son avenir ; Antoinette l'écoutait avec un tendre intérêt, et dans ses réponses cherchait à faire jaillir un rayon de foi et de charité sur ce chaos de préoccupations humaines.

« Puisque tu dois visiter demain la marquise de B***, lui dit-elle, tu me ferais un grand plaisir, mon frère, d'entrer en passant chez la mère Baptiste qui se meurt et dont la pauvre hutte est peu éloignée du château...

— Ma chère amie, répliqua le jeune homme avec une légère nuance d'humeur, en aurai-je le temps?... Si je t'en croyais, je courrais jour et nuit de galetas en galetas, et la mère Baptiste, le vieux Mathurin, le petit Jeannot et consorts seraient mes seuls clients... Après quoi, il ne me resterait plus qu'à aller rejoindre tous ces braves gens à l'hôpital...

— Frère, interrompit Antoinette, tu crois à l'Évangile, n'est-ce pas ?

— Oui, oui, dit Fernand un peu impatienté, ce n'est pas une homélie qui commence, j'espère ?...

— Non, rassure-toi ; mais puisque tu crois à l'Évangile, souviens-toi du verre d'eau qui ne reste pas sans récompense ! »

Fernand se tourna vers cette sœur qu'il chérissait et dont la douce parole avait, tant de fois déjà, fait naître dans son âme des émotions bénies ; il vit briller sur son front « ces lueurs sereines et saintes qui attendrissent les regards de ceux-là mêmes qui ne connaissent pas Dieu, » et se sentant vaincu, il murmura doucement:

« Je vais inscrire la mère Baptiste pour ma tournée de demain... Antoinette, es-tu contente ? »

Une affectueuse pression de main lui répondit seule, et sur-le-champ, tirant de sa poche un petit carnet, il y écrivit l'humble nom de la mendiante. En le refermant, un feuillet jauni s'en échappa ; Antoinette le ramassa vivement, jeta un rapide coup d'œil sur l'écriture hardie qui le couvrait, et le remit à son frère.

« Tu as donc gardé cette lettre ? lui demanda-t-elle.

— Oui, répondit Fernand ; je la relis quelquefois, et quoiqu'un an bientôt se soit écoulé depuis que je l'ai reçue, elle reste toujours incompréhensible pour moi. »

En parlant ainsi, il la déplia machinalement et lut à demi-voix, l'air pensif, comme un homme qui cherche la solution d'un problème :

« Monsieur,

» Il est inutile que vous preniez la peine d'aller
» demain sur la Lande Verte, car je n'y serai pas.
» Quoique les motifs qui m'obligent à me rétrac-
» ter soient dignes de vous et de moi, je ne puis
» cependant vous les faire connaître, et s'il vous
» plaît désormais de me considérer comme un
» lâche, je vous en laisse libre, en attendant le
» jour où, je l'espère, Dieu m'accordera une
» vengeance plus éclatante dans un plus noble
» effort.

» PIERRE KERNOLAN. »

» Si le sujet n'était pas aussi grave, dit Fernand en pliant son feuillet, je fredonnerais volontiers l'air de la *Dame Blanche* : « Je n'y puis » rien comprendre. »

— Bénissons plutôt la Providence qui a inspiré celui qui a tracé ces lignes, répondit la jeune fille d'une voix tremblante.

— Quel homme étrange, que ce Pierre Kernolan, continua Fernand... Antoinette, qu'en penses-tu ?... »

Peut-être allait-elle répondre, quand tout à coup la main de son frère lui ferma les lèvres.

« Écoute » ! dit-il avec force.

Non loin d'eux, au delà du grand mur, le jeune ténor chantait... Il chantait le désespoir et les sanglots du triste fiancé de *Lucie de Lammermoor*, et telle était la puissance d'expression de cette voix suave et large, vibrante et passionnée, qu'on eût pu croire que lui aussi, Pierre, avait vu, comme Edgard, s'élever devant un être aimé la redoutable barrière d'une haine de famille.

Fernand palpitant, Antoinette pâle et calme, écoutaient immobiles... Quand ce beau chant

cessa, quand ses derniers accents s'exhalèrent, doux et insaisissables comme le souffle d'un mourant, le frère et la sœur se serrèrent la main.

« Sais-tu bien, Antoinette, dit à voix basse le jeune docteur, que je pressens une chose singulière ?

— Laquelle, mon bon frère ?

— Je pense, continua-t-il, que la vieille histoire de Roméo et de Juliette, d'Edgard et de Lucie n'a pas dit son dernier mot, et je crois, ma sœur, je crois... que Pierre Kernolan t'aime ! »

Elle jeta sur son frère un regard d'extrême surprise.

« Tu n'y avais jamais songé ? lui demanda-t-il.

— Non, mon ami.

— Et si je disais vrai, l'aimerais-tu ?...

— Je l'aimerais comme un frère en Jésus-Christ, répondit-elle d'une voix ferme et grave.

— Pas autrement !... exclama Fernand... Après tout, à cause de notre père, peut-être vaut-il mieux qu'il en soit ainsi, mais c'est dommage, cela aurait fait un joli roman, poursuivit-il dans son langage léger d'homme du monde. — Puis, j'aurais cru, chère Antoinette, que le fier caractère et la noble figure de notre jeune voisin devaient ne pas te déplaire... Enfin, je me suis trompé... »

Il semblait vouloir provoquer une confidence, mais Antoinette se taisait.

« Peut-être, ajouta-t-il à demi-voix et d'un ton interrogatif, peut-être aimes-tu ailleurs ?...

— Oui, répondit-elle en levant ses beaux yeux vers le ciel étoilé, j'aime le Seigneur Jésus ! »

Fernand pâlit.

« Ma sœur, que veux-tu dire ! s'écria-t-il.

— Je veux dire, continua-t-elle avec un sourire céleste, que je crois à un appel de Dieu, et que lorsque j'aurai reçu, comme preuve de cet appel, une grâce que j'espère de sa bonté et de son amour, je serai son épouse pour jamais ! »

Elle contemplait toujours la voûte lumineuse ; ses mains s'étaient jointes ; la joyeuse paix, l'ineffable sérénité des enfants de Dieu éclairaient son noble et doux regard...

Fernand, très-sombre, se leva vivement :

« Partons, dit-il à sa sœur, l'air devient froid, et cette soirée est triste comme un adieu... »

Elle le suivit en silence, absorbée dans ses pensées intimes. Lui marchait en avant, d'un pas rapide et nerveux ; parvenu au seuil de leur habitation, il se retourna soudain, et pressant avec force la main d'Antoinette :

« Chère sœur, dit-il d'une voix brisée par l'émotion, j'ai été quelquefois pour toi un sujet de peine... Je me rappelle surtout ce que tu as souffert de mes dispositions malveillantes à l'égard de nos voisins, de M. Pierre, principalement... Mais, crois-moi, depuis qu'en différentes circonstances l'élévation de ce caractère m'a été révélée, j'ai abjuré ma cruelle haine, et désormais, mon Antoinette, je ne t'affligerai plus !... Seulement, je t'en conjure, reste avec nous !... »

Elle l'embrassa avec effusion, mais ne répondit pas.

VI

Lorsque Antoinette revit son frère le lendemain, elle le pria doucement de garder le secret qu'elle lui avait confié.

« Quand il en sera temps, dit-elle, je parlerai moi-même à nos chers parents. »

Fernand promit ce qui lui était demandé, mais intérieurement il résolut de se consacrer davantage à sa sœur, de chercher à la distraire, en un mot, d'anéantir peu à peu tout son malencontreux ascétisme.

« Mettre une robe de bure et un voile noir sur cette exquise créature... Quel meurtre ! pensait-il. »

Le jeune docteur était de ceux qui trouvent que le rebut des hommes est assez bon pour Dieu ; il résolut donc de travailler sur-le-champ à l'exécution de son projet, et comme les rayons pâlis du soleil d'octobre brillaient, ce jour-là, très-vifs et tièdes encore, il les fit remarquer à Antoinette et lui dit avec enjouement :

« Le temps est délicieux, l'américaine est attelée, que dirais-tu d'une petite partie faite à nous deux, chez la mère Baptiste, d'abord, qui sera ravie de te voir, puis au Creux de l'Ours où nous nous donnerons une fête à notre goût, ascension des rochers, cueillette des fleurs, goûter sur l'herbe, etc... Est-ce accepté ?

— Oui, cher ami, si notre mère y consent.

— Bien volontiers, dit madame Borel en les embrassant tous deux. »

Antoinette jeta sur ses épaules un burnous de flanelle blanche, donna un baiser à sa mère, et prenant la main que Fernand lui offrait, elle sauta légèrement en voiture.

Une demi-heure plus tard, ils atteignaient la chaumière de la vieille indigente....

« Bonjour, mère Baptiste ! dit la voix caressante d'Antoinette ; êtes-vous un peu mieux aujourd'hui ?

— Le bonheur fait du bien, répondit la malade toute tremblante d'émotion... Mon Dieu, ajouta-t-elle en joignant les mains, que de joies pour un jour !

— On vous a déjà visitée ? demanda Fernand qui venait d'apercevoir sur la huche trois bouteilles de vin vieux, soigneusement cachetées.

— Oui, mon cher monsieur ; le bon Dieu me gâte...

— Qui donc est venu ? interrompit le jeune docteur.

— Quelqu'un de bien bon... comme vous et mademoiselle Antoinette, répliqua doucement la mendiante. »

Elle n'en dit pas davantage et Fernand n'insista plus. Il se mit à ausculter sa pauvre cliente, pen-

dant qu'Antoinette déposait à côté des précieuses bouteilles, un poulet froid et un pot de gelée de groseilles dont elle s'était munie.

Bientôt le jeune homme releva la tête d'un air satisfait :

« Cela va mieux, dit-il; mère Baptiste, nous vous sauverons...

— Bon docteur, soyez béni! murmura la vieille paysanne en lui prenant les mains qu'elle mouilla d'une larme.

— Voyons, voyons!... ne nous attendrissons pas... Au revoir, mère Baptiste; Antoinette, m'accompagnes-tu? J'ai encore ma course au château à faire, et puis nous serons libres...

— Frère, si tu n'en étais pas contrarié, je préférerais rester ici quelques instants de plus; tu me reprendrais en passant...

— Comme tu le voudras... Je serai de retour dans vingt minutes et alors nous nous dirigerons vers le Creux de l'Ours. — En attendant, fais un peu de morale à la mère Baptiste; c'est un art dans lequel tu excelles, petite sœur, ajouta-t-il avec un gai sourire. »

Il s'éloigna, et Antoinette voulut aussitôt s'occuper du petit repas de sa protégée; mais celle-ci l'arrêta doucement :

« Je n'ai pas faim, ma chère demoiselle, dit-elle, — je mangerai tout à l'heure. — Laissez-moi plutôt vous raconter, à vous qui ne savez pas haïr, la visite que j'ai eue aujourd'hui : il était midi environ quand j'entendis, tout près de ma chaumière, le bruit d'un pas d'homme; puis ma porte s'ouvrit et M. Pierre Kernolan entra. Il avait son costume de chasse et sa carnassière était gonflée; je remarquai qu'il s'en débarrassait avec précaution avant de venir s'asseoir auprès de mon lit. Là, il me parla de cette voix que j'aime tant à entendre quoiqu'elle soit sévère et un peu triste; il me dit qu'il allait chasser sur les hautes landes et qu'il n'avait pas voulu passer devant ma porte sans s'informer de mon état. Il se tut pendant un moment, sa figure s'assombrit, puis il reprit :

— Voyez-vous le docteur quelquefois?

— Oui, répondis-je; M. Fernand Borel est plein de bonté pour moi.

— Et sa sœur, mademoiselle Antoinette?... demanda-t-il presqu'à voix basse; la connaissez-vous?...

— Tous ceux qui souffrent la connaissent, lui dis-je.

— Vous la voyez.... vous lui parlez souvent? reprit-il encore, toujours plus bas.

— Très-souvent.

— Vous êtes bien heureuse, dit-il avec tristesse.

« M. Pierre était devenu très-pâle et je pensai qu'il souffrait de voir sa famille brouillée avec la vôtre; tout à coup il se leva, prit son fusil, appela son chien, et ouvrant sa carnassière, il en tira ces bouteilles que vous voyez...

— Ma mère m'a donné ceci pour vous, me dit-il; adieu, madame Baptiste, adieu!...

» Il s'éloigna brusquement sans me laisser le temps de le remercier...

» Et voilà mon histoire, continua la mère Baptiste; tout à l'heure, je n'ai pas voulu, devant notre jeune docteur, prononcer le nom de M. Pierre, mais à vous, ma chère demoiselle, à vous si bonne, on peut tout dire, n'est-ce pas? Que pensez-vous donc de ce jeune homme si fort, si beau, si fier, qui se dérange de sa promenade pour une pauvre femme et qui lui apporte lui-même du vin?...

— Je pense qu'il est bon, répliqua simplement Antoinette. »

Peut-être sa pensée allait-elle plus loin, à cette heure où les naïves révélations de la mendiante ne lui permettaient plus de douter de l'amour de Pierre; peut-être pressentait-elle que, lorsqu'elle le voudrait, cette force, cette jeunesse, cette intelligence, ce grand cœur, lui appartiendraient pour toujours... peut-être une séduisante vision offrait-elle à son regard les joies de l'épouse, les doux labeurs du foyer domestique; peut-être... car elle avait pâli, car elle ne parlait plus...

La mère Baptiste, que ce silence embarrassait un peu, reprit au bout d'un instant :

« Chère demoiselle Antoinette, je prierai pour vous!...

— Merci, mère Baptiste; vous aimez bien le bon Dieu?

— Oh! oui... *A lui seul, il est meilleur que tout!...* »

Antoinette tressaillit; elle jeta un ardent regard sur le crucifix de bois suspendu au chevet du lit et répéta tout bas :

« Vous êtes meilleur que tout!... O mon Dieu, faites que je ne l'oublie plus! »

Sa pâleur s'effaça, et lorsque, peu d'instants après, Fernand fut de retour, il vit sa sœur si sereine et si joyeuse, et sa malade si doucement souriante, qu'il s'écria avec entrain :

« Qui donc a pu vous mettre en si belle humeur?... A coup sûr, c'est quelque chose comme les Actes des Apôtres... ou l'Apocalypse. — Ne t'en défends pas, Antoinette, je connais ton faible... Moi, j'aime mieux Cham, ajouta-t-il avec l'enjoûment d'un collégien. »

La vieille paysanne s'abstint de répondre, car elle ne connaissait d'autre Cham que le fils de Noé, dont on lui avait raconté l'histoire dans son enfance, et elle ne s'expliquait pas ce que ses aventures pouvaient avoir de divertissant.

Antoinette, accoutumée aux taquineries fraternelles, se contenta de sourire, puis se tournant vers la malade, elle lui dit à voix basse :

« Rappelez-vous votre promesse, bonne mère Baptiste, et priez beaucoup pour moi, pour les miens, et aussi pour que Dieu exauce un désir que j'ai au cœur... Je reviendrai bientôt; adieu, adieu!.. »

Elle lui serra la main avec bonté; Fernand lui adressa une parole amicale, puis tous deux quittèrent la chaumière, et le jeune docteur, heureux d'en avoir fini avec le devoir et de pouvoir enfin songer au plaisir, lança son cheval au grand trot sur la route pittoresque et accidentée qui conduit au Creux de l'Ours.

L'automne, avec ses teintes sombres et son ciel mélancolique, allait bien à ce lieu sauvage, et quoique Antoinette y fût souvent venue, quoiqu'elle en eût, bien des fois déjà, contemplé dans une muette extase les eaux bondissantes, les grands rocs et les chênes puissants, jamais elle ne les avait admirés comme dans cette journée d'octobre, sous ce voile de brumes où ils apparaissaient si fièrement drapés. — Pendant que Fernand débridait son cheval, elle s'avançait lentement, courbant, des longs plis de sa robe, les cimes dentelées des fougères, prêtant l'oreille à l'éternelle plainte des flots qui se débattaient au pied de la cascade avant de s'élancer dans le gouffre, *le Creux*, auquel une antique légende a donné son nom.

Si la jeune fille eût été moins préoccupée de ces scènes grandioses, peut-être eût-elle remarqué sur le sommet de la montagne qui domine les rochers, un chasseur de haute stature qui, à demi caché par un arbre et les deux mains appuyées sur le canon de son fusil, suivait d'un long regard la jeune fille errant sur les fougères; mais elle ne le vit pas; — en face de cette nature superbe, aucune créature n'occupait sa pensée, et son cœur désormais calme et libre, son cœur qui ne devait plus chanceler, redisait à Dieu l'humble écho du grabat: « Vous êtes meilleur que tout! »

Absorbée et ravie, elle n'entendit pas Fernand qui venait la rejoindre en fredonnant un motif de *Madame Angot;* elle tressaillit quand il lui toucha l'épaule, puis se tournant vers lui, elle désigna d'un geste l'admirable site :

« Que c'est beau! murmura-t-elle.

— Sans doute, sans doute... répondit son joyeux frère, dont l'œil restait obstinément fixé sur le panier qu'il avait apporté; mais si nous déjeunions?... J'ai une faim d'alligator... »

Antoinette le regarda avec étonnement; elle tombait de si haut!

« Ne prends donc pas cet air scandalisé, petite sœur; quand j'aurai déjeuné, je deviendrai très-poétique, très-éthéré... tu verras... »

Quoique ces façons épicuriennes fussent un peu hors de propos, Antoinette ne s'en fâcha point, et souriant gaîment à son frère, elle disposa à la hâte, sur une nappe de mousse, la galantine, les œufs durs, le jambonneau, dus à l'aimable prévoyance de madame Borel. Elle mangea peu, mais Fernand dévorait, et comme son repas se prolongeait, la jeune fille se leva et lui dit :

« Pendant que tu achèves de déjeuner, je vais aller cueillir pour ma mère ce beau nénuphar que j'aperçois sur les bords de l'eau.

— Ne prends pas cette peine, j'y vais moi-même...

— Non, non, cher frère; tu n'as jamais su cueillir une fleur, tes tiges sont toujours trop courtes, on n'en peut rien faire... A tout à l'heure, ajouta-t-elle en l'embrassant.

— Sois bien prudente, au moins...

— Ne crains rien! »

Au même instant, on entendit un aboiement, puis un craquement dans les buissons, et un beau chien de chasse passa rapidement devant eux.

« Tiens, dit Fernand, n'est-ce pas Fauve, le chien des Kernolan?... Que vient-il donc faire ici? Y est-il seul?... »

Un nuage passa sur le front d'Antoinette, puis elle s'éloigna et descendit la pente rocailleuse qui conduit au bassin de la cascade. Le nénuphar, couché sur ses larges feuilles, était là, tout près du rivage et facile à atteindre; mais soit que le terrain fût, ce jour-là, humide et glissant, soit que diverses émotions eussent rendu la jeune fille tremblante, le pied lui manqua quand elle brisa la tige fleurie et elle disparut dans le gouffre.

« A moi, frère! s'écria-t-elle. »

Fernand, épouvanté, courut vers l'abîme au-dessus duquel flottait le burnous blanc d'Antoinette; là, dans un geste désespéré, il joignit ses deux mains, car il ne savait point nager; mais n'écoutant que sa courageuse tendresse, il allait se précipiter dans les flots pour mourir auprès d'elle, quand soudain un bras d'acier le saisit et l'arrêta.

« Vous êtes médecin, monsieur, lui dit une voix forte, et beaucoup de vies dépendent de la vôtre... La mienne est moins précieuse, donc permettez-moi... »

Pierre, car c'était lui, n'acheva pas, et se débarrassant brusquement de l'étreinte de Fernand qui voulait empêcher ce généreux sacrifice, il s'élança dans le gouffre, où, en un instant, il atteignit la fille de son ennemi, la prit et la ramena au rivage...

Fernand, haletant, livide, reçut dans ses bras Antoinette évanouie, puis tendant la main à Pierre :

« Vous avez un noble cœur, monsieur!... dit-il d'une voix étouffée.

— Je vous avais promis de me venger un jour.. murmura le chasseur, en serrant fortement la main qui lui était tendue; et... elle n'est pas blessée?... elle n'a aucun mal?... ajouta-t-il d'une voix qui faiblissait.

— Non, répondit Fernand; je vais l'envelopper dans mon plaid, la porter en voiture dont le mouvement la ranimera, et la ramener au plus vite à Plouernec... Mais vous-même, monsieur, vous ne pouvez rester longtemps ainsi mouillé, et vous

ne refuserez pas, je l'espère, de prendre place auprès de nous ?

— Je vous remercie, dit Pierre Kernolan ; le soleil brille encore, et je me sécherai parfaitement en marchant. Je vais revenir par les landes... Adieu, docteur, adieu !

Ils se serrèrent la main une dernière fois, et le beau regard de Pierre s'abaissa tout humide sur Antoinette inanimée.

« Mon père saura à qui elle doit la vie, dit encore le jeune docteur, tremblant d'émotion ; et peut-être... peut-être reverrons-nous nos beaux jours d'autrefois, nos beaux jours de douce amitié !... Mais qu'avez-vous, Pierre ? Quelle pâleur ! Vous souffrez ?...

— Oh ! non... Il faut que je marche, voilà tout... »

Il détourna vivement son visage altéré, secoua sa noire chevelure toute ruisselante d'eau, et s'éloigna, frissonnant et glacé, dans le sentier abrupt de la montagne.

VII

Lorsqu'Antoinette s'éveilla le lendemain, après une longue et paisible nuit, lorsqu'elle revit dans sa mémoire la terrible scène de la veille, et qu'en même temps, son regard, errant autour d'elle, rencontra les visages chéris de son père et de sa mère, et sa petite chambre blanche, et le soleil qui se faisait, en dépit d'octobre, brillant et joyeux pour la fêter, elle sourit... Pourquoi ?... Etait-ce parce qu'elle se sentait revivre... parce qu'elle se savait aimée follement par les siens et par un autre ?... Non, car elle tenait peu à cette vie qui ne lui donnait que la terre, dont toutes les affections, si pures et si ardentes qu'elles fussent, pâlissaient sous l'éclat de la flamme divine qui brûlait dans son cœur.

Elle souriait parce que son âme possédait la paix, « la paix, qui n'est pas encore la félicité, dit le révérend père Lacordaire, mais qui en est l'ombre, le portique, le précurseur, ce quelque chose d'inexprimable et de sacré qui nous donne de Dieu et de son sanctuaire, un religieux pressentiment... la paix, marquée du sceau de la liberté, sceau qui est au dedans, et que ne peut rompre aucune main étrangère, si puissante qu'elle soit. »

Antoinette avait éprouvé la vérité de ces dernières paroles, alors que, emportée hors des flots par un bras que l'amour rendait plus fort que la mort, elle avait senti qu'aucune joie comme aucune douleur ne pourrait plus troubler cette paix profonde, inébranlable qui lui semblait un présage du jour que ses vœux appelaient, jour de pardon, puis de céleste hyménée.

Elle souriait donc doucement à ses parents qui la couvraient de baisers.

« Et Fernand ?.. dit-elle, surprise de ne l'avoir pas vu encore.

— Il est allé visiter quelques malades... Tu as dormi si longtemps, chérie, qu'il a dû partir avant de t'avoir embrassée.

— L'heure est bien avancée, en effet, aussi vais-je me lever à la hâte...

— N'es-tu pas fatiguée encore ?

— Nullement, cher père ; grâce à toute la sollicitude dont j'ai été l'objet, ma chute, mon évanouissement ne m'ont laissé aucune trace. »

Le nom de Pierre ne fut pas prononcé ; M. Borel avait pâli, la veille, chaque fois qu'il revenait dans le récit de Fernand ; cette pâleur trahissait-elle l'émotion ou la colère ? Antoinette l'ignorait ; elle se taisait et espérait en Dieu.

Quand sa toilette fut achevée, elle alla rejoindre ses parents au salon, où Fernand entra bientôt lui-même, sans qu'une joyeuse roulade eût, comme à l'ordinaire, annoncé son retour. Il embrassa distraitement sa mère et sa sœur, puis regardant son père en face, il lui dit avec un accent profondément triste :

« Il est dur, mon père, de voir mourir son enfant.

— Pourquoi ce langage, cette attitude désolée ?.. répliqua M. Borel ; Antoinette est parfaitement bien, et je ne vois pas que...

— Antoinette est bien, mon père, mais celui qui l'a sauvée va peut-être payer de sa vie son généreux dévoûment. »

Les deux femmes tressaillirent douloureusement, et le vieux docteur baissa la tête ; puis la relevant tout à coup :

— Comment le sais-tu ? dit-il avec un calme affecté.

— Ce matin, en quittant la maison, répondit Fernand, je rencontrai le domestique de M. Kernolan ; son visage bouleversé m'effraya, et je l'interrogeai. J'appris alors que Pierre, saisi par le froid à son retour du Creux de l'Ours, avait eu une nuit affreuse et que son état donnait les plus sérieuses inquiétudes. Le médecin de T***, celui de C***, avaient été demandés sur-le-champ, mais tous deux, déjà partis pour des courses lointaines, n'étaient pas encore venus.

« En attendant, ajouta avec tristesse le vieux serviteur, le mal fait des progrès, et il n'y a personne pour l'arrêter !...

— Allez demander à madame Kernolan, lui dis-je, si elle me permettrait de voir son fils.

« Il me jeta un regard plein de reconnaissance, s'élança dans la maison et revint au bout d'un instant.

« Entrez, monsieur, me dit-il. »

— Je suis entré, mon père ; j'ai vu Pierre et je crains que son mal ne défie ma faible science ; je n'ai ni l'expérience, ni l'audace, ni le talent qu'exige un cas aussi grave ; il faudrait qu'un autre plus habile que moi m'accompagnât près de son lit... Il faudrait, en un mot, et à l'heure même, une consultation...

— Je n'y vois pas d'inconvénient, répliqua froidement M. Borel ; nos confrères des cantons voisins sont là pour cela....

— Je croyais vous avoir dit tout à l'heure, mon père, qu'ils étaient absents lorsqu'on les avait demandés; s'ils viennent aujourd'hui, ce soir, il sera trop tard peut-être...

— Eh bien! qu'y puis-je?...

— O mon père, s'écrie Antoinette en entourant le vieux docteur de ses deux bras, ne parlez pas ainsi! Vous pouvez, vous devez y aller, vous devez pardonner, vous devez, quoi qu'il vous en coûte, essayer de sauver celui qui meurt à cause de moi!.... »

M. Borel, pâle, chancelant, se dégagea doucement de l'étreinte de son enfant; il la regarda avec une inexprimable tendresse, puis s'avançant vers Fernand :

« Je te suis, lui dit-il. »

. . . .

Un instant plus tard, ils pénétraient tous deux dans la chambre de Pierre. En les voyant entrer, M. et madame Kernolan, courbés vers le lit du malade, relevèrent leur morne visage; Fernand échangea avec eux un sympathique regard, tandis que le vieux docteur, portant sur son front pâle l'empreinte ineffacée d'une haine à peine vaincue, allait droit au chevet du malade. Il l'examina longuement, minutieusement; il écouta cette respiration haletante, il retint longtemps dans ses mains ce bras généreux qui avait arraché Antoinette à la mort, et qu'à cette heure secouait une fièvre ardente.— Et à mesure qu'il avançait dans cet examen, ses traits perdaient leur glaciale rigidité, son cœur s'ouvrait aux saintes émotions de la pitié et du remords; un sentiment inconnu, noble et humble à la fois, envahissait cette âme vindicative.

Pierre, anéanti dans une torpeur profonde, ne voyait, n'entendait rien; quand M. Borel eut achevé sa longue auscultation, il le replaça lui-même sur ses oreillers avec d'infinies précautions, puis se redressant enfin, il dit d'une voix basse et tremblante :

« C'est une *pleuropneumonie*, une inflammation de la plèvre et des poumons... »

Et se tournant tout à coup vers M. Kernolan :

— Pardonnez-moi! s'écria-t-il.

— Nous avons eu des torts l'un et l'autre, répondit tristement le vieux notaire; pardonnez-moi aussi! »

On entendit un sanglot, un cri étouffé, puis ces deux hommes, si longtemps séparés, se réunirent dans une fraternelle étreinte...

Le vœu d'Antoinette était exaucé!

VIII

Pendant de longues semaines, Pierre lutta contre la mort, puis enfin Dieu, se souvenant des larmes de la veuve de Naïm, eut pitié de madame Kernolan, et lui rendit son fils.

Le jour de Noël, il put se lever pour la première fois, et dans la soirée, une joie qu'il désirait depuis longtemps lui fut accordée. — Les deux familles réconciliées se pressaient amicalement autour de son foyer; la bûche traditionnelle flambait joyeusement, et ses vives clartés se projetant tour à tour sur les traits amaigris de Pierre, sur le visage sérieux et charmant d'Antoinette, sur la physionomie cordiale et sereine des vieux parents et de Fernand, formaient une douce auréole à cette vision de bonheur.

Mais l'exquise sensation que nous appelons de ce beau nom est toujours éphémère ici-bas; le bonheur n'est pour nous que l'hôte d'un jour, il s'assied un instant près de nous; il nous touche de loin en loin; nous tressaillons, et il passe, en nous montrant le ciel sa patrie où nous le retrouverons dans sa plénitude et son éternité.

Le soir dont nous parlons, le bonheur s'était donc convié à cette fête de l'amitié; la convalescence de Pierre et l'union de tous les cœurs en étaient une assurance dont le vieux docteur ressentait si profondément la douceur, qu'après avoir promené son regard sur ceux qui l'entouraient, il s'écria :

« J'avais souvent lu que la vraie félicité n'existe que dans la paix avec Dieu et avec nous-mêmes, mais je l'avais peu compris jusqu'ici; maintenant, mon but, mon rêve, ce seront ces joies tranquilles et douces qui nous sont données ce soir!

— Nous pensons comme vous, dirent les deux mères.

— Et vous, Pierre? demanda avec bonté M. Borel à son malade. »

Le jeune homme, légèrement affaissé dans son grand fauteuil, se redressa soudain; un jet de feu s'échappa de sa large prunelle, et pâle, debout, dans tout l'éclat de sa virile beauté, il répondit d'une voix vibrante et contenue :

« Mon rêve, c'est de suivre un jour à l'autel votre fille bien-aimée... Mon but, c'est de faire le bonheur de sa vie! »

Il se tut; ses longs cils s'abaissèrent. M. Borel saisit sa main brûlante et la pressa avec force; puis se tournant vers sa fille :

« A ton tour, parle, Antoinette! lui dit-il. »

Elle le regarda, elle regarda Pierre et tous les autres; un sourire grave et doux errait sur ses lèvres; elle ne ressentait aucun trouble, aucune crainte, à cette heure de l'aveu suprême.

« Mon rêve, dit-elle enfin d'un accent ferme et respectueux, mon rêve, c'est le cloître... Mon but, c'est Dieu seul! »

Pas un cri, pas une parole, pas un soupir ne répondirent à l'enthousiaste enfant. Son vieux père fixait sur elle un œil hagard; sa mère, en chrétienne robuste, la contemplait avec une joie fière, plus profonde que sa douleur; Pierre, toujours debout près de la cheminée, livide, immobile, étreignait de sa main nerveuse le marbre glacé. Malgré le morne silence qui régnait autour d'elle, Antoinette osa parler encore.

« J'espère, continua-t-elle doucement, que vous ne refuserez pas, mes parents bien-aimés, de rendre à Dieu l'enfant qu'il avait prêtée à votre amour... Et vous, Pierre, mon frère en Jésus-Christ, ne soyez pas jaloux de votre divin rival; oubliez-moi et soyez heureux !...

— Je ne le puis... murmura sourdement le jeune homme; rêves, but, joies, il ne me reste rien !...

— Ne parlez pas ainsi quand il vous reste Dieu! répondit Antoinette. Tout homme doit avoir un but ici-bas; tout homme est né pour le bonheur; seulement pour l'un comme pour l'autre, vous vous étiez trompé. Regardez au delà de cette terre, au delà de l'amour humain, et vous découvrirez dans une région plus haute, près d'un Cœur que rien ne lasse et dont les ardeurs ne se consument jamais, des joies plus pures et plus dignes de vous.

— Ce langage est trop dur, et qui peut l'écouter?... soupira Pierre.

— Un jour peut-être vous l'entendrez et vous y répondrez, dit encore la douce voix d'Antoinette.

— C'en est assez... interrompit enfin M. Borel, je veux être chrétien, mais je n'ai plus de forces !... Et vous, Pierre, mon noble enfant, vous êtes épuisé aussi... Que Dieu nous console et nous aide!... Adieu, adieu !... »

Ils s'éloignèrent. M. et madame Kernolan, respectant la douleur silencieuse de leur fils, l'embrassèrent et le quittèrent aussi; Pierre resta seul.

Semblable à ces pâles cariatides qui gardent les tombeaux, il demeurait immobile près de l'âtre; son regard, d'une morne fixité, contemplait sans doute l'anéantissement de ses espérances; sa pensée s'épuisait en élans sauvages vers d'infranchissables obstacles. La révolte, la colère, la douleur, le regret entrecroisaient leurs glaives dans son âme. Il lutta longtemps, puis il voulut fuir, s'étourdir, étouffer sous le bruit de ses pas les plaintes de la nature, et alors, oubliant ses récentes souffrances et sa faiblesse, il marcha pendant près d'une heure d'un pas fiévreux.

Il s'arrêta enfin, trahi par ses forces qui l'abandonnaient, se laissa tomber sur un fauteuil et regarda autour de lui. La bûche de Noël, à demi consumée, ne lui envoyait plus qu'une flamme pâle et triste; la lampe n'avait plus que des clartés mourantes, tout semblait le plaindre autour de lui. En contemplant ces lueurs amies, il distingua sur le guéridon un livre qu'Antoinette avait feuilleté pendant la soirée.

C'était le cinquième volume des *Moines d'Occident*, par le comte de Montalembert. Il le prit, l'ouvrit au hasard et lut ce qui suit:

« Quel est donc cet amant invisible qui attire » ainsi à lui la jeunesse, la beauté et l'amour?... » qui apparaît aux âmes avec un éclat et un » attrait auquel elles ne peuvent résister?... qui » fond tout à coup sur elles et en fait sa proie? » C'est un Dieu ! Voilà le grand secret de ce su» blime et douloureux mystère... Un Dieu seul » peut remporter de tels triomphes et mériter de » tels abandons... »

Pierre tressaillit; il baisa ces lignes, ferma le livre et tomba à genoux...

La nuit était bien avancée quand il se releva, élevant vers le ciel son regard divinement éclairé et portant haut son noble front... C'était ainsi qu'avaient dû apparaître Paul sur le chemin de Damas, Augustin près des rives d'Ostie et Jérôme au désert !

Il ranima sa lampe presque éteinte, prit une feuille de papier, fit le signe de la croix et écrivit à Antoinette:

« Après de longues heures de souffrances, Dieu, » dans sa pitié, m'a enfin visité... Je n'essaierai » pas de vous raconter ce miracle de son amour; » quand la grâce frappe ses coups ineffables, on » les ressent, on ne les analyse pas...

» Ce que je sais, c'est que Jésus a tout donné » à celui qui ne lui demandait rien, qu'il est venu » trouver celui qui ne le cherchait point, qu'il a » ouvert à celui qui ne frappait pas...

» Ce que je sais, c'est que, dans cet instant » béni, j'ai vu l'abîme qui séparait l'amour d'un » Dieu de l'amour d'un homme, et j'ai compris » votre choix...

» Ce que je sais encore, ô ma sœur, puisqu'il » m'est permis de vous donner ce nom, c'est que, » si Dieu vous appelle, il m'appelle aussi, et que » mon cœur, mon esprit, ma volonté, tout à l'heure » enchaînés et affaissés, s'élèvent maintenant » vers les cieux dans une libre et radieuse ascen» sion !...

» Oui, je crois à ce que vous me disiez, il y a » peu d'instants... Je crois que je suis né pour le » bonheur, puisque Dieu me convie aux noces » éternelles, et désormais ma vie aura un but, le » plus noble de tous, celui que poursuivait aux » Indes le grand François-Xavier, celui du mis» sionnaire, je veux dire la conquête des âmes, le » martyre peut-être... et le ciel !

» Priez, afin que mes forces ne défaillent point » dans ce glorieux sillon, où tant d'autres m'ont » précédé et où mes pas devront suivre, sans » jamais se lasser, leurs traces sanglantes...

» Priez, afin que Dieu bénisse mon humble » apostolat, et que l'Église ait en moi un époux » fidèle, un défenseur zélé et un enfant soumis...

» Priez, enfin, pour que nos parents accomplis» sent généreusement le sacrifice qui leur est » demandé, pour qu'ils y trouvent plus de dou» ceurs que d'amertumes, plus d'allégresse que » de larmes, et que la réunion de tous nos cœurs, » commencée par vos soins ici-bas, s'achève et » se perpétue dans le séjour des joies impéris» sables, de l'immortelle paix!

» C'est là que vous donne à tous le dernier » rendez-vous

» Votre frère en Notre-Seigneur,

» PIERRE KERNOLAN.

» Nuit de Noël, 187... »

... Telle l'hirondelle, en des jours d'orage, soulève avec peine ses ailes appesanties, pour s'élever ensuite plus légère et plus libre vers l'air pur et le ciel bleu, ainsi l'âme de Pierre, quelque temps haletante, sous l'atmosphère troublée des passions humaines, planait enfin dans les sphères élevées où Jésus l'attendait. — Sa vocation et celle d'Antoinette n'étaient pas dues à un stérile élan d'exaltation, de démence enthousiaste ; elles étaient l'acte généreux de deux grands cœurs.

. . . .

Ils se sont quittés en se montrant le ciel, en murmurant une action de grâces...

Antoinette porte maintenant la bure du Carmel, et Pierre, la robe du missionnaire. — Fernand vient d'épouser une femme aimable et pieuse, dont la tendresse l'a aidé à franchir les derniers obstacles qui le séparaient de Dieu ; il soigne avec une affection dévouée les vieux parents qu'en partant, Pierre et Antoinette ont légués à sa sollicitude ; tous attendent dans la paix, dans la joie, dans la résignation et dans l'amour, l'heure de ce saint rendez-vous qui leur fut donné par celui que l'on nomme maintenant le Révérend Père Xavier de la Croix.

CLAIRE CHANCEL.

REVUE MUSICALE

MORT DE FÉLICIEN DAVID

Une des plus belles étoiles de notre ciel artistique vient de s'éclipser ; Félicien David est mort !

Enthousiasmé de cet Orient poétique et profond qu'il avait parcouru, le musicien célèbre apporta dans ses créations le charme mystérieux qui nous a longtemps captivés. Son nom, sur une affiche de concert ou de théâtre, remuait Paris tout entier. Nous nous souvenons d'avoir entendu pour la première fois *le Désert* et *les Hirondelles*, dans le Jardin des Fleurs, lieu charmant où les arbres des pays lointains, les innombrables plantes, les oiseaux libres, les ruisseaux transparents versaient, dans l'air, des parfums pénétrants et des harmonies célestes. C'était bien là le théâtre qui convenait au grand artiste, aussi sa musique y produisait-elle un immense effet. Nous avons entendu vingt fois toutes ses compositions, nous les avons apprises, nous les connaissons depuis la première jusqu'à la dernière note, et jamais nous n'avons éprouvé, malgré notre enthousiasme, de sentiments plus délicats, d'émotion plus profonde que sous ces voûtes fleuries qui répétaient en échos les belles inspirations du musicien oriental. Hélas ! les fleurs sont tombées et l'artiste est mort ! Il faut la volonté de Dieu pour qu'un passereau tombe, a dit Hamlet. La volonté de Dieu a moissonné l'homme et la fleur.

La vie de Félicien David nous est peu connue : il se répandait peu dans le mouvement artistique. Mais un homme d'un vrai talent, M. Wilder, qu'on dirait être, à la fois, poète et critique, tant il y a de grâce dans ses récits, va nous donner sur l'auteur de *Christophe Colomb* des détails très-intéressants :

Félicien David est né à Cadenet, village du département de Vaucluse, le 13 avril 1810, d'un ménage fort modeste dont il fut le cinquième et dernier rejeton.

Ainsi que chez la plupart des compositeurs, son goût pour la musique se manifesta dès la première enfance ; la fraîcheur et la justesse de sa voix le firent admettre de bonne heure dans la maîtrise de Saint-Sauveur d'Aix.

Comme Haydn, son maître et son modèle, Félicien David débuta dans la carrière qu'il devait illustrer, par les fonctions d'enfant de chœur, et l'un des vétérans de la presse parisienne, M. Louis Jourdan, retrouvait hier encore, dans ses souvenirs, l'impression profonde que cet enfant faisait dès lors sur le public pieux de l'église, et les espérances ambitieuses que l'on échafaudait déjà sur cette jeune tête.

Après sept ans de séjour dans cette paisible retraite, Félicien David fut placé, aux frais du Chapitre de Saint-Sauveur, au collége des Jésuites d'Aix, pour y compléter son éducation littéraire.

Mais le cœur du jeune humaniste n'était point avec Horace et Virgile, il planait avec Haydn et Mozart dans les régions harmonieuses où sa jeune imagination essayait déjà son aile. Tout le temps qu'il pouvait dérober à la classe, il le consacrait à son art adoré, l'objet et le but de tous ses désirs, de toutes ses espérances.

Cet antagonisme entre une éducation qui poussait le jeune homme vers les études classiques, et une vocation qui l'entraînait irrésistiblement vers la musique, reçut une solution inattendue.

Une loi qui frappait les Jésuites d'ostracisme vint tout à coup, en 1828, fermer l'établissement où Félicien David avait reçu l'hospitalité de la

science. Jeté dans la vie à l'âge de dix-huit ans, il alla chercher tour à tour dans un orchestre de vaudeville et dans une étude d'avoué de maigres ressources, dont sa sobriété savait se contenter.

Mais, attiré par le rayonnement de Paris, poussé surtout par le désir de savoir et de compléter son éducation à peine ébauchée, il partit pour la capitale au printemps de l'année 1830 et vint frapper résolûment aux portes de notre Conservatoire, où il reçut des leçons de Reber pour l'harmonie, de Fétis pour la composition, et de Benoist pour l'orgue. Il n'y resta guère longtemps, car, aux vacances de l'année suivante, il prenait déjà sa volée; mais ses progrès avaient été rapides et la courte station qu'il avait faite dans notre grande école de musique avait donné à ses études une méthode et une direction dont on ne saurait contester la bienfaisante influence.

De la rue Bergère à la rue Monsigny, notre écolier ne fit qu'un pas. C'est là que l'attendaient les adeptes de Saint-Simon, dont les doctrines devaient faire sur ce jeune esprit une impression si profonde et si persistante.

Retiré sur les hauteurs de Ménilmontant, avec le petit groupe dissident du Père Enfantin, Félicien David devint en quelque sorte le maître de chapelle de la religion nouvelle, dont ses camarades s'étaient improvisés les apôtres, en attendant l'heure où ils allaient devenir les prêtres du veau d'or et les rois de la finance.

C'est là qu'il écrivit un grand nombre de chants et de cantiques, qu'avec l'aide de M. Tajan-Rogé, il apprenait aux membres de la communauté.

Félicien David composa en ce temps un chant pour voix d'hommes qu'il baptisa du nom de : la *Danse des Astres*. Quinze ans plus tard, il retrouva le manuscrit dans un monceau de paperasses et le plaça, sous le titre de *Chant du Soir*, dans son ode-symphonie, *le Désert*, exécutée pour la première fois dans la salle du Conservatoire, le 8 décembre 1844.

Ce fut, on le sait, cette belle et pénétrante composition qui commença la réputation de Félicien David. Du jour au lendemain, cet inconnu se trouvait être un compositeur célèbre. Tout imprégné de la musique arabe, qu'il avait recueillie pendant ses longs voyages à travers l'Égypte et l'Algérie, les yeux pleins de ces vastes horizons et de ces solitudes immenses, l'auteur du *Désert* nous apportait une mélodie nouvelle, un art inconnu.

Mais le *Désert* n'était pas le coup d'essai de Félicien David.

Sans parler de ces tentatives juvéniles, de ces œuvres imparfaites et indécises, par lesquelles le compositeur prélude d'ordinaire aux travaux sur lesquels il fonde sa gloire future, le maître avait depuis longtemps en portefeuille une masse considérable de musique de chambre et de concert : plusieurs mélodies vocales, qui devaient faire fortune plus tard, des morceaux pour violoncelle et piano, vingt-quatre quintetti pour instruments à cordes, deux *nonetti* pour instruments de cuivre et trois symphonies (en *fa*, en *mi* et en *mi bémol*).

Au *Désert*, succéda un oratorio : *Moïse au Sinaï*, chanté à l'Opéra le 28 mars 1846 ; puis vint *Christophe Colomb* (exécuté en 1847), une œuvre maîtresse, digne pendant du *Désert*, qui fit pourtant moins d'impression, sans doute, parce qu'il n'avait plus le charme de l'imprévu.

Après *Christophe Colomb*, il faut citer l'*Eden*, une sorte d'oratorio décoré du nom de *Mystère*, entendu pour la première fois à l'Opéra le 25 août 1848.

Ce fut trois années plus tard seulement que Félicien David prit la résolution d'aborder le théâtre avec la *Perle du Brésil*, une œuvre de grande et forte inspiration, représentée au Théâtre-Lyrique le 22 novembre 1851, et jouée avec un beau succès, malgré les événements politiques de décembre 1851, qui lui portèrent un coup funeste.

Interprétée plus tard par madame Carvalho, cette belle partition obtint plus de cent représentations successives. Transformée aujourd'hui en grand opéra et remaniée par ses auteurs, la *Perle du Brésil* revient au théâtre qui l'a vue naître, et dans le courant de la saison qui va s'ouvrir, elle sera remontée par les soins de M. Vizentini, avec tout le respect auquel l'œuvre et son auteur ont droit.

Un autre grand ouvrage auquel nous voudrions voir reprendre sa place, c'est *Herculanum*, représenté à l'Opéra le 4 mars 1859, et qui valut à son auteur le prix décennal de l'Académie.

Nous en disons autant pour *Lalla-Roukh*, donné à l'Opéra-Comique le 12 mai 1862, et que M. Carvalho aura certainement l'honneur de restituer au répertoire. Nous ne parlerons que pour mémoire du *Saphir*, représenté au même théâtre le 8 mars 1865, et de la *Captive*, retirée spontanément par son auteur après une répétition générale au Théâtre-Lyrique.

On le voit, la carrière théâtrale de Félicien David n'a guère été longue; il faut ajouter qu'elle n'a pas été constamment heureuse, non par la faute du musicien, qui sut toujours garder l'originalité et le charme de ses premières inspirations, mais par celle du public, moins sensible à sa forte et pénétrante poésie, qu'il serait désirable pour l'honneur de notre goût et de notre éducation musicale.

Aussi Félicien David avait-il, dans les dernières années de sa vie, renoncé aux luttes du théâtre; il était retourné à ses travaux, la composition de musique de chambre. Les dernières confidences qu'il nous a faites nous autorisent à croire qu'on retrouvera parmi ses manuscrits ses suprêmes inspirations, sous forme de quatuors pittoresques et de morceaux de piano caractéristiques.

MARIE LASSAVEUR.

A QUELQUES FEMMES DE FRANCE

« Plus haut ! plus haut toujours ! » criait, gagnant le faîte,
L'orgueil des temps nouveaux, oublieux de Babel...
« Plus loin ! plus loin ! » chantait, enivré de la fête,
Le plaisir aux cent voix dans son élan charnel.
Et l'esprit en délire et la matière ardente,
Monstrueuse union que Satan consacrait,
Entraînaient follement la France sur la pente...
L'abîme l'attirait !...

Et la France y tomba !... colosse aux pieds d'argile
Que le sable mouvant ne pouvait soutenir !
Vierge folle au front nu, dont la lampe fragile
N'avait plus d'huile sainte, hélas ! à contenir...
Par le bruit de sa chute, assourdie elle-même,
Elle gît pantelante... et pleure... mais tout bas...
Et soutiendrait peut-être, ô mensonge suprême !
Qu'elle ne souffre pas...

C'est bien l'heure, pourtant, de sonder sa blessure !
C'est l'heure, pour qui l'aime et la respecte encor,
D'appuyer sur son cœur une main calme et sûre,
Pour sentir s'il palpite ou savoir s'il est mort.
Ne mettons point de fard à ses lèvres blêmies ;
Ne mettons point de masque à son visage en pleurs,
Et ne cachons pas même aux hordes ennemies
Ses mortelles douleurs...

Ce n'est pas l'étranger qui l'a déshéritée
Des grandeurs d'autrefois dont elle prend le deuil...
Comme la folle nef qui vogue démâtée,
Elle craquait avant de rencontrer l'écueil.
Elle-même, en sa coupe, avait mis la ciguë ;
Elle-même, en sa veine, éteint l'ardeur du sang ;
Et, de ses propres mains, forgé la flèche aiguë
Qui lui perça le flanc !...

Philosophe, tribun, penseur et politique
Analysant le mal en cherchent les auteurs ;
Et, pris tardivement d'ardeur patriotique,
Ils dressent, en courroux, la liste des fauteurs...
O femmes de nos jours, sur ces lugubres tables,
Ne pourriez-vous tracer vous-mêmes plus d'un nom ?
Et par ces justiciers, croyez-vous les coupables
Désignés tous ?... oh ! non !...

Qui donc, le direz-vous, a pu laisser la bise
Eteindre ce flambeau qu'on appelait la Foi ?
A quel zèle sa garde était-elle commise ?
Et s'il n'éclaire plus nos longues nuits... pourquoi ?
Quand la tentation l'environne et le presse,
Pourquoi l'homme qui sombre en un honteux milieu,
Ne sait-il maintenant, perdu dans sa détresse,
Où retrouver son Dieu ?...

Qui donc a pu laisser le foyer pierre à pierre
Crouler comme un autel au socle vermoulu ?
Et s'il est en ruine et s'il est en poussière,
S'il est abandonné, qui donc l'a bien voulu ?
Pourtant Dieu même avait établi ses assises,
Ordonné sa prêtresse et béni sa chaleur
Pour qu'il restât l'Eden des tendresses permises
Et le centre d'honneur...

Quand ainsi la famille eut oublié ses joies,
Quand furent dispersés les membres des faisceaux,
Les transfuges, sans but et sans guide en leurs voies,
Glissèrent dans la nuit, au fond des grandes eaux.
Et la société subit l'affreux mélange
Des lâches, des impurs, des fous, des impuissants
S'y pressant pêle-mêle et souillant de leur fange,
Les justes gémissants !...

Femmes, vous avez part à cette immense honte,
Vous qui deviez veiller aux destins des berceaux !
Femmes, vous le rendrez, ce redoutable compte
Des pasteurs négligents qui perdent leurs troupeaux !...
Dieu vous donnant des fils, des époux et des frères,
La tâche et le bonheur ! le droit et le devoir !
Ouvrait à vos regards un livre aux lois austères
Qu'ils n'ont pas voulu voir...

Les frères n'ont trouvé que des échos frivoles
Quand ils cherchaient une âme au chant consolateur !
Les époux n'ont saisi que de froides idoles
Quand ils ouvraient les bras pour y presser un cœur !
Et les fils !... oh ! les fils !... pour en faire des hommes
Vous les aviez reçus... que sont-ils aujourd'hui ?...
Et le pays, en eux, dans la crise où nous sommes,
A-t-il un ferme appui ?...

Ah ! c'était trop déjà que d'assister au drame !
Mais sentir qu'on y mit plus d'un sombre élément,
Qu'on a fourni des fils pour en tisser la trame...
C'est subir des enfers l'indicible tourment !...
Pourtant, ne pleurez pas... sous l'océan des larmes,
Nul de ces torts géants ne peut être effacé ;
Il faut combattre avec de plus puissantes armes
Le spectre du passé :

Revenez, revenez aux traditions saintes
Dont vos mères aimaient les austères grandeurs,
Au chemin du devoir, marchez dans les empreintes
Qu'y laissèrent leurs pieds gravissant les hauteurs.
Abdiquez fièrement vos royautés du monde
Pour le sceptre meilleur du foyer reconquis ;
N'est-ce pas le domaine où durable se fonde
L'avenir d'un pays ?...

Alors la France aura des hommes et des braves
Autant qu'aux anciens jours elle en sut enfanter :
Et, d'un sommeil de mort rejetant les entraves,
Digne du premier rang, elle y voudra monter ;
Et son étoile encor versera ses lumières
Dans un ciel où le deuil, un instant la voila...
Car les Français naitront de véritables mères
Et le salut est là !

Mélanie Bourotte.



ÉCONOMIE DOMESTIQUE

RECETTE POUR FAIRE D'EXCELLENT BOUILLON

375 grammes de viande de bœuf, une très-petite tranche de lard, un abattis de volaille, deux carottes, deux poireaux, une branche de céleri. Mettez dans trois litres d'eau froide, laissez bouillir à petits bouillons durant six heures.

***

VOLAILLE AUX TRUFFES

Placez sur la volaille une grande bande de lard; au fond de la braisière, une couenne de lard; placez la volaille dessus, avec du jus ou du bon bouillon, un verre de vin blanc sec, épices. Deux heures et demie de cuisson à petit feu, en mettant un peu de braise sur le couvercle de la braisière. On renouvelle cette braise une fois avant de servir.

Ajoutez à la volaille trois ou quatre truffes coupées en tranches; si la sauce est courte, ajoutez un peu de vin blanc et de jus, faites de nouveau bouillir, liez avec un peu de fécule.

***

SIROP DE CAFÉ

Prenez 250 grammes du meilleur café moulu; mettez-le dans une casserole contenant un litre et demi d'eau et faites bouillir jusqu'à réduction des deux tiers soit à un demi-litre. Laissez refroidir la liqueur ainsi obtenue, après l'avoir clarifiée en jetant dedans un morceau de charbon incandescent, versez-la, à travers une passoire fine, dans une autre casserole et faites-la bouillir de nouveau. Ajoutez, pendant que votre café bout, du sucre en quantité suffisante pour lui donner la consistance du sirop; retirez-le du feu, ce résultat obtenu; laissez refroidir parfaitement, mettez en bouteilles, bouchez et scellez. Ce sirop est surtout d'une grande ressource en voyage. Pour avoir une excellente tasse de café, il suffit de mettre dans une tasse deux cuillers à café de ce sirop et de remplir la tasse d'eau bouillante. On peut également y ajouter crème ou lait suivant goût — et suivant qu'on peut ou non s'en procurer.

CORRESPONDANCE

JEANNE A FLORENCE

Ma Florence,

Il vient de s'égrener lentement, le mois noir, avec ses nuages lourds, son ciel terne et ses mélancoliques impressions! il a vu les dernières feuilles se détacher des arbres et les dernières corolles s'envoler au vent du nord... Les poètes, rêvant à la lisière des bois, ont recueilli le chant du cygne de la nature pour nous le répéter en strophes mélodieuses et...

Mais cette comparaison pèche par la base, et je dois avouer qu'à son faîte elle n'a pas le sens commun :

D'abord ce chant suprême du cygne, ce chant funèbre par lequel il bercerait lui-même son agonie, est une fable : le cygne ne chante jamais et ne se transforme pas en rossignol au souffle de la mort; et puis la nature ne meurt point : elle se repose, elle sommeille, mais la vie circule incessamment dans ses veines refroidies, son cœur bat sous le linceul de neige, et sa beauté subsiste malgré la bise qui lui arrache ses parures et la dévoile dans son austère nudité.

Elle chantait, au printemps, le joyeux « renouveau », les lilas et les roses; elle entonnait plus tard l'hymne éclatant du soleil; puis bien des notes manquèrent à l'harmonie générale, le concert eut moins d'éclat et les chœurs retentirent moins sonores; mais de suaves harmonies flottaient encore dans l'air parmi les brumes dorées et les mûres splendeurs de l'automne... Demain les ramures noires frissonneront dépouillées; les cascatelles se glaceront, muettes, le long des pentes abruptes et le soleil boudeur éteindra ses rayons... mais la nature peut chanter encore sans soleil et sans fleurs; elle exhale ses larges hymnes modulés par les vents dans les créneaux des vieilles tours, dans les orgues géantes formées par l'entassement des rocs, dans la profondeur des forêts où la bête fauve les écoute. Sa grande voix s'attriste, mais ne se tait jamais... heureusement pour ceux qui l'aiment!

Je suis de ceux-là, en dépit de mes apparences mondaines, et quoi qu'en dise mon oncle Emmanuel. C'est un admirateur jaloux de tout ce que la main de l'homme n'a point touché : pour lui, les montagnes ne sont jamais trop escarpées,

les rochers trop inaccessibles, les abîmes trop béants et les solitudes trop profondes; absorbé dans ce culte, il ne comprend pas qu'on sache admirer à la fois un pin sylvestre et un cachemire des Indes! il s'étonne qu'on puisse jouir également d'une heure de solitude dans une lande déserte et d'une nuit de bal en plein Paris; il s'indigne que l'on parle chiffons sur les plages de l'Océan, et théâtres sur les glaciers des Alpes. Le cher oncle est tout à fait exclusif, ma bonne amie; c'est, dit-on, le propre des grandes passions que de s'absorber ainsi dans leur objet... Ton mari t'aimerait-il de cette façon-là?...

L'oncle Emmanuel, qui habite la rue de Rivoli six mois de l'année, passe tous les étés à s'enfoncer dans les solitudes lointaines, à découvrir des sommets vierges de pas humains, à se plonger dans les profondeurs d'horizons inconnus; mais il ne sait rien des environs de Paris :

« C'est si facile à voir! on aura toujours du temps pour cela! »

Moi, je procède en sens inverse et je trace mon cercle à la façon des Indiens chercheurs, c'est-à-dire en l'agrandissant toujours : j'ai commencé mes voyages par le bois de Boulogne et le bois de Vincennes, pour rayonner ensuite jusqu'à Saint-Germain, Versailles, Meaux, etc., et toujours élargissant mon théâtre d'explorations, j'en suis à Fontainebleau!

Voilà un nom qui éveille des souvenirs et remue des enthousiasmes, n'est-il pas vrai? Que de choses à visiter, à admirer là! La nature y déploie ses magnificences; le monde y prodigue l'attrait de ses raffinements aristocratiques; les poètes, les savants, les artistes y moissonnent à chaque pas des épis pour leur gerbe.

Mon oncle y a récolté d'abord d'intéressants souvenirs dans les étincelantes galeries du château; faisant résonner le pavé des vastes cours sous le talon de sa botte, fouillant du regard l'immensité fleurie du parc aux blanches statues, il laissait prendre à sa physionomie une expression charmée que je ne lui connaissais guère; je triomphais de l'avoir amené là, car les carpes du grand bassin, elles-mêmes, les carpes légendaires auraient pu témoigner de son admiration... si elles n'étaient pas muettes!

Je comptais sur ce prélude d'extrême civilisation contrastant avec les « sauvageries » de la forêt que nous devions visiter ensuite, pour exciter chez mon parent un enthousiasme à faire pâlir toutes les impressions ressenties ailleurs; mais, à mon grand étonnement, la physionomie tout à l'heure illuminée de mon oncle s'éteignait à mesure que nous avancions sous bois.

Au pied de la Croix du Calvaire, des pâtissiers en plein vent offraient une marchandise avariée aux promeneurs, avec une insistance impatientante; dans la vallée de la Solle, on achevait seulement d'enlever les traces des dernières courses; les gorges d'Apremont étaient émaillées d'artistes plus ou moins occupés d'art; la fumée de leurs pipes y flottait sur les roches, et quelques bouchons de vin de Champagne se perdaient dans les ramures avec de brusques détonations; parmi les nobles troncs du Bas-Bréau, des jeunes femmes « ficelées dans leurs traînes, » coquetaient à l'envi avec des mouvements serpentins et des franges de cheveux, retombant sur leurs sourcils; la Roche qui pleure nous fut montrée par un industriel soupçonné de l'attendrir à volonté; celle des Deux Sœurs avait pour gardien un invalide dont le *boniment* nous coûta vingt sous; le cèdre du Liban s'abritait dans une cage; une large plaque de tôle couvrait le cœur du Pharaon, et le « Sauvage » calculait ses bénéfices de la journée en escaladant sa hutte aérienne.

« O profanation des profanations! grondait l'oncle Emmanuel entre ses dents; partout ici la civilisation et le trafic avec leurs abus, leurs ridicules et leurs mensonges!... La nature avait beaucoup fait pour cette région pittoresque, et l'homme s'ingénie à la défigurer! partout il l'encombre et la dépoétise; nulle part ici l'on ne trouve un peu de silence et de solitude! »

Jamais exclamation ne fut mieux en situation que celle-là, chère Florence! Nous débouchions alors à la Croix de Souvray; la turbulente meute du vicomte***, difficilement contenue par les piqueurs, s'agitait en un bruyant mélange de longues oreilles et de queues mouvantes, au moment d'entrer en chasse; de magnifiques chevaux, tenus en main par des valets, piaffaient d'impatience en attendant leurs cavaliers; ceux-ci, la taille cambrée dans leur jaquette rouge, la jambe tendue dans la botte molle où se perdait la culotte blanche, s'oubliaient en de bruyantes causeries avec des amazones aux yeux brillants; des paniers microscopiques, des calèches armoriées, des voitures de toutes formes et de toutes nuances stationnaient pêle-mêle, semblables à de gigantesques corbeilles contenant des femmes au lieu de fleurs. C'était un bruit, un mouvement, une variété de formes, un éclat de couleurs à éblouir les yeux et à fatiguer les oreilles!

L'oncle Emmanuel n'aime ni la chasse ni les chasseurs; aussi fut-il peu charmé de se trouver à pareille fête; à ma prière, cependant, il voulut bien suivre de loin le tourbillon que précédaient les fanfares; mais la chasse s'éloignait comme une trombe et s'éparpilla bientôt : parfois elle paraissait broyer les branches et faire trembler le sol au nord; parfois c'était au midi que retentissaient les hurlements de la meute.

« Le cerf vient de passer à droite! » criait un cavalier.

« Mais non : c'est à gauche que je l'ai entrevu! » protestait une amazone.

C'était une débandade à ne pas s'y reconnaître.

« Et cela les amuse! » répétait mon oncle en haussant les épaules.



Journal des Demoiselles

ET PETIT COURRIER DES DAMES REUNIS

Modes de Paris. Rue Drouot. 2.

Quant au vicomte ***, il se multipliait d'une étrange sorte: impassible, en apparence, comme la fatalité, mais ardent à la poursuite, ferme en selle et muet comme un sphinx, il semblait être partout à la fois; nous apercevions sa jaquette pourpre et sa barbe sombre au bout de chaque allée, à l'angle de chaque carrefour, et l'on eût dit que ses brillants amis renonçassent à lutter de silence et de vitesse avec lui, car il nous apparaissait toujours seul, si ce n'est quand un domestique, à la riche livrée, lui amenait un cheval frais; en une heure, il en fatigua trois.

La chasse, désorientée, tournait mal cependant, et j'en jouissais d'autant mieux, car j'ai horreur du sang versé; l'hallali ne devait pas éveiller, ce jour-là, les échos de Franchard, et le cerf poursuivi, un fin matois, ma chère amie, ne se prêta nullement au jeu cruel de ses ennemis : les narines au vent et l'œil moqueur, tandis que les chasseurs s'enfonçaient dans la forêt, il en sortait tranquillement pour prendre l'air de la ville, et les bonnes d'enfants groupées au pied de l'obélisque le virent traverser, au petit trot, la chaussée et jeter un regard dédaigneux sur le prolongement du boulevard.

Toutefois, beaucoup d'hommes et beaucoup de femmes avaient eu, à cette chasse, occasion d'exhiber leur luxe, leur haute mine, leur tournure élégante, et de faire des envieux... pour la plupart, c'était assez de plaisir.

« Pauvre forêt! que je la plains! soupirait mon oncle en prenant le train qui devait nous ramener à Paris; c'est bien la peine d'être sortie pleine de séve et de grandeur des mains de Dieu et des forestiers; de plonger sa verte chevelure dans l'éther bleu et ses racines dans les roches mystérieuses, pour ne jamais s'appartenir à soi-même, pour être la proie des curieux, des désœuvrés, de ceux qui parlent de la nature en connaisseurs, sans savoir cependant distinguer un chêne d'un sycomore, de tous ceux enfin qui ne consultent pour leurs impressions et pour leurs mouvements que les caprices de la mode et...

— Monsieur désire jeter un coup d'œil sur mon journal de mode? interrompit une vieille dame, ornée d'un cornet acoustique; bien volontiers, le voici. »

Je reconnus le *Journal des Demoiselles*.

Mon oncle sourit de la méprise; mais la vieille dame continua :

« Je viens de le lire tout entier, monsieur, c'est un ancien ami, voyez-vous; depuis sa fondation, il y a de cela quarante-quatre ans, je n'en ai point passé un seul numéro; cela me forme une petite collection qui ne manque pas de valeur, ces quarante-quatre volumes-là! j'y puise une foule de renseignements; j'y retrouve de bons conseils dont ma vieillesse peut tirer profit encore, aussi bien que mes jeunes ans l'ont fait; j'y rencontre aussi de nombreux souvenirs qui...

— Oh! les souvenirs!... souligna une blonde fade en levant les yeux avec mélancolie jusqu'à la lampe du wagon.

— Oui, oui, mesdames et monsieur, cette publication-là m'a rendu plus d'un service depuis le temps où j'étais jeune; et je dois reconnaître qu'elle n'a point baissé, bien au contraire! car, tous les ans...

— Ah! c'est cela! le progrès!... interrompit aigrement une dame maigre dont le teint bilieux révélait une maladie de foie; le progrès, même dans un journal de chiffons! le progrès en tout et partout!... on n'entend plus que cette rangaine-là!... A force de progresser, nous arriverons cependant à la limite des choses, j'imagine! et alors, il nous faudra bien reculer. Dès lors, à quoi bon tout compliquer, sous prétexte d'amélioration? Ainsi votre *Journal des Demoiselles* ne pouvait-il s'en tenir à son édition primitive? était-il nécessaire de quadrupler l'invention et d'avoir des éditions de toutes les couleurs? C'est très-désobligeant d'ailleurs pour les abonnées forcées de compter un peu; les abonnements bleus humilient les abonnements chamois; les verts éclaboussent les deux premiers, et les oranges ne servent qu'à faire enrager tous les autres.

— Je leur reconnais cependant une autre utilité, madame, protesta une voyageuse qui n'avait encore rien dit : j'ai six filles et trois garçons; grâce à cette édition-là je peux venir à bout de leur entretien, car elle me fournit assez de descriptions de toilettes, de gravures et de patrons pour me dispenser de consulter une couturière. Elle nous a donné, cette année, plus de quatre-vingts costumes de femmes, de fillettes et d'enfants, des patrons imprimés fort nombreux et des patrons découpés qui nous ont bien servi; grâce à ces ressources-là, confectionnant nous-mêmes nos vêtements, nous réalisons une économie notable, je vous le certifie!

— Eh! reprit la dame jaune, il n'est pas nécessaire de faire ses embarras avec une publication à trente-deux francs pour trouver assez de ressources en ce genre! il n'est même pas indispensable de poser pour l'élégance avec l'édition verte ou l'édition bleue; l'édition chamois contient plus de gravures, de descriptions et de patrons qu'il n'en faut pour défrayer toutes les machines à coudre de l'univers. Cela devient abusif, en vérité! l'administration de ce journal n'a pas le sens commun; elle a certainement entrepris une tâche au-dessus de ses forces et vous verrez qu'un jour...

— Au-dessus de ses forces, quand nous sommes plus de cinquante mille pour la soutenir! vous n'y pensez pas, madame! protesta la blonde avec une énergie qui dut beaucoup la fatiguer.

— Eh! mon Dieu! vous serez peut-être cent mille demain, si le progrès gagne les abonnées comme il a gagné le journal; mais cela n'empêche pas qu'il ne soit toujours dangereux

de créer tant d'exigences au public; supposons une crise commerciale ou autre, et vous verrez si la direction pourra augmenter ses prix ou diminuer ses productions! Déshabituez donc les abonnées de ces nombreuses planches de tapisserie coloriées en relief, de ces surprises artistiques dont les chambres de jeunes filles s'embellissent, de ces indications de travaux de toute nature, accompagnées de leurs dessins explicatifs; essayez de leur retrancher l'opérette, de supprimer les rébus et les charades, d'écourter les énigmes, et vous entendrez de belles réclamations; aussi ne s'avisera-t-on jamais de le faire!... Et encore je ne parle que du superflu, de la bagatelle; si vous touchiez au côté plus sérieux, au fond de la publication, ce serait bien autre chose!

— Oui, mesdames, jusqu'à l'eau de rose! affirma la dame sourde; il y a, dans ce journal, toutes les recettes de parfumerie, d'office et de cuisine que l'on peut désirer; et j'ai de bonnes raisons de vous certifier que ce ne sont point recettes en l'air! »

Mon oncle, que j'avais régalé la veille du mouton en chevreuil mentionné au dernier numéro, affirma qu'une jeune fille, bien douée au point de vue culinaire, pouvait, grâce à ce journal, tourner au cordon bleu.

« Et même au bas-bleu! riposta son aigre voisine, car cette revue vise à la littérature et à la science un peu plus qu'il ne conviendrait de le faire : Avec leur article *Instruction*, mademoiselle Aphélie Urbain, MM. Rondelet, Rozan, Pizzetta et quelques autres font certainement preuve de talent et de savoir; mais nos filles ont-elles besoin de s'armer en guerre à la suite du *Sire de Joinville?* de savoir que *la pluie et le beau temps* proviennent d'autre chose que de leur bonne ou de leur mauvaise humeur? de s'exclamer sur les infortunes, la science et le talent de *Christine de Pisan*, etc.? Je vous demande un peu ce que cela peut leur faire.

— Du moins, madame, objecta la mère aux six filles, on ne peut pas reprocher à la rédaction du journal de s'occuper exclusivement de l'intelligence : elle songe au cœur, elle pense à l'âme et, pour les choses d'éducation, les mères de famille....

— Les mères de famille dignes de ce titre n'ont pas besoin qu'on leur fasse la leçon, madame! et je trouve très-impertinent qu'un monsieur ou une dame quelconque, du moment où ils savent griffonner quatre lignes, se posent en collaborateurs de la tâche maternelle!

— *La Tache originelle*, de madame de Chandeneux? demanda la voyageuse au cornet; le numéro d'octobre recommande cet ouvrage; c'est vraiment fort précieux d'avoir, chaque mois, un article bibliographique bien fait qui permette de ne pas se fourvoyer dans ses lectures.

— Eh! madame, pour des abonnées fanatiques du *Journal des Demoiselles*, comme vous semblez l'être toutes ici, vous êtes bien exigeantes s'il vous faut autre chose que ses petits romans. Si je ne me trompe, vous en avez reçu au moins neuf cette année, rien que dans l'édition la plus modeste : la plume de mesdames Bourdon, Bourotte, de La Rochère et de Stolz, n'est point paresseuse, il me semble. Cela ne vous suffit pas?

— Melun! Melun! » cria le chef de train à notre portière.

La dame acariâtre nous quittait là : personne ne s'en plaignit. A Combs-la-Ville, nous perdîmes la mère de famille, que ses six filles attendaient à la gare, en compagnie de leurs trois frères; à Charenton, la blonde fade nous fit ses adieux; mais jusqu'à la gare de Lyon je dus crier dans le cornet acoustique, dont les émanations cuivrées me prenaient à la gorge; avec sa propriétaire nous poursuivions le même sujet de conversation, et la bonne dame en était aux confidences depuis cinq minutes, quand il nous fallut mettre pied à terre. Elle m'avouait que Jeanne et Florence, échangeant de vraies lettres pour tout de bon, éveillent particulièrement sa curiosité... Quel quartier de Paris la première favorise-t-elle de sa présence? Dans quelle région provinciale la seconde cache-t-elle son nom et ses mérites?... Sans se douter que l'une était sous ses yeux, elle me faisait de moi-même un portrait supposé, si différent de l'original que mon oncle faillit éclater de rire. Elle regrette infiniment de ne pas connaître ton adresse, ma Florence, et j'ai failli la lui donner étourdiment. Elle t'aurait écrit pour te demander une lettre sur... devine! C'est notre devoir, à nous, de deviner et de prévenir les vœux des abonnées. Celle-ci se trompe en te supposant mélancolique, longue et brune; mais elle ne s'écarterait pas de la vérité en affirmant que ta bonne amitié t'est rendue au centuple par ta fidèle

JEANNE.

MODES

Les manteaux d'hiver se font très-longs, ouatés, ou doublés de fourrure et de flanelle, à moins qu'ils ne soient en drap très-épais, moutonné ou pelucheux à l'envers. Ils sont étroits et boutonnés du haut en bas. Il y en a de tout unis, d'autres garnis de fourrure; rien n'est plus agréable pour les jours froids.

Les vêtements habillés sont moins longs. Ils sont plus ajustés, mais cependant non collants et presque toujours en étoffe semblable au costume.

Le manteau ou confection de velours noir, allant sur toutes les toilettes, n'est plus du tout de mode. Il est remplacé par des modèles en sicilienne ou en cordé de soie noire.

Les ornements varient. Il y a de belles passementeries agrémentées de jais ou d'acier; effilés ouvragés et très-touffus; bords de fourrure quelquefois surmontés de broderies au passé ou de beaux galons.

J'ai remarqué un joli vêtement en gros grain noir, ayant trois rangées de petit bord de fourrure, surmontées chacune par une petite passementerie à feuillages découpés, d'un très-heureux effet. Manchon de soie avec fourrure et passementerie de chaque côté. Cordelière et glands.

Les fourrures les plus en vogue sont toujours les bords de skungs et les bandes de castor de l'Inde, argenté ou non. La marmotte naturelle ou noire est également employée. Le grèbe est fort élégant pour les jeunes filles; elles n'ont généralement que le tour du cou et le petit manchon. Cela fait une délicieuse garniture de toque, qu'elle soit en velours noir, marron ou bleu. Le grèbe se mélange souvent avec la loutre.

Les toques tout en loutre sont très-distinguées Quant aux vêtements semblables, ils ont le seul tort de coûter beaucoup trop cher.

Pour les vêtements ou costumes de fillettes et d'enfants, il y a des imitations de fourrure en petites bandes à très-bas prix. Le velours a le privilége de parfaitement bien habiller les petites filles et petits garçons.

Le velours anglais coûte de 3 fr. à 5 fr. Le velours tramé, bien préférable comme solidité, est en noir, de 6 fr. à 9 fr.; en couleur, il faut mettre de 9 fr. à 12 fr. Le noir et le marron sont les nuances les plus distinguées.

Les robes de velours de soie se font forme princesse, à queue ou à longue jupe à traîne, avec corsage à basques allongées, forme habit. On les brode au passé de soie, couleur sur couleur, ou blanche, ou même de plusieurs nuances. On les orne de dentelle blanche. Le corsage ouvre souvent sur un gilet, qu'on peut enlever le soir et remplacer par des coquillés de dentelle.

J'ai vu de fort beaux damassés de velours sur fond de soie, et j'ai remarqué les deux toilettes suivantes :

L'une est en velours damassé violet sur fond de soie maïs. Le jupon et les manches sont en velours violet uni. La polonaise, en damassé, est ornée d'un entre-deux en dentelle maïs, auquel est suspendu un bel effilé de chenille violette à boules maïs. Rubans maïs et velours violet retenant, en arrière, le relevé, et ornant aussi la poche et le bas des manches; celles-ci sont très-collantes et ouvertes jusqu'au coude. Dentelle maïs dans l'intérieur et aux poches.

L'autre, également fort habillée, est en velours noir frappé sur un fond de satin *blanc ivoire*. Le jupon de dessous se compose, par devant, de quatre petits volants alternés : deux blancs plissés, et deux de velours noir froncés. Par derrière, il y en a douze également alternés, montant presque jusqu'à la taille et allant en éventail dans la traîne. La tunique à feuillage de velours noir est en biais; elle est très-longue devant et s'arrête de chaque côté, en arrière, pour laisser passer les volants au milieu. La jupe est à dents pointues par côté; elles sont bordées de velours noir et de chacune sort un plissé blanc, retenu de temps en temps en dessous. Le bas de la tunique est garni d'un bel effilé à tête à jours. Corsage-cuirasse liseré de velours noir. Il est ouvert en carré. Manches ouvertes à dents bordées et volant plissé blanc.

La faille noire de bonne qualité fait des costumes distingués et de longue durée. Pour la ville, jupon et tunique en pareil. Quelques polonaises sont lacées du haut en bas; d'autres ont un plastron pareil ou en velours boutonné de chaque côté, diminuant à la taille et élargissant aux deux extrémités.

Voici la description d'un modèle qui m'a plu :

Jupon de faille noire avec un haut volant plissé, dont la tête est traversée d'un velours noir, large de trois doigts, brodé d'un dessin de petites perles d'acier.— Polonaise de faille avec plastron de velours brodé de même. Ce plastron est retenu de chaque côté par des boutons de velours brodés d'acier. — Poches et revers aux manches en velours brodé.

Pour sortir, paletot un peu cintré en soie noire. Col revers, poches et boutons brodés d'acier. — Chapeau de velours noir; deux torsades mélangées velours et soie se placent en dessus et en dessous. Plumes de couleur retombant en arrière, retenues par un nœud de velours traversé d'une longue boucle d'acier.

Description d'une toilette noire, assez habillée pour dîner en ville et petite soirée :

Elle est en faille, gros grain ou velours. Jupe à queue fermée devant par trois rangées de boutons de soie blanche. De chaque côté des boutons se trouve, rabattant en avant, un petit revers fronçant un peu, doublé et liseré de soie blanche. — Corsage-habit à basques allongées et découpées, garnies d'un très-beau galon de soie blanche damassée. Le corsage est ouvert et a trois rangs de boutons blancs comme la jupe. — Petit fichu à plis en faille blanche, garni d'un bel effilé blanc. Le bas des manches est orné de galons et de boutons blancs. La forme princesse étant extrêmement plate et collant sur les hanches, ne peut convenir qu'aux femmes minces.

Le modèle suivant a beaucoup de cachet :

Il est en faille *bleu pâle*, très à queue. A la hauteur de 50 centimètres se trouve, posée en rond autour de la robe, une draperie en soie damassée du même ton de bleu. Cet ornement est formé de plusieurs plis artistement drapés et un peu mouvementés. Il se reproduit au bas des manches, qui sont demi-longues, et en petit fichu sur le corsage ouvert. — Dans les cheveux, petite couronne de bluets bleu pâle.

En prévision des jours froids de l'hiver qui commence, je recommande les jupons de dessous en faille ou en satin piqué. Rien n'est plus agréablement chaud. Il les faut peu amples et non ouatées dans le haut. Il y en a de noirs piqués de blanc, de rose, bleu, gris perle, etc.

Les magasins commencent déjà leurs étalages d'étrennes. Les petits fichus, écharpes, cravates en gaze et en tulle de couleur abondent : il y en a de rouges brodés de blanc, de gros bleu brodés d'or, etc., etc. Voiles semblables.

Les bijoux de fantaisie s'y rencontrent à prix modérés, et il y a quelques jolies nouveautés en fait d'épingles, boucles, médaillons, peignes, agrafes pour relever les robes, châtelaines, etc.

A peu près tous les magasins de nouveautés vendent, maintenant, des jouets d'enfants. Il suffit de leur demander l'envoi de leur catalogue pour être renseigné. Presque chacun de leurs jouets est représenté par une figurine, avec le prix en dessous.

VISITES DANS LES MAGASINS

La transformation du costume et le pouff abandonné devaient tout naturellement amener la réapparition du châle. La jupe longue aide singulièrement à son *porté*, qu'il soit *boiteux* ou carré; il se drape avec élégance et laisse au costume l'aspect plat qui le distingue. Le châle se porte, aujourd'hui, tel qu'il est, sans plis fixes, on ne cherche plus à lui faire prendre une forme quelconque de pardessus; on le porte en double pointe pour les longs, en écharpe pour les carrés; disons que ces derniers sont charmants, mis ainsi sur un élégant costume de faille et de laine. En ce moment on voit beaucoup de cachemires et presque tous mis ainsi que je viens de l'indiquer; le soir, les longs se transforment en burnous et se jettent sur les épaules comme sortie de théâtre et de soirée; ils ont ainsi bon air, et enveloppent la femme qui ne craint plus pour l'édifice exagéré d'une tournure-pouff. Le châle, par ses plis tombants, cadre bien avec les costumes actuels, et leur développement sur la traîne est d'un très-élégant aspect; ils *reprennent* leur place dans les corbeilles de mariage, et nous leur souhaitons la bienvenue.

* * *

TAPISSERIES DE TOUS STYLES POUR AMEUBLEMENT, ÉVENTAILS BRODÉS, TRAVAUX DE FANTAISIE

De la maison Lebel-Delalande, 348, rue Saint-Honoré.

—

Nous complétons les renseignements donnés dans la Visite aux Magasins de novembre, sur les tapisseries pour chaises et fauteuils :

Les chaises dessins anciens, entièrement lancés, avec les fournitures laines et soies, coûtent 28 fr. et plus; 26 fr. sans soies. Le fond en soie augmente le prix de 10 fr.

Un très-beau coussin Louis XIII a au centre, un lion bondissant, et dans les angles des animaux jetés dans le dessin; les animaux sont faits au petit point et les ramages lancés, les fournitures et le fond en soie; prix, 70 fr.; de moins ouvragés coûtent 26 fr. et plus. Des tabourets de piano avec personnage au petit point, dessin lancé et entourage fait, coûtent 28 fr. et moins; avec dessins modernes, depuis 20 fr. Nous passerons maintenant aux tapisseries avec personnages au petit point, toujours dans le genre Louis XIII et Louis XIV. Les formes des fauteuils de ces époques sont hautes et très-développées en largeur. Le milieu du dossier est presque toujours occupé par des personnages mythologiques : Orphée jouant de la lyre, Persée délivrant Andromède, Hercule filant aux pieds d'Omphale, etc., etc. Ces fauteuils, par la richesse des dessins et leur dimension, atteignent des prix plus élevés; sans personnages, le dessin entièrement lancé et les fournitures laines et soies, ils coûtent 110 fr., et 90 fr. la moitié du dessin lancé. Ces mêmes dessins se préparent pour tapis de table sur les dimensions données; nous ne pouvons donc en indiquer les prix.

Comme ouvrage de fantaisie on trouve, chez madame Lebel-Delalande, des feuilles d'éventail en faille préparées pour être brodées; les dessins

à broder sont entremêlés de feuillage peint qui produit le meilleur effet; c'est un travail charmant et facile. Les feuilles préparées, avec les fournitures, coûtent 9 fr. et plus. Madame Lebel se charge de les faire monter. Les montures en os coûtent de 7 à 50 fr.; en ébène, de 14 à 25 fr.; en bois de violette, de 13 à 30 fr.; en écaille, en ivoire, en nacre, de 45 à 200 fr. Ces feuilles brodées sont une charmante nouveauté qui doit plaire aux jeunes filles; on les trouve faites et montées. Nous les signalons comme de jolis cadeaux d'étrennes; nous en dirons autant de tous ces menus objets: porte-cigares, paniers à ouvrage de toute forme et de toute grandeur, nœuds de cravate en filet brodé faits d'un carré avec bordure et chiffonnés avec goût; dessous de lampe, jardinière, vide-poche en broderie turque, corbeille de bureau avec application de drap, niche à *toutou* pomponnée de glands et couverte d'une broderie sur drap militaire, etc., que nous avons vus chez madame Lebel, et dont vous trouverez le modèle dans le cahier de ce mois.

Voilà une nomenclature d'objets dans laquelle chacune de vous, mesdemoiselles, pourra choisir et trouver à son goût; je ne parle pas des housses au filet, en broderie Renaissance, etc., etc.: il est entendu que, dans la maison que nous vous signalons, vous trouverez tous les genres de dentelles.

***

MACHINES A COUDRE DE MM. WHEELER ET WILSON
M. Séeling, 70, boulevard de Sébastopol.

—

L'agent de la compagnie Wheeler m'a montré, dans les plus petits détails, le mécanisme ingénieux et simple de la machine à coudre, à laquelle nous devons l'exécution rapide de tant de travaux. Pour la mettre en mouvement il suffit d'une faible pression du pied; une seule tension pour les deux fils; des guides nombreux s'adaptent à tous les genres de couture : broderie, gansage, plissé, etc., etc. Les perfectionnements dont elle est sans cesse l'objet ont fait distinguer cette excellente machine par les différents jurys des Expositions françaises et étrangères, et lui ont valu les premières récompenses: Médailles d'honneur, diplômes, etc., etc. La machine Wheeler a été imitée; il s'en fait des contrefaçons, qui s'intitulent système Wheeler; la véritable machine doit porter la marque de fabrique : deux doubles W enlacés dans un écusson. M. Séeling se met à la disposition de nos abonnées, pour tous les renseignements qu'elles désireraient ainsi que pour la facilité du paiement; nous les prions donc de s'adresser directement à lui.

La *Favorite des dames*, jolie petite machine marchant à la main ou au pied, se trouve chez M. Séeling; elle coûte 64 fr., accessoires et guides compris.

On peut demander le catalogue, qui est envoyé franco.

***

PASSEMENTERIES DE LA VILLE DE LYON
Rue de la Chaussée-d'Antin, 6.

—

Les galons et les passementeries mêlés de chenille sont les nouveautés dont on garnit les costumes. Parmi les nombreuses dispositions, je vous signalerai, pour les costumes en faille ou en façonnés noirs : un beau galon de soie avec torsade en chenille et tête, effilé aux deux bords; un galon damier, chenille et passementerie soie; un autre, faisant entre-deux, composé de coquilles en passementerie avec petites pendeloques en chenille et soie; ces galons conviennent aussi pour pardessus, de même que le marabout soie et chenille. La hauteur de ces galons varie de 4 à 10 centimètres.

Les galons en mohair, pointillés de couleur, sont assortis aux étoffes pointillées, si fort en faveur pour les costumes de ville; on trouve donc un assortiment complet des nuances à la mode : marine pointillée caroubier, bronze pointillé d'un ton plus clair, noir pointillé blanc, caroubier, maïs. Ce même article se fait tout noir. Un autre genre de galon, dont je vous ai déjà parlé, fait très-bon effet sur les tissus façonnés unis; ils s'assortissent comme fond à l'étoffe, et les broderies de soie ombrées dont il est sobrement enrichi, le rendent très-élégant. Après ces différentes nouveautés, je vous rappellerai que l'on trouve à la Ville de Lyon un très-bel assortiment de galons mohair, d'effilés mohair, de passementeries et de franges en chenille assortis aux galons dont je viens de vous parler.

La mode est à la chenille; on en fait des écharpes que l'on pose sur les épaules, en les croisant pour les attacher derrière, sur la jupe;—très-jolies pour le théâtre;—des pointes que l'on met indifféremment sur la tête ou sur les épaules; de grandes résilles avec nœud en ruban de peluche à envers de satin; on en brode les mantilles en dentelle espagnole; on en fait des feuillages pour chapeaux. De très-gentils nœuds de cravate sont en foulard écossais, ou blancs à bordure de couleur, ou à dessins jetés avec encadrement; toutes ces gentilles fantaisies et bien d'autres, que je ne puis vous signaler, se trouvent à la Ville de Lyon, ainsi que le gant Joséphine en chevreau; il diffère du gant habituel par la coupe, qui lui donne plus d'élégance et de solidité. C. L.



EXPLICATIONS DES ANNEXES

GRAVURE DE MODES

Toilette et costumes du Petit-Saint-Thomas, 35, rue du Bac.

Première toilette. — Robe en faille, jupe garnie d'un grand plissé dans le bas. — Tunique drapée devant, relevée en arrière et garnie d'un effilé en soie; sur les côtés, revers boutonnés. — Pardessus en velours garni de fourrure; macaron avec glands. — Chapeau en feutre bordé de velours; dessus, coques en velours et touffe de plumes; dessous, draperie en gaze.

Deuxième toilette. — Jupe ornée dans le bas d'un grand plissé, surmonté de deux larges biais liserés. — Tunique longue, rejetée en arrière, bordée d'un biais liseré; le lé de derrière retombe en draperie. — Corsage-cuirasse (1) ouvert, devant et dans le dos. sur une bande plus claire, boutonnée et retenue par trois pattes boutonnées.

Toilette de fillette. — Costume en tissu natté, jupe garnie dans le bas d'un grand plissé. — Polonaise (2) relevée en arrière, large biais liseré orné de boutons, dessinant la veste. — Chapeau en feutre orné d'une draperie et d'une plume.

TAPISSERIE COLORIÉE REPOUSSÉE

Chaise dessin Louis XIII. Ce modèle servira également pour fauteuil, chauffeuse ou fumeuse.

---

(1) Les abonnées aux éditions verte et orange recevront ce patron au 16 décembre.

(2) Les abonnées aux éditions verte et orange recevront ce patron sur la même planche.

CALENDRIER

On le colle sur un carton, puis on en découpe les contours, lorsqu'il est bien séché; on pose un petit ruban au sommet pour le suspendre.

PETITE PLANCHE NOIRE

1er côté

Alphabets pour trousseau et layette.

2me côté

Bande pour ameublement, tapisserie par signes.

DOUZIÈME CAHIER

Costume en natté, devant et dos. — Entre-deux. — Entre-deux. — Porte-allumettes. — Écritoire. — Étoile au crochet et ganse.—Carré en guipure Richelieu. — Angle pour coussin. — Tapisserie par signes. — Niche à chien. — Cravate. — Porte-cartes. — Coffret à bijoux en macramé. — Poupée essuie-plumes. — Bande en broderie anglaise. — Pardessus soutaché. — Corsage avec plastron en velours. — Costume de petit garçon de sept à huit ans. — Costume russe pour petit garçon de quatre à cinq ans. — Costume de petite fille de six à huit ans. — Garniture.

PLANCHE XII

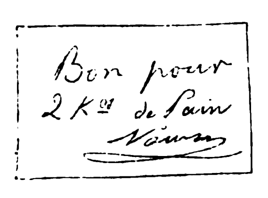
Patron à pièces indépendantes pouvant se découper.

Pardessus soutaché, page 8, cahier de décembre.

RÉBUS









Explication du rébus de Novembre : *Qui perd son bien perd son sens.*

Le Directeur-Gérant : J. Thiéry.

6—3823 Paris. — Typographie Morris Père et Fils, rue Amelot.

TABLE

DU QUARANTE-QUATRIÈME VOLUME

INSTRUCTION.

HISTOIRE ET ROMANS : *Le sire de Joinville*; pages 1, 65 et 97; *Christine de Pisan*, par Mlle A. Urbain, p. 289, 321 et 353. — *Voyage à travers les mots : les Académies*, par Ch. Rozan, p. 33. — *Bernardin de Saint-Pierre*, par Mme Bourdon, p. 129 et 161. — *La pluie et le beau temps*, par J. Pizzetta, p. 193 et 225. — *La Dentelle*, par M. Gardot, p. 257.

BIBLIOGRAPHIE.

Menton, idylles, par M. L. de Vauzelles, page 8. — *La Dauphine Marie-Josephe de Saxe*, par le P. Regnault, p. 9. — *André-Marie Ampère et J.-J. Ampère*, p. 10. — *Foi et Patrie*, par E. Marcel, p. 10. — *Alexis Clerc*, par le P. Ch. Daniel, p. 38. — *Les Vacances d'un grand-père*, par Mme de Stolz, p. 39. — *Vie de la Mère Saint-Jérôme*, p. 68. — *Du gouvernement d'une maison chrétienne*, par l'abbé Chaumont, p. 69 — *Les Métamorphoses* de Feruc-Lestrange, par Mme M. Bourotte, p. 69. — *Les Maternelles*, par Mme Sophie Hue, p. 102. — HISTOIRE DES LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES, par A. Bougeaud. — *Littérature allemande.* — *Littérature anglaise, hollandaise et scandinave*, p. 164-197. — *Conseils*, par Mme Bourdon, p. 104. — *Un hiver à Rome*, par le marquis de Ségur, p. 131. — *Souvenirs de l'année 1848*, par Maxime Du Camp, p. 132. — *Choix d'entretiens et de lettres de madame de Maintenon*, p. 166. — *Cours de littérature pour les jeunes personnes*, par Mlle T. Brismontier, p. 166. — *A travers les mots*, par Ch. Rozan, p. 199. — *George Sand*, par Mme Bourdon, p. 230. — *L'Orphelin d'Evenos*, par Mme de La Rochère, p. 232. — *La Parure spirituelle des Enfants de Marie*, p. 233. — *Histoire de la Mère Baral*, par M. l'abbé Beaunard, p. 259. — *Triomphe des femmes*, par E. Marcel, p. 260. — *La Tache originelle*, par Mme Claire de Chandeneux, p. 293. — *Manuel de cuisine*, p. 294. — *L'École de Saint-Clément*, par le R. P. Didierjean, p. 295. — *La Jeune Fille*, par Ch. Rozan, p. 325. — *Histoire contemporaine*, par J. Chantrel, p. 326. — *Esquisse de Rome chrétienne*, par monseigneur Gerbet, p. 357. — *Venise et l'Espagne*, par Renée de La Richardays, p. 358. — *Encyclopédie universelle de connaissances pratiques*, par Bitard, p. 358.

ÉDUCATION.

CONSEILS, par Mme Bourdon : Au début d'une année, p. 11. — *L'Économie*, p. 42. — *Les Domestiques*, p. 70. — *Un chapitre de l'Imitation*, p. 104. — *La Politesse*, p. 167. — *Le Fléau de notre temps*, p. 233. — *Aux mères de famille*, p. 295. — *Le Travail des femmes*, p. 359. — LETTRES A NATHALIE, par A. Rondelet. *Sur l'abus de la richesse*, p. 133. *Sur l'égoïsme des riches*, p. 201. — *Sur l'oppression des riches*, p. 261. — *Sur l'obligation de visiter les pauvres*, p. 327. — *Pour un morceau de Piano*, par A. Rondelet, p. 12, 41 et 72. — *Le Val Saint-Jean*, par Mme Bourdon, p. 18, 44, 76, 113, 142, 175, 207, 244, 265, 297 et 330. — *A contre-cœur*, par Mme Bourotte, p. 49 et 81. — *Le Mineur de Brassac*, par Marie de Fos, p. 106. — Un épisode des Jacques, par Mlle Zoé de La Ponneraye, p. 136. — *La Belle Isaure*, par Mme la comtesse de La Rochère, p. 147, 168 et 203. — *Gare aux choux*, opérette, par Paul Dubourg, p. 180. — *La Famille Azote*, par Mme de Stolz, p. 213 et 235. — *Un idéal*, par Mme M. Bourotte, p. 248 et 269. — *La Première aumône de Marguerite*, par Michel Aubray, p. 276, 302 et 338. — *Une inimitié*, par Claire Chancel, p. 342 et 360.

POÉSIES.

Chez Giroux, par Mme S. Hue, p. 23. — *Le Presbytère*, par Emile Grass, p. 89. — *A une quêteuse*, par Paul Collin, p. 153. — *L'Alouette*, par A. Millien, p. 185. — *Babil maternel*, par P. Collin, p. 251. — *Un soir d'Août*, par P. Collin, p. 279. — *La Barque du Pêcheur*, par Mme S. Hue, p. 346. — *A quelques femmes de France*, par Mme. M. Bourotte, p. 371.

REVUE MUSICALE, par Mlle Marie LASSAVEUR.

Souhaits du 1er janvier 1876. — *Le Voyage dans la Lune.* — *La Filleule du Roi.* — Opéras et opérettes de 1875, page 23. — Faure et Mme Carvalho. — Requête au ministre des beaux-arts. — *Pompon*, p. 55. — *La Petite Mariée.* — *La Belle-Poule.* — *Le Bourgeois-gentilhomme.* — Concerts, p. 87. — Réflexions sur le réalisme de notre époque. — Ouverture de notre prochaine opérette, — *Les Deux Sœurs*, — valse, par Mlle Wild, p. 118. — Concerts, Répétitions de *Jeanne Darc*, p. 154. — *Alda.* — *Gare aux choux*, p. 185. — *Dimitri.* — Musique de chant, musique d'ensemble, p. 217. — Neige et Soleil, *Obéron*, *Sylvia*, Piano-Revue, p. 251. — Les Saisons et les plaisirs du temps, *Hippolyte et Aricie*; les Saltimbanques. — Une Bonne Action, p. 279. — Représentation des *Nibelungen* à Bayreuth. — Compositions nouvelles, p. 310. — Mort de Félicien David, p. 369.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

Pain ferré; Bécasse au chasseur; Caille bouillie, p. 25. — Hachis de bœuf; Œufs à la crème; p. 57. — Veau à la gelée, p. 89. — Veau mariné; matelotte d'anguille; gelée d'oranges, p. 120. — Conservation des fleurs; Soles à la Joinville; Haricots panachés, p. 153. — Sauce au mouton rôti; Morue à la crème, Pouding, p. 187. — Compote de pêches au vin de Bordeaux, p. 219. — *Crème blanche*; Brûlures, p. 253. — Marinade de lapereau, Navarrin blanc, p. 285. — Filet de mouton en chevreuil; Remède contre la fièvre; Baromètres ruraux, p. 311. — Extinction des feux de cheminée; Charlotte de pommes, p. 345. — Recette pour faire d'excellent bouillon; Volaille aux truffes, sirop de café; p. 373.

CORRESPONDANCE.

Pages, 28, 57, 90, 120, 155, 187, 219, 282, 312, 346 et 373.

MODES.

Pages, 28, 60, 92, 123, 156, 189, 221, 253, 284, 314, 348 et 377.

EXPLICATIONS DES ANNEXES.

Pages, 30, 63, 95, 127, 159, 192, 223, 255, 287, 318, 351 et 380.

MOSAIQUES ET DEVINETTES.

Pages, 32, 64, 128, 160, 288, 320.

REBUS.

Dessinés par L. Levert et gravés par Ch. Gilbert.

A méchant cheval, bon éperon, p. 32. — Désœuvrement est père de soucis, p. 64. — Tel pain, telle soupe, p. 96. — Tout songe est mensonge, p. 128. — Soupçon est d'amitié poison, p. 160. — Petite cuisine agrandit la maison, p. 92. — Les battus paient l'amende, p. 224. — Ce qui abonde ne vicie pas, p. 256. — Un mauvais ouvrier ne saurait trouver de bons outils, p. 288. — Qui ne peut frapper l'âne frappe le bât, 320. — Qui perd son bien perd son sens, p. 352. — La peur a bon pas, p. 380.

MUSIQUE.

MARS. — *Les Deux Sœurs*, valse, par Mlle Wild. — *Ouverture de Gare aux choux*, opérette.

JUIN. — *Gare aux choux*, opérette, paroles de Paul Dubourg, musique de Léon Roques.

ANNEXES DIVERSES.

JANVIER. — Une gravure de modes. — Une gravure de travestissements. — Tapisserie coloriée repoussée : Bande. — Petite planche repoussée : Pochette en Macramé. — Imitation de peinture a l'huile : Le Ménétrier. — Premier cahier : Broderies, petits travaux, costume et costumes d'enfants.

FÉVRIER. — Une gravure de modes. — Grande planche de travaux, 1er côté : Prie-Dieu. — 2e côté : Tapis de table. — Petites planches coloriées : Modèles du Prie-Dieu et du Tapis de table. — Petite planche de broderie : Alphabet et chiffres enlacés. — Imitation de peinture a l'huile : Pendant du Ménétrier donné en janvier. — 2e cahier : Broderies, petits travaux, lingerie, confections, costume, chaussures et costumes d'enfants.

MARS. — Deux gravures de modes. — Tapisserie coloriée repoussée : Lambrequins. — Petite planche de travaux : 1er coté : Sachet. — 2e côté : Filet guipure. — Planche de broderie : Alphabets. — 3e cahier : Broderies, costumes, lingerie, petits travaux.

AVRIL. — Une grande gravure noire : Costumes et confections. — Une gravure de chapeaux. — Petite planche repoussée : Porte-journaux portatif, application de cretonne. — Cartonnage : Œuf de Pâques aumônière, en carton Bristol. — 4e cahier : Broderies, objets de lingerie, toilettes de premières communiantes et de premier communiant, petits travaux.

MAI. — Deux gravures de modes. — Une gravure d'enfants. — Tapisserie coloriée repoussée : Tabouret de piano. — Petite planche de broderie : Alphabets. — 5e cahier : Broderies, petits travaux, lingerie et confections.

JUIN. — Une gravure de modes. — Tapisserie coloriée repoussée : Bande. — Cartonnage. Boîte à timbres. — Enveloppe de la boîte a timbres : 1er côté : Croquis et explications pour le montage de la boîte. — 2e côté : Alphabet filet guipure. — 6e cahier : Broderies, petits travaux, lingerie et confections.

JUILLET. — Une gravure de modes. — Tapisserie coloriée repoussée : Une petite bande. — Petite planche repoussée : Dentelle en lacet à jour, carré en filet guipure. — Petite planche double de travaux : Guipure Richelieu, broderie sur drap, et tapisserie par signes. — Imitation de peinture a l'huile : — Exercice militaire — 7e cahier : Broderies, confections, costumes, petits travaux et costumes d'enfants.

AOUT. — Une gravure de modes. — Imitation de peinture a l'huile — Une grande planche, tapisserie par signes : Coffre à bois. — Planche coloriée : Disposition des nuances du coffre à bois. — Petite planche de broderies : Alphabet et guipure Richelieu. — 8e cahier : Broderies, petits travaux, lingerie, chapeaux et costumes.

SEPTEMBRE. — Une gravure de modes. — Tapisserie coloriée repoussée : Bande. — Petite planche de travaux : Broderie sur drap, application sur gros tulle, tapisserie par signes. — Cartonnage : Abat-jour 1er tiers. — 9e cahier : Broderies, petits travaux, confections, costumes et costumes d'enfants.

OCTOBRE. — Une grande gravure noire : Confections. — Une gravure de chapeaux. — Tapisserie coloriée repoussée : Petite bande. — Abat-jour : 2e tiers. — Cartonnage : Cache-pot. — 10e cahier : Lingerie de deuil, petits travaux et broderies.

NOVEMBRE. — Une gravure de modes. — Une gravure d'enfants. — Tapisserie coloriée repoussée : Bande Aubusson. — Abat-jour : 3e tiers. — Petite planche de broderie : Alphabets. — 11e cahier : Costumes, costumes d'enfants, petits travaux et broderies.

DÉCEMBRE. — Une gravure de modes. — Tapisserie coloriée repoussée : Chaise. — Cartonnage : Calendrier. — Petite planche noire : — Bande, tapisserie par signes, alphabets. — 12e cahier : Confections, costumes, costumes d'enfants, lingerie, petits travaux et broderies.

PLANCHES DE PATRONS, TOUS DE GRANDEUR NATURELLE.

JANVIER. — Planche I. — *Grande planche recto et verso :* Polonaise. — Jupon pour baby de deux à trois ans. — Corsage décolleté pour jeune fille. — Corsage pour petite fille de dix à onze ans. — Robe pour petite fille de cinq à six ans.

FÉVRIER. — Planche II. — *Petite planche recto et verso :* Corsage à basque ouvert. — Jaquette pour petit garçon de 8 à 9 ans (page 3, cahier de février). — Pardessus. — Paletot pour baby de 3 à 4 ans (page 8, même cahier).

MARS. — Planche III. — *Grande planche, patron à découper, orné :* Tunique grecque.

AVRIL. — Planche IV. — *Grande planche recto et verso, confections et costumes de la gravure* nos 4042, Polonaise (10e toilette). — Jaquette (3e toilette). — Tunique sans manche (11e toilette). Dolman (1re toilette). — Pardessus avec demi-pèlerine. (9me toilette). — Echarpe tunique (6e toilette).

MAI. — Planche V. *Petite planche, recto et verso :* Robe de baby. — Capote de baby. — Fond de cheminée. — Toque de baby. — Camisole. — Toilette, col rabattu et manche. — Toilette, col droit et manchette. — Bonnet du matin.

JUIN. — Planche VI. — *Petite planche, recto et verso :* Corsage, tunique (costume en toile rayée, page 1, cahier de juin). — Mantelet, pardessus en cachemire (page 1, même cahier).

JUILLET. — Planche VII. — *Grande planche, recto et verso :* Duster, cache-poussière. — Fichu paysanne. — Paletot Louis XV. — Robe pour baby de deux à quatre ans (page 1, 7e cahier).

AOUT. — Planche VIII. — *Petite planche, recto et verso :* Corsage costume en madras, page 8 (cahier d'août). — Blouse américaine pour enfant de deux à quatre ans, page 8 (même cahier).

SEPTEMBRE. — Planche IX. — *Petite planche, recto et verso :* Châle afternoon et robe de petite fille de sept à neuf ans (page 1, 9e cahier).

OCTOBRE. — Planche X. — *Grande planche, recto et verso, confections de la gravure* no 4071 : Pelisse russe (11e toilette). — Rotonde Maintenon (5e toilette). — Jaquette Louis XV (8e toilette). — Paletot duchesse (3e toilette). — Manteau parisien (10e toilette).

NOVEMBRE. — Planche XI. — *Petite planche, recto et verso :* Robe de baby (page 8, 11e cahier). — Vareuse, costume de petit garçon (page 1, même cahier). — Robe d'enfant de quatre à cinq ans (page 8, même cahier). — Pantalon, costume de petit garçon (page 1, même cahier).

DÉCEMBRE. — Planche XII. — *Grande planche, patron à découper, orné :* Pardessus soutaché (page 1, 12e cahier).

6 — 3823 Paris. Typ. MORRIS père et fils, rue Amelot, 64.